UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Laboratoire HISCANT-MA, EA 1132

Thèse de doctorat en Langues, littératures et civilisations

Présentée et soutenue publiquement le 14 janvier 2021 pour l'obtention du titre

de DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LORRAINE

Michaël LEDIG

Les Grecs des confins. Langue, culture et mentalité à travers les épigrammes funéraires sur pierre du Ve siècle avant J.-Chr. au Ier siècle après J.-Chr.

dirigée par :

M. Guy Vottéro

Membres du jury

Rapporteur	Mme Marie-Rose Guelfucci	Professeur, Université de Franche-Comté
Rapporteur	M. Bassir Amiri	Maître de conférence, Université de Franche-Comté
Examinateur	Mme Luana Quattrocelli	Maître de conférence, Université de Strasbourg
Examinateur	Mme Maud Étienne-Duplessis	Maître de conférence, Université de Lorraine
Examinateur	M. René Hodot	Professeur émérite, Université de Lorraine
Examinateur	M. Guy Vottéro	Professeur, Université de Lorraine

Je remercie mon directeur de thèse, M. Guy Vottéro, professeur des universités à l'Université de Lorraine, pour sa disponibilité et les précieux conseils qu'il m'a prodigués durant toute la durée de mes travaux de thèse.

Je tiens également à exprimer toute ma reconnaissance à Mme Monique Bile et à M. René Hodot qui m'ont permis d'orienter ma réflexion, d'améliorer mes travaux.

J'adresse enfin mes remerciements aux enseignants de langue grecque de l'Université de Lorraine, Mme Danièle Goukowsky, M Paul Goukowsky, Mme Maud Étienne-Duplessis et M. Emmanuel Weiss, sans qui je n'entendrais rien à la beauté de la langue grecque.

Titre

Les Grecs des confins. Langue, culture et mentalité à travers les épigrammes funéraires sur pierre du Ve siècle avant J.-Chr. au Ier siècle après J.-Chr.

Résumé

La présente thèse est une étude de la langue, de la culture et de la mentalité des populations grecques et hellénisées habitant les cités ou colonies aux confins du monde grec et qui se trouvent en contact régulier avec les populations barbares. Notre travail se fonde sur le témoignage des épigrammes funéraires sur pierre du Ve s. av. J.-Chr. au Ier s. ap. J.-Chr., provenant du nord et de l'ouest de la mer Noire, d'Asie Mineure et du sud de la mer Méditerranée. Nous avons exclu du corpus les épigrammes funéraires qui sont compilées dans *l'Anthologie Palatine*, afin d'écarter d'une part les pièces faites de la main de poètes reconnus, et d'autre part les épigrammes qui n'ont jamais été gravées sur pierre et ne se sont pas trouvées à la vue de tous. Ainsi, seules les épigrammes funéraires gravées sur pierre ont été retenues.

Le caractère poétique, technique de ces textes permet d'illustrer le degré d'acculturation des populations des confins à travers leur maîtrise de la langue et des codes littéraires qui régissent le genre de l'épigramme funéraire. *In fine*, cette thèse permet d'instituer un corpus de textes, révisés aussi bien dans leur établissement que dans leur traduction. Pour sélectionner les inscriptions intégrées au présent corpus, nous avons utilisé les recueils d'inscriptions actuellement à notre disposition (par exemple W. Peek, Griechische *Vers-Inschriften*, R. Merkelbach, J. Stauber, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, É. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*) mais également les revues susceptibles d'alimenter notre corpus, telles que la *Revue des études grecques*, ou le *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Les inscriptions sélectionnées sont toutes accompagnées d'une présentation, d'un lemme, de commentaires épigraphiques et linguistiques permettant de discuter l'établissement du texte et de souligner ou résoudre les difficultés posées par chaque inscription. Des index (index général, index des noms mythologiques, index des noms de personne et index des noms de lieu) ainsi qu'une table de concordance avec les principales éditions d'inscriptions ont été établis pour que le maniement du corpus soit le plus aisé et pertinent possible.

Mots-clefs : épigraphie grecque, littérature grecque, études grecques, linguistique grecque.

Title

Greek from edges. Language, culture and representations through funerary epigrams on stone from the fifth century B.C. to the first century A.D.

Abstract

The present study concerns language, culture and representations of the Greek and Hellenized populations who lived in cities or colonies in the borders of the Greek world, and who were in constant contact with barbarous populations. Our work is based on the testimony of funerary inscriptions actually inscribed on stones, from the fifth century B.C. to the first century A.C., which were found in the North and West of the Black Sea, in Asia Minor and in South of the Mediterranean Sea. We decided to exclude from our corpus the inscriptions of the *Greek Anthology*, in order to set aside masterpieces written by the most famous Greek poets and inscriptions which were not, actually, inscribed on stones.

The poetic and technic dimensions of those inscriptions enable them to illustrate the degree of acculturation of border populations through their knowledge of the language and canons of that specific literary genre. *In fine*, our work allows the compilation of a corpus of revised texts and translations. Concerning the selection of the inscriptions, we have checked all the collections of inscriptions, such as W. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*, R. Merkelbach, J. Stauber, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, É. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte Greco-romaine*, but also the reviews likely to edit funerary epigrams, such as the *Revue des études grecques*, or the *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphic*. Epigraphic and linguistic commentaries follow each inscription for the purposes of debating the establishment of the texts and pointing or solving their potential difficulties. Three indices (a general index, an index of mythological names, an index of personal names and an index of geographical names) were made up, as well as a table of concordance linking the different editions in order to make the corpus manageable and practical.

Key words : Greek epigraphy, Greek literature, Greek studies, Greek linguistic.

Sommaire

Remerciements 3

Résumé 5

Abstract 6

Sommaire 7

Liste des abréviations 8

Introduction 13

I : Nord de la Méditerranée 31

II : Asie Mineure 167

III : Sud de la Méditerranée 589

IV : Synthèse générale 713

Annexes 746
- Index général 757
- Index des anthroponymes 834
- Index des noms divins et mythologiques 848
- Index des noms de lieux et des ethniques 851

Table de concordance 854

Bibliographie 864

Table des matières 878

Liste des abréviations

ABSA	*Annual of thhe British School at Athens.* London 1 (1894-1895) —
Aegyptus	*Aegyptus : rivista italiana di egittologia e di papirologia.* Milan, 1 (1920) —
AEM	*Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn.* Wien, 1 (1877) — 20 (1897).
AM	*Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung.* 1 (1876) —
ArchEph	*Αρχαιολογιχή Εφημερίς.* Athènes, 1837 —
BCH	*Bulletin de correspondance hellénique.* Paris, 1 (1877) —
CEG I	Hansen (P.A.). *Carmina epigraphica Graeca I : saeculorum VIII-V A. Chr. N.* Berlin, 1983.
CEG II	Hansen (P.A.). *Carmina epigraphica Graeca II : Saeculi IV A. Ch. N.* Berlin, 1989.
Chiron	*Chiron. Mitteilungen der Kommission für alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen archäologischen Instituts.* München, 1 (1971) —
CIG	*Corpus Inscriptionum Graecarum.* Hildescheim. 1828-1877. 4 vol.
CIRB	*Corpus Inscriptionum Regni Bosporani.* Moscou, 1965.
CRAI	*Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.* Paris, 1 (1857) —
EpAnat	*Epigraphica Anatolica : Zeitschrift für Epigraphik und historische Geographie Anatoliens.* Bonn, 1 (1983) —
Festschrift Dörner	Schwertheim (E.)., Wagner (J.), Şahin (S.). *Studien zur Religion und Kultur Kleinasiens. Festschrift für Friedrich Karl Dörner zum 65. Geburtstag am 28. Februar 1976. Herausgegeben von Sencer Sahin, Elmar Schwertheim, Jörg Wagner.* Leiden, 1978. 2 vol.
GIBM	*The Collection of ancient Greek Inscriptions in the British Museum.* Oxford, 1874-1916.
Grabgedichte	Peek (W.). *Griechische Grabgedichte.* Berlin, 1960.

Grabstelen 1	Cremer (M.). *Hellenistisch-römische Grabstelen im nordwestlichen Kleinasien. 1, Mysien*. Bonn, 1991.
Gravestone and Epigram	Clairmont (C.W.). *Gravestone and Epigram, Greek Memorials from the Archaic to the Classical Period*. Mayence, 1970.
GVI	Peek (W.). *Griechische Vers-Inschriften*. Berlin, 1955.
Hellenica	Robert (L.). *Hellenica : recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*. Paris, 1940-1965. 13 t. en 6 vol.
IGBulg	Mihailov (G.). *Inscriptiones in Bulgaria repertae*. Sofia, 1958-1997. 5 t. en 6 vol.
IGLS	*Inscriptions grecques et latines de Syrie*. Paris, 1 (1929) —
IGR	Cagnat (R.), Toutain (J.), Jouguet (P.). *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*. Paris, 1902-1927. 3 vol.
IK	*Die griechischer Städte aus Kleinasien*. Bonn, 1972 —
IMEG	Bernand (É.). *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine : recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*. Paris, 1969.
IOPE	Latyschev (B.). *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae*. Saint-Pétersbourg, 1885-1901. 4 vol.
IPérRhod	Bresson (A.). *Recueil des inscriptions de la Pérée rhodienne*. Paris, 1991.
JHS	*Journal of Hellenic Studies*. London, 1 (1880) —
JÖAI	*Jahreshefte des Österreichischen archäologischen Institutes in Wien*. Wien, 1 (1898) —
JRS	*Journal of Roman Studies*. London, 1 (1911) —
Kaibel	Kaibel (G.). *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta*. Berlin, 1878.
Klio	*Klio : Beiträge zur alten Geschichte*. Berlin, 1 (1901) —
LBW	Le Bas (Ph.). *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Paris, 1847-1870. III. *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, par Ph. Le Bas et W.H. Waddington. 1870. 2 vol.

Litteris	*Litteris. An international critical review of the humanities* 1924-1030.
MAMA	*Monumenta Asiae Minoris antiqua*. London, 1928 —
Mélanges Nicole	*Mélanges Nicole. Recueil de mémoire de philologie classique et d'archéologie*. Genève, 1905.
Milet VI	Herrmann (P.). *Inschriften von Milet. Band VI*. Berlin, 1997-2006. 3t.
Mouseion de Smyrne	*Μουσείον και βιβλιοθήκη της Ευαγγελικής Σχολής. Τεύχος πρώτον. Κωδήξ της εν Σμήρνης Ευαγγελικής Σχολής*. Smyrne, 1875-1886.
Op. Min.	Robert (L.). Opera minora selecta. Amsterdam, 1974-1990. 4 vol.
ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ	Vérilhac (A.-M.). *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ. Poésie funéraire*. Athènes. 1978-1982. 2 vol.
Perinthos-Herakleia	Sayar (M.H.). *Perinthos-Herakleia (Marmara Ereglisi) und Umgebung. Geschichte, Testimonien, Griechische Und Lateinische Inschriften*. Wien, 1998.
Philologus	*Philologus : Zeitschrift für das Klassische Altertum*. Berlin, 1 (1846) —
RA	*Revue archéologique*. Paris, 1 (1844) —
REA	*Revue des études anciennes*. Bordeaux, 1 (1899) —
REG	*Revue des études grecques*. Paris, 1 (1888) —
Revue de philologie	*Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*. Paris, 1 (1845) —
Samama	Samama (É.). *Les médecins dans le monde grec : sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*. Genève, 2003.
Sardis VII	Buckler (W.H.), Robinson (D.M.). *Sardis. Vol. VII, part I. Greek and latin inscriptions*. Leiden, 1932.
SEG	*Supplementum Epigraphicum Graecum*. Amsterdam, 1 (1923) —
SGOst	Merkelbach (R.), Stauber (J.). *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*. Stuttgart, 1988-2004. 5 vol.

Wiener Studien	*Wiener Studien : Zeitschrift für classische Philologie*. Wien, 1 (1879) —
ZPE	*Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Bonn, 1 (1967) —

Introduction

Carte représentant les zones géographiques concernées dans le présent corpus[1]

[1] Toutes les cartes de la présente étude ont été élaborées à partir de fonds de carte disponible sur le site Wikipédia, à l'adresse : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Relief_Map_of_Mediterranean_Sea.png?uselang=fr#/media/File:Relief_Map_of_Mediterranean_Sea_hires.png. Quant à la carte du troisième et dernier chapitre, concernant le sud de la Méditerranée, le fond de carte est consultable à l'adresse : https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:Middle_East_topographic_map-blank.svg.

La présente étude a pour objectif de réunir les épigrammes funéraires gravées sur pierre et provenant des régions en bordure extérieure de la mer Méditerranée, dans les confins du monde grec. L'ensemble des territoires d'où proviennent ces épigrammes forme trois grandes zones géographiques distinctes : le nord de la Méditerranée, plus précisément le nord et l'ouest de la mer Noire, comprenant la Scythie, la Thrace et les royaumes du Pont ; les cités grecques et les cités hellénisées micrasiatiques ; le sud de la Méditerranée comprenant l'Égypte et la Cyrénaïque. Les inscriptions sélectionnées ont toutes été gravées entre le VIe siècle avant J.-Chr. et le Ier siècle après J.-Chr.

Ainsi réunies dans un recueil unique, les épigrammes funéraires fournissent la matière d'une étude de la langue de ce genre épigrammatique particulier, rendant compte du degré d'hellénisation des populations de ces régions aux confins du monde grec, à travers notamment leur maîtrise de la langue grecque, de la métrique et les connaissances et autres réminiscences littéraires dont font montre les auteurs des épigrammes.

Par ailleurs, l'étude de telles inscriptions permet également d'observer la mentalité des populations des confins ainsi que leurs croyances religieuses et eschatologiques. Pour atteindre cet objectif, seules les épigrammes funéraires qui ont été réellement gravées sur pierre ont été sélectionnées, qu'elles aient été déplacées dans des musées ou qu'elles se trouvent toujours *in situ*, car elles seules permettent l'observation directe de la langue de ces populations et de l'évolution de leur langue à travers les âges. Ainsi, les inscriptions qui se trouvent rassemblées dans l'*Anthologie Palatine* sont exclues du corpus. En effet, ces inscriptions sont toutes l'œuvre de poètes confirmés, d'aucuns parmi les plus grands représentants de la poésie grecque, qui ont donc une maîtrise parfaite de la langue et de la littérature grecques. De telles épigrammes ne seraient donc pas représentatives de la maîtrise de la langue et de l'acculturation des population hellénisées des confins[2]. De plus, certaines de ces inscriptions n'ont jamais été gravées : songeons aux épigrammes composées par Diogène Laërce dans son ouvrage *Vies et doctrines des philosophes illustres*. Les épigrammes funéraires que Diogène Laërce a composées[3] pour chaque philosophe dont il retrace la carrière représentent un jeu littéraire d'érudit, dans lequel Diogène Laërce relève un événement marquant de la vie ou de la pensée du philosophe auquel l'épigramme est destinée. Ainsi, ses épigrammes constituent bien davantage des anecdotes concernant les philosophes plutôt que de véritables épigrammes funéraires, destinées à honorer la mémoire du défunt[4]. L'étude de pareils textes ne peut pas rendre compte de la maîtrise linguistique des populations des confins, ni même de leurs représentations du monde.

---

[2] On peut songer par exemple aux épigrammes funéraires composées, ou attribuées, à Callimaque qui relèvent du pur jeu littéraire. Par exemple, Callimaque dédie une épigramme funéraire fictive à l'Athénien Timôn, réputé pour sa misanthropie. Cf. Callimaque, *Épigrammes*, IV, Paris, Les Belles Lettres :

1 Τίμων, οὐ γάρ ἔτ' ἐσσι, τί τοι, σκότος ἢ φάος, ἐχθρόν ;
2 Τὸ σκότος· ὑμέων γὰρ πλείονες εἰν Ἀίδῃ.

[3] Par ailleurs, trente-huit épigrammes composées par Diogène Laërce ont été intégrées au livre VII de l'*Anthologie Palatine*.

[4] Par exemple, l'épigramme funéraire que Diogène Laërce compose pour Socrate *Anth. Pal.*, VII, 96 évoque la béatitude posthume du philosophe mort pour avoir été condamné à boire la ciguë par les Athéniens et le regret que ces derniers ont ressenti d'avoir condamné à mort Socrate. *Anth. Pal.*, VII, 96 :

1 Πῖνέ νυν ἐν Διὸς ὤν, ὦ Σώκρατες· ἦ σε γὰρ ὄντως
2 καὶ σοφὸν εἶπε θεὸς καὶ θεὸς ἡ Σοφία.
3 Πρὸς γὰρ Ἀθηναίων κώνειον σὺ ἐδέξω,
4 αὐτοὶ δ' ἐξέπιον τοῦτο τεῷ στόματι.

1. DÉLIMITATION GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE L'ÉTUDE

1.1. DÉLIMITATION GÉOGRAPHIQUE DE L'ÉTUDE

Les régions étudiées sont : la nord de la mer Méditerranée et notamment les cités qui bordent la mer Noire, situées sur les territoires de la Thrace et de la Scythie ; le vaste territoire de l'Asie Mineure, en partant des cités ioniennes sur le littoral méditerranéen de l'actuelle Turquie jusqu'aux confins de l'Asie Mineure ; enfin le sud de la Méditerranée, avec en premier lieu l'Égypte qui a fourni pour cette dernière zone de notre corpus le plus grand nombre d'inscriptions, mais aussi la Cyrénaïque. Commençons l'exposé de ces différentes zones géographiques par les régions au nord et à l'ouest de la mer Noire.

1.1.1. Le nord de la Méditerranée

Cette première zone géographique regroupe les épigrammes funéraires des régions de la Thrace et de la Scythie. Dans les trois chapitres suivants, où les cités concernées sont listées, il faut remarquer que les seules cités à fournir des inscriptions à la présente étude sont des cités qui se trouvent sur le littoral de la mer Noire, voire le littoral nord de la mer Égée, au sud-ouest de la mer Noire ; aucune inscription ne provient de l'intérieur des terres. En effet, toutes les cités d'où proviennent les épigrammes funéraires de cette région se trouvent soit sur les rives de la mer Noire, soit sur le littoral de la mer de Marmara. L'intérieur des terres de cette région est occupé par des populations qui constituent un véritable danger pour les populations hellènes, comme les Scythes pour ne citer que le peuple le plus étranger aux mœurs grecques[5].

Panticapée

Panticapée, aujourd'hui Kertch en Crimée, est la cité du nord de la Méditerranée ayant fourni le plus grand nombre d'épigrammes funéraires à notre étude. Son histoire justifie cette abondance de textes : la présence grecque sur le territoire de Panticapée est ancienne. La cité est une colonie milésienne fondée au cours du VIe siècle avant notre ère. La cité est, d'après Strabon, la capitale des populations du Bosphore[6]. La région est reconnue pour sa fertilité, et, si l'on en croit Hérodote, le territoire de Panticapée est également riche en or[7].

---

[5] L'épigramme de Panticapée I.13.11., dédiée à un homme tué après avoir eu le malheur de rencontrer une troupe de nomades, c'est-à-dire des Scythes, illustre à merveille le danger que représente les populations autochtones de

[6] Strabon, VII, 4 : « καὶ ἡ ἑξῆς δ' ἐστὶν εὔγεως χώρα μέχρι Παντικαπαίου, τῆς μητροπόλεως τῶν Βοσποριανῶν ἱδρυμένης ἐπὶ τῷ στόματι τῆς Μαίωτιδος ». L'adjectif εὔγεως, « fertile », rare, est employé par Strabon également pour décrire la région qui sépare Théodosia de Panticapée : VII, 4 : « μετὰ δὲ τὴν ὀρεινὴν τὴν λεχθεῖσαν ἡ Θεοδοσία κεῖται πόλις, πεδίον εὔγεων ἔχουσα καὶ λιμένα ναυσὶ καὶ ἑκατὸν ἐπιτήδειον ».

[7] Hérodote, III, 116 : « Πρὸς δὲ ἄρκτου τῆς Εὐρώπης πολλῷ τι πλεῖστος χρυσὸς φαίνεται ἐών ».

Apollonia

Avec Panticapée, Apollonia est la seconde cité de cette zone en ce qui concerne le nombre d'épigrammes. Apollonia se situe dans une baie et, comme Panticapée, est une cité de fondation milésienne. Elle était connue notamment pour son temple dédié à Apollon et la statue du dieu que Lucullus emporta pour l'installer sur le Capitole[8].

Les autres cités

Les autres cités ayant fourni des épigrammes funéraires sont si peu représentées (chacune d'entre elles a fourni une ou, tout au plus, deux épigrammes funéraires) que nous pouvons les regrouper. Odessos, Tomis, Olbia du Pont et Istros, apprlée Histria par les Romains, sont les quatre dernières cités qui font partie de la zone géographique du nord et de l'ouest de la mer Noire. Ces quatre cités, tout comme Panticapée et Apollonia du Pont, sont des colonies fondées par Milet.

1.1.2. L'Asie Mineure

L'Asie Mineure est la zone étudiée la plus vaste et celle qui a fourni le plus grand nombre d'inscriptions. La présence grecque y est la plus anciennement attestée : les cités ioniennes d'Asie Mineure sont les plus anciennes colonies grecques en dehors du continent et comptent parmi les cités hellènes les plus influentes du bassin Méditerranéen. Milet, Smyrne, Éphèse, Halicarnasse, Sinope et tant d'autres cités de cette zone ont eu un rayonnement et une influence qui s'étendaient à travers toute la Méditerranée. Rares sont les régions de cette zone qui n'ont donné aucune inscription à notre étude. En effet, seule la Cappadoce n'a pas fourni d'inscription à notre corpus.

Pour classer les cités d'Asie Mineure, nous procéderons région après région, en partant du littoral méditerranéen jusqu'aux confins orientaux de la zone, du nord vers le sud et de l'ouest vers l'est.

1.1.2.1. La Bithynie

Les cités de Bithynie qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Héraclée du Pont, située en bordure de la mer Noire, à l'est de Sinope. Les traditions divergent concernant la fondation d'Héraclée : pour les uns ce sont des colons venus de Mégare

[8] Strabon, VII, 6 : « εἶτ' Ἀπολλωνία ἐν χιλίοις τριακοσίοις σταδίοις, ἄποικος Μιλησίων, τὸ πλὲον τοῦ κτίσματος ἱδρύμενον ἔχουσα ἐν νησίῳ τινί, ὅπου ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐξ οὗ Μάρκος Λεύκολλος τὸν κολοσσὸν ἦρε καὶ ἀνέθηκεν ἐν τῷ Καπετωλίῳ τὸν τοῦ Ἀπόλλωνος, Καλαμίδος ἔργον ».

et de Béotie qui ont fondé Héraclée, pour d'autres, les Mégariens seuls[9], d'autres encore avancent qu'Héraclée est une colonie de Milet[10].

• Tiéion est une fondation de Milet sur les bords de la mer Noire. D'après Strabon, le site est minuscule, et ne présenterait « rien de notable à rapporter »[11].

• Nicomédie, qui se trouve sur le site de l'actuelle Izmit, sur les bords de la Propontide.

• Claudiopolis, située au nord de la Bithynie, à environ 160 km à l'est de Nicomédie.

• Kios, située au nord du golfe Astacène, dans un autre golfe qui s'avance davantage vers l'intérieur des terres, à l'est. La cité de Kios était auparavant connue sous le nom de Prusias d'après Strabon[12].

• Chalcédoine, située à l'entrée de la Propontide, sur la côte au nord du golfe d'Astacène. Chalcédoine est une fondation de Mégare[13].

• Nicée, identifiée à l'actuelle ville d'Iznik, est située sur les bords du lac Ascanien, au milieu d'une grande plaine très fertile[14]. Son fondateur Antigone lui avait d'abord donné le nom d'Antigonia, mais Lysimaque, son second fondateur lui donna le nom de Nicée en l'honneur de son épouse[15].

1.1.2.2. La Paphlagonie

Les cités de Paphlagonie qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Phazémonitide est un canton qui se trouve dans la région du Pont, au milieu des terres, borné au nord par le territoire d'Amisos, à l'ouest par l'Halys, à l'est par la Pharanée et au sud par le territoire d'Amasia[16].

• Sinope, fondée par les Milésiens au VIIe siècle avant J.-Chr., est la cité la plus considérable de la région. Sinope occupe une presqu'île et possède un port de part et d'autre de l'isthme de cette presqu'île[17].

1.1.2.3. La région du Pont

Dans la région du Pont, les cités où ont été collectées des épigrammes funéraires sont :

---

[9] Xénophon, *Anabase*, VI, 2, 1 : « τοῦτον δὲ παραπλεύσαντες ἀφίκοντο εἰς Ἡράκλειαν πόλιν Ἑλληνίδα Μεγαρέων ἄποικον ».

[10] Strabon, XII, 3, 4 : « τὴν γὰρ δὴ Ἡράκλειαν ἐν τοῖς Μαριανδυνοῖς ἱδρῦσθαί φασι Μιλησίων κτίσμα ».

[11] Strabon, XII, 3, 8 : « τὸ δὲ Τίειόν ἐστι πολίχνιον οὐδὲν ἔχον μνήμης ἄξιον ».

[12] Strabon, XII, 4, 3 : « τῷ δ' Ἀστακηνῷ κόλπος ἄλλος συνεχής ἐστιν, εἰσέχων μᾶλλον πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον, ἐν ᾧ Προυσιὰς ἐστὶν ἡ Κίος πρότερον ὀνομασθεῖσα ».

[13] Strabon, XII, 4, 2 : « ταύτης δ' ἐπὶ μὲν τῷ στόματι τοῦ Πόντου Χαλκηδὼν ἵδρυται, Μεγαρέων κτίσμα ».

[14] Strabon, XII, 4, 7 : « ἐν δὲ τῆς μεσογαίᾳ τῆς Βιθυνίας […] Νίκαια ἡ μητρόπολις τῆς Βιθυνίας ἐπὶ τῇ Ἀσκανίᾳ λίμνῃ (περίκειται δὲ κύκλῳ πέδιον μέγα καὶ σφόδρα εὔδαιμον) ».

[15] Strabon, XII, 4, 7 : « κτίσμα Ἀντιγόνου μὲν πρῶτον τοῦ Φιλίππου, ὃς αὐτὴν Ἀντιγονεῖαν προσεῖπεν, εἶτα Λυσιμάχου, ὃς ἀπὸ τῆς γυναικὸς μετωνόμασε Νίκαιαν ».

[16] Strabon, XII, 3, 38 : « ταύτης τῶς χώρας τὸ μὲν προσάρκτιον πλευρὸν ἡ Γαζηλωνῖτις συγκλείει καὶ ἡ τῶν Ἀμισηνῶν, τὸ δὲ ἑσπέριον ὁ Ἅλυς, τὸ δ' ἑῷον ἡ Φανάροια, τὸ δὲ λοιπὸν ἡ ἡμετέρα χώρα ἡ τῶν Ἀμασέων ».

[17] Strabon, XII, 3, 11 : « εἶτ' αὐτὴ Σινώπη […] ἀξιολογωτάτη τῶν ταύτῃ πόλεων. Ἔκτισαν μὲν οὖν αὐτὴν Μιλήσιοι. […] ἵδρυται γὰρ ἐπὶ αὐχένι χερρονήσου τινός, ἑκατέρωθεν δὲ τοῦ ἰσθμοῦ λιμένες καὶ ναύσταθμα καὶ πηλαμυδεῖα θαύμαστα ».

• Amasia, située sur la rive ouest du fleuve Iris (aujourd'hui appelé Yeşilırmak). Amasia était munie d'une forteresse et accueillait les palais et tombeaux des anciens rois du Pont[18].

• Kalé-Keuï, situé au sud-est du site d'Amasia, est un village de l'actuelle Turquie et n'est pas un site antique.

• Zéla, située à une quarantaine de kilomètres au sud d'Amasia, bâtie sur un promontoire dit de Sémiramis, et possède un temple dédié à Anaïtis[19]. D'après Strabon, l'ensemble de la population de Zéla était composé d'hiérodules entourant le grand prêtre[20].

1.1.2.4. La Mysie

La Mysie est la région qui se trouve à l'extrémité nord-ouest de l'Asie Mineure. Les cités mysiennes qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Cyzique, cité de fondation milésienne de la première moitié du VIIIe siècle avant notre ère, sise sur un isthme s'avançant dans la Propontide[21] et reliée au continent par deux ports[22]. D'après Strabon, l'importance de Cyzique est telle qu'elle peut faire concurrence aux plus grandes cités d'Asie « sous le rapport de l'étendue, de la beauté, mais aussi d'après la sagesse de ses institutions conçues pour les temps de guerre comme pour les temps de paix[23] ».

• Panderma (dans l'antiquité Panormos), un port à proximité de la ville d'Éphèse[24].

• Élaia est un port qui servait de station aux vaisseaux des Attalides aux abords de Pergame. D'après la tradition, la cité a été fondée par Ménesthée et les Athéniens venus prêter main forte aux Achéens pendant la guerre de Troie[25].

• Myrina est une cité portuaire de fondation éolienne[26]. L'emplacement précis de la cité nous est donné par un texte d'Agathias[27] : d'après son témoignage, la cité se trouve « aux abords de l'embouchure du fleuve Pithycos qui en quittant la Lydie se jette dans le dernier canal du golfe éléatique ».

• Antandros, située sur le littoral, au sud-ouest de la Mysie. Elle fait face au mont Alexandréia qui constitue la partie ouest du mont Ida. C'est sur ce mont que, d'après la légende,

---

[18] Strabon, XII, 3, 39 : « ἡ δ' ἡμετέρα πόλις κεῖται μὲν ἐν φάραγγι βαθείᾳ μεγάλῃ δι' ἧς ὁ Ἶρις φέρεται ποταμός. […] ἐν τῷ περιβόλῳ τούτῳ βασίλειά τ' ἐστὶ καὶ μνήματα βασιλέων ».

[19] Strabon, XII, 3, 37 : « ἡ δὲ Ζηλῖτις ἔχει πόλιν Ζῆλα ἐπὶ χώματι Σεμιράμιδος τετειχισμένην, ἔχουσαν τὸ ἱερὸν τῆς Ἀναΐτιδος ».

[20] Strabon, XII, 3, 37 : « ᾠκεῖτο δ' ὑπὸ τοῦ πλήθους τῶν ἱεροδούλων καὶ τοῦ ἱερέως ὄντος ἐν περιουσίᾳ μεγάλῃ ».

[21] Pseudo-Skylax, 94 : « Κύζικος ἐν τῷ ἰσθμῷ ἐμφράττουσα τὸν ἰσθμόν ».

[22] Strabon, XII, 8, 11 : « ἔστι δὲ νῆσος ἐν τῇ Προποντίδι ἡ Κύζικος συναπτομένη γεφύραις δυσὶ πρὸς τὴν ἤπειρον ».

[23] Strabon, XII, 8, 11 : « ἔστι δ' ἐνάμιλλος ταῖς πρώταις τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν ἡ πόλις μεγέθει τε καὶ κάλλει καὶ εὐνομίᾳ πρός τε εἰρήνην καὶ πόλεμον ».

[24] Strabon, XIV, 1, 20 : « εἶτα λιμὴν Πάνορμος καλούμενος ἔχων ἱερὸν τῆς Ἐφεσίας Ἀρτέμιδος· εἶθ' ἡ πόλις ».

[25] Strabon, XIII, 3, 5 : « εἶθ' ἑβδομήκοντα εἰς Ἐλαίαν, λιμένα καὶ ναύσταθμον τῶν Ἀτταλίκων βασιλέων, Μενεσθέως κτίσμα καὶ τῶν σὺν αὐτῷ Ἀθηναίων τῶν συστρατευσάντων ἐπὶ Ἴλιον ».

[26] Strabon, XIII, 3, 5 : « ἐγκολπίζοντι δὲ Μύρινα ἐν ἑξήκοντα σταδίοις, Αἰολὶς πόλις ἔχουσα λιμένα ».

[27] Agathias, *Histoires*, I, 14-15 : « ἐμοὶ Ἀγαθίας μὲν οὔνομα, Μύρινα δὲ πατρὶς […] Μύρινα δέ φημι οὐ τὸ Θράκιον πόλισμα, οὔδε εἴ τις ἑτέρα κατὰ τὴν Εὐρώπην τυχὸν ἢ Λιβύην τῷ δὲ κέκληται τῷ ὀνόματι, ἄλλα τὴν ἐν τῇ Ἀσίᾳ πάλαι ὑπὸ Αἰολέων ἀπωκισμένην, ἀμφὶ τὰς ἐκβολὰς τοῦ Πυθικοῦ ποταμοῦ, ὃς δὴ ῥέων ἐκ Λυδίας τῆς χώρας ἐς τὸν ἔσχατον αὐλῶνα τοῦ κόλπου τοῦ Ἐλαΐτου ἐμβάλλει ».

Pâris procéda à son jugement entre les trois déesses[28]. Antandros est également connu pour être le lieu de départ des Troyens sous la conduite d'Énée, à la chute de Troie[29].

• Thyatire, d'après le témoignage de Strabon[30], est une cité de fondation macédonienne qui se trouvait à la frontière de la Mysie et de la Lydie.

• le village de Mana, situé aux environs du site antique de Poimanenon, au sud-est du lac de Manyas, à 60 km au sud de Cyzique. La cité de Poimanenon était l'une des plus puissantes forteresses de la région[31].

• Hadrianoutherai est l'actuelle ville Balıkesir, située en Mysie centrale.

• Alexandrie de Troade (actuellement Daylan), située sur le littoral. Fondée par Antigonos Monophthalmos sur le site de Sigia[32], elle fut renommée Alexandrie de Troade par Lysimaque[33] à la suite de la bataille d'Ipsos.

1.1.2.5. La Phrygie

Les cités phrygiennes qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Hadrianoupolis

• Philomélion, située au sud de la Phrygie, dans la vallée de la rivière Gallus qui est un affluent du fleuve Sagaris[34].

• Téménothyrai, située au nord-ouest de la Phrygie, à la frontière nord-est de la Lydie, région dans laquelle Pausanias situe la cité[35]. La cité a plus tard porté le nom de Flaviopolis.

• Synnada, identifiée à la ville actuelle de Şuhut, se situe en dans la Grande Phrygie.

• Dokiméion, située au nord de Synnada. La cité était célèbre pour les carrières de marbre dans la plaine s'étendant entre Synnada et Dokiméion[36].

• Laodicée du Lycos, qui doit son nom à la rivière sur les rives de laquelle elle se trouve, le Lycos, qui se jette dans le Méandre[37], se trouve en Grande Phrygie[38].

---

[28] Strabon, XIII, 1, 51 : « Ἐντὸς δὲ ἥ τε Ἄντανδρός ἐστιν ὑπερκείμενον ἔχουσα ὄρος ὃ καλοῦσιν Ἀλεξάνδρειαν, ὅπου τὰς θεὰς κριθῆναί φασιν ὑπὸ τοῦ Πάριδος ».

[29] Virgile, *Énéide*, III, 5-6 : « […] classemque sub ipsa / Antandro et Phrygiae molimur montibus Idae ».

[30] Strabon, XIII, 4, 4 : « ἐπὶ δὲ τὸν νότον ὀρεινὴ ῥάχις ἐστίν, ἣν ὑπερβᾶσι καὶ βαδίζουσιν ἐπὶ Σάρδεων πόλις ἐστὶν ἐν ἀριστερᾷ Θυάτειρα, κατοικία Μακεδόνων, ἣν Μυσῶν ἐσχάτην τινὲς φασίν ».

[31] W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, p. 157 : « Poimanenon was one of the strongest fortresses in the district. […] Its situation, 280 stadia (35 miles) south of Cyzicos, on the river Tarsios […] has been already proved ».

[32] Strabon, XIII, 1, 47 : « ὁ δὲ τόπος ἐν ᾧ κεῖται ἡ Ἀλεξάνδρεια Σιγία ἐκαλεῖτο ».

[33] Strabon, XIII, 1, 26 : « ἔδοξε γὰρ εὐσεβὲς εἶναι τοὺς Ἀλέξανδρον διαδεξαμένους ἐκείνου πρότερον κτίζειν ἐπωνύμους πόλεις, εἶθ' ἑαυτῶν ».

[34] Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VI, 1, 3 : « Oritur in Phrygia, accipit uastos amnes, inter quos Tembrogium et Gallum, idem Sagiarius».

[35] Pausanias, I, 35, 7 : « Λυδίας τῆς ἄνω πόλις ἐστὶν οὐ μεγάλη Τημένου θύραι ».

[36] Strabon, XII, 8, 14 : « ἐπέκεινα δ' ἐστὶ Δοκιμία κώμη, καὶ τὸ λατόμιον Συνναδικοῦ λίθου (οὕτω μὲν Ῥωμαῖοι καλοῦσιν, οἱ δ' ἐπιχώριοι Δοκιμίτην καὶ Δοκιμαῖον) ».

[37] Strabon XII, 8, 16 : « Ἐνθαῦτα δὲ καὶ ὁ Κάπρος καὶ ὁ Λύκος συμβάλλει τῷ Μαιάνδρῳ ποταμῷ, ποταμὸς εὐμεγέθης, ἀφ' οὗ καὶ ἡ πρὸς τῷ Λύκῳ Λαοδίκεια λέγεται ».

[38] Strabon, XII, 8, 13 : « ὑπὲρ δὲ τῆς Ἐπικτήτου πρὸς νότον ἐστὶν ἡ μεγάλη Φρυγία, λείπουσα ἐν ἀριστερᾷ τὴν Πεσσινοῦντα καὶ τὰ περὶ Ὀρκαόρκους καὶ Λυκαονίαν, ἐν δεξιᾷ δὲ Μαίονας καὶ Λυδοῦς καὶ Καρᾶς· ἐν ᾗ ἐστὶν ἥ τε Παρώρειος λεγομένη Φρυγία καὶ ἡ πρὸς Πισιδίᾳ καὶ τὰ περὶ Ἀμόριον καὶ Εὐμένειαν καὶ Σύνναδα, εἶτα Ἀπάμεια ἡ Κιβωτὸς λεγομένη καὶ Λαοδίκεια ».

• Dorylaion, située entre la rivière Tembris (aujourd'hui Porsuk) et son affluent le Bathys. Dorylaion se trouve en Phrygie Épictète[39].

• Cotiaion, située dans la Phrygie Épictète, à 80 km au sud-ouest de Dorylaion.

• Aizanoi, située à 40 km environ au sud-ouest de Cotiaéion.

• Appia, située à une quarantaine de kilomètres à l'est d'Azanoi.

• Acmonia, située à 80 km au sud d'Aizanoi.

1.1.2.6. La Galatie

Les cités de Galatie qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Ancyre, sur le site de l'actuelle Ankara.

• Juliopolis, également appelée Gordioukome, est une cité située à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Ancyre.

• Emir-Ghazi est un village situé non loin du site de l'antique Krentios, qui se trouvait à environ 55 km au nord-ouest d'Ancyre.

1.1.2.7. La Lydie

La Lydie est la région au sud de la Mysie. Elle est la région d'Asie Mineure qui a fourni le plus grand nombre d'épigrammes. Les cités lydiennes qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Éphèse, située sur le littoral et faisant face à l'île de Samos, est l'une des plus importantes cités d'Asie Mineure. Elle fut fondée par les Ioniens sous la conduite d'Androclos et, d'après Strabon, Éphèse fut choisie pour servir de capitale à l'Ionie et de résidence royale[40].

• Cymé, située sur le littoral, au nord-ouest de Smyrne. Elle est d'après Strabon la plus importante des villes éoliennes d'Asie Mineure[41].

• Smyrne, située sur le littoral, au sud-est de Cymé, était l'une des douze cités éoliennes du continent[42]. Par la suite, les Ioniens intégrèrent la cité au sein du Panionion[43].

• Sardes, située dans la vallée de l'Hermos, sur le Pactole, non loin du mont Tmolos. La fondation de Sardes est postérieure à la guerre de Troie, la cité n'en demeure pas moins « fort ancienne » selon Strabon. Sardes aurait servi de résidence aux rois de Lydie[44].

---

[39] Strabon, XII, 8, 12 : « τῆς δ' ἐπικτήτου Φρυγίας Ἀζανοί τέ εἰσι καὶ Νακολία καὶ Κοτιάειον καὶ Μιδάειον καὶ Δορυλάειον πόλεις ».

[40] Strabon XIV, I, 3 : « ἄρξαι δέ φησιν Ἄνδροκλον τῆς τῶν Ἰώνων ἀποικίας, ὕστερον τῆς Αἰολικῆς, υἱὸν γνήσιον Κόρδου τοῦ Ἀθήνων βασιλέως, γενέσθαι δὲ τοῦτον Ἐφέσου κτίστην. Διόπερ τὸ βασίλειον τῶν Ἰώνων ἐκεῖ συστῆναί φασι ».

[41] Strabon, XIII, 3, 6 : « μεγίστη δέ ἐστι τῶν Αἰολικῶν καὶ ἀρίστη Κύμη καὶ σχεδὸν μητρόπολις αὕτη τε καὶ ἡ Λέσβος τῶν ἄλλων πολέων ».

[42] Pausanias, VII, 5, 1 : « Σμύρναν δὲ ἐν ταῖς δώδεκα πόλεσιν οὖσαν Αἰλέων ».

[43] Pausanias, VII, 5, 1 : « χρόνῳ δὲ ὕστερον καὶ Ἴωνες μετέδοσαν Σμυρναίοις τοῦ ἐν Πανιωνίῳ συλλόγου ».

[44] Strabon, XIII, 4, 5 : « αἱ δὲ Σάρδεις πόλις ἐστὶ μεγάλη, νεωτέρα μὲν τῶν Τρωικῶν ἀρχαία δ' ὅμως, ἄρκαν ἔχουσα εὐερκῆ· βασίλειον ὑπῆρξε τῶν Λύδων ».

• Érythrée, sise sur une péninsule, face à l'île de Chios. Selon la tradition, Érythrée est une cité de fondation crétoise. Pausanias rapporte que sur le territoire d'Érythrée cohabitaient Crétois, Lyciens, Cariens et Pamphyliens[45].

• Julia Gordos, située à 35 km à l'est de Thyatire.

• Métropolis, située à l'intérieur des terres lydiennes, entre Éphèse et Smyrne[46].

• Maionia, située à l'intérieur des terres, sur les bords de l'Hermos, à 40 km à l'est de Sardes.

• Notion, située sur le littoral, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'Éphèse.

• Arralia est un village situé à deux heures environ au sud d'Éphèse[47].

• Philadelphie, située au pied du Tmolos, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Sardes. Strabon qualifie cette cité de « foyer à tremblements de terre »[48]. En conséquence, la plupart de la population de Philadelphie aurait émigré à la campagne pour se consacrer à la culture de la terre[49].

• Iaza, située à moins de 40 km au nord de Philadelphie.

• Daldis, située à environ 40 km au sud-est de Thyatire et à 30 km au nord de Sardes.

• Téos se situe sur le littoral, à mi-chemin entre Érythrée et Notion. Selon la tradition, Téos est une fondation de Myniens venus d'Orchomène, conduits par Athamas[50].

• Tralles, située à une quarantaine de kilomètres à l'est d'Éphèse, entre le mont Mésogis et la plaine du Méandre[51]. D'après la tradition, transmise par Strabon, Tralles est une fondation d'Argiens et de Tralliens de Thrace, desquels elle tiendrait son nom[52]. Strabon rapporte également que la réputation de richesse des habitants de Tralles faisait le plus souvent de ceux-ci les asiarques de la province[53].

• Demirci, située sur le littoral, à l'ouest de Téos, sur l'embouchure du fleuve Hyllos.

• Yegenoba, située entre Attalie, Thyatire et Julia Gordos.

1.1.2.8. La Carie

La Carie est la région la plus représentée après la Lydie. Les cités qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

---

[45] Pausanias, VII, 3, 7 : « Ἐρυθραῖοι δὲ τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς ἀφίκεσθαι σὺν Ἐρύθρῳ τῷ Ῥαδαμάνθυός φασιν ἐκ Κρήτης καὶ οἰκιστὴν τῇ πόλει γενέσθαι τὸν Ἔρυθρον· ἐχόντων δὲ αὐτὴν ὁμοῦ τοῖς Κρησὶ Λυκίων καὶ Καρῶν τε καὶ Παμφύλων ».

[46] Strabon, XIV, 1, 1 : « αὐτὸ οὖν τὸ ἐξ Ἐφέσου μέχρι Σμύρνης ὁδὸς μέν ἐστι ἐπ' εὐθείας τριακόσιοι εἴκοσι στάδιοι· εἰς τὸ Μητρόπολιν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι στάδιοι, οἱ λοιποὶ δὲ εἰς Σμύρναν ».

[47] *LBW*, n. 168.

[48] Strabon, XIII, 4, 1 : « πόλις Φιλαδέλφεια σεισμῶν πλήρης ».

[49] Strabon, XIII, 4, 1 : « οἰκοῦσιν οὖν ὀλίγοι διὰ τοῦτο τὴν πόλιν, οἱ δὲ πολλοὶ καταβιοῦσιν ἐν τῇ χώρᾳ γεωργοῦντες ».

[50] Pausanias, VII, 3, 6 : « Τέων δὲ ᾤκουν μὲν Ὀρχομένιοι Μινύαι σὺν Ἀθάμαντι ἐς αὐτὴν ἔλθοντες ».

[51] Strabon, XIV, 1, 42 : « ἡ ἐπὶ Τράλλεις ἐστὶν ὁδὸς ἐν ἀριστερᾷ μὲν τὴν Μεσωγίδα ἔχουσιν, ἐν αὐτῇ δὲ τῇ ὁδῷ καὶ ἐν δεξιᾷ τὸ Μαιάνδρου πέδιον ».

[52] Strabon, XIV, 1, 42 : « κτίσμα δέ φασιν εἶναι τὰς Τράλλεις Ἀργείων καί τινων Θρᾳκῶν Τραλλίων, ἀφ' ὧν τοὔνομα ».

[53] Strabon, XIV, 1, 42 : « συνοικεῖται δὲ καλῶς εἴ τις ἄλλη τῶν κατὰ τὰν Ἀσίαν ὑπὸ εὐπόρων ἀνθρώπων, καὶ ἀεί τινες ἐξ αὐτῆς εἰσιν οἱ πρωτεύοντες κατὰ τὴν ἐπαρχίαν, οὓς Ἀσιάρχας καλοῦσιν ».

• Milet, située à peu de distance du littoral, à une quarantaine de kilomètres au sud d'Éphèse. D'après la tradition, Milet est une colonie fondée par Nélée, roi de Pylos[54] ; elle aurait changé de nom lorsque Milétos, qui vint de Crète pour fuir la tyrannie de Minos, s'y établit avec ses hommes[55]. Pour le présent travail, Milet est de loin la ville la plus importante de cette région, voire de l'ensemble de l'Asie Mineure. Strabon signale cette grande importance de Milet en Asie Mineure par le très grand nombre de colonies que les Milésiens ont fondées[56].

• le site de Didymes, situé au sud de Milet. Sur ce site se trouve un temple d'Apollon. Le temple existait avant l'arrivée des Ioniens dans cette région[57].

• Héraclée du Latmos, se situe sur la rive nord-est du la Bafa, à 30 km à l'est de Milet.

• Aphrodisias, située à 38 km au sud du Méandre, dans la partie gauche de la vallée du Dandalaz Çayı. La ville actuelle de Geyre se trouve sur le site de l'antique Aphrodisias.

• Héraclée de la Salbaké, située à 30 km à l'est d'Aphrodisias.

• Halicarnasse, située dans le golfe de Kerme. L'actuelle ville de Bodrum se situe sur le site de l'antique Halicarnasse. Strabon signale qu'Halicarnasse était la capitale des dynastes de Carie[58]. Les habitants d'Halicarnasse étaient d'origine dorienne (cf. note 36).

• Cnide, située sur une presqu'île, au nord-ouest de Loryma et de l'île de Rhodes. La cité de Cnide était munie de deux ports, dont l'un était d'une taille conséquente[59]. La population peuplant le territoire de Cnide était d'origine dorienne[60].

• Stratonicée, située à 25 km à l'est de Mylasa, sur le Caïque, aux environs de l'actuelle ville de Sidelik. La cité est une fondation macédonienne et doit son nom à l'épouse d'Antiochos I[er][61]. La cité aurait été fondée sur le site d'une ancienne cité carienne, Chrysaoris[62].

• Priène, située à 20 km au nord de Milet. La cité était à l'origine une cité carienne qui fut envahie par les Thébains et les Ioniens[63].

• Loryma, située à la pointe d'une presqu'île au sud-est de Cnide, face à l'île de Rhodes.

• Casara, située dans la Pérée rhodienne, à moins de 10 km de Loryma.

• Tymnos, située sur la même presqu'île que Loryma et Casara, au sud de ces deux cités.

• Thyssanos, située à mi-chemin entre Tymnos et Loryma.

• Hyllarima, située à 30 km au nord-est de Stratonicée.

---

[54] Strabon, XIV, 1, 3 : « καὶ Μίλητον δ' ἔκτισεν Νηλεὺς ἐκ Πύλου τὸ γένος ὤν ».

[55] Pausanias, VII, 2, 5 : « Μιλήτου δὲ κατάραντος στόλῳ Κρητῶν ἥ τε γῆ τὸ ὄνομα μετέβαλεν ἀπὸ τοῦ Μιλήτου καὶ ἡ πόλις. Ἀφίκετο δὲ ἐκ Κρήτης ὁ Μίλητος καὶ ὁ σὺν αὐτῷ στρατὸς Μίνω τὸν Εὐρώπης φεύγοντες ».

[56] Strabon, XIV, 1, 6 : « Πολλὰ δὲ τῆς πόλεως ἔργα ταυτῆς, μέγιστον δὲ τὸ πλῆθος τῶν ἀποικιῶν ».

[57] Pausanias, VII, 2, 6 : « τὸ δὲ ἱερὸν τὸ ἐν Διδύμοις τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τὸ μαντεῖόν ἐστιν ἀρχαιότερον ἢ κατὰ τὴν Ἰώνων ἐσοίκησιν ».

[58] Strabon, XIV, 2, 16 : « εἶθ' Ἁλικαρνασός, τὸ βασίλειον τῶν τῆς Καρίας δυναστῶν ».

[59] Strabon, XIV, 2, 15 : « εἶτα Κνίδος δύο λιμένας ἔχουσα, ὧν τὸ ἕτερον κλειστὸν τριηρικὸν καὶ ναύσταθμον ναυσὶν εἴκοσι ».

[60] Strabon, XIV, 2, 6 : « Δωριεῖς δ' εἰσὶν ὥσπερ καὶ Ἁλικαρνασεῖς καὶ Κνίδιοι καὶ Κῷοι ».

[61] Strabon, XIV, 2, 25 : « Στρατονίκεια δ' ἐστὶ κατοικία Μαδεδόνων ».

[62] Pausanias, V, 21, 10 : « […] Στρατονικεὺς Ἀριστέας — τὰ δὲ παλαιότερα ἥ τε χῶρα καὶ ἡ πόλις ἐκαλεῖτο Χρυσαορίς ».

[63] Pausanias, VII, 2, 10 : « οἱ δὲ Ἴωνες οἱ Μυοῦντα ἐσοικισάμενοι καὶ Πριήνην, Κᾶρας μὲν καὶ οὗτοι τὰς πόλεις ἀφείλοντο· οἰκισταὶ δὲ Μυοῦντος Κυάρητος ἐγένετο ὁ Κόδρου, Πριηνεῖς δὲ Ἴωσιν ἀναμεμιγμένοι Θηβαῖοι Φιλώταν τε τὸν ἀπόγονον Πηνέλεω καὶ Αἴπυτον Νειλέως παῖδα ἔσχον οἰκιστάς ».

1.1.2.9. La Pisidie

Sur le territoire de la Pisidie, une seule cité a fourni des épigrammes funéraires :

• Antioche, appelée également Antioche de Pisidie, située sur une colline est, d'après Strabon, une cité d'origine magnésienne[64].

1.1.2.10. La Lycie

Les cités lyciennes qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Telmessos, située sur le littoral au sud de la Lycie, non loin d'une montagne nommée Dédale[65].

• Choma, située à l'intérieur des terres lyciennes est mentionnée par Pline l'Ancien parmi les cités les plus célèbres de la Lycie[66].

• Olympos, située sur la côte est de la Lycie, au pied d'une montagne portant le même nom.

• Xanthos, située au sud-ouest de la Lycie, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Telmessos. D'après Strabon, Xanthos est la plus grande ville de la région[67].

• Patara, située sur le littoral, au sud de Xanthos. Patara est également une importante cité de la région lycienne[68].

1.1.2.11. La Pamphylie

Sur le territoire de la Pamphylie, deux cités ont fourni des épigrammes funéraires :

• Attalia, qui se trouve sur le site de l'actuelle Antalya.

• Sidé se trouve sur la côte sud de la Pamphylie. Sidé est une colonie de Cymé, elle abritait d'après Strabon un temple d'Athéna[69].

1.1.2.12. La Cilicie

Les cités ciliciennes qui ont fourni des épigrammes à notre étude sont les suivantes :

• Soloi, située sur la côte sud de la Cilicie. Soloi passe pour être une fondation d'Achéens et de Rhodiens venus de Lindos[70].

• Mersina, située sur la côte, se trouve à une dizaine de kilomètres au nord-est de Soloi.

---

[64] Strabon, XII, 8, 14 : « Ἀντιόχεια ἡ πρὸς Πισιδίᾳ καλουμένη […] ταύτην δ' ᾤκισαν Μάγνητες οἱ πρὸς Μαιάνδρῳ ».
[65] Strabon, XIV, 3, 4 : « μετὰ οὖν τὰ Δαίδαλα τὸ τῶν Λυκίων ὄρος πλήσιον ἐστὶ Τελεμησσὸς πολίχνη Λυκίων ».
[66] Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, 43 : « Lycia LXX quondam oppida habuit, nunc XXXVI habet. Ex his celeberrima praeter supra dicta Canas, Candyba, ubi laudatur eunias nemus, Podalia, Choma, etc. ».
[67] Strabon, XIV, 3, 6 : « ἡ πόλις ἡ τῶν Ξανθίων ἐστὶ μεγίστη τῶν ἐν Λυκίᾳ ».
[68] Strabon, XIV, 3, 6 : « μετὰ δὲ τὴν Ξάνθον Πάταρα, καὶ αὕτη μεγάλη ».
[69] Strabon, XIV, 4, 2 : « εἶτα Σίδη Κυμαίων ἄποικος· ἔχει δ' Ἀθηνᾶς ἱερόν ».
[70] Strabon, XIV, 5, 8 : « μετὰ δὲ Λάμον Σόλοι πόλις ἀξιόλογος […] Ἀρχαιῶν καὶ Ῥοδίων κτίσμα τῶν ἐκ Λίνδου ».

• Séleucia, située à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Soloi, sur les rives du fleuve Calycadnos.

• Antioche sur l'Oronte, située au nord de l'actuelle Syrie. Son territoire se borne à l'ouest par la mer de Séleucie, où va se jeter l'Oronte, fleuve sur les rives duquel elle est bâtie.

• Apamée, située en Syrie, à une centaine de kilomètres au sud d'Antioche sur l'Oronte. Tout comme Antioche, Apamée est une cité magnésienne fondée par Séleucos Nicatôr.

1.1.3. Le sud de la Méditerranée

Cette dernière zone géographique part de la Syrie, au sud-est de la Cilicie, dernière région d'Asie Mineure, et s'étend jusqu'à la Lybie en passant par l'Égypte.

La Syrie a fourni des inscriptions provenant des trois plus grandes cités antiques situées sur son sol : Antioche, Séleucie et Apamée, toutes trois fondées par Séleucos Nicator[71].

L'Égypte est de loin le pays où le nombre d'épigrammes funéraires est le plus important. Centre culturel de l'hellénisme durant toute la période hellénistique, il n'est pas surprenant que l'Égypte constitue une source importante d'épigrammes funéraires. Les cités d'Alexandrie et de Léontopolis fournissent le plus grand nombre d'inscriptions, mais d'autres sites égyptiens sont représentés dans le corpus : Saqqarah, nécropole de Memphis, Naucratis, Karanis, située dans le désert du Fayoum, Le Caire, le site de Térénouthis entre Le Caire et Alexandrie, Schédia au sud-est d'Alexandrie, le village d'El-Hassaia, situé près du site d'Apollonis Magna et Koptos.

La Cyrénaïque n'a donné que deux épigrammes funéraires, une à Cyrène et la seconde à Tocra, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Benghazi.

1.2. DÉLIMITATION CHRONOLOGIQUE DE L'ÉTUDE

Le corpus est composé d'épigrammes funéraires dont la datation est comprise entre la fin de l'époque archaïque et le début de l'époque romaine, autrement dit entre le VIe siècle avant J.-Chr. et le Ier siècle après J.-Chr. De toutes les périodes concernées par le présent corpus, c'est l'époque hellénistique qui a fourni le plus grand nombre de textes.

Plusieurs critères nous ont guidé afin de déterminer les limites chronologiques de notre corpus. Pour ce qui concerne la borne haute, ce sont les données épigraphiques elles-mêmes qui nous conduisent à prendre le VIe siècle pour point de départ. En effet, durant l'époque archaïque, les épigrammes funéraires dans les confins du monde grec sont rares. Le genre de l'épigramme funéraire a commencé à se développer au cours du Ve siècle, voire du IVe siècle ; avant que ce genre fleurisse, la plupart des inscriptions funéraires n'étaient pas versifiées, elles étaient en prose et ne livraient que les détails essentiels pour l'identification du défunt : son nom, son patronyme et le cas échéant le nom de sa patrie d'origine. C'est sous cette forme en prose que se présentent la plus grande partie des inscriptions funéraires d'époque archaïque.

[71] Strabon, XVI, 2, 4 : « Ἀντιόχεια ἡ ἐπὶ Δάφνῃ καὶ ἡ Σελεύκεια ἡ ἐν Πιερίᾳ καὶ Ἀπάμεια δὲ καὶ Λαοδίκεια, αἵπερ καὶ ἐλέγοντο ἀλλήλων ἀδελφαὶ διὰ τὴν ὁμόνοιαν, Σελεύκου τοῦ Νικάτορος κτίσματα ».

Les premières inscriptions funéraires versifiées d'époque archaïque elles-mêmes ne contiennent guère plus d'informations que les inscriptions funéraires en prose. Par ailleurs, au VIe siècle avant notre ère, quoique nombre de cités ioniennes eussent déjà été fondées, qu'il s'agisse des colonies fondées par les cités ioniennes d'Asie Mineure ou celles dépendant de métropoles se trouvant en Grèce centrale, un grand nombre de cités grecques représentées dans le corpus de cette étude n'existaient pas encore.

Par la suite, à la fin de l'époque classique, l'hellénisme se répand jusqu'aux confins du monde méditerranéen grâce aux conquêtes d'Alexandre et la fondation de nombreuses cités hellènes, à l'instar d'Alexandrie. D'autres cités encore n'ont vu le jour qu'au cours de l'époque hellénistique avec les fondations des diadoques qui ont succédé à Alexandre, telles Séleucie ou les différentes cités du nom d'Antioche. On pourra ainsi observer la progression de l'hellénisme dans ces territoires des confins à partir des conquêtes d'Alexandre.

Les textes postérieurs au Ier siècle de notre ère n'ont pas été retenus. Plusieurs raisons ont guidé notre choix. C'est de prime abord une raison pragmatique qui nous a encouragé à établir de telles bornes chronologiques : le nombre d'épigrammes funéraires ne cessant d'augmenter au cours du temps, intégrer les textes postérieurs au Ier siècle de notre nous aurait contraint à travailler sur un corpus si volumineux, qu'il nous aurait été impossible de parfaire le travail dans la durée limitée par l'exercice d'une thèse de doctorat. Alors même que nous avons exclu les textes postérieurs au Ier siècle de notre ère, notre corpus recense 325 inscriptions ; en repoussant d'un siècle seulement notre limite chronologique supérieure, ce nombre triplerait.

Ensuite, nous avons voulu nous concentrer sur les premières expressions de la poésie funéraire afin d'étudier, ou l'acculturation des populations s'ouvrant à l'hellénisme, ou le degré de culture des populations hellènes parties s'installer dans ces régions à distance de la Grèce centrale. Songeant qu'après l'époque hellénistique la poésie funéraire dispose d'un cadre générique fixé par une tradition littéraire déjà séculaire, déterminer les spécificités culturelles d'une population occupant une région particulière dans des textes où la tradition littéraire a plus de part que la culture propre à la population concernée relèverait de la gageure.

Enfin, le but de la présente étude étant de démontrer le degré d'hellénisation des populations des confins à travers la langue, le mode de vie ou la mentalité de ces populations, il paraissait naturel de déterminer comme *terminus ante quem* la fin de l'époque hellénistique durant laquelle, avec les conquêtes d'Alexandre et l'expansion des royaumes hellénistiques, le processus d'hellénisation des confins est parachevé.

La délimitation chronologique de notre corpus, et en particulier le terminus ante quem placé au Ier siècle de notre ère, nous a invité à nous interroger sur la datation même des épigrammes. Puisqu'il est impossible de dater les épigrammes funéraires à l'année près, à moins que le contenu des inscriptions ne révèle des détails historiques, identifiables avec certitude, ou prosopographiques permettant une telle précision, ou qu'une date ne figure dans l'inscription, c'est bien plutôt au siècle près que nous pouvons les dater. Ainsi, la datation de nombreux textes balance entre le Ier et le IIe siècle de notre ère, sans qu'il soit possible de trancher catégoriquement pour l'un ou l'autre siècle. Nous avons choisi d'intégrer ces textes à notre corpus.

2. LES RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES POUR L'ÉPIGRAPHIE FUNÉRAIRE

2.1. L'ABONDANCE DES RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Les inscriptions funéraires comptent parmi les textes les plus représentés en épigraphie, les ouvrages et autres revues dans lesquels elles sont publiées sont donc nombreux. Ce genre d'inscriptions trouve sa place dans une kyrielle de recueils et revues d'origines et d'époques très diverses, si bien qu'il peut paraître fastidieux pour quiconque souhaiterait avoir un aperçu général des épigrammes funéraires de telle région ou de telle époque de dénicher ces textes puisqu'il faut avoir recours simultanément à plusieurs ouvrages différents. Ainsi la première difficulté d'une étude des épigrammes funéraires d'une époque et d'une zone géographique déterminées est de recueillir les textes parmi l'imposante masse des publications.

2.2. LES OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Il existe cependant, parmi toutes ces publications, des ouvrages réunissant un grand nombre d'épigrammes funéraires. Parmi ces ouvrages, on peut citer notamment :

• le *Corpus Inscriptionum Graecarum* dont les deux premiers volumes ont été édités par A. Boeckh respectivement en 1828 et 1843, le troisième volume par J. Franz en 1853 et le dernier volume par E. Curtius et A. Kirchhoff en 1859. Dans ce recueil étaient publiées toutes les épigrammes dont les auteurs avaient connaissance.

• Le Bas (Ph.). *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Paris, 1847-1870. dont notamment le volume III, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, par Ph. Le Bas et W.H. Waddington. 1870. 2 vol.

• *Greek Inscriptions in the British Museum*, dont le premier volume a été édité en 1874 par E.L. Hicks, le second en 1883 par Ch.T. Newton, le troisième volume, lui aussi, en 1883 par E.L. Hicks et le quatrième volume, dont la première partie a été publiée par G. Hirschfeld en 1893 et la seconde par F.H. Marshall 1916.

• Kaibel (G.). *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta*, publié en 1878 et réunissant toutes les épigrammes connues par l'auteur, qu'elles soient funéraires ou de tout autre genre.

Ces ouvrages constituent une ressource bibliographique importante pour les épigrammes funéraires. Ils ne peuvent cependant pas constituer à eux seuls les ouvrages de référence pour une étude d'épigrammes funéraires et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, du fait de leur ancienneté, ils ne contiennent pas toutes les inscriptions à présent mises au jour. En se contentant de ces ouvrages, il est impossible de prétendre à l'exhaustivité. Ensuite, ces ouvrages ne sont pas des recueils consacrés exclusivement à la poésie funéraire, ils traitent tantôt de tous les genres épigraphiques, ce qui est le cas de Newton ou encore de Le Bas-Waddington, tantôt de tous les genres d'inscriptions en vers, cas représenté par G. Kaibel qui réunit non seulement des épigrammes funéraires mais aussi des dédicaces et autres inscriptions votives en vers. Enfin, la méthode utilisée par ces auteurs ne correspond plus aux usages des

épigraphistes actuels : les signes diacritiques ne sont pas aussi développés ni aussi précis que dans les éditions actuelles, ainsi lorsque Kaibel utilise des crochets droits, on ne peut déterminer s'il indique une lacune dans le texte ou des lettres partiellement effacées ; les descriptions des supports des inscriptions sont absentes, ou réduites à leur plus simple expression. Pour toutes ces raisons, sans négliger l'apport considérable de ces ouvrages, il est besoin de trouver d'autres ouvrages de référence plus récents.

L'ouvrage de référence de la présente étude est le recueil de W. Peek, *Griechische Versinschriften, Bd 1 : Grabepigramme*, 1955. Ce dernier est consacré exclusivement aux épigrammes funéraires, sans restriction géographique ni chronologique. Le savant allemand a ainsi réuni en une seule édition plus de deux mille inscriptions. Le nombre considérable de textes rassemblés par W. Peek, les corrections apportées aux précédentes éditions, notamment à celle de Kaibel, et l'intégration de toutes les inscriptions mises au jour jusqu'alors ont imposé le recueil de W. Peek comme référence à tous les épigraphistes pour la poésie funéraire.

Toutefois, il faut signaler que l'ouvrage de W. Peek, depuis sa parution, n'a pas laissé d'être la cible de multiples critiques de la part de la communauté scientifique[72]. En effet, ce recueil, qui a le mérite de rassembler un nombre considérable d'épigrammes funéraires, est tout d'abord d'un emploi fort incommode. L'absence de tout index, de toute table de correspondance avec les éditions antérieures, rend ce recueil inopérant pour un travail de recherche scientifique[73]. L'organisation des épigrammes est également un frein à l'utilisation du recueil de W. Peek : les épigrammes funéraires ne sont pas disposées selon leur provenance ni selon leur date, mais selon leur incipit[74]. W. Peek compose un véritable recueil de poésie funéraire grecque. Un tel classement des épigrammes peut être pertinent pour révéler leur caractère littéraire. Cependant, qui souhaiterait examiner les caractéristiques des textes d'une certaine région ou d'une certaine époque devra sélectionner les textes à travers tout le recueil, sans avoir l'assurance de n'en avoir pas oublié. Autre problème de cet ouvrage, l'établissement des textes. Les épigrammes funéraires que W. Peek a publiées dans son ouvrage sont accompagnées d'un apparat critique des plus sommaires[75] et d'aucun commentaire[76], alors même que Peek, poussé par son *horror vacui*, a proposé presque systématiquement des restitutions et des conjectures pour combler les lacunes des épigrammes. Ainsi, les textes qu'il publie sont dépouillés de toute description et éclaircissement, que ce soit pour le contenu d'un texte qui présente une langue ou des références obscures, ou pour les conjectures qu'il a proposées. Pas de débat possible

---

[72] Le compte-rendu d'ouvrage de L. Robert, *Gnomon*, vol. 31 (1959), pp. 1-30 est sans nul doute la critique la plus célèbre et la plus acerbe de l'ouvrage de W. Peek.

[73] Deux ans après la parution de son recueil, W. Peek a publié un fascicule contenant des index, l'un concernant les incipit des épigrammes, l'autre établissant des correspondances avec le recueil de G. Kaibel. Ces deux types d'index, s'ils peuvent permettre de s'orienter plus aisément dans le recueil de W. Peek, sont loin de suffire aux chercheurs étudiant les épigrammes funéraires.

[74] L. Robert, *Gnomon*, vol. 31 (1959), p. 2 : « on pouvait classer par sujet : guerriers, jeunes filles, enfants, marins et noyés, rhéteurs, gladiateurs, etc. Peek a pris un tout autre parti, purement formel, selon que l'épigramme commence par τύμβος ὅδε ou πάτρις μέν μοί ἐστι ou ἐνθάδε κεῖται ou ἐνθάδε γῆ κατέχει ou χαίρετε οἱ παριόντες ou οὗτος ὅδ' ἐστιν ou εἴ τις ἐν ἀνθρώποις etc. ».

[75] L. Robert, *Gnomon*, vol. 31 (1959), p. 6 : « Bien plus, l'apparat, au reste très irrégulier dans ses exigences, ne contient que l'indication des lettres transmises ou de restitutions proposées par d'autres et rejetées par P., mais jamais la plus brève explication concernant restitutions ou lectures. »

[76] W. Peek avait prévu trois volumes au *Griechische Versinschriften*, et réservait les commentaires pour le troisième volume. W. Peek n'a jamais publié les deux autres volumes.

avec le recueil de W. Peek, seulement des textes dont il faut prendre les retranscriptions pour argent comptant.

Ainsi, malgré l'exhaustivité du recueil de W. Peek il faut nécessairement avoir recours à d'autres ressources bibliographiques pour compléter ses lacunes.

2.3. LES RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES PLUS RÉCENTES

Après l'ouvrage de W. Peek, *Griechische Versinschriften*, de nombreux recueils ont vu le jour, qui ne présentent pas les mêmes faiblesses méthodologiques. Ces recueils prennent des partis différents : tantôt topographiques ou chronologiques, tantôt thématiques, ils rassemblent un bon nombre d'épigrammes funéraires et apportent souvent des révisions des textes, nécessaires depuis la publication de W. Peek. Parmi les recueils topographiques ou chronologiques, nous pouvons citer :

• Merkelbach (R.), Stauber (J.). *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*. Stuttgart, 1988-2004. 5 vol.

• Bernand (É.). *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine : recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*. Paris, 1969.

• tous les volumes de la collection des *Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien*, publiés de 1972 à 2014.

• Hansen (P.A.). *Carmina epigraphica Graeca*. Berlin, 1983-1989. 2 vol., dans lesquels l'auteur a rassemblé toutes les épigrammes de tout genre d'époque archaïque et classique, jusqu'au IVe siècle.

D'autres recueils ont pris le parti de réunir des textes selon un thème commun. Parmi ces études nous pouvons citer :

• Vérilhac (A.-M.). *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ. Poésie funéraire*. Athènes. 1978-1982. 2 vol.

• Samama (É.). *Les médecins dans le monde grec : sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*. Genève, 2003.

En plus de ces recueils, il faut signaler le précieux apport que fournissent les différentes revues, où sont publiées inscriptions et commentaires des inscriptions. Parmi ces revues, on peut par exemple citer :

• *Supplementum Epigraphicum Graecum*. Amsterdam, 1 (1923) —, qui recense tous les textes grecs découverts et les accompagne des références bibliographiques, d'un apparat ainsi que, le cas échéant, du texte lui-même.

• *Revue des études grecques*. Paris, 1 (1888) —, contenant notamment le bulletin épigraphique.

• *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Bonn, 1 (1967) —.

2.4. POURQUOI UN NOUVEAU RECUEIL ?

Les ouvrages précédemment cités, pour la plus grande partie d'entre eux, ne sont pas des études centrées sur les épigrammes funéraires, mais des recueils d'inscriptions de tous

genres. Quant aux ouvrages dont le corpus est uniquement constitué par des épigrammes funéraires, celles-ci ne sont étudiées qu'au travers le prisme d'un thème qu'elles développent, par exemple la mention d'un médecin ou d'un élément en rapport avec la médecine pour l'ouvrage d'É. Samama. C'est pourquoi rassembler les épigrammes funéraires en une seule et même édition et en faire le commentaire est une entreprise nouvelle. A notre connaissance, un seul ouvrage procède de la même manière, celui de Tsagalis (C.C.). *Inscribing Sorrow : Fourth-Century Attic Funerary Epigramms*, Berlin, New-York, 2008, toutefois comme l'indique le titre, l'auteur a pris de tout autres délimitations chronologiques et géographiques que la présente étude.

2.5. MÉTHODE EMPLOYÉE

Dans la présente étude, chaque épigramme funéraire est identifiée par un numéro suivi d'un titre indiquant le lieu de la découverte de l'inscription et le nom du défunt, ou, le cas échéant, des défunts.

Un paragraphe descriptif livre ensuite des compléments d'informations relatifs au lieu de la découverte de l'inscription, au support de l'inscription (forme de la pierre, présence ou absence de relief funéraire, dimensions), aux éléments paléographiques, notamment si ces derniers permettent d'apporter des précisions quant à la date de l'inscription et à la datation du monument. Le lemme, sous le descriptif, peut être composé de deux parties. Dans une première partie sont recensées dans un ordre génétique toutes les éditions du monument en question. Il est précisé à côté de chaque édition si une photographie, un estampage ou un fac-similé accompagne la retranscription de l'inscription. Une seconde partie recense les références bibliographiques où les inscriptions sont seulement mentionnées ou ne sont publiées que partiellement ou encore qui n'en contiennent que des commentaires.

L'inscription est ensuite retranscrite, surmontée du type de mètre employé ou, le cas échéant, d'un bref commentaire concernant les faits de métrique. Les lignes sont indiquées à gauche du texte et lorsqu'une ligne ne correspond pas à un vers, le numéro du vers est indiqué dans un souci de précision. Ces renseignements concernant les numéros de ligne et les numéros de vers sont utiles notamment pour faciliter l'accès aux commentaires qui suivent directement chaque inscription. Le commentaire épigraphique recense toutes les variantes de chaque édition, les conjectures des éditeurs, les détails de la gravure (*rasura*, martelage, lacune). À la suite du commentaire épigraphique et s'appuyant sur le texte retenu, une traduction du texte précise est proposée. Lorsque le texte est lacunaire, nous traduisons les vestiges des vers. Enfin, après la traduction, nous proposons un commentaire organisé en plusieurs parties, dont chacune est centrée sur une donnée particulière des inscriptions.

Une première partie du commentaire concerne la métrique. Nous signalons dans cette partie le schéma métrique utilisé dans l'épigramme ainsi que la qualité de la scansion des vers. Le cas échéant, nous relevons également les élisions de voyelles brèves et abréviations de voyelles longues que la gravure du texte ne fait pas apparaître, mais aussi les césures, si celles-ci présentent un intérêt littéraire ou aident à la compréhension du texte.

Dans la partie suivante du commentaire nous analysons les données linguistiques du texte, en commençant par déterminer dans quel dialecte le texte est rédigé. En outre, nous

procédons à une analyse des faits phonétiques (par exemple la conservation de /a:/ ancien ou l'assimilation de telle consonne devant telle autre), mais aussi une analyse des données morphologiques. Nous dressons à cette occasion une liste des formes notables (par exemple des formes homériques tel que ἠέλιος).

Dans la dernière partie du commentaire, nous analysons les données syntaxiques, lexicologiques et littéraires des textes, tant pour signaler les faits intéressants que pour tenter de lever les difficultés que peuvent parfois poser les épigrammes funéraires. Dans cette même partie nous relevons les éventuelles sources littéraires qui ont inspiré les auteurs pour la composition de leur texte, que ce soit à travers des citations ou de simples réminiscences. Enfin, nous avons également relevé les données afférentes à la technique littéraire des épigrammatistes : jeu de sonorité, chiasme, structure particulière des poèmes, jeu d'écho avec d'autres épigrammes. Pour cette dernière partie du commentaire, nous avons tenté, autant que faire se pouvait, de procéder à des analyses linéaires des textes.

I. Nord de la Méditerranée

Inscriptions par cité :

1. Apollonia

I.1.1. Déinès
I.1.2. Un guerrier tombé au combat

2. Callatis

I.2.1. Nikomédès
I.2.2. Nika

3. Chersonèse

I.3.1. Xanthos

4. Komotini

I.4.1. Stratôn

5. Hermonassa

I.5.1. Timothéos

6. Histria

I.6.1. Hédistè
I.6.2. Diophantos
I.6.3. Méidia
I.6.4. Sextus

7. Madytos

I.7.1. Doxa

8. Marcianopolis

I.8.1. Xénô et son époux

9. Messembria

I.9.1. Nausistratos
I.9.2. Aristôn

10. Odessos

I.10.1. Fragment de l'épigramme d'un anonyme
I.10.2. Aristoklès
I.10.3. Dioskouridès

11. Olbia du Pont

I.11.1. Léoxôs
I.11.2. Épikratès
I.11.3. Parthénis

12. Panion

I.12.1. Fragment de l'épigramme d'Apollodôra ?

13. Panticapée

I.13.1. Tychôn
I.13.2. Sanôn
I.13.3. Apathourios et son épouse Nikopolis
I.13.4. Hékataïos
I.13.5. Smikros
I.13.6. Kalous
I.13.7. Mastou(s) et Chrysaria
I.13.8. Emméis
I.13.9. Argonaïos et Mâ
I.13.10. Nikias et Anchialos
I.13.11. Lysimachos
I.13.12. Apollônios
I.13.13. Chrestè
I.13.14. Môlas
I.13.15. Ménodôros
I.13.16. Ménodôros et Héliodôros
I.13.17. Pharnakès
I.13.18. Théophilè
I.13.19. Chrestiôn
I.13.20. Lysimachos
I.13.21. Théodôros
I.13.22. Charixénos
I.13.23. Tryphônis et ses trois enfants Leukios, Hérakléiôdôros et Stratonikè
I.13.24. Stratonikos
I.13.25. Leukios (?) fils de Leukios
I.13.26. Kléopatra

14. Périnthe

I.14.1. Fragment de l'épigramme de Patroinus Romulus
I.14.2. Épigramme d'un mosaïste
I.14.3. Marôn
I.14.4. Dôras

15. Péninsule du Taman

I.15.1. Hédéiè et Philonikè
I.15.2. Kpêéthyré ?

16. Thrace

I.16.1. Héraïnè
I.16.2. Sitos

17. Tomis

I.17.1. Cæcilia Artémisia
I.17.2. Aquilas

Carte du nord :

I.1.1.

Musée national de Sofia, n. inv. 727

Déinès

Stèle de marbre brisée en deux. La stèle est ornée de deux reliefs, le premier représentant un homme barbu se tenant aux côtés d'un chien avec lequel il joue. L'inscription est gravée au-dessus de ce relief-ci. Le second relief représente, semble-t-il, un homme tenant en sa main une lame. Toutefois le temps a tant endommagé ce second relief que nous ne parvenons plus guère qu'à discerner ses contours. Hansen nous apprend que Dimitrov et Mansowa estimaient que la présence de deux reliefs indiquait que la pierre avait connu un nouvel emploi. On peut aussi supposer que les deux reliefs représentaient le même défunt mais en des circonstances ou à des époques différentes de son existence.

Le monument date du Ve siècle av. J.-Chr. D'après ce que nous parvenons à lire sur la photo publiée par Pfühl-Möbius, c'est l'aphabet ionien-attique qui est employé dans l'inscription : A, M, O, T, Ω.

Édit : A. Brückner, *Archäologischer Anzeiger* (1896), p. 136-138 (E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarian*, n. 333 ; P. Friedländer, *Epigrammata, Greek Inscriptions in Verse from the Beginning to the Persian Wars*) ; *GVI* 326 d'où *Grabgedichte* 55 (C. W. Clairmont, *Gravestone and Epigram*, n. 8 ; Pfuhl-Möbius 10 ; *CEG* I 172).

1-2	vers 1	[Ἐνθάδ' Ἀ]ναξάνδρō Δει̣νῆ[ς | δ]οκιμώτατος ἀστῶγ
2-4	vers 2	κε⟨ῖ⟩|[τ]αι ἀμώμητος̣ τ̣έρμα λα|[χ]ὼν θανάτō.

Comm. épigr. :

L. 1 : Ἀ]νάξανδρο[ς ἀ]νὴ[ρ Brückner et à sa suite Kalinka. Δει̣νὴς Peek.

L. 2 : κε⟨ῖ⟩|[τ]αι l'iôta n'a pas été gravé : κε|[ῖμα]ι Brückner et à sa suite Mihailov : κε̂|[τ]αι. L'hésitation entre κεῖται et κεῖμαι est permise. Les épigrammes à la première personne du singulier étant plus rare, la troisième personne du singulier nous semble préférable.

Traduction :

Ici le fils d'Anaxandros, Déinès, le plus estimé des citoyens, homme irréprochable, repose après avoir atteint le terme de la mort.

L'épigramme est un distique élégiaque ne présentant aucune erreur de scansion et dont le schéma est : ¯ ˘ ˘ / ¯ ¯ / ¯ ¯ / ¯ | ˘ ˘ / ¯ ˘ ˘ / ¯ ¯ || ¯ ˘ ˘ / ¯ ¯ / ¯ | ¯ ˘ ˘ / ¯ ˘ ˘ / ¯.

Sur le plan phonétique, l'inscription présente la graphie O pour noter /o:/ dans les deux génitifs singuliers Ἀναξάνδρō et θανάτō. Cette notation est une indication confirmant la date relativement reculée de l'inscription. Autre fait notable, la consonne nasale *n*, graphiée Γ, de ἀστῶγ est partiellement assimilée à la dorsale sourde *k* malgré la pause finale de la fin du vers.

Cette assimilation partielle met en évidence que la pause entre les vers n'est pas assez importante pour empêcher la dorsale *k* d'exercer une influence sur la nasale à la fin du vers précédent. La disposition des mots sur la pierre a peut-être également invité le lapicide à retranscrire l'assimilation de la nasale. En effet, si ἀστῶγ et κεῖται se trouvent chacun dans un vers différent, sur la pierre ils se suivent immédiatement, sur la même ligne.

La mort du défunt est exprimée métaphoriquement par la locution τέρμα λαχὼν θανάτō (v. 2). Cette métaphore est empruntée à la sphère athlétique et plus précisément à la course. Nathalie Bruyère-Demoulin[77] a analysé les métaphores sportives que les Grecs employaient pour représenter l'existence humaine. Elle signale que le nom τέρμα a pour premier sens « borne », « but »[78], puis métaphoriquement « terme », « fin » d'où « fin de la vie ». Les métaphores où apparaît le substantif τέρμα sont nombreuses, Simonide en offre une première attestation dans le fr. 29, 12 Diehl[3] : βιότου ποτὶ τέρμα. Dans ce corpus, τέρμα est attesté dans diverses expressions, soit qu'elles expriment la fin de l'existence humaine (ainsi I.2.1. : τέρμα ἐκύρησε βίου ; II-7.14.26 : ἐξ ὁσίου τέρμα ἐπέβην βιοτῆς) soit qu'elles représentent un seuil important de l'existence, la vieillesse, la fin de l'adolescence (tel est le cas dans les inscriptions I.11.3. : ἀρετᾶς ὥρας ἐπὶ τέρμα μολοῦσα ; II-4.3.13. : τέρμα δ' ἀνειηρὸν γήρως ἴδεν).

Quant au nom du défunt, l'anthroponyme Δεινῆς est attesté à Chio (B. Haussoullier, *BCH*, vol. 3, p. 317, n. 5, ligne 11 : Δεινέος) à Messène (*IG*, vol. IX-1^2, 1:17, ligne 62 : Δεινεῖ) et à Priène (*IPR*, n. 369, ligne 2 : Δεινέω). Fr. Bechtel, *HPN*, p. 117-118 cite une vingtaine de composés en Δειν-, ainsi qu'une dizaine d'hypocoristiques dont un autre exemple de Δεινῆς. L'anthroponyme est donc d'une relative rareté.

I.1.2.

Un guerrier tombé au combat

Stèle de marbre brisée du bas, ornée d'un fronton à acrotères, d'un petit autel en son centre et d'un relief qui est aujourd'hui effacé. Dimensions : h. 0,90 m ; l. 0,46 m ; ép. 0,13 m ; h. des lettres de 0,02 m à 0,015 m.

Monument du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : G. Mihailov, *IGBulg*, vol. I-2, n. 463 ter avec photographie Pl. 249 et 250 (à partir des photographies publiées par G. Mihailov : R. Merkelbach, *ZPE*, vol. 9 (1972), p. 181-182, apporte de nouvelles lectures aux vers 2, 3, 4 et 5 ; W. Peek, *Klio*, vol. 55 (1973), p. 147-149 qui propose d'autres lectures que celles de R. Merkelbach pour les vers 2, 3, 4 et 5).

Comm. : G. Mihailov, *IGBulg*, vol. V (1997), p. 80, n. 5145 = 463 ter, réunit en un paragraphe les hypothèses de lecture de R. Merkelbach et W. Peek, en les commentant

---

[77] Bruyère-Demoulin (N.). « La vie est une course. Comparaisons et métaphores dans la littérature grecque ancienne », *L'Antiquité classique*, Tome 45, fasc. 2 (1976).

[78] Le premier sens que le *DELG* assigne à τέρμα est en effet « terme, but dans une course, point extrême ».

brièvement. Pour un commentaire des deux derniers vers, cf. R. Merkelbach, *ZPE*, vol. 9 (1972), p. 182.

1 [Ο]ὐλομέναισι Θρηικὸς ἐν ὑσμίναισιν Ἄρηος
2 δμηθέντα Π̣[ρω]τ̣ᾶν ἅδ’ ὑπέδεκτο κόνις,
3 μυρί’ ἀμεμ[φέα ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑]
4 δούρατος ἐξ β̣ασιλ̣εῖς ἔργ’ ἀνύσ̣α̣ντο πάρος·
5 τοῦ δή τις π̣ένθ̣ος Παιώνιος αὐτίκ’ ἀέξων,
6 μνάσθω θοῦρος ὅτι ξυνὸς Ἐνυάλιος.

Comm. épigr. :

L. 2 : Π[ρω]τ̣ᾶν Peek : Π̣[. . .]Σ̣ΑΝ Mihailov : Ἀπ̣[ολ]λ̣ᾶν Merkelbach « beispielshalber » : δμηθέντα π̣....σ̣αν Mihailov. Il est naturel de supposer, avec R. Merkelbach, que le nom du défunt se trouvait dans cette ligne, car il est très rare que le défunt ne soit pas nommé dès le début du texte. Cependant, il faut remarquer que le nom choisi par R. Merkelbach, même s’il n’est donné qu’*exempli gratia*, ne convient pas au mètre.

L. 3 : μυρί’ ἀμεμ[φέα : Π̣Α̣Λ̣Α̣ΙΔ̣ΜΗ̣Ξ̣ΕΘ̣ΕΑΙΠ̣Α̣Λ̣Α̣Ι̣ΔΕΡ̣Ι̣Ν̣Α̣Σ̣ Mihailov : μύρια μὲμ παλάμ̣α̣ις χ̣έρ̣ες ..... δερ̣ι̣ν̣α Merkelbach : μύρι’ ἀμεμφῆ δ’ Ἠοῖ ἔδειξε θεᾶι πάλιν ἔργα, | δούρατ’ ὅς ἐξ Peek.

Les lettres retranscrites par Mihailov sont, pour la plupart, parfaitement invisibles sur les photographies qu’il a éditées. On y distingue cependant, après MEM, un tracé de forme ronde, très subtil, qui pourrait correspondre à la lettre phi. L’adjectif ἀμεμφής est fréquent dans les épigrammes funéraires, il pourrait s’accorder avec le nom ἐργ’ du vers suivant. La suggestion de Merkelbach est bien difficile à comprendre : que peut bien signifier δερ̣ι̣ν̣α ? S’agit-il d’un accusatif de δῆρις ? Quant à la proposition de Peek, si sa poésie est séduisante, elle se heurte à un obstacle majeur : comment comprendre un vers composé d’un sujet singulier ὅς et d’un verbe au pluriel ἀνύσ̣α̣ντο ?

L. 4 : ἐξ β̣ασιλ̣εῖς Mihailov[1], suivi par Merkelbach et Peek · ἓξ β̣ασιλ̣εῖς Mihailov[2]. Sur la photographie de Mihailov[1], on distingue bien les lettres ΑΣΙΛΕΙΣ. La lecture βασιλεῖς semble donc irréfutable. G. Mihailov proposait de comprendre βασιλεῖς au sens de « polemarchi (vel strategi) », appuyant son hypothèse sur les inscriptions dressant la liste de polémarques, par exemple l’inscription d’Apollonia *IGBulg*, vol. I, n. 463 bis, où sept polémarques sont mentionnés.

L. 5 : π̣ένθ̣ος Παιώνιος αὐτίκ’ ἀέξων Merkelbach : ΓΕ. .Β̣Α̣Ν̣ Παιώνιος αὐτίκα ἐξων Mihailov.

Traduction :

Dans les funestes mêlées de la guerre thrace, a succombé Prôtas (?) et la poussière que voici l’a recouvert. Mille irréprochables […] des rois ont mis un terme aux prouesses de sa lance. Si donc un Péonien maintenant venait accroître sa douleur, qu’il se souvienne que l’impétuosité d’Ényalios est universelle.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques dont la scansion ne présente aucune erreur.

La langue employée présente un mélange de différents traits dialectaux. Les formes présentant le maintien de /a:/ (v. 1 : ἅδ' ; v. 6 : μνάσθω) sont mêlées aux formes ioniennes-attiques où /a:/ est passé à /ε:/ (v. 1 : Θρηικὸς ; v. 2 : δμηθέντα). Le dialecte ionien est cependant celui dont l'empreinte est la plus manifeste dans cette épigramme, notamment à travers des formes telles que Θρηικὸς où /a:/ est passé à /ε:/ malgré la consonne liquide ρ antécédente, ou encore le génitif sans métathèse de quantité et d'aperture Ἄρηος (mais βασιλεῖς (v. 4)).

La morphologie et le lexique sont marqués par l'influence homérique. Le substantif ὑσμίναισιν, dont le sens est « mêlée », « combat », appartient au lexique de l'épopée homérique et la désinence de datif pluriel -αισιν à sa morphologie. L'*Iliade* en présente quarante occurrences, l'*Odyssée* une. En outre, l'expression ξυνὸς Ἐνυάλιος a un parallèle dans *Iliade*, XVIII, 309 : « ξυνὸς Ἐνυάλιος, καί τε κτανέοντα κατέκτα ». L'éloge du défunt procède du contenu du parallèle mis en place entre le défunt et les guerriers héroïques de l'épopée d'Homère : l'influence de l'*Iliade* se justifie naturellement dans une épigramme dédiée à un homme qui s'est, semble-t-il, illustré durant son existence par une carrière militaire exemplaire.

Quelle réalité recouvre le substantif βασιλεῖς (v. 4) ? Le substantif βασιλεύς peut représenter des personnages détenteurs d'une autorité qui ne correspond pas nécessairement à l'autorité royale. É. Benveniste[79] remarque que le βασιλεύς est, en mycénien ainsi que dans les textes homériques, « seulement un chef local, un notable, nullement un roi. Il ne paraît doté d'aucune autorité politique. Au contraire, le *wánaks* est considéré comment détenteur du pouvoir royal ». Robert Drews[80], qui a analysé les emplois du substantif βασιλεύς dans les épopées d'Homère confirme que « In the *Iliad*, the word *basileus* did not mean yet « king » […]. Even in the late antiquity, the *basileus* did not invariably mean « king » […]. Homer's *basileis* are all leaders of men ». À la lumière de ces éléments nous sommes autorisés à penser comme Mihailov que les βασιλεῖς de l'épigramme peuvent désigner des officiers, « polemarchi » nous dit Mihailov, menant des troupes au combats.

Les deux derniers vers de l'épigramme présentent une difficulté d'interprétation. L'expression désignant le deuil ou la complainte funèbre, πένθος ἀέξων, connaît des parallèles dans le corpus homérique. En effet, l'expression est trois fois attestée dans l'*Odyssée* : XI, 195 : « […] μέγα δὲ φρεσὶ πένθος ἀέξει » ; XVII, 489 « […] ἐν μὲν κραδίῃ μέγα πένθος ἄεξε » ; XXIV, 231 : « […] πένθος ἀέξων ». Il se trouve également un parallèle chez Quintus de Smyrne, I, v. 116 : « […] μάλα γὰρ μέγα πένθος ἀέξει ». Concernant Παιώνιος, G. Mihailov, sans l'évoquer dans son commentaire, supposait qu'il s'agissait d'un anthroponyme. En effet, Mihailov a intégré Παιώνιος dans son troisième index : III. Nomina Graeca. Il signale ses réserves par la mention « nomen propr. ? ». Quoique Παιώνιος soit bien attesté dans *LGPN*[81], il paraît douteux qu'il s'agisse ici d'un anthroponyme, car c'est un non-sens dans le contexte d'une épigramme funéraire que d'adjoindre à un nom de personne l'indéfini τις. Que signifierait donc « un quelconque Παιώνιος » ? Il nous semble cependant que Παιώνιος soit bien un nom

[79] Benveniste (É.). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. 2. Pouvoir, droit, religion.* p. 24.
[80] Drews (R.). *Basileus : the evidence for kingship in Geometric Greece.* Yale University Press, 1983.
[81] On recense plus de cinquante attestations du prénom Παιώνιος dans les différents volumes du *LGPN*.

propre et ne doive pas être confondu avec le nom commun παιώνιος signifiant « consolateur, guérisseur » ; nous pensons qu'il représente l'éthnique désignant les Péoniens[82]. En raison de cette désignation du passant par le prisme de son origine ethnique, R. Merkelbach émet l'hypothèse qu'il s'agit ici d'un cri de vengeance à l'encontre du peuple ennemi sous les coups duquel le défunt a trouvé la mort[83]. Il étaie son hypothèse en citant un parallèle de l'expression ξυνὸς Ἐνυάλιος dans *Iliade*, XVIII, v. 309 : « ξυνὸς Ἐνυάλιος, καί τε κτανέοντα κατέκτα » (Ényalios est universel, tuant même celui qui a tué). Les deux derniers vers de l'épigramme forment ainsi une sorte de formule imprécatoire : « si un Péonien se présente devant la tombe de Prôtas (?), qu'il se souvienne qu'Ényalios peut faire de lui aussi sa proie ».

I.2.1.

Nikomédès

Stèle de marbre jaunâtre brisée du haut et du bas. Dimensions : h. 0,42 m ; l. 0,34 m ; ép. 0,08 m ; h. des lettres 0,008 m.

Le monument date du IIIe siècle av. J.-Chr.

Édit : Th. Sauciuc-Săveanu, *Callatis*, qui ne publie qu'une photographie de l'inscription Pl. XL, fig. 76 (*GVI* 1231 d'après la photographie publiée par Th. Sauciuc-Săveanu puis *Grabgedichte*, n. 170 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ*, vol. I, n. 28 ; *SEG*, vol. XLI, n. 1762 ; A. Avram, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, vol. III, n. 133 ; *SEG*, vol. XLVII, n. 2263 ; *SEG*, vol. XLIX, n. 1012).

1 Μή τις ἀδάκρυτος παρίτω τόδε σᾶμα νέοιο,
2 [ἀλλ'] ἐπὶ οἶ τὸ πάθος τοῦτο νομισσάμενος
3 [οἰκτισ]άτω πινυτὸν Νικομήδεα Θεόφρονο[ς υἱόν]
4 [οὕνε]κεν ἑξαέτης τέρμα ἐκύρησε βίου.

---

[82] Sur le vocalisme /ɔ:/ de Παιώνιος et un rapprochement entre Παίων et Παίονες, cf. Macurdy (G.H.). « The connection of Paean with Paeonia », *The Classical Review*, vol. 26 (1912), p. 249-251et du même auteur « The Derivation of the Greek Word Paean », *Language*, vol. 6, n. 4 (1930), p. 297-303. De même, pour le nom de la Péonie, Pauly-Wissowa, *s. v.* Paionia, indique que la forme grecque est « παιωνία oder παιονία ». Si Παιώνιος est bien ici un ethnique, il a été formé à partir de la forme avec /ɔ:/ Παιωνία.

[83] R. Merkelbach, *ZPE*, vol. 9 (1972), p. 182 : « Beim nächsten Gefecht werden die Thraker, die jetzt vielleicht triumphieren, merke, dass Enyalios auch sie trifft ; dann wird jener Päonier, der von den Apolloniaten zur Rache für den Gefallenen erschlagen wird, mit Wehgeschrei die Klagen um inh « vermehren », so sehr er sein Feind ist. Also eine ingrimmige Rachedrohung. »

Traduction :

Que nul ne se présente sans pleurer devant la tombe de cet enfant, mais qu'en pleurant sur son malheur on prenne pitié de Nikomédès, fils éveillé de Théophrôn, parce qu'à six ans il a atteint le terme de sa vie.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques qui ne comportent pas d'erreur de scansion. Il faut cependant remarquer que les anthroponymes au troisième vers présentent quelques particularités. Le troisième vers est holodactylique, sa scansion est donc la suivante : ¯ ˘ ˘ / ¯ ˘ ˘ / ¯ | ˘ ˘ / ¯ ˘ ˘ / | ¯ ˘ ˘ / ¯ ˘. Au troisième pied de ce vers, on constate que la syllabe Νι- de Νικομηδέα, qui représente le radical de νίκη, est brève, alors que l'iôta est long par nature. Au cinquième pied, la syllabe Θεο- est comptée longue par synizèse. On remarque également que le nom du défunt est encadré par les deux coupes du vers. Signalons enfin dans le dernier vers l'élision de α final de τέρμα devant epsilon à l'initiale de ἐκύρησε, τέρμα ἐκύ- formant le premier dactyle du second hémistiche du pentamètre[84].

Le dialecte employé présente des traces de dorien, notamment à travers le maintien de /a:/ dans le substantif σᾶμα. La morphologie présente quant à elle de nombreux traits propres à la κοινή homérique : la désinence de génitif singulier thématique -οιο dans νέοιο (v. 1) ; l'emploi du pronom personnel réfléchi au datif οἷ (v. 2). En outre, la géminée -σσ- dans νομισσάμενος (v. 2), constitue un artifice métrique pour faire entrer le participe dans le mètre. Le verbe νομίζω n'étant pas attesté chez Homère, il s'agit d'une forme créée par l'auteur à l'imitation d'Homère.

La douleur que représente la mort du jeune Nikomédès est exprimée par le substantif τὸ πάθος, plutôt que l'usuel πένθος[85]. L'épigramme présente l'originalité de demander au passant de faire sienne la douleur, de pleinement partager le deuil de la mort du jeune garçon par l'emploi de l'expression ἐπὶ οἷ τὸ πάθος τοῦτο νομισσάμενος, plutôt que de seulement l'inviter à la commisération avec l'emploi de l'impératif seul [οἰκτισ]άτω. Le statut d'ἄωρος[86] de

---

[84] Sur la quantité brève de υ, cf. P. Chantraine, « Le rôle de l'élargissement ē/ō dans la conjugaison grecque », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, vol. 28 (1928), p. 27 : « On notera l'opposition de quantité : κῡρέω / κῡ́ρω ».

[85] πάθος et πένθος sont tous deux dérivés de la racine *παθ- que l'on retrouve dans πάσχω < *πάθ-σκω dont le sens est, selon le *DELG*, « recevoir une impression ou une sensation, subir un traitement (bon ou mauvais) ».

[86] Définition de ἄωρος chez A.-M. Vérilhac, ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ, p. 7 : « L'éphébie constitue une limite toute tracée entre l'enfance et l'âge adulte. Mais il est parfois malaisé de distinguer si le défunt est parvenu à cette étape de la vie. Des termes comme ἄωρος ou νέος ont une acception beaucoup trop large pour permettre de retenir un texte : ils désignent souvent de jeunes adultes engagés dans la vie civique, combattant pour leur patrie. Les seules critères sûrs sont :

— le thème de la mort avant l'éphébie ou un événement antérieur à l'éphébie

— l'indication de l'âge

— l'emploi de terme désignant sans équivoque des enfnts comme νήπιος ou βρέφος ou d'expression comme παῖς ὤν, παῖς ἔτι, où le mot παῖς perd l'ambiguité qu'il partage avec le français « enfant »

— la présence d'un relief représentant un enfant.

Nikomédès est sans doute ce qui explique cette volonté d'impliquer plus qu'à l'accoutumée le passant dans le deuil.

Pour l'adjectif πινυτός qui qualifie Nikomédès, le *DELG*[87] indique qu'il signifie « sage, intelligent ». Une telle traduction pourrait paraître quelque peu inadaptée s'agissant d'un enfant de six ans ; c'est pourquoi nous préférons traduire πινυτὸν par « éveillé », afin de rendre compte du caractère alerte, curieux de l'enfant, à travers quoi on pouvait deviner de bonnes dispositions intellectuelles. L'adjectif πινυτός n'est employé que pour des adultes dans les autres épigrammes du corpus, et notamment des adultes qui pratiquaient une activité intellectuelle intense. Ainsi, dans l'inscription II-4.10.1. dédiée à un couple de médecins, l'épouse Panthéia se distingue des autres femmes par sa beauté (εἶδος), sa constance (σαοφροσύνην) et son intelligence (πινυτὴν) ; de même, dans l'inscription II-8.10.15, le philosophe Hestiaios vit selon les préceptes de Socrate et de Platon qui sont qualifiés de δόξαις πινυταῖς. A.-M. Vérilhac suggère que l'emploi de l'adjectif πινυτός peut être « appelé par le nom du défunt » et que par ailleurs « un rapport de sens unit […] le nom du père et celui du fils ». Sur ce dernier point, nous pouvons effectivement remarquer que les anthroponymes Νικομήδης et Θεόφρονος présentent dans leur composition un élément qui se rapporte à la faculté intellectuelle humaine (-μηδ- est à rattacher à μήδομαι « penser », tandis que -φρον- appartient à la famille de φρήν « cœur » en tant que siège des passions ou « esprit » en tant que siège de la réflexion).

Sur l'emploi métaphorique de τέρμα pour désigner la fin de l'existence humaine, cf. I.1.1., p. 37.

I.2.2.

Nika

Plaque de marbre. Dimensions : h. 0,20 m ; l. 0,70 m ; ép. 0,10 m.

Le monument date du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. d'après Peek.

Édit : H. Hirschfeld, *AEM*, vol. VI (1882), n. 9 ; *BCH*, vol. VI (1882), p. 442 (Ad. Wilhelm, *BCH*, vol. XXIX (1905), p. 412-413 ; G. Mihailov, *IGBulg* vol. I, n. 8 ; *GVI* 1393 d'où *Grabgedichte* (1960), n. 185 ; A. Avram, *Inscrpitiones Scythiae Minoris*, vol. III (1999), n. 131 ; *SEG*, vol. XLIX, n. 1012).

1		Νίκα.
2	vers 1	Χαῖρε, Ἡρακλείδα θύγατερ, πολυαίνετε νύμφα,
3	vers 2	Νίκα, σοὶ μεγάλας ἀντὶ σαοφροσύνας,
4	vers 3	ἃς ἔτι τοὶ μνάμαν φέρεται πόσις, οὐδέ τις ἄλλα
5	vers 4	κείνου εἰς εὐναίους ἦλθε ἄλοχος θαλάμους.

---

[87] *DELG*, *s. v.* πέπνυμαι.

Traduction :

Nika

Salut, fille d'Hérakléidas, épouse digne d'éloges, Nika, par ta grande honnêteté, dont aujourd'hui encore ton époux garde le souvenir, nulle autre épouse n'est entrée dans sa chambre nuptiale.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. Des élisions à trois endroits doivent être observées pour la correction de la scansion : dans le vers 1, la séquence χαῖρε Ἡ- forme un spondée ; au début du vers 4, κείνου εἰς forment un spondée et, après la longue isolée, ἦλθε ἄλο- forment un dactyle.

L'épigramme présente un mélange de divers traits dialectaux. La phonétique présente des traitements doriens. Tout d'abord le maintien de /a:/ dans de nombreuses formes : νύμφα (v. 1) ; σαοφροσύνας (v. 2) ; μνάμαν (v. 3) et même dans l'onomastique à travers l'anthroponyme Νίκα (l. 1 et v. 2). Le génitif Ἡρακλείδα (v. 1) présente quant à lui le traitement dorien de la contraction de [ao], puisque la forme procède de Ἡρακλείδα-ο. Il faut cependant remarquer que le démonstratif κείνου (v. 4) est emprunté au dialecte ionien (le correspondant dorien de ce démonstratif est en effet τῆνος). Du démonstratif de troisième personne, c'est la forme κεῖνος qui est la plus employée par Homère[88]. L'absence de contraction entre les voyelles /a/ et /o/ dans la première syllabe de σαοφροσύνας correspond également à un procédé homérique.

Comme bien souvent dans les épigrammes dédiées à des femmes, le texte est avare d'informations concernant la défunte, l'éloge de Nika paraît bien impersonnel. La mention de sa σαοφροσύνη (v. 2) sa « tempérance » n'est guère qu'un τόπος traditionnel[89]. Pour le sens de σωφροσύνη, notamment lorsqu'il s'agit d'inscriptions dédiées à des femmes, A.-M. Vérilhac[90] signale que « la sôphrosyné réside dans un constant contrôle de soi-même qui permet d'éviter tout excès et toute incongruité. C'est une notion complexe qui inclut la chasteté, […] la réserve, le sérieux, la pondération ». La « σαοφροσύνας » dont il est ici question correspond à la définition qu'avait au XVIIe siècle l'« honnêteté ». Furetière définissait l'honnêteté féminine en ces termes : « l'honnesteté des femmes, c'est la chasteté, la modestie, la pudeur, la retenuë ».

---

[88] Sur cinquante et une attestations de ce démonstratif dans l'*Iliade*, seules deux ont la forme ἐκεῖν- ; dans l'*Odyssée*, la prédominance de la forme sans la particule ἐ- est encore nettement plus marquée, puisque sur quatre-vingt-dix occurrences, seules quinze se présentent sous la forme ἐκεῖν-.

[89] Le caratère impersonnel des inscriptions funéraires dédiées à des femmes se remarque dès l'époque classique. Marcadé (J.). « La mort des femmes, la mort des mères sur les stèles funéraires en Grèce à l'époque classique (V^e^-IVe siècle av. J.-C.) », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, tome 93 (2014) p. 12 : « Maints exemples confirment, à l'époque classique, le contexte essentiellement famillial, devenant dirait-on presque bourgeois, d'un ultime échange sur le pas de la mort, et comme, par superstitieux respect, il ne saurait être question de faire la moindre réserve qui outragerait la défunte, les inscriptions vantent à l'envi sa modestie, sa sagesse et sa vertu, sa fidélité et sa piété : les mêmes mots reviennent, σοφροσύνη (sic), ἀρετή, εὐσεβεία, c'est un τόπος. » Dans notre épigramme, Nika a droit à l'éloge de sa tempérance (σαοφροσύνας).

[90] Vérilhac (A.-M.). « L'image de la femme dans les épigrammes funéraires », *La femme dans le monde méditerranée. I. Antiquité*. Lyon, 1985. p. 102. Pour d'autres sens de σωφροσύνη, σώφρων, cf. I.3.1., commentaire et notes

C'est en songeant à cette définition-là que nous avons choisi de traduire σαοφροσύνας par « honnêteté »

Quoique l'éloge de la défunte soit des plus banales et ne nous apprenne rien de concret la concernant, de manière subtile, l'emploi du substantif νύμφα (v. 1) peut constituer une information relative à l'âge de la défunte. Chantraine[91] note que le substantif νύμφη « est le terme propre pour désigner la fiancée au moment de son mariage ou la jeune mariée ». Le substantif ἄλοχος employé plus loin dans l'épigramme est dépourvu d'une telle nuance. L'attitude de l'époux de Nika, pour qui le souvenir de cette dernière est si durable (« ἃς ἔτι τοὶ μνάμαν φέρεται ») qu'il n'a pas fait entrer une nouvelle épouse dans sa chambre nuptiale, constitue un éloge plus original de la défunte.

I.3.1.

Xanthos

Monument en marbre blanc, orné d'un épistyle sous lequel sont sculptées deux rosaces. Dimensions : h. 1,53 m ; l. 0,36 m ; ép. 0,16 m ; h. des lettres 0,03 m pour la dédicace et moins pour l'épigramme.

Le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 49 avec photographie du monument, Pl. II ; B. Latyschev, *IOPE*, vol. I, n. 482 (*GVI* 767 d'où *Grabgedichte*, n. 136).

1		Ξάνθος |
2		Λαγορείνου, |
3		χαῖρε. |
4	vers 1	Ξάνθον ἐγὼ στάλα κεύθω, ξένε, τόν ποτε πατρὶ
5	vers 2	σώφρονα, τὸν πάτρῃ ξυνὸν ἄγαλμα νέων,
6	vers 3	τὸν σοφὸν ἐν Μούσαις, τὸν ἀμεμφέα πᾶσι πολείταις,
7	vers 4	τείμιον ἠϊθέων, ἀστέρα καλλοσύνης·
8	vers 5	βάσκανος ὃν κατέπεφνεν Ἄρης πάτρῃ προμαχεῦντα,
9	vers 6	λειπόμενον θρήνους τῶνδε γονεῦσι γέρας.
10	vers 7	Εἰ δ' ἀπόλαυσιν ἔχει Πλούτων πλέον ἠὲ τοκεῖες,
11	vers 8	τίπτε δι' ὠδείνων κάμνετε, θηλύτεραι ;

---

[91] Chantraine (P.). « Les noms du mari et de la femme, du père et de la mère en grec », *REG*, vol. 59-60 (1946), p. 219-250.

Traduction :

Xanthos fils de Lagorhinos, salut.

C'est Xanthos que moi, la stèle, je cache, lui qui était respectueux de son père, qui faisait avec les autres jeunes gens la gloire de sa patrie, talentueux dans les arts des Muses, irréprochable à l'égard de tous ses concitoyens, honoré des jeunes gens, l'astre de beauté. Jaloux, Arès l'a tué alors qu'il combattait au premier rang pour sa patrie, laissant ainsi des chants funèbres à ses parents comme remerciement de ses dons. Puisque Ploutôn profite davantage (des enfants) que leurs parents, pourquoi vous épuiser à donner la vie, femmes ?

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité. L'auteur de l'épigramme use de tous les expédients métriques de la poésie dactylique pour assurer la correction de ses vers : emploi d'une forme sans allongement compensatoire dans ξένε (v. 1) ; maintien des hiatus, ainsi ἀμεμφέα (v. 3) ; résolution des hiatus par contraction ou diphtongaison par différenciation du second élément ; emploi de la forme ἠὲ[92]. L'auteur maîtrise les règles de composition de la poésie dactylique.

La phonétique présente plusieurs faits notables. Tout d'abord, le passage de /a:/ à /ε:/ est largement majoritaire, πάτρῃ (v. 2) ; καλλοσύνης (v. 4) ; πάτρῃ (v. 5), une forme de l'épigramme présente le double maintien de /a:/ : στάλα (v. 1). La morphologie présente des traitements variés elle aussi : les voyelles en hiatus peuvent être maintenues telles que dans l'adjectif ἀμεμφέα (v. 3) ou bien se contracter, telles que les voyelles [ao] dans la première syllabe de σώφρονα < σαόφρονα (v. 2). On remarque également un traitement par différenciation du hiatus /eo/, traitement ionien, dans le participe προμαχεῦντα[93] (v. 5).

La notation de /i:/ présente des graphies EI dans de nombreuses occurrences : πολείταις (v. 3) ; τείμιον (v. 4) ; ὠδείνων (v. 8). La graphie EI pour transcrire /i:/ s'observe également dans l'onomastique : Λαγορείνου[94] (l. 2). Le digramme EI, sert d'autre part à noter /ε:/ dans le substantif τοκεῖες (v. 7) ; -εῖες représente ici la finale -ῆες, usuelle chez Homère pour les substantifs en -εύς.

L'éloge du défunt commence par la mention de sa σωφροσύνη au vers 2 et 3 : « τὸν ποτε πατρὶ / σώφρονα ». Nous avons déjà recensé une occurrence d'un terme apparenté à σώφρονα dans l'inscription I.2.2. dédiée à Nika, de laquelle on louait la « σαοφροσύνας », c'est-à-dire « sa tempérance » voire sa « chasteté ». Une telle définition ne peut convenir à Xanthos. Il serait étrange de louer la tempérance ou la chasteté du jeune homme à l'égard de son père. L'adjectif σώφρων représente ici bien davantage l'attitude de soumission,

---

[92] Sur la forme ἠέ, cf. Meillet (A.). « Sur une édition linguistique d'Homère », *REG*, vol. 31 (1918), p. 296-299.

[93] Le verbe προμαχέομαι est tiré de πρόμαχος, thème nominal en e/o, cf. Chantraine (P.). *Grammaire homérique*, vol. 1, §165.

[94] L'anthroponyme Λαγορῖνος, parfois graphié Λαγορεῖνος, est bien attesté dans les régions en bordure de la mer Noire. Le volume quatre du *LGPN* en recense neuf attestations en Crimée, plus précisément à Chersonèse. Ce nom semble être composé de λαγός, forme ionnienne de λαγῶς « le lièvre » et du nom du nez ρίς, ρῖνος. Il s'agit donc d'un sobriquet tiré d'une difformité physique, le « bec de lièvre ».

d'obéissance que le jeune montrait à l'égard de son père[95]. L'adjectif est mis en valeur par sa position initiale dans le second vers, ce à quoi nous pouvons ajouter la paronomase des substantifs « πατρὶ […] πάτρῃ » placés de part et d'autre de l'adjectif, faisant de la vertu qu'il représente une qualité centrale au sein du cercle familial tout autant qu'au sein du cercle élargi qu'est la cité. La suite de l'épigramme étend l'éloge de Xanthos à tous les domaines dans lesquels un jeune homme devait s'illustrer : il présentait de bonnes dispositions pour les beaux-arts[96] (τὸν σοφὸν ἐν Μούσαις), avait une réputation sans tache en tant que citoyen (τὸν ἀμεμφέα πᾶσι πολείταις) et possédait en outre la beauté à un degré parfait (ἀστέρα[97] καλλοσύνης).

Le terme ἠϊθέων (v. 4) donne une indication de l'âge mais aussi du statut marital de Xanthos, si l'on en croit deux gloses d'Hésychius : « ἠΐθεος · ὁ ἀκμάζων νεανίας, ἀγένειος, νέος, ἄπειρος, ἄγαμος, παρθένος » et « ἠΐθεοι · ἄφθοροι, παῖδες ἄγαμοι ».

Le dieu Arès a pour épithète l'adjectif βάσκανος[98] (v. 5). Cet adjectif est fréquent dans la poésie funéraire, mais il est d'ordinaire appliqué à Hadès ou à la divinité (δαίμων)[99]. Il n'y a pas d'autres exemples dans le corpus où βάσκανος qualifie le dieu Arès. La référence au dieu Arès est en revanche naturelle pour un homme mort au combat. Le verbe employé pour désigner la mort du défunt κατάπεφνεν « il a tué », dont Arès est le sujet, est attesté de nombreuses fois dans les épopées d'Homère : *Iliade*, III, 281 : Ἀλέξανδρος κατεπέφνῃ ; VI, 183 : καὶ τὴν μὲν κατέπεφνε θεῶν τεράεσσι πιθήσας ; *Odyssée*, III, 252 : ὁ δὲ θαρσήσας κατέπεφνε ; IV, 534 : τὸν δ' οὐκ εἰδότ' ὄλεθρον ἀνήγαγε καὶ κατέπεφνεν.

Les deux derniers vers de l'épigramme présentent sous la forme interrogative l'absurdité de donner la vie à un être dont l'existence est fauchée si prématurément que le dieu des enfers Plouteus en tire plus de « réjouissance » (ἀπόλαυσιν) que les parents eux-mêmes[100]. À travers cette mention de la réjouissance dont sont privés les parents du défunt se fait jour, semble-t-il,

---

[95] Le sens de « soumission, obéissance » que peut avoir σώφρων, σωφροσύνη a été noté par North (H.). A Period of Opposition to Sôphrosynê in Greek Thought », *Transactions of the American Philological Association*, vol. 78 (1947), p. 2 : « The meaning of this many-sided term many vary, but there is no doubt that the *σώφρων ἀνήρ*, wether modest and conscious of his limitations, prudent, sensible, wise, **obedient to authority**, or free from *hybris*, is worthy of honor. » Même constat chez De Vries (G.J.). « ΣΩΦΡΟΣΥΝΗ en grec classique », *Mnemosyne*, vol. 11 (1943), p. 85 : « Dans Eschyle […] σώφρων est quiconque à l'égard des dieux […] ou des hommes […] observe les limites qui lui ont été imposées. On trouve comme significations : « réfléchi » (holl. « bezonnen ») « réservé » (« tempéré » holl. « ingetogen ») **« soumis »** ou bien « être sage » […] mais alors toujours avec une nuance éthique ».

[96] cf. *LGPN*, *s. v.* μοῦσα : « comme appellatif « poésie, musique, culture » ».

[97] L'emploi métaphorique de ἀστήρ est attesté dans une épigramme funéraire d'Alcée dédiée à Homère, *Anth. Pal.* VII, 1, v. 7-8 :

ὀλβίστ νήσων πόντῳ Ἴος, ὅττι κέκευθε
βαιὴ Μουσάων ἀστέρα καὶ Χαρίτων

[98] βάσκανος évoque l'idée de malédiction, de « mauvais œil » d'où le sens « envieux, jaloux ». cf. *DELG*, *s. v.* βάσκανος.

[99] L'adjectif βάσκανος est appliqué à Hadès dans les inscriptions I.11.13 : βάσκανος Ἅδης (v. 1) ; II-8.12.5. : βάσκανος γὰρ Ἀΐδας (v. 4). Il est épithète détachée de δαίμων dans l'inscription II-12.2.2. : ὁ | βάσκανος ἥρπα[σε] δαίμων (v. 1) et ce δαίμων a toutes les chances d'être Hadès là aussi.

[100] L'expression d'un sentiment analogue se dégage des deux premiers vers de l'inscription III.7.1., datant du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr. et dédiée à une jeune femme de vingt ans :

1	vers 1	Τί πλέον ἐστ' εἰς τέκνα πονεῖν, ἢ πρὸς τί προτιμᾶν,
2	vers 2	εἰ μὴ Ζῆνα κριτὴν ἕξομεν, ἀλλ' Ἀΐδην ;

l'importance de la γηροκομία[101]. Xanthos est mort trop jeune pour accorder à ses parents ce devoir que lui impose la piété[102]. C'est aussi en référence implicite à la γηροκομία que nous comprenons le vers 6 : en échange de toutes les qualités qu'il avait, Xanthos n'a laissé à ses parents que des chants funèbres.

La mention de la jeunesse de Xanthos et de son statut de célibataire à travers l'emploi de ἠϊθέων ainsi que cette évocation implicite de la γηροκομία, que n'a pas pu assumer Xanthos à l'égard de ses parents, pourraient nous suggérer que ce jeune homme fait partie de la catégorie des ἄωροι[103].

I.4.1.

Stratôn

Base en marbre d'une stèle. Les dimensions du monument nous sont inconnues.
Le monument date de 460-440 av. J.-Chr d'après P. A. Hansen.
Édit : G. Bakalakes, *Προανασκαφικὲς ἔρευνες στὴ Θράκη*, p. 81 (*CEG* II 727).

1-2	vers 1	[Μν]ῆμα τόδ' ἔστησεν Ἐχέπ|ολις οἰκτρὰ πεπονθώς·
2-4	vers 2	Σ|τράτωνος παρ' ὁδὸν θῆκε|ν ἀποφθιμένō.

Comm. épigr. :

L. 1 : [Μν]ῆμα Hansen « propter spatium » : [Σ]ῆμα Bakalakes.

L. 3-4 : ΘΗΚΕΝ la pierre : †θῆκε|ν† Hansen. Ce dernier émet l'hypothèse que θῆκεν a été gravé par erreur au lieu de παιδός. L'hypothèse est séduisante, car elle permet de connaître les liens qui unissaient Echépolis à Stratôn[104]. De plus, l'asyndète entre les deux vers est des plus rudes, d'une part parce qu'elle nous contraint à mettre un point en haut après πεπονθώς ou après Ἐχέπολις, placé alors à la coupe bucolique et terminé par conséquent en dactyle, d'autre part car le génitif à la fin du vers 2 étant le complément du nom du vers 1.

---

[101] Aussi appellée γηροτροφία ou γηροβοσκία.

[102] Ce droit était si important qu'à Athènes il se trouvait « formellement consacrée par la loi », cf. Raepsaet (G.). « Les motivations de la natalité à Athènes aux Ve et IVe siècles avant notre ère », *L'antiquité classique*, vol. 40 (1971), p. 89.

[103] À tous les critères définissant les ἄωροι que donnent A.-M. Vérilhac (cf. note 86), nous pensons qu'il faudrait ajouter celui du statut matrimonial. Le fait de ne pas être marié, d'être décédé ἄγαμος ou πρὸ γάμου est en effet un thème très fréquent dans les épigrammes funéraires de jeunes hommes ou de jeunes femmes. Xanthos était trop jeune pour avoir été marié, mais assez vieux pour mourir au combat.

[104] Il est d'autres inscriptions où il est difficile de déterminer quel lien unissait le défunt à celui qui a fait ériger son tombeau. L'inscription I.6.2. en est bon exemple, qui ne révèle rien de la place du défunt Diophantos par rapport à Nikétès qui fait dresser pour lui une stèle et un tombeau.

Traduction :

Le monument que voici a été dressé par Échépolis, pitoyablement affecté ; il l'a placé sur le bord de la route à la mort de Stratôn.

L'épigramme est un distique élégiaque. La scansion des deux vers présente quelques irrégularités, engendrées notamment par les anthroponymes. Dans le premier vers, les deux premiers pieds sont respectivement un dactyle ([Μν]ῆμα τόδ') et un spondée (ἔστη-). Ce sont les deux pieds suivants, où se trouvent le nom Ἐχέπολις, qui font difficulté : les troisième et quatrième pieds sont soit un spondée suivi d'un dactyle, soit un dactyle suivi d'un spondée. Quelle que soit la scansion que l'on adopte, elle n'est pas satisfaisante. Les cinquième et sixième pieds sont quant à eux un dactyle (οἰκτρὰ πε-) et un spondée (-πονθὼς). La scansion du second vers est elle aussi erronnée à cause de l'anthroponyme. La première syllabe de Στράτωνος est normalement brève, mais compte tenu de sa position initiale, elle ne peut être que longue et formée avec la syllabe suivante un spondée (Στρατω-).

Du point de vue de la langue, l'inscription présente peu de faits notables. On peut remarquer le passage de /a:/ à /ε:/ dans [Μν]ῆμα (v. 1). Concernant les graphies, on constate que la voyelle /o:/ est graphiée O dans le participe ἀποφθιμένō (v. 2). Le caractère facultatif de l'augment apparaît à travers les formes verbales à l'aoriste : l'augment est omis dans la forme θῆκε|ν (v. 2), alors que la forme ἔστησεν (v. 1) présente l'augment, à moins qu'il ne faille lire la séquence τόδ' ἔστησεν, τόδε στῆσεν, auquel cas les deux aoristes de l'inscription seraient dépourvus de l'augment. Le génitif Σ|τράτωνος ainsi que le participe ἀποφθιμένō qui se rapporte à l'anthroponyme sont les compléments de [Μν]ῆμα au vers précédent.

L'expression οἰκτρὰ πεπονθὼς (v. 1) pour qualifier la souffrance ressentie par Échépolis à la mort de Stratôn n'a pas de correspondant dans le présent corpus. L'expression οἰκτρὰ πάσχειν a cependant des parallèles, notamment chez Euripide, par exemple *Électre*, 672 : οἴκτιρε θ' ἡμᾶς · οἰκτρὰ γὰρ πεπόνθαμεν ; *Iphigénie à Aulis*, 985 : οἴκτιρε δ' ἡμᾶς · οἰκτρὰ γὰρ πεπόνθαμεν.

I.5.1.

Timothéos

Marbre retrouvé en Paphlagonie orné d'un relief funéraire représentant un enfant aux côtés d'un cheval ; A. Boekh ne donne pas plus de renseignements. Latyschev publie une photographie de la stèle où l'on peut voir l'inscription mais la pierre étant brisée en son milieu, on ne voit du relief que les pieds d'un enfant et les pattes du cheval. Les dimensions nous sont inconnues.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Boekh, *CIG*, vol. II, n. 2127 avec fac-similé de l'inscription (Kaibel 539 ; B. Latyschev, *IOPE*, n. 383 et *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. X (1904),

p. 94-95 où le texte n'est pas retranscrit mais où est publiée une photographie des vestiges de la stèle ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 612 ; *GVI* 1477).

1		Τειμόθεος Δάσειος χαῖρε.
2	vers 1	Τειμόθεος ὁ πάτρας ὅσιος φώς, παῖς δὲ Δάσειος,
3	vers 2	τρῖς δεκά⟨δ⟩ας ἐτέων τερματίσας ἔθανες.
4	vers 3	Ἂ τάλαν, οἰκτείρω σε πολυκλαύστωι ἐπὶ τύμβωι,
5	vers 4	[ν]ῦν δὲ σὺν ἡρώων χῶρον ἔχοις φθίμενος.

Traduction :

Téimothéos fils de Daséis.

Téimothéos, homme pieux dans sa patrie, fils de Daséis, acheva trois décennies puis mourut. Ah malheureux ! je te plains, toi dont la tombe est source de mille lamentations, puisses-tu habiter la contrée des héros, maintenant que tu es mort.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. Le nom du défunt dans le premier hexamètre dactylique n'est pas parfaitement adapté au mètre. En effet, la syllabe -ος, qui devrait être brève ici, doit être considérée comme longue, car elle est l'initiale du second pied, un dactyle formé par les syllabes -ος ὁ πάτρ-.

Du point de vue des graphies, l'anthroponyme Τειμόθεος (v. 1) présente la graphie EI pour la voyelle /i:/. La phonétique ne présente pas de faits notables. Remarquons cependant l'absence de contraction entre les voyelles /e/ bref et /o/ long ouvert, en hiatus après la chute de sigma intervocalique dans le substantif ἐτέων (v. 2). Au vers 4, σύν […] ἔχοις est une tmèse. Le participe τερματίσας (v. 2), du verbe τερματίζω « achever », est rare. C'est d'ailleurs ici la seule attestation de ce verbe dans l'ensemble du présent corpus.

On ignore tout de la vie de Timothéos, si ce n'est qu'il est mort à l'âge de trente ans, au moins, mais l'auteur de l'épigramme accorde une place particulière au défunt dans l'au-delà, en le plaçant parmi les héros, ἡρώων χῶρον (v. 4).

I.6.1.

Hédistè

Stèle de marbre avec fronton brisée en deux fragments. Dimensions : h. 0,48 m au plus bas et 0,65 m au plus haut ; l. 0,18 m ; h. des lettres 0,03 m dans la dédicace (les trois premières lignes) et 0,015 m dans l'épigramme.

Peek et les autres éditeurs à sa suite supposent une date entre 400 et 350 av. J.-Chr.

Édit : W. Peek, *Grabgedichte*, n. 89 ; D. M. Pippidi, *Studii clasice*, vol. VIII (1966), p. 45-47 avec photographie fig. 1 (*SEG*, vol. XXIV, n. 1141) ; W. Peek, *Le monde grec. Hommages à C. Préaux*, p. 457-460 ; D. M. Pippidi, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, vol. I, n. 231.

1		Ἡδίστη |
2		Εὐαγόρō |
3		θυγάτηρ. |
4-5	vers 1	Τίς θν[ητῶν καρδίας οὕτως ἐκύ]|ρησεν ἀνοίκτ̣ο̣ῡ
5-6	vers 2	ὅστις ἂ̣[ν] | οὐκ ἐπὶ σοί, παρθένε, δάκρυ [χέοι] ; |
7-8	vers 3	Ἃ κάλλει κόζμωι τε μολοῦσα εἰ̣[ς ἐλ]|πίδα δόξης
8-9	vers 4	Ἡδίστη πρὸ γάμω[ν] | ὤλεσας ἡλικίαν.

Comm. épigr. :

L. 4 : Peek[1] retranscrit la ligne sans les crochets.

Traduction :

Hédistè fille d'Évagoros.

Quel mortel aurait un cœur si impitoyable pour ne pas verser sur toi de larmes ? Toi qui par ta beauté et ta décence nourrissais l'espoir d'une bonne renommée, Hédistè, avant le mariage ta jeunesse a péri.

L'inscription est composée de deux distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

On constate que le traitement de /a/ long est conforme au traitement du dialecte attique. En effet, dans l'inscription /a:/ est passé à /ε:/, sauf pour ἡλικίαν (v. 4), où la loi de limitation a maintenu [a] long derrière iôta. Pour /o:/, on constate que dans la partie en prose de l'inscription /o:/, issu d'une contraction de /oo/ est graphié O, tandis que dans la partie versifiée, /o:/ issu d'un allongement compensatoire est noté par le digramme OY. Dans le substantif κόζμωι (v. 3), le caractère sonore de la sifflante [s] devant la biliabiale [m] est indiqué par la graphie Z.

L'épigramme est dédiée à une jeune fille, sans doute une jeune adolescente comme l'indique l'emploi du substantif παρθένε (v. 2) et de l'expression πρὸ γάμων […] ἡλικίαν (v. 4) ; il s'agit donc d'une ἄωρος. Le malheur que constitue la mort d'un ἄωρος est exprimé par la question des deux premiers vers Τίς θν[ητῶν… δάκρυ [χέοι] ; Par ailleurs, l'éloge rendu à la défunte correspond bien à ce que l'on trouve régulièrement lorsqu'il s'agit d'une jeune fille

ou d'une jeune femme : sa beauté (κάλλει) et sa décence (κόζμωι) sont louées[105]. Pour comprendre le substantif κόσμος on peut se référer à Plutarque, *Γαμικὰ παραγγέλματα*, 141e : « « Κόσμος γὰρ ἐστιν », ὡς ἔλεγε Κράτης, « τὸ κοσμοῦν » κοσμεῖ δὲ τὸ κοσμιωτέραν τὴν γυναῖκα ποιοῦν. ποιεῖ δὲ τοιαύτην οὔτε χρυσὸς οὔτε σμάραγδος, οὔτε κόκκος, ἀλλ' ὅσα σεμνότητος, εὐταξίας, αἰδοῦς ἔμφασιν περιτίθησιν. » Le κόσμος représente donc selon Plutarque une qualité morale proche de la σωφροσύνη plutôt que les atours rehaussant la beauté d'une femme. À la beauté physique (κάλλει) répondait la beauté morale (κόζμωι) de la défunte. Ces qualités que possédait Hédistè lui assuraient une bonne réputation au sein de la société des hommes (μολοῦσα εἰ[ς ἐλ]|πίδα δόξης).

Concernant l'onomastique, le nom Εὐαγόρō peut être le génitif de Εὐάγορος ou Εὐαγόρης, tous les deux bien attestés. De même, le nom Ἡδίστη est bien attesté. Ce dernier représente une sorte d'épithète de nature pour une jeune fille. Par ailleurs, ce nom s'inscrit dans un groupe de sobriquets dont Fr. Bechtel, *HPN*, p. 511 fourni de nombreux exemples.

I.6.2.

Diophantos

Stèle de marbre. Dimension : h. 0,73 m ; l. 0,43 m ; ép. 0,09 m ; h. des lettres 0,015 m dans l'épigramme (L. 1-3) et entre 0,023 m et 0,025 m dans les L. 4-5.

Le monument date du IVe ou IIIe siècle av. J.-Chr.

Édit : D. M. Pippidi, *Studie Clasice*, vol. XVII (1977), p. 105-107, n. 7 avec photographie fig. 5 et *Inscriptiones Scythiae Minoris*, vol. I, n. 234 (G. Daux, *BCH*, vol. CI (1977), p. 470 ; *CEG* II 734).

Comm. : sur le nom Δρυΐτης, cf. J. et L. Robert, *Bull. ép.*, 1978, n. 334.

1-2	vers 1	[Τ]όνδε ἀρετῆς ἕνεκεν | Διόφαντον ὁ Σωκλέος υἱός |
3	vers 2	Νικήτης τιμᾶι στήλῃ ἠδὲ τάφωι.
4		Διόφαντος
5		Δρυΐτης

Traduction :

C'est Diophantos que voici que Nikétès fils de Sôklès honore d'une stèle et d'un tombeau, en récompense pour sa valeur.

Diophantos, originaire de Drys.

---

[105] Dans l'inscription I.2.2. dédiée à Nika, jeune femme mariée, seule sa σαοφροσύνας était louée.

L'inscription est un unique distique élégiaque. Dans le premier, il faut pratiquer l'élision d'epsilon de [T]όνδε devant l'alpha de ἀρε- pour former le premier pied de l'hexamètre, qui est un dactyle. Dans le pentamètre en revanche, le second êta de στήλῃ n'est pas abrégé quoi qu'il se trouve en hiatus avec êta de ἠδὲ.

La langue de l'inscription ne présente que peu de faits notables. Tout d'abord, on peut remarquer le passage de /a:/ à /ε:/dans le substantif ἀρετῆς (v. 1). Ensuite, on constate que le traitement par contraction dans τιμᾶι correspond à celui du dialecte ionien-attique. Enfin, l'iôta est adscrit pour τιμᾶι et pour le datif τάφωι, mais il ne l'est pas pour le substantif στήλῃ.

L'éloge du défunt se présente sous sa plus simple expression : toutes ses qualités sont résumées par la seule mention de l'ἀρετή (ἀρετῆς ἕνεκεν).

L'inscription ne donne que peu de renseignements concernant les liens qui unissaient Nikétès et Diophantos. C'est Nikétès qui a fait ériger le tombeau ; ce dernier est fils de Sôklès (ὁ Σωκλέος υἱός), mais aucun lien de parenté n'est signalé entre eux et Diophantos qui, par ailleurs, n'est pas originaire d'Histria mais de la cité de Drys[106], comme l'indique l'ethnique Δρυΐτης (l. 5). Ces éléments nous portent à croire que Diophantos n'était pas lié par le sang à Nikétès et Sôklès. On peut supposer que Diophantos était un esclave au service de la famille ou un σύντροφος dont Sôklès avait la charge et qu'il élevait aux côtés de son fils Nikétès. Par ailleurs, la brièveté de l'éloge, qui se résume à la seule mention de l'ἀρετή de Diophantos, se justifie peut-être par son statut d'étranger au sein de la maisonnée.

I.6.3.

Méidias

Stèle de marbre blanc retrouvée à l'intérieur d'une cour appartenant à un particulier. Dimensions : V. Pârvan ne donne pas les dimensions de la pierre, il n'indique que la hauteur des lettres : entre 0,010 et 0,012 m.

V. Pârvan date le monument au Ier siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : V. Pârvan, *Histria*, vol. VII (1923), p. 26-30, n. 17 avec fac-similé et des suggestions d'Ad. Wilhelm pour la transcription du texte et des commentaires, d'où *SEG*, vol. II, n. 461 (*GVI* 1519).

1 Πατρὸς Ἀρισταίου γένος αὐξήσοντά σε πηοὶ
2 ἠλπισάμην πάτρηι κῦδος ἐλευσόμενον·
3 ἄρτι δὲ εὐξυνέτους σὲ δαημοσύνας μεθέποντα
4 Κυζζίκου, ἣν ἐπόθεις, γῆ λάχεν ὠκύμορον,
5 Μειδία, ἠϊθέοις δὲ μεταπρεφθεὶς ἑτάροισιν

[106] Pour la localisation de la cité de Δρύς, Pseudo-Scylax, *Périple*, 67, la situe dans les environs d'Abdère.

6 πᾶσιν ἀνειάων κάλλιπες οἰκτρὸν ἄχος.
7 Μύρονται δὲ γονεῖες ὑπ' ἄλγεσιν· εἰς σποδιὴν γὰρ
8 ἐξέχεαν μούνην φροντίδα γηροκόμον·
9 οὐδ' ἐπὶ νυμφιδίοις θαλαμεύμασι δᾷδας ἀνάψαι
10 ἔφθασαν· ἆ τέκνων ἐλπὶς ὑπηνέμιος.
11 Ζηλωτὸς δ' ἀστοῖσι καὶ ἀλλοδαποῖσι πεφηνὼς
12 τὴν ἀρετὴν ζῶσαν καὶ ἐν φθιμενοίσιν ἔχεις.

Comm. épigr. :

L. 1 : σ' ἐπ' ἠοῖ Pârvan, par l'intermédiaire d'Ad. Wilhelm qui suggère de comprendre l'expression comme une périphrase signifiant « la vie » et dont il trouve un parallèle dans Quintus de Smyrne, X, 431 : ἐπεὶ οὔ τί μοι εὔαδεν ἠώς (« puisque la vie n'a plus d'attraits pour moi »). L'expression n'en demeure pas moins obscure ici. *SEG*, vol. II, n. 461 suggère de lire σε πηοῖ, désignant par ce substantif les proches du défunt qui ont dressé la stèle, d'où la première personne du pluriel de ἠλπισάμην. Cette dernière lecture est bien plus claire que celle proposée par Ad. Wilhelm.

Traduction :

Nous, tes proches, nous espérions que tu ferais la richesse des descendants d'Aristaios ton père et que le triomphe viendrait dans notre patrie. Dès que tu partis suivre des enseignements savants, la terre de Cyzique, que tu regrettais, t'a reçu, Méidias, au destin si prompt. Toi qui te distinguais parmi tous les jeunes gens, à tous tu as laissé une funeste douleur. Tes parents se lamentent dans leur chagrin car ils ont dispersé les cendres du seul soutien de leur vieillesse, sans même avoir eu le temps d'allumer les flambeaux pour ta chambre nuptiale. Hélas ! vaines espérances pour leurs enfants ! Tu étais envié par tes concitoyens et par les étrangers, ta valeur vit encore même chez les morts.

L'inscription est composée de six distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité car l'auteur de l'épigramme a su mettre à profit toutes les particularités phonétiques et morphologiques et tous les expédients métriques de la poésie dactylique pour assurer la correction de ses vers.

En effet, la phonétique et la morphologie de l'épigramme sont parfaitement en accord avec les usages de la poésie dactylique. L'auteur emploie les formes avec allongement compensatoire lorsqu'il a besoin d'une syllabe longue, tel est le cas pour μούνην (v. 8). De même emploie-t-il la finale ΗΕΣ, graphiée ΕΙΕΣ[107], dans γονεῖες (v. 7) ou encore la désinence de datif pluriel -οισι (ἑτάροισιν (v. 5) ; ἀστοῖσι, ἀλλοδαποῖσι (v. 11) ; φθιμενοίσιν (v. 12)) aux côtés de la désinence habituelle dans la prose ionienne-attique -οις lorsqu'il est besoin d'une syllabe brève supplémentaire. On remarque également l'emploi d'un verbe à l'aoriste non

[107] Nous avons déjà rencontré une graphie ΕΙΕΣ pour ΗΕΣ dans un substantif appartenant à la catégorie des thèmes en -εύς dans l'inscription I.3.1. à travers τοκεῖες (v. 7).

augmenté et avec une forme apocopée du préverbe κατά : κάλλιπες, qui fournit à lui seul le quatrième pied du troisième pentamètre.

Les graphies présentent elles aussi quelques faits intéressants. On note tout d'abord la graphie EI pour /i:/ à travers l'occurrence ἀνειάων[108] (v. 6). On remarque ensuite la duplication de la consonne Z dans Κυζζίκου (v. 4), géminée qui représente sans doute un expédient graphique pour noter l'affriquée complexe [zd] ou [dz], à une époque où elle tendait à devenir une simple sifflante sonore [z], ce qui représente du même coup un expédient métrique pour assurer la quantité longue de la syllabe Κύζ-.

Le lexique présente de nombreux mots rares ou expressions empruntés à Homère. Le substantif homérique πηός, dont le sens est « parent par alliance », signifie ici plus largement « parent »[109]. De même le substantif θαλαμεύμασι (v. 9), de θαλάμευμα[110], est un mot rare. Il n'est attesté dans la littérature que dans Euripide, *Bacchantes*, v. 120-121 : ὦ θαλάμευμα Κουρή/των. D'ordinaire c'est le substantif θάλαμος qui est employé.

L'épigramme n'est pas avare de renseignements concernant le défunt. Tout d'abord, quoique son âge ne soit pas donné dans l'épigramme, nous pouvons supposer d'après plusieurs indices que Méidias était un adolescent voire un jeune adulte au moment de sa mort ; il fait donc partie des ἄωροι. Quels sont ces indices ? La mention de l'espoir, déçu, que nourrissaient ses proches de le voir faire le renom de sa famille (γένος αὐξήσοντα) et la gloire de sa patrie (κῦδος ἐλευσόμενον[111]) ; le vocabulaire signale sa jeunesse puisque ses camarades d'âge, parmi lesquels il se distinguait, sont désignés par le substantif ἠϊθέοις (v. 5) ; à travers l'adjectif ὠκύμορον (v. 4) fréquemment employé dans les épigrammes dédiées à des enfants, voire de jeunes adultes ; la mention de la γηροκομία dont sont privés les parents de Méidias à sa mort : εἰς σποδιὴν γὰρ / ἐξέχεαν μούνην φροντίδα γηροκόμον (v. 7-8). Tous ces détails nous autorisent à classer Méidias parmi les ἄωροι.

Ensuite, les vers 7 et 8 précédemment cités indiquent en outre que Méidias était, si ce n'est le seul enfant de ses parents, du moins l'unique enfant de sexe masculin car, lui décédé, ses parents n'ont plus d'espoir d'avoir un soutien pour leurs vieux ans, soutien que ne pouvait assumer que leur fils Méidias.

Enfin, le vers 4 nous renseigne sur l'origine de la famille de Méidias. En effet, on apprend dans ce vers que c'est la terre de Cyzique qui a reçu la dépouille du défunt (Κυζζίκου […] γῆ λάχεν ὠκύμορον) et que cette terre était l'objet de ses regrets (ἣν ἐπόθεις). La mention de son regret est sans doute l'indice d'une origine cyzicène de Méidias, ou du moins de son père Aristaios. Le jeune homme a fait le voyage jusqu'à Cyzique pour y suivre des εὐξυνέτους

---

[108] À popos de l'iôta dans le substantif ἀνίη, *LSJ* signale que « In *Hom.* and *S* always ῑ ».

[109] Le *DELG s. v.* πηός cite justement cette inscription pour le sens général de « parent » que peut avoir πηός.

[110] La forme θαλάμευμα est « une réfection poétique » cf. Chantraine (P.). *La formation des noms en grec ancien*, p. 185.

[111] Pour la traduction de κῦδος par « triomphe » et non par « gloire », cf. Benveniste, (É.). *Vocabulaire des institutions indo-européennes. 2*, p. 59-69 : « Dans la terminologie épique, il faut s'en convaincre, les termes majeurs sont tous spécifiques et ne connaissent pas de synonymie. À priori, *kléos* « gloire » et *kûdos* ne s'équivalent pas, et, en fait […] *kûdos* ne signifie jamais « gloire » ». É. Benveniste fait du κῦδος un don accordé par les dieux, et lui donne donc le sens de « talisman de suprématie » ; une fois l'exploit accompli et la « suprématie » acquise, Benveniste estime que le sens de κῦδος glisse vers celui de « triomphe ».

δαημοσύνας. L'expression est originale et pour la bien entendre il faut en définir les deux termes : δαημοσύνας, tiré du thème d'aoriste δαη-, dont le présent correspondant est διδάσκω, semble ici désigner le savoir ou l'enseignement que l'on dispense[112]. L'adjectif εὐξύνετος, adjectif verbal en -τος dérivé de συνίημι auquel a été adjoint le préfixe εὐ- exprimant le caractère supérieur, abondant de la notion chez le sujet qui en est pourvu, signifie quant à lui « brillant, intelligent, savant »[113]. V. Pârvan sans commenter la traduction qu'il donne de l'expression, lui donne le sens d'« enseignements approfondis »[114]. Ce voyage était donc celui d'un étudiant en apprentissage. Quel enseignement a bien pu suivre Méidias à Cyzique ? Cette cité était réputée pour l'enseignement des mathématiques, depuis qu'au cours du IVe siècle Eudoxe de Cnide y avait fondé une école[115]. L'expression εὐξυνέτους δαημοσύνας désigneraitelle poétiquement les mathématiques ? La réputation d'excellence de l'école de mathématique de Cyzique peut d'une part justifier le voyage effectué par le jeune homme (en plus de son désir de revoir sa πατρὶς γαῖα) d'autre part expliquer le caractère particulièrement laudatif de l'expression εὐξυνέτους δαημοσύνας.

Les deux derniers vers de l'inscription sont intéressants car ils mentionnent une croyance qui est fréquente dans les épitaphes, celle d'une survie du défunt après la mort. En effet, Méidias était envié de ses concitoyens et des étrangers pour son ἀρετή, celle-ci est toujours sienne même après son existence terrestre, chez les morts (ἐν φθιμένοισιν).

I.6.4.

Sextus

Autel de marbre, « retrouvé dans la courtine i » nous apprend V. Pârvan. L'autel est très endommagé en haut et en bas. D'après le contenu de l'épigramme, un relief devait être gravé sur la partie supérieure, mais il n'en reste rien. Pârvan suppose qu'il s'agissait d'un navire, estimant que le défunt devait être ναύκληρος, mais cela n'est pas assuré. Dimensions : h. 1,10 m ; l. 0,95 m au plus large et 0,82 m au moins large ; ép. 0,55 m.

Le monument semble dater au plus tôt du Ier siècle ap. J.-Chr d'après les éléments paléographiques.

---

[112] *DELG s. v.* διδάσκω : « du vieux thème δαη- a été tiré δαήμων « qui sait, capable, expérimenté » (Hom., Démocr. grec tardif), plus δαημοσύνη (A.R., Them.) ».

[113] *DELG s. v.* ἵημι : « L'adjectif verbal en -τος n'existe qu'avec des préverbes […] συν- « intelligent, intelligible ».

[114] cf. Pârvan (V.). *Histria. VII Inscriptii Găsite*. Academia Română, Memoriile Sectiunii Istorice, 1923. p. 28 : « εὐξυνέτους δαημοσύνας « învăţături temeinici » ».

[115] Dana (M.). « Cyzique, carrefour des réseaux culturels du monde grec », *Cyzique, cité majeure et méconnue de la Propontide antique*, Sève (M.). Schlosser (P.). (éds). Nancy-Metz, 2014, p. 219-220 : « […] la tradition fondée à Cyzique par l'implantation de l'école mathématique d'Eudoxe fut à l'origine d'un rayonnement régional qui perdura jusqu'à l'époque impériale […]. Bien qu'il n'y ait plus de mathématicien renommé originaire de Cyzique au-delà du IIIe s. av. J.-C., la cité s'avère néanmoins attractive pour les jeunes gens désirant s'instruire dans son gymnase, dont l'activité intense est attestée par diverses inscriptions de la fin de l'époque hellénistique et de l'époque impériale. »

Édit : V. Pârvan, *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne*, vol. II (1925), p. 231-232, n. 29 avec fac-similé et photographie de la pierre (G. Mihailov, *Die griechischen Epigramme aus Bulgarischen Ländern*, vol. I, p. 13-14, n. 12 ; *GVI* 1611 d'où *Grabgedichte*, n. 385).

1 Σύμβολα μὲν τέχνης ἐσορᾷς, τὸ δὲ οὔνομα Σέξτος.
2 Γείνατο δεῖα Κόρινθος, ἐτῶν δεκάδας δὲ βιώσας
3 ἑπτὰ φίλης ἀλόχου ἐνὶ χείλεσι κάλλιπον ἦτορ.

Comm. :

L. 2 : ΔΕΙΑ la pierre. Pârvan retranscrit δεία. Il faut accentuer d'un circonflexe δεῖα, car la scansion indique qu'alpha est bref.

Traduction :

Tu vois les symboles de mon métier et mon nom qui est Sextus. La divine Corinthe m'a donné le jour, j'ai vécu sept décennies et sur les lèvres de mon épouse bien-aimée j'ai laissé mon dernier souffle.

L'épigramme est composée de trois hexamètres dactyliques.

La phonétique ne présente pas de faits notables, si ce n'est l'emploi d'une forme avec allongement métrique οὔνομα (v. 1) au cinquième pied du premier hexamètre et la forme δεία où /i:/ est graphié au moyen du digramme EI.

Au niveau mophologique, on peut remarquer l'emploi d'une forme d'aoriste avec préverbe apocopé κάλλιπον de préférence à la forme usuelle κατέλιπον qui est fort incommode pour un mètre dactylique[116]. L'autre aoriste de l'épigramme γείνατο (v. 2), qui est un aoriste sigmatique transitif, signifie « engendrer, mettre au monde », ne présente pas l'augment non plus. Cet aoriste est lui aussi une réminiscence de la poésie homérique, où il est très souvent attesté[117].

Le lexique contribue également à donner au texte sa couleur épique. L'épithète δεῖα de Κόρινθος contribue à cette dimension épique[118]. De même le substantif ἦτορ appartient au

[116] Nous avons déjà rencontré une forme similaire, mais à la deuxième personne du singulier, pour l'aoriste du verbe καταλείπω dans l'inscription I.6.3. : κάλλιπες (v. 6).

[117] Pour donner quelques exemples : *Iliade*, I, 280 : εἰ δὲ σὺ καρτερός ἐσσι θεὰ δέ σε **γείνατο** μήτηρ » ; *Odyssée*, VI, 25 : « Ναυσικάα, τί νύ σ' ὧδε μεθήμονα **γείνατο** μήτηρ ; » ; ou encore Hésiode, *Travaux et jours*, 771 : « τῇ γὰρ Ἀπόλλωνα χρυσάορα **γείνατο** Λητώ ».

[118] En effet, d'après la tradition, Corinthe a été fondée par Korinthos, fils de Zeus (ὁ Διὸς Κόρινθος).

vocabulaire épique[119]. Il désigne le cœur comme « siège des sentiments »[120] et pourrait ici évoquer l'amour entre Sextus et son épouse. Cependant, Bailly donne pour premier sens à ἦτορ « poumon ». En ce sens, ἦτορ se rapporte donc au souffle. Dans ces conditions, le substantif ἦτορ nous semble très proche de πνεῦμα, qui est employé au sens de « souffle vital » ou « dernier souffle » dans plusieurs inscriptions où il se trouve être lui aussi le complément de λείπω ou l'un de ses composés : I.13.12., v. 2 : « λιπὼν{ν} ἀήταις πνεῦμα θουρίᾳ χερί » ; II-8.3.5., v. 5 : « εἰς ἐμὲ πνεῦμα λιποῦσα » ; II-8.10.8., v. 4 : « ὡς ἄφνω πνεῦμ' ἔλιπες βιότου ».

Les σύμβολα mentionnés au premier vers de l'inscription ont malheureusement été effacés de la pierre ; il nous est impossible de savoir avec certitude de quelle nature ils pouvaient être. D'autres inscriptions présentent des représentations graphiques de l'activité exercée par le défunt durant son existence, c'est notamment le cas de l'inscription II-10.1.1., dédiée à des soldats, dans laquelle sont mentionnés dans le premier vers des éléments constituant l'équipement d'un soldat (« Bouclier, lance, épée, casque ») qui se trouvent être également gravés sur la pierre.

I.7.1.

Doxa

Pierre de marbre blanc avec buste. Dimensions : h. 0,58 m ; l. 0,34 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : Th. Wiegand, *AM*, vol. XXIX (1904), p. 313-314 (*GVI* 1237 ; *IGR*, vol. IV, n. 235).

1	vers 1	Μοῖραν ἐμὴν δάκρυσον ἀμίλιχον, ὦ παροδῖτα,
2	vers 2	τόνδε γὰρ ἡ τυννὴ Δόξα κάτιμι τάφον,
3	vers 3	ἀλγύνουσα τοκῆος ἐγὼ κέαρ ἠδὲ σέ, μῆτερ,
4	vers 4	τόσσον, ὅσον χαρίτων εἶχον ἐν ἀμφοτέροις·
5	vers 5	ἡ γὰρ ἐμοὺς αἰῶνας ἐποπτεύσασα Χελιδὼν
6	vers 6	τὸ τρίτον ἡ ξείνη μύρατ' ἀποιχομένην·
7	vers 7	ἀντὶ δέ μοι τούτους ἐτέων πόρε μῆνας ἀμέτρων,
8	vers 8	τοῦτο δὲ καὶ γῆρας νήσατό μοι Λάχεσις·
9	vers 9	ἐλπίδα καί μοι πᾶσαν ἐνηλλάξαντο τοκῆες,
10	vers 10	κατθέμενοι τύμβῳ χερσὶν ἑῇσι νέκυν.
11	vers 11	Ἀλλά, πάτερ, λείπω καὶ σοὶ πολύδακρυ, τεκοῦσα,
12	vers 12	ἐλπίδας ὑμετέρας Ἄϊδι παρθεμένη.

---

[119] Le substantif est attesté quarante-cinq fois dans l'*Iliade* et autant dans l'*Odyssée*.

[120] *DELG s. v.* ἦτορ : « Le mot désigne le cœur de façon assez vague, ne s'emploie pas dans la description d'une blessure, mais est considéré comme le siège de la vie et des sentiments ».

13 Σατορνῖνος νοτάριος καὶ |
14 Καλή, Καίσαρος δοῦ(λοι), |
15 Δόξῃ ἰδίᾳ θυγατρὶ μνήμης χάριν.

Comm. épigr. :

L. 13 : Νοτάριος Wiegand : νοτάριος Peek et *IGR.* Wiegand fait de νοτάριος un anthroponyme, tandis que Peek, en fait un nom de métier : le *notarius*.

Traduction :

Pleure mon implacable destinée, ô passant, car moi la très jeune Doxa, je descends sous le tombeau que voici, causant une peine au cœur de mon père et à toi, ma mère, à la mesure des bienfaits que j'ai reçus de votre part. Chélidôn qui veillait sur mes ans, avec mes deux parents, quoique étrangère, pleure ma mort. Au lieu d'innombrables années, Lachésis ne m'a pourvu que de ces mois, voici la vieillesse qu'elle a filée pour moi. Mes parents ont perdu tout leur espoir, assis au pied de ma tombe, de leurs propres mains ils enlacent ma dépouille. Allons, père, je te laisse mille larmes, toi aussi mère, j'ai confié vos espérances à Hadès.

Satorninus, sténographe, et Kalè, serviteurs de César, pour Doxa leur fille, in memoriam.

L'épigramme est composée de six distiques élégiaques. Les trois dernières lignes de l'inscription sont en prose.

L'influence d'Homère et du dialecte ionien est perceptible à travers de nombreux faits de phonétique et de morphologie. Le traitement de /a:/ est celui du dialecte ionien, de même pour l'allongement compensatoire touchant les voyelles qui précédent νϝ dans ξείνη (v. 6). Selon les besoins du mètre, les formes où -σ- est issu de *-ty- peuvent comporter la géminée -σσ-, ainsi τόσσον (v. 4), mais dans le même vers ὅσον. Il faut toutefois remarquer, concernant la phonétique, la graphie I pour /e:/[121] dans ἀμίλιχον (v. 1) et κάτιμι (v. 2).

Les substantifs en -εύς ont la même déclinaison que chez Homère : de τοκεύς, le génitif singulier est τοκῆος (v. 3) et le nominatif pluriel τοκῆες (v. 9). On recense également un génitif pluriel non contracte d'un neutre, thème en -s : ἐτέων (v. 7). L'adjectif possessif réfléchi de troisième personne est ἑῇσι (v. 10) tiré de **sewos*. Pour la morphologie verbale, les temps secondaires de l'inscription, imparfait ou aoriste, font apparaître le caractère facultatif de l'augment : πόρε (v. 7), νήσατό (v. 8) mais εἶχον (v. 4) et ἐνηλλάξαντο (v. 9). Ce sont les contraintes métriques qui, là aussi, déterminent la présence ou l'absence de l'augment. Comme dans les inscriptions I.6.3. et I.6.4., on recense l'emploi de la forme apocopée du préverbe κατά dans κατθέμενοι (v. 10) mais aussi de παρά dans παρθεμένη (v. 12).

[121] M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §251 : « À l'époque hellénistique les voyelles de timbre ē se ferment et tendent vers le timbre ī ; cette fermeture affecte aussi bien l'ē ouvert (η) que l'ē fermé (ει) de l'ionien-attique ; l'un et l'autre sont représentés par ι en grec moderne. »

Si la langue de l'épigramme est parfaitement en accord avec les canons de la κοινή homérique, l'emploi de ἰδίᾳ comme adjectif possessif trahit la date tardive de l'inscription[122].

La Μοῖρα du premier vers de l'épigramme est à la fois le destin personnifié de Doxa, mais aussi la déesse Lachésis mentionnée plus loin dans le texte.

Que la défunte soit une ἄωρος, plusieurs indices dans l'épigramme permettent de nous en assurer. Les vers 7 et 8 évoquent la durée de vie que Lachésis a filée pour la défunte avec ironie. En effet, le substantif γῆρας désigne un âge avancé, la vieillesse ; Lachésis n'a pourtant filé pour Doxa que quelques mois (τούτους […] μῆνας), cette dernière n'était donc qu'un nourrisson à sa mort. La présence même de Lachésis dans l'inscription nous indique qu'il s'agit d'une jeune enfant. Cette Moire n'apparaît que dans une autre inscription du présent corpus, l'inscription III.15.1., elle aussi dédiée à un jeune enfant. En outre, la mention aux vers 9 et 12 des espoirs anéantis que ses parents nourrissaient pour l'avenir de leur enfant est un motif récurrent des épigrammes dédiées à des ἄωροι. Ce motif de l'espoir déçu est déjà présent dans l'inscription I.6.3. dédiée à Méidias.

La dédicace en prose nous apprend que le père de la défunte, Saturninus (Σατορνῖνος) était un esclave impérial (Καίσαρος δοῦ(λοι)), plus exactement un *notarius*, c'est-à-dire de sténographe[123].

I.8.1.

Xénô et son époux

Le premier éditeur de cette inscription A. Boeckh, n'en donne aucune description.

Peek suppose que le monument date du Ier ou du IIe siècle ap. J-.Chr. mais rien ne permet de le justifier.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 2055b avec fac-similé (Ph. Le Bas, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie mineure*, vol. II, n. 1564 ; A. Dumont, Th. Homolle, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, n. 111^k^) ; Kaibel 253, à partir du fac-similé de A. Boeckh, propose une version du texte avec des restitutions bien plus satisfaisantes (G. Mihailov, *Die griechischen Epigramme aus Bulgarischen Ländern*, vol. I, p. 35-37, n. 45 ; *GVI* 1719).

1 [Οὗτος ἔχει τύ]μ̣β̣ος τοὺς καὶ πάρος ὀρθὰ φρονεῦντας·
2 [ξυνῶι δ' ἐν] τούτωι σήματι κεκλίμ[ε]θα·

---

[122] Pour l'emploi de ἴδιος en fonction d'adjectif possessif, cf. Blass (F.)., Debrunner (A.). *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, §48, 8 : « Ein allgemeines Possessivum ist ἴδιος, im Klass. Gegensatz zu κοινός, δημόσιος ».

[123] Pour plus de détails concernant les νοτάριοι ou *notarii*, cf. Teitler (H.C.). *Notarii and Exceptores. An Inquiry into Role and Significance of Shorthand Writers in the Imperial and Ecclesiastical Bureaucracy of the Roman Empire (from the Early Principate to c. 450 A.D.)*. Amsterdam, 1985.

3 [ἣ μὲν ἐγὼ] Ξενώ εἰμι, ὁ δ’ ἐμὸς πόσις ἐγγύθι ἐμεῖο
4 [δείκνυσι εὐσε]β[έ]ως [ὡ]ς βίον ἐπνέομεν.
5 [Νῦν δ’ ὥσπερ ζ]ωοί, μακάρων τε μοῖραν ἔχοντες
6 [κείμεθα] καὶ εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις.

Comm. épigr. :

Les restitutions sont l’œuvre de Kaibel, qui les donne *exempli gratia* pour rendre au mieux ce qui paraît être le sens du texte. Le formulaire des épigrammes funéraires est très souple, mais les idées développées sont stéréotypées : présentation du tombeau dans lequel se trouve le défunt ; présentation des défunts ; éloge de leur vie vertueuse ; repos éternel dans le séjour des hommes pieux en récompense. Avant Kaibel, Boeckh avait déjà tenté de restituer le texte, mais ses hypothèses semblent moins pertinentes, notamment les restitutions des deux premières lignes, radicalement différentes des hypothèses de Kaibel.

L. 1 : [Οὗτος ἔχει τύ]μ̣β̣ος τοὺς καὶ πάρος Kaibel : [Ἐλθόντες] πρὸς τοὺς Καρπα[έ]ος Boeckh.

L. 2 : [ξυνῶι δ’ ἐν] τούτωι Kaibel : [ἀστοὺς ἐν] τούτωι Boekch.

Les restitutions des dernières lignes du texte proposées par Boeckh sont également différentes de celles de Kaibel, mais le sens qu’elles véhiculent est similaire.

L. 4 : εὐσε]β[έ]ως [ὡ]ς Kaibel corrige ΒΙΩΣΑΣΒΙΟΝ que l’on lit sur le fac-similé publié par Boeckh. C’est le seul endroit du texte où Kaibel amende le fac-similé de Boeckh. Cette ligne correspond à un pentamètre dactylique, si l’on scande la fin de ce vers en laissant βιώσας βίον, il est impossible d’obtenir un pentamètre correct. Puisque les vestiges des autres vers ne nous confrontent pas à une scansion impossible, il n’est pas déraisonnable de supposer une erreur dans la copie de Boeckh pour la ligne 6.

Traduction :

Voici le tombeau qui renferme ceux qui jadis n’avaient que d’honnêtes pensées : dans ce sépulcre commun nous nous sommes couchés. Moi, je suis Xénô, mon époux qui se trouve à mes côtés est la preuve que nous avons vécu pieusement. À présent, comme si nous étions vivants, nous prenons place parmi les Bienheureux, nous reposons dans les demeures ténébreuses des hommes pieux.

Malgré les lacunes de l’inscription, on peut déterminer que l’épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers 3 et 5 présente quelques difficultés. Dans le vers 3, il faut abréger les voyelles longues et élider les voyelles brèves en hiatus transitoires. Dans le vers 5, au quatrième pied, τε doit compter long et pour former un spondée avec la syllabe -ρων qui le précède. La longueur de τε ne constitue pas une erreur de scansion mais un trait homérique. En effet, la quantité longue de τε se justifie par l’étymologie de μοῖραν, issu de **smer-*.

Le participe φρονεῦντας présente un traitement par différenciation de l’hiatus /eo/, traitement déjà observé dans l’épigramme I.3.1., προμαχεῦντα (v. 5).

La morphologie présente quelques traits propres à la κοινή homérique. Le génitif pluriel de l'adjectif εὐσεβής et l'adverbe tiré de ce même adjectif sont non contractes : εὐσε]β[έ]ως (v. 4) et εὐσεβέων (v. 6). Le génitif de l'adjectif possessif de première personne, ἐμεῖο (v. 3), présente la désinence homérique -εῖο, analogique des génitifs thématiques en -οιο. Enfin, on remarque l'emploi de l'adverbe ἐγγύθι « près de » avec son complément au génitif ἐμεῖο.

Le verbe ἐπνέομεν (v. 4) a ici son sens plein « respirer » d'où « vivre ». À l'inverse, le verbe πνέω avec le préverbe ἀπό signifie « expirer » d'où « mourir ». Il est attesté en ce sens dans une inscription de Lydie, où le verbe ἀποπνέω désigne la mort : II-7.2.5. : ἀπέπνεον (v. 5).

Cette inscription dédiée à un couple présente une double originalité. D'une part, c'est l'épouse, seule, qui s'exprime dans l'épigramme (εἰμι, ἐμὸς, ἐμεῖο). D'autre part, le mari de Xénô non seulement ne prend jamais la parole, mais encore n'est pas même nommé. D'ordinaire, pour les épigrammes dédiées à des couples, la narration est assumée par la stèle ou un membre de la famille des époux qui sont tous deux présentés, ainsi dans l'inscription I.13.3., dédiée à Apathourios et son épouse Nikopolis ou encore dans l'inscription I.8.1. dédiée à Mastous et Chrysaria. De même si la parole est laissée à l'un des deux membres du couple, il ne manque pas de présenter l'être aux côtés duquel il est enseveli. C'est ce que l'on observe dans l'inscription II-4.10.1. par exemple. La stèle de Xénô faisait-elle partie d'un ensemble où se trouvait une autre épigramme dédiée à son époux ?

La fin de l'épigramme fait état d'une croyance en une survivance des défunts après leur existence terrestre, car les époux continuent de vivre l'un avec l'autre même dans l'au-delà. Nous avons déjà constaté une telle croyance dans l'inscription I.6.3. dédiée à Méidias, cependant elle ne précisait pas où demeurait le défunt après son trépas. L'épigramme de Xénô nous donne deux indications qui, quoique vagues, nous permettent de définir, au moins dans les grandes lignes, l'au-delà : ἐν σκιεροῖς θαλάμοις (v. 6) un lieu dominé par l'obscurité. Le substantif θάλαμος est ambigu : représente-t-il la tombe ? ou plus largement le royaume inférieur ? Au singulier, il désigne avant tout « la chambre », mais le pluriel ainsi que l'adjectif épithète σκιεροῖς lui confèrent une autre dimension. En outre, le substantif est accompagné d'un génitif qui permet de déterminer la nature, la qualité de ceux qui occupent l'espace que circonscrivent ces θαλάμοις. Ceux qui les peuplent sont dits εὐσεβέων (v. 6) « les hommes pieux »[124] mais aussi μακάρων (v. 5) « les hommes favorisés des dieux, bienheureux »[125]. La piété, εὐσέβεια, est donc une condition essentielle pour l'accès au lieu où résident Xénô aux côtés de son époux et au statut de « bienheureux ». Xénô et son époux ont montré qu'ils possédaient cette vertu durant toute leur existence terrestre, ce que Xénô se plaît à rappeler au vers 4 : εὐσε]β[έ]ως [ὡ]ς βίον ἐπνέομεν.

---

[124] Si l'εὐσέβεια représente le respect, la crainte, la piété relative aux dieux, elle peut également être une vertu sociale. C'est ce que note Rudhart (J.). *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*. Paris, 1992, p. 14 : « L'εὐσέβεια régit enfin les rapports des hommes entre eux. Elle ne comprend pas seulement le respect des hôtes et des suppliants mais aussi la fidélité aux amis et d'autres conduites auxquelles nous reconnaîtrions les vertus de justice ou d'humanité. »

[125] *DELG s. v.* μάκαρ.

I.9.1.

Musée archéologique de Nessebar.

Nausistratos

Stèle de marbre avec fronton et acrotères retrouvée sur le site de Mesembria. Dimensions : h. 0,60 m ; l. 0,34 m ; ép. 0,08 m ; h. des lettres entre 0,015 m et 0,025 m des lignes 1 à 3 et entre 0,008 et 0,01 m de la ligne 4 jusqu'à la fin de l'inscription.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. Les lettres Θ et O sont de taille inférieure aux lettres.

Édit. : *IGBulg*, vol. I-2, n. 343 septies, avec deux photographies de la pierre Tabula 188 et Tabula 189 (J. Bousquet, *ZPE*, vol. 8 (1971), suggère d'abaisser la datation au IIIe siècle estimée par G. Mihailov d'après les éléments paléographiques et résout la difficulté de lecture du vers 3).

Ναυσίστρατος
Ἡρακλείδα
χαῖρε.

1 Ạὐτά τοι φ[θ]ιμένωι μάτηρ ἐπὶ δάκρυ χέασ[α]
2 Μ̣ατρίχα αὐχμηρὰν ἀμ̣φ̣ι̣τ̣άνυσσε κόνιν̣,
3 [π]ρ̣ώιον αἰάξασα τεὰν πολυήρατον ἥβαν
4 [ἃ]ν λίπες εἰκοστῶι λανπομέναν ἔτεϊ
5 [ο]ὐδὲ πατὴρ ἄκλαυτον ἔχει βίοη̣ Ἡρακλείδας,
6 [μ]ακρὰ δὲ κωκύει σεῖο καταφθιμένου.

Comm. épigr. :

L. 2 : ἀμ̣φ̣ι̣τ̣άνυσε, AM I I TANYΣΣE sur la pierre. Mihailov a restranscrit ἀμ̣φ̣[ι]τ̣άνυσε mais l'iôta étant encore partiellement visible, il vaut mieux le retranscrire avec un point souscrit. Pour la lettre Φ, Mihailov dit distinguer à gauche des vestiges la haste verticale après M un tracé circulaire.

L. 3 : ἡ̣ρ̣ώιον Mihailov. Sur la photographie publiée par Mihailov, les lettres ΩION sont parfaitement lisibles, on parvient même à distinguer un tracé arrondi formant le sommet d'une lettre qui a toutes les chances d'être un rhô. À partir de ce constat, Jean Bousquet suggère de lire πρώϊον plutôt que ἡ̣ρ̣ώιον. L'hypothèse de Bousquet offre deux avantages. D'une part elle donne un sens intelligible à la phrase (« ta mère pleure trop tôt ta jeunesse »), ce dont on est privé avec la lecture de G. Mihailov ; comment construire ἀμφιτάνυσσε κόνιν ἡρώιον ? Les deux substantifs à l'accusatif font en effet difficulté. D'autre part, cette lecture est acceptable au prix d'une correction minimale : rien de ce que l'on peut lire avec certitude ne se trouve modifié, seule la première lettre de la ligne, qui est par ailleurs impossible à distinguer sur la photographie de Mihailov, doit être corrigée.

L. 4 : [ἃ]ν : [ἢ]ν Mihailov. La forme [ἃ]ν est peut-être préférable à [ἢ]ν en raison de la généralisation du maintien de /a:/ dans l'inscription. Quoi qu'il en soit, on attend ici le pronom relatif.

Traduction :

Nausistratos, fils d'Hérakléidas, salut.

Elle-même, tout autour de ta dépouille, ta mère Matricha en versant des larmes, a répandu une poussière aride. Trop tôt, elle a pleuré ta charmante jeunesse que tu as quittée dans son éclat, à l'âge de vingt ans, et ton père Hérakléidas ne mène plus une vie exempte de peine ; il gémit longuement sur ta mort.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Au dernier pied du vers 4, la désinence de datif -ι ne forme pas une diphtongue par coalescence avec epsilon du thème de ἔτος, -εϊ est donc dissyllabique. L'iôta est la syllabe isolée de quantité indifférente du dernier pied du pentamètre.

Tous les /a:/ sont maintenus dans l'inscription, aussi bien dans la dédicace en prose avec l'anthroponyme Ἡρακλείδα (l. 2) que dans l'épigramme : Αὐτά, μάτηρ (v. 1) ; Μ̣ατρίχα, αὐχμηρὰν (v. 2) ; τεὰν ; ἥβαν (v. 3) ; [ἃ]ν (?), λανπομέναν (v. 4) ; Ἡρακλείδα̣ς (v. 5).

Le génitif du pronom personnel de deuxième personne présente la forme poétique σεῖο (v. 6). En revanche, dans le premier vers le datif pronom personnel de deuxième personne se présente sous la forme dorienne τοι.

Le seul renseignement que l'auteur de l'épigramme délivre concernant Nausistratos est sa jeunesse. L'adverbe [π]ρ̣ώιον (v. 3), la mention de la jeunesse ἥβα qualifiée de λανπομέναν puis l'indication de son âge sont les seuls éléments qui nous permettent de dresser le portrait du défunt. L'insistance sur la jeunesse d'un défunt est fréquente dans les épigrammes dédiées à des ἄωροι, témoins les inscriptions I.2.1. et I.7.1. qui n'évoquent des défunts que leur jeune âge sans faire leur éloge. Toutefois, ces deux dernières inscriptions sont dédiées à des défunts morts bien plus jeunes que Nausistratos. On était en droit d'attendre un éloge pour un jeune homme de vingt ans. Plutôt que de composer un éloge de ce dernier, l'auteur de l'épigramme s'est attaché à peindre la douleur de ceux qui lui ont survécu : ses parents. Les deux premiers vers sont consacrés à la douleur de la mère tandis que les deux derniers sont dédiés à la peinture du père de Nausistratos. Entre ces deux mouvements du texte, la jeunesse du défunt tient une position centrale : elle est la source des regrets de ses parents et la cause de leur stupéfaction face à cette mort survenue trop tôt, [π]ρ̣ώιον.

Dans les deux premiers vers qui peignent la douleur de Matricha, l'auteur insiste sur l'implication personnelle de celle-ci dans l'inhumation de son fils en employant en position initiale le pronom αὐτά, cataphorique de μάτηρ dont il est séparé par le groupe nominal τοι φθιμένωι. Cette présence de la mère autour de la dépouille de son fils trouve un écho dans son geste qui consiste à « répandre autour » (ἀμφιτάνυσσε) de sa dépouille la poussière aride. Le verbe ἀμφιτανύω est une rareté. Il est attesté avec une tmèse dans *Hymne homérique*, À

Hermès, v. 49 : ἀμφὶ δὲ δέρμα τάνυσσε βοὸς πραπίδεσσιν ἑῇσιν ; également dans *Anth. Pal.*, IX, 808, v. 3 : ἀγλαΐη δέ μοι ἀμφὶς ἀπειρεσίη τετάνυσται. Les deux derniers vers présentent la douleur du père, Hérakléidas. La mort de son fils marque une rupture dans la vie de cet homme. L'emploi du génitif absolu σεῖο καταφθιμένου (v. 6), se rapportant à la mort de Nausistratos, indique à la fois la rupture chronologique entre un passé sans trouble, ἄκλαυτον et une vie de deuil perpétuel et la cause du chagrin d'Hérakléidas.

I.9.2.

Musée archéologique de Bourgas, inv. 1182.

Aristôn

Plaque de marbre retrouvée dans la nécropole antique de Mesembria. G. Mihailov signale que le sommet de la plaque était décoré de ciselures, mais cette partie de la pierre est brisée (« Tabula marmorea, cuius pars superior anaglyphum continens nunc fracta est »). Dimensions : h. 0,030 m ; l. 0,42 m ; ép. 0,12 m ; h. des lettres entre 0,01 m et 0,012 m.

L'inscription est datée du Ier avant J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit. : *IGBulg*, vol. I-1, n. 344 (W. Peek, *Grabgedichte* 206 ; J.D. Beazly, *The Classical Review*, vol. 8, fasc. 3/4 (1958), p. 206-207 ; L. Robert, *Rev. Phil.*, vol. 33 (1959), 165-236 = *Op. Minora* V, p. 196-266, reprend le texte de de Mihailov à partir de la troisième ligne et commente l'attribution par le peuple d'une couronne à Aristôn le jour de sa mort ; *IGBulg*, vol. I-2, n. 344 avec photographie du monument Tabula 190, réédite le texte avec l'appui des commentaires et hypothèses de tous les éditeurs précédents.

Comm. : L. Vidman, *Listy Filologické*, vol. 80 (1957), p. 293, commente et interprète les vers 5 et 6 ; G. Dunst, *Deutsche Literaturzeitung für Kritik der internationalen Wissenschaft*, vol. 79 (1958), 761 (L. Robert, *Bull. épigr.*, 1960, n. 245 rappelle l'essentiel des commentaires des éditeurs successifs de l'inscription) ; R. Merkelbach, *ZPE*, vol. 9 (1972), p. 182, ne cite que la première moitié de l'épigramme pour illustrer le motif de la haine des populations grecques envers les populations autochtones que présente également l'inscription I.2.1.

1 Τὸ πρὶν μὲν πάτραι τε καὶ οἷς [ἑτάροι]σ̣ι̣ν̣ ἀ[ρήγων]
2 πο[λ]λάκις ἀντιπάλους κτείνας ἐνὶ προμάχοις
3 ἐχθομένοις Βεσσοῖσιν ἐναντί' ἐδάϊ' Ἀρίστων,
4 δεινὰ δ'ἐν ὑσμίναις ἔκλαγες ἀνδροφόνοις·
5 νῦν δ' ὅκ' ὁ δυσνίκατος ἐναντίος ἦλθέ τοι Ἅδας
6 οὐ λά̣[θ]ας ἐπέχεις δῶμ' Ἀχερουσιάδος,
7 ἀλλ' ἄ̣ρ̣ιστα κύδανε τὸν ἀντιπάλων ὀλετῆρα
8 ἀνέρα καὶ στεφάνοις δᾶμος ἔρεψε νέκυν·
9 ἁλίκα δ' ἐν ζωοῖς τε συνάρχοντες τῖον ἐσθλοί,
10 ταλίκα καὶ φθιμένωι τίμιά τοι τέλεσαν.

Comm. épigr. :

L. 1 : οἷς [ἑτάροι]σ̣ι̣ν̣ Beazly : οἷσιν̣ [φίλοισ]ιν ἀμ̣ύ̣ν[ων] Dunst. Compte tenu de la place vacante entre sigma du pronom relatif οἷς et alpha visible sur la place et compte tenu de la taille inférieure aux lettres de Φ et O, l'hypothèse de Beazly est plus probante.

ἀ[ρήγων] Beazly : ἀμ̣ύ̣ν[ων] Dunst. Beazly signale qu'à la fin de cette ligne on attend un participe présent (« the last word in the line can hardly be anything but a present participle »).

L. 6 : οὐ λά̣[θ]ας Dunst suivi par Mihailov[2] et L. Robert, *Bull. épigr.* : Οὐδαίας Beazly : οὐλα[ὶ] Mihailov[1]. On distingue nettement sur la photographie de Mihailov les lettres ΟΥΛ ; après lambda, il ne reste rien de la lettre si ce n'est deux points sur le bas de la ligne qui pourraient être l'extrémité des hastes verticales d'un alpha. Là où devrait se trouver le thêta de λά[θ]ας, la pierre est endommagée, impossible d'y lire quoi que ce soit. En revanche, la finale ΑΣ est parfaitement lisible. La lecture οὐλα[ὶ] de Mihailov ne convient pas pour le sens. Beazly propose Οὐδαίας, épithète de Perséphone dans Lycophron, *Alexandra*, v. 48 et v. 694. La solution de Dunst est préférable par sa simplicité et sa clarté, mais aussi parce qu'elle a des parallèles. Dans l'épigramme funéraire de Thessalonique, du IIe siècle av. J.-Chr., *IG* X 2.1., 368, v. 1 : Μοῖρα πικρή, **Λήθης Ἀχερουσίδος** ἔντροφε λυγρόν. Avec une structure similaire mais un complément au génitif différent, l'épigramme funéraire de Cnide, du Ier siècle av. J.-Chr., dédiée à Atthis, v. 11 : Οὐκ ἔπιον Λήθης Ἀϊδωνίδος ἔσχατον ὕδωρ.

Traduction :

Toi qui autrefois pour ta patrie et pour ceux que […] souvent tuais tes adversaires aux premiers rangs des batailles, face aux ignobles Besses tu luttais, Aristôn. Tu poussais de terribles cris de guerres à ces assassins. Aujourd'hui l'invincible Hadès s'est présenté face à toi, et ce n'est pas vers la demeure de l'oubli achéronien que tu te diriges, mais le peuple t'a distingué des plus grands honneurs, toi qui as tué tes adversaires, il a couronné ta dépouille. Tes collègues nobles officiers t'ont témoigné les mêmes hommages à ta mort que pendant ton existence.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. Au cinquième pied du vers 5, τοι s'abrège devant la syllabe initiale de Ἅδας pour former la dernière syllabe brève du dactyle ἦλθέ τοι. Au cinquième pied du vers 9, dans la syllabe τῖ- de τῖον, iota s'abrège en hiatus devant omicron ; les syllabes -τες τῖον forment le dactyle du cinquième pied.

Comme dans l'épigramme précédente, le traitement de /a:/ est le maintien : πάτραι (v. 1) ; δυσνίκατος (v. 5) ; Ἅδας (v. 5) ; λά̣[θ]ας (v. 6) ; δᾶμος (v. 8) ; ἁλίκα (v. 9) ; ταλίκα (v. 10). Ce traitement indique une influence du dialecte dorien, influence qui se constate également dans la forme de la conjonction de subordination ὅτε ici sous la forme dorienne ὅκ' (v. 5). La morphologie et le lexique empruntent quant à eux largement leur inspiration aux poèmes homériques : la désinence de datif pluriel est tantôt -οις : οἷς (v. 1), προμάχοις (v. 2), ἐχθομένοις (v. 3), ζωοῖς (v. 9), tantôt -οισι : [ἑτάροι]σ̣ι̣ν̣ (v. 1), Βεσσοῖσιν (v. 3). On retrouve ici une attestation au datif pluriel du poétique ὑσμίνη : ὑσμίναις (v. 4), déjà rencontré dans l'inscription I.1.2.

Aristôn a péri au combat, luttant pour sa patrie et ses concitoyens contre les Besses. Pour son courage au combat, le peuple l'a couronné à sa mort : στεφάνοις δᾶμος ἔρεψε νέκυν (v. 8). S'agit-il d'une guerre ou de plusieurs combats, l'adverbe πολλάκις (v. 2) suggère que Mesembria a eu affaire aux Besses à plusieurs reprises et qu'Aristôn a participé à tous ces combats pour défendre la cité. Qui sont ces Besses dont il est question dans l'épigramme ? H. Grégoire[126] indique que les Besses « venaient de la région du Rhodope, de la région où se trouve aujourd'hui le point de contact entre les frontières de la Grèce, de la Bulgarie et de la Serbie (Macédoine orientale). […] Les Besses la quittèrent émigrant vers le Nord au Ier siècle av. J.-Chr., après la défaite que leur infligea Varro Luculus en 73 ; et surtout après que Crassus (29 avant J.-Chr.) leur eut pris leurs terres pour les donner à leurs ennemis, les Odryses de Thrace. […] Les Besses en Scythie Mineure, sont des colons officiels, tout comme les Romains ». Ovide, en exil à Tomis, nous renseigne sur le caractère belliqueux des tribus peuplant ces régions de la mer Noire, dont les Besses font partie, dans *Tristes*, III, 10, v. 5 :

Sauromatae cingunt, fera gens, Bessique Getaeque.

Plus loin, Ovide évoque les manœuvres guerrières auxquelles s'adonnaient ces peuplades :

Protinus æquato siccis Aquilonibus Hitro
55 inuehitur celeri barbarus hostis equo ;
hostis equo pollens longeque volante sagitta
uicinam late depopulatur humum.
Diffugiunt alii, nullisque tuentibus agros,
Incustoditæ diripiuntur opes,
Ruris opes paruæ, pecus et stridentia plaustra
60 et quas diuitias incola pauper habet.

Au-delà du désespoir du citoyen romain exilé regrettant sa vie passée derrière les murs de la cité éternelle, Ovide nous renseigne sur le *modus operandi* des peuplades des rives ouest de la mer Noire. Ces derniers partiquaient le harcèlement, le brigandage à l'encontre des cités hellènes sises sur les rives de la mer Noire. Cette méthode de porter l'assaut est en accord avec le témoigage de la vie d'Aristôn : S'il a lutté souvent au front (πο[λ]λάκις […] ἐνὶ προμάχοις), c'est qu'il luttait contre des peuples qui harcelaient fréquemment les populations installées dans ces régions. En revanche, la vie d'Aristôn contredit le « nullis tuentibus » d'Ovide, à tout le moins en ce qui concerne la cité de Mesembria.

Si Aristôn a tué beaucoup de ces ignobles Besses (ἐχθομένοις Βεσσοῖσιν), il a fini par succomber au combat quand il s'est trouvé face à l'invincible Hadès (δυσνίκατος […] Ἅδας). Le courage dont il a fait preuve durant son existence lui vaut de ne pas être soumis à l'oubli de l'au-delà, οὐδὲ λᾴ[θ]ας […] Ἀχερουσιάδος. La valeur qu'a montrée Aristôn durant son existence est donc la cause d'un statut particulier dans l'au-delà. Ce statut n'est pas précisé dans l'inscription, on pourrait s'attendre à ce qu'Aristôn soit un défunt héroïsé, ce qui n'est pas

[126] Grégoire (H.). « La romanisation des bouches du Danube. Suite et fin », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 11, fasc. 3-4 (1932), P. 599-625.

précisé, mais il reçoit mais après sa mort des honneurs rendus par la cité (καὶ φθιμένωι τίμιά τοι τέλεσαν).

I.10.1.

Fragment d'épigramme d'un anonyme

Aucune description du monument.

Peek date le monument au Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : M. Mirtschev, *Izvestiâ na Varneskoto arheologičesko družestvo*, vol. VIII (1951), p. 14, n. 31 avec fac-similé (*GVI* 1235).

1 [Μύ]ρεο μοιριδίην τε [˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘ – ˘]
2 πένθεα καὶ στυγερὴ[ν ? – ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
3 Κέκροπος ἐκ γυάλων Διο[– ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
4 θυμὸν ἐν ἀμφιλόγοις δ[– ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
5 πρὶγ γὰρ ἔϐης Ἀχέροντα καὶ ε[– ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
6 μουνώσας ἐτέων τρὶς [δεκάδας ? ˘ ˘ –]

Comm. épigr. :

Le texte est très lacunaire, trop pour oser proposer des restitutions qui seraient toutes, au mieux, arbitraires. W. Peek édite trois distiques élégiaques sans la moindre lacune, mais rien n'assure qu'il touche au texte d'origine. Malgré les lacunes du texte, on peut déterminer que le monument était destiné à un homme qui laisse, semble-t-il, une veuve : v. 5-6 : ἔϐης […] μουνώσας « tu es parti en laissant seul(e) », avec peut-être un nom féminin à la fin du vers 5 ? L'injonction initiale Μύρεο peut s'adresser à la veuve du défunt ou au passant, comme assez souvent dans les épigrammes funéraires.

Traduction :

Pleure l'infortunée […] la douleur et l'affligeante […]. Des vallées cécropéennes, Dio[…] la peine, dans les conflits […] avant que tu ne descendisses vers l'Achéron […] ayant laissé seul(e ?), (ayant vécu) trois décennies (?).

D'après les vestiges de l'inscription, il semble que l'épigramme soit composée de trois distiques élégiaques. Les vers 2, 4, 6 présentent des coupes compatibles avec le pentamètre. Les vers impairs doivent être des hexamètres : aux vers 1 et 5, coupe trochaïque ; le vers 3 commence par trois dactyles, avec une coupe trihémimère après la longue.

La langue de l'inscription présente de nombreux traits afférents à la κοινή homérique. Les hiatus sont tous maintenus : l'hiatus /eo/ est maintenu dans la deuxième personne de la voix moyenne de l'impératif [Μύ]ρεο (v. 1) ; l'hiatus [eɔ:] dans le neutre, thème en -s ἐτέων (v. 6) ; enfin le hiatus /ea/ dans un autre thème en -s πένθεα (v. 2). Au niveau des graphies, on constate la notation de l'assimilation partielle de la nasale [n], alors notée Γ devant la dorsale [g] dans la séquence πρὶγ γὰρ (v. 5).

Le texte de cette épigramme à la première personne étant très lacunaire, peu de renseignements nous sont livrés sur le défunt, son existence, les causes de sa mort. Il s'agit d'un homme, on peut le supposer d'après le genre masculin du participe μουνώσας (v. 6), si bien sûr le référent de ce participe est le défunt. Son âge en revanche est incertain. Quelques éléments nous permettent de songer qu'il n'est pas mort à un âge fort avancé. Le premier vers est une invitation lancée au passant à considérer le caractère tragique de son destin (μοιριδίην […] πένθεα καὶ στυγερὴν) ; ces plaintes sont l'apanage des épigrammes dédiées à des êtres dont la mort paraît précoce, qu'il s'agisse d'enfants, ou de jeunes adultes. On peut également supposer que le défunt laisse derrière lui une épouse ou un parent qui se retrouve seul du fait de l'emploi du participe μουνώσας (v. 6), dont le complément est toujours un nom de personne.

La mention Κέκροπος ἐκ γυάλων (v. 3) évoque la terre de l'Attique et en particulier la cité d'Athènes elle-même. Le défunt en est-il originaire ? Cet homme aurait fait le voyage jusqu'à Odessos (pour quelle raison, nous l'ignorons), avant d'être descendu sur les rives de l'Achéron (πρὶγ γὰρ ἔϐης Ἀχέροντα). Les causes de la mort nous sont elles aussi inconnues.

Il n'est pas fait mention dans cette inscription d'une quelconque croyance en une survie du défunt après son trépas, en revanche, il y a là une première évocation dans le présent corpus d'un fleuve, qui par synecdoque[127] désigne les enfers : l'Achéron. Mais l'Achéron est semble-t-il, une détermination particulière de l'enfer. Le fleuve est une représentation des souffrances dans l'au-delà[128]. Sans être précise, la géographie des enfers dans cette inscription permet d'aborder un aspect spécifique du monde infernal.

I.10.2.

Aristoklès

Stèle de marbre de type *naïskos*, ornée d'un relief funéraire représentant le défunt en cavalier héroïsé chevauchant sa monture. Le cheval galope vers la droite, où est sculpté un autel. Devant l'autel se trouve un serviteur présentant des offrandes avec à ses pieds un chien regardant vers la gauche en direction cheval sous lequel se trouve sculpté un autre chien.

[127] Pauly-Wissowa *s. v.* Acheron : « Demgemäss wird A. von den Dichtern, besonder von den alexandrinischen und römischen, oft als Bezeichnung für die Unterwelt gebraucht ».

[128] Pauly-Wissowa *s. v.* Acheron : « Seit der ältesten Zeit wird A. von ἄχος abgeleitet, er ist der Fluss des Wehs in den Volkvorstellung, bei Dichtern und in den theologischen Speculationen ».

L'inscription est gravée de part et d'autre du relief : la première ligne est la dédicace, en prose ; en dessous, l'épigramme funéraire. Dimensions : h. 0,75 m ; l. 0,60 m ; ép. 0,085 m.

Le monument est daté du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, n. 335 avec photographie Pl. 107 (W. Crönert, *JÖAI*, vol. XI (1908), p. 106 ; G. Mihailov, *IGBulg*, vol. I-2, n. 220, avec photographie Pl. 115 ; W. Peek, *Philologus*, vol. LXXXVII (1932), p. 230, n. 5 et plus complet *GVI* 982 ; R. Merkelbach, *ZPE*, vol. IX (1972), p. 186-187 ; Pfuhl-Möbius 1418 avec photographie Pl. 206).

Comm : sur la forme verbale ἀποστέφετε, cf. R. Merkelbach, *ZPE*, vol. IX (1972), p. 186-187.

1		Ἀριστοκλῆς Ἕλληνος ἥρως, χαῖρε.
2	vers 1	Ἐξ ἀγαθῶν γονέων παῖς ὀρφανός, ὦ παροδεῖτα,
2-3	vers 2	λειφθεὶς | τὴν φθονερὴν εἶδον ἐγὼ Νέμεσιν,
3-4	vers 3	ὀκτωκαιδεκέτης, θαλά|μων ἀμύητος ἄτεκνος·
4	vers 4	οὗ κεῖται κατὰ γῆς σῶμα μαραινόμενον |
5	vers 5	δαίμων αἰδέσθητι, κακῶν θρήνων ἀκόρητε, |
6	vers 6	ψυχῇ θ' ἡρώων πένθος ἀποστέφετε.

Comm. épigr. :

L. 6 : ἀποστέφετε, la pierre. Le texte I.10.3., v. 5-6 présente de nombreuses similitudes : l'invective adressée à la divinité, le vocabulaire est semblable (αἰδέσθητι / ἐπαιδέσθητι) et l'on y retrouve la même notation de la diphtongue AI (ἀποστέφετε / ἀποστρέφετε).

Traduction :

Aristoklès fils défunt d'Hellen, salut.

Fils orphelin de ses nobles parents, ô passant, j'ai vu, moi, la funeste Némésis à l'âge de dix-huit ans, sans avoir connu de chambre nuptiale, sans enfant. Mon corps flétri repose sous terre. Ciel, honte à toi et ta soif des maudits chants funèbres, et pour l'âme des héros le deuil se dépouille de sa couronne.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion en est irréprochable.

Au premier vers dans la forme παροδεῖτα, le digramme EI note la voyelle /i:/. Le digramme note d'autre part /e:/ dans εἶδον (v. 2) et κεῖται (v. 4). Autre altération graphique : E note la diphtongue αι dans le verbe ἀποστέφετε. Enfin, au dernier vers de l'épigramme, la lettre Θ note soit l'enclitique τε soit la conjonction δέ[129], dont l'epsilon est élidé devant êta.

[129] La notation Θ pour la conjonction δ(έ) devant voyelle aspirée est attestée dans le présent corpus, par exemple dans l'inscription II-7.2.2. où cette graphie pour δ(έ) est employée plusieurs fois.

Le mort est héroïsé. Ce statut de héros obtenu par Aristoklès après sa mort est signalé non seulement par l'emploi du substantif ἥρως[130] (l. 1 et v. 6) mais aussi par la présence d'un relief funéraire représentant un cavalier[131]. Cette héroïsation du défunt lui donne accès à l'immortalité dans l'au-delà. C'est, nous semble-t-il, le sens porté par le dernier vers de l'épigramme : il n'est pas de deuil mené pour l'âme des héros, car cette dernière est impérissable. Après la valeur de Méidias (I.6.3.) qui transcende les bornes de son existence terrestre et après l'accès au statut de « bienheureux » de Xénô et son époux (I.8.1.) grâce à leur εὐσέβεια, l'héroïsation d'Aristoklès nous offre une nouvelle vision de la survie après le trépas, à travers une immortalité divine. L'héroïsation d'un jeune homme à l'existence si brève, qui ne semble pas avoir accompli le moindre exploit guerrier ou athlétique peut paraître paradoxale si l'on se fonde sur notre définition moderne du héros et de l'héroïsme. Pour C. O. Pache, qui a analysé les héroïsations d'enfants, la plupart des héros sont honorés à travers un culte pour s'être illustrés par leurs prouesses guerrières, pour avoir fondé une cité, fondé une lignée, une dynastie, mais « some heroes can also be defined in terms of their deaths — violent, unjust or miraculous — rather than in terms of their behavior when alive, so that their personalities and lives do not always conform to our modern definition of heroism »[132]. Aristoklès correspond pleinement à la définition ancienne des êtres héroïsés, qui ont subi un sort injuste et cruel.

Liée à la cruauté du sort d'Aristoklès, la présence de la déesse Némésis est une rareté dans une épigramme funéraire[133]. C'est la divinité vengeresse Némésis qu'Aristoklès rend responsable de sa mort. Ce sont d'ordinaire les Moires, Hadès, ou encore Arès lorsqu'il s'agit de combattants, qui sont incriminés. En l'occurrence, Aristoklès, orphelin, mort dans la fleur de l'âge à dix-huit ans, a bien l'air d'avoir été la proie de l'acharnement de Némésis.

Derrière question soulevée par le raisonnement qui précède : Aristoklès est-il décédé de mort violente ? L'épigramme, comme souvent à ce propos, est avare de détails concernant la mort du jeune homme, seul le vers 4 pourrait contenir un indice à travers le syntagme σῶμα μαραινόμενον. Nous pensons que la flétrissure du corps d'Aristoklès n'est pas le résultat de la décomposition de son corps défunt, mais la dégénerescence de son corps assailli par la maladie. En effet, le verbe μαραίνω, et plus particulièrement encore la voix moyenne de ce verbe, μαραίνομαι, connaît de nombreux emplois évoquant les corps succombant à la maladie. Les attestations de μαραίνομαι sont légion, que ce soit dans la poésie ou dans la prose. Citons quelques occurrences. Dans l'*Alceste* d'Euripide, le personnage d'Alceste, se sacrifiant en lieu et place d'Admète son époux, est décrite en deux endroits comme une femme qui succombe à une maladie : v. 202 : « […] φθίνει γὰρ καὶ **μαραίνεται** νόσῳ » et v. 233-237 : « βόασον ὦ στέναξον ὦ / Φεραία χθών, τὰν ἀριστὰν ⟨πᾶσαν⟩ / γυναῖκα **μαραινομέναν** / νόσῳ κατὰ γᾶς

[130] P. Chantraine dans le *DELG*, *s. v.* ἥρως dit que si ἥρως « est un terme de politesse usité pour les « héros » d'Homère […] « héros » comporte également une signification religieuse attestée après Homère : « demi-dieu (déjà chez Hésiode) « dieu local » ; il s'agit d'un culte funéraire et le plus souvent d'un humain divinisé, comme Thésée, ou même Sophocle ».

[131] À propos du rapport entre le « cavalier thrace » et l'héroïsation, cf. Alexandrescu-Vianu (M.). « Remarques sur l'héroïsation thrace », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 6 (1980), p. 102 : « Il y a donc héroïsation du défunt qui trouve son expression iconographique à travers l'image du cavalier. […] Cette idée, rendue par la notion *héros*, est déjà associée à l'iconographie du cavalier dans le monde grec micrasiatique ».

[132] Pache (C.O.). *Baby and Child Heroes in Ancient Greece*. Urbana, 2004, p. 1.

[133] Némésis n'est pas attestée ailleurs dans ce corpus, sauf dans une inscription de Sidon, III.5.1.

χθόνιον παρ' Ἅιδαν ». Thucydide, faisant la relation de la peste qui frappa Athènes, notait avec stupéfaction que les Athéniens affectés ne succombaient pas à la maladie au moment où elle montrait le plus de virulence ; il emploie alors le verbe μαραίνομαι pour désigner cet affaiblissement qui, à la grande surprise de l'historien, n'affectait pas les corps douloureux : *Guerre du Péloponnèse*, II, 49, 6 : « Καὶ τὸ σῶμα, ὅσονπερ χρόνον καὶ ἡ νόσος ἀκμάζοι οὐκ **ἐμαραίνετο**, ἀλλ' ἀντεῖχε παρὰ δόξαν τῇ ταλαιπωρίᾳ ». Appien, dans le *livre Syriaque* décrivant le diagnostique des inquiétants symptômes de Stratonikè frappée par la maladie d'amour, emploie lui aussi le verbe μαραίνομαι pour désigner l'affaiblissement du corps occasionné par le mal : *Livre Syriaque*, 59, 312 : « ὡς δὲ ηὗρεν ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων σβεννύμενον ἀεὶ τὸ σῶμα καὶ **μαραινόμενον** ὁμαλῶς ». À travers ces exemples[134], il est patent que le verbe μαραίνομαι évoque l'affaiblissement du corps sous l'effet nocif d'une maladie ou d'un événement qui lui est étranger. Ainsi pensons-nous que le groupe nominal σῶμα μαραινόμενον de l'épigramme d'Aristoklès est une indication subtile de la cause de la mort du jeune homme : il a succombé à une maladie. De quel mal était-il atteint, μαραινόμενον n'est malheureusement pas assez précis pour le déduire.

I.10.3.

Dioskouridès

Stèle de marbre ornée de colonnes, d'un fronton, d'acrotères et d'un relief représentant un banquet funéraire. Les inscriptions sont disposées en trois endroits sur la pierre : la dédicace est gravée au-dessus du relief, l'épigramme en dessous et sous l'épigramme elle-même a été gravé le mot χαῖρε, en lettres plus grandes. Dimensions : h. 0,80 m ; l. 0,50 m ; ép. 0,09 m ; h. des lettres 0,022 m pour la dédicace et 0,01 m pour le reste de l'inscription.

Le monument, dont l'inscription semble de la même main que I.10.2., date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : H. Danov, *Bulletin de l'institut archéologique bulgare*, vol. XI (1937), p. 203-206, n. 10 avec photographie Fig. 185 et 186 (*GVI* 719 et *Grabgedichte* 288 ; G. Mihailov, *IGBulg*, vol. I, n. 221 ; R. Merkelbach, *ZPE*, vol. IX (1972), p. 186-187 ; Pfuhl-Möbius 1699 avec photographie Pl. 248).

1		Διοσκουρίδης Ἡρακλείδου.
2	vers 1	Ἀρτίγαμος, σώφρων, νέος, ἤπιος, ὦ παροδεῖτα,

[134] Pour ajouter des arguments en faveur d'un lien entre μαραίνομαι et la dégénérescence du corps atteint de maladie, nous pourrions évoquer les dérivés nominaux de μαραίνω, tel que μαρασμός qui signifie « consomption », cf. Skoda (F.). « Le *marasme* dans les textes médicaux grecs. Sens et histoire du mot », *REG*, vol. 107 (1998), pp. 107128.

3	vers 2	ἐξ ἀγαθῶν γονέων, ἦθος ἄμεμπτον ἔχων
4	vers 3	κεῖται νῦν πάτρῃ πεπο⟨θη⟩μένος· ἡ δ’ ἀπὸ παστῶν
5	vers 4	χηρεύει νύμφη νυμφίον ἐν θαλάμοις.
6	vers 5	Ὦ Φθόν’, ἐπαιδέσθητι· καλοὶ θνήσκουσι πρὸ μυρῶν,
7	vers 6	τῶν δὲ κακῶν αἰεὶ πένθος ἀποστρέφετε.
8		Χαῖρε.

Comm. épigr. :

L. 4 : πεπο⟨θη⟩μένος Peek.

Traduction :

Dioskouridès, fils de Hérakléidès.

Il était fraîchement marié, honnête, jeune, affable, ô passant, né de nobles parents, son comportement était irréprochable, maintenant il repose regretté par sa patrie ; débarrassée de ses atours nuptiaux, sa jeune épouse reste séparée de son jeune époux, chez elle. Ô Jalousie, honte à toi : les hommes de bien meurent avant l’heure, tandis que toujours le deuil se détourne des méchants.

Adieu.

L’épigramme est composée de trois distiques élégiaques dont la scansion ne présente aucune irrégularité.

La phonétique présente quelques faits intéressants, notamment à travers des graphies particulières. Comme dans l’inscription précédente, nous constatons que la diphtongue αι est graphiée E dans une occurrence : ἀποστρέφετε (v. 6). le digramme EI est employé pour noter la voyelle /i:/. Dernier fait notable, la graphie Y est utilisée pour noter la diphtongue οι dans μυρῶν (v. 5). C’est ici la seule attestation dans le présent corpus de cette graphie pour la diphtongue οι[135].

Dioskouridès est un jeune homme, tout comme l’était Aristoklès dans l’épigramme précédente. Les adjectifs ἀρτίγαμος et νέος du premier de l’épigramme sont assez explicites à ce propos. Il n’est cependant pas qualifié de ἥρως comme l’était Aristoklès, quoique leur destin présente beaucoup de similitudes : ils sont tous deux morts dans la fleur de l’âge et nés de parents dits « ἀγαθῶν ». Cependant, Dioskouridès a connu le mariage, et son existence ne

[135] Pour la graphie υ de la diphtongue οι, cf. Lejeune (M.). *Phonétique historique du grec ancien et du mycénien*, § 243 : « À partir du IIIe siècle, οι fait place régulièrement à υ sur les inscriptions béotiennes : τυς αλλυς προξενυς κη ευεργετης (att. τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ εὐεργέταις). — Ici encore, le béotien est en avance sur les autres parlers. Rares sont, dans la κοινή, à partir du IIe siècle, les flottements entre οι et υ qui annoncent la réduction de la diphtongue. À l’époque byzantine, cette réduction est acquise et οι se prononce *ü*. C’est vers le IXe siècle que cet *ü* passera à *i*, prononciation moderne de οι. »

semble pas avoir connu autant de vicissitudes que celle d'Aristkolès (vicissitudes qui étaient suggérées par la présence de Némésis dans son épigramme funéraire).

Dioskouridès n'a pas goûté longtemps aux joies du mariage. L'adjectif composé ἀρτίγαμος (v. 1), signale d'emblée la courte durée du mariage de Dioskouridès. Plus loin la description de sa jeune épouse (νύμφη[136]) confirme et développe même le sens son statut de ἀρτίγαμος. À peine a-t-elle ôté son voile nuptial (ἀπὸ παστῶν[137]) qu'elle se voit séparée de son jeune époux (νυμφίον).

Cette inscription présente de nombreux faits en commun avec la précédente, tant et si bien que l'on peut supposer que les deux inscriptions sont l'œuvre d'un même auteur. Le lexique est sensiblement le même, notamment pour les deux derniers vers qui présentent un parallèle intéressant : αἰδέσθητι et ἀποστέφετε dans I.10.2., ἐπαιδέσθητι et ἀποστρέφετε dans I.10.3. Le cinquième vers des deux inscriptions porte une même récrimination à l'égard de la divinité responsable du trépas, un appel à la honte d'avoir tué un être innoncent et jeune. Le développement de cette idée est cependant quelque peu différent dans les deux inscriptions. Dans I.10.2., l'ensemble du cinquième vers a pour sujet la divinité : le premier hémistiche l'invite à avoir honte, tandis que le second hémistiche détermine son insatiabilité destructrice (ἀκόρητε). En revanche, dans l'inscription I.10.3., seul le premier hémistiche a pour sujet la divinité, alors qualifiée de jalouse (Ὦ Φθόν'), mais le second hémistiche tente de justifier l'injustice de mourir avant l'heure par un apophthegme : « ceux que les dieux aiment meurent jeunes » (καλοὶ θνήσκουσι πρὸ μυρῶν). Cette sentence est une adaptation tragique d'un vers comique de Ménandre, *Δὶς ἐξαπατῶν*, fr. 3 (111) : « ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήισκει νέος »[138]. Le dernier vers de l'inscription est une variation de celui de l'inscription précédente : dans I.10.2., pour le défunt héroïsé, irréprochable et de surcroît mort avant l'heure, le deuil n'est pas de mise (« ψυχῇ θ' ἡρώων πένθος ἀποστέφετε ») ; en revanche, dans I.10.3., les hommes de bien sont condamnés à mourir avant l'heure (« καλοὶ θνήσκουσι πρὸ μυρῶν ») tandis que les « méchants » ne sont pas honorés par le deuil de leurs proches (« τῶν δὲ κακῶν αἰεὶ πένθος ἀποστρέφετε »).

I.11.1.

Léôxos

Plaque de marbre retrouvée sur le site de la nécropole d'Olbia du Pont, brisée du haut et du bas. Deux des faces sont ornées d'un relief : l'une où est représentée un jeune homme nu, et sur l'autre un jeune guerrier portant un goryte à sa ceinture et un arc. Les deux autres faces portent les inscriptions : d'une part l'épigramme et de l'autre la dédicace, dont il ne reste que

---

[136] Sur le sens de νύμφη, cf. I.2.2., commentaire p. 44.

[137] Sur le sens de παστός, cf. *DELG*, *s. v.* πάσσω : « le m. παστός en grec hell. un voile [à l'origine voile brodé ou tapisserie] (Hérod. 4,56) dais déployé au-dessus de la mariée ».

[138] Plaute, *Bacchidae*, v. 816-817 reprend ce vers de Ménandre et nous livre par la même occasion sa dimension comique : les dieux tuent ceux qu'ils aiment car vieillir, c'est devenir un fardeau pour soi-même et pour les autres.

cinq lettres. Dimensions : h. de 0,66 m d'un côté et de 0,47 m de l'autre ; l. 0,36 m ; ép. 0,12 m.

Le monument date du Ve siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, n. 36 avec fac-similé mais sans retranscription du texte (F. Bechtel, *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, n. 5552 ; P. Krüger, *Bulletin de l'académie russe d'histoire de la culture matérielle* (1925), p. 91-93 d'où *SEG*, vol. III, n. 59 *GVI* 1172 ; Pfuhl-Möbus 11) *CEG* I 173 ; L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*, n. 44 avec fac-similé.

Comm. : Ad. Wilhelm, *Beiträge zur griechischen Inschriften kunde*, p. 205-208.

1 [¯ ˘ ˘ ¯ ἕστ]ηκα, λέγω δ' ὅτι τῆλε πόλε̣[ως] |
2 [¯ ˘ ˘ ¯ κεῖτ]α̣ι Λέωξος ὁ Μολπαγόρε̣[ω]

Comm. épigr. :

L. 1 : plusieurs éditeurs ont tenté de combler la lacune au début du vers : [ἐνθάδε σῆμ' ἕστ]ηκα Krüger : [Μνῆμ' ἀρετῆς ἕστ]ηκα Dubois. En fin de vers πολέ[ως] est selon Dubois « une graphie prosaïque de la forme homérique πόληος. Ad. Wilhelm suggérait de lire πόλειως, tandis que Krüger retranscrivait πόλε[ώς που].

L. 2 : [ἐν Σκυθίῃ κεῖ]ται Krüger : [εἰν ἀλί που φέρετ]αι Ad. Wilhelm : [οὐλόμενος κεῖτ]α̣ι Dubois.

Traduction :

[…] *je me dresse, je dis que repose loin de sa patrie […] Léôxos fils de Molpagorès.*

L'épigramme semble être composée d'un distique élégiaque. Le vers 1 se présente comme un hexamètre privé de son début, avec coupe trochaïque après [ἕστ]ηκα. Le vers 2 peut être un pentamètre, mais il faut en ce cas que la syllabe initiale de Λέωξος soit scandée en pratiquant la synizèse de -εω- afin de former la première syllabe du quatrième pied du pentamètre. De même la syllabe finale de Μολπαγόρε̣[ω] doit être scandée avec synizèse pour former le dernier pied du pentamètre et. La scansion de l'épigramme est la suivante :

¯ ˘ ˘ | ¯ ¯ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘
¯ ˘ ˘ | ¯ ¯ | ¯ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘ ˘ | ¯

L'épigramme de Léôxos, du fait de sa brièveté, ne contient que peu de faits notables sur le plan phonétique. D'un point de vue morphologique, on peut noter le génitif en -εω d'un thème masculin en -ᾱ dans l'anthroponyme Μολπαγόρε̣[ω] (v. 2), avec synizèse de -εω. On peut remarquer également la métathèse de quantité et d'aperture dans le génitif du nom πόλις dans le premier vers de l'inscription : πόλε̣[ως].

Léôxos est décédé loin de sa patrie comme nous l'indique le syntagme τῆλε[139] πόλε̣[ως] (v. 1) ; on peut supposer que dans les lacunes de l'inscription, la cité ou la région d'où était originaire Léôxos était indiquée.

Le nom Λέωξος est d'après Ad. Wilhelm un hypocoristique pour Λεώξενος. Il étaie son hypothèse en mentionnant d'autres exemples d'hypocoristiques formés à l'aide d'un procédé similaire[140]. L'anthroponyme Μολπαγόρε̣[ω], est bien attesté, notamment à Milet, mais également dans le royaume du Bosphore où l'on en recense trois attestations. A. Avram signale que ces anthroponymes en Μολπ- « font leur apparition pour la première fois à Apollonia »[141]. Il fait la liaison entre les anthroponymes en Μολπ- et les Μολποί, prêtres d'Apollon à Milet[142]. En revanche, le nom Λέωξος n'est attesté que dans cette seule inscription.

I.11.2.

Épikratès

Plaque de marbre blanc trouvée dans une citerne antique aux abords d'Olbia. L. Dubois ajoute que « la pierre paraît avoir été entaillée, sur les côtés verticaux, pour permettre l'installation de crampons destinés à la fixer ». Dimensions : h. 0,105 m ; l. 0,175 m ; ép. 0,035 m.

Monument datant du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : Y. I. Kozub, A. A. Beletsky, *Vestnik drevneij istorii*, vol. CXXXIX (1977), p. 172-175 avec fac-similé d'où *SEG*, vol. XXVII, n. 444 (*CEG* II 734 ; L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*, n. 45 avec fac-similé).

1-2	vers 1	Ὠπίκρατες, μνημεῖον ἔχει̣[ς] | παῖς Ἰσοκράτεος ἐὼν |
3-4	vers 2	τύμβογ καὶ στήλην | μνῆμά τε ἄνωρος ἐών.

---

139 cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, §569 : « l'adverbe τῆλε « au loin » se comporte souvent comme une préposition dans la langue homérique. Mais cet usage n'a pas survécu jusqu'à l'attique et, dans l'épopée même, on voit τῆλε suivi du génitif être précisé et soutenu par ἀπό ou par ἐκ. »

140 Wilhelm (Ad.). *Beiträge zur griechischen Inschriften kunde*, p. 207 : « Der Name Λέωξος in der nächsten Zeile wird nicht, wie Bechtel wollte, auf das apellativum λεωξόος, « Steine glättend », zurückzuführen sein ; er verhält sich, denke ich, zu dem sonst nicht bezeugten Λεώξενος (aber Ξενόλαος ist bekannt) wie Λέωτος Ath. Mitt. XIII 319 zu Λεώτιμος GP S. 185, Μένετος zu in Eretria Μένετιμος (*sic*) oder Ὕψιτος GP S. 271, […] zu Ὑψίτιμος. »

141 cf. Avram (A.). « Sur quelques noms d'Apollonia du Pont ». *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names presented to Elaine Matthews*, Catling (R.W.V.), Marchand (F.) éds., p. 375-376.

142 Ce qui explique la raison pour laquelle Milet fournit le plus grand nombre d'attestations du nom Μολπαγόρης (et Μολπαγόρας). D'après *LGPN*, Μολπαγόρης y est attesté à six reprises ; Μολπαγόρας l'est cinq fois.

Traduction :

Ô Épikratès, fils d'Isokratès, tu possèdes un monument, un tombeau, une stèle et aussi une épitaphe, quoique tu sois bien trop jeune.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque. L'héxamètre ne peut être correctement scandé que si l'on pratique des synizèses[143] pour la syllabe finale de l'anthroponyme Ἰσοκράτεος et pour le participe ἐὼν. Ainsi, -εος ἐων forment en un spondée le sixième pied de l'hexamètre[144]. En revanche, dans le pentamètre, le participe ἐών n'est pas affecté par la synizèse. En effet, -νωρος ἐ forment en un dactyle le cinquième pied et -ών forme le dernier pied du pentamètre. Dans ce même vers, l'élision d'epsilon de l'enclitique τε devant α est nécessaire pour former le quatrième pied : μνῆμα τε ἀ- forment ainsi un dactyle.

La forme Ὠπίκρατες (v. 1) est une crase de ὦ avec le vocatif de l'anthroponyme Ἐπικράτης. Le maintien de l'hiatus /eo/ dans l'anthroponyme Ἰσοκράτεος (v. 1) ne représente peut-être qu'une graphie archaïsante. En effet, comme nous l'avons dit, la scansion nécessite de pratiquer là une synizèse.

Dans le substantif τύμϐογ (v. 2) la nasale N est partiellement assimilée à la dorsale K, initiale de la conjonction de coordination καὶ. La nasale N est alors graphiée Γ

L'auteur emploie par deux fois la forme ionienne du participe présent de εἰμί, ἐών à la fin du premier vers ainsi qu'a la fin du second.

Le substantif qui détermine le caratère précoce de la mort d'Épikratès est ἄνωρος et non le substantif plus usuel ἄωρος. Le sens d'ἄνωρος ne semble pas être différent de celui d'ἄωρος. Chantraine[145] signale cependant que le substantif ἄνωρος désigne précisément un être « qui n'est pas nubile ». Ἄνωρος n'est attesté que dans cette épigramme du présent corpus.

Le monument funéraire dans cette courte épigramme est nommé de trois manières différentes : μνημεῖον dans le premier vers et τύμϐογ, στήλην et μνῆμα dans le second. Il est bien difficile de déterminer à quelle réalité se rattache exactement chacun de ces trois termes : on peut supposer que μνημεῖον désigne le monument dans son ensemble, tandis que les trois termes suivants représentent une partie de ce monument : τύμϐογ, le tombeau où est enseveli le corps du défunt ; στήλην la pierre, dressée, qui porte l'inscription ; μνῆμα peut désigner l'inscription elle-même qui conserve la mémoire de l'existence terrestre du défunt.

---

[143] À propos des synizèses affectant le groupe -εω, cf. Lejeune (M.). Phonétique historique du mycénien et du grec ancien, § 285 : « La synizèse n'est pas notée dans l'écriture ; elle n'est mise en évidence que par la scansion des textes poétiques. […] La langue homérique présente d'assez nombreuses synizèses. Les textes poétiques étant notre seule source d'information, nous ne savons dans quelle mesure les synizèses sont des artifices métriques, dans quelle mesure elles reposent sur l'usage de la langue parlée. »

[144] Sur l'emploi des synizèses comme expédients métrique, cf. Christ (W.). *Metrik der Griechien und Römer*, § 38, p. 28.

[145] *DELG, s. v.* ὥρᾱ.

I.11.3.

Parthénis

Stèle de marbre blanc, ornée d'un relief dont seul un petit morceau de la partie inférieure demeure, trop peu pour identifier ce qui y était représenté (*SEG*, vol. XXXVIII, n. 754). Dimensions : h. 0,51 m ; ép. 0,085 m ; h. des lettres 0,015 m.

Monument du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : V. I. Denisova, *Sovetskaya Archeologia*, vol. I (1989), p. 251-256 (*SEG*, vol. XXXVIII, n. 754 ; L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*, n. 46 avec fac-similé).

1 Μάνυε καὶ τὸν ἐμὸν, στάλα, μόρον· οὐ γὰ[ρ ἔτι εἰμι].
2 Πατρὸς Ἀριστάρχου χῆρον ἔθηκα βίον
3 Παρθενὶς οὐδ' ἀρετᾶς ὥρας ἐπὶ τέρμα μολοῦσα,
4 ἑπταετιζομένα μοῖραν ἔχω βιότου.

Traduction :

Avertis aussi de mon sort, stèle, car je ne suis plus. J'ai endeuillé l'existence de mon père Aristarkos, moi Parthénis, et sans atteindre le terme de l'épanouissement de ma beauté, à sept ans j'obtiens le destin funeste de mon existence.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques qui ne présentent aucune irrégularité ni difficulté. Dans le premier vers, une coupe penthémimère après τὸν ἐμὸν ainsi qu'une coupe bucolique après μόρον met en relief ce groupe nominal.

La langue de l'épigramme est empreinte de dorisme, notamment à travers le maintien de /a:/ dans plusieurs occurrences : Μάνυε et στάλα (v. 1) ; ἀρετᾶς (v. 3) ; ἑπταετιζομένα (v. 4).

L'expression Μάνυε καὶ (v. 1), dont le sujet est la stèle, στάλα, nous indique les deux rôles que doivent assumer les stèles qui se dressent sur les tombes : indiquer, signaler la présence de la tombe au-dessus de laquelle elles se dressent, mais aussi, d'où le καί en emploi adverbial, informer le passant du sort du défunt dont la dépouille gît dans la tombe qu'elles recouvrent.

Dans l'expression χῆρον ἔθηκα βίον (v. 2), l'adjectif χῆρον dérivé du substantif χήρα « veuve » signifie « endeuillé ». Ce sens de χῆρος est attesté dans un passage d'Euripide, *Alceste*, v. 861-862 : στυγναὶ πρόσοδοι, στυγναὶ δ' ὄψεις / **χήρων** μελάθρων. Il est aussi des parallèles dans d'autres incsriptions, par exemple Kaibel, 406, v. 13 : ὀρφανὰ τέκνα λί[π]οιτο, **χῆρο**[ν] βίον, οἶκον ἔ[ρ]ημον.

Le verbe ἑπταετιζομένα (v. 4), dénominatif du substantif ἑπταέτης, féminin ἑπταέτις, ne semble pas être ailleurs attesté[146]. Il s'agit là d'une originalité marquant une autre façon de pleurer un ἄωρος.

À propos de l'expression ἐπὶ τέρμα μολοῦσα, cf. I.1.1., commentaire.

I.12.1.

Fragment de l'épigramme d'Apollodôra ?

Fragment de stèle avec fronton, retrouvée dans le mur de l'école de Panion. Dimensions : h. 0,25 m ; l. 0,19 m.

Le monument du IVe ou du IIIe siècle av. J.-Chr.

Édit : P. Kerameus, *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν*, vol. XVII (1882-1883, ed. 1886), p. 90, n. 4 (*GVI* 838 ; *CEG* II 729).

1 [---παῖδ ?]α ἐπὶ γούνασι θέσθαι |
2 [---] μητρὶ ταλαίνηι |
3 [--- ἀ]ποφθιμένων |
4 [---]ν μελέα.
5 [---] Ἀπολλοδώρης.

Comm. épigr. :

À partir de l'édition de Papadopoulos Kérameus, W. Peek retranscrit un texte sans lacune, allant jusqu'à nommer le défunt. Il est impossible que ses conjectures rendent le texte d'origine compte tenu de l'étendue des lacunes. C'est la raison pour laquelle je ne retranscris pas les lectures de Peek.

L. 1 : [παῖδ?]α. L'expression παῖδα ἐπὶ γούνασι θέσθαι a des parallèles notamment chez Homère.

Traduction :

Poser un enfant sur les genoux […] pour ta malheureuse mère […] parmi les morts […] vainement […] Apollodôra.

Les lacunes de l'inscription sont trop étendues pour déterminer avec certitude le mètre employé. Toutefois, nous pouvons remarquer que les deux premiers vers pourraient être des

---

[146] Dans le *DELG*, *s. v.* ἔτος, Chantraine signale l'existence de formations de ce type, dérivées de composés du substantif ἔτος avec en premier élément un nom de nombre : « Dérivations diverses, dont les exemples suivants donnent une idée : de τριέτης fém. tardif en -έτις, dérivés en -ετία, dénominatif τριετίζω. »

hexamètres dactyliques, le troisième vers pourrait être un pentamètre, car la syllabe -νων semble être une longue isolée, tout comme le quatrième vers où -α de μελέα (ionien μελέη) est une longue isolée.

L'expression ἐπὶ γούνασι θέσθαι (v. 1) est une réminiscence homérique, par exemple *Odyssée*, XIX, v. 401 : φίλοις ἐπὶ γούνασι θῆκε ou encore *Iliade*, VI, v. 273 : τὸν θὲς Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠϋκόμοιο. Le défunt serait-il décédé sans avoir eu d'enfant à « placer sur les genoux de son père » ?

I.13.1.

Tychôn

Stèle de calcaire, brisée en deux en son milieu. La stèle porte des inscriptions sur ses deux faces : sur la face avant est gravé le nom du défunt au génitif : Τύχωνος ; sur la face arrière de la stèle est gravée l'épigramme funéraire. La dernière ligne de l'épigramme est gravée sinistroverse. Dimensions : h. 0,61 m ; l. entre 0,23 m et 0,26 m ; ép. entre 0,09 m et 0,1 m.

Le monument date du Ve siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques. C'est l'alphabet ionien qui est employé : A, E, H, Θ, I, N, Σ, X, Ω.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. X (1904), p. 63, n. 66 avec fac-similé et *Bulletin de l'académie russe d'histoire de la culture matérielle* (1922), p. 70-72 à partir d'un nouvel examen de la pierre qui lui permet de lire l'ensemble de l'inscription (*SEG*, vol. III, n. 608 ; *GVI* 325 ; *CIRB* 114 ; *CEG* I 175).

A	1		Τύχ-|
	2		-ων-|
	3		-ος
B	1-7	vers 1	Σήμα|τι τῶιδ' | ὑπόκει|ται ἀνὴρ | [π]ολλο[ῖ]|σι ποθε̣ι̣|νός, |
	1-2	vers 2	Ταῦρος ἐὼν γενεήν, τόνο[μ]|α δ'ἐστὶ Τύχων.

Comm. épigr. :

Dans sa première copie, B. Latyschev n'est pas parvenu à lire la dernière ligne du monument. Il ne lisait que : Ταύ[ρ]οισ[ιν] Τύχων . . . . τωνο . . . . ἐστι. Ce n'est qu'au deuxième examen de la pierre qu'il est parvenu à lire : Ταῦρος ἐὼν γενέην, τόνο[μ]|α δ'ἐστὶ Τύχων.

B. L. 6-7 : ποθε̣ι̣|νὸς, les éditeurs retranscrivent tous ποθε̣νὸς, mais sur le fac-similé publié par Latyschev, on distingue une seconde haste verticale à la suite de celle qui passe pour être le vestige d'un epsilon ; cette seconde haste verticale a toutes les chances d'être un iôta.

Traduction :

(Tombeau de) Tychôn.

Sous le tombeau que voici repose un homme que beaucoup regrettent, originaire du Taure de par sa naissance, son nom est Tychôn.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque.

Dans la forme τὄνομα (v. 2), fruit d'une crase entre l'article τό et le substantif ὄνομα, la lettre omicron note la voyelle /o:/. La quantité longue de la voyelle est confirmée par la scansion car τὄ- est la longue initiale du dactyle du quatrième pied du pentamètre.

Le participe présent de εἰμι se présente sous la forme ionienne ἐών (v. 1) et la désinence de datif pluriel employé par l'auteur est -οισι dans [π]ολλο[ῖ]|σι (v. 1).

Le défunt appartient au peuple taure[147] comme l'indique le groupe nominal Ταῦρος ἐὼν γενεήν (v. 2).

I.13.2.

Sanôn

Stèle de calcaire. Dimensions : h. 0,76 m ; l. 0,39 m ; ép. 0,145 m ; h. des lettres entre 0,025 m et 0,05 m.

Le monument date du Ve siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. XIV (1905), p. 123-124, n. 46 avec fac-similé (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 93 ; *GVI* 928 ; *CIRB* 115 ; *CEG* 176).

1		Σάνων Γλαυ-|
2		-κίωνος |
3-6	vers 1	πεντεκαιε̄|κοσέτης ἥλι|ον ἐξέλι|πον.

Traduction :

Moi Sanôn fils de Glaukiôn, à vingt-cinq ans j'ai quitté le soleil.

---

[147] Le territoire où vivait le peuple taure se situe sur le littoral sud de la Crimée, d'après Hérodote, IV, § 99 : « Ἀπὸ Ἴστρου αὕτη ἤδη ⟨ἡ⟩ ἀκταίη Σκυθική ἐστι, πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον ἄνεμον κειμένη, μέχρι πόλιος Καρκινίτιδος καλεομένης· τὸ δὲ ἀπὸ ταύτης τὴν μὲν ἐπὶ θάλασσαν τὴν αὐτὴν φέρουσαν, ἐοῦσαν ὀρεινήν τε χώρην καὶ προκειμένην τὸ ἐς Πόντου, νέμεται τὸ Ταυρικὸν ἔθνος μέχρι Χερσονήσου τῆς Τρηχέης καλεομένης ».

L'épigramme est composée d'un unique pentamètre dactylique. Le deuxième pied du pentamètre, un dactyle, nous indique que le premier epsilon de la séquence εκοσε est long. Ainsi pouvons-nous remarquer que la graphie E est employée pour noter /e:/.

L'épigramme est réduite à sa plus simple expression : l'identité du défunt dans l'intitulé en prose et dans le pentamètre l'âge qu'avait le défunt. Pour la première fois dans le présent corpus est employé la métaphore « quitter le soleil » pour désigner le trépas. L'analogie entre l'existence humaine et la lumière du jour est un τόπος que l'on retrouve dans la littérature grecque. Dans l'*Alceste* d'Euripide, Alceste, s'avançant vers la mort pour sauver son époux, déclare non seulement ne plus voir la lumière du soleil, qu'elle invoque, mais distinguer déjà la silhouette du nocher infernal : *Alceste*, v. 244 : Ἅλιε καὶ φάος ἁμέρας et v. 252-255 : « ὁρῶ δίκωπον ὁρῶ σκάφος ἐν / λίμνᾳ· νεκύων δὲ πορθμεὺς / ἔχων χέρ' ἐπὶ κοντῷ Χάρων / μ' ἤδη καλεῖ. Τί μέλεις ; ». Cette expression euphémistique est fréquente dans l'épigraphie funéraire.

Le nom Σάνων n'est attesté que dans cette épigramme. Γλαυκίων est en revanche bien attesté. Pour le nom Σάνων, Zgusta, après avoir mentionné l'explication de Bechtel (cf. note 148), émet l'hypothèse d'un lien avec un ethnique Σάννοι lui-même adapté de Τζάννοι (aujourd'hui Djanik)[148].

I.13.3.

Apathourios et son épouse Nikopolis

Stèle en pierre calcaire surmontée d'une moulure. Dimensions : h. 0,59 m ; l. 0,45 m ; ép. de 0,16 m à 0, 20 m ; h. des lettres entre 0,04 et 0,05 m (omicrons et omégas 0,025 m).

Le monument date probablement du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : V. Skorpil, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. LVIII (1920), p. 20-21, n. 4 avec photographie, fig. 3 (*CIRB* 116 ; *CEG* II 735).

1-3	vers 1	Ẓήνωνος παῖ⟨ς⟩ κεῖται | Ἀπατούριος ὧθ' ὑπὸ | γαίηι
3-5	vers 2	Νικόπολίς τε | γυνὴ Ἀπατουρίου | [*vacat*] ἐνθάδε κεῖται.

Comm. épigr. :

L. 1 : παῖ⟨ς⟩ Skorpil. La pierre porte ΠΑΙΚΕΙΤΑΙ

---

[148] Zgusta (L.). *PNS*, § 1145, p. 411 : « Bechtel, l. 1. 505, bringt ein Beispiel dieses Namens aus Tauromenion ; er bezieht ihn richtig zu Σάννας. Das Appellativum σάννας nach Cratinus 337 (aus Liddell-Scott s. v.) « komische Person », nicht, « Höhner ». In der verhältinsmässig frühren Zeit, in welcher der Name belegt ist, wäre die Annahme, dass es sich um ein Ethnikon zu Σάννοι Völkerschaft in der Kolchis (Belege bei Pape-Benseler s. v.) handelt, — abgesehen von anderen Bedenken, welcher die schwierigere und daher vorzuziehende Nebenform des Stammnamens Τζάννοι betreffen — doch zu gewagt. »

Traduction :

Le fils de Zénôn, Apatourios, repose ici sous cette terre et Nikopolis aussi, épouse d'Apatourios, repose là.

L'épigramme est composée de deux hexamètres dactyliques. Au troisième pied du premier hexamètre, il faut élider la diphtongue de la syllabe -ται devant alpha de l'anthroponyme Ἀπατούριος ; ainsi la séquence κεῖται Ἀπα- forme un dactyle. Il faut également signaler un cas de synizèse entre ι et la voyelle subséquente[149] dans la syllabe finale de l'anthroponyme Ἀπατουρίου (v. 2) : les trois syllabes -τουρίου forment un dactyle, où la finale -ου est abrégée en hiatus. Nous pouvons remarquer que la longue de γυνὴ, elle aussi en hiatus, n'est pas abrégée.

La forme ὧθ' (v. 1) représente ὧδε. On constate d'une part l'élision d'epsilon final mais aussi l'emploi de la graphie Θ pour noter l'assimilation de /d/ devant l'initiale aspirée de la préposition ὑπό.

À la différence de l'inscription I.8.1., elle aussi dédiée à un couple mais où seule l'épouse était nommée, dans l'inscription ci-dessus les deux membres constituant le couple sont mentionnés.

I.13.4.

Hékataïos

Stèle de pierre calcaire brisée du haut et du bas. Dimensions : h. 0,71 m ; l. entre 0,39 m et 0,43 m ; ép. 0,17 m.

P. A. Hansen suppose que le monument date du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. III (1902), p. 36-39, n. 4 avec fac-similé de l'inscription d'où *Mélanges Nicoles*, p. 303-306, n. 2 (W. Crönert, *Wochenschrift für klassische Philologie*, vol. XXIII (1906), p. 1163-1164 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 131) ; *CEG* II 737 sans nouvel examen de la pierre, livre un texte plus satisfaisant que les éditeurs précédents.

1 [Γῆ] Σκυθία περιβᾶσα Ἑκαταῖον τόνδε κέκε[υ]θ̣[ε]
2 [Λ]ηναίῳ ⟨τ⟩ῇ⟨λ⟩ε {ι}ὄντα φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴη[ς],

---

[149] Ce type de synizèse est plus rare que celui que nous avons déjà observé entre les voyelles /εο/ ou /εω/, cf. Christ (W.). Metrik der Griechen und Römer, § 39, p. 29 : « Ganz selten sind die Fälle, in denen ein ι oder υ mit einem folgendenVocal contrahirt wird, und dem entsprechend findet sich auch nur selten Synizese eines ι oder υ mit einem nachfolgenden Vocal. […] Die Dramatiker scheinen sich nur in den lyrischen Partien und auch da nur äussert selten Synizese eines ι mit nachfolgendem Vocal erlaubt zu haben, nämlich in δεσμί͡οις Eur. Phoen. 1537, Μουνυχί͡ου Eur. Hipp. 761, Ἰουλί͡ου Arist. Eq. 407 ».

3 [ὃ ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο, σῶμα δὲ τύμβο[ς].

Comm. épigr. :

L. 2 : [Λ]ηναί῱ Hansen : [Λ]ηναίου les éditeurs précedents. Cette retranscription semble incorrecte à Hansen car Y, d'après le fac-similé de Latyschev, ne touche pas les lettres précédentes mais semble s'intégrer au mot suivant, c'est-à-dire à ⟨τ⟩ῇ⟨λ⟩ε. De plus, à la ligne suivante, la forme ὃ que Hansen retranscrit en raison de la place insuffisante pour la forme οὗ, semble corroborer une graphie O pour [o] long fermé.

L. 2 : ⟨τ⟩ῇ⟨λ⟩ε Hansen : ⟨π⟩νείοντα Latyschev. Pour Latyschev, [Λ]ηναίου ⟨π⟩νείοντα signifiait « sentant le vin ». Le sens ne semble pas convenir ici, d'autant plus que Λήναιος est le nom du père du défunt, quoique le mot υἱόν soit manquant. Crönert, critiquant la lecture de Latyschev lisait Ỵ̣INEỊ̣ONTA. À partir de cette retranscription Hansen isole les lettres Ỵ̣INE et restitue Ṭ̣ḤΛE. L'iôta suivant ({ι}ὄντα) ne serait alors qu'un iôta parasite.

L. 3 : ὃ Hansen, en raison de l'espace vacant sur le fac-similé publié par Latyschev (ce dernier retranscrit οὗ) qui ne semble laisser de place que pour une seule lettre.

Traduction :

Un monceau de terre scythe recouvrant Hékataios que voici, le fils de Lénaios, le tient caché, loin de la terre de ses ancêtres. Son âme est échue à l'Achéron, son corps à une tombe.

L'épigramme est composée de trois hexamètres dactyliques, dont la scansion ne présente pas de difficulté, à l'exception peut-être du deuxième vers, plus précisément au troisième pied où les syllabes -λε ὄντα φί- forment un dactyle si l'on pratique l'élision d'epsilon de -λε devant omicron du participe ὄντα.

Le génitif [Λ]ηναί῱ mais aussi l'hypothèse de Hansen concernant la lacune au début du dernier vers de l'épigramme nous indiquent que dans cette inscription /o:/ est graphié O.

L'adverbe τῆλε est ici soutenu par la préposition ἀπό : ⟨τ⟩ῇ⟨λ⟩ε […] ἀπὸ πατρίδος αἴη[ς] (v. 2), à la différence de ce que l'on constate dans l'inscription I.11.1. où τῆλε suffit seul à exprimer l'éloignement.

La représentation eschatologique présente dans l'épigramme fait état d'une opposition entre l'âme du défunt, incorruptible, immortelle, destinée à rejoindre les contrées souterraines, ici signalées par métonymie à travers la mention de l'Achéron ([ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο), et son corps, périssable, qui demeure enseveli sous la terre, dans une tombe, σῶμα δὲ τύμβο[ς]. La dualité qui oppose le corporel au spirituel a des parallèles dans d'autres épigrammes du présent corpus, par exemple l'inscription d'Éphèse, II-7.5.7., dédiée à un homme poussé du haut d'une falaise, marque cette opposition par les mouvements opposés qu'ont suivis l'âme du défunt, qui s'est envolée vers les astres, et son corps, qui s'est écrasé sur des rochers au pied d'une falaise : Ὀστέα μὲν καὶ σάρκας ἐμὰς σπιλάδες διέχευαν (v. 1) mais ψυχὴ δὲ αἰθέριον κατέχει πό|λον (v. 3) ; ou encore celle d'Érythrée II-7.6.8, v. 1 et 2 où l'opposition est nettement

marquée par le balancement syntaxique μέν…δέ, rare en poésie : Σῶμα μὲν ἥδε χθὼν̣ | κ̣α̣τέχει (v. 1) et ψυχὴ δ̣ὲ̣ | ἐγ μελέων ἐξεπτα|μένη πεπότηται (v. 2).

I.13.5.

Smikros

Stèle dont nous ne disposons pas de description.

Le monument date du IVe ou IIIe siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de l'académie russe d'histoire de la culture matérielle*, vol. II (1922), p. 92 (d'où *SEG*, vol. II, n. 482 ; *GVI* 101).

1-2	vers 1	Σμίκρου σῆμα, ὃς πίστιν ⟨ἔ⟩ην | μέγας, ᾧ τὸ δίκαιον |
3-4	vers 2	στήρικτο ἐγ γνώμηι | ῥιζόθεν ἐκ φύσεως, |
5-6	vers 3	τὸμ Μοῦσαι παίδευσαν· | [ὁ] δὲ ἐν [συν]όδοις ἐδίδαξεν, |
7-8	vers 4	[πᾶσιν ἀστοῖ]σιν δῶκ[εν | ἄχος φθίμενος].

Comm. épigr. :

L. 1 : HHN la pierre : ⟨ἔ⟩ην Latyschev.

L. 6 : [ὁ] δὲ ἐν [συν]όδοις Hiller von Gaertringen.

L. 7-8 : [πᾶσιν ἀστοῖ]σιν δῶκ[εν | ἄχος φθίμενος] Hiller von Gaertringen, suivi par Peek : δῶ[κε μέρος σοφίας] Ad. Wilhelm. Les lacunes sont si amples qu'elles ne sont données qu'*exempli gratia*.

Traduction :

Voici le tombeau de Smikros, homme d'une grande loyauté, en qui le sentiment de la justice était enraciné de façon innée, lui que les Muses ont instruit. Il dispensait ses conseils dans les assemblées, tous les citoyens ont ressenti du chagrin à sa mort.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. L'élision de plusieurs voyelles est nécessaire pour assurer une scansion correcte des vers. Dans le premier vers, alpha de σῆμα s'élide devant omicron de ὅς, ainsi σῆμ(α) ὃς est un spondée ; dans le vers suivant, omircon de στήρικτο devant epsilon de ἐγ, les syllabes -τ(ο) ἐγ γνώ- forment un spondée. Enfin, dans le troisième vers, l'élision de l'epsilon de δέ devant celui de la prépositon ἐν, les syllabes δ(ὲ) ἐν συνό- forment dans ces conditions un dactyle. Dans le premier vers, l'auteur emploie la forme épique de l'imparfait de εἰμί, ⟨ἔ⟩ην, HHN sur la pierre, car la forme attique ἦν amputerait le vers d'une syllabe.

Les graphies rendent compte de l'assimilation partielle de la nasale N devant la sonore dorsale Γ dans la séquence ἐγ γνώμηι (v. 2), ainsi que de l'assimilation partielle de la nasale N devant la bilabiale M dans τὸμ Μοῦσαι (v. 3).

Les temps secondaires employés dans l'épigramme témoignent du caractère facultatif de l'augment dans les épigrammes funéraires : aux côtés de l'aoriste sigmatique augmenté ἐδίδαξεν (v. 3), les aoristes παίδευσαν (v. 3) et δῶκεν (v. 4) ne présentent pas l'augment. En outre, une occurrence de plus-que-parfait présente également l'absence de l'augment : στήρικτο[150] (v. 2).

L'éloge du défunt consiste à évoquer les qualités qui lui permettaient de se distinguer au sein de la communauté civique : son attachement viscéral (ῥίζοθεν ἐγ γνώμηι) à la justice (τὸ δίκαιον), sa culture (τὸμ Μοῦσαι[151] παίδευσαν) et ses qualités oratoires (ἐν συνόδοις ἐδίδαξεν) font de Smikros le modèle du bon citoyen.

L'épigramme ne donne pas assez d'éléments permettant d'identifier à quel type de σύνοδος il est question ici. L'évocation des Muses précédant directement la mention de l'activité du défunt dans les σύνοδοι pourrait indiquer une activité de conférencier de Smikros. Le verbe ἐδίδαξεν signalerait alors les qualités pédagogiques de Smikros, plutôt que des qualités purement oratoires.

Le nom du défunt est typiquement attique, c'est à Athènes que l'anthroponyme Σμῖκρος connaît le plus grand nombre d'attestation. En plus du Smikros de notre inscription, *LGPN* donne deux autres attestations de cet anthroponyme en dehors du territoire de l'Attique : une attestation à Thèbes en Béotie dans une inscription datant de la fin du Ve siècle avant notre ère et une attestation dans une inscription du IVe ou IIIe siècle avant notre ère, provenant de l'île d'Imbros.

I.13.6.

Kalous

Plaque de calcaire brisée en deux en forme de hérôon (L. Stephani). La partie supérieure est ornée de trois rosaces ; au-dessous de ces rosaces, un relief représente un homme et une femme faisant face aux passants, enveloppés de leur manteau. À côté de chacun d'eux se tient un serviteur, de taille inférieure. Dimensions : h. 1,29 m ; l. 0,51 m ; ép. 0,13 m ; h. des lettres L. 1-2 *ca.* 0,03 m et dans les lignes suivantes 0,018 m.

Le monument date du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr.

---

[150] Sur le caractère facultatif de l'augment dans les plus-que-parfaits grecs, cf. Duhoux (Y.). *Le verbe grec ancien. Élements de morphologie et de syntaxe historique*, § 377 : « Les raisons de l'emploi facultatif de l'augment au plus-que-parfait n'ont pas été élucidées. On peut se demander si elles ne tiennent pas à ce que le plus-que-parfait est le temps du passé d'une formation, le parfait, qui comporte elle-même une composante passée du fait de sa bitemporalité. Comme l'augment marquait le passé, il ne serait pas étonnant que son addition ait été sentie comme redondante. »

[151] Sur le sens métaphorique de Μοῦσα, cf. note 96.

Édit : L. Stephani, *Compte-rendu de la commission impériale archéologique*, 1867, p. 200-201 avec fac-similé (B. Latyschev, *IOPE*, n. 167 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 410 ; *GVI* 1467).

1		Καλοῦ Διοδώ-|
2		-ρου, χαῖρε.
3-4	vers 1	ἁρπαλέη νοῦσός σε κατέφθισεν, | ὦ Διοδώρου
4	vers 2	κοῦρε Καλοῦ, λείπεις δ' ἄλγεα σοῖσιν ἕταις. |
5-6	vers 3	Μή τις ἔτ' αὐχείτω μερόπων ἐπὶ | σώματος ἀλκῆι
6-7	vers 4	καὶ γὰρ σὴν | ἄφνως ἔσβεσε Μοῖρα βίην.

Traduction :

Kalous fils de Diodôros, salut.

Une virulente maladie t'a emporté, rejeton de Diodôros, Kalous, tu laisses du chagrin aux tiens. Que nul mortel ne s'enorgueillisse encore de la force de son corps, puisque la tienne, soudainement, la Moire l'a anéantie.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion de l'épigramme est irréprochable.

Les formes avec allongement compensatoire consécutif à la chute de digamme après la sifflante et la liquide ρ sont employées là où les contraintes métriques l'exigent : νοῦσος (v. 1) et κοῦρε (v. 2). Le hiatus constitué après la chute de sigma intervocalique est maintenu dans le substantif ἄλγεα (v. 2). L'auteur a employé la désinence -οισι de datif pluriel σοῖσιν (v. 2).

Le lexique employé est fortement empreint d'homérismes, de poétismes. Le verbe κατέφθισεν (v. 1) n'est attesté que chez Homère, Hésiode ou les poètes tragiques : Homère, *Odyssée*, III, v. 196 : ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι ; Eschyle, *Les Perses*, v. 377 : ἐπεὶ δὲ φέγγος ἡλίου κατέφθιτο ; Sophocle, *Philoctète*, v. 266-267 : ἔρρηψαν αἰσχρῶς ὧδ' ἔρημον, ἀγρίᾳ / νόσῳ καταφθίνοντα κτλ. ; Euripide, *Hippolyte*, v. 839 : ἀπωλέσας γὰρ μᾶλλον ἢ κατέφθισο[152].

Le substantif ἕταις (v. 2) est également emprunté au lexique de la poésie épique. Ce substantif désigne tous les compagnons du défunt, voire, plus largement, l'ensemble de la communauté citoyenne à laquelle il appartenait[153]. De même, le substantif μερόπων (v. 3) est

[152] Dans les épigrammes funéraires, le verbe καταφθίνω se rencontre au participe présent et soit désigne le fait de mourir : II-8.5.1. : ὀκτωκαιδεχέτη παῖδα καταφθίμενον […] ἀνέκλαυσε « elle a pleuré la mort de son fils âgé de dix-huit ans », II-7.5.3. : Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι « qu'il est bon de laisser un enfant après notre mort » ; soit le verbe désigne le mort ou l'ensemble des morts : II-12.4.2. : οὐδὲ καταφθιμένων αὕτα κόνις « la poussière que voici n'est pas celle des morts ».

[153] *DELG s. v.* ἕτης : « Chez Hom. seulement au plur. « compagnons, camarades appartenant au même groupe social », cf. *Il.* 6, 239 où les Troyennes interrogent sur leurs fils, leurs frères, leur époux, leurs *etai* ». Mais chez d'autres poètes, Chantraine signale que le substantif peut désigner plus largement tous les membres de la société

un emprunt au lexique homérique. Dans les épopées d'Homère, μερόπων est, le plus souvent, accompagné du substantif ἀνθρώπων : *Iliade*, I, v. 250 ; III, v. 402 ; IX, v. 340 etc.

L'expression σὴν […] ἔσϐεσε Μοῖρα βίην (v. 4) peut être une réminiscence de la périphrase homérique par laquelle sont désignés les héros : *Iliade*, VIII, v. 103 : σὴ δὴ βίη λέλυται κτλ. ou encore *Iliade*, II, v. 658 : ὃν τέκεν Ἀστυόχεια βίῃ Ἡρακληείῃ). Le substantif βίη ne renvoie pas à la violence ici, sens que peut assumer βίη, mais à la force vitale, à la vigueur désignée par ailleurs par le substantif ἀλκῆι au vers précédent, que la Moire anéantit à son gré et en un instant (ἄφνως).

Les causes de la mort du défunt sont données dans l'épigramme : Kalous est mort de maladie. L'épigramme n'en dit cependant pas davantage, impossible de déterminer de quelle maladie était atteint Kalous. Son mal est seulement qualifié de violent, virulent, par l'emploi de l'adjectif ἁρπαλέη[154].

L'anthroponyme Καλοῦ, nominatif Καλοῦς (les deux occurrences dans l'épigramme sont en effet des vocatifs), appartient à la catégorie des anthroponymes en -οῦς / -οῦτος, dont le procédé de formation[155] est attesté au nord de la Grèce, sur le territoire de la Macédoine, du Bosphore cimmérien et des régions du Pont. Le nom Καλοῦς est bien attesté dans la région de Panticapée[156]. L'inscription publiée par Matkovskaja (T.A.) et Tokhtas'ev (S.R.), dans *Naucnyj sbornik Kercenskogo zapovednika*, Kerc, 1 (2006), n. 3 (cf. *Bull. épigr.*, 2009, n. 383) datant du Ier siècle de notre ère présente le vocatif suivi du génitif de Καλοῦς : Καλοῦ Καλῶτος | χαῖρε.

---

civile d'une même cité : « de même dans la poésie lyrique ou trag. au sens de « citoyen ou concitoyen », cf. Pi. *Pae.* 6, 10, Æsch. *Supp.* 247, E., Fr. 1014. C'est parce qu'il indique l'appartenance à un large groupe social que le mot a pris le sens de « citoyen » ».

[154] Sur l'origine de l'adjectif ἁρπαλέος, cf. *DELG, s. v.* ἄλπνιστος : « Enfin Hsch. fournit la glose ἀλπαλέον · ἀγαπητόν […]. Cette forme a dû être dissimilée en ἁρπαλέος aimable, désirable (*Od.* 8, 164, Thgn. 1353) Debrunner, *IF* 23, 1908, 17. Mais le terme a été rapproché de ἁρπάζω, et a reçu en même temps l'esprit rude […]. Chez Homère, ἁρπαλέως employé avec le verbe manger (*Od.* 6, 250, 14, 110) est déjà ambigu : « avec plaisir » ou « avec avidité » ; l'adj. ἁρπαλέος peut signifier « avec avidité, avec violence » ».

[155] Sur le procédé de formation des anthroponymes en -οῦς, cf. Dubois (L.). « Des anthroponymes en -ΟΥΣ ». *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names presented to Elaine Matthews*, Catling (R.W.V.), Marchand (F.) éds., p. 407 : « b) À partir du génitif, cas central dans l'expression de la filiation, ils ont refait un accusatif en -οῦν et un nominatif en -οῦς, d'où Πιστοῦς et Χρηστοῦς à l'instar d'autres nominatifs anthroponymiques à voyelle longue en -ας, -ᾶς ou -ης. » Quant à la flexion en -οῦς / -οῦτος, *ibid.* : « le génitif en -οῦτος pourrait s'expliquer, après la création du nominatif en -οῦς, peut-être dès la fin du Ve siècle *a.C.*, par l'influence en synchronie des flexions en -ᾶς, -ᾶτος (Μολπᾶτος, *CIRB* 210, IVe *a.C.*, Ναναᾶτος, IVe *a.C.* ou Νυμφᾶτος, CIRB 805, imp. à Panticapée) ou en -ης, ητος. »

[156] *LGPN* en donne neuf attestations à Panticapée même, une attestation à Gorgippia, une à Hermonassa, une à Tanais et enfin une à Chersonèse.

I.13.7.

Mastous et Chrysaria

Stèle de pierre calcaire avec fronton surmontée d'acrotères et décorée d'une rosace. Un relief funéraire est sculpté au-dessous du fronton : une femme se tient à droite, au milieu un homme et à gauche un jeune garçon. Dimensions : h. 1,18 m ; l. 0,54 m ; ép. 0,13 m.

Peek propose de dater le monument entre le IIIe et le IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. XIV (1905), p. 120-121, n. 42 avec fac-similé (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 373 ; *GVI* 504).

1-2		Μαστοῦ καὶ μήτηρ | Χρυσιᾳρία χαίρετε.
3-4	vers 1	Ἀστοῖς καὶ βασιλεῦσι | τετι[μ]ένον, ἤθ[ε]σιν ἐσθλὸν |
5-6	vers 2	Μαστοῦν εὐ[κλε]ίης τύ⟨μ⟩ϐος | ἔχει φθίμενο[ν].

Traduction :

Mastous et sa mère Chrysaria, salut.

Avec les honneurs de ses concitoyens et des rois, homme d'un noble caractère, la dépouille de Mastous est retenue dans un illustre tombeau.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque dont la scansion ne présente aucune irrégularité.

Le nom Μαστοῦς est fréquent sur les rives de la mer Noire, et notamment à Panticapée, où il est attesté à de nombreuses reprises au vocatif (*CIRB* 282 : Μαστοῦ Ἀνοπτή|νιδος καὶ μήτηρ | Μάσατις, χαίρετε. ; *CIRB* 466 : Μαστοῦ Ἀρηϊφίλου | καὶ γυνὴ Ἡλιάς, | χαίρετε.) mais aussi au nominatif, par exemple *CIRB* 276 : Ἡδονειν | μήτη[ρ] | Θεαγένου καὶ | Μαστοῦς ἀδελ|φὸς Θεαγένου, | χαίρετε ; *SEG*, vol. LI, n. 959 bis : Φοδηραγος καὶ υἱὸς Μαστ|ους καὶ θυγά[τ]|ηρ Τρυφέρα· | χαίρειν. En revanche, *LGPN* signale que le nom Χρυσιαρία n'est attesté que dans cette épigramme[157]. D'après L. Zgusta, l'anthroponyme Μαστοῦς est à relier à l'ossète *mast* dont le sens serait « colère, amertume, ferveur »[158]. Sur la formation des anthroponymes en -οῦς, cf. I.13.6, p. 79-80.

---

[157] Zgusta (L.). *PNS* § 1182, p. 419 mentionne cet anthroponyme féminin en signalant que « der Name ist mit dem späten Suffix -αρία erweitert worden. »

[158] cf. Zgusta (L.). *PNS*, § 146, p. 117 : « Ich würde lieber oss. *mast* « Bitterkeit, Galle, Reiznarkeit, Verdruss, Aufregung, Zorn, bitter, Gallen- », und oss. mäst « Zorn » vergleichen ; die Bedeutung der Namensippe wäre dann etwa « Zornig ». »

Avec un tel nom, Μαστοῦς, dont l'étymologie selon L. Zgusta évoque la colère, l'âpreté, et parce que le défunt a reçu les honneurs du peuple et des rois, βασιλεῦσι τετιμένος (v. 1), ne peut-on pas supposer que cet homme se soit illustré durant son existence par une brillante carrière militaire ? L'hypothèse resterait en l'air si, dans d'autres inscriptions destinées à des soldats, n'apparaissait aucune mention des honneurs royaux. Or, nous trouvons des parallèles, et dans ce corpus-même : l'épigramme III.5.1., de Gaza, IIIe s. av. J.-Chr., dédiée à un certain Charmadas, officier de l'armée ptolémaïque, nous dit au v. 9-10 « πλοῦτοι βασιλῆες / Αἰγύπτου χρυσέαις ἠγλάϊσαν χάρισιν » ; l'inscription III.6.4., de Hassaia, IIe s. av. J.-Chr., dédiée à Apollonios, qui dit s'être distingué durant son existence par son ardeur au combat, a lui aussi été honoré par les rois : v. 25-26 : « [Ἀπο]λλώνιος, ὃν βασιλῆ̣ε[ς] / κρίναντες φιλί[αις αἶ̣σι κ]ατηγλάϊσαν » ; plus proche géographiquement de l'épigramme de Μαστοῦς, l'inscription I.1.2., d'Apollonia, IIe s. av. J.-Chr. dédiée à un homme tombé au combat, mentionne également des rois. À Panticapée, nous avons une autre inscription mentionnant les honneurs rendus par le peuple et les rois à un homme, il s'agit de l'inscription I.13.22., Ier s. ap. J.-Chr., qui nous dit au vers 1-2 que Charixénos a reçu honneur et gloire « ἐκ βασιλ[ῆος] / καὶ δήμου ». Malheureusement, tout comme l'épitaphe de Mastous, celle de Charixénos n'est pas plus diserte concernant l'activité du défunt durant son existence.

I.13.8.

Emméis

Plaque de pierre calcaire. Dimensions : h. de 0,18 m à 0,36 m ; l. 0,42 m ; ép. 0,155 m.

W. Peek date le monument du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, p. 135 n. 7 (*GVI* 2079).

1-2	vers 1	[¯ ˘ ˘ ¯ παιδὸς δεξαμέ]|να χάριτας
2-4	vers 2	Αἰνείου· τού|τῳ δὲ θεοὶ δωρήματα | τερπνὰ
4-5	vers 3	δοίησαν γονέ|ων εἵνεκεν εὐσεβίης.
6		Ἐμμεῖ Αἰνέου μήτηρ, χαῖρε.

Comm. épigr. :

L. 1 : [παιδὸς] Peek : [δεξαμέ]να Latyschev.

Traduction :

[---] recevant les honneurs funèbres de son fils Ainéas. Puissent les dieux le combler d'agréables dons pour sa piété à l'égard de ses parents.

À Emméis, mère d'Ainéas, salut.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques, dont le premier distique est amputé de son hexamètre, suivis d'une ligne de prose. La scansion des distiques ne présente aucune irrégularité.

La forme εἵνεκεν (v. 4) se présente avec un allongement métrique, nécessaire au mètre.

L'optatif aoriste de troisième personne du pluriel δοίησαν (v. 3) présente l'extension du suffixe -ιη- suivi de la finale -σαν empruntée aux aoristes sigmatiques.

La mention des χάριτας et de l'εὐσεβίης d'Ainéas à l'égard de sa mère fait écho aux soins qu'il a mis pour donner à sa mère les derniers honneurs funèbres mais aussi à la γηροκομία. Cette dernière était peut-être évoquée dans l'hexamètre manquant.

Le nom Αἰνείου, ou Αἰνέου peut représenter le génitif du nom Αἰνείας, c'est d'ailleurs sous ce nom que *LGPN* place l'Αἰνείας de cette épigramme, mais il peut aussi représenter le nom Αἴνειος qui, quoique plus rare que le précédént, est lui aussi attesté. Pour Ἐμμεῖ, *LGPN* n'en cite pas d'autre attestation. Zgusta voit en cet anthroponyme un nom sémite, peut-être hébreux[159].

I.13.9.

Argonaïos et Mâ

Plaque de marbre blanc avec fronton et relief dont la description nous est donnée par B. Latyschev. Le relief représente un homme et une femme tous deux enveloppés dans un long vêtement et se tenant debout côte à côte, face au spectateur. Un jeune esclave se tient près de l'homme de même qu'une servante se trouve à côté de la femme. Dimensions : h. 0,69 m ; l. 0,33 m ; ép. 0,11 m ; h. des lettres 0,015 m.

Le monument date du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. selon W. Peek, tandis que Latyschev estime qu'il date de l'époque romaine d'après la forme des lettres.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. II, Addenda p. 296-297, n. 91[1] avec fac-similé (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 415 ; *GVI* 679).

Comm. : B. Latyschev, *SEG*, vol. XXX (1983), n. 984.

1		ΤΟ
2-3	vers 1	Ἄλσει καρποτόκῳ πάτρης ὑπέ|θηκε γονῆας |
4-5	vers 2	κο[ι]νοθαν⟨εῖ⟩ μοιρῶν γήραϊ παυσα|μένους |
6-7	vers 3	Ἀργόναϊν καὶ Μᾶν· οὐ γὰρ τάφον, εὐ|σεβέων δὲ |
8-9	vers 4	⟨χ⟩ῶρον ἀίμναστον δεῖξε φίλοις | χάριτα. |
10-11	vers 5	Εὐχαὶ δ' ἐγ γονέων ἐξ Ἄϊδος ⟨ε⟩ἴ τι | ποτ' ε⟨ἰ⟩σί, |
12-13	vers 6	Ἀντίπατρ', ἐκ τεκέων τάσδ' ἀ|πέχοις χάριτας.

[159] Zgusta (L.). *PNS*, § 755, p. 331 : « Semitischer Name, vrgl. hebr. Namen auf « amī- » […]. Der Name ist weitergebildet mittels des in dieser gegend sehr häufligen Suffixes -εις. »

Comm. épigr. :

L. 1 : sur le fac-similé édité par Latyschev, seules sont lisibles les deux lettres TO. Il ne semble pas qu'elles entrent dans la composition de l'épigramme.

L. 4 : ΚΟΝΟΘΑΝΗ la pierre : κο[ι]νοθάν⟨ει⟩ Latyschev. L'adjectif ne semble pas attesté ailleurs.

L. 8 : ⟨χ⟩ῶρον *SEG* : δῶρον Latyschev.

L. 10 : ⟨ε⟩ΐ΄ τι le fac-similé de Latyschev porte ΑΙΔΟΣΙΤΙ.

L. 11 : ε⟨ἰ⟩σί Layschev et tous les autres éditeurs. Le fac-similé de Latyschev porte ΕΣΣΙ.

Traduction :

En un verger planté d'arbres fruitiers de sa patrie, il a enseveli ses parents qui ont cessé d'exister, qui ont trouvé la mort après avoir vieilli ensemble, Argonaïos et Mâ. Ce n'est pas un tombeau qu'il leur a présenté mais le séjour des êtres pieux, grâce éternelle accordée à des êtres chers. S'il est vrai que tes parents prient depuis l'Hadès, Antipater, puisses-tu éloigner cette grâce de tes enfants.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Le nom du dieu Ἅϊδος est à lui seul un dactyle, formant le quatrième pied du dernier hexamètre de l'inscription : Ἅ- est la longue et les syllabes -ϊ- et -δος sonr les deux brèves.

On recense le maintien de /a:/ ancien dans l'épigramme à travers l'adjectif ἀίμναστον (v. 4).

Dans le substantif ἀίμναστον (v. 4), la graphie I note /e:/.

La graphie Γ pour noter la consonne /k/ dans ἐγ, signale la sonorisation de cette dernière Γ à l'initiale de γονέων (v. 5).

L'augment apparaît facultatif : il est présente dans l'aoriste ὑπέ|θηκε (v. 1), non dans l'aoriste δεῖξε (v. 4).

Les substantifs et adjectifs appartenant à la catégorie des thèmes en -s se présentent sans contractions à travers les occurrences au génitif pluriel de εὐ|σεβέων (v. 3) et τεκέων (v. 6). Le thème en -εύς, γονεύς présente la voyelle du radical η- dans l'accusatif pluriel γονῆας (v. 1) mais dans le génitif, la métathèse de quantité et d'aperture est employée : γονέων (v. 5).

Le lexique présente deux mots rares. Il s'agit des adjectifs καρποτόκῳ (v. 1) et κοινοθαν⟨εῖ⟩ (v. 2). Le premier καρπότοκος signifie littéralement « qui produit des fruits » d'où « fertile ». C'est le sens que l'adjectif revêt dans une épigramme démonstrative de l'*Anthologie grecque* : *Anth. de Planude*, n. 11, v. 3-4 : ἔνθα με Νικαγόρας κλυτὸν εἵσατο Μαιάδος Ἑρμᾶν, / ἀργοῦ **καρποτόκου** ῥύτορα καὶ κτεάνων. La région de Panticapée était célèbre pour sa fertilité, notamment pour ses productions de blé, l'adjectif καρπότοκος rend compte de cette caractéristique des terres de la mer Noire[160]. L'adjectif κοινοθαν⟨εῖ⟩, qui qualifie γήραϊ, est un composé de l'adjectif κοινός et le second élément -θανης, reposant sur le thème θαν- (<**dh°n*)

[160] La fertilité du territoire de Panticapée est le premier élément de description que donne Strabon : cf. Strabon, VII, 4, 4 : « καὶ ἡ ἐξῆς δ' ἐστὶν **εὔγεως** χώρα μέχρι Παντικαπαίου […]. Ἔστι δὲ τὸ μεταξὺ τῆς Θεοδοσίας καὶ τοῦ Παντικαπαίου σταδίων περὶ πεντακοσίων καὶ τριάκοντα, χώρα πᾶσα **σιτοφόρος** ».

« la mort »[161]. Il ne semble pas que κοινοθανής soit ailleurs attesté. Il signifie ici que les défunts ont mené une vie côte à côte jusqu'à la vieillesse, vieillesse qui est la cause de leur mort à tous deux.

La survie des défunts après leur trépas est signalée dans l'inscription par la mention du χῶρος εὐσεβέων « contrée des hommes pieux » dans les vers 3 et 4, c'est une grâce accordée aux défunts (χάριτα). Dans l'inscription I.8.1., Xénô et son époux étaient accueillis dans la chambre ou la demeure ténébreuse des hommes pieux, εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις (v. 6). Pas de ténèbres ici, la contrée des εὐσεβεῖς est qualifiée par l'adjectif ἀίμναστον (v. 4) ; entrer dans cette contrée équivaut donc à goûter à l'éternité. Et nos défunts ne passent pas l'éternité dans l'inactivité puisqu'ils prient depuis l'Hadès (εὐχαὶ ἐξ Ἄϊδος) pour que cette grâce (χάριτας), à savoir entrer dans la contrée des hommes pieux, ne soit pas accordée aux enfants d'Antipater, c'est-à-dire leurs propres petits-enfants : ils sont trop jeunes pour qu'on leur accorde cet honneur.

L'anthroponyme Ἀργόναϊν (v. 3) est un accusatif syncopé de Ἀργόναιον, nominatif Ἀργόναιος. Ce type de syncope en -ις nominatif, -ιν accusatif de noms, propres ou communs, à finale -ιος nominatif, -ιον accusatif, est attesté dans les papyri dès le IIIe siècle av. J.-Chr. D.J. Georgacas[162], qui a analysé ce phénomène, donne des exemples de noms propres en -αιος qui présentent cette syncope : « Πτολεμαῖς 163 B.C., 117 B.C. (otherwise Πτολεμαῖος also 117 B.C.) ; Θοτορταῖς 250-249 and 114 B.C. ; Βαρθολομαῖς ; Εἰρηναῖς ».

Quant à l'anthroponyme féminin Μᾶν, nominatif Μᾶ, il est d'après L. Zgusta, confirmant l'analyse de Bechtel, un nom théophore d'origine anatoliene[163]. La déesse Mâ, déesse mère des dieux, est originaire de l'est de l'Anatolie. Que la défunte porte un tel nom peut renseigner sur son origine micrasiatique ou de l'implantation d'un culte de la déesse Mâ dans la région de Panticapée.

I.13.10.

Nikias et Anchialos

Stèle de pierre calcaire brisée du haut et du bas. Un fronton avec acrotères la surmonte, ornés d'une ample rosace. Au-dessous du fronton, un relief funéraire représente deux jeunes hommes côte à côte, enveloppés dans leur vêtement et se serrant la main droite. Dimensions : h. à gauche 1,11 m et à droite 1,23 m ; l. au sommet 0,52 m et à la base 0,55 m ; ép. 0,17 m ; h. des lettres L. 1-2 0,025 m et dans l'épigramme 0,018 m.

---

[161] Chantraine, *DELG s. v.* θάνατος, signale l'existence d'une quinzaine de composés en -θανής mais ne cite pas κοινοθανής.

[162] cf. Georgacas (D.J.). « On the Nominal Endings -ις, -ιν, in Later Greek », *Classical Philology*, vol. 43, n. 4 (1948), p. 243-260.

[163] Zgusta (L.). *PNS*, § 1068, p. 395 : « Bechtel, l. 1. fasst den Namen richtig als ein Thephorum von dem Namen der Phrygischen Gottheit auf. »

Le monument date du IIe siècle ap. J.-Chr. d'après Latyschev, mais du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. pour Peek. Aucun des deux éditeurs n'a justifié son hypothèse.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, n. 256 avec fac-aimilé ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 542 avec photographie du monument Pl. XXXVII (*GVI* 1263 d'où *Grabgedichte* 174) ; *CIRB* 127.

1		Νικία καὶ Ἀγχίαλε |
2		οἱ Ἀγχιάλου χαίρετε. |
3	vers 1	Νικίεω{ι} δέρκου στάλαν, ξένε, τὸν βαρὺς Ἅιδας
4	vers 2	ἔκλασεν ἀγρεύσας δύσμορον ἡλικίην.
5	vers 3	Πρὶν δὲ θανόντος ἐμεῦ στοργᾶι συνόμαιμος ἐνεχθεὶς
6	vers 4	Ἀγχίαλος τὸ θανεῖν {ε} ζῆν καλὸν ᾑρέτισεν·
7	vers 5	εἷς δὲ τάφος δισσῶν, κάλπις μία, τοὺς ἐλεαίρει
8	vers 6	καὶ πέτρη κωφὸν πένθος ἀνειεμένη,
9	vers 7	δύστηνοι δὲ γονεῖς μελέαι παρὰ χερμάδι τέκνων
10	vers 8	οὐ λήγουσι γόοις θρῆνον ἐγειρόμενοι.
11	vers 9	Ἀντὶ δὲ νυνφῶνος γαμίου, ξένε, τοῖς δυσὶν ἡμεῖν
12	vers 10	[ἐκ γαίης χ]ωσθεὶς εἷς γέγονεν θάλαμος.

Comm. épigr. :

L. 4 : {ε} Struve (V.V.) *CIRB.* Par inadvertance, d'après Struve, le lapicide aurait commencé à graver E à la place de Z puis, se rendant compte de son erreur, l'aurait corrigée en gravant Z par dessus l'ébauche de E.

Traduction :

Nikias et Anchialos, fils d'Anchialos, salut.

Regarde la stèle de Nikias, étranger, que le cruel Hadès a détruit, faisant sa proie de ma malheureuse jeunesse. Avant ma mort, d'amour éperdu mon frère Anchialos a préféré mourir noblement plutôt que vivre. Ainsi un seul tombeau pour nous deux, une seule urne, une pierre qui nous prend en pitié en menant un deuil muet. Nos infortunés parents, auprès de la misérable pierre tombale de leurs enfants, ne cessent leurs chants funèbres mêlés de gémissements. Au lieu d'une chambre nuptiale, étranger, un seul tertre fut élevé pour nous deux.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques.

Les traitements de /a:/ ancien ne sont pas uniformes. Certaines présentent le passage à /e:/, normal dans le dialecte ionien-attique. Ainsi, ἡλικίην (v. 2) ; πέτρη (v. 6) ; δύστηνοι (v. 7) ; ἡμεῖν (v. 9). Aux côtés de ces formes, certaines présentent le maintien de /a:/ ancien : στάλαν, Ἅιδας (v. 1) ; στοργᾶι (v. 3).

L'hiatus /eo/ présente également deux traitements différents dans cette même inscription. L'impératif δέρκου (v. 1) illustre le traitement attique par contraction ου. En revanche, l'adjectif possessif de première personne ἐμεῦ (v. 3) présente quant à lui le traitement par différenciation du second élément de l'hiatus /eo/.

Par deux fois dans l'épigramme, la voyelle /i:/ est graphiée EI : ἀνειεμένη (v. 6) et ἡμεῖν (v. 9). Cependant, notons dans l'anthroponyme Νικίεω (v. 1), la graphie normale I pour /i:/.

Du point de vue morphologique, on peut remarquer le génitif en -εω de l'anthroponyme Νικίεω. L'inscription I.9.1. fournit elle aussi un génitif de ce type à travers le nom propre Μολπαγόρε̣[ω].

La syntaxe du vers 4 est ambiguë, mais le sens en paraît clair. Avant que ne meure Nikias, son frère Anchialos, emporté par sa profonde affection (στοργᾶι ἐνεχθείς), a choisi de mourir (τὸ θανεῖν) plutôt que de continuer de vivre (ζῆν). Les deux infinitifs, qui sont les compléments du verbe ἡρέτισεν, sont donc comparés quoique rien n'indique syntaxiquement la présence d'une comparaison. La suite du texte nous assure qu'Anchialos a bel et bien fait le choix de mourir, puisqu'on apprend au vers 5 que les deux frères sont ensevelis sous la même tombe. Par ailleurs, l'inadvertance du lapicide qui avait commencé à graver ce qui semble à Struve être un epsilon — est-ce bien epsilon ou est-ce l'ébauche d'un êta ? — peut être une conséquence de l'ambiguité syntaxique du vers. Le lapicide a pu instinctivement commencer à graver un H (dont l'ébauche sur la pierre peut avoir l'air de celle d'un E) représentant la particule ἤ[164] qui introduit le comparatif et dont l'emploi s'impose entre les deux éléments comparés. Ainsi serait rétablie la cohérence syntaxique au vers. Cependant, il faut remarquer que l'emploi de la particule ἤ contreviendrait à la correction métrique du pentamètre. Il reste à savoir auquel des deux infinitifs se rapporte καλὸν. Il paraît douteux que καλὸν porte sur ζῆν : Anchialos souffrait d'une passion si vive qu'elle l'a conduit à sa perte ; cela exclu toute possibilité de mener une vie que l'on qualifierait de « καλός ». Il faut alors considérer que καλὸν porte sur τὸ θανεῖν, quoique, là encore, il puisse paraître douteux que Nikias trouve « beau, noble » le geste de son frère.

Les deux frères étaient dans la fleur de l'âge comme l'indique le groupe nominal δύσμορον ἡλικίην (v. 2), l'évocation de la tristesse des parents δύστηνοι γονεῖς (v. 7) et aussi la formule ἀντὶ δὲ νυνφῶνος γαμίου […] χωσθεὶς θάλαμος qui rend compte de la précocité de leur décès.

La pierre tombale est désignée par trois termes différents au cours du texte. Chaque terme est plus précis que le précédent et donne une idée plus noble du tombeau. Tout d'abord, la tombe est désignée par métonymie à travers le substantif πέτρη (v. 6). Puis, la fonction de la pierre se précise avec l'emploi du substantif χερμάδι (v. 7), qui évoque l'ensemble des pierres formant la tombe[165]. Enfin, le substantif θάλαμος (v. 10) désigne l'emplacement où reposent les défunts. Le dernier substantif qui qualifie la tombe est bien plus rare que les précédents. Il

[164] Sur le sens et l'emploi de la particule ἤ, cf. Humbert (J.). *Syntaxe grecque*, § 723 : « La particule est avant préférentielle : elle intervient dès qu'entre deux objets on en choisit un pour sa supériorité, dans l'ordre de la qualité, ou pour sa grandeur, dans l'ordre de la quantité. »

[165] Bailly donne pour χερμάς le sens de « pierre tumulaire » en renvoyant à *Anth. Pal.*, VII, 371, v. 3 : « κεῖμαι δ' ἐν ξείνῃ, ὑπὸ **χερμάδι**, μακρὰ γοηθείς ».

s'agit du substantif κάλπις (v. 5) qui désigne d'ordinaire un vase, une aiguière : Homère, *Odyssée*, VII, v. 20 : παρθενικῇ ἐικυῖα νεήνιδι, κάλπιν ἐχούσῃ ; Pindare, *Olympique*, VI, v. 39-40 : ἁ δὲ φοινικόκροκον ζώναν καταθηκαμένα / κάλπιδά τ' ἀργυρέαν, κτλ. Ici, κάλπις désigne, si ce n'est l'urne funéraire[166] (nous ignorons en effet si les défunts ont été incinérés avant d'être ensevelis), du moins désigne-t-il le caveau où ont été déposés les dépouilles des deux frères. Ce substantif est attesté dans l'inscription I.13.17., de Panticapée également et du Ier siècle ap. J.-Chr., inscription qui présente par ailleurs de nombreuses similitudes avec celle de Nikias et Anchialos.

I.13.11.

Lysimachos

Base ou autel de marbre retrouvé dans la cour de l'église de Kertch (J. Franck). Il n'est aucune description de la pierre. Quant à l'inscription, Latyschev édite la copie que Richter avait faite, nous permettant ainsi de constater que les lettres des trois premières lignes sont plus grandes que les lettres composant l'épigramme et que les omicrons sont nettement plus petits et plus hauts sur la ligne que les autres lettres.

Le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 2009g, le texte préalablement copié par Richter avait été édité dans J. Francke, *Griechische und Lateinische Inschriften, gesammelt von O. Fr. von Richter*, p. 87, n. IX (Kaibel 251 ; B. Latyschev, *IOPE*, n. 171 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 477 ; *GVI* 843).

1		Λυσίμαχε υἱὲ |
2		Ε̣ὐχαρίωνος, |
3		χαῖρε. |
4	vers 1	Λυσίμαχον μύθοι[σ]ι προσηνέα πᾶσι πολίταις
5	vers 2	καὶ ξίνοις νομάδων ἔκταν[ε] θοῦρος Ἄρης·
6	vers 3	[ᾧ] ἔπι πᾶς ἐλεεινὸν ἐπεστενάχησε θανόντ[ι]
7	vers 4	οἰκτείρων θαλερὴν ἀνέρος ἡλικίη[ν].

Comm. épigr. :

L. 2 : Ε̣ὐχαρίωνος Franck, suivi par Kaibel : [Ψ]υχαρίωνος Latyschev, Peek.

L. 5 : la pierre porte ΞΙΝΟΙΣ, pour ξείνοις.

---

[166] Le grec moderne emploie le substantif κάλπη pour désigner l'urne funéraire.

Traduction :

Lysimachos fils d'Euchariôn, salut.

Lysimachos, homme affable à l'égard de tous ses concitoyens et des étrangers, a été tué par l'impétueuse violence de nomades. Tous ont gémi de pitié à sa mort, pleurant la jeunesse florissante de cet homme.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion du deuxième vers révèle que la graphie I dans la première syllabe de ξίνοις est employée pour noter /e:/. Il s'agit d'un phénomène d'itacisme touchant la diphtongue EI.

La morphologie présente des formes caractéristiques de la poésie épique : un accusatif non contracte d'un thème en -s dans l'adjectif προσηνέα (v. 1) ; la désinence de datif pluriel en -οισι dans le substantif μύθοι[σ]ι (v. 1).

Au début du vers 3, signalons l'anastrophe de la préposition [ᾧ] ἔπι qui, elle aussi, confère à l'épigramme son caractère poétique.

Lysimachos a été assassiné ; la violence de cette mort est exprimée par la mention du dieu Arès, qui métaphoriquement désigne cette violence. Le nom du dieu est accompagné de l'adjectif θοῦρος. Dans l'épigramme I.1.2., l'adjectif θοῦρος qualifie Ényalios, une autre divinité de la guerre. De même, dans l'inscription suivante, I.13.12., la main qui a tué le défunt Apollônios, mort au combat contre les « barbares », est aussi qualifiée de θουρίᾳ χερί (v. 2). La violence de la mort de Lysimachos apparaît également dans le style de l'épigramme. On peut remarquer la place de νομάδων dans le premier pentamètre de l'épigramme avant la coupe obligatoire que constitue la longue isolée, et qui figure comme une frontière entre le monde civilisé où règne l'affabilité du défunt (προσηνής) qui s'étend au-delà du cadre même de sa cité puisqu'elle touche à la fois ses concitoyens (πολίταις) et les étrangers (ξίνοις) et la brutalité aveugle, la sauvagerie, exprimées par le verbe (ἔκταν[ε]) et le groupe nominal sujet (νομάδων θοῦρος Ἄρης), rejeté à la fin du pentamètre.

L'assassinat de Lysimachos a été perpétré par des nomades. La seule évocation du mode de vie nomade, permet d'identifier les Scythes. En effet, dans la pensée grecque une étroite relation unit le nomadisme au peuple scythe[167].

L'anthroponyme Εὐχαρίων est rare. *LGPN* n'en donne que deux attestations, la première dans cette épigramme funéraire et la seconde attestation dans une inscription de la rive sud de la mer Noire, à Sinope.

---

[167] Sur cette équivalence entre nomade et le Scythe, cf. Hartog (F.). « Les Scythes imaginaires : espace et nomadisme », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 43-6 (1979), signale que, d'après la tradition grecque, pour être nomades « il faut et il suffit […] que l'on soit Scythe : pour elle [la tradition], en effet, il y a équivalence entre les deux termes : le Scythe est nomade et le nomade est Scythe. Dans la figure du Scythe, le savoir partagé des Grecs a retenu ces traits-là qui sont devenus la « vraie » figure du Scythe : c'est ainsi que se fabrique l'exotisme ».

I.13.12.

Apollônios

Stèle en marbre blanc qui était ornée d'un *anthemium* qui a été retrouvé détaché de la stèle (B. Latyschev, *Mélanges Nicole*). Dimensions : h. 2,11 m ; l. 0,455 m ; ép. 0,13 m ; h. des lettres 0,03 m pour la dédicace des L. 1-2 et 0,017 m pour l'épigramme.

D'après la forme de l'écriture, le monument semble dater du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. X (1904), p. 49-52 avec fac-similé et photographie de la stèle, commentaire et traduction en russe d'où en français B. Latyschev, *Mélanges Nicole*, p. 306-309, n. 3 avec fac-similé et quelques menues différences dans le commentaire avec la version russe (J. Geffcken, *Griechische Epigramme*, n. 224 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 485 avec photographie du monument Pl. XXXIV ; *GVI* 1471 ; *CIRB* 119).

Comm. : pour une interprétation du vers 10, cf. A. Avram, *Bull. ép.* 2008, n. 426, qui commente les hypothèses de A.K. Gavrilov, *Hyperboreus*, vol. 11 (2005), 1, 60-85.

1		Ἀπολλώνιος Ἀπολλωνίου, |
2		χαῖρε.
3	vers 1	Σὺ μὲν πρὸς Ἅδην ἀστένακτος ἔδραμες
4	vers 2	λιπὼν{ν} ἀήταις πνεῦμα θουρίᾳ χερί,
5	vers 3	ἡ σὴ δ' ὅμευνος δακρύοις ἀναστένει
6	vers 4	ἀπροσδόκητον πένθος εἰσδεδεγμένη.
7	vers 5	Τεὸν δ' ὄλωλε κ⟨ά⟩λλος, ἔσζβεσται χάρις,
8	vers 6	φρόνησις ἔπτη, πάντα συνφορᾶς γέμει·
9	vers 7	ὁ τῆς γὰρ ἀρετῆς μοῦνος ἐκλάσθης κανών.
10	vers 8	Ἀλλ' εἰ σὲ κλωστὴρ Μοιρέων ἐρόμβισεν,
11	vers 9	πρὸς δεινὸν ἔγχος βαρβάρων νενευκότα,
12	vers 10	μοῦν οὐ κελαινὸς οἶκο{ι}ς, ἡρώων δὲ σὲ
13	vers 11	ἕξουσι σηκοί· σοὶ γὰρ, Ὠπολλώνιε,
14	vers 12	καὶ πρόσθε σεμνὴ βάξις ἦν τεθημένη{ν},
15	vers 13	καὶ νῦν θανόντι πᾶσα{ι} κοσμῖται χάρις.

Comm. épigr. :

La gravure de l'épigramme est excellente, on constate cependant que le texte contient de nombreuses fautes, dont la responsabilité revient sans doute au lapicide qui a tantôt gravé des lettres en trop (L. 4 λιπὼν{ν}, L. 12 : οἶκο{ι}ς, L. 14 : τεθημένη{ν}, L. 15 : πᾶσα{ι}) tantôt omis de graver certaines lettres (L. 7 : κ⟨ά⟩λλος).

L. 12 : μοῦν οὐ, la pierre porte MOYNOY. Les éditeurs depuis Latyschev retranscrivent ⟨ν⟩ῦν οὐ κτλ. Gavrilov soumet l'hypothèse selon laquelle MOYNOY serait une forme contractée de μὴ οὖν suivi de la négation οὐ.

Traduction :

Apollônios fils d'Apollônios, salut.

Alors que tu as couru vers Hadès sans complainte et abandonné ton souffle vital aux vents sous les coups d'une main impétueuse, ton épouse en larmes gémit, frappée par un deuil inattendu. Ta beauté disparue, ta grâce évanouie, ta sagesse envolée, tout n'est que malheur. Tu as été anéanti alors que tu étais à toi seul un modèle de vertu. Mais si le fuseau des Moires s'est égaré jusqu'à te diriger vers la cruelle lance des barbares, non, certes, ce ne sera pas une obscure demeure qui t'accueillera, mais l'enceinte sacrée des héros. Jadis déjà, ô Apollonios, ce destin t'était prédit et maintenant que tu es mort, la récompense entière t'est accordée.

L'épigramme est composée en trimètres iambiques. Dans le vers 7, le deuxième pied est un tribraque.

L'auteur exploite les ressources de la phonétique et de la morphologie de la poésie homérique pour assurer la correction de ses mètres. Il emploie si nécessaire les formes présentant l'allongement compensatoire, telles que μοῦνος (v. 7). L'adjectif possessif de deuxième personne apparaît sous deux formes différentes, tout d'abord σή (v. 3), forme issue de **tw-*, puis sous la forme avec le degré e, τεὸν (v. 5), employée surtout chez Homère. On recense également un génitif en -εω d'un féminin, thème en -α.

La graphie I est employée dans κοσμῖται (v. 13) pour noter /e:/ issu de la contraction de /ee/. Dans la forme verbale ἔσζβεσται (v. 5), le groupe de consonne -σζ- permet de noter la sonorisation de la sifflante Σ au contact de la bilabiale B.

De nombreux termes rares sont employés dans l'épigramme. Le nom de l'épouse ὅμευνος (v. 10) est un poétisme, rare. Il peut désigner aussi bien un homme que une femme, qu'ils soient unis par une union légitime ou non[168].

Le verbe ἐρόμβισεν (v. 8) ne paraît pas être attesté ailleurs. V. Latyschev donne deux explications différentes pour ce verbe. Dans le *Bulletin de la commission impériale archéologique*, il considère que cette forme comme l'équivalent de ἐρόμβησεν, du verbe *ῥομβέω ; la graphie I serait le résultat de l'évolution de la prononciation d'êta. Cette dernière explication est suivie par Geffcken. Or, aucun verbe ῥομβέω ne semble exister, nous ne connaissons qu'un verbe ῥομβόω. Cette première explication de Latyschev n'est donc recevable que si l'on suppose l'existence d'un verbe *ῥομβέω à côté de ῥομβόω. Dans un second temps, Latyschev dans les *Mélanges Nicole* suppose que ἐρόμβισεν provient d'un verbe *ῥομβίζω. A.K. Gavrilov défend également cette hypothèse.

---

[168] Chantraine (P.). « Les noms du mari et de la femme, du père et de la mère en grec », *REG*, vol. 59-60 (1946), p. 227-228 : « Pour désigner l'homme ou la femme, qu'il s'agisse d'une union légitime ou non, les poètes ont employé des dérivés de εὐνή. Ils sont rares et expressifs ».

La forme μοῦν (v. 10) nous semble être une forme contracte de μὴ et οὖν. Gavrilov avait déjà émis cette hypothèse qui ne satisfait pas A. Avram car selon lui elle « donnerait une double négation contenant en soi un sens affirmatif modéré, comme chez Aristote, *Pol.* 1263 a 41 sqq. : μὴ γὰρ οὐ μάτην κτλ. ». Nous pensons que μοῦν peut représenter une emphase qui permet de souligner que la valeur d'Apollônios interdit d'envisager qu'il ne soit pas admis au nombre des héros. Cet emploi de μοῦν est parallèle, nous semble-t-il, à celui que peut avoir la particule interrogative μῶν[169], elle aussi crase de μή et οὖν, notamment chez les tragiques comme, par exemple, chez Eschyle, *Suppliantes*, v. 417 : μῶν οὐ δοκεῖ δεῖν φροντίδος σωτηρίου ; ou encore chez Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1729 : « θέμις δὲ πῶς τάδ' ἐστί ; μῶν οὐχ ὁρᾶς ; ».

Le susbtantif désignant la tombe, σηκοί (v. 11) est rare également. Il est attesté dans une seule autre inscription du présent corpus, inscription de Mégistè en Lycie, II-10.2.1., Ier siècle ap. J.-Chr. D'après J. Kubińska[170], dans son analyse du lexique désignant les monuments funéraires en Asie Mineure, « le mot σηκός est attesté seulement à Sidyma en Lycie[171], où il semble s'appliquer à un tombeau à deux étages, parce qu'il est clairement indiqué auquel des deux étages sera ensevelie chaque personne. » La tombe d'Apollônios ne paraissant pas être un monument de ce type, il faut supposer qu'ici σηκός désigne simplement le caveau où a été placée sa dépouille.

I.13.13.

Chrestè

Stèle de type *naïskos* en marbre blanc, brisée en deux parties et ornée à son sommet d'un fronton surmonté d'acrotères et de rosaces. Sous le fronton, un relief funéraire représente deux femmes enveloppées dans un ample manteau, celle de droite est assise tandis que la femme se tenant à gauche se tient debout ; toutes deux regardent le passant. À gauche de la scène, derrière la femme assise, se tient un serviteur de petite taille, comme il est d'usage dans les reliefs funéraires. Dimensions : h. 1,06 m ; l. 0,54 m ; ép. 0,11 m.

Monument du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, n. 391 avec fac-similé de même G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 35 avec photographie Pl. XIV (*GVI* 949 d'où *Grabgedichte* 159) ; *SEG*, vol. XLIX, n. 1044.

1 Χρήστη θυγάτηρ |
2 Ἀλεξάνδρου, χαῖρε.

---

[169] *DELG*, *s. v.* οὖν.

[170] Kubińska (J.). *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques d'Asie Mineure*, p. 114-115.

[171] Une autre occurrence du substantif σηκός est attestée dans le présent corpus, dans l'inscription II-10-2.1., retrouvée en Lydie, à Mégistè, du Ier siècle ap. J.-Chr.

3	vers 1	Μελλόγαμόν με κόρην ἀπενόσφισε βάσκανος Ἅδης
4	vers 2	Χρήστην καὶ γνωτῶν δὶς δύο καὶ γενέτου,
5	vers 3	μητρὸς ἐμῆς φθιμένης ὃς νηπίαχόν με κομίσσας
6	vers 4	εἰς φλόγα καὶ σποδιὴν ἐλπίδας ἐξέχεεν.

Traduction :

Chrestè fille d'Alexandros, salut.

Jeune fille sur le point de me marier, le jaloux Hadès m'a emportée, moi Chrestè, loin de mes quatre frères et de mon père, qui, à la mort de ma mère, a pris soin de la jeune enfant que j'étais. Il a jeté dans le feu et les cendres ses espérances.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité. L'auteur met à profit les ressources de la langue épique pour veiller à la correction de ses vers : la forme κόρην (v. 1) ne présente pas l'allongement compensatoire, consécutif à la chute de digamme après la liquide rho, car κο- est la dernière syllabe du deuxième pied, qui est un hexamètre, elle devait donc être brève. Dans le participe κομίσσας, du verbe κομίζω, la gémination de la sifflante Σ permet d'allonger la syllabe -μισ- qui doit être longue, car elle se situe à l'initiale du dernier pied de l'hexamètre.

L'adjectif μελλόγαμον (v. 1) est rare et poétique. Il est attesté chez Théocrite, *Διόσκουροι*, v. 140 : γαμβρὼ μελλογάμω et Sophocle, Antigone, v. 628-629 : [τῆς μελλογάμου νύμφης] / τάλιδος ἥκει μόρον Ἀντιγόνης[172]. Composé de la base du verbe μέλλω, « être sur le point de », en premier élément et du substantif γάμος « mariage » en second élément, l'adjectif désigne la jeune fille sur le point de se marier. C'est avant même que d'avoir connu le mariage que Chrestè est morte, c'est pourquoi elle est qualifiée de κόρην et non de νύμφην.

Le dieu Hadès et le mauvais œil (βάσκανος[173]) qu'il a jeté sur la défunte, sont désignés comme les responsables de son trépas ; les circonstances précises de sa mort ne sont pas données dans l'épigramme.

La défunte a perdu sa mère lorsqu'elle était une enfant. Son enfance est exprimée par l'adjectif νηπίαχόν (v. 3) dérivé de νήπιος. Cet adjectif fait parti lui aussi du lexique de la poésie ; il est attesté, par exemple, dans Homère, *Iliade*, II, 338 : « νηπιάχοις οἷς οὔ τι μέλει πολεμήϊα ἔργα ».

Le vers 5 est une référence au bûcher funéraire où a été consumée la dépouille de Chrestè avant son inhumation. Les références au bûcher funéraire sont rares dans les épigrammes du présent corpus. Le bûcher est mentionné également dans l'inscription II-1.6.4. de Nicée, Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr., mais aussi dans l'inscription III.1.5., d'Alexandrie, du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr. L'analogie entre la dépouille du défunt placée sur le bûcher et les espérances perdues des parents, en l'occurrence du père de Chrestè, Alexandros, trouve un parallèle dans

[172] A. Dain signale que « τῆς μελλογάμου νύμφης, supprimés par de nombreux éditeurs, sont une glose du mot rare τάλισος ».

[173] Sur le sens de βάσκανος, cf. I.3.1. et le commentaire qui accompagne l'inscription.

l'inscription de Cyzique et datant de l'époque hellénistique, dédiée à Posidônios, lui aussi mort dans la fleur de l'âge, II-4.3.13., v. 3 : ἐλπίδας ἐνθεμένη πυρὶ καὶ τάφῳ.

I.13.14.

Môlas

Fragment d'une plaque en pierre calcaire dont la partie supérieure a disparu. Dimensions : h. 0,51 m ; l. 0,40 m ; ép. 0,14 m ; h. des lettres entre 0,02 m pour la dédicace et 0,013 m dans l'épigramme.

Le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, p. 302-303, n. 181[1] avec fac-similé (*GVI* 1473 ; *CIRB* 126).

1		Μώλα υἱὲ Μώλα, χαῖρε. |
2-3	vers 1	Στυγνὸς ὑπὸ σκοτίην σε συνάρπασε | πένθιμος Ἅδας, |
4	vers 2	Μώλα, τὸν Μώλα κοῦρον ἐόντα νέον· |
5-6	vers 3	εἰ δέ σε νοῦσος ἔμα[ρ]ψε, φέρ' ὡς βροτός· | ἔστι παρ' ἡμεῖν |
7	vers 4	τοῖα, κατ' ἀνθ[ρ]ώπους πολλάκις ὀλλυμένους.

Traduction :

Môla fils de Môla, salut.

L'odieux et lugubre Hadès t'a emporté dans les ténèbres, Môla, jeune enfant de Môla. Si une maladie t'a emporté, supporte-le car tu es mortel : tel est notre destin, des hommes, constamment, périssent.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La forme κοῦρον (v. 2) présente l'allongement compensatoire, résultat de la chute de digamma dans le groupe -ρϝ- ; le substantif se trouve au premier temps du troisième pied du pentamètre, qui est un dactyle, la syllabe doit donc être longue. Le participe présent de εἰμί a sa forme ionienne ἐόντα, ἐ- étant la dernière syllabe du dactyle. Dans les mêmes conditions, le nom de la maladie présente l'allongement compensatoire et a donc la forme νοῦσος (v. 3).

Dans le datif du pronom personnel de première personne du pluriel ἡμεῖν (v. 3), le digramme EI note la voyelle /i:/.

Le nom Μώλα, au vocatif et au génitif dans l'inscription, n'est pas attesté ailleurs.

La jeunesse du défunt est mentionnée d'une part par l'emploi du substantif κοῦρον (v. 2) mais aussi par l'adjectif νέον qui le caractérise dans le même vers.

L'évocation de la fugacité et de la fragilité de l'existence humaine clôt l'épigramme en un apophtegme à la portée universelle, adressé directement au passant. Le défunt est sans doute mort de maladie, ce qui explique la formulation de cette hypothèse εἰ δέ σε νοῦσος κτλ. Un même procédé est employé dans les deux derniers vers de l'inscription I.13.6., dédiée à un jeune homme qui a lui aussi succombé à une maladie. Cette sentence adressée au passant fait état d'une attitude de résignation quasi stoïcienne face à la mort, résignation qui se trouve justifiée par le statut de mortel de l'homme, ὡς βροτός.

I.13.15.

Ménodôros

Plaque de marbre blanc, ornée d'un épistyle. Dimensions : h. 1,42 m ; l. 0,44 m ; ép. 0,13 m ; h. des lettres dans la dédicace 0,025 m pour le nom du défunt et celui de son père, 0,04 m pour le mot χαῖρε et dans l'épigramme 0,015 m.

Monument du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : P. Wolters, Rheinisches Museum für Philologie, vol. 41 (1886), p. 347-348 ; B. Latyschev, *IOPE*, vol. II, n. 298 avec fac-similé (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 49a ; *GVI* 1869 ; C. Breuer, *Reliefs und Epigramme griechischer Privatgrabmäler*, T21).

1		Μηνόδωρε Ἀπολλω-|
2		-νίου, χαῖρε.
3	vers 1	Φράζε τεὴν πάτρην, τεὸν οὔνομα καὶ μόρον αὔδα,
4	vers 2	καὶ ποσέτης, λίπεις δ' εἴ τι παρ' ἀμερίοις.
5	vers 3	— Πατρὶς ἁλιστέφανός με γοναῖς ἔσπιρε Σινώπη,
6	vers 4	οὔνομα δ' οἰχομένου Μηνεόδωρος ἔφυ·
7	vers 5	πολλὰ δὲ δυσμενέων ἔναρα βροτόεντα δαΐξας
8	vers 6	κεῖμαι δουριτυπὴς ἐν χθονὶ Βοσπορίδι·
9	vers 7	ἓξ δεκάδας λυκάβας κεκορώνικα, τέκνα δὲ λίπω
10	vers 8	καὶ τὴν ἐν λέκτροις στεργομένην γαμέτιν.
11	vers 9	— Εὐσεβέων ναίοις ἱερὸν δόμον· ἦσθα γὰρ ἀεὶ
12	vers 10	καὶ φθίμενος καὶ ζῶν πᾶσι ποθεινότατος.

Comm. épigr. :

L. 9 : κεκορώνικα, ΚΕΚΟΡΩΝΙΚΑ sur la pierre, d'après le fac-similé de Latyschev : κεκορώνικ[ε] Wolters suivi par les autres éditeurs. Il propose également de corriger λυκάβας par λυκαβάντων.

Traduction :

Ménodôros fils d'Apollônios, salut.

Dis quelle est ta patrie, clame ton nom, ton destin, ton âge, et si tu laisses quelque chose chez les mortels. — La patrie qui m'a donné le jour pour mes parents est Sinope, entourée par les flots, le nom du défunt que je suis était Ménodôros. Après avoir souvent tranché les dépouilles sanglantes de mes ennemis, je gis, frappé par une lance, sur les terres du Bosphore. J'ai accompli soixante années, je laisse des enfants et la compagne que j'aimais. — Puisses-tu habiter la sainte demeure des hommes pieux. Tu étais toujours durant ta vie l'homme le plus recherché de tous et maintenant que tu es mort l'homme le plus regretté de tous.

L'épigramme est composée cinq distiques élégiaques. La scansion des distiques ne présente pas d'irrégularité.

Dans cette épigramme composée en dialecte ionien, il est surprenant de recenser une occurrence où /a:/ ancien est maintenu. En effet, au deuxième vers l'adjectif ἁμερίοις, « les mortels », fait figure d'exception au sein de cette épigramme.

La scansion révèle que la graphie I note /e:/ dans deux formes du verbe λείπω : λίπεις (v. 2) et λίπω (v. 7). Ce sont les deux seuls exemples de ce phénomène dans cette épigramme, est-ce une indication de la prononciation du digramme ou une confusion de l'auteur entre le thème du présent λειπ- et le thème d'aoriste λιπ- du verbe λείπειν ? L'auteur use de nombreux expédients pour assurer la correction métrique de ses vers. Il emploie par exemple des formes avec allongement métrique, telles que le substantif οὔνομα (v. 1 et 4), des formes avec allongement compensatoire, résultat de la chute de digamma dans le groupe -ρϝ-, ainsi δουριτύπης (v. 6). L'adjectif possessif de deuxième personne est celui tiré de la base à degré *e* **twe-* : τεὴν et τεὸν (v. 1). Le génitif pluriel de l'adjectif δυσμενής et celui de l'adjectif εὐσεβής ne présentent pas de contraction : δυσμενέων (v. 5) et Εὐσεβέων (v. 9). L'auteur a également recours à des expédients moins habituels : dans le quatrième vers, l'anthroponyme présente un hiatus /eo/ dont la présence ne se justifie que par les besoins métriques. En effet, à cette place du vers qui appelle un dactyle, la forme Μηνόδωρος ne peut convenir. L'hiatus /eo/ permet d'obtenir un dactyle sans rien ajouter ni retrancher au vers. Ce hiatus se retrouve dans l'inscription suivante, I.13.16., v. 3, pour les mêmes raisons métriques et dans l'inscription III.8.1. de Koptos, IIe siècle av. J.-Chr., pour le même anthroponyme, le même expédient métrique est employé, mais c'est alors un /oo/ que l'auteur utilise. Tous ces faits permettent à l'auteur de l'épigramme d'assurer l'exactitude métrique de ses vers, mais ils permettent également de donner une couleur épique à sa composition, puisque tous ces faits, à l'exception de ce hiatus /eo/ qui est purement artificiel, ont leurs correspondants dans la poésie homérique.

Le lexique est également celui de la poésie homérique, qui présente quelques expressions qui constituent de véritables citations des épopées, ainsi le groupe nominal ἔναρα βροτόεντα (v. 5), employé à huit reprises dans l'*Iliade*[174]. L'emprunt à l'*Iliade* n'a rien de surprenant pour cette épigramme dédiée à un homme tombé au combat, sous les coups. L'adjectif δουτιτύπης (v. 6), composé en premier élément du datif δουρί « le bois, la lance » et

[174] cf. *Iliade*, VI, v. 480 ; IX, v. 534 ; X, v. 528 et v. 570 ; XV, v. 347 ; XVII, v. 13 et v. 540 ; XXII, v. 245.

en second élément du nom τυπή dérivé de τύπτω « frapper » indique à lui seul que c'est au combat, sous les coups de ses adversaires que Ménodôros a succombé. L'adjectif δουριτυπής est attesté dans une épigramme votive où il a le sens de « qui frappe le bois » : cf. *Anth. Pal.*, 106, v. 1-2 : « στάθμην ἰθυνενῆ μολιβαχθέα, δουριτυπῆ τε / σφυρᾶν κτλ. ». Dans l'épitaphe de Ménodôros, le sens de δουριτυπής est équivalent à celui de δουρίπληκτος, attesté dans Eschyle, *Sept contre Thèbes*, v. 278 : στέψω λάφυρα δουρίπληχθ' ἁγνοῖς δόμοις. De même l'épithète ἁλιστέφανος (v. 3) de Σινώπη, patrie d'origine de Ménodôros et de sa famille, donne une couleur épique au texte. L'adjectif, rare, donne une bonne représentation de la position géographique de Sinope, sise sur une langue de terre avancée sur la Mer Noire, entourée de tous côtés par les eaux.

Le parfait κεκορώνικα (v. 7), présent κορωνίζω, est un dérivé du substantif κορώνη qui désigne la corneille, mais dans son emploi figuré[175], toute chose bombée ou formant une courbe, tel un arc, une poupe, les cornes d'un bovin. L'expression ἓξ δεκάδας λυκάβας κεκορώνικα signifie dans ces conditions « avoir bouclé six décades, avoir fait le tour de soixante années » ; il n'est donc plus besoin de suivre Wolters qui proposait de corriger κεκορώνικα par κεκορώνικ[ε]. En revanche, comme le signale Wolters, l'emploi du nominatif pour le substantif λυκάβας pose problème. On attend ici le génitif pluriel λυκαβάντων, complément de ἓξ δεκάδας « six dizaines d'années », voire l'accusatif pluriel λυκάβαντας, qui serait un accusatif de point de vue. L'existence d'un accusatif singulier λλυκάβαν dans une inscription de Mytilène, *IG*, XII 2, 129, v. 8 : « τρίσσον ὑπὸ λλυκάβαν Γραμματικὸς τελέω » nous invite à penser que λυκάβας pourrait représenter ici un accusatif pluriel employé en lieu et place de λυκάβαντας pour répondre au besoin du mètre.

Le nom de l'épouse, γαμέτιν (v. 8) est rare et poétique ; il a été formé à partir du masculin γαμέτης, lui aussi poétique[176].

La forme dialogique de l'épigramme est originale mais elle n'est pas sans parallèle parmi les épigrammes du présent corpus. En effet, nous trouvons d'autres inscriptions où le défunt est interrogé sur son identité, son origine, son statut social. Tel est le cas dans l'inscription II-5.9.1. de Philomélion en Phrygie, du Ier siècle ap. J.-Chr., l'inscription III.10.4. de Léontopolis, du Ier siècle ap. J.-Chr. Dans l'*Anthologie Palatine* également ce genre d'épigrammes funéraires est attesté, par exemple l'épigramme 164 d'Antipater de Sidon. Toutes ces épigrammes ont la particularité de présenter un dialogue où le passant interpelle directement le défunt, notamment en employant l'impératif φράζε, cependant, le nombre de questions adressées au défunt est bien plus élevé que dans l'épigramme dédiée à Ménodôros. Ce dernier en effet ne répond qu'à une unique question, là où cinq renseignements lui sont demandés ; son interlocuteur, dont l'identité n'est pas précisée (est-ce un passant ? la stèle ?), conclut l'épigramme pour souhaiter à Ménodôros de trouver place parmi les hommes pieux dans l'au-delà, et pour signaler le regret qu'éprouvent les hommes suite à sa mort.

---

[175] D'après P. Chantraine, *DELG*, *s. v.* κορώνη, « le bec crochu de l'animal et ses pieds, ont conduit à de nombreux emplois figurés ».

[176] Chantraine (P.). « Les noms du mari et de la femme, du père et de la mère en grec », *REG*, vol. 59-60 (1946), p. 231 : « Le masculin γαμέτης présente beaucoup moins d'importance (Xénophon *Cyr.* IV, 6, 3). Il appartient au vocabulaire de la poésie (Eschyle *Prom.* 897, Euripide *Suppl.* 998 etc.). Sur γαμέτης a été créé un féminin γαμέτις ».

I.13.16.

Ménodôros et Héliodôros

Plaque de pierre calcaire brisée du haut. Dimensions : h. 1,22 m ; l. 0,44 m ; ép. 0,10 m ; h. des lettres entre 0,03 m pour la dédicace L. 1-4 et 0,011 m pour l'épigramme.

Le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *IOPE,* vol. II, n. 86 avec fac-similé (*GVI* 710 d'où *Grabgedichte* 285).

1		Μηνόδωρε καὶ |
2		Ἡλιόδωρε |
3		οἱ Ἡλιοδώρου |
4		χαίρετε.
5	vers 1	Ὧθ' ὑπ' ἐμοὶ, παροδεῖτα, λόγων φίλος Ἡλιόδωρος
6	vers 2	ὀκτωκαιδεχέτης, πατρὸς ἔχων ὄνομα·
7	vers 3	σὺν τῶι Μηνεόδωρος ὁ μελλυμέναιος ἀδελφὸς
8	vers 4	κέκλιται εἰν Ἀείδῃ, πάντα λαχὼν ἐλέου·
9	vers 5	ἀντὶ μὲν ἱμερτοῦ θαλάμου τάφον, ἀντὶ δὲ νύμφης
10	vers 6	στήλην, ἀντὶ γάμου δ' αἰνὸν ἄχος [γ]ενέταις.
11	vers 7	Ματέρα τὰν δύστανον ὀδύρομαι, ἃ δυσὶ τέκνοις
12	vers 8	θῆκεν ἀνυμφεύτοις χῖρας ἐπὶ βλέφαρα.

Traduction :

Ménodôros et Héliodôros fils de Héliodôros, salut.

Ici, en dessous de moi, passant, repose un ami des lettres, Héliodôros âgé de dix-huit ans, il portait le même nom que son père. Avec lui Ménodôros son frère qui allait se marier a été appelé chez Hadès, son sort est digne de compassion : au lieu de la chambre nuptiale un tombeau, au lieu d'une jeune épouse une stèle, au lieu d'un mariage une cruelle douleur pour ses parents. Je plains sa malheureuse mère qui pour ses deux enfants non mariés a placé ses mains sur leurs paupières.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques.

Les /a:/ anciens présentent les deux traitements possibles. La fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ est le traitement le plus attesté : Ἡλιόδωρε (l. 2 ; v. 1) ; Ἡλιοδώρου (l. 3) ; νύμφης (v. 5) ; στήλην (v. 6). En revanche, dans l'avant-dernier vers de l'épigramme, lorsqu'il est question de la mère des deux frères défunts, les /a:/ anciens sont maintenus : Ματέρα τὰν δύστανον, ἃ (v. 7).

Comment justifier ce traitement à cet endroit de l'épigramme ? L'épigramme ne donne pas de renseignement sur cette femme, lui supposer une extraction dorienne ou éolienne constituerait une hypothèse sans fondement. On peut en revanche supposer que ce traitement phonétique de /a:/ ancien représente un procédé poétique, littéraire visant à mettre en valeur le caractère tragique du destin de cette mère qui a perdu ses deux seuls enfants.

Le nom de nombre ὀκτωκαιδεχέτης (v. 2) présente une aspiration secondaire qui affecte ici le nom ἔτος et non le nom δέκα. Le nom ἔτος pouvait comporter une aspiration secondaire, ce qui explique l'occlusive aspirée dans d'autres groupes tels que ἐφ' ἔτος ou dans le composé ἐφέτειος[177]. Dans les épigrammes funéraires, l'aspiration initiale secondaire de ἔτος s'observe à travers les noms de nombres, composés avec le nom δέκα, comme c'est le cas ici avec [Ὀκτ]ῳκαιδεχέτη (< ὀκτὼ καὶ δέκα ἔτος). Il y a d'autres exemples de ce type parmi les épigrammes constituant ce corpus.

La graphie I note /e:/ dans le substantif χῖρας (v. 8). On recense également un cas de graphie inverse où le digramme EI note la voyelle /i/ dans le nom du dieu Hadès, Ἀείδῃ (v. 4). La forme εἰν (v. 4) pour la préposition ἐν est un allongement métrique.

L'article est employé en fonction de pronom anaphorique dans le groupe prépositionnel σὺν τῶι (v. 3).

Les deux frères sont des ἄωροι. Le premier, Héliodôros est dit λόφων φίλος (v. 1). Il s'agissait sans doute d'un étudiant, peut-être en rhétorique, ou bien présentait-il de bonnes dispositions pour la poésie. Les deux frères n'ont pas vécu assez longtemps pour se marier, pas même Ménodôros[178] qui s'apprêtait à en faire l'expérience. Par ailleurs, le caractère tragique de sa mort est souligné par la proximité de son mariage. Les vers 5 et 6 développent ce caractère tragique et inattendu de sa mort à travers tout ce que le sort lui a refusé (ἀντὶ μὲν ἱμερτοῦ θαλάμου ; ἀντὶ δὲ νύμφης ; ἀντὶ γάμου). Pour signaler le célibat des deux défunts, l'auteur emploie également deux mots rares et poétiques. Tout d'abord, il emploie l'adjectif μελλυμέναιος (v. 3), qui semble être un hapax[179]. La formation du composé μελλυμέναιος est parallèle à celle de μελλόγαμος de l'inscription I.13.13 : le premier élément est le radical du verbe μέλλω, qui régit le second élément du composé ὑμέναιος « le mariage ». Le second mot employé est l'adjectif ἀνυμφεύτοις (v. 8), épithète détachée se rapportant à τέκνοις au vers précédent. L'adjectif est un composé avec α- privatif en premier élément, dérivé en -το du verbe dénominatif νυμφεύω « se marier ». Comme le précédent, il est attesté dans Sophocle, *Antigone*, v. 980 : « ματρὸς ἔχοντες ἀνύμφευτον γονάν » mais aussi dans *Électre*, v. 165 : « τάλαιν', ἀνύμφευτος αἰὲν οἰχνῶ ». L'un et l'autre adjectif ne sont attestés que dans cette inscription du présent corpus.

La mention de la mère fermant les yeux de ses enfants à leur mort (θῆκεν χῖρας ἐπὶ βλέφαρα) est unique dans le présent corpus.

---

[177] *DELG*, *s. v.* ἔτος.

[178] Sur la graphie Μηνεόδωρος, cf. I.13.15. et commentaire.

[179] *LSJ* en fait un synonyme de μελλόνυμφος ; ce dernier est attesté par exemple dans Sophocle, *Antigone*, v. 632-633 : « ὦ παῖ, τελείαν ψῆφον ἆρα μὴ κλύων / τῆς μελλονύμφου πατρὶ λυσσαίνων πάρει ; ».

I.13.17.

Pharnakès

Plaque de marbre blanc brisée du bas et du haut, ornée d'un relief funéraire dont il ne reste que le bas du corps d'un homme vêtu d'un manteau avec à ses côtés un serviteur. Dimensions : h. 0,72 m ; l. 0,47 m ; ép. 0,135 m ; h. des lettres L. 1-2 0,03 m et pour le reste 0,013 m.

Latyschev et Kaibel datent le monument du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : G. Kaibel, n. 252 ; B. Latyschev, *IOPE*, vol. II, n. 299 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 488 reproduit le texte de Latyschev mais publie une photographie du monument Pl. XXXIV (*GVI* 1265 ; *CIRB* 129 (Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 58-59 d'où SEG, vol. XXX, n. 983, commente les lignes 5-6)).

1		Φαρνάκη Φαρνάκου, |
2		χαῖρε.
3	vers 1	Φανράκεω στάλαν δέρκευ, ξένε, τὸν βαρὺς Ἅδης
4	vers 2	ἔκλασεν ἀγρεύσας δύσμορον ἡλικίην,
5	vers 3	τέχνῃ παιδοτρίβαν, ἔτεσιν νέον, ἐγ δὲ Σινώπας
6	vers 4	πατρίδος ἐξ ⟨ἐ⟩ρ⟨α⟩τᾶς πρὸς δύσιν οἰχόμενον·
7	vers 5	οὗ κάλπιν κρύ⟨π⟩τει γῆ Βοσπορὶς οὐδὲ λέληθεν
8	vers 6	γυμνάσιον κωφοῖς δάκρυσι μυρόμενον.
9	vers 7	Αἱρετίσας δὲ πατὴρ στοργᾶι φύσιν ἐπροτέρησεν
10	vers 8	Χηματίων, τύμβωι σᾶμα λίθου θέμενος.

Comm. épigr. :

L. 6 : ⟨ἐ⟩ρ⟨α⟩τᾶς, la pierre ΑΡΕΤΑΣ. Ad. Wilhelm suggérait une erreur du lapicide à cet endroit qui, par inadvertance, aurait interverti le premier alpha avec l'epsilon et propose ainsi de lire ἐρατᾶς. Ad. Wilhelm mentionne plusieurs parallèles pour appuyer son hypothèse : *Anth. Pal.*, VII, 419, v. 6 : Κῷς ἐρατή ; *Anth. Pal.*, VII, 299, v. 4 : ἐρατὰν πάτραν ; Théocrite, Ἡλακάτη, v. 21 : « κατὰ Μίλλατον ἐράνναν ».

Traduction :

Pharnakès fils de Pharnakès, salut.

Regarde la stèle de Pharnakès, étranger, que le cruel Hadès a détruit, faisant sa proie de sa malheureuse jeunesse. Il était pédotribe, jeune encore, loin de Sinope, loin de sa chère patrie, il gagne le couchant. La terre du Bosphore recouvre son urne et le gymnase n'a pas manqué de

verser des larmes silencieuses. Chématiôn, père qui l'avait choisi en faisant de sa tendresse un lien plus fort que les liens du sang, a placé l'inscription sur son tombeau.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Le groupe de voyelles -εω du génitif Φαρνάκεω (v. 1) n'est pas affecté par la synizèse, à la différence de ce que nous avons observé dans l'inscription I.11.1. à travers l'anthroponyme Μολπαγόρε̣[ω] (v. 2). À l'exception de ce détail, la scansion de l'épigramme ne présente pas de difficulté.

La voyelle /a:/ présente les deux traitements possibles en grec, tantôt le traitement ionien-attique, la fermeture en /ε:/, Ἅδης (v. 1) ; ἡλικίην (v. 2) ; τέχνῃ (v. 3) ; γῆ, λέληθεν (v. 5), tantôt le maintien, στάλαν (v. 1) ; παιδοτρίβαν, Σινώπας (v. 3) ; ἀρετᾶς (v. 4) ; στοργᾶι (v. 7) ; σᾶμα (v. 8). La répartition des deux traitements de /a/ apparaît équilibrée et rien ne paraît justifier la préférence de l'un ou l'autre traitement, si bien qu'au début du vers 3, à travers la séquence τέχνῃ παιδοτρίβαν, les deux traitements se trouvent en contact immédiat. L'hiatus /eo/ présente le traitement ionien par différenciation de la seconde voyelle dans la forme d'impératif δέρκευ (v. 1), traitement que l'on retrouve dans les inscriptions I.3.1., I.8.1. et I.13.10. Dans la séquence ἐγ δὲ (v. 3) la graphie Γ de la dorsale sourde, finale de la prépositon ἐκ, indique la sonorisation de cette dernière devant la dentale sonore de la particule δέ.

Pharnakès ne peut être compté au nombre des ἄωροι, car il exerçait un métier, celui de pédotribe, ; il était donc pleinement intégré dans le corps civique de la cité de Panticapée. Par ailleurs, de ce qu'il reste du relief funéraire, on peut voir que ce n'est pas un enfant qui est représenté, comme sur les reliefs des ἄωροι, mais bien un homme fait. Néanmoins, plusieurs éléments dans l'épigramme qui lui est dédiée sont à rapprocher des épigrammes dédiées aux ἄωροι. Dès le premier vers du poème, il est demandé au passant de plaindre le jeune âge (δύσμορον ἡλικίην) de Pharnakès. Par ailleurs, sa jeunesse est évoquée à nouveau, de manière plus explicite encore, au vers 3, à travers l'adjectif νέον. En outre, Pharnakès ne semble pas avoir connu de mariage au cours de son existence, mais l'absence de mariage ne donne lieu ici à aucune déploration.

Pharnakès, pédotribe à Panticapée, était originaire de la cité de Sinope. Il n'est pas le seul Sinopéen de notre corpus à s'être installé à Panticapée et à y avoir été enseveli. Déjà Ménodôros, de l'inscription I.13.15, se disait originaire de « Sinope, entourée par les flots » ; Théophilè, à qui l'inscription I.13.18. est dédiée, est aussi originaire de la cité de Sinope. L'expression πρὸς δύσιν οἰχόμενον (v. 4) ne désigne pas le voyage que le défunt a entrepris de Sinope jusqu'à Panticapée. Ce voyage vers le couchant est un euphémisme pour désigner la mort de Pharnakès : partir vers le couchant, c'est quitter la lumière du soleil[180], en d'autres termes, partir pour le royaume souterrain des morts. Par ailleurs, on trouve quelques autres exemples d'emploi du verbe οἰχομαι soit pour indiquer le chemin vers la mort : I.13.25., Panticapée, Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr., v. 1 : ἐς τέλος οἰχομένοιο « avançant vers le terme » ; III.6.6., Hassaia, IIe ou Ier siècle av. J.-Chr., v. 2 : ἥδ' ἱεροὺς χώρους οἴχεται εὐσεβέων « elle est partie pour les saintes contrées des hommes pieux » ; soit dans une acception métaphorique

[180] « Quitter la lumière du soleil » est d'ailleurs la formule habituelle désignant la mort. On la trouve par exemple dans I.13.2. : ἥλι|ον ἐξέλι|πον, mais aussi I.17.1., v. 8 : ἔλιπον φάος | ἠελίοιο.

« mourir » : I.13.15., Panticapée, Ier siècle av. J.-Chr., v. 4 : οὔνομα δ’ οἰχομένου Μηνεόδωρος ἔφυ « le nom du défunt que je suis était Ménodôros » ; I.6.1., Madytos, Ier siècle ap. J.-Chr., v. 6 : μύρατ’ ἀποιχομένην « elle me pleure moi qui suis partie » ; II-5.2.2., Aizanoi, Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr., v. 1-2 : σᾶμα τε[κού]|σῃ / τεῦξαν ἀπο[ι]|χομένῃ « à leur mère défunte, ils ont fait dresser ce tombeau ».

L’anthroponyme du défunt, Pharnakès[181], est bien attesté dans ces régions de la mer Noire, notamment à Gorgippia, à l’est de Panticapée. D’après Zgusta (L.). § 236, p. 157-160 « die grösste Popularität gewann der Name aber durch die Mitglieder der Pontischen Dynastie, namentlich durch den Grossvater und Sohn des Mithridates des Grossen Eupator. »

Le lexique désignant le monument funéraire présente plusieurs points intéressants. Tout d’abord, il faut signaler une nouvelle occurrence au vers 5 du substantif κάλπις, ici à l’accusatif. Tout comme dans l’inscription I.13.10., si κάλπις désigne une urne funéraire, aucune référence, aucune mention de l’incinération du défunt ne se trouve dans l’épitaphe. Dans les derniers vers de l’épigramme, σᾶμα λίθου ne désigne pas le monument funéraire dans son intégralité, ce qui serait redondant du fait de l’emploi de τύμϐωι avant σᾶμα. Dans ce vers, le σᾶμα représente la stèle funéraire qui se dresse au-dessus du τύμϐος, voire l’inscription elle-même, et qui marque l’emplacement de la sépulture de Pharnakès.

Pour l’expression Αἱρετίσας πατὴρ (v. 7), *LSJ s. v.* αἱρετίζω, en citant l’expression de l’inscription de Pharnakès, donne le sens « père adoptif ». Cela ne signifie pas que Chématiôn ait officiellement adopté le défunt, sinon il ne serait pas dit « Pharnakès, fils de Pharnakès », mais du moins qu’il se substituait au père.

Remarquons enfin qu’en de nombreux endroits, cette inscription reprend les motifs, parfois les vers au mot près, de l’inscription I.13.10. Les deux premiers vers ont une structure et un lexique rigoureusement identiques, à l’exception de la forme δέρκευ, qui apparaît sous la forme δέρκου dans I.13.10., et, cela va de soi, des noms des défunts. De même retrouvons-nous le motif de l’amour filial à travers στοργᾶι, le nom de l’urne funéraire y est aussi κάλπις, qui est pourtant un substantif rare. Les similitudes sont telles que l’on peut supposer que les deux épigrammes sont du même auteur.

I.13.18.

Théophilè

Plaque de marbre grisâtre dont le côté gauche est endommagé. À partir de ce dernier détail, Latyschev suppose que la pierre n’était pas isolée, mais qu’elle faisait partie d’un ensemble plus vaste auquel elle était reliée par son arête gauche. Dimensions : h. 0,62 m ; l. 0,53 m ; ép. entre 0,06 m là où le texte est gravé et 0,12 m sur le reste de la pierre.

---

[181] Sur la formation et le sens du nom Pharnakès, cf. Zgusta (L.). PNS, § 236, p. 157-160 : « « Dass diese Namensippe als (eventuell mittels des grieschischen Suffixes -ιων erweiterte) Kurzform zu aw. χ^u^arənah-, apers. farnah- n. « Rihm, Ruhmesglanz, Glanz, Herrlichkeit, Hoheit, Majestät » […] pehl. χ^u^arr « Glorie, die Königsglori ».

Latyschev date le monument du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. XIV (1905), p. 124-128, n. 47 avec fac-similé (*GVI* 1989 d'où *Grabgedichte* 460).

1		Θεοφίλη ʽΕκαταίου |
2		χαῖρε.
3	vers 1	Θειοφίλην με θύγατρα μινυνθαδίην ʽΕκαταίου
4	vers 2	ἐμνώοντο γάμῳ παρθένον ἠΐθεοι,
5	vers 3	ἔφθασε δ' ἁρπάξας Ἀΐδης, ἠράσσατο γάρ μευ,
6	vers 4	Φερσεφόνας ἐσιδὼν κρέσσονα Φερσεφόναν.
7	vers 5	Καὶ γράμμα πέτρης ἐκγλυφὲν στηλίτιδος
8	vers 6	κόρην δακρύει Θεοφίλην Σινωπίδα·
9	vers 7	τὰς μελλονύμφους ἧς πατὴρ δαιδουχίας
10	vers 8	ʽΕκαταῖος Ἅιδηι καὶ οὐ γάμωι συνάρμοσεν.
11	vers 9	Παρθένε Θειοφίλα, σὲ μὲν οὐ γάμος, ἀλλ' ἀδίαυλος
12	vers 10	χῶρος ἔχει νύμφη δ' οὐκέτι Μηνοφίλου,
13	vers 11	[ἀ]λλὰ Κόρης σύλλεκτρος· ὁ δὲ σπείρας ʽΕκαταῖος
14	vers 12	οὔνομα δυστήνου μοῦνον ἔχει φθιμένης,
15	vers 13	[μ]ορφὰν δ' ἐν πέτραι λεύ⟨σ⟩σει σέο τὰς δ' ἀτελέστους
16	vers 14	ἐλπίδας οὐχ ὁσίη Μοῖρα κατεχθόνισεν.
17	vers 15	Τὴν κάλλος ζηλωτὸν ἐνὶ θνατοῖσι λαχοῦσαν,
18	vers 16	Θειοφίλην, Μουσῶν τὴν δεκάτην, Χάριτα,
19	vers 17	πρὸς γάμον ὡραίαν, τὴν σωφροσύνης ὑπόδειγμα,
20	vers 18	οὐκ Ἀΐδας ζοφεραῖς ἀμφέβαλεν παλάμαις,
21	vers 19	Πλούτων δ' εἰς θαλάμους τὰ γαμήλια λαμπάδι φέγγη
22	vers 20	ἆψε, ποθεινοτάτην δεξάμενος γαμέτιν.
23	vers 21	[Ὦ γ]ονέες, θρήνων νῦν λήξατε, παύετ' ὀδυρμῶν·
24	vers 22	Θειοφίλη λέκτρων ἀθανάτων ἔτυχεν.

Traduction :

Théophilè fille de Hékataios, salut.

Théophilé — *Moi Théophilè, fille à la vie trop brève de Hékataios, alors que des jeunes gens me demandaient en mariage, Hadès les devança en m'emportant, car il m'aimait, il voyait en moi une Perséphone plus belle que Perséphone.*

La stèle — *L'inscription gravée sur cette stèle de pierre pleure la vierge Théophilè de Sinope. Son père Hékataios a rassemblé les torches destinées à la future épouse pour Hadès et non pour son mariage.*

Jeune Théophila, ce n'est pas le mariage, mais une contrée d'où il n'est pas de retour qui te retient, tu n'es plus la jeune promise de Ménophilos, mais tu partages avec Korè le lit (d'Hadès). Ton père Hékataios, maintenant, malheureuse, que tu es morte, n'a plus de toi que ton nom, il contemple ta beauté gravée sur une pierre car la Moire a injustement enterré ses vains espoirs.

Elle qui avait obtenu la beauté convoitée par les mortels, Théophilè, dixième Muse, Grâce en âge de se marier, qui était un exemple d'honnêteté, ce n'est pas Hadès qui l'a entourée de ses mains ténébreuses, mais Ploutôn qui dans sa demeure a allumé les torches d'hyménée en recevant la plus regrettée des épouses. Ô parents, interrompez vos chants funèbres, cessez vos gémissements car Théophilè a rejoint une couche immortelle.

L'épigramme comporte un mélange de mètres. Les quatre premiers vers sont des distiques élégiaques, les quatre suivants sont des trimètres iambiques et les quatorze derniers vers sont à nouveau des distiques élégiaques[182]. La variation de schémas métriques est conditionnée par le changement de locuteur. La première série de distiques est prononcée par la défunte elle-même qui se présente, évoque sa beauté qui était l'objet de la convoitise de tous les jeunes hommes et même du dieu Hadès, qui l'a emportée aux enfers. Dès les trimètres iambiques, le locuteur change, la stèle prend la parole. Elle signale précisément la fonction de l'épigramme, γράμμα […] στηλίτιδος[183]. L'identité de la défunte est déclinée avec plus de précision, son nom est répété, son origine sinopéenne est mentionnée (Θεοφίλην Σινωπίδα) et surtout la stèle insiste sur la jeunesse de la défunte à travers l'emploi de substantifs tels que κόρην, l'adjectif μελλονύμφους mais aussi par l'opposition Ἅιδηι καὶ οὐ γάμωι qui met en exergue le caractère inattendu du trépas de Théophilè. Par ailleurs, notons que dans ces deux premières parties de l'épigramme, les locuteurs s'adressent aux passants. La seconde série de distiques est elle aussi prononcée par la stèle, mais cette fois-ci Théophilè est la destinataire des vers (Παρθένε Θειοφίλα, σὲ κτλ.). Deux tonalités peuvent être distinguées dans cette dernière partie de l'épigramme. Des vers 9 à 14, les thèmes qui étaient abordés dans les trimètres iambiques sont répétés, mais dans un registre pathétique. La peine de Ménodôros, qui devait épouser la défunte, ainsi que celle de son père Hékataios sont dépeintes : le premier est frustré d'une épouse (ἔχει νύμφη δ' οὐκέτι Μηνοφίλου) et le second reste prostré devant le relief funéraire représentant Théophilè ([μ]ορφὰν δ' ἐν πέτραι λεύ⟨σ⟩σει) et a enseveli les espoirs qu'il plaçait en elle (ἐλπίδας οὐχ ὁσίη Μοῖρα κατεχθόνισεν). La dernière partie, des vers 15 à 22, est encomiastique. La beauté de Théophilè est à nouveau louée : elle lui permet d'accéder à l'éternité auprès du dieu des enfers alors désigné par le nom Ploutôn. Son immortalité est

[182] Sur la métrique singulière de cette épigramme, cf. Synthèse, 2. Répartition métrique des épigrammes.

[183] Pour de στηλῖτις, *DELG*, *s. v.* στήλη donne le sens « « qui ressemble à une stèle » mais usuellement « inscrit sur une stèle » comme marque d'infamie (att.) ». Le sens « inscrit sur une stèle » est bien celui de στηλίτιδος, mais il n'est pas question dans l'épitaphe de Théophilè de voir une quelconque marque d'infamie.

l'occasion d'adresser une consolation aux parents de la défunte (θρήνων νῦν λήξατε, παύετ' ὀδυρμῶν). La variation métrique assume donc ici une fonction narrative, car elle permet de signaler le changement de locuteur, mais aussi le changement de destinataire du discours.

Les traitements phonétiques de l'épigramme présentent une diversité qui témoigne de la bonne maîtrise de l'auteur des usages de la langue poétique. Les /a:/ anciens présentent les deux traitements possibles, comme dans l'inscription I.13.17. par exemple. Certaines formes présentent la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : Θεοφίλη (l. 1) ; Θεοφίλην, μινυνθαδίην (v. 1) ; πέτρης, στηλίτιδος (v. 5) ; κόρην (v. 6) ; νύμφη (v. 10) ; δυστήνου (v. 12) ; τὴν δεκάτην (v. 16) ; ποθεινοτάτην (v. 20). Quelques formes présentent le maintien de /a:/ ancien : Φερσεφόνας, Φερσεφόναν (v. 4) ; [μ]ορφὰν, πέτραι (v. 13) ; θνατοῖσι (v. 15) ; Ἀίδας (v. 18).

Les hiatus /eo/ présentent eux aussi deux traitements : le maintien de l'hiatus est attesté dans le pronom personnel σέο (v. 13) et le traitement par différenciation du second élément dans le pronom personnel de première personne μευ (v. 3).

L'auteur emploie des formes avec allongement compensatoire lorsque le mètre le nécessite : ainsi μοῦνον (v. 12) présente l'allongement compensatoire car la syllabe μου- est à l'initiale du quatrième pied du pentamètre, et doit donc être longue. On recense également des allongements métriques qui assument la même fonction, par exemple dans le substantif οὔνομα (v. 12), mais surtout dans l'anthroponyme Θεοφίλη où l'allongement de la première syllabe est signalé par la graphie EI. On recense cinq occurrences de l'anthroponyme dans le texte, et toutes celles qui se trouvent dans les distiques élégiaques présentent la graphie EI, forme commode pour un mètre dactylique car Θει-ο-φί est un dactyle : Θειοφίλην (v. 1) ; Θειοφίλα (v. 9) ; Θειοφίλην (v. 16) et Θειοφίλη (v. 22). La seule occurrence présentant EO se situe dans la partie de l'épigramme composée en trimètres iambiques : Θεοφίλην (v. 6). Dans ce dernier exemple, les deux brèves de Θεο- forment un dactyle avec la syllabe finale de δακρύει au troisième pied du deuxième trimètre. On observe également l'emploi de la géminée de Σ dans ἠράσσατο (v. 3) afin d'allonger la syllabe -ρά-, longue initiale d'un dactyle. On observe également l'emploi d'un vocatif d'un substantif, thème en -εύς, avec métathèse de quantité et d'aperture mais sans contraction : [γ]ονέες (v. 21). Enfin, une occurrence présente une diektasis : ἐμνώοντο (v. 2).

La jeunesse de Théophilè est exprimée toujours par des substantifs ou des expressions signalant le plus souvent l'antériorité de sa mort par rapport au mariage. Les substantifs παρθένε (v. 9) ou κόρην (v. 6), désignent la jeune fille ou jeune femme nubile mais non mariée. De même le groupe prépositionnel πρὸς γάμον ὡραίαν (v. 17) « approchant l'âge de se marier » qui désigne directement Théophilè, ou l'adjectif μελλονύμφους (v. 7), épithète détachée de δαιδουχίας, qui renvoie aux torches accompagnant la future épouse dans la procession nuptiale. Il est intéressant de remarquer que dans chacune des différentes parties de l'épigramme que nous avons définies plus haut en commentant la structure métrique du texte, chaque dénomination se rapportant à la défunte la décrit dans une situation de plus en plus proche du mariage :

a. Des vers 1 à 4 : θύγατρα μινυνθαδίην « fille à la vie trop courte », θύγατρα ne désigne que le lien de filiation, la fille par rapport au père. L'auteur évoque ensuite le désir de l'épouser que ressentaient les jeunes hommes : ἐμνώοντο γάμῳ.

b. Des vers 5 à 8 : Théophilè est d'abord qualifiée de κόρη (v. 6) puis sont mentionnées les torches destinées à la future épouse qu'elle aurait dû être μελλονύμφους (v. 7) que son père n'a pas eu l'occasion d'allumer.

c. Des vers 9 à 14 : la défunte est d'abord qualifiée de Παρθένε (v. 9), « jeune fille vierge » puis de νύμφη (v. 10) « jeune nubile ».

d. Des vers 15 à 16 : Théophilè est désignée par le groupe prépositionnel πρὸς γάμον ὡραίαν (v. 17), qui renseigne son âge au moment de sa mort, puis une fois accueillie par Ploutôn aux enfers, la défunte est qualifiée de γαμέτιν (v. 20), « l'épouse ».

L'éloge adressé à Théophilè consiste en des comparaisons de la défunte avec des divinités féminines. Tout d'abord, Théophilè est comparée à Perséphone, à qui elle est même supérieure (Φερσεφόνας κρέσσονα Φερσεφόναν), ce qui justifie qu'Hadès enlève Théophilè, comme il a enlevé Perséphone. Théophilè est également comparée à l'une des Grâces, Χάριτα / πρὸς γάμον ὡραίαν, du fait de sa beauté incomparable (Τὴν κάλλος ζηλωτὸν […] λαχοῦσαν). Enfin, Théophilè est intégrée au nombre des Muses, Μουσῶν τὴν δεκάτην (v. 16). Cette intégration dans le cortège des Muses surprend puisque l'épigramme ne dit pas si la défunte pratiquait les arts ou si elle avait des dispositions favorables pour les arts, mais la qualification de dixième Muse n'est pas réservée aux femmes artistes[184] dans l'épigraphie funéraire ; d'autres exemples sont attestés : une épigramme funéraire de Thèbes en Béotie, non datée, *IG* VII, 2541, v. 1 : Μοῦσαν δεκάτην ; une inscription de Thespies, du IIe siècle, ap. J.-Chr., *IG* VII, 1246, l. 4-5 : Μούσαις τάξιν ἔχει | δεκάτην ; l'épigramme de la citharède Iônnè *Anth. Pal.*, VII, 612, v. 1 : φεῦ, φεῦ, τὴν δεκάτην Ἑλικωνίδα.

Les circonstances particulières de la mort de Théophilè, décrites comme une réitération du rapt de Perséphone, ont une conséquence sur la représentation des enfers. Si la région infernale est décrite de prime abord comme le lieu sans retour, ἀδίαυλος χῶρος (v. 9-10), les ténèbres qui caractérisent d'ordinaire les enfers sont abolies par les lumières de la pompe nuptiale avec laquelle le dieu Hadès, devenu quant à lui Ploutôn, accueille la défunte.

I.13.19.

Chrestiôn

Pierre calcaire brisée du haut. Un relief funéraire représentant un cavalier debout à côté de sa monture ornait la pierre, mais de ce relief nous ne distinguons plus que les quatre pieds du cheval et ceux du cavalier. Dimensions : h. 1 m ; l. 0,66 m ; ép. 0,18 m ; h. des lettres entre 0,03 m pour la dédicace et *ca.* 0,015 m pour l'épigramme.

Le monument semble dater du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. X (1904), p. 66-67, n. 69 avec photographie de la pierre et traduit en français dans *Mélanges Nicole*,

[184] Ainsi par exemple l'épigramme composée par Agathias pour Ἰωάννη, citharède, *Anth. Pal.*, 612, v. 1-2 : φεῦ, φεῦ, τὴν δεκάτην Ἑλικωνίδα, τὴν λυραοιδὸν / Ῥώμης καὶ Φαρίης, ἥδε κέκευθε κόνις.

p. 309-310 (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 567 ; *GVI* 979).

1		Χρηστίων υἱὲ Ἀσιατικοῦ, |
2		χαῖρε.
3	vers 1	Ἐν Σιράκοις ἔθνησκον, ἔμπορον δέ με
4	vers 2	Ἑρμῆς ὁ Μαίης οὐκ ἔπεμψεν οἴκαδε·
5	vers 3	νυνὶ δὲ στήλη λαΐνη κατάγραφον
6	vers 4	ἔχει με Χρηστίωνα παῖδ' Ἀσιατικοῦ,
7	vers 5	πρὸ γάμου τελευτὴν ἀθλίην ἐσχηκότα
8	vers 6	ἐν ἀλλοφύλοις· ἀλλὰ χαῖρε, ὁδοιπόρε.

Traduction :

Chrestiôn fils d'Asiatikos, salut.

Je suis mort chez les Siraques, j'étais commerçant mais Hermès, le fils de Maia, ne m'a pas renvoyé chez moi. À présent une stèle de pierre porte un portrait de moi Chrestiôn fils d'Asiatikos, qui avant que de me marier, a connu une fin digne de pitié à l'étranger. Eh bien ! salut, passant.

L'épigramme est composée de six trimètres iambiques. La scansion des six vers est la suivante :

– – / ⏑ – / – – / ⏑ – / ⏑ – / ⏑ ⏑
– – / ⏑ – / – – / ⏑ – / ⏑ – / ⏑ ⏑
– – / ⏑ – / – – / ⏑ – / ⏑ – / ⏑ ⏑
⏑ – / ⏑ – / ⏑ – / ⏑ – / ⏑ ⏑ ⏑ / ⏑ –
⏑ ⏑ – / ⏑ – / – – / ⏑ – / – – / ⏑ ⏑
⏑ – / ⏑ – / – – / ⏑ – / ⏑ ⏑ – / ⏑

Le défunt dit être mort chez les Siraques. Ce peuple, décrit brièvement par Strabon[185], occupait la région située entre la péninsule de Taman et la mer Caspienne. D'après ce renseignement de Strabon, il faut comprendre que Chrestiôn, originaire de Panticapée, a trouvé la mort en se déplaçant à l'intérieur des terres, vers l'est, pour faire du commerce.

L'épigramme ne nous renseigne pas sur les causes de la mort de Chrestiôn. La seule précision se trouve au cinquième vers, où le défunt dit être mort avant le mariage (πρὸ γάμου) et avoir connu une fin digne de pitié (τελευτὴν ἀθλίην), expression qui est trop vague pour émettre une quelconque hypothèse sur la mort du défunt.

[185] Strabon, XI, 5, 8 : « Οἱ δ' ἐφεξῆς ἤδη νομάδες οἱ μεταξὺ τῆς Μαιώτιδος καὶ τῆς Κασπίας Ναβιανοὶ καὶ Πανξανοὶ καὶ ἤδη τὰ τῶν **Σιράκων** καὶ Ἀόρσων φῦλα ».

L'anthroponyme Χρηστίων est très bien attesté dans cette région du Bosphore cimmérien[186], rien n'interdit de penser que le défunt était originaire de la région. Le nom de son père, Ἀσιατικός, est également bien attesté dans les régions en bordure de mer Noire.

Le dieu Hermès est invoqué pour deux raisons. En premier lieu en tant que dieu tutélaire des commerçants. Chrestiôn, parce qu'il était lui-même un ἔμπορος, était placé sous la protection d'Hermès. Cependant, Hermès est aussi le dieu psychopompe, en ce sens il est aussi un guide pour Chestiôn, mais c'est alors aux enfers que Hermès a guidé Chrestiôn, et non chez lui (οἴκαδε).

I.13.20.

Lysimachos

Plaque de pierre calcaire, sans ornement. Dimensions : h. 1,18 m ; l. 0,53 m ; ép. entre 0, 16 m et 0,21 m ; h. des lettres l. 1 : 0,06 m, l. 2 : 0,05 m, l. 3 : 0,04 m, pour le reste de l'inscription 0,02 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, n. 317 avec fac-similé à partir d'un estampage et d'une photographie publiés antérieurement par L. Škorpil, *České museum filologické*, vol. V (1900), p. 409 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 17a (*GVI* 1316 ; *CIRB* 137 ; *SEG*, vol. XXX, n. 985).

Comm. : pour l'analyse de difficultés de lecture, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 59, n. 77.

1		Λυσίμαχον |
2		Γάστει, |
3		χαῖρε. |
4-5	vers 1	Μεῖνον, ἰώ, παροδεῖτα, καὶ εἴσιδε | τὸν πανόδυρτον
5-6	vers 2	Λυσίμαχον τύμβῳ τῷδ' ὑποκε|κλιμένον·
6-7	vers 3	στήλαν δ' ἄθρησον, τήν μοι θέ|σαν ἄ[ρτ]ι θανόντι
7-8	vers 4	ἥλικες ⟨οἱ⟩ θιέσου, δάκρυα λ̣ει[βό]|μενοι·
8-9	vers 5	νῦν δ' ἔτι κἀ⟨ν⟩ νεκύεσσι ἐὼν χαί|ρειν δὲ ποσα[υδ]ῶ,
9	vers 6	οἵ μευ κηδόμενοι θῆκαν ὕπερθε λίθον.

---

[186] *LGPN* recense vingt-deux attestations du nom Χρηστίων à Gorgippia, quinze à Panticapée, trois à Tanaïs et deux à Chersonèse.

Comm. épigr. :

Le texte, qui présente quelques lacunes, est selon le témoignage de Latyschev « difficilis lectu ».

L. 7 : ⟨οἱ⟩ est un supplément pour assurer la correction métrique. ἥλικες θιέσου Škorpil, qui estimait que la syllabe pénultième de ἥλικες était allongée.

θιέσου, la pierre ΘΙΕΣΟΥ. À propos de ce terme, Latyschev rapporte une remarque de Škorpil : « animaduertit […] θιέσου pro θιάσου esse scriptum, conferri iubens scripturam θιεσεῖται, quam in titulis Bosporianis sæpe iam uidimus ». En effet, la forme θιεσεῖται est attestée par exemple dans *CIRB* 76, l. 12 : Πασίων β΄ θιεσεῖται.

L. 7-8 : δάκρυα λ̣ει[ϐό]|μενοι Škorpil, également Ad. Wilhelm : δάκρυ' ἀμει[ϐό]|μενοι Latyschev, suivi par Peek.

L. 8 : νῦν δ' ἔτι κἀ⟨ν⟩, la pierre porte ΝΥΝΔΕΤΙΚΑΙ.

L. 9 : ποσα[υδ]ῶ pour προσαύδω Ad. Wilhelm : δ' ἔπος α[ὐδ]ῶ tous les autres éditeurs.

Traduction :

Lysimachos fils de Gastéis, salut.

Attends, hélas, passant, et regarde le malheureux Lysimachos reposant sous la tombe que voici. Contemple cette stèle, qu'ont dressée dès mon décès les compagnons d'âges de ma confrérie, en versant des larmes. À présent, même si je suis chez les morts je te demande de te réjouir, car ils ont pris soin de moi en plaçant au-dessus de moi cette pierre.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques.

La voyelle /a:/ ancien présente le traitement par fermeture en /ε:/, à l'exception de στήλαν où /a:/ ancien est maintenu.

L'hiatus /eo/ a un traitement par différenciation du second élément dans le pronom personnel de première personne μευ (v. 6).

La morphologie présente beaucoup de traits appartenant au dialecte ionien et à la langue homérique. Les deux verbes à l'indicatif aoriste ne présentent pas l'augment : θέ|σαν (v. 3) ; θῆκαν (v. 6). Le participe présent du verbe εἰμί a la forme ionienne ἐών (v. 5). La désinence de datif pluriel -εσσι est employée pour le substantif νέκυς : νεκύεσσι (v. 5).

La forme ποσα[υδ]ῶ (v. 5), équivaut à προσαυδῶ. Le préverbe ποσ-, employé ici *metri causa*, est attesté à Tégée dans le composé ποσάγω, en Asie Mineure à travers une forme de ποσφέρω, en Lydie sont attestées deux occurrences du subjonctif ποσαμάρτῃ (*SEG*, vol. XLIX, 1725 et 1730).

L'anthroponyme Γάστεις[187], ici au génitif Γάστει, est un nom typique des régions du Bosphore cimmérien[188]. L. Zgusta donne d'autres exemples de génitif du nom Γάστεις portant un finale -ει, -η ou -ειος : à Panticapée : Ψυχὴ γυνὴ Γαστει *IOPE*, vol. II, 267 ; υἱοὶ Γαστη *SEG*,

[187] Sur l'origine de ce nom, cf. Zgusta (L.). *PNS*, § 94, p. 90 : « In dem Namen Γαστεις sehen wir eine Ableitung von einer Entsprechung des apers. *gasta-* « eklig, widerwärtig », npers. *gast* « schlecht »

[188] *LGPN* en donne vingt-cinq attestations dont douze à Panticapées et neuf à Gorgippia.

vol. II, n. 489 ; Χρυσίον γυνὴ Γαστειος *IOPE*, vol. IV, 393, 2. D'après Zgusta, la finale -ει peut recouvrir le génitif -ιος[189].

I.13.21.

Théodôros

Plaque de marbre avec épistyle et fronton orné de trois rosaces. Sous le fronton un relief représente une femme vêtue d'un long vêtement, à sa droite deux hommes debout se serrant la main droite. Il s'agit d'une scène d'adieu entre des parents et leur défunt fils. Dimensions : h. 0,89 m ; l. 0,42 m ; ép. 0,12 m ; h. des lettres 0,015 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : E. Ziebarth, *Philologus*, vol. LIV (1895), p. 296 ; B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, n. 221 avec fac-similé (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 406 avec photographie Pl. XXIX ; *GVI* 1362 d'où *Grabgedichte* 478).

1		Θεόδωρο[ς — *vac.* 7 —]Σ |
2		καὶ Μητρόδωρος Θεοδώρου |
3		πατὴρ καὶ Μᾶ μήτηρ Θεοδώρου, |
4		χαίρετε.
4-6	vers 1	Οἱ μὲν ἐμὲ κτείνα|ντες ὁμοίως ἀντιτύχοι|σαν,
6-7	vers 2	Ζεῦ Ξένιε, οἱ δὲ γονεῖς | θέντες ὄναιντο βίου.

Comm. épigr. :

L. 1 : Θεόδωρο[ς — *vac.* 7 —]Σ, malgré la redondance des lignes 2 et 3 et en raison du sigma lisible à la fin de la ligne, il est difficile d'admettre dans cette lacune le patronyme du défunt. La lacune devait livrer un moyen d'identification supplémentaire, tel qu'un ethnique ou le nom d'une activité exercée par Théodôros.

Traduction :

Théodôros […] *et Métrodôros, père de Théodôros, ainsi que Mâ, mère de Théodôros, salut.*

Que mes assassins subissent le même sort que moi, Zeus Hospitalier, mais au contraire puissent mes parents qui m'ont enseveli jouir de la vie.

---

[189] Zgusta (L.). *PNS*, § 94, p. 90 : « Bei dem Maskul. schliessen die Genitive nicht aus, dass es sich auch um ein Fall des -εις für -ιος handeln würde. »

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion ne présente pas de difficulté. Il faut élider epsilon final de Ξένιε devant omicron de l'article οἱ.

La forme d'optatif ἀντιτύχοισαν (v. 1) présente une désinence -σαν, analogique de l'indicatif aoriste sigmatique, au lieu de la désinence secondaire -εν habituelle. Nous avons déjà rencontré une telle formation d'optatif dans l'inscription I.13.8. à travers la forme δοίησαν (v. 3).

Les particules μέν et δέ sont employées pour signaler l'opposition forte entre les deux propositions, opposition soulignée aussi par l'anaphore de οἱ. Cette construction, fréquente dans la prose attique, est rare dans les épigrammes funéraires où les auteurs font souvent l'économie de la première des deux particules pour n'employer que δέ seul.

L'inscription est une citation presque exacte, très peu s'en faut pour qu'elle le soit, d'une épigramme de Simonide, *Anth. Pal.*, VII, 516 :

Οἱ μὲν ἐμὲ κτείναντες ὁμοίων ἀντιτύχοιεν,
Ζεῦ Ξένι'· οἱ δ' ὑπὸ γᾶν θέντες ὄναιντο βίου.

Les seules différences que l'on peut constater entre l'épigramme de Simonide et l'épigramme funéraire de Théodôros est la désinence de troisième personne pluriel de l'optatif (οι-σαν dans l'épigramme de Théodorôs, οι-εν chez Simonide) le complément du verbe au génitif ὁμοίων, normal pour le verbe ἀντιτυγχάνω, est devenu un adverbe dans l'épigramme de Théodôros. Enfin, dans le pentamètre, « ceux qui m'ont enseveli » ont été remplacés par les parents du défunt, γονεῖς, dans l'épigramme de Théodôros.

La dédicace qui précède l'inscription donne l'identité du défunt en donnant son patronyme, mais également son matronyme, ce qui est bien plus rare. Sur l'anthroponyme Μᾶ, cf. I.13.9. et commentaire.

I.13.22.

Charixénos

Nous ne disposons d'aucune description du monument.

Monument daté du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : I. Marti, *Vestnik Drevnej Istorii*, vol. II (1950), p. 73, n. 6 avec fac-similé n. 4 (*GVI* 1520 ; *CIRB*, 140).

1		Χαρίξενε Χα[ρι]ξένου
2		χαῖρε.
3	vers 1	Εὔφημον βιότου τέλος ἤνυσας, ἐκ βασιλ[ῆος]
4	vers 2	καὶ δήμου τιμὴν καὶ κλέος ἐσθλὸν ἔχ[ων]·

5 [---]εν σε, Χαρίξεν[ε ---]

Comm. épigr. :

L. 3 : βασιλ[ῆος] Marti, suivi par les autres éditeurs. Ce supplément est garanti par le mètre et par des parallèles, par exemple l'inscription I.13.7. où le défunt a été Ἀστοῖς καὶ βασιλεῦσι τετι[μ]ένον.

L. 4 : ἔχ[ων] Marti, suivi par les autres éditeurs. Le sens et le mètre assurent le supplément.

Traduction :

Charixénos fils de Charixénos, salut.

Tu as atteint le saint terme de ton existence, avec les honneurs du roi et du peuple et une illustre renommée […] Charixénos […].

De l'épigramme de Charixénos ne demeure entier qu'un unique distique élégiaque. La ligne 5, en faisant apparaître deux dactyles consécutifs, nous permet d'affirmer que l'épigramme était composée d'au moins un vers supplémentaire, voire un autre distique. La scansion du distique encore lisible ne présente pas d'irrégularité.

L'adjectif εὔφημον (v. 1) se rapporte au groupe nominal βιότου τέλος « le terme de l'existence ». L'expression ne semble pas être ailleurs attestée dans l'épigrahie funéraire. Que signifie l'adjectif εὔφημος se rapportant ici à la mort de Charixénos ? Le sens de εὔφημος est « favorable, propice », sens attesté dans Eschyle, *Suppliantes*, v. 512 : εὔφημον εἴη τοὔπος ; Eschyle, *Agamemnon*, v. 636 : εὔφημον ἦμαρ ; Euripide, *Troyennes*, v. 1072 : εὔφημοι κέλαδοι. Si l'adjectif se rapporte au syntagme βιότου τέλος, le sens de « favorable, propice » peut nous paraître surprenant, même en considérant que l'adjectif désigne, par cette qualification propitiatoire de la mort, la religieuse piété des hommes à l'égard de celle-ci. Nous pouvons cenpendant considérér qu'il s'agit ici d'une hypallage et que εὔφημον se rapporte à βιότου plutôt qu'à τέλος. *LSJ* signale que l'adjectif εὔφημος peut avoir le sens « pieux, saint » ; εὔφημον serait alors ici l'équivalent de εὐσεβής, qui est fréquent dans les épigrammes funéraires. Nous pouvons distinguer une nuance de sens entre ces deux adjectifs : εὐσεβής réfère à une piété active, transparaissant dans les gestes pieux de l'individu ; εὔφημος semble plutôt renvoyer à la réputation de piété d'un individu.

L'expression κλέος ἐσθλὸν (v. 2) est une réminiscence de la poésie homérique dans laquelle ce groupe nominal est pour ainsi dire formulaire[190].

[190] L'expression κλέος ἐσθλόν est attestée sept fois dans l'*Iliade* : V, v. 4 et v. 273 ; IX, v. 415 ; XVII, v. 16 et v. 143 ; XVIII, v. 121 ; XXIII, v. 280. Elle est attestée cinq fois dans l'*Odyssée* : I, v. 95 ; III, v. 78 et v. 380 ; XIII, v. 422 ; XVIII, v. 126.

L'épigramme nous dit que Charixénos a reçu à sa mort les « honneurs du roi et du peuple » (ἐκ βασιλ[ῆος] / καὶ δήμου τιμὴν […] ἔχων). Des honneurs de cette sorte sont aussi mentionnés dans l'inscription I.13.7., v. 1 : Ἀστοῖς καὶ βασιλεῦσι | τετι[μ]ένον et peut-être aussi dans l'inscription I.1.2. v. 4 où une intervention de βασιλεῖς est mentionnée à la mort du défunt, mais pas de mention du δῆμος. On trouve également des honneurs rendus par le peuple au défunt dans des inscriptions d'Asie Mineure, par exemple en Lydie, les inscriptions II-7.7.1. l. 1 : Ὁ δῆμος ἐτίμησεν Μωγέτην ; II-7.8.1., l. 2 : Ὁ δῆμος ἐτείμησεν Κλέωνα Μενάνδρο[υ] ; dans l'inscription II-7.13.3. où les honneurs rendus par le peuple sont signalés par la seule mention ὁ δῆμος (l. 1).

I.13.23.

Tryphônis et ses trois enfants Leukios, Hérakléiôdôros et Stratonikè

Plaque de marbre blanc, sans ornement, aujourd'hui brisée en deux. Dimensions : l. 2,30 m ; l. 0,545 m ; ép. 0,15 m ; h. des lettres L. 1-5 0,04 m et pour le reste de l'inscription 0,021 m.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Latyschev.

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, n. 218 avec fac-similé (G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 149 ; *GVI* 845).

1		Τρυφωνὶς γυνὴ Φιλε-|
2		-ταίρου καὶ Λεύκιος καὶ |
3		Ἡρακλειώδωρος υἱοὶ |
4		καὶ Στρατονίκη θυγάτηρ |
5		χαίρ⟨ε⟩τε.
6	vers 1	Σὺν τρισσοῖς τεκέεσσι Τρυφωνίδα τὰν πανέρημον
7	vers 2	ἅρπασεν ἐκ ζωᾶς Μοῖρα βιοστερέτις
8	vers 3	αὐτόθεν, οὐ χρονίαν, καιρῶι δ' ἑνί· ἂν Φιλέτ⟨αι⟩ρος
9	vers 4	αἰὲν ἀν⟨α⟩στενάχει πένθεα δεξάμενος·
10	vers 5	ὧν μὲν γὰρ γενέτ⟨η⟩ς, ἧς δὲ πόσις, οἰκτρὰ δ' ἐπ' οἰκτρ⟨ο⟩ῖς
11	vers 6	εἶδε πάθη παίδων καὶ γαμετῆς ἕνεκεν.
12	vers 7	Στάλα δ' οἵτινές εἰσι κέκραγέ σοι, ὥστε [π]άρερπε,
13	vers 8	ξεῖνε, μαθὼν σάφα νῦν γράμματος ἐκ ⟨χ⟩ρονίου.

Comm. épigr. :

Le texte ne comporte aucune lacune, son déchiffrement à partir du fac-similé édité par Latyschev ne présente pas de difficulté. On constate cependant quelques omissions d'une voire deux lettres dans certains mots.

L. 5 : nous lisons ΧΑΙΡΤΕ, pour χαῖρετε.

L. 8 : ΦΙΛΕΤΡΟΣ pour Φιλέταιρος.

L. 9 : ΑΝΣΤΕΝΑΧΕΙ pour ἀναστενάχει.

L. 10 : ΟΙΚΤΡΙΣ, les lettres ΤΡΙΣ ont été rajoutées au-dessus de la ligne par manque de place, pour οἰκτροῖς.

L. 13 : ΕΚΡΟΝΙΟΥ pour ἐκ χρονίου. Est-ce ici une omission comme dans les cas précédents, ou un cas d'haplographie signe de l'affaiblissement de l'aspiration de la lettre chi, rendant ainsi sa prononciation équivalente à la dorsale sourde non aspirée kappa ?

Ajoutons à ces omissions deux fautes d'orthographes :

L. 3 : Ἡρακλεώδωρος est remplacé par tous les éditeurs en Ἡρακλει⟨ό⟩δωρος. La pierre porte ΗΡΑΚΛΕΙΩΔΩΡΟΣ.

L. 10 : ΓΕΝΕΤΕΣ pour γενέτης.

Ces deux erreurs du texte sont-elles dues à l'inadvertance du lapicide ou sont-elles une indication d'une confusion de la quantité et de l'aperture entre voyelles longues et voyelles brèves ?

Traduction :

Tryphônis épouse de Philétairos, Leukios et Hérakléiôdôros ses fils et Stratonikè sa fille, salut.

Avec ses trois enfants, l'infortunée Tryphônis a été emportée par la Moire fatale, en même temps, cela ne dura pas longtemps, mais un seul instant. Philétairos ne cesse de la pleurer dans son deuil : lui qui était leur père, lui qui était son époux, les malheurs s'ajoutant aux malheurs, il a connu la souffrance à cause du sort de ses enfants et de son épouse. La stèle t'a demandé à grands cris d'approcher, étranger, qui que tu sois ; ainsi repars maintenant que tu as pris connaissance de son inscription.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Pour scander convenablement le cinquième vers, il faut considérer que la particule δέ compte comme une syllabe longue et forme un dactyle avec πόσις.

Les deux traitements de la voyelle /a:/ ancien sont également attestés dans l'inscription :

- fermeture de /a:/ en /ε:/ : Στρατονίκη (l. 4) ; γενέτ⟨η⟩ς, ἧς (v. 5) ; γαμετῆς (v. 6) ;
- maintien de /a:/ ancien : τὰν (v. 1) ; ζωᾶς (v. 2) ; ἂν (v. 3) ; Στάλα (v. 7).

L'hiatus /ea/ est maintenu dans le substantif, neutre thème en *s*, πένθεα (v. 4). Cependant, dans le susbtantif πάθη (v. 6), appartenant à la même catégorie que πένθος, les deux voyelles /ea/ en hiatus se sont contractées.

La désinence -εσσι de datif pluriel est attestée dans le substantif neutre, thème en *s*, τεκέεσσι (v. 1).

L'allongement compensatoire issu de la chute de ϝ dans le groupe -νϝ- est attesté dans le substantif ξεῖνε (v. 8). La place du substantif, aux deux premiers temps du premier dactyle du vers justifie la présence de l'allongement compensatoire.

Dans l'anthroponyme Ἡρακλειώδωρος (l. 3), nous observons que l'hiatus /eo/ est noté ΕΙΩ. Dans cette graphie, le digramme EI représente sans doute la voyelle /i/. Ce traitement de l'hiatus /eo/ est signalé par M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, § 275 : « Ailleurs [qu'en ionien] (sauf cas de synizèse), *maintien de l'hiatus*, soit sous forme εο, soit sous forme ιο (avec fermeture de la première voyelle). Un allongement de la seconde voyelle s'observe, de plus, à Héraclée : εμετριωμες, μετριωμεναι (att. ἐμετροῦμεν, μετρούμεναι), du verbe μετρέω ».

Les causes de la mort de Tryphônis et ses enfants ne sont pas données de manière explicite, mais d'après les indices que livrent les trois premiers vers, on peut supposer que les défunts ont péri dans un accident (incendie ? naufrage ?). C'est la Moire qui est responsable de la mort. Son action est décrite comme un acte de prédation d'après l'emploi du verbe ἅρπασεν (v. 2) et l'emploi de l'adjectif βιοστερέτις (v. 2), épithète de Μοῖρα, qui ne semble pas être ailleurs attesté. Nous connaissons l'adjectif βιοστερής, mais leurs sens sont opposés : βιοστερής a un sens passif, puisqu'il signifie « qui est privé des moyens d'existence », tandis que βιοστερέτις, qui a la forme féminine du suffixe -της de nom d'agent, a ici un sens actif « qui prive de la vie ». Qualifier la Moire de βιοστερέτις, c'est donc dépeindre la violence de celle-ci et montrer que son action est criminelle. La défunte est morte en même temps que ses trois enfants si l'on en croit le vers 3, qui insiste sur la concomitance de leur mort grâce à l'adverbe αὐτόθεν puis à travers l'accusatif de durée οὐ χρονίαν, auquel s'oppose le groupe nominal au datif de temps καιρῶι δ' ἑνί. Tous ces détails concernant la mort des défunts nous invitent à exclure l'hypothèse d'une mort par maladie, et à supposer bien plutôt une mort accidentelle.

L'intensité de la douleur de Philétairos, privé en un instant de toute sa famille, est mise en évidence à travers la structure des vers 5 et 6. À gauche de la coupe bucolique du vers 5, Philétairos est désigné selon le lien qu'il entretenait avec les défunts par deux substantifs au nominatif (γενέτ⟨η⟩ς et πόσις) accompagnés chacun d'un complément adnominal au génitif, les pronoms relatifs ὧν et ἧς, dont les antécédents sont respectivement les enfants et l'épouse de Philétairos : « le père de ceux-là et l'époux de celle-là » (ὧν μὲν γὰρ γενέτ⟨η⟩ς, ἧς δὲ πόσις). Les particules μέν et δέ n'assument pas ici une valeur oppositive mais cumulative entre ces deux propositions. Les antécédents des pronoms relatifs ὧν et ἧς sont répétés après la coupe trihémimère du vers suivant : παίδων καὶ γαμετῆς ἕνεκεν. Ainsi prend place après la coupe bucolique du vers 5 et avant la coupe trihémimère, comme cernée par les sources de ses douleurs, la succession de ses maux dont l'intensité est retranscrite à travers l'accumulation οἰκτρὰ δ' ἐπ' οἰκτρ⟨ο⟩ῖς, qui répond à la mort successive de ses enfants et de son épouse, puis le syntagme verbal εἶδε πάθη qui désigne l'expérience de la souffrance qu'a dû affronter le père de famille.

I.13.24.

Stratonikos

Stèle de marbre avec *anthemium* et ornée de deux reliefs funéraires. Sous l'*anthemium*, une inscription en prose présentant le défunt et trois rosaces. Sous les rosaces, un premier relief funéraire représente le défunt debout, de face avec un serviteur à gauche, et à droite une table dont le pied a la forme d'une colonne ; sur cette table sont posés quatre objets de même forme et de même taille. Un second relief représente un cavalier accompagné de sa monture, sans doute une représentation du mort héroïsé en cavalier thrace. Dimensions : h. 2,99 m ; l. 0,58 m ; ép. entre 0,15 m et 0,16 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : L. Škorpil, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. LIV (1914), 71-75, n. 5 avec photographie Fig. 2 et fac-similé p. 73 (*GVI* 1475 ; *CIRB* 145).

1		Στρατόνεικε υἱὲ Ζήνωνος, χαῖρε.
2	vers 1	Καὶ πινυτήν, Στρατόνεικε, καὶ ἤθεα κεδνὰ φυλάσσων
3	vers 2	ὤλεο, τῶι λυγρῶι πατρὶ λιπὼν δάκρυα,
4	vers 3	θεῖε φίλε, προτέροις ἐναρίθμιε· μυρία δ' αἰὼν
5	vers 4	πεύσεται ἐκ βίβλων σὴν σοφίην ἐρατήν.
6		Στρατονείκωι Ζήνωνος τῶι |
7		ἰδίωι δεσποσύνωι ἀνέστη- |
8		-σε τὴν στήλην Σωσίας |
9		ἀπελεύθερος μνήμης χάριν.

Traduction :

Stratonikos fils de Zénôn, salut.

Toi qui étais toujours sage et d'un naturel agréable, Stratonikos, tu as péri, laissant à ton pauvre père des pleurs ; cher être divin, tu faisais partie des meilleurs. Durant des siècles, on apprendra dans les livres ta chère sagesse.

Pour Stratonikos fils de Zénôn, son maître, Sôsias, son affranchi, a fait dresser cette stèle, in memoriam.

L'inscription est composée de trois distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

L'hiatus /ea/ est maintenu dans le substantif neutre, thème en -s, ἤθεα (v. 1). De même est maintenu l'hiatus /eo/ dans la forme verbale ὤλεο (v. 2).

La forme φυλάσσων (v. 1) présente la géminée ΣΣ issue de *-κy ; la syllabe -λάσ- se trouvant au premier temps du dernier pied du dactyle, l'auteur a mis à profit cette ressource pour assurer la correction du mètre.

Par trois fois, la voyelle /i:/ est transcrite par le digramme EI, dans l'anthroponyme Στρατόνεικε (l.1 et v. 1) et dans le datif du même nom propre Στρατονείκωι (l. 6).

L'auteur évoque l'immortalité à laquelle le défunt accédera à travers les livres μυρία δ' αἰὼν / πεύσεται ἐκ βίβλων σὴν σοφίην ἐρατήν (v. 3-4). Si Stratonikos est l'auteur d'ouvrages, ils ne sont pas directement mentionnés dans l'épigramme, mais l'emploi de l'adjectif πινυτήν (v. 1) est peut-être une allusion aux travaux intellectuels qu'il a menés au cours de son existence. Pour le sens de πινυτός, cf. I.2.1. et commentaire.

Le substantif δεσποσύνωι (l. 7) est employé à la place du substantif usuel δεσπότης. Cet emploi peut être guidé par le statut d'ἀπελεύθερος de Stratonikos : *LSJ* signale que le substantif δεσποσύνος est dérivé de δεσπότης, il peut servir à désigner une forme « dérivée » de la fonction de δεσπότης.

I.13.25.

Leukios (?) fils de Leukios

Fragment d'un bloc brisé en haut à gauche. Dimensions : h. 0,63 m ; l. 0,64 m ; ép. 0,45 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : V. Škorpil, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. LIV (1916), p. 76-77 avec fac-similé (B. Latyschev, *Bulletin de l'académie russe d'histoire de la culture matérielle* (1922), p. 72-73 ; *GVI* 1521).

1		[---]ε υἱὲ Λευκίου, |
2		χαῖρε. |
3	vers 1	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘]ṭων τι καὶ ἐς τέλος οἰχομένοιο
4	vers 2	[¯ ˘ ˘ κ]αὶ ψυχὰ σῶμα σὸν ἀντίπαλον,
5	vers 3	[¯ ˘ ˘ κ]ạὶ πάτρας ἀντάξια καὶ τὰ πρὸς ἐκχθροὺς
6	vers 4	[ἔν]τερα βαρβαρικῷ αἵματι φυρόμενα.
7	vers 5	[ὦ]δ' ἔθανες δηίων ὑπὸ πλήθεϊ· καὶ γὰρ ὁ Τροίας
8	vers 6	Ἕκτωρ ἐν προμάχοις πότμον ἐπεσπάσατο.

Comm. épigr. :

L. 1 : Peek restitue [Λεύκι]ε υἱὲ Λευκίου. Rien n'assure que le fils de ce Leukios portait le même nom. Peek comble d'ailleurs toutes les lacunes de ce texte qui, à l'exception des lignes 6 et 7, sont arbitraires.

L. 6 : d'après le fac-similé, la pierre porte TEPA ; [ἔν]τε{ρ}α Latyschev, considérant que le mot ἔντερα ne convient pas ici et préférant ἔντεα. Rien n'empêche ici de lire ἔντερα, qui convient parfaitement dans un contexte guerrier et qui est à de nombreuses occasions employé dans la poésie homérique.

L. 7 : [ὦ]δ' Latyschev ; [εἰ] δ' Peek.

Traduction :

Leukios (?) *fils de Leukios, salut.*

[…] *avançant vers le terme, et ton âme [a quitté ?] ton corps adversaire, et tu t'es montré digne de ta patrie aussi face à tes ennemis, ton sein ruisselant du sang barbare. Ainsi es-tu mort sous les coups d'une multitude d'ennemis ; le Troyen Hector, lui aussi, a trouvé la mort en combattant en première ligne.*

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques.

Le nom ψυχὰ (v. 2) présente le maintien de /a:/ ancien, tout comme la forme Τροίας (v. 5), mais ce dernier exemple peut représenter un cas de limitation de fermeture de /a:/ ancien pratiquée par le dialecte attique.

La désinence -οιο de génitif singulier est attesté dans le participe présent οἰχομένοιο (v. 1).

L'épigramme fait état d'une représentation dualiste du corps et de l'âme. L'inscription I.13.4. présentait aussi cette même distinction entre le destin de l'âme du défunt et celui de son corps. Une différence paraît cependant par rapport à l'inscription I.13.4., l'âme et le corps entretiennent ici un adversatif : ψυχὰ σῶμα σὸν ἀντίπαλον (v. 3) ; on songe ici à la fameuse formule de Platon σῶμα σῆμα. Est-ce une illustration d'une pensée orphique ?

Dans cette inscription dédiée à un homme mort en combattant, les références à la poésie épique, et notamment à l'*Iliade*, sont nombreuses. À travers le vocabulaire tout d'abord : au vers 4, le substantif [ἔν]τερα[191], de même δηίων dans le groupe prépositionnel δηίων ὑπὸ πλήθεϊ (v. 5) sont empruntés au vocabulaire poétique. Par ailleurs, la scansion dissyllabique de la finale de πλήθεϊ donne également une couleur épique à l'épigramme. L'expression πότμον est une réminiscence des poèmes d'Homère où elle est fréquemment employée. S'il ne fait pas de doute que l'auteur s'est souvenu de ces vers pour la composition de l'épigramme funéraire de Leukios, indice d'une bonne connaissance du corpus homérique, il a cependant, semble-t-il, rencontré des difficultés pour analyser la forme verbale employée par Homère. Pour l'épigrammatiste, les formes ἐπίσπῃ ἐπίσπῃς, ἐπίσποι et ἐπισπεῖν procèdent de ἐπισπάω, qu'Homère emploie à l'aoriste sous sa forme simple sans préverbe[192]. Toutes ces formes sont

[191] Cinq occurrences de ἔντερα sont attestées dans l'*Iliade*, une dans l'*Odyssée*.

[192] Dans l'*Iliade*, on recense sept occurrences de cette expression dont cinq où le verbe est au subjonctif (II, v. 359 : « ὄφρα πρόσθ' ἄλλων θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; VI, v. 412 : « […] ἐπεὶ ἂν σύ γε πότμον ἐπίσπῃς » ; XV, v. 495 : « βλήμενος ἠὲ τυπεὶς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; XX, v. 337 : « αὐτὰρ ἐπεί κ' Ἀχιλεὺς θάνατον καὶ

en fait à rattachées au verbe ἐφέπω. La confusion de l'épigrammatiste l'a contraint à l'innovation en forgeant l'expression πότμον ἐπεσπάσατο.

I.13.26.

Kléopatra

Stèle de marbre, arrondie à son sommet (Ch. T. Newton). L. Stephani a, le premier, édité le texte d'après un estampage que lui a envoyé le professeur russe Leontief, ce dernier ayant vu la pierre au musée de Kertch en 1854. B. Latyschev signale qu'en 1856 la pierre est transférée au British Museum. Rien n'est précisé concernant le lieu de découverte de la pierre. La provenance « Panticapée » n'est donc qu'une supposition. Dimensions : h. 0,74 m ; l. 0,43 m.

La date du monument n'est pas déterminée. Kaibel suppose que le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : L. Stephani, *Bulletin de la classe historico-philologique de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg*, vol. XIII (1856), p. 163 d'après une copie du professeur Leontief et des commentaires de K. Keil (Kaibel 250) ; Ch. T. Newton, *GIBM*, vol. II, n. CLXXXI, avec un fac-similé plus complet que celui de Stephani (B. Latyschev, *IOPE*, vol. II, n. 286 ; G. von Kieseritzky, C. Watzinger, *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*, n. 17 ; *GVI* 848).

1		Κλεοπάτ]ρα Μηνίσ[κου]. Χαῖρε.
2	vers 1	[Ἀ]μ̣ισοῦ πολιῆτιν ἀρίζηλον Κλεο[πάτραν]
3	vers 2	[Β]ιθ̣υνὰν ἀρετᾶς ἵνεκα Πανελόπα[ν],
4	vers 3	[ἅρπασε] δυσπενθὴς Ἀΐδας, σεμνὸν δὲ τὸ [κούρας]
5	vers 4	[σκᾶν]ος ὑπὸ στάλαι κρύπτεται αἰενά[ωι]·
6	vers 5	[τὰν ἁπα]λὰν κεύθει μορφὰν τάφος, ἀλλ' ἀμά[ραντον]
7	vers 6	[πνεῦμ]α μένει κείνας ἐς φάος ἀθάνατ[ον].

Comm. épigr. :

L. 1 : Κλεοπάτ]ρα Newton, qui affirme que la lettre P est visible sur le marbre (« quite clear on the marble »). La lecture Κλεονίκα de Stepahni et de Kaibel serait par conséquent

---

πότμον ἐπίσπῃ » ; XXII, v. 39 : « ἵνα μὴ τάχα πότμον ἐπίσπῃς ») et deux où le verbe est à l'infinitif (VII, v. 52 : « οὐ γάρ πώ τοι μοῖρα θανεῖν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XXI, v. 100 : « πρὶν μὲν γὰρ Πάτροκλον ἐπισπεῖν αἴσιμον ἦμαρ » πότμον est dans cette dernière citation remplacé par le groupe nominal αἴσιμον ἦμαρ, qui est homonyme) et sept occurrences également dans *l'Odyssée*, dont cinq à l'infinitif (IV, v. 562 : « Ἄργει ἐν ἱπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; V, v. 308 : « ὡς δὴ ἐγώ γ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XII, v. 342 : « λιμῷ δ' οἴκτιστον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XIV, v. 274 : « ὡς ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XXIV, v. 31 : « δήμῳ ἔνι Τρώων θάνατον καὶ πότμον ἐπισπεῖν »), une au subjonctif (IV, v. 196 : « ὅς κε θάνῃσι βροτῶν καὶ πότμον ἐπίσπῃ ») et une au mode optatif (II, v. 250 : « ἀλλά κεν αὐτοῦ ἀεικέα πότμον ἐπίσποι »).

fausse. De même pour Μηνίσ[κου], duquel on lit parfaitement le sigma sur le fac-similé de Newton, la lecture Μήνι[ος] apparaît donc douteuse.

L. 4 et 6 : conjectures de Kaibel.

Traduction :

Kléopatra fille de Méniskos, salut.

Citoyenne d'Amisos, la remarquable Kleopatra, Pénélope de Bithynie de par ses qualités, a été emportée par le cruel Hadès, le corps de la noble jeune fille est caché sous cette stèle incorruptible. Son corps délicat repose sous cette tombe, mais son immortel souffle vital demeure dans la lumière inextinguible.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques.

La voyelle /a:/ ancien est conservée partout dans cette inscription : [Κλεοπάτ]ρα (l. 1) ; [Β]ιθυνὰν, ἀρετᾶς, Πανελόπα[ν] (v. 2) ; Ἀίδας (v. 3) ; στάλαι (v. 4) ; μορφὰν (v. 5) ; κείνας (v. 6). L'hiatus /ao/ est maintenu dans le nom de la lumière φάος (v. 6). La graphie I note /e:/ dans la préposition ἵνεκα (v. 2).

Le pronom démonstratif de troisième personne est de forme ionienne κειν- mais il présente le maintien de la voyelle /a:/ ancien dans κείνας (v. 6).

La défunte est comparée à Pénélope [Β]ιθυνὰν […] Πανελόπα[ν] (v. 2), du fait de l'ἀρετῆ qu'elle témoignait durant son existence. Pénélope représente le parangon de la femme, l'idéal féminin qui concentre en soi toutes les vertus, c'est pourquoi, comme le signale A.-M Vérilhac[193], les femmes dans les épigrammes funéraires « tiennent presque toutes plus ou moins de Pénélope, qu'elles déploient […] l'éventail complet de ses mérites, qu'elles se consacrent aux mêmes travaux ou que la sagesse qui caractérise la femme d'Ulysse ait aussi marqué leur conduite ».

Le dualisme est présent également dans cette inscription. L'opposition entre le corps et l'âme est exprimée par les groupes nominaux [τὰν ἁπα]λὰν […] μόρφαν (v. 5) et ἀμά[ραντον] / [πνεῦμ]α (v. 5-6). Le destin posthume de la défunte est de demeurer dans une lumière éternelle : ἐς φάος ἀθάνατ[ον] (v. 6). Il n'est pas fait mention ici d'un lieu précis des enfers : « l'Achéron », « le Léthé », « l'île des Bienheureux » ou encore « le séjour des hommes pieux ». La conjonction de coordination ἀλλὰ signale l'opposition entre les deux propositions.

[193] Vérilhac (A.-M.). « L'image de la femme dans les épigrammes funéraires », *La femme dans le monde méditerranée. I. Antiquité*. Lyon, 1985. p. 90.

I.14.1.

Fragment de l'épigramme de Patroinus Romulius

Plaque retrouvée dans la façade d'une maison. Nous ne possédons aucune description précise de la pierre, pas même ses dimensions.

Le monument est daté du Ier siècle ap. J.-Chr. par Peek, mais rien ne peut être affirmé pour cette inscription fragmentaire pour laquelle nous ne disposons pas de photographie ni de reproduction.

Édit : J. H. Mordtmann, *AEM*, vol. 8 (1884), p. 221, n. 51 avec fac-similé (Th. Homolle, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, n. 74^u^, p. 393 ; *IGR*, vol. I, n. 809) ; *GVI* 1096, qui reprend les analyses de L. Robert pour les trois premiers vers de l'inscription.

Comm. : pour une analyse des trois premiers vers de l'épigramme et sur l'onomastique, cf. L. Robert, *Hellenica*, vol. III, p. 109-111.

1 Οὔνομά μοι Πατροεῖ[νος ˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘]
2 καὶ πόλις Ἀργαίου [– ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
3 Ῥωμούλις ἦν μοι σίγ[νον ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
4 οὕνεκα Ῥωμαίων ευ [˘ ˘ – ˘ ˘ –]
5 νῦν δέ με Μοῖρα βρο[– ˘ ˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘ – ˘]
6 ἔλλαβε πρὶν τελ[έσαι – ˘ ˘ – ˘ ˘ –]
7 ἀλλ' ἄγε, μῆτερ Ἄνασ[σα ˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘ – ˘]
8 πηγάς μοι γο⟨ερῶ⟩[ν – ˘ ˘ – ˘ ˘ –]

Comm. épigr :

L. 1 : Πατροεῖ[νος] L. Robert, suivi par Peek qui retranscrit Πατροεῖ̣[ος], sans avoir revu l'inscription : πατροΕΙΙ Mordtmann : πατρό[θ]εν ou πατρός Homolle, suivi par les éditeurs de *IGR*. L. Robert justifie sa lecture par un argument syntaxique et sémantique imparable : « après οὔνομά μοι on attend le nom du défunt : « mon nom était un tel » ; on ne peut justifier le génitif πατρός. »

L. 3 : σίγ[νον] L. Robert, suivi par Peek : ΣΙΓ Mordtmann : σύμ[βιος] *IGR*.

L. 8. : γο⟨ερῶ⟩[ν : γορεῶ[ν Mordtmann et suivi par tous les éditeurs. On peut ici supposer une erreur du lapicide qui aurait gravé ΓΟΡΕΩΝ, que l'on peine à identifier, à la place de ΓΟΕΡΩΝ « les larmes, les pleurs ».

Traduction :

Mon nom est Patroinus […] ma cité est celle de l'Argée […] mon surnom était Romulius parce que parmi les Romains […] mais à présent la Moire m'a saisi […]. Allons mère, Anassa… (taris ?) la source des larmes (que tu verses pour moi ?).

D'après les vestiges de l'inscription, on peut supposer que l'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Les vers 2, 4, 6 et 8 présentent une césure après la syllabe initiale longue au troisième pied, il peut donc s'agir de pentamètres.

Le nom οὔνομα (v. 1) présente l'allongement métrique, normal du fait de la position du substantif dans le vers.

Trois occurrences dans l'épigramme sont des translittérations de noms propres et noms communs latins : Πατροεῖν[ος] (v. 1), Ῥωμούλις (v. 3) et σίγ[νον] (v. 3). Dans l'anthroponyme Πατροεῖν[ος] (v. 1), latin Patroinus, le digramme EI note la voyelle /i/ du latin dans la translittération du nom du défunt Πατροεῖν[ος] (v. 1). Dans le nom propre Ῥωμούλις (v. 3), latin Rōmulius, la voyelle /o:/ du latin est notée par la graphie Ω et la voyelle /u/ par le digramme OY. La finale -ις représente la graphie courante pour -ιος ; ainsi -ις note la finale latine -ius[194]. Dernière translittération d'un mot latin, le nom σίγ[νον], latin signum, qui désigne « le surnom, le sobriquet »[195].

Concernant l'origine du défunt, L. Robert estimait d'après le v. 2 que le « ce *Patruinus* était originaire […] de Cappadoce, de Césarée de l'Argée ».

I.14.2.

Épigramme d'un mosaïste

Pas de description du monument.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : J. von Hammer, *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in die Levante*, p. 159 (A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 2025 ; Kaibel 532 ; *GVI* 1020) ; M. Vickers, *Classical Review*, vol. XXII (1972), p. 175, n. 1 à partir d'une copie du général Koehler, antérieure à celle de von Hammer et de meilleure facture (W. Peek, *ZPE*, vol. XXII (1976), p. 184 ; M. H. Sayar, *Perinthos-Herakleia*, n. 220).

1-2	vers 1	[Πολλαῖς ἐν π]ο̣λίεσσι τέχνῃ νε[ί]|κησα προπάντας |
3-5	vers 2	ψηφοθέτας δώ|ροις Παλλάδος αὐ|ξόμενος.
5-8	vers 3	υἷα λι|πὼν βουλῆς σύν|εδρον Πρόκλον ἰ|σότεχνόν μοι |
9-10	vers 4	ὀγδωκοντούτης | TENT ¯ [˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯].

---

[194] Sur la graphie -ις / -ιν de -ιος / -ιον, cf. inscription I.13.9., commentaire et Georgacas (D.J.). « On the Nominal Endings -ις, -ιν, in Later Greek », *Classical Philology*, vol. 43, n. 4 (1948), p. 243-260.

[195] L. Robert cite l'épigramme funéraire Kaibel 168, inscription d'Athènes, où le nom σίγνον est attesté en ce sens.

Comm. épigr. :

L. 1 : [Πολλαῖς ἐν π]ο̣λίεσσι Kaibel, suivi par Peek[2] : ʼΕν πάσαις πολίεσσι Hammer et Boeckh Πάσαις ἐν πολίεσσι. Vickers signale que la copie du général Koehler portait seulement ΛΛΕΣΣΙ.

L. 1-2 : νε[ί]|κησα Peek[2] la copie du général Koehler portant NE[.]|⟨ΗΣΑ semble confirmer cette lecture ; [ἥσ]|κησα Hammer, Kaibel, Boeckh, Peek[1].

L. 2 : ΠΡΟΠΑΝΤΑΣ clairement lisible sur la copie du général Koehler transmise par Vickers. Hammer retranscrivait d'après sa copie πρὸ πάντῳ̣ν. Il faut, nous semble-t-il, retranscrire προπάντας, forme renforcée de πᾶς, πᾶσα, πάν.

L. 3 : ψηφοθέτας la copie du général Koehler porte après la lettre phi deux lettres en forme de losange dont la seconde est certainement un thêta auquel il manque le point en son centre comme le signale L. Robert, *Bull. ép.*, 1972, n. 286a.

L. 4-5 : αὐ|ξόμενος ΑΥΞΟΜΕΝΟΣ clairement lisible sur la copie du général Koehler.

L. 10 : TENT ¯ sur la copie du général Koehler. Peek[2] restitue la fin de de ce vers : ὀγδωκοντούτης | π̣έντε̣ [τ' ἔχων ἔ|θανουν]. Cette restitution de Peek non seulement est arbitraire, car il ne reste aucun vestige de l'inscription à cet endroit, mais encore est incompréhensible.

Traduction :

En de nombreuses cités je l'ai emporté par mon savoir-faire sur tous sans exception, j'étais un mosaïste exalté par les dons de Pallas. J'ai laissé un fils qui m'assistait dans mes décisions, Proklos, qui pratique le même métier que moi ; à l'âge de quatre-vingts ans…

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. Au quatrième vers, la césure après la longue du troisième pied indique qu'il s'agit bien d'un pentamètre.

Une occurrence présente le maintien de /a:/, le substantif ψηφοθέτας (v. 2). Dans ce composé, le /a:/ est conservé dans la syllabe finale mais non dans la base du nom ψῆφος, premier élément du composé. Les autres formes présentent la fermeture de /a:/ en /ε:/ : τεχνῇ̣ (v. 1) ; τεχνῇ (v. 1) ; βουλῆς (v. 3).

La graphie EI est employée dans la forme νε[ί]|κησα (v. 1) pour noter /i:/.

La désinence -εσσι de datif pluriel est attestée dans le substantif π]ο̣λίεσσι (v. 1). L'accusatif du nom du fils υἱός est analogique du type consonantique : υἷα (v. 3).

Mosaïste, le défunt déclare devoir son talent supérieur aux dons de Pallas, c'est-à-dire Athéna : « δώ|ροις Παλλάδος αὐ|ξόμενος » ; en effet, cette dernière était la déesse tutélaire de l'artisanat[196].

[196] *Brill's New Pauly*, *s. v.* Athena : « However A. (Ergane) did more than just supervise women's work, she was the patron of all the crafts. Here her sophisticated cleverness, (métis) inherited from her mother was expressed. Her inventions were not only valuable in time of war, like the trumpet she conceived of […]. She also taught the art of constructing wagons […] and harnessing horses ».

À la fin du premier vers, la forme renforcée de πᾶς, προπάντας (v. 1) est rare. Elle est attestée par exemple dans Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1237-1238 : « […] ἵνα πρόπαντα / κακὰ κακῶν ξυνοικεῖ ».

Pour le nom de nombre ὀγδωκοντούτης, *LSJ* signale d'autres attestations : *App.Anth.*2.642, mais aussi *IG*, IX[1], v. 1, qui présente la forme ὀγδωκοντ[έτης].

I.14.3.

Marôn

« Cube de marbre » est la seule information concernant le monument que nous donne A. Dumont, qui n'a pas vu la pierre mais a travaillé à partir d'une copie de la pierre publiée par M. Aristarchis en 1863. Dimensions : h. 0,48 m.

Peek estime que l'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : d'après la copie antérieurement publiée par M. Aristarchis A. Dumont, *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace,* n. 71 avec fac-similé d'où A. Dumont, Th. Homolle, L. Heuzey, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, n. 71 ; Kaibel 533 ; Th. Gomperz, *Zeitschrift für die Österreichischen Gymnasien*, vol. XXIX (1878), p. 436 ; *GVI* 1303 ; M. H. Sayar, *Perinthos-Herakleia*, n. 223 avec fac-similé.

1-2	vers 1	[…] ὦ φίλε, μ[ὴ οὕτω | τ]αχύ, μή με παρ[έλθῃς]·
2-4	vers 2	[τοῦτο] | βίου τὸ τέλος· χαῖρε ἐ̣γ[ων πά]|ραγε.
4		Δ[ά]φνος Μάρωνι ἐκ τ-|
5		-ῶν, Μάρωνος μνείας χάριν.

Comm. épigr. :

Les restitutions sont de Gomperz. Elles ne sont pas assurées, mais elles rendent néanmoins parfaitement compte des idées qui devaient être développées dans cette courte épigramme : le défunt ou la stèle invite le passant à s'arrêter pour se recueillir ; la fragilité des mortels est signalée par la sentence dans le deuxième vers ; le défunt ou la stèle invite le passant à poursuivre sa route après l'avoir salué ; enfin, l'identité du défunt est dévoilée.

L. 1 : la scansion indique que le premier est lacunaire.

L. 4-5 : faut-il supposer un mot manquant entre l'initiale de l'article ΤΩΝ lisible à la fin de ligne 4 et la finale ΩΝ que l'on lit au début de la ligne 5 ? Sayar émet l'hypothèse que l'expression ἐκ τῶν ἰδίων pouvait se lire dans le texte d'origine.

Traduction :

Ô ami, pas si vite, ne me dépasse pas si vite. Voici le terme de la vie ; après m'avoir salué, poursuis ta route.

Daphnos pour Marôn sur ses propres moyens (a fait dresser ce monument), à la mémoire de Marôn.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. L'hexamètre, du fait de la lacune, ne comporte que cinq pieds.

L'épigramme est prononcée par le défunt qui demande au passant de s'arrêter devant sa tombe, de lire l'inscription qui y est gravée et de reprendre sa route après l'avoir salué.

L'épigramme est laconique, les renseignements concernant le défunt s'en tiennent au minimum, à savoir son nom, Marôn, qui par ailleurs est donné dans la dédicace en prose et non dans la partie versifiée de l'inscription. Est-ce un exemple d'épigramme non personnalisée ? Est-ce le statut social du défunt qui justifie la brièveté de cette épigramme funéraire ?

Dans la dédicace, le groupe prépositionnel ἐκ τ|ῶν (l. 4-5) se rapporte au patronyme de Μάρωνι, Δ[ά]φνος.

I.14.4.

Dôras

Bloc retrouvé dans la maison d'un particulier. Au milieu est représenté un Hermès, de part et d'autre duquel ont été gravées les deux inscriptions et aux extrémités une palme. Sur la gauche ont été représentés des éléments qui rappellent la palestre : une fiole et un anneau sur lequel sont suspendus deux strigiles. Dimensions : h. 0,28 m ; l. 1,94 m.

Le monument date du Ier ou du IIe siècle ap. J.-Chr. d'après Peek. Pour J. H. Mordtmann, l'inscription est antérieure à l'époque romaine et daterait du Ier siècle av. J.-Chr. (« Die Inschrift gehört wahrscheinlich in die vorrömische Epoche, was mir der Stil zu bestätigen scheint. »).

Édit : J. H. Mordtmann, *AEM*, vol. VIII (1884), p. 220-221 avec fac-similé (*GVI* 1969 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ*, vol. I, n. 66 ; M. H. Sayar, *Perinthos-Herakleia*, n. 214.

1 Παῖδα με γυμνασίων ἐμπείραμον Ἑρμάωνος
2 καὶ τυχὸν ἱδρώτων ἄξιον Ἡρακλέους,
3 ἤδη που μέλλοντα παρὰ ξυστοίο φιλάθλοις
4 καὐτὸν ἀριθμεῖσθαι τοῦ μεγάλου σταδίου,
5 ἥρπασε ἡ πάντων φθονερὴ θεός, ἧς ὑπὸ νῆμα
6 κλήρῳ τῆς ἀδίκου κεκλίμεθ' ἔργα Τύχης.

—— *Relief représentant un hermès* ——

7 Ἤδη γυμνασίοις ἠσκημένον, ἔντροφον ἄθλοις
8 παῖδά με καὶ πάτρης ἐλπίδα καὶ πατέρος,
9 ἐνγὺς καὶ κοτίνῳ φθονερὸς κατεκοίμισεν Ἅδης

10 ψευσάμενος τόσσους εἰς ἀρετὴν καμάτους.
11 Οὔνομα μοι Δωρᾶς, πατρὸς Διοκλεῖος, ἀπ' αὐτῶν
12 ἄθλων εἰς διδαχὴν τὰ αὐτὰ πονησαμένου
13 ἀλλά με πρηυτέρως πενθήσατε· καὶ γὰρ ἐς Ἅδην
14 ἔρχομαι ἡρώων οὐδενὶ λειπόμενος.

Comm. épigr. :

L. 11 : ἀπ' αὐτῶν : ἁπάντων J. H. Mordtmann, suggéré par Szanto.

Traduction :

Moi qui, enfant, étais accoutumé aux gymnases dédiés à Hermès, qui peut-être étais digne des travaux d'Héraklès, j'allais déjà compter parmi les compétiteurs du xyste, ceux du grand stade, quand m'a emporté la divinité jalouse de toute chose ; sous son fil, du fait du sort, injuste qu'elle est, nous ployons : c'est l'œuvre de Tychè.

Déjà entraîné dans les gymnases, élevé dans les compétitions, l'enfant que j'étais faisait l'espoir de sa patrie et de son père, mais alors qu'approchait la couronne d'olivier, l'envieux Hadès m'a plongé dans le sommeil, rendant vains tous mes efforts pour être valeureux. Mon nom est Dôras, celui de mon père est Diocléios, à la fin des compétitions, pour m'exercer dans ces mêmes disciplines il se donnait de la peine. Allons, apaisez votre deuil car je vais vers Hadès sans le céder à aucun héros.

L'épigramme est composée de sept distiques élégiaques. Dans le douzième vers, la longue initiale du quatrième pied est formée par les syllabes τὰ αὐ-, l'alpha de τὰ s'élidant devant αὐ-.

L'auteur emploie des formes présentant des allongements métriques là où il est besoin d'une syllabe longue : οὔνομα (v. 11) au premier pied d'un hexamètre et ἐμπείραμον (v. 1), dont la forme sans allongement métrique est ἐμπέραμος[197].

Dôras était un enfant ou plutôt un jeune adolescent, nourri dans les gymnases, participant à des compétitions sportives : γυμνασίων ἐμπείραμον (v. 1) ; γυμνασίοις ἠσκημένον (v. 7) ; ἔντροφον ἄθλοις (v. 7). Ce statut d'enfant athlète justifie par ailleurs la présence des dieux Hermès, Ἑρμάωνος[198] (v. 1) et Héraklès, Ἡρακλέους (v. 2), qui sont les divinités tutélaires des athlètes. Les trois expressions ne sont pas équivalentes ; chacune d'entre elles marquent une assiduité croissante, un investissement plus grand de Dôras dans son entraînement : il a « l'expérience des gymnases », puis il est dit « entraîné aux gymnases » et enfin « élevé dans les compétitions ». De même, entre les deux inscriptions, Dôras semble de

[197] La forme ἐμπείραμος est rare. Elle est attestée par exemple chez Lycophron, *Alexandra*, v. 1196 : ὅπου σφε μήτηρ ἡ πάλης ἐμπείραμος.
[198] Le nominatif Ἑρμάων est attesté dans Hésiode, fr. 23.

plus en plus proche de la catégorie des athlètes adultes. Dès le vers 5 avec l'expression μέλλοντα παρὰ ξυστοίο φιλάθλοις, que vient renforcer encore le vers suivant ἀριθμεῖσθαι τοῦ μεγάλου σταδίου. Dans la seconde partie de l'épigramme, dans le vers 9, il est même question d'une victoire avec la mention de la couronne d'olivier qui coiffe les vainqueurs d'une épreuve sportive : ἐνγὺς καὶ κοτίνῳ. L'intensité des efforts fournis par Dôras pour devenir un athlète d'exception atteint son paroxysme à l'évocation de son père, sans doute athlète lui aussi, car il était l'entraîneur de son propre fils, qui après les compétitions de Dôras l'exerçait aux mêmes disciplines sportives pour le faire progresser : ἀπ' αὐτῶν / ἄθλων εἰς διδαχὴν τὰ αὐτὰ πονησαμένου (v. 11-12), où la répétition ἀπ' αὐτῶν, τὰ αὐτὰ figure la répétition des entraînements suivis par Dôras.

D'après l'expression τοῦ μεγάλου σταδίου (v. 4), on peut supposer que Dôras participait à des compétitions de course. Le « grand stade » dont il est question ici représente-t-il un lieu (par exemple, le stade d'Olympie) ou est-ce un terme technique désignant une course particulière ? Participant aux compétitions de la catégorie enfant, le μεγάλου σταδίου représente l'épreuve de course de la catégorie supérieure que Dôras devait naturellement rejoindre. La compétition semble se poursuivre pour l'adolescent jusqu'à sa mort car le dernier vers peut s'interpréter comme une métaphore sportive. En effet, dans les vers 13-14, ἐς Ἅδην / ἔρχομαι ἡρώων οὐδενὶ λειπόμενος, l'expression ἡρώων οὐδενὶ λειπόμενος peut s'interpréter de deux sortes : le défunt est héroïsé à sa mort et il faut donc désormais le compter au nombre des héros. Il s'agit de la consolation usuelle adressée aux proches des défunts. Cependant, le verbe λείπω peut avoir un sens spécifique en contexte athlétique : il peut en effet signifier « devancer » et au passif « être devancé ». Ce sens est attesté par exemple dans Homère, *Odyssée*, VIII, v. 123-125. Ulysse assiste aux jeux organisés par Alkinoos, rois des Phéaciens ; s'élancent les compétiteurs à la course à pieds, parmi eux, Klytoneus le fils d'Alkinoos s'illustre en devançant très largement tous ses adversaires :

τῶν δὲ θέειν ὄχ' ἄριστος ἔην Κλυτόνηος ἀμύμων·
ὅσσον τ' ἐν νειῷ οὖρον πέλει ἡμιόνοιιν
τόσσον ὑπεκπροθέων λαοὺς ἵκεθ', οἱ δ' ἐλίποντο.[199]

Deux divinités différentes sont les ravisseuses de Dôras : Tychè et Hadès. Les deux divinités sont dites « jalouses », comme il est fréquent dans les épigrammes funéraires[200]. Tychè apparaît ici comme les Moires filant le destin des hommes à travers l'évocation de son νῆμα (ἧς ὑπὸ νῆμα), sous le joug duquel les hommes doivent se plier.

[199] « De loin le meilleur à la course parmi eux était l'irréprochable Klytoneus : à une distance équivalente à celle d'un sillon dans un champ tracé par des mules il allait courant en tête ; les autres étaient semés ».

[200] La jalousie peut être celle d'une divinité non nommée : I.17.2., v. 2-3 : φθο|νερός τοι / δαίμων ; renvoyée à une divinité précise : I.10.2., v. 2 : τὴν φθονερὴν […] Νέμεσιν ; mais elle peut aussi être personnifiée : I.10.3., v. 5 : Ὦ Φθόν'.

I.15.1.

Hédéiè et Philonikè

Stèle de pierre calcaire, retrouvée dans la péninsule de Taman, près d'un village tatar dont le nom est Ada. Le *CIRB* nous apprend que le lieu de la découverte était jadis connu sous le nom de Πάτρασυς (nom attesté dans Strabon, XI, 2, 8). La pierre est aujourd'hui perdue. Dimensions : h. 1,71 m ; l. de 0,55 m au sommet, 0,66 m en son milieu et 0,42 m à sa base ; ép. 0,22 m.

Le monument date probablement du IVe siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres et certaines graphies (par exemple O pour noter OY)

Édit : B. Latyschev, *IOPE*, vol. II, n. 370 avec fac-similé en caractères d'imprimerie (*GVI* 338) ; B. Latyschev, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. XXIII (1907), p. 56-57 avec un fac-similé de bien meilleure qualité et un texte de meilleure facture également (*CIRB* 1017 ; *CEG* II 738).

Comm. : B. Latyschev, *IOPE*, vol. IV, Addenda et corrigenda, p. 291-292 ; pour la lecture des derniers mots du second vers, cf. O. Hoffmann, *Die griechischen Dialekte*, band 3, p. 54, n. 111.

1-2	vers 1	ἡΗδέη κεῖμαι θυγά|τηρ τε ἅμα μοι Φιλονοίη. |
3-4	vers 2	Μνήμην δ᾽ ἔστησεν Σά|τυρος πα⟨ῖ⟩ς Εὐξένῡ ὧδε.

Comm. épigr. :

La lecture du texte est aisée à partir du fac-similé édité par Latyschev (1907). Seul la ligne 4 pose difficulté, où l'on lit sur le fac-similé ΠΑΩΣ. La lecture πα⟨ῖ⟩ς s'impose cependant ici.

Traduction :

Moi Hédéiè, je repose avec ma fille Philonoiè. Ce monument fut dressé ici par Satyros fils d'Euxénos.

L'épigramme est composée de deux hexamètres dactyliques. La scansion de ἡΗδέη nous contraint à poser trois syllabes de quantité longue, ainsi les deux syllabes ἡΗδέ- forment un spondée et -η est la longue initiale du second pied. On peut donc supposer que dans cette inscription, /e:/, graphié par le digramme EI, est ici notée à l'aide de la seule lettre E. Au quatrième pied, un dactyle formé par les syllabe -τηρ τε ἅμα, l'epsilon de l'enclitique τε s'élide devant alpha initial de ἅμα. Dans le second hexamètre dactylique, l'anthroponyme Εὐξένῡ

forme le cinquième pied, un dactyle. Le digramme EO note la diphtongue ευ, elle n'est pas dissyllabique. La voyelle /o:/, notée ici O, s'abrège devant /ɔ:/ initial de l'adverbe de lieu ὧδε.

Hédéiè et sa fille ont été ensevelies ensemble par Satyros fils d'Euxénos. C'est le groupe ἅμα μοι plutôt que la seule préposition σύν suivie du datif qui signale que les deux femmes reposent côte à côte dans la même tombe. L'adverbe ἅμα suivi du datif indique l'accompagnement tout comme la préposition σύν, mais il indique aussi la concomitance, la simultanéité temporelle. L'adverbe permet donc de mettre en valeur le caractère tragique de l'inhumation d'une fille en même temps que celle de sa mère. L'inscription ne dit pas si Satyros et son père Euxénos faisaient partie de la même famille que les deux défuntes, mais en l'absence de toute indication permettant d'identifier le statut de Satyros à l'égard de Hédéiè, on peut considérer qu'il était son fils. Donner le patronyme de Satyros plutôt que de le nommer simplement comme le fils de Hédéiè permet de mentionner tous les membres de cette famille.

I.15.2.

Kpêéthyré ?

Plaque de calcaire retrouvée dans l'estuaire appelé Kizilsch. Aujourd'hui dans le musée de la ville de Krasnodar. Dimensions : h. 0,53 m ; l. de 0,279 m à 0,29 m ; ép. de 0,11 m à 0, 13 m ; h. des lettres de 0,02 m à 0,04 m.

Le monument date du IVe ou du IIIe av. J.-Chr.

Édit : V. Skorpil, *Bulletin de la commission impériale archéologique*, vol. LIV (1914), p. 77-78, n. 8 avec photographie de la tablette (*GVI* 1445 ; *CIBR*, n. 1113 ; *CEG* 739).

Comm. : sur le nom propre Κπηεθύρη, cf. *LGPN*, vol. IV.

1-2	vers 1	Κπηεθύρη φθίμενός, σε | χυτὴ κατὰ γαῖα κέκευθεν, |
3	vers 2	ἔγγονον Καβαθάξεω ὀκτωκαιδεκέτην.

Comm. épigr. :

L. 1 : Κπηεθύρη Škorpil, suivi par Peek. Hansen, comme le suggère le commentaire du *CIRB*, suppose une erreur du lapicide dans ce prénom, par ailleurs inconnu, et le retranscrit Κ⟨ηπ⟩εθύρη, nom tout aussi inconnu. D'après la photographie publiée par Škorpil, la pierre porte indubitablement ΚΠΗΕΘΥΡΗ.

L. 1 : ΦΘΙΜΕΝΟΣ la pierre. Tous les éditeurs supposent une faute et retranscrivent φθίμενόν. Ne peut-on considérer cette forme comme un nominatif en emploi de vocatif ? Cela aurait l'avantage de ne pas supposer une faute du lapicide et de ne pas amender un texte qui n'a peut-être pas besoin de l'être.

Traduction :

Défunt Kpêéthyré, un amas de terre te cache, fils de Kabathaxès, tu avais dix-huit ans.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. Concernant le pentamètre, seuls les deux derniers pieds sont corrects : -καιδεκέ- dactyle, -την longue finale. Le début du pentamètre ne peut être scandé correctement : ἔγγονον est un crétique ¯ ˘ ¯ ; Καϐαθα- peut-être un tribraque, ou un dactyle, ˘ ˘ ˘ ou ¯ ˘ ˘, mais le nom n'étant pas hellène, la quantité des syllabes est donc douteuse ; -ξεω peut représenter la longue isolée au troisième pied du pentamètre, si l'on pratique la synizèse des deux voyelles.

La dorsale sourde K est graphiée Γ, indiquant sa sonorisation devant la dorsale sonore Γ dans le substantif ἔγγονον (v. 2).

L'expression χυτὴ κατὰ γαῖα κέκευθεν (v. 1) « un amas de terre cache », avec la tmèse entre le préverbe κατά et la forme verbale κέκευθεν, a un parallèle exact dans l'inscription d'Éphèse, d'époque impériale, II-7.5.5., v. 1 : χυτὴ κατὰ γα[ῖα] κάλυψεν. Un verbe κατακεύθω ne semble pas être ailleurs attesté.

L'anthroponyme Κπηεθύρη (v. 1), que certains éditeurs ont retranscrit K⟨ηπε⟩θύρη peut représenter un nom mal hellénisé. Ce nom n'est pas attesté ailleurs. Quant à l'anthroponyme Καϐαθάξης, le génitif Καϐαθάξεω (v. 2) est attesté également à Hermonassa, cité située dans la péninsule de Taman. La formation du nom est obscure. On peut peut-être évoquer le grec γάϐαθον qui, selon P. Chantraine[201], est attesté dans un papyrus du IIIe siècle avant J.-Chr. sous la forme κάϐαθα, qui signifie « jatte de bois, écuelle ». Le témoignage de O.N. Trubachev[202] apporte une information complémentaire au témoignage de Chantraine. Le savant russe décèle une étymologie indo-iranienne au nom Καϐαθάξης, qu'il fait remonter à un composer *kaba-taksa < *kṃba-taksa. Dans ce composé, le premier élément *kṃba signifie, d'après Trubachev, « кувшин », c'est à dire « cruche, pot » et *taksa « плотник », c'est-à-dire « charpentier » voire plus largement ремесленник « l'artisan ».

I.16.1.

Héraïnè

Stèle de marbre. Les dimensions ne nous sont pas connues.

Monument date du début du IVe siècle av. J.-Chr. d'après P. A. Hansen.

Édit : G. Bakalakes, *Προανασκαφικὲς ἔρευνες στὴ Θράκη*, p. 79 ; W. Peek, *Hermes*, vol. XCII (1964), p. 501-502 (*CEG* II 728).

---

[201] *DELG*, *s. v.* γάϐαθον. D'après P. Chantraine, le nom est un emprunt oriental.

[202] Trubachev (O.N.). *Indoarica в Северном Причерноморье*. Moscou, 1999.

1-2	vers 1	Ἀντικρᾴτης μ' ἔστησ' Ἑκατ|αίō σῆμα γυναικὶ |
3-5	vers 2	Ἡράιννῃ μνήμ{ν}η|ν Ἀνταγόρō θυγα|τρί.

Comm. épigr. :

Le début de l'inscription, avant le nom Ἑκαταίō, a été lu par Peek.

L. 3-4 : μνήμ{ν}η|ν, la pierre MNHMNH|N. Le lapicide a gravé deux fois le groupe de consonnes MN par inadvertance.

Traduction :

Antikratès fils d'Hékataïos m'a fait dresser pour son épouse Héraïnnè fille d'Antagoras comme monument à sa mémoire.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque qui ne comporte aucune irrégularité métrique.

La graphie O note la voyelle /o:/ dans les deux anthroponymes masculins au génitif : Ἑκατ|αίō (v. 1) et Ἀνταγόρō (v. 2).

Le pronom personnel μ' (v. 1) représente l'accusatif singulier με se rapportant à σῆμα. C'est ici la pierre qui prend la parole.

L'anthroponyme féminin Ἡράιννη est attestée au nominatif dans une autre inscription du IVe avant J.-Chr. : *Επιγραφές της Θράκης του Αιγαίου*, E127 : Ἡράϊννα | Ἀρτέμωνος. Pour expliquer la géminée -νν-, la seconde attestation de l'anthroponyme comportant également cette géminée, on ne peut pas invoquer à nouveau une inadvertance du lapicide, comme pour μνήμ{ν}ην.

I.16.2.

Sitos

Les détails concernant la pierre nous sont fournis par G. Mihailov, *IGBulg* vol. III-2, n. 1799. La pierre se trouvait dans la fontaine d'un village appelé autrefois Hambarlii, aujourd'hui Malomirovo. Le monument est un autel de marbre. Le fac-similé publié par Škorpil suggère que le texte est incomplet. Dimensions : h. 1, 72 m ; l. 0,65 m ; ép. 0,52 m ; h. des lettres entre 0,02 m et 0,025 m.

Peek date le monument du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : V. Škorpil, *AEM*, vol. XV (1892), p. 99, n. 27 avec fac-similé (G. Mihailov, *Die griechischen Epigramme aus Bulgarischen Ländern*, vol. I, p. 20, n. 13 et *IGBulg* vol. III-2, n. 1799 ; *GVI* 1108).

1		Ἀγαθῆι τύχῃ.
2-3	vers 1	Σῖτον καλόν τις ὑμνε[ῖ] | πρόσθε Κλεινίου παῖδ[α]· |
4-5	vers 2	τοιο⟨ῦ⟩τος [ἤμ]ην καὶ | τύποις τ⟨ε⟩ καὶ κλήσει· |
6-7	vers 3	λιπὼν δ[ὲ] θνητὴν σάρ|κα καὶ κ̣όνιν θήκῃ |
8-9	vers 4	ἥρως μ̣ετ' ἄλλον εἶ|μ̣μι Θ̣ρ̣ῃκ̣ίης γ̣α̣ί[ης].

Comm. épigr. :

De toutes les restitutions du texte seules celles du dernier vers pourraient porter à caution ; les autres sont obvies.

L. 8 : Peek suggère de lire Θ̣ρ̣ῃκ̣ίης γ̣α̣ί[ης] là où la pierre porte ΟΡΓΚΡΗΣΓΛΙ.

L. 8-9 : Dans εἶ|μ̣μι, la géminée MM, dont d'ailleurs le premier M est partiellement effacé, peut être due au changement de ligne qui aurait pertubé le travail du lapicide.

Traduction :

À la bonne fortune.

D'aucuns chantaient jadis le beau Sitos, fils de Kléinias : j'étais tel que me représentent les portraits et la renommée ; mais j'ai laissé ma chair morte et ma cendre à la tombe ; héros parmi d'autres je vais vers un ailleurs de la terre thrace.

L'épigramme est composée de trimètres iambiques.

L'éloge du défunt commence par la renommnée de sa beauté qui était vantée par des chants : Σῖτον καλόν τις ὑμνε[ῖ]. Sitos assure lui-même la véracité de la renommée de beauté qui le suivait en affirmant que les portraits et chanson le concernant sont fondés sur l'exacte représentation de sa beauté, sur la réalité : τοιο⟨ῦ⟩τος [ἤμ]ην καὶ | τύποις τ⟨ε⟩ καὶ κλήσει (v. 2). Le substantif κλήσει se rapporte au chant mentionné au vers précédent, mais qu'en est-il des τύποις ? Le monument de Sitos portait-il un portrait de lui ?

La forme verbale εἶ|μμι (v. 4) doit sa géminée -μμ- très certainement à une inadvertance du lapicide. L'expression μ̣ετ' ἄλλον εἶ|μ̣μι semble être une tmèse : le verbe μέτειμι aurait alors pour complément ἄλλον et les génitifs seraient les compléments de ἄλλον. Le défunt quitte la Thrace pour partir vers « un ailleurs », vers une destination inconnue et indicible.

I.17.1.

Cæcilia Artémisia

Autel de pierre calcaire. Dimensions : h. 1,485 m ; l. 0,62 m ; ép. 0,40 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : G. G. Točilescu, *AEM*, vol. XIX (1896), p. 224-226 avec photographie d'un estampage (G. Mihailov, *Die griechischen Epigramme aus Bulgarischen Ländern*, vol. I, p. 20, n. 13 ; *GVI* 1161 ; I. Stoian, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, vol. II, n. 365 avec traduction en roumain).

1-2	vers 1	Πέρινθός μου ἀνὴρ | βωμὸν καὶ στήλην ἀνέθηκεν· |
3-4	vers 2	εἰ δὲ θέλις γνῶναι, παροδηπόρε, | τίς τίνος εἰμί,
4-5	vers 3	τριῶν καὶ δέκα ἐτῶν | ἠγάπα παῖς ἄξιος ἡμῶν· |
6-7	vers 4	εἶτ' ἐγάμησα αὐτὸν καί οἱ τέκνα | τρεῖα ἐκύησα·
7-8	vers 5	υἱὸν ἀπὸ πρώτης, | θύγατρας δύω δῖγμα τύπων μου· |
9-10	vers 6	εἶτ' ἔτεκον τὸ τέταρτον ἐγὼ | ὡς μὴ ὤφελλα τεκέσθαι· |
11-12	vers 7	θνήσκει γὰρ τὸ βρ⟨έ⟩φος πρῶτον | καὶ 'γὼ μετὰ μικρόν·
12-14	vers 8	(τριάκοντα) | δὲ ἐτῶν ἔλιπον φάος | ἠελίοιο·
14-15	vers 9	Καικιλία δὲ ἐγὼ Ἀρτεμι|σία ὧδ' ἀν⟨ά⟩κειμαι,
15-16	vers 10	καὶ πατρὶς | καὶ γαμέτης ἐ⟨σ⟩τὶ Πέρινθος ἐμοί, |
17-18	vers 11	υἱός μοι Πρεῖσκος λέγεται, | θυγάτηρ Ἱερωνίς,
18-19	vers 12	ο⟨ὐ⟩κ οἶδεν τὸ βρ⟨έ⟩φος | Θεοδώρα ὅτι τέθνηκα·
19-20	vers 13	Πέρινθος | γαμέτης ζῇ μοι καὶ λεπτά με κλαίει |
21-22	vers 14	καὶ ὁ πατήρ μου ὁ γλυκὺς θρηνεῖ | ὅτι ὧδε πέφευγα·
22-23	vers 15	ἔστι δέ μοι μήτηρ | ὧδε Φλ(αβία) Θεοδώρα
23-24	vers 16	καὶ κεῖται ἀνδρός | μου ὁ πατὴρ Καικίλιος ἐνθάδε Πρεῖσ[κος]· |
25-26	vers 17	[ταύ]της τοι γενεῆς γενόμην, | ἀλλὰ ἄρτι τέθνηκα. |
27-28	vers 18	Καὶ σὺ δὲ χαῖρε, ἀπ' ἐμῶν | τύμβων πόστος παροδεύεις.

Comm. épigr. :

L. 12 : le nombre τριάκοντα est noté par la lettre Λ sur la pierre.

L. 26 : Peek ajoute au texte [χαῖρε] représentant le tour de parole du passant. Or, il n'y a pas de lacune sur la pierre à la fin de la ligne 26, bien au contraire nous pouvons voir un espace vacant sans aucune trace de corruption de la pierre. Au début de la ligne 27, on voit nettement les lettres KAI, avant ces trois lettres il n'y a pas l'espace nécessaire pour graver le mot χαῖρε. Cette expression, καὶ σὺ δὲ χαῖρε, peut faire écho à la supposée question du vers 2.

Traduction :

Périnthos, mon époux, a fait élever pour moi cet autel et cette stèle. Et si tu désires savoir, passant, qui je suis, qui sont mes parents : à treize ans, un honorable jeune homme m'a aimée, puis je l'ai épousé et lui ai donné trois enfants. D'abord un fils, puis deux filles modelées à mon image ; puis j'ai donné naissance à un quatrième enfant, puissé-je ne pas l'avoir enfanté ! Le nourrisson meurt le premier, puis moi, peu de temps après. À trente ans, j'ai quitté la lumière du soleil. Moi, Cæcilia Artémisia, je repose ici, ma patrie, comme mon époux, se nomme Périnthos, mon fils s'appelle Priscus, ma fille Hiérônis, la toute petite Théodôra ne me connaît pas, car je suis morte, mon époux Périnthos est encore en vie, et pleure sur mes restes et mon

père, ce doux homme, chante des chants funèbres, car je suis partie. Ma mère Flavia Théodôra repose ici ainsi que le père de mon époux, Cæcilius Priscus. J'appartenais à cette famille, mais je suis morte bien tôt. Salut à toi aussi, qui que tu sois, qui passe devant ma tombe.

La métrique de l'épigramme repose essentiellement sur l'hexamètre dactylique, à l'exception du v. 10 qui semble être un pentamètre, mais la scansion de l'ensemble présente de nombreuses irrégularité. Seuls les vers 2, 7, 11 et 15 ne font aucune difficulté. Voici la scansion des autres vers, pied par pied (le signe ‿ signale les élisions entre les voyelles) :

V.1 : l'anthroponyme Πέρινθος est inadapté à un mètre dactylique, pour scander le vers il faut néanmoins considérer que Πέρινθος forme un dactyle ; μου‿ἀνὴρ- spondée ; βωμὸν spondée ; καὶ στή- spondée ; -λην ἀνέ- dactyle ; -θηκεν trochée.

V. 3 : τριῶν spondée ; καὶ δέκα‿ἔτ- dactyle ; -των ἠγά- dactyle malgré la quantité longue de la première syllabe de ἠγάπα ; -πα παῖς spondée ; ἄξιος dactyle ; ἡμῶν spondée.

V. 4 : εἶτ' ἐγά- dactyle ; μησα‿αὐ- spondée ; τὸν καί‿οἱ spondée ; τέκνα spondée ; τρεῖα‿ἐκύ- dactyle ; -ησα trochée.

V. 5 : le cinquième pied est un spondée formé par les syllabes -τρας δύω, où δύω est monosyllabique.

V. 6 : εἶτ' ἔτε- dactyle ; -κον τὸ τέ- dactyle ; -ταρτον ἐ- dactyle ; γὼ‿ὡς μὴ‿ὥ- spondée ; -φελλα τε- dactyle ; -κέσθαι spondée.

V. 8 : τριά- spondée ; -κοντα δὲ‿ἐ- dactyle ; -τῶν ἔλι- dactyle ; -πον φάος dactyle ; ἠελί- dactyle ; -οιο trochée.

V. 9 : la scansion de ce mètre est corrompue du fait des noms propres qui ne sont pas adatpés à un rythme dactylique.

V. 10 : καὶ πατρὶς dactyle malgré la position de -τρίς en syllabe fermée ; καὶ γαμέ- dactyle ; -της longue isloée ; ἐ⟨σ⟩τὶ Πέ- dactyle ; -ρινθος ἐ- dactyle ; -μοί dernier pied du pentamètre.

V. 12 : ο⟨ὐ⟩κ οἶ- spondée ; -δεν τὸ βρ⟨έ⟩- dactyle ; -φος | Θεο- dactyle ; -δώρα spondée ; ὅτι τέ- dactyle, malgré la longueur brève de la syllabe ὅ- ; -θνηκα trochée.

V. 13 : Πέριν- spondée ; -θος γαμέ- dactyle ; -της ζῇ spondée ; μοι καὶ spondée ; λεπτά με dactyle ; κλαίει spondée. Comme dans le premier vers, l'irrégularité vient de l'anthroponyme Πέρινθος.

V. 14 : καὶ ὁ πα- dactyle ; -τήρ μου ὁ spondée ; γλυκὺς spondée ; θρηνεῖ‿ὅ- spondée ; -τι‿ὧδε πέ- dactyle ; -φευγα trochée.

V. 16 : Les anthroponymes Καικίλιος et Πρεῖσ[κος] empêchent de scander correctement le mètre.

V. 17 : [ταύ]της spondée ; τοι γενε- dactyle ; -ῆς γενό- dactyle ; -μην ἀλ- spondée ; -λὰ‿ἄρτι τέ- dactyle ; -θνηκα trochée.

V. 18 : Καὶ σὺ δὲ dactyle ; χαῖρε‿ἀπ' ἐ- dactyle ; -μῶντύμ- spondée ; -βων πόσ- spondée ; -τος παρο- dactyle ; -δεύεις spondée.

Le hiatus /ao/ est maintenu dans le nom de la lumière φάος (v. 8).

La voyelle /e:/ est notée I dans la forme verbale θέλις (v. 2) et dans le substantif δῖγμα (v. 5). La diphtongue οι est notée à l'aide de la graphie H dans le substantif παροδηπόρε (v. 2).

La désinence de génitif -οιο est attestée dans le susbtantif ἠελίοιο (v. 8).

L'expression du regret est soutenue par l'aoriste ὤφελλα suivi de l'infinitif aoriste : ὡς μὴ ὤφελλα τεκέσθαι (v. 6). Sur cette manière d'exprimer le regret, cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque* § 176, Remarque : « La langue homérique se sert constamment de la périphrase à l'aide de ὤφελον « je devais » pour exprimer le regret […]. L'infinitif aoriste est de règle puisqu'il s'agit d'une notion générale. En attique, le tour s'est maintenu, surtout dans le style poétique, mais ὄφελον s'est affaibli à un tel point qu'il est précédé souvent de εἴθε ». Il faut remarquer que dans l'inscription II-4.3.12., v. 1-2, ce n'est pas l'infinitif aoriste qui est employé, mais l'indicatif aoriste.

Cæcilia Artémisia est morte en couches, en donnant naissance à son quatrième enfant. Le verbe θνήσκει (v. 7) exprime la mort du nourrisson. Le substantif βρέφος du vers 7 désigne cet enfant mort-né, mais le βρέφος du vers 12 désigne la deuxième fille de Cæcilia Artémisia, Théodôra, qui était en bas âge. Pour la mort de Cæcilia Artémisia, c'est le parfait τέθνηκα (v. 12) qui est employé dans le récit que la défunte fait de son existence. En revanche, dans l'introduction de ce récit, la défunte emploie la périphrase euphémistique et poétique, « quitter la lumière du soleil ».

Le monument funéraire est décrit par les noms βωμὸν καὶ στήλην (v. 1) et à la fin de l'épigramme par le nom générique τύμβων (v. 18). La richesse du monument funéraire paraît à travers le lexique employé.

Dans le dernier vers de l'épigramme, l'interprétation de πόστος, dont le sens est d'ordinaire « combien, en quel nombre », fait difficulté. Il semble que cet adjectif soit employé ici dans un sens équivalent à celui d'un indéfini : « salut à toi aussi, toi qui passes, qui que tu sois ». Točilescu signalait déjà que πόστος était employé comme l'indéfini latin *quicumque*. Ce serait l'unique emploi de πόστος en ce sens.

I.17.2.

Aquilas

Plaque de pierre calcaire brisée en trois (et non en deux comme l'indique G. Točilescu). Dimensions : h. 0,49 m ; l. 0,50 m ; ép. 0,22 m.

Le monument date du Ier ou du IIe ap. J.-Chr.

Édit : Kaibel 536 ; G. Mihailov, *Die griechischen Epigramme aus Bulgarischen Ländern*, vol. I, p. 17, n. 10 ; *GVI* 1813 d'où *Grabgedichte* 362 ; I. Stoian, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, vol. II, n. 174) ; G. G. Točilescu, *AEM*, vol. XIX (1896), p. 98-99, n. 47 avec fac-similé de deux parties de la pierre, la troisième fait défaut même pour la retranscription du texte.

1-3	vers 1	Οὐ ξένος ἀλλ' ἀ|στὸς τύμβῳ ὑπὸ | τῷδε τέθαμμαι
3-5	vers 2	εἰ|κοσέτης Ἀκύλας | πατρὶ λιπὼν ὀδύνας· |
6-8	vers 3	Ζῶε πάτερ καὶ χαῖρε | θυγατράσιν, ἃς φθο|νερός τοι

8-9 vers 4 δαίμων | ἀντ᾽ ἐμέθεν ὥπασε γηροκόμους· |
10 ὁ παράγων, χαῖρε καὶ σύ.

Traduction :

Je ne suis pas un étranger mais bien un citoyen, moi qui suis enseveli sous cette tombe, Aquilas, qui à vingt ans ai laissé du chagrin à mon père. Vis mon père, et salut à tes filles, que la divinité jalouse t'a données pour s'occuper de tes vieux jours à ma place. Toi qui passes, à toi aussi, salut.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques.

Le génitif du pronom personnel de première personne présente la désinence -θεν dans le groupe prépositionnel ἀντ᾽ ἐμέθεν (v. 4). C'est ici un archaïsme qui donne au texte sa couleur poétique. De la même manière, l'absence de l'attraction du relatif au troisième vers peut être rangé parmi les poétismes. Le pronom relatif ἃς (v. 3) a pour antécédent le datif pluriel θυγατράσιν (v. 3), mais le cas choisi pour le relatif est bien l'accusatif[203].

L'anthroponyme Ἀκύλας est une transcription du nom romain Aquilas. La labio-vélaire latine /k^{w}/, notée en latin par le digramme QV, est transcrite dans l'inscription par le digramme KY. Nous pouvons supposer que cette notation procède d'un phénomène d'itacisme sous l'effet duquel /kwi/ serait passer à /ki/ d'où la graphie -κυ-.

La mention explicite de la γηροκομία au quatrième vers de l'inscription livre une précision intéressante que ne dévoilait pas l'inscription I.3.1. Dans cette dernière, le défunt plaignait le sort de ses parents de ce que, par sa mort, lui qui était apparemment leur seul enfant, ils se trouvaient contraints de vivre leur vieillesse privés de tout soutien. Aquilas est dans une situation bien différente : il a deux sœurs. Or, l'usage du groupe prépositionnel ἀντ᾽ ἐμέθεν (v. 4) « à ma place » indique que c'était à Aquilas, le seul enfant mâle de la famille, qu'incombait naturellement ce devoir de piété qu'est la γηροκομία. Ses deux sœurs n'étaient pas destinées à assumer ce rôle, c'est la « divinité jalouse » qui les y contraint, en même temps qu'elle a emporté la vie de leur seul frère.

[203] L'attraction d'un relatif à l'accusatif au cas génitif ou datitf de son antécédent est très rare dans les poèmes homériques. Sur ce procédé chez Homère, cf. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, vol. 2, §346 : « Ce type d'attraction fréquent en attique est à peu près ignoré dans les poèmes homériques. »

I. Nord de la Méditerranée : Synthèse

Synthèse

La synthèse commence par plusieurs tableaux dressant la répartition des épigrammes selon différents critères. Tout d'abord, selon un critère chronologique, permettant d'observer l'évolution du nombre d'épigrammes funéraires selon les époques. Ensuite, un tableau recensant les épigrammes selon le sexe ou la classe d'âge des défunts auxquels elles sont dédiées. Enfin, un dernier tableau présente la répartition des épigrammes selon le schéma métrique dans lequel elles sont composées. À la suite de ces trois tableaux, nous proposons une analyse des données linguistiques et littéraires relevées dans les épigrammes provenant du nord de la Méditerranée.

1. Répartition chronologique des épigrammes

Ve siècle	5 (8,6 %)
IVe siècle	6 (10,3 %)
IVe siècle /IIIe siècle	4 (6,9 %)
IIIe siècle	2 (3,4 %)
IIIe siècle / IIe siècle	2 (3,4 %)
IIe siècle	3 (5,2 %)
IIe siècle / Ier siècle av.	3 (5,2 %)
Ier siècle av.	10 (17,2 %)
Ier siècle av. / Ier siècle ap.	1 (1,7 %)
Ier siècle ap.	10 (17,2)
Ier siècle / IIe siècle	12 (20,7 %)
Total	58

Le tableau ci-dessus permet de constater une nette évolution du nombre d'épigrammes funéraires selon les siècles. Nous constatons que du Ve siècle jusqu'au IIe siècle avant notre ère, les épigrammes funéraires sont en nombre restreint. Nous pouvons même observer une légère diminution du nombre d'épigrammes funéraires entre le Ve siècle, qui en compte cinq, et le IIIe siècle, qui n'en compte que deux.

En revanche, dès le Ier siècle avant notre ère, le nombre d'épigrammes funéraires augmente grandement et ce jusqu'à la limite chronologique supérieure définie pour le présent corpus, à savoir le Ier siècle de notre ère.

Les épigrammes pour lesquelles nous hésitons entre le Ier et le IIe siècle de notre ère sont les plus nombreuses. Cela est le signe que même après les limites chronologiques définies pour notre corpus, les épigrammes funéraires sont de plus en plus nombreuses.

2. Répartition des défunts

Hommes	29 (50 %)
Femmes	9 (15,5 %)
Enfant et jeunes adultes	13 (22,4 %)
Familles	7 (12,1 %)

Le tableau de répartition des épigrammes selon le sexe ou la classe d'âge à laquelle appartiennent les défunts nous permet de constater que ce sont les hommes qui sont les plus représentés : La moitié des épigrammes sont dédiées à des hommes. Les enfants et jeunes adultes représentent quant à eux près d'un quart du corpus des textes du nord de la Méditerranée. Les épigrammes dédiées à des femmes ou à plusieurs membres d'une même famille sont moins nombreuses.

Les inscriptions recensées sous la rubrique « Famille » sont les inscriptions I.8.1., I.13.3. et I.13.9. dédiées à des couples, les inscriptions I.13.23. et I.15.1. dédiée à des mères ensevelies avec leurs enfants et enfin les inscriptions I.13.10 et I.13.16. dédiées à des frères morts en bas âge ou adolescents.

Parmi les inscriptions dédiées à plusieurs membres d'une même famille, il faut signaler un détail singulier de l'inscription I.8.1., provenant de Marcianopolis. Dans cette inscription, la défunte du nom de Xénô, s'adressant aux passants, révèle qu'elle est ensevelie aux côtés de son époux. Or, non seulement ce dernier ne prend jamais la parole dans l'épigramme, mais il n'est pas même désigné par son nom. La pierre ne semble pas avoir porté une autre inscription que celle-ci. L'inscription I.8.1. représente donc dans le corpus le cas unique d'une inscription dédiée à un couple où l'épouse occupe une place centrale, tandis que la présence de l'époux n'est suggérée qu'à travers le vocabulaire (ὁ ἐμὸς πόσις ; ξυνῶι […] σήματι) et à travers la morphologie (κεκλίμ[ε]θα ; ἐπνέομεν).

En ce qui concerne la catégorie « Enfants et jeunes adultes », sept des épigrammes intégrées à cette catégorie sont dédiées à de jeunes adultes. Il s'agit des inscriptions I.3.1., I.6.3., I.9.1., I.10.2., I.13.11., I.15.2. et I.17.2. Dans la plupart de ces inscriptions, l'épigramme nous renseigne quant à l'âge du défunt, soit en nous donnant précisément le nom d'années qu'il a vécues soit par des indications qui nous permettent de supposer l'âge du défunt avec quelque

précision. Les inscriptions I.9.1., I.10.2., I.15.2. et I.17.2. font partie de la première catégorie : I.9.1. et I.17.2. sont dédiées à des jeunes hommes de 20 ans[204], tandis que les épigrammes I.3.1., I.6.3. et I.13.11. nous renseignent sur l'âge des défunts au moyen du vocabulaire ou de par des éléments de la vie des défunts. Par exemple, dans l'épigramme I.6.3., nous apprenons que si le défunt était trop jeune pour avoir connu le mariage, il était néanmoins assez âgé pour quitter sa patrie Histria pour aller suivre des études à Cyzique.

3. Répartition métrique des épigrammes

Distique élégiaque	47 (81 %)
Système dactylique[205]	6 (10,3 %)
Trimètre iambique	3 (5,2 %)
Mélange métrique	1 (1,7 %)
Indéterminé	1 (1,7 %)

Le tableau de répartition métrique des épigrammes nous permet d'observer que le distique élégiaque est le schéma métrique qu'ont privilégié les épigrammatistes. Parmi les épigrammes enregistrées sous la catégorie « système dactylique », cinq textes sont composés uniquement d'hexamètres dactyliques. Il s'agit des inscriptions I.6.4., I.13.3., I.13.4., I.15.1. et enfin l'inscription I.17.1. Toutefois, concernant cette dernière inscription, nous avons montré dans le commentaire qui lui est dédié que la scansion des vers comprend de nombreuses irrégularités. La sixième et dernière épigramme de la catégorie « Système dactylique » est l'inscription I.13.2., laquelle n'est composée que d'un unique pentamètre dactylique.

Le texte présentant un mélange métrique est l'inscription I.13.18. En effet, l'épigramme est composée d'un mélange de distiques élégiaques, alternant avec des trimètres trochaïques. Ce schéma métrique est l'unique exemple dans l'ensemble du présent corpus. Les parties composées en distiques élégiaques se distinguent d'une part selon l'identité du locuteur : la première série de distiques élégiaques (v. 1 à 4) est prononcée par la défunte elle-même ; d'autre part selon l'allocutaire : les deux autres séries de distiques élégiaques sont adressées, l'une (v. 9 à 14) à la défunte, la seconde (v. 15 à 22) aux parents de la défunte. La partie composée en trimètres trochaïques (v. 5 à 8) est quant à elle prononcée par la stèle à destination des passants. Ces quatre vers décrivent brièvement le monument et le contenu du reste de l'inscription (v. 5-

[204] Cf. I.9.1. : εἰκοστῶι λανπομέναν ἔτεϊ (v. 4) ; I.17.2. : εἰκοσέτης (v. 2).
[205] La catégorie « système dactylique » regroupe toutes les épigrammes composées d'hexamètres dactyliques, de pentamètres dactyliques ou de mélange d'hexamètres et de pentamètres, à la différence de la catégorie « distique élégiaque » sous laquelle ne sont comptabilisées que les épigrammes composées uniquement de distiques élégiaques.

6 : Καὶ γράμμα πέτρης ἐκγλυφὲν στηλίτιδος / κόρην δακρύει Θεοφίλην Σινωπίδα) puis révèlent une nouvelle fois l'identité de la défunte et les circonstances de sa mort (v. 7-8 : τὰς μελλονύμφους ἧς πατὴρ δαιδουχίας / Ἑκαταῖος Ἅιδηι καὶ οὐ γάμωι συνάρμοσεν). Le passage de l'un à l'autre type de vers est donc dans cette épigramme motivée par la situation d'énonciation.

Enfin, l'inscription dont le schéma métrique n'est pas identifiable est l'inscription I.12.1. Si nous y pouvons relever des éléments dactyliques, les lacunes du texte sont trop importantes pour nous permettre de déterminer avec certitude quel schéma métrique l'auteur a employé pour composer cette inscription.

4. Synthèse linguistique

4.1. Phonétique

4.1.1. Les voyelles

Maintien de /a:/ et fermeture de /a:/ à /ε:/

Seules trois inscriptions présentent le maintien généralisé de /a:/ ancien. Les trois inscriptions concernées sont I.2.2, I.11.2. et I.13.26. Quelques exemples :

- I.2.2. : νύμφα (v. 1) ; μνάμαν (v. 3) ;
- I.11.3. : Μάνυε, στάλα (v. 1) ; ἀρετᾶς, ὥρας (v. 3) ; ἑπταετιζομένα (v. 4) ;
- I.13.26. : ἀρετᾶς (v. 2) ; Ἀίδας (v. 3) ; στάλαι (v. 4) ; μορφὰν (v. 5) ; κείνας (v. 6).

Il est difficile de justifier cette couleur dorienne dans ces trois inscriptions qui, par ailleurs, proviennent de cités qui d'une part sont fort éloignées les unes des autres (il s'agit des cités de Callatis, Olbia du Pont et Panticapée) et qui d'autre part se trouvent sous l'influence ionienne. En ce qui concerne les inscriptions I.2.2. et I.13.26., puisque l'onomastique présente le maintien de /a:/, il n'est pas hors de propos de supposer une origine dorienne aux défuntes. Par ailleurs, l'inscription I.13.26. signale l'origine étrangère de la défunte en mentionnant la Bithynie, cependant les inscriptions de Bithynie montrent que le dialecte qui y était parlé n'était pas le dorien. Quant à l'inscription d'Olbia du Pont I.11.3., parmi toutes les inscriptions recueillies par L. Dubois dans son ouvrage intitulé *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*, cette inscription est la seule à présenter des traits doriens, notamment à travers le maintien du vocalisme /a:/ ancien.

Les inscriptions où l'on observe tantôt le maintien de /a:/ tantôt le passage de /a:/ à /ε:/ sont au nombre de seize. Dans ces inscriptions, les occurrences qui présentent le maintien du vocalisme /a:/ sont de plusieurs natures. Tout d'abord, on constate le maintien de /a:/ dans des anthroponymes, qu'il s'agisse de noms grecs, de noms non hellènes ou de transcriptions de noms romains.

Pour les anthroponymes grecs :

- I.13.24. : Σωσίας (l. 8) ;
- I.14.4. : Δωρᾶς (v. 11) ;

Pour les anthroponymes non hellènes ou romains :

- I.13.9. : Μᾶν (v. 3) ;
- I.13.14. : Μώλα (l. 1, v. 2) ;
- I.17.2. : Ἀκύλας (v. 2) retranscription de l'anthroponyme romain Aquila.

Les noms de divinités sont également touchés par le maintien du vocalisme /a:/. Ce sont les noms des dieux infernaux Hadès et Perséphone qui sont concernés. Bien peu d'autres dieux sont cités dans les épigrammes funéraires :

- I.13.10. : Ἅιδας (v. 1) ;
- I.13.14. : Ἅδας (v. 1) ;
- I.13.18. : Φερσεφόνας, Φερσεφόναν (v. 4) ; Ἀίδας (v. 18).

Les noms de lieu présentent le vocalisme /a:/ également, mais dans une moindre mesure que les deux catégories précédentes :

- I.13.17. : Σινώπας (v. 3) ;
- I.13.25. : Τροίας (v. 5).

Toutes les autres occurrences forment le contingent le plus nombreux. À l'examen de ces occurrences on constate que ce sont majoritairement des noms et des adjectifs qui sont en lien avec le réseau sémantique propre à l'épigramme funéraire. Ainsi, dans ces textes présentant les deux traitements possibles pour /a:/, les noms désignant la sépulture et la fonction de cette sépulture (par exemple le substantif σᾶμα ou le verbe μνάσθω indiquant que la stèle est érigée pour préserver la mémoire des défunts), ceux en relation avec la vie du défunt (les substantifs ou adjectifs renseignant le passant sur les qualités, les caractéristiques physiques, l'âge des défunts, etc.) ou encore le vocabulaire psychologique (noms et adjectifs exprimant l'amour filial, la souffrance des proches et amis des défunts, etc.), présentent très souvent le maintien de /a:/. Les exemples suivants réunissent les occurrences qui appartiennent à cette catégorie :

- I.1.2. : μνάσθω (v. 6) ;
- I.2.1. : σᾶμα (v. 1) ;
- I.3.1. : στάλα (v. 1) ;
- I.6.1. : ἡλικίαν (v. 4) cette occurrence présente les deux traitements de /a:/ ancien : fermeture en /ε:/ à l'initiale et maintien en position finale. Le /a:/ ici pourrait se justifier par la rétroversion, /a:/ étant précédé par /i/. Un autre /a:/ ancien est attesté dans cette même inscription, dans le substantif πάτρας (v. 1), lui aussi pouvant représenter un cas de limitation de sa fermeture en /ε:/ propre au dialecte attique, car /a:/ ancien y est précédé de la liquide ρ ;
- I.13.10. : στάλα (v. 1) ; στοργᾶι (v. 3) ;
- I.13.12. : συνφορᾶς (v. 6) ;
- I.13.16. : Ματέρα τὰν δύστανον (v. 7) ;
- I.13.17. : στάλαν (v. 1) ; ἀρετᾶς (v. 4) ; στοργᾶι (v. 7) ; σᾶμα (v. 8) ;
- I.13.18. : μορφὰν, πέτραι (v. 13) ; θνατοῖσι (v. 15) ;
- I.13.23. : ζωᾶς (v. 2) ; Στάλα (v. 7) ;
- I.13.25. : ψυχὰ (v. 2).

On peut se demander si le maintien de /a:/ ancien dans ces occurrences ne procède pas d'un choix littéraire de l'épigrammatiste. Soit préciosité, soit recherche de solennité,

l'intégration d'éléments de couleur dorienne au milieu de poèmes où le dialecte ionien semble être la norme servirait à mettre en valeur, à souligner les données essentielles concernant les défunts. Le monument funéraire érigé pour conserver la mémoire, témoigner de la vie et des qualités des défunts, mais aussi la douleur qu'ont ressentie leurs proches seraient alors, par ce procédé de variation dialectale, autant d'éléments sur lesquels les épigrammatistes attirent l'attention des passants et des lecteurs de leurs poèmes.

Dans toutes les autres inscriptions, le traitement de /a:/ ancien est le traitement ionien. Comme dans les inscriptions des deux autres zones géographiques du corpus, les inscriptions où paraît le traitement ionien-attique de /a:/ ancien sont très largement majoritaires. Ce traitement illustre à lui seul l'influence de la poésie ionienne et notamment l'influence de la poésie homérique sur les choix linguistiques des épigrammatistes.

Traitements de /ao/ et /aɔ:/

Le maintien du hiatus /ao/ est attesté dans trois occurrences :
- I.2.2. : σαοφροσύνας (v. 2) ;
- I.13.26. : φάος (v. 6) ;
- I.17.1. : φάος (v. 8).

Le nom φάος est celui qui offre le plus grand nombre d'occurrence. Toutefois il faut remarquer que l'hiatus /ao/ est moins fréquent ici que dans les épigrammes du sud de la Méditerranée où il est attesté aussi bien dans les hiatus consécutifs à la chute de digamma intervocalique, ainsi dans σαοφροσύνας et φάος, mais aussi après la chute de sigma intervocalique, par exemple dans les génitifs Ἀΐδαο et γήραος, cas non représentés ici.

La contraction /ao/ > /ɔ:/ est également attestée dans les épigrammes du nord de la méditerranée. Nous recensons également une occurrence du traitement par contraction de /aɔ:/ > /ɔ:/ dans une forme verbale. Les trois occurrences sont les suivantes :
- I.3.1. : σώφρονα (v. 2) ;
- I.10.3. : σώφρων (v. 1) ;
- I.13.20. : ποσα[υδ]ῶ (v. 5).

Une seule occurrence présente le résultat /a:/ de la contraction /a/ + /o/, dans un génitif dorien :
- I.2.2. : Ἡρακλείδα (v. 1).

Traitements de /ea/

Le maintien de l'hiatus /ea/ est attesté dans plusieurs inscriptions :
- I.3.1. : ἀμεμφέα (v. 3) ;
- I.10.1. : πένθεα (v. 2) ;
- I.13.6. : ἄλγεα (v. 6) ;

- I.13.11. : προσηνέα (v. 1) ;
- I.13.23. : πένθεα (v. 4) ;
- I.13.24. : ἤθεα (v. 1).

Le maintien de l'hiatus semble être le seul traitement de /ea/ dans les inscriptions du nord de la Méditerranée. Il ne semble pas y avoir de cas de contraction entre ces deux voyelles.

Traitements de /ee/

L'hiatus /ee/ est conservé dans deux attestations, la première est le vocatif du nom γονεύς et la seconde le datif pluriel de τὸ τέκος avec la désinence homérique -εσσι :

- I.13.18. : [γ]ονέες (v. 21) ;
- I.13.23. : τεκέεσσι (v. 1).

À l'exception des deux occurrences ci-dessus, le traitement de /ee/ est la contraction en /e:/. La contraction s'observe dans la morphologie nominale :

- I.3.1. : τοκεῖες (v. 7) ;
- I.13.21. : γονεῖς (v. 2).

Mais aussi dans la morphologie verbale, dans les infinitifs :

- I.13.10. : θανεῖν (v. 4).

Traitements de /eo/

L'hiatus /eo/ est maintenu dans quatre occurrences, deux formes verbales de deuxième personne du singulier à la voix moyenne et deux formes de génitif singulier :

- I.10.1. : [Μύ]ρεο (v. 1) ;
- I.11.2. : Ἰσοκράτεος (v. 1) ;
- I.13.18. : σέο (v. 13) ;
- I.13.24. : ὤλεο (v. 2).

Dans les autres occurrences où /e/ entre en contact avec une voyelle de timbre /o/, le traitement par contraction est pratiqué. Le traitement par contraction est systématique dans les déverbatifs et notamment dans les participes présents, à deux exceptions près signalées plus bas. On peut noter également ce traitement par contraction, c'est à dire /e/ + /o/ > /o:/, dans un anthroponyme :

- I.14.4. : Ἡρακλέους (v. 2).

Nous observons également dans cette région du corpus le traitement par diphtongaison de /eo/, par différenciation du second élément.

La fréquence de ce traitement est sans doute un effet de la proximité géographique mais aussi si l'on peut dire généalogique entre les cités du nord de la Méditerranée et le monde ionien. Les occurrences concernées sont les suivantes :

- I.3.1. : προμαχεῦντα (v. 5) ;

- I.8.1. : φρονεῦντας (v. 1) ;
- I.13.10. : ἐμεῦ (v. 3) ;
- I.13.17. : δέρκευ (v. 1) ;
- I.13.18. : μευ (v. 3) ;
- I.13.20. : μευ (v. 6).

Les participes προμαχεῦντα et φρονεῦντας sont les deux seuls participes présents du corpus à présenter ce traitement de /eo/. Dans tous les autres participes présents de ce type, c'est le traitement par contraction que l'on observe.

Altérations des voyelles de timbre /e/

La voyelle de tombre /e:/ a subi dans quelques inscriptions les effets de l'iotacisme. Elle apparaît alors notée par la voyelle I :
- I.7.1. : κάτιμι (v. 2) ;
- I.13.15. : λίπεις (v. 2) ; λίπω (v. 7) ;
- I.13.26. : ἵνεκα (v. 2) ;
- I.17.1. : θέλις (v. 2) ; δῖγμα (v. 5).

La confusion entraînée par l'iotacisme affecte parfois aussi la notation de la voyelle I :
- I.3.1. : πολείταις (v. 3) ; τείμιον (v. 4) ; ὠδείνων (v. 8) ;
- I.13.9. : ἀίμναστον (v. 4) ;
- I.13.14. : ἡμεῖν (v. 3) ;
- I.13.16. : Ἀείδῃ (v. 4) ;
- I.13.24. : Στρατόνεικε (l. 1, v. 1) ; Στρατονείκωι (l. 6) ;
- I.14.1. : Πατροεῖν̣[ος (l. 1) ;
- I.14.2. : νε[ί]|κησα (v. 1).

On observe également une attestation d'un /e:/ noté par la seule lettre epsilon, dans une épigramme du Ve siècle av. J.-Chr. :
- I.13.2. : πεντεκαιε̄|κοσέτης (v. 1)

Traitements de /oo/

Les hiatus /oo/ ne sont pas conservés dans les épigrammes de Thrace et Scythie. Le seul traitement de /oo/ est la contraction qui aboutit à /o:/, correspondant à l'usage du dialecte ionien-attique. Voici quelques exemples de ce traitement, la liste n'est pas exhaustive :
- I.6.1. : ἀνοίκτ̣ο̣υ̣ (v. 1) ;
- I.6.3 : Ἀρισταίου (v. 1) ; Κυζζίκου (v. 4) ;
- I.6.4. : ἀλόχου (v. 3) ;
- I.13.22. : βιότου (v. 1) ; δήμου
- I.16.2. : Κλεινίου (v. 1).

Ce traitement par contraction de l'hiatus /oo/ est noté dans quelques inscriptions au moyen de la seule graphie O. Cette graphie O pour la transcription de /o:/ est un indice de l'ancienneté des inscriptions. En effet, toutes les inscriptions concernées datent du Ve ou du IVe siècle avant notre :

- I.1.1. : θανάτō (1. 2) ;
- I.4.1. : ἀποφθιμένō (v. 2) ;
- I.6.1. : Εὐαγόρō (l. 2) ;
- I.13.4. : [Λ]ηναίō (v. 2) ;
- I.15.1. : Ἐὀξένō (v. 2) ;
- I.16.1. : Ἀνταγόρō (v. 2).

L'épigramme I.13.23. présente une occurrence de /o/ noté Ω. Il s'agit de la seule occurrence du corpus où /o/ est noté au moyen de la graphie Ω :

- I.13.23. : Ἡρακλειώδωρος (l. 3).

Diphtongue AI

La diphtongue AI est notée par la voyelle E dans deux inscriptions d'Odessos, annonçant la réduction de la diphtongue :

- I.10.2. : ἀποστέφετε (v. 6) ;
- I.10.3. : ἀποστρέφετε (v. 6).

Diphtongue OI

La diphtongue OI apparaît altérée dans une épigramme :

- I.10.3. : μυρῶν (v. 5).

Cette graphie Y pourrait être la retransciption d'une diphtongue OI qui a commencé à se réduire. Si tel est le cas, cette graphie représente une indication permettant de dater l'épigramme, puisque la graphie Y pour OI, quoique rare, apparaît dans les textes antérieurs au IIe siècle avant notre ère (voire antérieurs au IIIe siècle pour les inscriptions béotiennes).[206]

Allongements compensatoires

Les allongements compensatoires de deuxièmes vagues, notamment dans les formes de participe, sont systématiquement pratiqués, ainsi dans la forme suivante du participe aoriste féminin singulier au nominatif du verbe βλώσκω :

- I.6.1. : μολοῦσα (v. 3).

---

[206] Sur l'évolution et la notation de la diphtongue OI, cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §243 : « À partir du IIIe siècle, οι fait place régulièrement à υ sur les inscriptions béotiennes : τυς αλλυς προξενυς κη ευεργετης (att. τοῖς ἄλλοις προξένοις καὶ εὐεργέταις). — Ici encore, le béotien est en avance sur les autres parlers. Rares sont, dans la κοινή, à partir du IIe siècle, les flottements entre οι et υ qui annoncent la réduction de la diphtongue. »

Les allongements compensatoires de troisième vague, en revanche, sont pratiqués ou non selon les besoins du mètre. À la différence des épigrammes du sud de la Méditerranée, aucune épigramme de Thrace ou de Scythie ne présente les deux traitements à la fois. Les occurrences présentant un allongement compensatoire de troisième vague sont :

- I.1.2. : δούρατος (v. 4) ;
- I.6.3 : μούνην (v. 8) ;
- I.7.1. : ξείνη (v. 6) ;
- I.10.1. : μουνώσας (v. 6) ;
- I.12.1. : γούνασι (l. 1) ;
- I.13.6. : νοῦσός (v. 1) ; κοῦρε (v. 2) ;
- I.13.12. : μοῦνος (v. 7) ;
- I.13.14. : κοῦρον (v. 2) ; νοῦσος (v. 3) ;
- I.13.23. : ξεῖνε (v. 8).

Les occurrences ne présentant pas l'allongement compensatoire offrent moins de diversité. C'est avant tout le nom ξένος, seul ou en composition, qui est affecté par ce traitement. Les occurrences sont les suivantes :

- I.3.1. : ξένε (v. 1) ;
- I.13.10. : ξένε (v. 1) ;
- I.13.13. : κόρην (v. 1) ;
- I.13.17. : ξένε (v. 1) ;
- I.13.18. : κόρην (v. 6) ; Κόρης (v. 11) ;
- I.13.21. : Ξένιε (v. 2) ;
- I.13.22. : Χαρίξενε Χα[ρι]ξένου (l. 1) ;
- I.15.1. : Ẹὐξένō (v. 2) ;
- I.17.2. : ξένος (v. 1).

Autres allongements

Parmi les autres allongements constatés dans les épigrammes de Thrace et de Scythie nous recensons l'allongement métrique simple dans le nom οὔνομα :

- I.6.4. : οὔνομα (v. 1) ;
- I.13.18. : οὔνομα (v. 12) ;
- I.14.1. : Οὔνομά (l. 1) ;
- I.14.4. : Οὔνομα (v. 11).

Autre genre d'allongement permettant d'adapter le mot au mètre : la *diektasis*, dont on retrouve peut-être deux attestations dans les formes :

- I.3.1. : τοκεῖες (v. 7) ;
- I.6.3 : γονεῖες (v. 7).

Ces deux formes de nominatif pluriel de thème en *-eu-* peuvent aussi représenter les formes homériques τοκῆες et γονῆες si les digrammes EI retranscrivent /ε:/, notés H chez Homère.

4.1.2. Les consonnes

Assimilations

Les assimilations de consonne sont nombreuses et de plusieurs espèces. On constate tout d'abord la sonorisation d'une occlusive sourde devant une occlusive sonore, de même région articulatoire ou non :

- I.13.5. : ἐγ γνώμηι (v. 2) ;
- I.13.9. : ἐγ γονέων (v. 5) ;
- I.13.17. : ἐγ δὲ (v. 3) ;
- I.15.2. : ἔγγονον (v. 2).

On constate également la labialisation de N devant M et la vélarisation de N devant les occlusives dorsales K et Γ :

- I.1.1. : ἀστῶγ / κε⟨ῖ⟩|[τ]αι (v. 1-2) ;
- I.10.1. : πρὶγ γὰρ (v. 5) ;
- I.13.5. : ἐγ γνώμηι (v. 2) ; τὸμ Μοῦσαι (v. 3).

Dans le cas de I.1.1., il est intéressant de remarquer que l'assimilation de la région articulatoire de N devant K s'opère malgré leur position dans deux vers différents : ἀστῶγ en fin du v. 1 et κε⟨ῖ⟩|[τ]αι au premier pied du v. 2. La présence côté à côté de ces mots sur la même ligne exerce une influence plus grande sur la graphie que la pose séparant le premier vers du second et entraîne ainsi l'assimilation de la consonne finale de ἀστῶγ à la consonne initiale de κε⟨ῖ⟩|[τ]αι.

Le dernier cas d'assimilation d'une occlusive observé dans le corpus des épigrammes de Thrace et de Scythie est la spirantisation de Δ au contact avec l'aspiration à l'initiale de la préposition ὑπο après l'élision de E dans l'adverbe ὧδε :

- I.13.3. : ὧθ' ὑπὸ (v. 1).

On observe également la spirantisation de T en contact avec l'aspiration à l'initiale du nom ἡρώων après l'élision de E :

- I.10.2. : θ' ἡρώων (v. 6).

Par deux fois on observe la retranscription de l'adaptation articulatoire de la sifflante sourde Σ devant consonne sonore, une première fois devant la nasale bilabiale M puis devant l'occlusive bilabiale B :

- I.6.1. : κόζμωι (v. 3) ;
- I.13.12. : ἔσζβεσται (v. 5).[207]

[207] La graphie σζβ-, ou ζβ- est attestée à l'époque hellénistique pour noter le caractère sonore de la sifflante devant l'occlusive. cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §111 : « la nature sonore de la sifflante ressort de quelques graphies hellénistiques comme πρεζβευτᾶς ou πρεσζβευτᾶς ».

Géminations

Les géminations affectent toutes la consonne sifflante sourde, à l'exception d'une occurrence où la gémination touche la consonne Z :

- I.6.3 : Κυζζίκου (v. 4) ;
- I.13.13. : κομίσσας (v. 3) ;
- I.13.18. : ἠράσσατο (v. 3) ;

Ces géminations de consonne n'ont de raison d'être que métrique. Ce sont les exigences métriques, la position du mot dans le vers, qui conditionnent les géminations dans les précédentes occurrences. C'est aussi un procédé emprunté à Homère chez qui le traitement des anciens groupes *-κy-, *-τy- ou *-θy- est tantôt -σσ- tantôt -σ- selon les exigences métriques.

On recense également un cas de gémination de la Λ dans une forme d'indicatif aoriste du verbe λαμϐάνω :

- I.14.1. : ἔλλαϐε (l. 6).

La gémination de la sonante dans cet aoriste n'est rien sinon un procédé visant à assurer la correction du mètre.[208]

4.2. Morphologie

4.2.1. Morphologie nominale et pronominale

Formes homériques et ioniennes

L'influence de la langue des poèmes homériques s'observe tout d'abord à travers les occurrences présentant une absence de contraction dans les accusatifs de thèmes en *s* ou l'absence de métathèse de quantité et d'aperture dans les thèmes en -εύς :

- I.3.1. : ἀμεμφέα (v. 3) ;
- I.10.1. : πένθεα (v. 2) ;
- I.13.6. : ἄλγεα (v. 2) ;
- I.13.9. : γονῆας (v. 1) ;
- I.13.18. : γ]ονέες (v. 21) ;
- I.13.23. : πένθεα (4).

Les génitifs, singuliers et pluriels, présentent eux aussi l'absence de contraction, mais aussi pour les thèmes en -εύς l'absence de métathèse de quantité et d'aperture :

- I.1.2. : Ἄρηος (v. 1) ;
- I.7.1. : τοκῆος (v. 3) ; ἐτέων (v. 7) ;
- I.8.1. : εὐσεϐέων (v. 6) ;

---

[208] Sur la gémination des sonantes, cf. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, vol. 1, §70 : « Même dans les mots où λ, μ, ν ne représentent pas sûrement un groupe σ + λ μ ou ν, et dans des cas où nous sommes sûrs du contraire, la gémination de la sonante est une pratique constante de la rythmique homérique. Elle a joué un rôle utile pour parer à certaines difficultés métriques, mais elle repose sur une réalité phonétique. » Ici, -λλ- représente bien un ancien groupe -σλ- : ἔλλαϐε < *-σλαϐ.

- I.10.1. : ἐτέων (v. 6) ;
- I.11.1. : Μολπαγόρε̣[ω] (v. 2) ;
- I.13.9. : εὐ|σεβέων (v. 3) ; τεκέων (v. 6) ;
- I.13.10. : Νικίεω{ι} (v. 1) ;
- I.13.12. : Μοιρέων (v. 8) ;
- I.13.17. : Φανράκεω (v. 1) ;
- I.15.2. : Καβαθάξεω (v. 2).

Parmi ces occurrences on notera les génitifs singuliers ioniens en -εω ainsi que le génitif pluriel -εων d'un thème en -*a*, ionien lui aussi :
- I.11.1. : Μολπαγόρε̣[ω] (v. 2) ;
- I.13.10. : Νικίεω{ι} (v. 1) ;
- I.13.12. : Μοιρέων (v. 8) ;
- I.13.17. : Φανράκεω (v. 1) ;
- I.15.2. : Καβαθάξεω (v. 2).

Les épigrammatistes ont recours aux désinences homériques de génitif singulier -οιο et -εῖο / -έο pour les élments pronominaux et les désinences de datif pluriel -οισι, -αισι et -εσσι.

Pour les génitifs singuliers :
- I.2.1 : νέοιο (v. 1) ;
- I.8.1. : ἐμεῖο (v. 3) ;
- I.13.18. : σέο (v. 13) ;
- I.13.25. : οἰχομένοιο (v. 1) ;
- I.14.4. : ξυστοίο (v. 3) ;
- I.17.1. : ἡελίοιο (v. 8).

Pour les datifs pluriels -οισι / -αισι :
- I.1.2. : [Ο]ὐλομέναισι, ὑσμίναισιν (1) ;
- I.6.3 : ἑτάροισιν (v. 5) ; ἀστοῖσι, ἀλλοδαποῖσι (v. 11) ; φθιμενοίσιν (v. 12) ;
- I.13.1. : [π]ολλο[ῖ]|σι (v. 1) ;
- I.13.5. : ἀστοῖ]σιν (v. 4) ;
- I.13.6. : σοῖσιν (v. 2) ;
- I.13.11. : μύθοι[σ]ι (v. 1).

Pour les datifs pluriels en -εσσι :
- I.13.20. : νεκύεσσι (v. 5) ;
- I.13.23. : τεκέεσσι (v. 1) ;
- I.14.2. : π]ο̣λίεσσι (v. 1).

Le pronom personnel de première personne du singulier fourni une unique occurrence de génitif formé avec le suffixe -θεν :
- I.17.2. : ἐμέθεν (v. 4).

Autres formes

Une seule occurrence dans les épigrammes du nord de la Méditerranée déroge aux règles morphologiques de la langue homérique. Il s'agit d'un génitif dorien en /a:/ dans un anthroponyme :

- I.2.2. : ʽΗρακλείδα (v. 1).

4.2.2. Morphologie verbale

Formes homériques et ioniennes

La morphologie verbale est tout autant marquée par l'empreinte de la langue homérique, notamment par le caractère facultatif de l'augment :

- I.1.2. : ἀνύσ̣ą̣ντο (v. 4) ;
- I.4.1. : θῆκε|ν (v. 2) ;
- I.6.3 : κάλλιπες (v. 6) ;
- I.6.4. : Γείνατο (v. 2) ; κάλλιπον (v. 3) ;
- I.7.1. : πόρε (v. 7) ; νήσατό (v. 8) ;
- I.13.5. : στήρικτο (v. 2) ; παίδευσαν (v. 3) ; δῶκ[εν (v. 4) ;
- I.13.16. : θῆκεν (v. 8) ;
-I.13.20. : θέ|σαν (v. 3) ; θῆκαν (v. 6).

L'inspiration homérique dans la morphologie verbale s'observe également à travers les multiples emprunts à la langue d'Homère, notamment celui de la forme du participe du verbe εἰμί :

- I.11.2. : ἐὼν (v. 1 et 2) ;
- I.13.1 : ἐών (v. 2) ;
- I.13.14. : ἐόντα (v. 2) ;
- I.13.20. : ἐὼν (v. 5).

On observe d'autres emprunts parmi les formes conjuguées, ainsi :

- I.13.5. : ⟨ἔ⟩ην graphié HHN[209] sur la pierre ;
- I.14.1. : ἔλλαϐε (l. 6).

[209] Sur la forme HHN, cf. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, vol. 1, p. 289, § 134-135 : « Enfin la vulgate a quatre exemples de ἤην qui ne saurait être ancien et qui dans la tradition doit s'être parfois substitué à ἦεν […] Ἔην devant voyelle de même que ἤην semblent des éléments « récents » du dialecte épique. »

4.3. Syntaxe

4.3.1. Poétisme

L'article

La syntaxe des épigrammes du nord de la Méditerranée présente des traits caractéristiques des usages de la langue poétique. Comme dans la poésie grecque, l'article est parfois employé dans les inscriptions avec la même valeur qu'un pronom anaphorique, en accord avec l'étymologie des articles et avec la valeur primitive qu'ils ont conservé dans les poèmes homériques :

- I.1.2. : τοῦ δή τις π̣έ̣ν̣θ̣ο̣ς […] ἀέξων (v. 5) ;
- I.3.1. : τόν ποτε πατρὶ / σώφρονα, τὸν πάτρῃ ξυνὸν ἄγαλμα […] / τὸν σοφόν […] / τὸν ἀμεμφέα (v. 1 à 3) ;
- I.13.10. : τὸν βαρὺς Ἅιδας / ἔκλασεν (v. 1-2) ; τοὺς ἐλεαίρει (v. 5) ;
- I.13.17. : τὸν βαρὺς Ἅιδας / ἔκλασεν (v. 1-2). Les deux premiers vers de cette épigramme sont identiques à ceux de I.13.10. Il est possible que les deux inscriptions soient du même auteur.

Tmèses

Une seule tmèse est présente dans les épigrammes du nord de la Méditerranée :

- I.15.2. : κατὰ […] κέκευθεν (v. 1).

Anastrophes

Des Anastrophes sont également attestées dans le nord de la Méditerranée, elles sont cependant en nombre très réduit :

- I.13.11. : [ᾧ̣] ἔπι (v. 3) ;
- I.13.23. : καιρῶι δ' ἑνί (v. 3).

4.3.2. Temps et modes verbaux

Dans les épigrammes du nord de la Méditerranée, les emplois des modes verbaux impératif, subjonctif et optatif sont rares et très restreints, notamment en ce qui concerne les modes subjonctifs et optatifs dont l'emploi est pour ainsi exceptionnel dans cette région. La plus grande fréquence d'emploi de l'impératif par rapport à l'optatif et au subjonctif trouve une justification dans la situation d'énonciation des épigrammes funéraires. Les destinataires du message des épigrammes funéraires, qu'il s'agisse du passant, du défunt, ou encore des proches de ce dernier, sont souvent interpellés dans les poèmes. Il peut leur être demandé de prendre pitié du défunt et de le pleurer, de s'arrêter devant le monument funéraire pour le considérer et lire l'inscription. L'impératif peut également être utilisé dans les sentences gnomiques, à portée

universelle. Quant au subjonctif et à l'optatif, leur emploi dans les épigrammes funéraires se limitent pour l'un à l'expression de la défense, pour l'autre à l'expression du souhait.

Impératif

Parmi les impératifs employés dans les épigrammes du nord, on constate que seuls les impératifs présents et aoristes sont attestés. Il n'y a pas d'impératif parfait dans les épigrammes funéraires. Les occurrences d'impératifs présents sont les suivantes :

- I.2.1 : Μή […] παρίτω (v. 1).
- I.13.6. : μή […] αὐχείτω (v. 3) ;
- I.13.14. : φέρ' (v. 3) ;
- I.13.15. : Φράζε (v. 1) ;
- I.13.17. : δέρκευ (v. 1) ;
- I.13.23. : [π]άρερπε (v. 7).

Les impératifs aoristes sont les suivants :

- I.7.1. : δάκρυσον ;
- I.13.20. : Μεῖνον, εἴσιδε (v. 1) ; ἄθρησον (v. 3) ;
- I.14.4. : πενθήσατε (v. 13).

L'examen des deux listes d'occurrences précédentes nous conduit à formuler plusieurs remarques.

Tout d'abord, une remarque d'ordre purement statistique : les impératifs présents sont employés dans un plus grand nombre d'épigrammes — deux fois plus — que les impératifs aoristes.

Ensuite, concernant la répartition entre présent et aoriste, la seule valeur aspectuelle des temps verbaux peut guider le choix entre l'aoriste ou le présent. Par exemple, l'impératif présent de I.13.6. se trouve dans une sentence gnomique à portée universelle et intemporelle : I.13.6., v. 3 : Μή τις ἔτ' αὐχείτω μερόπων ἐπὶ | σώματος ἀλκῆι, « que nul mortel ne s'enorgueillisse encore de la force de son corps ». De même, l'impératif φέρ(ε) dans l'inscription I.13.14. se trouve dans une formule d'exhortation, dont le procès vaut pour une durée indéterminée. Pour l'aoriste, nous constatons que les impératifs, qu'ils soient adressés au passant ou aux proches du défunts, représentent toujours des ordres ponctuels. Cependant, la valeur aspectuelle ne permet pas de justifier toutes les variations entre présent et aoriste : comment justifier que dans l'inscription I.13.17. ce soit le présent δέρκευ que nous lisions, tandis que dans l'inscriptions I.13.20. ce soit l'aoriste ἄθρησον ? Les deux verbes s'adressent au passant qui se présente devant la tombe, tous deux ont le même sens : « regarde la tombe ». En examinant les inscriptions où figurent les occurrences d'impératifs, nous constatons que, parallèlement à la valeur aspectuelle des temps verbaux, la situation d'énonciation des épigrammes semble également influer sur le choix d'un temps plutôt que de l'autre. Lorsque nous examinons la situation d'énonciation des épigrammes, nous observons que tous les impératifs présents sont employés dans les inscriptions où le locuteur est soit la pierre soit les proches du défunt, et en ce cas l'allocutaire est le passant ; ce dernier peut également être le locuteur, auquel cas le destinataire est alors le défunt. En revanche, les impératifs aoristes sont tous employés dans les inscriptions dans laquelle le défunt lui-même prend la parole et s'adresse soit à ses proches soit

au passant qui se présente devant son tombeau. Dans ces circonstances, l'emploi de l'aoriste permet de redonner vie au défunt par la mise en scène d'un dialogue qu'il tient avec le passant qui se présente devant son monument funéraire. J. Svenbro avait déjà émis l'hypothèse que le choix de la première personne et de la mise en scène du défunt dans les inscriptions permettait de lui redonner vie le temps de la lecture des inscriptions : « la mise en scène d'un objet destinateur, objet qui ne doit / peut être physiquement séparé de « son » énoncé écrit, n'est-elle pas plutôt la manière la plus économique […] de marquer la présence de l'objet devant son spectateur ? »[210].

Subjonctif

Des trois modes verbaux analysés dans ce chapitre, le subjonctif est celui qui se trouve être le moins employé. On ne trouve dans les épigrammes du nord de la Méditerranée qu'une seule et unique occurrence de subjonctif. Ce dernier, employé en proposition indépendante, est un subjonctif aoriste, deuxième personne du singulier et il est précédé par la négation μή ; il s'agit donc de l'expression de la défense :

- I.14.3. : μή με παρ[έλθῃς] (v. 1).

Optatif

Les optatifs présents et aoristes sont attestés dans les épigrammes du nord de la Méditerranée uniquement en proposition indépendante. On ne recense aucun optatif de subordination secondaire. Les occurrences d'optatif sont les suivantes :

- I.13.8. : δοίησαν (v. 3) ;
- I.13.9. : ἀ|πέχοις (v. 6) ;
- I.13.15. : ναίοις (v. 9) ;
- I.13.21. : ἀντιτύχοι|σαν (v. 1) ; ὄναιντο (v. 2).

4.4. Lexique

4.4.1. Le monument funéraire

Le vocabulaire permettant de désigner le monument funéraire, en tant qu'élément architectural, présente une certaine diversité. Nous pouvons retrouver les substantifs usuels τύμβος et τάφος, ainsi que les substantifs désignant le monument par métonymie, πέτρος et λίθος, mais on recense également les substantifs σηκός et θήκη, ainsi que le substantif κάλπις « urne funéraire ». Ce dernier substantif n'est attesté que dans cette région du présent corpus. Les deux premiers, σηκός et θήκη sont également attestés en Aise Mineure. Voici la liste des noms désignant le monument funéraire dans cette première région du corpus :

[210] Svenbro (J.). *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce antique*, p. 51.

- I.8.1. : τύ]μ̣β̣ος (v. 1) et σήματι (v. 2) ;
- I.13.4. : τύμβος (v. 3) ;
- I.13.7. : τύ⟨μ⟩βος (v. 3) ;
- I.13.9. : τάφον (v. 3) ;
- I.13.10. : πέτρη (v. 6) ; χερμάδι (v. 7) ; et le substantif κάλπις (v. 5)
- I.13.12. : σηκοί (v. 11) ;
- I.13.16. : τάφον (v. 5) et στήλην (v. 6) ;
- I.13.17. : κάλπιν (v. 5) ;
- I.16.2. : θήκῃ (v. 3).

Tous les substantifs faisant références à la fonction mémorielle du monument funéraire sont également attestés : il s'agit des substantifs σῆμα, μνῆμα, μνημεῖον, ainsi que le substantif μνήμη qui est employé dans deux inscriptions pour désigner le monument funéraire :

- I.4.1. : [Μν]ῆμα (v. 1) ;
- I.11.2. : μνημεῖον (v. 1) et μνῆμα (v. 2) ;
- I.13.5. : σῆμα (v. 1) ;
- I.15.1. : Μνήμην (v. 2) ;
- I.16.1. : μνήμ{ν}η|ν (v. 2).

La dimension eschatologique, à travers la représentation du monument funéraire comme dernière demeure du défunt n'est pas absente des épigrammes du nord de la Méditerranée :

- I.8.1. : ἐν σκιεροῖς θαλάμοις (v. 6) ;
- I.13.10. : θάλαμος (v. 10).

4.4.2. Dire la mort

L'expression de la mort présente une certaine variété. Toutefois, les épigrammes du nord de la Méditerranée présentent moins de variété que celles D'Asie Mineure. La mort peut être exprimée par des verbes ou des substantifs seuls :

- I.1.1. : θανάτō (v. 2) ;
- I.4.1. : ἀποφθιμένō (v. 2) ;
- I.13.6. : κατέφθισεν (v. 1) ;
- I.13.7. : φθίμενο[ν] (v. 3) ;
- I.13.11. : ἔκταν[ε] (v. 2) ;
- I.13.24. : ὤλεο (v. 2).

Parmi les occurrences précédentes, nous pouvons observer que le choix lexical permet, le cas échéant, à la fois d'exprimer la mort mais aussi d'évoquer les circonstances de la mort du défunt. L'exemple de l'inscription I.13.11. est éclairant : le verbe ἔκταν[ε] est employé car le défunt, Lysimachos, a été assassiné par des nomades.

Nous recensons également des périphrases qui expriment la mort. Ces périphrases présentent plus de variété que les seuls substantifs ou verbes que nous avons relevés précédemment :

- I.10.2. : κεῖται […] σῶμα μαραινόμενον (v. 4) ;
- I.11.3. : μοῖραν ἔχω βιότου (v. 4) ;
- I.13.2. : ἥλι|ον ἐξέλι|πον ;
- I.13.6. : σὴν | ἄφνως ἔσϐεσε Μοῖρα βίην (v. 4) ;
- I.13.12. : πρὸς Ἅδην […] ἔδραμες (v. 1) ;
- I.13.19. : τελευτὴν ἀθλίην ἐσχηκότα (v. 5) ;
- I.14.3. : βίου τὸ τέλος (v. 2) ;
- I.14.4. : κατεκοίμισεν Ἅδης (v. 9).

4.4.3. Les représentations eschatologiques

L'au-delà

L'au-delà se présente sous plusieurs aspects dans les épigrammes du nord de la Méditerranée. Cependant, malgré la diversité des représentations eschatologiques, aucune inscription ne nous livre de description précise de la géographie des enfers. Seuls quelques indices nous permettent de déterminer où, dans l'univers, l'auteur, ou les proches du défunt qui ont commandé l'inscription, plaçaient le séjour des morts. Seuls quelques indices nous permettent de localiser l'au-delà. Par exemple, à l'évocation du dieu Hadès ou de l'un des fleuves infernaux tel l'Achéron, nous devinons que l'auteur de l'épigramme place l'au-delà dans les régions infernales du monde. Ainsi, l'au-delà peut être décrit comme la demeure d'Hadès :

- I.13.16. : εἰν Ἀείδῃ (v. 4).

L'épigramme I.13.18., dédiée à une certaine Théophilé, présente également l'au-delà comme la demeure d'Hadès. Mais dans cette inscription, la représentation de l'au-delà est guidée par le motif littéraire du rapt de Perséphone par Hadès. En effet, la défunte Théophilé est comparée à Perséphone : Φερσεφόνας ἐσιδὼν κρέσσονα Φερσεφόναν (v. 4). Épris d'elle comme de Perséphone, Hadès l'a entraînée dans son royaume infernal. Ainsi, se trouve justifiée la mort prématurée de Théophilè : elle était destinée à vivre aux côtés d'Hadès et de Perséphone dans la demeure même de ces deux divinités infernales, décrites comme un lieu sans retour (v. 9-10 : ἀδίαυλος / χῶρος). Par ailleurs, il est intéressant de noter que les deux divinités chtoniennes ne sont dès lors plus nommées Hadès et Perséphone, mais Ploutôn (v. 19 : Πλούτων δ' εἰς θαλάμους) et Korè (v. 11 : Κόρης σύλλεκτρος) comme si, dans cette mise en scène d'une sorte d'apothéose de Théophilé, le roi des enfers et sa parèdre perdaient de leur noirceur pour se présenter sous leur aspect bienveillant.

Concernant les fleuves infernaux qui nous permettent de placer l'au-delà dans les enfers, seul l'Achéron est attesté dans le nord de la Méditerranée. Les inscriptions qui évoquent l'Achéron sont les suivantes :

- I.10.1. : ἕϐης Ἀχέροντα (v. 5) ;
- I.13.4. : [ὃ ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο (v. 3).

D'autres inscriptions sont bien plus évasives sur la localisation de l'au-delà. Dans ces inscriptions, ce n'est pas tant la localisation de l'au-delà qui y est décrite que la nature même du lieu où les défunts se rendent après leur trépas et la vertu nécessaire pour accéder à ce lieu. Demeure ou chambre, île ou tout simplement contrée sont les qualificatifs employés pour décrire l'au-delà. Concernant les défunts, c'est grâce à leur piété que l'accès à ces régions leur est ouvert. Les inscriptions suivantes présentent cette configuration :

- I.8.1. : εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις (v. 6) ;
- I.13.9. : εὐ|σεβέων δὲ | / ⟨χ⟩ῶρον ἀίμναστον (v. 3-4) ;
- I.13.15. : Εὐσεβέων ναίοις ἱερὸν δόμον (v. 9).

Dans l'inscription I.8.1, nous pourrions toutefois supposer que ces θαλάμοις où se rendent les défunts se situent eux aussi dans les régions infernales. Nous pourrions également supposer que θαλάμοις représente la tombe dans laquelle reposent les défunts. Les autres adjectifs qui se rapportent tantôt à χῶρον tantôt à δόμον, indique le caractère éternel et sacré du séjour posthume.

Enfin, il est des inscriptions où l'au-delà est tout à fait indéterminé, où aucun indice ne nous permet de placer celui-ci ou dans les Enfers, ou dans l'éther, ni de déterminer s'il s'agit d'une île ou d'une demeure. Tel est le cas par exemple pour les deux inscriptions suivantes :

- I.13.26. : ἐς φάος ἀθάνατ[ον] (v. 6).

Cette représentation de l'au-delà comme un lieu baigné d'une « lumière inextinguible » est sans parallèle dans le présent corpus.

Corps et âme

La croyance en l'immortalité de l'âme conduit les auteurs des épigrammes à faire état d'un dualisme à travers lequel la nature immortelle de l'âme s'oppose au corps mortel des défunts. Les exemples sont moins nombreux qu'en Asie Mineure, mais le dualisme est bien attesté aussi dans le nord :

- I.13.4. : le destin de l'âme du défunt est d'aller dans l'Achéron [οὗ ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο tandis que celui de son corps est de demeurer sur terre : σῶμα δὲ τύμϐο[ς].
- I.13.25. : ψυχὰ σῶμα σὸν ἀντίπαλον (v. 2), la formule rappelle le célèbre σῶμα σῆμα de Platon et fait également songer à la doctrine de Pythagore, selon lequel le corps représentait une déchéance de l'âme.

4.4.4. Hapax et mots rares

Le corpus des épigrammes de Thrace et de Scythie comporte un bon nombre d'hapax. Ces hapax peuvent appartenir à la catégorie des substantifs, avec des composés nominaux, dont les procédés de formations correspondent aux usages de la langues épiques :

- I.13.16. : μελλυμέναιος (v. 3) ;
- I.13.23. : βιοστερέτις (v. 2).

Les formes verbales présentent elles aussi quelques hapax. Il s'agit soit de formation verbale qui nous sont inconnues :

- I.13.12. : ἐρόμβισεν (v. 8),

soit des verbes connus mais employés à des modes et temps que l'on ne trouve pas ailleurs, tel est le cas de :

- I.13.6. : κατέφθισεν (v. 1).

4.5. Références littéraires

4.5.1. Vocabulaire et expressions poétiques

Au même titre que la phonétique ou la morphologie, le lexique des épigrammes de Thrace et de Scythie est largement d'inspiration homérique. Que ce soit sous la forme d'imitations, d'emprunts, de réminiscences ou de citations d'Homère ou d'autres poètes, les auteurs des épigrammes font toujours le choix de la langue épique pour les épigrammes funéraires.

L'imitation de la langue peut se manifester à travers l'emploi d'épithète appliquée à un défunt ou à une divinité, qui donne au texte un caractère épique. Ainsi :

- I.3.1. : βάσκανος ὃν κατέπεφνεν Ἄρης πάτρῃ προμαχεῦντα (v. 5)

Dans cette épitaphe dédiée à un homme tombé sur le champ de bataille, c'est Arès « jaloux », qui est responsable de sa mort. L'emploi de l'épithète, détachée en l'occurrence, βάσκανος fait songer à l'usage de la langue épique. Or, jamais chez Homère ni dans les autres épigrammes funéraires l'adjectif βάσκανος n'est appliqué à Arès, mais bien plutôt au dieu Hadès, ainsi qu'il apparaît dans I.13.13. : βάσκανος Ἅδης (v. 1). L'imitation, en reprenant la manière d'Homère de nommer hommes ou dieux, permet alors aux épigrammatistes de rattacher leur mode d'expression à celui de la langue épique tout en leur offrant la possibilité d'innover ou, à tout le moins, de s'affranchir quelque peu de leur modèle épique.

On constate également des réminiscences de la langue homérique à travers l'emprunt du lexique ou de certaines expressions propres à l'aède. C'est ce que l'on constate dans les exemples suivants :

- I.6.3 : πηοὶ (v. 1) ;
- I.13.15. : ἔναρα βροτόεντα (v. 5).
- I.13.25. : πότμον ἐπεσπάσατο (v. 6).

Dans ce dernier exemple, l'expression est une réminiscence des poèmes d'Homère où elle est fréquemment employée. Dans l'*Iliade*, on recense sept occurrences de cette expression dont cinq où le verbe est au subjonctif (II, v. 359 : « ὄφρα πρόσθ' ἄλλων θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; VI, v. 412 : « […] ἐπεὶ ἂν σύ γε πότμον ἐπίσπῃς » ; XV, v. 495 : « βλήμενος ἠὲ τυπεὶς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; XX, v. 337 : « αὐτὰρ ἐπεί κ' Ἀχιλεὺς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; XXII, v. 39 : « ἵνα μὴ τάχα πότμον ἐπίσπῃς ») et deux où le verbe est à l'infinitif (VII, v. 52 : « οὐ γάρ πώ τοι μοῖρα θανεῖν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XXI, v. 100 : « πρὶν μὲν γὰρ Πάτροκλον ἐπισπεῖν αἴσιμον ἦμαρ » πότμον est dans cette dernière citation remplacé par le groupe nominal αἴσιμον ἦμαρ, qui est homonyme) et sept occurrences également dans *l'Odyssée*, dont cinq à l'infinitif (IV, v. 562 : « Ἄργει ἐν ἱπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον

ἐπισπεῖν » ; V, v. 308 : « ὡς δὴ ἐγώ γ᾽ ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XII, v. 342 : « λιμῷ δ᾽ οἴκτιστον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XIV, v. 274 : « ὡς ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XXIV, v. 31 : « δήμῳ ἔνι Τρώων θάνατον καὶ πότμον ἐπισπεῖν »), une au subjonctif (IV, v. 196 : « ὅς κε θάνῃσι βροτῶν καὶ πότμον ἐπίσπῃ ») et une au mode optatif (II, v. 250 : « ἀλλά κεν αὐτοῦ ἀεικέα πότμον ἐπίσποι »). S'il ne fait pas de doute que l'auteur de I.13.25. se soit souvenu de ces vers pour la composition de son épigramme funéraire, indice d'une bonne connaissance du corpus homérique, il a cependant, semble-t-il, rencontré des difficultés pour analyser la forme verbale employée par Homère. Pour l'épigrammatiste les formes ἐπίσπῃ ἐπίσπῃς, ἐπίσποι et ἐπισπεῖν procèdent de ἐπισπάω, qu'Homère emploie à l'aoriste sous sa forme simple sans préverbe. Toutes ces formes sont en fait à rattacher au verbe ἐφέπω. La confusion de l'épigrammatiste, due à sa maîtrise partielle de la morphologie propre à la langue épique, l'a contraint à l'innovation en forgeant l'expression πότμον ἐπισπάσατο.

On constate également dans les épigrammes du nord de la Méditerranée des emprunts lexicaux à d'autres auteurs qu'Homère. En effet, quelques occurrences font état d'autres sources d'inspirations. On peut citer en exemple l'occurrence suivante : I.6.3 : θαλαμεύμασι (v. 9), ce dernier substantif ne connaît d'attestation que chez Euripide. On observe également des parallèles avec des épigrammes de l'*Anthologie Palatine*. Ainsi, dans l'inscription I.3.1., le défunt Xanthos est décrit comme un « astre de beauté » (v. 4 : ἀστέρα καλλοσύνης). Cet emploi métaphorique du substantif ἀστήρ est attesté dans une épigramme d'Alcée dédiée à Homère : cf. *Anth. Pal.*, VII, 1, v. 7-8 :

ὀλβίστ νήσων πόντῳ Ἴος, ὅττι κέκευθε
βαιὴ Μουσάων ἀστέρα καὶ Χαρίτων.

La forme même des épigrammes funéraires peut révéler une source d'inspiration poétique. Par exemple, la forme dialogique de l'inscription rappelle certaines épigrammes funéraires du livre VII de l'*Anthologie Palatine*, telle l'épigramme n. 164, œuvre d'Antipater de Sidon.

II. Asie Mineure

II-1. Bithynie

II-1. Bithynie

Inscriptions par Cités :

1. Chalcédoine

II-1.1.1. Ménios
II-1.1.2. Stratonika

2. Claudiopolis

II-1.2.1. Le médecin Acilius Théodôros

3. Héraclée du Pont

II-1.3.1. Hérondas
II-1.3.2. Le médecin Ménios
II-1.3.3. Eutychos

4. Kios

II-1.4.1. Asclépiodotos
II-1.4.2. Un anonyme, fils d'Ôphélimos et Chrysion
II-1.4.3. Épictésis

5. Nicomédie

II-1.5.1. Sôsylos et Théodotos
II-1.5.2. Fragment d'épigramme

6. Nicée

II-1.6.1. Un maître-tisserand répondant au surnom de Myrmex
II-1.6.2. Geminus
II-1.6.3. Italos
II-1.6.4. Le médecin Hédys

7. Tiéion

II-1.7.1. Épigramme d'un homme pour son frère

Carte de la Bithynie

II-1.1.1.

Ménios

Stèle avec un relief dans un encadrement. À gauche, on distingue un homme assis tenant un rouleau qu'il lit à un enfant qui lui fait face, debout. Au-dessus de l'encadrement est inscrit le nom du défunt et ceux de son père et de son grand-père. L'épigramme est gravée en dessous. Dimensions : h. 0,83 m ; l. 0,37 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres 0,015-0,025 m.

L'inscription date du IIIe siècle av. J.-Chr. selon N. Asgari, N. Fıratlı.

Édit : Pfuhl-Möbius 841 avec photographie, Pl. 122 ; N. Asgari et N. Fıratlı, *Festschrift Dörner*, p. 64-65 (n. S. 5) ; W. Peek, *ZPE*, vol. XXXIII (1979), p. 38 et avec d'autres lectures *ZPE*, vol. XLII (1981), p. 291 ; R. Merkelbach, *IK*, vol. XX, n. 31 et *ZPE*, vol. XLI (1981), p. 152 ; Ç. Öğüt-Polat, Ç. Şahin, *EpAnat*, vol. V (1985), p. 118, n. 44 ; *SGOst*, vol. II, 09/07/10.

Comm. : *SEG*, vol. XXVIII, n. 1662.

1		Μήνιος
2		Μηνίου τοῦ Σκέψωνος
3	vers 1	Μηνίου υἷα κέκευθε πολυκλαύστου κόνις ἅδε,
4	vers 2	ξεῖνε, τὸν ἀργαλέα Μοῖρα καθανύσατο,
5	vers 3	Μηνίον· εἰκοστῶι καὶ ἐμ πέμπτωι λυκάβαντι
6	vers 4	[¯ ˘ ˘ ὀρφ]ανίσας εἰς Ἀχέροντα μόλεν·
7	vers 5	οὐ λέχος ἀμφὶ χαρεῖσ' ὑμενήϊον, ἀλλ' ἀτελέστοις
8	vers 6	Ἀχὼ ἐρημαία μύρεται ἐν θαλάμοις.

Comm. épigr. :

L. 2 : Σκέψωνος Peek, lecture adoptée par Merkelbach et Stauber : Σκέψ[ο]υς Asgari-Fıratlı, ils interprètent le nom de l'aïeul par Skepsès plutôt que Skepsôn.

L. 6 : [¯ ˘ ˘ ὀρφ]ανίσας : [. . . . . ὀρφ]ανίσας Merkelbach[1] qui suggère en outre qu'au début du vers pouvait être mentionné le nom de la mère de Ménios. Remarquons par ailleurs que le nom du père eût pu lui aussi être répété à cette endroit du vers. En effet, Μήνιον convient au mètre qui fournit à lui seul un dactyle : οὐτ' ἄρας ἀνύσας Peek[1] : φρᾴτερας ὀρφανίσας *SEG*.

L. 7 : οὐ λέχος Peek[2] : οὐ μέλος Peek[1].

Traduction :

Ménios

fils de Ménios, fils de Skepsôn.

La poussière que voici recouvre le fils de Ménios qui ne cesse de pleurer, étranger, la Moire implacable a fait périr Ménios. Dans sa vingt-cinquième année, [privant sa mère de son enfant ?] il descendit vers l'Achéron ; sans joie à côté du lit nuptial, Achô se lamente, dans sa chambre où le mariage n'eut pas lieu, esseulée.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Dans le dernier pentamètre, oméga du nom Ἄχω s'abrège devant epsilon de ἐμηαία ; ainsi les syllabes Ἄχω ἐ- forment-elles un dactyle.

Du point de vue de la phonétique, on peut remarquer l'emploi de formes où est maintenu /a:/ ancien, ainsi le démonstratif ἅδε (v. 1) et l'adjectif ἐρημαία (v. 6). Ce dernier exemple peut être la conséquence de la loi de limitation de la fermeture de /a:/ ancien à /ε:/ du dialecte attique. À classer parmi les atticismes, la forme verbale καθανύσατο (v. 2) où l'emploi de l'occlusive aspirée dans le préverbe κατά est attesté dans le dialecte attique[211]. Le reste des faits phonétiques et morphologiques correspond aux usages du dialecte ionien et de la poésie épique : allongement compensatoire consécutif à la chute de digamma après la nasale N dans ξεῖνε (v. 2) ; accusatif singulier analogique des athématiques de troisième déclinaison pour le nom du fils : υἷα (v. 1) ; caractère facultatif de l'augment dans les formes verbales à l'aoriste : ainsi μόλεν (v. 4) ne présente-t-il pas l'augment tandis que καθανύσατο (v. 2) où la quantité longue du second alpha signale l'emploi de l'augment. Signalons enfin l'assimilation partielle de la nasale N devant l'occlusive labiale sourde Π dans la groupe prépositionnel ἐμ πέμπτωι (v. 3), transcrivant l'adaptation articulatoire de N en cette position.

Au deuxième vers de l'épigramme, l'article τὸν est employé en fonction de pronom anaphorique, dont le référent est υἷα au vers précédent.

Ménios, qui portait le même nom que son père, est décédé dans la fleur de l'âge et c'est justement sur sa jeunesse que l'auteur de l'épigramme insiste tout particulièrement, en donnant son âge εἰκοστῶι καὶ ἐμ πέμπτωι (v. 3) mais aussi en évoquant le mariage prochain que devait contracter Ménios avec Achô. Les causes de la mort de Ménios ne sont pas mentionnées. Seule la Moire est accusée de la mort du jeune homme. L'adjectif ἀργαλέα qui qualifie Μοῖρα fait partie du fonds lexical de la poésie épique. Seules deux autres occurrences de cet adjectif sont attestées dans le présent corpus. Dans les deux cas, l'adjectif ne qualifie pas Μοῖρα. Cependant, il faut remarquer que dans ces deux autres inscriptions, c'est aussi la Moire qui est accusée d'avoir emporté les défunts. Par ailleurs, les défunts ont également un point en commun : ils sont jeunes. Dans l'inscription II-2.3.1. de Sora, datant du Ier ou IIe siècle après J.-Chr., dédiée à Hiérôn, jeune garçon de quatre ans, on peut lire au vers 8 et 9 :

8 πένπτου καὶ [ψαύ]οντά μ' ἐπ' ἀργαλέαισι κελεύθοις
9 δῶκεν Μοῖρα φέρεσθαι· […]

Dans l'inscription II-7.2.2. de Cymè en Lydie, datant du IIe siècle avant J.-Chr., dédiée à un certain Mentôr décédé à l'âge de vingt-cinq ans, c'est dans les vers 5 qu'apparaît l'adjectif ἀργαλέος et dans le vers 8 qu'est mentionnée la Moire :

5 ξείνισεν ἡ γενέτειρ' ἀργαλέοις ξενίοις.
6 Ἀμφοτέροισι θ' ἴσον ζωῆς χρόνον ἤνυσε Μοῖρα

[211] Cette particularité du dialecte attique est signalée par *LSJ s. v.* κατανύω. P. Chantraine, dans le *DELG*, n'explique pas l'aspirée dans la forme verbale καθανύω mais signale dans l'onomastique attique un anthroponyme Ἄνυτος, qui présente une aspiration initiale dans le dialecte attique.

Ménios étant mort dans la fleur de l'âge, c'est sur la tristesse de ceux qui lui ont survécu que l'épigramme s'étend le plus longuement. Le père du défunt est décrit dans une attitude de déploration à travers l'adjectif πολυκλαύστου (v. 1). Achô, qui devait épouser Ménios, est l'objet d'un plus important développement, puisque la totalité du dernier distique de l'épigramme est consacrée à la description de sa peine. Il est intéressant d'observer que cette jeune femme sur le point d'intégrer la famille de Ménios en l'épousant ne mène pas le deuil de ce dernier, mais celui de son mariage avorté : elle reste seule, affligée, dans sa chambre qui, n'étant pas devenue une chambre nuptiale, est qualifiée d'« imparfaite », ἀτελέστοις […] θαλάμοις (v. 5-6), expression sans équivalent dans le présent corpus.

Les représentations eschatologiques, la description des Enfers sont, comme à l'ordinaire, réduites à la portion congrue : seul le fleuve infernal Achéron représente l'au-delà. Rien n'est dit de la place de Ménios dans l'au-delà, ni de son mode d'existence après le trépas.

II-1.1.2.

Musée d'Istanbul, n. inv. 5055

Stratonika

Stèle en marbre du Proconnèse. La stèle est surmontée de trois acrotères. Aux extrémités de la pierre, soutenant le fronton, est sculptée une cariatide. Entre les cariatides a été ménagé un encadrement dont le sommet est un arc de cercle qui à son point le plus élevé parvient à la hauteur du visage des cariatides. Dans cet encadrement sont représentées deux femmes, une mère à droite et sa fille à gauche, certainement Stratonika. À la gauche de la jeune fille, de taille nettement inférieure, ont été sculptées deux servantes, et une troisième a été sculptée à sa droite. Au-dessus des deux personnages centraux, on distingue des ustensiles de la vie quotidienne posés sur des étagères. Sur la droite, au-dessus de la mère on distingue un petit coffre, un flacon (de parfum ?), un miroir ainsi que d'autres objets indistincts. À gauche de la tête de la fille, on peut discerner un coffre ouvert, contenant trois rangées dans chacune desquelles se trouvent quatre objets. En-dessous de cette scène est gravée l'épigramme. Dimensions : h. 1,15 m ; l. 0,58 m ; ép. 0,08 m ; h. des lettres 0,01-0,025 m.

L'inscription est datée du IIIe siècle av. J.-Chr. par N. Asgari, N. Fıratlı.

Édit : N. Asgari, N. Fıratlı, *Festschrift Dörner*, p. 62 (n. S. 3) (Pfuhl-Möbius 507 avec photographie, Pl. 80 ; R. Merkelbach, *IK*, vol. XX, n. 33) ; W. Peek, *ZPE*, vol. XLII (1981), p. 290, n. 4, qui a revu le texte à partir d'une photographie de E. Schwertheim (Tafel XI b) d'une qualité supérieure à celle éditée par Pfuhl-Möbius (Ç. Öğüt-Polat, Ç. Şahin, *EpAnat*, vol. V (1985), p. 117, n. 42).

1-2		Στρα[τονίκα θ]υγάτηρ | Ἀ[πολλω]νίου
3	vers 1	μελλογά[μ]ου τόδε σᾶμα καταφθιμένας Στρατονίκας,
4	vers 2	οὔνομα καὶ μάμμ[ας ἦν τόδ]ε τᾶς ἰδίας,
5	vers 3	ἅγ γ' ὀλοὰ Μοῖρ ᾤ̣λ̣ε̣σ̣'· ὁ̣ γ̣ὰ̣ρ̣ γ̣ά̣μου ἀνθ' [ὑ]μεναίου
6	vers 4	νυμφ̣ίδιος Πευθῆς ἄγαγεν εἰς Ἀΐδαν·

7	vers 5	αὐτὰρ Ἀπολλώνιος γενέτας, σοφ’ ὀδοιπόρε πείθω
8	vers 6	μῦθον, καὶ μάτηρ μύρεται οἰκτρὰ νέα·
9	vers 7	πᾶσα δὲ Καλχαδὼν στεναχεῖ πλ̣ε̣ο̣ν ἤπερ ἑκάστου
10	vers 8	συγγενέος στοργᾶς πένθος ὀδυρομένου.

Comm. épigr. :

Les restitutions du texte sont pour la plupart l’œuvre de W. Peek qui a pu, grâce à la photographie que lui a transmise E. Schwertheim, amender le texte lu par Asgari-Fıratlı et à leur suite Merkelbach qui se fondaient notamment sur la photographie éditée par Pfuhl-Möbius ; cette dernière est d’une qualité nettement inférieure à celle de E. Schwertheim, sur laquelle on parvient à distinguer bon nombre des corrections apportées par W. Peek.

L. 1 : Στρα[τονίκα θ]υγάτηρ Asgari-Fıratlı.

L. 2 : Ἀ[πολλω]νίου Asgari-Fıratlı.

L. 3 : μελλογά[μ]ου τόδε σᾶμα καταφθιμένας Peek : μελλογά[μ]ου μο[υ] ---Μ---ΥΛΟΛ τᾶς Asgari-Fıratlı, Merkelbach

L. 4 : οὔνομα καὶ μάμμ[ας ἦν τόδ]ε Peek : οὔνομ̣α̣ ΚΛΗ̣ΥΡΛΓΓΛ------ΤΑ̣Σ ἰδ̣ίας Asgari-Fıratlı.

L. 5 : ἄγ γ’ ὀλοὰ Μοῖρ ὥλ̣ε̣σ̣’ Peek, qui reconnaît dans la séquence ΑΓΓ l’accusatif singulier du pronom relatif féminin suivi de la particule γ(έ) : αγγο Merkelbach. ἄγγος, « le vase », pourrait, selon Merkelbach, désigner métaphoriquement la tombe.

ὃ̣ γὰ̣ρ̣ γά̣μου ἀνθ’ [ὑ]μεναίου Peek : ΑΓΓΟΘ-ΥΝ---Λ---------Ἀ[πολλ]ωναίου Asgari-Fıratlı.

L. 6 : νυμφίδιος Πευθῆς ἄγαγεν Peek : νυμφιδί[ου : νυμφιδ̣ι Merkelbach d’après ΝΥΜΦΙΑΙΓΛ-Ο---ΣΑ Asgari-Fıratlı. Après une lacune, Asgari-Fıratlı lisaient ἔμ[ολ]εν Asgari-Fıratlı, tandis que Merkelbach donnait *e. g.* [ἤλυθον].

L. 7 : αὐτὰρ Ἀπολλώνιος γενέτας Peek : Αὐτὰρ Ἀπολλω[ν]αῖος ἐνίλλε[τα]ι Asgari-Fıratlı.

Traduction :

Stratonika, fille d’Apollonios.

Voici le tombeau de la défunte Stratonika qui devait se marier, son nom était celui de sa maman aussi, que la Moire funeste a fait périr. Plutôt qu’à son hymen, son fiancé Peuthès l’a conduite chez Hadès. Quant à Apollonios – sage passant, je crois la rumeur – et sa jeune mère, ils pleurent lamentablement. Calchédôn tout entière gémit plus que quiconque portant le deuil d’un parent qu’il aime.

L’épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Au vers 5, la syllabe -νιος de l’anthroponyme Ἀπολλώνιος doit être scandée avec synizèse, -νιος est donc une seule syllabe longue.

La langue de l’épigramme présente le maintien de /a:/ ancien généralisé : καταφθιμένας, Στρατονίκας (v. 1) ; ἄγ, ὀλοὰ (v. 3) ; ἄγαγεν, Ἀΐδαν (v. 4) ; μάτηρ, νέα (v. 6) ; στοργᾶς (v. 8).

La graphie Γ pour noter N signale l'assimilation de N devant Γ dans ἄγ γ' (v. 3). La morphologie ne présente aucun fait notable, si ce n'est l'absence de contraction dans le génitif singulier συγγενέος (v. 8), pour des raisons métriques.

L'adjectif μελλόγαμος est rare et poétique. Pour un commentaire, cf. I.13.13.

Le nom de la mère est μάμμη « maman », qui comme le signale P. Chantraine, est un « nom enfantin, comme l'indiquent le redoublement et la gémination »[212]. Le choix d'un lexique enfantin permet à la fois de faire écho au jeune âge de la défunte, morte avant le mariage, et de conférer à l'épigramme un caractère pathétique. Plus bas dans l'épigramme, le substantif μάτηρ (v. 6). est employé pour désigner la mère de la défunte.

L'épithète ὀλοά (v. 2) est employée pour qualifier Μοῖρα dans deux autres inscriptions du présent corpus : II-4.3.11., v. 6 : τὴν ὀλοὴν Μοῖραν et II-8.10.6., v. 3 : ὀλοῆι […] Μοίρηι. L'adjectif ὀλοή appliqué à Μοῖρα est attesté dans *Iliade*, XVI, 849 : ἀλλά με **μοῖρ' ὀλοὴ** καὶ Λητοῦς ἔκτανεν υἱός ; XXI, 83 : μοῖρ' ὀλοή ; XXII, 5 : ὀλοίη μοῖρα. Par ailleurs, dans l'*Odyssée*, la formule ὅτε κέν μιν μοῖρ' ὀλοὴ revient à quatre reprises, aux chants II, 99-100 ; III, 237-238 (avec quelques menus changements : ὁππότε au lieu de ὅτε et δή au lieu de μιν) ; XIX, 144-145 ; XXIV, 134-135.

Comme dans la plupart des épigrammes dédiées à des défunts morts dans la fleur de l'âge, la tonalité pathétique l'emporte sur le caractère consolateur de l'épitaphe. L'auteur de l'épigramme a employé divers procédés pour donner à son poème un caractère pathétique : l'usage d'un lexique enfantin, à travers l'emploi du substantif μάμμη ; le tour γάμου ἀνθ' [ὑ]μεναίου, fréquent dans ce genre d'épigramme[213], pour signaler le caractère invraisemblable de la mort de la jeune femme : au lieu de mener Stratonika à l'autel, c'est vers Hadès, dont le nom par métonymie désigne l'au-delà, que Peuthès l'a conduite ; la description du deuil public mené par la cité de Calchédôn qui, selon l'auteur, outrepasse le deuil que tout particulier pourrait éprouver à la mort d'un proche parent.

II-1.2.1.

Le médecin Acilius Théodôros

Cippe cylindrique. Becker-Bertau nous apprend que J. H. Mordtmann a découvert la pierre dans la pleine de Bolu, située à l'ouest de la ville, tandis que Perrot l'a vue dans le cimetière d'Akcebunar et enfin que Mendel l'a examinée à Gesdüran. Dimensions : h. 1, 45 m ; diamètre 0,81 m ; h. des lettres 0,05 m.

---

[212] cf. *DELG s. v.* μάμμη.

[213] Par exemple l'inscription I.13.16., dédiée à deux frères dont l'un, comme Stratonika, allait se marier, où deux vers entiers sont consacrés à ce procédé :

9	vers 5	ἀντὶ μὲν ἱμερτοῦ θαλάμου τάφον, ἀντὶ δὲ νύμφης
10	vers 6	στήλην, ἀντὶ γάμου δ' αἰνὸν ἄχος [γ]ενέταις.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques (lettres à *apices*, A, E, M, Σ, Ω).

Édit : J. H. Mordtmann, *Sitzungsberichte der Königlich Bayerischen Akademie der Wiessenschaften zu München*, vol. I (1863) p. 213, n. 16 ; G. Perrot, E. Guillaume, J. Delbet, *Exploration de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont*, vol. 1, p. 48, n. 27 (*Kaibel* 352 ; R. Cagnat, *IGR*, vol. III, n. 77) ; G. Mendel, *BCH*, vol. 27 (1903), p. 318, n. 6 (*GVI* 686 et *Grabgedichte* 409 ; F. Becker-Bertau, *IK*, vol. XXXI, n. 72 ; Samama 313 ; *SGOst*, vol. II, 09/09/03).

1-2	vers 1	Ἀκείλον Θεόδωρον | ἰατρῶν πρόμον, |
3-4	vers 2	σπουδαῖον, εὐγενῆ τε | καὶ εὐσχήμονα |
5-6	vers 3	ὑὸς Θεόδωρος θάψεν | ἠδ' ὁ{ς} συνγενὴς |
7-8	vers 4	Θεόδωρος ἀρχίατρος | ἐπιλείβων δάκρυ· |
9-10	vers 5	γυνὴ δὴ Φιλοκράτ[εια] | ἐν δόμοις μ[ένει] |
11-12	vers 6	τρέφουσα παῖδα | καὶ ποθοῦσα [κ]α⟨τ⟩θανεῖν.

Comm. épigr. :

L. 9 : Φιλοκράτ[εια] Kaibel (Perrot adopte la graphie Φιλοκρατ[ία]).

L. 10 : μ[ένει] Kaibel : μ[ένω] Perrot.

L. 12 : [κ]α⟨τ⟩θανεῖν. La métrique indique que la première syllabe κα- est longue, on peut donc supposer que le lapicide ait oublié de graver tau avant thêta.

Traduction :

Acilius Théodôros, médecin de premier rang, compétent, noble et au comportement irréprochable, son fils Théodôros l'a enseveli, et son proche parent, Théodôros, médecin-chef, a versé des larmes. Son épouse Philocratéia attend à la maison, élevant son enfant et souhaitant mourir.

L'épigramme est composée de six trimètres iambiques. Le schéma métrique détaillé est le suivant :

˘ – | – ˘ | ˘ – | ˘ ‖ – | – – | ˘ ˘ |
– – | ˘ – | ˘ – | ˘ ‖ – | – – | ˘ ˘ |
˘ – | ˘ ˘ – | – – | ˘ ‖ – | ˘ – | ˘ – |
˘ ˘ – | ˘ – | – – | ˘ ‖ ˘ ˘ | – – | ˘ ˘ |
˘ – | – ˘ | ˘ ˘ ‖ – | ˘ – | ˘ – | ˘ – |
˘ – | ˘ – | ˘ ‖ – | ˘ – | ˘ – | ˘ – |

La langue de l'épigramme ne présente que peu de faits notables sur les plans phonétique et morphologique. Il faut cependant remarquer la forme ὑός (v. 3) de nominatif du nom du fils ainsi que l'infinitif [κ]α[τ]θανεῖν (v. 6), présentant la forme apocopée du préverbe.

Le défunt Acilius Théodôros était médecin, ἰατρῶν πρόμον (v. 1). La traduction de πρόμον dans ce groupe nominal fait difficulté. Que signifie ici l'adjectif πρόμος ? P. Chantraine signale deux sens pour πρόμος : chez Homère, il désigne « le champion qui combat hors des lignes », c'est-à-dire le guerrier qui rompt le rang pour aller au contact de l'ennemi, d'où notre traduction par « au premier rang ». Cependant, Chantraine ajoute que, chez les Tragiques notamment, πρόμος prend le sens de « chef ». Le mètre employé étant celui des parties parlées de la tragédie, le trimètre iambique, peut-être faudrait-il privilégier cette dernière acception de πρόμος. Acilius Théodôros occupait-il un rang hiérarchique ou une fonction particulière, tout comme le συγγενής du défunt, Théodôros, qui était ἀρχίατρος[214] ? C. Nissen, qui a analysé les occurrences du terme ἀρχίατρος dans les ressources épigraphiques, signale qu'un médecin pouvait recevoir ce titre du fait de sa position hiérarchique ou sociale. L'épigramme évoque la haute naissance du défunt à travers l'adjectif ευγενῆ (v. 2). Si Acilius Théodôros n'avait pas reçu ce titre d'ἀρχίατρος, l'adjectif πρόμος pourrait indiquer une position intermédiaire entre les médecins n'occupant aucune fonction ni position hiérarchique particulières et l'ἀρχίατρος, représenté ici par Théodôros.

II-1.3.1.

Hérondas

Le monument funéraire est une stèle à volutes retrouvée à Héraclée du Pont. H. Luschey, *Istanbuler Mitteilungen* 17, (1967), p. 144, fournit une photographie de la stèle et reproduit le distique qui y est gravé.

L'inscription date du Ier siècle av. J.-Chr. d'après W. Peek.

Édit : J. H. Mordtmann, *AM*, vol. IV (1879), p. 18, n. 3 ; C. Schaefer, *AM,* vol. V (1880), p.83-84 ; *GVI* 905 et *Grabgedichte* 117 ; H. Luschey, *Istanbuler Mitteilungen*, vol. XVII (1967), *Drei klassiche Stelen aus Nordwest-Kleinasien*, avec photographie ; *SGOst*, vol. II, 09/14/04.

Comm. : sur la provenance de la stèle, cf. L. Robert, *Hellenica*, IX, 9.69 note 3 ; J. et L. Robert, *Bulletin épigraphique*, 1970, n. 591. Sur le style de la stèle, cf. H. Luschey, *Istanbuler Mitteilungen*, vol. 17 (1967), *Drei klassiche Stelen aus Nordwest-Kleinasien*,

1		Ἡρώνδας Ἀλκιάδα Ἡρακλεώτ[ας].
2	vers 1	Ἄρμενος ἦν ξείνοισιν ἀνὴρ ὅδε καὶ φίλ[ος ἀστοῖς]
3	vers 2	πλείστην τε εὐφροσύνηι δόξαν [ἀειράμενος].

[214] Sur la fonction de l'archiatros, cf. Nissen (C.). *Entre Asclépios et Hippocrate. Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, Liège, 2009, p. 103 : « L'octroi de ce titre correspondait probablement à une forme de supériorité exercée par un médecin, en raison par exemple, d'une position hiérarchique élevée ou de compétences remarquables. Ainsi Saint Jérôme, bien qu'il vive dans les derniers siècles de l'Empire romain (fin du IVe s. — début du Ve s.), décrit précisément l'*archiater* comme un *medicus* « qui possède la connaissance la plus parfaite de son art » ».

Comm. épigr. :

L. 1 : Ἡρακλεώτ[ης] Peek.

L. 2 : φίλ[ος ἀστοῖς] Peek, restitution assurée par le parallèle avec *Anth. Pal.*, VII, 35 (cf. *comm. litt.*).

L. 3 : [ἀειράμενος] Peek.

Traduction :

Hérondas, fils d'Alkiadas, Héracléote.

L'homme que voici faisait la joie de ses hôtes, était cher à ses concitoyens et avait la réputation de la plus grande bonté.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque. Dans le second vers, epsilon de l'enclitique τε s'élide devant la première syllabe du substantif εὐφροσύνηι.

L'inscription présente une différence de traitement de /a:/ ancien entre la dédicace en prose et l'épigramme. Dans la dédicace, qui renseigne l'identité du défunt en donnant son nom, son patronyme et son ethnique, les /a:/ anciens sont tous conservés : Ἡρώνδας, Ἀλκιάδα et Ἡρακλεώτ[ας] (s'il faut bien restituer un α et non η comme le faisait W. Peek). L'emploi de formes doriennes paraît normal pour un homme d'Héraclée du Pont, fondation de Mégare. C'est la raison pour laquelle nous avons restitué Ἡρακλεώτ[ας] de préférence à Ἡρακλεώτ[ης] dans la formule onomastique. En revanche, dans l'épigramme, /a:/ ancien a cédé la place à /ε:/ : πλείστην et εὐφροσύνηι. L'influence de la poésie dactylique a restauré le traitement ionien de /a:/ ancien dans la partie versifiée de l'inscription. Par ailleurs, l'auteur de l'épigramme a cité, au mot près, le premier vers d'une épigramme de Léonidas de Tarente (-IIIe s. av. J.-Chr.), en l'honneur du poète Pindare, cf. *Anth. Pal.*, VII, 35 :

Ἄρμενος ἦν ξείνοισιν ἀνὴρ ὅδε καὶ φίλος ἀστοῖς
Πίνδαρος, εὐφώνων Πιερίδων πρόπολος.

L'influence poétique est sans doute elle aussi responsable de cette différence de traitement de /a:/ ancien entre la partie en prose et la partie versifiée de l'inscription.

II-1.3.2.

Le médecin Ménios

L'inscription a été retrouvée, comme nous l'apprend G. Mendel, « sur l'arc de la porte d'un héroon funéraire ». L'inscription est enfermée « dans un cartouche à queue d'aronde ». Dimensions : h. 2,4 m ; profondeur 2,53 m ; longueur du couloir donnant accès à la chambre funéraire 1,15 m ; largeur de ce couloir long de 2,4 m ; h. du linteau où est gravée 1 m ; ép. 0,58 m ; H. des lettres 0,05 m.

W. Peek indique que l'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr. mais ne donne nulle précision.

Édit : G. Mendel, *BCH*, vol. XXV (1901), p. 46-47, n. 191 ; Ad. Wilhelm, *BCH*, vol. XXIX (1905), p. 413-414, n. VII ; E. Kalinka, *JÖAI*, vol. XXVIII (1933), Beiblatt 96, n. 66 avec fac-similé ; *GVI* 506 ; L. Jonnes, *IK*, vol. XLVII, n. 33 avec fac-similé ; *SEG*, vol. XLIV, n. 1012 ; *SGOst*, vol. II, 09/11/05 ; Samama 317 ; *SEG*, vol. LIII, n. 2191.

Comm. : concernant la provenance exacte du monument, cf. L. Robert, *Op. Min.* III, p. 1660.

1-3	vers 1	Ἔξοχον [ἰη]τρόν, ξέ|νε, Μήνιο̣[ν ἥ]δε καλύ|πτει ❧
3-5	vers 2	γῆ [πατ]ρίη πλή|σαντα ἑπτὰ βίου | δεκάδας. ❧

Comm. épigr. :

Une feuille de laurier est gravée après καλύπτει, une autre après δεκάδας. Elles matérialisent la fin de chacun des deux vers.

L. 1-3 : Μῆνιο̣[ιν ἥ]δ' καλύ\|πτει E. Kalinka, suivi par Jonnes : Μῆν[ιν τῇ]δ' καλύπτει Ad. Wilhelm, suivi par Peek : Μῆν[αν τῇ]δε G. Mendel.

Traduction :

C'est Ménios, médecin sans pareil, étranger, qu'ici recouvre sa terre natale ; il avait achevé soixante-dix années de vie.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque. Dans le second vers, α final du participe aoriste πλήσαντα s'élide devant epsilon de ἑπτά. Ainsi, la syllabe -σαντ'- de πλήσαντα constitue la longue isolée à l'hémistiche du pentamètre dactylique.

Les informations concernant le défunt se réduisent à la portion congrue : nous savons qu'il était médecin, dont le talent est exprimé par l'emploi de l'adjectif ἔξοχον (l'inscription II-1.2.1. qualifiait le défunt de ἰατρῶν πρόμον), qu'il est mort à un âge avancé, soixante-dix ans, et que c'est dans sa patrie qu'il repose. Cette dernière information est mise en exergue par la place de γῆ [πατ]ρίη, à l'initiale du second vers, sujet du verbe καλύπτει qui se trouve placé après la coupe bucolique du premier vers.

II-1.3.3.

Eutychos

La pierre, un autel de marbre blanc, a été retrouvée dans la cour d'une maison à Vakıf. Louis Robert a effectué et publié un estampage de l'inscription dans *La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques*, Pl., XXXII, 2. La gravure est de belle facture, avec de grandes lettres (2 cm) très soignées qui toutes sont à *apices* et empattements ; les sigmas et les epsilons sont tous lunaires. Dimensions : h. 0,042 m ; l. 0,17 m ; ép. 0,043 m.

L'inscription en prose qui se trouve sous l'épigramme funéraire mentionne une date : année 256 du mois de Lôos. Cette date semble correspondre à l'année 172 de l'ère de Sylla. La forme des lettres nous suggère en tout cas une datation au plus tôt du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : L. Robert, *La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques*, pp. 189-190 avec photographie de l'estampage, Pl., XXXII, 2 (*GVI* 1183 ; G. Pfohl, *Griechische Inschriften : als Zeugnisse des privaten und öffentlichen Lebens*, n. 23 ; *SGOst*, vol. 1, 02/13/03).

1-3	vers 1	Μανύσω τοῖς παρόδοισι τί|νος τόδε σῆμα τέτυ|κται·
3-5	vers 2	Εὐτύχου ὃς πολ|λῶν ἴδεν ἄστεα καὶ νό|ον ἔγνω
5-7	vers 3	ἀνθρώπων οἳ | κόσμον ἀπείριτον ἀμφι|έχουσι,
7-9	vers 4	ὃς κέρδους παν|τὸς προκοπῆς τε ἡγήσα|το μεῖζον
9-11	vers 5	ἧς γαίης κἂν | καπνὸν ἀποθρῴσκοντα | ἰδέσθαι.
11-13	vers 6	Χαίροις οὖν, παρο|δεῖτα, παρ' Εὐτύχου, ἴσθι σα|φῶς δὲ
13-15	vers 7	ὡς | οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκή|ων.

16	Ἔτους, ϛνσ' μηνὸς Λῴου, αἱ |
17	θῆκαι αὗται κατεσκευάσ-|
18	-θησαν ὑπὸ Εὐτύχου τοῦ Πο-|
19	-λέμωνος· ἐξ ὧν εἰς μὲν τὴν δί-|
20	-σωμον ἐνταφήσεται αὐτὸς Εὔ-|
21	-τυχος ὁ καὶ κατεσκευακώς.

Comm. épigr. :

Il n'y a aucun problème de lecture pour cette inscription dont la gravure est parfaite. Seul Peek diffère avec une lettre pointée à la fin de la ligne 6 : Peek écrit ἀμφὶϛ. Peek a sans doute mal examiné l'estampage, ou plutôt la photographie de l'estampage, de Louis Robert : nous voyons en effet après l'iota final de ἀμφί se dessiner un arc de cercle, toutefois la courbure est bien trop ouverte pour que l'on considère cette trace comme le reste d'un sigma.

Traduction :

J'annoncerai aux passants qui est le propriétaire de ce tombeau : c'est celui d'Eutychos, qui a vu les cités et connu les mœurs de beaucoup d'hommes, ces derniers l'ont comblé de mille grâces. Plutôt que profits de toutes espèces et succès, il pensait que le plus important était de revoir de sa patrie s'élever la fumée. Réjouis-toi donc, passant, en approchant d'Eutychos, et sache clairement que rien n'est plus doux que sa patrie et ses parents.

Année 256 du mois de Lôos. Les emplacements de sépulture que voici ont été préparés par Eutychos fils de Polémôn ; Parmi ceux-ci, dans un tombeau à deux places sera enseveli Eutychos, qu'il a lui-même prévu à cet effet.

L'épigramme est composée de sept hexamètres dactyliques. La métrique de l'épigramme présente quelques particularités. Le premier vers comporte une syllabe surnuméraire : le premier hémistiche, avec sa suite de quatre longues, μανύσω τοῖς, suivies de deux brèves παρο-, n'est pas adapté au mètre. Au quatrième vers, epsilon de τε est élidé devant êta initial du verbe ἠγήσατο. Enfin, la syllabe finale de γλύκιον (v. 7), est allongée du fait de sa position à la coupe trihémimère. À moins qu'il ne faille transcrire γλύκιον ⟨τ⟩ῆς πατρίδος.

À tous les niveaux d'analyse, la langue de l'épigramme est fortement marquée par le dialecte ionien et κοινή homérique : à l'exception de la forme μᾱνύσω (v. 1), tous les /a:/ anciens sont passés à /ε:/ ; le maintien de l'hiatus entre la voyelle radicale et la désinence α dans le substantif ἄστεα (v. 2) ; le maintien de l'hiatus /oo/ dans le substantif νόον le maintien de /ε:/ prédésinentiel dans le génitif pluriel d'un thème en -εύς, τοκήων (v. 7) ; l'absence de l'augment dans les indicatifs aoristes tels que le verbe ἴδεν (v. 2) ; l'emploi du déterminant possessif ὅς, ἥ, ὅν issu de **swo-*, ἧς (v. 5-7). Tous ces faits ressortissent à la langue des poèmes homériques. Par ailleurs, dans le deuxième vers, l'auteur de l'épigramme a cité, en l'adaptant quelque peu, un vers d'Homère : *Odyssée*, v. 3 : « πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω ». Le motif de la fumée s'élevant de la terre natale du voyageur au vers 5 de l'épigramme est également un motif littéraire emprunté à l'*Odyssée* : *Odyssée*, I, v. 57-58 : « αὐτὰρ Ὀδυσσεύς / ἱέμενος καὶ κάπνον ἀποθρῴσκοντα νοῆσαι ».

Si l'épigramme est fortement marquée par la langue de la poésie, quelques détails signalent un écart par rapport à la κοινή homérique. Tout d'abord, la forme μανύσω (v. 1), avec son /a:/ ancien maintenu, ne saurait correspondre au dialecte pratiqué par Homère[215]. Ensuite, le lexique de l'auteur de l'épigramme trahit sa postérité par rapport aux textes épiques. Par exemple, l'acception « profit, bénéfice » sous un rapport pécuniaire du substantif προποκή n'est attestée qu'à partir de l'époque hellénistique. Au-delà même de l'épigramme, la partie en prose reprend une langue davantage en conformité avec les pratiques linguistiques contemporaines de l'auteur de l'épigramme. Ainsi le mois de Λῷος n'appartient pas au fonds lexical de l'épopée, mais bien du quotidien du scripteur. Cette distance entre la langue de l'épigramme et celle de la partie en prose est particulièrement visible quant à la désignation de la tombe

[215] Ce choix est peut-être le fait d'une plus grande fréquence d'emploi de la forme avec [a] long. Dans le présent corpus, pour quatre attestations du verbe μηνύω, une seule présente la forme avec [e] long ouvert (II-7.2.2.). Les deux autres attestations, qui présentent le maintien de [a] long ancien comme dans l'inscription ci-dessus, se trouvent dans les inscriptions I.11.3., II-1.3.3., II-7.13.3.

d'Eutychos. Dans le poème funéraire, c'est le substantif σῆμα qui désigne la tombe, substantif déjà attesté en ce sens chez Homère. En revanche, dans la partie en prose, la tombe est désignée par le substantif δίσωμον (l. 19-20), qui, lui, n'est pas attesté dans les poèmes homériques. Ce dernier substantif est d'une grande rareté, on ne trouve qu'une seule autre attestation de ce terme, *Sardis Gr. Inscr.* 163. Le latin connaît un substantif *bisomus*, transcription du grec.

L'inspiration homérique du texte, si elle est omniprésente, a le défaut de nous cacher de nombreux détails sur la vie d'Eutychos. L'inscription en prose sous le poème nous apprend deux choses : Eutychos était fils de Polémôn ; il a lui-même acheté et choisi la tombe dans laquelle il sera enseveli à sa mort. La prose ne nous renseigne que modérément, elle aussi, concernant la vie du défunt. Pour en savoir un peu plus il faut interpréter les références littéraires. À partir du deuxième vers de l'épigramme, où il est question des voyages d'Eutychos-Ulysse, et à travers la mention du bénéfice pécuniaire exprimé par le substantif προποκή (v. 4), L. Robert supposait qu'Eutychos était un commerçant ; ce détail qui justifierait le parallèle avec le héros de *l'Odyssée*.

II-1.4.1.

Asclépiodotos

La pierre a été retrouvée dans la propriété d'un particulier, sur une assise servant de marche à un escalier.

L'inscription date du IIIe ou du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : Ph. Le Bas, *Revue de Philologie*, vol. I (1845), p. 34 ; *LBW* 1145 ; Kaibel 246 ; *GVI* 661 d'où *Grabgedichte* 231 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ*, n. 164 ; Th. Corsten, *IK*, vol. XXIX, n. 79 ; *SGOst*, vol. II, 09/01/03 ; *SEG*, vol. XLIX, n. 2422.

1 Ἐπ' ὠκυμοίρωι οἶ[κ]ον Ἀσκληπιοδότῳ
2 πατὴρ Νόητος χῶσεν εὐερκῆ τάφον
3 καὶ ξεστὸν οἰκτρ[ο]ῦ παιδὸς ἄνω σήματι
4 ἔθηκε βωμόν, πενταέτους τε εἰκὼ τέκνου
5 κενὴν ὄνησιν ὀμμάτων χαράξατο,
6 τὴν πᾶσαν εἰς γῆν ἐλπίδων κρύψας χαράν·
7 μήτηρ δὲ ἐν οἴκοις, ἃ τάλαινα, ὀδύρεται
8 νικῶσα θρήνοις πενθίμην ἀηδόνα.

Comm. épigr. :

L. 1 : ἐπ' ὠκυμοίρῳ οἶ[κ]ον Ἀσκληπιοδότῳ Le Bas-Waddington « sur l'estampage, qui est beau, il n'y a qu'une lettre un peu effacée à la première ligne, et elle paraît être un K » : ἐπ'

ὠκυμοίρῳ [φ]ό[ν]ον Ἀσκληπιοδότου : Le Bas : ὠκυμο[ί]ρ[ου τ]ο[ῦτ]ον Ἀσκληπιοδότου Kaibel, lecture suivie par tous les éditeurs suivants, Le Bas suggère également de lire γοερὸν.

L. 3 : ἄνω Le Bas : ἀνῲ correction de Buecheler, suivie par Kaibel : ἀμφι Peek. Waddington assure que l'estampage réalisé par Le Bas est « fort lisible ». La correction Buecheler se justifie par les données métriques : le cinquième pied de ce vers est formé par la deuxième syllabe de παιδὸς et la syllabe subséquente, cette dernière devant être longue. Ainsi, la préposition ἄνω ne convient pas à cet place dans le mètre, d'où la correction ἀνφὶ.

Traduction :

Pour Asclépiodotos, mort prématurément, son père Noêtos a construit en manière de demeure ce cercueil bien clos, et dessus le tombeau de son malheureux enfant, il a fait dresser cet autel en pierre polie ; il y a fait représenter un portrait de son fils de cinq ans, vain plaisir pour les yeux, car il a caché dans la terre toute la joie de ses espérances. Sa mère à la maison, la malheureuse, se lamente, l'emportant par ses plaintes sur le rossignol endeuillé.

L'épigramme est composée en trimètres iambiques, dont la scansion ne présente pas d'irrégularité, à l'exception de la scansion du troisième vers où alpha de ἄνω doit compter long. Il faut pratiquer l'élision de trois voyelles brèves : epsilon de l'enclitique τε devant εἴκω ; epsilon de δὲ devant la préposition ἐν ; alpha de τάλαινα devant omicron du verbe ὀδύρεται.

La langue de l'épigramme est très largement d'inspiration ionico-épique. Le vocalisme /a:/ ancien en /ε:/ : σήματι (v. 3) ; κενὴν, ὄνησιν (v. 5) ; τὴν, γῆν (v. 6) ; μήτηρ (v. 7) ; πενθίμην (v. 8). Le caractère facultatif de l'augment apparaît à travers les formes verbales à l'aoriste : les verbes χῶσεν (v. 2) ; χαράξατο (v. 5) en sont dépourvus, mais l'aoriste ἔθηκε (v. 4) est augmenté. On remarque cependant des formes moins marquées par l'influence de la poésie épique, notamment les formes contractées de thèmes en -*s*, ainsi εὐερκῆ (v. 2) ou encore le génitif πενταέτους (v. 4). Ces formes sont néanmoins conformes aux usages du dialectes ionien-attique. En revanche, le substantif χαράν (v. 6), en présentant le maintien du vocalisme /a:/ ancien sort du champ dialectal ionico-épique. Comment expliquer la présence d'une telle forme dans l'épigramme ? La métrique du texte, le trimètre iambique, suggère une influence de la tragédie, genre où les formes doriennes, dans les parties chantées, côtoient les formes ioniennes et épiques qui se trouvent quant à elles dans les parties parlées des pièces. L'emploi de la forme dorienne χαράν serait donc justifiée par l'influence de l'usage poétique de la tragédie. On peut également justifier la présence de χαράν en s'appuyant sur la structure de l'épigramme, en observant le contexte dans lequel χαράν a été employé. Le vers précédent, où l'auteur de l'épigramme évoque la vaine consolation que représente pour Noêtos le portrait gravé sur la tombe de son fils Asclépiodotos, se termine par la forme verbale χαράξατο. L'euphonie, la paronomase, non seulement justifient l'emploi de χαράν en fin de vers, comme χαράξατο, mais permettent aussi d'accentuer le caractère vain du relief funéraire au prix de la perte d'un enfant. Ainsi, l'emploi de la forme dorienne dans ce texte témoigne d'une véritable recherche poétique de la part de l'auteur de l'épigramme. Le choix d'une forme dorienne n'est pas du ressort de l'arbitraire, mais d'une réflexion sur la pertinence et la portée poétique de son emploi. Une

autre occurrence du texte présente un /a:/, il s'agit de ᾷ au vers 7. Cette dernière occurrence ne saurait être analysée de la même manière que χαράν, puisqu'il s'agit d'une interjection.

Le lexique afférent au monument funéraire présente une particularité dans cette épigramme. En effet, le monument funéraire est d'abord désigné comme un οἶ[κ]ον (v. 1). L'épigramme d'Asclépiodotos est la seule où le substantif οἶκος désigne directement le tombeau. Le substantif οἶκος représente soit le monde infernal[216] soit, et c'est le cas le plus fréquent, la demeure des vivants[217]. Dans la même inscription par ailleurs le substantif οἶκος désigne la demeure des parents d'Asclépiodotos : au vers 7, l'auteur évoque la souffrance de la mère du défunt pleurant chez elle, ἐν οἴκοις. On remarque d'ailleurs la différence entre le singulier οἶ[κ]ον, renvoyant à la tombe, dernière demeure du défunt, et le pluriel οἴκοις qui, lui, désigne la demeure des vivants. Enfin, nommer la tombe οἶκος suggère d'une certaine manière la croyance en la survie du défunt après son trépas et témoigne du souci de ses proches de lui accorder une demeure pour son séjour dans l'au-delà.

Le monument funéraire est également caractérisé par d'autres termes et expressions qui indiquent ses différents éléments architecturaux. D'abord par le substantif τάφον (v. 2) auquel se rattache l'adjectif εὐερκῆ ; puis par le nom σήματι (v. 3) ; sur le « σῆμα », a été installé un autel, βωμόν (v. 4) ; enfin, est mentionnée la gravure représentant l'enfant défunt, εἰκὼ (v. 4). La succession de ces quatre termes laissent paraître que l'auteur a procédé à une description ascendante du monument funéraire : le τάφος, partie du tombeau invisible renfermant le corps du défunt, est enfoui sous la terre. Le σῆμα est la première partie visible du tombeau. Les noms τάφος et σῆμα représentent-ils deux structures différentes du tombeau, ou une seule et unique structure dont la partie invisible et la partie visible sont désignées par des noms différents ? Au-dessus de ces derniers se situe l'autel, βωμός, et enfin, mis en valeur en étant placé au sommet du monument et à la fin de l'énumération, le portrait de l'enfant, εἰκών. Il faut remarquer dans la liste de substantifs ci-dessus l'emploi de l'accusatif εἰκὼ (v. 4), variante de εἰκόνα, qui est rare[218]. Encore un témoignage de la recherche poétique à laquelle s'est prêté l'auteur de l'épigramme.

L'accusatif εἴκω n'est pas le seul terme rare présent dans l'épigramme, l'adjectif ὠκυμοίρωι (v. 1) l'est également. Dans ce composé avec l'adjectif ὠκύς pour premier terme, c'est d'ordinaire la forme μόρος, plutôt que μοῖρος tiré de μοῖρα, qui est employée. La forme usuelle est donc ὠκύμορος. Cependant, comme le signale Martin P. Nilsson[219], les Grecs employaient concurremment μόρος, μοῖρα et parfois αἶσα au sens de « mort, terme fatal ». La concurrence entre μόρος et μοῖρα a dû avoir lieu également dans les composés. Parallèle exacte de la forme poétique ἄμμορος, on trouve la variante ἄμοιρος, par exemple. Par ailleurs, la forme ὠκυμοίρωι trouve aussi une justification dans les contraintes métriques : -κυ- étant bref, la syllabe suivante devait être une longue pour former un iambe, la finale longue du datif empêchant ici de former un tribraque.

---

[216] Une seule inscription désigne les Enfers par l'emploi du substantif οἶκος, I.13.12. : οὐ κελαινὸς οἶκο{ι}ς (v. 10).

[217] Ainsi II-8.10.4. : κωκύει δὲ οἶκον ἔρημον ὁρῶν (v. 8) ; II-5.3.2. : […] λέκτροις ἐδόθην πρὸς οἴκους / ἀνδρὸς Ἐπικτήτου (v. 2-3) ; ou encore II-7.13.2. : λίπον τρεῖς παῖδας ἐν οἴκωι (v. 3).

[218] À propos de cet accusatif εἴκω, cf. *DELG, s. v.* ἔοικα : « les acc. sg. εἰκώ, pl. εἰκούς parfois attestés chez Hdt et poésie att. sont des réfections d'après ἀμείνω plutôt que l'attestation d'un vieux thème en *s.* » cf. II-4.12.1.

[219] P. Martin, Nilsson, *Geschichte der Griechischen Religion*, vol. 1, p. 361-368.

Dans les deux derniers vers de l'inscription, les lamentations de la mère d'Asclépiodotos sont comparées au chant du rossignol : νικῶσα θρήνοις πενθίμην ἀηδόνα (v. 8). On retrouve une telle comparaison dans l'inscription II-8.10.7., v. 5 : ὥς τις ἀηδώ|[ν]. Strabon nous donne une indication précieuse pour justifier l'emploi de ce motif comme véritable τόπος littéraire dans la poésie funéraire. Au-delà de la référence au mythe de Procnè, Strabon signale que le chant du rossignol s'apparente à un chant funèbre : Strabon, I, 41 : « καί σφισι τὴν ἐς ἀηδόνα καὶ χελιδόνα μεταβολὴν ἐπεφήμισαν ὅτι οἶμαι καὶ αὗται αἱ ὄρνιθες ἐλεεινὸν καὶ θρήνῳ ὅμοιον ᾄδουσιν. »

II-1.4.2.

Un anonyme, fils d'Ôphélimos et Chrysion

De la tombe de cet anonyme, fils d'Ôphélimos et Chrysion, nous ne possédons aucune photographie, aucun estampage, uniquement des fac-similés : Le Bas, *Journal de l'instruction publique*, 1853, p. 577 ; G. Mendel, *BCH*, vol. XXIV (1900), p. 385, note (1) ; W. Peek, *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, p. 44, n. 30 (il publie les reproductions des éditeurs précédents).

On suppose que l'inscription date du Ier siècle av. J.-Chr. d'après certaines graphies, notamment les iotas adscrits.

Édit : *LBW* 1170 ; Kaibel 413 ; *GVI* 950 et *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, p. 44, n. 30 ; *SEG*, vol. XXX (1980), n. 1426 ; S. Sahin, *IK*, vol. X-2, n. 752 ; T. Corsten, *IK*, vol. XXIX, n. 102 ; *SGOst*, vol. II, 09/01/04.

Comm. : pour une reproduction en caractères d'imprimerie du début de l'inscription, cf. G. Mendel, *BCH*, vol. XXIV (1900), p. 385, note (1). Mendel précise par ailleurs que les conditions dans lesquelles il a vu la pierre étaient si défavorables qu'il n'a pas été en mesure de lire la première ligne de la gravure.

1-2		[- - - - - | - - - - -] |
3		ΘΑΝΟΝΔΕΦΕΜΕΝΟΥΠΑΝΤΟΣ . Υ̣ΠΕΡ . ΕΠΕΤΗΣ |
4-5	vers 1	ὦι σοφίη καὶ Μοῦσα συν[έσπετο ?] καὶ θ|εὸς ἔμφρων·
5-6	vers 2	φύντα τ[ρ]ὶς ἑπ̣[τ]αέ|την δὲ ὤλε[σ]ε Μοῖρα νόσωι· |
7-8	vers 3	ὦι γόον, ο̣ὐ̣χ ὑμέναιον ἐδ̣α̣δου|χήσατο [μή]τ[η]ρ
8-9	vers 4	οἰκτρὰ {δὲ} σὺν γε|νέτη̣ι Χρύσιον Ὠφελ̣ί̣μ̣ω̣ι· |
10-11	vers 5	κόσμος γὰρ γενέταισι τραφεὶ|{ι}ς φιλίοις τε συναίμοις |
12-13	vers 6	ὤλετο καὶ γοερὸν πένθος ἔλ̣ε̣|ιπε δόμο⟨ι⟩ς· |
14-15	vers 7	ἄρκεο, Μοῖρα, θανόντι νέω̣ι, | δισσῶν δὲ συναίμ̣[ω]ν |
16-17	vers 8	φείδεο καὶ γονέων λυγ{υ}ρὸν | ἄπειργε μ̣ό̣ρ̣ο̣ν̣

Comm. épigr. :

L. 1-3 : Mendel indique que la pierre portait trois vers de plus que la copie fournie par Le Bas, laquelle débute à ὧι σοφίη κτλ. Plutôt que trois vers, il vaut mieux dire trois lignes, dont les deux premières n'ont pu être lues par Mendel en raison de « conditions défavorables », sur lesquelles se répartissaient les deux premiers vers de l'épigramme. Si nous ajoutons trois vers à la copie de Le Bas, nous obtenons une épigramme de onze vers, nombre impair fort étonnant pour un texte rédigé en distiques élégiaques, qui suppose un nombre pair de vers. En revanche, si ce sont deux vers disposés sur trois lignes que Le Bas n'a pas vus, nous obtenons dix vers, cinq distiques. Par ailleurs, l'épigramme ne pouvait pas commencer par un pronom relatif ὧι, la présence de vers supplémentaires, en l'occurrence un distique, est donc nécessaire. Le nom du défunt était sans nul doute donné dans ces lignes aujourd'hui perdues. W. Peek propose une restitution des deux premiers vers, cependant l'ampleur des lacunes, rend vaine toute tentative de restitution. De la ligne 3, on ne parvient à reconnaître que quelques mots de façon certaine : une forme verbale θανον (participe ? verbe conjugué ? impossible de le dire) ; la particule δέ ; la préposition ὑπέρ.

L. 4 : συν[έσπετο] Le bas-Waddington : συνῴ[ικ]ε̣ε Peek. L'hypothèse de Le Bas-Waddington semble plus naturelle que celle de Peek.

L. 5 : καὶ θ|εὸς ἔμφρων Le Bas-Waddington : καὶ κλ]|ε̣ος ἔρ̣γων Peek[1]. Dans la seconde édition qu'il donne de l'inscription, il lit la fin de cette ligne comme Le Bas-Waddington.

L. 8 : οἰκτρὰ {δὲ} la particule δέ est ici de trop métriquement et syntaxiquement.

L. 10-11 : τραφεὶ|{ι}ς le iôta surnuméraire est peut-être dû au saut de ligne.

L. 12-13 : ἔλ̣ε̣|ι̣πε δόμο⟨ι⟩ς Le Bas-Waddington, suivi par Peek[2] : ἐφε̣|ῦρε δόμος Peek[1].

L. 16 : λυγ{υ}ρὸν erreur d'inattention du lapicide, faute d'orthographe ou une prononciation fautive. La restitution de λυγρὸν s'impose.

L. 17 : μ̣όρ̣ο̣ν̣ Kaibel et Peek, peut-être faut-il lire γόον ?

Traduction :

[…] moi que la sagesse, le talent poétique et la divinité bienveillante accompagnaient. Alors que j'étais âgé de trois fois sept années, la Moire m'a fait périr de maladie. C'est mon malheur et non mon mariage qu'ont célébré ma mère Chrysion, accablée, accompagnée de mon père Ôphélimos. La fierté que mes parents et mes chers frères avaient conçue a péri et elle a laissé un lamentable deuil chez moi. Contente-toi, Moire, d'un jeune défunt, épargne mes deux frères et tiens la cruelle fatalité loin de mes parents.

L'épigramme est composée en distiques élégiaques, dont la scansion ne présente pas d'irrégularité. Seule une élision doit être pratiquée : epsilon de δὲ devant oméga de ὤλε[σ]ε.

La langue de l'épigramme est marquée par l'influence de la langue de la poésie épique, dont on retrouve les principales caractéristiques : fermeture de /a:/ ancien à /ε:/, à l'exception de la forme οἰκτρὰ (v. 4) ; le maintien des hiatus /eo/, constatée dans les formes verbales à l'impératif, ἄρκεο (v. 7) et φείδεο (v. 8) ; emploi de la désinence -αισι de datif pluriel, ainsi γενέταισι (v. 5). Concernant le maintien de /a:/ ancien dans l'adjectif οἰκτρὰ, on pourrait supposer qu'il s'agit là d'un cas de limitation, tel que l'exige l'usage du dialecte attique.

Cependant, c'est bien le traitement ionien que nous observons dans le substantif σοφίη (v. 1). Il faut donc justifier autrement le maintien de /a:/ ancien dans οἰκτρὰ. Le défunt est un jeune homme mort dans la fleur de l'âge, non marié ; la perte absurde d'un être si jeune a incité l'auteur à décrire avec particulièrement d'attention la souffrance des parents, notamment la souffrance de la mère. Cette dernière est mise en exergue par la place du substantif [μή]τ[η]ρ à la fin du vers 3 et le rejet de l'adjectif qui qualifie ce substantif οἰκτρὰ. Le maintien d'une forme dialectale dorienne peut constituer un procédé littéraire, au même titre que le rejet, pour donner au passant lisant l'épigramme une peinture plus vive de la douleur de cette mère.

L'épigramme est, comme nous l'avons dit plus haut, dédiée à un jeune homme mort dans la fleur de l'âge, avant d'avoir connu le mariage. Comme souvent dans les épigrammes dédiées à de jeunes défunts, la jeunesse du défunt est évoquée à de nombreuses reprises dans le poème. Tout d'abord, l'âge de ce dernier nous est indiqué[220] : il avait vingt et un ans à sa mort. Ensuite, la jeunesse du défunt est également directement signalée par l'évocation du mariage qui n'a pas eu lieu, autre τόπος des épigrammes dédiées à des ἄωροι. Les parents du défunt n'allument pas de torches pour le mariage de leur enfant mais pour le mener à la tombe. Cette procession paradoxale est exprimée par le verbe δαδουχέω, verbe rare signifiant ici « célébrer »[221]. Enfin, dans la prière finale adressée à la Moire, le défunt souligne lui-même sa jeunesse en employant l'expression θανόντι νέῳ. Le défunt est mort de maladie, νόσωι (v. 2), mais l'épigramme ne nous donne pas davantage d'informations concernant le mal qui l'a terrassé.

Dès les premiers vers de l'épigramme, l'auteur procède à l'éloge des qualités intellectuelles du défunt, marquées notamment par une « σοφίη » en relation avec la divinité et notamment les Muses, Μοῦσα. Était-il musicien, poète ? Impossible de rien affirmer en se fondant sur si peu d'indications, mais l'évocation de la Muse suggère néanmoins qu'il présentait des dispositions particulières pour les arts. Son talent faisait également la fierté de ses parents si l'on en croit le cinquième vers de l'épigramme, avec la mention de la gloire, de l'honneur[222] qu'en tirait ses proches parents : κόσμος γὰρ γενέταισι τραφεὶ|{ι}ς φιλίοις τε συναίμοις. Cependant, ce motif peut n'être qu'une variation du τόπος de l'espoir déçu de parents ayant perdu leur enfant dans la fleur de l'âge, espoir qui cède la place à la douleur qui envahit toute la maisonnée, γοερὸν πένθος ἔλ̣ε̣|ι̣πε δόμο⟨ι⟩ς.

Les deux derniers vers de l'épigramme constituent une prière propitiatoire que le défunt adresse à la Moire. Sa prière contient trois souhaits, marqués par l'emploi de trois impératifs : ἄρκεο, φείδεο et enfin ἄπειργε. Chacun des trois impératifs a pour sujet la Moire, mais chacun concerne un membre différent de la maisonnée. Le premier impératif concerne le défunt lui-même : « que la Moire se contente de son trépas » ; le second a pour objet les frères du défunt ; le troisième enfin concerne ses parents : que la Moire tienne loin d'eux d'autres malheurs.

---

[220] cf. note 86 où sont rappelées les caractéristiques des épigrammes dédiées à des ἄωροι qu'A.-M Vérilhac a relevées.

[221] Le sens « célébrer » de δαδουχέω, qui signifie littéralement « porter une torche » est signalé par *LSJ*, *s. v.* δαδουχέω.

[222] L'emploi du substantif κόσμος dans l'acception « honneur, gloire, fierté » est bien attesté en grec. Par exemple, Thucydide, I, 5, mentionnant la fierté que certaines populations grecques, depuis la plus haute antiquité, tirent de la piraterie : οἷς κόσμος καλῶς τοῦτο δρᾶν (« chez qui c'est une fierté que d'y exceller »).

II-1.4.3.

Épictésis

Le monument d'Épictésis est une stèle avec relief, « représentant, apprend-on par Le Bas-Waddinton, un enfant tenant dans la gauche un objet inconnu, peut-être une grappe de raisin, et de la droite une couronne vers laquelle saute un chien. »

L'inscription date du Ier siècle de notre ère selon Kaibel et W. Peek. Leur datation est suivie par les autres éditeurs.

Édit : F. Jacobs, *Anthologia graeca*, vol. XIII, p. 808-809, n. 57 ; A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3741 ; *LBW* 1163 ; Kaibel 346 ; *GVI* 1236 ; T. Corsten, *IK*, vol. XXIX, n. 80.

1-2	vers 1	Σπεῖσον ἐμοὶ δακρύων | ὀλίγον, ξένε, καί μ' ἐλέησον |
3-4	vers 2	νηπίαχον κούρην ἐν χθονὶ | κρυπτομένην·
4-6	vers 3	τέτρατόν | ἐστι δ' ἐμοὶ ζωῆς ἔτος· | ἣ ⟨μ'⟩ ἀνέθρεψεν
6-8	vers 4	θάψεν | Ἐπίκτησιν τοὔνομα | κληζομένην

Comm. épigr. :

L. 2 : καί μ' ἐλέησον Le Bas-Waddington, Corsten, Stauber-Merkelbach ; κἄμ' ἐλέησον Boeckh, Kaibel, Peek.

L. 6 : la pierre porte ἣ{ν}. ἥ μ' ἀνέθρεψεν Jacobs : ἣ δ' ἀνέθρεψεν Boeckh, correction acceptée par tous les éditeurs.

Traduction :

Verse pour moi quelques larmes, étranger, et aie pitié de moi, très jeune enfant dans la terre ensevelie : c'est ma quatrième année de vie. Celle qui m'a nourrie m'a rendu les honneurs funèbres, Épictésis est le nom qu'elle me donna.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques, dont la scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme correspond sous tous les rapports aux canons de la langue épique : /a:/ anciens fermés en /ε:/ : κούρην (v. 2) ; ζωῆς, ἣ (v. 3) ; κληζομένην (v. 4) ; les allongements compensatoires sont pratiqués selon les besoins du mètre : ainsi dans ξένε (v. 1) l'allongement compensatoire n'est pas pratiqué, tandis qu'il l'est dans le substantif κούρην (v. 2) ; l'augment paraît lui aussi être employé selon les exigences métriques : θάψεν (v. 4) ne comporte pas l'augment car le vers ne peut commencer par une syllabe brève, en revanche dans le vers précédent, là où l'emploi de l'augment n'a aucune incidence sur la métrique, l'auteur a choisi une forme verbale augmentée, ἀνέθρεψεν.

La défunte, qui prend la parole dans cette épigramme, commence par inviter le passant à la prendre en pitié au moyen de deux impératifs aoristes : σπεῖσον et ἐλέησον. Le deuxième vers et le premier hémistiche du troisième justifie la demande inhabituelle du premier vers : la défunte est une jeune enfant de quatre ans. Le statut d'ἄωρος de la défunte justifie la dimension pathétique du premier vers de l'épigramme. Le rejet du nom de la défunte à la fin du poème participe également à la tonalité pathétique, puisque tout ce qui précède la révélation du nom de la défunte met l'accent sur sa jeunesse et le malheur de mourir si jeune : l'appel au passant à prendre en pitié son sort, l'emploi de l'adjectif νηπίαχον et enfin au troisième vers l'âge de la défunte τέταρτον […] ἔτος.

Comment expliquer cependant que la défunte ne donne pas aux passants le nom de ses parents, laissant ainsi son identité parcellement indiquée ? Seul le pronom relatif ἣ indique la présence d'un parent de la défunte : s'agit-il de sa mère, d'une femme l'ayant adoptée ou au service de laquelle elle était soumise ? Il est à signaler qu'il est rare que les épigrammes dédiées à des ἄωροι ne nomment pas les parents ou, à tout le moins, n'évoquent leur souffrance d'avoir perdu un jeune enfant.

II-1.5.1.

Sôsylos et Théodotos

Base de marbre, retrouvée dans la maison de Korucu Oğlu Mehmet. Dimensions : h. 0,95 m ; l. 0,46 m ; ép. 0,49 m ; h. des lettres 0,03 m.

Selon W. Peek, l'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. Les éléments paléographiques (cf. *Comm. épigr.*), que l'on peut examiner grâce à la photographie éditée par F. K. Dörner, permettent de confirmer cette datation.

Édit : F. K. Dörner, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien*, n. 110 avec photographie Pl. 39 et F. K. Dörner, *TAM*, vol. IV-1, n. 211 ; L. Robert, *Op. Min.* I, p. 389 ; *GVI* 364 ; *SGOst*, vol. II, 09/06/11.

Comm. : sur le sens de ἐν ψήφῳ, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1979, n. 556.

1-3	vers 1	Ἐνθαῦτα κεῖ|τε πολλὰ μοχθήσας | ἀνὴρ
3-5	vers 2	γεωργικῆς | ἔνπιρος καὶ ἐν | ψήφῳ σοφός. |
6-9		Σωσύλος καὶ | Θεόδοτος οἱ Σί|ου καὶ Πρόκλας, | χαίρετε.

Comm. épigr. :

Les epsilons et sigmas sont angulaires ; les thêtas sont traversés de part en part d'une haste horizontale ; les hastes horizontales de la lettre pi dépassent légèrement les hastes verticales sur lesquelles elles reposent ; oméga est à pont ; la lettre phi possède une haste verticale qui dépasse largement le diamètre de son cercle.

Traduction :

Ci-gît un homme qui s'est donné mille peines, agriculteur expérimenté et sage dans ses votes.

Sosylos et Théodotos, fils de S(é)ios et Prokla, salut !

L'épigramme est composée de deux trimètres iambiques, qui ont la particularité d'être tous des deux ischiorrogiques, c'est-à-dire que le cinquième pied est formé par un spondée. Dans le second vers, la diphtongue de καὶ s'élide devant epsilon de la préposition ἐν. La scansion des deux vers est la suivante :

– – | ⏑ – | ⏑ || – | ⏑ || – | – – | ⏑ –

⏑ – | ⏑ – | – – | – || – | – – | ⏑ ⏑

Malgré sa brièveté, l'épigramme présente quelques faits notables, notamment concernant les graphies. Tout d'abord, dans la forme verbale κεῖτε (v. 1), on remarque la graphie E pour noter la diphtongue AI de la désinence -ται de troisième personne du singulier. Ensuite, la graphie N, pour noter la nasale bilabiale M, devant l'occlusive sourde labiale Π dans l'adjectif ἔνπιρος (v. 2). Enfin, la graphie I pour noter /e:/ dans l'anthroponyme Σίου et dans l'adjectif ἔνπιρος (v. 2).

Il est remarquable que cette épigramme soit dédiée à un homme au statut social humble, puisqu'il était vraisemblablement agriculteur, si l'on en croit l'expression γεωργικῆς ἔνπιρος (à moins qu'il ne s'agisse d'un propriétaire terrien ?). Il n'y a pas d'autre exemple d'épigramme dédiée à un homme travaillant la terre dans le présent corpus. Il faut également noter que le statut du défunt ne l'empêchait pas de participer à la vie civique de sa cité, puisque le second hémistiche du second vers fait l'éloge de la sagesse de ses décisions. Le statut social humble du défunt peut expliquer et les quelques particularités graphiques que nous avons relevées plus haut et la brièveté du poème, les moyens d'un agriculteur ne permettant pas de commander un poème fort long.

II-1.5.2.

Fragment d'épigramme

Fragment de pierre appartenant, suppose-t-on, à un sarcophage, retrouvé à Nicomédie. Les dimensions de la pierre ne nous sont pas connues.

Aucune date n'est proposée pour cette inscription, sinon Peek qui suggère de la dater du Ier siècle ap. J.-Chr. mais sans justification.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3790, d'après Pococke ; *Kaibel* 349 ; *GVI* 1730 ; F. K. Dörner, *TAM*, vol. IV-1, n. 323 ; *SGOst*, vol. II, 09/06/94.

1 Ἑκτόρεον τύμβον ὃν ἐθαύμασε θεῖος Ὅμηρος

— — — — — — — — — —

Comm. épigr :

L. 1 : ON sur la pierre : [τ]ὸν Boeckh : μὲν Wilamowitz. La conjecture de Wilamowitz respecte la correction de la syntaxe, car celle de Boeckh est difficile à justifier, à moins de considérer que l'article [τ]ὸν assume la même fonction qu'un pronom relatif. Du point de vue métrique, l'aspiration du pronom relatif ὃν peut faire position, tout comme sa position après la coupe trihémimère, et ainsi allonger la dernière syllabe de τύμϐον.

Traduction :

Le tombeau d'Hector qu'a rendu admirable le divin Homère […]

L'épigramme, qui se réduit à un unique hexamètre dactylique, ne présente pas de faits de langue notables. Elle présente néanmoins un intérêt littéraire car l'inspiration homérique de la poésie funéraire est ici explicitement exprimée, d'une part par l'emploi du mètre épique, l'hexamètre dactylique, mais aussi par l'évocation d'Homère. On peut émettre l'hypothèse que l'éloge du défunt auquel est dédiée cette épitaphe reposait notamment sur la comparaison non seulement du monument funéraire du défunt avec celui d'Hector, mais aussi de ses qualités avec celles que présentent les héros des épopées d'Homère. La comparaison avec les héros d'Homère, et notamment de l'*Iliade* suggérée par la présence d'Hector, peut être un indice invitant à supposer que le défunt aurait péri au combat. Il est des parallèles dans le présent corpus d'épigrammes funéraires dédiées à des hommes qui, parce qu'il sont tombés au combat, sont comparés à des héros épiques. L'épigramme I.13.25., dédiée à Leukios, dont la langue est fortement marquée par l'influence de la poésie épique, compare également le défunt au héros troyen Hector.

II-1.6.1.

Un maître-tisserand répondant au surnom de Myrmex

Bloc de marbre bleuté retrouvé au sud-ouest du village de Camasa-Türbesi. L'inscription est très difficile à lire. Dimensions : h. 0,26 m ; l. 0,66 m ; h. des lettres 0,01 et 0,015 m.

L'inscription semble dater du Ier siècle av. ou du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après la graphie des datifs avec iota adscrit.

Édit. A. M. Schneider, *Die römischen und byzantinischen Denkmäler von Iznik-Nicaea*, p. 25-26, n. 14, avec relecture et suggestions de J. Keil et fac-similé ; *GVI* 1407 et *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, p. 37-38, n. 21 d'après une photographie transmise par W.

Koenigs (d'où *SEG*, vol. XXX, n. 1429) ; S. Şahin, *IK*, vol. IX, n. 103 ; *SGOst*, vol. II, 09/05/11.

Comm. : sur les restitutions apportées au texte, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.* vol. LIX (1946), n. 189 et *Bull. épigr.*, vol. XCV (1982), n. 406.

1 [Κού]φη σοῦ χθὼν ἥδε σ' ἔχο[ι καὶ τὠστέα κ ?]ε[ύ]θοι,
2 [Μ]ύρμηξ, [ἰ]στῶνος προστάτα καλλιπέπλου·
3 [τᾶ]ι τέχναι γὰρ ἔφυς, ΗΡΜΟΝΔΩΣ, ἔξοχον ἄλλων,
4 καὶ δόκιμος βιοτᾶι καὶ φρενὶ πιστότατος·
5 [οὔ] σε μάταν Μύρμηκος [ἐπ]ώνυμος ἔφρασαν [ἄ]ν[δρες].
6 [.]Ω̣ΣΑ[.]Π̣Α̣ΓΑΕ[.]Χ[---]

Comm. épigr. :

L. 1 : restitutions de Peek.

L. 2 : Restitution du premier éditeur, assurée par la suite de l'épigramme. À la fin de la ligne : καλλιπέπλου Peek. C'est ce mot que porte la copie de Schneider, ce dernier retranscrit cependant Καλλιπίδου, faisant du mot le nom du défunt.

L. 3 : ΗΡΜΟΝΔΩΣ lit-on sur la pierre. Serait-ce le nom du défunt ? W. Peek, *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, suggère de retranscrire Ηρμονδως, prénom égyptien.

L. 5 : [οὔ] J. Keil, restitution imposée par le sens du vers : « ce n'est pas pour rien que l'on te surnomme etc… »

L. 6 : [.]Ω̣ΣΑ[.]Π̣Α̣ΓΑΕ[.]Χ sont les restes de la sixième ligne que Peek parvient à lire sur la photographie de W. Koenigs.

Traduction :

Que légère soit cette terre qui te retient et [recouvre tes ossements], Murmex, éminent tisseur de robes sublimes ; par ton art, Hermondôs (?), tu surpassas les autres, tu étais estimé pour ton genre de vie, toi dont le caractère était des plus loyaux. Ce n'est pas en vain que le surnom de Murmex te fut donné par les hommes […].

Le mètre employé pour l'épigramme est le distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente un mélange de traits ioniens-attiques et doriens. Les formes présentant le maintien de /a:/ ancien (τέχναι (v. 3) ; βιοτᾶι (v. 4) ; μάταν (v. 5)), côtoient les formes où /a:/est passé à /ε:/ ([Κού]φη, ἥδε (v. 1) ; [Μ]ύρμηξ (v.2) ; μύρμηκος (v. 5)). Il faut signaler que les formes avec /ε:/ issu de /a:/ ancien du premier sont employés dans un vers

qui est pour ainsi dire formulaire dans les épigrammes funéraires, qui par ailleurs est une adaptation d'un vers d'Euripide[223] : « que la terre te soit légère ».

Le défunt, tisserand de talent, était surnommé de son vivant Μύρμηξ. D'après L. Robert, Μύρμηξ est un surnom révélant le caractère laborieux du défunt. Ajoutons qu'il existe une espèce de fourmi tisserande, établissant ainsi un lien direct avec le métier qu'exerçait le défunt de son vivant. Le caractère laborieux du défunt est exprimé dans l'épigramme par la reconnaissance qu'il a obtenue de son vivant par l'exercice de son art : προστάτα (v. 1) ; [τᾶ]ι τέχναι γὰρ ἔφυς […] ἔξοχον ἄλλων (v. 2). Ces éloges signalent le talent du défunt dans son métier. Quant à ce qui pourrait être, selon W. Peek, le véritable nom du défunt, ΗΡΜΟΝΔΩΣ, aucun nom de ce type n'est enregistré dans *LGPN*.

II-1.6.2.

Géminus

Stèle de marbre avec relief et *tabula ansata*, retrouvée dans le mur de la mosquée du village Yakacik. L'inscription est gravée dans un encadrement à la forme d'un cartouche à queue d'aronde ; en-dessous du cartouche se trouve gravée à l'extrémité gauche et à l'extrémité droite de la stèle une tête de bœuf. Entre ces deux têtes, dans le cœur d'un triangle dont le sommet est fiché dans le centre du cartouche, sont gravées deux instruments de musique. Dimensions : h. 0,55 m ; l. 0,80 ; h. des lettres 0,02 m.

Concernant la date du monument : l'inscription s'achève par la mention d'une année : ἔτους γι΄, s'il s'agit là d'une date, il faut considérer, comme S. Şahin, que l'inscription date du Ier ou IIe siècle de notre ère (« Die Inschrift ist im 13/ Regierungsjahr eines römischen Kaisers wohl des 2. Jhdts, n. Chr. aufgesetzt » dit S. Şahin). Mais ne peut-on pas penser, comme A.-M. Vérilhac, que cette date est en fait l'âge de Géminus ? Si tel est le cas, pour dater l'inscription il nous faut nous fonder sur les données paléographiques et architecturales. L'écriture correspond à ce que l'on constate au Ier ou IIe siècle de notre ère.

Édit : G. Mendel, *BCH*, vol. XXIV (1900), p. 411-412, n. 102 ; *GVI* 1195 et *Grabgedichte* 259 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 181 ; S. Şahin, *IK*, vol. X, n. 1366 avec photographie du monument, Pl. XV ; *SGOst*, vol. II, 09/05/33, publie la photographie du monument publié par S. Şahin.

1-2	vers 1	Τί κλαίεις με, πάτερ ; θνητοῖς | βαρύς ἐστιν ὁ δαίμων·
2-3	vers 2	ζῶν δὲ λάθου· | ὄφελος δ' οὔκετι σοι ἔσομαι. |
4		Ἔτους γι΄, Γέμινος Γεμινίου.

---

[223] Euripide, *Alceste*, v. 463-464 : « κούφα σοι / χθὼν ἐπάνωθε πέσοι, γύναι ».

Comm. épigr. :

Les lettres sont belles, anguleuses, fort régulières dans l'ensemble. Les alphas ont une haste horizontale brisée ; les omégas, thêtas et omicrons sont de taille identique aux autres lettres ; les sigmas sont à quatre branches à l'exception du sigma de ἔτους qui est lunaire — il est de taille inférieure aux autres lettres et l'espace le séparant des lettres qui l'entourent est moindre qu'ailleurs dans l'épigramme : le lapicide aurait-il oublié de le graver ? Aurait-il été contraint, en raison de l'ampleur qu'il a donné à l'upsilon qui précède et de l'espace restant, de diminuer la taille de ce sigma ?

Traduction :

Pourquoi me pleurer, père ? pour les mortels, la divinité est implacable ; vis et oublie ; je ne te serai plus d'aucun secours.

Géminus fils de Géminius, âgé de treize ans.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque.

L'inscription est bien davantage une consolation adressée au père de Géminus qu'à proprement parler une épigramme funéraire qui serait dédiée au jeune défunt de treize ans. Le fatalisme dont elle fait état dépasse tout ce que l'on peut trouver dans les autres épigrammes. La question rhétorique du premier vers τί κλαίεις ; ainsi que la sentence qui suit θνητοῖς | βαρύς ἐστιν ὁ δαίμων sont des τόποι du genre. En revanche, l'exhortation du deuxième vers, ζῶν δὲ λάθου, est inédite dans l'ensemble du présent corpus. La pointe finale, ὄφελος δ' οὔκετι σοι ἔσομαι, qui marque le comble du pathétique de la pièce, est sans doute une référence à l'impossibilité pour le défunt d'assurer le devoir de la γηροκομία à l'égard de son père, motif qui est fréquent dans les épitaphes d'enfants[224].

II-1.6.3.

Italos

Stèle de marbre avec fronton et acrotères. Dans le tympan est représentée une tête de Méduse. Au-dessus des rampants sont sculptées des rosaces. Le fronton est soutenu par deux colonnes, entre lesquelles se trouve une niche où est gravée l'épigramme funéraire. Dimensions : h. 1,27 m ; l. 0,82 m ; ép. 0,21 m ; h. des lettres 0,013-0,018 m.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : Ş. Şahin, *IK*, vol. VII, n. 12 avec photographie Pl. XII et *IK*, vol. IX, n. 192 (*SGOst*, vol. II, 09/05/13).

[224] La γηροκομία comme responsabilité de l'enfant mâle de la maisonnée est par exemple mentionnée dans l'épigramme I.17.2.

1-2	vers 1	᾽Ενθάδε γηράσαντ᾽ ᾽Ιταλὸν | κατέθαψε δακρύσας |
3-4	vers 2	οἰκονόμον πιστὸν | Χρῆστος ἀποφθίμενον· |
5-6	vers 3	ἀντ᾽ ἀγαθοῦ δὲ βίου καὶ | δουλοσύνης φιλοεργοῦ |
7-8	vers 4	τὴν ὁσίαν αὐτῷ | τήνδ᾽ ἀπέτεισε χάριν.

Traduction :

Ici, Chrestos a enseveli dans les larmes la dépouille d'Italos, qui avait un âge avancé, son fidèle intendant. Pour l'honnêteté de son existence et sa servitude industrieuse, il lui a accordé cette pieuse grâce.

L'épigramme est composée de deux distiques dont la scansion est parfaitement correcte.

L'épigramme est adressée domestique de Chrestos. L'ensevelissement de la dépouille de l'intendant est considéré comme un acte de piété dans le dernier vers de l'épigramme, τὴν ὁσίαν αὐτῷ | τήνδ᾽ ἀπέτεισε χάριν, obtenue grâce à son mérite. L'emploi du verbe ἀπέτεισε indique également le lien, pour ainsi dire commercial, qui unissait le maître au domestique : Italos est payé en retour de ses bons services par l'accès à une inhumation selon les usages. Le statut social d'Italos et les fonctions qu'il occupait auprès de Chrestos orientent l'éloge qui lui est adressé. En effet, ce dernier est centré sur ses qualités en tant qu'intendant : il était loyal à son maître, πιστὸν, et était laborieux, δουλοσύνης φιλοεργοῦ. Les qualités morales d'Italos passent très largement au second plan, en n'étant suggérées que de manière très succincte et vague par la seule expression ἀντ᾽ ἀγαθοῦ δὲ βίου.

II-1.6.4.

Le médecin Hédys

Inscription sur une petite stèle ronde trouvée à Kava Kein Köyü et copiée par J. Covel à la fin du XVIIe siècle. La pierre est aujourd'hui conservée au musée d'Iznik.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek. Stauber et Merkelbach indiquent seulement la mention « Kaiserzeit ».

Édit : J. Oehler, *Janus*, vol. IV (1909), p. 4 ; L. Robert, *Hellenica*, vol. II, p. 103-104 comme Oehler (dont il ignore l'édition), publie le texte d'après des notes non publiées du voyageur J. Covel conservées au British Museum (*GVI* 1749 ; *SGOst*, vol. II, 09/05/12 ; *Samama* 306) ; S. Şahin, *IK*, vol. IX, n. 175, ne publie qu'une traduction en turc.

1-2	vers 1	Πῦρ μὲν σάρκας ἔκαυσε | τὰ δ᾽ ὀστέα ἐνθάδ᾽ ἔνεστιν |
3-4	vers 2	᾽Ηδύος ἰατροῦ πολλὴν | γαῖαν κατιδόντος |
5-6	vers 3	ὠκεανοῦ τε ῥοὰς | καὶ τέρματα ἠπείροιο |
7-8	vers 4	Εὐρώπης Λιβύης τ᾽ | ἠδ᾽ Ἀσίας μεγάλης. |

9-10	vers 5	Καὶ τὰ μὲν οὔ⟨τ⟩ω πάντα | ταλαιπώρως τετέλεσται, |
11-12	vers 6	τέκνα δὲ οὐκ ἐγένονθ' | Ἡδύος [οὐδ]αμόθι. |

Comm. épigr. :

L. 9 : la pierre porte ΟΥΠ. La correction est suggérée par Kaibel à Oehler.

L. 12 : [οὐδ]αμόθι Oehler : [οὐδ]αμόθ[εν] L. Robert qui signale que « la copie indique après le thêta une barre droite ».

Traduction :

Le feu a consumé ses chairs, et ses ossements se trouvent ici, Hédys, médecin qui a vu de nombreux pays, les cours de l'océan et les confins de la terre : l'Europe, la Libye et la vaste Asie. Ainsi tout s'achève-t-il misérablement, Hédys n'a eu d'enfant nulle part.

L'épigramme présente un mélange de plusieurs schémas métriques différents. Les deux premiers vers sont des hexamètres dactyliques et les quatre vers suivants forment deux distiques élégiaques. Dans le dernier vers, epsilon de la particule δὲ s'élide devant omicron de la négation οὐκ.

La langue de l'épigramme ne présente pas de faits notables, si ce n'est le génitif homérique -οιο dans le substantif ἠπείροιο (v. 3).

Le premier vers de l'épigramme est intéressant de par sa polysémie. D'une part, ce vers évoque de manière fort explicite l'incinération du corps du défunt, à travers l'expression πῦρ μὲν σάρκας ἔκαυσε, puis l'inhumation de ses ossements. Le corps d'Hédys aurait été placé sur le bûcher avant que ses cendres ne fussent placées dans la tombe. L'expression πῦρ σάρκας ἔκαυσε pourrait aussi évoquer les causes de la mort d'Hédys : le substantif πῦρ peut en effet désigner la fièvre[225]. Hédys aurait donc d'abord ressenti les atteintes de la fièvre, en serait mort, puis sa dépouille aurait été ensevelie. L'emploi de πῦρ pourrait être un mot d'esprit que s'est permis l'auteur de l'épigramme rappelant l'art pratiqué par le défunt, la médecine, puisque d'après les éléments concernant la vie d'Hédys, nous savons qu'il était un médecin ambulant qui, tel Ulysse, a vu beaucoup de pays, « πολλὴν γαῖαν κατιδόντος ».

II-1.7.1.

Épigramme d'un homme pour son frère

Nous ne disposons d'aucun renseignement sur la pierre. L'épigramme est extrêmement lacunaire, chaque vers est amputé de sa première moitié.

[225] Πῦρ désigne la fièvre par exemple dans Callimaque, *Αἴτια*, IV, 17 : ἑπτὰ τεταρταίῳ μῆνας ἔκαμνε πυρί (« durant sept mois il souffrit d'une fièvre quarte »).

La date de l'inscription n'est pas déterminée.

Édit : W. Peek, *AM*, vol. LVI (1931), n. 20, p. 133 ; Ad. Wilhelm, *Kleine Shriften*, vol. I-3, p. 73 ; *GVI* 260 ; *SGOst*, vol. II, 10/01/03.

Comm. : sur les différentes restitutions proposées par W. Peek et Ad. Wilhelm, cf. L. Robert, *Op. Min.* III, p. 1649 ; sur la provenance de la pierre, cf. L. Robert, *Op. Min.* III, p. 1659.

1 [– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ἀ]γχιάλου πέλας ἀκτῆς
2 [– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –] σῆμ' ἐπόνησα τόδε,
3 [– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – στερ?]ξας, ξένε, πλὴν ὁμαδέλφου,
4 [ὅς μοι ἔγεντ' ἰδί]ας ἡδύτερος κραδίης·
5 [ζωιὴν ὥς ποτε κοιν]ὴν ἔσχομεν, εἷς πάλιν ἡμᾶς
6 [κοινὸς ἀποφθιμέ]νους τύμβος ἀπεκδέχεται.

Comm. épigr :

Les restitutions sont d'Ad. Wilhelm ; elles ne sont données qu'*exempli gratia*. W. Peek restitue lui aussi l'ensemble de l'épigramme.

L. 1 : [Δημοδίκῳ Πολύθέρσης ἀ]γ[χ]ιάλου Ad. Wilhelm.

L. 2 : [αὐτοκασιγνήτῳ] Ad. Wilhelm : [ταῖς ἰδίαις παλάμαις] Peek.

L. 3 : [οὐδένα ἐπιχθονίων στέρ]ξας Ad. Wilhelm : [μηδένα μὲν τόσσον στέρ]ξας Peek[1]. Wilhelm et Peek lisaient tous deux un Ξ immédiatement après la lacune, cependant, et de manière surprenante, dans son édition *Griechische Vers-Inschriften*, Peek ne lit plus cette lettre, il retranscrit alors : [οὐδενὶ χωρὶς μου νεὶμ]ας. Il ne justifie nulle part la disparition de Ξ.

Traduction :

… proche des rives de la mer… j'ai bâti le tombeau que voici pour l'amour de (?), nul autre que mon propre frère, qui m'était plus cher que mon propre cœur. De même que nous vivions ensemble, c'est aussi une tombe commune qui reçoit nos dépouilles.

Malgré les lacunes de l'épigramme, ce qu'il reste des vers permet de supposer que le mètre employé est le distique élégiaque.

L'épigramme est dédiée à deux frères, dont les noms ont disparu dans les lacunes du texte, ensevelis sous la même tombe. Les deux frères n'ont pas trouvé la mort ensemble, puisque c'est l'un des deux qui prend la parole dans l'épigramme pour signaler qu'il a lui-même fait bâtir un tombeau au bord de la mer pour son frère. L'emplacement du tombeau est peut-être une indication sur les causes de la mort du frère défunt : aurait-il péri en pleine mer, lors d'un naufrage ? Le monument funéraire bâti par le narrateur pour son frère et pour lui-même, est désigné par le nom τύμβος (v. 6). Il s'agit d'un monument destiné à accueillir deux corps, mais contrairement à ce qu'on lit dans l'inscription II-1.3.3., le monument n'est pas qualifié de δίσωμος.

II-2. Paphlagonie

II-2. Paphlagonie

Inscriptions par cité :

1. Phazémonitide

II-2.1.1. Firmus

2. Sinope

II-2.2.1. La fille d'un Carien du nom de Nadys
II-2.2.2. Eukléidès
II-2.2.3. Lysagoras
II-2.2.4. Saïtta, prêtresse de Leucothéa

3. Sora

II-2.3.1. Alexandros. Hiérôn

Carte de la Paphlagonie

II-2.1.1.

Firmus

Aucune description de la pierre. Le seul renseignement concernant la forme du monument et de l'inscription est donné par F. Cumont qui édite un fac-similé de l'inscription.

L'inscription date d'époque impériale selon Merkelbach et Stauber, d'après l'origine latine du prénom du défunt. Elle date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. pour W. Peek.

Édit : F. Cumont, *Studia Pontica*, III, n. 57a avec fac-similé ; *GVI* 526 ; *SGOst*, vol. II, 11/05/03.

1-3	vers 1	Τὸν λανπρ|ὸν ἐν ζωοῖσι Νη|ρέως γόνον
3-5	vers 2	Φίρ|μον κα̣λύπτ̣ι τυτ⟨θ⟩|ὸν ἠρίον τό[δ]ε. |
6		Ἐτῶν κζ΄

Comm. épigr. :

L. 4 : κα̣λύπτ̣ι τυτ⟨θ⟩|ὸν Peek et Merkelbach : κ[α]λύπτ[ε]ι τυτ[θ]ὸν Cumont.

Traduction :

Illustre parmi les hommes, le fils de Néreus, Firmus, est caché sous ce petit tertre.
Il avait vingt-sept ans.

L'épigramme est composée de deux trimètres iambiques. Leur scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme présente quelques faits de graphie intéressants : N note la nasale bilabiale M devant l'occlusive labiale sourde Π dans l'adjectif λανπρὸν (v. 1) ; I note la voyelle /e:/, graphiée EI d'ordinaire, dans la forme verbale κα̣λύπτ̣ι (v. 2). Dernier fait de graphie, la transcription du nom latin du défunt, Φίρμον (v. 2), où l'équivalence entre Φ du grec et F du latin illustre l'évolution en fricative d'une ancienne labiale aspirée. Du point de vue morphologique, il faut signaler l'emploi de la désinence -οισι pour le datif pluriel ζωοῖσι (v. 1).

Le monument funéraire est désigné par le nom ἠρίον[226] (v. 2), qui est d'un emploi rare dans les épigrammes du présent corpus. On ne trouve ce substantif qu'en Asie Mineure, à l'exception d'une occurrence en Égypte, dans les inscriptions II-2.3.1. ; II-10.4.2. ; pour l'Égypte : III.11.2. On trouve également une occurrence de ce substantif au pluriel, ἠρία, dans l'inscription II-7.15.2.

[226] Pour l'étymologie de ce substantif, cf. *DELG*, *s. v.* ἠρίον : « Tiré de ἔρα « terre » par les Anciens (Harp.) ce qui risque d'être une étymologie populaire. Le témoignage de *Il.* 23, 126 μέγα ἠρίον fait croire qu'il y a eu un digamma initial. Dans ces conditions on rapproche des mots germaniques […] Frisk admet pour ces mots un rapport avec le verbe got. *warjan* (all. *wehren*) « défendre, protéger » etc. » Si l'on en croit l'étymologie donné par Chantraine et la proposition de Frisk, le ἠρίον représente l'espace ancré dans la terre servant à protéger la dépouille du défunt.

II-2.2.1.

La fille d'un Carien du nom de Nadys

La pierre est décrite par Hansen, il ne manque que les dimensions : « pyramis parvula marmorea, cuius latus A habet anaglyphon (quod æque ac litteratura satis rude est) repræsentans duas mulieres (virgines), alteram stantem, alteram sedentem, ca. 475-450 (Clairmont assentientibus Hiller et Pfuhl & Möbius), Sinopæ reperta, nunc Constantinopoli in Mus. (n.3868). — Pars tituli in latere A incisa supra anaglyphon exstat ».

L'inscription date donc selon Hiller, Pfuhl et Möbius de la première moitié du Ve siècle av. J.-Chr.

Édit : *GVI* 1960a ; Ch. W. Clairmont, *Gravestone and Epigram*, n. 10 avec photographie des trois faces de la pyramide ; Pfuhl-Möbius 22 ; *CEG* I 174 ; J. Nollé, *IK*, vol. LXIV, n. 79.

(A)	1		Τόδε |
	2		σῆμα |
	3		θυγα-|
	4		-τρὸς |
	5		Νάδυος |
	6		τὸ Καρός ἠμί.
(B)	1-4	vers 1	Παρι|ὼν στῆ|θί τε κἀ|ποίκτιρον· |
	5-7	vers 2	στήλη καὶ τό|δε σῆμα θυ|γατρός,
	7-9	vers 3	ἣ προ|λιπὸσ' ἥβης ἄν|θος
	9-11	vers 4	πατρόθε|ν ὤλετο μονο|γενής.
(C)	1-4	vers 1	Παριὼν | [σ]τῆθί τε κ|ἀποίκτιρο|ν·
	4-7	vers 2	στήλη κ|αὶ τόδε σῆμ|α παρθενικῆ|ς,
	7-8	vers 3	ἣ προλιπὸσ' ἥβ|ης ἄνθος
	8-10	vers 4	πατρόθ|εν ὤλετο μονογεν|ής.

Traduction :

(A) *Je dis que la tombe que voici est celle de la fille de Nadys le Carien.*

(B) *Toi qui passes, arrête-toi et lamente-toi : la stèle et la tombe que voici sont celles d'une fille qui a perdu la fleur de sa jeunesse en mourant, seule enfant de son père.*

(C) *Toi qui passes, arrête-toi et lamente-toi : la stèle et la tombe que voici sont celles d'une jeune vierge qui a perdu la fleur de sa jeunesse en mourant, seule enfant de son père.*

L'épigramme de la fille de Nadys est singulière à bien des égards, à commencer par la métrique. Le poème présente un mélange de vers atypiques pour une épigramme funéraire. Les premier, deuxième et quatrième vers sont des tétrapodies logaédiques[227], vers qui se caractérisent par l'isosyllabie : ce sont des décasyllabes, à l'exception cependant du deuxième vers de l'inscription C, qui présente une variante lexicale qui ajoute une syllabe supplémentaire au vers. Le troisième vers est quant à lui un dimètre dactylique. Le schéma métrique de l'épigramme, qui est unique dans le présent corpus, est le suivant :

˘ ˘ – – ˘ ˘ | – – ˘ ˘
– – ˘ ˘ | – ˘ ˘ ˘ ˘ ou pour le texte C : – – ˘ ˘ | – ˘ – ˘ ˘
– ˘ ˘ | – – | – ˘
– ˘ ˘ – ˘ ˘ | ˘ ˘ ˘ –

Les graphies que présente l'épigramme nous renseignent quant à son ancienneté : on remarque en effet que les voyelles /o:/, issues d'allongements compensatoires, sont notées au moyen de la seule graphie O : deux occurrences dans προλιπôσ' au v. 3 des épigrammes B et C et une occurrence dans l'article τô (A l. 6). Peut-être l'adjectif μονογενής (v. 4 de B et C) présente-t-il lui aussi un /o:/ dans sa première syllabe, la forme μουνογενής, avec allongement compensatoire, étant bien attestée[228]. Il n'est pas d'exemple pour la graphie de /e:/.

Du point de vue morphologie, il faut signaler l'emploi de la désinence -θεν dans le substantif πατρόθεν (v. 4).

Dans la partie en prose de l'inscription, la forme verbale finale ἠμί présente une ambiguïté : s'agit-il du verbe εἰμί, attesté dans une inscription crétoise sous la forme ἠμί[229], ou du verbe ἠμί « dire », lat. *aio* ? Aucun autre élément crétois ne paraît dans l'épigramme, nous préférons interpréter ἠμί comme la forme de première personne du verbe signifiant « dire ». Il est des parallèles d'épigrammes où la pierre annonce au moyen d'un verbe de parole à la première personne l'identité du défunt qu'elle recouvre mais aussi l'identité de celui qui l'a érigée[230]. Cependant, l'emploi du verbe ἠμί ici est particulier. D'ordinaire, ἠμί, et les autres personnes de ce verbe, ne sont employés que dans des incises, ou des expressions emphatiques[231]. Dans l'épitaphe de la fille de Nadys, le verbe ἠμί n'est pas une simple incise, il possède un sujet implicite, la pierre tombale, et un objet, τόδε σῆμα κτλ. L'auteur de l'épigramme peut avoir employer le verbe ἠμί pour donner une dimension solennelle, emphatique à la dédicace précédent le poème.

---

[227] Pour une définition des vers logaédiques, cf. Koster (W.J.W). *Traité de métrique grecque. Suivi d'un précis de métrique latine*. Leyden, 1936, II §13 : « Le nom de ces vers s'explique par le caractère des dactyles et des trochées, qui s'y trouvent mélangés ; ceux-ci se prêtent surtout à des compositions non chantées, tandis que les dactyles appartiennent aux chants épiques. »

[228] Par exemple Hésiode, *Théogonie*, 427 : « οὐδ', ὅτι **μουνογενής**, ἧσσον θεὰ ἔμμορε τιμῆς » ou encore Hérodote, VII, 221 : « Ὁ δὲ ἀποπεμπόμενος αὐτὸς μὲν οὐκ ἀπέλιπε, τὸν δὲ παῖδα συντρατευόμενον, ἐόντα οἱ **μουνογενέα**, ἀπέπεμψε. »

[229] Forme citée dans Bechtel (F.). *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*. n. 4959*a*.

[230] Par exemple, avec le verbe λέγω, l'inscription II-7.14.14., v. 2 : τίνων χάριν σ' ὁ τύμβος ἀθρῆσαι λέγ[ω] ; avec le verbe μηνύω, l'inscription II-1.3.3., v. 1 : Μανύσω τοῖς παρόδοισι τίνος τόδε σῆμα τέτυκται.

[231] Par exemple Aristophane, *Grenouilles*, 35-37 : « Κατάβα πανοῦργε, καὶ γὰρ ἐγγὺς τῆς θύρας / ἤδη βαδίζων εἰμὶ τῆσδ', οἷ πρῶτά με / ἔδει τραπέσθαι. Παιδίον, παῖ, **ἠμί**, παῖ ». De même chez Homère, le verbe ἠμί n'est employé qu'à la fin d'un passage au discours direct. Ainsi *Iliade*, I, 219 : « **ἦ** καὶ ἐπ' ἀργυρέῃ κώπῃ σχέθε χεῖρα βαρεῖαν » ; III, 355 : « **ἦ** ῥα καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος ».

L'inscription n'est pas très prolixe concernant la défunte. Nous savons qu'elle était la fille unique (μονογενής) d'un certain Nadys, originaire de Carie, qu'elle est morte relativement jeune, sans doute avant de s'être mariée, ce que l'on peut déduire de l'expression προλιπὸσ' ἥβης ἄνθος (v. 3) et du substantif παρθενικῆς (C. v. 2). Ce dernier substantif constitue par ailleurs la seule variation que nous observons entre les épigrammes B et C. Changer θυγατρός par παρθενικῆς permet de donner une information complémentaire au passant : la défunte était la fille de Nadys et, du fait de son statut de παρθενικῆς, elle n'a pas connu le mariage.

II-2.2.2.

Musée de Sinope, n. d'inv. 12.1.86

Eukléidès

Bloc de calcaire brisé de sa base. Dimensions : h. 0,51 m ; l. 0, 348 m ; ép. 0,115 m ; h. des lettres 0,027-0,014 m.

Le monument date du IVe siècle av. J.-Chr. selon Merkelbach et Stauber, d'après la graphie -EO- pour -EY-. D. H. French date le monument entre le Ve et le IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : D. H. French, *EpAnat*, vol. XVIII (1991), p. 144, n. 6 avec photographie Pl. 6 ; *SGOst*, vol. II, 10/06/06 ; D. H. French, *IK*, vol. LXIV, n. 72 avec photographie Pl. 12, n. 72.

1		Εὐκλείδης |
2		Ἄττειος |
3-5	vers 1	ὤφελον εὖτε μ' ἔ|τικτε θανὲν ἢ μηδ|ὲ γενέσθαι
5-8	vers 2	μέλλ|ων ἡλικίης μὴ κ|ατὰ μέτρα | τελὲν.

Traduction :

Eukléidès, fils d'Attis.

J'eusse préféré à ma naissance mourir, ou ne pas même naître, moi qui ne devais pas atteindre la plénitude de l'âge.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion ne présente aucune irrégularité.

L'épigramme présente des graphies intéressantes. Par deux fois dans l'épigramme, la diphtongue ευ est notée au moyen du digramme EO, une première fois dans l'anthroponyme Εὐκλείδης (l. 1) et une seconde dans la conjonction εὖτε (v. 1). La scansion indique que εὖ- dans εὖτε n'est pas dissyllabique, puisque εὖτε μ'ἔ- forme un dactylique, deuxième pied de l'hexamètre dactylique. La voyelle /e:/ issue de la contraction de /ee/ est notée par la graphie E dans les deux infinitifs θανὲν (v. 1) et τελὲν (v. 2).

Eukléidès, à qui l'épigramme est dédiée, était un jeune garçon, ou à tout le moins un jeune adulte. Nous pouvons le supposer d'après l'expression ἡλικίης μὴ κατὰ μέτρα du vers 2. Les épigrammes pour les défunts morts avant l'heure sont d'ordinaire plus prolixes concernant l'âge du défunt et les vertus de ce dernier, afin de montrer l'injustice de leur sort. L'épigramme d'Eukléidès ne correspond pas à ce canon. L'âge ni même la catégorie d'âge à laquelle Eukléidès appartenait ne nous sont pas précisément indiqués, nous savons seulement qu'il est décédé avant l'heure. Par ailleurs, l'épigramme se résume à la complainte, au regret d'avoir vu le jour exprimé par le défunt lui-même. Il est d'autres inscriptions du corpus présentant une même complainte, par exemple l'épigramme II-4.3.12., dédiée à Hermokratès, lui aussi un jeune garçon, v. 1-2 :

1-2	vers 1	[Ὦ]ς ὄφελον σε γοναῖς αὐθήμερον ᾖ[δὲ ?] | ἀπὸ μητρὸς
2-3	vers 2	Ἅδης εἰς ⟨σ⟩κ̣οτίους δα[ί]|μονας ἠγάγετο

Toutefois, à la différence de l'épigramme dédiée à Eukléidès, celle dédiée à Hermokratès ne se résume pas à la seule expression du regret de ne pas être mort à la naissance, car la suite du poème évoque la douleur ressentie par les parents, notamment la douleur de sa mère. L'épitaphe d'Eukléidès, sous ce rapport, paraît bien singulière dans le présent corpus.

II-2.2.3.

Musée de Sinope, n. d'inv. 4.1.98

Lysagoras

Stèle en forme de colonne. Le texte est gravé verticalement, depuis le coin inférieur gauche, les lettres tournées à 90° à gauche. Dimensions : h. 0,465 m ; diamètre en haut 0,205 m, en bas 0,18 ; h. des lettres 0,0026 m.

La stèle date du IVe siècle av. J.-Chr. selon Merkelbach et Stauber ; D. H. French hésite entre IVe et Ve siècle av. J.-Chr.

Édit : *SGOst*, vol. II, 10/06/02 ; D. H. French, *IK*, vol. LXIV, n. 49

1-3 Λυσαγόραν κρύ|πτει τὸν Λυσαγό|ρου τάφος οὗτος

Traduction :

C'est Lysagoras fils de Lysagoras que cache la tombe que voici.

L'épigramme est composée d'un unique hexamètre dactylique.

L'épitaphe de Lysagoras se réduit à la portion congrue. Seuls les renseignements nécessaires à l'identification du défunt sont fournis : son nom, Lysagoras, son patronyme,

Lysagoras. Ce type d'épigramme fournit le modèle de la forme la plus concise que peuvent revêtir les épigrammes funéraires.

II-2.2.4.

Saïtta, prêtresse de Leucothéa

Stèle en pierre calcaire grise, brisée du haut et du bas. Il semble qu'elle était surmontée d'un fronton aujourd'hui perdu. La surface de la pierre et les lettres sont érodées. Les O et Θ sont de plus petite taille. Dimensions : h. 0,33 m ; l. 0,36 m ; ép. 0,13 ; h. des lettres 0,014 m.

La pierre date du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après Merkelbach et Stauber.

Édit : D. H. French, R. Merkelbach, *EpAnat*, vol. XXIX (1998), p. 67 avec photographie d'un estampage ; *SGOst*, vol. II, 10/06/10 ; D. H. French, *IK*, vol. LXIV, n. 84.

1-2		[Σαΐτ̣τ]α Νυμφοδώρου | Καλλιστράτου γυνή.
3-4	vers 1	Λευκοθέας ἱέρεια Σαΐτ̣τα τῆιδε | τέθαμμαι |
5-6	vers 2	ἀνδρὸς κουριδίου πλησίον | ἠδὲ τέκ̣νων· |
7-8	vers 3	ἐκτέρισαν δέ με π̣αιδὸς ἐ|μοῦ Διονυσίου υἱοί, |
9-10	vers 4	οὓς τοὐμὸν μίμνοι γῆρα[ς | ἐ]π̣' εὐτυχίαι.

Traduction :

Saïtta, fille de Nymphodoros, épouse de Kallistratos.

Moi, prêtresse de Leukothéa, Saïtta, je repose ici, près de mon époux et de mes enfants. Ce sont les enfants de mon fils Dionysios qui m'ont ensevelie : puissent-ils atteindre mon âge dans le bonheur.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. Le second hémistiche du premier pentamètre présente une irrégularité. Au cinquième pied, qui est nécessairement un dactyle, la quantité de la syllabe τεκ-, normalement longue car il s'agit d'une syllabe fermée entravée, doit ici être considérée comme une syllabe brève.

Saïtta indique avoir été au cours de son existence prêtresse de la déesse Leucothéa, c'est-à-dire Ino. On peut déceler dans l'épigramme un autre lien unissant Saïtta à la déesse : le nom de son fils. En effet, le nom du fils de la défunte, Dionysios, rappelle le rôle de nourrice que Leucothéa-Ino a rempli auprès de Dionysos, confié à elle par Hermès pour préserver le jeune dieu de la colère de Héra. L'inhumation de Saïtta, évoquée, au troisième vers de l'épigramme, ἐκτέρισαν δέ με π̣αιδὸς ἐ|μοῦ Διονυσίου υἱοί, nous indique que, veuve et ayant perdu ses enfants, la défunte a été inhumée par ses petits-enfants, sans doute à un âge très avancé, si l'on

se fonde sur le vœu formulé par Saïtta dans le dernier vers de l'épigramme : que ses petits-enfants vivent aussi longtemps qu'elle dans le bonheur.

II-2.3.1.

Alexandros. Hiérôn

Colonne de marbre trouvée au sud d'Ulutschar, dans le village d'Ütschbasch, non loin du chemin menant de Hadjilarobasi à Viranschehir. Les deux inscriptions (distinguées par les lettres A et B ci-dessous) sont gravées l'une à la suite de l'autre sur la même colonne. Quel rapport entre les deux inscriptions et les défunts auxquels elles sont dédiées ? Il semble qu'il s'agisse de quatre frères : Alexandros, auquel est dédiée l'épigramme A, qui repose aux côtés de l'un de ses frères mort au combat. Le nom de ce dernier n'est indiqué nulle part ; l'épigramme B est dédiée à Hiérôn, le plus jeune frère de la fratrie, qui est mort à l'âge de quatre ans accomplis et qui a été placé dans le même tombeau que l'aîné Alexandros ; les deux derniers frères, Olympiodôros et Loukios, ont quant à eux érigé la stèle. Dimensions : h. 2,06 m ; circonférence 2,23 m ; h. des lettres de 0,025 m à 0,04 m.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : G. Doublet, *BCH*, vol. XIII (1889), p. 313-315, n. 21 et 22 (H. von Herwenden, *Studia critica in epigrammata Græca*, p. 97-98, n. V-VI ; V. R. Forster, *AM*, vol. XIX (1894), p. 369-371, n. 2 d'après un estampage de Herrn Anton ; adoptant les corrections apportées par H. Stadtmüller, *Berliner philologische Wochenschrift*, vol. XIV (1894), p. 1345-153 et d'Ad. Wilhelm, *SbBerlin* (1932), p. 805 (*GVI* 2022) ; Chr. Marek, *Pontus et Bithynia*, p. 204, n. 67 édite une photographie du monument Pl. 16, 4 (*SGOst*, vol. III, 10/02/05).

Comm. : sur la lecture du vers 2 B, cf. H. Stadtmüller, *Berliner philologische Wochenschrift*, vol. XIV (1894), p. 1345-153 (compte-rendu de H. von Herwenden) ; sur les vers 2-3, cf. Ad. Wilhelm, *SbBerlin* (1932), p. 805 (= *Kleine Schriften*, vol. I-2, p. 349) ; *SEG*, vol. XLIII, n. 910 et vol. XLIV, n. 1724 et enfin vol. LIV, n. 1840.

A

1	vers 1	Οἶο κασιγνήτοιο δεδουπότος {αν} ἀνχόθι κε⟨ῖ⟩σαι
2	vers 2	οὔνομ' Ἀλέξανδρος Μοίρης ὑπὸ αὐδησάσης·
3	vers 3	οὔνομ' Ὀλυ⟨μ⟩πιόδωρος ἐγὼ καὶ Λούκιος ἄνφω
4	vers 4	δοιὸ κασιγνήτω{ν}, δοιοὶ ἔτι ἀχνύμενοι κῆρ,
5	vers 5	γράψαμεν ⟨ἐν⟩ στήλῃ, ἵν' ἀριφραδὲς ἠρίον εἴη.

B

6	vers 1	Τετραέτης μὲν ἐγὼ Ἱέρων ἔλιπον φάος ἠελίοιο
7	vers 2	τετραέτης δ' [ἀτίτα]λλε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ·
8	vers 3	πένπτου καὶ [ψαύ]οντά μ' ἐπ' ἀργαλέαισι κελεύθοις
9	vers 4	δῶκεν Μοῖρα φέρεσθαι· ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔγωγε

10	vers 5	ἥβης μέτρον ἱκέσθαι ἐπηράτου οὐδὲ γονεῦσιν
11	vers 6	θρέπτρα φίλοις ἀποδοῦναι, οἳ ἐμὸν πότμον γοόωντες
12	vers 7	οὐδέποτ᾽ εὐφροσύνῃ τετραμμένον ἦτορ ἔχεσκον,
13	vers 8	ἀλλ᾽ αἰεὶ ἀλίαστον ὀδυρόμενοι κατὰ δῶμα
14	vers 9	παῖδα φίλον ποθέεσκον· ὁ δ᾽ αὖ προτιδέγμενος αἰεί
15	vers 10	τῷδ᾽ ὑπὸ σήματι κεῖμαι καὶ ἐπὶ στήλῃ προγέγραμμαι.

Comm. épigr. :

L. 1 : {αν} ἀνχόθι la pierre porte ΑΝΑΝΧΟΘΙ, dittographie due à une inadvertance du lapicide.

κε⟨ῖ⟩σαι Stauber-Merkelbach, après une première correction κ⟨εῖ⟩μαι. Cette suggestion instaure une opposition judicieuse entre la deuxième personne du singulier κε⟨ῖ⟩σαι, représentant le défunt Alexandros, et le pronom ἐγὼ au vers 3 : Κενσᾳ Doublet : κέλσα Forster suivi par Peek. Doublet y voit le datif un nom de ville Κενσᾳ, ; il proposait de lire ces lettres Βέντα ou Κέντα (ville de Maurétanie) ou encore Κεσσᾶ (ville d'Égypte).

L. 4 : κασιγνήτω{ν} Peek (qui le retranscrit κασιγνήτω suggère bien d'y voir un duel) : κασιγνήτων Doublet, Forster, Herwenden.

L. 5 : γράψαμεν ⟨ἐν⟩, ἐν n'a pas été gravé sur la pierre par haplographie.

L. 7 : δ᾽ [ἀτίτα]λλε Stadtmüller et Ad. Wilhelm, suivis par les éditeurs suivants : [δ᾽ ὤλεσσε] Doublet, Forster.

Traduction :

Tu reposes près de ton frère mort au combat, Alexandros ; c'était l'appel de la Moire. Son nom, moi Olympiodôros et Loukios, ses deux frères, tous deux encore affligés en notre cœur, nous l'avons fait graver sur cette stèle pour que soit bien reconnaissable son tertre.

À quatre ans, moi Hiérôn, j'ai quitté la lumière, durant quatre ans j'étais l'objet des soins de mon père et de ma vénérable mère. Comme j'approchais de ma cinquième année, la Moire m'a fait prendre un cruel chemin : je ne devais pas arriver à l'âge de la charmante jeunesse ni récompenser mes chers parents de leurs soins, eux qui gémissent sur ma mort en ne tournant jamais leur cœur vers le plaisir mais sans cesse se lamentent chez eux dans le regret de leur enfant. Quant à moi, dans une attente éternelle, je repose dans ce tombeau et mon nom est écrit sur cette stèle.

Le mètre adopté pour les deux épigrammes A et B est l'hexamètre dactylique. Si la scansion de l'épigramme A ne présente aucune irrégularité, les difficultés, voire les erreurs, sont nombreuses dans l'épigramme B, et ce dès le premier vers. En effet, le premier vers de l'épigramme B comporte un pied surnuméraire, sans doute en raison de la présence du défunt Ἱέρων. Le texte présente également de nombreuses élisions que les graphies ne font pas apparaître et des abrègements de voyelles longues ou de diphtongues. Le vers 4, holodatylique, présente une élision et un abrègement au troisième pied, -ρέσθαι ἐπεὶ : la diphtongue -αι s'élide

devant epsilon initial de la conjoncion ἐπεί et -εί de cette dernière s'abrège au contact de la voyelle longue de οὐκ. Dans le vers 5, la diphtongue -αι de ἱκέσθαι s'élide devant epsilon initial de ἐπηράτου, tandis que la voyelle longue de -του s'abrège devant οὐδέ. Le vers 7 présente aussi une difficulté : au troisième pied, la diphtongue de la syllabe -ναι dans ἀποδοῦναι s'élide devant la diphtongue οἳ, elle-même abrégée devant epsilon initial de ἐμὸν. Ainsi -ναι οἳ ἐ- forme un dactyle. Enfin, dans le dernier vers de l'épigramme B, il faut pratiquer l'élision d'epsilon derrière la diphtongue -αι de καὶ et à la fin du vers, il faut compter προ- comme une syllabe longue, formant avec -γρε- un spondée.

La langue des deux épigrammes présente de nombreux traits qui les inscrivent pleinement dans la tradition épique. Du point de vue phonétique, on peut tout d'abord remarquer la généralisation de la fermeture de /a:/ ancien à /ε:/. On peut également noter le maintien des hiatus /ao/ après la chute de digamma dans le nom de la lumière, φάος (B v. 1), et /ε:e/ dans le nom du soleil ἠελίοιο (B v. 1).

La morphologie est également empreinte de l'influence de la poésie épique : emploi de la désinence de génitif singulier -οιο : Οἷο κασιγνήτοιο (A v. 1) ; ἠελίοιο (B v. 1) ; emploi de la désinence -αισι de datif pluriel : ἀργαλέαισι (B v. 3) ; caractère facultatif de l'augment dans les formes verbales des temps secondaires : γράψαμεν (A v. 5) ; δῶκεν (B v. 4).

La syntaxe s'inspire également de la poésie épique. Au premier vers de l'épigramme A, il faut remarquer que le pronom possessif ὅς, d'ordinaire pronom de la troisième personne, est ici employé en tant que pronom de la deuxième personne. Cet emploi de ὅς en tant que pronom possessif de la deuxième personne est attesté chez Homère[232]. Le premier hémistiche est par ailleurs une réminiscence d'*Iliade*, III, 333 : « οἷο κασιγνήτοιο Λυκάονος κτλ. »

Enfin, le lexique est lui aussi emprunté à l'épopée. Pour signaler que le frère d'Alexandros est mort au combat, le participe parfait au génitif δεδουπότος (A v. 1) signale que le frère d'Alexandros est mort au combat. L'emploi du verbe δουπέω, dénominatif de δοῦπος « bruit, fracas », est rare en dehors de la poésie homérique[233]. De même, l'expression désignant la douleur des frères d'Alexandros, ἀχνύμενοι κῆρ (A v. 4), est une expression formulaire chez Homère. On peut aussi signaler l'emploi de l'imparfait fréquentatif ποθέεσκον (B v. 9), procédé de création lexicale fréquent chez Homère.

D'Alexandros, à qui est dédiée la première des deux épigrammes funéraires, nous n'apprenons que peu de choses. Le poème ne nous renseigne ni sur son âge, ni sur les circonstances de sa mort. Les seuls éléments que l'inscription nous apprend sont les suivants : Alexandros repose près de l'un de ses frères qui a péri à la guerre et ce sont ses deux autres frères, Loukios et Olympiodôros, qui ont fait graver son épitaphe. Manquaient-ils de la place au-dessus de l'épigramme de Hiérôn pour en dire davantage d'Alexandros ?

La seconde épigramme, celle dédiée à Hiérôn, est plus longue et nous donne bien davantage de renseignements concernant le défunt. Hiérôn est un ἄωρος, tout l'épigramme

---

[232] Cf. Homère, *Odyssée*, I, 402 : « κτήματα δ' αὐτὸς ἔχοις καὶ δώμασιν **οἷσιν** ἀνάσσοις ».

[233] cf. *DELG*, s. v. δοῦπος : « δουπέω, aor. δουπῆσαι […] dit du fracas de la chute d'un guerrier en armes, *Il.* 4, 504 etc. : δούπησεν δὲ πέσων… ; le verbe est rare dans la poésie postérieure, très rare dans la prose (X.). D'autre part, de la formule décrivant la mort d'un héros au combat δούπησε πέσων est né le sens de « tombé au combat » (*Il.* 13, 426) et finalement au pf. évidemment secondaire δέδουπα au participe, gén. δεδουπότος « tombé à la guerre » ou « mort » (?) à propos d'Œdipe (*Il.* 23, 679) : ce parfait est repris par A.R., Euph., Q.S. »

correspond au canon des poèmes funéraires dédiés aux enfants : indication de l'âge de l'enfant, Τετραέτης (B v. 1 et v. 2) ; dénonciation de la cruauté du destin, ἐπ' ἀργαλέαισι κελεύθοις / δῶκεν Μοῖρα φέρεσθαι (B v. 3-4) ; impossibilité pour le défunt de payer en retour ses parents de tous les soins qu'ils lui ont apportés, οὐδὲ γονεῦσιν / θρέπτρα φίλοις ἀποδοῦναι (B v. 5-6) ; enfin, l'évocation de la douleur des parents ayant perdu leur enfant, à laquelle est ici consacrée la partie du poème allant du second hémistiche du vers 6 jusqu'au premier hémistiche du neuvième vers.

II-3. Pont

II-3. Pont

Inscriptions par cité :

1. Amasia

II-3.1.1. Touga
II-3.1.2. Un tombeau familial
II-3.1.3. Trôïlos

2. Kalé-Keuï

II-3.2.1. Sévérus

3. Zéla

II-3.3.1. Chélidôn

Carte du Pont

II-3.1.1.

Touga

La stèle « provient d'Amasia, aujourd'hui chez l'antiquaire Théodoridès, à Samsoun » ; voilà les seuls renseignements que nous livre F. Cumont à propos de la localisation de la pierre. Dimensions : h. 0,73 m ; l. 0,33 m ; ép. 0,39 m ; h. des lettres de 0,014 m à 0,07 m, F. Cumont ajoute que les lettres sont « irrégulières » et « peu profondément gravées ».

L'inscription date du Ier siècle avant notre ère selon F. Cumont.

Édit : F. Cumont, *Studia Pontica* III, p. 118, n. 95b, avec fac-similé et à l'appui d'un estampage réalisé par H. Grégoire ; *SGOst*, vol. II, 11/07/14.

Comm. : pour une remarque sur l'haplologie et le sens de ἄγαν, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische epigramme aus Kreta*, p. 44.

1-2	vers 1	Μαιφάτου Τούγα υἱὸν | ἄγαν ⟨κάλον⟩, ὦ παροδῖται,
2-4	vers 2	ἥδε | κόνις ξείνη δέξατ' ἀποφθί|μενον·
4-6	vers 3	ἀλλὰ ὦ φίλτατοι ἄν|δρες ὅσοι παροδεύετε | τοῦτον
6-7	vers 4	χαίρειν εἰπάν|τες χαίρετε καὶ πάριτε.

Comm. épigr. :

D'après le fac-similé édité par F. Cumont, la forme des lettres de l'inscription indique une date antérieure à notre ère, à l'exception du sigma qui est lunaire C. Les alphas ont une haste transversale oblique ; les hastes horizontales des epsilons ne sont pas parallèles, mais forment des angles aigus avec la haste verticale ; les pis ont une seconde haste verticale plus courte que la première ; les omicrons sont nettement plus petits que les autres lettres, ils sont également placés plus haut par rapport à la ligne.

L. 1 : Ad. Wilhelm considère ἄγαν (v. 1) « unverständlich ». Il se demande si le lapicide n'a pas oublié de graver quelque chose à coordonner à ἄγαν. Il propose, parallèles à l'appui, νέος ou encore κάλος.

L. 4 : ἀλλὰ φίλτατοι sur le fac-similé de F. Cumont. Ce dernier retranscrit cependant ἀλλ' [ὦ] φίλτατοι, car dit-il « la copie de Grégoire donnait au lieu du second A un petit ω, et la métrique rend certain que le modèle du lapicide était ainsi conçu ». Qu'en est-il de ce qui se trouve sur la pierre ? Le fac-similé de F. Cumont est clair, nous lisons ΑΛΛΑ. Faut-il croire Grégoire, dont nous ne voyons pas la copie ? Si nous nous fondons sur ce que nous en dit Cumont, le lapicide, voyant qu'il s'est écarté de son modèle aurait corrigé ἀλλὰ en ἀλλὰ ὦ, en gravant un oméga d'une taille adaptée à la place qu'il restait entre les deux lettres déjà gravées. Rien n'interdit de retranscrire ἀλλὰ ὦ, l'élision du second alpha de ἀλλὰ pouvant s'élider devant oméga, la métrique n'est pas corrompue.

Traduction :

C'est Touga, le fils bien trop (beau ?) de Maiphatas, ô passant, que la poussière étrangère que voici a reçu après son trépas. Ainsi vous tous, très chers amis qui empruntez ce chemin, après avoir salué le défunt, salut à vous et poursuivez votre route.

Les distiques élégiaques qui composent l'épigramme ne présentent pas d'irrégularité, si ce n'est dans le premier hexamètre dactylique, où les anthroponymes Μαιφάτου et Τούγα perturbent la scansion. La scansion du premier ne peut se faire qu'en considérant que les syllabes -γα υἱὸν ἄ-, avec l'élision d'alpha devant υἱ-, cette dernière ne comptant que comme une seule syllabe longue, forment le dactyle du troisième pied de l'hexamètre.

La langue présente des éléments appartenant aux usages de la poésie épico-ionienne, par exemple la présence de l'allongement compensatoire dans le substantif ξείνη (v. 2) ou encore l'absence de l'augment dans la forme verbale δέξατ' (v. 2). Nous pouvons toutefois signaler la forme εἰπάντες (v. 4), forme d'aoriste thématique présentant le suffixe -α-, par analogie des formations d'aoristes sigmatiques, qui n'est pas une forme épique.

Touga n'est pas originaire d'Amasia où se trouve son tombeau, comme l'indique à la fois la mention de la κόνις ξείνη (v. 2), mais aussi l'onomastique. L'anthroponyme Touga n'est manifestement pas un nom hellène. À propos du nom Τούγα, F. Cumont propose Τούγας ou encore un rapprochement avec Τῶγα, nom d'un village arménien, contrée d'où pourrait venir le défunt. Quant au nom du père du défunt Μαιφάτου (v. 1), l'anthroponyme Μαιφάτας est attesté dans une autre inscription citée par Bechtel (F.). *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, vol. II, n. 1854.

II-3.1.2.

Un tombeau familial

La description de l'inscription est donnée par F. Cumont : « inscription gravée à l'entrée d'un caveau funéraire creusé dans le rocher au-dessous de la forteresse, au-delà des tombes royales. »

Kaibel commente ainsi l'inscription : « Litteræ vulgares. Tria distinxi epigrammate, quorum primum cum conderetur monumentum inscriptum est, alterum post mortem Cleombroti filii, tertium denique, ut vitia metrica ostendunt, multo posterius ab homine inculto. » Comme le remarque judicieusement Kaibel, il semble bien que, de cette inscription, il faille distinguer deux épigrammes d'époques différentes. Une première épigramme, des lignes 1 à 6, où un certain Rufus, aîné de sa race, rend hommage à son fils Kléombrotos mort avant lui ; une seconde épigramme, sur les deux dernières lignes de l'inscription, qui signale la présence dans le tombeau familial de deux autres personnes Chronios et son fils Polychronios.

L'inscription date au plus tôt du Ier siècle ap. J.-Chr., eu égard à l'onomastique : le père porte un nom latin Rufus. Stauber-Merkelbach, d'après les indices paléographiques, pensent que l'inscription date du IIIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : G. Perrot, *Exploration de la Galatie et de la Bithynie*, p. 377, n. 161 ; Kaibel 395 ; Th. Reinach, *REG*, 1895, vol. VIII (1895), p.85, n.29 ; *GVI* 2021 ; *IGR*, vol. III, n. 103 ; *SGOst*, vol. II, 11/07/12.

A

1 Πέτρην τήνδ' ἐκόλαψε χάριν μνήμης ἔτι ζῳὸς
2 Ῥοῦφος, ἐὼν προπάτωρ τῆς ἰδίης γενεῆς.
3 Ἐν νομικῇ προὔχοντα Κλεόμβροτον ἥρπασε Μοῖρα
4 πρῶτα συνεζόμενον βήματι Βε[ι]θυνικῷ.
5 Ὀστέα δ' εἰς πάτρην ὁ πατὴρ ἠνέ[γκ]ατο Ῥοῦφος
6 καὶ κατέθηκ' ἔνδο[ν], ἔνθα περ ο[ἱ] πρόγονοι.

B

1 Ἡρῴῳ δ' ἐνὶ τῷδε καὶ ἄλλοι φίλτατοι κεῖνται
2 τιμήεις Χρόνιος υἱός τε Πολυχρόνιος.

Traduction :

Rufus a fait graver de son vivant cette inscription commémorative sur cette pierre, alors qu'il est l'aîné de sa race. La Moire a emporté Kléombrotos, éminent juriste, qui était assesseur dans un tribunal de Bithynie. Son père Rufus a fait revenir ses ossements dans sa patrie et les a placés à l'intérieur (de ce tombeau), où sont également ses ancêtres.

Dans ce sépulcre gisent également d'autres êtres très chers : le noble Chronios et son fils Polychronios.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion du vers 8 présente une difficulté. La longue isolée du premier hémistiche est formée par la syllabe de l'anthroponyme Χρόνιος et le dactyle qui suit cette longue isolée est formé par les syllabes υἱος (comptant pour une seule longue) τε Πο-.

La langue de l'épigramme est résolument ionienne, comme l'illustrent par exemple la fermeture généralisée des /a:/ ancien ou encore l'emploi de la forme ionienne du participe présent du verbe εἰμί, ἐὼν (v. 2).

Les deux épigrammes semblent être gravées sur un tombeau familial. La première épigramme est dédiée à Kléombrotos, fils de Rufus, qui exerçait des fonctions juridiques en Bithynie, dans lesquelles il excellait. C'est Rufus qui a fait graver l'inscription pour son propre fils. Kléombrotos ne fait pas partie de la catégorie des ἄωροι, car il a atteint l'âge adulte et il a connu une carrière honorable. Néanmoins, puisqu'il est décédé avant son père, qui était « *l'aîné*

de sa race », on retrouve dans l'épigramme certains motifs fréquemment utilisés dans les épigrammes dédiées à des ἄωροι. Le caractère paradoxal de la situation de Rufus, qui a survécu à son propre fils, est le thème central du poème : lui qui est ἔτι ζωὸς (v. 1), ἐὼν προπάτωρ τῆς ἰδίης γενεῆς (v. 2) enterre son propre fils, contre le cours des choses. De même, si les circonstances précises de la mort de Kléombrotos ne sont pas données, le motif de la divinité prédatrice, en l'occurrence la Moire, ἥρπασε Μοῖρα (v. 3), est fréquent dans les épigrammes des ἄωροι[234].

La seconde épigramme, gravée sur la même pierre, à la suite de celle dédiée à Kléombrotos, est à destination de deux défunts, Chronios et son fils Polychronios. Quel rapport de parenté les unissait à Kléombrotos ? Le lien de parenté entre Kléombrotos et ces deux autres défunts n'est pas renseigné. Cependant, ils faisaient aussi partie de la famille de Kléombrotos et Rufus ; nous pouvons le déduire à travers l'expression καὶ ἄλλοι φίλτατοι (B v. 1).

De la première épigramme à la seconde, le monument funéraire est désigné par deux qualificatifs différents. Il est désigné par le groupe nominal Πέτρην τήνδ' (A v. 1) dans l'épigramme de Kléombrotos, tandis que la seconde épigramme, c'est le substantif Ἡρῷῳ[235] (B v. 1) qui est employé pour le désigner. Il s'agit ici de la seule attestation de ce substantif dans le présent corpus.

II-3.1.3.

Trôïlos

Stèle de marbre blanc, de type *naïskos*, ornée de deux d'acrotères entre lesquels est sculptée une rosace, surplombant un fronton. Dans le fronton, une autre rosace est sculptée. La première ligne de l'épigramme est gravée sur la partie inférieure du fronton et les trois dernières lignes sont gravées dans l'encadrement au-dessous, où est gravé un relief représentant un bestiaire à gauche, et un petit ours à sa droite. Pour F. Cumont, le bestiaire lutte contre l'ours, mais comme le remarque L. Robert, il semble bien que l'homme joue avec l'animal qu'il excite à l'aide d'un bâton. Enfin, sous le relief, est gravée une dédicace en prose signalant que le monument a été érigé par l'épouse du défunt, Ladikè.

L'inscription date certainement du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : F. Cumont, *Festschrift zu Otto Hirschfelds : sechzigstem geburtstage*, p. 275-276 avec photographie et *Studia Pontica III*, p. 132-134, n. 109 avec reproduction du texte ; *IGR*, vol. III, n. 1439 ; L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 130, n. 77 ; *GVI* 828 ; Pfuhl-Möbius 1265 avec photographie Pl. 188 ; *SGOst*, vol. II, 11/07/08.

---

[234] Par exemple dans les épigrammes I.13.18., v. 3 : « ἔφθασε δ' **ἁρπάξας** Ἀΐδης » ; I.14.4., v. 5 : « **ἥρπασε** ἡ πάντων φθονερὴ θεός » ; II-4.3.9., v. 2-3 : ὁ πικρὸς Ἅδης […] / Ἀπολλόδωρον ἐγ δόμων **ἀναρπάσας** » ; II-7.18.2., v. 4 : « δαίμων ἐξ ζωῶν **ἥρπασεν** αἰφνιδίως ».

[235] Kubińska (J.). *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques d'Asie Mineure*, Varsovie, 1968, p. 26, signale cependant que le substantif ἡρῷον est d'emploi fréquent en Asie Mineure : « Le terme ἡρῷον est répandu partout en Asie Mineure. Il peut désigner un ensemble funéraire somptueux, comme à Termessos de Pisidie, ou un simple édicule, une tombe creusée dans le roc ou construite en grands blocs de pierre dans laquelle on mettait des sarcophages ».

1-2 vers 1 Τρωΐλος ἐν σταδίοις | πάσας ἄρκους ὑποτάξας |
3-4 vers 2 νικηθεὶς πυρετοῖς | πρὸς νέκυας κατέβη. |

5-6 Λαδίκη τῷ ἰδίῳ ἀνδρὶ μνήμης | χάριν.

Traduction :

Trôïlos dans les stades soumettait tous les ours ; vaincu par la fièvre, il descendit chez les morts.

Ladikè, pour son époux, in memoriam.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque.

Dans la dédicace en prose de l'inscription, l'adjectif ἰδίῳ est employé comme adjectif possessif[236].

Pour désigner la mort de Trôïlos, l'auteur de l'épigramme a eu soin de choisir une expression qui fasse écho à l'activité que le défunt exerçait de son vivant. En effet, pour ce bestiaire qui, durant son existence, apprivoisait, soumettait des ours (πάσας ἄρκους ὑποτάξας), la mort de Trôïlos est présentée comme une défaite de ce dernier face à un adversaire qui, cette fois, le surpassa et eut raison de lui : la fièvre (νικηθεὶς πυρετοῖς).

La géographie des enfers n'est jamais très détaillée, mais elle se résume ici à la portion congrue. L'au-delà où se rend Trôïlos est décrit de la manière la plus vague : seuls les morts qui peuplent les Enfers (πρὸς νέκυας) permettent d'identifier par périphrase le dernier séjour du défunt.

II-3.2.1.

Sévérus

Le monument dédié à Sévérus est une stèle qui était encastrée dans la mosquée du village Djami-i-Kebir. Dans le couronnement cintré, on voit un sarment de vigne, entre deux oiseaux. La pierre a été conservée intacte, sans cassure. Dimensions : h. 1,58m ; l. 0,90m ; surface inscrite : h. 0,51m ; l. 0,71m ; h. des lettres 0,03m.

D'après W. Peek, l'inscription date du Ier ou du IIe ap. J.-Chr.

Édit : H. Grégoire, *BCH*, vol. XXXIII (1909), p. 20, n. 6 ; F. Cumont, *Studia Pontica*, vol. III, n. 145a ; *GVI* 1628 d'où *Grabgedichte* 357.

1-2 vers 1 Σευῆρον πολύμητιν ἐπὶ | [χ]άδε γαῖα θανόντα,

[236] Nous avons déjà constaté cet emploi dans l'épigramme I.7.1.

2-4	vers 2	τόσ|σον ἀπὸ στήλης φθεγγό|μενον παρέ[χ]ει·
4-6	vers 3	ζωὸν μὲν | ζωοί με μέγ' ᾖναιον· αὐτὰρ | ἐμοὶ νῦν
6-7	vers 4	μάρτυς ἀπο[φ]θιμέ|νῳ καὶ λίθος ἐστὶν ὅδε,
7-9	vers 5	ὅς καὶ | τεθνειῶτος ἐ[μ]ὴν ὄπα τήνδε φυ|λάξων
9-10	vers 6	ἀθάνατον ζωοῖς ἀντ' ἐ|μέθεν προχέει

Traduction :

Sévérus l'ingénieux, depuis que la terre a enseveli sa dépouille, prononce ces paroles inscrites sur la stèle : « quand j'étais vivant les vivants faisaient de moi de grands éloges ; maintenant que je suis mort, le témoin de ma vie est la pierre que voici, qui en conservant aussi les paroles immortelles du mort que je suis, parmi les hommes à ma place les propagera ».

Comm. épigr. :

L. 1 : ΕΠΙ sur la pierre, qu'il faut lire ἐπεὶ : ἐπ(ε)ὶ [χ]άδε Cumont : ἔπ[η τ]άδε Grégoire.

Cumont remarque que « les χ ont été martelés par quelque musulman qui les a pris pour des croix ».

L. 8-9 : φυ|λάξων tous les éditeurs : φυ|λά⟨σσ⟩ων Tybout, *Lampas*, vol. XXXVI (2003), p. 340 note 31.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion est parfaitement régulière.

La langue de l'épigramme est d'inspiration ionico-épique. Au niveau morphologique, nous pouvons relever l'emploi de la désinence de génitif -θεν dans le pronom personnel de première personne du singulier ἐμέθεν (v. 6). Dans la morphologie verbale, on constate le caractère facultatif de l'augment, puisque la forme verbale du premier vers [χ]άδε, aoriste de χανδάνω, en est dépourvue. Par ailleurs cette dernière forme verbale fait partie du fonds lexical de la poésie homérique[237]. De même, l'emploi de l'adjectif πολύμητιν (v. 1) fait songer à l'épithète qu'Homère utilise pour Ulysse. Pourquoi cet adjectif pour Sévérus ? Exerçait-il une activité intellectuelle durant son existence ? Ou l'emploi de cet adjectif ne sert-il qu'à inscrire pleinement le poème dans une tradition poétique et faire l'éloge du défunt par la comparaison avec un héros épique ?

Au premier vers, la forme ἐπὶ ne peut être la préposition de subordination. D'une part, syntaxiquement la préposition ἐπί ne fait pas sens ici, d'autre part, métriquement, iôta est long alors que la syllabe qui suit ne pourrait expliquer son allongement. Il faut considérer que ἐπὶ représente la conjonction de subordination ἐπεί. L'épigramme présente une certaine confusion dans la graphie des voyelles /e:/ et /ε:/ : /e:/ est graphié I dans ἐπὶ, tandis que /ε:/ est graphié EI dans la forme verbale τεθνειῶτος. Ce phénomène est une manifestation de l'itacisme qui affecte les voyelles de timbre /e:/ et /ε:/, et vient justifier la datation avancée par W. Peek au Ier ou IIe siècle de notre ère.

[237] *DELG*, *s. v.* χανδάνω : « Verbe épique et poétique, très rare en prose. »

Le défunt, qui prend la parole dans l'épigramme, signale le rôle fondamental que joue la stèle : elle est un témoin de sa vie (μάρτυς), la dernière trace de sa présence parmi les vivants et elle se doit d'en avertir les passants qui se présentent devant la tombe en se faisant le relai de la parole du mort.

II-3.3.1.

Chélidôn

Stèle de marbre retrouvée dans la maison d'un particulier. La stèle est surmontée d'un portrait sculpté de la défunte. Sous le portrait est gravée l'épigramme funéraire. Dimensions : h. 0,80 m.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek. Stauber et Merkelbach indiquent seulement la mention « Kaiserzeit ».

Édit : F. Cumont, *REG*, vol. XV (1902), p. 318-319 d'après une copie de Michel Théodoridès et avec des suggestions apportées par H. Girard ; F. Cumont, *Studia Pontica* III, p. 246-247, n. 273 avec un dessin représentant le monument (Pfuhl-Möbius 2140) ; Th. Reinach, *Revue archéologique*, vol. XII-2 (1920), 185-188, publie une photographie du monument (*GVI* 713 ; *SGOst*, vol. II, 11/12/01).

1-2	vers 1	Ἔνθα Χελιδὼν κεῖμαι ὑπὸ | σποδιήν, ξένε, τύμβου, |
3-4	vers 2	κούρη Μαιήτη πᾶσι ἐλεεινο|τάτη,
4-5	vers 3	ἣν ποτ' ἀποφθιμένην | Πόντος με πόσις κατέθαψεν |
6-7	vers 4	δακρύων γοερὸν πότμον | ἐπηγάγετο.
7-9	vers 5	Ὧν ἕνεκεν | τεύξας εἰκόνα εὔδηλον ἔ|θηκεν,
9-10	vers 6	ὄφρα οἱ ἀέναον μνῆ|μ' ἀρετῆς ἐσορᾶν. ♠

Comm. épigr. :

L. 3 : MAHTH la pierre. Th. Reinach signale qu'il y a un « *iôta* assez visible inséré entre les jambages du premier H, ainsi Ḥ ». Il s'agirait alors d'un ethnique car, comme le note Th. Reinach, les habitants des bords de la mer d'Azov sont appelés communément Μαιῶται et par Hérodote Μαιῆται (Hérodote, IV, 45 : « οἱ δὲ Τάναϊν ποταμὸν τὸν Μαιήτην καὶ Πορθμήια τὰ Κιμμέρια λέγουσι ») : Μάντη[ς] F. Cumont, suivi par Pfuhl-Möbius. Ce génitif féminin définit l'identité de la défunte selon le nom de la mère, ce qui est fort rare, voire inédit dans cette région : μαήτη H. Girard. Ce dernier fait de μαήτη une forme d'adjectif verbal dérivée d'un verbe *μάω, nulle part attestée, au sens identique à l'adjectif ποθητός. Cependant, ce verbe n'est plus employé à l'époque de l'inscription et, en outre, la poésie funéraire emploie ordinairement le verbe ποθέω pour l'expression du regret.

L. 3-4 : ΕΛΕΕΙΝΟΤΑΤΗ la pierre : ἐλεινοτάτη Th. Reinach.

L. 6 : au début de la ligne tous les éditeurs restituent un mot d'une syllabe pour équilibrer le pentamètre : ⟨καὶ⟩ Cumont, Reinach, Pfuhl-Möbius, Stauber-Merkelbach : ⟨ὃς⟩ Peek. L'arête gauche de la pierre est certes endommagée, mais pas assez pour supposer qu'un mot ait disparu au début de la ligne. Il s'agit manifestement d'un oubli du lapicide.

Traduction :

Ici, moi Chélidôn je repose, étranger, sous la poussière d'une tombe, jeune femme venue de Méotide, très regrettée de tous, dont la dépouille fut ensevelie par Pontos mon époux qui connut un triste destin de larmes. C'est pourquoi il fit sculpter un portrait qu'il plaça là pour conserver un éternel souvenir de mon mérite.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité, pas même dans le premier vers où l'anthroponyme est parfaitement adapté au mètre.

La phonétique présente quelques traits qui correspondent à l'usage de la poésie épique. Par exemple, l'auteur utilise, selon les nécessités du mètre, des formes présentant un allongement compensatoire, ainsi κούρη (v. 2), ou des formes n'en présentant pas, tel que ξένε (v. 1). L'auteur emploie également la conjonction homérique ὄφρα[238] pour introduire une proposition finale. Cependant, l'auteur emploie ὄφρα avec l'infinitif présent ἐσορᾶν, mode inapproprié pour la conjonction ὄφρα qui, dans son sens final, se construit normalement avec le subjonctif ou l'impératif. Cette erreur syntaxique démontre que l'auteur a employé la conjonction ὄφρα dans un but archaïsant, afin de donner à son poème un tour homérique, mais que sa connaissance et sa maîtrise des usages de la langue épique sont imparfaites.

[238] Pour le caractère homérique de cette conjonction, cf. Humbert (J.)., *Syntaxe grecque* §373 : « Des cinq conjonctions à valeur finale qui sont attestées chez Homère, deux n'ont pas tarder à sortir de l'usage : déjà dans l'Odyssée, ἕως n'apparaît plus au sens final, et les Lyriques ont été les derniers à se servir de ὄφρα. » ou encore, Chantraine (P.). *Grammaire homérique*, Tome II, §387 : « La conjonction ὄφρα, dont l'étymologie est incertaine, est proprement homérique. »

II-4. Mysie

II-4. Mysie

Inscriptions par cité :

1. Alexandrie de Troade

II-4.1.1. Aphrodisios
II-4.1.2. Mélanippos, rétiaire

2. Antandros

II-4.2.1. Une jeune fille morte peu avant son mariage

3. Cyzique

II-4.3.1. Ménécratès
II-4.3.2. Hédéia, morte en couches
II-4.3.3. Ménandros
II-4.3.4. Maiandriè
II-4.3.5. Sôsthénès et Ménippos
II-4.3.6. Dionysodôros
II-4.3.7. Théopéithès
II-4.3.8. Ménophanès
II-4.3.9. Apollodôros
II-4.3.10. Ménophantos, tué par un homme qui lui jeta une pierre
II-4.3.11. Alexandros d'Alexandrie, qui périt en mer dans une tempête
II-4.3.12. Hermokratès, mort en bas âge
II-4.3.13. Tombeau familial de Ménandros et son fils Posidônios
II-4.3.14. Apollônidès
II-4.3.15. Mikkè

4. Élaia

II-4.4.1. Sôtas

5. Hadrianoi

II-4.5.1. Klados

6. Hadrianouthérai

II-4.6.1. Apollônidès

7. Mana

II-4.7.1. Déidas

8. Myrina

II-4.8.1. Aglaophon

9. Panderma

II-4.9.1. Bous
II-4.9.2. Fragment d'épigramme

10. Pergame

II-4.10.1. Un couple de médecins : Philadelphos et Panthéia
II-4.10.2. Fragment d'épigramme d'un anonyme
II-4.10.3. Un anonyme tombé au combat

11. Thyatire

II-4.11.1. Une femme frappée par la foudre

12. Vallée du Granique

II-4.12.1. Un enfant mort en ayant pourchassé un cheval

13. Indéterminé

II-4.13.1. Asklas

Carte de la Mysie

II-4.1.1.

Aphrodisios

Plaque de marbre brisée du haut. Au milieu de la plaque, un relief représente un homme en pied portant une tunique, une chlamyde courte et des chaussures se tenant debout dans un édifice dont le toit est supporté par des colonnes de style ionien. La représentation est des plus grossières. Dimensions : h. 0,50 m ; l. 0,49 m ; ép. 0,05 m ; h. des lettres 0,01-0,02 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : F. de Clarac, *Louvre sculpture*, vol. II-2, n. 222, Pl. 198 et *Inscriptions* Pl. 51 (A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3588 d'après une copie de Müller ; *Kaibel* 336 ; L. Robert, *Études épigraphiques*, p. 97-99 ; *GVI* 1098 et *Grabgedichte* 305 ; Pfühl-Möbius 151 avec *fac-similé* ; M. Ricl, *IK*, vol. LIII, n. 90 avec photographie ; *SGOst*, vol. I, 07/05/04).

Comm. : G. Daux, *BCH*, vol. XCVIII (1974), p. 561-562 avec photographie.

1	vers 1	[Ἔστ]ιν τοὔνομά μοι Ἀφροδίσιος, ὦ παροδεῖτα· |
2	vers 2	[ε]ἰμὶ δ' Ἀλεξανδρεύς, τῶν δὲ χορ[ῶν] ὁ μέσος· |
3-4	vers 3	[θν]νήσκω δ' οἰκτροτάτῳ θα|νάτῳ διὰ τὴν ἄλοχόν μου |
5-6	vers 4	[κ]λεψίγαμον μιεράν, | ἣν περὶ Ζεὺς ὀλέσει· |
7-8	vers 5	ταύτην γὰρ λάθριος γαμέτης | κἀμὸν γένος ᾠχῶν
9	vers 6	σφάξ[ε] με κἀφ' ὕψους δισκοβόλησε νέον· |
10-11	vers 7	δισδέκατον γὰρ ἔτος κατέχον|τα με, κάλλος ἔχοντα |
12-13	vers 8	κλώσασαι Μοῖραι πέμ|ψαν ἄγαλμ' Ἀΐδῃ |
14		χαῖρε

Traduction :

Mon nom est Aphrodisios, ô passant, je suis citoyen d'Alexandrie (de Troade) et chef de chœur. Je péris d'une bien triste mort à cause de mon épouse volage que Zeus détruira complètement ! Son époux clandestin, souillant par l'adultère et celle-ci et ma famille, m'a égorgé et m'a précipité comme un disque depuis une hauteur. Alors que j'avais vingt ans, que j'étais beau, les Moires qui filent le destin m'ont envoyé comme une offrande chez Hadès.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme correspond aux usages de la poésie homérique : fermeture généralisée de /a:/ ancien à /ε:/ : [θν]νήσκω, τὴν (v. 3) ; ἣν (v. 4) ; ταύτην, γαμέτης (v. 5) ; Ἀΐδῃ (v. 8) ; absence de l'augment dans les formes d'aoristes : σφάξ[ε], δισκοβόλησε (v. 6) ; πέμ\|ψαν (v. 8) ; au niveau syntaxique, nous pouvons relever une tmèse, au vers 4, περὶ […] ὀλέσει.

L'originalité de cette épigramme réside dans le réalisme avec lequel le défunt annonce les circonstances singulières de sa mort. Aphrodisios a péri de mort violente, la plus violente qui soit, οἰκτροτάτῳ θανάτῳ (v. 2), assassiné par l'amant de son épouse ; les noms de ses assassins ne sont pas donnés dans l'épigramme. L'épouse adultère est qualifée par l'adjectif μιεράν[239] (v. 4), « scélérate ». L'amant de son épouse, l'homme qui l'a tué, est quant à lui désigné par le groupe nominal λάθριος γαμέτης (v. 5), auquel s'accorde le participe présent αὐχῶν qui caractérise l'arrogance, l'audace outrancier, l'*hybris* de cet homme. Il faut remarquer que l'appel du défunt à Zeus, ἣν περὶ Ζεὺς ὀλέσει, quoique la malédiction soit dirigée contre son épouse, se situe entre la mention de cette dernière et celle de son amant. Ainsi, Zeus est invoqué par le défunt entre la mention des deux responsables de sa mort, son épouse souillée par l'adultère et son amant par son orgueil et surtout le meurtre. Le futur ὀλέσει retranscrit ici le souhait du défunt de se voir venger de l'infâmie que son épouse et son amant lui ont fait subir. Le choix de l'indicatif plutôt que l'impératif ou l'optatif pour l'expression de ce vœu retranscrit la certitude du défunt qu'il sera vengé, que l'impiété sera punie.

Le défunt ne se contente pas d'identifier ses assassins, il décrit avec précision les circonstances effroyables de sa mort, dans le sixième vers de l'épigramme : σφάξ[ε] με κἀφ' ὕψους δισκοβόλησε. Les épigrammes funéraires sont d'ordinaire discrètes concernant les circonstances de la mort des défunts, mais le caractère atroce de son trépas justifie cet écart à la norme.

Aphrodisios conclue son récit en justifiant son sort funeste par l'implacabilité du destin, κλώσασαι Μοῖραι. Ces dernières ont destiné Aphrodisios à Hadès, comme présent, du fait de sa beauté et de sa jeunesse : δισδέκατον γὰρ ἔτος κατέχοντα με, κάλλος ἔχοντα (v. 7). La présence de la conjonction de coordination dans ce vers signale que ce sont précisément ces caractéristiques qui ont permis à Aphrodisios d'accéder à ce statut particulier de ἄγαλμα pour Hadès. Par ailleurs, l'emploi du substantif ἄγαλμα (v. 8) fait d'Aphrodisios une victime sacrificielle et son assassinat un sacrifice au dieu des Enfers.

II-4.1.2.

Mélanippos, rétiaire

Plaque de marbre rapportée au Louvre par Choiseul-Gouffier (L. Robert). Sur la provenance de la pierre, Şahin nous apprend que « das Invertarbuch des Louvre gibt Iznik als Fundort des Steines an » ; L. Robert doutait que la pierre provînt de Nicée, comme le pensait

[239] Sur l'adjectif μιερός, ά, όν, cf. *DELG*, *s. v.* μιαίνω : « Il existe, d'autre part, un adjectif μιαρός (Hom., ion.-att., etc.), μιερός (Call., *Epigr. Gr.* 336, 4) […]. Sens « souillé » (de sang, etc.), « impur » […] employé au sens moral s'oppose en général à καθαρός, mais sert aussi chez Ar. et les orateurs comme injure (Hom., ion.-att., etc.). […] Le sens originel serait peut-être « qui tue en causant une souillure ». » Pour la forme μιερός de cet adjectif, Chantraine cite l'occurrence de l'épigramme d'Aphrodisios et un passage de Callimaque qui emploie lui aussi cet adjectif pour désigner un crime :

« ὁππότε κεν Φλεγύαο Κορωνίδος ἀμφὶ θυγατρός
Ἴσχυι πληξίππῳ σπομένης **μιερόν** τι πύθηται »

(« Quand il [Phoibos] aura appris le crime de la fille de Phlégyas, Korônis, qui suivit Ischys le conducteur de chevaux »).

Boeckh d'après des ressemblances lexicales avec d'autres inscriptions de gladiateurs retrouvées à Nicée. Ce rapprochement est, selon L. Robert, « sans force, puisqu'il ne porte que sur des mots courants dans les inscriptions de gladiateurs ». Grâce à A. Avramea, rapporte M. Ricl, nous savons que la pierre a été vue pour la première fois dans la maison d'un particulier à Kemallı, dans la région d'Alexandrie de Troade. Dimensions : h. 0,46 m ; l. 0,50 m ; ép. 0,04 m ; h. des lettres 0,03 m.

Inscription du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3765 ; W. Froehner, *Les inscriptions grecques*, p. 245-247, n. 121 ; Kaibel 350 (*IGR*, vol. III, n. 43) ; L. Robert, *Les gladiateurs dans l'orient grec*, n. 298 ; *GVI* 813 ; S. Şahin, *IK*, vol. IX, n. 277 avec photographie Pl. 24 ; M. Ricl, *IK*, vol. LIII, n. 23 avec photographie ; *SGOst*, vol. I, 07/05/01.

Comm. : pour la définition du rétiarius et du secundus palus, cf. L. Friedländer, *Roman life and manners under the early Empire*, vol. 4 (1913), p. 171-172 ; F. de Clarac, *Louvre sculpture*, vol. II-2, p. 890-892, n. 485, *fac-similé* Pl. XXXI.

1-2	vers 1	Τὸν θρασὺν ἐν σταδίοις ἐσο|[ρᾷ]ς με νέκυν, παροδεῖτα,
2-4	vers 2	Ταρ̣|[σέ]α ῥητιάριν, δεύτερον πᾶλον, | [Μ]ελάνιππον·
4-5	vers 3	οὐκέτι χαλκε[λ]|άτου φωνὴν σάλπιγγος ἀκο[ύω] |
6-7	vers 4	[οὐ]δ' ἀνίσων αὐλῶν κέλαδον ἀ|[εθ]λῶν ἀνεγείρω·
7-8	vers 5	φάσιν δ' Ἡρα[κ]|[λ]έα δυοκαίδεκα ἆθλα τελέσσ[αι]· |
9-10	vers 6	[τα]ὐτὰ δ' ἐγὼ τελέσας τρισκαιδέκατ[ον] | τέλος ἔσχον. |
11-13		Θάλλος καὶ Ζόη Μελανίππ[ῳ] | μνείας χάριν ἐκ τῶν ἰδίων | ἐποίησαν.

Comm. épigr. :

L. 2-3 : Ταρ̣\|[σέ]α la lecture n'est pas assurée. Le mot ῥητιάριν a été reconnu par Welcker.

L. 6-7 : ἀ\|[εθ]λῶν Froehner : ἀ[θ]λῶν Jacob, Welcker : λ[α]ῶν Boeckh, Kaibel, Cagnat.

L. 9 : [τα]ὗτα Froehner : [α]ὐτὰ Welcker ; [τα]ῦτα Boeckh : [α]ὐτὰ(ρ) ἐγὼ Kaibel avec Jacob.

L. 10 : τρισκαιδέκατ[ον] \| τέλος Welcker, Boeckh, Froehner : τρισκαιδέκα τ[ὸ] τέλος Kaibel.

Traduction :

Moi qui étais vaillant dans l'arène, tu me vois mort, passant, moi Mélanippos de Tarse, rétiaire, un secundus palus. Je n'entends plus le son de la trompette d'airain et je ne réveille plus au combat le bruit des flûtes inégales. Héraclès, dit-on, avait accompli douze travaux ; j'en ai accompli autant puis j'ai trouvé la mort au treizième.

Thallos et Zoè, pour Mélanippos ont fait ériger ce monument sur leurs fonds, in memoriam.

L'épigramme est composée de six hexamètres dactyliques. Le vers 2 présente une irrégularité : δεύτερον ne rentre pas dans le pied. Le premier hémistiche est composé de deux dactyles, suivis d'un syllabe longue formé par -ριν de ῥητιάριν ; dans le deuxième hémistiche, la scansion est régulière à partir du cinquième pied, constitué par les syllabes -λον Μελά-. Quant à δεύτερον, l'auteur ne pouvait faire autrement que d'employer cet adjectif puisqu'il fait partie de l'expression δεύτερον πᾶλον, transcription du latin *secundus palus*. Dans le vers 4 également l'auteur a commis une erreur de quantité : la syllabe finale de κέλαδον doit être considérée longue pour que la scansion du vers soit correcte.

L'épigramme présente quelques traits qui correspondent aux usages de la poésie épique. Nous pouvons remarquer que l'auteur, selon les besoins du mètre, utilise pour l'aoriste de τελέω < *τελεσγω, tantôt la géminée -σσ-, par exemple dans l'infinitif τελέσσ[αι] (v. 5), tantôt la consonne simple -σ-, ainsi le participe aoriste τελέσας (v. 6). Au niveau syntaxique, on peut signaler l'emploi de l'article τὸν (v. 1) en fonction de pronom démonstratif.

L'épigramme présente également la transcription de noms latins : ῥητιάριν (v. 2) et δεύτερον πᾶλον (v. 2). Le substantif ῥητιάριν (v. 2), nominatif ῥητιάρις ou ῥητιάτιος, est une transciption du mot latin *retiarius*, désignant un gladiateur armé d'un trident et d'un filet, le rétiaire. Quant à δεύτερον πᾶλον, il est la transcription du latin *secundus palus*. Friedländer explique que « *primus palus* can only mean the gladiator who was the best, at the head of his class », le *secuduns palus* serait ainsi le deuxième meilleur gladiateur de sa catégorie.

L'épigramme est dédiée à Mélanippos, un gladiateur originaire de Tarse[240]. C'est par son talent dans l'arène que Mélanippos se présente. Son identité même ne paraît pas sous la forme habituelle : il ne donne pas son patronyme. La comparaison du défunt avec Héraklès est fréquente pour les athlètes et gladiateurs. Dans le présent corpus, on peut citer un parallèle : l'enfant athlète Dôras, auquel est dédiée l'épigramme I.14.4., est lui aussi comparé à Héraklès. Dôras, Mélanippos, tous deux étaient dignes de la valeur d'Héraklès, tous deux, tel le fils de Zeus, étaient en mesure d'accomplir les douze travaux[241]. En quoi consiste le « treizième exploit » où Mélanippos a trouvé la mort ? Serait-ce l'expression poétique du combat de trop ?

Qui sont Thallos et Zoè, qui ont fait dresser la tombe de Mélanippos sur leurs propres fonds ? L'épigramme ne le précisant pas, on peut suggérer qu'il s'agit de l'épouse et du fils de Mélanippos. L'inscription II-3.1.3., elle aussi dédiée à un gladiateur, Trôïlos, signale également que la tombe du défunt à été érigée par sa propre épouse, Ladikè : « Λαδίκη τῷ ἰδίῳ ἀνδρὶ μνήμης | χάριν ».

---

[240] Tarse se situe sur le littoral sud de la Turquie, sur la même longitude que l'extrêmité orientale de l'île de Chypre.

[241] Pour Dôras, I.14.4., v. 2 : « τυχὸν ἱδρώτων ἄξιον Ἡρακλέους » ; pour Mélanippos, la comparaison se trouve aux vers 5-6 de l'épigramme :

φάσιν δ' Ἡρα[κ]|[λ]έα δυοκαίδεκα ἆθλα τελέσσ[αι]· |
[τα]ὐτὰ δ' ἐγὼ τελέσας τρισκαιδέκατ[ον] | τέλος ἔσχον

II-4.2.1.

Une jeune fille morte peu avant son mariage

L'inscription a été découverte lors de la reconstruction d'une mosquée à Avdjilar. Les dimensions de la pierre ne nous sont pas connues, seule la taille des lettres nous est indiquée par E. Fabricius : entre 0,010 m et 0,013 m. Les deux premières lignes de l'inscription sont lacunaires et la fin est irrémédiablement perdue.

Selon E. Fabricius, le monument date d'époque romaine comme l'indique la forme des lettres (« gute Schrift römischer Zeit »). D'après Stauber-Merkelbach, l'inscription est certainement d'époque hellénistique (« wohl noch hellenistisch »).

Édit : E. Fabricius, *SbBerlin*, 1894, p. 907-910 ; U. von Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, p. 609 ; *GVI* 2046 ; *SGOst*, vol. I, 07/01/01.

1-2	vers 1	[° ° ¯ ˘]δος ἁδ[νὸ]ν̣, ἆμο[ς | ἔζη,]
2-3	vers 2	[° °]ων κατέχοντι κα̣τ̣θ̣α̣|[νεῦσαν,]
3-4	vers 3	οὐ νύμφαν, ἔτι παρθέ|[νον·] {ἁ} κακὰ γὰρ
4-5	vers 4	ὅττι Μοῖρ' ἐϐέϐου|[λ]ε, τοῦτο νίκηι·
5-6	vers 5	αἰαῖ τάν, ὅκα πασ|τόν, ὅκκα μίτραν
6-7	vers 6	ἄμελλ' εἰς ὑμ[έ]|ναιον Ἀφροδίτας
7-8	vers 7	καθαίρειν, τόκα | φέγγος ἐγλιπεῦσαν·
8-9	vers 8	καὶ τὰν μὲ[ν] | νεκυηγὸς ἤγαγ' Ἑρμᾶς
9-10	vers 9	Διφίλω [πο]|τὶ πατρὸ[ς] εὐρὺν Ἅδην,
10-11	vers 10	μάτ[ηρ | δὲ [˘ ˘ ¯ ˘ ¯ ˘ ¯ (¯ ou ˘)]

Comm. épigr. :

L. 1 : ἁδ[νὸ]ν̣, ἆμο[ς \| ἔζη,] Wilamowitz dans son commentaire ; [ἁ χθὼν Στράτι]δος ἅδ[ε] Δαμο[νί\|καν] / [καὶ Πλούτ]ων κατέχοντι Peek.

L. 2-3 : κα̣τ̣θ̣α̣\|[νεῦσαν,] la diphtongaison -ευ- d'après ἐγλιπεῦσαν ? : κα̣τ̣θ̣α̣\|[νοῦσαν,] Peek ; καὶ θα[νοῦσαν Wilamowitz.

Traduction :

[…] quand elle vivait, ce sont (?) qui la retiennent maintenant qu'elle est morte, non mariée, encore vierge : les malheurs auxquels la Moire s'est résolue sont impérieux. Hélas ! alors qu'elle devait vouer sa chambre nuptiale et sa ceinture virginale à Aphrodite, c'est à ce moment qu'elle a quitté la lumière. Hermès conducteur des morts l'a menée auprès de son père Diphilos chez le puissant Hadès, tandis que sa mère…

L'épigramme de cette très jeune femme est originale sous tous les rapports, en premier lieu sous le rapport de la métrique. Le mètre employé pour cette épigramme est le mètre phalécien[242]. Il s'agit de la seule inscription présentant cette structure métrique dans le présent corpus. Le schéma métrique du mètre phalécien est le suivant :

° ° | ¯ ˘ ˘ ¯ | ˘ ¯ | ˘ ¯ | ˘ ou ¯

Le premier pied peut être constitué par un spondée (v. 3, 5, 8 et 10), un iambe (v. 6, 7 et 9) ou encore un trochée (v. 4). Le second pied est constitué par un choriambe suivi de deux iambes et d'une syllabe longue ou brève. L'isosyllabie est rigoureusement respectée dans l'épigramme, chaque vers comportant bien onze syllabes.

Si la métrique de cette épigramme est singulière, la langue qui y est employée l'est tout autant. Le dialecte employé présente un mélange de dorien et de formes « poétiques », créées pour la métrique. On constate non seulement le maintien quasi généralisé de /a/ long ancien : ἃμο[ς] (v. 1) ; νύμφαν (v. 3) ; τάν, μίτραν (v. 5) ; Ἀφροδίτας (v. 6) ; τὰν, Ἑρμᾶς (v. 8) ; à ces occurrences on peut ajouter l'hyperdorisme ἄμελλ' (v. 6). La syllabe initiale du théonyme Ἅδην (v. 9) présente une notation phonétique de /a:/ < /a:i/ . On recense également des contractions qui correspondent aux usages du dialecte dorien. Par exemple, le substantif νικῆι (v. 4) présente le résultat dorien de la contraction de /a + ei/ ; l'anthroponyme Διφίλω (v. 9), qui est un génitif singulier, présente un /ɔ:/ issu de la contraction de /oo/. L'usage du dialecte dorien apparaît aussi à travers l'emploi des formes ὅκα et ὅκκα (v. 5), en corrélation avec τόκα (v. 7), qui équivalent à l'ionien-attique ὅτε…τότε. La forme avec géminée KK est une licence poétique que l'auteur s'est permise en suivant le modèle de l'alternance de ὅτι / ὅττι, attesté chez Homère. Par ailleurs, l'auteur emploie la forme poétique ὅττι (< *od-ti) au vers précédent. On observe également l'emploi de la préposition ποτί (v. 9), équivalent de l'ionien-attique πρός.

Dans le quatrième vers, une autre forme verbale est intéressante. Il s'agit de ἐϐέϐου|[λ]ε. Compte-tenu de la formation, augment, redoublement, désinence secondaire -ε de troisième personne du singulier, il ne peut s'agir que d'une forme de plus-que-parfait du verbe βούλομαι. Une telle forme ἐϐέϐουλε n'est pas ailleurs attestée[243]. C'est une forme créée de toute pièce pour s'adapter au mètre. En effet, la forme régulière du plus-que-parfait de βούλομαι est ἐϐεϐούλητο.

Dans le vers 7, la forme de participe aoriste ἐγλιπεῦσαν (< *εκλιποντγα) présente la diphtongue -ευ-, issue de la différenciation du second élément du hiatus /eo/. Ce type de traitement dans les formes verbales s'observent fréquemment chez Théocrite qui nous en offre de nombreux exemples[244]. L'auteur s'est sans doute inspiré de la pratique littéraire de Théocrite pour composer son épigramme.

Le lexique présente quelques noms rares. Dans le premier vers de l'épigramme, Wilamowitz a proposé de lire la forme ἁδ[νὸ]ν̣ (v. 1), qu'il n'a, hélas, pas commentée. Cette forme fait difficulté : il s'agit, semble-t-il, d'un terme issu de la racine **swad-*, mais lequel ?

---

[242] Pour une définition du mètre phalécien, cf. Koster (J.W.J.). *Traité de métrique grecque. Suivie d'un précis de métrique latine*, X §24 : « Parmi les trimètres d'un emploi fréquent, le phalécien jouit du plus grand renom ; il se compose d'un glyconéen et d'une syzygie ïambique catalectique, présentant la forme d'un bacchiaque ; quand l'isosyllabie est observée, il compte onze syllabes ; de là le nom d'hendécasyllabe, par lequel ce vers a été désigné de préférence chez les Romains. »

[243] *LSJ s. v.* βούλομαι signale l'occurrence de cette épigramme funéraire

[244] Par exemple, *Φαρμακεύτριαι*, 7 : « **Βασεῦμαι** ποτὶ τὰν Τιμαγήτοιο παλαίστραν » ; *Κῶμος*, 53 : « **κεισεῦμαι** δὲ πεσών, καὶ τοὶ λύκοι ὧδε μ' ἔδονται » ; Κύκλωψ, 42 : « Ἀλλ' **ἀφίκευσο** ποθ' ἁμέ, καὶ ἑξεῖς οὐδὲν ἔλασσον ».

Une forme du verbe ἀνδάνω ? Un dérivé de l'adjectif ἡδύς ? À moins qu'il ne s'agisse d'une déformation de l'adjectif ἁγνός ? La lacune du vers ne nous permet pas de dégager un sens suffisamment précis pour en déduire celui de ἀδ[νὸ]ν̣. De même, le substantif παστόν (v. 5), qui désigne par métonymie la chambre nuptiale, est rare[245].

Le dieu Hermès est invoqué dans l'épigramme dans sa fonction de psychopompe ; cette fonction est ici désignée par le substantif νεκυηγὸς (v. 8). Cette épithète est appliquée au dieu Hadès dans une épigramme d'Archias, *Anth. Pal.*, VII, 68, v. 1 : « Ἄϊδος ὦ νεκυηγέ, κτλ ».

De la défunte à qui est dédiée on ne sait que deux choses : elle était la fille de Diphilos, qui est mort avant elle ; elle est décédée dans la fleur de l'âge, avant que de se marier. Le nom de la défunte se trouvait sans doute dans les premiers vers de l'épigramme. Nous savons qu'elle a péri dans la fleur de l'âge, car elle est qualifiée de παρθένον (v. 3), et que si elle n'a pas connu le mariage, οὐ νύμφαν (v. 3), elle était tout de même en âge de se marier, peut-être est-elle même décédée peu avant d'en faire l'expérience, car la défunte était sur le point de consacrer sa chambre nuptiale et sa robe virginale à Aphrodite (v. 7).

II-4.3.1.

Ménékrates

Plaque de marbre. C'est grâce au contenu de l'épigramme que nous pouvons supposer que cette plaque de marbre a été utilisée pour un monument funéraire. Toute la partie gauche de la pierre est endommagée, il manque ainsi deux à trois lettres au début de chaque vers. Dimensions : l. 0,56 m.

Le monument date du IIIe ou du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : J. H. Mordtmann, *AM*, vol. VII (1882), p.255-256, n.27 ; U. v. Wilamowitz, *Sappho und Simonides*, p. 110-111 ; *GVI* 1792 d'où *Grabgedichte* 232 ; W. Vollgraff, *Mémoires de l'Acadadémie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. XIV (1951), p. 358-365 (*SEG*, vol. XIV, n.769) ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n.520 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/47.

Comm. : cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1964, n. 426 ; U. v. Wilamowitz, *Sappho und Simonides*, p. 110-111.

1 [Τᾶς Ἀ]φροδίτας ναός ἐστί [μ]ευ πέλα[ς]
2 [τίω]ν Ἀνακρέοντα τὸν πόθων ἵδρι[ν]·
3 [ἐγὼ] δὲ παιδέρωσιν οὐκ ἐτερπόμαν,
4 [τὰ δ'] ἄσπιλ' ἐν νέοισιν ἀφροδίσια
5 [ὧν ἀ]ντίμιμ' ὁ τύμβος εὐχάρακτ' ἔχει·
6 [εἰ δὲ] κνίσει με Μῶμος, ἀντι[τάξε]ται
7 [κα]λ̣' ἐννέπων Ἔπαινος [ἄνθε' ἃ] δ̣ρέπ[ον],

[245] Sur le sens et l'étymologie de παστός, cf. I.10.3. commentaire.

8 [τὸν] Ματροδώρου δ’ οὐ θρίσ[ει] Μενεκράτην.

Comm. épigr. :

L. 1 : [τᾶς Ἀ]φροδίτας Wilamowitz, suivi par Peek et Merkelbach : [Ὧδ’ Ἀ]φροδίτας Vollgraff.

L. 2 : [τίω]ν Vollgraff: [ἔχω]ν Wilamowitz, suivi par Peek et Merkelbach.

L. 3 : [ἐγὼ] Wilamowitz, lecture adoptée par tous les éditeurs.

L. 4 : [τὰ δ’] ἄσπιλ’ Vollgraff : [ἀλλ’] ἄσπιλ’ Wilamowitz, suivi par Peek et Merkelbach.

L. 5 : [ὧν ἀ]ντίμιμ’ Wilamowitz : [ὅδ’ ἀ]ντίμιμ’ Vollgraff.

L. 6 : [εἰ δὲ] Wilamowitz, suivi par tous les éditeurs ; ἀντι[τάξε]ται Wilamowitz, suivi par Peek et Merkelbach : ἀντι[κείσε]ται Vollgraff.

L. 7 : [κά]λ’ ἐννέπων Vollgraff : [πόλ]λ’ ἐννέπων Wilamowitz, suivi par Peek et Merkelbach.

L. 8 : Wilamowitz suivi par tous les éditeurs.

Traduction :

Près de moi se trouve un temple d’Aphrodite qui possède une statue d’Anacréon, poète de l’amour. Pour ma part, je ne me suis pas plu à la pédérastie, mais aux joies irréprochables de l’amour des jeunes gens dont ma tombe rappelle le souvenir en gravure. Si Blâme me mord, Louange lui opposera un long éloge fait des beaux mots que je recueillais, ainsi ne m’abattra-t-il pas, moi Ménékratès fils de Matrodôros.

L’épigramme est composée de huit trimètres iambiques.

La langue de l’épigramme présente de nombreux traits doriens : maintien généralisé de /a:/ ancien : [Τᾶς Ἀ]φροδίτας, ναός (v. 1) ; ἐτερπόμαν (v. 3) ; Ματροδώρου (v. 8) ; traitement de ευ de l’hiatus /eo/, par différenciation du second élément : [μ]ευ (v. 1). D’autres éléments donnent à l’épigramme un caractère épique, par exemple l’emploi de la désinence -οισι de datif pluriel dans νέοισιν (v. 4), ou encore l’emploi de la préposition πέλας, postposée à son régime [μ]ευ[246]. L’usage d’un tel dialecte doit être mis en relation avec la mention d’Anacréon[247] dans l’épigramme funéraire de Ménékratès.

La tombe de Ménékratès est située à proximité du temple de la déesse de l’amour Aphrodite[248], où se trouve une statue du poète de l’amour, Anacréon ; cet amour sous le signe

[246] La postposition de πέλας est fréquente da la poésie épico-ionienne, cf. Homère, *Iliade*, XV, v. 257 ; Eschyle, *Les Suppliantes*, v. 308, et *Agammemnon*, v. 1038, v. 1671.

[247] Rares sont les épigrammes qui citent un nom d’auteur : avec Homère, cité dans les inscriptions II-1.5.2. et II-7.14.17., Anacréon est le seul poète, avec Homère, à figurer dans une épigramme funéraire du présent corpus.

[248] W. Vollgraff rappelle qu’ « Aphrodite n’est pas sans certains rapports avec l’empire des morts ; à tout le moins, on les lui prête à partir de l’époque hellénistique. […] Je me bornerai à citer ici quelques passages des plus caractéristiques. Plut. *Quaest. rom.*, 23 : ἐν Δελφοῖς Ἀφροδίτης Ἐπιτυμβιδίας ἀγάλματιόν ἐστι, πρὸς ὃ τοὺς

duquel Ménékratès a choisi de reposer pour l'éternité est, d'après le défunt lui-même, un amour pur, sans tache, ἄσπιλ' (v. 4) et non un vil amour pédérastique. Le substantif παιδέρωσιν (v. 3) est un mot rare, attesté seulement dans un fragment du poète comique Télékléidès[249]. Ce substantif παιδέρωσιν signifie « pédérastie », mais désigne également un cosmétique végétal servant à se farder[250]. Opposer παιδέρωσιν et ἄσπίλ' ἀφροδισία est, nous semble-t-il, un mot d'esprit. En effet, si ἄσπιλος signfie « sans souillure », son sens concret est bien « sans tache sur la peau, le visage, les vêtements »[251]. Les amours pédérastiques sont des amours fardées, marquées par le vice de la mollesse, de la τρυφή, tandis que les amours des jeunes gens, ἐν νέοισιν, amours sans fard, sont marquées par la vertu. Et ce sont ces amours respectables, louables, qui sont représentées (ἀντιμιμ') sur la pierre tombale.

À partir du vers 6, Ménékratès évoque les tentatives du dieu Mômos (Blâme) d'atteindre à son honneur, de rabaisser son mérite. Son défendeur est une autre allégorie, Ἔπαινος (Louange). W. Vollgraff estime qu'il s'agit d'un tableau parodique d'un jugement infernal où « Momos et Epainos [sont] aux prises devant le tribunal de Minos prêts à envoyer l'âme de Ménékratès aux Enfers ou à lui accorder le séjour dans les îles des bienheureux ». Que sont les « beaux mots » choisis par Louange et que Ménékratès se plaisait à cueillir ? Ménékratès était sans nul doute féru de poésie, peut-être pratiquait-il lui-même cet art, d'où la présence d'Anacréon. L'éloquence de Louange sauve l'âme de Ménékratès qui ne sera pas « abattu » par Momos. Le verbe θρίσ[ει] qui signifie « abattre » fait lui aussi partie des termes rares de l'épigramme. Il s'agit de la forme apocopée de θερίσει. Cette forme θρίσ[ει] est donc à rapprocher du verbe θερίζω « couper, faucher », puis par glissement sémantique « détruire, ravager »[252]. La forme apocopée est employée à l'aoriste par Eschyle, *Agamemnon*, v. 536 : « πατρῷον ἔθρισεν δόμον » (il a détruit la demeure paternelle). La forme θρίσει, futur de l'indicatif, ne semble pas connaître d'autre attestation.

L'épigramme de Ménékratès est l'œuvre d'un auteur subtil, qui fait état d'une bonne connaissance et maîtrise de la littérature grecque. W. Vollgraff notait à son propos qu' « il nous fait ici l'effet d'un littérateur curieux de gloses poétiques ».

κατοιχομένους ἐπὶ τὰς χοὰς ἀνακαλοῦνται. Clem. Alex., *Protrept.*, II, 38, 5 : Ἀφροδίτην Τυμβωρύχον θρησκεύουσιν Ἀρφεῖοι. Tibull., I, 3, 57 :

sed me quod facilis tenero sum semper amori,
ipsa Venus campos ducet ad Elysios. »

[249] *LSJ s. v.* παιδέρως, « = παιδεραστής, *Telec.49.* ».

[250] *DELG, s. v.* παῖς : « παιδέρως « pédéraste, mais surtout noms de végétaux, notamment du chêne vert ; espèce d'opale, rouge (pour se farder) ».

[251] *DELG, s. v.* σπίλος.

[252] *DELG s. v.* θρίσαι : « compris par le sch. et par tous les commentateurs comme un substitut de ἔθερισε ; surtout dans ἀπέθρισε « faucher, couper » [les nerfs]. »

II-4.3.2.

Hédéia, morte en couches

Le monument est une stèle de marbre avec relief. Le relief représente, au centre, une femme assise, à gauche, sur le sol, un enfant dont le visage exprime la douleur et à droite un homme. Dimensions : h. 0,47 m ; l. 0,37 m ; ép. 0,07 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit. : S. Sahin, *IK*, vol. VII, S. 59-60, n. 11 avec photographie Pl. 11 et *IK*, vol. IX, n. 633 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 510 ; *SEG*, vol. XXVIII, n. 956 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/42.

1 Καλλατιανὴ χθὼν ἐμέθεν πατ[ρίς· ἐς δ'] ἐρα[τ]ει[νὴν]
2 Κύζικον ἐγ Μοίρας ἤλυθον αἰφνιδίω[ς]·
3 νύμφη δ' ὠδίνεσσι λίπον φάος Ἡδέ[α τε]ρπ[νόν],
4 παῖς Γλυκέας, ἐτέων ἐν δυσὶν ἐνν[εά]σιν·
5 οὐ γὰρ ἔφυ πάτρας ἱκανὸς πό[ρ]ος, ἀλλ' ἐ̣π̣[ὶ] δα[ίμων]
6 μητρὶ γόους ἐπ' ἐμοῖς π̣ήμασιν̣ [ἠ]γάγετ[ο].

Traduction :

La terre de Callatis est ma patrie ; dans la charmante Cyzique, par un arrêt du destin, je suis partie, soudainement. Jeune femme du nom d'Hédéia, c'est dans les douleurs de l'enfantement que j'ai quitté la douce lumière, enfant de Glykéia, j'étais âgée de deux fois neuf ans. Il n'était pas de retour possible vers ma patrie, mais la divinité a mené à ma mère les lamentations de mon deuil.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue employée dans l'épigramme correspond pleinement aux usages de la poésie épico-ionienne : absence de contraction /ao/ après la chute de digamma dans le nom de la lumière : φάος (v. 3) ; absence de contraction /eɔ:/ après la chute de sigma intervocalique dans le nom de l'année au génitif pluriel : ἐτέων (v. 4) ; emploi de la désinence -θεν dans le pronom personnel de première du singulier : ἐμέθεν (v. 1) ; absence d'augment : λίπον (v. 3).

Hédéia n'était pas originaire de la « charmante »[253] Cyzique, mais de Callatis. Elle ne précise pas ce qui l'a fait partir pour Cyzique, sans doute un mariage. Hédéia dit en revanche

---

[253] Sur le sens de l'adjectif ἐρατεινός, cf. *DELG, s. v.* ἔραμαι : « ἐρατεινός « aimé, aimable », dit surtout de lieux ou de choses, rarement d'une femme. »

que ce sont « les douleurs de l'enfantement » qui ont eu raison d'elle. C'est par la périphrase habituelle λίπον φάος [… τε]ρπ[νόν] (v. 3) que Hédéia évoque son décés. Le caractère surprenant et soudain de la mort de Hédéia, âgée de dix-neuf ans seulement, est exprimé dans le deuxième vers par le groupe prépositionnel ἐγ Μοίρας et l'adverbe αἰφνιδίως, l'un et l'autre placés de part et d'autre du verbe ἤλυθον.

Hédéia ne précise pas le nom de son père dans l'épigramme, mais ne donne que le nom de sa mère Glykéia. On peut remarquer le lien sémantique entre les deux anthroponymes. En effet, Hédéia et Glykéia, qui sont les féminins des adjectifs ἡδύς et γλύκυς, évoquent tous deux la douceur, ce qui plaît aux sens[254].

L'épigramme s'achève sur une note pathétique, avec le motif du regret de la patrie de la défunte et la douleur du deuil qui pèse sur sa mère. En effet, Hédéia ne pouvait revenir dans sa patrie : οὐ […] ἱκανὸς πό[ρ]ος. Ce n'est que la douleur du deuil que la divinité a apportée à sa mère Glykéia.

II-4.3.3.

Ménandros

Stèle où sont représentés deux hommes assis (certainement Ménandros et son père Meidias) sur un lit de table. Tous deux tiennent une coupe à boire dans leur main gauche ; à leur gauche, on distingue une femme (Moschion) ainsi qu'une petite servante dans l'angle inférieur gauche. Au milieu on distingue une table sur laquelle de la nourriture a été disposée : du raisin, des grenades… Dans l'angle inférieur droit on distingue un jeune homme, un jeune esclave. Au-dessus de la tête de la femme, dans l'angle supérieur gauche de la scène, a été sculpté un serpent enroulé de grande taille. Dimensions : h. 0,64 m ; l. 0,47 m ; ép. 0,13-0,14 m ; h. des lettres 0,01-0,02 m.

Le monument est daté du IIe siècle av. J.-Chr. d'après Pfuhl-Möbius.

Édit : W. Peek, *AM*, vol. LVI (1931), p. 129, n. 14 et *GVI* 1552 d'où *Grabgedichte* 204 ; Pfuhl-Möbius 1939 avec photographie, Pl. 280 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 519 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/46.

1		Μένανδρε
2		Μειδίου χαῖρε·
3	vers 1	Μειδίου υἱὲ Μένανδρε, τί τὰν πανόδυρτον ἀταρπ[ὸν]
4	vers 2	στείχεις, ἐκπρολιπὼν λυγρὰ τέκνῳ δάκρυα ;
5	vers 3	Μόσχιον αἰάζει σε γυνή, θρήνει δέ σε ἀδελφὴ
6	vers 4	κτανθέντα αἰφνιδίως λαθρίου ἀνδρὸς Ἄρη·

[254] Pour ἡδεῖα, cf. *DELG, s. v.* ἥδομαι : « ἡδύς, dor. ἁδύς, éléen, etc., ϝᾱδύς « qui plaît » (aux sens, goût, odorat, etc.) » ; pour γλυκεῖα, cf. *DELG, s. v.* γλυκύς : « « doux » au goût ou à l'odorat […] se dit depuis Hom. de tout ce qui est agréable ».

7	vers 5	[Ἄ]ρρε, Τύχη πανόδυρτε τί τὸν θά⟨λλ⟩ο⟨ν⟩τα πρὶν ὥρας
8	vers 6	[ἔ]σβεσας, ἀνδρολέταν Ἄρεα δεξάμενον ;

Comme. épigr. :

L. 6 : Merkelbach retranscrit le nom d'Arès avec une minuscule dans l'épigramme et ne précise que dans l'apparat critique qu'il s'agit du dieu.

L. 7 : θά⟨λλ⟩ο⟨ν⟩τα sur la pierre ΘΑΝΟΤΑ, qui ne convient pas pour le sens.

Traduction :

Ménandros

fils de Meidias, salut.

Fils de Meidias, Ménandros, pourquoi empruntes-tu le sentier qui n'est que souffrance, laissant ainsi à ton fils de cruelles larmes ? Moschion, ton épouse, gémit, ta sœur entonne un chant funèbre pour toi qui, soudainement, fus tué dans une embuscade. Va-t'en à la male heure, lamentable Fortune, cet homme dans la fleur de l'âge, fallait-il que tu le fisses périr avant l'heure en le livrant à Arès meurtrier ?

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Dans le premier vers, la syllabe finale de Μειδίου est abrégée devant υἱὲ, Μειδίου forme ainsi le dactyle du premier pied. Dans le troisième vers, epsilon du pronom personnel σε s'élide devant alpha du substantif ἀδελφὴ.

La langue de l'épigramme présente dans le lexique quelques formes intéressantes. Au deuxième vers de l'épigramme, l'emploi du verbe ἐκπρολείπω instaure un jeu d'écho entre les circonstances de la mort de Ménandros, assassiné dans une embuscade, et l'*Odyssée*. Au chant VIII de l'*Odyssée*, l'aède Démodokos chante les exploits des Grecs devant Troie, et notamment l'épisode du cheval de Troie. Lorsque les Grecs dissimulés dans le ventre du cheval en sortent subitement pour envahir la cité troyenne, c'est le verbe ἐκπρολείπω qu'Homère emploie[255]. Dans le vers 4, le participe passif aoriste κτανθέντα, de κτείνω, est fort rare. D'après Chantraine, ἐκτάνθην n'est attesté qu'à partir de l'époque hellénistique et en grec tardif[256]. Autre mot rare, ἀνδρολέταν (v. 6), épithète d'Arès. Cette épithète fait songer à celle employée par Homère, *Iliade*, IV, v. 441 : « Ἄρεος ἀνδροφόνοιο ». L'adjectif ἀνδρολέταν est un composé de ἀνήρ et du verbe ὄλλυμι. L'adjectif ὀλέτης, qui est attesté dans une épigramme funéraire[257], est à rapprocher du nom d'agent ὀλέτηρ que l'on retrouve dans le composé ἀνδρολέτειρα, attesté dans Eschyle[258] mais le composé ἀνδρολέτας, ou ἀνδρολέτης, ne semble pas être attesté ailleurs. Le caractère tragique de la mort de Ménandros justifie l'emploi d'une telle épithète pour le dieu Arès. Ménandros a été assassiné à la suite d'une embuscade, ou à tout le moins d'une mauvaise rencontre, ainsi que l'indique le vers 4.

[255] Homère, *Odyssée*, VIII, 514-515 : « […] υἷεςς Ἀχαιῶν / ἱππόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες ».
[256] cf. DELG, s. v. κτείνω.
[257] Kaibel, n. 334, 15 : « […] βά[λλ]ον ἐμὸν **ὀλέτην** »
[258] Eschyle, *Agamemnon*, 1464-1465 : « μηδ' εἰς Ἑλένην κότο ἐκτρέψῃς / ὡς **ἀνδρολέτειρ'** κτλ. »

La situation d'énonciation de l'épigramme de Ménandros est rare dans le présent corpus. Un locuteur inconnu (la pierre ? l'auteur ? le passant ?) interpelle le défunt soit par une question soit par une apostrophe, puis poursuit son discours en révélant l'identité du défunt, les circonstances de sa mort et prend à partie la fortune. Ce modèle d'épigramme a été pratiqué par Callimaque qui faisait de ces pièces de véritables scènes théâtrales en miniature[259].

II-4.3.4.

Maiandriè

Stèle. En haut du monument est gravée une dédicace : « Maiandriès, fille de Bacchios ». Sous la dédicace, dans un encadrement, ont été sculptés deux personnages : à gauche une femme portant le deuil, assise sur une chaise, qui semble être entièrement recouverte par un voile ; à droite, assise à même le sol, une très jeune femme portant un enfant dans ses bras. Dimensions : h. 0,55 m ; l. 0,37 m.

Le monument paraît dater du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : Kaibel 244 ; J. H. Mordtmann, *AM*, vol. VI (1881), p. 53 ; W. Peek, *AM*, vol. LVI (1931), p. 132 et *GVI* 1585 ; Pfuhl-Möbius 940 avec photographie, Pl. 141 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 516 avec photographie, Pl. XXXIX ; M. Cremer, *Grabstelen 1*, p. 131, KN 18 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/45.

1		Μαιανδρίης τῆς Βακχίου
2	vers 1	Φερσεφόνα, τί φίλεργον ἀπέσπασες ἀνδρὸς ἀπ' εὐνῆς
3	vers 2	ἄκριτον ἐς θνατοὺς ἁλικίαν θεμένα,
4	vers 3	εἰκοσέτιν ; Τᾷ κάλλος ἀφώρισε Κύπρις ἐν ἀστοῖς,
5	vers 4	ἀλλὰ Τύχη σκολιοῖς δόγμασιν ἠντίασεν·
6	vers 5	οὕνεκεν ἀλλοδαπὰν Μαιανδρίη ἤλυθε γαῖαν,
7	vers 6	ἀνδρὶ φιλοστόργους δεικνυμένα χάριτας.
8	vers 7	— Ἀνθ' ὧν μοι τὸ μνῆμα πόσις κτίσεν, οὕνεχ' ἅμ' αὐτῶι,
9	vers 8	ἔγδημος γενόμαν, πατρίδα λειπομένα·
10	vers 9	Φερσεφόνας δὲ ἀδίαυλον ὑπὸ στυγερὸν δόμον ἦλθον,
11	vers 10	παυσιπόνῳ Λάθας λουσαμένα πόματι.

---

[259] Suivant ce modèle, on peut citer de Callimaque l'épigramme XV :

Τιμονόνη. Τίς δ' ἐσσί ; μὰ δαίμονας, οὔ σ' ἂν ἐπέγνων,
εἰ μὴ Τιμοθέου πατρὸς ἐπῆν ὄνομα
στήλῃ καὶ Μήθυμνα τεὴ πόλις· ἦ μέγα φημί
χῆρον ἀνιᾶσθαι σὸν πόσιν Εὐθυμένη.

Traduction :

Maiandriè, fille de Bacchios.

Perséphone, pourquoi avoir éloigné du lit de son époux une femme dévouée en l'envoyant chez les morts à un âge inconvenant, à vingt ans ? Pour sa beauté, Cypris la rendit remarquable parmi ses concitoyens, mais la Fortune aux obscurs décrets s'interposa : ainsi Maiandriè partit-elle à l'étranger, pour donner à son époux une preuve de son amour. « En récompense, mon époux m'a fait construire ce monument, parce que j'étais étrangère, j'avais quitté avec lui ma patrie. Je suis partie pour la triste demeure de Perséphone, d'où l'on ne revient pas, et je me suis baignée dans le flot du Léthé qui met un terme à nos maux. »

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. Au cinquième vers, la syllabe finale du nom Μαιανδρίη est abrégée devant êta de ἤλυθον. Ainsi les syllabes -ανδρίη forment-elles le dactyle du quatrième pied du vers.

Le texte présente une langue composite, avec toutefois une nette majorité de traits doriens, notamment à travers le maintien de /a:/ ancien : Φερσεφόνα (v. 1) ; ἁλικίαν, θεμένα (v. 2) ; τᾷ (v. 3) ; ἀλλοδαπὰν (v. 5) ; δεικνυμένα (v. 6) ; γενόμαν, λειπομένα (v. 8) ; Φερσεφόνας (v. 9) ; Λάθας, λουσαμένα (v. 10). Quelques formes présentent cependant la fermeture de /a:/ ancien à /ε:/, notamment dans la partie en prose et dans l'onomastique : Μαιανδρίης, τῆς (L. 1) ; Τύχη (v. 4) ; Μαιανδρίη (v. 5). Toutefois dans la partie versifiée de l'inscription, on recense également quelques formes présentant /ε:/ : εὐνῆς (v. 1) μνῆμα (v. 7) ; ἔγδημος (v. 8). Pour la forme εὐνῆς, Chantraine émet l'hypothèse qu'il s'agirait d'un nom ionien[260]. L'auteur n'aurait donc pas recherché à créer une forme εὐνά, qui eût été un hyperdorisme, pour la composition de son texte. De même pour ἔγδημος (v. 8) : si le dorien δᾶμος ne fait pas difficulté, nous n'avons pas d'exemple dorien du composé avec la préposition ἐκ- ; l'auteur aurait là aussi puisé dans un fonds lexical disponible plutôt que de créer une forme inédite. En revanche, le substantif μνῆμα (v. 7) possède un équivalent dorien μνᾶμα, bien attesté dans les épigrammes funéraires du présent corpus[261]. Comment justifier le caractère composite du texte ? Le statut d'étrangère revendiqué par Maiandriè peut constituer une justification du mélange dialectal que présente l'épigramme. On peut aussi supposer que l'auteur ait donné à son texte cette coloration dorienne pour des raison euphoniques ou pour donner à son poème un caractère emphatique, solennel.

Pour Maiandriè, jeune épouse morte dans la fleur de l'âge, les divinités féminines tiennent une place importante dans l'épigramme, notamment Perséphone. C'est par le nom de cette dernière que l'épigramme commence, et par le sien qu'elle s'achève. Le locuteur initial (la pierre ? le passant ?) invoque son nom pour l'accuser d'avoir injustement emporté Maiandriè dans l'empire des morts. L'auteur met l'accent sur l'âge de la défunte, en plaçant d'une part l'adjectif ἄκριτον en position initiale du deuxième vers et d'autre part par le rejet de εἰκοσέτιν à la fin de son adresse à la déesse, à l'initiale du troisième vers. Lorsque Maiandriè

[260] Concernant les difficultés de *DELG*, *s. v.* εὐνή : « s'agirait-il d'un mot ionien ? »

[261] II-5.7.2., v. 9 : « Ἀλλ' ὁ μὲν Ἐπίγονος μνᾶμα ζωιοῖς δια[μίμνει] » ; II-8.3.4., v. 2 : « μνᾶμα πατρός » ; II-10.2.1., v. 5-6 : « [τ]οιγάρτοι μνάμας αἰωνίου αὐτὸς ἑατῶι / τεῦξε » ; II-12.4.1., v. 1 : « [Ἁ] στάλα τὸ μνᾶμα Διοκλέος »

prend à son tour la parole, elle définit le royaume des morts comme la possession de Perséphone : Φερσεφόνας […] στυγερὸν δόμον. Ce n'est pas ici la demeure d'Hadès comme à l'ordinaire mais celle de Perséphone. De même, toutes les autres divinités évoquées dans l'épigramme sont des divinités féminines : ἡ Τύχη, Κύπρις et même au dernier vers Λάθας. Chacune de ces déesses a joué son rôle traditionnel dans la vie de la défunte : la Fortune et ses vicissitudes l'ont poussée à quitter sa patrie ; Cypris, touchée par la beauté de Maiandriè, l'a rendue admirable parmi les hommes ; Léthé, après sa mort, apporte à Maiandriè l'oubli de ses peines terrestres. Par ailleurs, la mention du Λάθας […] πόματι (v. 10), est rare dans les épigrammes du présent corpus. Les rives du Léthé sont évoquées dans l'inscription II-4.3.11., v. 4 : « [γ]ηραιὸς Λάθας ἤλυθον εἰς λ̣[ι]μένας », sans que soit précisée la fonction qu'assume alors le Léthé. En revanche, la fonction du Léthé est bien évoquée dans l'inscription II-8.3.5., dans laquelle la défunte confie n'avoir pas bu de son eau, afin de préserver même dans l'au-delà le souvenir de son époux : Οὐκ ἔπιον Λήθης Ἀϊδωνίδος ἔσχατον ὕδωρ / ὥς σε παρηγορίην κἀν φθιμένοισιν ἔχω (v. 11-12).

L'épigramme présente également l'originalité de donner la parole à la défunte, mais de manière tout à fait abrupte. En effet, à partir du vers 7, Maiandriè prend la parole sans que ce qui précède n'avertisse le lecteur de ce changement de locuteur. Sans la présence des formes verbales de première personne du singulier, γενόμαν (v. 8) et ἦλθον (v. 9), et du pronom personnel de première personne μοι (v. 7), rien n'annonce la prise de parole de la défunte. Ce modèle d'épigramme à plusieurs voix est rare. On en a un autre exemple à travers l'inscription de Panticapée I.13.18., datant du Ier siècle ap. J.-Chr., dédiée à Théophilè, où à tour de rôle la défunte et la pierre prennent la parole.

II-4.3.5.

Sôsthénès et Ménippos

Bloc de marbre sur lequel est représenté un banquet funéraire. On peut distinguer six personnages. Les deux personnages les plus grands semblent être le père et la mère des défunts. Le père se trouve à droite de la scène, allongé sur une *klinè*, appuyé sur son coude gauche, la main droite le long de sa cuisse. A gauche, la mère est assise, enveloppée dans un ample manteau. Sur ses genoux est assis un enfant, lui aussi enveloppé dans un manteau. Debout devant la *klinè* où se trouve le père, un second enfant paraît plus âgé par la manière dont il est vêtu et dont il se tient. Les deux derniers personnages de la scène, plus petits que les quatre autres, sont des esclaves : l'un aux pieds de la mère tient une jarre, tandis que l'autre, au milieu de la pièce, dispose des mets sur une table à trois pieds. Dimensions : h. 0,406 m ; l. 0,514 m.

L'inscription paraît dater du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. selon Pfuhl-Möbius.

Édit : A. Kirchhoff, *CIG*, vol. IV, n. 6996 ; *GVI* 1664 ; Pfuhl-Möbius 1786 avec photographie, Pl. 257 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 530 ; M. Cremer, *Grabstelen 1*, p. 151, KSt 20 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/52.

Comm. : F. de Clarac, *Musée de sculpture antique et moderne*, vol. II-1, p. 726, n. 287, avec photographie pl. XXXIX.

1		Σωσθένηι Ἀσκλεπιοδότου χαῖρε· |
2		Μένιππε Ἀσκλεπιοδότου χαῖρε. |
3-4	vers 1	Οὐ τὸ θανεῖν ἀλγε[ινόν, ἐπ]ε̣ὶ̣ [τὸ γε Μοίρ]|' ἐπέκλωσε,
4	vers 2	ἀ[λλὰ πρὶν ἡλικίης καὶ γονέων πρότερον].

Comm. épigr. :

L. 3 et 4 : les restitutions sont assurées par de nombreux parallèles, par exemple Kaibel, n. 300, Peek, *GVI*, n. 1665 ou encore *SGOst* 09/04/07.

Traduction :

Sôsthénès fils d'Aclépiodotos, salut.

Ménippos fils d'Asclépiodotos, salut.

Ce n'est pas mourir qui est douloureux, puisque c'est le destin même qui nous l'a assigné, mais mourir prématurément et avant ses parents.

L'épigramme est composée d'un seul distique élégiaque. Malgré les lacunes, nous pouvons restaurer le distique élégiaque grâce aux nombreux parallèles qui répondent à cette épigramme. En effet, ce distique est connu, il est un véritable τοπός que l'on retrouve dans de nombreuses inscriptions, parfois mot pour mot. Citons par exemple *SEG*, vol. XXVII, n. 615, v. 5-6 : « οὐ τὸ θανεῖν ἀλγεινόν, ἐπείπερ Μοῖρ' ἐπέκλωσεν, / [ἀλ]λὰ πρὶν ἡλικία[ς, μ]ητρὸς ἐμῆς πρότερον. », Kaibel, n. 300, inscription d'Érythrée dont le distique est identique, *IG*, vol. XII-2, n. 467, inscription de Lesbos, elle aussi identique ou encore *IG*, vol. XII-1, n. 146, inscription de Rhodes composée du même distique. Dans le présent corpus, on peut citer l'inscription II-6.1.2., dont les deux premiers vers sont une variation de cette même sentence.

II-4.3.6.

Dionysodôros

Stèle sur laquelle a été représentée une scène de banquet funéraire. On y distingue trois personnages sur une *klinè*, tous trois tenant une coupe dans la main gauche. Devant eux une table sur laquelle sont disposés des mets. À droite comme à gauche de la scène, une femme est assise enveloppée dans un ample manteau.

Le monument paraît dater du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3684 ; A. Kirchhoff, *GIBM*, vol. IV, n. 1009 ; *GVI* 1851 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 507 ; Pfuhl-Möbius 1187 et 1187b avec photographie, Pl. 179 ; M. Cremer, *Grabstelen 1*, p. 127, KN 5 avec photographie, Pl. 3 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/39.

1		Διονυσοδώρου τοῦ
2		Πυθέου
3	vers 1	Διονυσόδωρε χαῖρε· — καὶ σύ γε, ὦ φίλε·
4	vers 2	τὸ νῦν ἔχον γείνωσκε με ὧδε κείμενον,
5	vers 3	καλὸν καὶ ἀγαθὸν καὶ καλῶς ἐζωκότα,
6	vers 4	Λ̣ιμναγενῆ γεγονότα, πᾶσι προσφιλῆ.

Traduction :

Dionysodôros, fils de Pythéas.

Salut, Dionysodôros ! – À toi aussi, ami ! Ce qu'il en est de moi aujourd'hui, sache que je repose ici, j'étais beau, bon, j'ai vécu honnêtement ; je suis originaire de Limna, j'étais aimé de tous.

Les trimètres iambiques qui composent l'épigramme ne sont pas exempts de difficultés. Dans le premier vers, il faut scander la première syllabe de l'anthroponyme Διονυσόδωρε en pratiquant la synyzès de -ιο- ; ainsi, Διονυ- constitue l'iambe du premier pied du vers. Le cinquième pied de ce même vers est formé par σύ γε ὦ, où epsilon est élidé devant oméga. Dans le vers suivant, epsilon de με est élidé devant oméga de ὧδε, ainsi les syllabes -σκε μ(ε) ὧ- forment l'iambe du quatrième pied. Le vers 3 comporte un dactyle (ou un tribraque ?) au deuxième pied, formé par les syllabes καὶ ἀγα-. Enfin, le dernier présente un tribraque au troisième pied, formé par les syllabes γεγόνο-.

La langue de l'épigramme présente quelques faits correspondants aux usages du dialecte attique. Dans deux thèmes en -*s*, on observe la conctraction attique de /ea/, en hiatus après la chute de sigma intervocalique : Λ̣ιμναγενῆ, προσφιλῆ (v. 4). Dionysodôros déclare dans l'inscription être Λιμναγενῆ, c'est-à-dire originaire de Limnes ; il s'agit d'un quartier d'Athènes, se situant au sud de l'Acropole où, par ailleurs, se trouvait un temple dédié à Dionysos[262]. Le défunt tient sans doute son nom théophore à la présence de ce temple. Les contractions attiques de Λ̣ιμναγενῆ et προσφιλῆ peuvent avoir été employés en rapport avec l'origine attique du défunt.

L'épigramme est un dialogue entre le passant, qui ici se contente de saluer le défunt, et le défunt qui rend au passant son salut et donne quelques indications concernant sa vie. Ces indications sont fort générales : Dionysodôros dit avoir été vertueux et honnête, et informe le passant sur son origine.

[262] Toutefois E. Schwertheim estime que « Limnai ist eine milesische Kolonie an der thrakischen Chersonnes ».

II-4.3.7.

Théopéithès.

Inscription d'une statue en bronze en l'honneur de Métrodôros, fils de Théopéithès, mort au combat.

L'inscription est datée du Ier siècle av. J.-Chr. compte tenu de la dédicace aux dieux Sarapis et Isis.

Édit : G. Perrot, *RA*, vol. XXXII (1876), P. 270-272 ; J. H. Mordtmann, *AM*, vol. VI (1881), p. 54 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/40.

1	Ὑψίθρονε κο[ίρ]ανε κό[σ]μου καὶ χθόνο[ς Σάρα]πι,
2	ὀχοῦσά τε κρατὶ σελήνην ἀμφίκυρτον Ἶσι,
3	ὑμῖν τάδε καίρια τέχνης χαλκὸν εἰς καμούσης
4	ἱδρύσατο τῆς Θεοπείθους εἰκόνος τύπωμα
5	Ἐνυαλίου κατ' ἔνοπλον σχῆμα Μητρόδωρος,
6	νέοισι τὸν ἄρσενα τέκνου θ[υμ]ὸν ἐκκαλύπτων,
7	ὃν ἔσχε δὶς ἐννέα πλήθων [τ]οὺς ἐτῶν ἀριθμοὺς
8	πάτρας ὕπερ εἰς φονόεσσαν δηΐων φάλαγγα.

Traduction :

Roi au trône élevé du ciel et de la terre, Sarapis, et toi qui porte à ton front la Lune recourbée, Isis, pour vous Métrodôros a consacré cette belle œuvre, fruit de son talent pour travailler le bronze, une représentation de Théopéithès portant les armes d'Enyalios, pour révéler aux jeunes gens le mâle courage de son fils qui avait accompli deux fois neuf ans quand il se battit pour sa patrie contre la sanguinaire armée ennemie.

La métrique est complexe et rare pour une épigramme funéraire. L'épigramme est composée de mètres parémiaques (ce qui correspond aux trois derniers pieds d'un hexamètre dactylique précédé d'une syllabe longue ou brève) suivis d'ithyphalliques. Le schéma des vers est dont le suivant : ¯ (ou ˘) ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ¯ ‖ ¯ ˘ ¯ ˘ ¯ ¯ ‖. La métrique atypique répond au caractère singulier de cette inscription. En effet, gravée sur une statue de bronze consacrée aux dieus Isis et Sarapis[263], l'inscription est à la fois une dédicace votive et une épigramme funéraire car cette statue est une représentation de Théopeithès.

---

[263] Sur le culte d'Isis et Sarapis à Cyzique, cf. Dunand (F.). *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée III : Le culte d'Isis en Asie Mineure. Clergé et rituels des sanctuaires isiaques*, p. 101 : « Le cas de Cyzique est en est un exemple [de l'implantation du culte isiaque] ; c'est probablement la seule ville de Mysie où le culte égyptien ait connu un développement important. En effet, au Ier siècle a.C., il devait exister dans la cité deux associations de θεραπευταί vouées au culte de Sarapis et d'Isis. […] Il et probable que les thérapeutes de Cyzique rendaient

L'épigramme est composée dans le dialecte ionien-attique, avec quelques formes inspirées de la poésie épique. On constate la fermeture de /a:/ ancien à /ε:/ : σελήνην (v. 2) ; τέχνης, καμούσης (v. 3) ; τῆς (v. 4) ; σχῆμα (v. 5). Le substantif πάτρας (v. 8) présente le maintien de /a:/ ancien, selon les règles de limitation propres au dialecte attique. On remarque également les contractions ioniennes-attiques de /eo/ dans l'anthroponyme Θεοπείθους (v. 4) et de /oo/ dans le substantif τέκνου (v. 6). L'auteur a toutefois employé la désinence de datif pluriel homérique -οισι dans l'adjectif νέοισι (v. 6). L'auteur démontre aussi sa maîtrise de la langue poétique à travers ses créations lexicales, notamment l'adjectif φονόεσσαν (v. 8), dérivé en **went-* de φόνος, qui n'est pas ailleurs attesté.

Les deux premiers vers de l'inscription sont une dédicace aux divinités Sarapis et Isis, qui sont représentées avec leurs attributs habituels : Sarapis trônant et Isis portant le croissant de Lune sur le sommet de sa tête[264]. Après l'invocation aux dieux, l'inscription indique qui est à l'origine de la dédicace : Métrodôros a lui-même sculpté ce bronze et l'a consacré aux dieux. Ce sont les vers 3 et 4 qui nous renseignent sur l'origine de la statue. La construction syntaxique de ces deux vers est compliquée. La place de la préposition εἰς (v. 3) est surprenante. Elle ne peut régir le cas de χαλκόν, car l'anastrophe n'est pas d'ordinaire pratiquée avec la préposition εἰς. C'est le participe καμούσης qui régit l'accusatif χαλκόν. Si le verbe κάμνω est le plus souvent intransitif, il a alors le sens de « se fatiguer, se donner de la peine », déjà chez Homère κάμνω est employé comme un verbe transitif (essentiellement à l'aoriste) avec le sens de « travailler, fabriquer » : Homère, *Iliade*, XVIII, 614 : « αὐτὰρ ἐπεὶ πάνθ' ὅπλα κάμε κλυτὸς ἀμφιγυήεις ». Il est peu probable que la préposition εἰς soit le préverbe de καμούσης, car le verbe *εισκάμνω n'est nulle part attesté. Il ne reste plus, pour εἰς, qu'à envisager une tmèse et supposer que εἰς est le préverbe du verbe ἱδρύσατο au vers suivant. Le verbe εἰσιδρύω est attesté chez Hérodote, IV, 62 : « κατὰ νομοὺς ἑκάστους τῶν ἀρχέων ἐσίδρυται σφι Ἄρεος ἱρὸν κτλ. ». On remarque que chez Hérodote, tout comme dans l'épigramme, le verbe εἰσιδρύω est employé pour désigner une construction sacrée, destinée à une divinité : un temple d'Arès pour le texte d'Hérodote, un objet d'art (statue ou plaque sculptée de bronze), ou le monument funéraire lui-même, pour les déesses Sérapis et Isis dans l'épigramme.

Le sculpteur a représenté son propre fils, portant les attributs du dieu de la guerre Ényalios : Ἐνυαλίου κατ' ἔνοπλον σχῆμα (v. 5). Ce choix se justifie par les circonstances de la mort de Théopéithès. En effet, le fils de Métrodôros est tombé sur le champ de bataille. Cette représentation du jeune homme sous les traits du dieu de la guerre assume une fonction commémorative, fonction normale pour un monument funéraire, car elle honore le courage de Théopéithès, τὸν ἄρσενα τέκνου θ[υμ]ὸν ἐκκαλύπτων (v. 6), mais elle a aussi pour but de servir d'*exemplum* pour les jeunes générations, νέοισι (v. 6).

---

aux dieux égyptiens un culte privé ; pourtant à la même époque, la dédicace de la statue du jeune Théopeithès, adressée par son père à Sarapis et Isis, laisse supposer que ceux-ci faisaient partie de dieux de la cité et qu'ils y possédaient un sanctuaire. »

[264] Sur le croissant lunaire au sommet de la tête d'Isis, cf. Dunand (F.). *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée III : Le culte d'Isis en Asie Mineure. Clergé et rituels des sanctuaires isiaques*, p. 101 : « L'allusion de « la lune à deux cornes » qu'Isis porte sur sa tête […] n'indique sans doute pas que la déesse était assimilée à Artémis dans le culte de Cyzique, mais plutôt qu'elle y était représentée avec le *basileion*, sa coiffure habituelle, dont les Grecs ont souvent confondu les cornes avec le croissant lunaire. »

II-4.3.8.

Ménophanès

La pierre, acquise à Smyrne mais provenant certainement de Cyzique, est une pierre tombale de marbre blanc. L'inscription est gravée sous un relief représentant au centre deux hommes couchés sur un lit de table, devant eux une table sur laquelle sont disposés des mets ; de part et d'autre du lit de table, deux femmes sont assises sur une chaise ; sous chacune d'elles une servante de petite taille, debout et de profil ; une troisième servante se tient debout à droite de la table, tournant le dos aux deux hommes couchés sur le lit de table. L'inscription est gravée sur huit lignes, dont les deux premières, en prose, font dire au défunt lui-même son nom et celui de son père, ainsi que la formule traditionnelle χαῖρε μοι, les six dernières sont trois distiques élégiaques. À partir de la troisième ligne, l'inscription est mutilée au début de chaque ligne. Dimensions : h. 0,57 m ; l. 0,49 m ; ép. 0,14 m.

L'inscription est datée du Ier siècle av. J.-Chr. d'après la gravure et le motif du relief funéraire.

Édit. : A. Conze, *Königliche Museen zu Berlin, Beschreibung der antiken Skulpturen* (1891), n. 834 ; *GVI* 762 ; Pfuhl-Möbius 1985 ; E. Scherwtheim, *IK*, vol. XVIII, n. 521 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 47-49, n. 62 ; *SEG*, vol. XXX, n. 1410 ; M. Cremer, *Grabstelen 1*, n. 175 avec photographie Pl. 20 ; *SGOst*, vol. II, 08/04/03.

1-2		Μηνοφάνης Μοκᾶ χαῖρέ | μοι
3	vers 1	Τὸν πᾶσι θνητοῖσι προσηνέα γαῖα κέκευθεν
4	vers 2	[ὡ]ς βιο[τ]ῆς μόχθους σῶμ' ἀπερεισάμενον
5	vers 3	[Μηνο]φ̣ά̣νην τρισσαῖς ἐτέων δεκάδεσσιν ἀ[φ]έ[ντα]
6	vers 4	[ἡδύγ]ελωτα φίλαις καίρια σὺμ πραπίσιν·
7	vers 5	[μ]η̣τ̣[έρι] δὲ Προσόδωι στοναχὰς καὶ δάκρυα λείπει
8	vers 6	[σι]γη̣λ̣ὸν νεκύων χῶρον ἐσερχόμενος.

Comm. épigr. :

L. 4 : [ὡ]ς βιο[τ]ῆς μόχθους Pfuhl-Möbius : [ἀτρυτου]ς μόχθους Wilhelm : [. . . .]ς μόχθοις Peek.

L. 5 : [Μηνο]φ̣ά̣νην la restitution n'est pas sujette à caution, c'est incontestablement le nom du défunt que l'on attend ici. En fin de vers, ἄ[φ]ε[ντα] Peek, Pfuhl-Möbius : ἄ[π]ε[ιρα]

L. 6 : [ἡδυγ]ελῶτα Peek et Pfuhl-Möbius : [ἐκδεδα]ῶτα Wilhelm.

L. 7 : [μ]η̣τ̣[έρι] Pfuhl-Möbius : π̣ᾷ[σ]η̣ι Peek : [υἱωι] δὲ Προσόδωι Wilhelm.

L. 8 : [σι]γη̣λ̣ὸν Pfuhl-Möbius et Peek : [κυάνε]ον Wilhelm.

Traduction :

Ménophanès fils de Moka, salut à moi !

C'est un homme qui était honnête envers tous que renferme la terre, dont le corps souffrait de douleurs pendant sa vie, Ménophanès, âgé de trois décennies, qui a abandonné ses plaisantes paroles ainsi que ses aimables pensées. À sa mère Prosodos, il laisse des gémissements et des larmes en partant pour la silencieuse contrée des morts.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques, qui ne présentent aucune irrégularité.

Pour assurer la correction métrique du texte, l'auteur a recours à différents expédients métriques, tel que le maintien des hiatus après la chute de sigma intervocalique, προσηνέα (v. 2), ou l'emploi de la désinence poétique -εσσι(ν) de datif pluriel dans δεκάδεσσιν (v. 3), mais aussi la désinence -οισι, θνητοῖσι (v. 1).

Dans la dédicace en prose des deux premières lignes, l'anthroponyme Μοκᾶ, nominatif Μοκᾶς, est un nom attesté dans trois autres inscriptions, dont deux ont été retrouvées à Serdica[265] et la troisième en Phrygie[266]. Μοκᾶς est un nom thrace.

Ménophanès souffrait d'une maladie qui l'a terrassé. C'est l'expression μόχθους σῶμ' ἀπερεισάμενον (v. 2) qui nous apprend la douleur que ressentait le défunt. L'expression est peu claire, mais Ad. Wilhelm a trouvé un parallèle de l'emploi du verbe ἀπερείδω en contexte médical : Philostrate, *Gymnastika*, 28 : « ἄνοσοι νόσων ὁπόσαι ἐς νεῦρα ἀπερείδονται καὶ ὀφθαλμῶν ἕδρας » (*qui ne souffrent d'aucune des maladies qui affectent les nerfs et les yeux).* Nous savons que Ménophanès souffrait, mais l'expression n'est pas assez précise pour nous permettre de définir précisément de quel mal il était atteint.

L'au-delà où Ménophanès se rend n'est défini que par la locution [σι]γηλὸν νεκύων χῶρον (v. 6). La géographie infernale, comme dans les autres épigrammes du corpus, n'est pas développée davantage. Quoique mort dans la fleur de l'âge, à trente ans (τρισσαῖς ἐτέων δεκάδεσσιν), et pourvu de son vivant de qualités faisant de lui un honnête citoyen ([ἡδύγ]ελωτα φίλαις καίρια σὺμ πραπίσιν), Ménophanès n'accède pas au statut de « héros », comme nombre de défunts morts à un jeune âge, il n'est pas non plus destiné à passer l'éternité dans une partie des Enfers réservée aux Bienheureux.

---

[265] *IGBulg*, vol. IV, n. 2015a, l. 2 : Μοκας ; Domaszewski (A.). *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, vol. 10, p. 238-239, n. 2, l. 9 : « Μόκας ».

[266] Domaszewski (A.). *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, vol. 7, p. 179, n. 32, l. 1 : « Μόκας ».

II-4.3.9.

Apollodôros

Le monument funéraire d'Apollodôros est une stèle en marbre dont la partie supérieure est brisée. La stèle est ornée de deux reliefs disposés l'un au-dessus de l'autre, seulement séparés par une inscription en prose qui donne sur une première ligne le nom du défunt (ʼΑπολλόδωρε) puis sur une seconde ligne le nom de son père, Θύρσου, ainsi que le « salut » traditionnel, χαῖρε. La moitié du relief supérieur qui a disparu avec le bris de la pierre représente une scène de banquet funéraire où deux hommes sont couchés sur un lit de table et deux femmes entièrement recouvertes d'une robe longue assises sur des tabourets, chacune à une extrêmité de la scène. Le relief du dessous représente un homme de face tendant la main à une femme assise à même le sol. Enfin, sous ce dernier relief est gravée l'épigramme funéraire, six trimètres iambiques (dont le vers deux est chôliambe) sur huit lignes. Dimensions : h. 0,82 m ; l. 0,55 m ; ép. 0,09 m.

Pfuhl-Möbius datent l'inscription du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit. : W. Peek, *AM*, vol. LVI (1931), p. 130-131, n. 16 ; Pfuhl-Möbius 1021 avec photographie Pl. 34 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 493 avec photographie Pl. XXXIV ; St. Schmidt, *Hellenistische Grabreliefs. Typologische und chronologische Beobachtungen*, p. 25 ; M. Cremer, *Grabstelen 1*, p. 125, KS n. 7.

1		Ἀπολλόδωρε
2		Θύρσου χαῖρε
3	vers 1	Ὁ πᾶσι θνητοῖς ἄκριτος βίου βραβεύς,
4	vers 2	ὁ πικρὸς Ἅδης, ὃς τὰ σεμνὰ βασκαίνει,
5	vers 3	Ἀπολλόδωρον ἐγ δόμων ἀναρπάσας
6	vers 4	ἔκρυψεν ἐν τάφοισι καὶ γονεῦσι μὲν
7	vers 5	θρήνους ἔλειπεν, ἐγ δὲ ὁμηλίκων χοροῦ
8	vers 6	δακρυτὸν Ἅδην εἰς ἀπέστειλεν βίᾳ

Comm. épigr. :

Le texte est entier et se lit sans nulle difficulté. Grâce à la photographie du monument publiée par Pfuhl-Möbius, Schwertheim et Merkelbach et Stauber, on peut voir que la gravure est de très belle facture. Les lettres sont de belle taille (entre 0,01 et 0,015 m) et de forme anguleuse : les sigmas sont à quatre branches, les nus, kappa et upsilon semblent être à *apices*, la haste horizontale des alphas est à deux segments, les omicrons, thêtas et ômégas sont de même taille que les autres lettres.

Traduction :

Apollodôros fils de Thyrsos, salut.

L'arbitre partial de la vie de tous les mortels, le cruel Hadès, qui jalouse la pureté, a arraché Apollodôros à sa demeure et l'a caché dans une tombe, il laissait ainsi à ses parents des chants funèbres, il l'a arraché à ses compagnons d'âge pour l'envoyer de force dans l'Hadès larmoyant.

Le mètre employé dans l'épigramme est le trimètre iambique. Dans le cinquième vers, le quatrième pied formé par les syllabes δὲ ὁμη- peut être, selon que l'on pratique ou non l'élision d'epsilon devant omicron, soit un anapeste, soit un iambe.

La langue correspond au canon de la poésie épique : /a:/ anciens fermés en /ε:/ : θνητοῖς (v. 1) ; Ἅδης (v. 2) ; ὁμηλίκων (v. 5) ; Ἅδην (v. 6). La forme βίᾳ présente le maintien de /a:/ ancien, mais cette forme correspond à l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, propre au dialecte attique. L'auteur puise également dans les ressources morphologiques de la poésie homérique, en employant par exemple la désinence de datif pluriel -οισι dans le substantif τάφοισι (v. 4).

Le dieu Hadès tient une place capitale dans cette épigramme funéraire. En effet, la présence du dieu est omniprésente : dès le vers deux, son nom est prononcé et ce dernier est répété dans le dernier vers de l'épigramme. Par ailleurs, Hadès est le sujet de tous les verbes conjugués de l'inscription. Le dieu est pourvu de plusieurs épithètes. Il est d'abord qualifé de πικρὸς (v. 2), puis de ἄκριτος βίου βραβεύς (v. 1). La cruauté du dieu et son absence de discernement (ἄκριτος) à l'égard du défunt qu'il emporte sont des τόποι de l'épigraphie funéraire. L'expression s'oppose à ce que l'on peut lire dans l'inscription II-7.7.1., v. 11 : « κριτὸς Ἅδας », où cette fois-ci Hadès choisit le défunt pour lui octroyer l'honneur de devenir le troisième parèdre des hommes pieux « τρίτον ἀΰσει σύνθρονον εὐσεβέων ». Le dieu est également caractérisé par sa βασκανία[267], exprimée à travers l'emploi du verbe βασκαίνει (v. 2). À la fin de l'épigramme, le nom du dieu des Enfers est répété. Cependant, cette répétition du théonyme a quelque chose d'incongru. En effet, comme nous l'avons déjà signalé, Ἅδης (v. 1) est le sujet de tous les verbes de l'épigramme, toutefois, dans le sixième et dernier vers de, le nom du dieu est répété à un cas différent, l'accusatif, dans un groupe prépositionnel marquant la destination, où εἰς est employé arpès son régime : δακρυτὸν Ἅδην εἰς (v. 6). C'est que l'Hadès du deuxième vers, n'est pas exactement l'Hadès du dernier. Le nom du dieu désigne fréquemment par métonymie le séjour où il règne, que ce soit dans la littérature (Homère, *Iliade*, XXIII, v. 244 : « εἰς ὅ κεν αὐτὸς ἐγὼν **Ἄϊδι** κεύθωμαι » ; Lucien, *La traversée ou le tyran*, 14 : « δειλοὶ πρὸς ταύτην εὑρίσκονται τὴν ἐπὶ τὸν **Ἅιδην** φέρουσαν ὁδὸν » ; Luc, 16, 23 : « καὶ ἐν τῷ **ᾅδῃ** ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ κτλ. ») ou dans les inscriptions (II-5.3.2., v. 4 : « βουλομένων Μοιρῶν | ἤλυθον εἰς **Ἀΐδην** » ; II-7.2.6., v. 3-4 : « ἐννεακαι|δεκάτῳ ἔτ⟨ε⟩ι ἤγαγεν εἰς Ἀΐδα|ν με / Μοῖρα » ; II-7.9.2., v. 6 : « δ[έ]|ξατο Φερσεφόνη καὶ ἐν **Ἀΐδᾳ** Θάν[α]|τος »). C'est cette métonymie, présente déjà dans les poèmes d'Homère, qui autorise l'auteur de l'épigramme à utiliser le nom d'Hadès tantôt pour désigner le dieu, tantôt pour désigner les

[267] Sur le sens des termes apparentés au verbe βασκαίνω, cf. I.3.1., commentaire.

enfers. L'épigramme d'Apollodôros est cependant le seul texte employant deux fois le nom Hadès dans des acceptions différentes.

II-4.3.10.

Ménophantos, tué par un homme qui lui jeta une pierre

Le monument à la mémoire de Ménophantos est une stèle *naïskos* avec relief. Le relief représente le défunt entouré de sa mère et de son père : à gauche, sa mère, assise et enveloppée dans un long voile ; en-dessous d'elle, de taille nettement inférieure, une servante ; à droite de la scène, le père du défunt, assis lui aussi, portant un *chiton* qui recouvre son corps jusqu'à ses genoux ; au milieu, debout et faisant face au passant, vêtu de *chiton* recouvrant tout son corps, Ménophantos. À sa droite, un petit serviteur. Sous ce relief est gravée l'inscription funéraire : deux lignes de prose suivies de quatre distiques élégiaques. Il est à noter que sous l'épigramme un autre relief est sculpté, qui représente un cavalier (le défunt ?). Dimensions : h. 0,87 m ; l. 0,62 m ; ép. 0,125 m ; h. des lettres de 0,014 m à 0,02 m.

L'inscription est datée du Ier siècle av. J.-Chr. par Cremer d'après le motif du relief funéraire.

Édit : E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 522, avec photographie Pl. XXXVIII ; M. Cremer, *Grabstele 1*, p. 137-138, KH 9, avec photographie Pl. 6 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/48.

1		Ὑπόμνημα Μηνοφάντου
2		τοῦ Πρωτομάχου.
3	vers 1	Οὔτε με τὸν δύσμοιρον ἐς Ἄϊδος ἤγαγε νοῦσος,
4	vers 2	οὐ στυγεραὶ πόντου λαίλαπες ἐξ ἀνέμων,
5	vers 3	οὐδὲ μὲν οὐδ' Ἄρης πολεμόκλονος, ἀλλά με λυγρὸς
6	vers 4	ἀνδροφόνοισιν ἀνὴρ ἔκτανε χερσὶ λίθωι
7	vers 5	υἱέα Πρωτομάχοιο· πόλις δ' ᾤκτειρέ με πᾶσα
8	vers 6	κηρύξασα φυγὴν ἡμετέρου φονέος·
9	vers 7	ἀλλὰ Δίκη καὶ Ζεῦ πανεπόψιε, πατρὸς ἐμεῖο
10	vers 8	πένθεα πρηΰναιτ' ἀνέρα τεισάμενοι.

Comm. épigr. :

On ne rencontre aucune difficulté à la lecture du texte dont la gravure est intacte et dont les lettres sont fort belles et de bonne taille : elles mesurent entre 0,014 m et 0,02 m. Remarquons que les deux premières lignes où le mort est présenté sont gravées avec des lettres plus grandes que dans le reste de l'inscription. Les faits notables concernent l'écriture : les alphas ont une haste horizontale à deux segments, les omicrons et omégas sont plus petits et plus hauts sur la ligne que les autres lettres.

Traduction :

Monument de Ménophantos fils de Prôtomachos.

Ce n'est pas une douloureuse maladie qui m'a mené chez Hadès, ni les tourbillons funestes des rafales marines, non pas même Arès qui fait se lever les tumultes de la guerre, mais c'est un homme aux mains meurtrières qui m'a tué d'une pierre, moi le fils de Prôtomachos. Ma cité tout entière m'a pleuré et a ordonné l'exil de mon meurtrier. Maintenant, Dikè et toi Zeus qui voit tout, apaisez le deuil de mon père en châtiant cet homme.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques qui ne présentent aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme est conforme aux usages de la poésie épique : fermeture généralisé de /a:/ en /ε:/ : Ὑπόμνημα (l. 1) ; κηρύξασα, φυγὴν, ἡμετέρου (v. 6) ; Δίκη (v. 7) ; absence de contraction entre voyelles en hiatus après la chute de sigma invervocalique : πένθεα (v. 8), de même dans les thèmes en -εύς : φονέος (v. 6). La morphologie de l'épigramme est elle aussi marquée par l'influence de la poésie homérique, notamment à travers les emplois des désinences -οιο et -εῖο de génitif singulier, dans le pronom personnel ἐμεῖο (v. 7) et l'anthroponyme Πρωτομάχοιο (v. 5), ainsi qu'à travers l'emploi de la désinence -οισι de datif pluriel, ἀνδροφόνοισιν (v. 4). Pour l'accusatif singulier du nom du fils, υἱός, et de de l'homme ἀνήρ, l'auteur emprunte les thèmes employés par Homère : avec vocalisme /e/, du nom du υἱός à l'accusatif singulier, υἱέα (v. 5) et avec extension du vocalisme *e* pour l'accusatif de ἀνήρ, ἀνέρα (v. 8). En revanche, la graphie EI pour noter /i:/ dans le participe τεισάμενοι est une indication de l'itacisme et trahit la date de composition de l'épigramme.

Dans la première ligne de l'inscription, le substantif ὑπόμνημα désigne le monument funéraire de Ménophantos. Ce substantif, d'après Kubińska[268], « peut désigner différents monuments funéraires. […] Cette formule là est très fréquente à Cyzique et aux environs ; elle est caractéristique de cette région ».

La première moitié de l'inscription évoque les circonstances de la mort de Ménophantos. Afin de souligner le caractère tragique de son assassinat, le défunt, qui prend ici la parole, dresse la liste des plus probables causes de la mort d'un homme dans la force de l'âge : la maladie, νοῦσος ; le naufrage, ou à tout le moins, les dangers de la navigation, στυγεραὶ πόντου λαίλαπες ἐξ ἀνέμων ; la guerre, Ἄρης πολεμόκλονος. La succession des négations οὔτε… οὐ… οὐδὲ μὲν οὐδ' au début de chacun des trois premiers vers, ménage un suspens et confère au texte une tension tragique. Ce n'est qu'après la coupe bucolique du vers 3, à la suite de laquelle est employé l'adversatif ἀλλά, jusqu'à la fin du vers 4, que le défunt énonce la véritable cause de sa mort. Isolé dans le premier hémistiche du vers 5, Ménophantos indique son patronyme.

Les deux derniers vers de l'inscription sont une imprécation du défunt contre son assassin, qu'il lance en invoquant les noms de deux divinités : Dikè et Zeux qui voit tout (πανεπόψιε). La mention de Zeus dans une inscription d'un défunt qui a été assassiné se retrouve dans l'inscription II-4.1.1., dans laquelle Aphrodisios demande à Zeus de faire périr

[268] Kubińska (J.). *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, p. 23.

son épouse infidèle : ἣν περὶ Ζεὺς ὀλέσει (v. 4). En revanche, Dikè n'est citée que dans l'épigramme Ménophantos. Quoique la cité de Cyzique ait voué le meurtrier de Ménophantos à l'exil, c'est bien une vengeance que le défunt réclame des dieux pour apaiser la douleur de son père, d'où l'emploi du verbe τεισάμενοι rejeté à la fin du dernier vers de l'épigramme.

II-4.3.11.

Alexandros d'Alexandrie, qui périt en mer dans une tempête

L'épigramme funéraire d'Alexandros se trouve gravée sur le fragment d'une stèle, sous un relief dont le motif représentait un homme étendu sur un lit.

D'après W. Peek cette inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : H. Lechat, G. A. Radet, *BCH*, vol. XVII (1893), p. 532, n. 34 ; *GVI* 1816 ; Pfuhl-Möbius 1499 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 492 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 70, n. 91 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/33.

Comm. : à propos de la lecture de la fin du premier vers, cf. B. Latyschew, *BCH*, vol. XVIII (1894), p. 199.

1		Ἀλέξανδρε Ἀλεξανδρεῦ χαῖρε.
2	vers 1	Ο̣ὐ νούσῳ δμαθεὶς ἔλιπον βίο[ν, οὐδ'] ἐπὶ πάτρ⟨α⟩ς
3	vers 2	[γ]ηραιὸς Λάθας ἤλυθον εἰς λ̣[ι]μένας,
4	vers 3	[ἀ]λλά με πνεῦμα βόρειον ἐπ⟨ε⟩ιγόμενον ποσὶ κ[ραιπνοῖς]
5	vers 4	[ἔ]κτανε σὺν πυκιναῖς οὐρανόθεν [νι]φάσ[ιν]·
6	vers 5	[μὴ] θρηνεῖτε γόοις, προσκηδέες, οὐ γ[ὰ]ρ [ἔ]ν[ε]σ[τ]ι
7	vers 6	δάκρυσι τὴν ὀλοὴν Μοῖραν ὑπεκπροφυ[γ]εῖ[ν]·
8	vers 7	εἰμὶ δ' Ἀλεξανδρεὺς τὸ γένος, καὶ τοὔνομα ταὐ[τό]·
9	vers 8	χαίρετε καὶ τύμβῳ ταὐτὸ προσε⟨ί⟩πατε ἔπος.

Comm. épigr. :

L. 2 : la copie de Lechat et Radet porte à la fin ΕΠΙΠΑΤΡΟΣ. Lechat et Radet proposent de lire ἐπίπα[ππ]ος, lecture suivie par Peek, Ad. Wilhelm et Stauber-Merkelbach. Pour Latyschev, en revanche, ἐπίπαππος est impossible, il suggère alors ἐπὶ πάτρ⟨α⟩ς. Son hypothèse est suivie par Pfuhl-Möbius et Schwertheim et paraît plus satisfaisante.

L. 3 : la copie de Lechat-Radet porte ΕΙΣΧ.ΜΕΝΑΣ.

L. 4 : la copie de Lechat-Radet porte ΕΠΙΓΟΜΕΝΟΣ. Oubli du lapicide ? Graphie correspondant à l'évolution de la prononciation de EI, qui à cette date (Ier siècle ap. J.-Chr.) est déjà accompli ? Dans le reste de l'inscription la notation de /e:/ ne présente aucune irrégularité : εἰς (L. 3), βόρειον (L. 4), θρηνεῖτε (L. 6) et ὑπεκπροφυ[γ]εῖ[ν] (L. 7). L'hypothèse d'une inadvertance du lapicide est préférable à celle d'une graphie transcrivant un fait de prononciation, compte tenu de son soin à respecter l'orthographe traditionnelle.

L. 9 : la copie de Lechat-Radet porte ΠΡΟΣΕΠΑΤΕ où l'on attend προσπείπατε. Il s'agit très probablement d'un oubli du lapicide.

Traduction :

Alexandros d'Alexandrie, salut.

Ce n'est pas abattu par une maladie que j'ai quitté la vie, ce n'est pas dans ma patrie à un âge avancé que j'ai mis le cap vers le port du Léthé, mais le souffle de Borée aux pieds rapides m'accablait et m'a tué avec ses nuées compactes. Ne chantez pas de thrènes mêlés de pleurs, mes proches, car il n'est pas de larmes qui fassent fuir le funeste destin. Je suis originaire d'Alexandrie, et je porte le même nom. Salut et à cette tombe adressez la même parole.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente un mélange de forme tantôt ionienne-attique, tantôt dorienne. On observe le maintien de /a:/ ancien dans les formes δμάθεις (v. 1) ; πάτρ⟨α⟩ς (v. 1) ; Λάθας (v. 2), mais la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans τὴν, ὀλοὴν (v. 6). Les contractions de /ee/ et /oo/ correspondent aux usages du dialecte ionien-attique : θρηνεῖτε (v. 5) ; τοὔνομα (v. 7). D'autres faits se rapportent davantage à la tradition épique, ainsi l'absence de contraction dans l'adjectif προσκηδέες (v. 5). En revanche, l'impératif aoriste προσε⟨ί⟩πατε (v. 8), avec l'emploi du suffixe -α- analogique des aoristes sigmatiques, témoigne de l'influence de la κοινή.

L'épigramme d'Alexandros présente de nombreuses similitudes avec l'épigramme précédente, II-4.3.10., dédiée à Ménophantos, notamment dans la structure des quatre premiers vers. Tout d'abord, comme dans l'épigramme II-4.3.10., c'est le défunt qui prend la parole dans l'épigramme. Dans la première moitié du texte, Alexandros révèle les circonstances de sa mort. Cependant, comme Ménophantos, cette révélation est introduite par la négative : Οὐ νούσῳ δμαθεὶς, et plus loin οὐδ' ἐπὶ πάτρας [γ]ηραιὸς κτλ. Ce n'est qu'à partir du vers 3, avec l'emploi là aussi de l'avdversatif ἀλλά, que le défunt révèle ce qui l'a tué : πνεῦμα βόρειον (v. 3). Ainsi Alexandros a-t-il péri dans une tempête en mer[269]. On peut remarquer dans ce troisième vers la coupe bucolique, qui se trouvait également dans le troisième vers de l'épigramme II-4.3.10. Tous ces éléments, la coordination des propositions négatives, la cause véritable de la mort repoussée dans le troisième vers, la coupe bucolique, sont similaires dans les deux épigrammes. Les deux textes seraient-il du même auteur ? Les épigrammes n'étant pas signées, on ne peut l'assurer ; on peut, à tout le moins, supposer que ces deux épigrammes procèdent d'un même modèle, répandu parmi les épigrammatistes.

La suite de l'épitaphe d'Alexandros est bien évidemment différente de celle de Ménophantos, les deux hommes n'ayant pas connu le même sort.

Dans le vers 6, le verbe ὑπεκπροφυ[γ]εῖ[ν] (v. 6) est rare, attesté seulement chez Homère et Hésiode. Ce vers semble être une réminiscence d'un passage d'Homère, *Odyssée*, XII,

[269] La mort par un naufrage causé par une tempête est d'ailleurs l'une des causes de mortalité écartées par Ménophantos dans l'épigramme II-4.3.10., v. 2 : « στυγεραὶ πόντου λαίλαπες ἐξ ἀνέμων ».

v. 113 : « εἴ πως τὴν ὀλοὴν μὲν ὑπεκπροφύφοιμι Χάρυϐδιν ». Le groupe nominal complément est composé des mêmes éléments : le nom d'une divinité, τὴν Μοῖραν dans l'épigramme, τὴν Χάρυϐδιν chez Homère et l'adjectif ὀλοὴν pour qualifier la divinité évoquée.

II-4.3.12.

Hermokratès, mort en bas âge

Le monument de cet ἄωρος était une stèle de marbre dont il ne nous reste qu'un fragment. Le fragment a été retrouvé près de Takvor. On peut voir au-dessus de l'inscription un relief où sont représentés, à gauche, une femme assise sur le sol, adossée à un mur et soulevant son voile avec à ses côtés un enfant jouant sur le sol et à droite de la scène un jeune homme debout. Dimensions : h. 0,28 m ; l. 0,35 m.

La plupart des éditeurs s'accordent à considérer que ce monument date de l'époque hellénistique.

Édit : J. H. Mordtmann, *AM*, vol. VI (1882), p. 128, n. 13 ; Pfuhl-Möbius 1007 avec photographie du fragment de stèle, Pl. 152 ; *GVI* 1683 ; ΠΑΙΔΕΣ *ΑΩΡΟΙ* 173 ; E. Schwertheim *IK*, vol. XVIII-1, n. 508 avec photographie d'un estampage, Pl. XXXVII ; SGOst, vol. II, 08/01/43.

Comm. : *SEG*, vol. IV, n. 710 ; J. Zingerle, *JÖAI.*, vol. XXIII (1926), p. 405-408, n. 4.

1-2	vers 1	[Ὦ]ς ὄφελον σε γοναῖς αὐθήμερον ᾑ[δὲ ?] | ἀπὸ μητρὸς
2-3	vers 2	Ἅδης εἰς ⟨σ⟩κοτίους δα[ί]|μονας ἠγάγετο,
3-4	vers 3	Ἑρμόκρατες, νῦν [δ' ἔ]|σχε τριπλοῦν ἄχος ἥ σε τεκοῦσα, |
5-6	vers 4	πρόσθε τροφῆς, μόχθου, νῦν τε γόους | θανάτου·
6-7	vers 5	ἐν μικρῇ γὰρ ἔλυσες ἀκμῇ | φάος, ἡ δὲ ἐπιπέμπτη
7-8	vers 6	Μοῖρά σε ὑπὸ | σκιερᾷ κρύψε καμόντα κόνι. |
9-10		Ἑρμοκράτη χαῖρε· καὶ σύ γε, παρο|δεῖτα

Comm. épigr. :

Il est difficile de donner une description précise de l'inscription compte tenu de la mauvaise qualité des reproductions photographiques : Pfuhl-Möbius, Merkelbach ne nous donnent à voir que la partie supérieure de la stèle où aucune ligne de l'inscription ne figure ; Schwertheim publie une photograpie d'un estampage de la pierre, mais il est très difficile de distinguer une quelconque lettre.

L. 1 : Mordtmann, dans sa reproduction en caractères d'imprimerie de l'inscription, nous indique la présence d'une lettre après le *lambda* de ὄφελον. Selon lui, le lapicide aurait gravé ΟΦΕΛΛΟΝ et se serait corrigé en effaçant le premier *lambda*. Zingerle proposait

[N](ε)ο(γ)ελόν (nouveau-né). Peek suggère quant à lui de lire ὄφελ' ⟨ἐ⟩ν, lecture invalidée par l'analyse de l'estampage publié par Schwertheim.

ἠ[δὲ] proposé par Mordtmann et suivi par la plupart des éditeurs : Peek retranscrit ἠ[δ'] ; A.-M. Vérilhac suggère [ὦκ']

L. 2 : Mordtmann lisait νοτίους, il est suivi par tous les éditeurs. Zingerle propose ⟨σ⟩(κ)οτίους, par haplographie avec le sigma final de εἰς, le sigma initial de σκοτίους n'aurait pas été gravé par le lapicide.

Traduction :

Comme il eût mieux valu que dès le jour de ta naissance, sur le champ, t'arrachât de ta mère Hadès pour te mener aux divinités ténébreuses, Hermokratès, mais à la vérité, c'est un triple peine qu'a ressentie celle qui t'a enfanté : auparavant te nourrir, puis se donner de la peine et maintenant pleurer ta mort. C'est sans être bien mature que tu as abandonné la lumière, la Moire abominable t'a caché, mort que tu es, sous la ténébreuse poussière.

Salut, Hermokratès. — Toi aussi, passant.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion du vers 5 est faussée par le verbe ἔλυσες qui n'est pas adapté au mètre. Dans le dernier vers, epsilon de σε doit être élidé devant upsilon de la préposition ὑπό, ainsi les syllabes Μοῖρα σε ὑ- forment-elles le premier dactyle du pentamètre.

La langue de l'épigramme présente toutes les caractérisques du dialecte ionien-attique. Ainsi, la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ est généralisé : μητρὸς (v. 1) ; Ἅδης (v. 2) ; ἥ (v. 3) ; τροφῆς (v. 4) ; μικρῇ, ἀκμῇ, ἡ, ἐπιπέμπη (v. 5). Seule exception, σκιερᾷ (v. 6), mais cette dernière forme illustre l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ du dialecte attique. Les contractions des voyelles en hiatus correspondent au dialecte ionien-attique : conraction /oo/ > /o:/ dans τριπλοῦν (v. 3) ou encore μόχθου (v. 4). Toutefois, on trouve également quelques traces de l'influence de la poésie épique, notamment à travers l'emploi de la forme non contracte du nom de la lumière φάος (v. 5), ou encore à travers le caractère facultatif de l'augment pour les temps du passé, tel que dans la forme κρύψε (v. 6).

On ne connaît pas l'âge du défunt, car il n'est pas donné dans l'épigramme, seule l'expression ἐν μικρῇ […] ἀκμῇ nous informe de la jeunesse du défunt, mais il ne fait aucun doute qu'Hermokratès est un ἄωρος. L'expression du regret d'être né dans les deux premiers vers de l'épigramme en est un indice suffisant. Pour l'expression du regret, l'auteur de l'épigramme a employé la structure, fréquente dans les poèmes homériques, [Ὡ]ς ὄφελον (v. 1). D'ordinaire, le verbe régi par [Ὡ]ς ὄφελον est l'infinitif aoriste[270], or le verbe employé ici est un indicatif aoriste ἠγάγετο (v. 2).

[270] cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque* § 176, Remarque : « La langue homérique se sert constamment de la périphrase à l'aide de ὤφελον « je devais » pour exprimer le regret […]. L'infinitif aoriste est de règle puisqu'il s'agit d'une notion générale. En attique, le tour s'est maintenu, surtout dans le style poétique, mais ὄφελον s'est affaibli à un tel point qu'il est précédé souvent de εἴθε ». Dans le présent corpus, l'épigramme II-2.2.2., présente la construction normale pour l'expression du regret : « ὤφελον εὖτε μ' ἔ|τικτε θανὲν ἢ μηδ|ὲ γενέσθαι ».

La part donnée dans le texte à la douleur de la mère est un autre indice du statut d'ἄωρος de Hermokratès. En effet, après l'expression du regret d'être né, l'auteur de l'épigramme dépeint le deuil de la mère de Hermokratès qui fait naître trois douleurs différentes, τριπλοῦν ἄχος. Tout d'abord, la mère du défunt voit tout le mal qu'elle s'était donnée pour le nourrir (τροφῆς) être réduit à néant. La seconde des trois douleurs, μόχθου, est plus difficile à analyser : est-ce une référence aux douleurs de l'enfantement, constituant ainsi une sorte d'hystéron-protéron avec τροφῆς ? Ou μόχθου évoque-t-il une maladie dont souffrait Hermokratès ? Cette douleur serait en ce cas celle de voir son enfant souffrir. Enfin, la dernière des douleurs de la mère est bien évidemment celle de pleurer son enfant défunt, γόους | θανάτου.

À la fin du texte, la Moire est qualifiée par l'épithète ἐπιπέμπτη (v. 5). Il s'agit d'un adjectif verbal dérivé du verbe ἐπιπέμπω, qui a le sens de « poursuivre de sa haine, punir ». Dans cette acception, ἐπιπέμπω est attesté dans Euripide, *Phéniciennes*, v. 810-811, où il a pour sujet Hadès : « ἂν ὁ κατὰ χθονὸς Ἅιδας / Καδμείοις ἐπιπέμπει ». L'adjectif ἐπιπέμπτη signale l'acharnement cruel de la Moire à poursuivre ce malheureux enfant, ce qui, d'ordinaire, est exprimé par d'autres adjectifs, le plus souvent ὀλοή.

Dans le vers 5, l'expression ἔλυσες […] φάος est une variation de l'expression plus habituelle λιπεῖν φάος. Dans cette expression, nous interprétons le verbe λύω dans son acception « lâcher, laisser aller », attestée par exemple chez Sophocle, *Électre*, 743 : ἔπειτα λύων ἡνίαν ἀριστεράν. C'est à partir de ce sens que nous nous permettons de traduire ἔλυσες par « tu as abandonné ».

II-4.3.13.

Tombeau familial de Ménandros et son fils Posidônios

Plaque de marbre gris de forme carrée. La plaque est ornée d'un relief représentant dans un encadrement un cavalier sur sa monture, regardant vers la droite (pour le spectateur), il est suivi d'un serviteur tenant de ses deux mains deux lances. À gauche de ce relief est gravée une couronne de laurier sur laquelle deux bandelettes sont nouées. Les inscriptions recouvrent une grande partie de la pierre :

A) en haut à gauche (en dehors du cadre de la photographie réalisée par Pfuhl-Möbius) et au-dessus du relief funéraire sont gravées deux dédicaces en prose indiquant le nom des défunts, Ménandros et son fils Posidônios.

B) gravée sur deux colonnes, l'une à gauche de la pierre et la seconde à droite, l'épigramme funéraire. Quoique séparée sur la pierre, la continuité, l'unité des deux colonnes de l'épigramme ne fait aucun doute. Les deux épigrammes décrivent la douleur de Moschion, mère de Posidônios, épouse de Ménandros, qui a perdu prématurément son unique enfant. Deux parties peuvent être distinguées dans cette épigramme funéraire. Une première partie, s'étendant du vers 1 au vers 6, puis de nouveau du vers 19 au vers 22, décrit le désarroi de Moschion, la mère du défunt. Le récit des douleurs de Moschion encadre la seconde partie de l'épigramme dans laquelle le jeune garçon Posidônios prend la parole, du vers 7 au vers 18.

C) entre la colonne de gauche de l'épigramme et le relief, sous la couronne de laurier, une dédicace est gravée en l'honneur d'un certain Asklépiadès, vainqueur à des jeux sacrés, et une femme nommée Mélitinè. On nous ne dit pas quelles relations ils entretenaient avec Ménandros et son fils Posidônios.

Si la répartition des inscriptions sur la pierre paraît complexe, les épigrammes A et B
Dimensions : h. 0,75 m ; l. 0,75 m.

D'après les éléments paléographiques et le soin apporté aux gravures et au relief, Pfuhl-Möbius date l'inscription de l'époque hellénistique.

Édit : J. H. Mordtmann, *AM*, vol. IV (1879), p. 14-17, n. 2 ; *GVI* 1923 et *Grabgedichte* 447 ; Pfuhl-Möbius 1301 avec photographie Pl. 192 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 518 ; M. Cremer, *Grabstelen 1*, p. 136, KH 6 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/51.

Comm. : sur le nom Καμόλης, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1974, n. 575.

A.

Μένανδρε Μενάνδρου
Καμόλη χαῖρε

Ποσειδώνιε Μενάνδρου
ἥρως χαῖρε

B.

1 Παιδοκομησαμένη Ποσιδώνιον ἡ ταλαπενθὴς
2 ἤνδρωσ' εἰς Ἀΐδην Μόσχιον υἷα φίλον,
3 ἐλπίδας ἐνθεμένη πυρὶ καὶ τάφῳ· ἡ δ' ἐπὶ τέκνῳ
4 ὑψηλὴ τὸ πάρος καὶ φρονέουσα μέγα
5 νῦν ὀλίγη καὶ ἄπαις ἐνὶ πένθεσιν· ὦ βίε θνητῶν
6 ἄστατ', ἐνὶ πτηνῇ κείμενε λυπρὲ τύχῃ.
7 « Μοῖρα λυγρὰ μήπω με βίου σχεδὸν ἔνδοθι βάντα
8 εἰς ἀπαραιτήτους ἦγ' Ἀΐδαο δόμους,
9 πικρὰν δ' ἀμφὶ τάφοισιν ἐθήκατο μητέρα πένθει
10 κωφὰ λίθοις κωφοῖς δάκρυα μυρομένην·
11 κουφίζω δὲ τάλαιναν, ὅσον χρόνον εἰς ὄναρ ἥκω{ι}
12 ἠὼς δ' ἀντὶ χαρᾶς δάκρυα πορσύεται.

13 Οὔποτε γηθόσυνος νεκύων τάφος, οὐδ' ὁ πρὸ μοίρης
14 θνήσκων μητρὶ φίλῃ τερπνὰ δίδωσιν ἄχη{ι}·
15 [δι]πλᾶ δ' ἀπὸ στέρνων ἠμέλξατο πικρὰ τροφήων
16 πένθεα καὶ στοναχὰς Μόσχιον αἰνοτάτη·
17 ἠρέμα κωκύσει παρ' ἐμὸν δόμον, οἴ, ἀπὸ μούνου
18 λειπομένη τέκνου· κείσομ' ἐγὼ δὲ τέφρῃ. »
19 Τηλυγέτῳ ἐπὶ παιδὶ πανάλγεα κωκύσασα
20 μήτηρ εἰνοδίην τήνδ' ἀνέθηκε λίθον.
21 Τέρμα δ'ἀνειηρὸν γήρως ἴδεν· ἦ ῥα Μένανδρος

22 ὄλβιος, ὃς τοίου πρῶτος ἔθνησκε τέκνου

C.

Ἀσκληπιάδης Ἀσκληπιάδου
ὁ καὶ Ἱερονείκης
Μελιτίνη Ἀσκληπιάδου
χαῖρε.

Comm. épigr. :

A. L. 13 : ἥκω{ι} sur la pierre, l'iôta est parasite. De même que C. L. 4 : ἄχη{ι}.

A. L. 14 : πορσύεται, comprendre πορσύνεται.

B. L. 3 : Μελιτίνη, le nom est lu Μελττίνη depuis la publication de Mordtmann. Cependant, à bien examiner la photographie publiée par Pfuhl-Möbius, on s'aperçoit qu'il y a une différence énorme entre la lettre qui suit le lambda et le tau : la haste verticale de ce dernier est bien plus grande. Ce que les éditeurs croient être un tau et corrigent en iota, est en fait un iota dont les *apices* qui le surmontent sont un peu plus conséquents que sur les autres iotas.

Traduction :

A.

Ménandros fils de Ménandros ; Kamolès. Salut.
Posidônios fils de Ménandros, mort héroïsé. Salut.

B.

Celle qui prit soin de Posidônios, la malheureuse Moschion, a fait de son cher fils un homme pour le mener chez Hadès ; ses espérances, elle les a confiées au feu et à la tombe. Elle qui autrefois était fière de son enfant et nourrissait de grandes prétentions, aujourd'hui, abattue et sans enfant, vit dans le deuil ; ô impermanente vie des mortels qui repose misérablement sur l'aile de la fortune !

« L'affreuse Moire, alors que je n'avais pas encore avancé bien avant dans ma vie, m'a mené dans l'inexorable demeure d'Hadès, elle fit se tenir ma pauvre mère près de mon tombeau, dans le deuil, versant des larmes sourdes sur de sourdes pierres. Que je soulage la malheureuse chaque fois qu'en songe je la viendrai voir, jusqu'à ce qu'en joie se transforme ses larmes. »

« Jamais n'est joyeuse la tombe des morts, et celui qui meurt prématurément ne donne pas à sa chère mère une douce douleur. Voilà les deux cruelles souffrances et les gémissements qu'a extraites de son sein nourricier la très sombre Moschion. Doucement, elle se lamente chez moi, hélas, séparée de son unique enfant, et moi je reposerai dans la cendre. »

Pour son cher enfant, sa mère, affligée, en se lamentant, a fait dresser sur le bord du chemin cette pierre. Elle a vu le terme cruel de la vieillesse. Oui, Ménandros fut heureux, qui mourut avant un tel fils.

C.

Asklépiadès fils d'Asklépiados, qui fut vainqueur aux jeux sacrés ; Mélitinè fille d'Asklépiados. Salut.

L'épigramme est composée de distiques élégiaques. La scansion ne présente aucune irrégularité. Il faut cependant remarquer une licence poétique, concernant la longueur de la syllabe finale de l'adjectif [δι]πλᾶ (v. 15). La syllabe finale, issue d'une contraction, est normalement longue, mais ici elle doit être considérée comme une brève car [δι]πλᾶ δ' ἀ- est le dactyle du premier pied du vers. L'analogie avec les neutres non contractes présentant une désinence -ᾰ, notamment πένθεα auquel l'adjectif se rapporte, a sans doute influencé l'auteur de l'épigramme.

La langue de l'épigramme présente un mélange de dialecte ionien-attique, dorien et de formes empruntées à la poésie épique. En effet, on constate par exemple aux côtés des formes présentant la fermeture de /a:/ en /ε:/ : Παιδοκομησαμένη, ἡ (v. 1) ; Ἀΐδην (v. 2) ; ἐνθεμένη, ἡ (v. 3) ; ὑψηλὴ (v. 4) ; ὀλίγη, θνητῶν (v. 5) ; πτηνῇ, τύχῃ (v. 6) ; μητέρα (v. 9) ; μυρομένην (v. 10) ; μοίρης (v. 13) ; θνήσκων, μητρὶ, φίλῃ (v. 14) ; αἰνοτάτη (v. 16) ; λειπομένη, τέφρῃ (v. 18) ; μήτηρ, εἰνοδίην, τήνδ' (v. 20) ; ἔθνησκε (v. 24), des formes où /a:/ ancien est maintenu : Ἀΐδαο (v. 8) ; πικρὰν (v. 9) ; χαρᾶς (v. 12). Ces dernières sont toutefois bien plus rares que les premières. Le dialecte ionien-attique domine largement la langue de l'épigramme. On recense également de nombreux faits qui ressortissent à la langue de l'épopée. Ainsi l'absence de contraction de voyelles en hiatus : Ἀΐδαο (v. 8) ; πένθεα (v. 16) ; πανάλγεα (v. 19) ; φρονέουσα (v. 4), mais aussi, pour un thème en -εύς, l'absence de métathèse de quantité et d'aperture : τροφήων (v. 15). Enfin, on peut signaler l'emploi de la désinence -οισι pour le datif pluriel τάφοισιν (v. 9).

La longue épigramme est dédiée à Ménandros mais aussi à son fils Posidônios. Toutefois, seul un vers et demi est consacré à Ménandros. En effet, ce n'est qu'à partir du second hémistiche du vers 21 jusqu'à la fin du texte, au vers suivant, que la mort de Ménandros est évoquée, et encore ne l'est-elle que pour signaler l'heur de Ménandros d'être mort avant son fils et de ne pas avoir eu à en porter le deuil.

Ménandros n'ayant que peu de part dans l'épigramme, on pourrait supposer que l'épigramme consacre une place prépondérante à Posidônios. Cependant, c'est à la mère, Moschion, et à la douleur qu'elle ressent d'avoir perdu son unique enfant que le texte consacre le plus d'attention. Même lorsque le défunt prend la parole entre les vers 7 et 18, c'est pour évoquer l'insupportable deuil et les souffrances de sa mère.

On peut discerner plusieurs mouvements dans la description des souffrances de Moschion. Une première partie, du vers 1 au vers 6, traite des vains soins qu'elle a apportés à son fils (Παιδοκομησαμένη ; ἤνδρωσ') et de ses espoirs déçus (ἐλπίδας ἐνθεμένη πυρὶ καὶ τάφῳ ; τὸ πάρος καὶ φρονέουσα μέγα etc.). La deuxième partie s'étentend du vers 7 à 18, marquée notamment par un changement de locuteur : Posidônios prend la parole. Ce dernier n'évoque que brièvement sa vie au vers 7, βίου σχεδὸν ἔνδοθι βάντα, pour se concentrer, lui aussi, sur la peinture des souffrances de sa mère. Il commence par dépeindre la souffrance de Moschion à ses funérailles dans les vers 9 et 10 : ἀμφὶ τάφοισιν. Posidônios évoque ensuite la

seule consolation de sa mère, la visite onirique[271]. Enfin, Posidônios évoque la tristesse et la solitude de sa mère se lamentant chez elle : παρ' ἐμὸν δόμον (v. 17). Dans la dernière partie de l'épigramme, la situation d'énonciation change à nouveau et Posidônios cède la parole. Le texte traite toujours de la tristesse de Moschion, mais cette fois-ci spécifiquement dans sa vieillesse : Τέρμα δ'ἀνειηρὸν γήρως ἴδεν (v. 21). Ainsi, toute l'épigramme décrit le parcours de Moschion à travers le deuil, depuis la mort de son enfant jusqu'à sa vieillesse, en passant par la description de son attitude auprès de la tombe de Posidônios.

II-4.3.14.

Musée d'Istanbul, inv. 3040

Apollônidès

Stèle de marbre. Aujourd'hui seule la partie gauche de la stèle est conservée, comme on peut le constater sur la photographie publiée par E. Schwertheim. Dimensions : l. 0,50 m (du temps de J. H. Mordtmann).

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek.

Édit : J. H. Mordtmann, *AM*, vol. VI (1881), p. 123, n. 5 d'après un estampage ; B. Haussoullier, *Revue de philologie*, vol. XXII (1898), p. 356-357, n. 3 après autopsie de la pierre (*GVI* 1610 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 494 Pl. 34 et 35 où sont éditées une photographie de la pierre et une autre de l'estampage qui servit à Mordtmann ; *SGOst*, vol. II, 08/01/34).

Comm. : pour un commentaire du terme κύρβις *SEG*, vol. XXIX, n. 1257.

1 Ἁ κύρβις ποτὶ σῆμα χρόνου μνημήιόν ἐστ[ι]
2 πᾶσι καὶ εἰς ἡμᾶς αἶνος ὀφειλόμενος·
3 οὐ γάρ τις μοι ζῶντι [χό]λον θυμαλγέα [πέσσεν]
4 λωΐτερος γὰρ ἔφυν φροντίσι Καρδια[νῶν]
5 λαῶν θ' ὅσσοι ἔασιν ἐπὶ χθονός, ἣν π[ερὶ πᾶσαν]
6 ὠκεανὸς κόλποις ἐνδέδεται ῥοθίοι[ς]·
7 νωΐτερον δέ, ξεῖ[ν]ε, καὶ οὔνομα πρόσθ[ε χαραχθὲν]
8 ἴσθι καὶ εὑρήσεις ἐντὸς ἀκροστιχίδ[ος]·
9 δὴ γάρ μοι γενεὴ μὲν ἀφ' αἵματος ο[ὐρανιώνων],
10 ἥκω δ' εἰς Ἀΐδην ὀγδοάτης δεκά[δος].

---

[271] L'inscription de Smyrne II-7.14.25., dédiée à une jeune enfant, reprend ce motif de la vision du défunt en songe comme consolation pour les parents. Dans cette inscription, la mère de Paula prie Perséphone de laisser l'enfant quitter le temps d'un songe l'empire des morts :

9 οὔ σοι Φερσεφόνη τόδε μέμψεται οὐδέ τι σ', Ἅδη,
10 ἣν τόσον ἀν⟨σ⟩τήσ⟨η⟩ς παῖδα ἐμὴν κατ' ὄναρ

Comm. épigr. :

Toutes les restitutions sont l'œuvre de Haussoullier, à l'exception de **L. 7** : πρόσθ[ε χαραχθέν] et **L. 9** : ο[ὐρανιώνων] qui sont de Peek.

Traduction :

La colonne sur mon tombeau est la mémoire de ma vie et porte, à mon endroit, un éloge mérité. Durant mon existence, personne n'a nourri contre moi de colère qui ronge le cœur, car j'étais fort bon en mes pensée pour le peuple de Kardia et tous ceux qui demeurent sur la terre que toute entière Océan entoure au milieu de ses golfes retentissants. Mon nom aussi, étranger, en début de vers a été gravé, sache-le, et découvre-le en acrostiche. Ma race est issue du sang des dieux ; je suis descendu chez Hadès dans ma huitième décennie.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est composé dans le dialecte ionien-attique, présente également quelques faits qui font apparaître l'influence de la poésie homérique. On constate la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : : σῆμα, μνημήιόν (v. 1) ; ἡμᾶς (v. 2) ; ἣν (v. 5) ; Ἀίδην (v. 10). L'article Ἁ (v. 1) est ici un dorisme permettant d'assurer la justesse de l'acrostiche. Les voyelles /ea/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique ne sont pas contractées : θυμαλγέα (v. 3). Il faut signaler l'emploi de l'adjectif νωΐτερον (v. 7). Si la forme est bien homérique, et rare, le sens de l'adjectif ne convient pas ici. En effet, νωΐτερον signfie « notre » lorsqu'il est question de deux possesseurs, or il ne se rapporte ici qu'au seul défunt. Si l'auteur de l'épigramme connaît le lexique d'Homère, il n'en a pas une parfaite maîtrise. Toutefois, les contraintes de l'insertion du nom du défunt en acrostiche peuvent justifier cet emploi impropre de νωΐτερον.

Le terme κύρβις au premier vers de l'épigramme désigne la colonne sur laquelle est gravée l'inscription. C'est la seule attestation de ce substantif dans le présent corpus.

L'originalité de cette épigramme réside dans la manière de donner le nom du défunt en acrostiche. Apollonidès dévoile lui-même la présence de cet acrostiche au vers 7 et 8 : « οὔνομα […] / εὑρήσεις ἐντὸς ἀκροστιχίδ[ος] ».

Le texte ne contient que peu d'informations concernant la vie d'Apollonidès : son métier, son statut social, les noms de ses parents, épouse ou enfants ne sont pas indiqués. L'épigramme n'est qu'un éloge de la vie d'Apollonidès qui déclare avoir vécu en bonne intelligence avec tous les hommes (οὐ γάρ τις μοι ζῶντι [χό]λον θυμαλγέα [πέσσεν]). Cet éloge s'étend des vers 3 à 7. Dans les vers 8 à 9, Apollonidès signale aux passants que son nom est gravé en acrostiche.

II-4.3.15.

Mikkè

G. Perrot fut le premier éditeur de cette épigramme funéraire. Il lut le texte à partir d'un estampage envoyé par M. Carabella qui avait joint une missive, dont G. Perrot a retranscrit le paragraphe qui décrit le monument et l'inscription : « le marbre est creusé lisse à une profondeur de 0,045 m dans le bas, de 0,025 m en haut. Pas la moindre scène funéraire comme il s'en trouve d'ordinaire sur les stèles. C'est la seule de ce genre que j'ai jamais vue. C'est un cadre sans tableau. On ne saurait admettre une économie de main d'œuvre. Le marbre est soigné et entièrement achevé. » À ces éléments livrés par M. Carabella, G. Perrot ajoute que « l'inscription occupe un espace de 0,20 m sur 0,40 m. Au-dessus avait été préparé, pour recevoir un bas-relief qui n'a jamais été exécuté, un champ de 0,35 m de haut sur 0,30 m de large. Les lettres ont 0,02 m de haut. » Serait-ce une stèle issue d'une série standardisée sur laquelle la famille de cette Mikkè, à la différence de beaucoup d'autres, n'a pas souhaité faire graver de relief ?

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek.

Édit : G. Perrot, *RA*, vol. XXXI (1876), p. 353-355, n. 2 (Kaibel 338 ; *GVI* 1764 d'où *Grabgedichte* 354 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 524, publie une photographie de l'estampage ; *SGOst*, vol. II, 08/01/50).

1-2	vers 1	Μίκκης οὔνομα μοῦνον ἔχει | τάφος, εὐσεβέες δὲ
2-3	vers 2	ψυχὴν καὶ πε|δίων τέρμονες Ἠλυσίων·
3-5	vers 3	τοῦτο σα|οφροσύνης ἔλαχεν γέρας, ἀμβροσίη[ν] δὲ |
5-6	vers 4	σώματος ὑβριστὴς οὐκ ἐπάτησε | χρόνος,
6-7	vers 5	ἀλλὰ νέη νύμφῃσι μετ' εὐσε|[βέ]εσ⟨σ⟩ι κάθηται,
7-8	vers 6	ἀνέρος ἐν μνήμῃ | [κάρ]τα φυλασσομένη.

Comm. épigr. :

L. 8 : [κάρ]τα Perrot : [πάν]τα Peek.

Traduction :

De Mikkè, le tombeau ne possède que le nom, mais ce sont les pieuses enceintes des plaines élyséennes qui possèdent son âme : voilà la récompense pour son honnêteté. Par ailleurs, la beauté de son corps n'a pas été touchée par les outrages du temps, mais jeune parmi les nymphes bienheureuses elle siège, et survit entièrement dans le souvenir de son époux.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte présente une langue profondément influencée par la poésie épico-ionienne. On constate la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : ψύχην (v. 2) ; σα|οφροσύνης, ἀμβροσίη[ν] (v. 3) ; ὑβριστὴς (v. 4) ; νέη (v. 5) ; μνήμῃ, φυλασσομένη (v. 6). Les voyelles en hiatus à la suite de la chute de digamma ou sigma intervocalique ne sont pas contractées, ainsi σα|οφροσύνης (v. 3) et εὐσεβέες (v. 1). L'auteur met également à profit les différents allongements, métriques ou compensatoires, afin d'assurer la correction métrique de son texte : l'auteur emploie la forme avec allongement métrique οὔνομα, qui forme le dactyle au deuxième pied du premier hexamètre, suivie de μοῦνον qui présente l'allongement compensatoire de troisième vague. La morphologie emprunte également de nombreux éléments courants dans l'épopée. Par exemple, pour le datif pluriel, l'auteur emploie les désinences -ῃσι pour le thème en -ᾱ νύμφῃσι (v. 5) mais aussi la désinence -εσσι, dans le thème en *s* εὐσε|[ϐέ]εσι (v. 5). On observe également pour le nom de l'homme l'emploi du thème avec extension du degré *e* au génitif singulier ἀνέρος (v. 6).

Les deux premiers vers de l'épigramme opposent, à travers deux propositions coordonnées au moyen de la particule δέ qui assume ici sa fonction adversative, ce qu'il reste de l'existence terrestre de la défunte après sa mort, c'est-à-dire ici un nom sur une tombe (οὔνομα μοῦνον ἔχει | τάφος), et l'âme immartérielle et immortelle, destinée à rejoindre les plaines de l'Élysée. Ce genre d'opposition entre le corporel qui demeure sur terre et le spirituel qui rejoint une destination, quelle qu'elle soit, de l'empire des morts se retrouve dans d'autres épigrammes du présent corpus[272]. Le tombeau de Mikkè ne porte cependant que son nom, s'agit-il d'un cénotaphe ? Voilà peut-être ce qui justifierait l'absence de relief funéraire dont s'étonnaient M. Carabella et G. Perrot. Cette absence de relief ne pourrait-elle pas faire écho à l'absence du corps de Mikkè sous la tombe ?

Quant à son âme, la destination est précisée par son nom : ce n'est pas l'île des Bienheureux, ni la contrée des hommes pieux, mais les plaines élyséennes que rejoint l'âme de Mikkè. Toutefois, si le lieu de l'au-delà est nommément désigné, l'emplacement exact de ces champs élyséens[273] n'est pas précisé dans l'épigramme : est-ce dans l'Hadès, dans l'éther ?

L'épigramme étant dédiée à une jeune femme morte dans la fleur de l'âge, l'éloge qui lui est adréssé reprend les motifs habituels des éloges des jeunes femmes défuntes : l'honnêteté, (σαοφροσύνης) de Mikkè est louée, ainsi que sa beauté à travers l'expression ἀμβροσίη[ν] […] σώματος, qui est sans parallèle dans le présent corpus.

---

[272] Par exemple l'épigramme de Panticapée, I.13.26, datant du Ier siècle avant J.-Chr. présente ce dualisme :

6	vers 5	[τὰν ἅπα]λὰν κεύθει μορφὰν τάφος, ἀλλ' ἀμά[ραντον]
7	vers 6	[πνεῦμ]α μένει κείνας ἐς φάος ἀθάνατ[ον]

[273] On retrouve la mention des champs élyséens dans l'inscription III.6.6., v. 10 : ʼΗλυσίοιο γ[ύ]ας ; dans cette dernière inscription, les champs élyséens sont placés, dans l'île des Bienheureux.

II-4.4.1.

Sôtas

Reste d'une ancienne inscription métrique en distiques élégiaques, gravée sur le cénotaphe de Sôtas, tombé au combat à l'époque des guerres menées par les rois et cités d'Asie contre les Galates.

Nous pouvons dater l'inscription du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après le contenu de l'épigramme.

Édit : G. Perrot, *RA*, vol. XXXI (1876), p. 283-284, n. 15 avec fac-similé ; Kaibel 242a ; *IGR*, vol. IV, n. 272 ; Ad. Wilhelm, *Neue Beiträge*, vol. V, p. 26-30 (= *Kleine Schriften*, vol. I-1, p. 268-272) ; *GVI* 754 ; *SGOst*, vol. I, 06/01/01.

Comm. : L. Robert, *Op. Min.*, vol. VII, p. 146-148.

1 [Ῥηγμὶ]ν ὠκεανοῖο δεδου[πότα ἄνδρα κέκευθεν]
2 Σωτᾶν δυσμενέων μαρ[νάμενον προμάχοις]
3 υἱέα τὸν Φιλίου, ὃ⟨ν⟩ ἄγοντα [˘ – ˘ ˘ – ˘]
4 ὠκύμορον κρυόεις ἀμ[φεκάλυψ' Ἀΐδης]
5 Κελτῶν ἐν χείρεσσιν ὀ[λωλότα – ˘ ˘ – ˘]
6 ἤλυθε σὺν Κίντωι κρά[ντορι – ˘ ˘ –]
7 ἔνθα οἱ εὐρυμένης γα[ίη τάφος – ˘ ˘ – ˘]
8 ἐκτέρισαν ξείνιηι φῶ[τες ˘ – ˘ ˘ –]
9 τηλοῦ μὲν τοκέων, τ[ηλοῦ δ' ἀλόχοιο ποθεινῆς]
10 ὤλετο καὶ πάτρης ἄ[μμορος Αὐσονίης]
11 Σωτᾶς Φιλίου [χαῖρε]

Comm. épigr. :

L. 1 : les restitutions sont données par Wilhelm.

L. 2 : μαρ[νάμενον προμάχοις] Kaibel.

L. 3 : d'après la copie de Perrot la pierre porte ΟΣ ; ὅν convient mieux ici.

L. 4 : ἀμ[φεκάλυψ' Ἀΐδης] Kaibel.

L. 5 : ὀ[λέσσας· ἀπὸ Ῥώμης] Kaibel : ὀ[λωλότα· ἐγ δὲ Τάραντος ?] Wilhelm : ὁπ[ηνίκα δεῦρ' ἀπὸ Ῥώμης] Peek.

L. 6 : κρα[. . . . . εἰς Ἀσίην Kaibel : κρά[ντορι Τευθρανίην] Wilhelm, suivi par Peek.

L. 7 : γα[ίη τάφος ἐστί· φίλοι δέ] Kaibel : [τ]ά[φος ἐσθ' ὅδε· γῆι δὲ φίλοι νιν] Wilhelm, suivi par Peek.

L. 8 : φῶ[τες ἀποφθίμενον] Kaibel et Wilhelm : φῶ[τες ἀρηίθοοι] Peek.

L. 9 : τ[ηλοῦ δ' ἀλόχοιο ποθεινῆς] Kaibel.

L. 10 : ἄ[μμορος Αὐσονίης] Kaibel.

L. 11 : [χαῖρε] Wilhelm.

Traduction :

Le bord de l'océan cache Sôtas fils de Philios, qui périt en combattant les ennemis au premier rang ; l'effroyable Hadès le conduisit et le cacha prématurément après qu'il eut succombé sous les mains des Celtes. Il vint avec le commandant Quintus […] là où un monceau de terre forme pour eux un sépulcre. En terre étrangère, des proches les ensevelirent. Loin de ses enfants, loin de son épouse, qu'il regrette, il a péri sans recevoir son lot dans sa patrie ausonienne.

Malgré les lacunes de l'épigramme, on peut supposer d'après ce qu'il reste des vers (le premier hémistiche de chaque vers) qu'il s'agit de distiques élégiaques.

Le texte est rédigé dans une langue s'apparentant à la κοινή homérique. À l'exception de l'anthroponyme Σώταν (v. 2) et Σώτας (l.11), on constate la fermeture généralisé de /a:/ ancien en /ε:/ : εὐρυμένης (v. 7) ; ξείνιηι (v. 8) ; πάτρης (v. 10). Les voyelles /eɔ:/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique ne sont pas contractées dans δυσμενέων (v. 2). L'auteur emprunte également des désinences et des thèmes nominaux propres à la poésie épique : la désinence -εσσι dans le datif pluriel de χείρεσσιν (v. 5), ainsi que la désinence de -οιο de génitif singulier dans ὠκεανοῖο (v. 1). L'accusatif singulier du nom du fils, υἱός, présente le degré *e* : υἱέα (v. 3).

Le texte offre une transcrpition du nom latin Quintus sous la forme Κίντωι. Dans cette transcription, la labio-vélaire à l'initial de Quintus est transcrite par la dorsale sourde simple K, puisque le grec ne possède plus de dorsale labio-vélaire.

Dans le premier vers, l'auteur emploie (si toutefois la restitution de Kaibel est juste) le nominatif singulier ῥηγμίν (ou ῥηγμίς) (v. 1), forme qui n'est donnée que par Hésychius. Toutefois aux autres cas, le nom est fréquemment attesté chez Homère : *Iliade*, I, v. 437 : « ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης » ; II, v. 773 : « παρὰ ῥηγμῖνι θαλασσης » ; XX, v. 229 : « ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον » ; *Odyssée*, XII, v. 214 : « ὑμεῖς μὲν κώπῃσιν ἁλὸς ῥηγμῖνα βαθεῖαν / τύπετε κτλ. ». Le participe parfait δεδουπότα (v. 1) est fréquent chez Homère, par exemple *Iliade*, XXIII, v. 679 : « δεδουπότος Οἰδιπόδαο ». Dès ce premier vers, l'inspiration homérique de l'épigramme est omniprésente. C'est souvent le cas pour les épigrammes dédiées à des hommes morts au combat, qui se voient ainsi comparés aux héros épiques, notamment ceux de l'*Iliade*[274].

L'ajectif κρυόεις se rapportant à Hadès est attesté essentiellement chez Homère et les poètes, par exemple Pindare, *Isthmique*, I, 37-38 : « ἐξ ἀμετρήτας ἁλὸς ἐν **κρυοέσσᾳ** / δέξατο συντυχίᾳ ». Il n'est pas d'autre exemple où cet adjectif est employé comme épithète au dieu Hadès.

L'auteur de l'épigramme met l'accent sur le fait que le défunt a été inhumé loin de sa terre natale, τηλοῦ μὲν τοκέων (v. 9), reprenant ainsi le motif épique du νόστος.

[274] L'épigramme I.2.1. dédiée à Prôtas, mort au combat, présente également cette même inspiration homérique. De même, l'épigramme I.13.25., dédiée à un certain Leukios, comporte nombre de réminiscences homériques et s'achève par une comparaison du défunt au héros troyen Hector.

II-4.5.1.

Klados

Nous ne possédons aucune description du monument.

Édit : Ph. Le Bas, *Revue de philologie*, vol. I (1845), p. 209-210 (F. W. Schneidewin, *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. IV (1846), p. 474-475 ; Kaibel 247 ; *GVI* 1862 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 63 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 511 et vol. XXXIII, n. 77 ; *SGOst*, vol. II, 08/08/10).

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek. Stauber et Merkelbach estiment que l'inscription est « späthellenistisch / frühe Kaiserzeit ».

Comm. : sur des détails concernant une lecture inédite de la pierre par Radet, meilleure que celle de Le Bas, cf. L. Robert, *Gnomon*, vol. XXXI (1959), p. 15 ; sur les coupes entre questions et réponses dans le texte, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 71-72, n. 94.

1-2	vers 1	Τίς τίνος ; ἢν εἴρῃ, Κλάδος οὔνο|μα, καὶ « τίς ὁ θρέψας ; »
2-4	vers 2	Μηνόφιλος, | θνήσκω δ' ἐκ τίνος ; ἐκ πυρε|τοῦ,
4-5	vers 3	κἀπὸ πόσων ἐτέων ; τρισ|καίδεκα, ἆρά γ' ἄμουσος ;
5-7	vers 4	οὐ τέ|λεον, Μούσαις δ' οὐ μέγα φει|λάμενος,
7-8	vers 5	ἔξοχα δ' Ἑρμείᾳ με|μελημένος· ἐν γὰρ ἀγῶσιν |
9-10	vers 6	πολλάκις αἰνητὸν στέμμα | πάλας ἔλαχον· |
11-12	vers 7	Ἀπφία ἡ θάψασα δ' ἐμὴ τροφός, | ἥ μοι ἔτευξεν |
12-13	vers 8	εἰκόνα καὶ τύμ|βῳ σῆμ' ἐπέθηκε τόδε.

Comm. épigr. :

L. 4 : κἀπὸ πόσων Radet, Le Bas lisait ici καὶ ἀπὸ πόσων κτλ.

L. 7 : ἔξοχα Radet, suivi par les éditeurs : ἕζων Le Bas.

Traduction :

Si tu te demandes qui je suis : Klados est mon nom ; qui m'a nourri ? Ménophilos ; de quoi suis-je mort ? de la fièvre ; à quel âge ? treize ans ; si je suis ignorant des arts ? pas tout à fait, cependant les Muses ne m'ont pas porté grande affection, c'est surtout Hermès que j'ai honoré. En effet dans les jeux, j'ai souvent remporté la glorieuse couronne de la lutte. Apphia m'a enseveli, elle était ma nourrice, et elle a fait construire un portrait de moi et a fait placer sur ma tombe ce monument.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien et épique. On remarque en effet la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : θνήσκω (v. 2) ; ἡ, ἐμὴ, ἥ (v. 7) ; σῆμ' (v. 8). De même le nom de l'année, ἔτος présent l'absence de contraction entre /eɔ:/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique : ἐτέων (v. 3). On observe également emploi d'une forme inspirée d'Homère : φει|λάμενος (v. 4). En effet, la forme est attestée à l'indicatif chez Homère, *Iliade*, V, 61 : « […] ἔξοχα γάρ μιν ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη » ; *Iliade*, XX, 304 « […] ὃν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων ». Le participe n'est en revanche attesté que dans les inscriptions. Par ailleurs on peut remarquer que les vers 4 et 5 sont une adaptation de *Iliade*, V, 61, car le même vocabulaire est employé par l'auteur de l'épigramme : non seulement la forme φειλάμενος qui fait songer à ἐφίλατο mais aussi l'emploi de l'adverbe ἔξοχα.

L'épigramme est une variation sur le modèle, bien connu, du dialogue entre le défunt et le passant, le dernier questionnant le mort pour connaître son identité, son origine et les causes de sa mort[275]. L'épigramme de Klados est cependant singulière car seul le défunt s'exprime ici. C'est Klados qui imagine les questions que poserait un inconnu s'arrêtant devant sa tombe (ἢν εἴρῃ). Il répond aux questions que d'ordinaire pose le passant dans ce genre d'épigramme. L'auteur joue donc ici sur le modèle en apportant une variation dans la situation d'énonciation.

Klados était un enfant athlète, qui, de son propre aveu, montrait peu de talent pour les arts, si l'on en croit le vers 4, Μούσαις δ' οὐ μέγα φει|λάμενος, mais était en revanche doué pour les discplines sportives, et notamment la lutte, discipline dans laquelle Klados a remporté de nombreuses victoires (πολλάκις αἰνητὸν στέμμα πάλας ἔλαχον). Ménophilos est-il le père de Klados ? Il le nomme θρέψας au premier vers, et celle qui l'a inhumé est désignée par le groupe nominal ἐμὴ τρόφος (v. 7). Klados était sans doute un θρεπτός, enfant nourri par quelqu'un d'autre que son père.

II-4.6.1.

Apollônidès

Plaque de marbre, gravement endommagée sur toutes ses faces. Dimensions : h. 0,46 m ; l. 0,52 m ; ép. 0,22 m h. des lettres de 0,01 m à 0,015 m.

L'inscription est datée par G. Petzl du Ier siècle av. J.-Chr. ou du Ier siècle ap. J.-Chr. Comme le signale J. Stubbe, l'inscription est antérieure à l'urbanisation de la région par Hadrien.

Édit : G. Petzl, *EpAnat*, vol. XX (1992), p. 143-147 avec photographie Pl. 15, d'où *SEG*, vol. XLI, n. 1060 ; J. Strubbe, *IK*, vol. LII, n. 19.

---

[275] Nous en avons par exemple un modèle littéraire grâce à Callimaque, *Épigrammes*, XIII :

1 Ἦ ῥ' ὑπὸ σοὶ Χαρίδας ἀναπαύεται ; « Εἰ τὸν Ἀρίμμα
2 τοῦ Κυρηναίου παῖδα λέγεις, ὑπ' ἐμοί. »
3 Ὦ Χαρίδα, τί τὰ νέρθε ; — « Πολὺ σκότος. » Αἱ δ' ἄνοδοι τί ;
4 « Ψεῦδος. » — Ὁ δὲ Πούτων ; — « Μῦθος. » — Ἀπολόμεθα.
5 « Οὗτος ἐμὸς λόγος ὕμμιν ἀληθινός· εἰ δὲ τὸν ἡδύν
6 βούλει, Πελλαίου βοῦς μέγας εἰν Ἀίδῃ. »

Comm. : sur des détails concernant la localité où a été trouvée la pierre, cf. L. Robert, *Hellenica* VI, 5, p. 389 note 3.

1 [Ἠελίῳ] Ὁσίῳ τε Δικαίῳ χεῖρας ἀεί[ρω]
2 [---] Ἀπολλωνίδης μνῆμα ποιησάμεν[ος.]
3 [ὅστις ?] τ̣ο̣λμήσει λίθον ἆραι ἢ τάφον αὐτό[ν?]
4 [ἠδ' αἰ]ω̣ρεῖσθαι λύσας ΟΥΔΙΩΣΝΕΜΕΣ [---]
5 [--- ? στ]ή̣λλην ἄρας ἐπιθεῖναι τύμβον ἑ[αυτοῦ?]
6 [---]Ν̣ κλῦτε δαίμονες, ὄνησιν ἔχοι̣[τ]ο̣ Ε[.]ΕΙ̣Ν̣[---]
7 [---]φένγος ἠελίου κατίδοι [---]
8 [---]Ω[.]Η̣Λ̣Ε̣[.]Η̣ΤΕ πανώλη [--- | ---].

Comm. épigr. :

L. 1 : [Ἠελίῳ] Petzl : [Θεῷ Ὁ]σίῳ L. Robert. La proposition de Petzl est préférable pour deux raisons : elle respecte la métrique et elle reprend le thème solaire qui parcourt l'épigramme à travers d'une part la mention du dieu Apollon, par l'intermédiaire du nom théophore Apollônidès, d'autre part l'évocation de la lumière du soleil au vers 7, φένγος ἠελίου.

L. 3 : ὅστις ou εἴ τις Petzl. αὐτό[ν?] ou αὐτο[ῦ?] Petz.

L. 4 : [ἠδ' αἰ]ω̣ρεῖσθαι λύσας οὔδ⟨ε⟩ι ? ὡς νεμέσ̣[ασθαι? suggestion de Merkelbach à G. Petzl : [ὡς τιμ?]ω̣ρεῖσθαι Petz. οὐ⟨λ⟩ίως pour ΟΥΔΙΩΣ Petzl. Νέμεσ̣[ίν μου ou νεμεσ̣[ήτως] Petzl.

L. 5 : καὶ ou ἤ Petzl. ἑ[αυτοῦ ?] Petzl.

L. 6 : ἐχοι̣[τ]ο̣ ou ἔχον̣ Petzl : ἔχοι̣ [.] Ο̣ Stauber-Merkelbach.

Traduction :

Vers le Soleil et le dieu saint et juste je lève les mains… moi Apollônidès qui ai fait élever ce monument ; quiconque osera endommager la pierre ou la tombe et l'exhumer… ou bien, après avoir enlevé la stèle, y placer sa propre tombe, écoutez divinités, que cette créature n'en ait (pas longtemps ?) la jouissance ni ne voie longtemps la lumière du soleil…

L'épigramme présente d'amples lacunes et des passages obscures qui ne permettent pas de déterminer avec certitude quel schéma métrique la compose. Les vers 1, 3 et 5 sont des hexamètres dactyliques. Les vers 2, 4, 6 et 7 en revanche n'en sont pas et ne paraissent pas non plus être des pentamètres dactyliques. La présence de brèves entre deux longues peut indiquer qu'il s'agissait d'un système iambique ou trochaïque. Peut-être s'agit-il de distiques pythiambiques.

Le texte est rédigé en dialecte ionien (fermeture de /a:/ en /ε:/ par exemple) auquel s'adjoignent quelques formes tirées des poèmes homériques, notamment le nom du soleil, ἠελίου (v. 9). La forme [στ]ή̣λλην (v. 5) surprend cependant par le traitement éolien du groupe

de consonnes -λν- > -λλ-. Serait-ce une simple faute d'orthographe ou une inadvertance du lapicide ?

L'épigramme commennce par une invocation du défunt aux dieux Hélios et Hosion-Dikaios, invocation accompagnée d'un geste rituel puisque le défunt précise qu'il « lève les mains » (χεῖρας ἀεί[ρω]). J. Strubbe signale qu'entre Hélios et Hosion-Dikaion : « there was a close connection between these gods, the latter beeing the ἄγγελοι (messengers) of Helios ». Qui est exactement Hosion-Dikaion ? Une inscription découverte et publiée par L. Robert en 1948, « aux confins de la Phrygie et de la Pisidie », mentionne un dieu Hosion-Dikaion, fils d'Héraklès[276]. Hasan Malay[277] signale que le culte de Hosion-Dikaion était bien implanté en Lydie et en Phrygie. D'après Strubbe, l'attitude d'Apollonidès est « a symbol of the appeal to Helios for vengeance at the death of children and young persons, who had met a violent death or were suspected to have been killed in a criminal way ». Apollonidès aurait donc été assassiné. Son invocation est peut-être aussi une manière pour le défunt de prendre les dieux à témoin de l'imprécation qui s'apprête à lancer à l'égard de ceux qui auraient l'intention de s'en prendre à son tombeau.

La formule d'imprécation occupe une très grande place dans l'épigramme. Elle s'étend du vers 3, jusqu'au vers 7. Elle est introduite, semble-t-il, par le pronom relatif indéfini [ὅστις?] (v. 3), le verbe est l'indicatif futur τ̣ο̣λμήσει qui a pour complément les infinitifs ἆραι, [αἰ]ω̣ρεῖσθαι et ἐπιθεῖναι. Le sort qui attend celui qui oserait violer l'interdit est exprimé au moyen de verbe au mode optatif : un premier optatif présent ἔχοι̣[τ]ο̣ (v. 6) suivi d'un optatif aoriste κατίδοι (v. 7). La réalisation de ces souhaits dépend des divinités, invoquées au vers 6 : κλῦτε δαίμονες (Hélios et Hosion-Dikaion ?).

II-4.7.1.

Déidas

Stèle provenant, d'après L. Robert, d'un village nommé Mana, aux abords de la ville mysienne de Poimanenon. Dimensions : h. 0,64 m ; l. 0,47 m ; ép. 0,12 m.

L'inscription est datée du Ier ap. J.-Chr. par Peek.

Édit : *GVI* 476 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 504 ; *SEG*, vol. XXVII, n. 804 (d'après des corrections de G. Daux, *BCH*, vol. CI (1977), p. 467-470) ; M. Cremer, *Grabstelen*

---

[276] Robert (L.). *Op. Min.*, III, 1456 :

vacat ἔτους … vacat
Θεοῖς ἐπηκόοις Ἡρα-
-κλεῖ καὶ Ἡρακλέως τέ-
4 κνῳ Ὁσίῳ καὶ Δικαίῳ ν[ε]-
ογγενήτῳ κτλ.

[277] Malay (A.). « A Praise on Men Artemidorou Axiottenos », *EpAnat.*, vol. 36 (2003), p. 13-18 : « The cult of the pair « Holy » and « Just » is well attested in NE of Lydia. The best parallels to our acclamations come from Aizanoi (Ἷς θεὸς ἐν οὐρανῷ, Μέγα ⟨τὸ⟩ Ὅσιον, Μέγα ⟨τὸ⟩ Δίκεον), from Thasos (Μέγα τὸ Ὅσεον, μ[έ]γα τὸ Δίκαιον), and from Ephesos (Μέγα τὸ ὄνομα τοῦ θεοῦ, μέγα τὸ ὅσιον, μέγα τὸ ἀγαθόν) ».

1, p. 164, KB 2, avec photographie du monument Pl. 17 ; *SEG* vol. XLIV, n. 1724 ; *SGOst*, vol. II, 08/05/06 avec photographie du monument.

Comm. : sur la provenance de la pierre et une analyse de l'inscription, cf. L. Robert, *BCH*, vol. CI (1977), p. 56-59, avec une photographie de l'inscription. (= *Bull. épigr.*, 1978, n. 398) ; à partir de la photographie publiée par L. Robert : G. Daux, *BCH*, vol. CI (1977), p. 467-470 (L. Robert répond aux objections de G. Daux dans *Bull. épigr.*, 1979, n. 375).

1 Εὐγήρως Δείδας ζήσας ὁσίως ὑπὸ θρεπτοῦ
2 Ἀλϐάνα εὐσεϐέως θάπτομαι ἐν παλάμαις·
3 μνήμην δ' ἀθάνατον θνήτῳ βροτὸς ὤπασε⟨ν⟩ ᾳ̣εὶ
4 τοῖς θρέψασι νέμειν καρπὸν ὀφειλόμενον.

Comm. épigr. :

L. 1 : L. Robert remarque que l'epsilon initial, dont il ne distingue pas la haste horizontale sur la photographie que Mme Rohde lui a transmise, est lunaire, à la différence de tous les autres epsilons. Est-ce un trait de style, d'originalité du lapicide que de commencer la gravure par une lettre arrondie ? La lecture εὐγήρως n'en est pas moins « obvie » comme le signale L. Robert. Pour l'accentuation du nom Δείδας, L. Robert indique « ou Δειδᾶς ou Δειδας ».

L. 2 : Ἀλϐανα Peek, qui a retranscrit la pierre d'après une copie de G. Rohde (« Abschr. G. Rohde » mentionne-t-il dans son apparat critique). La lecture est confirmée par L. Robert, qui précise que le nom Ἀλϐανός est connu à Attaleia et Kibyra, et par notre propre examen de la photographie de la pierre publiée par Cremer, qui est d'une grande netteté, où l'on lit distinctement Ἀλϐανα. Malgré tout, G. Daux croit voir à l'initiale de cette ligne un petit sigma lunaire, ainsi lit-il Σαλϐανα. Il n'est trace d'un sigma lunaire sur aucune des photographies de la pierre que nous avons pu examiner.

L. 3 : θνήτῳ Peek lit sur la pierre ΘΝΗΡΟ, de même pour G. Daux. Ont-ils été trompés par une ombre sur la photographie qu'ils utilisaient ? L. Robert remarque après l'analyse des documents que « la photographie, comme déjà le fac-similé, donnent bien θνήτῳ ». À partir de la photographie de Cremer, on ne peut que confirmer la lecture de L. Robert une fois de plus : on lit très nettement ΘΝΗΤΩ. ᾳ̣εί Stauber-Merkelbach : ὤπασεν ἀεί (ou ὤπασε⟨ν⟩ ᾳ̣εί) G. Daux : δ̣ε̣ῖ [γάρ] Peek. La pierre porte à la fin de la ligne ΛΕ puis une haste verticale. G. Daux estime qu'il faut lire ἀεί et considère que les deux derniers vers forment une unité syntaxique. Il prend ainsi le contre-pied de Peek qui transcrivait : ὤπασε· δ̣ε̣ῖ [γάρ], κτλ. Il ne semble pas qu'il y ait la place pour γάρ à cet endroit. La lecture de G. Daux semble être la meilleure, il faut cependant retranscrire ᾳ̣εί en pointant alpha, comme l'ont fait Merkelbach et Stauber. Quant au nu éphelcystique que G. Daux croit lire au-dessus du groupe EA, il n'en est pas la moindre trace sur aucune des photographies du monument, cependant il est nécessaire à la métrique car en son absence, l'hiatus transitoire entre ὤπασε et ἀεί rend le mètre boiteux.

Traduction :

Dans une heureuse vieillesse, moi Déidas, qui vécut pieusement, c'est par l'enfant que j'ai nourri, par les mains d'Albana, que je suis pieusement enterré. Un mortel a procuré à un mort une mémoire immortelle, pour toujours, juste récompense que l'on doit octroyer à des parents nourriciers.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques qui ne comporte pas d'erreur de scansion.

La langue de l'épigramme, à l'exception de l'anthroponyme Δείδας qui présente un /a:/ ancien, est conforme aux usages du dialecte ionien : par exemple /a:/ > /ε:/ : μνήμην, θνήτῳ (v. 3).

L'épigramme contient un réseau sémantique se fondant sur des paronomases à travers les adverbes Εὐγήρως (v. 1), εὐσεβέως (v. 2) et même ὁσίως (v. 1) où est répétée la finale /ɔ:s/ des deux autres adverbes, mais aussi sur des figures dérivatives à travers les termes θρεπτοῦ (v. 1), auquel fait écho le participe présent θρέψασι (v. 4) ou encore l'adjectif ἀθάνατον et le substantif θνήτῳ au troisième vers de l'épigrammes. Ces jeux d'échos mettent en valeur le caractère pieux et honorable de la vie de Déidas ainsi que le lien étroit qui l'unissait à son fils adoptif, qui lui a accordé les derniers honneurs en lui donnant une digne sépulture.

II-4.8.1.

Aglaophôn

Stèle de marbre, dont la partie inférieure gauche est brisée. La stèle est surmontée de trois acrotères. Au milieu du fronton, a été sculpté un ample bouclier de style celte (« einem langen Schild keltischer Art im Feld »). En-dessous, dans un encadrement, deux hommes ont été représentés : l'homme de gauche, dont il ne reste plus que le haut du buste et la tête (le reste de son corps ayant disparu avec le bris de la pierre), et l'homme de droite, debout, vêtu d'un manteau et tenant en sa main gauche un strigile. Dimensions : h. 0,77 m ; l. 0,55 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. par Pfuhl-Möbius sans plus de précision.

Édit : E. Pottier, *La nécropole de Myrina*, vol. I, p. 113-114, n. 3 ; *GVI* 999 d'où *Grabgedichte* 155 ; Pfuhl-Möbius 142 avec fac-similé, Abb. 6 ; *SGOst*, vol. I, 05/04/02.

1 Ἐννέα τοι δεκάδων λυκαβαντίδας ἤλυθον ὥρας
2 Ἀγλαοφῶν, γυίοις πᾶσιν ἄνουσος ἐών,
3 μακρὴν γήραος οἶμον ἐνὶ θνητοῖσι πορευθεὶς
4 ἀβλαβέως· ὁσίων τοῖος ἔφυ βίοτος.

Traduction :

Après avoir vécu neuf décennies, je m'en suis allé, moi Aglaophôn, sans que nulle partie de mon corps fût malade ; j'ai sillonné parmi les mortels le long sentier de la vieillesse, et sans faire de mal : ma vie fut celle des justes.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques ; ils ne présentent pas d'irrégularité métrique.

La langue du texte est résolument ionienne, à travers notamment la fermeture de /a:/ en /ε:/ (μακρὴν, θνητοῖσι (v. 3)), ou encore à travers le participe du verbe εἰμί qui présente le degré *e*, ἐών (v. 2). La langue présente aussi une inspiration homérique à travers l'absence de contraction dans le thème neutre en -ας γήρας au génitif singulier, γήραος (v. 3), l'emploi de la désinence -οισι de datif pluriel dans θνητοῖσι (v. 3), mais aussi l'emploi de la préposition ἐνί (v. 3), employée pour assurer la correction métrique du vers.

Aglaophôn est mort de vieillesse, comme semble-t-il Déidas dans l'épigramme précédente, à l'âge de quatre-vingts-dix ans. Le contenu du texte signale cette extraordinaire longévité d'Aglaophôn, qui paraît avoir vécu jusqu'à cet âge avancé sans connaître la maladie, ἄνουσος ἐών. Si Aglaophôn a vécu si longtemps et sans être inquiété par la maladie ou l'hostilité des hommes, c'est que sa vie est celle des hommes pieux, justes : ὁσίων[278].

II-4.9.1.

Bous

La pierre est aujourd'hui toujours visible sur un pilier du pont romain au sud de Doğruca (Debleki). L'inscription a été gravée sur le côté droit d'un long bloc de marbre. Dimensions : h. 0,205 m ; l. 1,25 m ; ép. 0,585 m ; h. des lettres 0,009-0,015 m. D'après Wiegand, il manque deux lignes à l'inscription. Cependant, Wilamowitz estime que le texte est complet : à l'examen de la pierre on ne voit pas trace d'autre gravure.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. selon Schwertheim ; Merkelbach indique « hellenistisch, wegen des Metrums ».

Édit : Th. Wiegand, *AM*, vol. XXIX (1904), p. 297 ; *GVI* 1177 d'où *Grabgedichte* 230 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII-1, n.503 ; *SGOst*, vol. II, 08/04/02.

Comm. : Th. Wiegand, *AM*, vol. XXIX (1904), p. 297 rapporte un commentaire de l'épigramme réalisé par U. von Wilamowitz-Möllendorf.

---

[278] Sur le sens de ὅσιος et l'opposition entre ὅσιος, ἱερός et εὐσεβής, *DELG*, *s. v.* ὅσιος : « ὅσιος signifie ce qui est permis à l'homme (donc, éventuellement profane) et ἱερός ce qui appartient aux dieux […] ; ὅσιος appliqué à un homme signifie « pieux » avec une résonance morale et se distingue de εὐσεβής qui n'implique que le respect des dieux et des rites ».

1 Ὦ ξένε, Μύσης παῖδα τὴν ἄωρον
2 Βοῦν φυλάσ⟨σ⟩ω, πῶλον Ἀφροδίτης

Traduction :

Ô étranger, je veille sur Bous, fille morte prématurément de Mysè, jeune fille vouée à Aphrodite.

Le schéma métrique employé est indéterminé : s'agit-il de pentapodie logaédique ? du début d'une strophe sapphique ? Il est difficile de déterminer avec certitude le mètre enployé dans l'épigramme.

La langue de l'épigramme est épico-ionienne : fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : Μύσης, τὴν (v. 1) ; Ἀφροδίτης (v. 2) ; emploi de la géminée -σσ- < */ky/ : φυλάσ⟨σ⟩ω (v.2).

Le substantif πῶλον (v. 2) signifie « le poulain » et en poésie, par métaphore, « la jeune fille ». Pour expliciter l'emploi de ce terme, Wilamowitz signale la glose d'Hésychius πώλια, qui désigne une procession à Sparte durant laquelle deux jeunes filles étaient portées à travers toute la ville sur un support en bronze, jeunes filles que l'on appelait les πῶλοι Λευκιππίδων.

II-4.9.2.

Fragment d'épigramme

Bloc de marbre retrouvé dans une fontaine, à Aqsaqal, village aux environs de Panderma. D'après F. W. Hasluck, le bloc était orné d'un relief funéraire représentant un cavalier au côté duquel se trouvait un serpent enroulé autour d'un arbre mais le relief aurait été intentionnellement effacé. Dimensions : h. 0,30 m ; l. 0,86 m.

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek.

Édit : J. A. R. Munro, *JHS*, vol. 17 (1897), p. 274, n. 19 (*GVI* 1854 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVIII, n. 548 ; *SGOst*, vol. II, 08/04/06).

Comm. : pour la première édition de la première ligne de ce fragment et une description du relief funéraire, cf. F. W. Hasluck, *JHS*, vol. XXV (1905), p. 58, n. 10.

1 LHL^^HOIΣ χαῖρε
2-3 vers 1 Καὶ σύ γε, ὦ παροδεῖτα, χάροις, ὅτι τοῦτο | τὸ κοινὸν
3-4 vers 2 εἶπας ἐμοὶ « χαίρειν » ἕνεκεν | εὐσεβίης.

Comm. épigr. :

L. 1 : les vestiges de lettres de la première ligne ont été transcits par Hasluck.

Traduction :

[…] salut. »

— *Et toi aussi, cher passant, salut, parce que tu m'as adressé ce courtois « salut », par piété.*

Les deux vers qu'il reste de l'épigramme forment un distique élégiaque.

Du peu qu'il reste de l'épigramme, le texte est, semble-t-il, composé en dialecte ionien, d'après la forme εὐσεβίης (v. 2), présentant la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ mais on remarque aussi l'influence de la κοινή à travers l'aoriste εἶπας (v. 2), formé au moyen du suffixe -α-, analogie des aoriste sigmatique.

D'après le début du premier vers conservé de l'épigramme, Καὶ σύ γε, qui répond au χαῖρε qui demeure lisible sur la ligne précédente, on peut supposer que cette épigramme funéraire était un dialogue entre le passant et le défunt.

II-4.10.1.

Un couple de médecins : Philadelphos et Panthéia

Grande base de marbre en forme d'autel brisée en deux horizontalement, retrouvée en deux endroits différents dans la zone de fouille correspondant à l'entrée de l'Asclépéion. Les deux inscriptions sont gravées sur des faces voisines, toutes deux réalisées sur l'ordre de Glycôn, fils de Philadelphos et époux de Panthéia. Dimensions : h. 1,01 m ; l. 0,35 m en haut et 0,37 m en bas ; h. des lettres de 0,013 m à 0,020 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : Kaibel 243 et Addenda p. 522 d'après C. Curtius, *Monatsberichte der Berliner Akademie* (1876), p. 341 ; M. Fränkel, *Altertümer von Pergamon*, vol. VIII, p. 362, n. 576 avec *fac-similé* (*GVI* 2040 ; *SGOst*, vol. I, 06/02/32 ; Samama 187 et 188)

Comm. : pour une réflexion sur les deux derniers vers de l'épigramme funéraire de Panthéia, cf. Ad. Wilhelm, *BCH*, vol. XXIX (1905), p. 414-415.

A

1-2	vers 1	Τύμβον μέν, Φ[ιλάδελφε, Γλύκων] | σοι δείμαθ' ἑτα[ῖρος], |
3-4	vers 2	ὅν τε λίπες τῆς [σῆς ἄξιον] | υἷα τέχνης· |
5-6	vers 3	ὅσσον γὰρ σὺ κράτιστος ἰη|τρῶν ἔπλεο πάντων, |
7-8	vers 4	τόσσον τῶν ἄλλων ἔξο|χός ἐστι Γλύκων·
8-10	vers 5	ψύχη | δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη μ[ε]|τὰ δαίμονας ἄλλους
10-12	vers 6	ἤλ[υ]|θε σή, ναίεις δ' ἐν μακάρω[ν] | δαπέδῳ·
12-14	vers 7	ἵλαθι καί μοι ὄπα|ζε νόσων ἄκος ὡς τὸ πά|ροιθεν·
14-15	vers 8	νῦν γὰρ θειοτέ|ρην μοῖραν ἔχεις βίοτο[υ]· |
16-17	vers 9	ἄξιον ὦ Φιλάδελφ', ἄρ' ἑ[ῆς πό]|τμον ἔλλαχες αἴσης,

17-18 vers 10 [ἔξοχ’] | ἰητορίης, ἔξοχε καὶ σ[οφίης]· |
19-20 vers 11 [ο]ὐ γὰρ δὴ νο[ῦ]σος σε β[ιάσσα|το, γηραλέ]ων δὲ
20-22 vers 12 γόμ[φων] | ἁρμ[ονί]ην [δηρ]ὸς ἔλυ[σε χρό]|νος·
22-23 vers 13 οἷον δὲ ὑπνώω[ν ἐν]|ερεύθεται ἄνθεα μήλ[ων],
24-25 vers 14 τοῖος καὶ ν[έ]κυς ὢν κ[εῖσο] | κατὰ λλεχέων·
25-27 vers 15 νῦν σ’ [ἤδη] | δύναμαι θαρρῶν εὐδαίμ[ο]|να κλήζειν,
27-28 vers 16 ὄλβιε καὶ ζω|ῆς, ὄλβιε καὶ θανάτου· ♠|

29-30 vers 17 εὖ θάνεν Ἱπποκράτης· ἀλλ’ [ο]ὐ θά[νεν]· | οὐδ’ ἄρ’ ἔγωγε,
30-31 vers 18 τοῦ πάλαι Ἱππο[κρά]|τους οὐδὲν ἀσημότερος· |
32-33 vers 19 ἀλλ’ ἔτυμον ψυχὴ μένει ο[ὐρανί]|η Φιλαδέλφου,
33-34 vers 20 σῶμα δὲ [θνητὸν ἑ]|ὸν χθὼν ἱερὴ κατέχει· |

Les deux derniers vers, gravés sur les moulures de la base, sont complètement effacés.

B

1-2 vers 1 Χαῖρε, γύναι Πάνθεια, | παρ’ ἀνέρος, ὃς μετὰ μοῖραν |
3-4 vers 2 σὴν ὀλοοῦ θανάτου πένθος | ἄλαστον ἔχω·
4-5 vers 3 οὐ γάρ πω τοί|ην ἄλοχον ζυγίη{ν} ἴδεν Ἥρη |
6-7 vers 4 εἶδος καὶ πινυτὴν ἠδὲ σαοφρο|σύνην·
7-8 vers 5 αὐτή μοι καὶ παῖδας ἐγεί|ναο πάντας ὁμοίους,
8-9 vers 6 αὐτὴ καὶ | γαμέτου κήδεο καὶ τεκέων |
10-11 vers 7 καὶ βιοτῆς οἴακα καθευθύνεσκες | ἐν οἴκῳ
11-12 vers 8 καὶ κλέος ὕψωσας ξυ|νὸν ἰητορίης,
12-13 vers 9 οὐδὲ γυνή περ | ἐοῦσα ἐμῆς ἀπολείπεο τέχνης· |
14-15 vers 10 τοὔνεκά σοι τύμβον τεῦξε Γλύ|κων γαμέτης,
15-16 vers 11 ὅς γε καὶ ἀθ[ανά]|τοιο δέμας κεύθει Φιλαδέλ[φου], |
17-18 vers 12 [ἔ]ν[θα] κ[α]ὶ αὐτὸς ἐγὼ κείσο[μαι], | αἴ κε θά[νω],
18-19 vers 13 ὡς [εὐν]ῆς μού[νῃ] | σοι ἐκοινώνησα κα[τ’] α[ἶσ]αν, |
20-21 vers 14 ὧδε δὲ κα⟨ὶ⟩ ξυνὴν {ην} γαῖαν ἐφε[σ]|σάμενος.

Comm. épigr. :

A

L. 2 : ἑτα[ῖρος] Kaibel.

L. 3 : [σῆς ἄξιον] Fränkel : [σῆς ἔκδοχον] Kaibel : [σῆς ἔξοχον] Curtius.

L. 16-17 : ἄρ’ ἑ[ῆς πό]|τμον Peek, suivi par Merkelbach-Stauber : ἀρεῖ[ῆς πό]|τμον Curtius.

L. 19-20 : conjectures de Peek.

L. 22-23 : ἐν]|ερεύθεται Fränkel.

L. 25 : λλεχέων : λ[λ]εχέων Merkelbach signale que la géminée est un artifice métrique.

B

L. 5 : ζυγίη{ν} Curtius, faisant ainsi de cet adjectif une épithète détachée de Ἥρη (Héra qui préside aux mariages). Si la pierre porte clairement ζυγίην, le nominatif convient mieux ici.

L. 18 : [εὐν]ῆς μού[νῃ] Peek : Ad. Wilhelm suggérait de lire ici ὡ[ς ζωιῆ]ς μον[αχῇ] κτλ.

Traduction :

A

Ce tombeau, Philadelphos, a été construit pour toi par Glykôn, confrère qui était comme ton fils, que tu as quitté quand il devenait digne de ton art. Autant étais-tu le meilleur de tous les médecins, autant Glykôn surpasse les autres. Ton âme après s'être envolée de tes membres est partie rejoindre d'autres divinités, tu habites les contrées des bienheureux. Sois-moi favorable et transmets-moi les remèdes aux maladies comme autrefois, car aujourd'hui tu as un destin plus divin que ton existence terrestre.

Tu as obtenu, ô Philadelphos, un destin à la mesure de tes qualités, éminent médecin, éminent penseur. Ce n'est pas la maladie qui t'a dompté, mais une longue existence qui a rompu l'harmonie entre tes vieux membres. Tel un homme endormi prend la couleur rouge des fleurs de pommiers, ainsi reposes-tu, même mort, sur ton lit funéraire. Désormais je peux sans hésiter t'appeler bienheureux, heureux par ta vie, heureux aussi par ta mort.

« Hippocrate est bien mort, pourtant il ne l'est pas ; et moi non plus, qui ne suis en rien moins réputé que l'ancien Hippocrate, mais vraiment l'âme céleste de Philadelphos demeure, tandis que mon corps mortel, c'est la terre qui le retient. »

B

Salut, Panthéia mon épouse, de la part de ton époux, moi qui, par ta destinée, conserve un chagrin immense de ta mort funeste ; jamais Héra qui préside aux mariages ne vit une telle épouse par sa beauté, sa fidélité et son honnêteté. Toi-même, tu m'as donné des enfants qui tous nous ressemblent, toi-même tu as pris soin de ton époux et de tes enfants. Et tu tenais toujours droit le gouvernail de la maison, rehaussant notre gloire médicale commune car, quoique tu fusses une femme, tu n'avais rien à envier à mon art. C'est pourquoi Glycôn ton époux t'a fait bâtir un tombeau, qui renferme le corps de l'immortel Philadelphos et là-même, moi aussi, je reposerai à ma mort ; comme c'est avec toi seule que j'ai partagé ma couche, ainsi m'allongerai-je dans une terre qui nous sera commune.

Les épigrammes de Philadelphos et de Panthéia sont composées en distiques élégiaques. La scansion des mètres présente quelques irrégularités et maladresses. Dans l'épigramme A, dédiée à Philadelphos, au deuxième vers, la longueur de la syllabe initiale de τέχνης est brève, alors qu'étant une syllabe fermée, entravée, elle est normalement longue. Même problème avec [πό]|τμον (A v. 9) : -ῆς πότμον est un dactyle, or la syllabe ποτ- devrait être longue. Dans le vers 14 de l'épigramme de Philadelphos, pour l'avant-dernier pied du pentamètre, l'auteur a employé une gémination irrationnelle -λλ- à l'initiale du mot λεχέων, afin d'obtenir un dactyle :

κατὰ λλεχέων. Il s'agit d'une licence poétique qui ne repose sur aucun fait de phonétique. L'auteur a imité un procédé que l'on retrouve dans les poèmes homériques, où l'on peut recenser beaucoup de doublet présentant tantôt la consonne simple, tantôt une géminée, par exemple -σ- / -σσ- ; dans l'épigramme B, au vers 14, l'auteur use de ce procédé à travers la forme ἐφε[σ]|σάμενος.

La langue de l'épigramme correspond parfaitement aux canons de la κοινή homérique. On constate d'abord la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : τῆς, τὲχνης (A. v. 2) ; ἰη|τρῶν (A. v. 3) ; ψύχη, πταμένη (A. v. 5) ; σή (A. v. 6) ; θειοτέ|ρην (A. v. 8) ; αἴσης (A. v. 9) ; ἰητορίης (A. v. 10) ; ἁρμ[ονί]ην (A. v. 12) ; ζω|ῆς (A. v. 16) ; ψύχη (A. v. 19) ; ἱερὴ (A. v. 20) ; σὴν (B. v. 2) ; τοί|ην, ζυγίη{ν}, Ἥρη (B. v. 3) ; πινυτὴν, σαοφρο|σύνην (B. v. 4) ; αὐτή (B. v. 5 et 6) ; βιοτῆς (B. v. 7) ; ἰητορίης (B. v. 8) ; γυνή, ἐμῆς, τέχνης (B. v. 9) ; γαμέτης (B. v. 10) ; [εὐν]ῆς (B. v. 13) ; ξυνὴν (B. v. 14). Les allongements compensatoires sont pratiqués selon que le mètre l'exige ou non : νόσων (A. v. 7) ne présente pas d'allongement compensatoire, tandis νο[ῦ]σος (A. v. 11) et μού[νῃ] (B. v. 13) qui, compte tenu de leur position dans le vers doivent commencer par une syllabe longue, présentent cet allongement. Les voyelles en hiatus sont le plus souvent maintenues : hiatus /ao/ dans σαοφρο|σύνην (B. v. 4) ; ἐγεί|ναο (B. v. 5) ; hiatus /eo/ dans ἔπλεο (A. v. 3) ; κήδεο (B. v. 6) ; ἀπολείπεο (B. v. 9). Pour les temps secondaires, l'auteur n'emploie pas l'augment, que ce soit les aoristes : λίπες (A. v. 2) ; β[ιάσσα|το (A. v. 11) ; θάνεν (A. v. 17) ; ἴδεν (B. v. 3) ; τεῦξε (B. v. 10) ; ou les imparfaits : κ[εῖσο] (A. v. 14) ; κήδεο (B. v. 6) ; καθευθύνεσκες (B. v. 7) ; ἀπολείπεο (B. v. 9). L'auteur emploie également des désinences proprement homériques, ainsi la désinence de génitif singulier -οιο dans ἀθ[ανά]|τοιο (B. v. 11). Enfin, l'auteur emploie aussi des constructions syntaxiques qui sont propres à Homère et à la poésie homérique, tel que la particule κε précédée de αἴ pour l'expression de l'éventuel : αἴ κε θά[νω] (B v. 12).

Les deux épigrammes sont dédiées chacune à l'un des deux membres du couple de médecin. La première est dédiée à Philadelphos. Le contenu de l'épigramme est un éloge de son talent de médecin. En effet, Philadelphos est dit κράτιστος ἰη|τρῶν ἔπλεο πάντων (v. 3). Son talent de médecin est plus loin comparé à ses qualités intellectuelles supérieures : [ἔξοχ'] | ἰητορίης, ἔξοχε καὶ σ[οφίης] (v. 9). Entre les vers 17 et 20, partie de l'épigramme où Phladelphos prend lui-même la parole, l'éloge culmine par une comparaison du défunt avec Hippocrate, auquel Philadelphos confronte sa notoriété : τοῦ πάλαι Ἱππο[κρά]|τους οὐδὲν ἀσημότερος (v. 18).

C'est ce don pour la médecine qui lui vaut un accès à la contrée des Bienheureux (ναίεις δ' ἐν μακάρω[ν] | δαπέδῳ) mais aussi à l'apothéose. Le vers 7 constitue une véritable prière adressée à Philadelphos : ἵλαθι καί μοι ὄπαζε νόσων ἄκος. Qui est ce μοι qui adresse cette prière ? S'agit-il de Glykôn, collègue et ami de Philadelphos, qui a pour lui fait dresser la stèle ? Ou un passant quelconque qui demande à Philadelphos de le préserver de la maladie ?

L'épigramme dédiée à Panthéia est quelque peu différente. Quoiqu'ayant elle aussi pratiqué l'art de la médecine, et y avoir elle aussi excellé ἐμῆς ἀπολείπεο τέχνης (B v. 9),

cependant, son statut de femme oriente l'éloge vers des motifs bien plus traditionnelles. Ce sont surtout sa beauté, son intellingence[279] et son honnêteté[280] qui sont louées :

4-5	vers 3	οὐ γάρ πω τοί|ην ἄλοχον ζυγίη{ν} ἴδεν Ἥρη |
6-7	vers 4	εἶδος καὶ πινυτὴν ἠδὲ σαοφρο|σύνην·

Ce sont aussi la fertilité de Panthéia et ses qualités domestiques qui sont louées :

7-8	vers 5	αὐτή μοι καὶ παῖδας ἐγεί|ναο πάντας ὁμοίους,
8-9	vers 6	αὐτὴ καὶ | γαμέτου κήδεο καὶ τεκέων |
10-11	vers 7	καὶ βιοτῆς οἴακα καθευθύνεσκες | ἐν οἴκῳ

Ainsi, quoique femme médecin, l'éloge de Panthéia ne diffère que bien peu des éloges adressés aux autres défuntes. Son rôle de femme, l'emporte sur son rôle de médecin.

L'épigramme établie a un rapport dualiste entre le corps mortel et l'âme immortelle à travers les expressions : ψύχη | δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη (v. 5). L'âme, qui s'est envolée du corps du défunt, est alors divinisée puisqu'elle rejoint d'autres divinités : δαίμονας ἄλλους / ἥλ[υ]|θε σή (v. 5-6). L'immortalité de l'âme est également exprimée à travers le paradoxe du vers « εὖ θάνεν Ἱπποκράτης· ἀλλ' [ο]ὐ θά[νεν] » (v. 17). Enfin, l'opposition entre le corps et l'âme est clairement exposée dans les vers 19 et 20 : ψύχη μένει ο[ὐρανί]|η (v. 19), tandis que pour le corps du défunt, il est dit σῶμα δὲ [θνητὸν ἐ]|ὸν χθὼν (v. 20). Comme dans les autres formules de cette sorte, seule la particule oppositive δέ sert à coordonner les deux propositions. Si l'âme est immortelle et destinée à habiter des contrées célestes, la localisation de l'au-delà n'est pas clairement déterminée. L'auteur se contente d'assimiler l'au-delà à la « contrée des bienheureux » : ἐν μακάρω[ν] | δαπέδῳ (v. 6).

II-4.10.2.

Fragment d'épigramme d'un anonyme

Stèle en pierre de Phocée. Hepding nous apprend que la surface de la pierre est très poreuse et très endommagée. Dimensions : h. 0,23 m ; l. 0,275 m ; ép. 0,05 m ; h. des lettres entre 0,006 m et 0,011 m.

L'inscription est datée du Ier av. J.-Chr. par Peek.

Édit : H. Hepding, *AM*, vol. XXXV (1910), p. 482-483, n. 75 ; *GVI* 1215 ; *SGOst*, vol. I, 06/02/33.

1	Ἀλλὰ σὺ τήν γε κέλευθον ἑκὼν διαμείβ[ο]υ, [ὁ]δ[ῖτα],
2	χ[αῖρε ? ˘ ˘ – ˘ ˘]λας εὐτυχίῃ πάριθι

[279] Sur le sens l'adjectif πινυτός, cf. I.2.1., commentaire.
[280] Sur le sens de σωφροσύνη, cf. I.2.2., commentaire.

Comm. épigr. :

De cette épigramme, tout le début est manquant, il ne reste plus que le distique final, lui-même incomplet.

Traduction :

Mais toi qui empruntes ce sentier, passant […] avec mes meilleurs vœux passe devant moi.

Malgré la lacune du second vers, on peut déterminer que ces deux vers, seuls vestiges de l'épigramme, forment un distique élégiaque.

Le vocatif [ὁ]δ̣[ῖτα] (v. 1), les impératifs présents χ[αῖρε] et π̣ά̣ρ̣ιθ̣ι̣ (v. 2), employés à l'adresse du passant pour l'inviter à reprendre son chemin, certainement après avoir lu l'inscription, ou après avoir salué le défunt, nous permettent de supposer que cette épigramme était un dialogue entre le défunt et le passant.

II-4.10.3.

Un anonyme tombé au combat

On ne dispose d'aucun renseignement précis concernant le monument. A. Boeckh, indique seulement « Pergami inter sepulcra ad orientem ».

L'inscription est datée du Ier av. J.-Chr. par Peek. « Wohl hellenistisch » selon Stauber et Merkelbach.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3557 L'inscription se trouvait dans le codex Askewianus, elle a été retranscrite par Müller (Kaibel 333 ; M. Fränkel, *Die Inschriften vos Pergamon,* vol. 2, p. 513 ; *GVI* 1700 ; *SGOst*, vol. I, 06/02/30).

1 Εἰ μὲν ἔην ζώε̣ι̣ν̣ [ἐπιε]ικέα θυμὸν ⟨ἔχ⟩ο[ν]τα
2 [σώφρ]ων δ' ὅς κεν ἔην ἢ π̣ινυτὸς πραπίδας,
3 [ο]ὔποτ' ἂν ἐν σχεδ⟨ί⟩η μάχῃ ὤλετο ΞΕ[˘ ˘ – ˘]
4 καρτερός· εὐπρεπέης ἦν γὰρ ἰδ[εῖν ˘ ˘ –]
5 ἀλλ' οὔτο⟨ι⟩ μοῖράν γε θεῶν ἰότητι κ[ραταιὴν]
6 θνητὸς ἀνὴρ ἔφυγεν· ἔφθιτο [δ' ἐσθλὸς ὅμως ?]
7 καὶ γὰ[ρ] ΤΟΥΣΟΣΟΙΤΟΝΤΑΟΕΠΑ[
8 ὤλεσε ΛΙΣΕΝ.ΤΑ[
9 ἀλλὰ καὶ ὡς ἔκανον π̣έ̣λ̣ας [ἀνέρας
10 κεῖμαι δ' ἐν τ[ύμ]β̣ῳ ΛΗΣΤ[˘ ˘ – ˘ ˘ ˘ –]
11 σῆμα δέ μοι πρέπον ἐστὶ καὶ [– ˘ ˘ – ˘ ˘ ˘ – ˘]
12 [– ˘ ˘ – ˘ ˘ – – ˘ ˘ – ˘ ˘ –]

Comm. épigr. :

L. 1 : ζώε̣ι̣ν̣ Peek, suivi par Merkelbach-Stauber : ζώ[ειν] Kaibel : ζώ[ην] Boeckh. On lit ΖΩΝΗ dans le codex askewianus. θυμὸν ⟨ἔχ⟩ο[ν]τα Merkelbach-Stauber : [ἔχ]ο[ν]τα Kaibel suivie par Peek : θυμὸν ὀ[φέλλειν] Boeckh. Le codex askewianus donne les lettres ΘΥΜΟΝΟ.ΤΑ.

L. 2-5 : les conjectures sont l'œuvre de Boeckh.

L. 6 : [δ' ἐσθλὸς ὅμως ?] conjecture de Wilamowitz, signalée par Merkelbach Stauber.

L. 9 : π̣έλ̣ας Kaibel. Le codex donne les lettres ΤΕΔΑΣ.

Traduction :

S'il était possible de vivre toujours pour un homme au cœur pur, un homme qui soit sage et dont les pensées sont avisées, alors jamais dans un combat rapproché n'aurait péri le fort Xé[…]. C'était une gloire de voir […] mais à l'impérieuse nécessité imposée par la volonté des dieux, nul mortel n'échappe ; il a péri quoiqu'il fût noble. […] il a péri […].
« Mais au moment où je tuai, près des hommes […] je gis dans une […] et je possède un honorable monument. »

L'épigramme est composée en distiques élégiaques. La longue isolée du premier hémistiche du troisième pentamètre est une voyelle brève. C'est la coupe penthémimère après ἔφυγεν qui autorise cette licence.

Le texte est rédigé en dialecte ionien, mais la langue est aussi marquée par l'inspiration homérique. On constate, d'une part, la fermeture de /a:/ en /ε:/ : σχεδ⟨ί⟩ῃ, μάχῃ (v. 3) ; θνητὸς (v. 6) ; σῆμα (v. 11). D'autre part, on observe l'absence de contraction des voyelles /ea/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique dans l'adjectif [ἐπιε]ικέα (v. 1). Enfin, on observe l'emploi de la forme épico-ionienne du verbe εἰμί : ἔην (v. 1, 2). Cependant, la forme ionienne-attique ἦν est également employée dans l'épigramme. La syntaxe emprunte à la langue homérique la tournure ὅς κεν (v. 2) dans la période hypothétique qui s'étend du vers 1 au vers 3. La protase est constituée des deux imparfaits : ἔην (v. 1) et ὅς κεν ἔην (v. 2). Le premier imparfait exprime la condition exclue du présent : « s'il était possible (à l'heure actuelle) etc. » ; le second imparfait se trouve dans une relative conditionnelle, il est accompagné de la particule κε(ν), montrant ainsi que l'on spécule sur les qualités de l'homme dont il est question dans l'hypothèse. L'aoriste dans l'apodose, [ο]ὔποτ' ἂν […] ὤλετο (v. 3), exprime quant à lui l'irréel du passé : « il n'aurait pas péri ».

L'épigramme commence par un éloge de l'honnêteté et de la sagesse du défunt à travers une sentence : « Si un homme honnête pour vivre éternellement, alors ce défunt ne serait pas mort ». Une telle sentence n'a pas d'équivalent dans le présent corpus. En revanche, la seconde sentence dans les vers 5 et 6 est bien plus fréquente :

5 ἀλλ' οὔτο⟨ι⟩ μοῖράν γε θεῶν ἰότητι κ[ραταιὴν]
6 θνητὸς ἀνὴρ ἔφυγεν·

L'inexorabilité du destin est en effet un τοπός de la poésie funéraire[281].

À partir du vers 9, on peut constater un changement de situation d'énonciation. Les verbes à la première personne ἔκανον (v. 9), κεῖμαι (v. 10) et l'emploi du pronom personnel de première personne μοι indique que c'est alors le défunt qui a pris la parole. Les lacunes du texte sont trop amples pour déterminer si ce changement de situation d'énonciation est spontané, motivé par le seul souci de la variété, ou s'il s'agissait d'un dialogue entre le passant et le défunt.

II-4.11.1.

Une femme frappée par la foudre

Base de marbre retrouvée dans la ville d'Akhisar. Dimensions : h. 1,02 m ; l. 0,48 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3511, copie de Sherard et de Peyssonel (Kaibel 320 ; *GVI* 1993 ; J. Keil, *TAM*, vol. V-2, n. 1108 ; *SGOst*, vol. I, 04/05/07).

A

1-2	vers 1	[Α]ὐτὸς Ζεὺς Κρονίδης | [ὑψ]ίζυγος αἰθέρι ναίων |
3-4	vers 2	[σ]ῶμα πυρὶ φλέξας στέρνων | ἐξείλετο θυμόν·
4-6	vers 3	οὐκ ἤμ|[ην] βροτός· [ἰ]θὺ παρέστ[ην] | [μ]ητέρι σεμνῇ
6-8	vers 4	νυκτὶ | μελαινοτάτῃ ἑρμηνε[ύ]|ουσα τάδ' οὕτως·
8-10	vers 5	« μῆτε[ρ] | Μελιτίνη, θρῆνον λίπε, | παῦε γόοιο,
10-12	vers 6	ψυχῆς μνησ[α]|μένη, ἥν μοι Ζεὺς τερπικ[έρ]|αυνος
12-14	vers 7	τεύξας ἀθάνα|τον καὶ ἀγήραον ἤματα | [π]άντα
14-16	vers 8	ἁρπάξας ἐκόμι[σ|σ'] εἰς οὐρανὸν ἀστέρο|[εν]τα. »

B

1	[--- εἰκὸ?]ν' ἀναστήσας μ[---]
2	[---]αν τέκνοιο δα[---]
3	[---]ος Μελιτίνης· ἡ δ' [---]
4	[--- εἶ]πεν ἔπος τοιόνδε·
5	[--- ἤλ]υθον ἔνθα Διὸς [---]
6	[---]αισι καθείδρυσεν [---]
7	[---] σῆμα [. .] ΙΔΙΠΑ [---]
8	[---] ἔφυ Ἀσκλήπι[---]
9	[---]ΕΙΤΟ ὀλ[β]ιο[ς ?---]
10	[---]ν πᾶσιν [---]
11	[-- ἀν]θ[ρ]ώποις [---]

---

[281] C'est le même fatalisme que l'on constate par exemple dans le premier vers de l'épigramme II-6.1.2. :

3	vers 1	Οὐ τὸ θαν[εῖ]ν [ἀ]λγεινόν, [ἐπεὶ] τό [γ]ε πᾶσι πέπρωται

12 [---]Σ[---]

Comm. épigr. :

Les restitutions du texte A sont toutes assurées, aucune ne fait difficulté. En revanche, le texte B est bien trop lacunaire pour en proposer une restitution. W. Peek cependant transcrit un texte formé de trois vers.

Traduction :

A

Zeus en personne, le Cronide, qui habite l'éther où il trône dans les nues, a brûlé mon cœur de ses flammes et m'a enlevé la vie ; je n'étais pas mortelle. Sans détour je me suis présentée à ma mère dans une nuit aux ténèbres épaisses, pour lui parler ainsi : « Mélitinè ma mère, cesse tes chants funèbres, ne gémis plus, souviens-toi de mon âme, que Zeus qui se plaît à tonner a faite immortelle et éternelle pour jamais, il l'a emportée et l'a fait monter vers le ciel étoilé ».

Le mètre employé pour la composition de l'épigramme est l'hexamètre dactylique. L'anthroponyme Μελιτίνη au vers 5 est mal adapté au mètre. L'auteur a été contraint de faire de la première syllabe de l'anthroponyme une syllabe longue, malgré sa quantité brève. Ainsi les syllabes Μελιτί- forment-elles un dactyle.

La langue de l'épigramme est épico-ionienne. On constate la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ Κρονίδης (A. v. 1) ; [μ]ητέρι, σεμνῇ (A. v. 3) ; μελαινοτάτῃ (A. v. 4) ; μῆτε[ρ], Μελιτίνη (A. v. 5) ; ψυχῆν, μνησ[α]||μένη, ἥν (A. v. 6) ; ἀναστήσας (B. v. 1) ; Μελιτίνης, ᾗ (B. v. 3) ; σῆμα (B. v. 7). On observe également des allongements métriques par la gémination de Σ dans la forme verbale ἐκόμι[σ|σ'] (A. v. 8). L'auteur emploie les désinences propres à Homère, ainsi la désinence de génitif singulier -οιο dans γόο̣ιο (A. v. 5), et même dans la partie en prose de l'inscription dans τέκνοιο (B. v. 2).

La défunte a péri frappée par la foudre. Prenant la parole dans l'épigramme, elle justifie les circonstances de sa mort par le caractère divin, immortel de sa personne, οὐκ ἤμ̣|[ην] βροτός (v. 3) « je n'étais pas mortelle ». L'épigramme met par ailleurs en opposition, à travers une pensée dualiste, le corps de Mélitinè, consummé par la foudre, [σ]ῶμα π̣υρὶ φλ̣έξ̣ας (v. 2), et son âme qui, touché par la grâce de Zeus, a été rendue immortelle : ψυχῆν μνησ[α]||μένη, ἥν μοι Ζεὺς […] / τεύξας ἀθά̣να|τον καὶ ἀγήραον (v. 6-7).

Pour apporter une consolation supplémentaire à sa mère, à qui elle demande de cesser son deuil à travers les impératifs λίπε et παῦε, l'épigramme reprend le motif de l'apparition onirique du défunt pour apporter une consolation à ses proches. D'autres épigrammes présentent ce motif de l'apparition du défunt en songe à ses proches. Par exemple, dans l'épigramme II-4.3.13., où le défunt déclare qu'il apparaîtra en songe à sa mère jusqu'à ce qu'il l'ait consolée de sa perte :

11 κουφίζω δὲ τάλαιναν, ὅσον χρόνον εἰς ὄναρ ἥκω{ι}
12 ἠὼς δ’ ἀντὶ χαρᾶς δάκρυα πορσύεται.

II-4.12.1.

Un enfant mort pour avoir pourchassé un cheval

Le monument de ce garçon, fils d’un grand propriétaire terrien est orné de onze couronnes à l’intérieur desquelles sont gravés les noms des villages qui adressent leurs condoléances au père du jeune garçon. Pour quatre de ces couronnes l’inscription n’est plus lisible. Concernant les sept autres, voici ce que l’on peut lire :
ὁ χῶρος ὁ Μοττιανῶν
ὁ χῶρος ὁ Βαιστεανῶν
ὁ χῶρος ὁ Τρινοιξειτῶν
ὁ χῶρος ὁ Ἀγεανῶν
ὁ χῶρος ὁ [..]δα̣νῶν
ὁ χῶρος ὁ Ἰλϐειτηνῶν
ὁ χῶρος ὁ Ὑχαντηνῶν
Sous ces couronnes se trouvait un relief qui a été martelé. L’épigramme funéraire, dont les deux premiers vers sont lacunaires, vient à la suite du martelage.

Le style du monument suggère une date entre le Ier siècle av. J.-Chr. et le Ier siècle ap. J.-Chr. Stauber-Merkelbach précisent « diese Grabsteine mit vielen Kondolationskränzen fallen ins 1. vor- und 1. nachchristliche Jahrhundert ».

Édit : J. Franz, *Annali dell’Instituto di Corrispondenza Archeologica*, vol. XIV (1842), p. 144-146, n. 26 avec représentation du monument de Kiepert ; *LBW* 1745 ; Kaibel 335 (avec restitutions de Wilamowitz) ; *GVI* 1160 ; *SGOst*, vol. I, 07/09/01.

Comm. : L. Robert, *Hellenica*, vol. X, p. 280 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 56-57, n. 74 (d’où *SEG*, vol. XXX, n. 1402).

1	vers 1-2 ?	[---] ΕΚΤΗΣ ΩΝΙ [---] ΔΕ̣ [---]
1-2	vers 3	[δὶς ?] | δέκα καὶ δύο ἐτῶν γεγενημένον· ἐν δὲ λίθῳ μου
2	vers 4	τοὔνομα [δυ]στήν[ου γρά]ψε Λέ[ων ὁ πατήρ]·
2-3	vers 5	[θνήσκω] | δ’ οὐχὶ νο̣σ̣ῷ βεϐαρημένος, ἀλλὰ διώξας
3	vers 6	ἵππον [ὑπὸ] σπουδῆς ἀ[ιφν]ιδίως ἔπ̣εσ̣ον·
3-4	vers 7	ο[ὐδ’ γ’ ἐθάλφθην] | χερσὶ πατρὸς καὶ μητρὸς ὁ τλ̣ήμων
4	vers 8	κείμενος ἡμιθανὴς [¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]
4-5	vers 9	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘] | μου δέξα[ι] λόγον ἀντὶ τροφῆων,
5	vers 10	ὧν ἔ{ι}καμες, σφαλερὰ Μο[ῖρ]α δ’ ἐ[πηντί]ασεν·
5-6	vers 11	ΙΑΙΓΟΔΟΥ [---] | τειμᾶς χάρις, οὔτε γε πάππῳ
6	vers 12	βαιὸν ἐ[μηι] τ[έφ]ρηι βῶλον ἐπισ[κ]εδάσ{σ}α̣ι,
6-7	vers 13	ΗΔΟΝΗ γὰρ ἔδει μ̣’ ἀπὸ Σ[---] | στεφαν̣οῦσθαι,

7	vers 14	σύνπαν πλῆθος ἐμὸν τύμβον ἔχευε τότε·
7-8	vers 15	καὶ το⟨κέ⟩ες ΑΕΙ.ΝΕΤΕ[---]|ΠΟΝ διέθ⟨ε⟩ντο
8	vers 16	τοὐμοῦ πανκλαύστου δαίμονος, ὡς ἀδικοῖ·
8-9	vers 17	ἀνθ' υἱοῦ γὰρ νῦν, ὃς [---] | [---]ΑΣΕΒΑΣ
9	vers 18	εἰκὼ ΙΑΝΞΙΙΠΥΞΩΝ οὐ τέκνον, ἀλλ[ὰ λί]θο[ν].

Comm. épigr. :

L. 1 : les lettres retranscrites sont celles que l'on peut lire sur la copie Kiepert. ἐκ τῆς [τ]ῶν [χώρων πρ]ος[όδου κατεσκευάσθη Franz. Puis, sur la même ligne, le premier hexamètre : [στῆθι καὶ ὄκτειρόν με καταφθίμενον, παροδῖτα, δὶς].

W. Peek restitue une partie de la première ligne de l'épigramme, plus précisément le premier vers de l'épigramme, aisni : [ἐκλ]εκτῆς [π]ὁ̣λ̣ε̣[ως ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ με πολίτην] / ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘. Les restitutions sont arbitraires.

À la fin de la ligne 1 on peut lire sur la copie de Kiepert une séquence de plusieurs lettres dont la première est Δ, puis ce qui semble être le reste d'un E et, enfin, les restes de deux ou trois lettres dont il ne subsiste que trois hastes verticales. Stauber-Merkelbach disent lire ΔΥΩ sur la copie. S'il s'agit de la copie de Kiepert, cette lecture est fantaisiste. Franz restranscrit [δίς]. Si l'on admet la lecture de Franz, le jeune garçon serait mort à vingt-deux ans et non douze ans. Cependant, le contenu de l'épigramme suggère plutôt que le défunt avait douze.

L. 2 : [δυ]στήν[ου Franz : [δυ]στήν[ου γρά]ψε Λέ[ων ὁ πατήρ] Ad. Wilhelm.

L. 2-3 : [θνήσκω] | δ' οὐχὶ νόσῳ Franz.

L. 3 : [ὑπὸ] σπουδῆς Kaibel : ἐπὶ σπουδῆς Franz. ἀ[ιφν]ιδίως Kaibel : ἀ[φν]ιδίως Peek. La copie de Kiepert porte à cette endroit ΑΝΙ ΙΔΙΩΣ.

À la fin de la ligne, ο[ὐδ' γ' ἐθάλφθην] Franz, restitution adoptée par tous les éditeurs.

L. 4 : ἡμιθανὴς [κ]ο[ὐθ]ενὸ̣ς ἐν[τετυχώς] Peek. La copie porte ΗΜΙΘΑΝΗΣ Ο ΙΕ ΙΩΣΕΝ.

L. 4-5 : [τόνδ' ἄρα, μῆτερ ἐ]μοῦ Wilamowitz, suivi par Kaibel.

L. 5 : ὧν ἔ{ι}καμες. La copie porte ΩΝΕΙΚΑΜΕΣ. ἐ[πηντί]ασε Peek.

L. 5-6 : ΙΑΙΓΟΔΟΥ la copie de Kiepert : οὔ[τ' ἀπὸ τοκέων] Ad. Wilhelm : ἔπλετο δ'οὐ [γονέων] Peek.

L. 6 : ἐ[μηι] τ[έφ]ρηι Kaibel, Peek : [τυμβ]ήρει βῶλον Franz : ἐπις[κ]εδάσ{σ}α̣ι la copie porte ΕΠΙΣΚΕΔΑΣΣΑΣ.

L. 6-7 : ἡδονὴ [γ]ὰρ [σφῶν] ἀπὸ σ[υγγενέων] στεφανοῦσθαι Franz : α[ἴ]σι̣μ̣ον· [ὧ]ν γὰρ ἔδει μ̣' ἀπὸ σ[ῶν γε χερῶν] | στεφαν̣οῦσθαι Peek : ⟨ἐξ⟩ῆν̣· ὃν {η} [γ]ὰρ ἔδει γ' ἀπὸ σ[υγγενέων] στεφανοῦσθαι Ad. Wilhelm.

L. 7-8 : καὶ το[κέ]ες… Kaibel, suivi par les autres éditeurs : ΤΟΥΣΣΕ.ΣΑΕΙ.ΝΕΤΕ[---]|ΠΟΝ la pierre. διέθ⟨ε⟩ντο : καὶ τοκ̣έες δ̣ει[λοὶ ˘˘ ¯˘˘]|πο[ις ἐ]χ̣ο̣ῶ̣ντο Peek : καὶ τοκ̣έες ΑΕΠΝΕΤΕ ¯ ˘ ˘ μῶμον (?) ἔθοντο Ad. Wilhelm.

L. 8 : à la fin de la ligne, Ad. Wilhelm suggère de corriger ἀδικοῖ par ἀδικοῦ.

L. 8-9 : ΑΣΕΒΑΣ la copie : κατ]ὰ γῆ̣ρ̣ας Peek

L. 9 : εἰκὼ ἔ̣χ̣[ους]ι τ̣ύπ̣ων Peek. À la fin de la ligne ἀλλ[ὰ λί]θο[ν] Kaibel.

Traduction :

[…] j'étais âgé de de douze ans. Sur une pierre, c'est mon nom, malheureux que je suis, qu'a fait graver Léôn, mon père. Je suis mort, non pas frappé d'une maladie, mais alors que je poursuivais un cheval, à cause de mon empressement, je suis soudainement tombé. Je n'ai pas été ranimé par les mains de mon père ni celles de ma mère, infortuné que je suis, ils me retrouvèrent à moitié mort […] mes remerciements pour m'avoir élevé, soins auxquels tu as donné tant d'efforts, la Moire m'a fait choir. [Ce n'est pas à des parents] de rendre ces honneurs, ni à un grand-parent de disperser sur mes cendres un peu de terre, mais il a fallu que je fusse couronné par [mes proches ?] et la population réunie m'a élevé alors ce tombeau. Tous ont protesté contre mon destin déplorable d'être si injuste. Au lieu d'un fils maintenant, qui […] c'est un portrait […] non pas un enfant, mais une pierre.

Le mètre employé pour la composition de l'épigramme est le distique élégiaque. Là où les vers ne sont pas lacunaires, la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien-attique. On observe la fermeture de /a:/ en /ε:/ : [δυ]στήν[ου (v. 4) ; σπουδῆς (v. 6) ; μητρὸς, τλ̣ήμων (v. 7) ; τ[έφ]ρηι (v. 12). La forme σφαλερὰ (v. 10) est sans doute un cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien derrière la liquide rho, limitation propre au dialecte attique. Les allongements compensatoires ne sont pas pratiqués, ainsi lisons-nous χερσὶ (v. 7) et νόσ̣ῳ (v. 5). Les graphies présentent également des faits intéressants : au vers 11 de l'épigramme la graphie EI est employée pour noter /i:/ dans τειμᾶς. C'est sans doute cette influence de l'itacisme qui fait hésiter le graveur dans vers précédent en gravant ἔ{ι}καμες (v. 10), pour ἕκαμες.

L'épigramme est dédiée à un jeune garçon qui a trouvé la mort dans un accident équestre. Alors qu'il poursuivait un cheval, le garçon fit une chute qui lui fut fatale. Le récit de sa mort est extrêmement circonstancié. Le garçon, à qui la parole est donnée dans l'épigramme, fait la relation de tous les événements : tout d'abord la poursuite du cheval (διώξας ἵππον) ; puis la chute (ἀ[ιφν]ιδίως ἔπ̣εσ̣ον) ; la découverte de son corps ἡμιθανής par ses parents ; l'enfant adresse ses remerciements à ses parents pour les soins qu'ils lui ont apportés et accuse la Moire de l'avoir précipité au sol ; enfin, le défunt évoque la crémation de son corps et l'ensevelissement de ses cendres (βαιὸν ἐ[μηι] τ[έφ]ρηι βῶλον) ainsi que la maigre consolation pour ses parents que représente son portrait (εἴκω[282]) gravé sur sa tombe.

Ce modèle d'épigramme nous fait songer à l'inscription II-7.11.2., de Notion, en Lydie, datant du Ier siècle après J.-Chr., dédiée à un enfant qui a trouvé la mort en tombant dans un puits. Dans cette dernière, c'est aussi le défunt qui prend la parole. Le récit de sa mort est tout aussi circonstancié que celle de l'épigramme ci-dessus. Chaque événement est relaté avec force détails. Autres éléments similaires, l'emploi d'un vocabulaire enfantin. Dans l'épigramme ci-dessus on remarque l'emploi de l'hypocoristique πάππῳ pour désigner le grand-père par exemple. De même, dans l'inscription de Lydie constate-t-on l'emploi de termes tels que νάννη désignant « la tante » mais aussi la répétition de l'adverbe εὐθύς, qui donne le sentiment que l'auteur a tenté d'imiter, par son style, la parole d'un enfant. Dans les deux épigrammes, les

[282] À propos de l'accusatif εἴκω, cf. II-1.4.1., commentaire et note n. 97.

défunts accusent la Moire d'être responsable de leur mort : σφαλερὰ Μο[ῖρ]α δ' ἐ[πηντί]ασεν (v. 5) dans l'épigramme ci-dessus et κεὐθύς με Μοῖραι προκαθίζανον εἰς φ[ρέ]|αρ αὐτοῦ (v. 3) ainsi que με […] / […] Μοῖρά [κάλ]ṳψε κακή (v. 16-17) dans l'épigramme de Lydie.

D'après ces éléments, nous pensons que le défunt auquel est dédiée l'épigramme ci-dessus doit aussi être un enfant. Nous préférons donc considérer qu'il s'agissait d'un enfant de douze ans, et non un jeune de vingt-deux ans.

II-4.13.1.

Asklas

Le monument est une stèle de marbre blanc. La stèle est surmontée de trois acrotères dont celui du milieu est de taille imposante. Trois reliefs ont été gravés sur la stèle, chaque relief est accompagné d'une inscription en prose qui le décrit : le premier relief représente un banquet où l'on voit un homme allongé sur un lit de table portant dans sa main gauche une coupe à boire ; assise près de lui, à gauche, son épouse ; à chaque extrémité de la scène un enfant (une jarre est posée au sol à côté de l'enfant à droite). Sous ce relief nous lisons :

Μανίκων Τιμοθέου καὶ γυνὴ | Μηνίας, υἱοὶ Διοφάνης, Ἀσκληπιό|δωρος, θυγάτηρ Λουκίλλα.

Le second relief est également un banquet funéraire dont la disposition ne diffère en rien du relief précédent. Sous ce deuxième relief, nous lisons :

Μενίσκος Μανίκωντος καὶ | γυνὴ Μανία

Troisième et dernier relief : une femme à droite, certainement la défunte Ménias, est saluée par trois hommes se tenant debout l'un derrière l'autre (ces trois hommes devraient être ses trois fils, Diophanès, Ménion et Asklas). Derrière la femme, à droite de la scène, un jeune garçon se tient debout. Sous le relief nous pouvons lire :

οἱ δ' ἐπιστήσαντες Μενίσκος καὶ Μη[ν]ίων | υἱοὶ Μανίκωντος.

Enfin, directement sous cette dernière inscription est gravée l'épigramme en l'honneur d'Asklas.

Ce monument funéraire est daté de l'époque hellénistique d'après le style des reliefs et la forme des lettres.

La provenance de ce monument est sujette à caution : Peek donne pour origine Pruse, tandis que Merkelbach indique avec plus de prudence « Miletupolis (oder Kyzikos) ». Les autres éditeurs, Pfuhl-Möbius ou encore Cremer, ne donne pas de provenance pour ce monument. Dimensions : h. 1,66 m ; l. 0,55 m ; ép. 0,13 m.

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek. Stauber et Merkelbach ne lui assignent que la mention « späthellenistisch ».

Édit : W. Peek, *AM*, vol. LXVI (1941), p. 82-84, n. 25 et *GVI*, n. 1728 ; Pfuhl-Möbius 717 avec photographie Pl. 107 ; *SGOst*, vol. II, 08/05/02 avec photographie.

Comm. : Sur le nom Νειλέα, R. Merkelbach, ZPE, vol. 25 (1977), p. 288 (d'où L. Robert, *Bull. épigr.*, 1978, n. 474).

1-3		Μανικῶν Τιμοθέου καὶ γυνὴ | Μηνιάς, υἱοὶ Διοφάνης, Ἀσκληπιό|δωρος, θυγάτηρ Λουκίλλα.
4-5		Μενίσκος Μανικώντος καὶ | γυνὴ Μανία.
5-7		Οἱ δ' ἐπιστήσαντες Μενίσκος καὶ Μη[ν]ίων | υἱοὶ Μανικώντος.
8	vers 1	Οἷον ἐν ἡρώεσσι παν⟨έ⟩ξοχον ἔδρακεν Ἠώς
9	vers 2	Νει⟨ρ⟩έα, τοῖον ἔσω Γαῖα κέκευθε μυχοῦ
10	vers 3	ἄρτι γενειάζοντα, καλὸν κτέαρ· ἀλλά νιν Ἅιδης
11	vers 4	σὺν λῃσταῖς μάρψας αὐτὸς ἔχει σφάγιον,
12	vers 5	Ἀσκλᾶν, ὃν καὶ νέρθε πατὴρ νεκύεσσι μετόντα
13	vers 6	Μανικόων ἐσιδὼν δάκρυον ἧκεν ἅλις.

Comm. épigr. :

La lecture de cette épigramme ne pose aucun problème : les lettres sont anguleuses, de belle taille et lisible aisément même d'après les photographies que publient Pfuhl-Möbius et Merkelbach et Stauber.

L. 9 : Νει⟨ρ⟩έα Merkelbach : ΝΕΙΛΕΑ la pierre. Merkelbach suggère une erreur de graveur qui a gravé Λ lieu de P. En effet, une comparaison du défunt avec Nélée ne ferait pas sens ici. En revanche, si, avec Merkelbach, on interprête Νειλέα comme une déformation de Νιρέα, Nirée, qui était « le plus beau des Danéens qui vinrent à Ilion, après le noble Achille »[283], la comparaison prend tout son sens : Asklas était aussi beau que le plus beau des héros d'Homère.

Traduction :

Manikôn fils de Thimothéos et son épouse Ménias, leurs fils Diophanès et Asclépiodôros et leur fille Loukilla.

Méniskos fils de Manikôn et son épouse Mania.

[283] Homère, *Iliade*, II, 673-674 : « Νιρεύς, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν / τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλεΐωνα ».

Méniskos et Méniôn fils de Manikôn qui ont fait ériger (ce monument).

Comme Éôs regardait Nirée, tout à fait illustre entre les héros, de même la Terre l'a caché en son sein dès qu'il eut une barbe, beau trésor qu'il était. Mais lui, Hadès lui-même, par l'intermédiaire de brigands, s'est emparé de lui et le retient, comme victime sacrificielle, lui Asklas, que son père Manikôn, lorsqu'il le vit descendre rejoindre les morts, pleura abondamment.

Le schéma métrique employé pour la composition du texte est le distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente de nombreux traits qui ressortissent à la κοινή homérique : fermeture de /a:/ en /ε:/ γυνὴ (L. 1 et L. 5) ; ᾿Ηώς (v. 1) ; Ἅιδης (v. 3) ; absence de contraction des voyelles /ea/ en hiatue : Νειλέα (v. 2) ; diectasis : Μανικόων (v. 6) ; emploi de la désinence de datif pluriel -εσσι : ἡρώεσσι (v. 1) ; νεκύεσσι (v. 6). Quelques faits de langue ne correspondent cependant pas à la κοινή homérique, ainsi le maintien de /a:/ ancien dans les anthroponymes Ἀσκλᾶν (v. 5) et Μανικόων (v. 6). Il faut également signaler l'anomalie graphique que représente Νει⟨ρ⟩έα. S'il faut interpréter ce nom comme une déformation de Νειρεύς, alors on constate d'une part que la graphie EI note /i:/, et d'autre part, ce qui est l'unique cas du présent corpus, la liquide Λ note la liquide P.

La généalogie d'Asklas, qui est donnée dans la partie en prose de l'inscription, peut se résumer comme ceci : Manikôn, fils de Timothéos, eut avec son épouse Ménias sept enfants : Diophanès, Asklépiodôros, Méniskos, Méniôn, Loukilla et Asklas, à qui est dédiée l'épigramme. Parmi leurs enfants, seul Méniskos était marié : il avait épousé Mania. Ce sont Méniskos et Méniôn qui ont fait dresser la stèle à la mémoire d'Asklas.

Asklas était un adolescent ou jeune adulte encore quand il est mort, l'éloge qui lui est adressé met l'accent sur sa beauté, à travers notamment la comparaison avec Nirée (Νειλέα dans l'épigramme), qui était « le plus beau des Danéens après Achille ». Sa jeunesse est également évoquée à travers l'expression ἄρτι γενειάζοντα[284] (v. 3). Étant doté d'une telle beauté, Asklas était destiné à être sacrifié. D'où l'emploi du substantif σφάγιον (v. 4), qui désigne Asklas lui-même. C'est le dieu Hadès, par l'intermédiaire de brigands, λῃσταῖς (v. 5), qui est désigné comme le responsable de son sacrifice.

[284] On retrouve cette expression dans une autre inscription dédiée à un jeune adulte dans le présent corpus : II-12.2.2., v. 1 : « Ἄρτι γενειάζοντά με ὁ | βάσκανος ἥρπα[σε] δαίμων »

II-5. Phrygie

II-5. Phrygie

Inscriptions par cité :

1. Acmonia

II-5.1.1. Pollianos

2. Aizanoi

II-5.2.1. Anikétos
II-5.2.2. Kyrilla
II-5.2.3. Apellas

3. Appia

II-5.3.1. Démétrios, mort au combat
II-5.3.2. Kallistô

4. Cotiaion

II-5.4.1. Philétos, prétorien, et Alkimilla

5. Dokiméion

II-5.5.1. Papias

6. Dorylaion

II-5.6.1. Attikos
II-5.6.2. Un anonyme, fils de Ménandros

7. Laodicée du Lycos

II-5.7.1. Andronéikos
II-5.7.2. Épigonos

8. Hadrianoupolis

II-5.8.1. Kapitôn

9. Philomélion

II-5.9.1. Élatè, originaire de Thyatire

10. Synnada

II-5.10.1. Modesta

11. Téménothyrai-Flaviopolis

II-5.11.1. Ménianos fils d'Aquilas, *signifer* de la Legio I Italica

Carte de la Phrygie

II-5.1.1.

Pollianos

Stèle dont les deux faces sont gravées. Les deux inscriptions sont lacunaires et ne semblent pas être destinées au même défunt. Le texte ci-dessous est celui qui comporte le moins de lacunes, ce qui reste du second est donné dans l'apparat critique.

L'inscription du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : W. M. Ramsay, *The cities and bisphorics of Prhygia*, p. 658-659, n. 11 avec un dessin reproduisant le monument (*GVI* 1956) ; avec de nouvelles lectures et restitutions Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 79-80, n. 102 (*SGOst*, vol. III, 16/03/03).

1-2	vers 1	Τὸ ζῆν | τροφὴ πότος τε ἤ τί [καὶ πλέον ; ?]
3	vers 2	περισσὰ δέ ἐστι τὰ ἄλλα [¯ ˘ ¯ ˘ ¯]
4	vers 3	Πολλιανὸς β΄ Φωτείνου πᾶσ[ιν τάδε Μουσῶν]
5	vers 4	γράμματα τε[υ]ξάμενος ταῦτ[α λέγω παρόδοις]·
6	vers 5	ζῆσα μὲν ἐν [Μ]ούσαις, ὃ̣ς ἀγορα[νόμος ἦν]
7	vers 6	καὶ νόμοι [---]
8	vers 7	οὐδεὶς δ' οἶδεν ἐμὴν γνώμην [---]
9-11	vers 8	[---]
12	vers 9	ὅρκον δὴ το[ύ]των μαρ[τ]ύρι[ον παρέχω].

Comm. épigr. :

L. 1 : [καὶ πλέον ; ?] Ad. Wilhelm : ἠτι[μασμένα] Ramsay, restitution dont l'obscurité laisse perplexe.

L. 3 : Ramsay propose à la fin de cette ligne [ἃ ἀνθρώποις μέλει ;].

L. 4 : Ramsay indique en note que β΄ « must be read as bis ; but there is room only for one letter ». Ce chiffre indique que Pollianos portait le même nom que son père, il était pour ainsi dire Pollianos deuxième du nom. Par ailleurs, la lecture « bis » indique que malgré les caractères grecs, la formule onomastique est toute latine. πᾶσ[ιν τάδε Μουσῶν] Peek : πᾶσ[ιν πολιήταις] Ramsay.

L. 5 : ταῦτ[α λέγω παρόδοις] Peek : ταῦτ[α λαλεῖ παρόδοις] Ramsay.

L. 6 : la fin du vers ὃ̣ς ἀγορα[νόμος ἦν] est une suggestion d'Ad. Wilhelm à la suite de Peek qui retranscrivait ἀγορα[νόμος ἦν δὲ πολίταις], oubliant au passage les lettres ΛΙΣ parfaitement lisibles sur la reproduction de la pierre éditée par Ramsay. Quant à ce dernier, il proposait de lire λισ⟨σ⟩αγόραι[ς], qui ne semble pas attesté ailleurs.

L. 7 : νόμοι συ[μφ]υλικὸν [π]τελ[---] Ramsay.

L. 12 : restitution d'Ad. Wilhelm.

Sur une l'autre face de la stèle, on peut lire les lettres suivantes qui sont les fins de ligne d'une autre épigramme dont des feuilles signalent la fin de vers :

1	ΜΗΝ ἐμήν
2	\ΑΣ λίθου
3	ΑΜΥΡΟΝ (ἄμοιρον suugéré par Ramsay)
4	τάσδε ☙
5	ΛΗΝΟΥΣΙΑΝ
6	ΓΩΝΗΣ ☙
7	ΤΙΑΛΙΝ ☙ (Μαρτίαλιν suggéré par Ramsay)
8	ΝΟΜΗΝ
9	ΣΕΩ
10	ΤΗ χάρις

Traduction :

Vivre, est-ce autre chose que boire et manger ? Tout le reste n'est rien.

Moi Pollianos fils de Pollianos, petit-fils de Phôtinos, j'ai composé ces vers inspirés des Muses et voici ce que je proclame aux passants : j'ai vécu avec les Muses, deux fois je fus agoranome et les lois […] ; personne n'a connu mon opinion […] j'en porte témoignage sous serment.

L'épigramme est composée de différents schémas métriques : les deux premiers vers sont des trimètres iambiques. Dans le second trimètre iambique, epsilon de la particule δέ est élidé devant epsilon initial de ἐστι, de même alpha de τὰ s'élide devant alpha initial de ἄλλα. Les vers 3 et 4 forment un distique élégiaque. Les vers 4 et 5 et 9 sont des pentamètres. Les vers 6 et 7 peuvent être des hexamètres ou des pentamètres.

Le texte est composé dans le dialecte ionien, marquée par l'inspiration homérique. On constate la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : τροφὴ (v. 1) ; ἐμὴν, γνώμην (v. 7). L'augment est facultatif, ainsi l'aoriste ζῆσα (v. 3) ne présente pas l'augment.

L'épigramme s'ouvre sur une sentence en trimètre iambique qui fait état de la futilité de l'existence, cette dernière se résumant au boire et au manger. Cette sentence du premier vers n'est pas sans rappeler la profession de foi d'Apollonios, dans l'inscription II-10.3.1., v. 3 : ἐσθίων καὶ πίνων καὶ παίζων, sans imiter cependant l'hédonisme radical de ce dernier.

Le défunt Pollianos assure au passant avoir « vécu avec les Muses ». Sa proximité avec les Muses justifie sans doute la complexité métrique de son épigramme funéraire, qui mêle trois schémas métriques différents : le trimètre iambique, l'hexamètre dactylique et le pentamètre dactylique. Par ailleurs, Pollianos précise qu'il est lui-même le compositeur de l'épigramme ; γράμματα τευξάμενος (v. 4). Ainsi Pollianos était-il à la fois un poète et un homme ayant assumé des fonctions politiques au sein de sa cité, puisqu'il affirme aussi avoir été deux fois agoranome : « δὶς ἀγορα[νόμος ἦν] ».

II-5.2.1.

Anikétos

Base en forme d'autel retrouvée dans le cimetière de l'ouest. Au milieu est représenté un buste, le reste est couvert par l'inscription.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : *LBW* 894 (J. Franz, *CIG*, vol. III, Addenda, n. 3846 z[60] ; Kaibel 376 ; *GVI* 1960) ; *SGOst*, vol. III, 16/23/05 à partir d'une photographie éditée par Levick-Mitchell, *MAMA*, vol. IX, p. 180, n. P75, Pl. 76.

Comm. : à propos de l'imprécation du dernier vers et pour des parallèles à Aizanoi, cf. Kaibel, p. 149-150, qui cite cinq textes sous l'apparat critique de l'épigramme ; mais encore cf. J. Strubbe, *IK*, vol. LII, n. 157.

1-3	vers 1	Πατρὸς ἐπ' εὐσεβ[ίᾳ] | με κενὸς τάφος | ὧδε κατέσχεν, |
4-5	vers 2	[ἀλ]λ' οὐκ ἐν γαίῃ τῇ|δε θανὼν ἐτάφην· |
6-8	vers 3	Ζμυρναία δὲ κόνις | με καλύψατο· γηρα|λέης δέ |
9-14	vers 4	Ἐλπίδος | οὐκ ἦλ|θον πρ|ὸς πολ|ιὸν πλόκ|αμον·
14-16	vers 5	παῖδα δὲ Ἀνι|κήτου με συνώνυμο|ν ἥρπασε πατρός |
17-19	vers 6	Μοῖρα, κακὸν γ|ονέων χηροσ|ύνης δάκρυον. |
20-22		Νεωτέρου | Ἀνικήτου | ἐπιτάφιος. |
23-26	vers 7	Ὅστις νεκρὰ|ν πρόσοψιν | ἀφανίσει τέκ|νου,
26-29	vers 8	οὕτως ἀ|ώρων περιπέσ|οιτο συμφο|ραῖς.

Comm. épigr. :

L. 26-27 : ἀ|ώρων se lit sur la photographie éditée par Levick-Mitchell, là où la copie de Le Bas donne AΩPON qu'il retranscrivait ἀώροις.

Traduction :

Par la piété de mon père, un cénotaphe m'a retenu ici, mais ce n'est pas en cette terre que ma dépouille est ensevelie, c'est la poussière de Smyrne qui m'a recouvert ; je ne suis pas retourné auprès d'Elpis aux cheveux blanchis par les ans. Moi qui suis le fils d'Anikétos dont je porte le nom, la Moire m'a emporté, cause pour mes parents des tristes pleurs d'avoir perdu un enfant.

Épitaphe d'Anikétos le jeune.

Que celui qui fera disparaître le visage de mon défunt enfant rencontre les mêmes malheurs que des êtres morts prématurément.

Comme pour l'épigramme précédente, l'épitaphe d'Anikétos est composée de plusieurs schémas métrique : les vers 1 à 6 sont des distiques élégiaques, tandis que les vers 7 et 8 sont des trimètres iambiques. Comme dans l'épigramme précédente, la partie en trimètres iambiques ne se rapporte pas directement à la vie du défunt mais concernant un élément extérieur : dans II-5.1.1., il s'agissait d'une sentence à portée universelle sur la vie de l'homme, ici, les trimètres iambiques sont un avertissement, voire une malédiction, à quiconque attenterait à la tombe d'Anikétos.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien-attique. Cela s'observe notamment à travers la fermeture de /a:/ en /ε:/ : γαίῃ, τῇ|δε (v. 2) ; γηρα|λέης (v. 3) ; χηροσ|ύνης (v. 6). Mais aussi à travers la conservation de /a:/ ancien dans les conditions de limitation du dialecte attique : εὐσεβ[ίᾳ] (v. 1) ; Ζμυρναία (v. 3) ; νεκρὰ|ν (v. 7). De ces trois derniers exemples, on peut aussi signaler la graphie Z pour Σ dans le nom de ville Ζμυρναία. L'emploi d'une forme d'aoriste non augmentée illustre quant à elle l'inspiration homérique de la langue de l'épigramme : καλύψατο (v. 3).

La tombe est un cénotaphe, κενὸς τάφος (v. 1). L'emploi du groupe nominal κενὸς τάφος plutôt que le substantif seul κενοτάφιον peut s'expliquer pour des raisons métriques : avec ces quatre syllabes brèves, κενοτάφιον n'entrerait pas dans le mètre. La dépouille d'Anikétos ne se trouve pas à Aizanoi en Phrygie, mais à Smyrne. Anikétos opère une distinction intéressante entre les verbes signifiant « retenir ». En effet, quoique son corps ne se trouve pas sous la tombe de Phrygie, Anikétos déclare tout de même que cette tombe « με […] κατέσχεν », « m'a retenu » ; cependant, lorsqu'il évoque sa dépouille ensevelie à Smyrne, Anikétos emploie le verbe καλύπτω : « με καλύψατο » (v. 3). Il y a donc ici une opposition entre les verbes κατέχω et καλύπτω dont le premier ne peut avoir qu'un sens métaphorique, alors que le second est pleinement concret. Il n'est pas d'autre exemple de ce type d'opposition dans le présent corpus.

L'imprécation des vers 7 et 8 est, comme les autres imprécations du présent corpus, constituée de deux propositions : une première proposition expose les conditions de la malédiction et représente un avertissement (Ὅστις […] τέκ|νου) dont le verbe est à l'indicatif futur ἀφανίσει (v. 7) ; la seconde définit ce qu'encourt celui qui violerait l'interdit (οὕτως […] συμφο|ραῖς) et son verbe est l'optatif aoriste περιπέσ|οιτο (v. 8).

Si la structure est identique, les modes verbaux sont différents. D'ordinaire, la première proposition, qui repose sur l'éventualité, présente le subjonctif accompagné de ἄν, ainsi II-10.1.1. : « Ἄν τις βλάψηι κτλ », ou le subjonctif accompagné d'un élément de négation μή ou μήδεις, exprimant la défense, ainsi que dans II-10.2.1. : μηδεὶς ἀδι|κήσῃ μηδὲ ἀπαλείψῃ. Ici, la « protase » repose sur un indicatif futur : ἀφανίσει.

Dans la seconde proposition, l'impératif présent exprime habituellement la peine que subira le fautif : II-10.1.1. : ἔ]σται ἁμαρτωλὸς θεοῖς ; II-10.2.1. : ἔσθω ἁμαρτωλὸς τοῦ δαίμονος | καὶ θεοῖς χθονίοις. La peine encourue est ici exprimée au moyen de l'optatif aoriste : περιπέσ|οιτο. Le mode optatif dans les imprécations n'est pas étranger à la littérature, ainsi peut-on lire dans Homère, *Iliade*, XVII, v. 416-417 : « […] ἀλλ' αὐτοῦ γαῖα μέλαινα / πᾶσι χάνοι ».

La structure de cette formule d'imprécation est parallèle à celle de l'inscription d'Hadrianouthérai en Mysie, II-4.6.1.

II-5.2.2.

Kyrilla

Fragment de base à double compartiment, retrouvée au nord du temple.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

LBW 950 (J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 3847 z[59] ; Kaibel 378 ; *GVI* 1892 ; *SGOst*, vol. III, 16/23/16).

1-4 Κυρίλλῃ τόδ[ε] | π[αῖ]δες [ἀμύμο]|νι σᾶμα τε[κού]|σῃ
4-6 τεῦξαν ἀπο[ι]|χο̣μένῃ σωφρο|σύνης ἕνεκεν.

Comm. épigr. :

L. 3 : σᾶμα Franz : σ[ῆ]μα Kaibel, choqué sans doute par la présence d'une forme dorienne au milieu de ce texte rédigé en ionien. La copie donnée par Le Bas et rééditée Par J. Franz porte cependant ΣΑΜΑ. Il n'est pas rare de constater des formes doriennes tout à fait isolées au milieu d'un texte présentant le dialecte ionien.

À gauche de l'épigramme dédiée à Kyrillè est gravée une autre épigramme où l'on ne peut lire que quelques lettres :

H
Y
ΕΑΝ

ΕΓΟΝ
ΗΛΥ
ΑΙΔΗΝ

La fin de cette épigramme semble être : ἤλυ[θεν εἰς] Ἀίδην. Il est impossible de pousser plus avant la reconstitution de ce texte tant les lacunes sont importantes.

Traduction :

À Kyrillè, leur irréprochable mère qui s'en est allée, ses enfants ont fait bâtir ce tombeau à sa mort, récompense de ses vertus.

Le schéma métrique employé pour la composition de l'épigamme est le distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte présente un mélange dialectal : aux côtés du dorisme σᾶμα (v. 1), on recense des formes ioniennes telles que ἀποιχομένῃ et σωφροσύνης (v. 2), qui présentent la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/, et pour le second la contraction des voyelles /ao/ en hiatus après la chute de digamma. Par ailleurs, la forme d'aoriste non augmentée τεῦξαν (v. 2) illustre également l'inspiration épique de la langue de l'épigramme.

Comme nous l'avons déjà vu pour les épigrammes dédiées à des femmes, l'éloge adressé à Kyrillè porte sur sa σωφροσύνη[285].

II-5.2.3.

Apellas

Nous connaissons le lieu de la découverte de la pierre grâce à Charles Texier : « dans le cimetière turc ». Un détail touchant la forme et l'ornement du monument nous est donné par Le Bas-Waddington : « sur une grande base ; au milieu, une couronne entourant un aigle éployé ». Voilà les seules indications qui nous sont parvenues sur cette pierre qui semble aujourd'hui perdue. Les dimensions de la pierre ne nous sont pas connues.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, vol. I, p. 111 ; *LBW* 900 (J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 3846m ; Kaibel 374 ; *GVI* 667 ; *SGOst*, vol. III, 16/23/07).

1		Ἀπελλᾶ ἥρως χρησ[τὲ χαῖρε].
2		Ἀπελλᾶς καὶ Δόμνα Ἀπελλᾷ |
3		υἱῶι |
4		καὶ οἱ πάτρωες αὐτοῦ Τρόφι-|
5		-μος καὶ Ἀγαθίων ἥρωϊ ❧
6-7	vers 1	Μήτηρ υἱεῖ Δόμνα πατήρ τ' ἔστη|σεν Ἀπελλᾶς
7-8	vers 2	τόνδε πρὸ ἡλικίης | βωμὸν ἀποφθιμένῳ,
8-10	vers 3	οὐ γάμον, οὐ|χ ὅσα τερπνὰ παρ' ἀνθρώποισιν ἰδόν|τι,
10-11	vers 4	εἰκοσέτη δὲ φάους ἐκτελέσαντι | δρόμον·
11-12	vers 5	πατρὶ καὶ ὠκυμόρῳ ταὐτὸν | πέλεν οὔνομα παιδί·
12-	vers 6	λυπρὰ δυσ[τήνοις ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]

[285] Pour le sens de σωφροσύνη, cf. I.2.2., commentaire.

Comm. épigr. :

L. 5 : une feuille de laurier à la fin de la ligne signale la transition entre l'inscription en prose et l'épigramme funéraire.

Traduction :

Noble Apellas, défunt héroïsé, salut.

Apellas et Domna pour leur fils, ainsi que ses oncles Trophimos et Agathiôn, pour le défunt héroïsé.

Sa mère Domna et son père Apellas ont fait ériger cet autel pour leur fils mort avant l'heure. Il n'était pas marié, il n'avait rien vu de tout ce qui est agréable parmi les hommes, à vingt ans il a achevé la course de sa lumière. Le père et son fils mort prématurément portaient le même nom ; des douleurs…

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques dont la scansion ne comporte aucune irrégularité.

À l'exception de l'anthroponyme Ἀπελλᾶς, qui présente le maintien de /a:/ ancien, le texte est rédigé dans le dialecte ionien, auquel s'ajoutent quelques formes épiques. Les /a:/ anciens sont fermés en /ε:/ : Μήτηρ, ἔστη|σεν (v. 1) ; ἡλικίης (v. 2). Les voyelles /ao:/ en hiatus après la chute de digamma ne sont pas contractées dans le nom de la lumière, comme il est d'usage dans la poésie épique : φάους (v. 4). Dans cette dernière forme, on observe cependant que la voyelle ε prédésinentielle et la voyelle o désinentielle sont contractées. L'auteur emploie également la désinence homérique de datif pluriel -οισι dans le substantif ἀνθρώποισιν (v. 3). Les formes verbales des temps secondaires illustrent le caractère facultatif de l'augment. En effet, l'imparfait πέλεν (v. 5) n'est pas augmenté, tandis que l'aoriste ἔστησεν (v. 1) présente l'augment.

Apellas est un ἄωρος. Comme pour tous les défunts qui appartiennent à cette catégorie, tous les détails de la vie d'Apellas que livre l'épigramme permettent de souligner à quel point sa mort était prématurée et tragique. C'est notamment à travers son inexpérience du mariage, οὐ γάμον (v. 3), et de tous les plaisirs qui font la vie des hommes, οὐ|χ ὅσα τερπνὰ παρ' ἀνθρώποισιν ἰδόν|τι (v. 3), que l'auteur souligne la jeunesse d'Apellas.

Dans le quatrième vers de l'épigramme, l'auteur emploie la périphrase φάους ἐκτελέσαντι | δρόμον pour désigner la mort du défunt. Cette périphrase semble être une variation de l'usuelle λιπεῖν φάος ἠλίοιο, que l'on rencontre fréquemment dans la poésie funéraire. La comparaison de la vie avec une course n'est pas inédite dans la poésie funéraire. Ce motif de la vie comme une course est développé dans une épigramme funéraire de Chios, dédiée à Dionysios, mort à dix-sept ans, cf. *GVI* 975, v. 3-4 :

3 λαμπάδα γὰρ ζωᾶς με δραμεῖν μόνον ἤθελε δαίμων
4 τὸν δὲ μακρὸν γήρως οὐκ ἐτίθει δόλιχον.

« Car la divinité voulait seulement que je courusse la course aux flambeaux de la vie, mais ne me permettait pas de courir la course de fond de la vieillesse ».

II-5.3.1.

Démétrios, mort au combat ?

Le monument est une simple plaque de marbre gris, retrouvée à la frontière est du village de Kepezn ; la partie inférieure de la plaque est définitivement perdue. Dimensions : h. 0,81 m ; l. 0,60 m ; h. des lettres de 0,01 m à 0,035 m.

Le monument est d'époque hellénistique comme l'indique la forme de l'écriture, par exemple la petite taille de O, Θ et Ω ou les Π avec une seconde haste plus courte.

Édit : B. Levick, St. Mitchell, *MAMA*, vol. X, p. 69, n. 220 avec photographie Pl. 24 ; *SGOst*, vol. IV, 16/31/06.

1		[- - -] μ̣ε̣με
2		[- - -] ευ̣σας
3-4	vers 1	ΙΑΤ̣Ι̣Ο̣ [.] πολ̣[λ]οῖς καὶ εὐδο|κίμοις σ[τ]ε[φ]άνοις |
5-6	vers 2	ἐστεφάνωσε πόλις | κλεινὸν ἐό̣ν̣τα ἀρ̣ετῆι. |
7-8	vers 3	Θνήισκω δ' ε̣ὐ̣ί̣π̣ποις ἐμ | Φρυγίας πεδίοις |
9-10	vers 4	τοὔνομα δ' ἐστίμ μοι | Δ̣ημήτριος ὃ̣μμ οἱ [ὅ]μαιμ[οι]
		[- - -]

Comm. épigr. :

Les lignes 1 et 2 ainsi que la fin de cette épigramme sont irrémédiablement perdues.

L. 3 : ΙΑΤ̣Ι̣Ο̣ [.] πολ̣[λ]οῖς Levick-Mitchell. Dans leur apparat critique, ils proposent ὃ[μ]μ πολ[λ]οῖς.

L. 7 : θνήισκω est retranscrit θνή⟨ι⟩σκω par Levick-Mitchell. Impossible de vérifier ce que porte la pierre sur la photographie de Levick-Mitchell, la médiocre qualité ne nous permet pas de lire l'inscription.

L. 7 : ε̣ὐ̣ί̣π̣ποις Levick-Mitchell : « The epithet aptly refers to real conditions and does not have the flavour of a literary tag ».

Traduction :

… c'est avec de nombreuses et glorieuses couronnes que ma cité m'a rendu honneur, moi qui étais célèbre pour ma valeur. Je suis mort dans les plaines riches en chevaux de la Phrygie, mon nom est Démétrios, moi que mes frères…

L'épigramme présente un mélange de différents mètres : les vers 2 et 3 sont des pentamètres, le vers 4 est un hexamètre dactylique.

Le texte est composé dans le dialecte ionien. On le constate à travers la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ἀρ̣ετῆι (v. 2) ; Θνήισκω (v. 3) ; Δ̣ημήτριος (v. 4), mais aussi à travers l'emploi de la forme du participe présente de εἰμί, présentant le degré *e* : ἔο̣ντα (v. 2).

Le texte présente un allongement métrique par gémination de M, ὃ̣μμ (v. 4), cette forme correspond au pronom relatif ὅν. Cet allongement métrique est tout à fait atypique. Il s'agit pleinement d'une licence poétique de l'auteur. Dans le présent corpus, nous avons déjà rencontré un tel procédé dans l'épigramme II-4.10.1., v. 14 : κατὰ λλεχέων où l'auteur, afin d'obtenir une syllabe longue a utilisé une gémination lambda à l'initiale de λεχέων.

Les causes de la mort de Démétrios ne sont pas définies précisément. Le défunt déclare avoir trouvé la mort dans « les plaines riches en chevaux de la Phrygie » ; il signale également avoir été de nombreuses fois couronné par sa cité. Serait-il mort au combat et récompensé pour sa bravoure, ἀρ̣ετῆι ?

II-5.3.2.

Kallistô

Le monument est un autel de marbre gris, brisé du haut. Dimensions : h. 1,07 m ; l. 0,57 m en haut et 0,75 en bas ; ép. 0,50 m en haut et 0,59 m en bas ; h. des lettres de 0,025 m à 0,03 m.

D'après la forme des lettres, le monument date de l'époque impériale, Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : Kaibel 384 ; H. Buckler, W. M. Calder, C. W. M. Cox, *JRS*, vol. XVIII (1928), p. 35-36 ; n. 251, avec photographie du monument, Fig. 10 ; *GVI* 1082 ; *SGOst*, vol. III, 16/31/16.

1-2 Ἦλυθον ἐκ Κ[ρ]ήτης· | Κίσαμος πόλις ἐ[σ]τὶ πατρίς μου, |
3-4 οὔνομα Καλλιστώ· λέκτροις | ἐδόθην δὲ πρὸς οἴκους |
3 ἀνδρὸς Ἐπικτήτου, ᾧ καὶ | δισσὰ τέκνα λιποῦσα |
4 βουλομένων Μοιρῶν | ἤλυθον εἰς Ἀΐδην. |
5 Σωφροσύνης δ' ἀρετὴν | οἶδεν ἐμος γαμέτης, |
6 ὃς καὶ τύμβον ἐμοὶ | μνήμης χάριν εἴδρυσεν | ♠ ἔνθα ♠

Comm. épigr. :

L. 8 : Ἀΐδην les trêmas sur l'iota se distinguent sur la photographie publiée par Buckler, Calder et Cox.

Traduction :

J'ai quitté la Crète, Kisamos est ma patrie, mon nom Kallistô. Je fus donnée en mariage dans la demeure d'Epiktétès, mon époux, à qui j'ai laissé deux enfants. Par la volonté des Moires, je suis partie chez Hadès. La valeur de mon honnêteté, mon époux la connait, qui a fait construire pour moi cette tombe, à ma mémoire, ici-même.

L'épigramme présente un mélange de différents schémas métrique. Les trois premiers vers sont des hexamètres dactyliques, suivis de deux pentamètres, et enfin le dernier est à nouveau un hexamètre dactylique. Dans le troisième vers, la syllabe finale de δισσὰ est longue alors qu'alpha est bref par nature.

Le texte est composé en dialecte ionien, d'après notamment la fermeture généralisé de /a:/ ancien en /ε:/ : Κ[ρ]ήτης (v. 1) ; Ἀΐδην (v. 4) ; Σωφροσύνης, ἀρετὴν, γαμέτης (v. 5) ; μνήμης (v. 6).

La défunte Kallistô est originaire de Kisamos, cité qui se trouve sur la partie ouest de la Crète. C'est pour épouser Épiktétès que Kallistô a quitté la Crète pour la Phrygie. Pour signaler la mort de la mort défunte, l'auteur de l'épigramme instaure un jeu d'écho en répétant les groupes verbaux dont le noyau est la même forme verbale à l'aoriste ἤλυθον : Ἦλυθον ἐκ Κ[ρ]ήτης (v. 1) et ἤλυθον εἰς Ἀΐδην (v. 4). Si le premier groupe marquait le départ de Kallistô pour la Phrygie pour suivre son époux, le second signale sa descente dans l'empire des morts, par la volonté des Moires, ce que l'auteur signale à travers l'emploi du génitif absolu βουλομένων Μοιρῶν (v. 4).

Comme dans nombre d'épigrammes dédiées à des femmes, l'éloge que l'auteur fait l'éloge de σωφροσύνη de Kallistô.

II-5.4.1.

Philétos, prétorien et Alkimilla

Base en forme d'autel. Dimensions : h. des lettres 0,033 m.

L'inscription date du IIIe ou du IIe siècle av. J.-Chr. selon Peek.

Édit : *LBW* 809 ; J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 3827cc ; Kaibel 364 ; *GVI* 533 ; *SGOst*, vol. II, 16/32/10.

1-5	vers 1	Πραιτωρε|ανόν με στ|ρατιώτην | ἔνθα Φίλη|τον
5-9	vers 2	σωθέ|ντα ἐκ κα|μάτων ἥ|δε κόνις | κατέχει. |
10-14	vers 3	Ἡ δὲ Ἀλκί|μιλλα μελ|λόνυμ|φος δυσ|τυχής.

Traduction :

C'est là que moi, Philétos, garde prétorien, désormais préservé des fatigues, la poussière recouvre. Repose aussi la malheureuse Alkimilla, qui devait m'épouser.

Le texte est composé d'un mélange de différents schémas métriques. Les deux premiers vers forment un distique élégiaque, tandis que le troisième et dernier vers est un trimètre iambique. La variation de schéma métrique va de pair avec le changement de défunt qui est concerné. Le distique élégiaque est dédié à Philétos, tandis que le trimètre iambique est destiné à honorer la mémoire d'Alkimilla, sa future épouse. La transcription du nom latin Πραιτωρεανόν au vers 1 est mal adapté au mètre. En effet, nous sommes contraints de considérer qu'il y a une synizèse entre les voyelles -εα-, première longue du spondée du deuxième pied. Il faut également signaler quelques élisions de voyelles : dans le deuxième vers, alpha final de σωθέντα s'élide devant epsilon de la préposition ἐκ ; dans le troisième vers, epsilon de la particule δέ s'élide devant alpha de l'anthroponyme Ἀλκίμιλλα.

Le premier vers nous apprend que Philétos était « garde prétorien », à travers l'emploi de l'adjectif Πραιτωρε|ανόν, transcription de l'adjectif praetorianus. La transcription n'est pas tout à fait fidèle puisque epsilon note à la semi-voyelle /j/ notée i en latin.

II-5.5.1.

Papias

Stèle de type *naïskos*. À gauche et à droite se trouvent des colonnes surmontées de chapiteaux. Sur chacune des colonnes des mots sont gravés : à gauche, ΛΣ et en-dessous ΠΑΠΙΑΣ ; à droite, le rituel ΧΑΙΡΕ. Entre les colonnes est sculptée une couronne de laurier où sont nouées deux bandelettes et sous cette couronne, l'épigramme.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : P. P. Dobree, *Classical Journal*, vol. XXX (1824), p. 134, n. IX reproduction graphique du monument et p. 145, n. IX commentaire ; E. Curtius, *CIG*, vol. IV, n. 6861 ; Kaibel 666 ; *GVI* 532 ; *SGOst*, vol. III, 16/53/07.

Colonne de gauche :	Colonne de droite :
{Ạ̣Σ}	
ΠΑΠΙ	ΧΑΙΡΕ
ΑΣ	

Sous la couronne de laurier :

1-2 vers 1 Ἐνθάδε γῆ κατέχει νέον ἀνέ|ρα, ᾧ πατρὶς ἦεν

2-4	vers 2	καλὴ | χθὼν Δοκίμοιο· τὸ | δ’ οὔνομα οἱ τόδ’ ἔκειτο· |
5-6	vers 3	Παπίας Πασικράτους· κάθ|θ[ανε δ’ ¯ ˘ ˘ ¯ ?]

Comm. épigr. :

Les epsilons et les sigmas sont lunaires ; les hastes de droite des alphas sont légèrement courbes et débordent la haste de gauche ; les thêtas ne sont pas entièrement traversés par une haste horizontale.

Sur la colonne de gauche, au-dessus du nom du défunt, on lit la séquence ΛΣ. Dobree suppose qu’il s’agit des deux dernières lettres d’une première gravure du nom Papias — il faudrait donc lire Ạ̣Σ — destinée à être effacée car gravée légèrement trop haut.

L. 6 : [δ’ ἐν πολέμῳ] Kaibel : [δ’ εἰκοσέτης] Peek, il propose également dans son apparat [ὠκύμορος]. Cette dernière suggestion n’est pas sans fondement : la jeunesse du défunt est mentionnée avant même que son identité nous soit révélée. Peut-être s’agit-il en effet d’un ἄωρος ?

Traduction :

Sur les colonnes :

Papias, Salut

Ici, la terre recouvre un jeune homme dont la patrie était la belle région de Dokiméion. Voici le nom qu’il portait : Papias, fils de Pasikratès ; il est mort…

Les deux premiers de l’épigramme vers sont des hexamètres dactyliques. Le troisième vers, compte tenu de la scansion de l’hémistiche restant, est sans doute un pentamètre et devait donc former un distique élégiaque avec l’hexamètre qui le précède. La scansion de ce qu’il reste du troisième vers est la suivante : ¯ ¯ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ‖ ¯ ˘ ˘. Dans l’anthroponyme Παπίας, il y a synizèse de ι devant α.

La langue de l’épigramme est d’inspiration homérique. Afférent à l’inspiration homérique, nous pouvons relever l’emploi de la désinence de génitif singulier -οιο dans Δοκίμοιο (v. 2), l’emploi avec allongement métrique du substantif οὔνομα (v. 2), la forme avec extension du degré *e* à l’accusatif du nom de l’homme, ἀνέρα (v. 1), l’imparfait ἦεν (v. 1), et enfin l’aoriste non augmenté et avec préverbe apocopé κάθθανε (v. 3).

II-5.6.1.

Attikos

Stèle de marbre brisée du haut, retrouvée à Eskişehir. L’inscription est gravée dans un encadrement peu profond. Dimensions : h. 0,95 m.

Le monument date du Ier ou du IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : P. Lucas, *Voyage du sieur Paul Lucas*, vol. I, p. 302, n. 26 (J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 3816 ; Kaibel 360 ; *GVI* 2048 ; *SGOst*, vol. III, 16/34/21).

1-3	vers 1	Ζηνὶ τὰ μὲν πρώ|[τισ]τα καὶ Ἀττικῷ | ἀγλαὰ τέκνα,
3-6	vers 2	Ἄφφη, | Μένανδρος, Ἀσκλ|ηπᾶς καὶ Ἀττικό|ς,
6-8	vers 3	ζήσαντι ἀμέν|πτως τὸν ἐπιμ|όχθητον βίον.

Traduction :

Pour Zeus tout d'abord puis pour Attikos, ses chers enfants Apphè, Ménandros, Asclépas et Attikos (ont fait construire ce monument), pour lui qui a mené de manière irréprochable une existence éprouvante.

Deux schémas métrique différents composent l'épigramme : le premier vers est un hexamètre dactylique, les deux suivants sont des trimètres iambiques. La scansion présente de nombreuses irrégularités, notamment à cause des noms propres qui sont mal adaptés au mètre.

La mention de Zeus, Ζηνὶ, auquel est d'abord dédié le monument d'Attikos est sans précédent dans le présent corpus. Zeus est invoqué dans l'épigramme de II-4.1.1. par le défunt Aphrodisios, assassiné par l'amant de son épouse infidèle, afin que le dieu punisse la coupable. Toutefois, aucun autre monument du présent corpus n'est dédié à Zeus. Seuls les dieux Sarapis et Isis, dans l'inscription II-4.3.7. ont un monument qui leur soit dédié.

II-5.6.2.

Un anonyme, fils de Ménandros

L'inscription est gravée sur les restes d'une stèle très endommagée, dont nous ne disposons d'aucune description. Les dimensions nous sont inconnues.

Aucune date n'est attribuée pour cette inscription. La présence du nom latin, Sévérus, suggère de poser un *terminus post quem* au IIe siècle avant J.-Chr.

Édit : *SGOst*, vol. III, 16/34/31.

1-3	vers 1	--- | ---ΙΩΝ κεδνὴ[ν | ---] ἄκοιτιν
3-5	vers 2	ΕΥΤΥ | --- Ε[---]ΤΑΣ γηραλέους | ἔθανες
5-6	vers 3	Μ[---]Γ̣ΗΝΑΝ̣Α | ΣΕ ΚΑΤΑΣΤΕΝΙΟ̣ [---]Η̣Σ |
7	vers 4	χρηστὸς ἀδελφειὸς σῆς ἀγαθοφροσ̣[ύνη]ς̣. |
8-9	vers 5	τεῦξε δὲ σῆμα πατ̣ὴρ δακρύων ἐνταῦθα Μ̣έ|νανδρος

9-10	vers 6	σοὶ καὶ ζῶν ὁ γέρων αὐτῷ ἕκατι πό|θου.
10-11	vers 7	Τέκνα δέ τοι κα̣τέλειψε Σεβῆρ̣ον τ’ ἠδὲ | Μένανδρον
11-12	vers 8	ζήσας πεντήκονθ̣’ ὡς ἔλε|γόν π̣ου ἔτη.

Traduction :

[…] sa noble épouse […] dans la vieillesse […] tu es mort […] ta noblesse parente de ta bonté. Ton père Ménandros en larmes et de son vivant a fait bâtir un tombeau ici, car il te regrettait. Ainsi a-t-il laissé derrière lui ses enfants, Sévérus et Ménandros, alors que, dit-on, il était âgé de cinquante ans environ.

L’épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Les vers manquants étaient sans doute un distique élégiaque suivi de l’hexamètre accompagnant le premier pentamètre conservé de l’inscription, le vers 4. Dans le sixième vers, oméga de αὐτῷ est abrégé devant epsilon de ἕκατι malgré l’aspiration et malgré l’usage homérique. En effet, ἕκατι, ou en ionien ἕκητι, est issu de ϝέκατι, le souvenir de digamma à l’initiale proscrit donc les élisions et abrégements devant cet adverbe. L’auteur de l’épigramme sait imiter le lexique de la poésie épique, mais n’en maîtrise par parfaitement tous les rouages.

La langue de l’épigramme est d’inspiration homérique, notamment à travers le caractère facultatif de l’augment : l’aoriste τεῦξε (v. 5) est non augmenté tandis que l’aoriste κατέλειψε (v. 7) et l’imparfait ἔλεγον (v. 8) sont pourvus de l’augment. On recense également un dorisme dans l’épigramme dans l’emploi de l’adverbe ἕκατι (v. 6). Cet adverbe est le plus souvent employé après son régime, mais il le précède ici.

II-5.7.1.

Andronéikos

Stèle de marbre vue à Denizli par Buckler et Calder, dans le çesme Istiklal. La stèle est ornée d’un fronton au centre duquel est représentée une rosace à cinq pétales. Sous le fronton, deux colonnes se rejoignant en arc de cercle sont figurées. Les deux premières lignes de l’épigramme funéraire sont gravées sur la corniche du fronton, tandis que la troisième ligne est gravée sur l’arc de cercle ; la dédicace en prose est gravée dans le champ entre les colonnes. La stèle semble avoir disparu aujourd’hui.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. d’après Buckler et Calder qui se fondent sur les éléments paléographiques.

Édit : W. H. Buckler, W. M. Calder, *MAMA*, vol. VI, n. 20 avec photographie Pl. 5 (Th. Corsten, *IK*, vol. XLIX, n. 80 ; *SGOst*, vol. I, 02/14/10).

Le second vers est un pentamètre, le premier vers semble être un hexamètre dactylique mais il comporte de nombreuses irrégularités.

1-2	vers 1	Ἀνδρόνεικος φυτὸν ἦα, παρ' ἐμοῖς | δὲ ἦα Τρόπων·
2-3	vers 2	νοῦς κἄλλου κρ|είτων καὶ τὸ φρόνημα φέρων.

4	Πρόκλο-|
5	-ς ἰδ-|
6	-ίῳ συντρό-|
7	-φῳ μνεί-|
8	-ας χάρ-|
9	-ιν.

Comm. épigr. :

L. 2 : κἄλλου contraction de καὶ ἄλλου Merkelbach et Stauber : κάλλου Buckler-Calder « κάλλου for κάλλους, probably a vulgarism ».

Traduction :

Moi Andronéikos j'étais semblable à une plante, les miens m'appelaient Tropôn ; mon intelligence était supérieure à celle de tout autre, j'en tirais ma fierté.

Proklos, pour celui avec qui il a été élevé, in memoriam.

Le mètre employé pour l'épigramme d'Andronéikos est le distique élégiaque. Si le pentamètre est régulier, l'hexamètre dactylique fait difficulté. Le schéma métrique est, semble-t-il, le suivant : ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘ ‖ ˘ | ¯ ¯ | ¯ ¯ | ¯ ¯. Il s'agit d'un hexamètre dactylique correct, cependant le vers comporte de nombreuses irrégularités. Dans Ἀνδρόνεικος, la syllabe -νει-, longue par nature, est ici brève ; la première syllabe de ἐμοις, par nature brève, est longue ; la première syllabe de Τρόπων est longue, alors que la Τρο- est son omicron est bref par nature, formant ainsi un iambe pour le dernier pied de cet hexamètre dactylique.

Le texte est composé dans le dialecte ionien-attique, avec une inspiration homérique. Appartenant au dialecte ionien-attique, la contraction des voyelles /oo/ dans le substantif νοῦς (v. 2). En revanche, l'emploi de la forme d'imparfait ἦα, à deux reprises dans le premier vers, marque l'inspiration homérique du texte.

Dans le second vers, le graveur n'a pas gravé la géminée du comparatif κρ|είτων (v. 2) ; la graphie attendue est en effet κρείττων.

Le nom συντρό|φῳ (l. 6-7) indique qu'Andronéikos n'était pas le frère de sang de Proklos, mais qu'il a été élevé avec ce dernier[286]. Il n'est pas d'autre attestation d'un σύντροφος dans l'ensemble des épigrammes du présent corpus. Ce statut de σύντροφος d'Andronéikos est sans doute ce qui peut nous permettre d'expliquer le sobriquet que ses proches lui ont donné :

[286] *DELG, s. v.* τρέφω : « συν- « nourri avec, qui vit avec, familier, habituel » ».

Τρόπων. Si l'on voit dans ce sobriquet un dérivé de τρόπος, au sens « direction, manière, manière de se comporter »[287], comme le fait Thomas Corsten, le sens de ce sobriquet ne paraît pas clair. En revanche, si l'on rattache Τρόπων à la famille de τρέπω/τρόπος, et que l'on prenne τρόπος dans l'acception « qui met en fuite l'ennemi » on peut alors relier ce sens au nom même du défunt Ἀνδρόνεικος, composé du nom de l'homme ἀνήρ et en deuxième élément le nom νῖκος ou νεῖκος, « victoire, victorieux ». La comparaison avec la plante serait significative : traduisons φυτόν par « arbre » plutôt que par « plante », et en ce cas Andronéikos semble nous révéler une de ses caractéristiques physiques, la solidité physique, la robustesse et sa disposition à surpasser son adversaire.

Toutefois, on peut aussi formuler une autre hypothèse pour expliquer le sobriquet Τρόπων. Si l'on suppose que Τρόπων est dérivé non pas de la famille de τρέπω, τρόπος, mais de τρέφω, τρόφος, et ce malgré la présence de la labiale sourde Π au lieu de l'aspirée Φ (erreur de transcription due à la prononciation de l'aspirée Φ, encore prononcée localement comme une labiale sourde suivie d'un souffle ?), alors pouvons-nous lui assigner le sens de « celui qui est nourri »[288]. Ce sens est en résonnance à la fois avec la comparaison d'Andronéikos à la plante, rejeton que l'on nourrit et, surtout, à son statut de σύντροφος au sein de la maisonnée de Proklos.

II-5.7.2.

Épigonos

Base de marbre. Dimensions : h. 0,78 m ; l. 0,52 m ; ép. 0,40 m ; h. des lettres 0,02 m.

L'inscription date de l'époque hellénistique ; W. Peek propose de dater au Ier siècle ap. J.-Chr., peut-être est-elle plus tardive encore.

Édit : P. Wolters, *AM*, vol. XXII (1897), p. 358-359, n. 8 ; *GVI* 1804 et *Grabgedichte* 137 ; Th. Corsten, *IK*, vol. XLIX, n. 81 avec photographie d'un estampage ; *SGOst*, vol. I, 02/14/11.

Comm. : sur les restitutions des lignes 9 et 10, cf. J. G. C. Anderson, *JHS*, vol. XVII (1897), p. 409, n. 11.

1 Οὐκ ἄλλου, παροδῖτα, τόδε μνημῆον [ἐσαθρεῖς]
2 ἀλλ' οὗ τὰν ἀρετὰν οὐδ' ὁ χρόνος μαραν[εῖ]
3 Ἐπιγόνου, πρωτῆα παρὰ ζωοῖσι λιπόντος
4 σωφροσύνας μορφᾶς θ' εἵνεκα θειοτάτα[ς]·
5 οὔτε γὰρ ὁ κτίνας Πριάμου παῖδ' Ἕκτορ' Ἀχιλλεὺ[ς]
6 οὐθ' ὁ τὰ λέκτρα φυγὼν τοῦ πατρὸς Ἱππόλυτος

[287] DELG s. v. τρέπω.

[288] Le substantif τροφή peut en effet avoir un sens actif « nourrir » et parfois un sens passif « qui est nourri », cf. *DELG, s. v.* τρέφω : « τροφή f. « nourriture, fait de nourrir et d'élever des enfants », parfois des animaux (Pi. ion.-att., etc.) parfois « ce qui est nourri », dit de jeunes animaux (E.), de jeunes générations (Æsch., S.) ».

7 τοιοίδ’ οὐκ ἐγένονθ̣’ οἷο[ς] γένετ’ Ἐπίγονος π[αῖς]
8 Ἀνδρέου εὐγενέτα πατ[ρ]ὸς ἴσου βασιλε[ῖ].
9 Ἀλλ’ ὁ μὲν Ἐπίγονος μνᾶμα ζωιοῖς δια[μίμνει]
10 οὐδ’ Ἀχιλλεὺς δ’ ἔφ̣υγε̣ν̣ Μ̣οἰρ[αν] ἀ̣ὶ Θέτιδος
11 [---] ΣΥ [.] Ο [---]

Comm. épigr. :

La plupart des restitutions sont l’œuvre de Wolters.

L. 9 : Ἀλλ’ ὁ μὲν Wolters : Ἄλλο μὲν Anderson. δαι[μίμνει] Corsten, Stauber-Merkelbach : δια… Wolters : δια[σώζει] Anderson.

L. 10 : ἔφ̣υγε̣ν̣ Μ̣οἰρ[αν] ἀ̣ὶ Θέτιδος Anderson : ἔφ[υγεν κῆρας ὁ παῖς] θέτιδος Wolters.

Traduction :

Il n’appartient à nul autre, passant, le monument que tu admires, qu’à celui dont même le temps n’a pas flétri la valeur, Épigonos, qui a quitté le rang éminent qu’il occupait parmi les hommes en raison de son honnêteté et de sa beauté divine. Certes, ni celui qui a tué Hector fils de Priam, Achille, ni cet autre qui a fui la couche de son père, Hippolyte, n’ont été aussi grands qu’Épigonos, fils du noble Andréas, son père qui est l’égal des rois. Mais Épigonos demeurera à jamais dans le souvenir des vivants. Même Achille, le fils de Thétis, n’a pas indéfiniment fui son destin…

L’épigramme est composée en distiques élégiaques. Par deux fois dans l’épigramme, dans les vers 7 et 9, les trois premières syllabes de l’anthroponyme Ἐπίγονος forment un dactyle : epsilon, quoique bref, compte donc pour une longue.

Le texte présente une langue composite, à dominante dorienne. Les dorismes de cette épigramme sont constitués notamment par le maintien de /a:/ ancien : τὰν, ἀρετὰν (v. 2) ; σωφροσύνας, μορφᾶς, θειοτάτα[ς] (v. 4) ; μνᾶμα (v. 9). On observe également des contractions doriennes, ainsi le résultat de la contraction des voyelles /ao/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique est /a:/ dans le substantif εὐγενέτα (v. 8). Toutefois, la forme μνημῆον (v. 1), aux côtés d’une forme telle que μνᾶμα montre que les dorismes de cette épigramme ont un caractère artificiel. Le texte présente également quelques formes homériques, ainsi l’emploi de la désinence de datif pluriel -οισι dans ζωοῖσι (v. 3) et l’emploi de l’imparfait non augmenté γένετ’ (v. 7).

Le texte présente plusieurs graphies différentes pour la notation de la voyelle /e:/ : H note /e:/ dans μνημῆον (v. 1), la forme attendue étant μνημεῖον, tandis que I note /e:/ dans la forme verbale κτίνας (v. 5) et dans l’adverbe ἀ̣ὶ (v. 10), Pour ce dernière exemple, la scansion nous assure que ἀὶ représente bien l’adverbe ἀεί et non une interjection telle que αἴ « hélas », car en scandant le vers, on s’aperçoit que ἀὶ d’une part est dissyllabique et d’autre part qu’il se scande bien comme l’adverbe ἀεί, c’est-à-dire un iambe ˘ ¯. Ces graphies illustrent un fait de prononciation, l’iotacisme : la prononciation de /e:/, de même que la prononciation de êta, de plus en plus fermée, se rapproche de celle de /i/, d’où les confusions graphiques.

Si la langue de l'épigramme est d'inspiration homérique, le contenu l'est tout autant. En effet, tout au long du texte les héros d'Homère, et notamment ceux de l'*Iliade*, sont omniprésents. Priam, Hector et Achille, qui n'ont pu échapper à leur funeste destin, sont cités pour offrir une comparaison avec leur sort d'Épigonos. Cette comparaison constitue également un éloge adressé au défunt. Lui qui était πρωτῆα parmi les vivants, se voit comparer à des héros dont l'auteur le fait leur semblable. La position éminente d'Épigonos parmi les mortels lui vient à la fois de sa vertu (ἀρετά), son honnêteté (σωφροσύνας) et sa beauté (μορφᾶς […] θειοτάτα[ς]) mais aussi de sa naissance car l'auteur signale que le défunt est de noble naissance, son père Andréas étant comparé à un roi : Ἀνδρέου εὐγενέτα πατ[ρ]ὸς ἴσου βασιλε[ῖ] (v. 8). Les qualités d'Épigonos, les comparaisons avec les héros de l'*Iliade*, en particulier la comparaison avec Achille qui a cessé de fuir son destin au moment où il s'est élancé dans la bataille aux côtés des Grecs pour mettre à sac la ville de Troie, conscient qu'il y perdrait la vie, nous autorisent à croire qu'Épigonos a pu, lui aussi, trouver la mort en combattant.

II-5.8.1.

Kapitôn

Cippe cylindrique retrouvé dans « un grand cimetière, dit Séid-Hodja, à l'ouest de Viran-Chébir ». Dimensions : h. 1,55 m ; diamètre 0,68 m ; h. des lettres 0,04 m.

L'inscription est d'époque impériale mais il est impossible d'être plus précis : le contenu de l'épigramme ne renseigne pas avec précision et en l'absence de photographie, nous ne pouvons pas nous fonder sur les éléments paléographiques et archéologiques pour dater le monument.

Édit : G. Mendel, *BCH*, vol. XXV (1901), p. 18-19, n. 149 ; *GVI* 282 ; Ch. Marek, *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nord-Galatia*, p. 200, n. 51 ; *SGOst*, vol. II, 10/02/08.

1-2	vers 1	Αἰνητὸν Καπίτωνα βροτοῖς τὸν | τείμιον ἄνδρα
2-3	vers 2	παρθενικόν τε γάμον | τείμησε σοφὴ Κλεοπάτρη
3-5	vers 3	στήλην | τήνδ' ἀναθεῖσα κλυτὴν μετὰ δαέρος | ❧ ἐσθλοῦ
5-6	vers 4	γνησίου Ἀντύλλου | ❧ καὶ Ἀλεξάνδρου πινυτοῖο |
7-8	vers 5	❧ θυγατέρων τε δύω Θεοφίλης | ❧ Κυριακῆς τε.

Comm. épigr. :

L. 5, 6, 7 et 8 : des feuilles de lauriers séparent les noms de tous ceux qui ont contribué à ériger la stèle en l'honneur de Kapitôn.

Traduction :

Le digne Kapitôn, homme estimé parmi les mortels, qu'elle épousa vierge, la sage Kléopatrè l'a honoré en faisant dresser l'illustre stèle que voici, avec son beau-frère, le noble Antyllos et avec le sage Alexandros et ses deux filles Théophilè et Kyriakè.

L'épigramme est composée de cinq hexamètres dactyliques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité. Dans le vers 4, il faut pratiquer l'élision d'alpha initial de l'anthroponyme Ἀλέξανδρος derrière καὶ.

Le texte est composé un dialecte correspond à la κοινή homérique. On remarque tout d'abord la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : σοφὴ, Κλεοπάτρη (v. 2) ; στήλην, τήνδ', κλυτὴν (v. 3) ; Θεοφίλης, Κυριακῆς (v. 5). On peut également signaler l'emploi de la désinence homérique de génitif singulier -οιο dans πινυτοῖο (v. 4) ainsi que l'emploi d'une forme d'aoriste non augmenté τείμησε (v. 2). Le lexique est lui aussi inspiré de la poésie homérique, notamment à travers du substantif βροτοῖς (v. 1) pour désigner les mortels.

Dans le deuxième vers de l'épigramme, le groupe nominal παρθενικόν τε γάμον (v. 2) est une apposition à Αἰνητὸν Καπίτωνα (v. 1). Ce groupe nominal évoque le mariage contracté par Kapitôn avec Kléopatrè. Le sens de ce groupe nominal est, nous semble-t-il, que Kléopatrè a épousé Kapitôn alors qu'elle était une jeune femme encore vierge, en premier mariage. Cependant la concision de l'expression rend son interprétation difficile.

Un grand nombre de noms sont cités dans l'épigramme, tous appartenant à la famille du défunt. Kapitôn a pour épouse Kléopatrè et pour frère Antyllos. Kapitôn et Kléopatrè eurent deux filles : Théophilè et Kyriakè. Il reste à déterminer qui était Alexandros au sein de cette famille. Mentionné après le frère du défunt et avant ses deux filles dans l'énumération, on pourrait supposer qu'Alexandros est le fils de Kapitôn et Kléopatrè, ce que l'emploi de la coordination τε entre la mention d'Alexandros et des deux filles du couple invite à penser. Il faut également signaler que chaque nom est annoncé par une feuille gravée au début de chaque ligne introduisant un nouveau membre de la famille de Kapitôn.

II-5.9.1.

Élatè, originaire de Thyatire

L'inscription est gravée sur une stèle de marbre blanc, imitant la façade d'un temple, avec un fronton au centre duquel se trouve une rosace et de part et d'autre du fronton des spirales. La pierre se trouvait contre le mur d'une mosquée à Akşehir, mais aucun éditeur n'en donne les dimensions. La taille des lettres composant les quatre premières lignes en prose de l'inscription sont bien plus grandes que les lettres composant l'épigramme.

W. Peek date l'inscription du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. III, n. 3982, d'après une copie d'Hamilton ; Kaibel 248 ; J. G. C. Anderson, *JHS*, vol. XVIII (1898), p. 112, n. 52 ; M. Calder, *American Journal of*

Archaeology, vol. XXXVI (1932), p. 455-456, n. 10 et *MAMA*, vol. VII, p. 201 ; *GVI*, n. 1870 d'où *Grabgedichte* 431 ; *SGOst*, vol. III, 16/55/03 ; L. Jonnes, *IK*, vol. LXII, p. 2-3, n. 1.

Comm. : J. Strubbe, *IK*, vol. LII, p. 201, n. 294 ne retranscrit que les deux dernières lignes du texte où se trouve l'imprécation.

1		Αἴθαλος Ἐλάτηι τῆι |
2		ἑαυτοῦ γυναικὶ φιλοσ-|
3		-τοργίας καὶ μνήμης |
4		αἰωνίου χάριν.
5	vers 1	Φράζε, γύναι, γενεὴν, ὄνομα, χθόνα, πῶς δὲ θανοῦσα
6	vers 2	ἦλθες δειλαία δύσ̣γαμος εἰς Ἀΐδαν
7	vers 3	ὅππως οἱ παράγοντες ἀναγνώωσιν ὁδεῖται
8	vers 4	τὴν σὴν οἰκτροτάτην δύσμορον ἡλικίην.
9	vers 5	— Εἰμὶ μὲν̣ ἐ̣κ̣ [Λυδῶν], γενεὴ δέ μοι ἐστὶ Θυάτειρα
10	vers 6	οὔνο[μά μοι δ' Ἐλάτη τ]ὸ φίλοι διέθεντο τροφῆες.
11	vers 7	Σῆμα δέ μ̣[ο]ι τ̣ό̣[δ' ἔν]η̣[σ]ε̣ν̣ ἐμὸς πόσις ὁ πρὶν ἄθικτα
12	vers 8	ἡμετέρης λύσας {ας} ἄμματα παρθενίης.
13	vers 9	Ὤλεσε οὐ τοκετός με λυγρός, Μοῖραι δὲ ῥοπῇ μοι
14	vers 10	εἰς νόσον εἰς πένθη{ι} καὶ μόρον ἠντίασαν.
15	vers 11	— Ἦ καὶ ἄπαις ; — οὐ, ξεῖνε· λέλοιπα γὰρ ἐν νεότητι
16	vers 12	τρισσοὺς ἀρτιγενεῖς παῖδας ἐν ὀρφανίηι.
17	vers 13	— Εἶεν ἐν ὀλβίστηι πολιῆι τριχί. ❧ — καὶ σὸν, ὁδεῖτα,
18	vers 14	εὔδιον εὐθύνοι πάντα Τύχη{ι} βίοτον.
19	vers 15	— Ὅστις ἐμεῦ στήλλαν βαλ̣έ̣ει λίθον οὐκ ἀδικηθείς,
20	vers 16	οὗτος τὰν αὐτὰν Μοῖραν ἐμοὶ λαχέτω{ι}.

Comm. épigr. :

L. 8 : τὴν σὴν οἰκροτάτην δύσμορον Calder, suivi par tous les éditeurs suivants : τὴν σὴ[ν λυ]προ[τά]την δύσμορον Anderson.

L. 9 : Εἰμὶ μὲν̣ ἐ̣κ̣ [Λυδῶν] Calder : εἰμὶ μὲν [οὐκ ἀγένης ?] Anderson.

L. 11 : Σῆμα δέ μ̣[ο]ι τ̣ό̣[δ' ἔν]η̣[σ]ε̣ν̣ Calder, suivi par Jonnes : σῆμα δέ μ̣[ο]ι τ̣ό̣[δ' ἔθ]η̣[κ]ε̣ν̣ Peek : σῆμα δέ [τις] τ̣ό̣[δ' ἔχωσ]εν ; Anderson, suivi par Stauber-Merkelbach. Anderson considère cette phrase comme une interrogation adressée par le passant à la défunte, contrairement à Calder qui attribue la totalité de la ligne 11 à la défunte.

L. 17 : une feuille est gravée pour marquer la fin du dialogue entre le passant et la défunte.

Traduction :

Aithalos à Élatè son épouse, par amour et en éternel souvenir.

Le passant *— Dis, femme, ta famille, ton nom, ton origine et par quelle mort, malheureuse épouse, tu es venue chez Hadès, pour que ceux qui conduisent leurs pas ici apprennent le funeste destin de ton jeune âge.*
Élatè *— Je viens de Lydie, je suis originaire de Thyatire, Élatè est le nom que m'ont donné mes chers parents. Le monument que voici, c'est mon époux qui me l'a donné, lui qui a dénoué ma ceinture virginale, que nul avant n'avait touchée. Ce ne sont pas les douleurs de l'accouchement qui m'ont fait périr, mais c'est sous l'impulsion des Moires qui m'ont apportée la maladie, la douleur et la mort.*
Le passant *— Es-tu sans enfant ?*
Élatè *— non, étranger, je laisse tout jeune trois enfants qui viennent de naître orphelins.*
Le passant *— Puissent-ils connaître l'heureuse vieillesse.*
Élatè *— Et toi, passant, puisse la fortune souffler un vent favorable durant toute ta vie.*

Quiconque lancera une pierre sur ma stèle, sans avoir été lésé, qu'il subisse le même sort que moi.

L'épigramme est composée de huit distiques élégiaques. Leur scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte présente une langue composite, mêlant différents dialectes, différentes inspirations. En effet, on recense tout d'abord des formes ioniennes ou épiques, par exemple à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : Ἐλάτηι, τῆι (l. 1) ; μνήμης (v. 3) ; γενεὴν (v. 1) ; τὴν, σὴν, οἰκροτάτην, ἡλικίην (v. 4) ; γενεὴ (v. 5) ; Σῆμα (v. 7) ; ἡμετέρης, παρθενίης (v. 8) ; ῥοπῇ (v. 9) ; νεότητι (v. 11) ; ὀρφανίηι (v. 12) ; ὀλβίστηι, πολιῆι (v. 12) ; Τύχη{ι} (v. 13) ; στήλλαν (v. 15). On remarque également un traitement ionien de /eo/ par diphtongaison dans le génitif singulier du ἐμεῦ (v. 15). Suivant l'usage de la κοινή homérique, l'auteur emploie les allongements compensatoires selon les nécessités métriques : ainsi le vocatif ξεῖνε (v. 11) présente l'allongement, tandis que νόσον (v. 10) en est dépourvu. Autres artifices métriques employé par l'auteur, la gémination dans la conjonction ὅππως (v. 3), l'allongement métrique à l'initial du substantif οὔνο[μά] (v. 6) et les *diektasis* dans les formes verbales ἀναγνώωσιν (v. 3) ; βαλ̣έει (v. 15), autant de procédés attestés chez Homère[289].

Aux côtés de ces formes épico-ioniennes, on recense également un bon nombre de dorismes, φιλοσ-|-τοργίας (l. 2-3) ; δειλαία, Ἀίδαν (v. 2) ; στήλλαν (v. 15) ; τὰν, αὐτὰν (v. 16). Parmi ces exemples, certains peuvent cependant correspondre à des traitements attiques où la rétroversion est pratiquée, ainsi φιλοσ-|-τοργίας (l. 2-3) et δειλαία (v. 2). Les autres exemples sont pleinement des dorismes.

Une dernière forme intéressante : στήλλαν (v. 15). Ce substantif présente à la fois le traitement ionien-attique de /a:/ ancien dans sa première syllabe, στή-, le traitement dorien de /a:/ ancien, le maintien, dans la seconde syllabe -λαν, mais encore le traitement éolien du groupe de consonnes -λν-, par gémination -λλ-.

---

[289] Pour ὅππως, cf. Homère, *Odyssée*, I, 295 : « **ὅππως** κε μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τέοισι ». Pour l'allongement métrique à l'initiale de ὄνομα, cf. Homère, *Odyssée*, VI, 194 : « ἄστυ δέ τοι δείξω, ἐρέω δέ τοι **οὔνομα** λαῶν ». Pour la diektasis, cf. Homère, *Odyssée*, X, 290 : « τεύξει τοι κυκεῶ, **βαλέει** δ'εν φάρμακα σίτῳ ».

Tous ces faits tendent à démontrer que la langue de l'épigramme est une langue purement littéraire, où les variations dialectes sont motivées non par un souci de l'auteur d'imiter la langue locale, mais par un souci de variété, voire d'euphonie.

Ce modèle d'épigramme fondé sur un dialogue où le passant interroge le défunt est un modèle bien connu. Par ailleurs, pour la composition de l'épigramme d'Élatè, l'auteur semble s'être très largement inspiré d'une épigramme d'Antipater de Sidon. Si le texte de ce dernier ne montre pas la même variété dialectale, nous y retrouvons les mêmes questions, les mêmes mouvements, à l'exception cependant de l'imprécation finale[290].

II-5.10.1.

Modesta

Stèle de marbre blanc, ornée de sculptures imitant des colonnes surmontées de chapiteaux. La stèle est brisée en deux fragments. Dimensions : h. du premier fragment 0,84 m ; h. du second 0,94 m ; l. 0,45 m au sommet et 0,53 m à la base ; h. des lettres 0,0175 m.

Les éditeurs du texte balancent au sujet de la date : Buckler, Calder et Guthrie indiquent « first or second century A. D. » ; W. Peek date l'inscription du Ier siècle ap. J.-Chr. ; enfin, Merkelbach et Stauber indiquent : « wohl 2/3. Jahrh. n. Chr. ».

Édit : Ph.-E. Legrand, J. Chamonard, *BCH*, vol. XVII (1893), p. 2284-285, n. 87, texte incomplet ; W. H. Buckler, W. M. Calder, W. K. C. Guthrie, *MAMA*, vol. IV, n. 83 avec photographie du monument Pl. 22 ; *GVI* 1476 ; *SGOst*, vol. III, 16/51/05 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 62-63, n. 82.

1-3	vers 1	Δαίμονος ἀντιάσασα | κακοῦ, νεόνυμφε | Μόδεστα,
3-5	vers 2	ὤλεο, καλ|λίστη{ι} πατρίδος ἀ|γλ[αΐ]η{ι}
5-7	vers 3	νήπιον υἷα | λιποῦσα κασιγνή|τους τε καὶ ἄνδρα |
8-9	vers 4	χῆρον καὶ τοκέας | γήραϊ τειρομένους |
10-12	vers 5	καὶ θάλαμον καὶ | λέκτρον· ἐρημαίη | δ' ἐπὶ τύμβωι
12-14	vers 6	στή|σομαι ἀντὶ κόρης | δακρυόεσσα λίθος· |

---

[290] Antipater de Sidon, *Anth. Pal.*, VII, 164 :

1 Φράζε, γύναι, γενεήν, ὄνομα, χθόνα. — Καλλιτέλης μὲν
2 ὁ σπείρας, Πρηξὼ δ' οὔνομα, γῆ δὲ Σάμος.
3 — Σῆμα δὲ τίς τόδ' ἔχωσε ; — Θεόκριτος, ὁ πρὶν ἄθικτα
4 ἡμετέρας λύσας ἄμματα παρθενίης.
5 — Πῶς δ' ἔθανες ; — Λοχίοισιν ἐν ἄλγεσιν. — Εἰπὲ δὲ ποίην
6 ἦλθες ἐς ἡλικίην ; — Δισσάκις ἑνδεκέτις.
7 — Ἦ καὶ ἄπαις ; οὐ, ξεῖνε· λέλοιπα γὰρ ἐν νεότητι
8 Καλλιτέλη, τριετῆ παῖδ' ἔτι νηπίαχον.
9 — Ἔλθοι ἐς ὀλβίστην πολιὴν τρίχα. — Καὶ σόν, οδῖτα,
10 οὔριον ἰθύνοι πάντα Τύχη βίοτον.

15-17	vers 7	οἰκτείρω σε, γέρον | πάτερ Αἰσχύλε· καὶ | γὰρ ἄναυδοι
17-19	vers 8	στῆ|λαι τοιούτοις πέν|[θεσι τηκόμεθα], |
20-22	vers 9	[ἧς σὺ πατὴρ γέγ]|ονα[ς· Μά ?]ριος δ' ἐδέδε|κτο γεγηθώς,
22-24	vers 10	ὁ πρῶ|τος λύσας ζώματα | παρθενίας.

Comm. épigr. :

L. 3-5 : les iotas à la fin des adjectifs καλλίστη{ι} et ἀγλαΐη{ι} sont des iotas parasites. ἀ|γλ[αΐ]η{ι} Ad. Wilhelm : ἀ|ν̣ γα[ΐ]ηι Buckler, Calder et Guthrie : καλ|λίστηι πατρίδ̣ι̣ τ̣' ἠδ̣ὲ̣ | πατρί Peek.

L. 18-19 : πέν|[θεσι τηκόμεθα (ou θρυπτόμεθα)] Ad. Wilhelm, cite en parallète *Anth. Pal.* XII, 61 « ἁ πέτρα θρυπτομένα » : πέν|[θεσι τειρόμεθα] Peek : πέν|[θεσι τεγγόμεθα] Buckler, Calder et Guthrie.

L. 20-21 : Ad. Wilhelm suggèrait [ἧς σὺ πατὴρ (ou τόκευς) γέγο]να[ς : [τῆσδε πατὴρ γέγ]|ονα[ς· Μά]ριος Buckler, Calder et Guthrie : [αἰνοπάτηρ γέγ]|ονα[ς Μά]ριος Peek, suivi par Merkelbach et Stauber. Rien ne prouve l'exactitude de la restitution Μά]ριος.

Traduction :

Après avoir fait face à un mauvais génie, jeune épouse Modesta, tu as péri, toi qui étais le plus beau charme de ta patrie, tu as quitté un jeune fils, tes frères, un époux devenu veuf, des parents rompus par les ans et ta demeure et ton lit. Seule, sur ta tombe je me dresserai, au lieu d'une jeune fille, pierre qui fait naître les larmes. J'ai pitié de toi, vieux père Aischylos : même nous, stèles sans voix, face à une telle douleur nous nous émouvons, mais toi, tu étais son père. [Ma]rius t'a accueillie avec joie, lui qui le premier dénoua ta ceinture virginale.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien-attique, avec une inspiration homérique. On constate la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les formes καλ|λίστη{ι}, ἀ|γλ[αΐ]η{ι} (v. 2) ; κασιγνή|τους (v. 3) ; ἐρημαίη (v. 5) ; στή|σομαι, κόρης (v. 6) ; στῆ|λαι (v. 8). On oberseve cependant le maintien de /a:/ ancien à la finale de στῆ|λαι (v. 8) et de παρθενίας (v. 10). Ce dernier exemple peut être un cas de rétroversion propre au dialecte attique. L'hiatus des voyelles /eo/ est maintenu dans la forme verbale ὤλεο (v. 2).

Les vers de l'épigramme sont prononcés par la stèle. C'est la pierre elle-même qui nous l'apprend dans le vers 6, à travers l'emploi de la première personne στήσομαι dont le sujet est le groupe nominal δακρυόεσσα λίθος. L'originalité de cette situation d'énonciation réside dans le fait que l'auteur de l'épigramme profite de ce locuteur inanimé et froid pour mettre en exergue la pitié que le passant peut ressentir pour Aischylos, malheureux père ayant perdu sa fille. En effet, la stèle elle-même partage la douleur du père de Modeste et le plaint dans les vers 7 et 8 :

15-17	vers 7	οἰκτείρω σε, γέρον | πάτερ Αἰσχύλε· καὶ | γὰρ ἄναυδοι

17-19 vers 8 στῆ|λαι τοιούτοις πέν|[θεσι τηκόμεθα]

La défunte porte un nom latin, Modesta. Son mari également, si son nom est bien Marius, [Μά ?]ριος (v. 9). En revanche, le père de la défunte porte le nom grec Αἰκύλος.

II-5.11.1.

Ménianos, fils d'Aquilas, *signifer* de la Legio I Italica

Les informations sur ce monument sont des plus maigres. Nous n'en savons pas plus long que les quelques mots qu'en disent Legrand et Chamonard : « stèle tirée d'un jardin voisin de la ville ». Les dimensions du monument ne nous sont pas connues.

Le monument date, semble-t-il, du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : E. Legrand, J. Chamonard, *BCH*, vol. XVII (1893), p. 266-267, n. 52 avec reproduction majuscules, d'où *IGR*, vol. IV, n. 616 ; *GVI* 849 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 176 ; *SGOst*, vol. III, 16/08/03.

1-3 vers 1 Πέντ' ἐπί πεντήκον|τα τελέσαντα | πρόωρον
3-5 vers 2 μῆνας Μη|νιανὸν Μοῖρα βίου | στέρεσεν.
5-7 vers 3 Τοῦτον δ' αὖ|τ' Ἀκύλας σίγνων θε|ράπων λεγιῶνος |
8-9 vers 4 Ἰταλικῆς {τε} πρώτης | βωμὸν ἔτευξε τέκνῳ |
10-12 vers 5 Οὐαλερία δ' ἅμα τῷ | μήτηρ δακρύων ἀ|κόρεστος,
12-14 vers 6 ὄφρα | καὶ ἐν ξείνῃ σχῶ|σι παρηγορίαν.

Comm. épigr. :

Le texte, si l'on en croit la reproduction éditée par Legrand et Chamonard, ne comporte aucun problème de lecture.

L. 1 : ⟨μόνον⟩ τελέσαντα Peek, afin d'obtenir un hexamètre correct.

L. 8 : Ἰταλικῆς {τε} : Ἰταλικῆς ⟨τε⟩ Legrand-Chamonard. La particule est de trop pour la scansion et surtout, du point de vue de la syntaxe, n'a aucune raison d'être.

Traduction :

Alors qu'il n'avait achevé que cinquante-cinq mois, prématurément, la Moire a privé Ménianos de la vie. Aquilas, porte-enseigne de la première légion italique, a fait construire l'autel qui est là pour son fils, avec Valeria sa mère dont les larmes ne tarissent pas, afin d'avoir, même à l'étranger, une consolation.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Seul le premier vers présente une scansion irrégulière, car le vers contient une syllabe surnuméraire à cause du participe τελέσαντα. Dans le cinquième vers, dans l'anthroponyme Οὐαλερία, Οὐα- est une seule et même syllabe.

À l'exception des anthroponymes latins Ἀκύλας (v. 3) et Οὐαλερία (v. 5) avec leur /a:/, la langue de l'épigramme est le dialecte ionien, notamment à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ : Ἰταλικῆς, πρώτης (v. 4) ; μήτηρ (v. 5) ; ξείνῃ (v. 6). On observe aussi l'inspiration homérique du texte à travers la forme d'aoriste non augmentée στέρεσεν (v. 2) mais aussi dans l'emploi de la conjonction de subordination ὄφρα (v. 6) qui régit le subjonctif aoriste σχῶ|σι.

L'épigramme nous offre la transcription de deux anthroponymes latins Ἀκύλας (v. 3) et Οὐαλερία (v. 5), dans lesquelles on peut observer la différence de graphie pour la labiovélaire-vélaire [w] : -υ- dans Ἀκύλας pour *Aqui-* et OY à l'initiale de Οὐαλερία pour *Va-*, ce dernier par ailleurs correspondant bien à la notation d'une consonne, car la scansion nous indique que Οὐα- n'est pas dissyllabique.

Le défunt est un ἄωρος, mort à « cinquante-cinq mois », c'est-à-dire à quatre ans et demi. Pour signaler l'extrême jeunesse du défunt, l'auteur emploie l'adjectif πρόωρον (v. 1). C'est ici la seule et unique attestation de cet adjectif pour signaler une mort prématurée. D'ordinaire, c'est l'adjectif ἄωρος qui est utilisé. Les deux adjectifs sont par leur sens tout à fait équivalent.

II-6. Galatie

II-6. Galatie

Inscriptions par cité :

1. Ancyre

II-6.1.1. Athéniôn
II-6.1.2. Alexandros
II-6.1.3. Épigramme funéraire prête à l'emploi

2. Emir Ghazi

II-6.2.1. Athénaïs

3. Juliopolis

II-6.3.1. Le fils de Philémôn, mort à trois ans

Carte de la Galatie

II-6.1.1.

Athéniôn

Le monument d'Athéniôn est un autel funéraire, à propos duquel nous ne disposons que de très peu d'informations. Tournefort nous apprend que l'autel a été retrouvé « sur un piédestal dans l'enceinte d'une Mosquée ». Les dimensions du monument n'ont pas été enregistrées et aucune reproduction n'en a été faite.

Le monument date d'époque romaine compte tenu du nom romain de l'épouse d'Athéniôn Claudia.

Édit. : J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 4065 ; Kaibel 399 ; *GVI* 242 ; *SGOst*, vol. III, 15/02/04 ; S. Mithell, D. French, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara*, vol. I, n. 307.

1-4	vers 1	Τάφον τὸν | ἔνθα πλησί|ον βωμόν θ' ἅ|μα
4-6	vers 2	ἔτευξε κα|τὰ γῆς Κλαυδία ἡ | καὶ Δεχάς
6-8	vers 3	Ἀθη|νίωνι γλυκυτάτῳ | καὶ φιλτάτῳ,
8-11	vers 4	ἁγνῷ | γενομένῳ συμ|βίῳ μνήμης | χάριν.

Traduction :

Le tombeau qui est là, ainsi que l'autel à côté, ont été dressés sur cette terre par Claudia qui se nomme également Déchas, pour Athéniôn, son très doux, très cher et vénéré époux, in memoriam.

L'épigramme est composée de quatre trimètres iambiques. Le schéma métrique est le suivant :

˘ – | ˘ – | ˘ – | ˘ – | – – | ˘ ˘
˘ – | ˘ ˘ ˘ | – – | ˘ – | – – | ˘ –
˘ – | ˘ – | – ˘ ˘ | ˘ – | – – | ˘ –
– – | ˘ ˘ ˘ | – – | ˘ – | – – | ˘ ˘ .

Le nom συμ|βίῳ (v. 4), qui désigne Athéniôn, l'époux de Claudia Déchas, est rare et il n'est employé que dans cette épigramme du présent corpus. Les noms les plus utilisés pour désigner la personne à laquelle un être est uni par le mariage sont ἄλοχος pour l'épouse et πόσις pour l'époux. On peut également mentionner les noms ὅμευνος et ὁμευνέτης et leur composé en συν-, συνόμευνος, mais ces termes sont rares également. Le choix de συμ|βίῳ peut être le résultat des contraintes métriques du trimètre iambique.

II-6.1.2.

Alexandros

Le monument a été retrouvé près de Yenidje, à 15 km au sud d'Erigueuz. Il s'agit d'une plaque de marbre blanc, veinée de noir, retrouvée dans une fontaine construite en assise. La plaque est ornée d'une couronne. Les détails qui précèdent sont donnés par Ph. Le Bas qui découvrit la pierre et en réalisa une première copie.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : Ph. Le Bas, *Revue de philologie*, vol. I (1845) (Fr. Th. Welcker, *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. 6 (1848), p. 88-89, n. 13) ; J. Franz, *CIG*, vol. III Add., n. 3847 *1*; *LBW* 1023 la copie du texte est meilleure (Kaibel 373 ; *GVI* 1668).

1-2		Ἀλέξανδρος Ἰάννᾳ τῷ ἰδίῳ υἱῷ μνή|μης ἕνεκεν.
3	vers 1	Οὐ τὸ θαν[εῖ]ν [ἀ]λγεινόν, [ἐπεὶ] τό [γ]ε πᾶσι πέπρωται,
4	vers 2	ἀλλὰ [πρὶν ἡλι]κίης καὶ γονέων πρότερον.
5	vers 3	Οὐ γάμον, οὐχ ὑμέναιον ἰδών, οὐ νύμφια λέ[κ]τρα,
6	vers 4	κεῖμαι ἔρ̣ως̣ πολλῶν, ἐ[σσ]όμενος πλεό[νω]ν.

Comm. épigr. :

Une grande partie des restitutions sont l'œuvre de Le Bas. Il n'est que de menues variantes entre les éditeurs.

L. 1 : dans sa première édition du texte, Le Bas analyse le nom Ἰάννα comme un génitif patronymique : « Alexandros fils d'Ianna ». Analyse que ne remet pas en doute Welcker. J. Franz en revanche y voit un datif, d'où sa transcription avec iota souscrit. L'idée de Franz paraît plus satisfaisante. En premier lieu en raison de la forme même de Ἰάννα. S'il était un génitif, ce serait alors un génitif dorien, ce qui surprendrait dans ce texte rédigé en dialecte ionien (ou en koinè). Par ailleurs, les trois datifs qui suivent (eux aussi gravés sans l'iota) oriente la lecture d'un nom au datif. Enfin, il faut bien qu'Alexandros nomme son fils dont il honore la mémoire par une stèle.

L. 3 : τό [γ]ε Franz, suivi par Kaibel, Peek et adopté également par Waddington : τό[δε] Le Bas, suivi par Welcker. Les restitutions des lignes 3 et 4 sont autorisées par la fréquence de cette sentence gnomique.

L. 6 ἐ[σσ]όμενος Wilamowitz, cité par Kaibel : [ἠρ]άμενος Le Bas : ἐ[ρά]μενος Franz suivi par Waddington.

Traduction :

Alexandros pour Ianna son propre fils, in memoriam.

Ce n'est pas mourir qui est pénible, puisque de toute façon nous y sommes tous destinés, mais mourir avant l'âge et avant ses parents. Sans avoir connu de mariage, d'hyménée, de couche nuptiale, je repose, aimé de beaucoup d'êtres, mais je devais l'être davantage encore.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Les deux premiers vers de l'épigramme sont une sentence gnomique. Les deux propositions οὐ τὸ θανεῖν ἀλγεινόν et ἀλλὰ […] πρότερον sont mises en opposition à l'aide de la structure οὐ…ἀλλὰ. La subordonnée causale introduite par [ἐπεί] γε justifie le caractère non pénible de la mort, puisqu'elle est le destin de tous (πᾶσι πέπρωται) ; l'article τό est employé comme pronom anaphorique de toute la proposition précédente (« puisque cela de toute façon est le sort de tous »). Dans la proposition introduite par ἀλλὰ πρὶν il faut sous-entendre θανεῖν. La sentence des vers 1 et 2 se retrouve dans une autre inscription du présent corpus : II-4.3.5[291], seule la fin de l'hexamètre diffère légèrement : au lieu de signaler l'universalité du destin funeste des mortels, l'inscription II-4.3.5. insiste sur le destin personnel du défunt, dont le sort est le fait de la Moire : [ἐπ]ε̣ὶ [τὸ γε Μοίρ]|' ἐπέκλωσε.

Le défunt est un ἄωρος. Sa jeunesse est signalée par le fait que le défunt n'ait pas connu le mariage.

Le nom Ἰάννα ne semble pas être ailleurs attesté.

II-6.1.3.

Épigramme funéraire prête à l'emploi

Sur cet autel funéraire retrouvée près de la porte du marché d'après Domaszewski, l'inscription, un distique élégiaque, s'étend sur sept lignes. La ligne quatre n'est pas gravée. Merkelbach et Stauber émettent l'hypothèse d'une inscription gravée dans l'espoir de vendre par la suite la pierre. Seule contrainte, l'inscription étant métrique, il faut que le nom du défunt corresponde à la séquence ˘ – –, en cas contraire, le mètre est bancal.

L'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 4079b (d'après Texier) ; Kaibel 382 ; A. von Domaszewski, *AEM*, vol. IX (1885), p. 116, n. 69 ; E. Bosch, *Quellen zur Geschichte dez Stadt Ankara im Altertum*, p. 408, n. 361 ; *GVI* 1750 ; *SGOst*, vol. III, 15/02/09 ; S. Mitchell, D. French, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara*, vol. I, n. 311.

1-4	vers 1	Γαῖα μὲν ἥδε | δέμας κεύθει | κλεινοῖο | *ligne non gravée* |
5-7	vers 2	βωμὸς δ' ἀργύρε|ος λείψανα φω|τὸς ἔχει.

[291] Pour davantage de parallèles ou de variantes de ces deux vers, cf. II-4.3.5., commentaire.

Traduction :

La terre que voici recouvre le corps de l'illustre [nom du défunt] et cet autel aux éclats d'argent contient les restes d'un homme.

Le schéma métrique de cette épigramme est le distique élégiaque. La quatrième ligne de l'inscription est laissée non gravée, ainsi l'hexamètre dactylique est incomplet. Son schéma métrique est le suivant : ¯ ˘ ˘ | ¯ ˘ ˘ | ¯ ¯ | ¯ ¯ | ¯ ˘. Ainsi manque-t-il la seconde moitié du cinquième pied, qui ne peut être qu'une syllabe brève, et le sixième pied. Cet espace est laissé vacant sur la pierre pour inscrire le nom d'un défunt, à condition que son nom convienne au mètre. Le pentamètre est quant à lui entier.

La langue de l'épigramme est homérique, notamment de par l'emploi de la désinence de génitif singulier en -οιο dans κλεινοῖο (v. 1), mais aussi l'emploi de l'adjectif ἀργύρεος (v. 2) ne présentant pas la contraction des voyelles /eo/.

Le nom λείψανον pour désigner les ossements n'est attestée que dans cette épigramme du présent corpus.

II-6.2.1.

Athénaïs

La pierre a été réutilisée pour servir à l'édification d'une mosquée à Emir Ghazi, où elle a été retrouvée. J. G. C. Anderson, premier éditeur de l'inscription en 1899, précise que les lettres, qui sont de petite taille, quoiqu'elles soient bien gravées, sont très effacées. En 1954 la pierre a été retirée de la mosquée, K. Bittel fait de nouvelles photographies de la pierre et W. Peek, qui en avait déjà édité l'épigramme, revient sur ses lectures pour proposer de nouvelles conjectures à certains endroits du texte, notamment aux lignes 2 et 12.

Il est fort difficile de donner une date pour ce document mutilé. Les éditeurs s'accordent sur l'époque impériale, sans pouvoir fournir davantage de précisions.

Édit : J. G. C. Anderson, *JHS*, vol. XIX (1889), p. 57-58, n. 3 avec fac-similé ; *GVI* 1627 et *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, p. 48, n. 34 ; *SEG*, vol. XXX, n. 1459 ; S. Mitchell, D. H. French, *Regional Epigraphic Catalogues of Asia Minor II. The Ankara district*, p. 155-156, n. 184 avec photographie Pl. 20 ; *SGOst*, vol. III, 15/02/11.

1 Ἃ πέτρος [ἀ]γγέλλω [φθι]μένας πέρι, βαιὸς ὁ μῦθος·
2 [ξ]εῖνε μαθὼν σ[τείχ]οις ἐς τέλος εὐτυχίας·
3 [τ]ὰ[ν] Δ̣ιφίλου σύλλε[κτρ]ον ἐλαφρὰ γαῖ' ἐκάλυψεν
4 ἀνδρὸς ἐν ἡδίσταις χερσὶν Ἀθηναΐδα·
5 τ̣ᾶς γε̣νέτωρ Ν̣εόνικος, ὁ καὶ γαμβρῶι διὰ τέχνας
6 ἶσον ὑπὲρ νειῶν κῦδ̣ος ἀειράμενος·
7 [ἀ]λλ' ὁ μὲν οὐ ζώει, τρ̣[οφ]ίμας δ' ἐπὶ σάματι τῶιδε

8 ὡράων πινυ[τ]οῦ [δ]ῶ[ρ]ον ἔχει πόσιος·
9 [.]Δ[. .]τουδε [γ]έ[ν]οντο· πατρὶς μία τοῖσδε Σινώπ̣[η]
10 καὶ γένος ο[ἰκ]ε̣ί̣ω̣ν̣ βλαστὸν ἀπὸ σταγόνω[ν].
11 [ξ]είνα δ’ἐν̣ [ξ]είναι κ̣ε̣[ῖται] χθονί, τὰν πολύ̣δα[κ]ρ̣[υν]
12 [μ]αστ̣[ῶ]ν ἀκροτ[άταν] νοῦσον ἀνασχο[μένα]
13 [ ] παρίη̣ς Π . ΛΙ[ ]
14 [ ] πρῶτ[. .]ΛΟ[

Comm. épigr. :

L. 1 : [ἁ] πέτρος [ἀ]γγέλλω [φθι]μένας Peek[2] : [ἁ] πέτρος [ἀγγέλ[λει φθι]μένας Peek[1] : […δέ ?]μας πέρι βαῖος ὁ μῦθος Anderson.

L. 2 : [ξ]εῖνε μαθὼν σ[τείχ]οις Peek[2] : [ἀ]ν[θ]ρώ[πων ἐπέρα]σ’ [ἐς] Peek[1] : […ἐ]ς τέλος Anderson.

L. 3 : [τ]ὰ[ν] Δ̣ιφίλου Peek[2] : [τὰν] Δ̣[ι]φίλου Peek[1] : [τὴν] Δι]φίλου Anderson.

L. 4 : ἀνδρὸς ἐν ἡδίσταις Peek[2] : [ἀ]ν̣δρὸς ἐν ἡδίσταις Peek[1] : [ἀν]δρὸς ἐν ἡδίσταις Anderson.

L. 5 : τ̣ᾶ̣ς γ̣ε̣νέτωρ Ν̣εόνικος quoique les lettres se distinguent, elles ne sont pas lisibles clairement : [τᾶ]ς γ̣ε̣νέτωρ Ν̣εόνικος Peek[1] : τᾶς γ̣ε̣νέτωρ Ν̣εόνικος Peek[2] : [ἔ]σ[τε]νε τῶ[ν Ν]εόνικος Anderson.

L. 7 : [ἀ]λλ’ ὁ μὲν οὐ ζώει Peek : [ἀ]λλ’ ὁ μὲν… Anderson.

L. 8 : ὡράων πινύτου χῶρον Peek : ὡράων πινύ[τ]ου [δ]ῶ[ρ]ον Anderson.

L. 9 : [.]Δ[. .]τουδε est tout ce l’on voit sur l’estampage publié par Peek, ce dernier retranscrit [ἠ]δ’ [οἳ] τ̣οῦδε. Anderson n’est pas parvenu à lire le début de ce vers.

L. 10 : Le vers est restitué par Peek : καὶ γένος…[μ]αστὸν ἀπὸ σταγόνω[ν] Anderson. Anderson n’a pu lire plus loin l’épigramme.

L. 12 : la ligne est restituée par Peek. Merkelbach et Stauber retranscrivent ainsi le début de la ligne [.]ΑΣΤ̣[.]Ν̣ ἀκροτ[. . . .].

Les deux lignes suivantes sont bien trop mutilées pour que l’on s’aventure à restituer le texte, qui est irrémédiablement perdu. Peek, dans l’apparat critique, propose tout de même deux vers pour finir cette épigramme : [μὴ σιγῶν, ὦ ξεῖνε, τάφο]ν̣ παρίη̣ς· π[α]λί[φοιτον] / [ἀλλὰ τὸ χαῖρε εἰπὼν] πρῶτον Ἀθ̣[ηναίδι].

Traduction :

Moi, la pierre, j’annonce l’identité de la défunte, en quelques mots, étranger, sois informé et puisses-tu avancer vers le comble du bonheur. C’est la compagne de Diphilos qu’une terre légère a recouverte, Athénaïs, par les très chers bras de son époux. Son père Néonikos, tout comme son gendre, grâce à son art touchant aux navires, a acquis la gloire. Elle n’est plus en vie, mais elle reçoit sur son tombeau des offrandes de nourriture, fruit des saisons de la part de son sage époux. […] Leur patrie est la même, Sinope, tout comme celle de la race issue de leur sang. Étrangère, c’est en terre étrangère qu’elle gît, après avoir souffert d’une terrible maladie de la poitrine qui a fait verser mille larmes…

L'épigramme est composée en distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue qui présente un mélange dialectal. En effet, on recense un grand nombre de dorismes dans le texte, qui se distinguent par le maintien de /a:/ ancien : Ἁ, [φθι]μένας (v. 1) ; εὐτυχίας (v. 2) ; [τ]ὰ[ν], ἐλαφρὰ (v. 3) ; [τᾶ]ς, τέχνας (v. 5) ; τρ̣[οφ]ιμᾶς, σάματι (v. 6) ; [ξ]είνα, [ξ]είναι, τὰν (v. 11). Aux côtés de ces occurrences, d'autres présentent en revanche /ε:/ issu de /a:/ ancien : ἡδίσταις, Ἀθηναΐδα (v. 4). Ces dernières sont des formes ioniennes.

D'un point de vue morphologique, une forme telle que ὡράων (v. 8), génitif pluriel non contracte d'un thème en -*a*, illustre quant à elle l'inspiration homérique de la langue du texte.

La syntaxe de cette épigramme présente de nombreuses asyndètes, notamment dans les premiers vers. La concision de l'expression est en accord avec ce que promet la pierre : ne prononcer qu'un bref discours, βαῖος ὁ μῦθος (v. 1).

La mention de la terre légère, ἐλαφρὰ γαῖ' (v. 3), qui recouvre les défunts est un écho au vœu fréquent « que la terre te soit légère », tiré d'Euripide, *Alceste*, v. 463-464.

L'épigramme n'est dédiée qu'à Athénaïs, cependant le vers 4, ἀνδρὸς ἐν ἡδίσταις χερσὶν, suggère que la défunte est inhumée aux côtés de son époux.

II-6.3.1.

Le fils de Philémôn, mort à trois ans

Pierre en forme d'autel trouvée à Ermet, près du tombeau du sultan Emrem Iounous. Aucun des éditeurs qui ont vu la pierre n'en a donné les dimensions.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. au plus tôt d'après les éléments paléographiques.

Édit : G. Lejean, *Bulletin de la Société de géographie*, vol. XVII (1869), p. 64-65, édition d'une copie en majuscule comportant beaucoup d'erreurs ; J. G. C. Anderson, *JHS*, vol. XIX (1899), p. 70-71, n. 21 (*GVI* 1181) ; Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-2, p. 357-358, à partir de la copie d'Anderson, l'auteur offre une lecture différente du texte (*ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 170) ; S. Mitchell, D. H. French, *Regional Epigraphic Catalogues of Asia Minor II. The Ankara district*, vol. II, n. 152, la préférence de l'éditeur va au texte de W. Peek, malgré les explications d'Ad. Wilhelm (*SGOst*, vol. II, 09/12/07).

1-2	vers 1	Κείων τίς ὅσδε ; — Κατ|θανόντι λάϊνος |
3-4	vers 2	τύμβῳ παρέστην, τὸν | τεθνηκότ' ἐννέπω· |
5-6	vers 3	ὄνομα [˘ ¯]λ̣[˘ ¯] Φιλ[ή]|μονος πατρός· |
7-8	vers 4	ἐτῶν δὲ τρε[ιῶν ἄωρ]ος | ἐγλείπει βίον.
9-10	vers 5	Τῆς μητρὸς αὐτοῦ ὄ[νο]|μα σημα[ί]νω πάλιν· |
11-12	vers 6	Ἀριστονείκη ἥτις ὤδει|νεν μάτην.

Comm. épigr. :

L. 1 : OCΔЄ la pierre : ὅσδε Ad. Wilhelm, citant comme parallèle *IG*, VII, n. 1686 : « Τῆσδε πάτρης τάφος ὅσδε κτλ » : ὅσ(τ)ε Anderson.

L. 1-4 : l'idée de faire du début de l'épigramme un dialogue entre le passant et la tombe est d'Ad. Wilhelm. Mitchell lui préfère la transcription de Peek pour sa simplicité (« Peek's text, which has been translated seems simpler »). Le texte de Peek est le suivant : « Κείων, τίς ὅσδε κατ|θανόντι λάινος / τύμβῳ παρέστην, τὸν τεθνηκότ' / ἐννέπω· ».

Ce qui paraît à Mitchell « simpler » n'est pas, en réalité, plus simple que le texte que propose Ad. Wilhelm. Par ailleurs, à partir du texte établi par Peek, Mitchell traduit : « I, column, who stands in stone on the tomb of a dead boy, tell the dead boy's name ». Or, cette traduction ne rend pas exactement compte, nous semble-t-il, du texte de Peek. En effet, le pronom interrogatif τίς ne peut être traduit par le pronom relatif « who ». Une traduction plus scrupuleuse du texte de Peek serait : « Que suis-je, moi la colonne de pierre que voici, qui ai été dressée pour un mort près de son tombeau ? je dis le nom du mort ». En outre, le texte de Peek devrait signaler la proposition interrogative par l'emploi du point-virgule après le verbe παρέστην car Peek comprend que c'est la colonne de pierre qui s'interroge de son propre emploi, et qui répond à cette interrogation dans le second hémistiche du deuxième vers : τὸν τεθνηκότ' ἐννέπω ». La lecture d'Ad. Wilhelm, où c'est le passant qui s'interroge sur la nature de la colonne de pierre, est non seulement la bonne à nos yeux, mais elle est même celle qui vient en premier à l'esprit à la lecture du texte, car la littérature funéraire regorge d'exemples de dialogue entre le passant et la stèle ou le défunt lui-même, par exemple II-7.14.21., v. 1-2.

L. 5 : ONOMA.....ΦΙΛΙ la copie de Lejean : O/ΙOM//////////Λ////ΦΙΛΙ//// copie d'Anderson à partir de laquelle il retranscrit ὄνομ[α....ἐκ] Φιλ[ή]|μονος : ὄνομα [οἳ ἦν Φί]λ[ων] Φιλ[ή]|μονος πατρός· Ad. Wilhelm.

La lecture d'Ad. Wilhelm est convaincante : elle respecte la métrique, la place vacante sur la pierre, elle offre un nom pour le défunt, mais le formulaire des épigrammes funéraires est si souple que rien ne la peut certifier.

L. 11 : ΑΡΙΣΤΟΝΕΙΚΗΗΤΙΣ la copie d'Anderson, qui retranscrit Ἀριστονείκη(ν) ἥτις. Il suppose une faute d'accord car il fait du nom Ἀριστονείκη l'attribut du complément d'objet ὄνομα au vers précédent, toutefois le nom peut bien se trouver dans une proposition parfaitement indépendante, et n'être qu'un nominatif en fonction de vocatif.

Traduction :

Quelle est la colonne que voici ? — Pour un défunt, moi la pierre, près de sa tombe j'ai été dressée ; je dis le nom du mort : son nom est […], Philémôn est son père ; à trois ans, prématurément, il quitte la vie. Le nom de sa mère, je l'indique à son tour : Aristonéikè, qui endura les souffrances de l'enfantement en vain.

L'épigramme est composée de six trimètres iambiques. La scansion du vers 3 fait difficulté du fait de la lacune ; de même la restitution τρε[ιῶν ἄωρ]ος dans le vers suivant ne convient pas parfaitement au mètre.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien, marqué par l'inspiration homérique. On observe la fermeture généralisé de /a:/ ancien en /ε:/ : παρέστην (v. 2) ; Τῆς, μητρὸς (v. 5) ; Ἀριστονείκη, ἥτις, μάτην (v. 6). La forme verbale avec préverbe apocopée Κατθανόντι (v. 1) est une imitation d'Homère. Afin d'assurer la correction métrique du premier vers, l'auteur a employé le démonstratif ὅσδε, formée à partir de la forme du démonstratif ὅς, que l'on retrouve par exemple dans « ἣ δ' ὅς », « ὃς καὶ ὅς », et de la particule -δε. Il s'agit d'une variante métrique de l'usuel ὅδε.

Dans l'anthroponyme Ἀριστονείκη (v. 6) et le substantif ᾤδεινεν (v. 6), la EI est employée pour noter /i:/.

L'épigramme est un dialogue, ou plutôt l'ébauche d'un dialogue, entre un passant qui se demande dans quel but la stèle qui se trouve devant lui a été dressée, et la stèle répondant à cette interrogation.

II-7. Lydie

II-7. Lydie

Inscriptions par cité :

1. Arralia

II-7.1.1. Publius Aufidius

2. Cymé

II-7.2.1. Dionysios
II-7.2.2. Mentôr de Chios
II-7.2.3. L'éphèbe Philomousos
II-7.2.4. Le poète et philosophe pyrrhonien Ménéklès
II-7.2.5. Damodika
II-7.2.6. Timokratès

3. Daldis

II-7.3.1. Poplios

4. Demirci

II-7.4.1. Stratonikè

5. Éphèse

II-7.5.1. [Diphi]los et Alexandros
II-7.5.2. Ouliadès
II-7.5.3. Marcia, originaire de Mélos
II-7.5.4. Un vainqueur olympique anonyme
II-7.5.5. Eukolos, prêtre de Dionysos
II-7.5.6. Un étudiant de rhétorique
II-7.5.7. Un anonyme poussé du haut d'une falaise

6. Érythrée

II-7.6.1. Zôsimos
II-7.6.2. Phôtinos
II-7.6.3. Un anonyme
II-7.6.4. Une jeune femme morte en couche
II-7.6.5. Cénotaphe en l'honneur d'Eunomos
II-7.6.6. Eutychia
II-7.6.7. Damas ou l'épouse d'Éarinos ?
II-7.6.8. Nikas

7. Iaza

II-7.7.1. Môgétès, stratège

8. Julia Gordos

II-7.8.1. Kléôn

9. Maionia

II-7.9.1. Ménékratès-Skollos
II-7.9.2. Artémis

10. Métropolis

II-7.10.1. Apollâs
II-7.10.2. Polémarchos, pancratiaste mort durant une compétition

11. Notion

II-7.11.1. Gorgos
II-7.11.2. Un jeune garçon tombé dans un puits

12. Philadelphie

II-7.12.1. Antiochis
II-7.12.2. Xanthippè

13. Sardes

II-7.13.1. Oxylos
II-7.13.2. Matis
II-7.13.3. Ménophila
II-7.13.4. Artémisia
II-7.13.5. Elpis

14. Smyrne

II-7.14.1. Lysinos
II-7.14.2. Criton
II-7.14.3. Hermias
II-7.14.4. [Alc]ippos
II-7.14.5. Hikésios et Hermippos
II-7.14.6. Dionysios

II-7.14.7. Hermionè
II-7.14.8. Métrodoros et de Matréias
II-7.14.9. Démoclès, père et fils
II-7.14.10. Apiôn
II-7.14.11. Nysa
II-7.14.12. Dionysios
II-7.14.13. Héraïs
II-7.14.14. Démétrios et Sarapias
II-7.14.15. L'éphèbe Dionysios
II-7.14.16. Nikokratès mort dans un incendie
II-7.14.17. Le médecin Hermogénès et son œuvre
II-7.14.18. Annô
II-7.14.19. Héracléidès
II-7.14.20. Onésimè
II-7.14.21. Ménogénès
II-7.14.22. Lénaios
II-7.14.23. Sarapion
II-7.14.24. Tryphôn, ἄωρος
II-7.14.25. Paula, une jeune enfant
II-7.14.26. Une femme morte en couche
II-7.14.27. Nikopolis, morte à deux ans
II-7.14.28. Théodotos, prytane

15. Téos

II-7.15.1. Olympias
II-7.15.2. Ambivia-Myrias
II-7.15.3. Stratonika
II-7.15.4. Théophanès
II-7.15.5. Épitaphe bilingue d'Iopè

16. Tralles

II-7.16.1. Séikilos

17. Yegenoba

II-7.17.1. Nikanôr

18. Indéterminé

II-7.18.1. Critios
II-7.18.2. Tmôlos

Carte de la Lydie

II-7.1.1.

Publius Aufidius

Publius Aufidius reçut pour hommage funéraire, sur décision publique, une colonne de marbre blanc. Cette colonne a été retrouvée dans le village d'Arralia, situé à deux heures environ au sud de la cité d'Éphèse. Dimensions : h. 0,91 m ; diamètre *ca.* 0,45 m.

D'après E. L. Hicks *GIBM*, n. 629, la forme des lettres porte à croire que l'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : *LBW* 168 texte versifié et n. 170 texte en prose ; C. Curtius, *Hermes*, vol. IV (1870), p. 207-209, n. 17 ; Kaibel, n. 296 ; *GIBM*, vol. III n. 629 ; *GVI* 531 ; C. Börker, R. Merkelbach, *IK*, vol. XV, n. 1629 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/60.

1-2	vers 1	Πόπλιον Αὐφίδιον γή|ρως ἐπὶ τέρμα μολόντα |
3-4	vers 2	εὐσεβέων χῶρος δέξατο | πᾶσι φίλον·
4-5	vers 3	ἀσπάζεσθ' ἥρω|α τὸν οὐκ ἐδαμάσσατο λύπη.
6		Πόπλιος Καστρ[ι-]
7		κιος Ἀγαθεῖνο[ς],
8		Λεύκος Λαίλιο[ς]
9		Ἀστράγαλος,
10		Ὀγουλνία ψ(ηφίσματι).
11		ζῇ.

Comm. épigr. :

D'après E. L. Hicks, les lignes versifiées sont gravées avec moins de soin et d'élégance que le reste de l'inscription (« the lines of vers […] are inscribed with less care and elegance than the remainder »).

L. 1 : il fallut attendre l'édition de Hicks pour lire la première ligne de l'épigramme. Le Bas, Curtius et Kaibel ne parviennent à lire distincetement que les six premières lettres ΠΟΠΛΙΟ, puis rien jusqu'à la deuxième syllabe de γήρως : ΡΩΣ.

L. 6-8 : il manque la dernière lettre de chaque ligne, les restitutions sont obvies.

L. 10 : la lettre Ψ est l'abréviation pour ψηφίσματι, on attend ensuite soit la lettre β pour βουλῆς soit la lettre δ pour δήμου. Puisqu'il n'est, semble-t-il, nulle trace d'une lettre à la suite de Ψ, nous avons préféré ne signaler leur présence supposée que dans l'apparat critique.

Traduction :

Publius Aufidius arrivé au terme de l'âge a été accueilli dans la contrée des hommes pieux, lui qui était aimé de tous. Saluez ce héros que la douleur n'a pas abattu.

Publius Castricius Agathéinos, Léikos Lælius Astragalos Ogoulnia, par décision publique. Il vit encore.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque, suivi d'un hexamètre dactylique. Leur scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme est d'inspiration homérique. On observe l'emploi d'une gémination de sigma ἐδαμάσσατο (v. 3) pour assurer la correction métrique du vers. De même l'absence de contraction des voyelles /eɔ:/, en hiatus après la chute de sigma intervocalique dans le substantif εὐσεβέων (v. 2), l'emploi de la forme d'aoriste non augmentée δέξατο (v. 2) ainsi que l'emploi de l'article τὸν (v. 3) en fonction de pronom relatif sont d'inpiration homérique.

Le groupe prépositionnel γήρως ἐπὶ τέρμα μολόντα (v. 1), signale que le défunt est mort dans un âge avancé. Sur la périphrase ἐπὶ τέρμα μολόντα, empruntée à la sphère athlétique, cf. I.1.1. commentaire.

Le nom Ὀγουλνία (l. 10) n'est pas ailleurs attesté.

II-7.2.1.

Dionysios

La pierre a été découverte à Karpouzoglou, village de Yourouks (Turcs nomades), entre Samourla et Ali-aga. La pierre se présentait sous la forme d'une grande stèle avec palmettes. La première ligne était écrite en lettres plus grandes et mieux formées, par exemple : le *sigma* y est à quatre branches tandis qu'il est lunaire dans le reste de l'inscription.

L'inscription est datée du IIIe ou du IIe av. J.-Chr. par W. Peek et R. Merkelbach.

Édit : *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν*, vol. XV (1884), p. 5, n. 1 ; D. Baltazzi, *BCH.*, vol. XII (1888), p. 359, n. 2 avec fac-similé ; *GVI* 85 ; H. Engelmann, *IK.*, vol. V, n. 47.

1		Διονύσιος Ἀρτέμωνος |
2-3	vers 1	Μνῆμα τόδ' ἐστι ἀνδρὸς | Διονυσίου, ὃς μέγα πᾶσιν |
4-5	vers 2	ἔσχεν ἐν ἀνθρώποις | σχῆμα δικαιοσύνης.

Traduction :

Dionysios, fils d'Artémon.

Ce monument est celui de Dionysios, qui jouissait parmi les hommes d'une grande réputation de probité.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est composé dans le dialecte ionien-attique, comme l'indique notamment les formes présentant /ε:/ issus de /a:/ ancien : Μνῆμα (v. 1) ; δικαιοσύνης (v. 2).

Le vers 2 comporte un jeu étymologique entre le verbe ἔσχεν et son complmént, véritable accusatif d'objet interne, σχῆμα. En effet, les deux termes appartiennent à la même famille de mots issus de la racine **segh-*. La δικαιοσύνης, complément du nom σχῆμα, est ainsi présentée comme la caractéristique qui définit le mieux le défunt.

II-7.2.2.

Mentôr de Chios

Stèle de marbre blanc. La stèle est surmontée d'acrotères. La pierre est aujourd'hui conservée au musée d'Istanbul. Dimensions : h. 1,30 m ; l. 0,47 m ; ép. 0,09 m.

Le monument est daté du IIe siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit : A. Pappadopoulos Kerameus, *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν*, vol. XV (1884), p. 55, n. 2 ; *GVI*, n. 1917 ; S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, 1, 80 ; B. Haussoullier, *Revue Philologique* (1898), p. 354-355 ; R. Merkelbach, *ZPE*, vol. IX (1972), p. 137-138 ; H. Engelmann, *IK*, vol. V, n. 49 ; *SGOst*, vol. I, 05/03/05 avec photographie.

Comm. : L. Robert, *Gnomon*, vol. XXXI (1959), p. 15 ; *Bull. épigr.* 1973, n. 372 ; Fraser-Rönner-Linders, *Opuscula Atheniensia*, vol. X (1971), p. 80.

1 Ποσειδωνίου ἴσθι με κοῦρον Μέντορα Χῖον.

2 Μέντορα τὸν Χῖον λεύσσεις, ξένε, τόν θ' ὑπὸ μητρὸς
3 Χίας εἰς Ἄϊδος δῶμα καθελκόμενον,
4 ὃν λίπεν ὀκταέτη· πατρίδος δ' ἀπονόσφιν ἰδοῦσα
5 ξείνισεν ἡ γενέτειρ' ἀργαλέοις ξενίοις.
6 Ἀμφοτέροισι θ' ἴσον ζωῆς χρόνον ἤνυσε Μοῖρα·
7 εἰκοσ⟨ι⟩πενταετεῖς θ' ἥλιον ἐξέλιπον.
8 δήμου δὲ στέφανος πινυτὴν φρένα μηνύει ἀνδρὸς
9 ἀρτιφυοῦς· λείπει δὲ ἄλγεα πατρὶ φίλῳ.

Comm. épigr. :

L. 2 : le sigma de μητρός est gravé sous l'*omicron*, de même l. 8 où ΟΣ sont gravées sous la lettre rho, dans le souci d'avoir bien un vers par ligne.

L. 7 : εἰκοσ⟨ι⟩πενταετεῖς la pierre porte ΕΙΚΟΣΑΠΕΝΤΑΕΤΕΙΣ.

Traduction :

Sache que je suis le fils de Poséidônios, Mentôr de Chios.

Tu regardes Mentôr de Chios, étranger, qui par sa mère originaire de Chios, est entraîné vers la demeure d'Hadès ; elle le quitta lorsqu'il avait l'âge de huit ans. Le voyant bien loin de sa patrie, sa mère lui a offert de terribles dons d'hospitalités. À tous les deux, la même durée de vie a été donnée par la Moire : c'est à vingt-cinq ans qu'ils ont quitté le soleil. Une couronne offerte par le peuple signale l'esprit sagace d'un homme à peine adulte ; il laisse du chagrin à son père.

Le texte présente un mélange métrique. Le premier vers est un hexamètre dactylique presque parfait, à l'allongement métrique près de la syllabe initiale. Le reste de l'épigramme est composé de distiques élégiaques.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique et présente des traces de κοινή homérique. On peut recenser les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que μητρὸς (v. 1) ; ἡ (v. 4) ; ζωῆς (v. 5) ; ἥλιον (v. 6) ; δήμου, πινυτὴν, μηνύει (v. 7). Le maintien de /a:/ ancien dans le génitif Χίας (v. 2) peut représenter un cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien devant /i/, caractéristique du dialecte attique. Appartenant à l'usage homérique, la présence des allongements compensatoires est conditionnée par les contraintes métriques : ainsi κοῦρον (v. 1) et ξείνισεν (v. 4) présentent un allongement compensatoire tandis que ξένε (v. 1) et ξενίοις (v. 4) en sont dépourvus. Comme les allongements compensatoires, l'augment présente un caractère facultatif. En effet, les aoristes λίπεν (v. 3) et ξείνισεν (v. 4) en sont dépourvus, tandis que l'aoriste ἐξέλιπον (v. 7) est augmenté. Dans la morphologie nominale, l'absence de contraction des voyelles /ea/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique dans le substantif ἄλγεα (v. 8) correspond à l'usage homérique. En revanche, on observe la contraction de /eo/ en hiatus dans les mêmes conditions dans l'adjectif ἀρτιφυοῦς (v. 8). L'auteur emploie enfin la désinence de datif pluriel homérique -οισι dans Ἀμφοτέροισι (v. 5).

Par trois reprises, la particule δ', dont epsilon est élidé devant voyelle aspirée, apparaît sous la graphie Θ : θ' ὑπὸ (. 1) ; θ' ἴσον (v. 5) ; θ' ἥλιον (v. 6).

L'image développée dans les vers 3 et 4 de la mère offrant l'hopsitalité dans l'au-delà à son fils (ξείνισεν ἡ γενέτειρ' ἀργαλέοις ξενίοις), image par ailleurs initiée dès le deuxième vers de l'épigramme par le groupe participial εἰς Ἄϊδος δῶμα καθελκόμενον, est sans équivalent dans les épigrammes du corpus. De la même manière, dans les vers 1 et 2, le fait que la mère attire son enfant dans la demeure d'Hadès (τόν θ' ὑπὸ μητρὸς / […] εἰς Ἄϊδος δῶμα καθελκόμενον) est sans correspondant. On retrouve cependant le motif des retrouvailles dans l'au-delà dans l'épigramme de Galatie II-6.2.1., où l'auteur mentionne que la défunte Athénaïs est alors dans les bras de son très cher époux[292]. Aux côtés de ces motifs originaux, l'auteur

[292] Cf. II-6.2.1., 4 :

4 ἀνδρὸς ἐν ἡδίσταις χερσὶν Ἀθηναΐδα

Il faut cependant signaler que l'expression n'est pas claire. Il peut s'agir en effet des retrouvailles de la défunte avec son époux, dont l'épigramme signale la mort. Cependant, ce vers peut aussi revêtir un sens concret et indiquer qu'Athénaïs a été ensevelie aux côtés de son époux.

emploie également la périphrase habituelle pour désigner le décès du défunt : ἥλιον ἐξέλιπον (v. 7).

II-7.2.3.

L'éphèbe Philomousos

Le monument de Philomousos est une stèle de marbre jaune avec relief, brisée du haut. Le relief représente le jeune Philomousos, dont la tête a disparu avec la brisure de la pierre, entouré de quatre autres personnages plus petits. Pour Engelmann, ce sont simplement trois serviteurs. En effet, il est habituel de donner aux serviteurs sur les reliefs funéraires une taille nettement inférieure à celle de leur maître. Mais on peut aller plus avant dans l'identification de ces personnages : en bas à gauche, entièrement nu et portant une palme de grande taille, Érôs ; au-dessus de lui, au niveau de la tête du jeune homme, un Hermès tenant dans la main gauche son caducée, dont le serpent qui y est attaché passe derrière le dieu. De l'autre côté, un personnage à genou doté d'une aile, qui d'après Merkelbach et Stauber représente « eine Psyche », et tient le manteau du jeune homme ; derrière ce personnage se tient un serviteur. Dans le fond, à droite à hauteur de la tête du défunt, des rouleaux. Dimensions : h. 1,01 m ; l. 0,57 m ; ép. 0,14 m ; h. des lettres 0,015 m.

L'inscription est datée du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit. : H. Engelmann, *IK*, vol. V, p. 251 ; E. Attaly, E. Voutiras, *Archäologischer Anzeiger* (1979), p. 58-67 avec photographie ; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1979, n. 387 ; *SGOst*, vol. I, 05/03/06.

Comm. : sur la confusion concernant la provenance de cette inscription, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1979, n. 387.

1 Αἰάζω Φιλόμουσον ἀεικλαύτῳ παρὰ τύμβῳ
2 δύσμορον, εἱμερτᾶς ἄνθος ἐφαβοσύνας,
3 οὐ τελέσανθ' ἑτέων δισσῶν κύκλον, ἀλλὰ πρὶν ὥρας
4 Ἑρμείᾳ χθονίῳ θηκάμενο⟨ν⟩ φαρέτραν,
5 μυρία δ' ἐγ νίκας κούφοις ποσὶν ἄνυσ' ἄεθλα
6 εἰς Ἀΐδαν, στέψας οὐ δόμον, ἀλλὰ τάφον.
7 Ἀλλὰ τὸν εὐσεβέων ναίων εὐφεγγέα χῶρον
8 χαίροις, οὐ χαρτὸν δῶμα λιπὼν τοκέων.

Comm. épigr. :

Le texte n'a nulle part de lacune ; les lettres sont anguleuses, les hastes horizontales des epsilons sont perpendiculaires à la haste verticale ; les sigmas sont à quatre branches ; les omicrons sont légèrement plus petits et plus hauts sur la ligne que les autres lettres.

L. 4 : θηκάμενος la pierre : θηκάμενο⟨ν⟩ est le cas qu'exige la syntaxe des vers 3-4.

Traduction :

Je pleure Philomousos près de sa tombe toujours abreuvée de larmes, le malheureux, fleur de la charmante éphébie ; il n'a pas accompli le cycle de deux ans, mais avant l'heure, il a consacré son arc à Hermès infernal. Victoreux grâce à ses pieds rapides, il a emporté ses mille prix chez Hadès : il n'en orna pas sa demeure, mais son tombeau. Maintenant que tu habites la contrée baignée de lumière des hommes pieux, puisses-tu te réjouir, tu as laissé sans joie la demeure de tes parents.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion du texte ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente des influences dialectales diverses. De nombreuses formes, où /a:/ ancien est maintenu, constituent des dorismes : εἰμερτᾶς, ἐφαβοσύνας (v. 2) ; Ἑρμείᾳ, φαρέτραν (v. 4) ; νίκας, ἄνυσ' (v. 5) ; Ἀΐδαν (v. 6). La morphologie nominale offre quant à elle des occurrences qui illustrent l'inspiration homérique du texte. Ainsi peut-on relever le maintien de l'hiatus /ea/ dans l'adjectif εὐφεγγέα (v. 7), mais aussi le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans le substantif ἑτέων (v. 3) et dans le substantif εὐσεβέων (v. 7).

La graphie EI pour noter /i:/ dans ἐιμερτᾶς (v. 2) indique l'influence croissante l'iotacisme.

Dans le troisième vers, l'expression οὐ τελέσανθ' ἑτέων δισσῶν κύκλον, « n'ayant pas accompli un cycle de deux ans » ne désigne pas l'âge de Philomousos, mais le temps durant lequel ce dernier a été éphèbe. Philomousos était donc un jeune adulte, cependant on ne peut déterminer avec certitude l'âge qu'il avait, l'âge d'entrée dans l'éphébie fluctuant d'une cité à l'autre. La consécration de l'arc de Philomousos est sans doute une allusion et aux exercices militaires que pratiquaient les éphèbes et à l'usage de consacrer à Hermès du gymnase un objet personnel à la fin de l'éphébie. Philomousos étant décédé avant d'avoir achevé l'éphébie, ce n'est pas à Hermès en tant que dieu tutélaire des gymnases, et par là des éphèbes, qu'il a consacré son arc, mais à Hermès Infernal (χθόνιος).

Les vers 5 et 6 sont un éloge des qualités athlétiques, grâce auxquelles il a remporté d'innombrables trophées (μυρία […] ἄεθλα) en vainquant (ἐγ νίκας).

Dans l'au-delà, Philomousos a rejoint la contrée des Bienheureux qui est ici qualifiée par l'adjectif εὐφεγγέα (v. 7) « contrée baignée de lumière », ce qui est en opposition avec la représention habituelle de cette région de l'empire des morts, caractérisée par les ténèbres qui l'habitent[293]. Cette représentation particulière de la contrée des Bienheureux permet aussi à l'auteur de lui opposer la demeure des parents de Philomousos, que la joie a désertée (οὐ χαρτὸν δῶμα).

[293] Par exemple dans l'inscription I.8.1., 6 : « […] εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις », ou encore l'inscription de Lydie, II-7.9.1., 8 : « Μοῖρα καὶ ἡ δνοφερὴ εἰς Ἀΐδα κάθοδος ».

II-7.2.4.

Le poète et philosophe pyrrhonien Ménéklès

Quelques détails concernant la provenance du monument et son aspect nous sont donnés par D. Baltazzi, qui nous apprend que le monument de Ménéklès est une stèle de marbre gris avec fronton, en deux fragments. D'après D. Baltazzi, la stèle « provient probablement de Kymè ». Dimensions : h. 0,84 m ; l. 0,41 m.

D'après W. Peek, l'inscription date du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. Stauber et Merkelbach indiquent avec plus de prudence « hellenistisch, nach dem Stil des Gedichts ».

Édit : A. M. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. II (1875-1876), p. 12, n. ϟζ′ ; Kaibel 241b ; D. Baltazzi, *BCH*, vol. XII (1888), p. 368-369, n. 17 ; *GVI* 603 d'où *Grabgedichte* 414 ; H. Engelmann, *IK*, vol. V, n. 48 ; *SGOst*, vol. I, 05/03/02.

1-3	vers 1	Ὁ τᾶς ἀοιδᾶς | ἁγεμὼν ἀν' Ἑλ|λάδα
3-5	vers 2	ὁ παν|τάπασιν ἐξισώ|σας τὰν λόγῳ |
6-9	vers 3	καὶ τὰν ἀτά|ραχον ἐν βρο|τοῖς θεύσας | ὁδὸν
9-12	vers 4	Πυρρω|νιαστὰς [Με]|νεκλέης | ὅδ' εἰμὶ ἐγώ.

Traduction :

Moi qui suis un maître en poésie par toute la Grèce, j'ai tout à fait égalé (les autres poètes) dans mes vers et parmi les mortels j'ai parcouru une route sans trouble, je suis le philosophe pyrrhonien Ménéklès.

Le texte est composé de quatre trimètres iambiques. Dans le vers quatre, l'iôta final du verbe εἰμί doit s'élider devant epsilon de ἐγω.

Le texte est composé en dialecte dorien (ou éolien, étant donné que Kymè se trouve en Éolide ?). On le constate notamment à travers le maintien généralisé de /a:/ ancien : τὰς, ἀοιδᾶς, ἁγεμὼν (v. 1) ; τὰν (v. 3) ; Πυρρω\|νιαστὰς (v. 4). La langue du texte présente aussi l'influence épique, à travers, par exemple, l'emploi du substantif βροτοῖς (v. 3) pour désigner les mortels.

Ménéklès était poète et disciple de la philosophie pyrrhonienne. Ce sont ses propres qualités intellectuelles et artistiques que le défunt signale avant tout autre chose dans son épigramme. C'est par ses activités intellectuelles et artistiques que Ménéklès livre son identité au passant. On ne sait rien de lui, ni le nom de son père, ni son âge, ni son origine.

II-7.2.5.

Damodika

L'épigramme funéraire de Damonika est gravée sur une plaque de marbre. Dimensions : h. 0,185 m ; l. 0,46 m ; h. des lettres de 0,015 m à 0,022 m.

L'inscription est datée par Engelmann du Ier siècle av. J.-Chr., ce que semble confirmer la forme des lettres que l'on peut voir sur la photographie de l'estampage éditée par Engelmann.

Édit : A. Salac, *BCH*, vol. LI (1927), p. 386-388, n. 8 ; *GVI* 1095 ; H. Engelmann, *IK*, vol. V, n. 46 avec photgraphie de l'estampage, Pl. XVI ; *SGOst*, vol. I, 05/03/03 ; F. Ferrandini Troisi, *La donna nella società ellenistica. Testimonianze epigrafiche*, 6.2.

Comm. : à propos des femmes qui entretenaient des écuries, cf. L. Robert, *BCH*, vol. LIX (1935), p. 465, note 5.

1		Δαμοδίκα Κρ[άτητος, γυν]ὴ δὲ
2		Ἑρμογένου τ[ο]ῦ Ἀσκ[λ]ηπιάδου
3		χαῖρε
4	vers 1	[Οὔ]νομα Δαμοδίκα, πόσις ἀγλαὸς Ἑρμογένης μο[ι]
5	vers 2	τ̣ίμιος, ὁ σπείρας δ' ἐμ βιοτᾷ με Κράτης·
6	vers 3	[θ]νάσκω δ' οὐκ ἀβόα̣τος, ἐπεὶ καὶ παῖδα λέλοιπ[α]
7	vers 4	[κ]α̣ὶ κλέος ἐγ νίκας ἅρματι κυδαλίμ[ας]·
8	vers 5	[ἀ]νέρα οὐχ ἰδόμαν ὅτ' ἀπέπνεον, ἀλλ' ἐνὶ Ῥώ[μα̣]
9	vers 6	πρεσβεύων πυμάταν οὐκ ἐνέπλησε χάρι[ν].

Comm. épigr. :

Les lettres des trois premières lignes de l'inscription, et particulièrement de la ligne 3, sont nettement plus grandes que dans le reste de l'épigramme.

Les alphas ont une haste horizontale à deux segments, la seconde haste verticale des nus ne descend pas jusqu'à la ligne et les omicrons et omégas sont d'une taille identique aux autres lettres.

L. 1 : Κρ[άτητος, γυν]ὴ la restitution est assurée par le contenu de l'épigramme.

L. 2 : Ἀσκ[λη]πιάδου Salac dit voir une haste verticale, vestige d'un H selon lui, c'est la raison pour laquelle il choisit de retranscrire Ἀσκ[λη]πιάδου, « et non la forme en ᾱ ». Il est vrai que l'épigramme est parsemée de dorisme, mais si l'ensemble du texte devait être en dialecte dorien, nous aurions γυνά (l. 1). La lecture de Salac est donc tout à fait cohérente. S'il n'est pas de raison de douter que Salac ait bien vu la haste de H, il faut donc retranscrire Ἀσκ[λ]η̣πιάδου, retranscription que j'ai choisi d'adopter.

L. 7 : comme le remarque Salac, on peut hésiter entre κυδαλίμ[ας], κυδαλίμ[ῳ] et κυδάλιμ[ον].

L. 8 : οὐχ ἰδόμαν se lit clairement sur la pierre, Merkelbach et Stauber corrigent tout de même en retranscrivant οὐκ ἰδόμαν. Salac remarque justement que la présence de la lettre X est l'indice d'un homme qui ne prononce plus l'aspiration, détail que nous perdons avec la retranscription de Merkelbach-Stauber.

Traduction :

Damodika fille de Kratès, épouse de Hermogénès fils d'Asklépiadès, salut !

Mon nom est Damodika, mon noble époux est le charmant Hermogénès et celui qui me donna la vie est Kratès. Je meurs non sans être pleurée, car je laisse et un enfant et la renommée d'être victorieuse à la course de char. Je n'ai pas revu mon époux quand j'ai expiré, parti en ambassade à Rome, il n'a pu m'accorder cette ultime grâce.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Comme dans les trois épigrammes précédentes, le texte présente de nombreuses formes appartenant au dialecte dorien ou éolien, à travers le maintien de /a:/ ancien, que ce soit dans l'onomastique ou dans la morphologie nominale et verbale : Δαμοδίκα (l. 1 et v. 1) ; βιοτᾷ (v. 2) ; [θ]νάσκω, ἀβόᾳτος (v. 3) ; νίκας, κυδαλίμ[ας] (v. 4) ; ἰδόμαν ; πυμάταν (v. 6). Le texte présente également des formes empruntées à la poésie homérique : par exemple, le nom de l'homme présente l'extension du degré *e* à l'accusatif singulier, [ἀ]νέρα (v. 5).

L'éloge de la défunte est singulier pour une femme. Ici, ce n'est pas la σωφροσύνη, ni même les qualités domestiques de Damodika qui sont louées ; si la défunte a connu un grand renom, c'est qu'elle a remporté des victoires à dans des courses de chars. Le groupe prépositionnel ἐγ νίκας (v. 4) n'indique pas, bien qu'il s'agisse d'un singulier, que Damodika n'ait remporté qu'une seule et unique victoire grâce à ses chevaux et ses chars. L'expression ἐγ νίκας est employée également dans l'épigramme funéraire II-7.2.3., dédiée à l'éphèbe Philomousos. Dans cette dernière inscription, le singulier ne signifie pas que le défunt n'ait connu qu'une victoire, car le texte nous apprend que Philomousos a remporté d'innombrables prix, « μύρια […] ἄεθλα ».

En ce qui concerne Damodika, la possession d'un haras, ou à tout le moins sa participation à des courses de chars, est un indice de son haut statut social au sein de la cité. Ce haut statut confirmé par l'évocation de son regret, dans les deux derniers vers, de n'avoir pas pu revoir son époux qui était parti en ambassade à Rome, ἐνὶ Ῥώ[μᾳ] / πρεσβεύων (v. 5-6).

II-7.2.6.

Timokratès

Plaque de marbre. Dimensions : h. 0,35 m ; l. 0,37 m ; ép. 0,13 m.

D'après la forme des lettres, W. Peek date l'inscription du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. M. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. V-1 (1884-1885), p. 8-9, n. 214 d'où E. L. Hicks, *Classical Review*, vol. II (1888), p. 118 ; W. Peek, *AM,* vol. LVI (1931), p. 126 et *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg*, vol. IV (1954-1955), p. 225-6, d'après un estampage de J. Keil et enfin *GVI* 1013 ; H. Engelmann, *IK*, vol. V, n. 50 ; *SGOst*, 05/03/08.

Comm. : sur des corrections apportées aux lignes 6 à 9, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme aus Kreta*, p. 71 et *SEG*, vol. XV, n. 733.

1-2	vers 1	Τιμοκράτης ὀνομ' ἐστὶν ἐμοί, φί|λε καὶ παροδεῖτα·
2-3	vers 2	χαῖρε, καὶ ε[ἴ] τιν' ἔ|χεις συνπαθίην, χάρισαι.
3-5	vers 3	Ἐννεακαι|δεκάτῳ ἔτ⟨ε⟩ι ἤγαγεν εἰς Ἀΐδα|ν με
5-6	vers 4	Μοῖρα· καὶ ἐν φθιμένοις κα|λὸς ἔτ' εἰμὶ νέκυς·
6-8	vers 5	ἤκμασα κ|αὶ ἐν ζωοῖσι με[μει]γμένος ἀνθ|ρώποισιν
8-9	vers 6	ὡς [ῥόδο]ν· ἀλλ' ὅτ' ἔδ|ει φῶς προλιπ[εῖν, ἐ]κ̣άην. ♠

Comm. épigr. :

L. 7 : με[μει]γμένος Peek[2], leçon adoptée par tous les éditeurs suivants : με[μι]γμένος Peek[3] : μέ[γ' ἄρ]μενος Ad. Wilhelm : με[μνη]μένος Keil.

L. 8 : ὡς [ῥόδο]ν ou ὡς [φυτό]ν Peek[3] : ὡς [καλό]ν ou ὡς [τυχό]ν Keil : ὥ[ικουν] Ad. Wilhelm.

L. 9 : πορλιπ[εῖν, ἐ]κ̣άην : προλιπ[εῖν, ἐ]π̣άην Ad. Wilhelm : προλιπ[εῖν, σκ]ιὰ ἦν Hicks.

Traduction :

Mon nom est Timokratès, cher passant, salut ! Et si tu es homme à compâtir, sois heureux. Alors que j'étais dans ma dix-neuvième année, la Moire me conduisit chez Hadès. Même chez les défunts, je suis encore beau. J'étais florissant parmi les vivants, comme un bouton de rose mêlé aux hommes, mais lorsqu'il a fallu quitter la lumière, j'ai été consumé.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente un mélange de différents dialectes : dialecte ionien tout d'abord à travers la forme συνπαθίην (v. 2) présentant un /ε:/ issu de /a:/ ancien, et la forme contracte du nom de la lumière φῶς (v. 6) ; dialecte dorien (ou éolien) à travers le maintien de /a:/ ancien dans le théonyme : Ἀΐδα|ν (v. 3) ; et κοινή homérique à travers notamment l'emploi de la désinence de datif pluriel -οισι dans les substantifs ζωοῖσι, ἀνθρώποισιν (v. 5).

L'épigramme commence par un appel à la commisération du défunt au passant : ε[ἴ] τιν' ἔ|χεις συνπαθίην, χάρισαι (v. 2). Ce genre d'appel à la pitié du passant se retrouve dans

l'épigramme I.2.1. de Callatis, dans laquelle il est demandé au passant de prendre part au chagrin causé par la mort de Nikomédès[294].

Timokratès, jeune homme mort à dix-neuf ans (Ἐννεακαι|δεκάτῳ ἔτ⟨ε⟩ι) conserve dans l'empire des morts la beauté qui était la sienne durant son existence terrestre : κα|λὸς ἔτ' εἰμὶ νέκυς (v. 4).

La comparaison du défunt avec une plante (ici une rose [ῥόδο]ν), se retrouve dans l'épigramme II-5.7.1. où le défunt Andronéikos se compare lui-même au rejeton d'une plante[295].

Pour la fin du texte, notamment le verbe à la fin du dernier vers, c'est Adolf Wilhelm qui suggérait de lire [ἐ]πάην, aoriste passif de παύω attesté d'après *LSJ* chez Choeroboscos[296]. L'attestation de cette forme d'aoriste est très tardive. Par ailleurs, dans l'épigraphie funéraire, la seule autre attestation d'une telle forme d'aoriste passif pour le verbe παύω se trouve dans une incription de Didyme d'époque byzantine[297]. Le verbe παύω est d'ordinaire employé dans les épigrammes funéraires afin de demander aux proches du défunt de mettre un terme à leur douleur, à leurs lamentations : I.13.18., v. 21 : […] « παύετ' ὀδυρμῶν » ; II-4.11.1., v. 5 : « […] παῦε γόοιο » ; II-7.15.5., v. 15 : « Π[¯ ˘ ˘ ¯] ἀλλὰ θρήνων, φίλε, παύεο » ; II-12.2.2., v. 3 : « Μῆτερ ἐμή, θρήνῳ ἀποπαύεο κτλ. » ; III.11.3., 7 : « Εἴπατε τοῖς στέργουσι γόων λύπης τε πεπαῦσθαι ». Seule l'inscription I.13.9., de Panticapée, datant du IIe ou Ier siècle avant J.-Chr., offre une occurrence du verbe παύω employé au passif pour désigner la mort du défunt. Cependant, le verbe a la forme d'un aoriste sigmatique[298]. Ces raisons nous portent à croire qu'il ne s'agissait peut-être pas du verbe ἐπάην. Nous suggérons de lire ἐκάην. D'une part, ἐκάην a des parallèles dans la littérature. Au chant XII de l'*Odyssée*, Ulysse et ses compagnons procèdent aux funérailles d'Elpénor, le verbe καίω à l'aoriste passif est alors employé : Homère, *Odyssée*, XII, 13 : « αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρός τ' ἐκάη καὶ τεύχεα νεκροῦ ». D'autre part, le verbe ἐκάη a également des parallèles dans l'épigraphie funéraire. Par exemple, dans une épitaphe de Cos : Maiuri (A.). *Nuova silloge epigrafica di Rodi e Cos*, n. 285 :

1 Βακχὶς
ἐγγενὴς
[ἐ]κάη.

Ou encore, l'épitaphe retrouvée sur l'île de Rhodes : *Annuario della Scuola Archeologica di Atene*, vol. 2 (1916), 163, 96 :

1 Ῥηγεί-
-νου Διο-
δότου,

---

[294] cf. I.2.1., 2 : « [ἀλλ'] ἐπὶ οἷ τὸ πάθος τοῦτο νομισσάμενος »
[295] cf. II-5.7.1., 1 : « Ἀνδρόνεικος φυτὸν ἦα κτλ. »
[296] sur ἐπάην, cf. *LSJ, s. v.* παύω : « later « ἐπάην » *Choerob. in Theod. 2.141.* H. »
[297] *IDidyma* 602, l. 1-2
1 ἀνεπάην ὁ μα-
2 κάριος Κυριακὸς κτλ.
[298] I.13.9., v. 1-2 :
2-3 vers 1 Ἄλσει καρποτόκῳ πάτρης ὑπέ|θηκε γονῆας |
4-5 vers 2 κο[ι]νοθαν⟨εῖ⟩ μοιρῶν γήραϊ παυσα|μένους |

ὅπου ἐκάη.

II-7.3.1.

Poplios

Le monument du jeune Poplios est une stèle de marbre bleuâtre, qui a été retrouvée dans la maison de Hadji Mustafa-Oglu Ali dans le village de Kurtotan, où elle avait été employée comme marche d'escalier. D'après Keil et Premerstein, au-dessus de l'inscription se trouvent les traces d'une gravure représentant une couronne. Dimensions : h. 0,74 m ; l. 0,415 m en haut et 0,43 m en bas ; ép. 0,085 m ; h. des lettres 0,011.

D'après J. Keil et R. von Premerstein, la forme des lettres suppose une date aux environs du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : J. Keil, R. von Premerstein, *Bericht über eine Reise in Lydien*, p. 66, n. 140 ; *GVI* 969 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 183 ; P. Herrmann, *TAM*, vol. V-1, n. 636 ; *SGOst*, vol. I, 04/08/02.

1		Πάννυχος καὶ Χρυσεὶν Πόπλειν |
2		τὸν υἱόν, Εὐφήμη, Εὔφημος,
3		Μᾶρκος |
		τὸν ἀδελφόν.
4-5	vers 1	Ἄρτι με τὸν μέλλοντα χρόνον βιοτᾶς κομίσ[α]|σθαι
5-6	vers 2	Πόπλιον ἥρπασε Μοῖρα καὶ οὐκ ἤασε γο[νεῦ]σιν
6	vers 3	ἐσθλὰς γηροτρόφους ἄντα διδεῖν χά[ριτας]· |
7-8	vers 4	δώδεκα γὰρ πλήσας ἐτέων χρόνον ἦλ[θα προμο]|ίρ̣ως
8-9	vers 5	τοὺς στυγεροὺς ἀδίκως Φερσεφ[όνης] | θαλάμους.
9-10	vers 6	Πάννυχε, χρηστὲ πάτερ, κα[ὶ Χρυσ]|ίον, οἵ με τεκόντες,
10-11	vers 7	μηκέτι πένθος ἄχ[ρησ]|τον ὀδύρετε, μηδ' ἐπὶ κωφοὺς
11-12	vers 8	τύμβους ἐρχ[ό]|μενοι δακρυχοεῖτε μάτην.
12-13	vers 9	Αὕτη γὰρ κέκλω|σται ἀνάγκη πᾶσι βροτοῖσιν
13-14	vers 10	τέρ̣ματα πληρώσ|αντας ἐς Ἄϊδα πάντας ἱκέσθαι. |
15		χαῖρε

Traduction :

Pannychos et Chrysion (ont rendu hommage) à Poplios, leur fils ; Euphémè, Euphémos et Marcus (ont rendu hommage) à leur frère.

Au moment où je commençais à récolter le fruit du temps qui me restait à vivre, la Moire m'emporta, moi Poplios, et ne me permit pas de m'occuper de mes parents dans leur vieillesse,

noble reconnaissance. Quand j'eus accompli douze années, je suis parti prématurément, injustement, pour l'affreux séjour de Perséphone. Pannychos, noble père, et Chrysion, vous qui m'avez donné le jour, ne vous lamentez pas en un deuil inutile, ne venez pas non plus sur une sourde tombe verser des libations de larmes en vain : c'est là une nécessité filée pour tous les mortels que tous, une fois le terme atteint, s'en aillent chez Hadès.

L'épigramme est composée d'une alternance d'hexamètres dactyliques et de distiques élégiaques : les vers 2-3, 4-5 et 7-8 forment des distiques élégiaques, les autres vers sont des hexamètres dactyliques. Contrairement à d'autres épigrammes où pentamètres et hexamètres alternent, le pentamètre n'a pas son autonomie ici. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte présente une langue composite, dans laquelle on reconnaît des éléments ioniens, à travers notamment le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien dans l'anthroponyme : Εὐφήμη (l. 2) ou encore dans Αὕτη, ἀνάγκη (v. 9) ; des éléments doriens dans les formes notamment présentant le maintien de /a:/ ancien telles que le substantif βιοτᾶς (v. 1) et le théonyme Ἄϊδα (v. 10). On retrouve également des éléments inspirés de la poésie homérique, ainsi le génitif pluriel non contrate de l'adjectif ἐτέων (v. 4).

Dans le troisième vers, l'auteur a employé la désinence d'infinitif présent -εῖν dans un verbe athématique à redoublement : διδεῖν. La forme attendue διδόναι ne convient pas au mètre, l'auteur a emprunté la désinence d'infinitif des verbes thématiques pour la correction de la scansion.

Le verbe δακρυχοεῖτε (v. 8) semble être une création lexicale de l'auteur ; il est composé du substantif δάκρυ et d'un verbe *χοέω, dénominatif de χοή, sur le modèle de οἰνοχοέω par exemple. Il ne semble pas que δακρυχοέω soit ailleurs attesté.

Dans la première ligne de l'épigramme, la graphie EIN des anthroponymes Χρυσεὶν et Πόπλειν, représente /i/[299].

La jeunesse du défunt est indiquée dès le premier de l'épigramme, à travers l'adverbe ἄρτι, exprimant la précocité de sa mort. Le défunt exprime ensuite le regret de pouvoir assurer son rôle de γηρότροφος qu'il eût dû naturellement assumer à l'égard de ses parents. On retrouve ce motif dans d'autres inscriptions. Par l'inscription III.7.1., v. 10 : « οἷς χάριν οὐ δυνάμην γηροτρόφον τελέσαι » ou encore dans une inscription de Chios *IG*, XI, 283, v. 9-10 : « […] τὰς γὰρ ἀφ' ὑμῶν / Ἅιδης γηροτρόφους ἐλπίδας ὠρφάνισεν. Sur le motif de la γηροκομία (ou γηροτροφία), cf. les commentaires des inscription I.3.1. et I.17.2.

L'évocation de l'inéluctabilité de la mort aux vers 9 et 10 est un τόπος de l'épigraphie funéraire. On retrouve cette sentence, exprimée différemment, dans plusieurs inscriptions, par exemple III.1.7., v. 4 : « Ἀλλὰ τὸ τῆς | κοινῆς ἦλθε τύχης μόριμον. », ou encore II-4.3.5., v. 1 : « Οὐ τὸ θανεῖν ἀλγε[ινόν, ἐπ]ε̣ὶ̣ [τὸ γε Μοίρ]|' ἐπέκλωσε ».

[299] Sur la syncope de -ιον, cf. I.13.9., commentaire.

II-7.4.1.

Musée de Manisa, n. inv. 6220

Stratonikè

Le monument des deux époux est une stèle « fausse porte ». La stèle est surmontée de trois acrotères à palmes. Sur le frontispice, une tête de Gorgone est sculptée. Entre le frontispice et le relief, deux couronnes parfaitement identiques. Une inscription en prose sous ces couronnes indique qui fut l'artisan qui confectionna la stèle. Sous la signature, le relief est sculpté dans un encadrement : deux personnages de grande taille, une femme à gauche et un homme à droite, sans doute les deux défunts Stratonikè et Asclépiadès. À gauche de Stratonikè, une servante, plus petite, tenant une boîte en ses mains. Entre les deux époux, un enfant. Asclépiadès est en tenue guerrière, on peut voir à droite son bouclier tenu par un serviteur. Sous ce relief, une dédicace de cinq lignes en prose indique qui a commandé le monument
À la suite de la dédicace, vient l'épigramme funéraire.

La stèle est datée du dernier tiers du IIe siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres et la facture de la stèle.

Édit : G. Petzl, *EpAnat*, vol. XVIII (1991), p. 83-85, n. 1 avec photographie Pl. 3 ; *SEG*, vol. XLI, n. 1037 ; J. Ebert, *Anagonismata* (1997), p. 137-139 (non consulté) ; *SGOst*, vol. I, 04/13/01.

1 Ἀσκληπιάδης Γλαύκου Μυσὸς ἐπόησεν

Couronnes

2 Πατροκλείδης Ἀττάλου
3 Ἀσκληπιάδην τὸν γαμ̣β̣ρ̣ὸ̣ν̣ κα̣[ὶ]
4 Στρατονίκην τὴν ἀδελ̣φ̣ὴ̣ν̣
5 φιλοστοργίας ἕνεκεν τῆς πρ[ὸς αὐ]-
6 -τούς . χαίρετε.

Relief

7 vers 1 Οὐ̣ [γ]ηρα[ιὰ ἐγὼ] λε̣ί̣π̣ω̣ β̣ίον, ἀλλ' ὑπὸ νούσου
8 vers 2 ἀρτιθ[αλὴς στυ]γερὸν πορθμὸν ἔβαν νεκύω[ν],
9 vers 3 [καὶ γ]ενεὰν εὔδοξος ἐν Ἀσίδι καὶ νόον ἐσθλά,
10 vers 4 ὦ ξένε, [καὶ κά]λλους πουλὺ λαχοῦσα μ̣[έρος ?].
11 vers 5 [Ο]ὔ̣ν̣ο̣[μα μοι Σ]τρατονίκα, ἀπ' ἀρτιγόνοιο δὲ μ̣[αστοῦ]
12 vers 6 [τ]ρεῖς ἀ̣[τ]αλὰς ἔλιπον δώμασι θυγατέρας
13 vers 7 α̣ἰ̣α̣ῖ̣ δ' αὐθαίμοιο νέαν φρένα Πατροκλείδα̣.
14 vers 8 Τ̣ῷ̣ι στυγερὸν πένθος λείπεθ' ὑπ' ἀε[λίωι]
15 vers 9 [α]ὐ̣τοκασιγνάτωι, τοῦ ἐγὼ πόθου οὐδ' Ἀΐδαο

16	vers 10	λάσομαι ἐν σκοτίοις κεύθεσι κεκλιμέν[α]·
17	vers 11	τοὔνεκ' ἐμᾶς φιλίας μεμναμένος εὔξοον ἔν[θα]
18	vers 12	στάλαν καὶ τύμβον τεῦξεν ἀριπρεπέα.

Comm. épigr. :

L. 7 : [γ]ηρα[ία ἐγὼ] Ebert ; pour une varation sur cette expression, cf. *GVI* 1540, v. 1 : οὐ γήρᾳ δμαθεῖσα κτλ.

L. 11 : μ̣[αστοῦ] Ebert, qui cite pour parallèle Hansen, *CEG*, vol. II, n. 629, v. 3 : νῦν δὲ ἀπὸ μαστοῦ μητρὸς ἀφείλετο Μοῖρα κτλ. où il est question de la mort d'un enfant nommé Lysandre.

Petzl suggérait μ̣[όχθου].

L. 13 : α̣ι̣α̣ῖ Ebert d'après les traces sur la pierre Δ̣Ι̣Λ̣Ι̣Δ̣.

Traduction :

Œuvre d'Asklépiadès fils de Glaukôn, Mysien.

Couronnes

Patrokléidès fils d'Attalos, a fait ériger ce monument pour Asklépiadès son beau-frère et Stratonikè sa sœur par amour pour tous deux. Salut.

Relief

Ce n'est pas dans la vieillesse que je quitte la vie, mais à cause d'une maladie. Dans la pleine fleur de l'âge j'ai traversé le fleuve des morts, moi qui étais reconnue en Asie pour ma naissance illustre, la probité de mon esprit et aussi, ô étranger, parce que j'avais obtenu du sort une grande part de beauté. Mon nom est Stratonikè, sorties de mon sein à peine formé j'ai laissé chez moi trois filles toutes jeunes, hélas ! nouvel objet de souci pour mon frère Patrokléidès. Reste un deuil cruel pour mon frère toujours vivant, lui que je ne manquerai de regretter, même couchée dans les ténébreuses profondeurs de l'Hadès. En raison de l'amour qu'il me garde, il a fait construire ici une stèle bien polie et un tombeau magnifique.

L'épigramme est composée de six distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est variée, on peut y distinguer plusieurs dialectes différents. On observe par ailleurs dans cette épigramme une différence de traitement entre les lignes en prose, où le traitement de /a:/ ancien passé à /ε:/ est celui du dialecte ionien-attique (Ἀσκληπιάδης (l. 1) ; Πατροκλείδης (l. 2) ; Στρατονίκην τὴν ἀδελφὴν (l. 3) ; τῆς (l. 4)), et l'épigramme où le traitement de /a:/ ancien est alors celui du dialecte dorien (φιλοστοργίας (l. 5) ; ἔβαν (v. 2) ; γ]ενεὰν, ἐσθλά (v. 3) ; Σ]τρατονίκα (v. 5) ; νέαν, Πατροκλείδᾳ (v. 7) ; ἀε[λίωι] (v. 8) ; [α]ὐτοκασιγνάτωι, Ἀίδαο (v. 9) ; λάσομαι, κεκλιμέν[α] (v. 10) ; ἐμᾶς, φιλίας, μεμναμένος (v. 11) ; στάλαν (v. 12)). Les autres faits de langue témoignent de l'inspiration homérique de

l'auteur du texte. En effet, les voyelles en hiatus, qu'il s'agisse de /ea/ ou de /ao/, ne sont pas contractées : l'adjectif ἀριπρεπέα (v. 12) présente l'hiatus /ea/ consécutif à la chute de sigma intervocalique, de même que les voyelles /ao/ dans le théonyme Ἀΐδαο (v. 9). Autre hiatus conservé, celui entre les voyelles /ae/ consécutif à la chute de digamma intervocalique dans le nom du soleil ἀε[λίωι] (v. 8). Les allongements compensatoires ont un caractère facultatif, à tout le moins sont-ils employés au gré des contraintes métriques. Ainsi νούσου (v. 1) et πουλὺ (v. 4) presentent-ils l'allongement compensatoire, tandis que le vocatif ξένε (v. 4) en est dépourvu. On recense également l'allongement métrique à l'initiale de [O]ὕνο[μα] (v. 5). Tout comme les allongements compensatoires, l'augment présente un caractère facultatif ; son emploi est lui aussi commandé par les contraintes du mètre. Ainsi l'aoriste ἔλιπον (v. 6) est augmenté, tandis que dans le dernier vers de l'épigramme l'aoriste τεῦξεν en est dépourvu. Dernière marque de l'inspiration homérique, l'auteur emploie la désinence de génitif singulier -οιο dans ἀρτιγόνοιο (v. 5) ; αὐθαίμοιο (v. 7).

La jeunesse de la défunte est exprimée à la fois par l'opposition Οὐ [γ]ηρα[ία] […] ἀλλ' ὑπὸ νούσου (v. 1), qui nous renseigne par ailleurs sur les causes de sa mort, et par les composés nominaux avec pour premier terme de composition l'adverbe ἄρτι : ἀρτιθ[αλὴς] (v. 2) ; ἀρτιγόνοιο (v. 5).

L'éloge de Stratonikè reprend les motifs ordinaires des épigrammes funéraires dédiées à des femmes : sont louées la noblesse de son esprit (νόον ἐσθλά), qui va de pair avec la noblesse de sa naissance, réputée à travers toute l'Asie ([καὶ γ]ενεὰν εὔδοξος ἐν Ἀσίδι) et sa beauté ([καὶ κά]λλους).

La distinction entre le monde des vivants et l'empire des morts est fondée sur l'opposition entre le monde de la lumière générée par le soleil (v. 8 : ὑπ' ἀε[λίωι]), sous laquelle évolue toujours le frère de la défunte Patrokléidès et la demeure d'Hadès, caractérisée par les ténèbres qui l'habitent : Ἀΐδαο / […] ἐν σκοτίοις κεύθεσι (v. 9-10).

II-7.5.1.

[Diphi]los et Alexandros

Bloc de marbre jaune d'un grain fin. Le sommet et la partie gauche de la pierre sont brisés. Au centre ont été sculptés dans un encadrement profond les deux frères : leur visage et leurs mains sont brisés. À gauche, l'un des deux frères est assis sur une chaise, tenant dans la main gauche un rouleau ; dans l'angle inférieur gauche, près de la chaise, un petit serviteur portant un rouleau. À droite le second frère se tient debout, il porte lui aussi un rouleau dans la main gauche. Dans l'angle inférieur droit, un serviteur, légèrement plus grand que celui de l'autre côté. Au-dessus de lui, contre la paroi, une tête de cheval a été sculptée. Dimensions : h. 0,91 m ; l. 0,51 m ; ép. 0,18 m.

Inscription d'époque hellénistique, Hicks precise : « letters belong to the second or third centuries B.C. ».

Édit : Kaibel 228b ; *GIBM* 625a ; *GVI* 677 ; Pfuhl-Möbius 869 avec photographie Pl. 128 ; C. Börker, R. Merckelbach, *IK*, vol. XV, n. 1625a ; *SEG*, vol. XXXVII, n. 900 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/62 avec photographie.

1 [Οὔπω] νυμφιδίων κραδίηι πεπληθότα λέκτρων
2 [Δίφι]λον αἰακτῶι τῶιδ᾽ ὑπένασσε τάφωι
3 [¯ ˘ ˘] τε γνωτή τε παναιδοίη{ι} Στρατονίκη{ι}
4 [ὣς] κ̣αὶ Ἀλέξανδρον κοῦρον ὁμηγενέα
5 [ἀστ]οῖς καὶ ξείνοισι προσηνέας, ἐσθλὰ μὲν εἰπεῖν
6 [ἐσθ]λὰ δὲ καὶ ῥέξαι πάντας ἐπισταμένους·
7 [Ἑρμό]γενες, σὺ δὲ παῖδας, ἐν ἡρώ{ι}εσσι φυλάσσοις
8 [εὐσεβέ]ων αἰεὶ χῶρον ἐπερχόμενος.

Comm. épigr. ;

L. 1 : [οὔπω] Hicks « we might supply Ἁρμοῖ » : [ἀρτί με] Kaibel.

L. 2 : [Δίφι]λον Hicks : [Ζωί]λον Kaibel.

L. 3 : [. . . .]ι̣ Wood : [. . . .]η̣ Peek ([μάμμ]η dans l'apparat critique) : [ἐσθλή] Pfuhl-Möbius : [Τιμώ]ι Merkelbach.

L. 4 : [ὣς] κ̣αὶ Merkelbach : [ὦι κ]αὶ Hicks, Pfuhl-Möbius : [σὺγ κ]αὶ Peek.

L. 7 : [Ἑρμό]γενες Merkelbach : [Λητό]γενες Wood, Peek : [Μαιό]γενες Hiks, Pfuhl-Möbius.

Traduction :

Lui qui n'avait pas encore en son cœur comblé le désir du lit nuptial, Diphilos, a été placé dans cette triste tombe par (sa mère) et sa vénérable sœur Stratonikè, ainsi qu'Alexandros, jeune homme issu des mêmes parents ; amicaux envers leurs concitoyens et les étrangers, ils savaient tenir à tous de nobles propos et agir avec convenance. Hermogénès, puisses-tu veiller sur tes enfants, toi qui es parti parmi les héros vers la contrée des hommes pieux pour l'éternité.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est d'inspiration homérique. On constate la fermeture généralisé de /a:/ ancien en /ε:/ : κραδίηι (v. 1) ; γνωτή, παναιδοίη{ι}, Στρατονίκη{ι} (v. 3). Les voyelles en hiatus ne sont pas contractées : ὁμηγενέα (v. 4) ; προσηνέας (v. 5) ; [εὐσεβέ]ων (v. 8). On observe également l'emploi des désinences de datif pluriel -οισι dans le substantif ξείνοισι (v. 5) et -εσσι dans le substantif ἡρώ{ι}εσσι (v. 7).

L'expression [ἀστ]οῖς καὶ ξείνοισι προσηνέας (v. 5) trouve un parallèle dans *Anth. Pal.*, VII, 440, 9 : « ᾗδει καὶ ξείνοισι καὶ ἐνδήμοισι προσηνέα », où l'on retrouve la même opposition entre citoyens et étrangers ainsi que l'emploi de l'adjectif προσήνης.

La fin de l'épigramme développe le motif des retrouvailles des défunts dans l'au-delà. En effet, dans les deux derniers vers de l'épigramme, le locuteur (la pierre ?) demande à Hermogénès, le père défunt des deux jeunes frères décédés eux aussi, de veiller dans l'au-delà sur ses deux garçons. Les trois défunts sont rangés au nombre des héros, ἐν ἡρώ{ι}εσσι (v. 7), et occupe dans l'empire des morts la « contrée des hommes pieux », [εὐσεβέ]ων αἰεὶ χῶρον (v. 8).

II-7.5.2.

Ouliadès

On ne trouve aucun détail sur le support de l'inscription. Le Bas nous apprend seulement que les lettres ont une hauteur de 0,01 m. Le lieu où la pierre est conservée ne nous est pas connu.

Peek, d'après l'écriture mais sans préciser davantage, date l'inscription du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : Kaibel 297 ; *LBW* 171 ; *GVI* 428 ; R. Merkelbach, *IK*, vol. XVI-6, n. 2105 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/69.

Comm. : Peek, *JÖAI*, vol. LVII (1986-1987), p. 108, n. 15 avec fac-similé.

1	vers 1	[Ο]ὐλιάδης κεῖται, παροδοιπόρε, τῶιδ' ὑπὸ τύμ[βωι], |
2	vers 2	ὃς κλέος ἐν τῶι ζῆν πᾶσιν ἔδειξε ἀρε[τῆς·] |
3	vers 3	ἦν γὰρ ἐν ἐργασίηι τε μέγας καὶ πᾶσιν
3-5	vers 4	Αἰ̣ΡΗ|ΘΗΣ οὕνεκεν εἰς Ἀΐδου τήνδε χάριν φέρε̣τ|αι

Comm. épigr. :

L. 3-4 : Αἰ̣ΡΗ|ΘΗΣ Merkelbach (*SGOst*) : [ἀλη]θής Merkelbach (*IGSK*) : [ἐρασ]θ[είς] Le Bas-Waddington : [ἀκρή]θης Peek.

Traduction :

Ouliadès, passant, repose sous la tombe que voici, lui qui a montré à tous durant sa vie l'éclat de sa valeur : il était excellent dans son travail et c'est la raison pour laquelle de la part de tous il emporte cette reconnaissance chez Hadès.

Les deux premiers vers forment un distique élégiaque. Les deux vers suivants devraient également former un distique élégiaque, toutefois l'hexamètre ne possède que cinq pieds.

Le texte de l'épigramme est composé dans le dialecte ionien, constatable notamment à travers la fermeture généralisé de /a:/ en /ε:/, sans limitation à cette fermeture : [Ο]ὐλιάδης (v. 1) ; ἐργασίηι (v. 3) ; τήνδε (v. 4).

L'inscription revendique que l'honneur réservé à Ouliadès d'obtenir une tombe est la conséquence de son excellence en tant qu'ouvrier, artisan. Il n'est en revanche pas précisé dans quel métier Ouliadès excellait.

II-7.5.3.

Marcia, originaire de Mélos

L'épigramme funéraire dédiée à cette femme se trouve gravée sur une plaque de marbre, à l'intérieur d'un relief figurant un bouclier : le défunt était-il soldat de son vivant ? La disposition de l'ensemble est assez surprenante : sur la partie supérieure du bouclier, de part et d'autre à l'extérieur de celui-ci, l'identité du défunt. À gauche quatre lignes où l'on lit : τὸ μνημεῖ|όν ἐστιν | Μαρκίας ἐξ Ἱμέρας ; à droite, sur trois lignes cette fois : Ἀνα[---] | Μηλίο[υ] | ζῇ. Ces lignes sont coordonnées par un καί placé à équidistance de l'une et l'autre au niveau de la deuxième ligne, à l'intérieur du bouclier. Au-dessous de la dédicace, à l'intérieur du bouclier, l'épigramme funéraire, composée de quatre distiques élégiaques. Ajoutons qu'à gauche de la ligne 6 (deuxième vers de l'épigramme) à l'extérieur des contours du bouclier, on peut lire ζῇ, qui se rapporte sans nul doute à ce que l'on lit en haut à gauche.

Merkelbach et Stauber supposent que l'épigramme date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : J. T. Wood, *Discoveries at Ephesus*, Appendix 8, n. 10 ne retranscrit pas la dédicace (Kaibel 228a) ; E. L. Hicks, *GIBM* 628 avec fac-similé, l'inscription est retranscrite dans son intégralité ; *GVI* 1645 d'où *Grabgedichte* 361 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XV, n. 1628 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/58.

1		Μνημεῖ-		Ἀνα[---]
2		όν ἐστιν	καὶ	Μηλίο[υ]
3		Μαρκίας		ζῇ
4		ἐξ Ἱμέρας·		

5	vers 1		Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι,
6	vers 2	ζῇ	εἶπε μελιγλώσσων ἴδρις ὁ Πιερίδων·
7	vers 3		τοῦτ' ἐτύμως ἐπ' ἐμοῦ, φίλε, κέκριται· ἂν γὰρ ἀνεῖλεν
8	vers 4		μνάμαν ἁ κακία, παῖς πάλιν ἠργάσατο·
9	vers 5		καλὰν δ' ἐκσώζων γενέτᾳ χάριν, οὐ βιότου φῶς
10	vers 6		δεύτερον, ἀλλὰ κλέους ἧψ' ἱερὸν βίοτον.

11	vers 7	Αἰνῶ Μουσάων σεμνὸν γένος· εἰς ἀρετὰν γὰρ
12	vers 8	δῶκαν ἐμοὶ τέκνου ζῶσαν ἐϋφροσύναν.

Traduction :

Voici le monument de Marcia d'Himera et d'Ana[…] de Mélos — il vit encore.

« Comme il est bon de laisser un fils après sa mort » a dit l'élu des Piérides à la voix de miel. Cela sans détour à mon sujet, ami, se vérifie : mon souvenir fut outragé par le déshonneur, mon fils l'a restauré. Conservant une noble reconnaissance à l'égard de l'auteur de ses jours, ce n'est pas une seconde vie à la lumière, mais une vie sainte dans la gloire qu'il m'a donnée. Je rends grâce à la race sacrée des Muses : pour récompenser ma vertu, elles m'ont accordé la joie de mon fils vivant.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte présente une langue composite, dans laquelle on reconnaît des faits appartenant à différents dialectes. Tout d'abord, le texte commençant par une citation d'Homère, la κοινή homérique est représentée dans le texte à travers, par exemple, l'emploi de la désinence de génitif singulier -οιο dans le participe καταφθιμένοιο (v. 1), l'absence d'augment dans la forme d'aoriste δῶκαν (v. 8) ou encore le maintien de l'hiatus /aɔ:/ dans le génitif pluriel Μουσάων (v. 7). Le texte contient également de nombreux dorismes, à travers des formes présentant le maintien de /a:/ ancien : Μαρκίας (l. 3) ; ἂν (v. 3) ; μνάμαν, ἁ, κακία (v. 4) ; καλὰν, γενέτᾳ (v. 5) ; ἀρετὰν (v. 7) ; ἐϋφροσύναν (v. 8). Concernant les différents traitements de /a:/ ancien, on peut remarquer que ces derniers sont systématiquement conservés dans la partie versifiée de l'inscription, tandis que dans les lignes en prose, quelques /a:/ sont passés à /ε:/, par exemple Μνημεῖον (l. 1-2).

Le premier vers de l'épigramme est une citation au mot près d'Homère, *Odyssée*, III, 196. Dans le vers suivant, la périphrase μελιγλώσσων ἵδρις ὁ Πιερίδων désigne Homère.

De quel déshonneur (κακία) parle la défunte ? Il est impossible de le savoir car rien n'est précisé, sinon que son fils a lavé l'affront. Peut-on supposer une profanation ou une dégradation de sa tombe, du fait que c'est à elle qu'incombe la préservation de la mémoire de la défunte (μνάμαν) ? Aurait-elle été laissée sans sépulture ? Son fils lui ayant donné une sépulture, aurait alors donné à sa mère une « seconde vie sainte » (κλέους ἧψ' ἱερὸν βίοτον).

L'expression ζῶσαν ἐϋφροσύναν (v. 8) constitue une hypallage : ζῶσαν se rapporte au fait que le fils de la défunte soit toujours vivant, ce dont elle tire son ἐϋφροσύνηαν.

II-7.5.4.

Un vainqueur olympique anonyme

L'inscription est gravée sur un bloc de marbre. Le bloc semble appartenir à un ensemble composant une base ou une exèdre. Dimensions : h. 0,68 m ; l. 0,48 m.

L'inscription, d'après les indices paléographiques, semble dater du Ier siècle av. J.-Chr., au plus tard du Ier siècle ap. J.-Chr. selon Hicks.

Édit : E. L. Hicks, *GIBM* 626 ; *GVI* 49 ; C. Börker, R. Merkelbach, *IK*, vol. XV, n. 1626 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/70.

Comm. : sur une hypothèse concernant l'emploi de ce bloc de marbre, cf. *SEG*, vol. XXXVII, n. 901.

1		[---]ΝΟΥΣΑ[---]
2-3	vers 1	ἔνθα πάτρα μοι σῆμα | τὸ λοίσθιον ἵνεκα δόξ[ης] |
4-5	vers 2	ὥπασε τῷ Πίσας δισ[σά]|κις ἀθλοφόρῳ |
6-7	vers 3	ὅν ποτε καὶ Λερναῖα [πε]|ρὶ κροτάφοισι σέλ[ινα] |
8-9	vers 4	ἔστεφε καὶ πολλῶ[ν] | νίκεα πανκρατίω[ν]· |
10-11	vers 5	τὰς δὲ παρ' Ἀλφηῷ τ[ιμὰς] | καὶ Ζηνὶ Νεμήῳ |
12-13	vers 6	οὗτος ὁ δυσπενθ[ὴς] | τύνϐος ἐνοσφίσα[το].

Comm. épigr. :

L. 1 : le nom défunt commençait sans doute cette ligne. La finale ΝΟΥΣ, désinence de génitif, appartient au nom du père, tandis que l'alpha est l'initiale du nom de la patrie d'origine du défunt.

Traduction :

[nom du défunt]

Là, ma patrie m'a donné une ultime marque d'honneur en récompense de ma renommée, moi qui ai été doublement couronné aux jeux de Pisa et dont jadis aussi Lerne a ceint les tempes de couronnes de lauriers pour mes nombreuses victoires au pancrace. Des honneurs obtenus au bord de l'Alphée et aux jeux dédiés à Zeus à Némée, voici la triste tombe qui m'en a séparé.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte présente une certaine diversité dialectale : on observe des formes qui pourraient appartenir au dialecte ionien-attique, ce que l'on peut constater à travers la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ par exemple dans le substantif σῆμα (v. 1). Le maintien de /a:/ ancien dans

πάτρα (v. 1) peut être un cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractéristique du dialecte attique. Quant à Πίσας, cité qui se situe en Élide, dans le Péloponnèse, le toponyme est un mot emprunté au monde dorien. Ainsi se justifie le maintien de /a:/ dans cette dernière occurrence. On observe également quelques formes empruntées à la poésie homérique, ainsi l'emploi de la désinence de datif pluriel -οισι dans κροτάφοισι (v. 3).

Les graphies notant /e:/ présentent une certaine diversité due au phénomène de l'iotacisme : Dans la préposition ἵνεκα (v. 1), I note /e:/, tandis que dans Ἀλφηῷ (v. 5) c'est H qui note /e:/.

Le monument funéraire est désigné par le nom τύνϐος (v. 6). Le substantif σῆμα (v. 1) désigne lui aussi le monument funéraire que le défunt a reçu de sa patrie, mais il désigne également par métonymie le dernier honneur que la patrie a rendu à ce champion de pancrace plusieurs fois couronné. C'est d'ailleurs un indice confirmant que le bloc où est gravée l'épigramme appartenait à un ensemble formant une exèdre ou servait de base à une statue.

II-7.5.5.

Eukolos, prêtre de Dionysos

Inscription répartie sur deux fragments d'une plaque de marbre. Dimensions du fragment de gauche h. 0,37 m ; l. 0,28. Dimensions du fragment de droite : h. 0,75 m ; l. 0,26 m ; h. des lettres 0,025 m.

Inscription d'époque impériale selon Stauber-Merkelbach.

Édit : P. Wolters, *AM*, vol. XXII (1897), p. 483, n. 4 d'après une copie de E. Jordanidis ; *GVI* 508 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/74.

1-2	vers 1	Τὸν Βρομίου πρόπολόν [με] | χυτὴ κατὰ γα[ῖα] κάλυψεν |
3-4	vers 2	[Ε]ὔκολον· [ο]ὐ[λ]ομένη δὲ | [---]ΑΟΝΥΛΗ |
5		[χαῖρε π]αροδεῖτα

Comm. épigr. :

L. 3-4 : [Ε]ὔκολον· [α]ὐξομένη δέ [με \| παῖς θέτο γηρ]αὸν Ὕλη Peek

Traduction :

Moi Eukolos, prêtre de Bromios, un monceau de terre m'a caché ; la funeste…
Adieu, passant.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque. Du pentamètre, seul le premier hémistiche demeure lisible. La scansion de ce qu'il reste du texte ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est d'inspiration homérique. Correspondant à l'usage de la κοινή homérique, on constate l'absence de l'augment dans l'aoriste κάλυψεν (v. 1), mais aussi l'allongement métrique de la syllabe initiale de [ο]ὐ[λ]ομένη (v. 2).

L'inspiration homérique dépasse le cadre de la seule phonétique, puisque l'expression χυτὴ κατὰ γα[ῖα] κάλυψεν (v. 1) est une réminiscence de l'*Iliade*[300].

Le théonyme Βρομίου (v. 1), nom dérivé du nom βρόμος, lui-même dérivé du verbe βρέμω « gronder, tonner, être bruyant », est le surnom du dieu Dionysos, qu'il doit soit aux circonstances de sa naissance au milieu des détonations de la foudre, soit au fait qu'il est le dieu de la musique et de la fête.

II-7.5.6.

Un étudiant en rhétorique

Nous ne disposons d'aucune description pour ce monument. Boeckh indique seulement que la pierre a été retrouvée « apud Ephesum ».

Aucune date n'est proposée pour cette inscription.

Édit : J. Gruterus, *Inscriptiones antiquæ totius orbis Romani*, p. MXXXV, n. 12 (« e Sylburgii apographio ») ; A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3019 ; Kaibel 228 ; *GVI* 970 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 73 ; R. Merkelbach, J. Nollé, *IK*, vol. XVI, n. 2101 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/72 ; M. H. Sayar, *Perinthos-Herakleia*, n. 213.

L'inscription est datée du Ier ap. J.-Chr. par Peek. Stauber et Merkelbach signalent seulement « Wohl Kaiserzeit ».

Comm. : pour une hypothèse de lecture de la dernière ligne du texte, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 55, n. 70.

1 Ὀκτωκαιδεκάτου με καταρχόμενον λυκάβαντος,
2 ἄρτι τε ῥητορικῆς ἔργα διδασκόμενον
3 Λέσβωι ἐν εὐδένδρωι βαρυαλγὴς νοῦσος ἐδάμνα,
4 κοὐκέτι ἐς ἱμερτὴν γαῖαν ἔβην Ἔφεσου·
5 αὐτοκασίγνητος δὲ καμὼν μάλα πολλὰ τοκεῦσι
6 πένθος ἐπ' ὠκυάλου νηὸς ἔδωκε φέρειν.
7 Ναίω δ' ἡρώων ἱερὸν δόμον, οὐκ Ἀχέροντος·
8 τοῖον γὰρ βιότου τέρμα σοφοῖσιν ἔνι.

---

[300] Homère, *Iliade*, VI, 464 : « ἀλλά με τεθνηῶτα χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτοι » mais aussi XIV, 114 : « Τυδέος, ὃν Θήβῃσι χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτει ».

Comm. épigr. :

L. 5 : αὐτοκασίγνητος Gruterus. πα⟨τ⟩ροκασίγνητος Sayar.

L. 6 : φέρειν Gruterus. Boeckh, à la suite de Brunck et Jacobs, corrige par φ[έ]ρων.

L. 8 : σοφοῖσιν ἔνι Gruterus. Ad. Wilhelm suggérait σοφοῖσι μένι, donnant pour parallèle Euripide, fr. 733 : « τοῖς πᾶσι ἀνθρώποις κατθανεῖν μένει ».

Traduction :

Alors que je commençais ma dix-huitième année, moi qui étudiais l'art oratoire à Lesbos, couverte de végétation, une terrible maladie m'a tué et plus jamais je n'ai marché vers la charmante Éphèse. Mon propre frère, qui a éprouvé une profonde souffrance, a confié sa douleur à une nef rapide pour qu'il la porte à nos parents. J'habite la demeure sacrée des morts héroïsés, non celle de l'Achéron : terminer sa vie ainsi est possible aux gens instruits.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne comporte pas d'irrégularité.

La langue du texte correspond aux usages de la κοινή homérique. On constate tout d'abord la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ῥητορικῆς (v. 2) ; βαρυαλγὴς (v. 3) ; ἱμερτὴν (v. 4) ; αὐτοκασίγνητος (v. 5) ; νηὸς (v. 6). On observe également l'emploi de la désinence -οισι de datif pluriel dans σοφοῖσιν (v. 8). Le génitif singulier du nom du « navire », νηὸς (v. 6) se présente sans la métathèse de quantité et d'aperture (att. νεώς). La forme verbale ἐδάμνᾱ (v. 3) est aussi un emprunt à Homère. Le /a:/ dans cette forme verbale est ambiguë : si la forme ἐδάμνᾱ est issu d'un verbe athématique, il peut s'agir d'un exemple d'éolisme employé par Homère, cependant, cet imparfait peut également recouvrir une forme thématique.

L'auteur emprunte également dans les poèmes épiques quelques expressions. Le groupe nominal ὠκυάλου νηὸς (v. 6) est fréquent chez Homère, par exemple *Odyssée*, XII, v. 182 : « ὠκύαλος νηῦς », de même *Odyssée*, XV, 473. L'expression μάλα πολλὰ est elle aussi une réminiscence d'Homère : par exemple *Odyssée*, I, 1-2 : « […] ὃς μάλα πολλὰ / πλάγχθη […] ».

Le défunt était parti à Lesbos pour y apprendre la rhétorique ; son corps a été rapatrié par son frère, αὐτοκασίγνητος (v. 5).

Le défunt a rejoint dans l'au-delà « la demeure des héros », ἡρώων ἱερὸν δόμον. Le défunt insiste sur la possibilité d'obtenir un tel sort pour un « intellectuel », σοφοῖσιν ἔνι. Il est le seul défunt à mettre en rapport si explicitement la condition sociale d'un homme avec le destin posthume de son âme.

II-7.5.7.

Un anonyme poussé du haut d'une falaise

On ne sait rien du monument de cet homme assassiné. Les seuls renseignements que nous possédons concernent la localisation et le contenu de l'inscription. Ces renseignements nous sont donnés par le premier éditeur de l'épigramme, Edmund Chishull, *Antiquitates Asiaticæ*, alter pars, p. 12, n. XVI : « repertum est ad Scalam novam, olim Neapolin prope Panormum Ephesiorum portum, estque epitaphium cuiuspiam qui, occasione qua non liquet, e rupe dejectus periit ».

W. Peek date le monument du Ier siècle avant J.-Chr. Merkelbach et Stauber hésitent entre l'époque hellénistique et l'époque romaine (« Hellenistisch oder Kaiserzeit »).

Édit : E. Chishull, *Antiquitates Asiaticae*, alter pars, p. 12, n. XVI ; F. M. Bonada, *Carmina ex antiquis lapidibus dissertationibus ac notis illustrata*, vol. II, p. 518 ; A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3026 ; Kaibel 225 ; *GVI* 1760 d'où *Grabgedichte* 218 ; E. Schwertheim, *IK*, vol. XVII, n. 3112 ; *SGOst*, vol. I, 03/02/71.

1	vers 1	Ὀστέα μὲν καὶ σάρκας ἐμὰς σπιλάδες διέχευαν
1-2	vers 2	ὀξεῖαι, κρη|μνῶν ἅλμα ὑποδεξάμεναι·
2-3	vers 3	ψυχὴ δὲ αἰθέριον κατέχει πό|λον· ἀξυνέτων δὲ
3	vers 4	βουλαῖς ἀνθρώπων τοῦδε ἔτυχον θανάτου

Comm. épigr. :

L. 2 : ΛΜΑΥΠΟΔΕΞΑΜΕΝΑΙΨΥΧΗΔΕΑΙΘΕΡΙΟΝ Chisbull : ἅλμ' ὑποδεξάμεναι et ψυχὴ δ' αἰθέριον Boeckh, suivi par Kaibel.

Si la pierre portait bel et bien les lettres qui s'élident pour des raisons métriques, rien n'autorise de ne pas les retranscrire. On constate l'absence d'élision également à la ligne 3 τοῦδε ἔτυχον.

Traduction :

Mes os et mes chairs, les rochers escarpés les ont déchirés, ces rochers qui reçoivent l'eau de la mer, mais mon âme monte vers la voûte céleste. C'est par la volonté d'hommes insensés que j'ai connu cette mort.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité, il faut toutefois signaler trois élisions qu'il faut pratiquer pour assurer la correction métrique. Dans le deuxième vers, alpha finale de ἅλμα est élidé devant upsilon de ὑποδεξάμεναι ; dans le troisième, epsilon de la particule δέ est élidé devant la

diphtongue αἰ- initiale de αἰθέριον ; enfin, dans le dernier vers, epsilon du démonstratif τοῦδε est élidé devant epsilon de l'aoriste ἔτυχον.

L'auteur met en opposition le destin funeste du corps du défunt σάρκας ἐμὰς (v. 1), qui fut sans doute jeté du haut d'une falaise, avec le destin de son âme ψυχὴ δὲ (v. 3) qui s'envole vers l'éther, αἰθέριον κατέχει πό|λον (v. 3). Il est rare de trouver des mentions d'une ascension de l'âme du défunt jusqu'à un au-delà éthéré. D'ordinaire, l'âme descend dans les régions infernales, même quand il s'agit de l'âme des hommes justes. L'ascension de l'âme du défunt vers la voûte céleste pourrait n'être ici qu'un jeu littéraire : tandis que son corps a chu du haut d'une falaise, son âme s'est élevée dans les airs. Conception eschatologique ou non, l'expression témoigne en tout cas d'un dualisme opposant le corps matériel et l'âme immatérielle.

II-7.6.1.

Zôsimos

L'inscription funéraire de Zôsimos est gravée sur une base de marbre. A. M. Fontrier nous apprend que cette base a été retrouvée dans un petit village du nom d'Aridja. Nous ne possédons malheureusement aucune photographie de la pierre, aucun estampage qui nous permettraient d'examiner la gravure. Dimensions : h. 0,50 m.

Fontrier date l'inscription du IIe siècle av. J.-Chr., en précisant que la forme des lettres indique clairement une telle époque.

Édit : A. M. Fontrier, *AM*, vol. XII (1887), p. 262-263 ; *GVI* 1129 et *Grabgedichte* 300 ; H. Engelmann, R. Merkelbach, *IK*, vol. II, n. 304.

1 Οὐ νηάς — τί δέ μοι ν[αῦς] αἰτίη ; οὐδὲ θάλασσαν
2 μέμφομαι· ἐκ [πε]λάγους δ' ἔκφυγον εἰς λιμένα·
3 ἄνκυραν καὶ πεῖσμα καθήρμοσα καὶ τὸν ἐς Ἅδην
4 ὅρμον νυκτιμανοῦς ἦλθον ἀπαρκίεω
5 πυκνῇσιν μάστιξιν ἐλώμενος· ἁ δὲ τάλαινα
6 θρεψαμένα σποδιὴν εἰς πόλιν ἀγάγετο·
7 Ζώσιμον αἰάζεις Καλλίστιον, ὃν προγένηον
8 ἀρτίχνουν γενέτᾳ πάρθεο Νεικομάχωι.

Comm. épigr. :

L. 5 : δὲ Peek : με Fontrier.

Traduction :

Aux vaisseaux — en quoi un vaisseau peut-il être coupable envers moi ? — ni à la mer je n'adresse de reproche. J'ai quitté les flots pour rejoindre le port ; j'ai rangé l'ancre et les cordages, je suis arrivé au havre d'Hadès, poussé par les coups de fouets d'un vent du nord qui fait rage dans la nuit. La malheureuse qui m'a nourri a ramené mes cendres dans ma cité. C'est Zôsimos que tu pleures, Kallistion, ton fils aîné qui n'avait pas encore de barbe et que tu as placé aux côtés de son père Néikomachos.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est composite. On recense des faits qui ressortissent au dialecte ionien-attique, ainsi les formes présentant la fermeture de /a:/ en /ε:/ : ; Ἅδην (v. 3) ; σποδιὴν (v. 6) ; peut-être aussi ἄνκυραν (v. 3), où /a:/ long a pu être maintien en vertu de la loi de limitation, caractéristique du dialecte attique. Le thème nominal νῆας (v. 1) appartient au dialecte ionien ou à la κοινή homérique. Aux côtés de ces occurrences, le texte présente aussi des formes s'apparentant à des dorismes : ἁ (v. 5) ; θρεψαμένα (v. 6) ; γενέτᾳ (v. 8). Enfin, une occurrence telle que πάρθεο (v. 8), avec le maintien de l'hiatus /eo/ et la forme apocopée du préverbe, témoigne de l'influence homérique de la langue du texte.

Les graphies pour la notation de /e:/ et de /i:/ présentent une certaine confusion. Dans l'adjectif προγένηον (v. 7), la graphie H pour noter /e:/, illustre l'influence de l'itacisme ; en revanche, dans l'anthroponyme Νεικομάχωι (v. 8), le digramme EI note /i:/. Il s'agit là d'une graphie inverse.

Zôsimos a péri en mer, faisant naufrage. Les cinq premiers vers développent le motif de la navigation : Zôsimos n'est pas arrivé à destination, mais a accosté dans le port de l'Hadès. Dans l'expression τὸν ἐς Ἅδην / ὅρμον […] ἦλθον (v. 3-4) la préposition ἐς semble régir à la fois τὸν ὅρμον et Ἅδην. Cependant, dans ce genre de locution, le nom Hadès est d'ordinaire au génitif et non à l'accusatif, tel que, par exemple, dans l'épigramme de Charmadas, III.5.1., v. 16 : « ἵκεο τὴν κοινὴν ἀτραπὸν εἰς Ἀΐδεω ». La variété et la rareté du lexique de l'auteur dans ce passage témoigne d'une subtile recherche lexicale. Dans le quatrième vers, l'adjectif νυκτιμανοῦς (v. 4) ne semble pas être ailleurs attesté, peut-être s'agit-il d'une création de l'auteur de l'épigramme. L'adjectif νυκτιμανοῦς est un composé de νύξ, νυκτός et d'un adjectif, thème en -*s*, dérivé du verbe μαίνομαι, signifiant « être en fureur », tel qu'on le retrouve dans le composé ἐμμανής. Plus loin le substantif ἀπαρκίεω, nominatif ἀπαρκίας, est rare. La forme usuelle de ce substantif est ἀπαρκτίας. La forme sans tau est défendue par Eustathe, *Commentarii ad Homeri Iliadem*, 1156, 17 : « ἡ δὲ ἄρκτος ὅτι μετὰ τοῦ τ λέγεται, δηλοῖ ὁ γράψας οὕτως· ἄρκτον, οὐχὶ ἄρκον. Τὸν μέντοι ἄνεμον ἄνευ τοῦ τ ἀπαρκίαν διὰ τὸ εὔφωνον κτλ. » mais aussi *Commentarii ad Homeri Odysseam*, 1535, 16 : « καὶ ἀπαρκίας ἄνεμος ὡς ἐν ῥητορικῷ κεῖται λεξικῷ καὶ ἡ αὐτοῦ πνοή, ἄρκιος ».

II-7.6.2.

Phôtinos

L'épigramme funéraire de Phôtinos est gravée sur une plaque de marbre blanc. Dimensions : h. 0,18 m ; l. 0,26 m ; ép. 0,12 m.

Willamowitz date l'inscription du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : U. von Wilamowitz, *Nordionische Steine*, S. 61, n. 18 ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme*, n. 216 ; *GVI* 948 ; H. Engelmann, R. Merkelbach, *IK*, vol. II, n. 306 avec photographie d'un estampage Pl. XLVI ; *SGOst*, vol. I, 03/07/16.

1	vers 1	[Ὀκτ]ῳκαιδεχέτη δαίμων ἥ[ρπαξε μ' ἀφειδής ?]
2	vers 2	Φωτῖνον πένθος θρεψαμένοισι π̣[ικρόν·]
3	vers 3	οὔνομα δ' ἐστὶν ἐμὸν ψευδήγορον· οὐ γ[λυκὺ γὰρ φῶς ?]
4	vers 4	ἀλλ' Ἀΐδην ἐσορῶ{ι} λυγρὸν ἐπιχθονίοις.
5-6		Φωτῖνε Λάκωνος | χρηστὲ χαῖρε.

Comm. épigr. :

L. 1 : ἥ[ρπαξε μ' ἀφειδής ?] Willamowitz. D H il ne reste que la première haste verticale. La suite est donnée par Willamowitz *exempli gratia*.

L. 2 : π̣[ικρόν·] Willamowitz. Grâce à une photo de Peek, on voit que du Π il ne reste que la première haste verticale.

L. 3 : οὐ γ[λυκὺ φέγγος] Peek. Willamowitz suggère οὐ γ[λυκὺ φέγγος] *exempli gratia* et Weissbrodt οὐ γ[λυκερὸν φῶς]. On peut préférer la proposition de Peek pour des raisons purement littéraires car elle fait écho au jeu de mot que le défunt fait lui-même sur son propre nom (Φωτιμός - φῶς), mais rien ne permet d'affirmer que c'était bien cela que portait la pierre.

L. 4 : ἐσορῶ{ι} iota qui se trouve gravé est un iota parasite.

Traduction :

À l'âge de dix-huit ans, une divinité m'a emporté, soudainement, moi Phôtinos, cause d'un cruel deuil pour mes parents. Mon nom était mensonger : ce n'est pas la douce lumière que je vois, mais l'Hadès funeste aux mortels.

Noble Phôtinos fils de Lakôn, salut.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme correspond aux usages de la κοινή homérique : fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ψευδήγορον (v. 3) ; Ἀΐδην (v. 4) ; allongement métrique à l'initiale du

substantif ὄνομα : οὔνομα (v. 3) ; emploi de la désinence homérique -οισι de datif pluriel dans le participe aoriste θρεψαμένοισι (v. 2).

Sur l'aspiration secondaire dans [Ὀκτ]ῳκαιδεχέτη, cf. I.13.16., commentaire.

Le défunt mort dans la fleur de l'âge, à dix-huit ans, procède à un jeu sémantique sur son nom Φωτῖνος, où l'on reconnaît le nom de la lumière φώς, φωτός, nom mensonger compte tenu de sa mort prématurée.

II-7.6.3.

Un anonyme

Inscription gravée sur la base d'un autel.

L'inscription est datée par les éditeurs, qui ont travaillé à partir d'un estampage, du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit : A. M. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. V-2 (1885-1886), p. 90, n. 582 ; *GVI* 1012 ; R. Merkelbach, H. Engelmann, *IK*, vol. II, n. 307 (d'où *SEG*, vol. XXVI, n. 1284) ; *SGOst*, vol. I, 03/07/19.

1 [¯ ˘ ˘ ¯]ειναὶ καὶ ἐναύλια μακρὰ Κλάροιο
2 [δέξα]το καὶ μητρὸς γηραλέης στοναχαί·
3 [ἔν]θ' ἄρα τῆι φλογὶ κάππεσον· ἐγ δ⟨έ⟩ μευ ὥ[ρη]
4 ὥλετο καὶ πρώτην ἣν ἀνέτινα γένυν·
5 κεῖθέν με πάτρης ἐπεβήσετε· τί πλέον ; αἰαῖ,
6 τίς χάρις εἰς κωφὴν ṭεισαμένοις σποδιήν ;

Comm. épigr. :

L. 1 : P. Maas suggère e.g. [ἄκριες αἰπ]ειναὶ, conjecture adoptée par Peek : [¯ ˘ ˘ με κλ]ειναὶ Merkelbach, Engelmann.

L. 2 : [μύρε]το Merkelbach-Engelmann : [δέξα]το Peek.

L. 3 : les restitutions sont de Peek.

L. 5 : ἐπιβήσετε pour ἐπεβήσατε ?

Traduction :

[Les sommets escarpés ?] et le vaste séjour de Claros m'ont reçu, ainsi que les gémissements de ma mère. C'est là que je tombai dans le feu, ma jeunesse en fut anéantie, c'est pourtant là que j'avais déployé ma première barbe. Sur ce, vous m'avez fait revenir dans ma patrie. Que dire de plus ? Qu'attendre de plus, hélas ! quelle reconnaissance pour ceux qui s'acquittent de leur devoir envers des cendres qui restent sourdes ?

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Dans le cinquième vers, le pronom personnel με compte comme une syllabe longue et forme avec la syllabe πα- un spondée.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On constate la fermeture de /a:/ en /ε:/ : μητρὸς, γηραλέης (v. 2) ; τῆι (v. 3) ; πρώτην, ἣν (v. 4) ; πάτρης (v. 5) ; κωφὴν, σποδίην (v. 6). Le traitement par diphtongaison du hiatus /eo/ dans le génitif du pronom personnel μευ (v. 3). Certaines formes telles que l'aoriste non augmenté [δέξα]το (v. 3) et l'aoriste avec forme apocopée du préverbe κάππεσον (v. 3), de même que l'emploi de la désinence de génitif singulier -οιο dans Κλάροιο (v. 1), illustrent l'inspiration homérique de la langue du texte.

Dans le participe aoriste τεισαμένοις (v. 6) le digramme EI note la voyelle /i:/, graphie inverse signe de l'influence croissante de l'iotacisme.

Nous savons que le défunt est décédé loin de sa cité, mais nous ignorons de quoi il a péri. L'expression [ἔν]θ' ἄρα τῆι φλογὶ κάππεσον (v. 3) signifie-t-elle que le défunt a péri dans un incendie ou est-ce une référence à la crémation du corps du défunt ? L'expression κωφὴν τεισαμένοις σποδιήν dans le dernier vers de l'épigramme nous suggère que le corps du défunt a bien été incinéré, mais rien n'empêche que φλογὶ κάππεσον désigne du même coup la mort dans un incendie du jeune homme. L'ambiguïté du texte ne permet de trancher avec certitude entre les deux interprétations.

II-7.6.4.

Une jeune femme morte en couche

Fragment d'une stèle de marbre. Le fragment fut retrouvé à Érythrée. Dimensions : h. 0,36 m ; l. 0,46 m ; ép. 0,11 m ; h. des lettres 0,015 m.

L'inscription est datée du Ier siècle ap. J.-Chr. par Peek, sans justification ; datation suivie par Stauber-Merkelbach.

Édit : A. M. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. II-2/3 (1876-1878), p. 64, n. 151 ; Kaibel 298a ; *GVI* 1269 ; H. Engelmann, R. Merkelbach, *IK*, vol. II, n. 308 ; *SGOst*, vol. I, 03/07/18.

Comm. : pour des justifications des restitutions, cf. *SEG*, vol. XXVI, n. 1285 et W. Peek, *ZPE*, vol. XXIII (1976), p. 83-84, n. 308.

1 Τῆς ἑκκαιδεκέτους σ[˘˘ ¯˘˘ ¯˘˘ ¯˘]
2 καὶ στήλαν γενεῆς μά[ρτυρα καὶ θανάτου· ?]
3 πέμπτᾳ μὲν γὰρ μηνὸς Ἐ[λείθυια ¯˘˘ ¯˘]
4 ἠρείφθη, πέμπτᾳ δ' ἐς τάφο[ν ¯˘˘ ¯]
5 ἓν δ' ἦμαρ καὶ Μαῖα κόρη κ[α]ὶ Μοῖ[ρα γένοντο·]
6 ᾗ παρέχον βιοτὰν εὔτοκον, ᾗ θ[άνατον].

Comm. épigr. :

Le texte est lacunaire en grande partie, chaque vers est amputé de sa fin. W. Peek propose des restitutions pour chaque vers de l'épigramme. Voici le texte que W. Peek retranscrit dans *GVI*, n. 1269 :

L. 1 : Σ[˘ ˘ ¯, ξένε, δέρκεο τύμβον] Peek.

L. 2 : μά[ρτυρα καὶ θανάτου·] Peek.

L. 3 : Ἐ[λείθυιαί σφ' ἀνέφησαν] Peek.

L. 4 : τάφο[ν αἰνομόρος] Peek.

L. 5 : κ[α]ὶ Μοῖ[ρα γένοντο·] Engelmann et Merkelbach : κ[α]ὶ Μοῖ[ρα τέτυκτο·] Peek.

L. 6 : θ[άνατον] Peek.

Traduction :

D'une jeune femme de seize ans […] la stèle, témoin de sa naissance et de sa mort. Au cinquième mois, par Ilithyie elle fut précipitée […], au cinquième mois, elle (gagna) son tombeau. En un seul jour, cette jeune femme connu Maia et Moira : par la première donnant la vie, par la seconde connaissant la mort.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Ce qu'il reste des vers ne présente pas d'irrégularité de scansion.

Le texte est rédigé dans une langue composite, présentant des éléments de différents dialectes. On reconnaît le dialecte ionien à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : Τῆς (v. 1) ; στήλαν, γενεῆς (v. 2) ; κόρῃ (v. 5) ; ᾗ (v. 6). D'autre part, on reconnaît des dorismes à travers les forment où est maintenu /a:/ ancien : στήλαν (v. 2) ; πέμπτᾳ (v. 4) ; βιοτὰν (v. 6). Parmi toutes les occurrences précédentes, on peut remarquer le cas particulier de στήλαν qui présente les deux traitements de /a:/ ancien. Enfin, à travers l'imparfait παρέχον (v. 6) avec son absence d'augment, on reconnaît l'influence de la κοινή homérique.

La défunte est morte en couches. Dans le vers cinq, cette mort est exprimée poétiquement par la mention successive de deux déesses. La déesse Μαῖα (v. 5), fille d'Atlas et de Pléionè, mère du dieu Hermès et dont le nom est un hypocoristique de μάτηρ, est évoquée car elle préside aux accouchements. La seconde divinité évoquée est Μοῖρα, qui préside au destin des mortels. La paronomase entre καὶ Μαῖα et καὶ Μοῖρα met en valeur le lien étroit entre l'accouchement et la mort de la défunte et la rapidité de cette mort. Μαῖα n'est évoquée que dans la présente épigramme. Par ailleurs, l'adjectif εὔτοκον (v. 6) paraît bien mal approprié compte tenu des causes de la mort de la défunte.

II-7.6.5.

Cénotaphe en l'honneur d'Eunomos

La stèle qui surmonte le cénotaphe a été retrouvée à Érythrée ; elle s'est trouvée ensuite chez M. Gonzenbach à Smyrne et enfin dans le musée de cette même ville. L'inscription est composée de deux parties : une dédicace sur trois lignes où sont écrits le nom du défunt et le nom de son père, noms précédés par la formule ordinaire χαῖρε ; sous la dédicace, après un espace laissé vacant, l'épigramme funéraire, composée de deux distiques élégiaques disposés sur neuf lignes. Dimensions : h. 0,74 m ; l. 0,22 m ; ép. 0,06 m.

D'après les indices paléographiques, l'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : *LBW* 1556a ; Kaibel, n. 230 ; G. Hischfeld, *Monatsberichte der Königlichen Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1875, p. 9, n. 1 ; *GVI* 1746 ; H. Engelmann, R. Merkelbach, *IK*, vol. II, n. 305 ; *SGOst*, vol. I, 03/07/11.

1	Χαῖρε
2	Εὔνομε
3	Εὐνόμου
	— vacat —

4-6	vers 1	Οὔνομα μοῦνον ἔχει | στάλα, ξένε, σῶμα δὲ | πόντος |
7-8	vers 2	πάτρας καὶ Λέσβου | μέσσον ὑποβρύχιον· |
9-10	vers 3	μήτηρ δ' ἡ πανόδυρτος | ἐρημαῖον κατὰ δῶμα |
11-12	vers 4	Εὔνομον αἰάζει | μυρί' ὀδυρομένα.

Comm. épigr. :

L'écriture de cette épigramme semble bien correspondre à ce que l'on observe au cours du Ier siècle ap. J.-Chr., en tout cas à la fin de la période hellénistique et début de l'époque impériale. Les alphas ont une haste brisée, aucune lettre n'est lunaire, les epsilons ont quatre branches dont les hastes horizontales forment un angle droit avec la haste verticale, les sigmas sont à quatre branches également, les pis ont des hastes verticales de même taille et les omicrons, thêtas et omêgas sont de même taille que les autres lettres.

Traduction :

C'est mon nom seulement que possède cette stèle, étranger, quant à mon corps, il est à la mer, noyé dans les flots entre ma patrie et Lesbos. Ma mère, l'infortunée, seule chez elle, pleure Eunomos avec maint gémissement.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques dont la scansion ne présent pas d'irrégularité.

La langue dans laquelle est rédigé le texte présente des traits appartenant au dialecte ionien et dorien. Pour le dialecte ionien, nous pouvons relever les formes μήτηρ et l'article ἡ (v. 3) présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien. Aux côtés de ses formes, στάλα (v. 1), πάτρας (v. 2) et ὀδυρομένα (v. 4), avec le maintien de /a:/ ancien, sont des dorismes. Le caractère facultatif des allongements compensatoires est en accord avec les usages de la κοινή homérique : ξένε (v. 1) ne présente pas l'allongement compensatoire tandis que μοῦνον (v. 1) en est pourvu. Ce sont les contraintes métriques qui conditionnent l'emploi ou non d'une forme présentant l'allongement compensatoire. De même l'allongement métrique à l'initiale de οὔνομα (v. 1) est conditionné par les contraintes métriques.

Le substantif στάλα (v. 1) est employé pour désigner le monument mais c'est l'opposition marquée par la seule particule δέ entre ce que la stèle possède du défunt, οὔνομα μοῦνον ἔχει, et ce que la mer possède de lui, σῶμα δὲ πόντος, qui nous indique que le monument est un cénotaphe.

II-7.6.6.

Eutychia

Plaque de marbre retrouvée à Érythrée, dans la propriété, nous dit J. Keil, de Dimosthenis D. Eleutheriu ; Keil n'ayant pas obtenu l'autorisation de faire une copie de la pierre, il en a donné une transcription de mémoire et nous ne possédons ni photographie, ni estampage de la pierre.

Keil date l'inscription de l'époque hellénistique d'après la forme des lettres.

Édit : J. Keil, *JÖAI*, vol. XIII (1910), Beibl. 57, n. 19 ; *GVI* 306 d'où *Grabgedichte* 123 ; H. Engelmann, R. Merkelbach, *IK*, vol. I-2, n. 303 ; *SGOst*, vol. I, 03/07/12.

1 ᾽Ενθάδε τὴν ᾽Αγάθωνος ὁμευνέτιν Εὐτυχίαν με
2 δίζυγες εὐσεβέως υἱέες ἐκτέρισαν·
3 τοῦτο δὲ πὰρ μακάρων μέγα μοι γέρας, ὅττι ποθεινὴ
4 ἐν ζωοῖς θνήσκω παισί τε καὶ πόσεϊ

Traduction :

C'est ici que m'ont enterrée pieusement mes deux enfants, moi Eutychia épouse d'Agathôn. J'ai obtenu ce grand honneur des Bienheureux : je meurs regrettée de mes enfants et de mon époux toujours en vie.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion ne comporte aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique, profondément marqué par l'influence de la κοινή homérique. On constate tout d'abord la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : τὴν (v. 1) ; ποθεινή (v. 3) ; θνήσκω (v. 4). Seul l'anthroponyme Εὐτυχίαν (v. 1) présente un /a:/ ancien, mais il se trouve dans une position, après la voyelle /i/, qui correspond à l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/, caractéristique du dialecte attique. Les voyelles /eɔ:/, mises en hiatus après la chute de sigma intervocalique, ne sont pas contractées dans l'adverbe εὐσεβέως (v. 2). La conjonction ὅτι présente la géminée -ττ-, forme attestée chez Homère : ὅττι (v. 3). D'un point de vue morphologique, nous pouvons relever le nominatif pluriel du substantif υἱός qui présente l'extension du degré *e* : υἱέες (v. 2). Nous observons également que la désinence -εϊ dans πόσεϊ (v. 4) est dissyllabique ; il s'agit d'un artifice métrique employé par Homère. Enfin, l'auteur emploie la forme apocopée de la préposition παρά : πὰρ (v. 3).

La forme nominale ὁμευνέτιν (v. 1) appartient au vocabulaire tragique. On rencontre d'ordinaire les formes εὐνέτης et le féminin correspondant εὐνέτις pour désigner les époux. Dans le vocabulaire tragique, ces formes entrent en composition avec l'adjectif ὁμός : ὁμ-ευνέτης et ὁμ-ευνέτις (cf. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, p. 386). On retrouve une attestation de ὁμευνέτιν dans l'inscription II-7.7.1., v. 7.

Concernant l'anthroponyme Εὐτυχίαν (v. 1), Stauber et Merkelbach le traduisent par Eutychis. Le nom Eutychia est pourtant attesté, et de nombreuses fois, en Asie mineure. En effet, *LGPN* en donne près de deux cents occurrences. Il n'y a donc pas de raison de le transformer en Eutychis.

II-7.6.7.

Damas ou l'épouse d'Éarinos ?

Bloc de marbre. Dimensions : h. 0,22 m ; l. 0,51 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : H. Engelmann, R. Merckelbach, *IK*, vol. II, n. 311 avec photographie Pl. XLIV (*SGOst*, vol. I, 03/07/09).

1-3	vers 1	Ἐαρ̣ίνοιο Δαμά̣[ν]|τα ἄφνω πικρὸς | ἥρπασε δαίμων |
4-6	vers 2	εἰκοσιεννεαετο̣[ῦ] | περιτελλομένου | λυκάβαντος.

Traduction :

Le fils d'Éarinos, Damas, a été soudainement emporté par une divinité cruelle, alors qu'il avait achevé vingt-neuf années.

L'épigramme est composée de deux hexamètres dactyliques. Dans le premier vers, il faut pratiquer l'élision d'alpha final devant alpha initial de ἄφνω. Dans le second hexamètre, εἰκοσιεννεαετο̣[ῦ] est mal adapté au mètre. Pour scander convenablement le mètre, il faut pratiquer la synizèse entre les voyelles /ea/ dans ἐννεα-, ainsi ἐννεαε- forme en un dactyle le deuxième pied de l'épigramme.

La langue du texte est d'inspiration homérique, ce que l'on constate à travers l'emploi de la désinence de génitif singulier -οιο dans l'anthroponyme Ἐαρ̣ίνοιο (v. 1). En revanche, l'anthroponyme Δαμά̣[ν]|τα, s'il s'agit bien d'un anthroponyme (cf. ci-dessous), présente la contraction dorienne /a:o/ > /a:/.

Dans Ἐαρ̣ίνοιο (v. 1), E note EI ou H. En effet, ce nom propre est l'adjectif εἰαρινός, signifiant « relatif au printemps », attesté sous cette forme chez Homère, *Iliade*, XVI, 643 : « εἰαρινὴ ὥρη » et sous la forme ἠαρινός dans l'*Hymne à Déméter*, 401 : « ὁππότε δ' ἄνθεσι γαῖ' εὐώδε[σιν] εἰαρινο[ῖσι] ».

Faut-il interpréter Δαμά̣[ν]|τα comme le génitif singulier de l'anthroponyme Δαμᾶς ou bien transcrire δάμαρτα sans majuscule, en considérant qu'il s'agit de l'accusatif singulier du substantif δάμαρ « l'épouse » ? Le participe présent περιτελλομένου n'est pas accordé à Δαμά̣[ν]|τα. En effet, περιτελλομένου est le participe du génitif absolu dont le sujet est εἰκοσιεννεαετο̣[ῦ] […] λυκάβαντος. Cette expression peut être une réminiscence homérique : *Odyssée*, XI, 295 : « ἂψ περιτελλομένου ἔτεος κτλ. ». Ainsi, le participe ne nous renseigne pas sur le genre de Δαμά̣[ν]|τα, ce qui nous aurait permis de trancher entre les deux interprétations. Par ailleurs, le génitif du nom Δαμᾶς est attesté dans l'épigramme II-7.9.2. et se présente sous la forme Δαμᾶ.

II-7.6.8.

Nikas

Pilier de pierre calcaire de couleur grise. Dimensions : h. 0,355 m ; l. 0,195 ; ép. 0,175 m ; h. des lettres 0,011 m.

L'inscription est datée du IIIe siècle avant J.-Chr. par Stauber, Merkelbach et Peek.

Édit : J. Keil, *JÖAI*, vol XIII (1910), Beibl. 57-58, n. 20 ; *GVI* 1758 ; H. Engelmann, R. Merkelbach, *IK*, vol. I-2, n.302 avec fac-similé ; *SGOst*, vol. I, 03/07/14.

1-3	vers 1	Σῶμα μὲν ἥδε χθὼν̣ | κ̣α̣τέχει, Νικᾶς δ̣ὲ̣ | κέκλημαι·
3-5	vers 2	ψυχὴ δ̣ὲ̣ | ἐγ μελέων ἐξεπτα|μένη πεπότηται, |
6-8	vers 3	[ἣ π]ολὺν εἶχεν ἔπαινον | [ἀ]ριστεύουσα γυναι|[κ]ῶν.

Traduction :

Mon corps, c'est la terre qui le garde, je suis appelée Nikas. Mon âme en revanche a quitté mes membres puis s'est envolée ; cette âme recevait de glorieux éloges, car j'étais la meilleure des femmes.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité. Il faut pratiquer l'élision d'epsilon de δέ devant epsilon de ἐγ.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. La voyelle /a:/ ancien, à l'exception de l'anthroponyme Νίκας (v. 1) est fermée en /ε:/ : ψυχὴ, ἐξεπτα|μένη (v. 2). Les voyelles /eɔ:/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique ne sont pas contractées dans μελέων (v. 2).

On retrouve une opposition, marquée par la conjonction δέ, entre le corps du défunt Σῶμα (v. 1) et son âme ψυχὴ (v. 2) qui comme dans de nombreuses inscriptions, par exemple dans l'inscription II-7.5.7, fait état d'une conception dualiste. Le défunt signale que son âme s'est envolée. L'expression ψυχὴ […] πεπότηται (v. 2) se retrouve dans Aristophane, *Nuées*, v. 319 : « Ταῦτ' ἄρ' ἀκούσασ' αὐτῶν τὸ φθέγμ' ἡ ψυχή μου πεπότηται ».

II-7.7.1.

Môgétès, stratège

Le monument de ce stratège, offert par le peuple, est une stèle de marbre blanc, brisée obliquement du haut. Dans un encadrement, au sommet, une couronne est sculptée, au-dessous de laquelle est gravée sur huit lignes la dédicace du peuple. Plus bas, à mi-hauteur de la stèle on peut lire l'épigramme en l'honneur du défunt. Dimensions : h. 1, 65 m ; l. 0,7 m ; ép. 0,20 m ; h. des lettres de 0,025 m. à 0,01 m.

L'inscription est datée du IIe av. J.-Chr. vers l'année 130, époque des événements de la guerre d'Aristonicos-Eumène III.

Édit. : G. Petzl, *ZPE*, vol. XXX (1978), p. 269-273, n. 17 avec photographie Pl. XIII ; F. K. Dörner, *TAM.*, V-1, n. 468b ; *SEG*, vol. XXVIII, n. 891 ; J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1979, n. 438 ; *SGOst*, vol. I, 04/19/01.

Comm. : Sur une analyse syntaxique et métrique du dernier distique, cf. W. Peek, *ZPE*, vol. LI (1983), p. 197, n. 5.

1 Ὁ δῆμος ἐτίμησεν Μωγέτην |
2 Μωγέτου στρατηγὸν χρυσῷ |
3 στεφάνῳ καὶ εἰκόνι χαλκῆι |
4 καὶ ἄλλῃ γραπτῆι τελείαι |
5 καὶ ἀγάλματι μαρμαρίνῳ. |
6 Μωγέτης Μωγέτου |

7		στρατηγός, |
8		χαῖρε.
9	vers 1	Αὐτά σοι δέσποινα κόρα πολύοπλος Ἀθάν[α],
10	vers 2	Μώγετ’, ἀρίζαλον δῶκε σαοφροσύναν·
11	vers 3	[Α]ὐτὰ καὶ σοφίας δόξαν πόρε δοιάκι πάτρας
12	vers 4	[τ]ᾳγὸν ἀμώμητον πᾶσιν ἀναγλαΐσας·
13	vers 5	μούνα καὶ πρόκριτον πάτρας καὶ ὑπέρμαχον ἀε̣[ὶ]
14	vers 6	Ῥώμας κυδίστοις θήκατ’ ἐν ἀγεμόσι.
15	vers 7	Ἀλλὰ λιπὼν οἰκτ⟨ρὰ⟩ν μὲν ὁμευνέτιν ἡμιτελῆ τ̣[ε]
16	vers 8	ἀρχὰν Φερσεφόνας ἔδραμες εἰς θαλάμους.
17	vers 9	Μάταρ δὲ στενάχει πατρίς θ’ ἅμα πολλὰ δ’ ἀδελφο[ὶ]
18	vers 10	ἕβδομον ἐξ αὐτῶν ἀστέρ’ ἀποφθίμενο[ν].
19	vers 11	Χαίροις, ἐνδόξου γενεῆς εἰ δὲ κριτὸς Ἅδας
20	vers 12	σε τρίτον ἀΰσει σύνθρονον εὐσεβέων̣.

Comm. épigr. :

La lecture de l’épigramme ne présente nulle difficulté.

L. 15 : la pierre porte ΟΙΚΤΑΡΝ.

L. 19 : χαίροις ἐνδόξου γενεῆς· εἶ δὲ κριτὸς Ἅδας Peek. Merkelbach modifie radicalement cette ligne dans sa transcription : χαίροις· ἐνδόξου γενεῆς· εἶ δ’ ἔκ(κ)ριτος Ἅδας. Là où la pierre porte ΕΚΡΙΤΟΣ, Merkelbach suppose une haplographie de -κκ-.

Traduction :

Le peuple a honoré le stratège Môgétès fils de Môgétès d’une couronne en or, d’un bronze à son effigie, d’une gravure et d’une statue en marbre. Môgétès fils de Môgétès, stratège, salut.

En personne, la vénérable vierge en armes Athana, Môgétès, t’a fait don d’une admirable honnêteté. En personne, elle t’a donné une réputation de sagesse, si bien que par deux fois elle t’a accordé la grâce d’être pour ta patrie un commandant irréprochable aux yeux de tous. Elle seule enfin a fait de toi l’élu de ta patrie, son éternel champion et le plus glorieux des généraux de Rome. Mais tu as laissé ta malheureuse épouse et ton commandement à moitié achevé pour partir vers les demeures de Perséphone. Ta mère, ta patrie te pleurent, mais également tes frères gémissent lourdement sur le septième d’entre eux, étoile qui s’est éteinte. Salut ! Puisses-tu te réjouir si Hadès le juge te proclame le troisième personnage trônant parmi les hommes pieux de ton illustre famille.

L’épigramme est composée de six distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d’irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue présentant les traits de différents dialectes. On recense des occurrences appartenant au dialecte ionien, notamment les formes présentant /ε:/ issu de /a:/. Ces formes se trouvent toutes dans la partie en prose de l'inscription : δῆμος, Μωγέτην (l. 1) ; στρατηγὸν (l. 2) ; χαλκῆι (l. 3) ; ἄλλῃ, γραπτῆι (l. 4) ; Μωγέτης (l. 6) ; στρατηγός (l. 7) ; γενεῆς (v. 11). Dans l'épigramme, en revanche, les formes ioniennes sont bannies et le poème offre un grand nombre de dorismes. En effet, le maintien de /a:/ ancien dans l'épigramme est généralisé : Αὐτά, κόρα, Ἀθάν[α] (v. 1) ; ἀρίζαλον, σαοφροσύναν (v. 2) ; [Α]ὐτὰ, σοφίας, δόξαν, πάτρας (v. 3) ; μούνα, πάτρας (v. 5) ; Ῥώμας (v. 6) ; οἰκτ⟨ρα⟩ν (v. 7) ; ἀρχὰν, Φερσεφόνας (v. 8) ; Μάταρ (v. 9) ; Ἅδας (v. 11).

Le texte présente également l'influence de la κοινή homérique. En effet, les allongements compensatoires sont employés selon les besoins du mètre : ainsi μούνα (v. 5) présente l'allongement compensatoire tandis que κόρα (v. 1) en est dépourvu. Les formes verbales à l'aoriste ne sont pas augmentées : δῶκε (v. 2) ; πόρε (v. 3) ; θήκατ' (v. 6). Dans le génitif pluriel εὐσεβέων̣ (v. 12), les voyelles /eɔ:/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique ne sont pas contractées.

Le texte présente donc un mélange dialectal. La dédicace en prose est rédigée dans le dialecte ionien, mais l'auteur a choisi d'employer dans l'épigramme une langue mêlant aux formes doriennes des formes d'inspiration homérique.

Général d'exception, Môgétès devait ses dons de stratège et sa probité, son honnêteté (σαοφροσύναν) à la déesse Athéna.

Le substantif [τ]α̣γὸν (v. 4), nominatif ταγός, pour désigner la fonction de commandant qu'assurait de son vivant Môgétès est poétique. Il est attesté notamment chez Eschyle, *Perses*, 23 : « Ταγοὶ Περσῶν » également *Perses*, 323-324 : « Θάρυβίς τε πεντήκοντα πεντάκις νεῶν / ταγός » et enfin *Perses*, 329 : « τοσόνδε ταγῶν νῦν υπερμνήσθην πέρι » ; Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 96 : « τοιόνδ' ὁ νέος ταγὸς μακάρων ».

Le verbe composé ἀναγλαΐσας (v. 4) ne semble pas être ailleurs attesté.

Le dernier distique pose de sérieux problème de compréhension. La lecture de Peek semble meilleure que celle de Merkelbach mais des détails syntaxiques la rendent elle aussi douteuse : que faire du groupe nominal au génitif ἐνδόξου γενεῆς ? Faut-il en faire le complément de χαίροις, habituellement au datif ? Pourquoi Hadès serait-il κριτός ? Est-ce un euphémisme pour qualifier le dieu des Enfers, alors même qu'il est d'ordinaire qualifié de ἄκριτος[301] ? Il faut remarquer qu'être élu, κριτός, est le propre du destin de Môgétès qui déjà de son vivant était πρόκριτον par la déesse Athéna. Il y a là un jeu sur la destiné de Môgétès : déjà de son vivant il était l'élu de la déesse avant que d'être choisi par le dernier juge des hommes, Hadès. Ainsi l'auteur a mis à profit l'ambiguïté de πρόκριτος, qui désigne à la fois celui qui est estimé plus que les autres, mais également celui qui, littéralement, a été « choisi auparavant ».

Pour l'expression τρίτον ἀΰσει σύνθρονον εὐσεβέων̣ (v. 11), qui sont les deux autres personnages : est-ce Éaque et Minôs, les deux juges infernaux ? Les aïeux de Môgétès auraient-

[301] Par exemple dans l'inscription II-4.3.9., 1-2 :

3	vers 1	Ὁ πᾶσι θνητοῖς ἄκριτος βίου βραβεύς,
4	vers 2	ὁ πικρὸς Ἅδης, ὃς τὰ σεμνὰ βασκαίνει,

ils reçu le même honneur que lui à leur mort ? Ou bien est-ce Hadès lui-même et Perséphone, aux côtés desquels le défunt est invité à siéger ? Si nous faisons du groupe nominal au génitif ἐνδόξου γενεῆς le complément du nom de σύνθρονον, alors il nous faut considérer que Môgétès, à sa mort, rejoint le cortège des hommes illustres de sa propre famille.

II-7.8.1.

Kléôn

Stèle de marbre blanc brisée du bas, autrefois ornée de moulures. Dimensions : h. 0,98 m ; l. 0,465 m ; ép. 0,13 m ; h. des lettres 0,011 m.

Une date mentionnée dans l'inscription permet de dater précisément le monument à l'année 12 ou 13 de notre ère (année 97 de l'ère de Sylla).

Édit : J. Keil, A. von Premerstein, *Bericht über eine Reise in Lydien*, n. 149, avec reproduction de la pierre ; P. Herrmann, *TAM*, vol. V-I, n. 701 ; *SGOst*, vol. I, 04/10/03.

1 Ἔτους ϙ΄ καὶ ζ΄, μη(νὸς) Περειτίου ε΄ ἀπιόντος.
2 Ὁ δῆμος ἐτείμησεν Κλέωνα Μενάνδρο[υ]
3 ἀρετῆς ἕνεκε πάσης

— Couronne de laurier avec deux bandelettes —

4 Μηνὰς Κλέωνα τὸν ἄνδρα, Ἀπφιὰς Κλέωνα
5 τὸν υἱόν, Μένανδρος καὶ Ἀπφιὰς τὸν πατέρα,
6 Δημήτριος καὶ Μένανδρος Κλέωνα τὸν ἀδελ-
7 -φόν, Ἀμμιὰς τὸν γαμβρόν, οἱ περὶ Δίωνα
8 πενθεριδεῖς τὸν γαμβρόν.

9 vers 1 Τὸ μνῆμα σπεύσας τελέσαι πατρὸς νέκυος, παροδεῖτα,
10 vers 2 οὐκ εἴδειν ὁ τάλας, ὅτι δεῖ ταχέως με θανόντα
11 vers 3 ἐν τούτῳ πρῶτον κεῖσθαι τῶν ἄλλων νεώτερον ὄντα
12 vers 4 καὶ προλιπεῖν ἄλοχον λυγρὰν καὶ νήπια τέκνα
13 vers 5 καὶ ἐν πολλαῖς ὀδύναις τὴν γεννήσασαν ἀφεῖναι.
14 vers 6 Τῆς πατρίδος δὲ ταγεὶς ἄρχων οὐκ ἔφθασα ζήσας
15 vers 7 καὶ δεῖξαι πᾶσιν, ὅτι ἤμην χρηστὸς ἅπασι[ν]·
16 vers 8 τοὔνομα δέ εἰμι Κλέων, ἀτυχέστατος· [ἐστερόμην γὰρ]
17 vers 9 ὧν ἔσχον ἀγαθῶν καὶ ἡλικίης [ἐρατεινῆς]

Comm. épigr. :

Les restitutions sont le travail de Keil et Premerstein.

Traduction :

En l'an 97, le 25 du mois de Péritios.

Le peuple a honoré Kléôn fils de Ménandros, pour toutes ses vertus.

— Couronne de laurier avec deux bandelettes —

Ménas (a honoré) Kléôn son époux ; Apphias (a honoré) Kléôn son fils ; Ménandros et Apphias (ont honoré) Kléôn leur père ; Démétrios et Ménandros (ont honoré) Kléôn leur frère ; Ammias (a honoré) son gendre ; Diôn et ses beaux-frères (ont honoré) son gendre.

Alors que je mettais mon zèle à achever le monument pour mon père décédé, passant, je n'avais pas compris qu'il me fallait bientôt mourir, reposer dans le monument que voilà alors que j'étais plus jeune que les autres, mais aussi quitter mon épouse malheureuse et mes enfants en bas âge et abandonner dans mille douleurs celle qui m'a donné le jour. Placé à la tête de ma cité, je n'ai pas tardé durant ma vie à montrer à tous que j'étais honnête en toute circonstance. Mon nom est Kléôn, homme des plus infortunés ; j'ai été privé du bonheur dont je jouissais, et de ma tendre jeunesse.

L'épigramme est composée de neuf hexamètres dactyliques. La scansion de certains vers est très irrégulière. Le premier vers et le troisième comportent sept pieds. Dans le septième vers, il faut considérer que ὅτι forme un spondée pour bien avoir les six pieds de l'hexamètre. Dans le dernier vers, la syllabe -χον de ἔσχον compte longue et forme forme avec les syllabes ἀγα- un dactyle.

Le texte est rédigé dans une langue influencée par la κοινή. On le constate à travers la fermeture généralisé de /a:/ en /ε:/ : δῆμος (l. 2) ; ἀρετῆς, πάσης (v. 3) ; Δημήτριος (l. 6) ; μνῆμα (v. 1) ; τὴν (v. 5) ; Τῆς (v. 6) ; ἡλικίης (v. 9). Les graphies notant /i/ long ou bref et /ε:/ indiquent l'influence sur la langue de l'auteur, ou du graveur, de l'iotacisme et de l'itacisme. En effet, dans l'anthroponyme Περειτίου (l. 1) ainsi que dans l'aoriste ἐτείμησεν (l. 2), on observe que le digramme EI note /i/ et /i:/, tandis que dans la forme verbale au plus-que-parfait εἴδειν, le digramme EI note /ε:/.

L'imparfait de εἰμί apparaît sous la forme ἤμην (v. 7). Sur cette forme d'imparfait du verbe εἰμί, cf. P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, § 237, p. 207 : « À l'imparfait on trouve ἤμην dans les mss de Lysias, VII, 34 et de Xénophon, *Cyr.* VI, I, 9. Cet imparfait moyen est bien attesté dans la *Septante* et le *Nouveau Testament* (Matthieu XXIII, 30) ».

La dédicace en prose présente tous les membres de la famille qui ont rendu hommage à Kléôn à sa mort. Voici la généalogie de Kléôn : Apphias a eu pour fils Démétrios, Ménandros et Kléôn. Ce dernier a épousé Ménas, fille de Diôn et Ammias, avec qui il eut deux fils,

Ménandros et Apphias. Ses beaux-frères, enfant de Diôn (πενθεριδεῖς[302]) se sont joints à lui pour honorer Kléôn, son gendre.

On ne sait comme Kléôn a trouvé la mort. Cependant, nous savons qu'il est décédé peu de temps après la mort de son père. En effet, Kléôn faisait dresser un monument pour son père mort récemment lorsqu'il lui-même est décédé.

Le défunt a assumé de hautes fonctions administratives au sein de sa cité. Par conséquent, l'adjectif χρηστός[303] ne désigne pas seulement l'excellence des qualités que Kléôn montraient de son vivant, il désigne également la valeur de son action et son utilité au sein de sa cité, utilité qui s'est révélée à tous ses concitoyens, ἅπασιν.

II-7.9.1.

Ménékratès-Skollos

Stèle de marbre. Au sommet est représenté un bœuf. En dessous, un encadrement surmonté d'une guirlande, où sont représentés trois personnages : deux hommes vêtus d'un manteau, et à droite une femme portant un ἐπίβλημα. Aux angles inférieurs de l'encadrement, une servante à droite et un serviteur à gauche. Autour du relief, quatre trous servant à fixer une décoration. Au-dessous du relief est gravé le texte. Dimensions : h. 1,86 m ; l. 0,71 m ; ép. 0,255 m ; h. des lettres 0,015 m.

L'inscription est datée du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. par Petzl-Malay.

Édit : H. Malay, G. Petzl, *EpAnat*, vol. VI (1985), p. 55-57, n. 1 (avec photographie, Pl. 2 d'où *SEG*, vol. XXXV (1985), n. 1166 (*SGOst*, vol. I, 04/22/07).

1		Ἕρμιππος Ἑρμογένου καὶ Τατιὰς Μενεκράτην
2		τὸν υἱὸν καὶ Ἑρμογένης καὶ Ποσιδώνιος καὶ
3		Σωκράτης καὶ Διόδωρος καὶ Μενέστρατος
4		καὶ Ἀμμιὰς καὶ Μελιτίνη τὸν ἀδελφὸν
5		ἐτείμησαν.
6	vers 1	Ὤνθρωπ', εἰ καί σοι δολιχὴ μετέπειτα κέλευθος
7	vers 2	ἄνυται, ἄθρησον τὴν ἐπί μοι λίθακα,
8	vers 3	ἣ φράζει, τίνος εἰμί, καὶ οὔνομα, χὤτι με τύμβῳ
9	vers 4	ὠκύμορον Σκόλ̣λον θήκαθ' ὁ γείναμενος
10	vers 5	Ἕρμιππος θαλέθοντα παρήϊα· τὴν δολιχὴν δὲ
11	vers 6	ἐννέα δὶς πλήσας εἰνάδας οἶμον ἔβην.
12	vers 7	Πέντε δὲ καλλείπω γνωτούς, ὧν τηλόθεν εἴη

[302] Sur πενθεριδεῖς, cf. *DELG, s. v.* πενθερός : « dérivé -ιδεύς « beau-frère » (Asie mineure, époque impériale) comme ἀδελφιδεύς. »

[303] Sur le sens de χρηστός, cf. *DELG, s. v.* χρησ- : « χρηστός : adj. verbal « que l'on peut utiliser », d'où notion de pertinence extrême, d'excellence. »

13 vers 8 Μοῖρα καὶ ἡ δνοφερὴ εἰς Ἀΐδα κάθοδος.

Traduction :

Hermippos fils d'Hermogénès et Tatias ont rendu hommage à leur fils Ménékratès et Posidonios, Sôcratès, Diodôros, Ménestratos, Ammias et Mélitinè ont rendu hommage à leur frère.

Ô homme, si pour toi aussi, maintenant, ton long chemin est terminé, regarde la pierre qui est au-dessus de moi, elle dit de quel père je suis né, quel est mon nom, que c'est mon père Hermippos qui m'a placé sous cette tombe prématurément, moi Skollos, dont les joues fleurissaient ; j'avais parcouru un chemin de deux fois neuf unités. J'abandonne cinq frères ; puissent se tenir loin d'eux la Moire et l'obscur sentier qui mène chez Hadès.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte est composé dans le dialecte ionien, mais présente cependant quelques traits doriens. Le dialecte ionien s'observe notamment à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : Μελιτίνη (L. 4) ; δολιχὴ (v. 1) ; τὴν (v. 2) ; ἣ (v. 4) ; τὴν δολιχὴν (v. 5) ; ἔϐην (v. 6) ; ἡ δνοφερὴ (v. 8). Toutefois, aux côtés de ces occurrences, deux anthroponymes présentent le maintien de /a:/ ancien : Τατιὰς (L. 1) ; Ἀμμιὰς (L. 4). De même dans le théonyme Ἀΐδα (v. 8), au génitif, on peut observer le résultat dorien /a:/ de la contraction de /a:o/.

Dans deux occurrences, le digramme EI est employé pour la notation de /i/ : ἐτείμησαν (L. 5) ; γείναμενος (v. 4).

On observe deux allongements métriques. Un premier à l'initiale de οὔνομα (v. 3) et un second à l'initiale de εἰνάδας (v. 6).

Enfin, la forme verbale καλλείπω (v. 7), avec la forme apocopée du préverbe κατά est d'inspiration homérique.

Dans les deux premiers vers de l'épigramme, le défunt interpelle le passant pour lui demander de s'arrêter devant sa tombe et regarder la stèle pour prendre connaissance de son identité et de son sort. Pour interpeller le passant, le défunt emploie une proposition conditionnelle introduite par εἰ et constituée d'une protase se fondant sur la réalité, dont le verbe est à l'indicatif présent ἄνυται, et d'une apodose dont le verbe est l'impératif aoriste ἄθρησον, exprimant un ordre ponctuel à l'adresse du passant. Le substantif λίθακα (v. 2), par lequel le défunt désigne la pierre sur laquelle est gravée l'épitaphe, n'est attesté, dans le présent corpus, que dans cette seule épigramme.

Ménékratès, dont le nom est donné dans la dédicace en prose au-dessus de l'épigramme est désigné dans cette dernière par le sobriquet Σκόλλος. Ce sobriquet est un dérivé du substantif σκόλλυς, σκόλλυος, signifiant « « toupet » que l'on laisse au sommet du crâne, par exemple lorsque l'on offre ses cheveux aux dieux »[304].

[304] *DELG, s. v.* σκόλλυς.

II-7.9.2.

Artémis

Stèle de marbre blanc que parsèment des taches bleuâtres, brisée du haut. La stèle est ornée de reliefs sur sa partie supérieure, où l'on distingue, de droite à gauche sur deux lignes une corbeille (de fleurs ?), une tablette, un flacon, un miroir et sur la seconde ligne, au-dessous des éléments précédents, un chandelier et une couronne au milieu de laquelle est gravée une rosace. Dimensions : h. 1,135 m ; l. 0,525 m ; ép. 0,11 m ; h. des lettres de 0,017 m à 0,022 m.

La date est gravée sur la pierre : année 93 (ἔτους ϙ΄ καὶ γ), 25 du mois de Hyperbataios (μη(νὸς) Ὑπερβεταίου ε΄ ἀπιούσ[ῃ]), c'est à dire l'an 8 ou 9 de notre ère.

Édit : J. Keil, A. von Premerstein, *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*, n. 170 avec reproduction graphique de la pierre, Abb. 44 ; P. Herrmann, *TAM*, vol. V-1, n. 546 ; *SGOst*, vol. I, 04/22/02.

Comm. : sur la restitution du dernier vers de l'épigramme, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, n. 110.

1		Ἔτους ϙ΄ καὶ γ΄, μη(νὸς) Ὑπερβεταίου ε΄ ἀπιούσ[ῃ] |
2		μετήλαξεν Ἄρτεμις.
2-4	vers 1	Πένθεσι κα[ὶ] | δακρύεσσι πεφυρμένα δώματα λ[εί]|ψας
4-5	vers 2	Δαμᾶ θυγάτηρ, Μηνοφάνου δὲ | γυνή.
5-6	vers 3	Οὔτε γυναικὸς τ̣ε̣λῆας μέτ̣ρ̣[ον] | ἔλαβες,
6-7	vers 4	νήπια τέκνα λιποῦσα, τριάκον̣|τα ἐνπλήσασα ἔτη,
7	vers 5	νῦν δέ σε κοινὸς
7-9	vers 6	δ[έ]|ξατο Φερσεφόνη καὶ ἐν Ἀΐδα̣ Θάν[α]|τος.
9	vers 7	Καί σε ἀνὴρ τίμησεν
9-10	vers 8	καὶ ἀτυχῆ [τέ]|κνα, ὅπως ἀνάπαυμα βλέπωσι
10-12	vers 9	ἐρχό|μενοι πρὸς ὁδὸν δάκρυα μ̣ασσόμεν|οι.
12		Χαῖρε

Comm. épigr. :

L. 1 : ἀπιούσ[ῃ] Keil-Premerstein. ἀπιούσῃ se retrouve fréquemment en Lydie, cf. *TAM*, vol. VI-1, n. n. 129 : ἔτους τλδ΄, μη(νὸς) Λώου θ΄ ἀπιούσῃ.

L. 11-12 : μ̣ασσόμεν\|οι Ad. Wilhelm : π̣ασσομέν̣\|οι Keil-Premerstein.

Ad. Wilhelm justifie son hypothèse citant en parallèle l'emploi du composé ἀπομάσσω dans Polybe, XV, 26, 3 : « καὶ τὰς μὲν ὑπεκρίνετο τὸν οὐ δυνάμενον εἰπεῖν ἃ βούλεται διὸ τὸ πλῆθος τῶν ἐπιφερομένων δακρύων· ἐπεὶ δὲ πλεονάκις ἀπομάττων τῇ χλαμύδι κατεκράτησε τῆς ἐπιφορᾶς κτλ. ». À la différence de ce que note P. Herrmann dans son apparat critique, ce

n'est pas le composé qu'Ad. Wilhelm a employé dans sa retranscription de l'inscription, mais bien le verbe simple μασσόμενοι.

Traduction :

An 93, le 25 du mois de Hyperbataios.

Artémis cessa de vivre.

De deuil et de larmes tu as fait se consumer ta demeure, fille de Damas, épouse de Ménophanos. Et tu n'as pas atteint la maturité d'une femme, tu as laissé de jeunes enfants, tu as rempli trente années, aujourd'hui, ensemble, t'ont accueillie Perséphone et le Trépas chez Hadès.

Et ton époux t'a honorée.

Et tes enfants infortunés, pour qu'ils voient ton repos, viennent par le sentier en essuyant leurs larmes.

Salut.

Les deux premiers vers forment un distique élégiaque. Les vers 6 et 9 sont des pentamètres. Les vers 3, 4 et 8 semblent être des hexamètres, mais boiteux. Quant aux vers 5 et 7, ils possèdent les éléments de la métrique dactylique, mais ne sont pas entiers.

La langue du texte présente une diversité dialectale. On observe des formes ioniennes, présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien, par exemple dans le théonyme Φερσεφόνη (v 6), mais aussi des dorismes, par exemple dans l'autre théonyme Ἀΐδᾳ (v. 6). Par ailleurs, la forme d'aoriste δέξατο (v. 6), dépourvue de l'augment, illustre l'influence de la κοινή homérique.

Le verbe μετήλαξεν (l. 2) est l'aoriste de μεταλήγω, signifiant « mettre fin, cesser » d'où « cesser de vivre ». Le verbe est rare, et dans le sens dérivé que nous lui donnons il ne semble être attesté que dans cette inscription.

Dans l'au-delà, désigné par le groupe prépositionnel ἐν Ἀΐδᾳ (v. 6), la défunte est accueillie par la déesse Perséphone, ce qui est commun, mais aussi par le dieu Trépas, Θάν[α]|τος, dieu allégorique rarement mentionné dans les épigrammes funéraires.

Le genre et le nombre de κοινός (v. 5) est surprenant. Si κοινός est un masculin singulier et qu'il s'accorde à la fois avec Φερσεφόνη et Θάνατος, alors le masculin pluriel s'impose. En revanche, si un accord de proximité est ici appliqué, il faut considérer que κοινός est un féminin. La forme féminine κοινός, quoique rare, est attestée dans la littérature, par exemple dans Sophocle, *Trachiniennes*, v. 206-208 : « […] ἐν δὲ / κοινὸς ἀρσένων ἴτω / κλαγγὰ τὸν εὐφαρέτραν / Ἀπόλλω προστάταν ».

II-7.10.1.

Apollâs

Bloc de marbre bleu. La pierre est gravement endommagée sur sa partie supérieure. Dans un encadrement, un banquet funéraire est représenté. Deux personnages se tiennent à chaque extrémité de la scène. Le haut de leur corps, à partir du torse, a disparu avec le bris de la pierre. Entre les deux personnages, on distingue une table à trois pieds sur laquelle est posé de la nourriture ; le personnage de droite semble tenir une coupe et celui de gauche un pichet. Dimensions : h. 0,60 m ; l. 0,53,5 ; ép. 0,195 m.

L'inscription est datée du Ier siècle av. J.-Chr par Pfuhl-Möbius.

Édit : J. Keil, A. v. Premerstein, *Bericht über eine dritte Reise in Lydien*, p. 107, n. 163 avec photographie ; *GVI* 1119 ; Pfuhl-Möbus 1528 avec photographie, Pl. 220 ; *SGOst*, vol. I, 03/03/01.

1 Δάκρυα κουριδίη[ι ἀλό]χωι προλέλοιπ' ἀποθνήσκ[ων],
2 ἐν βιοτᾶι ζωὴν ἐκτελέσας ὀλίην·
3 οὔνομα δ' εὐσήμως μοι Ἀπολλᾶς ἐστιν, ὁδεῖτα,
4 λείπω δ' ἐν θαλάμοις νήπια δισσὰ τέκνα·
5 ἀλλά με τὸν τύμϐωι κεκρυμμένον, ὦ ξένε, χαίρειν
6 αὐδήσας παρ' ἐμοῦ ταὐτὸν ἔχων πάριθι.

Traduction :

J'ai laissé en mourant des larmes à ma jeune épouse, j'ai achevé ma brève vie. Mon nom, Apollâs, est lourd de sens, passant, je laisse chez moi deux enfants en bas âge. Néanmoins, si tu me dis en passant près de moi « salut à celui qui est caché par cette tombe », en recevant le même vœu de ma part, poursuis ta route.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité. Il faut pratiquer l'élision de -οι dans le pronom personnel μοι devant alpha initial de l'anthroponyme Ἀπολλᾶς dans le troisième.

La langue de l'épigramme présente un mélange dialectal. Des formes ioniennes qui présentent /ε:/ issu de /a:/ ancien : κουριδίη[ι (v. 1) ; ἀποθνήσκ[ων] (v. 1) ; ζωὴν, ὀλίην (v. 2) ; εὐσήμως (v. 3). On recense également des dorismes qui, quant à eux, présentent le maintien de /a:/ ancien : le substantif βιοτᾶι (v. 2) mais aussi l'anthroponyme Ἀπολλᾶς (v. 3).

Dans le deuxième vers de l'épigramme, on observe à travers l'adjectif ὀλίην la spirantisation de gamma en position intervocalique[305].

Dans le troisième vers, l'auteur joue sur l'étymologie du nom Ἀπολλᾶς, que l'on considère parfois en lien avec le verbe ἀπόλλυμι. De tels jeux sur le sens étymologique du nom des défunts trouvent des parallèles dans le présent corpus. Par exemple, dans l'épigramme II-7.6.2., le défunt Phôtinos déclare que son nom est mensonger car lui, « le Lumineux », a rejoint les ténèbres de l'empire des morts : II-7.6.2., 3 : οὔνομα δ' ἐστὶν ἐμὸν ψευδήγορον.

II-7.10.2.

Polémarchos, pancratiaste mort durant une compétition

Les renseignements dont nous disposons concernant le momument sont très limités : Fontrier (*Mouseion de Smyrne*, 1878, p. 88, n. σοθ΄) nous indique que le fragment de pierre sur lequel est gravée l'épigramme funéraire de Polémarchos a été retrouvé « ἐντὸς τοῦ χωρίου Γενίκιοϊ (i. e. Yenikoy), ἐπὶ τεμαχίου λίθου ἐκτισμένου ἐν τῷ ἐσωτερικῷ μέρει τοῦ τοίχου τῆς καλύβης τοῦ βοσκοῦ Παυλῆ ». Dimensions : h. 0,20 m ; l. 0,50 m ; ép. et 0,20 (les dimensions sont légèrement différentes dans *IK*, vol. XVII-1, n. 3446 : h. 0,30 m ; l. 0,30 m).

Le monument date sans doute de l'époque hellénistique. Stauber et Merkelbach indiquent « unbestimmt, natürlich vorchristlich ».

Édit : A. M. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, 1878, p. 88, n. σοθ΄ ; Kaibel 302a ; *GVI* 680 ; R. Meriç, R. Merkelbach, J. Nollé, S. Şahin, *IK*, vol. XVII-1, n. 3446 ; *SGOst*, vol. I, 03/03/02.

(1-2 ?)	vers 1 ?	[---] N. ΗΙΔ [---
1-2	vers 2	[¯ ˘ πο]|λύκλαυτον [τὸν] νέον ἡλικί[ην]. |
3-4	vers 3	Τίς γὰρ ἐγώ ; Πολέμαρχος ὁ δ[ύ]|σμορος ὦι τὰ παλαίστρης |
5-6	vers 4	ἥμερα μούνῳ ἐμοὶ βάρϐαρ' ἔ|τευξε τύχη.
6-8	vers 5	Οὐ γὰρ ἐμὲ στυ|γερὴ νόσος [ἔκ]τανεν, ἀλλ' ἐν | ἀ[έ]θλοις
8-9	vers 6	δῆρις ὑπὲρ νίκης ὤ|[λεσε] πανκρατ[ί]ου
9-10	vers 7	εἰκοστὸν | [---] ΟΝΩΣΕΙ.

[305] Sur ce traitement de l'occlusive Γ, cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, p. 56, §44 : « L'affaiblissement de *g* ne s'y [dans les dialectes] manifeste, sporadiquement, que par le passage de *g* à *y* entre deux voyelles dont la première est prépalatale (*e*, *i*) : la même ville d'Arcadie est appelée tantôt Φιγάλεια, tantôt Φιάλεια ; éol. ἐγών (Homère) aboutit en béotien à ἰών (Corinne, etc.) ; au IVᵉs., les inscriptions fournissent pamph. μ*h*ειαλᾶν (μεγάλην), et, à Athènes même, des graphies comme ολιος (ὀλίγος). »

Comm. épigr. :

L. 1-2 : il ne manque que deux syllabes avant πολύκλαυτον pour former un pentamètre dactylique correct. Ainsi les lettres N . HIΔ qu'a lues Fontrier devaient appartenir au premier vers de l'épigramme. Il ne faut donc pas, à la manière de Stauber-Merkelbach, retranscrire ces quatre lettres sur la même ligne que πολύκλαυτον. W. Peek l'avait bien vu, mais il est allé trop loin en proposant une restitution complète (en prenant tout de même la précaution de retranscrire quelques mots entre crochets droits). Le premier vers est irrémédiablement perdu.

Les quelques lacunes qui parsèment le texte jusqu'à la ligne 10 ne posent guère de difficulté. De la ligne 10 en revanche, il n'est rien à tirer.

Traduction :

Jeune homme digne de mille larmes. Qui suis-je ? Je suis Polémarchos, malheureux que je suis, pour moi seul la Fortune transforma les exercices réglementés de la palestre en une pratique sauvage, car ce n'est pas une cruelle maladie qui m'a tué, mais c'est, pendant un tournoi, un combat de pancrace qui m'a fait périr. Dans ma vingtième (année ?) …

L'épigramme est composée en distique élégiaque. Le texte étant lacunaire, il est impossible de savoir avec certitude le nombre de distiques qui composaient l'épigramme. Toutefois, le septième étant un hexamètre, on peut supposer qu'au moins huit vers composaient l'épigramme.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On l'observe notamment à travers la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ἡλικί[ην] (v. 2) ; παλαίστρης (v. 3) ; ἥμερα, τύχη (v. 4) ; στυ|γερὴ (v. 5) ; νίκης (v. 6).

Le défunt est mort au cours d'un combat à la palestre. Il accuse la Fortune de son sort tragique qu'il qualifie de βάρβαρ'. L'élision indique que l'auteur emploie le féminin βάρβαρα[306] pour des raisons métriques. Le féminin de cet adjectif est normalement βάρβαρος, comme, par exemple, dans Eschyle, *Agamemnon*, 1051 : « ἀγνῶτα φωνὴν βάρβαρον κτλ. ». Ce n'est que dans cette inscription que la Fortune est qualifiée de « barbare ».

II-7.11.1.

Gorgos

Bloc de marbre. L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques gravés sur onze lignes. Dimensions : h. 0,55 m ; l. 0,82 m ; ép. 0,32 m.

D'après la forme des lettres, l'inscription date du Ier siècle av. J.-Chr.

[306] D'après *DELG, s. v.* βάρβαρος, « chez les médecins, le mot βάρβαρος et le féminin βάρβαρα désignent divers cataplasmes et emplâtres. »

Édit. : C. Schuchhardt, *AM,* vol. XI (1886), p. 427-428, n. 8 ; A. Contoléon, *BCH*, vol. X (1886), p. 514, n. 1 ; H. Mutschmann, *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. LXXII (1917-1918), p. 150-153 ; *GVI* 764 et *Grabgedichte* 134 ; *SEG*, vol. XLI, n. 1769 et vol. LV, n. 1758.

1 Τὸν πάσης πολύϐυϐλον ἀφ' ἱστορίης μελεδωνὸν
2 πρέσϐυν ἀοιδοπόλων δρεψάμενον σελίδα,
3 τὸν σοφίην στέρξαντα νόῳ μεγαλόφρονα Γόργον,
4 τὸν Κλαρίου τριπόδων Λητοΐδεω θέραπα,
5 Κεκροπὶς ἐν κόλποις κρύπτει κόνις· εὐσεϐίης δὲ
6 εἵνεκεν εὐσεϐέων χῶρον ἔϐη φθίμενος.

Traduction :

C'est l'érudit, le gardien vénérable de tous les savoirs qui cueillait dans les pages des poètes, amoureux de la sagesse en son cœur, le magnanime Gorgos, prêtre du trépied de Claros dédié au fils de Létô, que la poussière cécropéenne cache en son sein. Grâce à sa piété, il est parti pour le séjour des hommes pieux quand il est mort.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. La syllabe finale de Λητοΐδεω présente une synizèse entre les voyelles /eɔ:/.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, ce que l'on peut notamment observer à travers le traitement de /a:/ ancien, fermé en /ε:/ : ἱστορίης (v. 1) ; σοφίην (v. 3) ; Λητοΐδεω (v. 4) ; εὐσεϐίης (v. 5) ; ἔϐη (v. 6). On remarque également dans le texte l'influence de la κοινή homérique, à travers par exemple l'absence de contraction des voyelles /eɔ:/ en hiatus après la chute de sigma intervocalique dans l'adjectif εὐσεϐέων (v. 6) mais aussi à travers l'emploi de l'article τὸν (v. 1, 3 et 4) en fonction de pronom démonstratif.

Le monument funéraire du défunt n'est pas nommé. Seule est mentionnée la terre qui le recouvre : Κεκροπὶς ἐν κόλποις κρύπτει κόνις (v. 5).

Le substantif θέραπα (v. 4), nominatif θέραψ, est rare. On le trouve habituellement au pluriel, cf. Euripide, *Ion*, v. 94 : « ἀλλ', ὦ Φοίϐου Δελφοὶ θέραπες » ; *Suppliantes*, v. 762 : « ἦ που πικρῶς νιν θέραπες ἦγον ἐκ φόνου ; ».

II-7.11.2.

Un jeune garçon tombé dans un puits

R. Demangel et A. Laumonier, premiers éditeurs de l'inscription, nous indiquent que le monument honorant la mémoire de ce jeune garçon anonyme, est « une stèle de marbre grisâtre

provenant de la nécropole nord […] l'inscription complète est enfermée dans un cadre de *naïskos* ». Dimensions : h. inconnue ; l. 0,47 m ; h. des lettres 0,007 et 0,01 m.

L'inscription semble dater du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : R. Demangel, A. Laumonier, *BCH*, vol. XLVII (1923), p. 378-380, n. 8 avec photographie de la pierre, Fig. 21 (d'où *SEG*, vol. IV, n. 573 avec des corrections de Crönert) ; W. Peek, *Philologus*, vol. LXXXVII (1932), p. 238-240 et *GVI* 1159 (les textes sont différents) ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 101 ; *SGOst*, vol. I, 03/05/04.

Comm. : W. Morel, *Hermes*, vol. LX (1930), p. 225, n. 10 (correction de Körte) ; L. Robert, *Rev. Phil.*, vol. LX (1934), p49-53 nouvelles lectures après examen de la pierre (= *Op. Min.*, vol. II, p. 1161-1164) ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme aus Kreta*, p. 31-32.

1	vers 1	Ἡνίκα δ' ἠέλιος μὲν ἔδυ πρὸς δώματα [πόντου ?] |
2-3	vers 2	δειπνήσας ἦλθον μετὰ τοῦ μήτρω λο[έσασ]|θαι·
3-4	vers 3	κεὐθύς με Μοῖραι προκαθίζανον εἰς φ[ρέ]|αρ αὐτοῦ·
4-5	vers 4	ἔγδυνον γὰρ ἐγὼ{ι} καὶ ἀπῆγε με | Μοῖρα κακίστη·
5-6	vers 5	χὡς εἶδεν δαίμων με | κάτω, παρέδωκε Χ[άρ]ωνει.
6-8	vers 6	Αὐτὰρ ὁ μήτρως ψόφον ἤκουσεν φρεα|τισμοῦ
8-9	vers 7	κεὐθύς, μ' ἐζήτει γὰρ — ἐγὼ δὲ οὐδ' ἐλ|πίδαν εἶχον
9-10	vers 8	ζωῆς τῆς κατ' ἐμαυτὸν ἐν ἀνθρώ|ποισι μιγῆναι —
10-11	vers 9	ἔτρεχεν ἡ νάννη καὶ σχείζει | τόν γε χιτῶνα,
11-12	vers 10	ἔτρεχε κὴ μήτηρ καὶ ἵστα|το ἥ γε τυπητόν·
12-13	vers 11	κεὐθὺς Ἀλεξάνδρῳ πρὸς | γούνατα πρόσπεσε νάννη,
13-14	vers 12	κοὐκ ἔτ' ἔμελ|λεν ἰδών, ἐνπηδᾷ δ'εἰς φρέαρ εὐθύς· |
15-16	vers 13	ὡς εὗρεν με κάτω βεβυθισμένον ἐξήνεν|[κ]εν ἐ⟨ν⟩ κοφίνῳ·
16-17	vers 14	κεὐθὺς δὴ νάννη με διάβρο|χον ἥρπασε θᾶσ⟨σ⟩ον
17-18	vers 15	σκεπτομένη ζω|ῆς ἢ⟨ν⟩ τιν' ἔχω μερίδα
18-20	vers 16	Ὧδε με τὸν | [δύσ]τηνον τὸν οὐκ ἐφιδόντα παλαίσ|[τρα]ν
20-21	vers 17	ἀλλ' ἤδη τριετῆ Μοῖρά | [κάλ]υψε κακή.

Comm. épigr. :

L. 1 : [πόντου] Demangel-Laumonier : [νυκτός] Crönert. Les deux lectures sont plausibles et ne sont données qu'*exempli gratia*.

L. 2-3 : λο[έσασ]|θαι restitution de Demangel-Laumonier : λο[χάασ]θαι Crönert.

L. 3-4 : φ[ρέ]|αρ Demangel-Laumonier.

L. 8 : μ' ἐζήτει Wilhelm, suivi par Peek[2] : με ζήτει Demangel-Laumonier : με ζητεῖ Crönert, Peek[1].

L. 13-14 : Demangel-Laumonier balancent entre ἔμελλεν ὑδρῶν et ἔμελλ' ἐνυδρῶν, Crönert choisi la seconde lecture, tout comme Peek[1] : κοὐ ἔτ' ἔμελλεν ἰδών L. Robert, lecture adoptée par Peek[2].

L. 15-16 : ἐξήνεν|[κ]εν ἐ⟨γ⟩ κοφίνῳ. L. Robert a lu au début de la ligne 16 : ΕΚΟΦΙΝΩ. Peek a lu également ces lettres, mais les relègue dans l'apparat critique sans les retranscrire dans le texte. Crönert imagine que la copie donnée au lapicide portait ἐξήνεγκεν corrigé en

ἐξεκόμισσε ; le lapicide aurait copié les deux mots. Cette hypothèse est à rejeter. L. Robert justifie sa lecture par une anecdote qu'il tient de Marc le Diacre, *Vie de Porphyre de Gaza*, selon laquelle trois enfants tombés dans un puits ont été remontés à l'aide d'une grande corbeille (κόφινος).

L. 21 : [κάλ]ῡψε κακή restitution de Crönert, confirmée par L. Robert : [με μάρ]ψε Demangel-Laumonier.

Traduction :

Quand le soleil plongea dans les demeures de la mer, après dîner, je partis avec mon oncle me laver, aussitôt les Moires me poussaient à m'asseoir sur le puits qui se trouvait là ; et moi je tombai et elle m'emporta, la très méchante Moire. Dès que la divinité me vit au fond, elle me livra à Charon. Alors mon oncle entendit le bruit de ma chute dans le puits et aussitôt, parce qu'elle me cherchait — mais moi, je n'avais plus aucun espoir de vivre et de me mêler aux hommes — approchait en courant ma tante et elle déchire sa robe, accourait aussi ma mère et elle, elle se met à se frapper la poitrine. Aussitôt tomba aux genoux d'Alexandre ma tante, à cette vue, il ne tergiversa plus et se jeta dans le puits aussitôt. Quand il me trouva au fond, submergé, il me fit remonter dans une corbeille, aussitôt donc ma tante m'arracha à lui, trempé que j'étais, pour examiner au plus vite s'il me restait une once de vie. Et c'est ainsi, malheureux que je suis, sans avoir vu la palestre, à trois ans seulement, que la Moire m'a caché, la méchante.

Les treize premiers vers sont des hexamètres dactyliques, dont certains comportent des irrégularités notamment le vers 6 qui est boiteux, et les quatre derniers vers forment deux distiques élégiaques.

La langue de l'épigramme est marquée par l'influence de la κοινή homérique. On constate la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ἠέλιος (v. 1) ; μήτρω (v. 2) ; κακίστη (v. 4) ; ζωῆς, τῆς (v. 8) ; ἡ, νάννη (v. 9) ; κἠ μήτηρ (v. 10) ; νάννη (v. 11) ; νάννη (v. 14) ; σκεπτομένη, ζω|ῆς, ἤ⟨ν⟩τιν' (v. 15) ; [δύσ]τηνον (v. 16) ; τριετῆ, κακή (v. 17). On observe l'emploi de la désinence -οισι de datif pluriel dans le substantif ἀνθρώ|ποισι (v. 8). La forme du nom du soleil ἠέλιος (v. 1) est empruntée à Homère. L'article τὸν, employé deus fois au vers 16, est employé en de pronom démonstratif, comme il est fréquent chez Homère.

Le jeune garçon de trois ans, dont le nom ne nous est pas donné dans l'épigramme, assume le rôle de locuteur. Le texte étant un véritable récit de la mort de l'enfant, les temps verbaux employés sont principalement l'aoriste et l'imparfait. Quelques présents de l'indicatif apportent de la vivacité au récit, ainsi σχείζει au vers 9. Pour le style de ce récit, l'auteur de l'épigramme a essayé, semble-t-il, de retranscrire le vocabulaire de cet enfant. C'est ainsi qu'à côté de μήτρως « l'oncle », on trouve le substantif νάννη (v. 9 et 11), hypocoristique désignant ici « la tante ».[307] (νέννος désigne le « frère de la mère » ou « le père de la mère »). Ainsi s'explique également l'emploi de la conjonction ἡνίκα (v. 1) et l'anaphore de l'adverbe εὐθύς,

[307] L'hypocoristique νέννος et sa variante νόννος désigne « l'oncle en général » d'après P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, p. 744.

apparaissant trois fois sous la forme κεὐθύς, au vers 3, 7, 11, 12 et 14, servent à retranscrire la manière très circonstanciée dont un enfant pourrait faire la relation de son accident. De même, la divinité responsable de la mort de l'enfant, la Moire, est qualifiée de κακίστη au vers 4 « très méchante », et de κακή au vers 17, « méchante » ; là aussi, le vocabulaire est enfantin.

II-7.12.1.

Antiochis

Plaque de marbre trouvée par un habitant « en creusant, nous dit P. L. Gatier, tout près des restes qui passent pour être ceux d'une église. » Dimensions : h. 0,20 m ; l. 0,25 m ; ép. 0,01 m ; h. des lettres : 0,02 m.

Le monument date d'époque impériale selon Merkelbach et Stauber. W. Peek suggère le Ier siècle ap. J.-Chr. sans justification.

Édit : F.-M. Abel, *Revue biblique*, vol. XLV (1936), p. 233-234 avec photographie ; *GVI* 183 ; P. L. Gatier, *IGLS*, vol. XXI-2, n. 33.

1-3	vers 1	Λυσίμαχος | τόδε σῆμα φίλῃ | ποίησεν ἀώρῳ· |
4-6	vers 2	Ἀντιοχίς, θά|ρσει· πᾶσιν ἴσον | τὸ τέλος.

Comm. épigr. :

Les epsilons et sigmas sont angulaires, ainsi que les thêtas et les omicrons. Les omégas sont en forme de pont. Les êtas sont barrés complètement. La haste horizontale de la lettre pi ne déborde pas les hastes verticales sur lesquelles elle repose. Enfin, la boucle des rhos n'est pas fermée. C'est d'après ces éléments paléographiques que F.-M. Abel suppose que le monument date de la seconde moitié du Ier siècle ap. J.-Chr.

Traduction :

Lysimachos a fait construire le tombeau que voici pour une proche morte prématurément ; Antiochis, courage : pour tous, la même fin.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion du distique ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien-attique. On l'observe à travers la fermeture en /ε:/ de /a:/ ancien dans σῆμα et φίλῃ (v. 1) mais aussi à travers la contraction de /ee/ qui aboutit à /e:/ noté par le digramme EI dans la forme d'impératif θάρσει (v. 2). En revanche, l'aoriste indicatif ποίησεν (v. 1), avec l'absence de l'augment, illustre l'influence de la κοινή homérique.

Le deuxième vers, avec sa sentence finale, πᾶσιν ἴσον τὸ τέλος, démontre une conception fataliste du destin humain et constitue également une consolation pour la mort d'Antiochis.

II-7.12.2.

Xanthippè

Très peu de détails concernant le monument nous sont connus. La pierre a été retrouvée à Alaşehir, dans un cimetière grec (« in cœmeterio Græcorum » Boeckh d'après Smith) et plus précisément « in lapide sepulchrali muro inserto Templi St. Johannis » (Sherard).

La datation du monument varie selon les auteurs : pour Stauber-Merkelbach la date est « unbestimmt » tandis que W. Peek date l'inscription du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Boekh, *CIG*, n. 3435 ; Kaibel 319 ; *GVI* 685 ; *SGOst*, vol. I, 04/24/14 ; G. Petzl, *TAM*, vol. V, n. 1896.

1 Ξανθίππην Ἀκύλας μνήμῃ βιότου παρέδωκεν
2 βωμῷ τειμήσας σεμνοτάτην ἄλοχον,
3 παρθένον ἧς ἀπέλυσε μίτρην, ἧς ὥριον ἄνθος
4 ἔσχεν ἐν ἡμιτελεῖ παυσάμενον θαλάμῳ·
5 τρεῖς γὰρ ἐπ' εἰκοσ̣τοῦ τελέωσε βίο⟨υ⟩ ἐνιαυτούς
6 καὶ μετὰ τούσδ' ἔθανεν τοῦτο λιποῦσα φάος.

Comm. épigr. :

L. 5 : εἰκοσ̣τοῦ Kaibel (retranscrit dans son édition εἰκοσ[τ]οῦ), leçon suivie par tous les éditeurs ultérieurs ; εἴκοσι οὗ Boeckh. βίο⟨υ⟩ Boeckh, (sur la retranscription en caractères d'imprimerie : BION) cette leçon est retenue par tous les éditeurs.

Traduction :

Aquila a donné à Xanthippè un souvenir de son existence, il a honoré d'un autel sa parfaite épouse, de qui il dénoua la ceinture virginale ; mais la fleur de sa jeunesse se fana dans sa demeure incomplète. Elle acheva sa vingt-troisième année de vie et puis mourut, laissant derrière elle la lumière que voilà.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, avec l'influence de la κοινή homérique. En effet, /a:/ ancien est fermé en /ε:/ : Ξανθίππην, μνήμῃ (v. 1) ; σεμνοτάτην (v. 2) ; ἧς, μίτρην

(v. 3) ; ἡμιτελεῖ (v. 4). Seule exception, l'anthroponyme Ἀκύλας (v. 1), conserve un /a:/ car il s'agit de la transcription du nom latin Aquila. L'influence d'Homère s'observe quant à elle à travers l'emploi de l'aoriste non augmenté τελέωσε (v. 5) mais aussi à travers l'emprunt de la forme usuelle chez Homère du nom de la lumière, φάος (v. 6).

Le digramme EI note /i:/ dans le participe τειμήσας (v. 2), indication des confusions graphiques consécutives à l'influence croissante de l'iotacisme.

Comment comprendre l'expression ἐν ἡμιτελεῖ […] θαλάμῳ dans le quatrième vers de l'inscription ? Xanthippè était une jeune femme, épouse d'Aquila. Cette dernière est louée pour toutes les qualités qui font traditionnellement d'une femme une bonne épouse, qualités synthétisées par l'emploi du superlatif σεμνοτάτην (v. 2). Toutefois, Xanthippè a péri dans la fleur de l'âge, à vingt-trois ans, et l'épigramme n'évoque pas d'enfant né du couple. Nous povons supposer que c'est parce que Xanthippè n'a pas donné d'enfant à Aquila que la demeure de ce dernier est « incomplète », ἡμιτελεῖ.

II-7.13.1.

Oxylos

Stèle de marbre dont toutes les faces à l'exception de la gauche sont brisées. h. 0,21 m ; l. 0,165 m ; ép. 0,007 m ; h. des lettres 0,008-0,011 m.

L'inscription est datée du VIe ou Ve siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres (notamment le *nu* et *l'upsilon*) par Buckler-Robinson.

Édit : W. H. Buckler, D. M. Robinson, *Sardis VII*, n. 103 avec fac-similé ; *SGOst*, vol. I, 04/02/12 reproduit le fac-similé de Buckler et Robinson.

1-2	vers 1	[Μνημ'] Ὀξύλο̄ τὸ [--- | --- πρὸ]ς τὴν [ὁδόν] |
3-4	vers 2	[Στράτ]ηγος ΄Ι[λο̄(?) τῆιδ'] | εὐαυ[γὲς] εἵ[σατο]

Comm. épigr. :

Les lacunes sont trop vastes pour espérer restituer ce texte dans son intégralité.

Traduction :

Monument d'Oxylos, fils de […]. Stratègos fils d'Ilos (?) l'a fait ériger là sur le bord de la route pour qu'il soit vu de tous.

Le texte est bien trop lacunaire pour déterminer avec certitude le schéma métrique employé pour sa composition. D'après les vestiges des mètres, il se peut qu'il s'agisse de trimètre iambique.

L'épigramme étant très brève, peu de faits de langues sont remarquables. On peut toutefois signaler la graphie O pour la notation de /o:/ dans Ὀξύλō, τô (v. 1). Ce fait graphique permet de confirmer la date de l'inscription entre les VIe ou Ve siècle avant J.-Chr.

II-7.13.2.

Matis

Stèle de marbre de Sardes, surmontée d'un simple toit avec trois acrotères. Au sommet de la stèle, au-dessous du toit, est gravé le texte. Dans un encadrement placé sous le texte, deux personnages ont été sculptés : à droite, assise, une femme (Matis très certainement) portant un manteau recouvrant sa tête, descendant le long de bras gauche et recouvrant entièrement ses jambes ; elle tire un objet que l'on ne peut distinguer d'un coffre que lui présente le second personnage, qui lui fait face, debout, de taille plus petite et qui est peut-être une servante ou la fille de Matis mentionnée dans l'épigramme. Les dimensions : h. 1,56 m ; l. 0,51 m ; ép. 0,19 m en bas et 0,17 m en haut ; h. des lettres de 0,008 m (pour les omicrons) à 0,015 m.

L. Robert date l'inscription aux alentours de 250 av. J.-Chr.

Édit : *American Journal of Archaeology*, vol. LXIV, p.49-56 avec photographie Pl. 9-10 ; L. Robert, *Noms indigènes*, p. 337 ; C. W. Clairmont, *Gravestone and Epigram*, n.87 ; Pfuhl-Möbius 969 avec photograpie Pl. 145 ; Hanfmann-Ramage, n. 134 ; *SGOst*, vol. I, 04/02/10.

Comm. : J. et L. Robert, *Bull. ép.* 1960, n.101, commentaire sur l'onomastique ; G. M. A. Hanfmann, *Sardis from Prehistoric to Roman Times*, 1983, photographie Fig. 171.

1 Ματις μέμ μοι τοὔνομ' ἔφυ, πατρὶς δὲ Κελαιναί.
2 Ἀνδρομένης δὲ πόσις τεῦξ' ἐπίσημα τόδε,
3 ὦι καὶ φιτύσασα λίπον τρεῖς παῖδας ἐν οἴκωι
4 θηλυτέρην τε μίαν τοὺς ἔλιπον φθιμένα.

Comm. épigr. :

L. 2 : τεῦξ' ἐπίσημα. Les éditeurs précédents retranscrivent τεῦξ' ἔπι σῆμα. Il nous paraît peu probable que l'anastrophe puisse se pratiquer pour une préposition servant de préverbe.

Traduction :

Mon nom était Matis, ma patrie Kélainai. Andrométnès mon époux a fait construire le monument que voici. Je lui ai donné trois enfants mâles que j'ai laissés à la maison, ainsi qu'une fille : je les ai quittés à ma mort.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques dont la scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien. On l'observe notamment à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : Ἀνδρομένης, σῆμα (v. 2) ; θηλυτέρην (v. 4). On relève toutefois une occurrence présentant le maintient de /a:/ ancien : φθιμένα (v. 4). Pourquoi le vocalisme /a:/ dans ce participe ? Il est douteux que l'auteur ait voulu donner une couleur dorienne à l'épigramme, car φθιμένα serait bien isolé. La finale /a/ du participe précédent, φιτύσασα, syntaxiquement sur le même plan que φθιμένα, a sans doute influencé le vocalisme /a:/ dans φθιμένα. À travers les formes verbales à l'aoriste, qui ne sont dépourvues de l'augment, on remarque également l'influence homérique de la langue du texte : τεῦξ' (v. 2) ; λίπον (v. 3).

Matis n'était pas originaire de Sardes mais de Kelainai, elle était donc d'origine lydienne.

Pour désigner le monument funéraire, l'auteur emploie le substantif ἐπίσημα (v. 2). Il n'est pas d'autre inscription du présent corpus dans laquelle un monument funéraire soit désigné par ce substantif.

II-7.13.3.

Ménophila

Pierre de marbre blanc. Au sommet est sculpté un fronton surmonté de trois acrotères. Sous le fronton est gravée une dédicace : ὁ δῆμος Μηνοφίλαν Ἑρμαγένου. Dans un encadrement, Ménophila est représentée, debout, lisant un rouleau qu'elle tient en ses mains, signe de sa culture. À gauche du champ, au niveau de la tête de Ménophila sont disposés sur une étagère une corbeille et un rouleau. Au même niveau, mais à droite de la tête de Ménophila, une fleur de lys. Un alpha est gravé à gauche de Ménophila, pour signaler qu'elle était le seul enfant de ses parents. Dans l'épigramme qui se trouve sous l'encadrement, le sens de tous ces symboles est révélé. Dimensions : h. 1,07 m ; l. 0,5 m ; ép. 0,12 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. par Pfuhl-Möbius d'après la technique de gravure.

Édit : D. M. Robinson, *Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay*, p. 345-353, n. 2 avec photographie, Pl. 11 ; *SEG*, vol. IV, n. 634 ; D. M. Robinson, *Sardis VII*, n. 111 ; R. Herzog *Hermes*, vol. LXXI (1936), p. 339 ; *GVI* 1881 d'où *Grabgedichte* 433 ; Pfuhl-Möbius 418 avec photographie, Pl. 69 ; *SGOst*, vol. I, 04/02/11.

Comm. : Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 78, n. 99.

Sous le fronton :

1		Ὁ δῆμος Μηνοφίλαν Ἑρμαγένου

Sous le relief :

2	vers 1	Κομψὰν καὶ χαρίεσσα πέτρος δείκνυσι, τίς ἐντί ;
3	vers 2	Μουσῶν μανύει γράμματα· Μενοφίλαν.
4	vers 3	Τεῦ δ' ἕνεκεν στάλᾳ γλυπτὸν κρίνον ἠδὲ καὶ ἄλφα,
5	vers 4	βύβλος καὶ τάλαρος, τοῖς δ' ἔπι καὶ στέφανος ;
6	vers 5	ἡ σοφία⟨μ⟩ μὲν βίβλος, ὁ δ' αὖ περὶ κρατὶ φορηθεὶς
7	vers 6	ἀρχὰν μανύει, μουνογόναν δὲ τὸ ἕν,
8	vers 7	εὐτάκτου δ' ἀρετᾶς τάλαρος μάνυμα, τὸ δ' ἄνθος
9	vers 8	τὰν ἀκμάν, δαίμων ἄντιν' ἐληίσατο.
10	vers 9	Κούφα τοι κόνις ἀμφὶ πέλοι τοιῇδε θανούσῃ.
11	vers 10	αἴ, ἄγονοι δὲ γονεῖς, τοῖς ἔλιπες δάκρυα.

Traduction :

Sous le fronton :

Le peuple honore Ménophila, fille de Hermagénès.

Sous le relief :

Cette belle pierre montre une charmante personne. Qui est-ce ? – L'inscription des Muses le révèle : c'est Ménophila. – Pour quelle raison la stèle porte-t-elle une fleur de lys, ainsi qu'un alpha, un livre, une corbeille et, en plus de cela, une couronne ? – Le livre symbolise ma sagesse, quant à la couronne qui ceignait mon front, elle symbolise mon talent, le chiffre un signifie que j'étais fille unique, la corbeille est le symbole de mes bonnes dispositions morales, la fleur est le symbole de ma jeunesse, qu'une divinité m'a ravie. – Que la terre soit légère pour une défunte telle que toi. Hélas, tes parents n'ont plus d'enfants, tu leur as laissé des larmes.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité, à l'exception de l'allongement métrique à l'initiale de l'anthroponyme Μενοφίλαν (v. 2).

Le texte est rédigé dans une langue composite, présentant des traits doriens et ioniens. On observe dans le texte les deux traitements de /a:/ ancien :

- le maintien : Μενοφίλαν (L. 1 et v. 2) ; Κομψὰν (v. 1) ; μανύει (v. 2) ; στάλᾳ (v. 1) ; σοφία⟨μ⟩ (v. 3) ; ἀρχὰν, μανύει, μουνογόναν (v. 4) ; ἀρετᾶς, μάνυμα (v. 8) ; τὰν ἀκμάν, ἄντιν' (v. 9).

- la fermeture en /ε:/ : δῆμος (L. 1) ; τοιῇδε θανούσῃ (v. 10).

Il est intéressant de remarquer que les deux seuls passages où les formes avec /ε:/ venant de /a:/ ancien se trouvent, pour l'un d'eux, dans la dédicace (δῆμος L. 1), indiquant aux passants que Ménophila a obtenu les honneurs de sa cité pour ses funérailles, et pour l'autre, dans les deux derniers vers de l'épigramme qui sont une adaptation d'un vers d'Euripide : *Alceste*, v. 462-463 : « […] κούφα σοι / χθὼν ἐπάνωθε πέσοι, γύναι, κτλ. ».

Dans le premier vers de l'épigramme, l'article neutre au génitif singulier présente le traitement par diphtongaison de l'hiatus /eo/ : Τεῦ (v. 1). Ce traitement est ionien mais il est également attesté dans le domaine dorien[308].

Dans le premier vers, la forme dorienne de la troisième personne du singuiler du verbe εἰμί, ἐντί, est employé.

Le lexique de l'auteur présente de nombreuses recherches originales, notamment pour désigner le support de l'écriture et l'inscription elle-même. En effet, pour nommer ces deux réalités, l'auteur emploie des périphrases qui sont uniques dans le présent corpus. La stèle est désignée par la périphrase Κομψὰν καὶ χαρίεσσα πέτρος (v. 1), tandis que l'inscription est désgnée par la périphrase Μουσῶν […] γράμματα (v. 2). Il est intéressant de noter ici l'intention de l'auteur de souligner le caractère plaisant de la stèle et de l'épigramme, la première étant χαρίεσσα et la seconde œuvre des Muses.

L'épigramme se présente comme un dialogue entre un passant se présentant devant le monument de Ménophila et la défunte qui répond aux interrogations du passant. La première question est classique : τίς ἐντί ; « qui est-ce ? ». La seconde en revanche engage un véritable commentaire du relief funéraire gravée sur le monument. Le passant s'interroge en effet sur tous les détails de la gravure. Ménophila répond alors en offrant les clés de lecture de la gravure : chaque objet est le symbole d'une qualité ou d'un détail de la vie de Ménophila. Ce dialogue illustre d'une part le caractère personnel du relief funéraire, d'autre part le lien étroit qui unit le texte à son support.

La dernière réplique du passant à Ménophila Κούφα τοι κόνις ἀμφὶ πέλοι (v. 7) est très largement inspirée du célèbre vers d'Euripide, *Alceste*, v. 462-463 : « […] κούφα σοι / χθὼν ἐπάνωθε πέσοι, γύναι, κτλ. ».

II-7.13.4.

Artémisia

Fragment d'un bloc de marbre brisé en deux ; les deux fragments sont endommagés sur toutes leurs faces. La pierre fut retrouvée dans une maison à Mérsindéré, à quelques kilomètres à l'ouest de Sardes. Dimensions des deux fragments rassemblés : h. 0,38 m ; l. 0,29 ; ép. 0,09 m ; h. des lettres 0,002 m.

D'après Buckler et Robinson, l'inscription date du Ier ou du IIe siècle ap. J.-Chr.

---

[308] Cf. Lejeune (M.). *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §275 : « En ionien (et dans l'Est du domaine dorien), des formes *diphtonguées* répondent aux formes contractes de l'attique. »

Édit : H. W. Buckler, D. M. Robinson, *Sardis VII*, n. 144 avec photographie des deux fragments ; *GVI* 186 ; *SGOst*, vol. I, 04/02/08.

1-3	vers 1	[Ἔ]τευξε τύμ[βον] | [τ]οῦτον Ἀρτεμ[εί]|σιος
3-5	vers 2	ἀλόχῳ π[ο]|[θει]νῇ τοὔνομ'| [Ἀρτ]εμεισίᾳ
6-8	vers 3	[ἐν] ᾧ μεθ' ἡμ[ᾶς] | [ἄλλ]ος οὐ ᾳ[εθή|σεται]
8-?		[— — — — — — — — — — — —]

Traduction :

Artémisios a fait construire le tombeau que voilà pour sa regrettée épouse du nom d'Artémisia ; dans ce tombeau, à nos côtés, (nul autre défunt ?) ne sera enseveli…

L'épigramme est composée de trois trimètres iambiques. La scansion ne comporte pas d'irrégularité, si ce n'est que le premier pied du deuxième vers est un tribraque.

L'épigramme est très courte et son contenu se réduit à la portion congrue : un homme Artémisios, a fait bâtir pour son épouse défunte Artémisia un tombeau. Malgré la perte de la fin du texte, le vers 3 nous permet de supposer que la fin du texte était une imprécation à l'adresse de tout homme ayant l'intention de placer un autre défunt dans la tombe d'Artémisia.

II-7.13.5.

Elpis

Marbre bleu, découvert à Sardes sur les bords du Pactole.

L'inscription est datée du IIIe siècle avant J.-Chr. par Peek et du IVe ou IIIe siècle av. J.-Chr. par Stauber et Merkelbach.

Édit : U. von Wilamowitz, *Litteris*, vol. I (1924), p.11-12 ; W. H. Buckler, D. M. Robinson, *Sardis VII*, n.104 avec un estampage ; *SEG*, vol. IV, n.633 avec apparat critique ; *GVI* 1127 d'où *Grabgedichte* 143 ; *SGOst*, vol, I, 04/02/09 ; *SEG*, vol. LII, n.1919.

1	Μνησθεῖσ' ὧν εἰς [πίστι]ν ἐμόχθησ' αἰ[ὲν ὁμεύνου]
2	Ἐλπὶς ἐγὼ, τῶν νῦν ἀνταπέχω χάριτας·
3	οὐδ' ἐς ἄκαρπον ἐγὼ δισσὰς ὠδῖνας ἀνέτλην
4	ἱμερτῶν τέκνων, ὧν με ἀπέκλεισε Τύχη.
5	Λήθης ἐκπετάσασα κατὰ βλεφάρων πέπλον ἤδη,
6	ὅς με κατασκιάσας εἰν Ἀΐδηι κατέχει
7	οἰκτρὰ μαραινομένην. ἀλλ' ὦ ξένε, τόμ μ' ὑπὸ τύμβωι

8 θέντα πόσιν μύθοις εὐλογέων παρίοις
9 πιστὸν Ἀλεξάνδρου Ἀπολλώνιον, ὅς με δὶς [τόσσον]
10 στέρξας μνημείοις τοῖσδε κατηγλάϊ[σεν].

Comm. épigr. :

Les restitutions sont toutes proposées par Wilamowitz. Elles sont suivies par tous les éditeurs.

L. 9 : [τοσσον] Wilamowitz. Il justifie sa lecture en rappelant que l'expression δὶς τόσσον trouve un parallèle dans Homère, *Odyssée*, IX, v. 491 : « ἀλλ' ὅτε δὴ δὶς τόσσον ἅλα πρήσσοντες ἀπῆμεν ».

Traduction :

En souvenir de ce que ma fidélité à l'égard de mon époux m'a fait endurer, moi Elpis, je reçois maintenant les remerciements pour mes efforts. Je n'ai pas vainement supporté par deux fois les douleurs de l'enfantement pour mes deux charmants enfants, de qui la fortune m'a séparée. Déjà, elle a jeté sur mes paupières le voile de l'oubli qui me retient dans les ténèbres chez Hadès, me flétrissant lamentablement. Allons, étranger, puisses-tu repartir en faisant l'éloge de celui qui m'a placée sous cette tombe, de mon époux fidèle, Apollônios fils d'Alexandros, qui m'a aimée deux fois et m'a rendu hommage avec ce monument.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité. Il faut pratiquer l'élision d'epsilon du pronom personnel με devant alpha initial de ἀπέκλεισε dans le quatrième vers.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On constate la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : Μνησθεῖσ' (v. 1) ; ἀνέτλην (v. 3) ; Τύχη (v. 4) ; Λήθης (v. 5) ; Ἀΐδηι (v. 6) ; μαραινομένην (v. 7) ; μνημείοις (v 10). On observe également le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans l'adjectif εὐλογέων (v. 8). On observe également les usages de la poésie homérique dans le texte. Relevant des usages de la κοινή homérique, nous pouvons relever l'allongement métrique de la préposition ἐν, qui apparaît alors sous la forme εἰν dans le sixième vers de l'épigramme.

L'évocation des douleurs de l'enfantements, δίσσας ὠδῖνας ἀνέτλην (v. 3), que n'auraient pas supportées vainement la défunte, οὐδ' ἐς ἄκαρπον (v. 3), nous indique que la défunte est morte en couches. C'est en ce sens également que nous interprétons le premier vers de l'épigramme, dans lequel Elpis évoque « ce que [s]a fidélité à l'égard de [s]on époux [lui] a fait endurer » ; cette fidélité désigne les deux enfants qu'Elpis a donné à son époux. Ce sont aussi les deux accouchements d'Elpis que semble désigner l'expression « δὶς [τόσσον] / στέρξας » dans les vers 9 et 10.

II-7.14.1.

Lysinos

Stèle de marbre gris, avec des taches blanches. Les dimensions : h. 0,56 m ; l. 0,22 m ; ép. 0,10 m ; h. des lettres 0,012 m. On voit encore des restes de peinture rouge à l'intérieur des lettres.

L'inscription est datée du IIIe siècle av. J.-Chr. par Peek.

Édit : Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-2, p. 405 ; W. Peek, *AM*, vol. LXVI (1941), p. 80-81, n.23 et *GVI* 1175 d'où *Grabgedichte* 229 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 511 avec photographie ; *SGOst*, vol. II, 05/01/48.

Comm. : sur l'évocation du Tmôlos odorant, cf. L. Robert, *Op. Min.* II 852.

1-3	vers 1	Τῶι κενῶι τύμβωι παρ|εστῶσα υἱὸν Εὐβούλου | φράζω·
3-5	vers 2	Λυσίνου | θανόντος ὀστᾶ Τμῶ|λος εὐώ⟨δ⟩ης κρύπτει

Traduction :

Dressée près de ce cénotaphe, je montre le fils d'Euboulos. Les ossements du défunt Lysinos, c'est l'odorant Tmôlos qui les cache.

Il semble que le mètre employé soit le tétramètre catalectique trochaïque. Le premier vers est faux, car le septième doit être un spondée (pied pur d'un tétramètre catalectique trochaïque).

Du fait de sa brièveté, l'épigramme n'offre que peu de faits de langue remarquarbles. On peut cependant relever la contraction attique dans le substantif accusatif neutre pluriel ὀστᾶ dans les deux vers, ainsi que la contraction de /oo/ dont le résultat est /o:/ dans les génitifs singuliers Εὐβούλου (v. 1) et Λυσίνου (v. 2).

Le monument funéraire de Lysinos est un cénotaphe. Ce dernier est désigné par le groupe nominal κενῶι τύμβωι (v. 1). Comme dans l'inscription de Phrygie II-5.2.1.[309], il y a une certaine ambiguïté sur la fonction eschatologique du cénotaphe, car si le corps de Lysinos n'est pas inhumé sous le monument funéraire, la stèle déclare pourtant montrer Lysinos. Les restes de peintures rouges indiquent certainement que le portrait du défunt était représenté sur le monument. À défaut des corps, ce sont les images des défunts que restituent les cénotaphes.

---

[309] Quoiqu'étant un cénotaphe, le défunt de l'inscription II-5.2.1. déclare dès le premier vers de l'épigramme que le cénotaphe le retient : « Πατρὸς ἐπ' εὐσεβ[ίᾳ] | με κενὸς τάφος | ὧδε κατέσχεν ».

Dans le second vers de l'épigramme, l'évocation du Tmôlos odorant (Τμῶ|λος εὐώ⟨δ⟩ης) rappelle une expression d'Euripide, *Bacchantes*, v. 462 : « τὸν ἀνθεμώδη Τμῶλον κτλ. », ou encore *Anth. Pal.*, IX, n. 645, v. 1 : « Τμώλῳ ὑπ' ἀνθεμόεντι κτλ. ».

II-7.14.2.

Critôn

Plaque de tuf, brisée à l'angle supérieur gauche. Dimensions : h. 0,45 m ; l. 0,45-0,42 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres 0,01 m.

L'inscription est datée du IIIe siècle av. J.-Chr. par Peek.

Édit : Kaibel 235 ; D. Hoffmann, *Sylloge epigrammatum graecorum,* n. 187 ; *GVI* 1388 d'où *Grabgedichte* 184 ; *SGOst,* vol. II, 05/01/46 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n.518 avec fac-similé.

1 Χαῖρε, Κρίτων, σοὶ μέν ⟨γ⟩ε καὶ εἰν Ἀΐδαο δό[μοισιν]
2 ὄντι τεῆς ἀρέτης οὐχὶ λέλοιπε κλέος,
3 τοιγάρτοι παίδων σε φίλαι χέρες, ὡς θέμις ἐστίν,
4 κρύψαν, ἐπεὶ γήρως ὄλβιον ἦλθε τέλος.

Comm. épigr. :

L. 1 : ⟨γ⟩ε Kaibel : TE sur la pierre.

L. 3 : ἐστίν sur le fac-similé fourni par Petzl, on voit le reste d'un nu à la fin de la ligne : ἐστί Hoffmann, Peek.

Traduction :

Salut Critôn, alors même que tu es dans les demeures d'Hadès, la renommée de ta vertu ne te fait pas défaut. Ainsi les mains chéries de tes enfants, comme il convient à la piété, t'ont recouvert quand tu as atteint le terme d'une heureuse vieillesse.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue composite. On relève des éléments ioniens, par exemple les formes τεῆς ἀρέτης (v. 1) présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien. Cependant aux côtés de ces formes, dans le même vers, nous pouvons également relever des dorismes, notamment le théonyme Ἀΐδαο où se trouve conservé le vocalisme /a:/ ancien.

La langue de l'épigramme est également marquée par l'influence de la κοινή homérique, à travers l'emploi de la forme τεῆς du déterminant possessif, empruntée à Homère. De même, le caractère facultatif des différents allongements relève des artifices métriques de la poésie

épique. Ainsi, χέρες (v. 3) ne présente pas l'allongement compensatoire de première vague, pourtant attendu dans un texte ionien, mais la préposition ἐν est pourvu d'un allongement métrique afin de veiller à la correction de la scansion ; elle apparaît alors sous la forme εἰν (v. 1). Tout comme les allongements, l'augment paraît facultatif : ainsi, l'aoriste κρύψαν est dépourvue de l'augment.

Critôn est mort dans un âge avancé. Est-il mort de vieillesse ? L'inscription ne nous en informe pas. Le défunt, locuteur dans l'épigramme, met l'accent sur le caractère pieux de son inhumation, réalisée par ses enfants, ὡς θέμις ἐστίν̣. Ce devoir des enfants à l'égard de leur père rejoint le thème fréquent dans la γηροκομία.

II-7.14.3.

Hermias

Bloc de marbre jaune. Dimensions : h. 0,21 m ; l. 0,46 m ; ép. 0,16 m ; h. des lettres 0,012 m. La partie gauche de la pierre est endommagée, il manque la première lettre des lignes 1, 3 et 4.

L'inscription est datée du IIIe siècle av. J.-Chr. par Peek selon l'écriture.

Édit : Kaibel 234 ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme*, n. 179 ; E. Hoffmann, *Sylloge epigrammatum graecorum,* n. 186 ; *GVI* 1735 d'où *Grabgedichte* 129 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 512 (avec fac-similé) ; *SGOst*, vol. I, 05/01/42.

1 [Ὀ]στέα μὲν κρύπτει Τμῶλος νεάταισιν ὑπ' ὄχθαις
2 Ἑρμίου, ὀγκωτὰ δὲ ἀμφιβέβακε κόνις
3 [τ]ηλεφάης· ξεστὰ δὲ πέτρα καθύπερθε ἀγορεύει
4 [τ]ὸν νέκυν ἀφθόγγωι φθεγγομένα στόματι·
5 τοῦτο δὲ οἱ κενέωμα τάφου ποθέοντες ἑταῖροι
6 Σ̣μύρνης ἀγχιάλοις χεῦαν ἐπ' ἀϊόσιν

Traduction :

Le Tmôlos cache les ossements d'Hermias, au pied de ses flancs, un monceau de poussière visible au loin les a recouverts ; une pierre polie le surplombe et rapporte les paroles sans voix du mort. Ce cénotaphe, ce sont ses compagnons qui le regrettent qui le lui ont construit sur les bords de la mer de Smyrne.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Il faut pratiquer deux élisions non représentées dans la gravure pour scander convenablement les vers deux et trois. Dans le

deuxième vers, epsilon de la particule δέ est élidé devant alpha initial de ἀμφιβέβακε. Dans le troisième vers, epsilon final de καθύπερθε est élidé devant alpha du verbe ἀγορεύει.

Le texte est rédigé dans une langue composite. On recense un élément ionien, à travers la forme du toponyme Σμύρνης (v. 6), présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien. Mais à côté de cette forme, nous relevons également quelques dorismes. En effet, les formes ξεστὰ, πέτρα (v. 3) et φθεγγομένα (v. 4) sont pourvues d'un /a:/ ancien.

On recense enfin quelques traits empruntés à la κοινή homérique. En effet, nous pouvons relever l'emploi de la désinence de datif pluriel -αισι(ν) dans νεάταισιν (v. 1). Nous pouvons également signaler l'absence de contraction des voyelles /eo/ dans le participe du verbe dénominatif ποθέοντες (v. 5). Le maintien de ce hiatus est un artifice métrique à la disposition de l'auteur afin d'assurer la correction métrique de son texte.

Le monument funéraire d'Hermias est un cénotaphe. Comme dans l'inscription II-7.14.1., dédiée à Lysinos, Hermias a trouvé la mort dans le Tmôlos. Le mot κενέωμα (v. 5) qui désigne le cénotaphe est un hapax. L'expression κενέωμα τάφου est synonyme de κενοτάφιον ou encore du groupe nominal κενῶι τύμβωι attesté dans l'inscription II-7.14.1. La pierre portant l'inscription et marquant la place de ce cénotaphe est désignée par le groupe nominal ξεστὰ δὲ πέτρα (v. 3).

L'expression ἀφθόγγωι φθεγγομένα στόματι (v. 4) est une adaption d'un vers de Simias, *Anth. Pal.*, VII, 193, 3 : τερπνὰ δι' ἀγλώσσου φθεγγομένα στόματος, « prononçant d'agréables paroles de sa bouche sans voix ».

II-7.14.4.

[Alc]ippos

Stèle en marbre blanc dont il ne reste que la moitié inférieure. On ne distingue presque rien du relief qui surmontait l'épigramme : à gauche et à droite nous distinguons les pieds de deux personnages, celui de droite semble être enveloppé dans un ample manteau descendant jusqu'à ses mollets, peut-être le défunt ; nous ne voyons que les pieds du personnage à droite qui pourrait être un parent du défunt ou un simple serviteur. Dimensions : h. 0,6 m au plus haut : l. 0,29 m ; ép. 0,12 m ; h. des lettres 0,01 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : *GVI* 635 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-1, n. 528 avec fac-similé ; *SGOst*, vol. I, 05/01/29 fac-similé.

1 [Τοῦτ' Ἀλκ?]ίππου σῆμα, τὸν ἔκκριτον ἐξ συνεφήβων
2 [Μοῖρ' εἰς] Ἀΐδεω χῶρον ἀπηγάγετο·
3 [Φαίνιππ?]ος δὲ πατὴρ πικρὰν χάριν ἀντὶ τροφήων
4 [δεξάμενο]ς πένθει τείρεται ἀκαμάτωι.
5 [Ἀλλὰ τὸ]ν̣ εὐρώεντα λαχὼν ⟨τό⟩πον ἄμπεχε χεῖρα

6 [ἐκ σκοτί]ης κούφην σφωϊτέροις γενέταις.

Comm. épigr. :

Toutes les restitutions en début de vers sont des propositions de Peek. Les noms propres que Peek retranscrit ne sont donnés qu'*exempli gratia* ; rien ne permet de trancher entre Ἄλκιππος ou Φαίνιππος et par exemple les noms Φίλιππος ou Ἕρμιππος.

L. 5 : ⟨τό⟩πον la pierre porte uniquement ΠΟΝ, le lapicide a omis de graver ΤΟ.

Traduction :

Voici la tombe d'Alcippos, remarquable parmi les éphèbes, que la Moire a mené au pays d'Hadès. Son père Phainippos a reçu une âpre récompense pour l'avoir nourri : il est déchiré par un deuil inlassable. Maintenant que tu as obtenu pour lot ce lieu humide, tends ta main légère hors de l'ombre vers tes parents.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Dans l'adjectif ἀκαμάτωι (v. 4), alpha initial est ici long, alors qu'il est bref par nature. La quantité de cet alpha est le fruit d'une licence poétique, le mètre exige en effet une syllabe longue là où se trouve l'alpha privatif, mais aussi de l'analogie avec le substantif ἀθάνατος où alpha est long.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les formes σῆμα (v. 1) ; [σκοτί]ης, κούφην (v. 6). Nous pouvons relever l'allongement compensatoire de première vague dans le nom de la main χεῖρα (v. 5). Enfin, on peut signaler le génitif singuiler en -εω dans le thème sigmatique Ἀΐδεω (v. 2) et le génitif pluriel τροφήων (v. 3) qui ne présente pas la métathèse de quantité et d'aprteure. L'influence de la κοινή homérique n'est toutefois pas totalement absente du texte. Ainsi l'article τόν dans le premier vers est employé en fonction de pronom démonstratif.

La tristesse du Phainippos qui a perdu son fils et abandonné l'espoir d'être récompensé des soins qu'il a prodigués pour l'élever, ἀντὶ τροφήων (v. 3), évoque, comme souvent dans les épigrammes dédiées à des défunts morts avant l'heure, la dette, le devoir que les enfants ne pourront assumer à l'égard de leurs parents, la γηροκομία.

L'appel adressé au défunt de reparaître en partie de l'empire des morts afin d'apporter une consolation à son père est originale. Nous avons déjà observé des consolations à travers des apparitions oniriques, par exemple dans les épigrammes de Mysie II-4.3.13. et II-4.11.1., mais c'est ici la seule évocation d'une main tendue par le défunt depuis les Enfers vers le monde des vivants. Serait-ce un écho au relief funéraire gravé sur la stèle ? De nombreuses stèles présentent en effet ce type de relief, montrant le défunt serrant la main à ses proches.

II-7.14.5.

Hikésios et Hermippos

Stèle de marbre blanc sculptée. Les deux défunts Hikésios et Hermippos, vêtus de tuniques qui laissent entrevoir une partie de leur torse nu, se tiennent de part et d'autre d'une femme entièrement recouverte d'un ample manteau, assise sur chaise, probablement leur mère. Dans l'angle inférieur droit et dans l'angle inférieur gauche se tiennent debout deux serviteurs. Dimensions : h. 0,93 m ; l. 0,58-0,52 m ; ép. 0,13 m ; h. des lettres 0,005-0,015 m.

L'inscription est datée de la deuxième moitié du IIe siècle av. J.-Chr. par Pfuhl-Möbius d'après le motif du relief.

Édit : A. Boeckh, *CIG,* vol. II 3333 ; Kaibel 241 ; *GVI* 701 ; Pfuhl-Möbius 1102 avec photographie, Pl. 165 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-1, n. 523 avec photographie, Pl. 23 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/44.

1 Οἱ δισσοὶ συνόμαιμοι, ἰὼ ξένε, τῶιδ' ὑπὸ τύμβωι
2 ἄψαυστοι τέκνων κείμεθα κουριδίων·
3 Ἱκέσιος κἀγὼ νεαρὰν πληρούμενον ἥβαν
4 Ἕρμιππος κρυερὸν τόνδε ἔχομεν θάλαμον
5 Ἅιδαν ἐγκύρσαντες ἀλάμπετον· εὐγενέτη⟨ς⟩ δὲ
6 Θεύδοτος οὐ στυγερὸν πένθος ἐφεῖδε πατήρ·
7 μήτηρ δὲ ἡ δύστηνος ὀδύρεται, οἷά τις ἀκταῖς
8 ἀλκυονὶς γοεροῖς δάκρυσι μυρομένα,
9 Μητρὶς ἡ λιπάδελφος ⟨ἐ⟩ρημωθεῖσα δὲ τέκνων
10 γηραιὸμ βιοτᾶς τέρμα ἐνέπλησε κακόν.

Comm. épigr. :

L. 5 : ΕΥΓΕΝΕΤΗΕ sur la pierre.

L. 9 : ΣΡΗΜΟΘΕΙΣΑ sur la pierre.

Traduction :

Nous deux, frères du même sang, ô étranger, nous reposons sous cette tombe, sans avoir apposé notre main sur des enfants. Hikésios et moi, Hermippos, notre jeunesse passée, habitons cette froide demeure, après avoir rencontré le ténébreux Hadès. Notre noble père, Theudotos, n'a pas eu à supporter le deuil cruel, mais notre mère Métris, la malheureuse, se lamente comme quelque alcyon qui sur la mer verse des larmes mêlées de gémissements. Elle qui n'a pas de frère, délaissée par ses enfants, a achevé une funeste vieillesse, terme de son existence.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. Il faut pratiquer l'élision d'epsilon finale de τόνδε devant epsilon initial de ἔχομεν dans le quatrième vers. De même, epsilon de la particule δέ est élidé devant ἡdans le vers 7 ainsi qu'alpha final de τέρμα devant epsilon de ἐνέπλησε dans le dernier vers de l'épigramme.

La langue de l'épigramme est composite. On retrouve des éléments ioniens, à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : μήτηρ, ἡ δύστηνος (v. 7) ; Μητρὶς, ἡ (v. 9). On observe également le traitement ionien de /eo/ par diphtongaison dans l'anthroponyme Θεύδοτος (v. 6). Cependant, aux côtés de ces occurrences, nous pouvons relever aussi quelques dorismes, qui présentant notamment le maintien de /a:/, telle que les occurrences ἥβαν (v. 3), Ἅιδαν (v. 5) et μυρομένα (v. 8).

Les défunts Hikésios et Hermippos étaient deux frères, nés des mêmes parents, et morts avant l'heure. L'expression ἄψαυστοι τέκνων […] κουριδίων (v. 2) signalent que les deux frères n'étaient pas mariés et n'ont pas eu d'enfant. Ce motif se retrouve dans l'épigramme d'un autre ἄωρος de Smyrne : dans l'épigramme II-7.14.10., le défunt mort prématurément lui aussi signale qu'il n'a pas eu d'enfant, qu'il était ἄτεκνος, et qu'il n'a pas non plus connu de lit nuptial, ὦι παστὸν οὐθείς.

Le monument funéraire n'est désigné que par le caveau où reposent les défunts, τύμβωι (v. 1). Ce dernier est comparé à leur dernière demeure quelques vers plus loin, à travers l'expression κρυερὸν […] θάλαμον (v. 4).

La mort d'Hikésios et Hermippos est désignée par la périphrase euphémique Ἅιδαν ἐγκύρσαντες (v. 5). C'est une autre périphrase qui désigne la mort de leur mère : βιοτᾶς τέρμα[310] (v. 10).

La comparaison de la mère avec l'alcyon, οἷά τις ἀκταῖς / ἁλκυονὶς γοεροῖς δάκρυσι μυρομένα (v. 7-8), un τόπος du genre, se retrouve dans l'inscription II-8.5.4., v. 6 : « οἷά τις εἰναλία δάκρυσιν ἁλκυονίς ».

II-7.14.6.

Dionysios

Stèle de marbre avec fronton. Dimensions : h. 0,76 m ; l. 0,35 m ; ép. 0,10 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. par Peek, suivi par les autres éditeurs, sans plus de précision.

Édit : A. M. Fontrier, *BCH*, vol. VII (1883), p. 278-279 ; Petz, *IK*, vol. XXIII, n. 515 avec fac-similé ; *GVI* 1000 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/38 avec fac-similé.

1 Διονύσιον Ποσειδωνίου

[310] Sur l'emploi de τέρμα et la métaphore athlétique que ce terme engage, cf. I.1.1., commentaire.

Dans une couronne :

2		Ὁ δῆμος
3	vers 1	Ἑπτά που ἐξ ἐτέων δεκάδας καὶ βαιὸν ἐπόν τι
4	vers 2	εὑρήσεις ἀριθμέων μῆκος ἐμῆς βιοτῆς
5	vers 3	Βάκχου κυδίστοιο νεωκόρον· ἐγ δὲ πόλειος
6	vers 4	ἀρχὰς εὐθύνης ἐκτὸς ἐμῆς ἐθέμην,
7	vers 5	εἰς ἀρετὴν λεύσσων Διονύσιος· ἀντὶ δὲ τῶνδε
8	vers 6	χρύσεος ἐκ δήμου κεῖτ' ἐπ' ἐμοὶ στέφανος.
9-10		Ποσειδώνιον Διονυσίου τοῦ | Ποσειδωνίου

Dans une couronne :

11	Ὁ δῆμος

Traduction :

Dionysios fils de Poséidônios

Le peuple honore.

Sept décennies, et quelque temps de plus, voilà ce que tu trouveras si tu mesures la durée de ma vie, moi qui étais le gardien du temple du vénérable Bacchos. Au sortir de ma reddition de compte, j'ai déposé la magistrature conférée par ma cité, car moi Dionysios, j'avais les yeux rivés sur la vertu.

En récompense, une couronne d'or donnée par le peuple se trouve au-dessus de moi.

Poséidônios fils de Dionysios, petit-fils de Poséidônios.

Le peuple

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Le deuxième vers présente une erreur de quantité. Le deuxième pied de ce vers est formé par les syllabes σεις ἀρι-, or la syllabe -ρι-, qui compte ici pour une brève, est par nature longue. La finale de -έων de ἀριθμέων, qui forme la longue isolée à l'hémistiche, présente la synizèse de /eɔ:/.

La langue du texte est marquée par l'influence de la κοινή homérique. On observe la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : δῆμος (L. 2 et L. 11) ; ἐμῆς βιοτῆς (v. 2) ; εὐθύνης, ἐμῆς, ἐθέμην (v. 4) ; ἀρετὴν (v. 5) ; δήμου (v. 6). Les voyelles /eɔ:/, en hiatus après la chute de sigma intervocalique, ne sont pas contractées dans ἐτέων (v. 1). Enfin, on observe l'emploi de la désinence de génitif singulier -οιο dans le superlatif κυδίστοιο (v. 3).

Le digramme EI dans πόλειος (v. 3), compte tenu de sa position dans le vers ne peut représenter que la voyelle /ε:/. La forme πόληος est bien attestées chez Homère[311].

[311] Par exemple, πόληος se trouve dans la même position que dans l'épigramme de Dionysios dans *Iliade*, XVI, 395 : « ἂψ ἐπὶ νῆας ἔεργε παλιμπετές, οὐδὲ πόληος ».

Dionysios ayant de hautes fonctions administratives et ayant été gardien du temple de Dionysos, son éloge porte notamment sur sa probité : εἰς ἀρετὴν λεύσσων. C'est son sens du devoir et de l'honneur qui lui a valu d'être honoré par le peuple en étant couronné. Ces couronnes sont figurées sur le monument funéraire qui lui est dédié.

II-7.14.7.

Hermionè

Le monument de cette jeune femme est malheureusement brisé en deux. De ce qui semble être les restes d'une stèle « fausse porte », l'inscription et la partie inférieure du relief sont conservées. On peut y voir, à gauche d'un encadrement, la jambe droite d'une femme assise. Dimensions : h. 0,27 m ; l. 0,45 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres de 0,015 à 0,013 m.

Le monument est daté du IIe siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit. : N. Kontoleon, *AM*, vol. XII (1887), p. 246-247, n. 2 ; H. W. Pleket, *The Greek Inscriptions in the « Rijksmuseum van Oudheden » at Leyden*, n. 67 avec photographie Pl. 16 ; Pfuhl-Möbius 858 avec photographie Pl. 126 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 519 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/43.

1 Οὐ γήρᾳ δμαθεῖσα πανύστατον ἐμ μεγάροισι
2 κάλλιπες αἰακτὸν σοῖσι τοκεῦσι γόον,
3 Ἑρμιόνη· λυγρὸν δ' οἱ μὲν ⟨λ⟩ίϐουσι κατ' ὄσσων
4 δάκρυ σοι ὀρφανίης πότμον ὀδυρόμενο[ι]·
5 χῆρα δ' ἐρημαῖον στενάχει λέχος. ἀλλ' ἐρατεινὴ
6 Πετροτίου θυγάτηρ, χαῖρε καὶ ἐν φθιμένοις.

Comm. épigr. :

Le texte ne présente guère de difficulté de lecture. La gravure est belle. Les lettres sont parfaitement lisibles ; elles sont anguleuses, les *sigmas* sont à quatre hastes avec *apices* sur les hastes horizontales, tout comme celles des taus et des epsilons et les hastes obliques des upsilons. Les *omicrons* et les *thêtas* sont plus petits que les autres lettres.

L. 1 : ἐμ sur la pierre E corrige un Σ premièrement gravé.

L. 3 : ⟨λ⟩ίϐουσι sur la pierre AIBOYΣI

Traduction :

Ce n'est pas en succombant au dernier seuil de la vieillesse chez toi que tu as laissé à tes parents de cruels pleurs, Hermionè ; ils laissent couler de leurs yeux de tristes larmes, déplorant le sort de leur fille. Ton lit abandonné gémit d'être vide. Mais charmante fille de Petrotios, réjouis-toi, même parmi les morts.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est marquée par l'influence de la κοινή homérique. Nous pouvons l'observer à travers la fermeture généralisé de /a:/ ancien en /ε:/ : Ἑρμιόνη (v. 3) ; ὀρφανίης (v. 4) ; ἐρατεινὴ (v. 5), mais aussi à travers l'emploi de la désinence de datif pluriel -οισι dans μεγάροισι (v. 1) et σοῖσι (v. 2) et enfin par l'emploi de la forme d'aoriste avec préverbe κατά apocopée κάλλιπες (v. 2). Dans le troisième vers, I dans ⟨λ⟩ίϐουσι note la voyelle /e:/, ordinairement graphié EI.

La défunte est décédée dans la fleur de l'âge. Était-elle mariée ? L'expression χῆρα δ' ἐρημαῖον στενάχει λέχος est ambiguë. Si Hermionè était mariée, il est étonnant de ne pas trouver le nom de son époux dans l'épigramme. En effet, seuls ses parents sont nommés dans le poème. Ainsi, l'expression signifie sans doute que Hermionè n'a pas connu le mariage, le texte déplorant alors que son lit soit demeuré vide durant toute son existence. Quoique son âge ne soit pas donné, mais seulement évoqué à travers l'expression Οὐ γήρᾳ δμαθεῖσα πανύστατον (v. 1), le fait que Hermionè n'ait pas connu de mariage pourrait nous inviter à la placer au nombre des ἄωροι.

II-7.14.8.

Métrodoros et de Matréias

Stèle de marbre blanc avec acrotères. Dimensions : h. 0,58 m ; l. 0,34-0,32 m ; ép. 0,05 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : P. Wolters, *AM*, vol. XXIII (1898), p. 267-270 ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme*, n. 217 ; *GVI* 1179 d'où *Grabgedichte* 216 ; Pfuhl-Möbius 766 avec photographie, Pl. 113 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 192 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-I, 513 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/50.

1		Μητρόδωρος	Ματρέας
2		Δημητρίου	Δημητρίου
3	vers 1	Ἁ λάλος ἐν ζωοῖσι τὰ μὴ ζώοντα παρ' ᾀστοῖς	
4	vers 2	Φάμα καρύσσω μουσοεπεῖ στόματι·	
5	vers 3	Ζμύρνα πάτρα, γενέτας Δημήτριος καὶ τεκοῦσα	
6	vers 4	Νάννιον ἔκλαυσαν δισσὰ κόρων πάθεα,	
7	vers 5	ὧν ὁ μὲν οὐκ ἐτέλεσσεν ἑνὶ ζωοῖς ἐνιαυτοῦ	
8	vers 6	πλείω, μοῖρα δὲ σή, Ματρέα, ἦν τριετής.	
9	vers 7	Ἀΐ[δε]ω πυλαουρέ, σὺ δ' εὐαγέων 'επὶ θώκ̣ο̣υς	
10	vers 8	Αἰακέ, [σ]ημήναις ἦι θέμις ἀτραπιτόν.	

Traduction :

Métrodoros *Matréas*
Fils de Démétrios *Fils de Démétrios*

Moi, la Renommée qui suis bavarde parmi les vivants, je parlerai par une voix inspirée des Muses de ceux qui ne vivent plus parmi leurs concitoyens ; leur patrie était Smyrne, leur père Démétrios et celle qui les enfanta, Nannion, ont pleuré le double malheur de leurs enfants : l'un deux n'acheva pas parmi les vivants plus d'une année, quant à ton lot, Matréas, c'était trois années. Gardien des portes d'Hadès, toi qui sièges sur le trône des justes, Éaque, puisses-tu leur montrer le chemin comme il est permis par la divinité.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est composite. On relève des éléments ioniens, à travers notamment les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : Μητρόδωρος (L. 1) ; Δημητρίου (L. 2) ; Δημήτριος (v. 3) ; σή, ἦν (v. 6) ; ἦι (v. 8). Toutefois, aux côtés de ces occurrences, nous relevons également des dorismes où /a:/ ancien est maintenu : Ματρέας (L. 1) ; Ἁ (v. 1) ; Φάμα, καρύσσω (v. 2) ; Ζμύρνα, πάτρα, γενέτας (v. 3). La langue de l'épigramme est également marquée par l'influence de la κοινή homérique : emploi de la géminé -σσ- dans ἐτέλεσσεν (v. 5) afin d'assurer la correction métrique du texte ; absence de contraction des voyelles /eɔ:/, en hiatus suite à la chute de sigma intervocalique dans εὐαγέων (v. 7) ; emprunt à Homère de la désinence de datif pluriel -οισι dans ζωοῖσι (v. 1).

L'invocation à Éaque, Αἰακέ (v. 8), dans un rôle de gardien des Enfers (Ἀΐ[δε]ω πυλαουρέ) et la prière qui lui est adressée de guider (σημήναις) les deux enfants sur le bon chemin à emprunter dans l'empire des morts, est rare dans les épigrammes funéraires du présent corpus. Il n'apparaît que dans une seule autre épigramme, l'inscription III.10.1. dédiée à Hédulè. Dans cette dernière, Éaque, qui est cité aux côtés de Minôs, n'apparaît pas dans son rôle de juge des enfers, devant juger et orienter les défunts dans l'au-delà, mais il lui est demander de préserver la défunte d'injustes blâmes.

II-7.14.9.

Démoklès

Stèle de marbre gris à acrotères. Sous le fronton de la stèle, de part et d'autre, des couronnes à l'intérieur desquelles les noms des défunts sont gravés, précédés de la mention ὁ δῆμος. En dessous, dans un encadrement, deux personnages, le premier, à gauche, plus jeune se tenant debout, le second, plus âgé, est assis de l'autre côté ; les deux personnages se serrent la main. Au-dessus du personnage de gauche la couronne porte l'inscription : Δημοκλῆν Δημοκλήους, tandis qu'au-dessus de l'autre personnage, il est inscrit Δημοκλῆν Ἀμφιλόχου.

Dans les angles inférieurs de l'encadrement, on peut voir deux esclaves, de taille nettement inférieure aux deux Démoclès. Dimensions : h. 0,35 m ; l. 0,52 m ; ép. 0,1 m.

Pour Pfuhl-Möbius, l'inscription date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr., date qu'ils tirent de la forme des lettres ainsi que du motif de la sculpture.

Édit : Kaibel 237 ; F. H. Marschall, *GIBM*, vol. IV, n. 1024, avec reproduction graphique du monument ; Pfuhl-Möbius 863 avec photographie, Pl. 126 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-1, n. 521 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/35 avec photographie.

Comm. : à propos du motif μέλας ὑπεδέξατο κόλπος / εὐσεβέων θ' ὁσίην εὔνασεν ἐς κλισίην, cf. *SEG*, vol. LVIII, n. 1354.

1		Ὁ δῆμος	Ὁ δῆμος
2		Δημοκλῆν	Δημοκλῆν
3		Δημοκλήους	Ἀμφιλόχου
4	vers 1	Τὸν πινυτὸν κατὰ πάντα καὶ ἔξοχον ἐν πολιήταις	
5	vers 2	ἀνέρα, γηραλήου τέρματ' ἔχοντα βίου,	
6	vers 3	Ἀΐδεω νυχίοιο μέλας ὑπεδέξατο κόλπος,	
7	vers 4	εὐσεβέων θ' ὁσίην εὔνασεν ἐς κλισίην·	
8	vers 5	μνῆμα δ' ἀποφθιμένοιο παρὰ τρηχῆαν ἀταρπὸν	
9	vers 6	τοῦτο πάϊς κεδνῆι τεῦξε σὺν εὐνέτιδι·	
10	vers 7	ξεῖνε, σὺ δ' ἀείσας Δημοκλέος υἱέα χαίρειν	
11	vers 8	Δημοκλέα στείχοις ἀβλαβὲς ἴχνος ἔχων.	

Traduction :

Démoklès	*Démoklès*
Fils de Démoklès	*Fils d'Amphilochos*

L'homme qui était avisé en toutes choses, qui excellait parmi ses concitoyens, après avoir atteint le terme d'une vie aux nombreuses années, le gouffre noir du ténébreux Hadès l'a reçu, et il repose sur la sainte couche des hommes pieux. Ce monument funéraire au bord du chemin sinueux, c'est son fils et sa vénérable épouse qui l'ont fait construire. Étranger, toi qui as prononcé ces mots : « Démoklès, fils de Démoklès, salut », puisses-tu poursuivre ta route d'un pied serein.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est d'inspiration homérique. On observe la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les formes πολιήταις[312] (v. 1), ὁσίην, κλισίην (v. 4), μνῆμα

[312] Sur la formation de πολιήταις, cf. *DELG*, *s. v.* πόλις : « πολιήτης (*Il.* 2, 806, Æsch., *Perses* 556, E. *El*, 119, constant chez Hdt), bâti sur κωμάτας, -ήτης, οἰκιάτας, -ήτης. »

(v. 5) et κεδνῆι (v. 6). Les voyelles /eɔ:/ en hiatus suite à la chute de sigma intervocalique ne sont pas contractées dans les génitifs Ἀΐδεω (v. 3) et εὐσεβέων (v. 4). On peut également relever l'emploi de la désinence -οιο de génitif singulier dans le substantif νυχίοιο (v. 3) et le participe ἀποφθιμένοιο (v. 5). On peut relever l'absence de l'augment dans la forme d'aoriste τῦξε dans le vers 6. Enfin, l'auteur emploie la forme dissyllabique du nom de l'enfant πάϊς dans le sixième vers afin d'assurer la correction métrique de son texte. Cette dernière occurrence est inspirée de l'usage homérique.

Au-dessus de l'épigramme, les noms nous informent sur la généalogie du défunt : Démoklès était fils de Démoklès et petit-fils d'Amphilochos.

Sur τέρμα et la métaphore athlétique de la vie, cf. I.1.1., commentaire.

II-7.14.10.

Apiôn

Stèle *naïskos* sur laquelle a été représenté un jeune garçon tenant par des rênes courtes un cheval.

Le monument est daté du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. par Pfuhl-Möbius.

Édit : Kaibel 236 ; *GVI* 804 d'où *Grabgedichte* 234 ; Pfuhl-Möbius 1451 avec photographie ; G. Petzl, *IK*, vol. XIII-1, n. 524 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/31 avec photographie.

1 Υἱὸς Βίωνος Ἀπίων μὲν οὐνθάδε
2 ἄτεκνος, ἄωρος, εἴκοσι πλήσας ἔτη
3 καὶ τρί' ἐπὶ τούτοις, οἰκτρὸς ἐν τρισὶ ἡμέραις
4 θανὼν ποθεινὸς τοῖς γονεῦσι γενόμενος·
5 ὦι παστὸν οὐθείς, οὐχ ὑμέναιον ᾖσέ τις
6 οὐ λαμπάδ' ἧψε νυμφικήν, γόοισι δὲ
7 καὶ δακρύοις πολλοῖσιν ἐνθάδ' ἤγαγον,
8 οὗπερ κατοικεῖν δεῖ με τὸν λοιπὸν χρόνον.
9 Μᾶλλον δὲ κλαύσας, πάροδε, τὴν ἐμὴν τύχην
10 βαῖν' οὗ φίλον σοι καὶ τύχοις ὅσων θέλεις.

Traduction :

Moi Apiôn fils de Bion, je gis ici, sans enfant, mort prématurément, après avoir rempli vingt années et trois autres de plus, en trois jours, malheureux que je suis, j'ai péri, devenant un objet de deuil pour mes parents. Pour moi, il n'y eut aucun lit nuptial, personne ne chanta un chant d'hyménée, ni n'alluma de torche du mariage, mais au milieu de mille gémissements et

larmes, je me suis dirigé là où je dois demeurer pour le reste des temps. Déplorant beaucoup mon sort, passant, va là où il te plaît d'aller et puisses-tu obtenir tout ce que tu souhaites.

L'épigramme est composée de dix trimètres iambiques. La scansion des vers est tout à fait régulière. On observe dans ces trimètres de nombreuses substitutions à l'iambe. En effet, l'auteur emploie toutes les substitutions permises dan le trimètre iambique. Par exemple, dans le troisième vers, le premier pied est un dactyle (καὶ τρί' ἐ-) tandis que le cinquième pied est un anapeste (ἐν τρισὶ) ; dans le vers suivant, le cinquième est un tribraque (-σι γενό-).

La langue de l'épigramme est l'ionien, marquée par l'influence de la κοινή homérique. On l'observe à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ : ἡμέραις (v. 3) ; νυμφικήν (v. 6) ; τὴν ἐμὴν τύχ̯ην (v. 9). Nous pouvons également relever l'emprunt de la désinence homérique de datif pluriel -οισι dans γόοισι (v. 6) et πολλοῖσιν (v. 7).

Dans le premier vers, la forme οὐνθάδε est la contraction de l'article ὁ et de l'adverbe ἐνθάδε. Cette forme ne semble pas être attestée ailleurs.

Le jeune Apiôn est un ἄωρος. Dès le deuxième vers, le défunt nous le signale par l'emploi des adjectifs ἄτεκνος et ἄωρος. Plus loin dans le texte, l'évocation de son inexpérience du mariage s'accorde également avec la définition d'un ἄωρος.

Sur le sens παστός, cf. I.10.3., commentaire.

II-7.14.11.

Nysa

Stèle de marbre gris de type *naïskos*, surmontée d'acrotères et d'un fronton. L'inscription ne faisant que deux lignes, il reste un espace vacant fort important sur la stèle ; la gravure d'un relief était-elle prévue ? Dimensions : h. 0,9 m ; l. 0,35 m ; ép. 0,08 m ; h. des lettres 0,01 m.

D'après les éléments paléographiques et d'après le style du monument, l'inscription date selon G. Petzl du IIe ou du Ier siècle avant notre ère.

Édit : *LBW* 1523b ; A. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. I (1873-1875), p. 67, n. 12 ; Kaibel 313a ; *GVI* 88 et *Grabgedichte* 366 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 527 avec fac-similé du monument.

1 Νύσης εὐτάκτου τε καὶ ἐργατίδος τόδε | σῆμα.

Traduction :

Voici la tombe de Nysa, disciplinée et laborieuse.

L'épigramme est composée d'un unique hexamètre dactylique. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est l'ionien. On peut le supposer d'après les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ telles que σῆμα.

L'épigramme de Nysa est des plus courtes : elle ne nous apprend que le seul nom de la défunte. L'adjectif et le nom εὐτάκτου τε καὶ ἐργατίδος suggèrent que Nysa était une domestique. Le substantif ἐργατίδος, nominatif ἔργατις, est le féminin de ἐργάτης.

II-7.14.12.

Dionysios

L'épigramme funéraire est gravée sur une stèle de marbre blanc. L'épigramme, composée de trois distiques élégiaques, est mutilée par endroit, notamment dans le dernier distique qui est irrémédiablement perdu. Là où le texte nous est conservé, on peut constater sur les fac-similés que publie G. Petzl que la gravure est fort belle avec des lettres anguleuses. Dimensions : h. 0,26 m ; l. 0,47 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres 0,01 m.

L'épigramme est datée par Peek du Ier siècle av. J.-Chr. mais il faut remarquer que rien ne permet de justifier cette hypothèse. Elle semble en tout cas, d'après la forme des lettres, dater de l'époque hellénistique.

Édit. : A. Frontier, *Mouseion de Smyrne*, vol. II-1 (1875-1876), p. 56, n. 116 ; Kaibel 306a ; *GVI* 763 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-1, n. 517 avec fac-similé ; *SGOst*, vol. I, 05/01/37.

1 [Π]α̣ῖδ[ά] με Πλουτάρχου Διονύσιον [ἅδε κέκευθε]
2 [γα]ῖ̣α τὸν ἀϊθ̣έ̣ω̣ν̣ ἀστέρα λαμπόμενον,
3 ἀθλοφόρον [τ]αχυτᾶτι· τί τὸ πλέον ; εἰς Ἀΐδα[ο]
4 ἤλυθον ἡβήσας [ἐννεακ]αι[δ]εχέτης.
5 Ο[. .]ΤΩΝ . [ ] πόνος ἀλλ' ΟΔ . [
6 πένθος ΕΦΗ[ ] Λ̣ΟΙ γενέταις.

Comm. épigr. :

L. 1 : κ̣ρ̣ύ̣[ψε] με Πλουτάρχου Διονύσιον̣, [ὦ] π̣α[ροδῖτα] Peek. Sur le fac-similé publié par Petzl, on peut voir assez clairement le reste d'un alpha derrière un espace où la gravure est effacée, laissant la place pour une lettre, et devant la séquence ΙΔ aisément lisible. La fin du vers de Peek n'est pas plus probante : on peine à voir la moindre trace d'une lettre en cette fin de vers.

L. 5 et 6 : toute tentative de restitution est inutile, les lacunes sont bien trop importantes. Quelques mots disséminés sur les deux lignes nous permettent de comprendre le sens général du dernier distique : Dionysios laisse de la peine à ses proches et un deuil qualifié, sans doute,

de cruel ou d'injuste à ses parents. De tels vers sont fréquents dans les inscriptions d'enfants ou d'adultes décédés avant leurs parents.

Traduction :

Moi, Dionysios fils de Ploutarchos, je suis recouvert par la terre que voici, j'étais une brillante étoile parmi les jeunes gens, je remportais des prix grâce à ma vitesse. Mais à quoi bon ? Je suis parti chez Hadès dans la fleur de l'âge, à dix-neuf ans […] la peine mais […] le deuil […] à mes parents.

Les quatre premiers vers entièrement conservés ou ne présentant que des lacunes mineures forment deux distiques élégiaques, dont la scansion ne fait aucune difficulté. Les deux vers suivants, dont les lacunes sont trop importantes pour espérer les restituer, peuvent également former un distique élégiaque.

Le texte est rédigé dans une langue composite : nous y relevons des éléments ioniens, par exemple à travers ἡβήσας (v. 4) et [ἐννεακ]αι[δ]εχέτης (v. 4), qui présentent /ε:/ issu de /a:/ ancien. Toutefois, nous relevons aussi aux côtés de ces formes des dorismes, où /a:/ ancien est maintenu. Tel est le cas pour les occurrences ἀϊθ̣έω̣ν (v. 2), [τ]αχυτᾶτι (v. 3), et Ἀίδα[ο] (v. 3). Le maintien de l'hiatus /a:o/ dans le théonyme illsutre quant à lui l'inspiration homérique de la langue du texte.

Dans le vers 2, nous retrouvons l'emploi métaphorique du substantif ἀστήρ, tel que dans l'inscription I.6.3., ἀστέρα καλλοσύνης. Dans l'inscription ci-dessus, Dionysios est qualifié de ἀϊθ̣έω̣ν ἀστέρα, c'est-à-dire un « astre parmi la jeunesse ». L'expression permet à la fois de faire l'éloge du défunt qui se distinguait des compagnons de son âge, mais également de relever sa propre jeunesse.

Le défunt est un ἄωρος qui au cours de son existence était un athlète de talent, ayant remporté des victoires à la course : ἀθλοφόρον [τ]αχυτᾶτι (v. 3). Cette dernière expression est, semble-t-il, une réminiscence d'Homère, *Iliade*, XXIII, v. 740 : « Πηλεΐδης δ' αἶψ' ἄλλα τίθει ταχυτῆτος ἄεθλα ». Par ailleurs, la forme avec /a:/ dans ταχυτᾶτι peut indiquer quant à elle une réminiscence d'un passage de Pindare, *Olympique*, I, v. 95 : « ἵνα ταχυτὰς ποδῶν ἐρίζεται ».

Sur ἀϊθ̣έω̣ν (ἠΐθεος) et le rapport entre ce substantif et les ἄωροι, cf. I.3.1., commentaire.

II-7.14.13.

Héraïs

Plaque de marbre blanc. Dimensions : h. 0,18 m ; l. 0,36 m ; ép. 0,7 m.

L'inscription date, semble-t-il, du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit. : H. Roehl, *Schedae Epigraphicae* (1851), p. 2, n. 2 avec fac-similé ; Kaibel 238 ; *GVI* 846 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-1, n. 526 avec photographie d'un estampage Pl. 36 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/39.

1-2	vers 1	[Μοῖρ]α καὶ Εἰλείθυια καὶ ὠδῖ|[ν]ες τὸ περισσὸν |
3-4	vers 2	Μοισάων μελέδημ' ἄ|γαγον εἰς Ἀΐδαν, |
5-7	vers 3	γαστρὸς ἀπωσαμέναν | μόρον ἔγκυον· ἁ δὲ νεᾶ|νις
8-9	vers 4	Ἡραῖς εὐτεύκτωι τῶι|δ' ὑπ' ἔνεστι τάφῳ.

Comm. épigr. :

L. 1 : [Μοῖρ]α Roehl : [Αἶσ]α Petzl.

Traduction :

La Moire, Ilithye et les douleurs de l'enfantement ont conduit celle qui était le plus grand objet de préoccupation des Muses chez Hadès après qu'elle mit au monde un enfant mort-né. La jeune Héraïs est à l'intérieur du tombeau bien œuvré que voici.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente une coloration dorienne, voire éolienne. En effet, on recense un grand nombre de formes où /a:/ ancien est maintenu : Μοισάων, ἄ|γαγον, Ἀΐδαν (v. 2) ; ἀπωσαμέναν, ἁ (v. 3). Le nom des Muses, Μοισάων, avec sa diphtongue -οι-, est une forme éolienne, attestée par exemple chez Pindare. S'agit-il pleinement d'un éolisme ? Dans le vers précédent, l'évocation de la Moire (Μοῖρα) a peut-être conduit l'auteur a employé la même diphtongue dans Μοισάων par euphonie. L'absence de contraction des voyelles /a:ɔ:/ dans le théonyme Μοισάων illustre l'inspiration homérique du texte.

Pour des parallèles où la Moire est associée à la déesse Ilithye, cf. Platon, *Banquet*, 206D : « Μοῖρα οὖν καὶ Εἰλείθυια ἡ Καλλονή ἐστι τῇ γενέσει ». On rencontre également des parallèles où les Moires sont associées à Ilithye, cf. Pindare, *Néméennes*, VII, v. 1 : « Ἐλείθυια πάρεδρε Μοιρᾶν βαθυφρόνων ».

II-7.14.14.

Démétrios et Sarapias

Le monument est une stèle de marbre blanc. La stèle est brisée de son angle inférieur droit et du haut, ne laissant ainsi visible que la moitié du relief funéraire qui l'orne. Sur ce relief,

on peut toutefois distinguer trois personnages : à gauche un homme assis portant un manteau, certainement le défunt Démétrios, au-dessous de lui, un petit garçon, peut-être son enfant Péritas comme le croient Pfuhl-Möbius ; à sa droite, une femme qui, d'après les plis formés par sa robe, pourrait être une prêtresse d'Isis. Pfuhl-Möbius voient en elle l'épouse de Démétrios, Sarapias. Il est possible qu'elle tende sa main droite vers Démétrios, tandis que de sa main gauche elle porte ce qui semble être une situle ; plus à droite, une autre femme qui n'est pas nommée dans l'épigramme. Il est étonnant de constater qu'une femme représentée sur le relief soit absente de l'épigramme tandis qu'une autre est affublée de deux identités : servante d'Isis et épouse de Démétrios. Ne peut-on pas supposer que Sarapias, l'épouse de Démétrios, soit à droite de la scène et que la femme au centre du relief soit une prêtresse d'Isis ? Dimensions : h. 0,345 m ; l. 0,34 m ; ép. 0,06 m.

L'inscription est datée du Ier siècle av. J.-Chr. par Pfuhl-Möbius d'après le motif du relief funéraire mais également d'après la forme des lettres.

Édit : M. N. Tod, *JHS*, vol. LIII (1933), p. 54-56 avec photographie fig. 1 ; *GVI* 1315 ; Pfuhl-Möbius 878 avec photographie Pl. 131 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII-I, n. 514 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/34 avec photographie.

1 Ὁδῖτα, ἐπιστράφητι καὶ γνώσε[ι σαφῶς ?],
2 τίνων χάριν σ' ὁ τύμβος ἀθρῆσαι λέγ[ω]·
3 Δημήτριον κέκευθα καὶ ξυνάορον
4 Σαραπιάδα· τὺ δ' εἶπον ἀπταίστῳ [τέκνῳ]
5 « Περῖτα, χαίροις εἰς γονεῖς τοῖος γ[εγώς] ».

Comm. épigr. :

L. 1 : γνώσε[ι σαφῶς] Peek suivi par Pfuhl-Möbius : γνώσε[ι τάχα] Tod suivi par Merkelbach. Je n'ai choisi l'une de ces hypothèses qu'*exempli gratia*, l'une et l'autre développent la même idée : le passant va être informé de l'identité des défunts.

L. 2 : λέγ[ω] Petlz, suivi par Merkelbach : λέγει Peek, retranscrit λέγ[ει] par Pfuhl-Möbius. La proposition de Petzl nous semble plus satisafaisante ; comme il arrive bien souvent c'est ici la pierre qui s'adresse au passant. De plus, λέγω semble confirmé par l'emploi du parfait κέκευθα, lui aussi à la première personne du singulier.

L. 4 : [τέκνῳ] Tod, que Peek retranscrit [τ]ἑ[κνῳ].

L. 5 : γ[εγώς] Tod ; γε[γώς] Peek.

Traduction :

Passant, approche-toi et tu apprendras sans détours de qui tu contemples le monument ; moi la tombe je vais te le dire : j'ai caché Démétrios et son épouse Sarapias. Toi maintenant, va dire à leur irréprochable enfant : « Péritas, rends grâce à tes parents d'être tel que tu es ».

L'épigramme est composée de cinq trimètres iambiques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue composite. L'anthroponyme Δημήτριον (v. 3), avec ses /ε:/ issus de /a:/ ancien est ionien. En revanche, l'emploi de la forme τύ (v. 4) du pronom personnel de deuxième personne est un dorisme. On remarque également qu'au vers 2, le pronom personnel a cette fois sa forme ionienne-attique, σ' (correspondant à la forme σε sans l'élision). La langue du texte est donc une langue « bricolée » mêlant plusieurs ionien et dorien.

Dans l'impératif ἐπιστράφητι (v. 1), on observe la dissimilation de la dentale aspirée. La forme usuelle de cet impératif est ἐπιστράφηθι.

Le substantif ξυνάορον (v. 3) désigne l'épouse de Démétrios. Ce substantif est composé de la préposition ξύν, variante de σύν, et de -αορος, dérivé du verbe ἀείρω dont le sens est « attaché, atteler »[313].

La pierre appelle le passant à aller rendre compte de la valeur de Démétrios et Sarapias à leur enfant. La demande de la pierre au passant d'aller réactiver le souvenir des défunts à leurs proches n'est pas sans exemple dans l'épigraphie funéraire. Le plus célèbre exemple de ce type étant sous doute l'épigramme funéraire des Spartiates tombés aux Thermopyles, citée par Hérodote, VII, 228, 2 :

1 Ὦ ξεῖν', ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις ὅτι τῇδε
2 κείμεθα τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι.

II-7.14.15.

L'éphèbe Dionysios

Le monument de cet éphèbe est une stèle *naïskos* en marbre gris. Cette stèle est surmontée d'acrotères, avec une rosace gravée au milieu du fronton et un relief funéraire dans un encadrement. Sur ce relief sont représentés trois personnages, deux hommes vêtus d'un long manteau à gauche et, à droite, une femme entièrement recouverte par une robe longue. Au-dessous du relief funéraire sont gravés sur une ligne le nom du défunt ainsi que le nom de son père, puis l'épigramme funéraire, cinq distiques élégiaques, sur dix lignes. Dimensions : h. 0,96 m ; l. 0,45 m ; ép. 0,11 m.

L'inscription est soit du Ier av. J.-Chr. soit du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après certaines graphies, par exemple TATON pour TAYTON (ligne 11).

Édit. : W. Peek, *AM*, vol. LVI (1931), p. 122-123, n. 5 ; *GVI* 768 ; Pfuhl-Möbius 640 (avec photographie Pl. 98) ; H. W. Pleket, *Epigraphica*, vol. II n. 49 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 49-51, n. 63.

---

[313] *DELG, s. v.* ἀείρω : « Mais συνάορος, συνήορος […] signifie d'une manière générale « associé à » (*Od.* 8,99, Pi. *N.* 4,5), ou « époux, épouse » (E.). »

Comm. : Sur des hypothèses de lecture, cf. Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 49-51, n. 63 ; Sur le relief funéraire, cf. F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, p. 287.

1		Διονύσιον Διονυσίου
2	vers 1	Τύμβος ὅδε κρύπτει Διονύσιον, ὦ παροδῖτα,
3	vers 2	αἰακτὸν γονέων ἄχθος ἐνεγκάμενον,
4	vers 3	ὅς ποτ' ἐνὶ ζωοῖσι ἐὼν στέρνοισι λελόγχει
5	vers 4	μουσοπόλου σοφίης σύμβολα κεδνότατα,
6	vers 5	ἄρτι καθαρμόσσοντ' ὠμοῖς φαρετρηφόρον ἰόν,
7	vers 6	θεσμὸς ἐφηβείης ὡς κατέδειξε βροτοῖς,
8	vers 7	ὀκτωκαιδεχέτη, χαλεπὸν τροφέεσι λιπόν[τα]
9	vers 8	ἄλγος, ἰσουρανίων δ' ἁψάμενος γενεθλῶν·
10	vers 9	θνητὸν γὰρ προλιπὼν ζωῆς μέρος ἀθανάτοισι
11	vers 10	ἔσθ' ἴσος ἥρωσιν, ταὐτὸν ἔχων τέμενος.

Comm. épigr. :

L. 6 : καθαρμόσσοντ', Ad. Wilhelm se demande si la pierre ne portait plutôt καθαρμόσζοντ'.

Traduction :

Dionysios fils de Dionysios.

La tombe que voici cache Dionysios, ô passant ; c'est une terrible douleur qu'il a apportée à ses parents, lui qui auparavant recelait en son cœur les signes les plus sûrs de la science des poètes, qui venait juste d'ajuster à ses épaules son carquois rempli de flèches, ainsi que le prescrit la loi de l'éphèbie aux hommes, à l'âge de dix-huit ans il a laissé à ceux qui l'ont nourri une cruelle douleur, mais maintenant il a rejoint ses célestes aïeux. Il a laissé derrière lui la partie mortelle de son existence, pour devenir pareil aux héros immortels, car il vit lui aussi en une enceinte sacrée.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité, à l'exception du cinquième pied du vers 7. En effet, le dactyle du cinquième pied de ce vers est composé des syllabes εσι λι-, or εσ- de τροφέεσι, bref par nature, doit ici compter comme une syllabe longue. Le lapicide aurait-il oublié de graver le second Σ de la désinence homérique -εεσσι ? Cet artifice métrique est par ailleurs utilisé dans la forme verbale καθαρμόσσοντ' (v. 5).

Le texte est rédigé dans une langue d'inspiration homérique. On observe la fermeture de /ε:/ en /a:/ ancien : σοφίης (v. 4) ; ἐφηβείης (v. 6) ; ὀκτωκαιδεχέτη (v. 7) ; θνητὸν, ζωῆς (v. 9). Il emploi également les désinences de datif pluriel -οισι dans ζωοῖσι, στέρνοισι (v. 3) et ἀθανάτοισι (v. 9), ainsi que la désinence -εσι dans τροφέεσι (v. 7), qu'il faut peut-être lire,

compte tenu de la scansion τροφέσσι. Le participe présent du verbe εἰμί a la forme ionienne, présentant le degré *e* : ἐὼν (v. 3).

Le défunt présentait d'après l'épigramme des dispositions pour les arts, notamment pour la poésie, si l'on en croit les vers 3-4 : στέρνοισι λελόγχει / μουσοπόλου σοφίης σύμβολα κεδνότατα.

Dionysios avait dix-huit ans et venait de commencer son éphébie. L'arc qu'il portait alors symbolise les exercices militaires auxquels sont astreints les éphèbes.

Sur l'aspiration secondaire dans ὀκτωκαιδεχέτη (v. 7), cf. I.13.16., commentaire, où l'on retrouve exactement la même forme.

L'adjectif ἰσουρανίων (v. 8) est rare, d'autant plus que, d'ordinaire, il qualifie des noms abstraits : δόξα dans une épigramme funéraire d'Apollonopolis Magna (*IMEG*, n. 35, v. 10 : « συγγενικῆς τε φορῶν δόξαν ἰσουρανίαν ») ; κλέος et ἀρετή dans une épigramme funéraire de Narmouthis (*IMEG*, n. 175, v. 10 : « ὃς κλέος καὶ ἀρετὴν ἔσχεν ἰσουράνιον ») ; τιμή dans un édit du proconsul Paullus Fabius Persicus concernant le temple d'Artémis à Éphèse (*SEG*, vol. IV, n. 516, l. 25 : « ἡ πάλαι ὀφειλομένη ἰσουράνιος τειμὴ Ἰλουίᾳ Σεβασ̣τ̣[ῇ] »). Ici ἰσουράνιος qualifie le nom γενεθλῶν « la race, la famille ».

II-7.14.16.

Nikokratès mort dans un incendie

Le monument de Nikokratès est une stèle de marbre blanc. L'épigramme funéraire est gravée sous le relief, en lettres de grande taille entre 0,011 m et 0,013 m. La partie droite de la stèle est brisée sur toute la hauteur, nous privant ainsi d'une partie du relief et de la fin de tous les vers de l'épigramme. La pierre est également endommagée sur l'arête gauche, les premières lettres des lignes 3, 4, 5 et 6 se sont effacées. On voit sur le relief funéraire, à droite, le bas du corps d'une femme, assise sur un tabouret, à gauche une servante portant une boîte contre sa poitrine. D'après Pfuhl-Möbius, un autre personnage devait se tenir debout à droite, peut-être l'époux de la défunte. Dimensions : h. 0,41 m ; l. 0,29 m ; ép. 0,11 m ; h. des lettres de 0,011 m à 0,013 m.

D'après les indices épigraphiques (forme des lettres, détails du relief etc.) Pfuhl et Möbius datent le monument du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. II 2-3 (1876-1878), p. 53, n. 123 ; G. Kaibel, *Rheinisches Museum für Philologie*, p. 185, n. 302b ; *GVI* 1817 ; Pfuhl-Möbius 978 avec photographie Pl. 148 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 70-71, n. 92 d'où *SEG*, vol. XXX, n. 1368 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 540 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/61.

1 Οὔτε νόσος στυγερή με διώ[λεσεν οὔτε ˘ – ˘]
2 γήραος ἀχθεινοῦ πνεῦμα [˘ – ˘ ˘ –]
3 [ἀλ]λ' ὑπὸ ληϊστοῦ πυρὸς ἔφθι[μαι – ˘ ˘ – ˘]

4 [λοι]γῷ πυρκαϊήν τ’ ἔνπεσο[ν ¯ ˘ ˘ ¯]
5 [ἤμ]ατι δ’ ἐν τριτάτῳ ζωὴν κα[τέλειπον οὔπω ?]
6 [τ]ετράκι τὰς ἐτέων πλησ[άμενος δεκάδας]
7 ξεῖνε, σὺ δ’ εἰδοίης Νικοκρά[τεα ¯ ˘ ˘ ¯ ˘]
8 κείμενον ἐν ταύτῃ τῇ δε[˘ ¯ ˘ ˘ ¯]

Comm. épigr. :

L. 1-2 : même motif que n. 121 : je ne suis pas mort de maladie, ni dans la vieillesse… Pour ces deux lignes il est autant de lectures que d’éditeurs :

- διώ[λεσεν οὔτε μ’ ἀνεῖλε] | γήραος ἀχθεινοῦ πνεῦμ’ ἀ[λεγεινὸν ἀὲν] Fontrier
- διώ[λεσεν οὔτε μοι αἰνὴ | γήραος ἀχθενοῦ πνεῦμ’ ἀ[πέωσε βία] Kaibel
- διώ[λεσεν οὔτε τὰ λυγρά | γήραος ἀχθενοῦ πνεῦμ’ ἀ[νέπαυσε βίου] Peek
- διώ[λεσεν οὐδὲ πρὸς οὐδῷ | γήραος ἀχθενοῦ πνεῦμα [δόμοις ἔλιπον] Ad. Wilhelm

Aucune de ces hypothèses n’est assurée mais elles donnent toutes une idée du sens de ces deux premiers vers (cf. n. 121 où les deux premiers vers sont d’une inspiration similaire) : le sens se laissant apprécier sans le concours d’une conjecture, qui de toute manière serait arbitraire compte tenu de la variété du formulaire des épigrammes funéraires, il est préférable, croyons-nous, de laisser les lacunes du texte.

L. 3 : ἔφθι[μαι ἐν πανολέθρῳ] Peek : ἔφθι[μαι ἀργαλέω τε] Fontrier : ἔφθι[μαι· εἰς φίλον ἦλθον ?] Ad. Wilhelm.

L. 4 : ἔνπεσο[ν ἁρπαλέην] Fontrier : ἔνπεσο[ν εἰς ὀλοήν] Kaibel et Ad. Wilhelm : ἔνπεσο[ν εἰς μαλερήν] Peek.

L. 5 : κα[τέλειψ’ ὀδυνηρήν] Fontrier : κα[τέλειπον Peek : Κά[λλιππος ἔλειπον] Ad. Wilhelm.

L. 6 : πλησ[άμενος περάτας ?] Fontrier : πλησ[άμενος δεκάδας] Peek et Wilhelm. Cette restitution se justifie par l’habitude de dénombrer l’âge des défunts par « décades ».

L. 7 : Νικοκρά[τεα Fontrier : Νικοκρά[τεος Kaibel, εἰδ[ε]ίης Νικοκρά[τεος κλυτοῦ υἱοῦ Ad. Wilhelm. Seul Fontrier considère que ce nom est celui du défunt, tous les autres éditeurs font de ce nom le patronyme du défunt (cela seul peut expliquer le génitif). Pour Ad. Wilhelm le cas est quelque peu différent : dans sa lecture, le nom du défunt apparaît ligne 5 Κά[λλιππος. Ainsi, il n’est pas surprenant de trouver le nom de son père un peu plus loin dans le texte.

L. 8 : ταὐτῇ ⟨γ⟩ῇ δέ[μας οἰκρότατον] Ad. Wilhelm. ταὐτῇ ⟨γ⟩ῇ était déjà suggéré par Kaibel.

Traduction :

Ce n’est pas une abominable maladie qui m’a fait périr ni le souffle de la pénible vieillesse (?), mais c’est par le feu prédateur que je suis réduit en ruine, je suis tombé dans l’incendie. À la troisième partie du jour, je quittais la vie, n’ayant pas encore accompli le terme de quatre décennies. Étranger, sache que Nikokratès repose en cette tombe (?).

D'après ce qu'il reste des vers, c'est-à-dire un peu plus d'un hémistiche pour chacun d'entre eux, on peut deviner que l'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par la κοινή homérique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : στυγερή (v. 1) ; πυρκαϊήν (v. 4) ; ζωὴν (v. 5), ταὐτῇ, τῇ (v. 8). On observe également le caractère facultatif des allongements compensatoires, pratiqués ou non selon les contraintes métriques. Ainsi, νόσος (v. 1) est dépourvu de l'allongement compensatoire tandis que ξεῖνε (v. 7) présente l'allongement compensatoire. Les voyelles en hiatus demeurent. Par exemple, l'hiatus /ao/ dans γήραος (v. 2) ou encore l'hiatus entre les voyelles /eɔ:/ dans le thème sigmatique ἐτέων (v. 6). Enfin, nous pouvons relever l'emploi d'une forme d'aoriste non augmentée, ἔνπεσο[ν] (v. 4).

Le défunt Nikokratès a péri dans un incendie. Ce dernier est d'abord désigné par le groupe nominal ληϊστοῦ πυρὸς (v. 3), puis, dans le vers suivant par le groupe nominal [λοι]γῷ πυρκαϊήν. Ce dernier est plus ambigu. En effet, πυρκαΐην, s'il désigne ici l'incendie dans lequel Nikokratès a trouvé la mort, désigne d'ordinaire le « bûcher funèbre »[314].

II-7.14.17.

Le médecin Hermogénès et son œuvre

Le monument dédié à Hermogénès est un bloc de marbre bleu. Il est probable que ce bloc de marbre servait de piédestal à une statue d'Hermogénès. L'inscription est gravée sur le bloc. Les deux premières lignes forment un distique élégiaque où le défunt est rapidement présenté : on apprend son nom, celui de son père, sa profession et son âge. Sous ces deux lignes, on peut voir un martelage dont la longueur est égale aux deux lignes précédentes. S'ensuit l'énumération des ouvrages composés par Hermogénès sur sept lignes. Dimensions : h. 0,66 m ; l. 0,66 m ; ép. 0,85 m ; h. des lettres de 0,08 m à 0,1 m.

Les sources littéraires, Galien notamment, nous apprennent que Hermogénès a nécessairement vécu avant Galien, l'inscription date donc du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3311 ; Kaibel 305 ; M. Wellmann, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, vol. CXLV (1892), p. 676-677, n. 3 ; *IGR*, vol. IV, n. 1445 ; F. H. Marshall, *GIBM*, vol. IV, n. 1020 ; *GVI* 458 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 536 avec photographie du bloc de marbre ; *SGOst*, vol. I, 05/01/26 ; Samama 194.

1	vers 1	Ἑρμογένης Χαριδήμου ἰητρείην ἀναγράψας
2	vers 2	ἑπτὰ ἐπὶ ἑβδομήκοντ' ἔτεσιν καὶ ἴσαις ἐπὶ βύβλοις
		⟦ ⟧

[314] *DELG, s. v.* πῦρ : « Composés : mycén. *pukawo* = πυρκαϝοι personnages chargés d'allumer le feu dans un sanctuaire, d'où Πυρκαεύς dans le titre d'une pièce d'Æsch., cf. avec une autre suffixation πυρκαιός « qui sert à des offrandes par le feu » (Délos) « bûcher funèbre » (Hom.). »

4 Συνέγραψε δὲ βυϐλία ἰατρικὰ μὲν — ᾳβ΄
5 ἱστορικὰ δὲ περὶ Ζμύρνης αβ΄
6 περὶ τῆς Ὁμήρου σοφίας α΄ καὶ πατρίδος α΄
7 Ἀσίας κτίσεων αβ΄ Εὐρώπης κτίσεων αβγδ΄ νήσσων α΄
8 Ἀσίας σταδιασμῶν α΄ καὶ Εὐρώπης α΄
9 στρατηγήματων αβ΄
10 πίναξ Ῥωμαίων καὶ Ζμυρναίων, διαδοχὴ κατὰ χρόνους.

Comm. épigr. :

Les lettres A, E, H, M, N, Π, Y et Ψ (la haste verticale de cette dernière lettre est plus grande que les autres) sont à *apices*. L'inscription est en grande partie bien conservée comme nous le pouvons voir sur la photo éditée G. Petzl, seule l'énumération des œuvres d'Hermogénès commence à se désagréger.

L. 4 : ᾳβ΄ Marshall, Peek : ο̣β΄ Kaibel, Petzl, Merkelbach-Stauber, Samama. G. Petz justifient la lecture d'après des indications transmises par B. F. Cook, qui avait revu la pierre, et selon lequel οβ est la seule lecture correcte (« the correct and only reading is OB »), l'impression de lire A est le résultat d'une brisure de la pierre ressemblant à une haste horizontale traversant l'omicron (« there is an impression of an apex of an A caused by a blemish in the stone »). Toujours est-il qu'on peine à donner un sens : il s'agit d'énumérer les ouvrages composés par le défunt, αβ΄ est donc la formule la plus naturelle et la seule qui soit juste. Que pourrait signifier οβ΄ ? Comment procèder à une énumération en ne commençant pas par le chiffre un ? : ο[ζ΄] Boeckh, correction pour faire correspondre l'âge du défunt au nombre de traités qu'il a écrits.

Traduction :

Hermogénès fils de Charidémos, auteur de traités de médecine, à l'âge de 77 ans et avec un même nombre d'ouvrages…

Il a écrit deux ouvrages de médecine ; deux ouvrages d'histoire sur Smyrne ; un ouvrage sur la sagesse d'Homère et un ouvrage sur sa patrie ; deux ouvrages sur les fondations en Asie, quatre sur les fondations en Europe et un sur les fondations insulaires ; un ouvrage sur l'étendue de l'Asie et un sur celle de l'Europe ; un ouvrage sur les manœuvres militaires ; un catalogue des magistrats de Rome et de Smyrne, selon leur succession chronologique.

L'épigramme est composée de deux hexamètres dactyliques. Le premier hémistiche du second hexamètre est bancal.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les formes Χαριδήμου, ἰητρείην (v. 1) ; τῆς (l. 6) ; Εὐρώπης, νήσσων (l. 7) ; Εὐρώπης (l. 8) ; στρατηγήματων (v. 9). En revanche, lorsque /a:/ est précédé de /i/, il demeure. Ainsi lisons-nous σοφίας (l. 6) ; Ἀσίας (l. 7-8). Ce traitement correspond à l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractéristique du dialecte attique.

La sifflante sourde /s/ présente la graphie Z devant la bilabiale sonore M dans Ζμύρνης (l. 5) et Ζμυρναίων (l. 10), graphie renseignant sur la sonorisation de /s/ devant /m/.

Les noms de nombre indiquant le nombre de volumes composés par le médecin sont exprimés par autant de lettres, dans l'ordre alphabétique, qu'il y avait de volumes. Par exemple, puisque Hermogénès a composé quatre volumes concernant les fondations en Europe, ce sont les quatre premières lettres de l'alphabet, αβγδ qui notent le chiffre quatre. Le nombre d'ouvrages ne correspond pas à l'âge du défunt, alors que l'expression ἴσαις ἐπὶ βύϐλοις (v. 2) suggérait l'égalité entre son âge et le nombre de volumes que Hermogénès a composés. Le martelage sous le deuxième vers contenait sans doute d'autres informations permettant de déterminer à quoi était égal le nombre de volumes que Hermogénès avait composés.

II-7.14.18.

Annô

Nous ne disposons que de peu d'éléments descriptifs du monument funéraire d'Annô. Fontrier nous apprend qu'il s'agit d'une stèle surmontée d'acrotères, d'où nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une stèle *naïskos*. Dimensions : h. 1 m ; l. 0,46 m à sa base et 0,42 m à son sommet ; ép. 0,04 m d'épaisseur.

Dater un monument pour lequel nous ne disposons d'aucune photographie, pas même d'un estampage s'avère fort ardu. D'après Peek, le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr. Remarquons cependant que cet éditeur a retranscrit la pierre à partir du fac-similé qu'a publié Fontrier dans le *Mouseion de Smyrne*. L'hypothèse de Peek est donc à prendre avec beaucoup de circonspection.

Édit : A. M. Fontrier, *Mouseion de Smyrne*, vol. V-2 (1885-1886), p. 91, n. 583 ; *GVI* 642 et *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, p. 11, n. 3 (d'où *SEG*, vol. XXX, n. 1369) ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 529 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/30.

Co*mm.* : sur la provenance du monument, cf. J. et L. Robert, *Bulletin épigr.*, 1959, n. 373 ; sur la provenance du monument et des éléments des conjectures pratiquées par Peek, cf. J. L. Robert, *Bull. épigr.*, 1982, n. 288.

1	vers 1	[Τ]ῆς κατὰ πάνθ' ὁσίης κα[---]δος, ὦ̣ φίλ̣ε τύμϐος
2	vers 2	α̣ὐτε̣ῖ̣ ὅδ̣' ἐστ' Ἀννοῦς [---] ΓΑΡΗ εὐσυνέτο[υ]
3	vers 3	ἑ]πτὰ ἐτῶν δεκάδας [---] ΣΛ [---] γειαν.
4	vers 4	Τειρομένα γήρως εἰς δόμον Ἀΐδεω,
5	vers 5	[ἵ]κετο καὶ μακάρων χῷ̣ρ̣ο[ν] πολυα̣ιν̣έ̣τ̣ῳ ΥΔ
6	vers 6	κεκριμένα ναί̣ε̣ι σύνθρονος εὐσεϐέσιν.
7		Ἀννώ, χαῖρε.

Comm. épigr. :

Le texte est parsemé de lacunes que l'on ne peut restituer avec certitude. Le sens général de l'inscription n'en est pas moins clair. Annô, qui fut une femme pieuse, reçut pour récompense d'être choisie comme parèdre des hommes pieux dans l'au-delà. Elle est morte à soixante-dix ans.

L. 1 : Fontrier retranscrit : ΚΑ . . . . ΔΟΣΛΥΙΝΕ. À partir de cette lecture, Peek GVI, apparat critique suggère : « κἀ[τμήτι]δος ? κα[λαμητρί]δος ? ». G. Petzl, suivant une suggestion de Merkelbach : κα[ὶ γραΐ]δος. Virginité ou longévité d'Annô, en tous les cas on attend un second adjectif qui serait comme une conséquence de la piété de la défunte. Il est inutile de chercher une réponse certaine, ces restitutions peuvent convenir et être données *exempli gratia*. ὦ φίλε Peek[2], suivi par tous les éditeurs postérieurs : ὦ ξένε Peek[1].

L. 2 : αὐτεῖ, lecture par tous les éditeurs suivants : αὐτῆ ὅδ : \ΥΤΗΟΔ Fontrier : [τ]αὐτῃ Peek[1].
εὐσυνέτο[υ] Peek[1], suivi par tous les autres éditeurs : εὐσυνέτο Fontrier.

L. 3 : . . . . ΣΑ . . . . . γειαν Fontrier : [δὲ βιώ]σα[σ' ἄχθ]εσι λυ[γροῖς] Peek[1] : [δὲ ζή]σα[σ' ἄχθει ἀ]νειᾶν Peek[2] suivi par Petzl.

L. 5 : χῶρο[ν] πολυαινέτῳ ΥΔ Petzl, suivi par Merkelbach-Stauber : ΧΛΙΟΠΟΛΥΔΙΜ . ΙΩΥΔ . Fontrier : χώρῳ πολυαιν[έ]τῳ ὕμ[οις] Peek[1] : χῶρο[ν] πολυαιν[έ]τῳ ὕδ[η] Peek[2]. C'est bien χῶρον que l'on attend après μακάρων, compte tenu du nombre d'attestations de cette séquence dans la poésie funéraire grecque, en revanche la fin du vers reste obscure.

L. 6 : ναίει (retranscrit ναίει par Petzl et Stauber-Merkelbach) s'impose ; on trouve de nombreux parallèles : *GVI*, n. 1162, v. 5 : ναίω δ' εὐσεβέων ἁγνὸν περικαλλέα χῶρον ; n. 805, v. 7-8 : εἴτε σύ γ' εὐσεβέων χώρους […] / ναίεις ; avec νήσους au lieu de χώρους ; n. 1830, v. 2 : καὶ ναίεις μακάρων νήσους.

Traduction :

Elle qui était parfaitement pieuse […] repose sous cette tombe […], c'est Annô […] ayant vécu sept décennies. Accablée par les ans, elle est arrivée dans la demeure d'Hadès et dans la contrée des Bienheureux […] choisie pour trôner aux côtés des hommes pieux.
Annô, salut !

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue composite. On peut relever des éléments ioniens, à travers notamment les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que [Τ]ῆς, ὁσίης (v. 1) et αὐτῆ (v. 2) ou encore à travers le génitif Ἀΐδεω (v. 4). Aux côtés de ces formes, on peut également relever les dorismes Τειρομένα (v. 4) et κεκριμένα (v. 6) où /a:/ ancien est maintenu.

La défunte Annô est choisi dans l'au-delà pour trôner, σύνθρονος, parmi les hommes pieux (εὐσεβέσιν). L'emploi de σύνθρονος n'est attesté que dans une autre inscription du présent corpus, l'inscription II-7.7.1., dédiée au stratège Môgétès, qui lui trône aux côtés de ses illustres aïeux.

II-7.14.19.

Hérakléidès

Du monument de ce jeune homme, nous ne savons pour ainsi dire rien. Les seules informations à notre disposition nous sont fournies par Boeckh, *CIG*, n. 3326 : « in cippo figuram repræsentante stantem, et serpentem columnæ, ut fertur, cirvumvolutum, sed credo arbor potius fuit, ut in aliis Smyrnaeis ».

En l'absence d'une quelconque reproduction de la pierre et de son inscription, il est impossible de dater le monument, le contenu de l'épigramme ne nous renseigne en rien. Peek, sans examen de la pierre, date le monument au Ier siècle ap. J.-Chr., hypothèse qui reste sans fondement ni justification.

Édit : J. Spon, *Miscellanea eruditae antiquitatis*, p. 350, n. LXXXVI ; A. F. Gori, A. M. Salvini, *Inscriptiones Antiquæ*, p. 150 avec fac-similé et traduction en latin ; A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3326 ; Kaibel 239 ; *GVI* 771 ; Pfuhl-Möbius 329 ; G. Petzl, *IK*, n. 552 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/40.

Comm. : sur le nom propre Ζμερτομάραι, cf. *LGPN*, vol. Va.

1 Ἅδ' Ἡρακλείδην κατέχει κόνις, ὃμ β⟨α⟩ρὺς Ἅιδας
2 εἴρυσεν ἀϊθέων ἥλικος ἐξ ἀγέλας.
3 Ἄρτι γὰρ εὐμόχθου ἐπὶ γυμνάδ⟨ο⟩ς ἁγνὸν ἐφήβου
4 σχῆμα λαχὼν ἐρατὰν ὤλεσεν ἁλικίαν,
5 ἄρτι δ' ἀριθμὸν ἐτῶν ἓξ καὶ δέκα τερπνὸς ἀμείβων
6 Ζμερτομάραι στυγερὸν ματρὶ λέλοιπε γόον.

Comm. épigr. :

L. 1 : ὃμ β⟨α⟩ρὺς Ἅιδας Boeckh. D'après la copie qu'il possédait, la pierre porte à cet endroit ΟΜΒΕΡΥΣΑΙΔΑΣ. La copie de Spon porte quant à elle ΟΜΒΡΥΣ ΑΙΔΑΣ, leçon dont le sens est obscur. La copie de Gori-Doni porte quant à elle ΟΒΡΙΜΟΣ ΑΙΔΑΣ : il serait étonnant que l'adjectif ὄβριμος, épithète habituelle d'Arès chez Homère, soit ici appliquée au dieu des enfers Hadès.

L. 3 : γυμνάδ⟨ο⟩ς Boeckh. La copie de cet éditeur porte ΓΥΜΝΑΔΑΣ (qui se lit également sur les copies de Spon et de Gori-Doni). L'accusatif ne convenant pas ici l'éditeur a fait le choix d'amender la copie. Les deux corrections apportées par Boeckh se justifient par leur bon sens. Il nous faut toutefois remarquer que la pierre pouvait très bien porter le texte que donne la copie de Boeckh plus que celui, plus juste sur le plan de la syntaxe, de sa transcription.

Traduction :

La poussière que voici recouvre Hérakléidès, que le cruel Hadès a séparé des compagnons de son âge. À peine avait-il, suite aux nobles efforts du gymnase, revêtu l'équipement sacré de l'éphébie, que son âge tendre périt. Tout juste âgé de seize ans, plutôt que de la joie il a laissé à Smertomara sa mère d'abominables gémissements.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte présente un grand nombre de dorismes, à travers les formes présentant /a:/ ancien : Ἅδ', Ἅιδας (v. 1) ; ἀιθέων, ἀγέλας (v. 2) ; ἐρατὰν, ἁλικίαν (v. 4) ; ματρὶ (v. 6). Aux côtés de ces formes nous pouvons toutefois relever deux occurrences où /a:/ ancien est fermé en /ε:/ : : Ἡρακλείδην (v. 1) ; ἥλικος (v. 2).

Sur le sens de ἀϊθέων (v. 2) et le rapport entre ce substantif et les ἄωροι, cf. I.3.1., commentaire.

Le nom Ζμερτομάραι (v. 6) est cité sous la forme Σμερτομάρα par Pape-Benseler : « Σμερτομάρα : Frauenname, Anth. app. 103 ». *LGPN*, vol. Va donne également une attestation de la forme masculine de ce nom Ζμερτόμαρος. Merkelbach et Stauber indique que Ζμερτομάρα est « ein keltischer name ». On retrouve, en effet, dans ce nom la racine dont est issu, en grec, le substantif μοῖρα, ou encore le verbe μείρομαι, à la différence près que dans les langues celtiques, la racine apparaît sous la forme **smer-*[315], occasionnellement augmentée par la dentale *t*, comme c'est ici le cas.

II-7.14.20.

Onésimè

On ne possède aucun renseignement sur cette inscription : Boeckh qui l'édite d'arpès le codex Askewianus ne donne que la mention : « fragmentum carminis ». Peek a tenté de restituer cette épigramme très endommagée, sans l'avoir examinée.

W. Peek a estimé une date aux alentours du Ier siècle ap. J.-Chr., mais sans avoir vu la pierre. Le contenu de l'épigramme ne donne aucun élément qui permettrait de dater le monument.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3365 ; Kaibel 315 ; *GVI* 1761 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 554, publie le fac-similé réalisé par Sherard ; *SGOst*, vol. I, 05/01/54.

1 [Αἰθὴρ] εὐσεβέα ψυχήν, κούφη κό̣[νις ἔσχεν]
2 [μορφή]ν· οὔνομα Ὀνησίμη ἦν, [ὁ πατὴρ δὲ ˘ – ˘ ?]

[315] Sur la racine **smer-* dans les langues celtiques, cf. J. Vendryes, *Études celtiques*, vol. II (1937), p. 133.

3 [κάτθαν]ε̣ δ’ ὀκτωκαιδεκέτις· πηῶ[ν δὲ ˘ – ˘]
4 [– ˘ ˘] ἐφθάσθη Μοιρέων· ἐς τ[– ˘ ˘ – ˘]

Comm. épigr. :

L. 1 : [αἰθὴρ] Kaibel : κό̣[νις ἔσχεν] Kaibel. Deux restitutions suivis par tous les éditeurs. Ce vers est d’usage fréquent dans la poésie funéraire.

L. 2 : [μορφή]ν Peek : [σῶμα πατὴρ Διοφῶ]ν Kaibel.

L. 3 : [κάτθαν]ε̣ Kaibel : πηῶ[ν δὲ ˘ – ˘] Peek.

L. 4 : ἐς τ[έλος ἀίδιον] Kaibel : ἐστ[– ˘ ˘ – ˘] Peek.

Traduction :

L’éther a accueilli mon âme pieuse, la légère poussière ma beauté ; mon nom était Onésimè […] est morte à dix-huit ans […] de mes proches […] elle fut devancée (par la trame ?) des Moires […].

L’épigramme est composée de trois hexamètres dactyliques dont la scansion ne présente pas d’irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, marquée par l’influence de la langue épique. On constate la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les formes : ψυχήν, κούφη (v. 1) ; Ὀνησίμη (v. 2) ; πηῶ[ν (v. 3). Nous pouvons également relever l’absence de contraction de l’hiatus /ea/ dans l’adjectif εὐσεβέα (v. 1). Le texte présente aussi un génitif non contracte ionien d’un thème en -*a* à travers le théonyme Μοιρέων (v. 4)[316].

Le premier vers introduit l’opposition, que l’on retrouve fréquemment dans l’épigraphie funéraire, entre le corps [μορφή]ν (v. 2) et l’âme du défunt ψυχήν (v. 1).

L’expression κούφη κό̣[νις ἔσχεν] (v. 1) rappelle le souhait fréquemment formulé dans les épigrammes funéraires « que la terre te soit légère », souhait que l’on retrouve dans la littérature, chez Euripide, *Alceste*, v. 463-464.

II-7.14.21.

Ménogénès

Le monument de Ménogénès est une stèle *naïskos* de marbre blanc. La stèle est surmontée d’acrotères, d’un fronton au milieu duquel est figurée une rosace. Sous le fronton, dans un encadrement, est sculpté un relief funéraire représentant un jeune enfant, portant un

[316] La métrique indique que Μοιρέων est dissyllabique. Sur la scansion de la désinence -έων, cf. P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, § 35, p. 50 : « En ionien -ᾱων passait à *-ηων, mais cette forme n’a pas subsisté et l’on ne trouve que -έων issu de l’abrègement de l’η : cette désinence est attestée chez Homère où elle est presque toujours monosyllabique, ainsi dans ἐφετμέων (A 495). »

manteau qui flotte sur ses épaules et tenant de ses deux mains un sein qu'il tette. À gauche de l'enfant se trouve gravés son nom et celui de son père ; à droite, la date à laquelle il est mort. Enfin, sous le relief, dans un cartouche à queue d'aronde, on peut lire l'épigramme funéraire, trois distiques élégiaques disposés sur onze lignes ; l'épigramme est un dialogue entre le passant et le jeune défunt, chacun des distiques correspond à un tour de parole. Dimensions : h. 0,50 m ; l. 0,23 m.

On peut lire une date sur la pierre ρκς΄ qui correspond soit à l'année 41-42 ap. J.-Chr. (ère de Sylla) soit l'année 96 ap. J.-Chr (ère d'Actium).

Édit : A. M. Fontrier, *REA*, vol. II (1900), p. 359-360 ; E. Pfuhl, *Archäologischer Anzeiger*, vol. XIX (1904), p. 186-187 avec photographie ; W. Peek, *AM*, vol. LVI (1931), p. 126, n. 9e et *GVI* 1884 et *Grabgedichte* 435 ; Pfuhl-Möbius 788 avec photographie, Pl. 116 ; G. Petz, *IK*, vol. XXIII, n. 541 ; R. A. Moysey, *ZPE*, vol. LXXII (1988), p. 89-92, n. 2 avec photographie ; *SGOst*, vol. I, 05/01/65.

De part et d'autre du relief funéraire :

1	Μηνογέ-|	ρκς΄ μη(νὸς)
2	-νης Ἀπολλω-|	Ὑπερβερε-
3	-νίου Λολοῦ υἱός	-ταίου γ΄

Dans le cartouche à queue d'aronde :

4-5	vers 1	Νήπιος ἐν τύμβῳ τίς ἄρ' ἐσθ' ὅ|δε ; ὡς ἀταλαῖσι
5-7	vers 2	χειρσὶν | γλακτοπαγεῖ μαστῷ ἔπι | κέκλιτε.
7-9	vers 3	— Οὔνομα Μηνο|γένης μοι, ἐτέκνωσεν | δέ με Λολοῦς,
9-11	vers 4	νὲ ὃν πέν|θει στυγερῷ προὔλιπον | ἐν μελάθροις.
11-12	vers 5	— φεῦ, Μοίρης | εἰκαῖα κριτήρια· ὡς ἀλογίστω[ς] |
13-14	vers 6	αὐγῆ[ς] ἔκτινας | καὶ πατρὸς θεμέ̣νου.

Comm. épigr. :

L. 1-2 : ὅ|δε Pfuhl. Avant lui, A. M. Fontrier lisait ὧδε.

L. 3-4 : ἔπι κέκλιτε ou ἐπίκεκλιτε, les éditeurs balancent entre les deux formes, qui ne changent, au fond, rien au sens, à la syntaxe du vers ni même à la métrique, fausse à cause de l'allongement de l'iota dans ἔπι.

L. 6 (V. 4) : νέ pour ναί ? : {νε}ὃν Pfuhl. Avant lui A. M. Fontrier voyait en cette séquence l'adjectif νέον, en confessant ne pas comprendre la structure syntaxique du vers 4. Par la suite, Pfuhl reconnaît le pronom relatif ὃν permettant la contruction syntaxique du vers

L. 10-11 : le vers n'est pas compréhensible en l'état. αὐγῆς ἀκτῖνα[ς] | καὶ πατρίους θαλάμους A. M. Fontrier : AIEO..EKTINA· καὶ πατρὸς ἀχθομένου Pfuhl : ἆ [τ]έκος ἐκτινα[ν] Peek[1] : Αὔγης ἔκτινας | καὶ πατρὸς ἀχ̣υ̣⟨υ⟩μέ̣νου Peek[2].

Traduction :

Ménogénès fils d'Apollônios Lolous. *En l'an 126, le trois du mois de Hyperbérétaios.*

Qui est, dans cette tombe, le tout petit enfant que voici ? car il est penché sur un sein empli de lait tenu entre ses jeunes mains.
— Mon nom est Ménogénès, Lolous m'a donné le jour, c'est bien lui que j'ai laissé le premier en proie à un deuil cruel, chez lui.
— Hélas, de la Moire le décret est imprévisible ; car c'est contre le cours des choses que tu as quitté la lumière et que ton père t'a enseveli.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion révèle quelques irrégularités. En effet, dans le deuxième vers, le dernier dactyle du pentamètre, précédant la syllabe isolée finale, est formé par -πι κέκλι-, or la syllabe -πι de la préposition ἐπί est brève par nature. Le second hémistiche du dernier pentamètre commence par un spondée καὶ πά-, où normalement nous attendons un dactyle. Par ailleurs, il faut pratiquer quelques élisions pour bien scander les vers : au vers trois, epsilon de ἐτέκνωσεν doit être elidé derrière la diphtongue -οι du pronom personnel μοι ; dans le quatrième vers, epsilon de νὲ s'elide devant omicron de ὃν.

Le texte est rédigé dans une langue inspirée de la κοινή homérique. On recense des formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : Μοίρης (v. 5) ; αὐχῆ[ς] (v. 7). On peut également relever l'emploi de l'allongement métrique à l'initiale de Οὔνομα (v. 3).

Dans la forme du nom de la main au datif pluriel, χειρσὶν (v. 2), la diphtongue EI est conservée par analogie avec les autres cas, ou par l'influence de la forme, fréquente chez Homère, χείρεσσιν.

Dans deux occurrences du texte, la graphie E sert à noter la diphtongue /ai/ : une première fois dans la forme verbale κέκλιτε (v. 2) et une seconde dans νὲ (v. 4). Cette graphie illustre la monophtongaison de AI ainsi que sa pronociation qui tend vers /e/, prononciation qui est celle du grec moderne.

Au début du vers 4, que faire de νέ ? Est-ce une erreur du lapicide ? De la même manière qu'au deuxième vers, où l'on lit κέκλιτε pour κέκλιται, ne peut-on pas voir en νὲ une forme de l'adverbe ναί, servant à souligner l'affirmation : « c'est bien lui que j'ai laissé en proie au deuil cruel etc… ». D'aucuns pourraient estimer l'expression maladroite, mais cette lecure a l'avantage de ne pas nous contraindre à formuler l'hypothèse difficilement vérifiable d'une erreur du lapicide. Par ailleurs, L'adverbe ναί se rencontre en ce sens dans la littérature. On peut voir un tel emploi de ναί dans Sophocle, *Électre*, v. 1445 : Σέ τοι, σὲ κρίνω, ναὶ σὲ τὴν ἐν τῷ πάρος / χρόνῳ θρασεῖαν (« c'est toi que j'interroge, oui c'est bien toi, qui auparavant montrais tant d'arrogance »).

L'épigramme est un dialogue entre le passant et le défunt, mais ce dialogue n'a pas la forme qu'il prend habituellement dans la poésie funéraire. D'ordinaire, le passant interroge à plusieurs reprises le défunt, ou la stèle, afin de prendre connaissance de l'identité du défunt, des circonstances de sa mort. Ici, le passant demande une explication, un commentaire du relief

funéraire au défunt. La seconde intervention du passant est une complainte concernant le sort du jeune enfant et celui de son père qui a dû inhumer son propre fils.

II-7.14.22.

Lénaios

Le monument de Lénaios est une stèle « fausse porte » de marbre gris. Le sommet est à acrotères, sur le frontispice, une rosace est sculptée ; sous le frontispice une couronne dans laquelle est gravée la mention ὁ δῆμος. Sous la couronne, le défunt est identifié par la mention de son nom et celui de son père : Ληναῖον Ἀρτεμιδώρου. Vient ensuite un relief funéraire dans un encadrement : un homme couché sur un lit de table, tenant en sa main gauche une coupe à boire et de sa main droite une couronne qu'il pose sur sa tête ; devant lui sont disposés sur une table à trois pieds des mets, des pommes et des figues. Enfin, au-dessous du relief est gravée l'épigramme funéraire, un distique élégiaque. Dimensions : h. 1, 21 m ; l. 0,49 m à sa base et 0,44 m au sommet ; ép. 0,11 m.

Le monument est daté de l'époque hellénistique d'après les éléments épigraphiques (forme des lettres, motif du relief, etc…).

Édit : Kaibel 111 ; G. Hirschfeld, *GIBM*, vol. IV, n. 1025 ; *GVI* 1710 ; Pfuhl-Möbius 1488 avec photographie du monument Pl. 216 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 516 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/47 avec photographie du monument.

Comm. : Pour une explication sur πύργον, cf. L. Robert, *Op. Min.* III, 1410.

Dans une couronne :

ὁ δῆμος.

Sous la couronne :

Ληναῖος Ἀρτεμιδώρου.

Sous le bas-relief :

1	vers 1	Καὶ τὸ πρὶν ἐν πολέμοις τηρῶν πύργον, παροδῖτα,
2	vers 2	καὶ νῦν τηρήσω, ὡς δύναμαι, νέκυς ὤν.

Comm. épigr. :

La lecture de l'inscription ne pose aucune difficulté : la gravure est propre et nette. Les lettres sont anguleuses, les omicrons sont plus petits et légèrement surélevés par rapport aux autres lettres. Les lettres gravées au-dessus du relief sont bien plus grandes que les lettres de l'épigramme funéraire.

Traduction :
Dans la couronne :
Le peuple (honore)

Sous la couronne :
Lénaios fils d'Artémidôros

Sous le bas-relief :
Moi qui autrefois pendant les périodes de guerre veillait sur cette tour, passant, maintenant aussi je veillerai, autant que possible, même mort.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion des deux vers ne présente aucune irrégularité.

L'épigramme présente une conception eschatologique intéressante. Le défunt Lénaios qui durant sa vie faisait le guet sur la tour près de laquelle il a vraisemblablement été enseveli assure continuer de mener la garde même dans l'au-delà (quoiqu'il apporte une concession à sa capacité à poursuivre cette activité à travers l'expression, ὡς δύναμαι). Par ailleurs, le balancement entre καὶ τὸ πρὶν et de καί νῦν qui se trouvent au début de chacun des deux vers met en valeur la perpétuation du rôle de gardien qu'occupait le défunt durant sa vie jusqu'après sa mort.

II-7.14.23.

Sarapiôn

Le monument de cet ἄωρος est une stèle en marbre blanc imitant un temple, surmontée de trois acrotères, avec une rosace sur le frontispice et au-dessous de ce dernier une couronne de laurier. Dimensions : h. 0,06 m ; l. 0,03 m ; ép. 0,11 m ; h. des lettres 0,015 m pour la première ligne et dans les autres lignes de l'inscription 0,005 m.

L'inscription peut être d'époque hellénistique, d'après la forme des lettres et la taille des lettres plus importantes pour la première ligne du texte.

Édit. : N. Kontoléon, *REG*, vol. XII (1899), p. 388-389, n. 23 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 525 avec fac-similé et vol. XXIV-2, S. 373 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/58.

Comm. : pour des précisions sur l'établissement du texte et le sens du terme οἴνη, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1984, n. 361.

1		Σαραπίωνα Ἡροδότου. |
2-3	vers 1	Ἦ ῥ' οἴνη τοῦ παιδὸς ἀφεί|λετο πνεῦμα Σαραπᾶ· |
4-5	vers 2	πένθος ἁδρὸν προγόνοις | Μοῖρα ἐπέκλωσε βίου. |

6-7	vers 3	Ἡροδότου πατρὸς τριέ|της νόον ἐξαπατήσας |
8-9	vers 4	κέκρυπται τύμβῳ πρὸς | πατρίδος χάρακι.

Comm. épigr. :

Les lettres de la première ligne où le nom du défunt est donné sont bien plus grandes que les lettres dans l'épigramme.

Les sigmas sont à quatre hastes, les omégas et omicrons sont plus petits et plus élevés que les autres lettres, les alphas ont une haste horizontale en deux segments.

L'inscription est nette, sans nulle lacune.

Traduction :

En l'honneur de Sarapiôn fils d'Hérodotos.

Hélas ! c'est le vin qui a emporté le souffle vital du petit Sarapiôn ; le deuil pesant de sa vie, la Moire l'avait filé pour ses parents. Le garçon de trois ans qui a échappé à l'attention de son père Hérodotos, est caché sous cette tombe appuyée à un rempart de sa patrie.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

La mort du défunt est exprimée par la périphrase ἀφεί|λετο πνεῦμα (v. 1). Comme dans les autres inscriptions dédiées à des enfants morts dans des accidents domestiques, la mort de l'enfant est imputée à la Moire (v. 2).

Le sens de οἴνη est ambigu. W. Peek considère que le substantif οἴνη désigne la grappe de raisin avec laquelle le jeune Sarapiôn se serait étouffé. Cependant, L. Robert, s'appuyant sur des parallèles extraits de l'*Anthogolie Palatine*[317], signale que οἴνη est l'exact équivalent du substantif οἶνος « le vin ».

II-7.14.24.

Tryphôn, ἄωρος

La pierre est perdue et il n'en est nulle description. Nous ne disposons que de la copie de Pococke pour nous faire une idée de la disposition du texte sur la pierre.

On estime la date de cette inscription au Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr., mais il est impossible d'apporter de justification à cette datation.

[317] Par exemple, une épigramme de Léonidas de Tarente, *Anth. Pal.*, VI, 336, 5 : « ἵλαοι τὰ ψαιστὰ τό τε σκύφος ἔμπλεον **οἴνης** ».

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3388 d'après une copie de Pococke ; Kaibel 316 ; *GVI* 562 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 163 ; G. Petz. *IK*, vol. XXIII, n. 553 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/59.

1-3	vers 1	Ἔνθα σορὸς κατέ|χει κλυτὸν οὔ|νομα, παῖδα Τ⟨ρ⟩ύφωνα |
4-6	vers 2	[δ̣]ν ⟨θ⟩ρέψεν Τροφι|μᾶς πολυ⟨ώ⟩δυνος | ἐλπίσι λιφθείς· |
7-10	vers 3	ἀμμὰς δ' Εὐτυχία | μασθ̣ο̣[ὺ]ς κατεκό|ψατο, οἷς {ε} ἔτρεφέν | σε
10-12	vers 4	Μοίραις· αἶ, φθι|μένους ὀκταέ|της π̣ρ̣ό̣μ̣ολες.

Comm. épigr. :

L. 3 : la copie de Pococke porte ΤΥΦΩΝΑ.

L. 4 : la copie de Pococke porte .ΝΡΕΨΕΝ.

L. 5 : la copie de Pococke porte ΠΟΛΥΟΔΥΝΟΣ : πολυ[ώ]δυνος Boeckh, suivi par tous les éditeurs suivants. La graphie de l'adjectif aurait pu subir l'influence de la forme simple du substantif qui le compose : ὀδύνη. Il est vrai que la métrique nécessite à cet endroit une longue.

L. 7 : ΑΜΜΑΣ dans la copie de Pococke : ἄ[λλ]ως Boeckh : ἀμμὰς Peek.

On se demande pourquoi Stauber et Merkelbach pointent chaque lettre de ce mot ἀ̣μ̣μ̣ὰ̣ς qui est pourtant bien attesté et qui se lit distinctement sur la copie de Pococke.

L. 8 : la copie porte ΜΑΣΟΡ.Σ : μασ[τ]ο[ὺ]ς Boeckh (Kaibel) : μασθ̣ο[ὺ]ς Peek (Vérilhac et Stauber-Merkelbach).

L. 9 : {ε} ἔτρεφέν la copie porte ΕΕΤΡΕΦΕΝ.

Traduction :

Ici le sarcophage renferme un illustre nom, le petit Tryphôn, qu'a nourri le malheureux Trophimas qui a perdu ses espérances. Eutychia a déchiré ses seins de nourrice, dont elle te nourrissait pour te vouer aux Moires. Hélas ! les morts, c'est à huit ans que tu les as rejoints.

L'épigramme est composée de deux hexamètres dactyliques suivis d'un distique élégiaque. Leur scansion ne présente aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme présente quelques dorismes, où /a:/ ancien est conservé : Τροφι|μᾶς (v. 2) ; ἀμμὰς, Εὐτυχία (v. 3). On observe également l'influence de la κοινή homérique à travers les formes d'aoriste indicatif ne présentant pas l'augment ⟨θ⟩ρέψεν (v. 2) et π̣ρ̣ό̣μ̣ολες (v. 4).

Dans le troisième vers, la graphie I note /e:/ dans le participe aoriste passif λιφθείς (v. 3), à moins qu'il ne s'agisse d'une faute d'orthographe, due à une confusion avec les formes de l'indicatif aoriste actif ἔλιπον.

Du monument funéraire du jeune Tryphôn, seul le σορὸς (v. 1) est mentionné. De quoi s'agit-il exactement ? D'une urne cinéraire ? Du cercueil ? σορός peut-il désigner à lui seul le monument funéraire ? L'épigramme ne donne pas assez de renseignements sur σορός pour

déterminer précisément quelle réalité le substantif représente. D'après Kubínska, « le mot σορός désignant le sarcophage est répandu dans toute l'Asie Mineure mais surtout à Hiérapolis de Phrygie et Aphrodisias de Carie ». Le terme σορός n'est attesté que dans cette épigramme du présent corpus.

II-7.14.25.

Paula, une jeune enfant

Stèle de marbre blanc. Dimensions : h. de 0,21 à 0,18 m ; l. 0,42 m ; ép. 0,09 m ; h. des lettres de 0,008 à 0,001 m.

Monument du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. D'après R. Heberdey, le monument date certainement du IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : J. Keil, *Anzeiger der Akademie der Wissenschaft in Wien*, vol. 90 (1953), p. 20, n. 2 avec photographie Pl. II, d'après R. Heberdey ; *GVI* 1545 d'où *Grabgedichte* 335 (*SEG*, vol. XIV, n. 755 ; W. Pleket, *The Greek Inscriptions in the « Rijksmuseum van Oudheden » at Leyden*, n. 68 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 549, avec photographie d'un estampage (*SGOst*, vol. I, 05/01/55).

1 Τέκνον ἐμὸν Παῦλα, φθινύθῳ δακρύοι⟨ς⟩ σε βοῶσα,
2 τοῖά τις ἀλκυὼν παῖδας ὀδυρομένη·
3 κωφὲ δ' ἀνταχοῦσι πέτρε κὲ τύνϐος ἀπεχθής,
4 ὃς τὸν ἐμῶν τοκετῶν ἔσϐεσεν ἠέλιον·
5 ἀεὶ δ' ὡς Νιόϐη πέτρινον δάκρυ πᾶσιν ὁρῶμαι
6 ἀνθρώποις ἀχ⟨έ⟩ων πένθος ἔχουσα μόνη·
7 ὦ τάφε καὶ δαίμων, μικρὸν μέθες ἰς φάος ἐλθεῖν
8 παῖδαν ἐμὴν Παῦλαν, δοῖς δέ μοι εἰσιδ⟨έ⟩ειν·
9 οὔ σοι Φερσεφόνη τόδε μέμψεται οὐδέ τι σ', Ἅδη,
10 ἢν τόσον ἀν⟨σ⟩τήσ⟨ῃ⟩ς παῖδα ἐμὴν κατ' ὄναρ.
11 Παῦλα χρηστὴ χαῖρε.

Comm. épigr. :

L. 1 : φθινίθῳ la pierre porte ΦΘΙΝΙΘΟ. δακρυοι⟨ς⟩ σε βοῶσα la pierre porte à cet endroit ΔΑΚΡΥΟΙΣΕΒΟΩΣΑ, cas d'haplographie.

L. 2 : τοῖά corrigé en οἷα par Peek alors que l'on peut lire sans erreur TOIA sur l'estampage publié par Petzl.

L. 3 : on lit sur l'estampage ΚΩΦΕ, ΠΕΤΡΕ, ΚΕ : κω⟨φὴ⟩ et πέτρ⟨η⟩ Peek. **L. 6** : ἀχ⟨έ⟩ων on lit sur l'estampage ΑΧΗΩΝ.

L. 8 : εἰσιδ⟨ε⟩ειν l'estampage porte ΕΙΣΙΔΕΙΝ. La diektasis est nécessaire au mètre.

L. 9 : οὐδέ τι σ', Ἅδη, Peek : οὐδέ τι σ' Ἅδη⟨ς⟩ Merkelbach-Stauber : οὐδέ τις Ἅδῃ Keil suivi par Petzl.

L. 10 : ΑΝΤΗΣΕΣ sur la pierre : ΑΝΤΗΙΣΕΣ Petzl suivi par Merkelbach-Stauber : ἀν⟨σ⟩τήσ⟨ῃ⟩ς Peek.

Traduction :

Mon enfant, Paula, je m'épuise en pleurs à t'appeler, telle un alcyon gémissant sur ses petits. Ce sont des pierres sourdes qui répondent à ma douleur et un tombeau détestable qui a fait s'éteindre le soleil de mon enfant. À jamais comme une Niobè aux larmes de pierre, tous les hommes me verront dans la douleur, portant seule le deuil. Ô sépulcre, ô divinité, fais venir durant peu de temps à la lumière ma fille Paula, permets-moi de la voir. Cela ne te sera pas reproché pas, Perséphone, à toi non plus Hadès, si tu fais revenir, si peu de temps que ce soit, mon enfant en songe.

Chère Paula, adieu.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas de difficulté

La langue de l'épigramme présente une majorité de traits ioniens et épiques. On le remarque à travers les formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : ὀδυρομένη (v. 2) ; ἠέλιον (v. 4) ; Νιόϐη (v. 5) ; μόνη (v. 6) ; ἐμὴν (v. 8) ; Φερσεφόνη, Ἅδη (v. 9) ; ἐμὴν (v. 10) ; χρηστὴ (l. 11). Nous pouvons également relever l'emprunt à Homère de la forme du nom du soleil ἠέλιον (v. 4). Toutefois, aux côtés de ces occurrences ioniennes ou ressortissant à la poésie épique, il faut signaler la forme verbale à l'indicatif présent ἀντᾱχοῦσι (v. 3), dont le /a:/ peut s'apparenter à un dorisme. Le verbe ἀνταχοῦσι vient du verbe ἀνταχέω, ion. ἀντηχέω. En revanche, si /a:/ est un trait dorien, la désinence -οῦσι n'est pas dorienne, mais bien ionienne. Nous avons donc avec l'exemple de ce verbe, l'illustration de la liberté dialectale avec laquelle composaient les épigrammatistes.

Dans le troisième vers de l'inscription, trois occurrences présentent la graphie E pour noter la diphtongue /ai/ : κωφὲ, πέτρε, κὲ. Le lapicide a transcrit phonétiquement la diphtongue /ai/, dont la pronociation au Ier siècle se confondait avec celle de /e/ ; il faut donc conserver les graphies : κωφὲ, πέτρε et κὲ. Les corrections de Peek sont doublement fautives car d'une part, elles ne rendent pas compte de ce fait de langue et d'autre part, elles font de deux féminins pluriels des singuliers.

Dans le septième vers, la graphie I est employée pour transcrire /e:/ dans la préposition ἰς. Dans le premier vers en revanche, I note la voyelle /u/ dans φθινίθῳ (v. 1). Les confusions graphiques nous renseignent sur l'influence croissante de l'iotacisme.

L'énonciation de cette épigramme est très singulière. En effet, au lieu d'avoir le récit, même bref, de la vie très brève de la jeune Paula, toute l'épigramme n'est que le discours d'une mère adressé à sa défunte enfant. Par l'intermédiaire de l'épigramme funéraire, la mère de Paula s'adresse à sa fille pour trouver une consolation et ce jusqu'à la fin de l'épigramme où elle prie Perséphone de permettre à son enfant de lui apparaître en songe pour la consoler. Ce motif de l'apparition onirique n'est en revanche pas sans parallèles. Par exemple, les épigrammes II-4.3.13. et II-4.11.1. développent ce même motif.

W. Peek propose la lecture ἀν⟨σ⟩τήσ⟨η⟩ς mais il ne justifie pas son hypothèse. Et pourtant, elle peut l'être. En effet, le verbe ἀνίστημι pour exprimer la résurrection d'un défunt n'est pas sans précédent dans la littérature. En voici quelques exemples : Homère, *Iliade*, XXIV, 551 : « οὐδέ μιν ἀνστήσεις, πρὸν καὶ κακὸν ἄλλο πάθῃσθα » ; Eschyle, *Agamemnon*, 1360-1361 : « …ἐπεὶ δυσμηχανῶ / λόγοισι τὸν θανόντ' ἀνιστάναι πάλιν » ; Sophocle, *Électre*, 137-139 : « ἀλλ' οὔτοι τόν γ' ἐξ Ἀΐδα / παγκοίνου λίμνας ἀν/στήσεις οὔτε γόοισι οὔτ' εὐχαῖς ». Par ailleurs, lorsqu'il est question de l'apparition onirique d'un défunt, c'est le verbe ἵστημι ou un composé de ce même verbe qui est employé : Strabon, *Géographie*, IV, 1, 4 « Ἀριστάρχῃ δὲ τῶν ἐντίμων σφόδρα γυναικῶν παραστῆναι κατ' ὄναρ τὴν θεὸν » ; autre exemple, *Anthologie Palatine*, XI, 263 : « Παύλῳ κωμῳδῷ κατ' ὄναρ στὰς εἶπε Μένανδρος ». Apparaître en songe s'exprime donc à l'aide du verbe ἵστημι. Il ne fait pas de doute que dans notre épigramme, le verbe ἀνίστημι a toute sa place et tout son sens, car il s'agit à la fois de ressuciter le défunt et de le faire apparaître en songe à sa mère.

L'expression τοῖά τις ἀλκυὼν (v. 2) est un τόπος que l'on retrouve dans plusieurs inscriptions du présent corpus : dans l'inscription II-7.14.5., v. 7-8 : « οἷά τις ἀκταῖς / ἀλκυονὶς γοεροῖς δάκρυσι μυρομένα (v. 6-7), mais aussi dans l'inscription II-8.5.4., v. 6 : « οἷά τις εἰναλία δάκρυσιν ἀλκυονίς ».

II-7.14.26.

Une femme morte en couches

Base. Dimensions : h. 0,35 m ; l. 0,59 m ; ép. 0,48 m.

Édit : G. Earinos, *Mouseion de Smyrne*, vol. 2 (1875-1876), p. 56, n. 115 ; Kaibel 241a ; *GVI* 1148.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. par Peek.

Comm. : L. Robert, *Bull. épigr.,* 1959, n. 41.

1 Ἀφλέκτους Ὑμέναιος ἐμῶν ἠείρατο πεύκας
2 ἀμφὶ διπλῶν, ὅτε μοι φέγγος ἀνεῖχε, γάμων·
3 Ἅ γε δυσὶν ζευχθεῖσα φίλοις ξυνάοσι τέκνων
4 οὐδὲ σὺν ὁπλοτέρωι μακρὸν ἔτεινα βίον·
5 ἀλλ' ὁ μὲν ἀκμαῖος στέργων ἐμὸν ὤλετο λέκτρον,
6 τρισσὰ ἐν ἐμοῖς κόλποις ὀρφανὰ τέκνα λιπών·
7 εἰς δὲ δόμους ἀέκουσα φίλου πάλιν ἤλυθον ἀνδρός,
8 ὡς θέμις, ἀρχαίων κηδομένη λεχέων·
9 ἀλλὰ καὶ ὃμ ποθέουσα πλέον, φιλέοντα δὲ μεῖζον
10 προὔλιπον ἀμφὶ διπλοῖς νηπιάχοισι πόσιν·
11 τὸν δ' ἐμὸν ἐχθαίρων ἄδικομ μόρον οἰκτρὰ γοᾶται,
12 ἧς ζωῆς τέκνων οὕνεκα φειδόμενος.
13 Τίς δὲ κόρας ἀδάκρυτος, ὅταν φρενὶ πότμον ἀ[κού]οι
14 τὸμ βαρύν, ὧς με τρίτωι νὺξ ἐμάρανε φάει ;

15 ἡ δέ με πρὶν σώ{ι}ζουσα πολύστονος Εἰλείθυια
16 πάσας ἀπρήκτους λοῖσθον ἔσχε λιτάς,
17 ἀμφὶ δέ μ’ ὠδίνεσσι δυηπαθέσιμ μογέουσαν
18 θῆκ’ Ἀΐδης ἔμπνουν εἰς μυχὸν εὐσεβέων,
19 οὕνεκα καὶ πρὸς τέκνα καὶ ἀνέρας, οἷς μίαν ἔσχον
20 εὐνήν, ἐξ ὁσίου τέρμα ἐπέβην βιοτῆς.

Traduction :

Hyménée a brandi les torches qui ne devaient pas se consumer de mes deux mariages, quand la lumière me retenait. Moi en effet qui fus mariée à deux charmants compagnons, pères de mes enfants, je n’ai pas vécu longtemps même avec le plus jeune d’entre eux. Lui qui était dans la fleur de la jeunesse, qui aimait ma couche a péri en laissant sur mon sein trois enfants orphelins. De nouveau, contre mon gré, j’ai pénétré la demeure d’un homme charmant, comme il est juste, pour prendre soin de mon ancienne couche. Mais si j’ai beaucoup regretté cet homme, celui-ci m’aimait davantage, et j’ai laissé deux jeunes enfants à mon époux. Maudissant mon sort injuste il gémit lamentablement, mais pour nos enfants, il ménage sa vie. Quelle nuit impitoyable n’a pas comsumé des jeunes femmes, quand en leur cœur elles entendent le lourd destin, comme moi lors de la troisième aube ? Ilithye aux mille douleurs qui jadis me préserva, a finalement rendu toutes mes prières sans effet. Alors que je souffrais, accablée des maux de l’enfantement, Hadès emporta mon souffle de vie dans le gouffre des bienheureux, en raison de mon comportement envers mes enfants et mes époux auxquels je suis restée fidèle, j’ai atteint le terme d’une juste vie.

L’épigramme est composée de dix distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d’irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique, marqué par l’influence de la κοινή homérique. On constate la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : κηδομένη (v. 8) ; ἧς ζωῆς (v. 12) ; ἡ (v. 15) ; ἀπρήκτους (v. 16) ; Ἀΐδης (v. 18) ; εὐνήν, ἐπέβην, βιοτῆς (v. 20). Seule exception, le substantif κόρας (v. 13), mais /a:/ se conserve ici devant la liquide rho, ce qui est l’un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractéristique du dialecte attique, au même titre d’ailleurs, que l’absence d’allongement compensatoire dans ce substantif. On relève également le maintien de l’hiatus /eɔ:/ dans le substantif λεχέων (v. 8) ainsi que l’emprunt à la poésie dactylique de la désinence de datif pluriel -οισι dans νηπιάχοισι (v. 10).

Cette longue épigramme, où la défunte prend la parole sans prendre la peine de nous dire son nom, est le récit d’une vie qui s’est articulée autour des deux mariages contractés par la défunte et des enfants qu’elle a mis au monde. Dès le premier vers, la défunte évoque le mariage : Ὑμέναιος. Toute la suite du texte constitue le récit de ces deux mariages. Le vers 7 contient une information intéressante sur le second mariage de la défunte. En effet, elle déclare être entrée une nouvelle fois dans la demeure d’un homme charmant (εἰς δὲ δόμους […] φίλου πάλιν ἤλυθον ἀνδρός), mais ceci contre sa volonté, ἀέκουσα. Cependant, dès le vers suivant, la

défunte précise que ce second mariage était en accord avec les règles prescrites par la divinité : ὡς θέμις.

En récompense pour sa fidélité à l'égard de ses époux et de ses enfants, la défunte a été emportée par Hadès dans le gouffre des bienheureux, εἰς μυχὸν εὐσεβέων (v. 18).

II-7.14.27.

Nikopolis, morte à deux ans

La pierre, une stèle, brisée en deux dans sa hauteur, en marbre de couleur gris clair, fut retrouvée près du théâtre (« παρὰ τὸν θέατρον » apprend-on dans le *Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη Σμυρναίων*, vol. V (1885), n. 215). La première ligne de l'inscription, non métrique, se trouve gravée sur la partie supérieure de la stèle : au-dessus de la dédicace on observe trois rosaces disposées en triangle, deux d'entre elles sur l'architrave, la dernière au sommet sur le fronton. La stèle est surmontée de trois acrotères. Sous la dédicace, dans un encadrement, est sculpté un relief : on y voit au centre une jeune femme vêtue d'une longue robe qui la recouvre entièrement, tenant un bouquet de fleurs dans la main gauche ; à droite, à ses pieds, un chien de petite taille, ne tenant que sur ses deux pattes arrière et plaçant ses deux pattes avant sous le genou droit de la femme au centre ; à l'angle inférieur droit de l'encadrement, de petite taille, une servante vêtue elle aussi d'une robe longue tient en ses mains un τύμπανος (tambourin). L'inscription métrique se trouve sous le relief. Dimensions : h. 0,53 m ; l. 0, 42 m ; ép. 0,07 m.

L'inscription est datée du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. par Peek.

Édit : *Mouseion de Smyrne*, vol. 5 (1885), n. 215 ; *GVI* 1512 d'où *Grabgedichte* 228 ; Pfuhl-Möbius 392 avec photographie de la pierre, Pl. 64 ; G. Pfohl, *Griechische Inschriften* 16 ; G. Petzl, *IK*, vol. XXIII, n. 520 avec fac-similé ; S. Schmidt, *Hellenistische Grabreliefs*, p. 135-136 ; *SGOst*, vol. I, 05/01/52 avec fac-similé et photographie du monument.

1		Νικόπολι Σαραπίωνος, χαῖρε.
2	vers 1	Αἰμύλα κωτίλλουσα τεοὺς γενέτας ἀτίταλλες
3	vers 2	ἱεῖσα τραυλὴν γῆρυν ἀπὸ στόματος,
4	vers 3	ἀλλά σε τὴν διετῆ κόλπων ἀπὸ μητέρος εἷλεν
5	vers 4	ἀστεμφὴς Ἀΐδης, μείλιχε Νικόπολι·
6	vers 5	χαῖρε, βρέφος, κούφη δὲ σέθεν περὶ σῶμα καλύπτοι
7	vers 6	κόνις, Σαραπίωνος ὄβριμον θάλος.

Comm. épigr. :

Aucune difficulté de lecture pour cette inscription dont la gravure est fort belle. Les omicrons sont plus petits et, comme les omégas, toujours légèrement plus hauts sur la ligne que les autres lettres.

Traduction :

Nikopolis fille de Sarapiôn, salut.

En les flattant de ton babil tu comblais tes parents de ta voix grasseyante, mais au cours de ta seconde année, du sein de ta mère t'a arrachée l'implacable Hadès, douce Nikopolis. Salut, jeune enfant, puisse être légère la poussière qui recouvre ton corps, malheureux rejeton de Sarapiôn.

La métrique est complexe : les quatre premiers vers sont des distiques élégiaques. Le cinquième vers et le dernier forment un distique pythiambique, c'est à dire un hexamètre dactylique suivi d'un trimètre iambique.

L'épigramme est rédigée dans le dialecte ionien. On le constate à travers l'emploi de formes présentant /ε:/ issu de /a:/ : τραυλὴν (v. 2) ; τὴν, μητέρος (v. 3) ; ἀστέμφης, Ἀΐδης (. 4) ; κούφη (v. 5). On observe également l'emploi de la forme épique τεούς (v. 1).

Dans le premier vers, l'expression Αἰμύλα κωτίλλουσα est empruntée à Hésiode, *Travaux et les jours*, v. 374. Cet emprunt est quelque peu maladroit car Hésiode entendait avertir ses auditeurs du danger que représentent les paroles traîtreusement flatteuses des femmes, mais l'expression αἰμύλα κωτίλλουσα est évidemment à prendre en bonne part ici.

Du vers 5 jusqu'à κόνις, au vers suivant, l'auteur a adapté un passage d'Euripide, *Alceste*, v. 493-494 : « κούφα σοι χθὼν ἐπάνωθε πέσοι, γύναι ». C'est peut-être cette adaptation d'un vers d'Euripide qui a amené l'auteur de l'épigramme à employer le trimètre iambique : l'auteur achève son épigramme en empruntant sa matière et son rythme à la tragédie.

II-7.14.28.

Théodotos, prytane

Le monument funéraire de Théodotos est une stèle « naïskos », en marbre de couleur gris clair. Dans un encadrement, sont représentés trois personnages dont les visages sont très endommagés. À gauche, une femme portant une robe longue, certainement la mère du défunt mentionnée dans l'épigramme ; face à elle, un homme assis également, vêtu d'un *himation* ; entre ces deux personnages, d'une taille inférieure, une servante. Sous l'encadrement est gravée l'épigramme métrique. Dimensions : h. 0,47 m ; l. 0,315m.

L'inscription est datée de la première moitié du IIe siècle av. J.-Chr. par Pfuhl-Möbius et par Stauber et Merkelbach.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3328 ; Kaibel 240 ; *GVI* 1539 d'où *Grabgedichte* 198 ; Pfuhl-Möbius 1106 avec photographie Pl. 166 ; *SGOst*, vol. II, 08/01/53 avec photographie.

1 Ἤλυθες οὐκ ἀβόατος ἐνὶ τρισσαῖς δεκάδεσσιν,
2 Θεύδοτε, τὰν ζωοῖς οἶμον ὀφειλομέναν,

3 καί σε τὸν ἐν σπονδαῖσι γεγαθότα πουλὺ μετ’ ἀστῶν
4 μάτηρ αἰάζει μυρομένα πρύτανιν.
5 Πέτρος ὅδε ξείνοισι βοάσεται, ὡς ἀΐδαλος
6 ἀσφαλὲς ἀνθρώποις οὐθὲν ἔνειμε Τύχα.
7 εἴης τοι σὺμ πατρὶ κεχαρμένος ὄφρ’ ἐς αἰῶ
8 Σώστρατος ἐν φθιμένοις μυρίον αἶνον ἔχῃ.

Comm. épigr. :

L’épigramme, dont la gravure est nette et intacte, se lit aisément. Les omicrons, thêtas et omégas sont plus petits et légèrement plus hauts sur la ligne que les autres lettres. La haste transversale des alphas est brisée. Les nus sont à *apices* et empattements.

Traduction :

Tu es parti, et non sans être lourdement pleuré, dans ta trentième année, Théodotos, empruntant le chemin qui est le lot des mortels et c’est aussi le prytane qui prenait tant plaisir aux libations publiques que ta mère gémissante pleure. La pierre que voici rappellera aux étrangers que l’imprévisible fortune n’accorde rien d’immuable aux hommes. Puisses-tu te réjouir auprès de ton père, afin que pour l’éternité Sôstratos parmi les morts recoive mille éloges.

L’épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d’irrégularité.

Le texte présente de nombreux dorismes, notamment à travers les formes avec /a:/ ancien : τὰν, ὀφειλομέναν (v. 2) ; μάτηρ, μυρομένα (v. 4) ; Τύχα (v. 6). L’auteur emprunte également à la κοινή homérique les désinences de datif pluriel -οισι dans ξείνοισι (v. 5) et -αισι dans le substantif σπονδαῖσι (v. 3). L’auteur a également emprunté la conjonction ὄφρα (v. 7) qui introduit une proposition subordonnée de but. Le verbe de cette subordonnée est le subjonctif présent ἔχῃ (v. 8). On observe enfin le traitement ionien, ou dorien, par diphtongaison de l’hiatus /eo/ dans l’anthroponyme Θεύδοτε (v. 2).

La fin du texte développe le motif des retrouvailles dans l’au-delà, que nous avons déjà rencontré, par exemple, dans l’inscription II-7.5.1.

II-7.15.1.

Olympias

L’inscription est gravée sur un bloc de marbre. Le bloc a été retrouvé dans le village de Sevribissar, dans le voisinage de la cité de Téos. Dimensions : h. 2 m ; l. 2 m.

W. Peek suggère de dater cette inscription du Ier siècle de notre ère (I. Jh. ? note-t-il dans son apparat critique) ; Stauber et Merkelbach, avec plus de prudence, n'indiquent que la mention « unbestimmt ». En l'absence de l'estampage réalisé par Peyssonel ou de toute photographie du monument, qui permettrait d'examiner les données paléographiques, il est impossible de dater l'inscription.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3118 reproduit le texte en caractères d'imprimerie à partir de l'estampage réalisé par Peyssonel ; Kaibel 227 ; *GVI* 1330 ; *SGOst*, vol. I, 03/06/05.

1 ᾽Ιχνεύεις, ὦ ξεῖνε, τίς εἰμ᾽ ἐγὼ ἡ κατὰ γαίης
2 ἢ τίνες ο⟨ἱ⟩ πατέρες τὴμ μελέην ἔτεκον ;
3 πεύσῃ· ἐγὼ γὰρ ἐρ̣αστὸν ᾽Ολυμπιὰς οὔ⟨νομ᾽ ἐ⟩κ̣λ̣ή⟨θην⟩,
4 παῖς ⟨δ⟩ὲ Πατροκλείους, μητρὸς ᾽Ολυμπιάδος·
5 λυγρὴν θ᾽ οἶμον ἔϐην ἐτέων κύρσασα δὶς [ἑπτά ?]
6 παρθένος, ἓν δ᾽ ἔλαχον σῆμα τόδ᾽ ἀντὶ γάμο[υ].

Comm. épigr. :

L. 2 : ο⟨ἱ⟩ πατέρες la copie porte ΟΠΑΤΕΡΕΣ, κτλ.

L. 3 : ἐρ̣αστὸν la copie porte ΕΒΑΣΤΟΝ. οὔ⟨νομ᾽ ἐ⟩κ̣λ̣ή⟨θην⟩ à la fin de la ligne, on ne lit que ΟΥΚΑΙ sur la copie.

L. 4 : παῖς ⟨δ⟩ὲ on lit sur la copie ΠΑΙΣΕ.

Traduction :

Tu es en quête, ô étranger, de mon identité, de mon origine et des parents qui m'ont en vain donné le jour ? Écoute : le charmant nom d'Olympias me fut donné, je suis la fille de Patroclès, ma mère est Olympias ; l'abominable chemin, je l'ai emprunté alors que je n'avais atteint que dix-sept années, vierge encore, je n'ai obtenu que ce seul monument au lieu du mariage.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est le dialecte ionien. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences : ἡ, γαίης (v. 1) ; τὴμ, μελὲην (v. 2) ; μητρὸς (v. 4) ; λυγρὴν, ἔϐην (v. 5) ; σῆμα (v. 6). Seul l'anthroponyme ᾽Ολυμπίας (v. 3) présente un /a:/ ancien.

Olympias est une adolescente morte avant l'heure, une ἄωρος. Comme souvent dans les épigrammes de jeunes filles, la grande jeunesse et la mort prématurée de la défunte sont exprimées par le sort paradoxal qui octroie à la défunte un tombeau au lieu du mariage : σῆμα τόδ᾽ ἀντὶ γάμο[υ] (v. 6).

II-7.15.2.

Ambivia-Myrias

Bloc de marbre provenant de Téos, retrouvé dans le mur de la maison d'un particulier nommé Tchambasi. L'inscription est en trois parties : sur la partie supérieure de la pierre sont gravés, en prose, une formule d'adieu et les noms de peuples et d'institutions qui ont consacré le tombeau ; dans la partie inférieure, l'épigramme métrique, composée de deux distiques élégiaques ; enfin, entre l'inscription en prose et l'inscription métrique, des rameaux ornent le monument. Dimensions : h. 0,29 m ; l. 0,62 m ; ép. 0,20 m.

L'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après la manière de nommer les populations dans la partie en prose de l'inscription.

Édit : A. Hauvette-Besnault, E. Pottier, *BCH*, vol. IV (1880), p. 179-180, n. 40, avec fac-similé ; G. Lafaye, *IGR*, vol. IV, n. 1579 ; P. Roussel, *REG*, vol. XXIX (1916), p. 172-173 ; *GVI* 1762 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 73-76, n. 96, d'où *SEG*, vol. XXX, n. 1378.

Comm. : sur le nom de la défunte et la lecture du premier vers de l'épigramme, cf. L. Robert, *Op. Min.* III, p. 1653.

1		Ἀμβειβ̣[ια Ῥωμαία χρησ]τὴ χαῖρε·
2		ὁ δῆμος. ἡ γ[ερουσία]. ὁ δῆμος ὁ Λεβεδίων
3		[οἱ τεχνῖται ?]. οἱ ν[έ]οι. ὁ δῆμος Κλαζομενίων
4		οἱ Ῥωμαῖοι
		— relief représentant deux rameaux de feuillage —
5	vers 1	Μυριάδος τόδε σ[ᾶμα] ΛΟ [ca. 4] Μ [.] Υ
6	vers 2	ψυχὰς ἐς μακάρων νᾶσον ἀποπταμένας·
7	vers 3	εἴ̣η̣ ἀδάκρυτος· Χάριτες γὰρ ἀν' ἠ[ρί]α κ[εί]νας
8	vers 4	ἔ̣ργουσιν στοναχὰς καὶ γόον ὠγύγιον.

Comm. épigr. :

L. 1 : restitution d'Ad. Wilhelm, qui suggère pour le prénom de la défunte de lire Ἀμβείβη̣[α].

L. 2 : ἡ γ[ερουσία] Roussel. Les éditeurs précédents retranscrivaient : ὁ δῆμος Τηί[ων], restitution vivement critiquée par L. Robert : « inacceptable ici pour le sens (à Téos même), et qui ne convient pas aux lacunes et où manque l'article indispensable avant Τηίων ».

L. 3 : [οἱ τεχνῖται ?] Merkelbach. Il n'y a pas de trace de lettres d'après la copie de Hauvette-Besnault et Pottier. Les technites, association d'acteurs et d'artistes dionysiaques, avaient leur siège à Téos.

L. 5 : σ[ᾶμα] Peek, qui pousse plus avant la restitution : τόδε σ[ᾶμα] δ̣ἑ̣[δεκτ]α̣[ι] τ̣[ὀστέα μοῦνα]. La copie de Hauvette-Besnault et Pottier ne porte à cet endroit que les lettre ΛΟ Y.

L. 7 : εἴ̣η̣ ἀδάκρυτος Merkelbach : εἰμ̣[ὶ δ'] ἀδάκρυτος Peek. À la fin de la ligne : ἀν' ἠ[ρί]α κ[εί]νας Ad. Wilhelm, la copie de Hauvette-Besnault et Pottier donne à cet endroit : ΓΑΡΑΝΗ ΑΚΕ. γὰρ μ̣νήμ' ἀκέ[ραιον] Peek. La restitution de Peek à le désavantage de suggérer un passage à la première personne, c'est à dire qu'à cet endroit, ce serait Ambivia qui s'exprimerait. Il est très étonnant que dans ce monument consacré par tant de peuples et tant d'assemblées, ce ne soit pas ces derniers qui aient pris soin d'honorer la mémoire d'Ambivia.

Traduction :

Ambivia, noble citoyenne romaine, salut !

Le peuple. L'assemblée des Anciens. Le peuple de Lébédos. Les technites. L'assemblée des Jeunes. Le peuple de Klazomène. Les citoyens romains.

[Le corps ?] de Myrias est dans le le tombeau que voici, maintenant que son âme a gagné l'île des Bienheureux ; le ciel fasse qu'on ne la pleure pas. Les Grâces de son tombeau écartent les gémissements et les torrents de larmes.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte présente une langue composite. Dans la dédicace en prose, le dialecte ionien, avec ses formes présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien, domine : trois occurrences de δῆμος (l. 2 et 3), χρησ]τὴ (l. 1) et l'article ἡ (l. 2). En revanche, dans l'épigramme, le dialecte ionien cède le pas aux dorismes, représentés par les occurrences ψυχὰς, νᾶσον, ἀποπταμένας (v. 2) et κ[εί]νας (v. 3). Cette dernière occurrence est intéressante car elle illustre à elle seule l'hétérogénéité dialectale à laquelle se prêtent les épigrammatistes. En effet, le /a:/ final constitue un dorisme, toutefois, le thème κείν- du démonstratif est emprunté à l'ionien, voire à la poésie épique.

S'il est question de l'âme d'Ambivia dans le deuxième vers, sans doute était-il question du corps, enseveli sous la tombe, dans le premier vers. Le premier vers est lacunaire, mais le contenu du second vers nous permet d'émettre une hypothèse sur son contenu. En effet, le motif de l'âme de la défunte s'envolant vers l'au-delà, en l'occurrence vers l'île des Bienheureux μακάρων νᾶσον (v. 2), est fréquent dans les épigrammes faisant état d'une représentation dualiste de la vie. Ainsi, la mention de l'âme au deuxième vers de l'inscription pourrait aider à comprendre la lacune du premier vers. On peut supposer que la lacune présentait le destin du corps de la défunte, condamné à demeurer dans l'enclos d'une tombe, tandis que son âme s'est envolée vers une seconde vie dans l'île où résident les bienheureux. La fréquence de ce τόπος dans les épigrammes funéraires nous permet de formuler cette hypothèse.

L'anthroponyme Ἀμβειβε̣[ια] (l. 1) est la transcription du nom romain Ambivia. Il est intéressant de remarquer que B note à la fois l'occlusive, et la labio-vélaire. Nous avons déjà

rencontré la mention d'une femme portant deux noms, lesquels sont renseignés par l'épigramme. En effet, comme Ambivia, l'épouse du défunt Athéniôn, à qui est dédiée l'inscription II-6.1.1., porte deux noms : un premier nom latin Claudia et un second nom d'origine grec Déchas.

II-7.15.3.

Stratonika

L'inscription est gravée sur un marbre bleuté, qui servait de seuil au café de la grande place. Dimensions : h. 0,29 m ; l. 0,67 m ; ép. 0,405 m ; h. des lettres 0,015 m.

L'inscription semble d'époque hellénistique.

Édit : R. Demangel, A. Laumonier, *BCH*, vol. XLVI (1922), p. 344-346, n. 46 avec photographie d'un estampage ; *SEG*, vol. II, n. 615 ; *GVI* 1551 d'où *Grabgedichte* 203 ; *SGOst*, vol. I, 03/06/07.

1 Στέλλεο Περσεφόνας ζᾶλον, χρυσέα Στρατονίκ[α]
2 σὰν γὰρ ἄναξ ἐνέρων ἅρπασεν ἀγλαΐαν,
3 χηρώσας ὁμόλεκτρον Ἀριστώνακτα, καὶ οἰκτρὰν
4 Εἰράναν ἁβρᾶς παιδὸς ἀπορφανίσας,
5 καὶ πατέρ' Ἀρτέμιδι ξυνομώνυμον· οὐδέ σε νούσων
6 τακεδόνες, θανάτου δ' ὠκὺ δάμασσε βέλος
7 ἁγναῖς ἐν θαλίαις Δαμάτερος, αἷς ἔνι Κούραν
8 μάρψεν ὁ καὶ τὸ τεὸν κάλλος ἑλὼν Ἀΐδας.

Traduction :

Prends garde à la jalousie de Perséphone, belle Stratonika, car le seigneur des Enfers a ravi ta grâce, rendant veuf celui qui partageait ta couche, Aristônax, et privant Eirana de son enfant chérie ainsi que ton père qui porte le même nom qu'Artémis. Ce ne sont pas les maladies qui t'ont consumée, mais le prompt trait de la mort t'a domptée au milieu des fêtes en l'honneur de Damater, au cours desquelles Hadès enleva une nouvelle fois Korè en s'emparant de ta beauté.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est marquée par l'influence de la κοινή homérique, mêlée à des formes aux couleurs doriennes. Ainsi peut-on recenser de nombreuses occurrences présentant le maintien de /a:/ ancien : Περσεφόνας, ζᾶλον, χρυσέα, Στρατονίκ[α] (v. 1) ; σὰν, ἀγλαΐαν (v. 2) ; Εἰράναν, ἁβρᾶς (v. 4) ; τακεδόνες (v. 6) ; Δαμάτερος, Κούραν (v. 7) ; Ἀΐδας

(v. 8). D'autres part, les artifices métriques et la morphologie employés par l'auteur sont empruntés aux usages de la κοινή homérique. Par exemple, on observe la gémination de sigma, dans le suffixe d'aoriste, afin d'allonger la syllabe qui précède dans le verbe δάμασσε (v. 6). Par ailleurs, ce dernier exemple illustre également le caractère facultatif de l'augment : δάμασσε (v. 6), μάρψεν (v. 8) ne présentent pas d'augment. La forme d'aoriste ἅρπασεν (v. 2) est ambiguë : augmentée ou non, la syllabe est de toutes les façons longue. On observe également le maintien de l'hiatus des voyelles /eo/ dans l'impératif Στέλλεο (v. 1). Enfin, l'auteur emprunte à Homère la forme de τεὸν (v. 8) du pronom-adjectif possessif de deuxième personne. La forme σὰν (v. 2) est un hyperdorisme.

Le motif du rapt d'une jeune par Hadès qui voit en elle une autre Perséphone trouve un écho dans d'autres inscriptions du présent corpus : I.13.18., v. 3-4 : « ἔφθασε δ' ἁρπάξας Ἀΐδης, ἠράσσατο γάρ μευ, / Φερσεφόνας ἐσιδὼν κρέσσονα Φερσεφόναν ». On trouve également un défunt enlevé par Perséphone, éprise de lui : II-8.1.1. : « Τοῦ|τον Φερσεφόνεια κατήγαγεν εἰς Ἀΐδαο | / μορφῆς καὶ κάλλους εἵνεκε ἐρασσο|μένη ». Ce motif du rapt est aussi appelé par les circonstances de la mort de Stratonika : durant les fêtes en l'honneur de Déméter. L'auteur saisit cette circonstance pour répéter le cycle mythologique de l'enlèvement de Perséphone. Cette comparaison entre Stratonika et Perséphone est aussi l'occasion de faire l'éloge de la beauté de la jeune femme.

II-7.15.4.

Théophanès

La pierre a été retrouvée à Sicrihissar dans le cimetière turc à l'est de la ville, précisent Demangel et Laumonier. Le monument est fait d'un marbre bleuâtre. La pierre est brisée à gauche, où l'on peut voir les vestiges d'une autre inscription dont il ne reste guère qu'une partie d'un relief représentant, semble-t-il, une branche de lierre. Dimensions : h. 0,28 m ; l. 1,1 m ; ép. 0,55 m ; h. des lettres 0,025 m.

L'inscription est d'époque hellénistique d'après les éléments paléographiques (les omicrons sont plus petits que les autres lettres et plus haut sur la ligne ; la haste horizontale des pis déborde les hastes qui la soutiennent ; les sigmas sont angulaires ; la haste horizontale centrale des epsilons monte légèrement, brisant le parallélisme ; toutes les lettres sont à *apices*)

Édit : R. Demangel, A. Laumonier, *BCH*, vol. XLVI (1922), p. 346, n. 37 avec photographie d'un estampage, d'où *SEG*, vol. II, n. 616 (*GVI* 775 ; *SGOst*, vol. I, 03/06/08).

1 Μοῖραν ἀναπλήσαντα πολυκλαύτου θανάτοιο
2 Θεοφάνην οἰκτρὸν σῆμα κέκευθε τόδε,
3 ὃν κενεαῖσι γονῆες ἐπ' ἐλπίσι ἀνδρωθέντα
4 καλὸν ἀμωμήτοις ἤθεσιν ἐκπρεπέα·
5 πολλὰ γοησάμενοι κρυερὴν ὑπὸ γ[ῆ]ν ἀνέθηκαν,

6 νήπιον ἀνθ’ αὑτοῦ παῖδα λιπόντα δόμοις.

Traduction :

Maintenant que son destin s’est accompli avec la déplorable mort, le tombeau que voici cache le pauvre Théophanès ; ses parents, nourrissant de vains espoirs, ont fait de lui un homme, beau, remarquable par son comportement irréprochable. Avec mille gémissements, ils l’ont placé sous la triste terre, lui qui a laissé un très jeune enfant à sa place, chez lui.

L’épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d’irrégularité, à l’exception du premier dactyle du deuxième vers qui est formé par trois brèves : Θεοφα-. L’anthroponyme Θεοφάνης est mal adapté à la métrique dactylique.

La langue de l’épigramme est d’inspiration homérique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans σῆμα (v. 2), κρυερὴν et γ[ὴ]ν (v. 5). On constate également le maintien de l’hiatus /ea/, consécutif à la chute de sigma intervocalique, dans l’adjectif ἐκπρεπέα (v. 4). L’auteur emprunte également la désinence de génitif singulier -οιο dans le substantif θανάτοιο (v. 1) et la désinence -αισι dans le démonstratif κενεαῖσι, dont le thème est d’ailleurs lui aussi emprunté à l’ionien et à la poésie épique.

II-7.15.5.

Épitaphe bilingue d’Iopè

Inscription bilingue sur une colonne de marbre, retrouvée dans le village de Seferihisar, près de la mosquée. Iopè était la fille d’un dénommé Hilarius, affranchi de César.

L’inscription est nécessairement d’époque impériale, les éditeurs s’accordent pour dater l’inscription au Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3111 ; *LBW* 114 ; G. Lafaye, *IGR*, vol. IV, n. 1577 ; *GVI* 2006 ; *SGOst*, vol. I, 03/06/04.

1-3 Iope Hi|lari Caes(aris) | uixit an(nis) XV |

4 vers 1 Qui superos potui iuuenis laessise penates,
5 vers 2 quod tumulo Iopes ossa sepulta latent ?
6 vers 3 nec patrio potui gremio mea debita fatis
7 vers 4 reddere nec manibus lumina contegere :
8 vers 5 in Phrygia miserae corpus, Volcane, cremasti
9 vers 6 sumeret ut tellus muneris ossa mei,
10 vers 7 et quae debebam matri supremi tempore terram
11 vers 8 ponere uel maestos pietatis scindere crines,

12	vers 9	effecit properans mortis quae uenerat hora
13	vers 10	ut genitrix casus fleret ubique meos.
14-15		᾽Ιοπὴ | χρηστὴ χαῖρε
16	vers 11	τίς τοὐμὸν δύστηνον ἐπ᾽ οὔνομα γράψε τὸ χαῖρε ;
17	vers 12	τίς κωφὴν ματέως θήκατό μοι χάριτα ;
18	vers 13	οὔτε γὰρ εἰσορόω λαμπρὸν φάος οὔτ᾽ ἐσακούω,
19	vers 14	ὀστέα καὶ σποδιὴ κειμένη ἐνχθόνιος
20	vers 15	Π[¯ ˘ ˘ ¯] ἀλλὰ θρήνων, φίλε, παύεο· μῆτερ
21	vers 16	Πρειμιγένη, ἀπόθου θυμοδακεῖς ὀδύνας·
22	vers 17	τῆς ἐπ᾽ ἐμοὶ λύπης παραμύθιον ἐμ φρεσὶ θέσθε
23	vers 18	τοῦτον· καὶ μακάρων παῖδες ἔνερθεν ἔβαν.
24-25		ἔζησεν | ἔτη ιε΄

Comm. épigr. :

L. 4 : Waddington retranscrit Quid […] potuit » et signale que l'estampage peut porter QUIS et le verbe POTUI. Stauber-Merkelbach choisissent de conserver la première personne du singulier. Quel que soit le choix des éditeurs, le sens ne s'en trouve pas affecté.

L. 20 : Π. . . . . ΑΛΛΑ ou ΔΑΜΑ Le Bas-Waddington. Le Bas donnait en transcription ρπωῖ γὰρ [ἦν] à partir de la séquence qu'il estimait être ΠΡΩΙΓΑΡΗΔΑΛΛΑ. Peek retranscrit : πρωῖ γὰρ ἠδ᾽ - ἀλλὰ.

L. 23 : τοῦτον Le Bas-Waddington, Peek : τοῦτ᾽, [ὅτι] Merkelbach-Stauber.

Traduction :

Iopè fille de Hilarius, affranchi de César, qui vécut quinze années.

En quoi ai-je pu, jeune comme je le suis, offenser les dieux célestes pour qu'en une tombe, sous terre, ils cachent d'Iopè les ossements ? Je n'ai pas pu aux soins paternels, à cause du destin, m'acquitter de mes dettes, ni de mes mains fermer ses yeux. En Phrygie, le corps de la malheureuse que je suis, Vulcain, tu l'as brûlé afin que ma terre s'occupât de rendre à mes ossements les derniers honneurs ; moi qui devais sur ma mère, à l'heure suprême, amonceler la terre ou bien par piété couper ma triste chevelure, il se trouva que, l'heure de ma mort venue en hâte, ce fut ma mère qui pleura mon décès.

Noble Iopè, salut.

Qui au côté de mon malheureux nom a gravé le mot « salut » ? Qui m'a fait vainement cette sourde joie ? Car je ne vois plus l'éclatante lumière ni n'entends-je, mais sous forme d'os et de poussière je gis en terre. […] Toutefois mon cher père (?), cesse tes chants funèbres ; ma mère, Primigénè, rejette les douleurs qui mordent ton cœur. Contre le chagrin que vous

éprouvez à mon sujet en vos cœurs inscrivez la consolation que voici : même les enfants des bienheureux sont descendus aux Enfers.

Elle vécut quinze ans.

L'épigramme est composée de treize distiques élégiaques, cinq en latin et quatre en grec. La scansion des vers, que ce soit en latin ou en grec, ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme grecque est rédigée dans une langue composite. On y relève surtout des éléments ioniens, notamment à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ : χρηστὴ (l. 15) ; δύστηνον (v. 11) ; κωφὴν (v. 12) ; σποδιὴ, κειμένη (v. 14) ; θρήνων, μῆτερ (v. 15) ; Πρειμιγένη (v. 16) ; τῆς, λύπης (v. 17). Une seule occurrence fait figure d'exception : ἔϐαν (v. 18), dont le /a:/ fait de cette forme un dorisme. L'influence de la κοινή homérique est aussi présente dans ce texte. On observe notamment le maintien de l'hiatus /ao/ dans le nom de la lumière φάος (v. 13), mais aussi le maintien de l'hiatus /eo/ dans l'impératif παύεο (v. 15). Toutefois, dans ἀπόθου (v. 16), les voyelles /eo/ sont contractées. Ce sont les contraintes métriques qui conditionnent le maintien ou la contraction des hiatus. Autres faits soumis aux contraintes métriques : l'allongement métrique à l'initiale de οὔνομα (v. 11) et la *diektasis* dans la forme verbale εἰσορόω (v. 13). L'absence de l'augment dans les formes verbales d'aoriste γράψε (v. 11) et θήκατό (v. 12) est empruntée la κοινή homérique.

Les deux épigrammes, quoique rédigées chacune dans une langue différente, présentent de nombreuses similitudes. Dans les deux épigrammes, c'est la défunte elle-même, Iopè, qui prend la parole. Les deux épigrammes commencent par une question relevant le caractère tragique et paradoxal de la mort d'une si jeune femme. Si la mention des dieux est absente de la question dans le poème en grec, le contenu demeure quasiment identique.

La suite des deux textes est en revanche différente. Dans l'épigramme latine, nous apprenons davantage de détails concernant les circonstances de la mort d'Iopè. C'est en Phrygie qu'elle aurait trouvé la mort. La mention du dieu Vulcain, qui aurait brûlé son corps, peut faire écho tout aussi bien à une mort causée par un incendie qu'au bûcher funèbre auquel la dépouille d'Iopè a été confiée. Ces cendres ont ensuite été rapportées en Lydie, sa terre natale, pour y être ensevelies. La fin du texte latin dépeint la douleur de la mère d'Iopè et les regrets de cette dernière de n'avoir pas, selon le cours naturel des choses, vécu assez pour ensevelir elle-même sa mère.

Dans l'épigramme grecque, à la suite des questions initiales, Iopè s'adresse cette fois à son père. Elle l'exhorte à cesser son deuil et tente de le consoler de sa mort. L'impératif aoriste θέσθε (v. 17) est employé par la défunte pour demander à son père d'écouter, une fois pour toute, la consolation qu'elle lui propose sous forme d'un apophtegme. L'ordre est ici ponctuel, mais il a une valeur généralisante. A travers les impératifs présents, παύεο (v. 15) et ἀπόθου (v. 16), Iopè l'exhorte à cesser à jamais leur deuil. La fin du texte présente la consolation sous forme d'une sentence gnomique dans laquelle la défunte relève l'inexorabilité de la mort, qui touche même les enfants des Bienheureux.

II-7.16.1.

Séikilos

L'inscription est gravée sur un cippe de marbre. Elle se distingue des autres par une particularité remarquable : à partir de la ligne 6 et jusqu'à la ligne 11 incluse, les lettres sont surmontées par des symboles correspondant à des notes de musique. La pierre est aujourd'hui perdue. Dimensions : h. 0,612 m ; diamètre 0,202 m ; h. des lettres de 0,02 m à 0,023 m.

L'inscription est datée du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : W. M. Ramsay, *BCH*, vol. VII (1883), p. 277-278, n. 21, et vol. XLVIII, p. 506-507, avec photograpie p. 507, fig. 20 ; O. Crusius, *Philologus*, vol. LII (1893), p. 160-161 avec fac-similé ; *GVI* 1955 et *Grabgedichte* 457 ; F. B. Poljakov, *IK*, vol. XXXVI-1, n. 219 ; *SGOst*, vol. I, 02/02/07 ; E. Pöhlmann, M. L. West, *Documents of Ancient Greek Music. The extant melodies and fragments*, n. 23

Comm. : sur les notations musicales, cf. Th. Reinach, *BCH*, vol. XVIII (1894), p. 365-368 ; L. Robert, *Eutdes anatoliennes*, p. 412, note 4 ; pour une reconstitution de la partition, cf. E. Pöhlmann, *Denkmäler altgriechische Musik*, p. 54-57, n. 18.

1-3	vers 1	Εἰκὼν ἡ λίθος | εἰμί· τίθησί με | Σείκιλος ἔνθα
4-5	vers 2	μνήμης ἀθανάτου | σῆμα πολυχρόνιον. |

Chant (au-dessus de ces lignes des indication musicales) :

6	vers 3	Ὅσον ζῆς, φαίνου· |
7-8	vers 4	μηδὲν ὅλως σὺ | λυποῦ·
8-9	vers 5	πρὸς ὀλί|γον ἐστὶ τὸ ζῆν, |
10-11	vers 6	τὸ τέλος ὁ χρό|νος ἀπαιτεῖ. |
12-13		Σείκιλος Εὐτέρ(που)· | ζῇ.

Traduction :

Épigramme :

Moi, la pierre, je suis un portrait. Séikilos me place là pour être le monument éternel de son souvenir immortel.

Chant :

Aussi longtemps que tu vivras, parais au grand jour ; qu'absolument rien ne te chagrine, car c'est bien peu de chose que la vie : le temps exige le terme.

Séikilos, fils d'Euterpès ; il vit.

L'épigramme funéraire à proprement parler, qui ne se trouve que dans les deux premiers vers, est formée d'un unique distique élégiaque. La scansion des deux vers ne présente pas d'irrégularité. En revanche, le schéma métrique du chant est indéterminé.

La langue de l'épigramme est l'ionien. On le constate à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que ἡ (v. 1), μνήμης et σῆμα (v. 2), mais aussi à travers le résultat /o:/ de la contraction de /oo/ et /eo/ dans λυποῦ (v. 4) et φαίνου (v. 3).

l'anthroponyme Σείκιλος est l'unique attestation de ce nom. De même si Εὐτέρ(που) représente le nom du père Euterpès, ce serait l'unique attestation d'un tel anthroponyme. À moins que Séikilos, musicien et auteur du chant qui suit l'épigramme funéraire se prétende fils de la muse Euterpe ?

II-7.17.1.

Nikanôr

La plaque (ou stèle ?) a été retrouvée chez un particulier dans les environs du village de Yegenoba, entre Attalie, Thyatire et Julia Gordos. C'est une plaque de marbre bleu, brisée du haut. Dimensions : h. 0,245 m ; l. 0,28 m ; ép. 0,055 m ; h. des lettres de 0,008 m à 0,016 m.

D'après la forme des lettres, Keil et Premerstein estiment que le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : J. Keil, A. von Premerstein, *Bericht über eine zweite Reisen in Lydien*, p. 70-71, n. 145 avec fac-similé ; P. Herrmann, *TAM*, vol. V-1, n. 805 ; *SGOst*, vol. I, 04/07/04.

1-2	vers 1	[---]ν κεῖμα[ι τῷ]|δ' ὑπὸ τύμϐῳ
2-5	vers 2	Νεικά|νω[ρ] Ἀ̣λεξάνδρου, Μά|ταρ δέ μοί ἐστι τε|κοῦσα·
5-8	vers 3	δὴς δεκάδας | δ' ἐτέων πλήσας | κεῖμαι τῷδ' ὑπὸ ὤ|ϐῳ.
8		Ἀ̣ρ̣τεμεῖς τὸν ἀδε̣[λ]-|
9		-φόν, Μηνόδωρος τὸν |
10		[π]ενθεριδ̣ῆ.

Comm. épigr. :

La numérotation commence à la première ligne lisible ; au-dessus, au moins une ligne se trouvait gravée. Peu de problèmes de lecture, les rares lacunes dans le texte se comblent aisément, et sans qu'elles portent à caution.

Traduction :

… je gis sous la tombe que voici, moi Nikanôr fils d'Alexandros, Matar est la femme qui me donna le jour. Ayant accompli deux décennies, je gis sous ce monument.

Artémis pour son frère et Ménodôros pour son beau-frère.

L'épigramme semble être composée en hexamètres dactyliques, toutefois les vers 2 et 3 sont bancals. Le premier hémistiche du vers 2 est faux, quant au vers 3, c'est la fin qui pose problème : le démonstratif τῷδ' semble de trop. Le deuxième hémistiche qui demeure lisible du premier ne présente quant à lui pas de défaut de scansion.

La langue de l'épigramme ne présente que peu de faits permettant de définir à quel dialecte elle appartient. L'anthroponyme Ματαρ présente deux /a:/, mais il s'agit plutôt d'un nom non hellène, que d'un hyper dorisme. Les graphies notant /i/ sont variées : dans le deuxième vers, le digramme EI note /i:/ dans les anthroponymes Νεικά|νω[ρ] (v. 2) et Ἀρ̣τεμεὶς (l. 8) ; tandis que dans le vers suivant, c'est êta qui note /i/ dans δὴς.

La tombe où repose le défunt est mentionnée au vers 1 : τύμϐῳ. Le monument funéraire est également mentionné à travers le substantif ὤϐῳ (v. 3), qui est très rare ; il semble n'être attesté que dans cette épigramme. Ce substantif est signalé par Hésychius : « ὦϐοι· τόποι μεγαλομερεῖς ».

II-7.18.1.

Musée de Manisa (pas de n. d'inv.)

Critios

L'inscription est datée du IIe ou du Ier siècle av. J-Chr. d'après Petzl.

Édit : G. Petzl, *EpAnat*, vol. XVIII (1991), p. 86, n. 3 avec photographie, Pl. 4 ; *SGOst*, vol. I, 04/25/03.

1		– – – – – – – – – –
2	vers 1	οὔνομα μὲν Κρίτιος Δημητρίου, ὃν κατέπ̣ε̣[φνεν]
3	vers 2	Μοῖρα βιαιότερον θεῖσα τυχεῖν θάνατον·
4	vers 3	αἰακτὸν δὲ γονεῦσι γόον καὶ πένθεα λείπων
5	vers 4	λυπηρὸν πατρὸ[ς πό]τ̣μ̣ο̣[ν] ἐπεσπασάμην.

Comm. épigr. :

L. 5 : [πό]τ̣μ̣ο̣[ν] : Petzl [τέ]ρ̣μ̣ο̣[ν]α̣. La lecture [πό]τ̣μ̣ο̣[ν] présente de nombreux parallèles dans l'épigraphie funéraire (*GVI* 1521, v. 6 : Ἕκτωρ ἐν προμάχοις πότμον ἐπεσπάσατο ; *Anth. Pal.*, IX, 86, v. 6 : ληφθεὶς αὐτοφόνον πότμον ἐπεσπάσατο) mais surtout dans les poèmes d'Homère).

Traduction :

Mon nom est Critios, fils de Démétrios, que la Moire a voué à une mort fort violente. En laissant de lamentables gémissements et le deuil à mes parents, j'ai causé le triste (sort) de mon père.

L'épigrammes est composée de deux distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité. S'il n'y a bien qu'une seule ligne au-dessus du premier vers conservé du texte, ce ne peut être qu'un hexamètre dactylique ou une ligne non métrique.

Le texte est rédigé dans une langue s'inspirant de la κοινή homérique. On observe des occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien, telles que l'anthroponyme Δημητρίου (v. 1) et la forme verbale ἐπεσπασάμην (v. 4). On relève également l'absence de contraction entre les voyelles /ea/, en hiatus suite à la chute de sigma intervocalique, dans le thème sigmatique πένθεα (v. 3). Enfin, on peut relever l'allongement métrique à l'initiale de οὔνομα (v. 1).

Le verbe ἐπεσπασάμην (v. 4) est employé très fréquemment avec pour complément πότμον chez Homère : *Iliade*, VI, v. 412 : « […] ἐπεὶ ἂν σύ γε πότμον ἐπίσπῃς » ; VII, v. 52 : « οὐ γὰρ πώ τοι μοῖρα θανεῖν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XV, v. 495 : « […] τυπεὶς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; XX, v. 337 : « αὐτὰρ ἐπεί κ' Ἀχιλεὺς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; XXII, v. 49 : « ἵνα μή τάχα πότμον ἐπίσπῃς » ; *Odyssée*, II, v. 250 : « […] ἀλλά κεν αὐτοῦ ἀεικέα πότμον ἐπίσποι » ; IV, v. 196 : « […] ὅς κε θάνῃσι βροτῶν καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; IV, v. 562 : « Ἄργει ἐν ἱπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπίσπῃ » ; V, v. 308 : « ὡς δὴ ἐγώ γ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XII, v. 343 : « λιμῷ δ' οἴκτιστον θανὲειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν » ; XXIV, v. 31 : « δήμῳ ἔνι Τρώων θάνατον καὶ πότμον ἐπισπεῖν ». Compte tenu de tous les exemples que l'on recense dans les poèmes d'Homère, la restitution du substantif πότμον au dernier vers de l'épigramme paraît assurée.

II-7.18.2.

Musée de Manisa, n.inv. 4987

Tmôlos

L'inscription paraît dater du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr d'après Petzl.

Édit : G. Petzl, *EpAnat*, vol. XVIII (1991), p. 85, n. 2 avec photographie, Pl. 4 ; *SGOst*, vol. I, 04/25/05.

1		Τμῶλος Μενεκράτου
2	vers 1	Υἷα Μενεκράτεος κατέχει κόνις ἅδε θαν[όντα]
3	vers 2	Τμῶλον, ὃς ἐννεέτης ἤλυθεν εἰς Ἀΐδα,
4	vers 3	ἐκπάγλως δείξας ἐρατὴν φύσιν, ἂν ὁ βίαιος
5	vers 4	δαίμων ἐξ ζωῶν ἥρπασεν αἰφνιδίως,
6	vers 5	ματρὶ λιπὼν στυγερὸν λύπας ἄ⟨χ⟩ος, ᾗ περὶ παιδός

7 vers 6 πρωτογόνου πολιὸν γῆρας ἐπετρόχασεν.

Comm. épigr. :

L. 6 : ΑΚΟΣ sur la pierre.

Traduction :

Tmôlos fils de Ménécratès.

La terre que voici recouvre la dépouille du fils de Ménécratès, Tmôlos, qui à neuf ans partit chez Hadès. Il faisait preuve d'un naturel merveilleusement charmant, qu'une divinité violente a arraché aux vivants, soudainement. Il a laissé la cruelle douleur du chagrin à sa mère, sur laquelle à cause de son fils premier né s'est précipitée la vieillesse chenue.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte de l'épigramme présente une diversité dialectale. On recense des éléments ioniens à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que ἐννεέτης (v. 2) et ἐρατὴν (v. 3). On relève également dans le texte de nombreux dorismes, où /a:/ ancien est conservé : ἅδε (v. 1) ; Ἀίδα (v. 2) ; ἂν (v. 3) ; ματρὶ, λύπας, ᾗ (v. 5). On relève également des éléments empruntés à la κοινή homérique. Ainsi la forme de l'accusatif du substantif υἱός, Υἷα (v. 1) est employée, car la forme υἱόν ne convient pas ici au mètre. De même, le génitif singulier de l'anthroponyme Μενεκράτης, thème sigmatique, est tantôt en -ου et tantôt en -εος : Μενεκράτου dans la dédicace en prose ; Μενεκράτεος dans l'épigramme. C'est la forme non contracte, commode pour la métrique et conforme aux usages de la poésie homérique, qui est employée dans l'épigramme.

Pour ce jeune enfant, mort à neuf ans, l'épigramme ne dépeint que la tristesse de la mère, pleurant son enfant et accablée par la vieillesse, sans soutien : γῆρας ἐπετρόχασεν. Le père n'est nommé dans la dédicace et dans le poème que pour donner l'identité exacte du jeune Tmôlos. En effet, il nous faut remarquer que si l'auteur dépeint le chagrin de la mère de l'enfant, son nom ne nous est pas même donné.

II-8. Carie

II-8. Carie

Inscriptions par Cité :

1. Aphrodisias

II-8.1.1. Zénobios

2. Casara

II-8.2.1. Apollodotos
II-8.2.2. Une mère et sa fille

3. Cnide

II-8.3.1. Dôsios
II-8.3.2. Iambos
II-8.3.3. Le prêtre Philératos
II-8.3.4. Kallicratès, tombé au combat
II-8.3.5. Atthis

4. Didymes

II-8.4.1. Gorgô

5. Halicarnasse

II-8.5.1. Deux jeunes garçons, Eucléitos et Théodôros
II-8.5.2. Marcus Audius, jeune garçon de trois ans
II-8.5.3. Le médecin Mélanippos
II-8.5.4. Myrton
II-8.5.5. Antiochos
II-8.5.6. Mélanôpos, originaire de Patara
II-8.5.7. Hermokratès
II-8.5.8. Théogénès

6. Héraclée du Latmos

II-8.6.1. Ptolémaïos

7. Héraclée de la Salbaké

II-8.7.1. Un illustre commerçant

8. Hyllarima

II-8.8.1. Euodos ou l'un de ses proches

9. Loryma

II-8.9.1. Hérakliôn
II-8.9.2. Agoranax

10. Milet

II-8.10.1. Hérakléidas de Syracuse
II-8.10.2. Komallis
II-8.10.3. Des Milésiens tombés au combat
II-8.10.4. Polydamantis
II-8.10.5. Kléonikos, vainqueur à Olympie
II-8.10.6. Philaïnis
II-8.10.7. Thaléia
II-8.10.8. Démétria
II-8.10.9. Hermias, mort avant la fin de son éphébie
II-8.10.10. Iatroclès
II-8.10.11. Milétos, lutteur milésien
II-8.10.12. Kallistos ?
II-8.10.13. Athénaïs
II-8.10.14. Zôpyros
II-8.10.15. Le dramaturge Évandridas et son père, le philosophe Hestiaios

11. Priène

II-8.11.1. Mélétos, soldat messénien
II-8.11.2. Hermogénéia, originaire d'Hermopolis en Égypte

12. Stratonicée

II-8.12.1. Glaphyra
II-8.12.2. Lysimachos, fils de Damas, et son épouse Méniska
II-8.12.3. L'acteur Diogénès
II-8.12.4. Chrysaôr
II-8.12.5. Kallinikos

13. Thyssanos

II-8.13.1. Simias
II-8.13.2. Damophilos et son fils

14. Tymnos

II-8.14.1. Le soldat Apollônios

Carte de la Carie

II-8.1.1.

Zénobios

Le monument funéraire de Zénobios a été retrouvé au sud-ouest de la ville, dans la Nécropole, aux abords du village de Bingeç. La stèle est surmontée d'un fronton avec moulures et acrotères de petite taille. Le texte de l'inscription est gravé dans la partie inférieure de la stèle, à 0,54 m en-dessous du fronton. Dimensions : h. 1,42 m ; l. 0,525 m ; ép. 0,20 m.

D'après la forme de la stèle et des lettres composant l'inscription, le monument semble dater du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : C. P. Jones, *Archäologischer Anzeiger*, vol. CIX (1994), p. 455-461 avec photgraphie de la stèle et de l'inscription p. 457 (*SEG*, vol. XLIV, n. 865) ; *SGOst*, vol. I, 02/09/33 ; J. Reynolds, Ch. Roueché, G. Bodard, *Inscriptions of Aphrodisias*, 13.501.

1		Ζήνων Ἀρτρεμιδώρου, ἱερεὺς Διὸς Γονέων |
2		Ὀδάτις Διονυσίου, γυνὴ δὲ Ζήνωνος. |
3-4	vers 1	Τοῦτο τὸ λάϊνον ἕρκος, ὀδοίπορε, | τὸγ καλὸν ἤδη
4-5	vers 2	κοῦρον Ζήνωνος | Ζηνόϐιον κατέχει,
5-6	vers 3	πεντεκαιεικοσέ|της κατέϐη δ[όμ]ον εἰς Ἀχέροντος,
6-7	vers 4	λείπων | ἐν θαλάμῳ [τρ]υχαλέην ἄλοχον.
7-8	vers 5	Τοῦ|τον Φερσεφόνεια κατήγαγεν εἰς Ἀΐδαο |
9-10	vers 6	μορφῆς καὶ κάλλους εἵνεκε ἐρασσο|μένη.
10-11	vers 7	Δισσὰ δὲ ἄλγη ἔλειπε κασιγνή|ταισι φίλαισιν
11-12	vers 8	μητρὶ δὲ δειλαίῃ δάκρυ⟨α⟩ | καὶ στεναχάς,
12-13	vers 9	γίτονα δ' αὐτὸν ἔθεν|το κασίγνητοι, μέγα πῆμα,
13-14	vers 10	πατρίδι | δ' οὐκ ὀλίγον πένθος ἐνεγκάμενον.
14-16	vers 11	Ἀλ|λά γ' ὀδοιπορίην στήσας, ξένε, λείϐε|ο κανθὸν
16-17	vers 12	δάκρυσι καὶ « χαίρειν » ἔννεπε | « τοὺς κατὰ γῆν ».

Comm. épigr. :

L. 7 : ἐν θαλάμῳ Typon (*SEG*) : ἔνθα Λάμῳ Jones. Merkelbach-Stauber retranscrivent ἔνθα Λαμὼ en précisant que « die Lesung ist nicht ganz sicher ».

Traduction :

Zénôn fils d'Artémidôros, prêtre de Zeus Gonéis ; Odatis fille de Dionysios, épouse de Zénôn.

L'enclos de pierre qui est là, passant, c'est le beau jeune fils de Zénôn, Zénobios, que, déjà, il renferme ; à vingt cinq ans il est descendu dans la demeure de l'Achéron, laissant chez lui son épouse désespérée. Ce jeune homme, Perséphone l'a mené chez Hadès parce qu'elle s'est éprise de la beauté de son corps. Il laissait une double douleur à ses chères sœurs, ainsi qu'à sa malheureuse mère : les larmes et les gémissements. C'est dans leur voisinage que l'ont

placé ses frères, grande source de peine, et pour sa patrie deuil pesant. Alors en arrêtant ta route, étranger, fais de tes yeux couler des larmes et adresse le salut à ceux qui sont sous terre.

L'épigramme est composée de six distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. Il faut cependant pratiquer une élision non signalée par la gravure du texte et l'abrègement d'une voyelle longue devant une voyelle brève : dans le vers 6, epsilon de εἵνεκε est élidé devant epsilon de ἐρασσομένη ; dans le vers 7, êta de ἄλγη s'abrège d'epsilon de ἔλειπε.

Le texte est rédigé dans une langue composite. On relève cependant une grande majorité d'éléments appartenant à la κοινή homérique. Tout d'abord à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ : πεντεκαιεικοσέ|της, κατέϐη (v. 3) ; [τρ]υχαλέην (v. 4) ; μορφῆς, ἐρασσο|μένη (v. 6) ; κασιγνή|ταισι (v. 7) ; μητρὶ, δειλαίῃ (v. 8) ; κασίγνητοι (v. 9) ; ὀδοιπορίην, στήσας (v. 11) ; γῆν (v. 12). Aux côtés de ces formes, on relève un dorisme, où /a:/ ancien est maintenu : Ἀΐδαο (v. 5). Les hiatus entre les voyelles /eo/ et /ao/ sont conservés dans Ἀΐδαο (v. 5), mais aussi dans l'impératif λείϐε|ο (v. 11). En revanche, on observe la contraction de /eo/ dans le thème sigmatique κάλλους (v. 6). Les allongements compensatoires présentent un caractère facultatif, ainsi κοῦρον (v. 2) présente l'allongement compensatoire tandis que ξένε (v. 11) en est dépourvu.

Le monument est désigné par la périphrase λάϊνον ἕρκος (v. 1). L'expression est unique, ce qui témoigne d'une recherche d'originalité de la part de l'auteur de l'épigramme.

L'épigramme nous apprend que Zénobios est descendu aux Enfers car Perséphone s'est éprise de lui : Τοῦ|τον Φερσεφόνεια κατήγαγεν εἰς Ἀΐδαο | / μορφῆς καὶ κάλλους εἵνεκε ἐρασσο|μένη. (v. 5-6). On retrouve ce motif dans l'inscription I.13.18., où l'amour d'Hadès le conduit à emporter la défunte, alors comparée à Perséphone : I.13.18., v. 3-4 : « ἔφθασε δ' ἁρπάξας Ἀΐδης, ἠράσσατο γάρ μευ, / Φερσεφόνας ἐσιδὼν κρέσσονα Φερσεφόναν ».

II-8.2.1.

Apollodotos

Piédestal en calcaire retrouvé à Casara, l'inscription se trouve dans un encadrement, de forme rectangulaire. Les dimensions de ce piédestal sont : h. 1,75 m à 1,91 m ; l. 0,27 m ; ép. 0,87 m ; h. des lettres 0,02-0,017 m. La gravure est στοιχηδόν.

L'inscription est datée du IVe siècle av. J.-Chr. par Chavarias, d'après les données linguistiques, notamment l'emploi de la graphie O pour noter [ō] ouvert.

Édit : N. et M. Chavarias, *ArchEph*, 1911, p.58, n.40 ; Ad. Wilhelm, *ArchEph*, 1912, p.251 ; *GVI* 337 d'où *Grabgedichte* 64 ; *CEG* II 695 ; A. Bresson, *IPérRhod*, n.160 ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n.54 ; *SGOst*, vol. I, 01/04/01.

1	vers 1	Ἁγήνακτος Ἀπολλόδοτο[ς] τεῖδεί κατάκειται |
2	vers 2	ἀθάνατον πένθο[ς π]ατρί, [φ]ίλοις δὲ πόθος.

Sous le distique :

3	Ḳτ[ησι]φὸν Ἁγήνα[κ]τος

Comm. épigr. :

L. 1 : Ad. Wilhelm Ἀπολλόδοτο[ς] : Ἀπολλοδότο[υ] Chavarias.

Traduction :

Le fils d'Hagênax, Apollodotos, repose ici-même. Il laisse à son père une douleur éternelle et à ses amis du chagrin.

Ctésiphôn fils d'Hagênax.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

On constate que la voyelle /ɔ:/ est notée au moyen de la graphie O, signalant ainsi l'ancienneté de l'inscription et justifiant la datation assignée à la pierre. C'est également le cas pour une autre graphie intéressante : τεῖδεί (v. 1). Le digramme EI de τεῖ- note la diphtongue à première élément long, graphiée plus tard ῃ ; la seconde syllabe du démonstratif représente la finale -ε, suivie de la particule déictique de renconforcement -ι.

II-8.2.2.

Une mère et sa fille

Base de marbre blanche, cassée de la gauche et du haut. La gravure est στοιχηδόν. Dimensions : h. 0,58 m ; l. 0,79 ; ép. 0,75 ; h. des lettres 0,02-0,025 m.

L'inscription est datée du IVe siècle av. J.-Chr. par Peek et par Stauber et Merkelbach.

Édit : N. et M. Chavarias, *ArchEph*, 1911, p.58-59, n.41 avec photographie ; *GVI* 339 ; *CEG* II 696 ; A. Bresson, *IPérRhod*, n.162 ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n.55 ; *SGOst*, vol. I, 01/04/02.

1		[. . . . . Ξ]ενοφα[ν . . .].
2	vers 1	[¯ ˘ ˘ κα]ὶ θυγάτηρ κεῖνται δύο ἀώριαι ἄδη[ν], |
3	vers 2	[ἁ μὲν β]ελτίστα, ἁ δὲ ποθεινοτάτ[α].

Comm. épigr. :

Au-dessus de l'épigramme étaient gravés les noms des défuntes d'après Chavarias : « Ἄνωθι τοῦ ἐλεγείου ἐχαράχθησαν τὰ ὀνόματα τῶν νεκρῶν κατὰ τὴν ἐν αὐτῷ προδήλως τάξιν, ἤτοι πρῶτον τὸ τῆς μητρὸς καὶ ὑπ' αὐτὸ τὸ τῆς θυγατρός ».

L. 1 : Ξ]ενοφά[νευς] Chavarias suivi par Peek : Ξ]ενοφα[ν Hansen suivi par Merkelbach.

L. 2 : Ἡρώ Peek *exempli gratia.*

Traduction :

[…] de Xénophan[…]

(nom de la mère) et sa fille reposent ici toutes deux bien avant l'heure ; l'une était la meilleure, l'autre la plus regrettée.

L'épigramme est un distique élégiaque. Il manque le premier pied de l'hexamètre. Dans ce vers, il faut pratiquer l'élision d'omicron de δύο devant alpha de ἀώριαι pour bien scander le vers.

Le texte présente de nombreux dorisme, notamment à travers les formes présentant le maintien de /a:/ ancien : [β]ελτίστα, ἁ et ποθεινοτάτ[α] (v. 2).

L'allongement métrique de ἅδη[ν] (v. 1), dans lequel /a/ est normalement bref est attesté chez Homère, par exemple *Iliade*. V, 203 : « ἀνδρῶν εἰλομένων, εἰωθότες ἕδμεναι ἅδην ».

II-8.3.1.

Dôsios

Stèle. h. 0,84 m ; l. 0,10 m.

Le monument est daté du IVe siècle av. J.-Chr. par Peek d'après l'écriture.

Édit : W. R. Paton, *REG*, vol. IX (1896), p.422, n.11 ; *Grabgedichte* 66 ; *CEG* II 701 ; W. Blümel, *IK*, vol. XLI, n.626 ; *SGOst*, 01/01/08.

1 Δώσιον ἥδε χθὼν κατέχει τὸν Θεοδότου υἱὸν
2 ὃς νέος ἡλικίας ἄνθος ἔχων ἔθανεν.

Traduction :

Cette terre recouvre Dosios fils de Théodotos, qui est mort dans la fleur de l'âge.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque à la scansion régulière. La scansion indique que dans l'anthroponyme Θεοδότου, Θεο- n'est pas dissyllabique. Il peut s'agir du traitement ionien par diphtongaison de l'hiatus /eo/, qui ne serait pas retranscrit graphiquement.

La langue du texte est l'ionien-attique, représenté par le traitement de l'hiatus /eo/ dans Θεο-, par diphtongaison (s'il s'agit bien de cela ici) mais aussi par le passage de /a:/ ancien en /ε:/ que l'on observe dans ἥδε (v. 1) et à l'initiale de ἡλικίας (v. 2). En revanche, /a:/ final s'est maintenu car il se trouve devant /i/, ce qui correspond à l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ caractéristique du dialecte attique.

II-8.3.2.

Iambos ?

Deux fragments de calcaire retrouvés dans le village de Kislani. Le fragment gauche est le premier à avoir été publié par W. R. Paton, *REG*, vol. IX (1896), p. 421-422, n. 10. Le second fragment, contenant la partie droite de l'épigramme a été publié par G. E. Bean et J. M. Cook, *ABSA*, vol. XLVII (1952), p. 189, n. 5. La gravure est στοιχηδόν. Dimensions : h. des lettres 0,024 m.

L'inscription est datée du IVe siècle avant notre ère par W. R. Paton, d'après la forme des lettres.

Édit : G. E. Bean, J. M. Cook, *ABSA*, vol. XLVII (1952), p. 189, n. 5 avec photographie Pl. 41, c ; W. R. Paton, *REG*, vol. IX (1896), p. 421-422 n. 10 ; *GVI* 2069 ; *CEG* II 700 ; W. Blümel, *IK*, vol. XLI, n. 625 ; *SGOst*, vol. I, 01/01/97.

1	vers 1	Μήτηρ Εὐφραγόρα πε[˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘ – –] |
2	vers 2	γῆν πατρίδα προλιπο̣[ῦσ' ? – ˘ ˘ – ˘ ˘ –]. |
3	vers 3	ταῦτα ἐλεγε[ῖ]ον Ἴαμβ[ος ˘ – ˘ ˘ – ˘ ˘ – –] |
4	vers 4	Μουσῶν ἐμπε[ί]ροις εὐ[˘ ˘ – ˘ ˘ –].

Comm. épigr. :

L. 1 : πε[(˘) Hansen : περ[ι Peek, Merkelbach-Stauber.

L. 2 : προλιπο̣[ῦσ' Peek : προλιπο̣ Hansen : προλιπῴ[ν Merkelbach-Stauber. La photographie publie par G. E. Bean et J. M. Cook ne permet pas de distinguer avec netteté ce qui suit la lettre pi. On distingue cependant au bas de la ligne la trace d'un cercle qui, si elle n'est pas une ombre due au relief de la pierre, serait la partie inférieure d'un omicron, ce qui invaliderait la lecture de Merkelbach et Stauber. La suggestion de Peek est conforme à ce que l'on voit sur la photographie et s'accorde avec la scansion, s'il s'agit de distiques élégiaques.

L. 3 : Ἴαμβ[ος Peek.

Traduction :

Sa mère Euphragora, […] ayant quitté sa patrie […] Iambos [a composé ces vers ?] sous la forme élégiaque, pour ceux qui ont l'expérience des arts […]

L'épigramme est-elle composée en distiques élégiaques ? Ce qu'il reste des vers nous porte à croire qu'il s'agissait de distiques élégiaques. Par ailleurs, l'emploi dans l'épigramme du substantif ἐλεγε[ῖ]ον incite à penser que le texte d'origine devait entretenir quelque rapport avec le rythme élégiaque.

La langue du texte est l'ionien-attique. On observe le passage de /a:/ ancien à /ε:/ dans Μήτηρ (v. 1) et γῆν (v. 2) ; en revanche, dans Εὐφραγόρα (v. 1), /a:/ ancien s'est conservé car la voyelle se trouve derrière la lique rho, ce qui correspond à un cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractéristique du dialecte attique.

Il reste trop peu de l'épigramme pour déterminer le sens des vers. L'identification du défunt elle-même est ambiguë. Est-ce une épigramme dédiée à Iambos ? ou à sa mère Euphragora qui est le sujet des deux premiers vers ? Si cette dernière hypothèse est la bonne, nous pourrions alors supposer que Iambos est le compositeur de l'épigramme, étant lui-même poète, d'où la mention des Μουσῶν ἐμπε[ί]ροις, « ceux qui sont experts en arts ».

II-8.3.3.

Le prêtre Philératos

Bloc de calcaire rectangulaire. Dimensions : h. 0,18 m ; l. 0,397 m ; ép. 0,115 m ; h. des lettres de 0,009 à 0,013 m.

L'inscription est datée du IVe siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit : W. Blümel, *EpAnat*, vol. XXIII, p. 158-159 ; *SGOst*, vol. I, 01/01/10.

1	vers 1	Πρόσθε μὲν ἐν θυσίαισι, Φιλήρ[α]τε Κλεινία υἱέ,
2	vers 2	εὖξήσας στέφανον κρατὶ ἐπὶ σῶι φορείων
3	vers 3	εὐσεβίαν ἀσκῶν ταύρων τε ἐπὶ μηρίᾳ ἔκαυσας
4	vers 4	ἀθανάτοισι θεοῖς δήμου ὕπερ Κνιδίων·
5	vers 5	νῦν δέ σε μοῖρα ὡραῖον ἀπήγαγεν εἰς δόμον ἁγνὸν
6	vers 6	Πλούτωνος καί σοι μνῆμα ἐπέθηκε τόδε
7	vers 7	υἱὸς ὁ σὸς τιμῶν ὡς πρέπον ἦν γονέα.

Comm. épigr. :

L. 1 : εὖ ζήσας Blümel. La pierre porte ΕΥΞΗΣΑΣ. W. Blümel justifie son choix en expliquant que « Der aorist ἔζησα ist z.B. belegt bei Hippokrates, *Progn.* I (ζήσαντες) *Anth. Pal.*, VII, 740 (Mel) (ἔζησας), Plutarch *Mor.* 786A (ἔζησε). Man könnte auch εὔξησας als Schreibung für ηὔξησας zu αὐξάνω « mehren » auffassen, aber zu dieser Form fehlte ein Objekt. Von εὔχομαι « beten » sind nur Medialformen belegt. » Comme le note Cl. Brixhe (*Bull. épigr.* 1995, n.550) peut-on écarter une lecture claire d'une forme εὔξησας pour ηὔξησας sous prétexte « qu'il manquerait à cette forme un complément d'objet » ? Le verbe αὐξάνω peut être intransitif et signifier « s'accroître, croître, grandir » ; on le trouve ainsi employé à la voix passive dans Hérodote, II, 14 « ἡ χώρη […] αὕτη γάρ ἐστι ἡ αὐξαμένη » (« le pays même qui croît » ; V, 92e « ὁ παῖς ηὐξάνετο » (« l'enfant grandissait »). Plus tard, la forme active du verbe αὐξάνω assume elle aussi une construction intransitive et signifie « s'accroître, croître, grandir » : Diodore de Sicile, IV, 64 : « ἀπορουμένων δὲ τῶν ἄλλων ὁ Οἰδίπους ἀπεφήνατο ἄνθρωπον εἶναι τὸ προβληθέν· νήπιον μὲν γὰρ αὐτὸν ὑπάρχοντα τετράπουν εἶνα, αὐξήσαντα δὲ δίπουν, γηράσαντα δέ τρίπουν, βακτερίᾳ χρώμενον διὰ τὴν ἀσθένειαν » ; Dion Cassius, XLVIII, 52 : καὶ ἡ μὲν ῥιζωθεῖσα ηὔξησεν ὥστε… » ; Dion Chrysostome, IV, 128 : « ὅταν μὲν γὰρ εὐδοκιμήσεις τε καὶ ἔπαινοι συνβαίνωσιν αὐτοῖς, ἡ ψυχὴ τοῦ τοιούτου ἀνδρὸς αὔξει… ». La forme εὔξησας lisible sur la pierre ne poserait donc aucune difficulté syntaxique ici.

Traduction :

Auparavant, toi qui as grandi au-milieu des sacrifices, Philératos fils de Kleinias, tu portais une couronne sur la tête, pratiquant la piété, tu brûlais les cuisses des taureaux aux dieux immortels pour ta cité, Cnide. Mais à présent le destin t'a emporté, à l'heure marquée, vers la sainte demeure de Ploutôn et le monument que voici, ton fils l'a érigé pour rendre hommage à son père, comme il convenait.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques, suivis d'un pentamètre isolé. Plusieurs élisions non signalées par la gravure doivent être pratiquées : dans le vers 2, iota final de κρατὶ s'élide devant epsilon de ἐπὶ ; dans le vers 3, epsilon de τε s'élide devant epsilon de ἐπὶ ; dans le vers 5, alpha final de μοῖρα s'élide devant oméga de ὡραῖον ; enfin dans le vers 6, alpha final de μνῆμα s'élide devant epsilon initial de ἐπέθηκε.

La langue de l'épigramme est l'ionien-attique. On observe la fermeture de /a:/ en /ε:/ dans les occurrences δήμου (v. 4) ; μνῆμα (v. 6). Dans l'occurrence εὐσεβίαν (v. 2), le /a:/ de peut être le fait de la rétroversion que l'on observe dans le dialecte attique. En revanche pour l'anthroponyme Κλεινία, il s'agit d'un génitif dorien, où /a:/ est issu de la contraction de /a:o/. Dans le participe aoriste εὖξήσας (v. 2), EY note HY, car il s'agit du verbe αὐξάνω. Autre graphie intéressante, dans φορείων (v. 2), le digramme EI note /e/ bref, pourtant nécessaire à cette place du mètre.

On observe également l'emprunt à Homère de la désinence de datif pluriel -οισι dans ἀθανάτοισι (v. 4) et de la désinence -αισι dans le substantif : θυσίαισι (v. 1).

Dédiée à un prêtre, le vocabulaire de l'épigramme est en parfait accord avec les fonctions religieuses du défunt. Le champ lexical des rites religieux et de la piété est omniprésent : ἐν θυσίαισι (v. 1) ; στέφανον (v. 2) ; εὐσεβίαν, ταύρων τε ἐπὶ μηρία ἔκαυσας (v. 3) ; ἁγνόν (v. 5) ; ὡς πρέπον (v. 7).

II-8.3.4.

Kallicratès, tombé au combat

Base de marbre blanc veiné de bleu. La partie droite n'est pas polie. On peut voir trois incisions pratiquées pour une statue de taille humaine qui devait se tenir sur sa jambe droite. La fin de chaque vers est manquante car la base fut réutilisée. La base a été découverte par C. T. Newton dans un théâtre. D'après Newton cette statue se trouvait dans un temple de la cité ou tout autre monument public et aurait été détruite pour être réutilisée à l'époque de la construction du théâtre romain. Le contenu de l'inscription d'après Hirschfeld ne laisse pas de doute : c'est une épigramme funéraire. Dimensions : h. 0,62 m ; l. 0,78 m ; ép. 0,69 m.

La pierre est datée du IIIe av. J.-Chr. par Hirschfeld.

Édit : Ch. T. Newton, *A History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae*, n.58, p.770, pl. XCV ; G. Hirschfeld, *GIBM*, vol. IV, n. 828 (avec fac-similé) ; Kaibel 203 ; *GVI* 222 ; W. Blümel, *IK*, vol. XLI, n.101 ; *SGOst*, vol. I, 01/01/96.

1 Ἥϐας δὴ κείνας ᾳ[---]
2 μνᾶμα πατρός [---]
3 τοῖος Καλλίκρατε[ς ---]
4 θῦνες ἀνὰ σκιερ[ούς ---]

Sous l'inscription :
5 Υἱὸς Ἀπολλωνίο[υ

Comm. épigr. :
Kaibel restitue l'ensemble de l'inscription métrique :

1 Ἥϐας δὴ κείνας [οἵας τύπον ἔστιν ἰδέσθαι,
2 μνᾶμα πατρό[ς χεῖρες καλὸν ἔθεντο τόδε·
3 τοῖος Καλλίκρατε[ς, ποτ' ἐών, φίλε, κηρὶ δαμασθείς
4 θῦνες ἀνὰ σκιερ[ούς Περσεφόνας θαλάμους

L'étendue des lacunes ne permettent pas d'assurer les hypothèses de Kaibel ; ses restitutions ne peuvent être données qu'*exempli gratia*.

Traduction :

De la jeunesse que voilà […] le monument de son père […] tel Kallicratès […] tu étais entraîné vers les obscures (demeures ?).

Les lacunes sont trop importantes pour déterminer avec précision la métrique de cette épigramme. On peut remarquer seulement qu'il s'agit d'un système dactylique, les vers sont donc soit des hexamètres soit des distiques élégiaques.

La langue du texte présente de nombreux dorismes. En effet, les occurrences κείνας (v. 1), μνᾶμα (v. 2) et Ἥϐας, (v. 1), avec le maintien /a:/ ancien, constituent des dorismes. La forme du démonstratif κείνας en revanche est une forme poétique. Le thème κείν- est emprunté à la κοινή homérique, la forme pleinement dorienne de ce démonstratif étant τῆνος.

L'emploi du verbe θύνες (v. 4) pour signaler le départ du mort pour l'au-delà est sans équivalent dans l'ensemble du présent corpus. Ce verbe est employé principalement dans l'épopée.

II-8.3.5.

Atthis

Plaque de marbre blanc. Deux inscriptions ont été gravées sur cette même plaque, à des époques différentes. La première, non métrique, qui semble antérieure à l'épigramme que je transcris ci-dessous est l'épitaphe d'un certain Mélitôn, fils de Dexicratès. La seconde est gravée au-dessous. C'est une longue épigramme de vingt vers où l'on peut discerner quatre ensembles : vers 1 à 4 ; vers 5 à 10 ; vers 11 à 14 ; vers 15 à 20. Le premier et le troisième ensemble sont formés de deux distiques composés en ionien, tandis que le deuxième et le quatrième ensemble sont formés de trois distiques et composés en dialecte dorien. Si les dialectes varient, les locuteurs également car si dans les premiers, deuxième et quatrième ensembles Théios est le sujet, dans le troisième c'est la défunte qui s'exprime. Dimensions : h. 0,63 m ; l. 0,65 m ; ép. 0,11 m.

L'épigramme consacrée à Atthis paraît dater du Ier siècle av. J.-Chr. ; l'épitaphe de Mélitos semble antérieure.

Édit : Ch. T. Newton, *A History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae*, vol. II, p. 768-769, n. 54 avec photographie, Pl. XCIV ; Kaibel 204 ; G. Hirschfeld, *GIBM*, vol. IV, n. 829b ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme*, n. 208 ; *GVI* 1874 d'où *Grabgedichte* 438 ; W. Blümel, *IK*, vol. XLI, n. 303 ; *SGOst*, vol. I, 01/01/07.

1 Λάϊνα σοι τύμϐων̣ δωμήματα Θεῖος ἔτευξα,
2 Ἀτθίς, ὁ δὶς τῆς σῆς ἡλικίης προγέρων,
3 εὐξάμενος χειρῶν ἀπὸ σῶν κόνιν· ἄκριτε δαῖμον,

4 ἀμφοτέροις ἡμῖν ἔσβεσας ἠέλιον.

5 Ἀτθίς, ἐμοὶ ζήσασα καὶ εἰς ἐμὲ πνεῦμα λιποῦσα,
6 ὡς πάρος εὐφροσύνης νῦν δακρύων πρόφασι,
7 ἁγνά, πουλυγόητε, τί πένθιμον ὕπνον ἰαύεις,
8 ἀνδρὸς ἀπὸ στέρνων οὔποτε θεῖσα κάρα,
9 Θεῖον ἐρημώσασα τὸν οὐκέτι ; σοὶ γὰρ ἐς Ἅδαν
10 ἦλθον ὁμοῦ ζωᾶς ἐλπίδες ἁμετέρας.

11 Οὐκ ἔπιον Λήθης Ἀϊδωνίδος ἔσχατον ὕδωρ,
12 ὥς σε παρηγορίην κἀν φθιμένοισιν ἔχω,
13-14 Θεῖε, πλέον δύστηνε, γάμων ὅτι τῶν ἀμιάν|των
14 νοσφισθεὶς κλαίεις χηροσύνην θαλάμων.

15 Τοῦτο σαοφροσύνας γέρας Ἀτθίδι τᾷ πολυκλαύτῳ
16 οὐκ ἴσον οὐδὲ ἀρετᾶς ἄξιον, ἀλλ᾽ ἐθέμαν,
17 μνάμαν εἰς αἰῶνα φερώνυμον αὐτὸς ἀνάγκαι
18 Θεῖος νηπιάχῳ πνεῦμα χαριζόμενος.
19 Οἴσω γὰρ καὶ τοῦτο χάριν σέο καὶ τὸν ἀπηνῆ
20 ὄμμασι τοῖς στυγνοῖς ὄψομαι ἠέλιον.

Comm. épigr. :

L. 2 : προγέρων sur la pierre : προ[τ]ερῶν Kaibel.

Traduction :

Théios (Atthis) *— Je t'ai fait construire, Atthis, cette demeure en pierre parmi les tombes, moi Théios qui ai pourtant deux fois ton âge, qui ai prié pour être poussière entre tes mains. Divinité sans discernement, c'est pour nous deux que tu as éteint le soleil.*

Atthis, toi qui as vécu pour moi, qui as rendu vers moi ton dernier souffle, tu étais autrefois la source de mon bonheur, tu l'es maintenant de mes larmes, femme sainte, mille fois plainte, pourquoi es-tu plongée dans ce triste sommeil, toi qui n'as jamais ôté la joie du cœur de ton époux, abandonnant Théios qui ne vit plus ? Avec toi, sont descendues chez Hadès les espérances de ma vie.

Atthis *— Je n'ai pas bu la dernière gorgée d'eau, celle du Léthé fils d'Aïdoneus, pour que même chez les morts tu sois ma consolation, Théios, toi qui es mille fois malheureux car privé d'une épouse sans tache, tu pleures sur la désolation de ta demeure.*

Théios (au passant) *— Cet honneur n'est pas à la hauteur de l'honnêteté de la pitoyable Atthis, ni ne vaut sa valeur, mais j'ai moi-même érigé ce monument qui portera son nom pour*

l'éternité, moi Théios, qui par nécessité conserve le souffle de vie pour notre enfant. ***(À Atthis)*** *Je le supporterai pour toi et de mes yeux chargés de tristesses je regarderai le cruel soleil.*

L'épigramme est composée de dix distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité. Dans le vers 16, il faut pratiquer l'élision d'epsilon final de la négation οὐδὲ devant alpha du substantif ἀρετᾶς, élision non signalée par la gravure.

Le texte est rédigé dans une langue composite. On observe par exemple une alternance entre éléments doriens et ioniens, les deux dialectes étant représentés dans le texte selon une répartition sensiblement équivalente. On peut faire le départ entre éléments ioniens et doriens en relevant les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ et les occurrences où /a:/ ancien est maintenu :

- /a:/ > /ε:/ : τῆς σῆς ἡλικίης (v. 2) ; ἡμῖν, ἠέλιον (v. 4) ; εὐφροσύνης (v. 6) ; Λήθης (v. 11) ; παρηγορίην (v. 12) ; δύστηνε (v. 13) ; χηροσύνην (v. 14) ; ἠέλιον (v. 20).

- /a:/ conservé : ἁγνά (v.7) ; κάρα (v. 8) ; Ἅδαν (v. 9) ; ζωᾶς, ἁμετέρας (v. 10) ; σαοφροσύνας, τᾷ (v. 15) ; ἀρετᾶς, ἐθέμαν (v. 16) ; μνάμαν, ἀνάγκαι (v. 17).

Les formes où /a:/ ancien est conservé peuvent trouver une justification à travers les données géographiques : Cnide est une cité de fondation dorienne, il n'est donc pas surprenant de recenser des formes présentant le maintien de /a:/ ancien. En revanche, pour les occurrences où /a:/ est passé à /ε:/, il faut trouver une autre justification. D'après le nom de la défunte, Atthis (« celle qui vient de l'Attique »), on peut émettre l'hypothèse que la défunte n'était pas originaire de Cnide, mais d'une cité ionienne ou de l'Attique. L'alternance dialectale refléterait ainsi le statut d'étrangère d'Atthis. On remarque par ailleurs que les formes ioniennes sont majoritaires quand Théios s'adresse à son épouse défunte, ce sont aussi des formes ioniennes qui sont exclusivement employées quand Atthis prend la parole. Au contraire, les formes doriennes sont employées de manière systématique quand Théios s'adresse aux passants pour présenter le monument (v. 15 à 18). L'auteur de l'épigramme aurait de la sorte adapté le dialecte selon les différentes situations d'énonciation, selon les locuteurs et les allocutaires, c'est-à-dire l'ionien pour Atthis et le dorien pour les passants. Il faut toutefois signaler que l'adaptation est imparfaite car on trouve des formes doriennes employées aux côtés de formes ioniennes ainsi εὐφροσύνης (v. 6) et ἠέλιον (v. 20) dérogent à la répartition dialectale.

Le texte présente aussi des occurrences qui font état de l'inspiration homérique de la langue de l'auteur. Ainsi pouvons-nous relever le maintien des hiatus /ao/ dans σαοφροσύνας (v. 15), et /ε:e/ dans : ἠέλιον (v. 4 et v. 20), hiatus consécutifs à la chute de digamme intervocalique. On observe également le maintien de l'hiatus /eo/ dans le génitif du pronom personnel σέο (v. 19).

Dans le premier vers de l'épigramme, l'expression Λάϊνα […] δωμήματα désigne le monument funéraire que Théios a érigé pour Atthis. Ce terme n'est employé que très rarement pour désigner un monument funéraire. On trouve cependant une expression analogue dans l'inscription II-8.1.1., 1 : λάϊνον ἕρκος. L'expression poétique met en valeur le caractère somptueux de la sépulture d'Atthis, qui se démarque des tombes à l'aspect commun qui l'entourent, τύμβων (v. 1). Plus loin dans le texte, le monument est désigné de manière plus usuelle par le nom μνάμαν (v. 17).

L'expression poétique ἔσβεσας ἠέλιον (v. 4) désigne à la fois la mort de la défunte, qui a quitté la lumière du jour, et la perte qu'a subie son époux Théios. D'autres périphrases désignent la mort de la défunte au long de l'épigramme : εἰς ἐμὲ πνεῦμα λιποῦσα (v. 5) ; πένθιμον ὕπνον ἰαύεις (v. 7) ; ἐς Ἅδαν / ἦλθον (v. 9-10). La comparaison de la mort avec le sommeil est présente également dans les inscriptions II-10.5.2., v. 1-2 : ὕπνον ἰαύει / αἰῶνος ; II-8.5.3., v. 1-2 : Εὕδεις […] καὶ βαθὺν ὕπνον / εὕδεις mais aussi II-8.4.1., v. 6 : ὕπ̣ν̣ος ἔπαυ̣σ̣ε βίου.

Le motif de la défunte refusant de boire l'eau du Léthé, Οὐκ ἔπιον Λήθης Ἀϊδωνίδος ἔσχατον ὕδωρ (v. 11), pour conserver dans l'au-delà le souvenir de son époux, souvenir qui lui sera une consolation, est sans équivalent dans le présent corpus.

II-8.4.1.

Gorgô

Aucune description du monument ne nous est connue et aucune reproduction de ce dernier n'a été réalisée.

L'inscription est datée du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. par Peek.

Édit : Th. Wiegand, A. Rehm, *Didyma. Zweiter Teil, Die Inschriften*, n. 532c ; W. Peek, *AM*, vol. LXXX (1965), p. 160-169 ; *SGOst*, vol. I, 01/19/43.

1 Τὰν μεθ' ἑνὸς στέρξασαν ἔχειν βίον Ἀντιγό[νοιο]
2 ν̣υ̣μ̣φίου ἐκ̣ πεύκας ἄχρι καὶ εἰς Ἀΐδαν,
3 Γορ̣γώ̣, τὰ̣ν καὶ χερσὶ [κ]αὶ ἐν πραπίδεσσι⟨ν⟩ ἄμω[μον]
4 τ̣ὰ̣ ἐνὶ Μιλήτωι Πανελόπαν Ἰάδων,
5 οὐ ν̣όσος, ἃ̣ ματ̣ρὸς β̣ί[α]σ̣' ἀκμὰν, τοῦ δὲ πεσο[ῦσαν]
6 ἀνδρὸς ἐν ἀγκοίναι ὕπ̣ν̣ος ἔπαυ̣σ̣ε βίου
7 [¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘] ἁ δὲ φίλανδ[ρος]
8 [¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ¯]νδ' ὑπὸ γᾶν ἔλαχεν
9 [¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯] πέρας εἶχον ἀλυκτ[ὸν]
10 [¯]οτ' ἄν ; οὐδ' α[˘ ¯]δέκτο λύσιν βιό̣[του]

Comm. épigr. :

L. 5 : πεσό[ντος ?] Merkelbach-Stauber dans l'apparat critique.

L. 7-10 : tous les débuts de vers manquent.

Traduction :

Elle qui a désiré vivre avec Antigonos seulement, depuis leur mariage jusqu'à la fin même chez Hadès, Gorgô, elle qui par ses gestes comme par ses pensées était irréprochable, à

Milet véritable Pénélope ionienne, ce n'est pas une maladie qui a détruit la vie de cette mère (?), mais tombant dans les bras de son époux, le sommeil a mis fin à son existence […] qui aime son époux […]

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. La scansion des vers entièrement conservés ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue présentant de nombreux dorismes. Ils sont repérables notamment à travers le maintien de /a:/ ancien : Τὰν (v. 1) ; πεύκας, Ἀίδαν (v. 2) ; τὰ̣ν (v. 3) ; Πανελόπαν (v. 4) ; ἃ, ματ̣ρὸς, ἀκμὰν (v. 5) ; ἀγκοίναι (v. 6) ; γᾶν (v. 8). Seule exception, le toponyme Μιλήτωι (v. 4). Le nom de la cité de Milet, cité ionienne, est la seule forme fournissant un exemple de /ε:/ issu de /a:/ ancien.

Comme dans l'épigramme précédent, la mort de la défunte est comparée à un sommeil : ὕπ̣ν̣ος ἔπαυ̣σ̣ε βίου (v. 6). Elle est aussi désignée par la périphrase λύσιν βιό̣[τοῦ (v. 10).

La défunte est comparée à Pénélope, Πανελόπαν Ἰάδων (v. 4), cette dernière représentant l'épouse aux vertus parfaites. La comparaison avec l'épouse d'Ulysse est attestée également dans l'épigramme I.13.26.

II-8.5.1.

Deux jeunes garçons, Eucléitos et Théodôros

Base de marbre blanc, servant probablement de base à d'une stèle, retrouvée en 1919. La première ligne de de l'inscription est perdue. Dimensions : h. 0,35 m ; l. 0,75 m ; ép. 0,50 m.

L'inscription est datée du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : A. Maiuri, *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente*, vol. 4/5 (1921-1922), p.467, n.7 ; A. Volgliano, *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, vol. LIII (1925), p.226 ; *GVI* 748 ; *CEG* II 709 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 157 ; *SGOst*, vol. I, 01/12/23.

1		— — — — — — — — — —
2	vers 1	Θουρείας ξείνηι τῆιδε κέκευθα κόνει
3	vers 2	Εὔκλειτον, τὸμ πρῶτ[ο]ν δὴ κατετύψατο μήτηρ·
4	vers 3	ὀκτωκαιδεχέτη παῖδα καταφθίμενον,
5	vers 4	δωδεχέτη δὲ μετ' αὐτὸν ἀνέκλαυσεν Θεόδωρον·
6	vers 5	αἰαῖ τοὺς ἀδίκως οἰχομένους ὑπὸ γῆν.

Traduction :

Je cache sous cette poussière étrangère Eucléitos venu de Thourioi ; il est le premier enfant pour lequel sa mère s'est frappée la poitrine. À 18 ans, il mourut, après lui elle a pleuré Théodôros âgé de 12 ans. Hélas ! ils sont partis injustement sous terre.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques précédés d'un pentamètre. La première ligne du texte qui a disparu devait être formée par l'hexamètre composant le premier distique dont il ne reste que le pentamètre.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On le constate notamment à travers les occurrences présentant /ε:/ issu /a:/ : ξείνηι, τῆιδε (v. 1) ; μήτηρ (v. 2) ; γῆν (v. 5).

Sur l'aspiration secondaire ὀκτωκαιδεχέτη (v. 3) et δωδεχέτη (v. 4), cf. I.13.16., commentaire.

À cause de la perte du premier vers de l'épigramme il est bien difficile de savoir quelle fonction assume l'adjectif Θουρείας (v. 1). Si Θουρείας est un génitif, il n'est pas le complément du nom κόνει, puisque c'est la « poussière » d'Halicarnasse qui recouvre les défunts. Θουρείας nous renseigne sur l'origine des deux jeunes garçons, cependant il nous est impossible de déterminer s'il s'agit de Thouria en Messénie ou de Thourioi dans le sud de l'Italie.

La forme verbale κατετύψατο (v. 2), de κατατύπομαι est rare. Elle est attestée seulement dans Sappho, fr.107 (Diehl) : « κατθναίσκει, Κυθέρη', ἄϐρος Ἄδωνις· τί κε θεῖμεν ; / καττύπτεσθε, κόραι, καὶ κατερείκεσθε χίτωνας ». Se frapper, et plus particulièrement se frapper la poitrine, est un geste rituel pratiqué par les femmes pour marquer le deuil.

L'adverbe ἀδίκως (v. 5) traduit à lui seul l'injustice que représente la mort de ces deux enfants morts avant l'heure.

II-8.5.2.

Marcus Audius, jeune garçon de trois ans

Très peu de renseignements sur le support de l'écriture, nulle photographie qui permettrait d'analyser les détails de l'inscription. W. Blümel nous apprend seulement, en citant A. Biliotti, de qui il tient une copie de l'inscription, qu'elle a été retrouvée dans un jardin, sur le montant de la porte d'une écurie (« on the door jamb of the stable »).

Selon Merkelbach-Stauber, l'inscription date probablement du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : W. Blümel, *Arkeoloji Dergisi* II (1994), p. 102, n. 11 d'après une copie de A. Biliotti (*SEG*, vol. XLIV, n. 875) ; *SGOst*, vol. I, 01/12/15.

1	vers 1	Ἕρπασ[ε]ν ἐκ ṭο[…]μ̣ος τὸν τριέṭ⟨η⟩ . . ε νόṣος [τις
2	vers 2	Ἄδης ⟨δ⟩' οὐ θυ̣σίαισιν ἀγάλλεται ἆ μέγ' ἀώροις

3	vers 3	χαίρει καὶ παίδων δακρυχαρεῖ θανάτωι·
4	vers 4	ἀλλ’ εἰπὼν « ἐλαφρὰ γῆ σοι, τέκνον Αὔδιε Μᾶρκε
5	vers 5	Μάρκου » ἔχοις ἀγαθὸν τέρμα βίου, πάροδε.

Comm. épigr. :

L. 1 : à l’exception du verbe ἥρπασ[ε]ν et le substantif τὸν τριέτ̣⟨η⟩ (TPIEIM su la copie de Biliotti) toute la ligne est corrompue.

ε νόσ̣ος [τις est suggéré par Merkelbach-Stauber. Le début du vers est déjà lu par Blümel.

L. 2 : ΖΟΥΘΙΣΙΑΙΣΙΝ Blümel d’après la copie de Biliotti.

Traduction :

Une maladie a arraché ce jeune garçon de trois ans ; Hélas ! non seulement Hadès est honoré des sacrifices de jeunes victimes, mais il se réjouit aussi de la mort, qui se plaît aux pleurs, des enfants. Après avoir dit « que la terre te soit légère, jeune Audius Marcus, fils de Marcus », puisses-tu connaître un terme heureux à ta vie, passant.

L’épigramme est composée d’un hexamètre dactylique suivi de distiques élégiaques. En effet, le premier vers semble être un hexamètre dactylique isolé, tandis que les quatre vers forment des distiques.

Le texte est rédigé en ionien. On le constate à travers les occurrences Ἅδης (v. 2) et γῆ (v. 4) comportant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien. L’auteur de l’épigramme emprunte également à la κοινή homérique la désinence de datif pluriel -αισι dans θυσίαισιν (v. 2).

L’adjectif δακρυχαρεῖ (v. 3) est rare. Il est attestée dans quatre inscriptions funéraires : à Kos, *IG*, XII, 4 : « Θευδότα ἁ μ̣[άτ]ηρ σε [καθ]έστολε δακρυχαρὴς » ; à Samos, *IG*, XII, 6, v. 11 : « δακρυχαρὴς Ἀΐδας » ; à Polyrrhénia en Crète, *IC*, II, XXIII, 22 : « δακρυχαρὴς Λάθας » ; à Naples, *I.Napoli*, II, 95 : « δακρυχαρὴς Πλούτων ».

La locution ἐλαφρὰ γῆ σοι (v. 4) est une réminiscence d’Eurpide, *Alceste*, v. 493-494 : « κούφα σοι χθὼν κτλ. ».

II-8.5.3.

Le médecin Mélanthios

Piédestal d’une statue en marbre. La pierre a été retrouvée au sud du lieu appelé « ancienne terrasse ». Les deux premières lignes de l’inscription, où l’on peut lire à qui est destiné le monument, sont plus grandes que les lignes suivantes. Dimensions : h. 0,86 m ; l. 0,65 m ; ép. 0,62 m.

Peek donne pour date le Ier siècle ap. J.-Chr. mais ne justifie pas cette datation.

Édit : Ch. T. Newton, *A History of Discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae*, vol. II-2, p. 706, n. 64 avec photograhie Pl. 96 ; Kaibel 202 ; G. Hirschfeld, *GIBM*, n. 915 ; *GVI* 1921 et *Grabgedichte* 446 ; *SGOst*, vol. I, 01/12/19 ; Samama 271.

Comm. : *SEG*, vol. LIII, n. 2191.

1		Μελανθίου τοῦ Δημητρίου τοῦ
2		Μελανθίου ἰατροῦ τὸ μνῆμα
3	vers 1	Εὕδεις, ὦ φιλότεκνε Μελάνθιε, καὶ βαθὺν ὕπνον
4	vers 2	εὕδεις, ἰατρῶν ὦ πολυπειρότατε·
5	vers 3	[ἀλ]λ' Ἀΐδας ζωοῖσιν ἐναντίος, ὃς τὸν ἀρωγὸν
6	vers 4	νούσων εἰς μερόπων οὐκ ἐφύλαξεν ἄκη.
7		Εἰς ἑαυτόν.
8	vers 5	Τὸν τέχνῃ λάμψαντα Μελάνθιον ἰητῆρα
9	vers 6	χθὼ[ν] ἥδε κρύπτει πρέσβυν ἀλυπότατον.

Comm. épigr. :

L. 9 : χθώ[ν] ἥδε Hirschfeld : χθώ[ν με Κό]ως Kaibel, citant Wilamowitz.

Traduction :

Monument du médecin Mélanthios, fils de Démétrios, petit-fils de Mélanthios.

Tu dors Mélanthios, toi qui chérissais tes enfants, d'un profond sommeil tu dors, toi le plus expérimenté des médecins ; Hadès est des vivants l'ennemi, qui n'a pas protégé celui qui écartait les maladies, le guérisseur des mortels.

Pour lui-même.

Celui qui brillait par son art, le médecin Mélanthios, la terre que voici le renferme, vieillard exempt de peines.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Si le texte présente une majorité d'éléments ioniens, notamment à travers les occurrences avec /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que Δημητρίου (l. 1), μνῆμα (l. 2), τέχνῃ, ἰητῆρα (v. 5) et ἥδε (v. 6), l'épigramme contient également un dorisme à travers le théonyme Ἀΐδας (v. 3). L'alternance entre les formes ἰατρῶν (v. 2) et ἰητῆρα (v. 5) est due à la métrique.

L'auteur emprunte également à Homère la désinence de datifs pluriel -οισι dans ζωοῖσιν (v. 3).

L'emploi du pronom réfléchi de la troisième dans la locution Εἰς ἑαυτόν (l. 7) indique sans doute que le dernier distique est une composition de Mélanthios « pour lui-même ».

La mort est comparée à un sommeil, Εὕδεις […] καὶ βαθὺν ὕπνον / εὕδεις (v. 1-2), comme dans l'inscription II-8.3.5, par exemple. On peut remarquer par ailleurs la coupe bucolique du premier hexamètre et l'enjambement avec le pentamètre, mettant en valeur la relation entre le groupe nominal βαθὺν ὕπνον et, à l'initiale du premier et du deuxième vers, le verbe εὕδεις, dont βαθὺν ὕπνον est le complément d'objet interne.

L'adjectif ἀλυπότατον (v. 6) peut avoir son sens passif et signifier « exempt de chagrin », soulignant de la sorte que Mélanthios a mené une vie des plus heureuses, exempte de peine. Toutefois, compte tenu du métier de médecin dans lequel, nous dit-on, Mélanthios brillait, on peut donner à l'adjectif son sens actif « qui ne cause pas de chagrin », ce qui met en valeur, une fois encore, le talent de médecin de Mélanthios qui ne faisait pas souffrir ses patients.

II-8.5.4.

Myrton

Bloc de marbre à côté d'un autel funéraire de marbre blanc. L. Wescher (*Rev. Arch.*, vol. X, p. 133) donne une description du bloc de marbre où est gravée l'épigramme et de cet autel funéraire sans toutefois en donner les dimensions : « autel de marbre blanc orné de sculptures. Les sculptures représentent des guirlandes formées de feuilles d'acanthe et de laurier, de pommes, de pin, de grenades, et relevées de distance en distance par ces têtes de victimes appelées *bucranes* que les anciens aimaient à figurer sur les monuments de ce genre. Le bloc de marbre se trouvait non loin de l'autel, sur le sol ». L'inscription, « gravée avec élégance », comprend onze lignes. Dimensions : h. 0,70 m ; l. 0,70 m ; ép. 0,40 m ; h. des lettres 0,02 m dans les trois premières lignes (dédicace) et un peu plus de 0,01 m dans les huit suivantes.

L'inscription est d'époque hellénistique.

Édit : L. Weschler, *RA*, vol. X (1864), p. 133-143 ; Kaibel 205 ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme*, n. 204 ; *GVI* 1079 ; *SGOst*, vol. I, 01/12/20.

1		Μύρτον Εὐβούλου
2		Μυνδία χρηστή
3		χαῖρε
4	vers 1	Πατρὶς μὲν Μύνδος, γενέτωρ δέ μευ ἔπλετ' Ἰάσων,
5	vers 2	στοργᾶι δ' Εὐβούλου κούρα ἀνεγραφόμαν.
6	vers 3	τέκνον δ' ἀρτιγάλακτον Ἰάσονα ματρὶ λιποῦσα
7	vers 4	ζωᾶς ἐστερόμαν ἐννεακαιδεχέτις.
8	vers 5	αἰακτὰν δὲ θύγατρα κατεστενάχησε Στράτεια
9	vers 6	οἷά τις εἰναλία δάκρυσιν ἀλκυονίς.
10	vers 7	Τοὔνεκα τὰν κατὰ γᾶς Μύρτον ξένοι αὐδήσαντες

11	vers 8	χαίρειν τὰν αὐτὰν ἀντινέμεσθε χάριν.

Traduction :

Myrton épouse d'Euboulos, de Myndos, excellente, salut !
Ma patrie était Myndos, mon père était Iasôn, l'amour d'Euboulos fit de moi sa jeune épouse. Je laisse un enfant à peine sevré, Iasôn, à sa grand-mère ; à dix-neuf ans j'ai perdu la vie. Stratéia pleura le malheur de sa fille, comme pleure l'alcyon sur la mer. C'est pourquoi, voyageurs qui dites « salut à toi qui es sous terre, Myrton », puissiez-vous obtenir en retour la même faveur.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte présente un grand nombre d'occurrences s'apparentant à des dorismes, où /a:/ ancien est maintenu. Ces occurrences sont les suivantes : στοργᾶι, ἀνεγραφόμαν (v. 2) ; ματρὶ (v. 3) ; ζωᾶς, ἐστερόμαν (v. 4) ; αἰακτὰν (v. 5) ; εἰναλία (v. 6) ; τὰν, γᾶς (v. 7) ; τὰν, αὐτὰν (v. 8). Cependant, il faut remarquer que dans la dédicace en prose, la forme χρηστή n'est pas un dorisme, mais bien un élément ionien, dialecte attendu dans la cité d'Halicarnasse. Pouvant aussi appartenir au dialecte dorien, le traitement par diphtongaison de l'hiatus /eo/ dans le pronom personnel μεῦ (v. 7). Toutefois, ce traitement est aussi largement attesté dans le domaine ionien.

Sur l'aspiration secondaire dans ἐννεακαιδεχέτις (v. 4), cf. I.13.16., commentaire.

La comparaison de la mère à l'alcyon est un τόπος de la poésie funéraire (cf. II-7.14.25., v. 2 : τοῖά τις ἀλκυὼν παῖδας ὀδυρομένη).

II-8.5.5.

Antiochos

Le monument d'Antiochos est une stèle de marbre blanc, dont la partie inférieure droite est brisée, qui a été retrouvée à Budrûm, sur le site de l'antique cité d'Halicarnasse. Dimensions : h. 0,46 m ; l. 0,33 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres 0,009 m.

Le monument date vraisemblablement d'époque hellénistique : Peek indique IIe siècle av. J.-Ch. ; R. Merkelbach et J. Stauber indiquent seulement « wohl hellenistisch ».

Édit : A. W. van Buren, *JHS*, vol. XXVIII (1908), n. 1, p. 180-181 ; *GVI* 1469 ; *SGOst*, vol. I, 01/12/14.

1	vers 1	[Ἀ]ενάους ἐνέρων πρὸς ἀλαμπέας ἵκεο κοίτας
2	vers 2	Μοιρῶν εὐκλώστοις νήμασιν, Ἀντίοχε·
3	vers 3	[γ]αῖα δέ σε ξείνα τὸν ὁμώνυμον υἱέα πατρὶ

4	vers 4	⟨κρ⟩ύψεν ὑπὸ ζοφεροῖς κεύθεσι δεξαμένα·
5	vers 5	[π]άτρα δ' Ἀντιόχεια παλαιστρίταν σε τὸν ἄκρο[ν]
6	vers 6	μύρετ' ἔτι, ζαθέων ἔντροφε γυμνασίων·
7	vers 7	τοῖόν σε κτερίσας Διονύσιος αἰνετὸν ἔ[ργου]
8	vers 8	ζᾶλον ἐνὶ θνατοῖς ἀγαθὸς ἐκφέρε[ται].
9		[Ἀ]ντί[οχος Ἀντιόχου ?]

Comm. épigr. :

Les quelques restitutions qui parcourent le texte s'imposent toutes, même la dédicace finale. Quoique cette dernière ne repose que sur les vestiges de trois lettres NTI, le contenu du texte assure la restitution : Ἀντίοχε (v. 2) et τὸν ὁμώνυμον υἱέα (v. 3) nous renseignent sur le nom du défunt et celui de son père.

L. 4 : ⟨κρ⟩ύψεν Peek, suivi par Stauber et Merkelbach : τύψεν van Buren. La conjecture de W. Peek s'impose par le sens du texte.

Traduction :

C'est vers l'éternelle sombre couche des défunts que tu arrives, poussé par la trame bien filée des Moires, Antiochos. Une contrée étrangère, enfant du même nom que ton père, t'a caché pour te recevoir dans les profondeurs ténébreuses. Antioche ta patrie pleure encore en toi son meilleur combattant à la palestre, toi qui fus nourri dans les gymnases divins. C'est en cette qualité que le bon Dionysios t'a rendu les honneurs funèbres pour exposer aux mortels la gloire de tes actes.

Antiochos fils d'Antiochos.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Leur scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte dorien. Les dorismes sont essentiellement constitués par les occurrences présentant le maintien de /a:/ ancien : ξείνα (v. 3) ; δεξαμένα (v. 4) ; [π]ατρὰ (v. 5) ; ζᾶλον, θνατοῖς (v. 8). La langue de l'épigramme est également influencée par la κοινή homérique. Nous pouvons relever le maintien de l'hiatus /eo/ dans l'impératif ἵκεο (v. 1), ainsi que l'absence de l'augment dans la forme verbale à l'aoriste ⟨κρ⟩ύψεν (v. 4).

Dans le premier vers de l'épigramme, le tombeau, considéré comme la dernière demeure du défunt, est désigné par la périphrase ἐνέρων πρὸς ἀλαμπέας […] κοίτας. Fidèle à la représentation habituelle des Enfers, l'obscurité domine ce lieu.

Dionysios, qui est qualifié de ἀγαθός, a pris soin des obsèques d'Antiochos. Ce devoir est normalement celui du fils du défunt, cependant, on ne sait pas quel lien existait entre Dionysios et le défunt.

II-8.5.6.

Mélanôpos, originaire de Patara

Grande plaque de marbre utilisée comme seuil de la maison de Mullam Mussa dans le quartier de Kislelik. L'inscription est en deux parties : tout d'abord une partie en prose renseignant l'identité des propriétaires du tombeau ; puis une épigramme composée de quatre trimètres iambiques. Par ailleurs la plaque est ornée d'une gravure en forme de cartouche à queue d'aronde dans lequel sont gravées huit des dix lignes de l'inscription. Dimensions : h. 0,805 m ; l. 0,605 ; ép. 0,27 m.

Comme l'indique A. Maiuri, la forme des lettres correspond à l'usage de l'époque impériale au cours du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. : les sigmas et epsilons lunaires (dans la partie métrique uniquement) ; les omicrons et thêtas sont de taille inférieure aux autres lettres.

Édit : A. Maiuri, *Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni iItaliane in Oriente*, vol. 4-5 (1921-1922), p. 468, n. 9 avec photographie de la pierre, d'où *SEG*, vol. IV, n. 192 ; *GVI* 1922, d'où *SEG*, vol. XVI, n. 670 ; *SGOst*, vol. I, 01/12/18.

1		Χίμαιρος καὶ Αἰλία |
2		Καρπίμη τὸ μνῆμα |
3		ἑαυτοῖς καὶ τέκνοις |
4		καὶ ἐκγόνοις. |
5-6	vers 1	Χαῖρε Μελάνωπε χρηστὲ | γεινώσκων ὅτι
6-8	vers 2	ἐκ γῆς | Παταρέων εἰς πάτραν | μετηνέχθης. |
9	vers 3	Τουτεὶ καλύπτει μνῆμα Μελανώπου δέμας, |
10	vers 4	ψυχὴν δὲ μακάρων νῆσσος {εἰς} εἰσεδέξατο.

Comm. épigr. :

L. 6 : ἐκ γῆς, lu par G. E. Bean, J. M. Cook, *ABSA*, vol. L (1955), p. 103, n. 19 : ἐκ τῆς A. Maiuri.

Traduction :

Chimairos et Ælia Carpimè ont fait construire ce tombeau pour eux-mêmes, leurs enfants et leurs petits-enfants.

Salut noble Mélanôpos ! Sache que de Patara tu fus ramené dans ta patrie. Voici, ici-même, le monument qui cache le corps de Mélanôpos, son âme a été accueillie dans l'île des Bienheureux.

L'épigramme est composée de quatre trimètres iambiques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. Nous pouvons le constater à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : γῆς (v. 2) ; μνῆμα (v. 3) ; ψυχὴν, νῆσσος (v. 4). On observe également le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans Παταρέων (v. 2).

Dans le participe γεινώσκων (v. 1), le digramme EI note /i:/.

Dans le substantif νῆσσος (v. 4), la géminée de la sifflante sigma, -σσ-, constitue une véritable faute d'orthographe.

Le démonstratif Τουτεὶ (v. 3) présente la particule déictique -ι de renforcement. Nous avons déjà rencontré en Carie, dans l'inscription II-8.2.1., l'emploi d'un démonstratif présentant cette même particule déictique.

Qui est Mélanôpos par rapport à Chimairos et Ælia Karpimè ? Est-il l'un de leurs enfants, τέκνοις, ou l'un de leurs petits-enfants, ἐκγόνοις ? L'épigramme ne nous renseigne pas sur les liens familiaux qu'ils entretenaient avec le défunt.

Les deux derniers vers de l'épigramme introduisent une opposition entre le destin du corps du défunt, retenu sous la tombe, et celui de son âme dont la destination est ici l'île des Bienheureux, μακάρων νῆσσος (v. 4). L'opposition est signalée par la seule conjonction δέ. Cette conception dualiste de l'existence humaine est fréquente dans les épigrammes funéraires.

II-8.5.7.

Hermokratès

Plaque de marbre blanc, brisée du bas, retrouvée dans une maison à l'ouest de la nécropole.

L'inscription est d'époque hellénistique (Ier ou IIe siècle av. J.-Chr.)

Édit : Th. Bergk, *Archäologische Zeitung* (1859), p. 55, n. 8 ; Ch. T. Newton, *A History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae*, p. 700, n. 10, Pl. LXXXVIII ; G. Hirschfel, *GIBM*, vol. IV, n. 916 (Kaibel 206 ; *GVI* 1425 ; *SGOst*, 01/12/17).

1 Μναμεῖον τόδε σεῖο πατὴρ ἐποίησεν ἑαυτοῦ
2 χερσὶν πᾶσιν ὁρᾶν σᾶς ἀρετᾶς ἕνεκεν·
3 καὶ ἐγὼ ὕπερθ' ἑστῶσα προσημαίνω παριοῦσιν
4 ὡς υἱὸν Μόσχου τόνδ' ἔχω Ἑρμοκράτην
5 Χαλκιδέων χώρας ἐνθάδε ἀ͡ποφθίμενον.

Traduction :

Le monument que voici, ton père l'a bâti de ses propres mains pour que tous soient témoins de ta valeur. Quant à moi qui me dresse par dessus, j'indique aux passants que c'est le

fils de Moschos que je renferme, Hermokratès, qui en cette région de la Chaldée a trouvé la mort.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques suivis d'un pentamètre. La scansion est régulière. Il faut toutefois signaler l'élision d'epsilon final de ἐνθάδε devant ἀποφθίμενον dans le vers 5.

Le texte est rédigé dans une langue mélangeant traits doriens et κοινή homérique. Les dorismes sont observables à travers les occurrences présentant /a:/ ancien : Μναμεῖον (v. 1) ; σᾶς, ἀρετᾶς (v. 2) ; χώρας (v. 5). En revanche, le génitif σεῖο (v. 1) du pronom personnel de deuxième personne et emprunté à la κοινή homérique.

Le génitif χώρας (v. 5) est conditionné par ἐνθάδε, qui peut se construire avec le génitif, tel que dans Sophocle, *Philoctète*, v. 899 : « Ἀλλ' ἐνθάδ' ἤδη τοῦδε τοῦ πάθους κυρῶ ».

Le substantif Μναμεῖον (v. 1) désigne le monument funéraire. C'est la stèle elle-même qui prend la parole dans cette épigramme. Ainsi est-elle désignée par le pronom personnel de première personne ἐγώ et par la périphrase ὕπερθ' ἑστῶσα (v. 3).

Hermokratès aurait-il trouvé la mort au combat ? Les raisons avancées pour la construction d'un tombeau visible de tous en l'honneur d'Hermokratès, afin que tous voient sa valeur, πᾶσιν ὁρᾶν σᾶς ἀρετᾶς ἕνεκεν (v. 2), fait songer à l'épigramme II-4.3.7., dans laquelle Métrodôros a fait de ses mains une statue de son fils Théopéithès, mort au combat, afin de « révéler aux jeunes gens le mâle courage de son fils » (νέοισι τὸν ἄρσενα τέκνου θ[υμ]ὸν ἐκκαλύπτων). Les deux jeunes gens serviraient ainsi d'*exempla* aux passants contemplant le monument qui leur est dédié.

II-8.5.8.

Théogénès

Base de marbre blanc, brisée du bas. La pierre a été trouvée « dans la maison d'un turc, nous apprend Newton, à peu de distance de l'arsenal, au nord ». Sur la face supérieure de la pierre, on remarque une cavité où devait être posée une stèle. Dimensions : h. de 0,14 à 0,25 m ; l. 0,40 m ; ép. 0,40 m.

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek. Stauber et Merkelbach signalent que l'inscription date de l'époque romaine « Frühe Kaiserzeit ».

Édit : C. T. Newton, *A History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae*, n. 8, avec dessin de la pierre Pl. 88 (Kaibel 207) ; G. Hirschfeld, *GIBM*, vol. IV, n. DCCCCXIV ; *GVI* 714 après examen de l'inscription d'après un estampage (*ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ*, 52 ; *SGOst*, vol. 01/12/22)

1 [Ὁ] πρὶν ἐν ζωοῖσι φίλοις φίλος, ὁ πρὶν ἐν ἀστοῖς

2 ἡδύς, ὁ Πιερίδων γυμνασίου τε φίλος
3 [Θ]ειογένης, ὑὸς Θεοδώρου, τῷδ' ὑπὸ τύμβῳ
4 [κεῖ]ται Ἀλεξάνδρᾳ μητρὶ λιπὼν δάκρυα·
5 τὰς γὰρ ἀεὶ γενέταισιν ὀφειλομένας ὑπὸ τέκνων
6 [πρὶν τῖσαι χάριτας, κάτθαν' ἄωρος ἐών ?]

Comm. épigr. :

L. 3 : [Θ]ειογένης Peek : [Κλ]ειογένης Newton, Kaibel : [Δ]ειογένης Hirschfeld, qui justifie ce choix en précisant que « there is only space for one letter ». La lecture de Peek semble plus vraisemblable, eu égard au nom du père du défunt.

L. 4 : [κε]ῖται Newton, Kaibel, Hirschfeld : [κ]ῖται Peek.

L. 6 : Kaibel restitue le dernier vers, permettant d'offrir une traduction de la fin de l'épigramme. Tous les éditeurs suivants adoptent cette restitution qui, quoique rendant une idée souvent développée dans les épigrammes funéraires, ne peut être certaine. Elle ne peut être éditée qu'*exempli gratia.*

Traduction :

Lui qui naguère était cher aux chers vivants, qui naguère était pour ses concitoyens agréable, cher aux Piérides et au gymnase, Théogénès fils de Théodôros, sous cette tombe repose ; à Alexandra sa mère il a laissé des larmes. [Avant que de s'acquitter de la dette] que tout enfant doit à ses parents, [il est mort prématurément.]

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques, dont la scansion, à l'exception de l'allongement métrique à l'initiale de Θειογένης dans le troisième vers, ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique, marqué par l'influence de la κοινή homérique. On observe tout d'abord la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans ἡδύς (v. 2) et μητρὶ (v. 4), mais le maintien de /a:/ dans l'anthroponyme Ἀλεξάνδρᾳ (v. 4). Ce dernier exemple peut illustrer l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractérisque du dialecte attique. L'auteur emprunte à la κοινή homérique les désinences de datif pluriel -οισι et -αισι : ζωοῖσι (v. 1) et γενέταισιν (v. 5).

Le défunt est un ἄωρος. La mention de son affabilité à l'égard de ses concitoyens (ἐν ἀστοῖς / ἡδύς) et la manifestation de ses talents pour la poésie et les exercices physiques (Πιερίδων γυμνασίου τε φίλος) suggèrent que Théogénès avait atteint l'adolescence. Si le dernier vers est une restitution donnée *exempli gratia*, le contenu du vers ne fait aucun doute. La dette dont il est question dans le vers 5, dette que les enfants, et en particulier les enfants de sexe masculin, doivent à leurs parents, est la γηροκομία, motif si fréquent dans les épigrammes dédiées à des ἄωροι.

II-8.6.1.

Ptolémaïos

Nous ne disposons d'aucune description du monument. A. Boeckh nous renseigne seulement sur la provenance, *ad Bafi* ; concernant le monument, il n'indique que la mention *in magno lapide*.

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Peek.

Édit : R. Chandler, *Inscrptiones antiquæ*, n. 52 (A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 2898 ; Kaibel 292 ; *GVI* 774 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 185 ; *SGOst*, vol. I, 01/23/03).

1-3	vers 1	[Τύ]μϐος μὲν κρύ|[πτ]ει με τὸν ἐν κόλπ[οι|σι] τραφέντα, |
4-6	vers 2	[οὔ]νομα μὲν Πτολε|μ[αῖ]ον, ὁ γεννήσας δὲ | Σέλευκος· |
7-9	vers 3	[πεν]ταέτης δ' ἱκόμην Ἄϊ|[δο]ς δόμον, οἱ δὲ γον|εῖς με |
10-11	vers 4	μύρονται κενεαῖς ἐλπ[ί]|σι τειρόμενοι. |
12-13	vers 5	Ὦ γονέες, τί μάτην κε|νεῷ προσψύχετε τύμϐῳ ; |
14-15	vers 6	Μοιρῶν γὰρ κλωστῆρι τέλ[ος] | βιότοιο τέτυκται.

Traduction :

La tombe me cache, moi qui avais été nourri au sein, mon nom était Ptolémaïos, celui qui m'engendra est Séleukos. À cinq ans, je suis allé dans la demeure d'Hadès, quant à mes parents, ils me pleurent, vaincus par leurs vains espoirs. Ô mes parents, à quoi bon vainement vous lamenter devant une vaine tombe ? C'est par le fil des Moires que la fin de ma vie est arrivée.

L'épigramme est composée de quatre hexamètres dactyliques et d'un distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité. Il semble que la disposition des mètres entretienne un lien étroit avec le contenu des vers. En effet, la structure métrique de l'épigramme témoigne d'une tentative d'adapter la forme au contenu. Dans les deux premiers hexamètres, le défunt se présente au passant et, dans les deux derniers hexamètres, il adresse à ses parents une parole consolatrice : rien ne sert de se lamenter, les Moires avaient décidé sa mort. En revanche, c'est dans un distique élégiaque, qui tient une position centrale dans l'épigramme, entouré de part et d'autre par deux hexamètres, que le défunt évoque sa mort et son départ chez Hadès.

Le texte est rédigé dans un dialecte largement inspiré de la κοινή homérique. On recense tout d'abord des occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que [πεν]ταέτης, ἰκόμην (v. 3) ; μάτην (v. 5). On observer également l'emprunt de la désinence de génitif singulier -οιο dans le substantif βιότοιο (v. 6), ainsi que l'emprunt de la désinence de datif pluriel -οισι dans le substantif κόλπ[οισι] dans le premier vers de l'inscription, si toutefois cette restitution, qui est appelée par la métrique, est juste.

Le défunt Ptolémaïos est un jeune enfant de cinq ans. Comme souvent dans les épigrammes dédiées à de jeunes enfants, le texte réserve une large part à la peinture de la souffrance des parents ayant perdu leur enfant. Le motif des espoirs déçus et vains, κενεαῖς ἐλπ[ί]|σι en l'occurrence, est fréquent dans les épigrammes funéraires[318].

Les paroles consolatrices que Ptolémaïos adressent à ses parents se fondent sur l'universalité de la mort et l'inéluctabilité du destin filé par les Moires. L'emploi du verbe προψύχω, littéralement « souffler du froid » en parlant du vent, pour désigner les lamentations des parents sur la tombe de leur enfant est sans parallèle dans le présent corpus.

II-8.7.1.

Un illustre commerçant

Bloc de marbre composé de deux *tabulæ ansatæ* (I et II), et les restes d'une troisième sur le côté droit. Le bloc se trouvait dans le mur byzantin jusqu'en 1933 ; en 1934, le bloc se trouve dans le village. Dimensions : h. 0,65 m ; l. 0,51 m ; ép. 0,35 m ; h. des lettres 0,002 m.

La date de l'épigramme peut être estimée au Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. grâce à la seconde inscription, plus tardive que la première selon Ad. Wilhelm, qui est précisément datée à l'année 225 ap. J.-Chr.

Édit :

Inscriptions I et II : J. R. S. Sterrett, *An epigraphical journey in Asia Minor*, n. 18, avec une reproduction graphique des *tabulæ* ; Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-2, p. 434-435, d'après la copie et l'estampage de W. Reichel ; W. H. Buckler, W. M. Calder, *MAMA*, vol. VI, n. 139 et une photographie Pl. 25 ; L. Robert, *La Carie* II, p. 188-189, n. 92.

Inscription I seulement : *GVI* 534 ; *SGOst*, vol. I, 02/13/15.

Inscription II seulement : P. Paris, M. Holleaux, *BCH*, vol. IX (1885), p. 340-341, n. 23 *bis*.

I

1-3	vers 1	[¯ ˘ ˘]ον κατέχει | [κλυ]τὸν ἔνπορον οὗτ|[ος ὁ τ]ύνϐος
3-5	vers 2	ὀγδοϊκον|[ταέτ]η τέκνῳ μίγα καὶ | [συν]ομεύνῳ
5-7	vers 3	καὶ διὰ τῆς | [στή]λλης « χαῖρε » λέγει | παρόδοις.

II

1	Ἔτους θτ΄, μη(νὸς) Λῴου δ΄, |
2	ἡ θήκη ἠγοράσθη ὑπὸ |
3	Μάρ(κου) Αὐρ(ηλίου) Ἀττάλου |
4	Τατα, εἰς ἣν ἐνταφήσε-|

[318] Par exemple dans l'épigramme I.14.4., dédiée au jeune athlète Dôras qui était « l'espoir de son père et de sa patrie », ou encore l'épigramme II-7.14.24., dédiée au jeune Tryphôn, dont le père, en l'inhumant, a perdu toutes ses espérances, « ἐλπίσι λιφθείς ».

5 -τε αὐτός.

Comm. épigr. :

L. 1 : [Ἀντίγον?]ον Ad. Wilhelm : [Κρισπεῖν?]ον Buckler-Calder, repris par Peek. Ces restitutions ne sont données qu'*exempli gratia*, l'important est de noter que l'on attend le prénom du défunt à cet endroit.

L. 3-4 : ὀγδοϊκον|[ταέτ]η Ad. Wilhelm : ὃ[ς] δ' οἶκον ˘ ˘ η Sterrett. Comme le remarque judicieusement L. Robert, Wilhelm confirme la copie de Sterrett qu'il a lui-même corrigée et, par là-même, éloigne le lecteur inattentif du texte original de l'inscription.

L. 6 : [στή]λλης la géminée se trouve sur la pierre, elle doit donc être conservée : [στή]λης Sterrett.

II

La seconde inscription, que nous retranscrivons quoiqu'elle soit en prose, permet de dater l'épigramme. Il semble qu'Attalos ait acheté la pierre tombale bien après qu'elle eut servi pour le commerçant dont nous ignorons le nom. L. Robert formulait déjà cette hypothèse. L'achat d'Attalos étant daté de l'année 225 ap. J.-Chr., il est raisonnable de croire que la première épigramme date du Ier siècle, voire du IIe siècle ap. J.-Chr.

Traduction :

C'est […]os, l'illustre commerçant mort à quatre-vingts ans que recouvre la tombe que voici, avec son fils et son épouse ; à travers cette stèle il dit « salut » aux passants.

L'épigramme est composée d'un hexamètre dactylique, suivi d'un distique élégiaque. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, que l'on peut reconnaître d'après les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : τῆς, [στή]λλης (I. v. 3) ; ἡ, θήκη (II. l. 2) ; ἣν (II. l. 4). Dans la deuxième inscription, en prose, la graphie E note la diphtongue /ai/ à la finale de la forme verbale ἐνταφήσε|τε (II. l. 4-5). La forme [στή]λλης présente à la fois le vocalisme /ε:/ de l'ionien et le traitement éolien -λν- > -λλ-. Ce traitement peut cependant n'être qu'une faute d'othographe.

Dans le deuxième vers, l'adverbe μίγα accompagné du datif exprime l'accompagnement, sans le recours à la préposition σύν. On retrouve un tel emploi de cet adverbe par exemple chez Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 1344-1346 : « […] αὐτὰρ ὁ τούσγε / ἀχνυμένους ὅρμοιο πέλας **μίγα θηλυτέτῃσιν** / ἱδρύσας […] ».

II-8.8.1.

Euodos ou l'un de ses proches

G. Cousin et G. Deschamps indiquent que l'inscription a été retrouvée dans la maison d'un certain Selim on-bachi-oglou Ali. Autre précision qu'ils donnent, concernant la gravure cette fois, elle est composée de « petites lettres d'assez bonne époque ». Le support de l'inscription n'est en revanche pas décrit. L'épigramme est très largement lacunaire (de la ligne une il ne reste guère que six lettres).

Dans son édition *Griechische Versinschriften*, W. Peek indique « Alinda, Karien » comme provenance pour ce texte. La localisation exacte est Hyllarima d'après A. Laumonier, *BCH*, vol. LVIII (1934), p. 356.

D'après l'indication sur l'écriture de Cousin et Deschamps, on suppose que l'inscription date de l'époque hellénistique.

Édit : G. Cousin, G. Deschamps, *BCH*, vol. XVIII (1894), p. 43, n. 11 ; *GVI* 1644 ; Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 69, n. 89 ; *SGOst*, vol. I, 02/05/01.

Comm. : sur la localisation de l'inscription, cf. A. Laumonier, *BCH*, vol. LVIII (1934), p. 356. Sur l'établissement fautif du texte de l'inscription par W. Peek, cf. L. Robert, *Op. Min.* III, P. 1658.

1	[ ]ος οὔτε [
2	[σύμπασα δ', ?] Εὔοδε, ἄχθεται [σὺν σοὶ πόλις ?],
3	[ἰοῦσα ταῖς ?] κοιναῖσι τὰν σὰ[ν συμφοράν·]
4	[˘ ¯ ἄ]λυπον ἀμπέχουσ' Ἅδα [δόμοι]
5	[σὺ δέ, ὦ] ξένος, τὰν ἀμφ' ἐμοὶ γραφὰν ὁρ[ῶν]
6	[χαίρ]ων ἀπέρχευ τὰν προκειμέναν ὁδ[όν]

Comm. épigr. :

Toutes les restitutions sont suggérées par Ad. Wilhelm, *Griechische Epigramme*, p. 69, n. 89, à partir de la copie de Cousin et Deschamps. Si les restitutions des lignes 2 et 3 peuvent prêter à caution, celles des lignes 4, 5 et 6 s'imposent par le sens.

L. 4 : avant ἄ]λυπον Wilhelm propose de lire le nom Λύκον ou Φίλαν.

Traduction :

[…] tout entière, et avec toi, Euodos, la cité pleure, partageant ton malheur. La demeure d'Hadès, me retient, sans tristesse. Quant à toi, étranger, en voyant l'inscription au-dessus de moi, salut et poursuis la route qui est la tienne.

D'après ce qu'il reste des vers, on peut supposer que l'épigramme était composée en trimètres iambiques.

Le texte est rédigé dans le dialecte dorien, repérable à travers les formes présentant le maintien du vocalisme /a:/ ancien telles que τὰν, σὰ[ν (v. 3) ; τὰν, γραφὰν (v. 5) ; τὰν, προκειμέναν (v. 6). Le traitement par diphtongaison de l'hiatus /eo/ dans l'impératif ἀπέρχευ (v. 6), peut aussi ressortir au dialecte dorien. Le génitif du théonyme Ἅδα (v. 4) illustre le résultat dorien de la contraction de /a:o/ > /a:/. Aux côtés de ces occurrences, on observe aussi l'emprunt à la κοινή homérique de la désinence -αισι de datif pluriel dans l'adjectif κοναῖσι (v. 3).

L'épigramme étant très lacunaire, il est difficile de déterminer à qui elle est dédiée. On pourrait supposer à première lecture que l'épitaphe est celle d'Euodos, seul anthroponyme conservé dans l'inscription. Cependant, si les restitutions des deux premiers vers sont justes, on voit mal pour quelle raison la cité partagerait la souffrance d'Euodos. On en vient donc à supposer que l'épigramme peut être dédiée soit à Euodos, soit à son épouse ou l'un des proches d'Euodos.

II-8.9.1.

Hérakliôn

Inscription retrouvée par N. et M. Chavarias à une trentaine de kilomètres du village moderne de Karamaka, sur la pente d'une colline faisant face à l'île de Symè. Base en calcaire dont la face supérieure porte la trace d'une incision, sans doute pour y fixer une stèle. La gravure du distique est στοιχηδόν. Dimensions : h. 0,53 m ; l. 1,395 m ; ép. 0,53 m ; h. des lettres 0,0025 m.

L'inscription est datée du IVe siècle av. J.-Chr. par Chavarias, suivi par les éditeurs suivants.

Édit : N. et M. Chavarias, *ArchEph*, 1913, n. 80 avec photographie ; Th. L. Shear, *American Journal of Philology*, vol. XXXIV, n.2, p. 452-454 avec fac-similé ; *GVI* 497 ; *CEG* II 697 ; A. Bresson, *IPérRhod.*, n. 41 ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n. 41 ; *SGOst*, vol. I, 01/03/02.

1 [Υἱέα ʽΗ]ρα[κ]λίωνος ὑπερθύμον πολεμισ[τ]ὰν
2 κρύπτει γαῖα πατρίς, τὄνομα δ' Εὐρυκράτης.

Comm. épigr. :

L. 1 : [υἱέα ʽΗ]ρα[κ]λίωνος Chavarias : [Θυγατ]έρα [Κ]λίωνος Shear ; πολεμισ[τ]ὰν Chavarias : πολεμιστὰν Peek : Πολέμισσαν Shear.

L. 2 : κρύπτει : Shear et les éditeurs suivants : κ]ρύπτει Chavarias.

Traduction :

Le fils d'Hérakliôn, guerrier farouche, est recouvert par la terre de sa patrie, son nom est Eurucratès.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion du distique ne présente aucune irrégularité.

L'épigramme étant très brève, peu de faits de langue sont à remarquer. Nous pouvons toutefois signaler le dorisme πολεμισ[τ]ὰν (v. 1), où l'on observe le maintien de /a:/ ancien. Dans le second vers, nous pouvons également signaler la graphie O de /o:/, voyelle longue issue de la contraction de /oo/ dans le substantif τὄνομα. La longueur de la voyelle est assurée par la métrique.

Le monument n'est pas désigné, seule est mentionnée la terre de la patrie du défunt : γαῖα πατρίς (v. 2).

L'épithète à tonalité épique, ὑπερθύμον (v. 1), est appliquée à des guerriers dans Homère, *Iliade*, II, v. 745-746 : « οὐκ οἶος, ἅμα τῷ γε Λεοντεὺς ὄζος Ἄρηος / υἱὸς ὑπερθύμοιο Κορώνου Καινείδαο » ; *Iliade*, V, v. 376 : « οὗτα με Τυδέος υἱὸς ὑπέρθυμος Διομήδης » ; ou encore Hésiode, *Théogonie*, v. 937 : « Ἁρμονίην θ', ἣν Κάδμος ὑπέρθυμος θέτ' ἄκοιτιν ».

II-8.9.2.

Agoranax

Bloc de marbre rouge, brisé à droite et à gauche. Dimensions : h. 0,38 m ; l. 0,63 m ; h. des lettres 0,020-0,021 m.

L'inscription est datée du IIIe siècle av. J.-Chr.

Édit : P. M. Fraser, G. E. Bean, *The Rhodian Peraea and islands*, n. 19 ; *S.E.G.*, 14, n. 695 ; *GVI* 1742 (K. Clinton, *ZPE*, vol. LXXV (1988), p. 290) ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n. 15 ; A. Bresson, *IPérRhod*, n., p. 184, n. 184.

1 [Σῆμα τόδ'] ἐστ' Ἀγορά[ν]ακτο[ς], παιδὸς Φιλ[εταίρου ?] ·
2 [σῶμα δ]ὲ Φοινίκη κατέχει, ψυχὴν δ' ἕ[λεν Ἅιδης]·
3 [καί με] κασίγνητοι θάψαμ πατρίοισι [ἐν ἀγροῖς].

Comm. épigr. :

L. 1 : Φιλ[εταίρου ?] le patronyme n'est donné qu'*exempli gratia*.

L. 2 : [σῶμα δ]ὲ la lecture est assurée par les nombreux parallèles dans les épigrammes funéraires où σῶμα s'oppose à ψυχή. ἕ[λεν Ἅιδης] Fraser-Bean : ἕ[λεν αἰθήρ] Peek.

L. 3 : [καί με] Fraser-Bean : [κεῖθι] Peek. πατρίοισιν [ἐν ἀγροῖς] Fraser-Bean : ν[όμοισιν] Peek.

Traduction :

Voici la tombe d'Agoranax, fils de Phil[étaïros]. Mon corps se trouve sous la terre phénicienne, mon âme a été saisie par Hadès. Et moi, mes frères m'ont enseveli dans les champs de ma patrie.

L'épigramme est composée de trois hexamètres dactyliques. La scansion des trois vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. Nous pouvons relever les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que Φοινίκη, ψυχὴν (v. 2). Nous pouvons également signaler l'emprunt de la désinence de datif pluriel dans l'adjectif πατρίοισι (v. 3). Enfin, la forme verbale à l'aoriste θάψαμ (v. 3), illustre le caractère facultatif de l'augment, caractéristique de la poésie homérique.

Le deuxième vers développe une opposition entre le destin du corps du défunt et de son âme, opposition signalée par la conjonction oppositive δέ. On retrouve ce même motif dualiste exprimé d'une facon analogue dans de nombreuses inscriptions, par exemple dans l'épigramme I.13.4., 3 : [ὃ ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο, σῶμα δὲ τύμβο[ς].

II-8.10.1.

Hérakléidas de Syracuse

Bloc de marbre blanc portant un bas-relief sur lequel était représenté le défunt. Dimensions : h. 0,21 m ; l. 0,52 m ; ép. 0,40 m ; h. des lettres 0,008 m.

L'inscription date selon J. Ebert, d'après la forme des lettres, du début du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 739 avec photographie Pl. 30.189 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/28 ; J. Ebert in J. Strubbe, R. A. Tybout, H. S. Versnel, *Energeia. Studies on Ancient History and Epigraphy presented to H. W. Pleket*, p. 29-33, n.3 avec reproduction de l'angle supérieur gauche de la pierre et photographie de l'ensemble de l'inscription, Pl. IV.

1 [Εὖ] κ̣αθύπερθε ἔστηκα γραφῆς τύπωι εἰκόνα φαίν̣[ων]
2 [το]ῦ̣δε Ἡρακλείδα γνωτὸς ἅπασι τάφος·
3 [μ]ν̣ήμης δ' αὐτῶι παῖδες ἐπέστησαν τόδε σῆμα
4 α̣ὔξοντες τιμὴν πατρὶ Συρακοσίωι.

Traduction :

Bien haut je me suis dressée, tombe offerte à la vue de tous, pour montrer l'image sur mon bas-relief d'Hérakléidas que voici ; ce sont ses enfants qui ont fait ériger pour lui ce monument commémoratif, afin d'augmenter la gloire de leur père syracusain.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité, à l'exception de l'élision d'une voyelle longue dans le premier vers. En effet, dans l'hiatus externe entre τύπωι et εἰκόνα, il faut élider l'une des deux voyelles longues au risque d'avoir une syllabe surnuméraire dans le mètre. Il faut aussi pratiquer d'autres élisions que la gravure ne signale pas : dans le premier vers, epsilon final de καθύπερθε est élidé devant epsilon de ἕστηκα ; dans le deuxième vers, epsilon de τοῦδε est élidé devant êta de l'anthroponyme Ἡρακλείδα.

La langue de l'épigramme est l'ionien. Nous pouvons le constater à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que ἕστηκα, γραφῆς (v. 1) ; [μ]ν̣ήμης (v. 3) ; ἐπέστησαν, σῆμα (v. 3) ; τιμὴν (v. 4). On remarque cependant que l'anthroponyme Ἡρακλείδα (v. 2) est un génitif dorien, en /a:/. L'emploi de ce dorisme s'explique par l'origine syracusaine de Hérakléidas.

Le lexique est emprunté à Homère. Par exemple, l'expression [Εὖ] κ̣αθύπερθε (v. 1), est une réminiscence homérique. Elle est attestée dans Homère, *Odyssée*, XIII, v.193 : « καὶ εὖ καθύπερθε ἔρεψα ».

De même, l'expression γραφῆς τύπωι (v. 1), qui désigne le relief funéraire, se retrouve dans l'épigramme de *Anth. Pal.*, VII, 730, 1-2 : « […] τί τοι ὑπ' ἠρίῳ οὗτος / μυρομένᾳ κούραν γραπτὸς ἔπεστι τύπος ; ».

II-8.10.2.

Komallis

Bloc de calcaire gris. Dimensions : h. 0,33 m ; l. 0,62 m ; ép. 0,48 m ; h. des lettres 0,011-0,014 m.

L'inscription est datée du IVe siècle av. J.-Chr. par P. Herrmann.

Édit : P. Herrmann, *Hermes*, vol. LXXXVI (1958), p. 117-118, n. 1 ; *SEG*, vol. XVII, n. 501 ; *Grabgedichte* 90 ; *CEG* II 686 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/32.

1 Αἰαῖ, σεῖο, Κ̣ο[μ]αλλίς, ἀποφθιμένης ἀκάχηνται
2 μάτηρ θ' ἁ μελέα κουρίδιός τε πόσις,
3 πᾶσά τε συγγενέων πληθὺς ἀδινὸν στεναχίζει
4 δρυπτόμενοι χαίτας τοῦδε πάροιθε τάφου·
5 ἦ γὰρ δαίδαλά τε ἔργα χεροῖν καὶ σώφρονα κόσμον

6 ἤσκησας, μῶμος δ’ οὔτις ἐπῆν ἐπὶ σοί.

Comm. épigr. :

L. 1 : Ḳο[μ]αλλίς Herrmann : Ḳοναλλίς Hansen « nomen certum est » : Stauber et Merkelbach retranscrivent le nom Κοναλλίς.

L. 3 : πληθὺς ἁδινὸν Herrmann « der Stein hat aber nur ein Sigma » : πληθύς σ’ἁδινὸν Peek. La seconde syllabe compte pour une longue

Traduction :

Hélas, Komallis, sur ta mort pleurent ta pauvre mère et ton jeune époux, et toute la foule de tes proches gémit bruyamment tout en s’arrachant les cheveux devant ton tombeau. Oui, tu as réalisé de tes mains de merveilleux ouvrages et mené une vie honnête ; nul reproche ne peut t’être adressé.

L’épigramme est composée de trois distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d’irrégularité. Il faut signaler l’élision d’epsilon dans l’enclitique τε devant epsilon à l’initiale de ἔργα dans le cinquième vers.

L’épigramme est rédigée dans une langue composite. On relève des éléments ioniens, à travers par exemple l’occurrence ἀποφθιμένης (v. 1) où le vocalisme /ε:/ est issu de /a:/ ancien, mais on relève également des dorismes, par exemple μάτηρ, ἁ, μελέα (v. 2), occurrences qui présentent quant à elle le maintien de /a:/ ancien. À travers le maintien de l’hiatus /eɔ:/ dans συγγενέων (v. 3) mais aussi à travers le génitif du pronom personnel σεῖο (v. 1), nous pouvons remarquer l’influence de la κοινή homérique sur la langue du texte.

L’influence de la poésie homérique s’observe également à travers des réminiscences des épopées d’Homère. En effet, l’expression ἁδινὸν στεναχίζει (v. 3) est un emprunt aux textes homériques. On trouve à de nombreuses reprises l’adjectif ἁδινὸν chez Homère : *Odyssée*, IV, v. 721 : « ἁδινὸν γοόωσα » ; *Odyssée*, X, v. 413-414 : « ἁδινὸν μυκώμεναι ἀμφιθέουσι / μητέρας » ; ou encore à l’accusatif pluriel *Iliade*, XXIII, v. 225 : « ἁδινὰ στεναχίζων ». De la même manière, l’emploi de l’adjectif neutre pluriel δαίδαλά (v. 5) pour qualifier les « ouvrages » du défunt est une réminiscence des poèmes d’Homère, où l’adjectif est de nombreuses fois attestées, par exemple *Iliade*, V, 59-61 : « […] τέκτονος υἱὸν / Ἁρμονίδεω, ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα / τεύχειν […].

II-8.10.3.

Des Milésiens tombés au combat

P. Herrmann nous livre quelques renseignements sur le monument : il s’agissait d’une base de forme circulaire ou d’une colonne. Dimensions : h. 1,34 m ; diamètre 0,46 m.

Peek date l'inscription, d'après l'écriture, aux environs de 200 av. J.-Chr. La datation est suivie par R. Merkelbach.

Édit : d'après un estampage d'A. Rehm *GVI* (1955) 33 et d'après un estampage de P. Herrmann, de meilleure qualité que celui d'A. Rehm selon Peek, *Wiener Studien*, vol. LXXIX (1966), pp. 218-230 ; P. Herrmann, *Milet* V-2, n. 732 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/08.

Comm. : J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1967, n. 528.

1 Μνῆμα τόδε̣ [φ]θιμ[έ]νων ἀρετῆς ἕστ[ηκ'] ἐπὶ τ̣ῷ̣[ν]δ̣ε,
2 οἳ κ[τάμεν]οι σφε̣τ̣έ̣[ρ]η̣ν εὐκλέϊσαν π̣[α]τ̣ρ̣ίδα
3 Μ[ίλ]η[το]ν̣· πᾶσαν δὲ καθ' Ἑλλάδα σύζ̣[. .]ον ἔργοις
4 ἀθ̣ά̣νατος μνήμη ζῶσα θανοῦσ[ιν] ἔπι.
5 Ἥμ̣ο̣ς καὶ Μεγαρεῦσι συνήραρεν ὄβριμ[ος] Ἄρη⟨ς⟩,
6 [Ν]η̣[λ]εΐδας μεγάλου ῥ̣υόμενοι πο[λέ]μου
7 [κατ]θ̣άνομεν προπάροιθεν ἀριστεί[ας] ἀλέγο[ντ]ε̣ς,
8 [καὶ θάν]ατος δόξης ο̣ὐ̣κ̣ ἐμάρανε κλ[έ]ο̣ς·
9 [κ]είνων γὰρ πατέρων φέρομεν γέν[ος, οἵ]τε πρὸς ἡ[ῶ]
10 Ε̣ὐ̣ξεί[ν]ου Πόντου τ' ἐσχα̣τ̣ίοιο μυ[χ]οὺς
11 [¯] Ο̣Ν [˘] Η στείλ̣α̣ντες ἐπυργ[ώσ]αντο πόλη[α]ς,
12 Ν̣είλο̣υ̣ τ̣' ἐ̣ν̣ π̣ρ̣οχοαῖς Ναύ̣κ̣ρ̣α̣τ̣ιν̣ ε̣ἰσ̣ά̣[μ]ενοι·
13 μυρίος αἰὼν μάρτυς, ὅσον κλέος [¯ ˘] ἔνεικε,
14 τάν τ' ἀρετὰν δείξει πᾶσιν ἐπεσσ[ο]μ̣ένοις.

Comm. épigr. :

L. 1 : [φ]θιμ[έ]νων Peek[2] : ἀνθρώπων Peek[1].

L. 2 : κ[κτάμεν]οι Peek[2] : [φθίμεν]ο̣ι Peek[1].

L. 3 : Μ[ίλ]η[το]ν̣ Peek[1] : μνη[μ]εῖ[ο]ν Peek[2]. σύζ̣[. .]ον Merkelbach : σύμ̣[. .]ον Peek[1] : σύ[ζυγ]ον Peek[2] : σύμ[φορ]ον Rehm.

L. 5 : Ἄρη⟨ς⟩ Peek.

L. 8 : [. . θάν]ατος Merkelbach : [καὶ] θ̣ά⟨να⟩τος Peek[1] : [ἦι θάν]ατος Peek[2].

L. 9 : [κ]είνων Peek[2] : . . . ων Peek[1]. γέν[ος, οἵ]τε πρὸς ἡ[ῶ] Peek[2] : γεν . . . τ̣ὰ̣ προ . η . . Peek[1].

L. 10 : ἐσχα̣τ̣ίοιο Peek[2] : ε̣ἰ̣ς̣ . . . οιο Peek[1]. μυ[χ]ούς Peek[2] : μυχούς Peek[1].

L. 11 : . . . . ο̣ν . . η Merkelbach : . . .τ̣ο̣ν̣ Ἄρ̣η Peek[1] : π[λ]ωτὸν Ἄρη Peek[2].

L. 13 : κλέος . . [.] . . ἔνεικε Merkelbach : κλέος ὁ[π]πότ' ἔνεικε Peek[1] : κλέος ὁπ[π]ότ' ἔνεικε Peek[2].

L. 14 : ἐπεσσ[ο]μ̣ένοις Peek[1] : ἐπεσσ[ο]ένοις Merkelbach erreur qui ne doit être qu'une simple coquille.

Traduction :

Ce mémorial du courage des morts a été érigé pour ceux qui l'ont obtenu en rendant illustre leur patrie, Milet ; à travers toute la Grèce vit le souvenir immortel, digne de leurs

exploits, de ces morts. Quand le puissant Arès équipa les Mégariens, nous avons protégé les descendants de Nélée de cette terrible guerre et nous sommes morts au front en ne songeant qu'à nos exploits : la mort n'a pas flétri la gloire de notre renommée. Nous sommes les descendants de ces aïeux qui se sont portés vers l'est, jusqu'aux derniers confins du Pont-Euxin pour y bâtir des villes fortifiées, puis au bord des flots du Nil édifièrent Naucratis. L'éternité sera témoin de la grande gloire qui s'est attachée [a eux] et montrera leur valeur à tous les hommes à venir.

L'épigramme est composée de sept distiques élégiaques. La scansion des vers qui sont entièrement conservés ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue où l'ionien et l'influence de la κοινή homérique domine. Correspondant à ces dialectes, nous pouvons relever les occurrences qui présentent le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que Μνῆμα, ἀρετῆς (v. 1) ; σφ̣ε̣τ̣ἑ[ρ]η̣ν (v. 2) ; μνήμη (v. 4) ; δόξης (v. 8). Nous pouvons également relever l'accusatif pluriel homérique du nom πόλις : πόλη[α]ς (v. 11), ainsi que l'emprunt de la désinence de génitif singulier -οιο dans ἐσχα̣τ̣ίοιο (v. 10). Le thème du démonstratif κείνων (v. 9) est aussi emprunté à l'ionien d'Homère. Les formes verbales à l'aoriste illustrent le caractère facultatif de l'augment. En effet, l'aoriste [κατ]θ̣άνομεν (v. 7), qui présente par ailleurs la forme apocopée de la préposition κατά, et ἕνεικε (v. 13) sont dépourvues de l'augment. Enfin, comme Homère, l'auteur de l'épigramme met à profit l'artifice métrique consistant à redoubler une consonne pour allonger la syllabe qui la précède, en l'occurrence la gémination de sigma dans le participe futur ἐπεσσ[ο]μ̣ένοις (v. 14).

Aux côtés de ces formes ioniennes ou inspirées par la κοινή homérique, il nous faut cependant relever deux dorismes. Dans le quatorzième vers de l'inscription, nous lisons τάν τ' ἀρετὰν. Comment expliquer l'emploi de formes doriennes ici ? Le contexte linguistique ne le justifie en rien, puisque τάν τ' ἀρετὰν se trouve au milieu d'une épigramme dont les formes sont toutes ioniennes ou homériques. Le contexte géographique ne le justifie pas non plus : l'inscription vient de Milet, cité de fondation ionienne, entourée de cités ioniennes, et l'épigramme est dédiée à des Milésiens. Ce changement de dialecte serait-il un procédé littéraire pour mettre en valeur la qualité première, l'ἀρετή, des guerriers milésiens ?

Quelle est la fonction de ἀρετῆς dans le premier vers de l'épigramme ? Sa place centrale dans le vers, entre une coupe penthémimère et une coupe hephthémimère qui l'isolent, peut rendre difficile la construction syntaxique de ce vers. Le substantif ἀρετῆς est le complément du nom de Μνῆμα (« un monument (à la mémoire) du courage de etc. »)[319]. Le groupe

[319] Il est peu fréquent de rencontrer μνῆμα construit avec un génitif de la qualité qu'il représente, dont il porte la mémoire. On en trouve toutefois quelques exemples : dans une épigramme funéraire retrouvée en Attique : *IG*, vol. I³, n. 1349 bis, v. 1-2 : Μνῆμα δικαιοσύνης καὶ σωφροσύνης ἀρετῆς τε / Σωσίνῡ ἔστησαν παῖδες ἀποφθιμένῡ (« Les enfants de Sôsinos ont fait dresser à sa mort un monument à la mémoire de sa probité, de son honnêteté et de son courage »). La construction de cette épigramme funéraire est exactement parallèle à l'épigramme en l'honneur des Milésiens tombés au combat.
Dans le présent corpus, on trouve aussi une épigramme où μνῆμα est construit avec le génitif de la qualité dont il conserve la mémoire. Il s'agit de l'inscription II-3.3.1. : Ὧν ἕνεκεν | τεύξας εἰκόνα εὔδηλον ἔ|θηκεν, /ὅφρα οἱ ἀέναον μνῆ|μ' ἀρετῆς ἐσορᾶν.

prépositionnel au génitif φθιμένων […] ἐπὶ τῶνδε indique que les morts sont ensevelis sous le monument[320].

De quelle guerre s'agit-il ici ? A. Rehm a lu très nettement Μεγαρεῦσι, Peek indiquait que la lecture est assurée, enfin L. Robert indique qu'il ne semble pas possible de « couper autrement ces syllabes » ; il nous faut donc rechercher une guerre que les Milésiens auraient menée contre les Mégariens. Rejetons d'emblée avec J. et L. Robert l'hypothèse de Peek selon laquelle ces Μεγαρεῦσι sont « les habitants d'une localité inconnue par ailleurs dans un large rayon autour de Milet ». J. et L. Robert émettent une autre hypothèse : « nous verrions dans ce combat un épisode de la guerre lélantine, alors que, selon Thucydide, tout le monde hellénique fut divisé en deux et où, croirions-nous d'après l'épigramme, Arès opposa Milet, la grande alliée d'Érétrie, à Mégare, rangée pour un temps du moins dans l'autre camp […] Il y avait à Milet un polyandrion des combattants de Milet. » Notre inscription est-elle un renouvellement de ce polyandrion entrepris durant la période hellénistique ?

II-8.10.4.

Polydamantis

Base de marbre blanc, sur la face supérieure duquel se trouve un emplacement conçu pour y ajuster une stèle. Dimensions : h. 0,38 m ; l. 1,12 m ; ép. 0,60 m ; h. des lettres 0,012 m.

L'inscription est datée du IIIe av. J.-Chr. d'après Peek, selon l'écriture.

Édit : *GVI* 1536 d'où *Grabgedichte* 195 et *ZPE*, vol. 7 (1971), p.216, n.13 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n.746 avec photographie, Pl. 32, n.746 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/38 ; *SEG*, vol. XLVIII, n.1411.

1 Οἰκτρὰ πατὴρ ἐπὶ σοὶ βάλε δάκρυα, Πουλυδαμαντί,
2 ἡνίκα κυανέαν πορ⟨θ⟩μίδ' ἔβης νεκύων·
3 οὐδέ τι πατρὶ φίλωι νεαροὺς ἐπὶ γούνασι παῖδας
4 κηδεμόνας θῆκας γήραος οὐλομένου,
5 ἀλλ' ἐπιπορφυρέη νεφέλη χαρίεντα μέλαθρα,
6 λήθη σὴγ γενεὴν φάρεσιν ἐσκίασε·
7 μητρὶ δὲ γηραιᾷ λίπες ἄλγεα δακρυόεντα
8 ἀνδρί τε· κωκύει δὲ οἶκον ἔρημον ὁρῶν

[320] Sur le sens de ἐπί suivi du génitif, cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, §523 : « le génitif — qui est partitif — comporte, comme il est compréhensible, un contact de l'objet avec la surface — réel, mais limité. »

Comm. épigr. :

L. 2 : πορ⟨θ⟩μίδ' Herrmann « der Stein bietet ΠΟΡΟΜΙΔ, also hat der Steinmetz den Punkt in der Mitte des Θ vergessen ».

Traduction :

Ton père a versé sur toi de pitoyables larmes, Polydamantis, depuis que tu as embarqué sur la sombre barque des morts. Sur les genoux de ton cher père, tu n'as pas placé de jeunes enfants qui eussent été les soutiens de sa misérable vieillesse ; au lieu de cela, un sombre nuage obscurcit ta charmante maison, et l'oubli assombrit de ses voiles ta descendance. Tu as laissé à ta vieille mère d'amères larmes, et aussi à ton époux qui gémit à la vue de sa maison déserte.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique, marqué par l'influence de la κοινή homérique. Nous pouvons relever les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que ἔϐης (v. 2) ; λήθη, σὴγ γενεὴν (v. 6) ; μητρὶ (v. 7). L'occurrence γηραιᾷ (v. 7), présente la conservation du timbre /a:/ ancien par rétroversion. On observe le maintien de l'hiatus /ao/ dans le substantif γήραος (v. 4). Conforme à l'usage de la κοινή homérique, l'auteur a employé une forme d'aoriste sans augment : λίπες (v. 7).

L'évocation des enfants sur les genoux de leur aïeul trouve un écho au discours que Phœnix tient à Achille dans Homère, *Iliade*, IX, 455 : « μή ποτε γούνασιν οἷσιν ἐφέσσεσθαι φίλον υἱόν ».

L'expression ἄλγεα δακρυόεντα (v. 7) est une citation d'Hésiode, *Théogonie*, v. 227.

II-8.10.5.

Kléonikos, vainqueur à Olympie

Base de marbre gris, brisé à gauche et à droite. Dimensions : h. 0,445 m ; l. 0,56 m ; ép. 0,70 m ; h. des lettres 0,018-0,010 m.

L'inscription paraît dater du IIIe siècle av ; J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit : W. Peek, *ZPE*, vol. 7 (1971), p. 213-215, n. 11 avec fac-similé, Pl. IXb ; J. Ebert, *Griechische Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*, n. 65, p.193-196 avec fac-similé ; P. Hermann, *Milet* VI-2, n.741.

1 [Ἕστεφο]ν εὐθυνόμοισιν πανήγυριν ἡνιοχοῦντες
2 [Ἕλλησ]ι κλεινὴν πᾶσιν Ὀλυμπιάδα —
3 [μάρ]τυρες ἀθάνατοι νίκης μνημεῖα σέϐοντες —

4 [ἀπτω]τ̣εὶ νικῶντα πάλην παῖδας Κλεόνικο⟨ν⟩·
5 [αὐτὰ]ρ ἐγὼ τόδε ἔτεοξα κασιγνήτωι μνημεῖον
6 [Εὐκλ]είδας· ξεστὸς δὲ κίων ⟨ἐ⟩πὶ σήματι ἄραρε,
7 [τέχν]η̣ν ἀγγέλλων· μνήμην δ' ἔχει Ἑλλὰς ἅπασα.

Comm. épigr. :

L. 1 : [Ἔστεφο]ν Ebert : Merkelbach n'intègre pas la restitution au texte, il la signale seulement dans l'apparat critique ; εὐθὺ νόμοισιν en deux mots Ebert.

L. 2 : [ψήφοισ]ι ou [Ἕλλησ]ι Peek : [Ἕλλησ]ι Ebert : [τιμαῖσ]ι̣ Ebert.

L. 4 : [ἀπτω]τ̣εὶ Ebert.

Κλεόνικο⟨ν⟩ sur la pierre ΚΛΕΟΝΙΚΟΣ.

L. 6 : [Εὐκλ]είδας [Θεοκλ]είδας [Σωκλ]είδας *e. g.* Peek. ⟨ἐ⟩πὶ sur la pierre ΗΠΙ.

L. 7 : [τέχν]η̣ν Ebert : [φήμ]ην Peek, il propose aussi [ῥώμ]ην.

Traduction :

De leurs justes suffrages unanimes, les conducteurs de char ont couronné — les immortels en sont témoins, qui révèrent les monuments de victoire — le vainqueur aux jeux olympiques Kléonikos, dans la catégorie enfant, victorieux à la lutte, sans jamais tomber. Quant à moi, Eucléidas, j'ai fait ériger pour mon frère ce monument auquel est ajustée une colonne polie qui signale son habileté, dont toute la Grèce se souvient.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque suivi de cinq hexamètres dactyliques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité, à l'exception de l'initiale de ἅπασα (v. 7), qui est brève ici, alors qu'elle est normalement longue. Il faut pratiquer deux élisions qui ne sont pas signalées par la gravure : dans le vers 5, epsilon de τόδε s'élide devant epsilon de l'aoriste ἔτεοξα ; dans le vers 6, iota de σήματι s'élide devant alpha de ἄραρε.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. Le vocalisme /a:/ ancien est fermé en /ε:/ dans les occurrences κλεινὴν (v. 2) ; νίκης, μνημεῖα (v. 3) ; κασιγνήτωι, μνημεῖον (v. 5) ; σήματι (v. 6) ; [τέχν]η̣ν, μνήμην (v. 7). Seule exception à cette fermeture, l'anthroponyme [Εὐκλ]είδας dans le sixième vers présente le maintien de /a:/ ancien.

Dans l'aoriste ἔτεοξα dans le cinquième vers, EO note la diphtongue /eu/. En effet, la graphie normale pour ἔτεοξα est ἔτευξα. La graphie rend compte d'un fait de prononciation.

II-8.10.6.

Philaïnis

Bloc de marbre bleu. Dimensions : h. 0,17 m ; l. 1,32 m ; ép. 0,65 m ; h. des lettres 0,012 m.

D'après la forme des lettres (Θ avec point), d'après la graphie (iota adscrit) Herrmann date l'inscription du IIIe siècle av. J.-Chr. Peek datait l'inscription du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : O. Kern, *AM*, vol. XVIII (1893), p. 269, n. 4 ; *GVI* 307 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 745 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/37.

1 Τῆιδε Φιλαινίδα θῆκε Νέος πόσις, ἀμφὶ δὲ τύμβον
2 [α]ὐτὸς ἐπ' ἀγροτέρας δείματο καλὸν ὁδοῦ·
3 πολλὰ δ' ὅ γε στενάχων ὀλοῆι μέγα μέμψατο Μοίρηι,
4 ἥ μιν ἀπὸ γλυκεροῦ χωρὶς ἔθηκε βίου.

Comm. épigr. :

L. 1 : θῆκε Νέος Herrmann : θῆκε νέος Kern et Peek : θῆκεν ἑὸς Merkelbach.

L. 2 : [α]ὐτὸς Herrmann Peek et Merkelbach : Κλει]τος Kern.

Traduction :

C'est ici que Néos, son époux, a placé Philainis. Autour d'elle il a lui-même construit une belle tombe, le long de ce chemin de campagne. Il a longtemps gémi en accusant lourdement la funeste Moire qui l'a privée d'une douce vie.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, marqué par l'influence de la κοινή homérique. On observe des occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que Τῆιδε (v. 1) ; ὀλοῆι, Μοίρηι (v. 3) ; ἥ (v. 4). Les formes verbales à l'aoriste, comme il est d'usage dans la poésie épique, ne présente pas l'augment : θῆκε (v. 1) ; δείματο (v. 2) ; μέμψατο (v. 3).

La syntaxe du v. 4 est redondante du fait de l'emploi conjoint de la préposition ἀπό et de l'adverbe χωρίς, deux éléments qui portent l'idée d'éloignement. De la même manière au vers précédent les adjectifs employés en fonction adverbiale (πολλὰ στενάχων et μέγα μέμψατο) sont redondants car ils portent tous deux l'idée de profusion, d'intensité. L'emploi d'éléments synonymes atteste de la solidarité entre les deux vers composant le dernier distique.

II-8.10.7.

Thaléia

Reste d'une stèle ou d'une plaque de marbre, brisée en haut et à gauche. Dimensions : h. 0,23 m ; l. 0,21 m ; ép. 0,095 m ; h. des lettres 0,005-0,014 m.

L'inscription est datée du IIe siècle av. J.-Chr. par Peek, qui ne donne aucun détail. P. Herrmann indique que la forme des lettres place le texte à la fin du IIe siècle ou au début du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : *GVI* 756 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 747 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/39.

1		[Θάλεια Φίλωνος χ]αῖρε |
2		[χ]αῖρε. |
3-4	vers 1	[Τύμϐος, ὃν ἐνθάδ' ὁρᾶις, κούρα]ς, ὦ ξεῖνε, καλύπτ|ει
4	vers 2	[πότμωι ἀποφθιμένας] δακρυόεν[τι] δέμας· |
5-6	vers 3	[ἂν ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]ρα ποτὶ ζοφὸν ἤγαγε | [Μοῖρα],
6-7	vers 4	[εὖτε γ]αλακτορύτ[ου π]αῦσ|[ε ˘ ¯ λι]ϐάδος.
7-9	vers 5	Αἰνὰ δὲ μυρο|[μένα κελά]δεῖ τέκος ὥς τις ἀηδώ|[ν],
9-10	vers 6	[γειναμέν]ῃ Θαλείην Τατάριον | [φθιμέναν]
10-11	vers 7	[πεντ]ταέτη, Μούσαισι μελι|[φθόγγοισι ποθει]ν̣άν,
11-12	vers 8	Κύπριδος ἱμερτῶ|[ν δ' ἄμμορον ἆ θαλά]μων.
12-13	vers 9	Ἀλλὰ σὺ τὰν | [κατὰ γᾶς χαίρειν λέγ]ε παῖδα Φίλωνος, |
14-15	vers 10	[δύσϐατον ἃ κατέδ]υ ἀτραπὸ[ν] εἰς | [Ἀΐδαν].

Comm. épigr. :

Toutes les restitutions sont de Peek. Compte tenu de la plasticité du formulaire des épigrammes funéraires, aucune d'entre elles n'est assurée, mais elles ont le mérite de rendre le sens des vers.

L. 5 : Peek [βίου ἁρπάκτει]ρα ?

L. 6-7 : Peek [π]αῦσ[ε τροφόν] ?

Traduction :

Thaléia fille de Philon, salut

[…] Salut.

La tombe, que tu vois ici, étranger, recouvre le corps d'une petite fille qui a succombé à un triste destin. La Moire la conduisit vers les ténèbres après qu'elle fut sevrée du flot de lait. Sa mère Tatarion, tel un rossignol, chante sa peine en pleurant sur son enfant, Thaléia morte à cinq ans, regrettée des Muses à la voix de miel, sans avoir eu en partage, hélas, la chambre nuptiale de Cypris. Quant à toi, dis « Salut, fille de Philôn, toi qui, sous terre, a arpenté le rude sentier qui mène chez Hadès ».

D'après ce qu'il reste de lisible de chaque vers de cette épigramme, on peut supposer qu'elle était composée de distiques élégiaques. Puisque de nombreuses restitutions jalonnent le texte, il est impossible de vérifier la correction métrique.

Le texte est rédigé dans une langue composite, présentant des éléments ioniens, par exemple l'anthroponyme Θαλείην (v. 6), où le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien est un traitement ionien, mais on y observe également des dorismes, à travers l'adjectif [ποθει]ν̣άν (v. 7) ou encore l'article τὰν (v. 9), qui présentent quant à eux le maintien du vocalisme /a:/. À travers l'emprunt de la désinence -αισι de datif pluriel dans Μούσαισι (v. 3) se fait jour aussi l'influence de la κοινή homérique.

Dans le cinquième vers de l'épigramme, La comparaison de la mère au rossignol, ὥς τις ἀηδώ|[ν], est un τόπος de l'épigramme funéraire, au même titre que la comparaison de la mère à l'alcyon.

L'allusion au mariage surprend pour une enfant de cinq ans, mais elle est fréquente, presque systématique, dans les épigrammes de femmes, adolescentes ou jeunes filles mortes avant de se marier.

II-8.10.8.

Démétria

L'inscription se trouve gravée sur un bloc de pierre calcaire. L'épigramme funéraire est composée de deux parties. Une première partie où la pierre ou bien le passant s'adresse à la défunte et une seconde partie où la parole est donnée à la défunte elle-même. Dimensions : h. 0,315 m ; l. 0,585 m ; ép. 0,58 m.

Le monument est daté du IIe siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit : P. Herrmann, *Hermes*, vol. LXXXVI (1958), p. 118-121, n. 2 ; W. Peek, *ZPE.*, vol. VII (1971), p. 221-222, n. 16 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 738 avec photographie Pl. 31, n.188 (d'où *SEG*, vol. XVII, n. 502) ; *SGOst*, vol. I, 01/20/24.

1 [ ] ΟΔ̣Α̣ [ ] ΕΣ̣ [ ] Σ̣Ε̣Β̣Ι̣Ο [ ]
2 ἑβδομάδας γενέταις δάκρυα χευαμέναν
3 Ἀντιπάτρῳ καὶ μητρὶ Φιλιστιάδι· στυγερὸν δὲ
4 ἔκλαγον, ὡς ἄφνω πνεῦμ' ἔλιπες βιότου·
5 σὸς δὲ πόσις ποθέων, Δημήτρια, οὔποτε πλήσθη
6 θρήνων οἰκτρὸν ἰδὼν λέκτρον ὑπὸ χλανίδι.

7 Οὐχ ἡδύν μοι θρῆνον ἐγείρετε, λήξατε δ' ἤδη·
8 οὐ γὰρ μ' ἀθανάτη τίκτε Διὸς θυγάτηρ
9 ἀφρογενὴς Κυθέρεια, βροτοὶ δέ, τλῆτε ἄπειροι
10 οὐκ ἄτερ ἐγ Μοιρῶν νήματος ἀϊδίου.
11 Ὥστ' ἐπ' ἐμοί, μῆτερ σὺ Φιλιστιὰς αἶρε τὸ πένθος,
12 ἄντομ' ἐγώ, πατρός τ' Ἀντιπάτρου λίτομαι·
13 [λ]εῖπω γὰρ τέκνον Διονυσίου, ὅς μ' ἔτι παῖδα
14 νυμφεύσας ὥραν οὐκ ἀπέλαυσεν ἐμάν·

15 ἐς πόντον πλεύσας δ’ οὐκ εἶδε με τοὔνπαλιν ἐλθῴ[ν],
16 ἀλλ’ ἔτλη βρυχίαν Νηρέος ἄφνω ἅλα·
17 τοῦτον δ’ ἀντίψυχον ἔχοντες σῶμα τὸ τερπνὸν
18 [ὕμμιν ὑ?]π̣ὲ̣ρ̣ γό[ν]ατος̣ [θ]έ̣σθε Φιλοκράτε[α].

Comm. épigr. :

L. 1 : ca. 17 _ Ε̣Δ̣ ca. 8 _Σ̣Π̣Ι̣ ca. 3—4 Herrmann : [τύμβος] ὅδ̣’ ἀ̣[μφὶς ἔχει τελ]έσ̣[ασαν τρεῖς] σ̣ε βίο[ιο] Peek d’après une photographie de la pierre. Les conjectures de Peek posent problème, notamment lorsqu’on les compare au fac-similé qu’il publie. Si l’on se fie à ce fac-similé, Peek aurait dû pointer toutes les lettres, à l’exception de trois, l’omicron de ὅδ̣’ et l’epsilon de εσ̣ et le premier omicron de βίο[ιο]. C’est la retranscription que nous avons adoptée, tout comme Stauber-Merkelbach.

L. 18 : Peek suggère [ὕμμιν ὑ?]πὲρ.

Traduction :

[…] *durant sept années, tu as fait verser des larmes à tes parents, Antipater et ta mère Philistias. Ils sanglotent tristement, car c’est soudainement que tu as perdu le souffle vital. Ton époux te regrette, Démétria, et jamais il n’a son saoul de chants funèbres quand il voit sa lamentable couche sous une couverture nuptiale.*

Démétria *— Ce n’est pas une source de plaisir que de vous voir entonner pour moi des chants funèbres, cessez maintenant : ce n’est pas l’immortelle fille de Zeus qui m’a enfantée, Cythérée née de l’écume, mais bien des mortels ; supportez, êtres ignorants de la trame filée par les Moires, qui n’est pas infinie. Ainsi, Philistias, ma mère, mets un terme au deuil que tu portes pour moi, je t’en conjure, et toi aussi mon père, Antipater, je t’en prie. Je laisse derrière moi l’enfant de Dionysios, qui m’épousa alors que j’étais encore une enfant, mais il n’a pas profité de mon jeune âge : il partit en mer et ne me revit pas à son retour, mais il dut affronter les gouffres salés de Nérée. Cet enfant qui est mon âme, au corps délicat, prenez-le sur vos genoux, prenez Philokratès.*

L’épigramme est composée de neuf distiques élégiaques, dont la scansion ne présente pas d’irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue composite, où l’on retrouve des éléments ioniens, à travers les occurrences présentant /ε:/ issue de /a:/ ancien telles que μητρὶ (v. 3) ; Δημήτρια (v. 5) ; ἡδύν (v. 7) ; ἀθανάτη (v. 8) ; μῆτερ (v. 11). Aux côtés de ces occurrences, on recense de dorismes, où le vocalisme /a:/ ancien est maintenu. Ainsi les occurrences χευαμέναν (v. 2) ; ὥραν et ἐμάν (v. 14). On observe également dans le texte, à travers les différentes formes verbales à l’aoriste et à l’imparfait, le caractère facultatif de l’augment. En effet, si dans le quatrième vers l’aoriste ἔλιπες présente l’augment, l’aoriste passif au vers 5 πλήσθη et l’imparfait du vers 8 τίκτε sont dépourvus de l’augment. Ce caractère facultatif de l’augment pour les temps secondaires est conforme aux usages de la κοινή homérique.

Le sens du second vers de l'inscription est quelque peu obscur en l'absence du vers précédent. Il devait, sans doute, initier un τόπος de la littérature funéraire : le caractère contre nature de la mort si prématurée de Démétria, avant ses parents (« ce n'est pas toi qui portes le deuil de tes parents, mais ce sont eux qui te pleurent, etc. »). Par ailleurs, l'ensemble de l'inscription est assez stéréotypé, c'est une énumération de lieux communs de la littérature funéraire : les parents pleurent la soudaineté de la mort de leur enfant ; l'époux ne cesse d'entonner des chants funèbres face au lit nuptial, souvenir de la défunte ; la défunte rappelle l'inutilité d'un deuil excessif ; rappel du caractère éphémère de la vie humaine et des vicissitudes de la fortune (la trame des Moires) ; mention de l'enfant laissé par la défunte, à travers lequel elle survit d'une certaine manière ; évocation de la tristesse de l'époux parti en voyage qui n'a pu revoir une dernière fois son épouse.

Dans le dernier vers, le motif de l'enfant placé sur les genoux de ses grands-parents est une réminiscence homérique que nous avons déjà rencontrée dans l'épigramme II-8.10.4.

II-8.10.9.

Hermias, mort avant la fin de son éphébie

L'inscription de ce jeune éphèbe se trouve gravée sur un bloc de marbre bleu, qui a été retrouvé sur le chemin entre Akköy et Balat (« am Weg zwischen Akköy und Balat »), nous apprend P. Herrmann. Le premier éditeur de cette inscription est W. Peek, il en retranscrit le texte à partir d'une copie réalisée par Rehm et signale qu'au dessus de l'épigramme, trois vers dont la forme des lettres indiquent une date plus récente sont gravés (« in Anf. drei Verse durch spätere Grabschrift zersrtört »). En 1998, Merkelbach et Stauber, *SGOst*, vol. I, éditent à nouveau le document et signale, tout comme Peek, la présence de trois lignes au-dessus de l'épigramme. En revanche, la même année, Peter Herrmann, *I. Milet*, VI-2, édite le texte avec une retranscription de ce qu'il reste des trois premières lignes, dont les deux premières renseignent sur l'identité du défunt et la troisième est, pour ainsi dire, entièrement lacunaire puisqu'il n'en reste que deux lettres. Il est assez difficile de comprendre, et l'absence de justification n'arrange rien, pourquoi Merkelbach et Stauber n'éditent pas ces trois lignes. Que l'écriture semble d'une époque différente que les lignes suivantes ne suffit pas pour considérer qu'il s'agisse de deux inscriptions différentes, l'épigramme du marin Timôn, II-10.2.1., en témoigne : l'inscription en l'honneur de ce dernier est composée de deux parties, une épigramme et une dédicace en prose, fort différentes l'une de l'autre par la taille et la forme des lettres qui les composent, elles n'en sont pas moins l'une et l'autre en l'honneur du même homme. Cette différence dans la taille et la forme des lettres peut s'expliquer par le fait, par exemple, que deux lapicides différents ont travaillé sur le monument. Dimensions : h. de 0,27 m à 0,285 m ; l. 1,05 m ; ép. 0,18 m.

W. Peek, qui a travaillé sur l'épigramme à partir d'une copie qu'avait faite Rehm, date l'inscription du Ier siècle av. J.-Chr. d'après l'écriture.

Édit : *GVI* 2081 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 756 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/42.

Comm. : sur les deux derniers vers de l'inscription où il est question des fonctions d'Hermès auprès des éphèbes, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1982, n. 367 et L. Robert, *Hellenica*, II, p. 114-118.

1		Τοῦτον τὸ μνημεῖον |
2		Ἑρμείου τοῦ Ἰλάρου. Ἐὰν δέ τις |
3		ΜΕ --- |
4	vers 1	Καὶ τὸν ἐφηβείης κ[ό]σμ[ο]ν ἀείρομενον. |
5	vers 2	τέρματα δ' οὐκ ἐτέλεσσε· τὰ δ' ἐν πυρὶ πάντα καὶ Ἅιδῃ· |
6	vers 3	βέβληνται πολέων ἐλπίδες ἰς τὸ κενόν.
6-7	vers 4	Τὸν δὲ καθαγητῆρα πρὸς | ἀγλαὰ γυμνάδος Ἑρμῆν
7	vers 5	ἔσχε, καὶ εἰς φ[θι]μένους εὗρε καθαγεμόνα.

Comm. épigr. :

L. 1-3 : seul P. Herrmann édite ces lignes, les autres éditeurs indiquent seulement la différence d'écriture, laquelle paraît plus tardive, avec le reste de l'inscription. Il faut également signaler que, puisque le texte est composé en distiques élégiaques, il manque le premier hexamètre dactylique.

L. 6 : ἰς Herrmann : ἐς Peek, suivi par Merkelbach-Stauber. P. Herrmann précise que la pierre porte bel et bien ΙΣ. Il paraît préférable de conserver ce que porte la pierre plutôt que s'autoriser une correction qui témoigne d'un fait de langue. καθαγητῆρα Herrmann : καθηγητῆρα Peek, suivi par Merkelbach-Stauber. À noter également que Merkelbach-Stauber ne notent pas le passage à la ligne suivante après πρὸς alors que w. Peek, qu'ils semblent suivre, l'indique.

L. 7 : καθαγεμόνα Herrmann et Merkelbach-Stauber : καθηγεμόνα Peek. Tout comme pour καθαγητῆρα, le second alpha de καθαγεμόνα est sur l'estampage, d'après P. Herrmann, « gesichert ». Pourquoi cette élimination des dorismes ? C'est justement parce qu'ils surprennent dans une inscription de Milet, où l'on parle un dialecte ionien, qu'il faut les conserver.

Traduction :

Voici le monument de Hermias fils d'Ilaros. Si quelqu'un…

[…] lui qui prenait la parure de l'éphébie. Il n'en a pas trouvé le terme : tout a disparu, dans le feu et dans l'Hadès. Les espérances des cités ont été jetées dans le néant. Comme guide pour l'éclat du gymnase, il avait Hermès, et chez les morts aussi il l'a trouvé pour le conduire.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques ; il manque l'hexamètre du premier distique. La scansion des vers encore lisibles ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente des éléments ioniens, à travers les occurrences où le vocalisme /ε:/ est issu de /a:/ : μνημεῖον (l. 1) ; ἐφηβείης (v. 1) ; Ἅιδῃ (v. 2) ; Ἑρμῆν (v. 4). Aux côtés de ces formes, on recense un dorisme, présentant le maintien de /a:/ ancien, dans l'occurrence καθαγεμόνα (v. 5). Selon les usages de la poésie homérique, l'auteur emploie la gémination de sigma dans l'aoriste ἐτέλεσσε (v. 2) afin d'allonger la syllabe qui précède la géminée et ainsi assurer la correction métrique de son texte.

Dans le troisième vers de l'épigramme, la préposition εἰς est graphiée ἰς. Toutefois, dans le dernier vers de l'inscription, c'est bien avec le digramme EI qui note /e:/ de la préposition εἰς. S'agit-il d'une inadvertance du lapicide ou d'un fait de prononciation ?

Dans le quatrième vers, le substantif καθαγητῆρα (v. 4), dérivé du verbe καθηγέομαι, est parfaitement synonyme de καθαγεμόνα (v. 5), mais il est attesté plus tardivement.

Hermès est évoqué dans l'épigramme dans son rôle de psychopompe, c'est-à-dire de « conducteur des âmes ». Son rôle de guide des âmes est exprimé par les substantifs καθαγητῆρα (v. 4) et καθαγεμόνα (v. 5).

II-8.10.10.

Iatroclès

Le monument de Iatroclès, nous apprend P. Herrmann, est une stèle de marbre retrouvée en 1907 dans la nécropole de Degirmentepe, où elle a été réutilisée comme porte de la chambre funéraire de la tombe n. 41. Dimensions : h. 0,77 m ; l. 0,27 m ; h. des lettres de 0,008 m à 0,012 m.

Le monument date du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : *GVI* 427 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 790 avec photographie de l'estampage Pl. 31 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/30.

1 Εὐδόκιμον βιότοιο λαχὼν γέρας ὧδ' ὑπὸ τύμβωι
2 κε⟨ῖ⟩ται, ἐνὶ ζωοῖς δ' ἐστὶ ποθεινὸς ἔτι
3 ἀστοῖς ἠδὲ τέκνῳ καὶ ὁμοζύγῳ· ἀλλὰ τὸ χαίρειν
4 εἶπον, ὁδῖτα, νέκυν κλεινὸν Ἰατροκλέα.

Comm. épigr. :

L. 2 : la pierre porte KEPTAI (P. Herrmann).

Traduction :

C'est un homme qui a obtenu un illustre honneur dans sa vie qui gît sous cette tombe, parmi les mortels il est toujours regretté, par ses concitoyens, son enfant et son épouse. Alors, passant, dis au mort : « salut, illustre Iatroklès ».

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est marquée par l'influence de la κοινή homérique. On observe cette influence à travers le maintien de l'hiatus /ea/ dans l'accusatif de l'anthroponyme Ἰατροκλέα (v. 4) mais aussi à travers l'emprunt à Homère de la désinence -οιο de génitif singulier dans le substantif βιότοιο dans le premier vers de l'inscription.

II-8.10.11.

Milétos, lutteur milésien

Le monument de Milétos est un bloc de marbre blanc. Le bloc a été retrouvé aux environs de l'actuel pont sur le Méandre à Söke (P. Herrmann). Dimensions : h. 0,56 m ; l. 0,28 m ; ép. 0,16 m.

L'inscription est datée du Ier siècle av. J.-Chr par Peek d'après l'écriture qu'il a pu examiner sur l'estampage qu'avait réalisé Rehm. Peek ne donne malheureusement pas de précisions.

Édit : *GVI* 432 d'où *Grabgedichte* 283 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 758 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/36.

1-3	vers 1	Μίλητος τύμϐῳ | Μιλήσιος, ὦ φίλε, | κεῖμαι
3-5	vers 2	ἠΐθεος, | χείρων οὐδεν[ὸς] | ἠϊθέων·
5-8	vers 3	πρέψα[ς] |δὲ σταδίοισιν πᾱ|λης χάριν ὠκύ|μορος μὲν
8-11	vers 4	κάτθ[α]|νον, ἀλλὰ κακῶ[ν] | οὐδ' ἄκρα γευσά|μενος.

Traduction :

Moi, Milétos de Milet, ô ami, je gis sous cette tombe, jeune homme inférieur à nul autre jeune homme. Après avoir brillé dans les stades grâce à mon talent de lutteur, homme au destin trop prompt, je suis mort, mais je n'ai pas goûté au comble des malheurs.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. Cette influence est observable à travers l'emprunt de la forme verbale κάτθ̣[α]|νον (v. 4), sans augment et avec la forme apocopée du préverbe κατά, ainsi qu'à travers l'emploi de la désinence de datif pluriel -οισι dans le substantif σταδίοισιν (v. 3).

Le verbe κεῖμαι (v. 1) régit le datif sans l'aide d'une préposition. L'absence de préposition, ἐν ou ὑπό, est sans doute due aux contraintes métriques. Cette construction directe du verbe κεῖμαι se retrouve en Égypte, dans l'inscription III.2.2., v. 1 : « Κεῖμαι Τελέσιον, ξεῖνοι, | τάφῳ κτλ ».

II-8.10.12.

Kallistos ?

Bloc de marbre blanc, brisé à gauche, à droite, sur le dessus et le dessous. Dimensions : h. 0,275 m ; l. 0,48 m ; ép. 0,18 m ; h. des lettres 0,015-0,02.

Rien ne permet de dater précisément et avec certitude cette inscription. Elle paraît dater du début de l'époque hellénistique, Peek indique « Junghellenistische Schrift ».

Édit : W. Peek, *ZPE*, vol.7 (1971), p. 225, n. 18 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/43.

Comm. : P. Hermann, *Milet* VI-2, n.765 avec photographie, Pl. 33 fournit l'état et les dimensions de la pierre.

1 [Κά]λλιστον, ἄλκιμον τέχναις
2 [ὁ τύμ]βος ἀμπέχει βραχύς,
3 [ὃν πάν]τες ὕμνησαν βροτοὶ
4 [δίκαιο]ν ἀσκήσαντα νοῦν.

Traduction :

Cette petite tombe renferme Kallistos, excellent en son métier et que tous les mortels chantent dans leurs hymnes pour son esprit rompu à la justice.

L'épigramme est composée de quatre dimètres iambiques dont la scansion est tout à fait régulière. Le choix surprenant de ce schéma métrique inédit dans le présent corpus est sans doute un choix contraint. En effet, compte tenu des dimensions réduites de la pierre sur laquelle est gravée l'inscription, ce que signale, par ailleurs, le groupe nominal ὁ τύμβος […] βραχύς, des mètres plus amples que des dimètres auraient été trop longs pour le support de la gravure.

La langue de l'épigramme ne présente que peu de faits notables. Nous pouvons toutefois signaler la contraction de /oo/ dans le substantif νοῦν, dans le quatrième vers, ainsi que l'emprunt du substantif βροτοὶ dans le troisième vers, emprunt à la poésie.

II-8.10.13.

Athénaïs

Bloc de marbre blanc, brisé à gauche et à droite. La gravure est très effacée, et l'inscription très largement lacunaire. Dimensions : h. 0,29 m ; l. 0,55 m ; ép. 0,26 m ; h. des lettres 0,012 m.

L'inscription paraît dater de l'époque hellénistique.

Édit : P. Hermann, *Milet* VI-2, n.751 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/88.

1 — — Ẹ̣Ξ —
2 — — Ỵ̣Σ εἰ δέ τις [ca.5]τερων Ḳ̣..Ẹ̣ — —
3 — — — ọ̣φίης εἵνεκεν Ẹ̣ — — — —
4 — — — Ọ̣Ỵ̣ [ʼE]νυαλίωι συνομαρ[τῶν —
5 — — — Ẹ̣[ ] κλεινὴν οἶμον [—
6 Ἀθηṇαῖς [

Comm. épigr. :

L. 4 : συνομαρ[τῶν Merkelbach.

Traduction :

Si quelqu'un détruisant […] grâce à sa sagesse […] accompagnant Ényalios […] illustre destinée […] Athénaïs.

Les lacunes sont trop vastes pour espérer déterminer quel schéma métrique est employé dans cette épigramme.

Du peu que l'on peut lire de cette épigramme, on observe des éléments ioniens à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que ọ̣φίης (v. 3) ; κλεινὴν (v. 5) ; Ἀθηṇαῖς (v. 6). On remarque également l'allongement métrique à l'initiale de εἵνεκε (v. 3).

II-8.10.14.

Zôpyros

Pas de description de la pierre.

L'inscription date du IIIe siècle av. J.-Chr. selon Stauber et Merkelbach.

Édit : A. Rehm, *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899. Band II,3, Die Stadtmauern*, vol. II 3, n. 398 ; *GVI* 1174 et *Grabgedichte* 112 ; *CEG* II 687 ; *SGOst*, vol. I, 01/20/40.

1 Ζώπυρον Εἰφικράτους ὑπ' ἐμοῖς στέρνοισι κρυφέντα
2 φρ̣ο̣υ̣ρ̣ῷ δ̣ακρυτὸμ μητρὶ λιπόντα πόθον.

Traduction :

Je veille sur Zôpyros fils d'Iphicratès qui est caché en mon sein ; il a laissé à sa mère les larmes du deuil.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, ce que l'on peut observer à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/, par exemple μητρὶ (v. 2). Nous pouvons également relever l'emprunt de la désinence homérique -οισι de datif pluriel dans le substantif στερνοῖσι (v. 1), illustrant l'inspiration homérique de la langue de l'auteur.

Dans le premier vers de l'inscription, l'anthroponyme Εἰφικράτους présente la graphie EI pour la notation de /i:/.

II-8.10.15.

Le dramaturge Évandridas et son père, le philosophe Hestiaios

Bloc de marbre gris trouvé dans la muraille sud de Milet. La pierre est conservée au musée du Louvre. Dimensions : h. 0,475 m ; l. 0,69 m ; ép. 0,14 m ; H. des lettres de 0,018 à 0,014 m.

L'inscription date du IIe siècle av. J.-Chr. d'après Peek.

Édit : O. Rayet, *RA*, vol. II (1874), p. 113-114 ; Kaibel 222b ; B. Haussoullier, *Revue de Philologie*, vol. XLIV (1920), p. 58, n. 1 ; *GVI* 2018 d'où *Grabgedichte* 470 ; C. Breuer, *Reliefs und Epigramme griechischer Privatgrabmäler*, T16 ; P. Herrmann, *Milet* VI-2, n. 734

Comm. : sur la prosopographie et la chronologie, cf. E. Preuner, *Hermes*, vol. XXIX (1894), p. 553 ; Ad. Wilhelm, *Wiener Studien*, vol. XXXIV (1912), p. 421 ; sur les problèmes de lemme et d'établissement du texte, cf. L. Robert, *Hellenica*, vol. XI, p. 484-486, avec photographie du bloc de marbre Pl. VIII.

1 Ἀντήνωρ Εὐανδρίδου.
2 Ἀντιφάνης Μοσχίωνος.

3		Χίονις Χιόνιδος.
4	vers 1	Τὸν Ἑστιαίου τῆς τραγῳδίας γραφῆ
5	vers 2	Εὐανδρίδαν κέκρυφ' ὁ τυμβίτας πέτρος
6	vers 3	ζήσαντα πρὸς πάντ' εὐσεβῶς ἀνὰ πτόλιν
7	vers 4	ἐτῶν ἀριθμὸν ὀγδοήκοντ' ἀρτίων.
8	vers 5	Οὐχὶ κεναῖς δόξαις ἐζηκότα τόνδε δέδεκται
9	vers 6	τύμβος ὅδ' ἐκ προγόνων, ταῖς δ' ἀπὸ τᾶς σοφίας
10	vers 7	ταῖς ἀπὸ Σωκράτεω πινυταῖς μάλα τοῦ τε Πλάτωνος
11	vers 8	κοὐκ Ἐπικουρήοις ἡδονικαῖς ἀθέοις,
12	vers 9	Ἑστιαῖον τὸν φύντα πατρὸς κλεινοῖο Μενάνδ[ρου]
13	vers 10	ἐσθλοτάταν βιοτᾶς ἐξανύσαντος ὁδόν.
14	vers 11	Κούφη γαῖα χυθεῖσ' ὁσίως κρύπτοις σὺ τὸν ἄν[δρα]
15	vers 12	βαίνοντ' εὐσε[βέ]ων τοὺς ἱεροὺς θαλάμου[ς].

Comme. épigr. :

On remarque deux mains différentes pour la gravure : une première main des lignes une à sept incluse, et une seconde main des lignes huit à quinze. Par exemple, les thêtas de la première main sont des cercles parfaits avec en leur milieu un point ; dans la partie inférieure, les thêtas sont quelque peu ovales et une haste horizontale les traverse en leur milieu. Les lettres de la seconde gravure sont plus petites que les premières, la place laissée par la première gravure étant limitée. Par ailleurs, le mètre employé change d'une partie à l'autre : les quatre premiers vers sont des trimètres iambiques, tandis que du vers 5 jusqu'à la fin du texte, le mètre employé est le distique élégiaque.

Le texte ne présente guère de problème de lecture. Toutes les restitutions s'imposent d'elles-mêmes.

L. 15 : βαίνοντ' correction d'Ad. Wilhelm. Haussoullier lisait κλίνοντ', mais sa lecture est rejetée par tous les autres éditeurs qui ont examiné la pierre.

Traduction :

Anténôr fils d'Évandridas
Antiphanès fils de Moschiôn
Chionis fille de Chionis

C'est le fils de Hestiaios, l'auteur de tragédie Évandridas que recouvre cette pierre tombale, il a mené une vie de piété parfaite dans sa cité, durant quatre-vingts années révolues.

Ce n'est pas un homme ayant mené sa vie selon de vides doctrines qu'a reçu le tombeau familial que voici, mais bien selon les sages sentences des doctrines de Socrate et plus encore de Platon, et en aucun cas suivant l'hédonisme impie d'Épicure ; cet homme est Hestiaios, né d'un père illustre, Ménandros, il a parcouru le très noble chemin de sa vie. Puisses-tu, légère

terre pieusement amoncelée, recouvrir cet homme parti vers les saintes demeures des bienheureux.

L'épigramme est composée de quatre trimètres iambiques, suivis de quatre distiques élégiaques. La scansion des trimètres et des distiques ne présente pas d'irrégularité. Il est intéressant de noter que le choix du schéma métrique est guidé par le contenu des vers. En effet, lorsque l'épigramme évoque la carrière d'auteur tragique d'Évandridas, le schéma métrique employé est le trimètre iambique, mètre de la tragédie, ou à tout le moins des parties parlées de la tragédie. Lorsque l'on retrace l'existence du philosophe Héstiaios, c'est le distique élégiaque que l'on emploie.

L'épigramme présente une langue inspirée par la κοινή homérique. Nous observons l'inspiration homérique à travers l'emprunt de la désinence de génitif singulier -οιο dans l'adjectif κλεινοῖο (v. 9), mais aussi à travers le maintien des hiatus /eɔ:/ dans les thèmes sigmatiques Σωκράτεω (v. 7) et εὐσε[ϐέ]ων (v. 8). Cependant, dans cette épigramme dédiée à un auteur tragique, nous retrouvons également des éléments tirés des usages de la tragédie grecque, notamment des éléments doriens. En effet, les formes où /a:/ ancien est maintenu sont nombreuses : Εὐανδρίδαν, τυμϐίτας (v. 2) ; τᾶς, σοφίας (v. 6) ; ἐσθλοτάταν, βιοτᾶς (v. 10). La conservation des formes avec /a:/ peut s'expliquer par le choix du trimètre iambique, le mètre de la tragédie. La langue tragique suppose en effet le mélange de formes ioniennes-attiques avec des formes doriennes. Par ailleurs, le défunt Évandridas ayant composé des tragédies, l'adaptation dialectale peut être un hommage à l'art que le défunt pratiquait. Seule exception, l'adjectif κούφη (v. 11), où /ε:/ est issu de /a:/. Toutefois, il nous faut signaler que la locution Κούφη γαῖα χυθεῖσ' ὁσίως κρύπτοις (v. 11) est un écho au vœu fréquemment formulé « que la terre te soit légère », qui est une réminiscence d'Euripide, *Alceste*, v. 463-464 : « κούφα σοι χθὼν κτλ. ».

De même pouvons-nous relever la forme πτόλιν (v. 3) du nom de la cité, forme que l'on trouve habituellement dans la tragédie.

Le substantif τυμϐίτας (v. 2) est un terme rare dont c'est ici, à notre connaissance, la seule attestation avec /a:/. Il n'est guère attesté que dans une épigramme de Léonidas de Tarente, *Anth. Pal.*, VII, 198, v. 2 : « λᾶας ὁ τυμϐίτης ἄμμιν ἐπικρέμαται ». On peut ajouter qu'au substantif λᾶας employé par Léonidas, répond dans l'épigramme le substantif πέτρος. Le monument est également désigné par le substantif usuel τύμϐος (v. 6).

Dans le cinquième vers de l'épigramme, l'expression κειναῖς δόξαις est une reprise parodique des κυρίαι δόξαι, livre résumant les préceptes d'Épicure, qui ne sont aux yeux de Hestiaios que des ἡδονικαῖς ἀθέοις. À l'opposé de cette philosophie de « débauche impie », il y a les préceptes de Socrate et Platon qualifiés de πινυταῖς.

II-8.11.1.

Mélétos, soldat messénien

Stèle de marbre brisée de la gauche et du bas. Dimensions : h. 0,33 m ; l. 0,36 m ; h. des lettres 0,01 m.

L'inscription paraît appartenir au IIIe siècle av. J.-Chr. d'après la forme de l'écriture.

Édit : F. Hiller von Gaertringen, *Inschriften von Priene*, n. 380 ; *GVI* 799 et, après examen d'un estampage, *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*, vol. XIV, n. 6 ; *SEG*, vol, XXX, n. 1363 ; *SGOst*, vol. I, 03/01/05.

1 [¯ ˘˘ ¯ ˘ μ' ὁρα]ῖς Μεσσήνιον ὄντα Μέλητον
2 [πολλάκις εἰς δῆριν] ḍοράτων ἐλθόντα σὺν ὅπλοις
3 [δυσμενέων δ' οὐδεὶς κ]αυχήσεται ἐν δορὸς αἰχμῆι
4 [ἐντροπαλιζομένοι]ο ἰδεῖν σάκος ἀμφ' ὤμοισι
5 [ἀλλὰ ˘ ¯ ˘˘]ρας ἐχθρῶν στὰς δισσὰ τρόπαια
6 [ἤγειρα· ἡρώων δ' ἄ]ξια δρῶν ἔθανον.

Comm. épigr. :

L. 1 : [¯ ˘˘ ¯ ˘ μ' ὁρα]ῖς Merkelbach : [¯ ˘˘ παῖδα μ' ὁρα]ῖς Wilamowitz : [Ἀντιμάχου (?) μ' ἐσαθρε]ῖς Peek.

L. 2 : [πολλάκις εἰς δῆριν] Peek.

L. 3 : [δυσμενέων δ' οὐδεὶς κ]αυχήσεται Wilamowitz : [ἀντιπάλων δ' οὐδεὶς κ]αυχήσεται Peek^GVAK^.

L. 4 : [ἐντροπαλιζομένοι]ο Peek.

L. 5 : [ἀλλὰ ˘ ¯ ˘˘]ρας Wilamowitz : [ὃς καὶ ὕπερ χώ]ρας Peek^GVI^ : [πρόσθ' ἀγέλας δὲ νεκ]ρᾶς Peek[2].

L. 6 : [ἤγειρα· ἡρώων δ' ἄ]ξια Wilamowitz : [ἤγειρα· προγόνων δ' ἄ]ξια Peek.

Traduction :

C'est moi que tu vois, le Messénien Mélétos, qui suis souvent allé au combat armé de mes lances, nul de mes adversaires dans les combats où tournoie la lance ne pourra se vanter d'avoir vu mon bouclier sur mes épaules. Faisant face à mes ennemis, j'ai dressé deux trophées. Je suis mort en me comportant en héros.

Quoiqu'il manque à chaque vers une partie du premier hémistiche, nous pouvons constater que l'épigramme est composée de quatre hexamètres dactyliques, suivis d'un distique élégiaque. Ce qu'il reste des vers ne présente d'irrégularité quant à la scansion. Dans le vers

trois, on peut signaler l'absence de l'élision d'une voyelle brève dans l'hiatus externe [ἐντροπαλιζομένοι]ο ἰδεῖν (v. 4)[321].

La langue du texte est d'inspiration homérique. On le constate d'une part à travers la forme du nom de la lance, qui ne présente pas d'allongement compensatoire, δοράτος (v. 2) et δορὸς (v. 3).

On observe cette influence également à travers les réminiscences des poèmes d'Homère, notamment une réminiscence de l'*Iliade*. Dans le vers trois, l'expression σάκος ἀμφ' ὤμοισι est un écho d'Homère, *Iliade*, X, v. 149 : « ποίκιλον ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο κτλ » ; *Iliade*, XV, v. 479 : « αὐτὰρ ὅ γ' ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο τετραθέλυμνον » et aussi *Odyssée*, XXII, v. 122 : « αὐτὸς δ' ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο τετραθέλυμνον ». De même le verbe ἐντροπαλίζομαι fait écho à un passage de l'*Iliade*, XI, v. 547 : « ἐντροπαλιζόμενος ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβων ».

II-8.11.2.

Hermogénéia, originaire d'Hermopolis en Égypte

Le monument de cette femme venue d'Égypte est un simple bloc de marbre gris, irrégulièrement taillé. Les lettres ont une forme arrondie : les omégas sont arrondis comme dans l'écriture cursive (ω), les sigmas sont lunaires (C) (un seul sigma à quatre branches). Les hastes verticales des nus ne sont pas de même longueur, la seconde est plus petite, la haste de droite des deltas, lambdas et alphas dépasse la haste de gauche ; les epsilons sont à *apices* ; enfin les thêtas et omicrons sont plus petits. Dimensions : h. 0,54 m ; l. 0,27 m ; ép. 0,005 m ; h. des lettres de 0,01 m à 0,015 m.

L'inscription semble être d'époque hellénistique d'après la forme des lettres.

Édit. : F. Hiller von Gaertringen, *Inschriften von Priene*, n. 376 ; *GVI* 602 ; *SGOst*, vol. I, 03/01/04.

1 ἡ πρὶν ἐν ἀνθρώποις ἀσπαστὴ πᾶσιν, ὁδεῖτα,
2 ἣν θρέψεν Νεῖλος καλλιρόας ποταμός,
3 Ἑρμογένει' Ἑρμουπόλεως πατρὸς Ἀντιγενείδα,
4 κεῖμαι δ' ἐν δαπέδοις γήραϊ τειρομένα.

---

[321] L'élision n'est pas toujours pratiquée devant ἰδεῖν (dont la racine I-E est **wid-*) : Homère, *Iliade*, VIII, v. 453 : « πρὶν πόλεμόν τε ἰδεῖν πολέμοιό τε μέρμερα ἔργα » ; Homère, *Odyssée*, XI, v. 144 : « ἔτλη ἔσαντα ἰδεῖν οὐδὲ προτιμυθήσασθαι » ; Hésiode, *Bouclier*, v. 166 : « στίγματα δ' ὣς ἐπέφαντο ἰδεῖν δεινοῖσι δράκουσιν » ; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 923 : « ἠμὲν ἔσαντα ἰδεῖν, ἠδὲ προτιμυθήσασθαι ». L'absence d'élision est une marque de la tradition épique issue d'Homère dont l'épigramme de Mélétos est l'héritière, dans son expression comme dans sa forme.

Traduction :

Moi qui étais autrefois bien accueillie de tous les hommes, passant, moi qu'a nourrie le fleuve Nil au beau cours, Hermogénéia fille d'Antigénidas d'Hermoupolis, je repose dans cette plaine, accablée par la vieillesse.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques ne présentant aucune irrégularité quant à leur scansion.

Le texte est rédigé dans une langue composite, mais influencée par la κοινή homérique. On l'observe à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que Ἡ, ἀσπαστὴ (v. 1) ; ἣν (v. 2). On peut également signaler l'absence de l'augment dans l'aoriste θρέψεν (v. 2), ce qui est conforme à l'usage de la poésie épique. Aux côtés de ces formes, on peut aussi relever des occurrences qui constituent de véritables dorismes, où le vocalisme /a:/ ancien est maintenu : καλλιρόας (v. 2) ; Ἀντιγενείδα (v. 3) ; τειρομένα (v. 4). Parmi ces exemples, le génitif Ἀντιγενείδα (v. 3) est un génitif dorien.

Dans le deuxième vers, l'adjectif composé καλλιρόας n'a pas la forme attendue : adjectif accordé avec Νεῖλος, on attend la forme καλλίροος.

Parmi les trois génitifs Ἑρμουπόλεως πατρὸς Ἀντιγενείδα (v. 3), deux d'entre eux ont une fonction qui pose problème. Le substantif πατρὸς est redondant. Le génitif du nom du père, Ἀντιγενείδα, à lui seul est suffisant. Le génitif du nom de la ville Ἑρμουπόλεως est plus délicat à analyser : pour indiquer l'origine du défunt, on s'attend bien plutôt soit à une tournure prépositionnelle, avec les prépositions ἀπό ou ἐξ suivi du génitif, soit un ethnique, qui serait en l'occurrence Ἑρμουπολίτεως. Soit le nom Ἑρμουπόλεως remplace l'éthnique correspondant sous la contrainte de la métrique soit le génitif seul suffit ici à marquer l'origine ethnique[322].

II-8.12.1.

Glaphyra

Inscription retrouvée à Akhyr-Keuï, au-dessous d'un bas-relief funéraire représentant un homme.

W. Peek estime que l'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr.

---

[322] Sur le génitif ablatif sans préposition, cf. Jean Humbert, *Syntaxe grecque*, § 462 : « Représentant un ablatif indo-européen, le génitif exprime un point de départ : il précise l'origine de l'action, et mesure aussi la distance qui sépare le point de départ du point d'arrivée, c'est à dire l'éloignement. Cas concret, syncrétisé avec le génitif, l'ablatif est souvent soutenu et précisé par une préposition, qui est le plus fréquemment ἀπό. En attique du moins, on peut poser en principe que l'ablatif, quand il a une valeur concrète, est généralement précédé d'une préposition ; au contraire, si les notions qu'il exprime sont prises au sens *figuré*, le cas se suffit à lui-même. C'est même une des caractéristiques de la langue poétique qu'elle se passe souvent de préposition, dans les cas les plus concrets. » Pour illustrer ce propos, J. Humbert cite Homère, *Iliade*, XVI, v. 628-629 : « ὦ πέπον οὔ τοι Τρῶες ὀνειδείοις ἐπέεσσι / νεκροῦ χωρήσουσι κτλ. » (*ce n'est pas avec des paroles injurieuses qu'on fera s'éloigner les Troyens du cadavre*).

Édit : G. Cousin, G. Deschamps, *BCH*, vol. XVIII (1894), pp. 39-41, n. 3 avec fac-similé ; *GVI* 87 ; Ç. Şahin, *IK*, vol. XXII-1, n.833 ; *SGOst*, vol. I, 02/06/19.

Comm. : J. et. L. Robert, *Bull. épigr.*, 1959, n. 397 ; L. Robert, *Op. Min.*, vol. III, p.1661, note 4.

1-2	vers 1	[M]νῆμα τάφου Χρυσίππου Ἑρμο[γένης ?] | τόδ' ἔχ[ω]σεν |
3-4	vers 2	[τι]μήσας Γλαφύραν στήλῃ μνήμ[ῃ] | βιότοιο.

Comm. épigr. :

L. 1 : Ἑρμο[γένης ?] Deschamps et Cousin : Ἑρμό[κλειτος] Peek, qui ponctue d'un point en haut après Χρυσίππου. La restitution Ἑρμο[γένης ?] est suivie par tous les autres éditeurs depuis Deschamps et Cousin. Comme le signale L. Robert et R. Merkelbach le couple Glaphyra-Chrysippos est déjà connu par une autre épitaphe, *IGKS*, vol. XXII-1, n.832 : Γλαφύρα καὶ Χρύσιππος Ζωτικῇ τῇ ἰδίᾳ θρεπτῇ μνιας ἕνεκεν.

L. 3 : γλαφύρᾳ Peek.

Traduction :

Hermogénès fils de Chrysippos a fait bâtir un tombeau pour honorer Glaphyra avec une stèle qui sera un témoignage de sa vie.

L'épigramme est composée de deux hexamètres dactyliques. La scansion des deux vers ne présente pas d'irrégularité. Dans le premier vers la syllabe finale de Χρυσίππου compte pour une longue malgré l'hiatus avec la voyelle initiale du nom Ἑρμο[γένης ?], du fait de l'aspiration à l'initiale, prouvant ainsi que le dialecte du texte ne pratique pas la psilose, attendue pourtant dans ce domaine ionien d'Asie Mineure. Par ailleurs, puisque la troisième syllabe de Ἑρμο[γένης ?] doit d'être brève, cela rend impossible la proposition Ἑρμό[κλειτος] de Peek.

La langue du texte est marquée par l'influence de la κοινή homérique. On le constate à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ telles que νῆμα (v. 1), [τι]μήσας, στήλῃ et μνήμ[ῃ] (v. 2), mais aussi à travers l'emprunt à Homère de la désinence de génitif singulier en -οιο dans le substantif βιότοιο (v. 2).

Le monument funéraire est désigné par l'expression [M]νῆμα τάφου (v. 1). La stèle est également mentionnée dans l'épigramme : στήλῃ (v. 2). L'inscription que cette dernière porte est évoquée à travers sa fonction mémorielle, au moyen du groupe nominal apposé à στήλῃ : μνήμ[ῃ] | βιότοιο (v. 2). L'expression [M]νῆμα τάφου (v. 1) trouve un écho dans Homère, *Iliade*, XXIII, v. 619 : « Πατρόκλοιο τάφου μνῆμ' ἔμμεναι κτλ ».

II-8.12.2.

Lysimachos, fils de Damas, et son épouse Méniska

Base de marbre blanc veiné de bleu de forme circulaire sur le dessus, rectangulaire en-dessous. Dimensions : h. 0,44 m ; l. 0,92 m ; ép. 1,04 m ; h. des lettres 0,012 m.

L'inscription date de l'époque hellénistique.

Édit : E. Varinlioğlu, *EpAnat*, vol. 12 (1988), p. 100-101, n.26, avec photographie, Pl. 2 ; Ç. Şahin, *IK*, vol. XXII-2, n.1326.

1 [Λ]υσιμάχου τόδε σῆμα περικλυτὸν ἠδὲ Μενίσκας,
2 ἐξ ἧς Λυσίμαχος παῖδας ἔθρεψε δύο,
3 Δαμᾶν Ἑρμαῖον τε κατὰ πτόλιν ἄνδρας ἀρίστους·
4 Ἑρμαίου δ' ἀρετὰν ξεῖνος ἔχει πόλεμος,
5 Δαμᾶς δ' εὔμητιν γενεὰν ἐτεκνώσατο παίδων,
6 δισσὰς μὲν κούρας, ἄρσενα Λυσίμαχον·
7 τὸν δὲ λαχόντα τύχαι δνοφερὸν δόμον ἥδ' ἐπέχει χθὼν
8 Λυσίμαχον φιλίους δερκόμενον γονέας,
9 μητρὶ φιλῆι προλιπόνθ' Ἑκαταίᾳ πατρί τε Δαμᾷ
10 πένθος ἐνὶ ζωιᾷ τοῦτο τὸ πικρότατον

Comm. épigr. :

L. 7 : TYXAI la pierre porte l'iota adscrit du datif.

Traduction :

Voici l'illustre tombe de Lysimachos et de Méniska, de qui Lysimachos eut deux enfants, Damas et Hermaios, les meilleurs hommes dans toute la cité. Une guerre en terre étrangère a fait voir la valeur d'Hermaios. Damas a engendré des enfants intelligents, deux jeunes filles et un garçon, Lysimachos. Maintenant qu'il a obtenu pour lot une sombre demeure, la terre que voici recouvre Lysimachos, qui regarde ses très chers parents. Il laisse à sa mère Hékataia et à son père Damas le deuil le plus cruel de leur vie.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité, exception faite d'une erreur de quantité : dans le cinquième vers, le quatrième pied, un dactyle, est formé par les syllabes -ὰν ἐτεκ- ; or, la syllabe -τεκ- de ἐτεκνώσατο, qui est normalement longue car la voyelle se trouve dans une syllabe fermée et entravée, compte ici comme une syllabe brève.

Le texte est rédigé dans une langue composite. On y retrouve des éléments ioniens à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien : σῆμα (v. 1) ; ἧς (v. 2) ; ἥδ' (v. 7) ; μητρὶ φιλῆι (v. 9). On observe également des dorismes, où /a:/ ancien est maintenu : Μενίσκας (v. 1) ; Δᾶμαν (v. 3) ; ἀρετὰν (v. 4) ; γενεὰν (v. 5) ; κούρας (v. 6) ; τύχαι (v. 7) ; Ἑκαταίᾳ, Δάμᾳ (v. 9) ; ζωιᾷ (v. 10). Enfin, on peut relever des procédés relevant de la κοινή homérique. Ainsi les allongements compensatoires sont appliqués selon les contraintes métriques : ξεῖνος (v. 4) présente l'allongement compensatoire, tandis que κούρας (v. 6) en est dépourvu.

Dans le huitième vers de l'inscription, δερκόμενον est apposé à Λυσίμαχον, c'est bien le défunt qui regarde ses parents qui se trouvent devant sa tombe. Il ne faut pas nécessairement voir dans ce vers l'expression d'une croyance quant à la survivance de l'âme après la mort. Ce vers indique peut-être que sur la stèle était peint ou sculpté un portrait du défunt, de face, le regard tourné vers ceux qui se présentaient devant la stèle.

II-8.12.3.

L'acteur Diogénès

Stèle de marbre. Sous le texte, qui s'étend sur huit lignes, est représentée une feuille de trèfle. Dimensions : h. 0,41 ; l. 0,25 ; h. des lettres 0,012-0,017 m.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : Ç. Şahin, *IK*, vol. XXII-1, n. 1201 avec photographie Pl. XVI (*SGOst*, vol. 1, 02/06/12).

1-2	vers 1	Ἐσθλοῦ Διογένους μετὰ μη[τ]ρυ|ιῆς ἀλόχοιο
2-3	vers 2	υἱὸς τὴν στή[λ]ην θή|κατο λαϊνέην,
3-4	vers 3	ὡς ἂν γνώριμον | ᾖ ὅτι ἐνθάδε κεῖτ' ἄνθρωπος,
4-6	vers 4	μη|δένα πημάνας μηδ' ὑποκρινάμε|νος,
6-7	vers 5	ἦν γὰρ ἀληθοεπὴς καὶ ἐτήτυ|μος ἐν τραγικῇ τε
7-8	vers 6	τέχνῃ ἀναθρε|φθείς, τῷ σοφὸν εἶχε νόον.

Traduction :

Pour l'excellent Diogénès, son fils et sa belle-mère, épouse de Diogénès, ont fait dresser une stèle de pierre pour faire savoir que l'homme qui repose là n'a jamais causé nul tort à quiconque, ni fait semblant. Sa voix avait des accents de vérité, de franchise, rompu qu'il était à l'art de la tragédie, il était sage.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. Il faut cependant pratiquer une élision, qui n'est pas signalée par la gravure, et l'abrègement d'une voyelle longue : dans le vers 5, la diphtongue /ai/ de καὶ s'élide devant epsilon de ἐτήτυμος ; dans le dernier vers de l'épigramme, êta final de τέχνῃ s'abrège devant alpha initiale de ἀναθρεφθείς.

La langue de l'épigramme est marquée par l'influence de la κοινή homérique. On l'observe à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien : μη[τ]ρυ|ιῆς (v. 1) ; τὴν στή[λ]ηῃ (v. 2) ; τραγικῇ (v. 5) ; τέχνῃ (v. 6). Dans le substantif νόον (v. 6), nous pouvons remarquer le maintien de l'hiatus /oo/. Nous observons également l'emprunt à Homère de la désinence de génitif singulier -οιο dans le substantif ἀλόχοιο, dans le premier vers de l'épigramme. Enfin, dans le deuxième vers de l'épigramme, la forme d'aoriste θήκατο, avec l'absence d'augment et l'extension au moyen du suffixe -κ- est aussi un emprunt à Homère.

L'expression μη[τ]ρυ|ιῆς ἀλόχοιο (v. 1), « belle-mère et épouse » identifie cette femme, seconde épouse de Diognénès, selon son statut au sein de la famille : elle est la belle-mère du fils de Diogénès et l'épouse de ce dernier.

Le monument funéraire n'est désigné que par la stèle : τὴν στή[λ]ηῃ […] λαϊνέην (v. 2). L'adjectif λαϊνέην (v. 2) est formé à partir λαϊ- est du suffixe -νεος. L'adjectif est attesté chez Homère, *Iliade*, XXII, v. 154 : « καλοὶ λαΐνεοι, κτλ. ».

II-8.12.4.

Chrysaôr

Stèle de marbre blanc avec fronton et acrotères. Dans le fronton est gravée une rosace à quatre feuilles. Dimensions : h. 0,58 m ; l. 0,30 m ; ép. 0,225 m ; h. des lettres 0,02 m.

Monument du I^e^ ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : E. Varinlioğlu, *EpAnat*, vol. XII (1988), p. 101-102, n. 27 (Ç. Şahin, *IK*, vol. 22-2, n. 1327 ; *SGOst*, vol. I, 02/06/17).

1-3	vers 1	Πολλῶν ἀντ' ἀγαθ[ῶν] | ἔργων ζώων βίον ἐ[σ]θ|λὸν
3-5	vers 2	ἔξοχα Χρυσ[ά]|ωρ φείλαθ' ἅπασι βρο|τοῖς·
5-7	vers 3	καὶ μὲν τεθνη[κ]|ὼς τύχε σήματος εἶσ[α] | τοκεῦσιν
7-9	vers 4	ἠδὲ κασι|γνήτοις τῶν ἀναθρε|ψαμένων·
9-11	vers 5	τοίγαρ ὁ|ρῶν εἰς τοῦτον, ὁδοιπόρε, χρηστὰ νοήσεις |
12-13	vers 6	γεινώσκων ἀρετὰν | τείμιον οὐ κακίαν.

Traduction :

Pour ses nombreuses bonnes actions durant sa vie admirable, Chrysaôr fut aimé de tous les mortels. Maintenant qu'il est mort, il a obtenu le même tombeau que ses parents et ses frères

qui l'ont élevé. Ainsi, passant, en le regardant, n'aie que de nobles pensées, en reconnaissant que la vertu sincère est honorable.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte est une langue composite, marquée par l'influence de la κοινή homérique. On observe des éléments ioniens, à travers les occurrences présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que σήματος (v. 3) ; on relève également des formes constituant des dorismes, où /a:/ ancien est maintenu, telles que χρηστὰ (v. 5) ; ἀρετὰν, κακίαν (v. 6). Enfin, on observe à travers les formes d'aoristes l'absence de l'augment : φείλαθ' (v. 2) ; τύχε (v. 3).

Le digramme EI note à quatre reprises /i:/ : φείλαθ' (v. 2) ; εἶσ[α] (v. 3) ; γεινώσκων, τείμιον (v. 6).

Le monument est désigné par le substantif σήματος (v. 3). Il s'agit d'après le contenu des vers 3 et 4 d'un tombeau familial, puisque Chrysaôr est enseveli, nous dit-on, dans le même tombeau que ses parents et ses frères.

II-8.12.5.

Kallinikos

L'inscription est datée du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. par Stauber et Merkelbach.

Édit : E. Varinlioğlu, *EpAnat*, vol. XII (1988), p. 102-103, n. 28 (Ç. Şahin, *IK*, vol. 22-2, n. 1327) ; Ph. Gautier, *Bull. épigr.* 1990, n. 23, reconnaît Καλλίνικος comme le nom du mort et apporte des corrections à la traduction de E. Varinlioğlu. De même mais avec de plus amples commentaires M. W. Dickie, *ZPE*, vol. 100 (1994), p. 109-118 (*SGOst*, vol. I, 02/06/18).

1 Ὁ πάντα Μούσαις Καλλίνικος ἁρμόσας,
2 ὁ καὶ παλαίστρᾳ ποικίλᾳ κεκασμένος
3 ἐνταῦθα κεῖται τερπνὸν ἐκ γενιάδων
4 ἔαρ μαρανθείς· βᾴσκανος γὰρ Ἀΐδας
5 ἐσθλοῖσι τάκων ὄμματ' ἂν τόσαν χάριν.

Traduction :

Kallinikos, lui qui était fait pour tous les arts des Muses et qui excellait dans les différents exercices de la palestre, repose ici, maintenant que sur ses joues s'est éteint la douceur du printemps. Car Hadès jette le mauvais œil aux gens de bien, en faisant fondre de son regard leur très grande grâce.

L'épigramme est composée de cinq trimètres iambiques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue présentant de nombreux dorismes, mais aussi marquée par l'influence de la κοινή homérique. On peut relever de nombreuses occurrences où le vocalisme /a:/ est conservé : παλαίστρᾳ, ποικίλᾳ (v. 1) ; Ἀίδας (v. 4) ; τόσαν (v. 5). Nous pouvons également relever l'emprunt de la désinence de datif pluriel -οισι, empruntée à Homère, dans l'adjectif ἐσθλοῖσι (v. 5), mais aussi l'emprunt de la forme apocopée de la préposition ἀνά, ἂν (v. 5).

Dans les vers 3 et 4, l'expression ἐκ γενιάδων /ἔαρ μαρανθείς pour désigner la jeunesse du défunt est sans parallèle dans le présent corpus.

La fin du texte développe le motif de la βασκανία, qui représente le « mauvais œil »[323]. Dans cette épigramme seulement la βασκανία est décrite comme la malédiction que le dieu Hadès lance à l'encontre des gens de bien, en posant ses yeux sur eux : τάκων ὄμματ(ι) (v. 5).

II-8.13.1.

Simias

Base de calcaire.

Le texte est daté du IVe siècle av. J.-Chr. d'après les frères Chavarias qui justifient leur choix en signalant la forme très ouverte des sigmas.

Édit : N. et M. Chavarias, *ArchEph.* 1907, p. 213, n. 7 ; *GVI* 111 et *Grabgedichte* 109 ; *CEG* II 699 ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n. 181 ; A. Bresson, *IPérRhod*, n. 111.

1 Σιμία εἰμὶ τάφος τοῦ Ἰάσιος, ὅς ποτε ἀδήλωι
2 μοίρηι ἀϊστωθεὶς δῶμ' ἐπέρασε Ἀΐδα.

Traduction :

Je suis la tombe de Simias, fils de Iasis, qui a jadis été anéanti par un destin imprévisible et est entré dans la demeure d'Hadès.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente des éléments appartenant à différents dialectes. Tout d'abord des éléments ioniens, à travers par exemple l'occurrence μοίρηι (v. 2) où le vocalisme

[323] Sur le sens de l'adjectif βάσκανος, cf. I.3.1., commentaire et note 93.

/ε:/ est issu de /a:/ ancien. Nous recensons également le dorisme Ἀΐδα (v. 2), qui illustre le traitement dorien de la contraction de /a:o/.

II-8.13.2.

Damophilos et son fils

Pierre locale de couleur sombre, brisée en deux fragments. Le rapprochement des deux fragments était suggéré par Leonardos ; les frères Chavarias ont hésité à procéder à ce rapprochement, sans l'exclure catégoriquement, et ont édité les deux inscriptions l'une à la suite de l'autre. Dimensions : h. 0,49 m ; l. 0,89 m ; ép. 0,46 m ; h. des lettres 0,026-0,034 m.

L'inscription date de la première moitié du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après les éléments prosopographiques.

Édit : N. et M. Chavarias, *ArchEph.* 1907, p. 215-216, n. 10-11 avec fac-similé ; *CEG* II 698 ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n. 164 ; A. Bresson, *IPérRhod*, n. 121.

Comm. : B. Leonard, *ArchEph.* 1907, p. 317 ; Ad. Wilhelm, *ArchEph.* 1924, p. 52-54 ; W. Peek, *Philologus*, vol. LXXXVII (1934), p. 234-235 et p.240.

1 Πατρί τε Δαμοφ[ίλωι, Ἀρ]ετάγενες, ἠδέ σοι αὐ[τῶι]
2 ἔσσαο σᾶμα ϟ[αλὸν τυκ- ?]τὸν ὕπερθεν ἁλός,
3 ὑμετέρωι ἵνα [παντὶ γέ]νει ὅδε κόσμος ὀπί[σσω]
4 εἰς ὥρας ἀϟ[δρῶν ἐσσο]μένων τελέθοι.

Comm. épigr. :

L. 1 : Δαμοφ[ίλωι, Ἀρ]ετάγενες dans la liste des prêtres d'Asclépios (W. Blümel, *IGSK*, vol. XXXVIII, n.151) on trouve Ἀρεταγένης Δαμοφίλου : Δαμοϟ[ίωνι, Ἀρ]ετάγενες Chavarias et Hansen : Δαμο[λέοντι Leonardos.

L. 2 : ἔσσαο le second Σ se superpose à un Φ : ἐς φάος Leonardos. ϟ[αλὸν ? ?τυκ]τὸν Hansen : γλυπ]τὸν Peek.

L. 4 : ?ἐσσό]μενων Hansen : πευθο]μένων Wilhelm.

Traduction :

C'est pour ton père Damophilos, Arétagénès, et pour toi aussi, que tu as fait construire ce beau tombeau qui surplombe la mer, afin qu'à toute votre descendance, pour l'éternité, ceci soit la parure des hommes à venir.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. Les vers ne présentent pas d'irrégularité quant à leur scansion.

Le texte est rédigé dans une langue présentant des éléments doriens, notamment l'occurrence σᾶμα (v. 2) et l'anthroponyme Δαμοφ[ίλωι] (v. 1), dans lesquels le vocalisme /a:/ ancien est maintenu. On recense également des procédés inspirés de la κοινή homérique. Par exemple la forme verbale ἕσσαο (v. 2). La forme attendue en attique est εἵσω. On remarque que la forme ἕσσαο ne possède pas d'augment et qu'il n'y a pas de contraction entre la désinence et la voyelle prédésinentielle. La géminée s'explique par la nécessité de commencer le vers par une syllabe longue.

L'emploi du verbe ἕζομαι pour désigner la construction d'un tombeau est rare. D'ordinaire, ce sont les verbes τεύχω ou encore τίθημι qui sont employés. D'après les attestations du verbe ἕζομαι, on remarque que les auteurs emploient ce verbe lorsqu'il s'agit d'autels ou de temples, c'est le cas par exemple pour Hérodote, I, 66 : « τῷ δὲ Λυκούργῳ τελευτήσαντι ἱρὸν εἱσάμενοι σέβονται μεγάλως » ; Pindare, *Pythique*, IV, v. 204 : ἐνθ' ἁγνὸν Ποσειδάωνος ἕσσαντ' εἰναλίου τέμενος » ; Thucydide, III, 58 : « καὶ θυσίας τὰς πατρίους τῶν ἑσσαμένων καὶ κτισάντων ἀφαιρήσεσθε ». Ces exemples montrent que le verbe ἕζομαι est employé pour désigner la fondation de lieux sacrés où un culte était rendu. Ainsi le tombeau de Damophilos obtient-il une dignité supérieure à celle d'un tombeau ordinaire, il apparaît aux yeux du passant comme un lieu sacré. À supposer que ce Damophilos soit le même que celui de la liste des prêtres d'Asclépios édtiée par Blümel, une telle fonction sacerdotale peut représenter un détail supplémentaire justifiant le choix du verbe ἕζομαι pour signaler le caractère sacré de l'emplacement de son tombeau.

II-8.14.1.

Le soldat Apollônios

Bloc de couleur sombre. La pierre sur laquelle se trouve l'inscription était encastrée dans la maison d'un Turc, dans la ville de Bozburun. Dimensions : h. 0,96 m ; l. 0,96 m ; h. des lettres 0,028-0,012 m.

L'inscription paraît dater du milieu de l'époque hellénistique. A. Bresson précise -225/-101, d'après l'écriture très soignée : *apices* bien dessinés, alpha à barre horizontale.

Édit : N. et M. Chavarias, *ArchEph.* 1911, p. 65-66, n.63 avec photographie d'un estampage ; *GVI* 1260 d'où Grabgedichte 173 ; P. M. Fraser, G. E. Bean, The *Rhodian Peraea and islands*, n. 27a ; P. M Fraser, *Rhodian Funerary Monuments*, p. 38, nota 214 ; W. Blümel, *IK*, vol. XXXVIII, n.209 ; A. Bresson, *IPérRhod*, n. 95.

1	vers 1	Ὦ ξένε, θάησαι, παρίων ἰδὲ τόνδε δράκοντα
2	vers 2	ἀνδρὸς ἐπὶ κρατεροῦ σάματι φαινόμενον·
3	vers 3	ὅς ποκα ναυσὶ θοαῖς πάτρας ὕπερ ἄλκιμον ἦτορ
4	vers 4	δεικνύμενος πολλοὺς ὤλεσε δυσμενέων·
5	vers 5	πολλὰ δ' ὅ γ' ἐν χέρσωι κατενήρατο φοίνια δοῦρα

6	vers 6	ἀνδρῶν ἀντιπάλων σάρκας ἐρειδόμενος.
7	vers 7	Νῦν δὲ θανὼν γηραιὸς ἐφ’ αὑτῶι τόνδε δράκοντα
8	vers 8	εἵσατο, τοῦδε τάφου θ̣ο̣ῦρον ἔμεν φύλακα
9	vers 9	ὃν καὶ ἐπ’ ἀσπίδος εἶχεν, ὅτ’ Ἄρεος ἔργα ἐπονεῖτο,
10	vers 10	πολλὰ ἐπὶ δυσμενέσιν πήματα μαιόμενος.
11	vers 11	Τοὔνομα δ’ εἴ κ’ ἐθέλῃς αὐτοῦ καὶ πατρὸς ἀκοῦσαι
12	vers 12	εἰδήσεις ἐτύμως τὰ κατώτατα γράμματ’ ἀναγνούς.
13		Ἀπολλώνιος Ἀ̣θ̣[η]νίωνος

Comm. épigr. :

L. 7 : ἐφ’ αὑτῶι Peek : ἐπ’ αὐτῶι Chavarias.

L. 8 : θ̣ο̣ῦρον Merkelbach : θ̣ο̣ῦρον Peek : ΘΥΡΩΝ Chavarias 1911, οὖρον Chavarias 1912 : [θ]οῦρον Fraser-Bean.

L. 10 : μαιόμενος Π corrigé en M par le lapicide.

L. 12 : ἀναγνούς Ω corrigé en OY sur la pierre.

Traduction :

Regarde, étranger, vois en approchant ce serpent gravé sur la tombe d’un homme valeureux. Lui qui jadis sur les nefs rapides montrait un cœur vaillant pour la défense de sa patrie a tué de nombreux ennemis ; sur la terre ferme aussi il en a tué beaucoup, plantant mainte fois sa lance dégoûtante de sang dans la chair de ses adversaires. Aujourd’hui il est mort, à un âge avancé, et il a fait placer au-dessus de lui ce serpent pour qu’il soit le gardien impétueux de sa tombe ; il l’avait sur son bouclier, quand il s’adonnait aux travaux d’Arès, cherchant à causer mille maux à ses ennemis. Si tu désires apprendre son nom et celui de son père, tu le connaîtras assurément en lisant les lettres gravées en-dessous.

Apollônios, fils d’Athéniôn.

L’épigramme est composée de six distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d’irrégularité.

La langue du texte présente des éléments doriens, à travers notamment les occurrences où le vocalisme /a:/ ancien est maintenu : θάησαι[324] (v. 1) ; σάματι (v. 2) ; πάτρας (v. 3). Autre élément dorien, l’emploi de la forme ποκα (v. 3) de la conjonction de subordination de temps, qui équivaut à l’att. πότε.

La langue de l’épigramme est également marquée par l’influence de la κοινή homérique. On le constate à travers le caractère factultatif des allongement compensatoires, pratiqués ou non selon les contraintes métriques. Ainsi, δοῦρα (v. 5) présente l’allongement compensatoire

[324] L’imépratif aoriste θάησαι, forme non contracte de l’impératif aoriste θᾶσαι attesté chez Épicharme, est construit à partir de la forme θαέομαι, attestée dans Pindare, *Pythique*, VIII, v. 45 : « θαέομαι σαφὲς » et *Pythique*, IX, v. 62 : « ταί δ’ ἐπιγουνίδιον θαησάμενοι βρέφος αὐταῖς ». Pour plus de détails concernant la formation du verbe θαέομαι, cf. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, p. 425.

tandis que ξένε (v. 1) en est dépourvu. On observe l'influence de la κοινή homérique aussi à travers le maintien de l'hiatus /eo/ dans le génitif du théonyme Ἄρεος (v. 9), et de l'hiatus /eɔ:/ dans l'adjectif δυσμενέων (v. 4). L'infinitif de εἰμί, ἔμεν (v. 6), est lui aussi emprunté à Homère. Enfin, l'emploi de la particule κε dans la proposition conditionnelle se fondant sur l'éventualité dans les vers onze et douze. La protase est introduite par εἰ suivi de la particule κε et son verbe est le subjonctif présent ἐθέληις (v. 11). L'apodose est quant à elle à l'indicatif futur : εἰδήσεις (v. 12).

Dans cette épigramme dédiée à un soldat, le lexique est lui aussi très largement inspiré de la poésie épique. Par exemple, l'expression ναυσὶ θοαῖς est une réminiscence d'Homère : *Odyssée*, VII, 34 : « νηυσὶ θοῇσιν τοί γε πεποιθότες ὠκείῃσι ». De même l'expression ἄλκιμον ἦτορ est une expression formulaire dans les épopées homériques : *Iliade*, V, 529 : « ὦ φίλοι ἀνέρες ἔστε καὶ ἄλκιμον ἦτορ ἕλεσθε », ou encore *Iliade*, XVI, 209 : « ἔνθά τις ἄλκιμον ἦτορ ἔχων Τρώεσσι μαχέσθω ».

II-9. Pisidie

II-9. Pisidie

Inscriptions par cité :

1. Antioche de Pisidie

II-9.1.1. Anthios ?

2. Indéterminé

II-9.2.1. Attas

Carte de la Pisidie

II-9.1.1.

Anthios ?

W. M. Calder qui découvrit la pierre nous apprend qu'il s'agit d'une plaque retrouvée à Yalowadj, dans la cour de la demeure de l'émir Ahmet Medresse ; le texte est gravé dans un cartouche. Nous n'avons pas d'autres renseignements. Les dimensions n'ont pas été enregistrées.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques et surtout par la mention du χειλιάριθμος (tribun militaire).

Édit : W. M. Calder, *JRS*, vol. II (1912), p. 90, n. 10 avec reproduction graphique de l'inscription (*GVI* 1023 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 166 ; *SGOst*, vol. III, 16/61/09)

0-3	vers 1	[Ἀνθίου ἦν π]οταμοῖο | ῥ' [ἐπώ]νυμος, οὗ | ποτὶ δείναις |
4-6	vers 2	ἔρνος ὅπως ἀνα|βὰς ἔνθα κόνις | γενόμην,
6-9	vers 3	πέν|πτον καὶ δέκατον | προλαβὼν ἔτος · οὐ|δ' ἀπόνητο
9-12	vers 4	ἐς με | πόνων θρεπτὴρ | τῶν μεγάλων Ἀκύ|λας
12-14	vers 5	τῷ χαίρων | στρατίης ἡγήτο|ρι χειλιαρίθμου
14-17	vers 6	ἡ|λικίης μετ' ἐμῆς | ὤλεσα χαρμοσύ|νην. ❧

Comm. épigr. :

L. 0 : Calder suggère qu'une ligne était gravée au-dessus de la première ligne qu'il est parvenu à lire, même si la place sur la pierre ne lui semble pas suffisante, pour des raisons métriques (« it appeared doubtful if there was a further line at the top, but the meter perhaps requires a restoration which implies that there was »). Cette absence de place étant un problème, j'ai suivi la bonne idée de Merkelbach et Stauber pour la numérotation des lignes : commencer par la ligne 0 signifie bien qu'il faut supposer quelque chose en plus du texte encore lisible, mais que ce supplément ne sera jamais plus qu'une hypothèse. Peek, non seulement ajoute un supplément que le peu d'espace sur la pierre rend douteux, mais intègre en outre une dédicace au mort [Ἀνθία χαῖρε].

L. 2 : ῥ' [ἐπώ]νυμος Calder précise que sa restitution est sujette à caution. Si la première lettre est rhô sans doute, la seconde, dont il ne reste qu'une haste verticale, ne semble pas être epsilon.

L. 17 : une feuille est gravée à la fin de la ligne marque la fin de l'épigramme.

Traduction :

Je portais le même nom que le fleuve Anthios : là, près de ses tourbillons, telle une plante, j'ai grandi puis suis devenu poussière sitôt atteint l'âge de quinze ans ; mon père nourricier Aquila, qui commandait une unité de mille hommes, n'a pas tiré profit des immenses efforts qu'il a déployés pour moi : en même temps que ma jeunesse, j'ai anéanti sa joie.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, dont certains éléments illustrent l'influence de la κοινή homérique. Nous pouvons tout d'abord relever la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences γενόμην (v. 2) ; στρατίης, ἡγήτο|ρι (v. 5) ; ἡ|λικίης, ἐμῆς, χαρμοσύ|νην (v. 6). Les formes verbales à l'aoriste, γενόμην (v. 2) et ἀπόνητο (v. 3), qui sont dépourvues de l'augment, illustre l'inspiration homérique de la langue de l'auteur.

Dans le deuxième vers de l'épigramme, le défunt est comparé à une plante, ἔρνος ὅπως. D'autres inscriptions présentent cette même comparaison du défunt avec un végétal (plante, rejeton, etc.). Par exemple, dans l'épigramme de Laodicée du Lycos, en Phrygien dédiée à Tropôn, II-5.7.1., 1 :

1-2	vers 1	Ἀνδρόνεικος φυτὸν ἦα, παρ' ἐμοῖς | δὲ ἦα Τρόπων·

Ou encore l'épigramme de Cymè en Lydie, dédiée à Timokratès, II-7.2.6., 5-6 :

6-8	vers 5	ἤκμασα κ|αὶ ἐν ζωοῖσι με[μει]γμένος ἀνθ|ρώποισιν
8-9	vers 6	ὡς [ῥόδο]ν κτλ.

Le père du défunt assumait une charge de commandement militaire. Dans le vers 6, l'expression στρατίης ἡγήτο|ρι χειλιαρίθμου (v. 6) correspond à la charge de χιλίαρχος, c'est-à-dire le commandant de mille hommes. Dans l'armée romaine, le χιλίαρχος est le tribun militaire (cf. Polybe, VI, 19, 1 ; VI, 34, 3 ; Plutarque, *Fabius Maximus*, 3, 1).

Le motif de la dette que ne remboursera pas le défunt, οὐ|δ' ἀπόνητο, et des soins vainement dispensés par les parents pour l'éducation de leur enfant défunt est fréquent dans les épigrammes funéraires d'enfants ou de jeunes adultes. Ce motif est à relier au thème de la γηροκομία que les enfants, mâles en particulier, doivent à leurs parents, mais que les défunts ne peuvent plus assumer.

L'emploi du substantif θρεπτὴρ (v. 4) indique qu'Anthios n'était pas lié par le sang à Aquila. Enfant adopté ou enfant confié à Aquila, ce dernier a pris soin de l'élever.

II-9.2.1.

Attas

Stèle surmontée d'acrotères dont le lieu de découverte est inconnu. Les dimensions du monument nous sont inconnues.

L'inscription date du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. selon Merkelbach et Stauber.

Édit : G. H. R. Horsley, *Antichthon*, vol. XXXII (1998), p. 29-33 et vol. XXXIV (2000), p. 53 ; *SGOst*, vol. IV, 18/11/01.

1 Τὸν φιλόεργον, ὁδῖτα, Μενεσθέος ἀγλαοῦ υἱὸν
2 Ἄτταν ἐν φθιμένοις τοῦτο πέδον κατέχει,
3 ὃς ταγοῖς φίλος ὢν τιμὴν ἔχεν ἐν μερόπεσσιν.
4 Ἔφθιτο δὲ ἑπτὰ λιπὼν παῖδας ἐϋκτιμένως,
5 ἀντὶ δ' εὐεργεσίης προγενέστατοι ὄλβιοι υἷε[ς]
6 τάρχυσαν τιμαῖς τε ἐκτέρισαν μεγάλαις,
7 σῆμα δέ οἱ τόδ' ἔτευξε Μενεσθεὺς ἀγλαὸς ἷνις
8 ὧι γενέτει μνήμην τοῖς ἐπιγινομένοις.

Traduction :

C'est l'industrieux fils du charmant Ménestheus, Attas, parti chez les morts, que cette terre renferme ; apprécié des puissants, il jouissait d'honneurs parmi les mortels. Il est mort en laissant sept enfants pourvus de richesses ; en retour de ce bienfait, les aînés de ses heureux enfants l'ont enseveli et lui ont rendu de grands hommages. Son charmant fils Ménestheus lui a fait construire le sépulcre que voici, pour que ses descendants se souviennent de leur ancêtre.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité. Il faut cependant pratiquer quelques élisions qui ne sont pas signalées par la gravure. Dans le quatrième vers, epsilon de la particule δὲ s'élide devant epsilon de ἑπτὰ malgré l'aspiration à l'initiale du substantif ; s'agit-il d'une indication de la perte de l'aspiration à l'initiale, de la psilose ? Dans le sixième vers, epsilon de l'enclitique τε s'élide devant epsilon de la forme verbale ἐκτέρισαν. Il nous faut aussi signaler la diérèse de la diphtongue ευ- à l'initiale de ἐϋκτιμένως (v. 4).

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On peut l'observer à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que εὐεργεσίης (v. 5) ; σῆμα (v. 7) ; μνήμην (v. 8). Seule l'anthroponyme Ἄτταν dans le deuxième vers présente le maintien du vocalisme /a:/ ancien.

La langue du texte est également marquée par l'inspiration homérique. Ainsi le nom du fils présente-t-il l'extension du degré *e* au nominatif pluriel : υἷε[ς] (v. 5). Cette forme est empruntée à la poésie épique. D'un point de vue morphologique, nous constatons l'emprunt de la désinence homérique de datif pluriel en -εσσι(ν) dans le substantif μερόπεσσιν (v. 3).

Par ailleurs, le lexique de l'épigramme est lui aussi très largement inspiré de la κοινή homérique, à travers des emprunts à l'épopée ou à la tragédie. Dans le troisième vers, le substantif ταγοῖς, « le chef, le commandant », est un substantif employé notamment par les tragiques : Eschyle, *Perses*, v. 23 : « ταγοὶ Περσῶν », v. 323-324 : « Θάρυβίς τε πεντήκοντα πεντάκις νεῶν / ταγός, κτλ. » ; v. 480 : « Ναῶν δὲ ταγοὶ τῶν λελειμμένων » ; Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 96 : « τοιόνδ' ὁ νέος ταγὸς μαράκων » ; Sophocle, *Antigone*, v. 1057 : « ἆρ' οἶσθα ταγοὺς ὄντας ἂν λέγῃς λέγων » ; ou encore Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 269 : « σὺν δ' Ἄδραστος ἦν / ταγός, κτλ. ». En Thessalie, le terme ταγός désigne le chef suprême en temps de guerre : Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 8 : « καὶ τῶν ἔξ ὑμῶν ἠρτημένων πολέων εὐπέτως ἂν ἐγὼ ταγὸς Θετταλῶν ἁπάντων κατασταίην » ; VI, 4, 35 : « ἐπεὶ δ' αὐτὸς παρέλαβε

τὴν ἀρχήν, χαλεπὸς μὲν Θετταλοῖς ταγὸς ἐγένετο, κτλ. ». Le substantif ταγός est employé également dans l'inscription II-7.7.1.

Dans le septième vers, le substantif ἶνις est un poétisme signifiant « fils ». Comme ταγός, il est employé notamment par les tragiques : Eschyle, *Suppliantes*, v. 43-45 : « Δῖον πόρτιν ὑπερ/πόντιον τιμάορ' ἶνίν τ' ἀνθονομούσ/ας κτλ. » ; v. 251 : « ἶνι Πελασγός » ; Eschyle, *Euménides*, v. 324-325 : « […] ὁ Λατοῦς γὰρ ἶ/νις μ' ἄτιμον τίθησι » ; Euripide, *Troyennes*, v. 571 : « φίλος Ἀστυάναξ, Ἕκτορος ἶνις ».

II-10. Lycie

II-10. Lycie

Inscriptions par cité :

1. Choma

II-10.1.1. Ossès et son père Manossas

2. Mégistè

II-10.2.1. Le marin Timôn

3. Olympos

II-10.3.1. Le dynaste Apollônios

4. Patara

II-10.4.1. Tibérius Claudius Philoménos
II-10.4.2. Ammônios

5. Telmessos

II-10.5.1. Philtès ou Philtè
II-10.5.2. Boéthos

6. Xanthos

II-10.6.1. Un père pour ses deux enfants

Carte de la Lycie

II-10.1.1.

Ossès et son père Manossas

L'inscription est datée du IVe ou IIIe siècle av. J.-Chr. D'après J. et L. Robert « les lettres lunaires n'y attestent pas une époque basse, mais, selon la remarque faite autrefois par Ad. Wilhelm, imitent l'écriture d'un manuscrit parce qu'il s'agit d'un texte littéraire ».

L'inscription date du IVe ou du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après Merkelbach et Stauber. Cependant, l'interdiction de la ligne 11 suggère un texte de date bien plus récente. G. E. Bean et R. M. Martin indique que l'équipement représenté sur la pierre (bouclier, lance, casque, épée) ne correspond pas à celui utilisé par les armées romaines et que les exploits guerriers du défunt remontent certainement à la période d'indépendance de la région, c'est-à-dire avant l'année 43 de notre ère (« the emblems (shield, spears, etc.) are hardly those of service in the Roman army […]. The exploits surely go back to the period of independance, more probably before A.D. 43 »). Et les deux auteurs de conclure que « On this argument our stone can hardly be later than A.D. 100 ».

Édit : G. E. Bean, R. M. Harrison, *JRS*, vol. LVII (1967), p. 43, n. 8 avec photographie (J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1968, n. 514 ; *SGOst*, vol. IV, 17/17/01).

1	vers 1	Ἀσπίδα καὶ σιϐύνην καὶ φάσγανον ἠδὲ κυνείην
2	vers 2	σημέ' ἀρήϊα ἐφέστα Οσσης Οσαϐιμιος υἱὸς
3	vers 3	Οσσηι πατρὸς πατρὶ καὶ τούτου πατρὶ Μανοσσαι,
4	vers 4	ἀνδράσιν ἰφθίμοισι γέρας ἐπιτύμϐιον εἶναι
5	vers 5	σώφροσιν εὐκλέεσιν ἐτεόλϐοις ἠνόρεσίν τε
6	vers 6	προστασίηι τε Αἴαντι ὁμωίοις Τελαμῶνος,
7	vers 7	τοὺς καὶ δοιὼ δουπήσαντες ἔχει γεραιοὺς ὅδε τύμϐος
8	vers 8	ἀενάοιο δόμωι Ἄϊδος μακάρων ἐνὶ χώρωι.
9	vers 9	Παίων Μουσαίου Περγαῖος λαϊνοουργῶν
10	vers 10	τέχνηι κάλλιστος σήματα ἔτευξε τάδε.
11		Ἄν τις βλάψηι τι τῶν περὶ τὸν τάφ[ον, ἔ]σται ἁμαρτωλὸς θεοῖς πᾶσι

Traduction :

Bouclier, lance, épée, casque, ces symboles guerriers, je les ai placés, moi Ossès fils d'Osabimios, pour mon grand-père Ossès et pour son père Manossas, honneurs funèbres pour deux hommes forts, sages, illustres, riches, valeureux dans le combat en première ligne semblables à Ajax, fils de Télamon. La tombe que voici renferme ces deux hommes vénérables, après qu'ils descendirent, sous le fracas des armes, dans la demeure d'Hadès éternel, au pays des Bienheureux.

Péan de Pergè, fils de Mousaios, le meilleur des tailleurs de pierre, a de ses mains fait cette tombe.

Quiconque nuira à cette tombe sera coupable auprès de tous les dieux !

L'épigramme est composée d'hexamètres dactyliques qui sont suivis d'un distique élégiaque. En effet, les huit premiers vers sont des hexamètres dactyliques, dont le septième comporte un pied de trop. Les v. 9 et 10 forment un distique élégiaque. La ligne 11 n'est pas versifiée.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. On l'observe en premier lieu à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que κυνείην (v. 1) ; σημέ' (v. 2) ; προστασίηι (v. 6) ; τέχνηι, σήματα (v. 10). Nous pouvons aussi relever des emprunts à Homère de différentes désinences, d'une part l'emprunt de la désinence de génitif singulier -οιο dans l'adjectif ἀενάοιο (v. 8), d'autre part l'emprunt de la désinence de datif pluriel -οισι dans l'adjectif ἰφθίμοισι (v. 4).

Dans l'onomastique, on observe une alternance de base Οσσ- / Οσ- : Οσσης (v. 2), Οσσηι et Μανοσσαι (v. 3) mais Οσαβιμιος (v. 2). Cette alternance peut avoir des raisons métriques : selon les besoins du mètre l'auteur choisit d'employer l'une ou l'autre forme. Ce type d'artifice métrique est lui aussi emprunté aux usages de la poésie épique.

La mort des deux hommes à qui est dédiée l'inscription est désignée par le participe aoriste δουπήσαντες (v. 7). Le verbe δουπέω « faire du bruit en tombant, mourir au combat » s'intègre parfaitement dans cette épigramme où le champ lexical de la guerre, du combat est omniprésent. Ce verbe est un emprunt à la poésie épique. On remarque également, comme souvent dans les inscriptions dédiées à des hommes morts sur le champ de bataille, la comparaison des défunts avec un héros mythologique, notamment un héros de l'*Iliade*. Ici, les défunts sont comparés à Ajax, fils de Télamôn, Αἴαντι ὁμωίοις Τελαμῶνος (v. 6).

Dans le cinquième vers de l'épigramme, l'adjectif ἐτεόλβοις est, semble-t-il, un hapax. Ce dernier est composé en premier élément de la base ἐτε-, issue de l'adjectif ἐτεός « réel, vrai » et en second élément du substantif ὄλβος « bonheur matériel, jouissance de la fortune ».

L'ethnique Περγαῖος (v. 9) est un dérivé construit à partir du toponyme Πέργη au moyen du suffixe -yo-[325].

Les anthroponymes Οσσης et Οσαβιμιος ne sont attestés que dans cette inscription d'après *LGPN*. En revanche, *LGPN* recense nombre de noms construits avec Οσ- ou Οσα- en premier élément. Quant à Μανοσσας, *LGPN* signale trois attestations de l'anthroponyme Μανοσας en Phrygie : un à Tyriaion et deux à Laodicée.

II-10.2.1.

Le marin Timôn

L'inscription funéraire de ce marin a été gravée à même la roche, à l'est du port (Heberdey-Kalinka : « an der Ostseite des nördlichen Hafens auf dem Felsen unter einem vertieften Viereck eingegraben »). W. Peek, qui a vu l'inscription lors d'un voyage sur l'île de

[325] Sur la formation des ethniques à l'aide du suffixe -yo-, cf. P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, § 40.

Kastelorizo, décrit en détail l'épigramme et publie un fac-similé de l'estampage qu'il a réalisé. L'inscription est composée de deux parties : une épigramme funéraire où les lettres mesurent entre 0,035 m et 0,05 m ; une inscription en prose où les lettres mesurent entre 0,04 et 0,065 m des lignes une à six et 0,035 m à la ligne sept. Non seulement les lettres de l'inscription en prose sont plus grandes que dans l'épigramme, mais la forme des lettres est également fort différente : dans l'inscription en prose, les sigmas sont lunaires, les taus sont à *apices* tout comme les mus et les êtas ; dans l'épigramme, pas de lettres à *apices* et les sigmas sont à quatre branches.

L'inscription date vraisemblablement du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après des graphies telle que la graphie ἑατῶι (L. 5).

Édit. : R. Heberdey, E. Kalinka, *Bericht über zwei Reisen in südwestlichen Kleinasien*, p. 19, n. 60 ; M. Michelier, *Revue biblique*, vol. XXVI (1917), p. 289-290, n. 6 ; *GVI* 257 et *Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse*, vol. LXII-1 (1969), p. 52-55 avec fac-similé S. 53.

1	vers 1	Ζω[ὸ]ς ἐὼν α[ὑτῷ] Τίμων πόρε τοῦτ' ἐπίσαμον
2	vers 2	μνᾶμα κατ' εὐλιμένου κείμενον ἐντὸς ἄκρας·
3	vers 3	οὐ γάρ τοι γενεὰ τέκνοις ἤνθησε κατ' οἶκον
4	vers 4	ὥστ' ἄν, ἐπεί κε θάνηι, σᾶμ' ἐπὶ τῶι κτερίσαι·
5	vers 5	[τ]οιγάρτοι μνάμας αἰωνίου αὐτὸς ἑατῶι
6	vers 6	τεῦξε τὸν εἰς αἰεὶ σηκὸν ὑποχθόνιον·
7	vers 7	ἀλλὰ σύ, ναυβάτα, χαῖρε κα[ὶ] ὅρ[μον ? - - -]
8	vers 8	πά[τρ]η[ς] ἰθύνοις, ὦ ξένε, καὶ [φ]ιλίου.
9		Τίμωνος |
10		τόδε μνῆμα |
11		μηδεὶς ἀδι-|
12		-κήσῃ μηδὲ ἀπαλείψῃ· |
13		εἰ δὲ μή, ἔσθω ἁμαρτωλὸς |
14		τοῦ δαίμονος |
15		καὶ θεοῖς χθονίοις.

Comm. épigr. :

L. 1 : ζω[ὸ]ς ἐων Peek[2] à la suite de son voyage pendant lequel il vit l'inscription ; cette lecture est confirmée par la reproduction de l'estampage de l'inscription que Peek publie : ζ[ῶν αὑτ]ῷ Peek[1].

L. 7 : ὅρ[μον ἐς εὔπλοη νῆα] Peek[2] : κα[ὶ εὐ]όρ[μου μετὰ νηός] Peek[1]. Le supplément de Peek[2] est amétrique.

L. 8 : πα[τρ]η[ς] ἰθύνοις Peek[2] : πα[τ]ρ[ίδα σὴν ἥ]κο[ι]ς Peek[1].

Traduction :

De son vivant, pour lui-même, Timôn a fait construire ce remarquable monument à l'intérieur d'un cap renfermant un bon port, car sa lignée n'a pas vu fleurir d'enfants chez lui pour l'honorer d'un tombeau après sa mort. Ainsi ce monument éternel, c'est lui-même et pour lui-même qu'il l'a aménagé, sépulcre souterrain pour l'éternité. Mais à toi navigateur, salut, puisses-tu revoir bien vite, ô étranger, le port de ta chère patrie.

Voici le monument de Timôn, que personne ne l'outrage ou ne l'efface ; dans le cas contraire, qu'il soit un objet de haine pour la divinité et qu'il soit voué aux dieux infernaux.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue mélangeant des éléments de différents dialectes. On relève en effet des éléments ioniens, à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que σῃκὸν (v. 6) ; μνῆμα (l. 10). Toutefois, aux côtés de ces formes, nous recensons également de nombreux dorismes, où le vocalisme /a:/ ancien est maintenu : ἐπίσαμον (v. 1) ; μνᾶμα, ἄκρας (v. 2) ; σᾶμ' (v. 4) ; μνάμας (v. 5). Il est intéressant de remarquer que dans l'épigramme /a:/ ancien est presque systématiquement conservé, à l'exception de σῃκὸν (v. 6) (à moins que la lettre pointée ne représente alpha). En revanche, en regard de μνᾶμα (v. 2) et μνάμας (v. 5), l'inscription en prose présente la forme avec /ε:/ μνῆμα (l. 10).

La morphologie verbale illustre quant à elle l'inspiration homérique de la langue de l'auteur. En effet, les aoristes πόρε (v. 1) et τεῦξε (v. 6) ne présentent pas l'augment, ce qui est propre aux usages de la κοινή homérique.

Dans le cinquième vers, il faut signaler la forme du pronom personnel réfléchi de troisième personne : ἑατῶι. *LSJ* signale que cette forme est fréquemment employée dans les manuscrits et dans les inscriptions.

Le monument funéraire est désigné par les noms μνᾶμα (v. 2), μνάμας (v. 5), μνῆμα (l. 10) et σᾶμ' (v. 4). On peut remarquer le jeu lexical auquel s'est prêté l'auteur de l'épigramme en qualifiant μνᾶμα de ἐπίσαμον (v. 1).

Dans les subordonnées du vers 4 qui reposent toutes deux sur l'éventualité, la consécutive, introduite par la conjonction de subordination ὥστε, est constituée de la particule ἄν et d'un verbe à l'infinitif aoriste, κτερίσαι. La subordonnée temporelle est quant à elle introduite par la conjonction ἐπεί, présente la particule κε et un verbe au subjonctif aoriste θάνηι, représentant l'éventuel. L'association de la particule ἄν, propre au dialecte ionien-attique, avec la particule κε n'est pas sans exemple dans la poésie homérique. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, vol. II, § 503, cite Homère *Iliade*, XXIV, v. 437 : « σοὶ δ' ἂν ἐγὼ πομπὸς καί κε κλυτὸν Ἄργον ἱκοίμην ».

Le substantif ναυβάτα (v. 7) est un terme rare, employé surtout par les poètes tragiques : Eschyle, *Agamemnon*, v. 405 : « ναυβάτας θ' ὁπλισμούς » et v. 987 : « ὦρτο ναυβάτας στρατός » ; Euripide, *Hélène*, v. 1609-1610 : « ἠρήμωσε δέ / σῶν ναυβάτων ἐρετμά » ; Sophocle, *Ajax*, v. 349 : « φίλοι ναυβάται ». Le substantif est également attesté chez Hérodote et Thucydide : Hérodote, I, 143 : « αὐτοὶ οἱ Πέρσαι ναυβάται » ; Thucydide, VIII, 44 : « ἐλπίζοντες νῆσόν τε οὐκ ἀδύνατον καὶ ναυβάτων πλήθει καὶ πεζῷ προσάξεσθαι ».

Dans la mise en garde au passant malveillant que la pierre porte dans la partie en prose, l'expression de la défense est soutenue par les subjonctifs aoristes ἀδι|κήσῃ (l. 11-12) et ἀπαλείψῃ (l. 12), tous deux précédés d'un élément construit à partir de la négation μή. C'est l'impératif présent qui exprime l'ordre adressé en cas de désobéissance à la pierre, ἔσθω (l. 13).

L'adjectif ἁμαρτωλὸς (l. 13) possède deux compléments sur le même plan mais à des cas différents : τοῦ δαίμονος et θεοῖς χθονίοις. Cette inconstance casuelle se trouve dans la partie en prose de l'inscription, elle ne peut donc trouver sa cause dans les contraintes métriques. Serait-ce un procédé pour distinguer l'âme du défunt des dieux éternels ? Ou serait-ce une confusion dans la construction de l'adjectif ἁμαρτωλὸς ?

II-10.3.1.

Le dynaste Apollônios

Le monument funéraire a été retrouvé à mi-chemin entre Limyra au sud-ouest et Phasélis au nord-est. Le monument est divisé en deux étages : au premier étage sont représentées deux portes, l'une, à gauche, de style dorien, l'autre à droite de style ionien. Deux gardiens ont été représentés, chacun à une extrémité de la pierre. Celui de gauche tient en sa main droite une lance ; la pierre est endommagée à l'endroit de sa main gauche mais l'on peut supposer qu'il portait un bouclier. Le second personnage, casqué, avertit le passant, peut-être déclare-t-il le droit du mort. Au second étage sont représentés quatre personnages. Le personnage central est allongé sur un lit de table et tient dans sa main droite un rhyton (boit-il ou procède-t-il à une libation, il est impossible de le savoir très clairement d'autant que sa main gauche est manquante) ; à sa droite une femme portant un ἐπίβλημα se tient assise sur un tabouret ; à gauche, deux hommes debout plus petits que les deux autres personnages, vraisemblablement des domestiques, celui de droite sert à boire au personnage central.

G. Işin donne pour date 340-320 av. J.-Chr. (Wörrle ajoute « Zu sagen, er habe um 400 oder im ersten Drittel des 4 Jarhunderts gelebt, ist schon riskant, aber, ich denke, doch einigermaßen plausibel ».

Édit : G. Işin, *Lykia Anadolu-Akdeniz Kültürleri*, vol. I (1994), p.68-75 avec fac-similé du monument, Fig. 1-5 ; M. Wörrle, *Chiron*, vol. XXVIII (1998), p.77-83 ; *SEG*, vol. XLVIII, n. 1561 ; *SGOst*, vol. IV, 17/19/03.

Comm. : M. Wörrle, *Chiron*, vol. XXVIII (1998), p.77-83.

En haut du monument, gravé en lettres de grande taille :

1 Ἀπολλωνίῡ τὸ μνῆμα

Sur l'architrave :

1 Τῇδε θανὼν κεῖμαι Ἀπολλώνιος Ἑλλαφίλου παῖς.

2 ἠργασάμην δικαίως, ἡδὺν βίον εἶχον ἀεὶ ζῶν,
3 ἐσθίων καὶ πίνων καὶ παίζων, ἀλλ᾽ ἴθι χαίρων

Traduction :
En haut du monument :

Monument d'Apollonios

Sur l'architrave :

C'est ici que, mort, je repose, moi Apollônios fils d'Hellaphilos, j'ai agi selon la justice, je menais une agréable vie tout le temps de mon existence, en mangeant, buvant, jouant ; pars le cœur en joie !

L'épigramme est composée de trois hexamètres dactyliques. La scansion des trois vers ne présente pas d'irrégularité. Dans le troisième vers, il faut signaler la synizèse entre les voyelles /iɔ:/ dans le participe présente ἐσθίων.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On peut l'observer à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que Τῇδε (v. 1), ἠργασάμην et ἡδὺν (v. 2). La graphie de la voyelle /o:/ diffère dans la dédicace surmontant l'épigramme et dans l'épigramme elle-même. En effet, dans la dédicace, la voyelle /o:/ issue de la contraction /oo/ est graphiée O dans l'anthroponyme Ἀπολλωνίō. Cependant, dans le premier vers de l'épigramme, cette même voyelle /o:/ est notée par le digramme OY dans l'anthroponyme Ἑλλαφίλου.

Pour signaler la probité du défunt et son bon comportement durant son existence terrestre, l'expression ἠργασάμην δικαίως (v. 2) ne semble pas avoir de correspondant.

La philosophie hédoniste que professe le défunt à travers les trois participes ἐσθίων καὶ πίνων καὶ παίζων (v. 3) trouve des échos aussi bien dans l'épigraphie funéraire : *IGSK*, vol. XXIX, n. 78 : « πίε, φάγε, τρύφησον, ἀφροδισίασον, τὰ δὲ ὧδε κάτω σκότος. χαίρετε, παροδῖται. ») que dans la littérature : Euripide, *Alceste*, v. 788-789 : « εὔφραινε σαυτόν, πῖνε, τὸν καθ᾽ ἡμέραν / βίον λογίζου σόν, τὰ δ᾽ ἄλλα τῆς τύχης » ; Hérodote, II, 78 : « ἐς τοῦτον ὁρέων πῖνέ τε καὶ τέρπευ: ἔσεαι γὰρ ἀποθανὼν τοιοῦτος » ; *Anth. Pal.*, VII, 32, v. 2 : « πίνετε, πρὶν ταύτην ἀμφιβάλησθε, κόνιν » et 33 : « πολλὰ πιὼν τέθνηκας, Ἀνάκρεον. Ἀλλὰ τρυφήσας· καὶ σὺ δὲ μὴ πίνων ἵξεαι εἰς Ἀίδην ». On peut également mentionner l'inscription II-5.1.1., v. 1-2 : « Τὸ ζῆν | τροφὴ πότος τε ἤ τι [καὶ πλέον ; ?] / πέρισσα δέ ἐστι τὰ ἄλλα [¯ ˘ ¯ ˘ ¯] », qui fait écho à la sentence prononcée par Apollônios, mais dans une perspective bien plus pessimiste que ce dernier.

II-10.4.1.

Tibérius Claudius Philoménos

Le bloc où est gravée l'inscription servait de base une statue. Les dimensions du monument nous sont inconnues.

L'inscription date certainement du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après Merkelbach et Stauber.

Édit : S. Şahin, *EpAnat*, vol. XXXI (1999), p. 49-50, n. 16 ; *SGOst*, vol. IV, 17/09/05.

1		Τιϐέριον |
2		Κλαύδιον |
3		Φιλουμενὸν |
4		Μᾶρκος |
5		Ἀντίωνος |
6		Ζήνων |
7		Φιλόπαππος |
8		τὸν ἑαυτοῦ τροφέα |
9-10	vers 1	Θρέπτρά τοι, ὦ μέγα πιστὲ | Φιλουμενέ, ταῦτα δίδωσιν, |
11-12	vers 2	υἱὸς ἐμὸς Ζήνων, τὸν σὺ | λίπες τριετῆ· |
13-14	vers 3	εἰ δ' ἐτεὸν μακάρων νήσους | ἀγαθῶν κατέχουσιν |
15-16	vers 4	ψυχαί, καὶ τὴν σὴν νῆσος | ἔχει μακάρων.

Traduction :

À Tibérius Claudius Philouménos, Marcus Antionus Zénôn Philopappos à son tuteur.

Mon fils Zénon te rend les soins que tu as prodigués, ô très fidèle Philouménos, lui que tu as quitté alors qu'il avait trois ans. Si vraiment l'âme des hommes bons habite les îles des Bienheureux, alors une île des Bienheureux retient la tienne.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. On peut l'observer à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien : νήσους (v. 3) ; τὴν, σὴν, νῆσος (v. 4), mais aussi à travers l'emploi d'un aoriste non augmenté : λίπες (v. 2).

L'au-delà est défini comme une île où résident les âmes des hommes pieux. La locution εἰ δ' ἐτεὸν (v. 3) laisse entendre que cette représentation eschatologique était répandue et partagée, mais qu'elle ne constitue pas une indiscutable croyance.

Le τροφεὺς du jeune Zénôn porte des noms latins Τιϐέριον et Κλαύδιον, cependant il garde un surnom grec Φιλουμενός.

II-10.4.2.

Ammônios

Le monument d'Ammônios est un autel circulaire. Dimensions : h. 0,90 m dont un piédestal de 0,38 m ; diamètre 0,75 m ; h. des lettres 0,015 m.

L'inscription date du Ier ap. J.-Chr. selon Peek, ainsi que selon Merkelbach et Stauber.

Édit : E. Kalinka, *TAM*, vol. II, n. 470 ; *GVI*, n. 258 (H. Raffeiner, *Sklaven und Freigelassene. Eine soziologische Studie auf der Grundlage des griechischen Grabepigramms*, n. 40 ; *SGOst*, vol. IV, 17/09/02).

1-2	vers 1	Τόνδ' ὁ παλαιστροφύλαξ | Ἀμμώνιος εἵσατο βωμὸν |
3-4	vers 2	αὐτὸς ἔτι ζωᾶς τὸ γλυκὺ | φένγος ὁρῶν |
5-6	vers 3	ἠρίον ὄφρα γένοιτο· τόν, ὦ | Μαίας κλῦτε κοῦρε |
7-8	vers 4	Ἑρμείη, πένποις χῶρον | ἐπ' εὐσεϐέων.

Traduction :

L'autel que voici, c'est le gardien de la palestre Ammônios qui l'a bâti en personne, alors qu'il voyait encore la douce lumière de la vie, pour qu'il devienne son sépulcre. Cet homme, ô noble jeune fils de Maia, Hermès, puisses-tu le mener dans la contrée des hommes pieux.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue dans laquelle l'épigramme est rédigée est marquée par l'influence de la κοινή homérique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans le théonyme Ἑρμείη (v. 4). On remarque également l'emploi de la forme κοῦρε (v. 3) présentant l'allongement compensatoire. Nous pouvons aussi relever le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans l'adjectif εὐσεϐέων (v. 4). Enfin, l'auteur de l'épigramme emprunte à Homère la conjonction ὄφρα : ἠρίον ὄφρα γένοιτο (v. 3)

Le monument est d'abord désigné sous le nom de βωμός (v. 1) puis sous le nom ἠρίον (v. 3).

II-10.5.1.

Philtès ou Philtè

L'inscription a été retrouvée à l'endroit appelé Karavidi, sur la route d'Oren ; bande de marbre, la gravure est très soignée ; grandes lettres.

L'inscription date du IIIe siècle avant notre ère selon L. Robert.

Édit : J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 4199 ; Kaibel 410 ; V. Bérard, *BCH*, vol. XIV (1890), p. 172, n. 5 avec fac-similé ; E. Kalinka, *TAM*, vol. II-1, n. 42 ; *GVI* 50 ; L. Robert, *Op. Min.*, III, 1651 ; *SGOst*, vol. III, 17/03/04 avec fac-similé.

1		Ἔτους ξ΄, μηνὸς Λώου α΄
2	vers 1	Τὸ σῆ[μ]α Φίλτηι τοῦτο δῶκεν ἡ πόλις.

Comm. épigr. :

L. 2 : σῆ[μ]α Φίλτηι Stauber-Merkelbach : [σ]ῆ[μα] Φ[ρ]άτηι Kaibel : ṣῆ[μα] Φṛάτηι Peek.

Traduction :

Année 60, le premier du mois de Lôos.

Cette tombe est un don de la cité à Philtès (ou Philtè).

L'épigramme est composée d'un unique trimètre iambique. La scansion de ce vers est tout à fait régulière.

La langue du texte est d'inspiration homérique. Nous observons la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences σῆ[μ]α, Φίλτηι, ἡ. Nous pouvons également relever l'emploi d'une forme d'aoriste non augmentée à travers l'occurrence δῶκεν.

L'anthroponyme Φίλτηι (v. 1), datif singulier, est ambigu car il peut représenter à la fois le nom féminin Φίλτη et le nom masculin Φίλτης, tous deux bien attestés, ainsi, nous ne pouvons déterminer avec certitude si le nom est masculin ou féminin. Cependant, si nous faisons de Φίλτηι un féminin, ce serait alors à en croire *LGPN* la seule attestation d'une Φίλτη en Asie Mineure. En effet, si le nom masculin Φίλτης est bien attesté, le féminin Φίλτη ne l'est qu'à Athènes (*IG*, II^2, n. 5404 ; n. 6314 ; n. 698) et à Paros (*IG* XII (5), n 365).

II-10.5.2.

Boéthos

L'épigramme funéraire de Boéthos est gravée sur le sarcophage qui renfermait son corps. Dimensions : h. 1,67 m ; l. 1, 94 m ; h. des lettres 0,003 m.

Le monument semble dater du Ier siècle av. J.-Chr. d'après la forme des lettres.

Édit. : O. Benndorf, *Festschrift Theodor Gomperz, dargebracht zum 70. Geburtstag* (1902), p. 403-11 avec fac-similé ; E. Kalinka, *TAM*, vol. II, n. 49 avec fac-similé ; *GVI* 455 ; *SGOst*, vol. III, 17/03/01 avec fac-similé.

Comm. : Sur l'identification du poète Boéthos, auteur d'une épopée sur la bataille de Philippes, cf. O. Benndorf, *Festschrift Theodor Gomperz, dargebracht zum 70. Geburtstag* (1902), p. 403-11.

1-2	vers 1	Ἔνθα Βόηθος, ἀνὴρ μουσόρ|ρυτος, ὕπνον ἰαύει
2-4	vers 2	αἰῶνος, | γλυκέρῳ κείμενος | ἐν μέλιτι.

Traduction :

Ci-gît Boéthos, homme doué du talent de poète ; il repose en un sommeil éternel, couché sur un doux lit de miel.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque, dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

Dans le premier vers, l'adjectif μουσόρ|ρυτος (v. 1) n'est pas ailleurs attesté. Le premier élément de ce composé est le substantif μοῦσα suivi de l'adjectif verbal ῥυτός « courant, flot », dérivé du verbe ῥέω. La géminée -ρρ- s'explique par le fait que ῥυτός repose sur une racine **srw-* (cf. sanskrit srávati). Si l'on met en lien l'adjectif verbal avec l'adverbe ῥυδόν « en abondance », le composé signifie alors « plein de musique, plein de talent musical ».

La comparaison entre la mort et le sommeil, ὕπνον ἰαύει / αἰῶνος (v. 1-2) n'est jamais aussi clairement formulée. De la même manière, la comparaison entre la tombe avec « un lit de miel », γλυκέρῳ κείμενος | ἐν μέλιτι, n'apparaît que dans cette épigramme.

La référence à « un lit de miel » sur lequel repose le défunt, s'il est ici une représentation métaphorique de l'éternel sommeil paisible du défunt, n'est pas sans écho dans la littérature. Hérodote, I, 198, rapporte que c'était là le mode d'inhumation pratiqué par les Babyloniens : « Ταφαὶ δέ σφι ἐν μέλιτι, θρῆνοι δὲ παραπλήσιοι τοῖς ἐν Αἰγύπτῳ » ; Diodore de Sicile atteste également de ce mode d'inhumation lorsqu'il évoque la mort du roi Agésilas : XI, 98 : « Ἐπανιὼν δὲ εἰς τὴν πατρίδα διὰ Κυρήνης ἐτελεύτησε καί, τοῦ σώματος ἐν μέλιτι κομισθέντος, ἐις τὴν Σπάρτην ἔτυχε τῆς βασιλικῆς ταφῆς τε καὶ τιμῆς. »

II-10.6.1.

Un père pour ses deux enfants

Le monument est un autel circulaire avec moulure en haut et en bas. C'est la tombe qui prend la parole dans cette inscription. Dimensions : h. 0,61 m ; diamètre de 0,48 à 0,56 m ; h. des lettres de 0,018 m à 0,028 m pour la première ligne.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr.

Édit : H. A. Ormerod, E. S. Robinson, *JHS*, vol. XXXIV (1914), p. 15, n. 20 ; E. Kalinka, *TAM*, vol. II, n. 369 ; *GVI* 241 et *Grabgedichte* 408 ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 88 ; *SGOst*, vol. IV, 17/10/07.

1 Ὑοῖς δυσίν με ἔθηκεν ἄθλιος πατήρ,
2 Ἀκαταμαχήτῳ δοιετεῖ, τρὶς ἓξ δὲ ἔτων
3 Ἀσιατικῷ· καὶ τὸν μὲν ὤλεσαν φλόγες,
4 τὸν δ' αὖ φρενήρη ἥρπασεν νόσος·
5 ὤνησε δ' οὐδὲν ἡ εὐσέβεια τοὺς γονῆς.

Comm. épigr. :

Les lettres de la première de ligne sont de même forme que dans la suite du texte mais sont bien plus grandes. Les lettres sont à *apices* ; les alphas ont une haste horizontale à deux segments ; les omicrons sont légèrement plus petits et plus hauts sur la ligne que les autres lettres.

Traduction :

C'est pour deux enfants que m'a dressé un malheureux père : pour Akatamachétos, deux ans et Asiatikos, trois fois six ans. Le premier a été tué par les flammes, le second, qui était sage, a été emporté par une maladie. Elle n'a servi de rien, la piété de leurs parents.

L'épigramme est composée de cinq trimètres iambiques, dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente des éléments du dialecte ionien-attique, à travers par exemple l'article féminin nominatif ἡ, dont le vocalisme /ε:/ est issu de /a:/ ancien. On observe également l'absence d'allongement compensatoire dans le substantif νόσος (v. 4), absence due aux contraintes métriques.

Le datif pluriel du nom υἱός est analogique de la déclinaison thématique, Ὑοῖς (v. 1). Le datif de δύο se présente sous sa forme attique : δυσίν (v. 1).

Dans le cinquième vers de l'épigramme, l'accusatif pluriel en -ης d'un thème en -εύς γονῆς (v. 5) surprend. La forme n'a de correspondant nulle part ailleurs. Les formes usuelles d'accusatif pluriel de γονεύς sont γονεῖς ou encore γονέας. HΣ représente-t-il la contraction de /ε/ + /as/ tout comme H représente celle de /ε/ + /a/ dans φρενήρη (v. 4) ? Ou êta note-t-il ici la voyelle /e:/, d'ordinaire graphiée au moyen du digramme EI ?

Le composé δοιετεῖ (v. 2), composé de δύο et de ἔτος, n'est pas ailleurs attesté.

Les morts, violentes, des deux enfants du défunt sont exprimées par le verbe ὤλεσαν (v. 3) et par la locution ἥρπασεν νόσος (v. 4).

II-11. Pamphylie

II-11. Pamphylie

Inscriptions par cité :

1. Attalia

II-11.1.1. Le poète Artémidôros

2. Sidé

II-11.2.1. Kalliclès

Carte de la Pamphylie

II-11.1.1.

Le poète Artémidôros

Le monument qu'a érigé pour lui-même et sa famille Artémidôros est un autel de marbre blanc. Dimensions : h. 0,855 m ; l. 0,45 m ; ép. 0,39 m ; h. des lettres de 0,02 m à 0,022 m.

L'inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : C. Schuchharrdt, *AM*, vol. XXIV (1899), p. 223, n. 53 ; *GVI* 259 ; P. Herrmann, *TAM*, vol. V-2, n. 837 ; *SGOst*, vol. I, 04/06/01.

Comm. : sur l'emploi de l'adverbe ὄντως, cf. L. Robert, *Hellenica* XI/XII, p. 551-552 et *Hellenica* XIII, p. 103-104.

1-2	vers 1	Ποιητὴς ἐποίει σῆ|μ' Ἀρτεμίδωρος ἑαυτῷ |
3-4	vers 2	ὄντως καὶ γαμετῇ, μητρί | τέκνων ἰδίων,
4-6	vers 3	ὑῷ τ' Εὐφή|μῳ, τούτου γαμετῇ, δυσὶ παι|σί.
6-7	vers 4	εἰ δέ τις ἐνκαταθῆτ' ἄλλον | τινὰ σήματι τῷδε,
7-9	vers 5	ἰς πόλιν | ἡμετέρην δηνάρια χείλια | δώσει.
9-11	vers 6	ἔμπροσθ' ἑστήκει | τοῦ σήματος οὗτος | ὁ βωμός. ♠

Comm. épigr :

L. 4 : ΤΕΚΝΩΝΙΔΙΩΝ la pierre : τέκνῳ ἰδίῳ Schuchhardt.

L. 6 : ἐνκαταθῇ τ' ἄλλον Peek. Je ne vois pas la raison de la particule τε ici, d'autant plus que ἐνκαταθῆτ(αι) convient parfaitement.

Traduction :

Le poète Artémidôros a fait faire ce tombeau pour lui-même de son vivant et pour son épouse, mère de ses enfants, et pour son fils Euphémos ainsi que l'épouse de ce dernier et leurs deux enfants. Quiconque tenterait de placer quelqu'un d'autre dans ce tombeau, versera à notre cité mille deniers. Face au tombeau a été ajouté l'autel que voici.

Les deux premiers vers forment un distique élégiaque. Le reste de l'épigramme est composée d'hexamètres dactyliques.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On peut l'observer à travers la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences Ποιητὴς, σῆ|μ' (v. 1) ; γαμετῇ, μητρί (v. 2) ; γαμετῇ (v. 3) ; σήματι (v. 4) ; ἡμετέρην (v. 5) ; ἑστήκει, σήματος (v. 6). On peut aussi relever l'allongement compensatoire de première vague dans le substantif χείλια (v. 5).

Dans le vers cinq, la voyelle /e:/ est notée au moyen de la graphie E dans la préposition ἰς.

L'adverbe ὄντως (v. 2) est ici synonyme de ζωός et signifie « de son vivant ».

La proposition conditionnelle des vers 4 et 5, repose sur une protase se fondant sur l'éventualité. Dans la protase introduite par εἰ, le mode est le subjonctif : ἐνκαταθῆτ' (v. 4). On remarque l'absence de la particule ἄν, systématiquement employée dans de telle condition dans la prose attique. L'apodose est quant à elle au futur de l'indicatif : δώσει (v. 5). On peut ajouter que le « poète » Artémidôros a pris soin de versifier la sanction encourue par les contrevenants, clause ordinairement laissée en prose.

Le monument funéraire est désigné tout au long de l'épigramme par le nom σῆμα : σῆ|μ' (v. 1) ; σήματι (v. 4) ; σήματος (v. 6). On peut se demander si toutes ces occurrences représentent la même réalité, notamment la première occurrence de σῆμα. Il est probable qu'elle désigne l'inscription portée par le monument : le défunt était poète, nous dit-on, et il est précisé qu'il a fait lui-même et pour lui-même le « σῆμα ». Il n'y a rien de discordant pour un poète que de composer sa propre épigramme funéraire, en revanche se faire tailleur de pierre est plus surprenant. En plus du σῆμα, le monument est composé d'un βωμός (v. 6). Un élément architectural semblable est mentionné dans les inscriptions I.17.1 et II-6.1.1.

II-11.2.1.

Kalliclès

Plaque en calcaire qui semble avoir servi de linteau à une porte ou à une fenêtre. Dimensions : h. 0,165 m ; l. 1,03 m ; h. des lettres entre 1,5 cm et 2,5 cm.

L'inscription date du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : Ch. Lanckoronski, *Städte Pamphyliens und Pisidiens. I. Band, Pamphylien*, n. 106 ; Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-3, p. 303 ; J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1948, n. 230 ; *GVI* 2071 ; G. E. Bean, *Side*, n. 82 avec fac-similé, p. 3 et photographie, Pl. I, Fig. 2 ; *CEG* II 740 ; J. Nollé, *IK*, vol. XLIV, n. 227 ; *SGOst* 18/15/12.

Comm. : Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-3, p. 303 ; J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1948, n. 230.

1	vers 1	Ẹ[ὐδοκί]μως ἐκχθροῖς ἀντία μαρνάμενοι· |
2	vers 2	ψυχῆς Καλ̣ḷ[ικ]λῆς πλεῖστ' ἐπέδειξε τότε.

Comm. épigr. :

L. 1 : ẹ[ὐδοκί]μως Bean « Of the initial E the bottom corner remains » : εὐδοκίμ⟨ω⟩ς Ad. Wilhelm : ἐκχθροῖς Bean : ἐ⟨κ⟩χθρο⟨ῖ⟩ς Ad. Wilhelm. (Sur le groupe κχ cf. E. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, p.210-230) : μαρνάμενοι Bean : μαρ[ν]άμενο⟨ι⟩ Ad. Wilhelm.

L. 2 : Καλ̣ḷ[ικ]λῆς Hansen : κα⟨ὶ⟩ ἀ[λ]⟨κ⟩ῆς Ad. Wilhelm : ἠδ̣' ἀ[λ]κ̣ῆς Peek : κα[ὶ ἀλκ]ῆς Merkelbach. Le fac-similé fourni par Bean laisse voir après l'alpha le reste d'une lettre qui semble être le début d'un lambda.

De cette inscription il ne nous reste que deux pentamètres qui devaient sans doute former deux distiques élégiaques. Il nous manque donc deux hexamètres dactyliques. Puisque seuls les hexamètres dactyliques manquent à l'inscription, il faut supposer que chaque distique était gravé sur une seule ligne et que la partie gauche de la pierre, là précisément où se trouvaient les hexamètres, est perdue. Nous suivons Hansen pour l'établissement de cette épigramme. La lecture Καλ̣λ̣[ικ]λῆς, adoptée par Hansen, a l'avantage de donner un sujet au verbe ἐπέδειξε et par là même un nom au défunt. La lecture était déjà suggérée par Bean qui n'en était pas satisfait pour des raisons métriques. Ce dernier estimait que le second spondée du second vers -λικῆς, n'est pas régulier, du fait de la quantité brève de l'iota. Or, la syllabe étant fermée, -λικ peut compter long. Ainsi, d'un point de vue métrique, la leçon Καλ̣λ̣[ικ]λῆς ne fait pas difficulté. Par ailleurs, la métrique n'est pas rectifiée en adoptant la lecture ψυχῆς καὶ ἀλκῆς : là aussi deux spondées, mais l'hiatus entre καὶ et ἀλκῆς peut conduire à l'abrègement de καὶ. En l'absence des hexamètres dactyliques, il est impossible de rien affirmer avec certitude. Ad. Wilhelm (*Kleine Schriften*, vol. I-3, p. 303) propose de reconstituer les deux hexamètres dactyliques manquant avant les pentamètres sur le modèle d'une épitaphe similaire. Ad. Wilhelm voit dans cette inscription une épitaphe pour tous les hommes de Sidé tombés au cours d'une guerre qu'ils menèrent contre les habitants d'une cité voisine, Aspendos. Une fois reconstituée par les soins d'Ad. Wilhelm, le texte de l'inscription est le suivant :

1 Οἵδε παρ' Ἄσπενδόν ποτ' ἀπωλέσαν ἀγλαὸν ἥβην
2 εὐδοκίμως ἐκχθροῖς ἀντία μαρνάμενοι·
3 ἄξια δὲ κλεινῶν προγόνων πόλις ἔργα Σιδητῶν
4 ψυχῆς καὶ ἀλκῆς πλεῖστ' ἐπέδειξε τότε.

Traduction :

Avec honneur luttant contre les ennemis […] Kalliclès montra alors un très grand courage.

Il ne nous reste qu'un unique distique élégiaque de l'épigramme funéraire de Kalliclès. La scansion du distique ne présente pas d'irrégularité.

L'épigramme étant fort brève, nous ne pouvons recenser que peu de faits de langue permettant de déterminer dans quel dialecte est rédigé le texte, ou quelle inspiration a guidé l'auteur de l'épigramme. On peut toutefois signaler l'occurrence présentant /ε:/ issu de /a:/ ancien : ψυχῆς (v. 2). On peut aussi relever l'emploi du verbe μαρνάμενοι dans le premier vers, verbe emprunté au lexique de la poésie épique, ce qui est courant dans les épigrammes funéraires dédiées à des hommes tombés sur le champ de bataille.

II-12. Cilicie

La Cilicie

Inscriptions par cité :

1. Antioche sur l'Oronte

II-12.1.1. Kassiodôros
II-12.1.2. Apollônios
II-12.1.3. Timôn
II-12.1.4. Nikaia

2. Apamée

II-12.2.1. Fragment de l'épigramme de Julia
II-12.2.2. Nônios

3. Mersina

II-12.3.1. Les enfants d'Alexagoras

4. Séleucia

II-12.4.1. Symphoros
II-12.4.2. Trois enfants

5. Soloi

II-12.5.1. La famille d'Athanadotos

Carte de la Cilicie

II-12.1.1.

Kassiodôros

Plaque de marbre ornée d'un relief représentant deux hommes allongés sur un lit de table, à leurs côtés, à droite de la scène, une femme de profil portant une robe longue la recouvrant entièrement est assise sur une chaise. Dimensions : h. 0,50 m ; l. 0,38 m ; ép. 0,15 m.

Marshall suppose une date assez récente, aux environs du Ier siècle av. J.-Chr., d'après la qualité de la gravure.

Édit. : F. H. Marshall, *GIBM*, vol. IV, n. 1048 avec fac-similé ; L. Jalabert, R. Mouterde, *IGLS*, vol. III, n. 944 ; *GVI* 704 ; *SGOst*, vol. IV, 20/03/05 avec fac-similé.

1 Νυμφιδίου θαλάμοιο λιπὼν δυσπενθέα κόσμον
2 καὶ γονέων οἰκ[τ]ρῶν δακ[ρ]υόεντα δόμον
3 κεῖμαι ἐς [αὐχ]μηροὺς καὶ ἀλαμπέας Ἄϊδος εὐνάς,
4 εἴκοσι [τ]έσσαρ' ἔχων Κασσιόδωρος ἔτη·
5 ἀπ[ροϊ]δὴς νοῦσ[ό]ς με σύνηρπασε· μουνοέτι[ν δὲ]
6 [νη]πίαχον κούρην λίπω ὑπ' ἠέλιον.

Traduction :

J'ai quitté la parure regrettée de la chambre nuptiale et la demeure pleine des pleurs de mes malheureux parents, j'ai été placé sur la couche sordide et sombre d'Hadès, moi Kassiodôros, à l'âge de vingt-quatre ans. Un mal soudain m'a emporté ; je laisse une jeune enfant d'un an sous le soleil.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme est marquée par l'influence de la κοινή homérique. Nous pouvons l'observer à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien telles que κούρην et ἠέλιον dans le sixième vers. Nous pouvons également relever en ce sens le traitement ionien **tw* > -σσ- dans le nom du nombre « quatre » τέσσαρ'. Conforme aux usages de la κοινή homérique, le maintien de l'hiatus /ea/ dans les accusatifs des thèmes sigmatiques δυσπενθέα (v. 1) et ἀλαμπέας (v. 3), mais aussi le maintien de l'hiatus /ε:e/ dans le nom du soleil ἠέλιον (v. 6), forme qui est directement empruntée à Homère et à la poésie. Nous pouvons enfin relever l'emprunt à Homère de la désinence de génitif singulier -οιο dans le substantif θαλάμοιο (v. 1).

Le verbe κεῖμαι a ici un complément introduit par la préposition ἐς : κεῖμαι ἐς […] εὐνάς (v. 3). Bailly signale qu'avec la préposition ἐς, ou εἰς, le verbe κεῖμαι, « au sens de durée, mais avec mouvement antérieur, c. à d. avoir été jeté d'où être plongé dans, […] remplace le parfait pass. de τίθημι ». Bailly donne en exemple, tout comme *LSJ*, Euripide, *Iphigénie en Tauride*,

v. 620 : ἀλλ’ εἰς ἀνάγκην κείμεθ’. L’emploi de la préposition ἐς pourrait également représenter l’affaiblissement de la préposition ἐν suivi du datif, dont les emplois peu à peu ont été assumés par la préposition ἐς suivi de l’accusatif.

L’auteur opère une distinction entre le monde des morts, [αὐχ]μηροὺς καὶ ἀλαμπέας Ἄϊδος (v. 2), domaine de l’invisible caractérisé notamment par l’absence de lumière (ἀλαμπέας), et l’existence baignée par la lumière du soleil ὑπ’ ἠέλιον (v. 6). Le réseau lexical associé à la mort la place dans le domaine de l’invisible lorsqu’il s’agit d’évoquer la maladie qui a terrassé Kassiodôros : au nom Ἄϊδος (v. 2) fait écho l’adjectif ἀπ̣[ροϊ]δὴς (v. 5) qui caractérise l’imprévisibilité de la maladie qui a frappé le défunt. L’opposition entre les ténèbres de l’empire des morts et l’existence terrestre caractérisée par la lumière se retrouve par exemple dans l’inscription II-7.4.1.

Les causes de la mort du défunt sont clairement exprimées : il a été emporté par une maladie, νοῦσ[ό]ς με σύνηρπασε (v. 5). L’épigramme ne précise pas cependant de quel mal exactement était atteint le défunt.

II-12.1.2.

Apollônios.

Stèle rectangulaire de marbre blanc, surmontée d’un fronton bas à acrotères. Au centre du fronton est gravée une rosace. Dans un encadrement, sous le fronton, la stèle est ornée d’un relief représentant un jeune homme assis, la tête de profil, le corps de trois quarts, s’appuyant sur sa main droite ; dans sa main gauche il tient un bâton court ; il est vêtu d’un himation serré à la taille et d’une tunique à manches courtes. Dimensions : h. 0,32 m ; l. 0,25 m ; ép. 0,03 m.

G. Michaelis suggère une date assez basse eu égard à la qualité poétique de l’épigramme (mots rares, mélange de dialecte dorien et ionien, emploi du trimètre iambique etc.). W. Peek suppose quant à que l’inscription date du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : G. Michaelis, *Revue archéologique syrienne*, vol. II (1932), p. 92-94 avec photgraphie de la pierre (d’où *SEG*, vol. VII, n. 69 et Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-3, p. 79) ; L. Jalabert, R. Mouterde, *IGLS*, vol. XLVI, n. 912 avec fac-similé ; *GVI* 1422 et *Grabgedichte* 407.

1 Τὸ σᾶμα Δαμόνεικος, Ὠπολλώνιε,
2 ξυνευνέτας τοι τοῦτο τᾶς τεᾶς κόρας
3 ἔστασ’ ἑκυρεῖ, κἠπιτυμβίοις χοιαῖς
4 καὶ στεμμάτεσσιν ἀνθέων ἐτησίων
5 μειλίσσετ’ οὐκ ἄδακρυς· ἦ ῥα πολλάκις
6 γαμβροὶ τὰ παίδων ἐκτελεῦσι θέσμια.

Comm. épigr. :

Il n'y a nul problème de lecture pour cette inscription dont les lettres sont de très belles factures. Tous les sigmas et epsilons sont lunaires C, Є ; les omégas sont arrondis également ω ; les hastes verticales des alphas et lambdas sont légèrement courbes ; la plupart des lettres sont à *apices*.

Traduction :

Ce monument, c'est Damonéikos, ô Apollônios, l'époux de ta fille qui l'a élevé pour toi, son beau-père, et avec des libations sur ta tombe et des guirlandes de fleurs estivales il a apaisé ton âme, non sans verser de larmes. Certes, bien souvent, ce sont les gendres qui accomplissent les rites pieux que doivent rendre les enfants.

L'épigramme est composée de six trimètres iambiques, dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue présentant de nombreux dorismes. Nous pouvons l'observer à travers les occurrences présentant le maintien du vocalisme /a:/ telles que σᾶμα, Δαμόνεικος (v. 1) ; ξυνευνέτας, τᾶς, τεᾶς, κόρας (v. 2). Le traitement de /eo/ par diphtongaison dans la forme verbale ἐκτελεῦσι (v. 6) peut également être un traitement dorien[326]. Le thème du déterminant possessif de deuxième personne du singulier est de forme dorienne : τεᾶς (v. 2)

Si le texte présente de nombreux dorismes, on constate que l'influence de la κοινή homérique est également présente dans le texte. Cette influence de la κοινή homérique est illustrée par exemple à travers certains artifices métriques, tels que la gémination de sigma dans l'occurrence μειλίσσετ' (v. 5). On peut relever l'emprunt de la désinence poétique -εσσι(ν) dans le substantif στεμμάτεσσιν (v. 4).

La litote οὐκ ἄδακρυς (v. 5) met en valeur l'attachement du gendre pour son beau-père.

Les derniers devoirs dus aux défunts sont désignés par le nom θέσμια, qui recouvre les réalités que la piété commande d'exécuter. Si l'épigramme prétend que les gendres assument souvent cette responsabilité (ἦ ῥα πολλάκις / γαμβροὶ κτλ), force est de constater qu'ils ne sont que très rarement mentionnés dans les épigrammes funéraires du présent corpus.

II-12.1.3.

Timôn.

Fragment d'une plaque de marbre blanc brisée à gauche mais complète à droite. Au centre de la plaque, il reste des traces d'une petite base où sont encore fichées les pieds d'une

[326] Sur le traitement /eu/ de la contraction /e/ + /o/, M. Lejeune, *Traité de phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §275 est attesté en ionien « et dans l'Est du domaine dorien ».

statuette. L'inscription est répartie sur douze lignes. La reproduction de texte par Jalabert et Mouterde en minuscules d'imprimerie, ainsi que l'étendue des lacunes ne permettent pas de retranscrire de manière certaine les douze lignes de la gravure ; c'est pourquoi les lignes du texte sont numérotées selon la versification et non selon la gravure. Dimensions : h. 0,30 m ; l. 0,15 m.

Il est difficile de dater ce monument dont nous ne possédons nulle reproduction. W. Peek suggère le Ier siècle ap. J.-Chr. mais il n'a pas vu la pierre et ne donne pas de justification.

Édit : L. Jalabert, R. Mouterde, *IGLS*, vol. XLVI, n. 831, copie de Seyrig (1924) et copie révisée par Mouterde à partir d'une photographie reçue de J. Carruthers (1926) ; *GVI* 1423 (d'où *SEG*, vol. XVII, n. 754) ; *SGOst*, vol. IV, 20/03/98, n'édite que le premier vers de l'épigramme.

1 [Τύμβον, ἀδελφέ, τεό]ν, Τίμων, Τίμαιος [ἔ]τευ[ξεν]
2 [---]ν δύο σοι, σχετλί⟨ῳ⟩ [---] μν
3 [--- ὁ]μαίμονες ἵνεκε μνή[μης]
4 [--- κα]λὰ τυπωσαμένοι[σιν ἔ]σε[ι]
5 [--- π]ονούμενον οἱ μακάρ[ες] ϛ[ε]
6 [--- ἥ]σθησαν ἐν εὐσε[βέων]
7 [---] Τίμων φιλάδελφε
8 [οὐδεὶς δ' ἀνθρώπων, ?] ἴσθι, ἄλυπος ἀΐ.

Comm. épigr. :

Les restitutions sont dues à Jalabert et Mouterde à l'exception de [Τύμβον, ἀδελφέ, τεό]ν (l. 1) et [π]ονούμενον (l. 5) que nous devons à Peek. Ce dernier par ailleurs a dans son édition offert la possibilité de lire une épigramme presque complète, quoique le texte soit irrémédiablement lacunaire. Les lacunes de cette épigramme sont trop vastes pour retrouver le texte original, la version de Peek, si élégante soit-elle, n'a aucune chance de toucher au texte d'origine.

L. 1 : [Τύμβον, ἀδελφέ, τεό]ν Peek : [*e. g.* Σῆμα τόδ' ἐσθλό]ν Jalabert et Mouterde, leur restitution ne convient au mètre, s'il s'agit bien d'un hexamètre dactylique.

L. 3 : ὁ]μαίμονες ἵνεκε μνή[μης] Peek : [---]μαι μονέσιν ἔκε μνή[μαις] Jalabert et Mouterde.

La retranscription suggérée par Peek est bien plus satisfaisante que celle de Jalabert et Mouterde, qui pose de nombreux problèmes : que représente μονέσιν ? Que signifie ἔκε ?

L. 4 : κα]λὰ Peek : ἀλ]λὰ Jalabert et Mouterde.

L. 5 : μακάρ[ες] ϛ[ε] Peek : μακάρ[εσσιν] Jalabert et Mouterde.

Traduction :

Ta tombe, Timôn, ton frère Timaios l'a fait construire […] tes deux frères, pour toi malheureux que tu es, in memoriam*. Ils y ont fait sculpter un beau (relief ?). […] Toi qui as*

souffert, les bienheureux (t'ont reçu dans la contrée ?) des hommes pieux. […] Timôn, mon frère. […] Nul homme hélas, sache-le, n'échappe à la peine.

D'après ce qu'il reste de lisible des vers, l'épigramme est composée de huit hexamètres dactyliques.

Le texte semble être rédigé dans le dialecte ionien. Seul indice de l'emploi du dialecte ionien, le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien dans le substantif μνή[μης] dans le troisième vers.

II-12.1.4.

Nikaia

Plaque de marbre blanc ornée d'un relief. Le relief funéraire dont nous ne disposons d'aucune reproduction est décrit par Jalabert et Mouterde : « une femme est assise à droite, le menton reposant sur la main gauche, la droite serrant la main d'une jeune fille à demi-étendue sur une couche légèrement surélevée ; la défunte accoudée à sa gauche tient de la main gauche un oiseau. Le revers est couvert par les quinze lignes soigneusement réglées de l'épitaphe. » Les dimensions du monument ne nous sont pas connues.

L'inscription est datée par Peek du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : L. Jalabert, R. Mouterde, *IGLS*, vol. XLVI, n. 915 avec dessin reproduisant l'inscription ; *GVI* 1554 d'où *Grabgedichte* 332 ; *SGOst*, vol. IV, 20/03/06.

1-3	vers 1	Τίς σου Μοῖρα, τάλαι|να, κατέσβεσε τὸ γλυ|κὺ φέγγος
3-5	vers 2	κεῖνο καὶ | ἀρτιφυῆ παιδοκόμην | πλόκαμον ;
5-7	vers 3	ἣν μούνην | ὠδεῖνες ἐτεκνώσα|ντο τοκεῦσιν,
7-9	vers 4	παρ̣[θ]έ|νε Νεικαία, νῦν δ' Ἀΐδ[ης] | κατέχει.
9-11	vers 5	Σοὶ γενέτ[αι] | δ' Ἐπίνεικος ἰδ' αἰνοπαθὴς | Διοδώρα
11-12	vers 6	ἐννεέτη σε τάφ|ῳ δάκρυσιν ἐκτέρισαν. |
13-15	vers 7	Ἥματα δ' ἐννέα νοῦσος ἐ|πὶ στρωμναῖς ἐσάλευσ|εν,
15-16	vers 8	ἧς τὸ περίβλεπτον | κάλλος ἐληίσατο.

Traduction :

Quelle Moire, malheureuse, a éteint pour toi cette douce lumière que voilà et les boucles de ta chevelure naissante d'enfant ? Toi, unique enfant que les douleurs de l'enfantement ont donnée à tes parents, vierge Nikaia, c'est maintenant Hadès qui te possède. Tes parents Épinikos et la douloureuse Diodôra versent pour toi, enfant de neuf ans, des larmes sur ton tombeau. Durant neuf jours, le mal sur ta couche t'a fait souffrir et a détruit ta remarquable beauté.

L'épigramme se compose de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On remarque la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences παιδοκόμην (v. 2) ; ἣν, μούνην (v. 3) ; ἧς (v. 8). Seul l'anthroponyme Νεικαία, dans le vers 4, présente le maintien d'un /a:/ ancien, mais il se trouve derrière la voyelle /i/, position qui peut correspondre à l'un des cas de la limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractéristique du dialecte attique. On peut également relever la présence des allongements compensatoires dans les occurrences μούνην (v. 3) ; νοῦσος (v. 7). On observe enfin l'emploi de la forme ionienne du démonstratif κεῖνο, dans le deuxième vers.

Dans deux occurrences, le vocalisme /i:/ est noté au moyen du digramme EI, indice de l'influence croissante de l'iotacisme.

Le composé παιδοκόμην (v. 2), qui ne semble pas être ailleurs attesté, est formé à partir du nom de l'enfant παιδο- et du nom de la chevelure κόμη.

Dans le vers 6, le nom signifiant « neuf ans » est ἐννεέτη (v. 6) ; la forme usuelle est ἐννεαέτη mais cette dernière ne convient pas au mètre.

La mort est évoquée tout d'abord à travers les divinités qui en sont les représentantes : Μοῖρα (v. 1) et Ἀΐδ[ης] (v. 4), ce dernier représente également par métonymie l'au-delà. Plus loin dans le texte, la cause concrète de la mort est évoquée par la mention de la maladie qui a fait périr la défunte : νοῦσος (v. 7), comme dans l'épigramme II-12.1.1.

La vie de la défunte est quant à elle désignée par la périphrase τὸ γλυ|κὺ φέγγος (v. 1). On retrouve l'opposition en la vie, caractérisée par la lumière, φέγγος, et l'au-delà qui est le royaume de l'ombre, de l'invisible, représenté par Ἀΐδ[ης] (v. 4). Plus loin dans l'épigramme, la vie de la défunte est définie par la qualité qui était la plus remarquable chez elle : la beauté, τὸ περίβλεπτον | κάλλος (v. 8). Comme dans nombre d'inscriptions dédiées à des jeunes filles mortes avant l'heure, la beauté de la défunte est la qualité mise en valeur dans l'épigramme.

Dans le groupe nominal ἀρτιφυῆ παιδοκόμην πλόκαμον (v. 2), l'adjectif ἀρτιφυῆ se rapporte à la chevelure de la défunte. L'adjectif ne peut se reporter à la défunte et signifier « qui venait de naître », qui convient mal à une enfant de neuf ans. Quant aux deux substantifs παιδοκόμην et πλόκαμον, le premier désigne la chevelure de l'enfant, le second peut être synonyme de κόμη, mais peut aussi désigner plus précisément les boucles de la chevelure. Par ailleurs, πλόκαμος est le substantif utilisé pour désigner les boucles de cheveux que l'on coupait dans nombre de cérémonies, tel que le mariage[327].

[327] Par exemple, Pausanias relate que toutes les jeunes filles de Trézène, avant leur mariage, allaient déposer dans le temple consacré à Hippolyte une boucle de cheveux ; il emploi alors le substantif πλόκαμος pour désigner cette boucle de cheveux. Pausanias, II, 32 : « ἑκάστη παρθένος **πλόκαμον** ἀποκείρεταί οἱ πρὸ γάμου, κειραμένη δὲ ἀνέθηκεν ἐς τὸν ναὸν φέρουσα ».

II-12.2.1.

Fragment de l'épigramme de Julia

La stèle, partiellement brisée, a été retrouvée « près d'une tour, dans le mur oriental d'enceinte » (Jalabert-Mouterde). Le texte est parsemé de lacunes : à gauche, une ligne sur deux (c'est à dire chaque hexamètre dactylique) est amputée d'une lettre au moins ; à droite, près de la moitié de chaque ligne est perdue.

D'après Sachau, dont Jalabert et Mouterde confirment le témoignage, les lettres, de grande taille et d'une belle forme, orientent vers une datation aux alentours du Ier siècle ap. J.-Chr.

Édit : C. E. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 79-80 ; L. Jalabert, R. Mouterde, *IGLS*, vol. IV, n. 1364 ; *GVI* 712 ; *SGOst*, vol. IV, 20/05/99.

1	[---]λη μὲν πα[---]
2	Ἰουλία ἐν ταύτηι Θυβ[ριάς ἐστι ταφῆι· ?]
3	[ἢ] ξείνη τὸν ξεῖνον ἐφ[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]
4	κάτθανεν ὡς ἄμφω τύ[μβον ἔχουσιν ἕνα ?]
5	[---] τί πλόον λεύσουσα τ[---]
6	τοῖα φιλοστόργωι δ' ἀφ[˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]
7	[οἶ]κον ἐρημώσασ' [ἐς δ' ἄ]λλο[˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘]
8	Φ̣ε[ῦ ?], φ̣α̣ῦ̣[λον ?] Ο̣

Comm. épigr. :

Le texte est extrêmement lacunaire, seule la première moitié des vers est lisible. Sachau, malgré l'étendue des lacunes, restitue l'ensemble du texte. Même s'il est fort peu probable que E. Sachau restitue le texte d'origine, certaines de ces restitutions semblent rendre l'idée principale du texte, notamment aux lignes 2 et 4.

L. 1 : la lacune est de trop grande ampleur pour espérer retrouver quoi que ce soit de cette ligne. C'est le cas également des lignes 5, 6, 7 et 8.

L. 2 : θυβ[ρίας ἔστι ταφῆι] Sachau, qui suggère aussi de lire Θυμβρίας. Θυβρίας (ou Θυμβρίας) est un adjectif signifiant « relatif au Tibre, du Tibre » conjecture qui peut rendre compte du nom latin de la défunte. Il existe cependant une cité en Asie Mineure qui répond au nom de Thymbria, mais la traversée, πλόον (v. 5), rend possible l'interprétation italienne.

L. 3 : [ἢ] Sauchau. ἐφ[ελκομένη νέον υἱόν] Sachau, si l'on attend en effet un nom de personne accordé avec l'adjectif ξεῖνον et inclus dans le duel ἄμφω au vers suivant ; cependant rien n'assure qu'il s'agisse de « son jeune fils qu'elle aurait fait venir » (ἐφελκομένη νέον υἱόν). Il pourrait tout aussi bien s'agir de son époux.

L. 4 : τύ[μβον ἔχουσιν ἕνα] Sachau.

Traduction :

[…] Julia en ce tombeau […] Étrangère, elle mourut [en suivant son époux ?] afin que tous deux [soient ensevelis sous une même tombe ?] […] Pourquoi garder les yeux sur cette traversée […] en vouant ta demeure à la solitude […] Hélas […]

L'épigramme est composée de distiques élégiaques, semble-t-il, mais les lacunes sont trop importantes pour rien affirmer avec certitude.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, ce que l'on peut déterminer à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que ταύτηι (v. 2) et ξείνη (v. 3). On observe également l'influence de la κοινή homérique, notamment à travers le maintien de l'hiatus /oo/ dans le substantif πλόον (v. 5) mais aussi à travers l'emploi d'une forme d'aoriste non augmentée et présentant la forme apocopée du préverbe κατά : κάτθανεν (v. 4).

II-12.2.2.

Nônios

Nous ne disposons d'aucune information sur la pierre, qui, semble-t-il, est perdue. Le texte a été préservé par la copie qu'en a fait R. Pococke.

L'inscription date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. selon Peek.

Édit : R. Pococke, *Inscriptionum antiquarum Graecarum et Latinarum liber*, p. 30, n. 1 (A. Boeckh, *CIG*, vol. II, n. 3715 ; Kaibel 345 ; *GVI* 971 ; Th. Corsten, *IK*, vol. XXXII, n. 28 ; *SGOst*, vol. II, 09/02/01).

1–2	vers 1	Ἄρτι γενειάζοντά με̣ ὀ̣ | βάσκανος ἥρπα[σε] δαίμων·
2-3	vers 2	ὀγδ̣ω|καιδε̣κέ̣τ̣ης ἔσ[τι]χ̣ον εἰς Ἀ⟨ΐ⟩δην. |
4-5	vers 3	Μῆτερ ἐμή, θρήνω̣ν̣ ἀποπαύεο, λ⟨ῆ⟩ξον | ὀδυρμῶ̣ν
5-6	vers 4	κ[α]ὶ̣ κοπετῶν· Ἀίδης | οἶκ̣τον ἀποστρ̣[έφ]εται. |
7		Γάϊος καὶ Κλεοπάτρα Νωνίῳ
8		[---]κῳ, τέκνῳ ἰδίῳ, μνήμης
9		χάριν.

Comm. épigr. :

Merkelbach et Stauber signalaient que « der Text beruht auf einer sehr fehlerhaften alten Abschrift ». Malgré tout, en dehors des quelques corrections que l'on apporte au texte et qui se justifient aisément, l'épigramme n'est pas corrompue.

L. 1 : la copie porte ΜΟΣ, qui n'a aucun sens ; pour obtenir με̣ ὀ̣, il faut supposer que dans cette épigramme les epsilons et sigmas sont lunaires, d'où la confusion avec omicron.

L. 2-3 : ὀγδ̣ω|καιδε̣κέ̣τ̣ης la copie de Pococke porte à cet endroit ΟΙΑΩΚΑΙΔΟΡΑΤΡ.

L. 4 : λ⟨ῆ⟩ξον la copie porte ΛΕΞΟΝ.
L. 8 : [νομί]κῳ ou [Μάρ]κῳ suggéré par Merkelbach à Corsten.

Traduction :

À peine un duvet couvrit-il mes joues qu'une divinité jalouse m'emporta, à l'âge de dix-huit ans je descendis chez Hadès. Ma mère, mets un terme à tes chants funèbres, cesse de te lamenter et de gémir. Hadès n'éprouve pas de compassion.

Gaius et Kléopatra pour Nônios leur fils, in mémoriam.

L'épigramme se compose de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On peut le constater à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que : ὀγδ̣ω|καιδε̣κ̣ε̣̄τ̣ης, Ἀ⟨ί⟩δην (v. 2) ; Μῆτερ, ἐμή (v. 3) ; Ἀίδης (v. 4) ; μνήμης (l. 8). Le maintien de l'hiatus /eo/ dans la forme d'impératif ἀποπαύεο (v. 3) illustre quant à elle l'influence de la κοινή homérique sur la langue de l'auteur.

L'impératif présent et aoriste est employé lorsque le défunt s'adresse à sa mère : ἀποπαύεο (v. 3) et λῆξον (v. 3). L'emploi de deux temps différents pour deux impératifs employés dans des conditions parfaitement similaires ne semblent ici se justifier que pour des raisons métriques. L'impératif présent de λήγω, λῆγε, conduirait à l'élision d'epsilon et rendrait le mètre boiteux.

La divinité responsable de la mort est ὁ̣ | βάσκανος […] δαίμων (v. 1), n'est autre que le dieu Hadès mentionné dans les vers 2 et 4. Par ailleurs, dans le vers 2, εἰς Ἀ⟨ί⟩δην, renseigne également sur la destination du défunt après sa mort : le royaume des Enfers. Sur le sens de l'adjectif βάσκανος, cf. I.3.1., commentaire.

L'emploi du verbe στείχω n'est pas le plus fréquent pour désigner le chemin parcouru par le défunt jusqu'au royaume d'Hadès. Le syntagme ἔσ[τι]χ̣ον εἰς Ἀ⟨ί⟩δην (v. 2) constitue une périphrase pour désigner la mort.

les anthroponymes Νωνίῳ (l. 7) et Γάιος (l. 8) sont les transcriptions des noms romains Nonius (ou Nonnius) et Caius.

II-12.3.1.

Les enfants d'Alexagoras.

Inscription gravée sur une architrave qui appartenait à un monument funéraire d'après Romanelli.

Le texte est gravé dans une écriture soignée (Ad. Wilhelm : « sorgfältiger Schrift ») d'époque hellénistique.

Édit : P. Romanelli, *Monumenti antichi pubblicati per cura della Reale Accademia dei Lincei*, vol. XXIII (1914), n.69, p.86-87 ; Ad. Wilhelm, *Kleine Schriften*, vol. I-3, p. 180 ; *GVI* 502 ; *SGOst*, vol. IV, 19/12/01.

1	vers 1	Λαϊνυφὴς ὅδε τύμβος ὑποκαλύπτει
2	vers 2	παῖδας Ἀλεξαγόρου θηλυγενῆ τε κόρην.
3		Ἀθανόδωρος, Ἀθαναῖος, Φιλοπάτειρα.

Traduction :

Cette tombe tissée de pierre cache sous sa base les fils d'Alexagoras, ainsi que sa tendre fille.

Athanodôros, Athanaios, Philopatéira.

L'épigramme se compose d'un unique distique élégiaque dont la scansion de l'hexamètre dactylique est fausse. Le pentamètre en revanche est tout à fait juste.

Le texte est rédigé dans une le dialecte ionien : on constate le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien dans le substantif κόρην (v. 2) et le résultat de la contraction ionienne de /ea/ dans l'adjectif sigmatique θηλυγενῆ (v. 2). En revanche, les anthroponymes, où le vocalisme /a:/ ancien est conservé, font figure de dorismes dans le texte : Ἀθανόδωρος, Ἀθαναῖος, Φιλοπάτειρα (l. 3).

Dans le premier vers de l'épigramme, l'adjectif sigmatique Λαϊνυφὴς ne semble pas être ailleurs attesté. Il s'agit d'un hapax. Le mot est formé à partir de l'adjectif λάϊνος dérivé de λᾶας et de ὑφάω « tisser ».

Toujours dans le premier vers, l'emploi du verbe composé ὑποκαλύπτω (v. 1) est rare. C'est le verbe simple καλύπτω que l'on trouve le plus souvent.

Il est difficile de donner un sens précis à l'adjectif θηλυγενῆ (v. 2) qualifiant κόρην. L'adjectif signifie « féminine, de femme ». Faut-il comprendre que la fille d'Alexagoras était adolescente, qu'elle devenait femme ?

II-12.4.1.

Symphoros

Le monument est une colonne de petite taille qui, selon Merkelbach et Stauber, devait servir de base à une statue. Les dimensions du monument n'ont pas été enregistrées.

Aucune date précise n'est indiquée pour ce monument qui date vraisemblablement de l'époque hellénistique.

Édit : R. Heberdey, Ad. Wilhelm, *Reisen in Kilikien, ausgeführt 1891 und 1892 im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, n. 184 ; *GVI* 634 ; *SGOst*, vol. IV, 19/05/03.

Comm. : J. Zingerle, *JÖAI*, vol. XXIII (1926), Beiblatt 407-408, n. 6.

1-2		[Διο]κλῆς Διοκλέους | [Συμ]φόρῳ τῷ υἱῷ |
3	vers 1	[Ἁ] στάλα τὸ μνᾶμα Διοκλέος, ὦ ξ[ένε, παιδὸς]
4	vers 2	[Συμ]φόρου, ὃν σοφίας ὁ γλυκὺς εἶχ[εν ἔρως].
5	vers 3	[ἐννε]ακαιδεκέτας δὲ διώλετο, τᾶ[σδ' ἀπὸ γαῖας]
6	vers 4	[χει]μέριος στείχων ναὶ βαθεῖαν ἅ[λα]·
7	vers 5	[ἐκρ]ύφθη δ' ἄντρωι Νυμφᾶν ὕπο θη[λυτεράων]
8	vers 6	[αἶσι μ]έλοι, πάτριωι γᾶι δ' ἔνι τύ[μβον ἔχει]·
9	vers 7	[εἰκό]να ṭοῦ μορφᾶς πέτρωι ἔνι θ̣[αέο τᾶιδε]
10	vers 8	[μνα]μό[συ]νον τέκνου τὰν ἐνέθ[ηκε πατήρ].

Comm. épigr. :
Les restitutions des lignes 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8 et 10 sont l'œuvre de Heberdey et Wilhelm.

L. 5 : τᾶ[σδ' ἀπὸ γαῖας] Herbedey-Wilhelm : τα[λόθι πάτρας] Zingerle.

L. 8 : ἔνι τύ[μβον ἔχει] Merkelbach-Stauber : ἐνὶ τύ[μβον ἔχει] Heberdey-Wilhelm.

L. 9 : θ̣[αέο τᾶιδε] Peek : ἔνι, [φεῦ, χαριέσσας] Heberdey-Wilhelm.

Traduction :

Dioklès fils de Dioklès, pour son fils Symphoros.

Cette stèle est le monument de Symphoros, étranger, le malheureux fils de Dioklès, que le doux amour de la sagesse possédait. À dix-neuf ans il mourut, loin de sa patrie, lors d'une traversée hivernale, parcourant en bateau l'abîme de la mer. Il fut caché dans un antre par les charmantes Nymphes, il était l'objet de leurs soins ; dans sa patrie, il possède une tombe. Regarde l'image de sa beauté sur la pierre que voici, c'est son père qui l'a fait graver, en souvenir de son enfant.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte présente un grand nombre de dorismes. Ils apparaissent notamment à travers les occurrences où le vocalisme /a:/ ancien est conservé, telles que [Ἁ] στάλα, μνᾶμα (v. 1) ; σοφίας (v. 2) ; τᾶ[σδ' ἀπὸ γαῖας] (v. 3) ; ναὶ (v. 4) ; Νυμφᾶν, θη[λυτεράων] (v. 5) ; [αἶσι], γᾶι (v. 6) ; μορφᾶς, θ̣[αέο[328] τᾶιδε] (v. 7) ; [μνα]μό[συ]νον, τὰν (v. 8). L'occurrence Νυμφᾶν dans

[328] Sur la formation de θ̣[αέο], cf. II-8.14.1., épitaphe du soldat Apollonios, où l'impératif aoriste θαήσαι est employé.

le cinquième vers, illustre également le résultat de la contraction dorienne de /a:ɔ:/ > /a:/. Il s'agit d'un génitif dorien.

Le texte présente également de nombreuses anastrophes, qui est une structure fréquente dans la poésie grecque. Les anastrophes dans le texte sont les suivantes : Νυμφᾶν ὕπο (v. 5) ; πάτριωι γᾶι δ' ἔνι (v. 6) ; πέτρωι ἔνι (v. 7).

La stèle, στάλα, évoquée au vers 1, est la partie du monument qui conserve la mémoire du défunt, d'où son attribut μνᾶμα. C'est à la stèle que renvoie le groupe prépositionnel πέτρωι ἔνι (v. 7) où est gravé le portrait du défunt et qui lui sert de [μνα]μό[συ]νον (v. 8). Le défunt ayant trouvé la mort en mer, ce n'est que son portrait que conserve son monument funéraire.

II-12.4.2.

Trois enfants

Stèle *naiskos*, de marbre gris-bleuté. La stèle est ornée d'un relief funéraire représentant à droite une femme assise, vêtue d'une robe la recouvrant entièrement et faisant face à trois jeunes enfants, debout, vêtus de chiton. Dimensions : h. 1,04 m ; l. 0,43 m ; h. des lettres de 0,006 m à 0,007 m.

Dagron et Feissel indiquent que l'absence d'iota adscrit permet de fixer un *terminus post quem*. D'après eux la mention de Délos rend « préférable une date antérieure au sac de l'île en 69 avant J.-C. ». Merkelbach et Stauber se rangent à l'avis de Dagron et Fessel et datent l'inscription du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : G. Dagron, D. Feissel, *Inscriptions de Cilicie*, p. 85-86, n. 41, avec photographie Pl. XX ; *SEG*, vol. XXXVII, n. 1459 ; *SGOst*, vol. IV, 20/01/03.

1 Τρισσοὺς εὐώδεινος ἀφ' Ἑρμιόνης λίπεν Ἄνδρων
2 κηδεμόνας, λεύσει δ' οὐδένα γηροκόμον·
3 ἀλλ' ὁ μὲν ἐν Δήλῳ θάνε Πάμφιλος, Ἀνδρόμαχος δὲ
4 νέρθε Ῥόδου, πάτρας δ' ἔνδοθεν Ἑρμιόνη,
5 ἁ δὲ πολυθρήνητος ἐπέφθιτο ματέρι κούρα
6 Παμφίλη ὡραίων οὐκ ἐπιβᾶσα γάμων·
7 οὐδὲ καταφθιμένων αὕτα κόνις, ἄλλα γὰρ ἄλλα
8 γᾶ κατέχει, μνάμαν δ' εἷς ἐφύλαξε τάφος.

Traduction :

Les trois enfants qu'il a eus de la féconde Hermionè, Andrôn les avait laissés pour qu'ils soient ses protecteurs, mais il n'en verra aucun prendre soin de ses vieux jours. L'un est mort à Délos, Pamphilos. Un second, Andromachos, gît sous le sol de Rhodes, Hermionè dans sa patrie et enfin, source de mille lamentations, après sa mère a péri la jeune Pamphilè, qui n'avait pas

atteint l'âge du mariage. Ceci n'est pas la poussière (qui couvre) les morts, car d'autres terres retiennent chacun d'eux, mais une seule tombe a reçu la garde de leur souvenir.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte de l'épigramme présente un mélange de différents dialectes. On retrouve dans le texte des éléments ioniens, notamment à travers les occurrences présentant la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : Ἑρμιόνης (v. 1) ; Δήλῳ (v. 3) ; Παμφίλη (v. 6). Aux côtés de ces occurrences, on recense aussi de nombreux dorismes, où le vocalisme /a:/ ancien est conservé : πάτρας (v. 4) ; ἁ, ματέρι, κούρα (v. 5) ; ἐπιβᾶσα (v. 6) ; αὕτα, ἄλλα (v. 7) ; γᾶ, μνάμαν (v. 8). En revanche, les aoristes non augmentés λίπεν (v. 1) et θάνε (v. 3) illustrent l'inspiration homérique de la langue de l'auteur.

Au septième vers, dans le tour ἄλλα γὰρ ἄλλα (v. 7) le premier ἄλλα, neutre pluriel, renvoie au différents défunts, le second se rapporte à γᾶ.

Comme souvent dans les épigrammes dédiées à des enfants, on retrouve le motif de la γηροκομία que les enfants ne pourront pas assumer, λεύσει δ' οὐδένα γηροκόμον (v. 2).

Chacun des trois enfants est mort dans une région différente : l'un à Délos, un deuxième sur l'île de Rhodes et le dernier enfant Pamphilè, est la seule à avoir trouvé la mort dans sa patrie (πάτρας δ' ἔνδοθεν). Le monument funéraire, qui est un cénotaphe, honore à lui la mémoire de tous ces défunts.

II-12.5.1.

Musée d'Adana, n. inv. 51-31-71

La famille d'Athanadotos

Stèle de marbre blanc, brisée du haut, sur laquelle sont représentés trois personnages : une femme debout sur la gauche (la sœur d'Athanodotos), une femme au milieu assise (la mère d'Athanodotos) et à gauche un homme se tenant debout (le père d'Athanodotos).

L'inscription date de 370 av. J.-Chr. environ d'après Gladiss.

Édit : A. v. Gladiss, *Istanbuler Mitteilungen*, vol. XXIII-XXIV (1973-1974), p.175-181 avec photographie, Pl. 79) ; *CEG* II 741 ; *SGOst*, Vol. IV, 19/11/01.

1 Μνημεῖον πατρὸς μητρός τε κασιγνήτης τε
2 υἱὸς Ἀριστοκράτους στῆσεν Ἀθανόδοτος

Traduction :

Pour son père, sa mère et sa sœur, Athanodotos fils d'Aristocratès a fait dresser ce monument.

L'épigramme est composée d'un unique distique élégiaque. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. En effet, à l'exception de l'anthroponyme Ἀθανόδοτος, qui est un dorisme du fait de la conservation du vocalisme /a:/ ancien, les autres occurrences de l'épigramme présentent la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : Μνημεῖον, μητρός, κασιγνήτης (v. 1) ; στῆσεν (v. 2). Le génitif Ἀριστοκράτους (v. 2) illustre quant à lui le résultat de la contraction ionienne /eo/ > /o:/. Enfin, l'aoriste non augmenté στῆσεν (v. 2) et l'emploi du substantif κασιγνήτης (v. 1) témoignent d'une certaine recherche poétique de la part de l'auteur de l'épigramme.

II. Asie Mineure : Synthèse

Synthèse

1. Répartition chronologique des épigrammes

VIe siècle av. / Ve siècle av.	1 (0,4 %)
Ve siècle av.	1 (0,4 %)
IVe siècle av.	15 (6,7 %)
IIIe siècle av.	20 (8,9 %)
IIIe siècle / IIe siècle	7 (3,1 %)
IIe siècle av.	20 (8,9 %)
IIe siècle av. / Ier siècle av.	15 (6,7 %)
Ier siècle av.	31 (13,8 %)
Ier siècle av. / Ier siècle ap.	4 (1,8 %)
Époque hellénistique	19 (8,5 %)
Ier siècle ap.	39 (17,4 %)
Ier siècle ap. / IIe siècle ap.	48 (21,4 %)
Époque romaine	3 (1,3 %)
Indéterminé	1 (0,4 %)
Total	224

Le tableau ci-dessus nous permet d'observer que le nombre d'épigrammes funéraires va croissant jusqu'à la fin du Ier siècle de notre ère, la catégorie « Ier siècle ap. / IIe siècle ap. » comptant le plus grand nombre d'inscriptions.

L'Asie Mineure a fourni l'épigramme la plus ancienne du présent corpus. Il s'agit de l'inscription de Sardes en Lydie II-7.13.1. Si l'on peut hésiter entre le VIe ou le Ve siècle avant notre ère, les éléments paléographiques (forme des lettres nu et upsilon) ainsi que les graphies recensées dans l'épigramme (O notant la voyelle /ɔ:/ par exemple) assurent l'ancienneté de cette inscription.

L'inscription pour laquelle aucune date ne peut être donnée est l'inscription II-1.7.1. retrouvée à Tiéion en Bithynie.

2. Répartition des défunts

Hommes	105 (46,9 %)
Femmes[329]	35 (15,6 %)
Enfant et jeunes adultes	59 (26,3 %)
Familles	18 (8 %)
Polyandrion	1 (0,4 %)
Indéterminé	5 (2,2 %)
Sans défunt	1 (0,4 %)

Pour les quatre premières catégories du tableau ci-dessus, nous pouvons observer des données présentant beaucoup de similarité avec celles de la région du nord de la Méditerranée. Il faut cependant noter que les épigrammes dédiées à plusieurs membres d'une même famille sont en proportion légèrement moins nombreuses en Asie Mineure que dans le nord de la Méditerranée.

Les catégories suivantes sont quant à elles propres à l'Asie Mineure. L'inscription correspondant à la catégorie « polyandrion », unique représentante de ce type de monument dans notre corpus, est l'inscription de Milet II-8.10.3. Cette dernière est gravée sur un monument commémorant la bravoure de soldats originaires de Milet, qui se sont illustrés au combat pour défendre leur patrie.

Les cinq inscriptions appartenant à la catégorie « Indéterminé » correspondent à des inscriptions pour lesquels nous ne pouvons déterminer avec certitude le sexe ou l'âge du défunt. Il s'agit des inscriptions II-1.5.2., II-4.9.2., II-4.10.2., II-8.8.1. et II-10.5.1. Parmi ces cinq inscriptions, les trois premières sont des fragments dont les lacunes sont si importantes que l'on ne peut déterminer à qui les poèmes étaient dédiés. L'inscription II-8.8.1. n'est pas qu'un fragment d'épigramme funéraire comme les deux précédentes, toutefois, la perte d'au moins un vers au début du texte et du début de chaque vers nous ôte les moyens de savoir l'identité du défunt. Nous ne connaissons que l'identité d'un proche du défunt grâce au vocatif Εὔοδε dans le deuxième vers de l'épigramme, mais rien ne précise la nature du lien qui unissait cet Euodos au défunt. Enfin, pour l'inscription II-10.5.1., nous ne pouvons déterminer le sexe du défunt à

[329] Sur les 39 femmes du corpus, 6 sont mortes en couche : II-4.3.2. ; II-7.6.4. ; II-7.13.5. ; II-7.14.13. ; II-7.14.26. ; II-5.9.1.

cause de l'ambiguïté de son nom. En effet, l'anthroponyme Φίλτηι que porte le texte ne permet pas de savoir avec certitude s'il s'agit d'un homme du nom de Φίλτης ou d'une femme répondant au nom de Φίλτη.

3. Répartition métrique des épigrammes

Distique élégiaque	157 (70,1 %)
Système dactylique[330]	31 (13,8 %)
Trimètre iambique	19 (8,5 %)
Mélange métrique	8 (3,6 %)
Autre	5 (2,2 %)
Indéterminé	3 (1,3 %)

Le distique élégiaque, dans cette partie du corpus également, est très largement majoritaire, confirmant une nouvelle fois son statut de mètre privilégié de l'épigramme funéraire.

Dans la catégorie « système dactylique », dix-huit inscriptions sont composées entièrement en hexamètres dactyliques, ce qui, rapporté au nombre total d'inscriptions provenant d'Asie Mineure, représente environ 8 %. Dans toutes les autres inscriptions de cette catégorie, les hexamètres dactyliques alternent avec des distiques élégiaques.

Les huit inscriptions intégrées à la catégorie intitulée « mélange métrique » présentent une alternance de distiques élégiaques et de trimètres iambiques. Il est intéressant de remarquer que sur ces huit inscriptions, quatre proviennent de Phrygie. Il s'agit des inscriptions II-5.1.1., II-5.2.1., II-5.4.1. et II-5.6.1. Il nous faut également signaler dans cette catégorie l'inscription II-7.16.1., de Tralles en Lydie, dédiée au musicien Séikilos, où le distique élégiaque composant son épigramme funéraire est suivi d'un chant dont le schéma métrique est indéterminé.

L'Asie Mineure est la seule région du corpus à fournir des épigrammes composées dans un schéma métrique qui ne soit ni le distique élégiaque, ni l'hexamètre dactylique, ni le trimètre iambique. Ces inscriptions sont rassemblées dans la catégorie « Autre » du tableau ci-dessus. Il s'agit des inscriptions II-2.2.1., II-4.2.1., II-4.3.7., II-7.14.1. et II-8.10.12.

Enfin, les trois inscriptions intégrées à la catégorie « Indéterminé » sont les inscriptions II-4.9.1., II-7.13.1. et II-8.3.4. Le texte des inscriptions II-8.3.4. et II-7.13.1. est trop lacunaire

[330] La catégorie « système dactylique » regroupe toutes les épigrammes composées d'hexamètres dactyliques, de pentamètres dactyliques ou de mélange d'hexamètres et de pentamètres, à la différence de la catégorie « distique élégiaque » sous laquelle ne sont comptabilisées que les épigrammes composées uniquement de distiques élégiaques.

pour nous permettre de déterminer la métrique utilisée pour la composition du poème. En revanche, la métrique de l'inscription de Mysie II-4.9.1. dont le texte n'est pas lacunaire, est complexe et ne correspond à aucun schéma métrique connu. Est-ce une tentative de versification ?

4. Synthèse linguistique

4.1. phonétique

4.1.1 Les voyelles

Maintien de /a:/ et fermeture de /a:/ à /ε:/

Les épigrammes constituant le corpus d'Asie Mineure présentent majoritairement le traitement ionien-attique de /a:/. La fermeture généralisée de /a:/ en /ε:/ s'observe dans 134 inscriptions, ce qui représente environ 60 % de l'ensemble des inscriptions d'Asie Mineure. Les inscriptions qui présentent le maintien de /a:/ ancien généralisé sont au nombre de 28, ce qui représente 12,5 % de l'ensemble des inscriptions d'Asie Mineure. Enfin, les inscriptions qui présentent concurremment les deux traitements de /a:/ ancien sont au nombre de 48, soit 21 %. Quelques inscriptions ne présentent pas assez d'occurrence ou ne contiennent pas d'occurrences sûres permettant de déterminer quel était le traitement pratiqué pour /a:/ ancien.

Les inscriptions présentant le passage de /a:/ à /ε:/ généralisé sont :

- II-4.1.1. ; II-4.1.2. ; II-4.3.5. ; II-4.3.7. ; II-4.3.8. ; II-4.3.9. ; II-4.3.10. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.3.14. ; II-4.3.15. ; II-4.4.1. ; II-4.5.1. ; II-4.6.1. ; II-4.7.1. ; II-4.8.1. ; II-4.9.1. ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-4.10.2. ; II-4.10.3. ; II-4.11.1. ; II-4.12.1. ; II-4.13.1. ;
- II-7.1.1. ; II-7.2.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.6. ; II-7.5.1. ; II-7.5.2. ; II-7.5.5. ; II-7.5.6. ; II-7.5.7. ; II-7.6.2. ; II-7.6.3. ; II-7.6.6. ; II-7.6.8. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.10.2. ; II-7.11.1. ; II-7.11.2. ; II-7.12.1. ; II-7.12.2. ; II-7.13.1. ; II-7.13.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.1.; II-7.14.4. ; II-7.14.6. ; II-7.14.7. ; II-7.14.9. ; II-7.14.10. ; II-7.14.11. ; II-7.14.15. ; II-7.14.16. ; II-7.14.17. ; II-7.14.20. ; II-7.14.21. ; II-7.14.22. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.14.27. ; II-7.15.1. ; II-7.15.4. ; II-7.15.5. ; II-7.16.1. ; II-7.18.1. ;
- II-8.1.1. ; II-8.3.1. ; II-8.3.2. ; II-8.5.1. ; II-8.5.2. ; II-8.5.6. ; II-8.5.8. ; II-8.6.1. ; II-8.7.1. ; II-8.9.2. ; II-8.10.1.; II-8.10.3. ; II-8.10.4. ; II-8.10.5. ; II-8.10.6. ; II-8.10.11. ; II-8.10.13. ; II-8.10.14. ; II-8.11.1. ; II-8.12.1. ; II-8.12.3. ; II-8.13.1. ;
- II-1.2.1. ; II-1.3.1. ; II-1.3.2. ; II-1.3.3. ; II-1.4.3. ; II-1.5.1. ; II-1.6.3. ; II-1.6.4. ; II-1.7.1. ;
- II-5.1.1. ; II-5.2.3. ; II-5.3.1. ; II-5.3.2. ; II-5.4.1. ; II-5.5.1. ; II-5.6.2. ; II-5.8.1. ; II-5.10.1. ; II-5.11.1. ;
- II-10.1.1. ; II-10.3.1. ; II-10.4.2. ;
- II-2.2.1. ; II-2.2.2. ;
- II-6.1.1. ; II-6.1.2. ; II-6.3.1. ;
- II-9.1.1. ; II-9.2.1. ;
- II-11.1.1. ; II-11.2.1. ;

- II-3.1.1. ; II-3.1.2. ; II-3.1.3. ; II-3.2.1. ; II-3.3.1. ;
- II-12.1.1. ; II-12.1.3. ; II-12.1.4. ; II-12.2.1. ; II-12.2.2. ; II-12.3.1. ; II-12.5.1.

Parmi les épigrammes précédentes certaines présentent le maintien de /a:/ ancien dans des occurrences particulières. Il peut s'agir de noms de personne, de noms de lieu, ou encore de formes susceptibles de représenter des cas de maintien de /a:/ ancien après les voyelles de timbre /i/ et /e/ ou après la consonne liquide /r/, pratique correspondant au dialecte attique.

Les épigrammes présentant le maintien de /a:/ dans l'onomastique :

- II-4.3.13. : Ἀΐδαο (v. 8) ; II-4.4.1. : Σώταν (v. 2) et Σώτας (L. 11) ; II-4.7.1. : Δείδας (v. 1) ; II-4.13.1. : Ἀσκλᾶν (v. 5) ;
- II-7.2.2. : Χίας (v. 2) ; II-7.2.6. : Ἀΐδα|ν (v. 3) ; II-7.6.6. : Εὐτυχίαν (v. 1) ; II-7.6.8. : Νίκας (v. 1) ; II-7.9.1. : Τατιὰς (L. 1) ; Ἀμμιὰς (L. 4) ; Ἀΐδα (v. 8) ; II-7.12.2. : Ἀκύλας (v. 1) ; II-7.13.4. : [Ἀρτ]εμεισίᾳ (v. 2) ; II-7.15.1. : Ὀλυμπιὰς (v. 3) ;
- II-8.1.1. : Ἀΐδαο (v. 5) ; II-8.3.2. : Εὐφραγόρα (v. 1) ; II-8.5.8. : Ἀλεξάνδρᾳ (v. 4) ; II-8.10.1. : Ἡρακλείδα (v. 2) ; II-8.10.5. : [Εὐκλ]είδας (v. 6) ; II-8.13.1. : Ἀίδα (v. 2) ;
- II-1.3.1. : Ἡρώνδας, Ἀλκιάδα (l. 1) ; II-1.6.4. : Ἀσίας (v. 4) ;
- II-5.2.3. : Ἀπελλᾶς (v. 1) ; II-5.3.1. : Φρυγίας (v. 2) ; II-5.11.1. : Ἀκύλας (v. 3) ; Οὐαλερία (v. 5) ;
- II-10.4.2. : Μαίας (v. 3) ;
- II-2.2.3. : Λυσαγόραν ; II-2.2.4. : Λευκοθέας (v. 1) ; Σαΐττα (v. 1) ;
- II-9.2.1. : Ἄτταν (v. 2) ;
- II-12.1.4. : Νεικαία (v. 4) ; II-12.5.1. : Athanadotos (v. 2).

Les épigrammes présentant des cas de maintien de /a:/ ancien correspondant aux cas de limitation du dialecte attique :

- II-4.3.7. : πάτρας (v. 8) ; II-4.3.9. : βίᾳ (v. 6) ; II-4.3.12. : σκιερᾷ (v. 6) ; II-4.3.13. : πικρὰν (v. 9) ; χαρᾶς (v. 12) ; II-4.12.1. : σφαλερὰ (v. 10) ;
- II-7.14.17. : σοφίας (l. 6) ; Ἀσίας (l. 7-8) ;
- II-8.3.1. : ἡλικίας (v. 2) ; II-8.10.3. : τάν, ἀρετὰν (v. 14) ; II-8.10.4. : γηραιᾷ (v. 7) ;
- II-5.10.1. : παρθενίας (v. 10) ;
- II-2.2.4. : εὐτυχίαι (v. 4).

Enfin, il faut signaler le cas particulier de l'inscription II-4.3.14., où la forme Ἁ (v. 1) de l'article féminin nominatif singulier n'est employée que par jeu littéraire. Il est le seul /a:/ ancien conservé de l'épigramme, il est totalement isolé. Cependant, ce Ἁ est essentiel au jeu littéraire instauré par l'auteur de l'épigramme qui a fait apparaître en acrostiche le nom du défunt, Apollonidès :

- II-4.3.14. : Ἁ (v. 1).

Les inscriptions présentant le maintien de /a:/ généralisé sont :

- II-4.3.1. ;
- II-7.2.3. ; II-7.2.4. ; II-7.2.5. ; II-7.4.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.13. ; II-7.14.24. ; II-7.14.28. ; II-7.15.2. ; II-7.15.3. ; II-7.17.1. ;

- II-8.2.2. ; II-8.3.4. ; II-8.4.1. ; II-8.5.4. ; II-8.5.5. ; II-8.8.1. ; II-8.12.5. ; II-8.13.2. ; II-8.14.1. ;
- II-1.1.1. ; II-1.1.2. ;
- II-5.7.2. ;
- II-12.1.2. ; II-12.4.1. ; II-12.4.2.

Les inscriptions présentant concurremment le maintien de /a:/ et le traitement ionien-attique de /a:/ ancien sont :
- II-4.2.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.3. ; II-4.3.4. ; II-4.3.11. ;
- II-7.3.1. ; II-7.5.3. ; II-7.5.4. ; II-7.6.1. ; II-7.6.4. ; II-7.6.5. ; II-7.7.1. ; II-7.9.2. ; II-7.10.1. ; II-7.13.2. ; II-7.14.2. ; II-7.14.3. ; II-7.14.5. ; II-7.14.8. ; II-7.14.12. ; II-7.14.14. ; II-7.14.18. ; II-7.14.19. ; II-7.14.23. ; II-7.18.2. ;
- II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.5.3. ; II-8.5.7. ; II-8.9.1. ; II-8.10.2. ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-8.10.15. ; II-8.11.2. ; II-8.12.2. ; II-8.12.4. ;
- II-1.4.1. ; II-1.4.2. ; II-1.6.1. ;
- II-5.2.1. ; II-5.2.2. ; II-5.9.1. ;
- II-10.2.1. ;
- II-2.2.4. ;
- II-6.1.3. ; II-6.2.1.

Traitements de /ao/ et /aɔ:/

Le maintien de l'hiatus /ao/ s'observe dans les noms de la lumière φάος, celui de la tempérance σαοφροσύνης suite à la chute de digamma intervocalique, mais aussi dans les génitifs singuliers non contracte du type Ἀΐδαο, hiatus consécutif à la chute de sigma intervocalique. L'hiatus est attesté également dans la deuxième personne du singulier médio-passive de l'aoriste, du type ἐγείναο. Les occurrences sont les suivantes :
- II-4.3.2. : φάος (v. 3) ; II-4.3.12. : φάος (v. 5) ; II-4.3.13. : Ἀΐδαο (v. 8) ; II-4.3.15. : σα|οφροσύνης (v. 3) ; II-4.10.1. : σαοφρο|σύνην (B. v. 4) ; ἐγεί|ναο (B. v. 5) ;
- II-7.12.2. : φάος (v. 6) ; II-7.14.2. : Ἀΐδαο (v. 1) ; II-7.14.12. : Ἀίδα[ο] (v. 3) ; II-7.14.16. : γήραος (v. 2) ; II-7.15.5. : φάος (v. 13) ;
- II-8.1.1. : Ἀΐδαο (v. 5) ; II-8.3.5. : σαοφροσύνας (v. 15) ; II-8.10.4. : γήραος (v. 4) ; II-8.13.2. : ἔσσαο (v 2) ;

Le traitement par contraction de /ao/ > /a:/ s'observe aussi, mais bien plus rarement :
- II-7.4.1. : Πατροκλείδᾳ (v. 7) ; II-7.9.1. : Ἀΐδα (v. 8) ;
- II-5.7.2. : εὐγενέτα (v. 8) ;
- II-12.4.1. : Νυμφᾶν (v. 5).

Le traitement par contraction /ao/ > /ɔ:/ est le traitement le plus rare. On ne le constate que dans deux occurrences, où /ao/ est en hiatus suite à la chute de digamma intervocalique. Concernant le hiatus /aɔ:/, nous observons une disparité de traitement selon la nature grammaticale des occurrences : dans les formes verbales, le traitement par contraction est le

seul qui soit attesté dans les formes verbales. Dans les substantifs, le maintien de l'hiatus est également attesté dans deux occurrences.

Les occurrences présentant le traitement /ao/ > /ɔ:/ sont :

- II-7.2.6. : φῶς (v. 6) ; II-7.5.3. : ἐκσώζων (v. 5) ; II-7.14.25. : βοῶσα (v. 1).

Les occurrences de formes verbales présentant le traitement /aɔ:/ > /ɔ:/ sont :

- II-1.4.1. : νικῶσα (v. 8) ;
- II-7.6.2. : ἐσορῶ (v. 4) ; II-7.14.25. : βοῶσα (v. 1) ; ὁρῶμαι (v. 5).
- II-8.3.3. : τιμῶν (v. 7) ; II-8.8.1. : ὁρῶν (v. 8) ; II-8.10.5. : νικῶντα (v. 4) ; II-8.11.1. : δρῶν (v. 6).

Enfin, les occurrences présentant le maintien de l'hiatus /aɔ:/ sont :

- II-6.2.1. : ὡράων (v. 8) ;
- II-12.4.1. : θη[λυτεράων] (v. 5).

Traitements de /ea/

Le maintien de l'hiatus est bien attesté, notamment dans les accusatifs des thèmes sigmatiques, dont voici quelques exemples :

- II-4.3.8. : προσηνέα (v. 1) ; II-7.2.2. : ἄλγεα (v. 8) ; II-8.10.10. : Ἰατροκλέα (v. 4) ; II-12.1.1. : δυσπενθέα (v. 1).

La contraction /ea/ > /ε:/ est elle aussi attestée, quoique plus rarement :

- II-4.3.6. : Λιμναγενῆ (v. 4) ; II-7.9.2. : ἀτυχῆ (v. 8) ; II-8.3.5. : ἀπηνῆ (v. 19) ; II-12.3.1. : θηλυγενῆ (v. 2).

Une occurrence présente le résultat /a:/ de la contraction de /ea/ dans une forme du nom des ossements, ce qui constitue un atticisme :

- II-7.14.1. : ὀστᾶ (v. 2).

Traitements de /ee/

L'hiatus /ee/ est maintenu dans quelques occurrences :

- II-4.3.11. : προσκηδέες (v. 5) ; II-4.3.15. : εὐσεβέες (v. 1) ; II-7.6.6. : υἱέες (v. 2) ; II-8.6.1. : γονέες (v. 5).

La contraction /ee/ > /e:/ est également couramment pratiquée, notamment dans les infinitifs présents, infinitifs des aoristes thématiques et dans les formes personnelles des verbes dénominatifs. Cette contraction, retranscrite par le digramme EI la plupart du temps, est par deux fois notée par la seule lettre E :

- II-4.3.5. : θανεῖν (v. 1) ; II-4.3.11. : θρηνεῖτε (v. 5) ; II-8.11.1. : ἰδεῖν (v. 4) ;
- II-2.2.2. : θανῆν (v. 1) ; τελῆν (v. 2).

L'épigramme II-2.2.2. date du IVe siècle av. J.-Chr. ; c'est non seulement la graphie E pour /e:/ qui permet de dater l'épigramme, mais aussi la graphie EO de la diphtongue /eu/ : Εὐκλείδης (l. 1) ; εὖτε (v. 2).

Traitements de /eo/

Le maintien de l'hiatus /eo/ est attesté notamment dans les imparfaits médio-passifs à la deuxième personne du singulier ainsi que dans les impératifs médio-passifs à la deuxième personne du singulier. Quelques formes de génitifs singuliers présentent également l'hiatus /eo/. Les formes de génitifs pluriels présentent quant à elles bien souvent le maintien de l'hiatus /eɔ:/. Les occurrences dans les inscriptions d'Asie Mineure sont :

- II-4.3.13. : φρονέουσα (v. 4) ; II-4.10.1. : ἔπλεο (A. v. 3) ; κήδεο (B. v. 6) ; ἀπολείπεο (B. v. 9) ;
- II-7.6.1. : πάρθεο (v. 8) ; II-7.6.6. : εὐσεβέως (v. 2) ; II-7.13.5. : εὐλογέων (v. 8) ; II-7.15.5. : παύεο (v. 15) ;
- II-8.1.1. : λείβε|ο (v. 11) ; II-8.3.5. : σέο (v. 19) ; II-8.5.5. : ἵκεο (v. 1) ; II-8.14.1. : Ἄρεος (v. 11) ;
- II-5.10.1. : ὤλεο (v. 2) ;
- II-12.2.2. : ἀποπαύεο (v. 3).

L'hiatus /eo/ connaît aussi le traitement par contraction. La contraction /eo/ > /o:/, notée OY est bien attestée :

- II-4.3.7. : Θεοπείθους (v. 4) ; II-4.12.1. : στεφαν̣οῦσθαι (v. 13) ;
- II-7.2.2. : ἀρτιφυοῦς (v. 8) ;
- II-8.1.1. : κάλλους (v. 6) ;
- II-12.5.1. : Ἀριστοκράτους (v. 2).

La graphie EY est également attestée pour noter le résultat de la contraction de /eo/ :

- II-4.3.1. : [μ]ευ (v. 1) ;
- II-7.6.3. : μευ (v. 3) ; II-7.13.3. : Τεῦ (v. 1) ; II-7.14.5. : Θεύδοτος (v. 6) ;
- II-8.5.4. : μεῦ (v. 1) ; II-8.8.1. : ἀπέρχευ (v. 6) ;
- II-5.9.1. : ἐμεῦ (v. 15) ;
- II-12.1.2. : ἐκτελεῦσι (v. 6).

Altérations des voyelles de timbre /e/

À travers les variations graphiques pour noter les voyelles de timbre /e/, il ressort une confusion due à des phénomènes d'iotacisme et d'itacisme. Ainsi observe-t-on le rapprochement des phonèmes /e:/ et /i:/ par des échanges graphiques pour la retranscription de ces deux phonèmes. Le digramme EI, qui note ordinairement le phonème /e:/, est parfois retranscrit par la seule lettre I :

- II-7.14.25. : ἰς (v. 7) de même II-11.1.1. : ἰς (v. 5) pour la préposition εἰς ;

- II-5.7.2. : κτίνας (v. 5) ;
- II-3.2.1. : ἐπὶ (v. 1), la quantité longue de l'iota final nous indique qu'il ne s'agit pas ici de la préposition ἐπί mais de la conjonction de subordination ἐπεί.

On observe des cas de graphie inverse où EI pour note le phonème /i/:
- II-4.3.6. : γείνωσκε (v. 2) ; II-4.3.10. : τεισάμενοι (v. 8) ; II-4.5.1. : φει|λάμενος (v. 4) ; II-4.12.1. : τειμᾶς (v. 11) ;
- II-7.2.3. : εἰμερτᾶς (v.2) ; II-7.6.1. : Νεικομάχωι (v. 8) ; II-7.6.3. : τ̣εισαμένοις (v. 6) ; II-7.8.1. : ἐτείμησεν (l. 2) ; εἴδειν (v. 2) ; II-7.9.1. : γείναμενος (4) ; II-7.11.2. : Χ[άρ]ωνει (v. 5) ; II-7.12.2. : τειμήσας (v. 2) ;
- II-8.10.14. : Εἰφικράτους (v. 1) ; II-8.12.4. : φείλαθ' (v. 2) ; γεινώσκων, τείμιον (v. 6) ;

À travers ces exemples, on voit également poindre la question du maintien des oppositions de quantité. En effet, dans ces cas de graphie inverse, on remarque que le digramme EI note tantôt /i/ long (εἰμερτᾶς, ἐτείμησεν, Χ[άρ]ωνει, etc.) tantôt d'ancien /i/ bref (γείνωσκε, γεινώσκων).

On recense également des cas où /e:/ est retranscrit par la lettre H :
- II-5.7.2. : μνημῆον (v. 1).
- II-2.2.1. : ἠμι (l. 6).

Nous avons intégré à cette catégorie car la forme ἠμι car son interprétation est difficile. En effet, ἠμί pourrait constituer un dorisme pour εἰμί. En dorien dit « severior » les /e/ allongés par allongement compensatoire aboutissent à η : *esmi > εἰμί (ionien-attique, dorien « nitior » ; ἠμί (dorien « severior »). En outre, la forme ἠμί pour εἰμί est bien attestée. Nous pouvons la lire dans une inscription de Crète[331].

Cependant, cette interprétation faisant de ἠμί un dorisme se heurte à plusieurs tout le reste du texte est composé en ionien sans aucune autre trace de dorisme et ce même dans la partie en prose où se trouve l'occurrence ἠμι, où l'on peut lire σῆμα et non la forme dorienne σᾶμα. De plus, l'inscription II-2.2.1. est dédiée à la fille d'un certain Nadys, originaire de Carie, c'est-à-dire une région ionienne. Il est donc peu probable que l'interprétation de ἠμί comme un dorisme soit juste. Nous proposons de voir en ἠμί le verbe de parole qui, dans la prose attique comme dans les poèmes homériques, n'est employé que dans des incises. En outre, il est d'autres inscriptions où la pierre, à qui est donnée la parole, annonce elle-même qui est le responsable de son édification et l'identité du défunt dont elle signale la présence[332]. L'emploi de ἠμί au lieu d'un verbe plus usuel tel que λέγω, donne un caractère solennel, emphatique à l'épigramme.

Traitements de /oo/

Le maintien de l'hiatus /oo/ ne s'observe que dans quelques rares occurrences, notamment le nom νόος et πλόος :
- II-7.4.1. : νόον (v. 3) ;

[331] Cf. Bechtel (F.). *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*. n. 4959*a*.
[332] Citons par exemple l'inscription II-1.3.3., v. 1 : Μανύσω τοῖς παρόδοισι τίνος τόδε σῆμα τέτυκται.

- II-8.12.3. : νόον (v. 6) ;
- II-1.3.3. : νό|ον (v. 2) ;
- II-12.2.1. : πλόον (v. 5).

Le traitement le plus fréquemment observé pour l'hiatus /oo/ est la contraction aboutissant au phonème /o:/. Il s'observe dans les noms précédemment cités mais aussi dans les génitifs singuliers des thématiques. La graphie de /o:/ est OY le plus souvent et occasionnellement, dans les épigrammes les plus anciennes, O :

- II-4.3.12. : τριπλοῦν (v. 3) ; II-4.3.7. : τέκνου (v. 6) ;
- II-7.14.26. : ἔμπνουν (v. 18) ; II-7.14.9. : βίου (v. 2) ;
- II-8.10.12. : νοῦν (v. 4) ;

Et dans des épigrammes du Ve ou IVe siècle av. J.-Chr. avec la graphie O :

- II-7.13.1. : Ὀξύλō (v. 1) ;
- II-10.3.1. : Ἀπολλωνίō (l. 1) ;
- II-2.2.1. : τô (A. l. 6).

Diphtongue AI

La diphtongue ne connaît que peu d'altérations dans les inscriptions d'Asie Mineure. Les cas de monophtongaison de la diphtongue AI n'apparaissent que dans quatre épigrammes, datant toutes du Ier voire IIe siècle ap. J.-Chr. :

- II-7.14.21. : κέκλιτε (v. 2) ; νέ (v. 4) ; II-7.14.25. : κωφὲ, πέτρε, κὲ (v. 3) ;
- II-8.6.1. : ἐνταφήσε|τε (II. l. 4-5)
- II-1.5.1. : κεῖ|τε (v. 1).

Diphtongue EY

Cette dernière ne connaît pas d'altération mais dans l'épigramme II-2.2.2., la diphtongue /eu/ est retranscrite au moyen du digramme EO :

- II-2.2.2. : Εὀκλείδης (l. 1) ; εὀ̃τε (v. 1).

Allongements compensatoires

Si les deux premiers allongements compensatoires sont systématiquement pratiqués, en revanche, les allongements de troisième vague sont pratiqués selon les contraintes métriques des épigrammes. Ce dernier type d'allongements compensatoires est une ressource à la disposition des auteurs d'épigramme pour assurer la correction métrique. Ainsi peut-on voir dans l'épigramme II-7.4.1. tantôt des formes qui présentent le troisième allongement compensatoire, νούσου (v. 1), si toutefois il faut poser à l'origine du nom de la maladie le thème νοσϝ-, et des formes où n'est pas pratiqué ce même allongement compensatoire, ξένε (v. 4).

Les épigrammes des autres zones géographiques présentent le traitement des différents allongements compensatoires. Les premier et deuxième allongements compensatoires sont systématiquement pratiqués tandis que les troisièmes allongements compensatoires sont pratiqués selon les exigences métriques.

Autres allongements

Les allongements métriques du type οὔνομα pour ὄνομα, εἶν pour ἐν, sont bien attestés dans les épigrammes d'Asie Mineure. En voici quelques exemples :

- II-4.3.14. : οὔνομα (v. 7) ; II-7.13.5. : εἶν (v. 6) ; II-8.2.2. : ἄδη[ν] (v. 1) avec alpha long par allongement métrique.

On recense également des *diektasis*, cependant ce procédé métrique reste beaucoup plus rare que l'allongement métrique précédent qui est bien plus répandu. Les quelques occurrences marquées par la *diektasis* sont :

- II-7.15.5. : εἰσορόω (v. 13) ;
- II-5.9.1. : ἀναγνώωσιν (v. 3).

4.1.2. Les consonnes

Assimilations

Les assimilations de consonnes dans les épigrammes d'Asie Mineure sont de plusieurs ordres. On recense des assimilations du mode articulatoire. De nombreuses consonnes sourdes sont retranscrites par des consonnes sonores lorsqu'elles se trouvent devant consonne sonore. C'est le cas notamment de la dorsale /k/ qui devant consonne sonore passe à /g/ :

- II-4.3.2. : ἐγ Μοίρας (v. 2) ; ce phénomène s'observe également en composition : II-4.3.4. : ἔγδημος (v. 8) ;
- II-7.2.3. : ἐγ νίκας (v. 5).

On observe également la spirantisation de consonnes sourdes, voire de consonnes sonores, au contact d'une voyelle aspirée :

- II-4.1.1. : κἀφ' ὕψους (v. 6) ;
- II-7.2.2. : θ' ὑπὸ (. 1) ; θ' ἴσον (v. 5) ; θ' ἥλιον (v. 6). Dans ces trois exemples, la consonne sourde aspirée correspond à la particule δέ après l'élision d'epsilon et l'assimilation au contact de l'aspiration à l'initiale du mot qu'il précède, faisant passer /d/ à la consonne dentale aspirée sourde correspondante.

On recense également des assimilations de consonnes à la région articulatoire de la consonne suivante. Ce type d'assimilation affecte particulièrement les nasales dentales /n/ qui, devant consonne labiales sourdes ou sonores, se labialisent et passent à la nasale labiale /m/ :

- II-4.3.8. : σὺμ πραπίσιν (v. 4) ;
- II-7.14.26. : ὃμ ποθέουσα (v. 9) ;

- II-8.5.1. : τὸμ πρῶτ[ο]ν (v. 2) ;
- II-1.1.1. : ἐμ πέμπτωι (v. 3).

Les assimilations d'occlusives sont en revanche plus rare. On peut toutefois citer II-7.6.3. : κάππεσον (v. 3), verbe composé de la préposition apocopée κατ et du verbe πίπτω.

Enfin, nous pouvons signaler l'assimilation de sonorité du groupe initiale ΣM- où au contact de la bilabiale sonore M, la sifflante forte Σ est noté par la graphie Z :

- II-7.14.8. : Ζμύρνα (v. 3) ; II-7.14.17. : Ζμύρνης (l. 5) ; Ζμυρναίων (l. 10) ; II-7.14.19. : Ζμερτομάραι (v. 6) ;
- II-5.2.1. : Ζμυρναία (v. 3).

Géminations

Comme dans les autres zones géographiques du présent corpus, les auteurs d'épigrammes ont mis à profit l'alternance des traitements -σσ- et -σ- issus des anciens groupes de consonnes *-τy- et *-θy- ou de l'assibilation de τ devant σ, que l'on observe chez Homère, pour répondre aux exigences métriques. Ainsi, là où la prose ionienne-attique présente la consonne -σ- seule, les épigrammatistes emploient la géminée lorsque la syllabe précédant le groupe doit être de quantité longue. On trouve de nombreux exemples de ce procédé, notamment dans les formes d'aoristes sigmatiques :

- II-4.1.2. : τελέσσ[αι] (v. 5) ;
- II-7.1.1. : ἐδαμάσσατο (v. 3) ; II-7.14.8. : ἐτέλεσσεν (v. 5) ; II-7.14.15. : καθαρμόσσοντ' (v. 5).

Il faut aussi signaler l'emprunt d'une forme lesbienne ὅττι, équivalent du neutre singulier de ὅστις (*od-ti) et de ὅκα, doublet de ὅτε, qui présente la même possibilité de gémination :

- II-4.2.1. : ὅττι (v. 4) ; ὅκκα (v. 5).

Le caractère purement artificiel de l'utilisation des géminées apparaît évident dans l'exemple que fournit l'inscription II-5.3.1. Au quatrième vers de cette épigramme, on peut lire la forme ὃμμ, qui n'est autre que l'accusatif singulier du pronom relatif ὅς. Rien ne justifie phonétiquement ni morphologiquement la présence de μμ dans cette forme, seule les besoins métriques justifient la gémination.

Le groupe πτ-

Ce groupe de consonnes, qui se rencontrent assez souvent en Égypte, n'est attesté que deux fois, dans des inscriptions de Carie, une fois dans le nom commun de la cité :

- II-8.10.15. : πτόλιν (v. 3) ;

et une seconde fois dans le nom d'un défunt :

- II-8.6.1. : Πτολε|μ[αῖ]ον (v. 2).

Altérations diverses

Quelques cas d'aspirations secondaires sont à signaler dans les épigrammes d'Asie Mineure, notamment en Lydie. Dans deux inscriptions, on observe des composés où le nom du nombre dix présente une occlusive aspirée :

- II-7.6.2. : [Ὀκτ]ῳκαιδεχέτη (v. 1) ;
- II-7.14.12. : II-7.14.12. : [ἐννεακ]αι[δ]εχέτης (v. 4) ;

Dans ces composés, le nom ἔτος est pourvu d'une aspiration secondaire qui modifie l'occlusive dorsale du nom de nombre δέκα.

Il faut également signaler dans une autre inscription de Lydie qui atteste du relâchement articulatoire de la dorsale sonore /g/ en position intervocalique :

- II-7.10.1. : ὀλίην (v. 2).

4.2. Morphologie

4.2.1. Morphologie nominale et pronominale

Formes homériques et ioniennes

Les formes ioniennes et surtout les formes homériques sont surreprésentées dans les épigrammes funéraires d'Asie Mineure. Les formes témoignant d'autres inspirations ou correspondant aux usages d'un autre dialecte, par exemple le dorien ou l'attique, sont marginales.

Le thème du pronom démonstratif de l'objet éloigné employé par Homère et dans le dialecte ionien est bien attesté dans les épigrammes d'Asie Mineure :

- II-7.15.2. : κ[εί]νας (v. 3) ;
- II-8.3.4. : κείνας (v. 1) ; II-8.10.3. : [κ]είνων ;
- II-12.1.4. : κεῖνο (v. 2).

Des emprunts s'observent également dans la catégorie des déterminants possessifs. Ainsi observe-t-on l'emprunt du thème **tewo-*, τεός (Homère, dorien, lesbien), du déterminant possessif, aux côtés des formes avec le degré zéro du thème**two-*, σός (Homère, attique), qui reste la forme la plus employée. C'est exactement la même situation que dans les textes homériques où le poète exploite les deux thèmes, au gré des exigences métriques. Les formes avec degré e du thème du déterminant possessif sont :

- II-7.14.2. : τεῆς (v. 2) ; II-7.14.27. : τεοὺς (v. 1) ; II-7.15.3. : τεὸν (v. 8) ;
- II-12.1.2. : τεᾶς (v. 2).

Si les auteurs ont emprunté les thèmes employés par Homère et en usage dans le dialecte ionien, c'est surtout les désinences employées dans les textes homériques qui ont connu une grande fortune. On recense tout d'abord l'emprunt de la désinence de génitif singulier -οιο, largement attestée dans les épigrammes funéraires. On la retrouve dans des noms communs, noms propres, adjectifs et participes. Quelques exemples :

- II-4.3.10. : Πρωτομάχοιο (v. 5) ; II-4.4.1. : ὠκεανοῖο (v. 1) ;
- II-7.5.3. : καταφθιμένοιο (v. 1) ; II-7.6.3. : Κλάροιο (v. 1) ; II-7.14.6. : κυδίστοιο (v. 3) ;
- II-8.6.1. : βιότοιο (v. 6) ; II-8.10.3. : ἐσχα̣τ̣ί̣οιο (v. 10) ;
- II-1.6.4. : ἠπείροιο (v. 3) ;
- II-5.5.1. : Δοκίμοιο (v. 2) ; II-5.8.1. : πινυτοῖο (v. 4) ;
- II-10.1.1. : ἀενάοιο (v. 8).

Aux côtés des génitifs en -οιο, on recense également les formes de génitifs en -ειο des pronoms, mais ces dernières sont plus rares :

- II-4.3.10. : ἐμεῖο (v. 7) ;
- II-8.5.7. : σεῖο (v. 1) ; II-8.10.2. : σεῖ̣ο (v. 1).

Enfin la désinence -θεν est également attestée ; elle est cependant extrêmement rare car elle n'est attestée que dans deux occurrences seulement :

- II-4.3.2. : ἐμέθεν (v. 4) ;
- II-3.2.1. : ἐ|μέθεν (v. 6).

Les désinences de datifs pluriels en -οισι des thématiques, puis les désinences analogiques -αισι et -ῃσι des thèmes en -*ā*, ainsi que la désinence -εσσι sont également largement attestées en Asie Mineure. Voici quelques exemples d'occurrences où sont présentes ces désinences :

- II-4.3.1. : νέοισιν (v. 4) ; II-4.3.15. : νύμφῃσι μετ' εὐσε|[βέ]εσ⟨σ⟩ι (v. 5) ;
- II-7.5.1. : ξείνοισι (v. 5) ; ἡρώ{ι}εσσι (v. 7) ; II-7.14.28. : σπονδαῖσι (v. 3) ;
- II-8.1.1. : κασιγνή|ταισι φίλαισιν (v. 7) ; II-8.5.3. : ζωοῖσιν (v. 3).

Aux côtés de ces emprunts à la langue homérique et au dialecte ionien, il faut également signaler la fréquence des formes non contractes, des formes ne présentant pas de métathèse de quantité et d'aperture, qui sont toutes très largement attestées en Asie Mineure.

Autres formes

Les formes ne correspondant pas aux usages de la langue homérique et au dialecte ionien sont marginales. Dans les épigrammes mêmes où elles sont attestées, elles sont isolées au milieu d'une langue à la phonétique et à la morphologie qui a pour fondement la langue de l'épopée et le dialecte ionien. Parmi ces formes, on peut citer tout d'abord les dorismes.

L'emploi du pronom personnel dorien τύ, au lieu de l'ionien σύ, est bien attesté :

- II-7.14.14. : τύ (v. 4) ;
- II-7.13.3. : Τεῦ (1).

On observe aussi l'emprunt de subordonnants de formation dorienne. Ainsi l'équivalent de la conjonction de subordination ὅτε et des adverbes τότε et πότε :

- II-4.2.1. : ὅκα, ὅκκα (v. 5) ; τόκα (v. 7) ;
- II-8.14.1. : πόκα (v. 3).

Une forme de pronom démonstratif dorien, déjà attestée dans deux inscriptions d'Égypte, III.1.1. et III.1.5. :

- II-8.2.1. : τειδεί (v. 1).

Les autres formes appartenant au dialecte dorien sont les génitifs singuliers ou pluriels en /a:/, à travers notamment toutes les occurrences du nom Hadès (Ἀΐδαο, Ἀΐδα etc) et les anthroponymes. Les génitifs avec /a:/ constituent le dorisme le plus fréquent dans les épigrammes funéraires :

- II-4.3.13. : Ἀΐδαο (v. 8) ;
- II-7.14.2. : Ἀΐδαο (v. 1) ; Lys.Smy.12 : Ἀίδα[ο] (v. 3) II-7.4.1. : Πατροκλείδᾳ (v. 7) ; II-7.9.1. : Ἀΐδα (v. 8) ;
- II-8.1.1. : Ἀΐδαο (v. 5).

Aux côtés des dorismes, on recense quelques atticismes, notamment dans le nom des ossements et celui de l'esprit :

- II-7.14.1. : ὀστᾶ (v. 2) ;
- II-8.10.12. : νοῦν (v. 4).

Enfin, on observe également des formes qui sont celles de la κοινή, à travers, par exemple, l'emploi analogique de la désinence -ου de génitif singulier dans des thèmes -*s* :

- II-7.18.2. : Μενεκράτου (l. 1) ;
- II-7.5.2. : Ἀΐδου (v. 4).

Toutes ces formes ne sont attestées que très rarement dans les épigrammes funéraires d'Asie Mineure. Le dialecte dorien, attique et la κοινή passent après les langues de prestige que sont l'ionien et la langue d'Homère.

4.2.2. Morphologie verbale

Formes homériques et ioniennes

La principale caractéristique de la morphologie verbale d'Homère qu'ont empruntée les auteurs d'épigrammes funéraires est le caractère facultatif de l'augment. Les exemples de verbes à des temps secondaires non augmentés sont légions. En voici quelques exemples :

- II-4.1.1. : σφάξ[ε], δισκοβόλησε (v. 6) ;
- II-7.6.4. : παρέχον (v. 6) ; II-7.7.1. : δῶκε (v. 2) ; II-7.14.15. : λελόγχει (v. 3) ;
- II-8.5.5. : ⟨κρ⟩ύψεν (v. 4) ; II-8.9.2. : θάψαμ (v. 3) ;
- II-1.1.1. : μόλεν (v. 4) ; II-1.2.1. : θάψεν (v. 3) ;
- II-5.2.3. : πέλεν (v. 5) ; II-5.5.1. : κάθ|θ[ανε (v. 3) ;
- II-10.2.1. : πόρε (v. 1) ; τεῦξε (v. 6) ;
- II-9.1.1. : γενόμην (v. 2) ; ἀπόνητο (v. 3) ;
- II-3.1.1. : δέξατ' (v. 2) ;
- II-12.4.2. : λίπεν (v. 1) ; θάνε (v. 3) ; II-12.5.1. : στῆσεν (v. 2).

Tout comme pour la morphologie nominale, l'absence de contraction entre la voyelle prédésinentielle et la voyelle désinentielle est bien attestée dans les épigrammes :

- II-4.10.1. : ἐγεί|ναο (B. v. 5) ; κήδεο (B. v. 6) ; ἀπολείπεο (B. v. 9) ;
- II-7.6.1. : πάρθεο (v. 8) ;
- II-8.1.1. : λείϐε|ο (v. 11) ; II-8.5.5. : ἵκεο (v. 1) ;
- II-12.2.2. : ἀποπαύεο (v. 3).

Les participes présents du verbe εἰμί présentent souvent le thème ionien :

- II-4.8.1. : ἐών (v. 2) ; II-4.10.1. : ἐοῦσα (B. v. 9) ;
- II-7.14.15. : ἐὼν (v. 3) ;
- II-5.3.1. : ἔο̣ντα (v. 2).

L'influence homérique se laisse également percevoir à travers l'emploi de verbe composé à l'aide des formes apocopées des préverbes :

- II-7.6.3. : κάππεσον (v. 3) ; II-7.14.7. : κάλλιπες (v. 2) ;
- II-1.2.1. : [κ]ατθανεῖν (v. 6) ;
- II-5.5.1. : κάθ|θ[ανε (v. 3) ;
- II-6.3.1. : Κατ|θανόντι (v. 1) ;
- II-12.2.1. : κάτθανεν (v. 4).

Autres formes

Les formes verbales ne ressortissant pas au dialecte ionien ou à la langue d'Homère sont très rares. On peut cependant signaler les aoristes thématiques présentant le vocalisme /a/, analogique des aoristes sigmatiques :

- II-4.3.11. : προσείπατε (v. 8) ; II-4.9.2. : εἶπας (v. 2).

Cet état correspond à ce que l'on observe déjà chez les poètes attiques du Ve siècle av. J.-Chr. Déjà chez Eschyle, pour la deuxième personne du singulier de l'aoriste indicatif, est attestée la forme εἶπας (*Agamemnon*, v. 915). Chez Aristophane, on recense également l'impératif είπατε (*Acharniens*, v. 540).

Il faut également signaler le dorisme ἐντί dans l'épigramme II-7.13.3.

4.3. Syntaxe

4.3.1. Poétisme

L'article

L'article est souvent employé dans les épigrammes funéraires en fonction d'anaphorique. Il peut être employé en fonction de complément d'objet direct, tel que dans les exemples suivants :

- II-4.1.2. : Τὸν θρασὺν ἐν σταδίοις ἐσο|[ρᾷ]ς με νέκυν (v. 1) ;

- II-7.1.1. : τὸν οὐκ ἐδαμάσσατο λύπη (v. 3) ;
- II-1.1.1. : τὸν ἀργαλέα Μοῖρα καθανύσατο (v. 2).

Il est également employé au nominatif, notamment devant l'adverbe πρίν, en fonction de pronom relatif :

- II-8.5.8. : [Ὁ] πρὶν […] ὁ πρὶν (v. 1) ;
- II-8.11.2. : Ἡ πρὶν (v. 1).

Tmèses

Les tmèses sont rares dans les épigrammes funéraires d'Asie Mineure. Seules deux inscriptions présentent une telle structure syntaxique, et de ces deux inscriptions, seule la première constitue une tmèse parfaitement identifiable :

- II-4.1.1. : ἣν περὶ Ζεὺς ὀλέσει (v. 4).

La préposition περί est ici sans nul doute possible le préverbe de ὀλέσει. La seconde occurrence de tmèse présente davantage de difficulté :

- II-4.3.7. : εἰς καμούσης / ἱδρύσατο τῆς Θεοπείθους εἰκόνος τύπωμα (v. 3-4). La syntaxe de ces deux vers, leur sens ainsi que l'absence d'attestation d'un verbe *εἰσκάμνω, à la différence du verbe εἰσιδρύω[333], nous incite à faire de εἰς le préverbe du verbe ἱδρύσατο.

Anastrophe

Tout comme la tmèse, l'anastrophe n'est pas fréquente dans les épigrammes d'Asie Mineure. Toutes les occurrences d'anastrophes de cette région, se trouvent dans deux inscriptions seulement :

- II-4.3.1.: [μ]ευ πέλα[ς] (v. 1) ;
- II-12.4.1. : Νυμφᾶν ὕπο (v. 5) ; πάτριωι γᾶι δ' ἔνι (v. 6) ; πέτρωι ἔνι (v. 7).

Constructions verbales anomales

Parmi les constructions verbales anomales, on recense les constructions du verbe κεῖμαι comme un verbe transitif direct, tel que dans l'inscription :

- II-8.10.11. : Le verbe κεῖμαι (v. 1) régit le datif τύμβῳ sans l'aide d'une préposition.

Un autre verbe apparaît avec une construction transitive directe, le verbe ἱκνέομαι :

- II-8.6.1. : ἰκόμην Ἄϊ|[δο]ς δόμον (v. 3).

[333] Pour plus de détails sur le verbe εἰσιδρύω, cf. II-4.3.7., commentaire.

Conjonction et particule homériques

Les épigrammes d'Asie Mineure présentent des emplois de conjonction ou de particule propres à la poésie homérique ou, à tout le moins, des conjonctions et particules qui ont disparu de la prose attique classique. Est attesté notamment la conjonction de subordination ὄφρα, qui introduit à chaque fois des propositions subordonnées exprimant la finalité. Elle n'est jamais employée pour former des subordonnées temporelles. Les attestations de ὄφρα sont les suivantes :

- II-7.14.28. : ὄφρ' ἐς αἰῶ / […] ἔχῃ (v. 7-8) ;
- II-5.11.1. : ὄφρα | […] σχῶ|σι (v. 6) ;
- II-10.4.2. : ἠρίον ὄφρα γένοιτο (v. 3) ;
- II-3.3.1. : ὄφρα […] ἐσορᾶν (v. 6).

La conjonction était sortie de l'usage[334], elle constitue un archaïsme. On le constate nettement dans l'inscription II-3.3.1. par la méconnaissance de l'auteur de la construction de la conjonction ὄφρα. Cette dernière ne se construit normalement pas avec l'infinitif, ainsi ὄφρα […] ἐσορᾶν constitue-t-il un solécisme. Tout se passe comme si l'auteur avait utilisé la conjonction ὥστε, qui peut soutenir une construction avec l'infinitif.

On recense également l'emploi, très rare lui aussi, de la particule enclitique κε(ν). Elle n'est attestée que dans deux inscriptions de Pergame, une inscription de Carie et une inscription de Lycie :

- II-4.10.1. : αἴ κε θά[νω] (B v. 12) ;
- II-4.10.3. : ὅς κεν ἔην (v. 2) ;
- II-8.14.1. : εἴ κ' ἐθέλῃς (v. 11) ;
- II-10.2.1. : ἐπεί κε θάνῃι (v. 4).

À l'exception de l'occurrence ὅς κεν ἔην (v. 2), la particule κε est à chaque fois employée avec le subjonctif pour exprimer l'éventualité. Dans l'inscription II-4.10.3., la particule κε est utilisée avec l'indicatif dans une relative conditionnelle, elle-même incluse dans une période hypothétique représentant l'irréel du passé.

On peut ajouter l'emploi de la particule αἴ, une fois attestée en combinaison avec la particule κε dans une épigramme de Mysie :

- II-4.10.1. : αἴ κε θά[νω] (B v. 12).

4.3.2. Temps et modes verbaux

Impératif

Les impératifs sont fréquemment employés dans les épigrammes funéraires que ce soit à l'adresse du passant, pour l'inciter à s'approcher d'une tombe, saluer le défunt ou compatir à

[334] J. Humbert, *Syntaxe grecque*, § 373 signale la désuétude de la conjonction ὄφρα dans le langage courant : « Des cinq conjonctions à valeur finale attestées chez Homère, deux n'ont pas tardé à sortir de l'usage : déjà dans l'*Odyssée*, ἕως n'apparaît plus au sens final, et les Lyriques ont été les derniers à se servir de ὄφρα ».

la douleur de ses proches. On constate dans les emplois de l'impératif que la distinction aspectuelle entre présent et aoriste (l'impératif parfait n'est pas représenté dans l'ensemble du présent corpus) est nivelée. Présent et aoriste sont de parfaits équivalents, et le choix entre l'un ou l'autre s'opère principalement sous les contraintes métriques. C'est ce que l'on observe par exemple dans une épigramme de Mysie :

- II-4.11.1. : θρῆνον λίπε, | παῦε γόο̣ιο.

Entre l'aoriste λίπε le présent παῦε, tous deux adressés par la défunte à sa mère, on ne peut pas dégager de valeur aspectuelle distincte. L'aoriste ne représente pas davantage un ordre ponctuel que l'impératif présent ne représente un ordre « continu ». Tous deux constituent une exhortation à cesser le deuil, et ce pour toujours. La seule justification plausible pour l'emploi de l'aoriste ici est la contrainte métrique : l'impératif présent λεῖπε aurait, certes, harmonisé les temps verbaux, mais il aurait par la même occasion rendu bancal le vers.

On recense cependant des emplois où aoriste et présent s'opposent par leur valeur aspectuelle. Dans l'inscription bilingue de Lydie, II-7.15.5., on observe une différence entre impératif présent et impératif aoriste. Lorsque l'impératif aoriste est employé, la défunte demande à ses parents de ne pas oublier la sentence qu'elle va prononcer : ἐμ φρεσὶ θέσθε (v. 17). En revanche, lorsqu'elle exhorte ses proches à mettre fin à leur deuil, c'est l'impératif présent qu'elle emploie. L'impératif présent revêt alors une valeur aspectuelle durative : ils ne doivent cesser de porter le deuil, à jamais[335]. D'autres exemples dans d'autres inscriptions mettent en lumière la valeur ponctuelle des impératifs aoristes. Par exemple :

- II-7.9.1. : ἄθρησον (v. 2) ; II-7.14.14. : ἐπιστράφητι (v. 1) ;
- II-8.14.1. : θάησαι (v. 1) ;
- II-1.4.3. : Σπεῖσον et ἐλέησον̣ (v. 1).

Tous ces impératifs aoristes ont une valeur ponctuelle. Ils s'adressent tous au passant qui se présente devant la tombe pour lui demander de prêter attention à elle, de regarder le relief ou de compatir au sort du défunt enseveli sur le bord du chemin qu'il emprunte.

Le présent est parfois aussi employé en raison de ses valeurs aspectuelles, c'est-à-dire pour signaler le caractère duratif, continu ou encore itératif qu'assume le procès. Voici quelques exemples d'impératifs présents employés pour les valeurs aspectuelles de ce temps verbal :

- II-4.10.2. : π̣άρι̣θ̣ι̣ (v. 2) ;
- II-7.2.2. : ἴσθι (l. 1) ; II-7.14.10. : βαῖν' (v. 10) ; II-7.15.3. : Στέλλεο (v. 1) ; II-7.15.5. : παύεο (v. 15) et ἀπόθου (v. 16) ; II-7.16.1. : φαίνου (v. 3) ; μηδὲν […] | λυποῦ (v. 4).

Le présent représente ici l'aspect duratif de l'ordre énoncé. Par exemple dans l'inscription II-7.15.3., le premier vers, Στέλλεο Περσεφόνας ζάλον, présente un impératif dont la valeur aspectuelle est durative. Il s'agit ici de « se méfier de la jalousie de Perséphone, maintenant mais aussi dans l'avenir », car la défunte a été emportée par Hadès, épris de ses charmes.

---

[335] Sur les valeurs aspectuelles de l'impératif présent et de l'impératif aoriste, cf. J. Humbert, *Syntaxe grecque*, § 300 : « L'*aoriste* insiste sur le *sens et la direction de l'action*, sur son *objet*, sur les conditions *précises* dans lesquelles il se manifeste ; au contraire, le *présent*, accordant toute son attention au développement de la *durée*, *s'intéresse peu à son objet* (quand il existe), et place l'action dans des *conditions qui excluent un terme précis* — qu'il s'agisse de *durée continue*, de *répétition indéfinie*, ou de *durée continuée*. »

Subjonctif

Le subjonctif n'est que rarement utilisé dans les épigrammes funéraires. Contrairement à l'optatif, il est le plus souvent employé en proposition subordonnée. Les subordonnées dans lesquelles le subjonctif est employé sont d'abord des finales :

- II-7.9.2. : ὅπως […] βλέπωσι (v. 8) ; II-7.14.28. : ὄφρα […] ἔχῃ (v. 7-8) ;
- II-5.11.1. : ὄφρα […] σχῶ|σι (v. 6).

Il est employé également dans les subordonnées conditionnelles ou temporelles, se fondant sur l'éventualité :

- II-8.14.1. : εἴ κ' ἐθέλῃς (v. 11) ;
- II-10.1.1. : Ἄν τις βλάψῃι (l. 11) ;
- II-10.2.1. : ἐπεί κε θάνῃι (v. 4).

Enfin, le subjonctif peut être employé en proposition indépendante pour exprimer la défense, mais ce dernier cas est bien plus rare que les précédents :

- II-10.2.1. : μηδεὶς ἀδι|κήσῃ μηδὲ αναλείψῃ (l. 11-12).

Optatif

L'optatif est employé dans les épigrammes du présent corpus, notamment en proposition principale, pour exprimer le souhait. Les exemples d'optatif sont nombreux en ce cas :

- II-4.6.1. : ἔχοι[τ]ο (v. 6) et κατίδοι (v. 7) ;
- II-7.2.3. : χαίροις (v. 8) ; II-7.14.10. : τύχοις (v. 10) ;
- II-8.5.2. : ἔχοις (v. 5) ;
- II-10.2.1. : ἰθύνοις (v. 8) ;
- II-2.2.4. : μίμνοι (v. 4) ;
- II-6.2.1. : σ[τείχ]οις (v. 2).

On constate à travers les exemples précédents que l'optatif présent est employé bien plus souvent que l'optatif aoriste pour exprimer le souhait, mais l'emploi de l'aoriste n'est pas exclu comme le montrent les inscription II-4.6.1. avec le verbe κατίδοι (v. 7) et II-7.14.10. avec le verbe τύχοις (v. 10).

L'optatif en proposition principale est présent également dans les « apodoses » des imprécations. Là aussi ils représentent un souhait, le souhait de l'auteur de l'imprécation de voir puni tout homme qui enfreindrait les interdits qu'il a fixés. C'est le cas des deux optatifs cités plus haut de l'inscription II-4.6.1. ἔχοι[τ]ο (v. 6) et κατίδοι (v. 7).

Si en proposition principale, pour l'expression du souhait, l'optatif est encore bien attesté dans les épigrammes d'Asie Mineure, l'optatif de subordination secondaire, aussi appelé optatif oblique, est quant à lui fort rare. Dans l'ensemble des épigrammes funéraires d'Asie Mineure, seules trois occurrences d'optatif de subordination secondaire sont attestées. Ces occurrences sont les suivantes :

- II-8.13.2. : ἵνα […] / τελέθοι (v. 3-4) ;

- II-10.4.2. : ἠρίον ὄφρα γένοιτο (v. 3) ;
- II-2.3.1. : ἵν' ἀριφραδὲς ἠρίον εἴη (v. 5).

4.4. Lexique

4.4.1. Le monument funéraire

Le monument funéraire constitue un élément important des derniers devoirs que la piété commande d'observer à l'égard des défunts. À ce titre, il est important d'évoquer la présence physique d'un tel monument ou la fonction que le sépulcre représente.

Le monument funéraire, dernière demeure du défunt, est désigné dans les épigrammes funéraires selon les fonctions qu'il assure. Il a tout d'abord une fonction architecturale : le tombeau est une construction qui recouvre les défunts, conserve leurs ossements et offre aux proches des défunts un lieu de recueillement. Lorsque le monument assume une telle fonction, ce sont les substantifs τύμβος, τάφος mais aussi parfois πέτρος, λίθος qui sont employés par métonymie pour le désigner. On recense également des périphrases telles que λάϊνον ἕρκος. Parmi tous ces substantifs et ces périphrases, τύμβος, le plus souvent accompagné d'un déterminant démonstratif ou d'un adjectif qualificatif, est le plus usité. Les occurrences de τύμβος sont les suivantes :

- II-4.3.1.: ὁ τύμβος (v. 5) ; II-4.3.11. : τύμβῳ (v. 8) ; II-4.5.1. : τύμβῳ (v. 8) ; II-4.6.1. : τύμβον (v. 5) ; II-4.10.1. : τύμβον (A v. 1 ; B v. 10) ; II-4.12.1. : ἐμὸν τύμβον (v. 14) ; II-7.2.3. : ἀεικλαύτῳ παρὰ τύμβῳ (v. 1) ; II-7.3.1. : ἐπὶ κωφούς / τύμβους (v. 7-8) ; II-7.4.1. : τύμβον […] ἀριπρεπέα (v. 12) ; II-7.5.2. : τῶιδ' ὑπὸ τύμ[βωι] (v. 1) ; II-7.5.4. : τύνβος (v. 6) ; II-7.9.1. : τύμβῳ (v. 3) ; II-7.10.1. : τύμβῳ (v. 5) ; II-7.13.4. : τύμ[βον] | [τ]οῦτον (v. 1) ; II-7.13.5. : ὑπὸ τύμβωι (v. 7) ; II-7.14.1.: Τῶι κενῶι τύμβωι[336] (v. 1) ; II-7.14.5. : τῶιδ' ὑπὸ τύμβωι (v. 1) ; II-7.14.14. : ὁ τύμβος (v. 2) ; II-7.14.15. : Τύμβος ὅδε (v. 1) ; II-7.14.18. : τύμβος / […] ὅδ' (v. 18-19) ; II-7.14.21. : ἐν τύμβῳ (v. 1) ; II-7.14.23. : τύμβῳ (v. 4) ; II-7.14.25. : τύνβος (v. 3) ; II-7.17.1. : [τῷ]|δ' ὑπὸ τύμβῳ (v. 1) ; II-8.3.5. : τύμβωι (v. 1) ; II-8.5.8. : τῷδ' ὑπὸ τύμβῳ (v. 3) ; II-8.6.1. : κε|νεῷ […] τύμβῳ (v. 5)[337] ; II-8.10.6. : τύμβον (v. 1) ; II-8.10.10. ; ὧδ' ὑπὸ τύμβωι (v. 1) ; II-8.10.11. : τύμβωι (v. 1) ; II-8.10.12. : [ὁ τύμ]βος […] βραχύς (v. 2) ; II-8.10.15. : τύμβος ὅδ' (v. 6) ; II-1.5.2. : τύμβον (v. 1) ; II-1.7.1. : τύμβος (v. 6) ; II-5.3.2. : τύμβον (v. 6) ; II-5.10.1. : ἐπὶ τύμβωι (v. 5) ; II-10.1.1. : ὅδε τύμβος (v. 7) ; II-6.3.1. : τύμβῳ (v. 2) ; II-3.3.1. : τύμβου (v. 1) ; II-12.3.1. : Λαϊνυφὴς ὅδε τύμβος (v. 1).

Le substantif τάφος est, après τύμβος, le plus attesté pour désigner le tombeau :

- II-4.3.9. : ἐν τάφοισι (v. 4) ; II-4.3.13. : τάφῳ (A. v. 3) ; τάφοισιν (A. v. 9) ; Οὔποτε γηθόσυνος νεκύων τάφος (C. v. 13) ; II-4.3.15. : τάφος (v. 1) ; II-4.6.1. : τάφον (v. 3) ; II-7.2.3. : τάφον (v. 6) ; II-7.5.1. : τῶιδ' […] τάφωι (v. 2) ; II-7.6.4. : ἐς τάφο[ν] (v. 3) ; II-7.14.3. : τοῦτο

[336] Lorsqu'il s'agit de cénotaphe ce sont des périphrases construites avec les substantifs τύμβος et τάφος que les auteurs utilisent : τῶι κενῶι τύμβωι ; τοῦτο […] κενέωμα τάφου ; κενὸς τάφος. Le substantif κενοτάφιον, dont les syllabes toutes brèves sont inadaptées à un texte métrique, n'est pas attesté.

[337] Il ne s'agit pas ici d'un cénotaphe ; la tombe est qualifiée de vaine par le défunt pour exhorter ses parents à vivre.

[…] κενέωμα τάφου (v. 5) ; II-7.14.13. : τῶι|δ’ ὑπ’ […] τάφῳ (v. 4) ; II-7.14.25. : τάφε (v. 7) ; II-8.10.1.: γνωτὸς ἅπασι τάφος (v. 2) ; II-8.10.2. : τοῦδε πάροιθε τάφου (v. 4) ; II-8.12.1. : [M]νῆμα τάφου (v. 1) ; II-8.13.1. : τάφος (v. 1) ; II-8.14.1. : τοῦδε τάφου (v. 8) ; II-1.4.1. : εὐερκῆ τάφον (v. 2) ; II-5.2.1. : κενὸς τάφος (v. 1) ; II-10.1.1. : τὸν τάφ[ον] (l. 11) ; II-2.2.3. : τάφος οὗτος (v. 1) ; II-6.1.1. ; Τάφον τὸν | ἔνθα (v. 1) ; II-12.1.4. : τάφ|ῳ (v. 6) ; II-12.4.2. : εἷς […] τάφος (v. 8).

Les autres substantifs πέτρος, λίθος, λᾶας et ses dérivés, notamment l’adjectif λάϊνος, ne sont que très rarement utilisés pour désigner le monument funéraire dans sa totalité. Seules quelques épigrammes offrent des occurrences de ces substantifs désignant par métonymie l’ensemble du monument funéraire.

Pour λίθος :

- II-4.3.13. : λίθοις κωφοῖς (v. 10) ; τήνδ’ […] λίθον (v. 20) ; II-4.6.1. : λίθον (v. 3).

Pour πέτρος :

- II-8.10.15. : ὁ τυμβίτας πέτρος (v. 2).

Pour λάϊνος :

- II-8.1.1. : τοῦτο τὸ λάϊνον ἕρκος (v. 1).

Bien plus souvent, ces substantifs sont employés par les auteurs des épigrammes pour désigner une partie seulement du monument, notamment la stèle, qui porte l’inscription, quelquefois aussi un relief. Les occurrences de λίθος, πέτρος et λάϊνος sont plus nombreuses dans cette acception.

Pour λίθος :

- II-4.12.1. : ἐν δὲ λίθῳ […] / [γρά]ψε (v. 3-4) ; II-7.9.1. : τὴν […] λιθάκα (v. 2) ; II-7.16.1. : Εἰκὼν ἡ λίθος (v. 1) ; II-5.10.1. : δακρυόεσσα λίθος (v. 6) ; II-3.2.1. : μάρτυς […] λίθος […] ὅδε (v. 4).

Pour πέτρος :

- II-7.13.3. : χαρίεσσα πέτρος (v. 1) ; II-7.14.3. : ξεστὰ δὲ πέτρα (v. 3) ; II-7.14.25. : κωφὲ […] πέτρε (v. 3) ; II-7.14.28. : Πέτρος ὅδε (v. 5) ; II-6.2.1. : Ἁ πέτρος (v. 1) ; II-3.1.1. : Πέτρην τήνδ’ (v. 1) ; II-12.4.1. : πέτρωι ἔνι (v. 7).

Pour λάϊνος :

- II-6.3.1. : Κείων […] λάϊνος (v. 1).

Pour désigner la stèle, le substantif le plus utilisé est στήλη ainsi que toutes ses variantes στήλλα, στάλα et quelquefois στήλλα :

- II-4.6.1. : [σ]τήλλην (v. 5) ; II-7.4.1. : στάλαν (v. 12) ; II-7.6.4. : στήλαν (v. 2) ; II-7.6.5. : στάλα (v. 1) ; II-7.13.3. : στάλᾳ (v. 3) ; II-8.7.1. : [στή]λλης (v. 3) ; II-8.12.1. : στήλῃ (v. 2) ; II-8.12.3. : στή[λ]ην (v. 2) ; II-5.8.1. : στήλην τήνδ’ (v. 3) ; II-5.9.1. : στήλλαν (v. 15) ; II-2.2.1. : στήλη (v. 2) ; II-2.3.1. : στήλῃ (v. 5 et 15) ; II-3.2.1. : στήλης (v. 2) ; II-12.4.1. : στάλα (v. 2).

Pour rehausser le lustre d'un monument funéraire, les épigrammatistes évoquent également les différentes parties architecturales décoratives qui le composent. C'est le cas notamment du βωμός, mentionné dans plusieurs inscriptions :

- II-7.12.2. : βωμῷ (v. 2) ; II-1.4.1. : βωμὸν (v. 4) ; II-5.2.3. : τόνδε […] βωμόν (v. 2) ; II-5.11.1. : βωμὸν (v. 4) ; II-10.4.2. : Τόνδ' […] βωμόν (v. 1) ; II-6.1.1. : βωμόν (v. 1) ; II-6.1.3. : βωμὸς δ' ἀργύρε|ος (v. 2) ; II-11.1.1. : οὗτος ὁ βωμός (v. 6).

Lorsque le monument funéraire est évoqué pour la fonction mémorielle qu'il assume à l'égard de la vie du défunt, d'autres substantifs sont employés : μνῆμα, μνημεῖον mais encore σῆμα :

- II-4.3.4. : τὸ μνῆμα (v. 7) ; II-8.10.5. : μνημεῖον (v. 5) ; II-5.6.2. : σῆμα (v. 5).

Enfin, le choix de l'auteur peut se porter vers une mise en valeur de la fonction eschatologique du monument funéraire, qui représente pour le défunt son dernier séjour. Le monument funéraire est alors comparé à une demeure :

- II-8.3.5. : Λάϊνα […] δωμήματα (v. 1) ; II-8.12.3. : δνογερὸν δόμον (v. 7).

Il faut également signaler que certaines inscriptions évoquent plusieurs fonctions assumées par le monument. Ainsi l'inscription II-1.4.1. présente-t-elle le monument funéraire d'Asclépiodotos d'abord sous son aspect purement physique, architectural, à travers les substantifs τάφον (v. 2) et βωμόν (v. 4). Mais elle présente également la fonction mémorielle du monument par l'évocation du σῆμα, c'est-à-dire la partie visible du monument qui signale la présence du défunt qu'elle recouvre, ainsi que de l'εἰκων, la gravure du portrait d'Asclépiodotos, conservant pour l'éternité le souvenir du visage du défunt.

On recense enfin des inscriptions dans lesquelles le monument funéraire n'est pas mentionné. C'est alors la terre qui recouvre le défunt qui est évoquée, au moyen des substantifs κόνις, γῆ ou encore χθών :

- II-1.1.1. : κόνις ἅδε (v. 1) ; II-7.11.1. : Κεκροπὶς ἐν κόλποις κρύπτει κόνις (v. 5) ; II-7.14.19. : κόνις (v. 1) ; II-7.18.2. : κόνις ἅδε (v. 1) ;
- II-1.3.2. : γῆ [πατ]ρίη (v. 2) ;
- II-8.3.1. : ἥδε χθὼν (v. 1).

La liste des occurrences fait apparaître a répartition des substantifs employés quand le monument n'est pas désigné. Nous remarquons ainsi que le substantif κόνις est employé plus fréquemment que χθών et γῆ. Les différents sens du substantif κόνις peuvent expliquer que les auteurs le choisissent de préférence aux deux autres. Si le sens premier de κόνις est « poussière, cendre d'une arène », ce substantif désigne également la cendre des morts[338]. Cette résonnance du substantif κόνις avec l'univers sépulcral justifie que les épigrammatistes l'emploient davantage que χθών ou γῆ, qui ne présentent pas la même polysémie.

---

[338] cf. *DELG*, *s.v.* κόνις. Chantraine ne signale pas le sens « cendre des morts ». Cette acception de κόνις est attestée par exemple dans Lucien, *Dialogue des morts*, 3 : « ΔΙΟΓΕΝΗΣ. […] ἀλλὰ πάντα μία ἡμῖν **κόνις**, φασί, κρανία γυμνὰ τοῦς κάλλους » *(Tout chez nous [i. e. chez les morts] n'est qu'une seule et même poussière, comme on dit, de crânes dépourvus de beauté).*

4.4.2. Dire la mort

Les auteurs des épigrammes ont à leur disposition une grande variété d'expressions pour évoquer la mort d'un défunt. La manière la plus commune pour désigner la mort du défunt est d'employer un verbe signifiant « mourir », verbe qui est le plus souvent θνῄσκω, au présent, à l'aoriste ou au parfait, et ses composés, notamment καταθνῄσκω. Les exemples de θνῄσκω dans les épigrammes d'Asie Mineure sont nombreux :

- II-4.1.1. : [θν]νήσκω δ' οἰκτροτάτῳ θα|νάτῳ ; II-7.2.5. : [θ]νάσκω (v. 3) ; II-8.3.1. : ἔθανεν (v. 2) ; II-8.11.1. : ἔθανον (v. 6) ; II-5.3.1. : Θνήισκω (v. 3) ; II-12.2.1. : κάτθανεν (v. 4) ; II-12.4.2. : θάνε (v. 3).

D'autres verbes que θνῄσκω, qui lui sont parfaitement synonymes, sont également utilisés, tels que les verbe ὄλλυμι ou φθίνω :

- II-7.2.5. : ἀπέπνεον (v. 5) ; II-5.10.1. : ὤλεο (v. 2) ; II-9.2.1. : Ἔφθιτο (v. 4) ; II-12.4.2. : ἐπέφθιτο (v. 5).

On recense également des verbes qui décrivent à eux seuls les causes précises de la mort, tel que « mourir au combat ». On peut citer en exemple deux inscription où est employé le verbe δουπέω, appliqué à des soldats morts sous les coups :

- II-10.1.1. : τοὺς καὶ δοιὼ δουπήσαντες ἔχει γεραιοὺς ὅδε τύμβος (v. 7) « la tombe que voici renferme ses deux hommes faits, morts au combat » ;
- II-2.3.1. : Οἷο κασιγνήτοιο δεδουπότος {αν} ἀνχόθι (v. 1) « au côté de ton frère mort au combat ».

On peut recenser des verbes utilisés au sens de « mourir » alors que ce n'est pas leur sémantisme habituel. C'est le cas par exemple du verbe καίω, employé à la voix passive de l'aoriste dans une inscription de Cymè en Lydie (II-7.2.6.), mais aussi du verbe ἁρπάζω, qui a souvent pour sujet une divinité, notamment Hadès ou l'une des Moires, mais aussi le substantif νόσος dans les cas où le défunt est mort de maladie :

- II-7.3.1. : ἥρπασε Μοῖρα (v. 4) ; II-7.6.7. : ἥρπασε δαίμων (v. 1) ;
- II-8.5.2. : Ἕρπασ[ε]ν […] νόσ̣ος (v. 1) ;
- II-10.6.1. : ἥρπασεν νόσος (v. 4).
- II-7.2.6. : [ἐ]κ̣άην (v. 6).

Enfin, les auteurs d'épigrammes funéraires ont également recours à des périphrases pour désigner la mort. Les périphrases les plus fréquemment employées présentent la mort comme la perte du souffle vital (πνεῦμα βιότου), l'abandon de la lumière du jour, (φάος ou ἥλιος, parfois φάος ἡλίου), ou plus simplement comme le fait de perdre la vie. Le verbe λείπω, « abandonner, laisser derrière soi », traduit cette perte. En voici quelques exemples :

- II-4.3.2. : λίπον φάος […] τε]ρπ[νόν] (v. 3) ;
- II-4.3.12. : ἔλυσες […] | φάος (v. 5) ;
- II-7.2.2. : ἥλιον ἐξέλιπον (v. 6) ; II-7.4.1. : λ̣ε̣ίπ̣ω̣ β̣ίον (v. 1) ;
- II-8.10.8. : πνεῦμ' ἔλιπες βιότου (v. 4).
- II-5.2.3. : φάους ἐκτελέσαντι | δρόμον (v. 4).

Parmi ces exemples on peut remarquer deux tentatives de variation : dans l'inscription II-4.3.12., à travers l'emploi du verbe λύω plutôt que λείπω, et surtout dans l'inscription phrygienne II-5.2.3., par la comparaison de la vie à une « course de lumière » qui est sans parallèle dans le présent corpus. Cette dernière comparaison peut avoir été favorisée par la comparaison fréquente entre la vie des mortelles et la discipline de la course à travers l'emploi métaphorique du substantif τέρμα dans les expressions telles que τέρμα τοῦ βίου. Quant à l'emploi du verbe λύω dans l'expression ἔλυσες […] φάος de l'inscription II-4.3.12., l'expression se laisse entendre si nous considérons que le verbe λύω a là le sens de « lâcher, laisser aller ».

On recense également l'emploi d'une périphrase comparant la mort au sommeil dans trois inscriptions d'Asie Mineure, les deux premières provenant de Carie, la troisième de Lycie :

- II-8.4.1. : ὕ̣π̣ν̣ος ἔπαυ̣σ̣ε βίου (v. 6) ; - II-8.5.3. : Εὕδεις […] καὶ βαθὺν ὕπνον / εὕδεις (v. 1-2) ;

- II-10.5.2. : ὕπνον ἰαύει / αἰῶνος (v. 1-2).

Si les circonstances de la mort des défunts sont le plus souvent évoquées dans les épigrammes funéraires, elles ne sont que très rarement décrites avec précision. Pour les cas de mort de maladie, le substantif νόσος en est le seul indice, tel que dans l'inscription II-1.4.2. : ὤλε[σ]ε Μοῖρα νόσωι (v. 2). En revanche, quand les circonstances de la mort sont décrites avec force détails, on constate qu'il s'agit de morts violentes. Les exemples les plus représentatifs de ce cas de figure sont, me semble-t-il, l'inscription II-4.1.1., dédiée à un homme assassiné par l'amant de son épouse et l'inscription II-7.11.2., dédiée à un enfant de trois ans, mort noyé dans un puits. Dans II-4.1.1., la violence de la mort du défunt est clairement mentionnée au vers 3 à travers le groupe nominal, complément de θνῄσκω, οἰκτροτάτῳ θα|νάτῳ, puis par le description précise du meurtre : σφάξ[ε] με κἀφ' ὕψους δισκοβόλησε νέον (v. 6). Quant à l'inscription II-7.11.2., la mort du jeune garçon est si circonstanciée que l'épigramme paraît en être le récit : à quelle heure s'est produit l'incident ? « Ἡνίκα δ' ἠέλιος μὲν ἔδυ πρὸς δώματα [νυκτός ?] » (v. 1) ; pourquoi l'enfant s'est-il approché du puits ? « ἦλθον μετὰ τοῦ μήτρω λο[έσασ]|θαι » (v. 2) ; comment est-il tombé dans le puits ? « με Μοῖραι προκαθίζανον […] / καὶ ἀπῆγε με | Μοῖρα κακίστη » (v. 3-4). Absolument tous les détails nous sont livrés dans l'épigramme. Ajoutons que ces deux épigrammes laissent la parole au défunt lui-même, comme pour donner davantage d'authenticité à l'horreur de leur mort.

Si les épigrammes ne dévoilent pas toutes les causes ou les circonstances de la mort des défunts avec précision, on constate qu'elles livrent presque systématiquement l'âge du défunt, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes gens morts avant l'heure, des ἄωροι. Les expressions pour signaler la jeunesse des défunts sont variées ; il peut s'agir de simples adjectifs, de groupes prépositionnels, mais aussi de sentences morales :

- II-4.3.3. : πρὶν ὥρας (v. 5) ; II-4.3.5. : Οὐ τὸ θανεῖν ἀλγε[ινόν […] / ἀ[λλὰ πρὶν ἡλικίης καὶ γονέων πρότερον] (v. 1-2) ; II-4.3.13. : πρὸ μοίρης (v. 13) ;

- II-5.11.1. : πρόωρον (v. 1) ;

- II-2.2.1. : ἥβης ἄνθος ὤλετο (A et B v. 3-4).

4.4.3. Les représentations eschatologiques

L'au-delà

Certaines épigrammes funéraires d'Asie Mineure font mention d'un au-delà vers lequel le défunt part après sa mort. Cet au-delà, dont l'emplacement n'est jamais clairement établi, est toujours évoqué à travers des périphrases que l'on peut répartir en trois catégories : 1. l'au-delà est le domaine d'une divinité ; 2. l'au-delà est le privilège réservé à certains êtres doués de qualités supérieures ; 3. L'au-delà est une contrée infernale.

La première catégorie est la plus représentée dans les épigrammes d'Asie Mineure. Les dieux auxquels appartiennent les régions qu'habitent les défunts *post mortem* sont naturellement Hadès, seigneur et maître des régions infernales et, dans une moindre mesure, sa parèdre Perséphone. Les exemples sont nombreux :

- II-4.3.4. : Φερσεφόνας δὲ ἀδίαυλον ὑπὸ στυγερὸν δόμον ἦλθον (v. 9) ;
- II-4.3.14. : εἰς Ἀίδην (v. 10) ;
- II-7.2.2. : εἰς Ἄϊδος δῶμα καθελκόμενον (v. 2) ;
- II-7.2.3. : εἰς Ἀΐδαν (v. 6) ;
- II-7.3.1. : Φερσεφ[όνης] | θαλάμους (v. 5) mais aussi ἐς Ἄϊδα (v. 10) ;
- II-8.1.1. : εἰς Ἀΐδαο (v. 5) ;
- II-8.3.3. : εἰς δόμον ἁγνόν / Πλούτωνος (v. 5-6) ;
- II-12.1.1. : [αὐχ]μηροὺς καὶ ἀλαμπέας Ἄϊδος (v. 2).

La seconde catégorie témoigne de l'existence d'un au-delà dont l'accès est réservé à une élite qui s'est distinguée durant l'existence humaine par des qualités morales ou guerrières éminentes. L'au-delà est là encore désigné par des périphrases décrivant la nature du lieu, une île ou une plaine, ou la qualité des défunts qui l'habitent (ἐν ἡρώ{ι}εσσι par exemple).

- II-7.5.1. : ἐν ἡρώ{ι}εσσι (v. 7) ;
- II-7.5.6. : ἡρώων ἱερὸν δόμον (v. 7) ;
- II-7.14.26. : μυχὸν εὐσεβέων (v. 18) ;
- II-4.10.1. : ἐν μακάρω[ν] | δαπέδῳ (v. 6) ;
- II-7.15.2. : μακάρων νᾶσον (v. 2) ;
- II-8.5.6. : μακάρων νῆσσος (v. 4) ;

Dans certaines de ces inscriptions, le lieu d'élection des âmes excellentes s'oppose à un lieu des Enfers, notamment l'Achéron. C'est le cas de II-7.5.6. : Ναίω δ' ἡρώων ἱερὸν δόμον, οὐκ Ἀχέροντος (v. 7). Il peut s'agir ici d'un écho à la description des Enfers que Socrate dresse dans le *Phédon* de Platon. En effet, l'Achéron est, selon le philosophe, le lieu où se rendent après leur jugement l'âme des êtres dont la vie fut médiocre, ni bonne, ni mauvaise[339].

La dernière catégorie place l'au-delà dans un lieu en dehors de la vie terrestre, sans pour autant établir une véritable géographie des Enfers. Ainsi l'Achéron, le Léthé ou encore les plaines élyséennes deviennent-ils les ultimes séjours des défunts, mais chacun de ses lieux

[339] cf. Platon, *Phédon* 113d : « ἐπειδὰν ἀφίκωνται οἱ τετελευτηκότες εἰς τὸν τόπον οἷ ὁ δαίμων ἕκαστον κομίζει, πρῶτον μὲν διεδικάσαντο οἵ τε καλῶς καὶ ὁσίως βιώσαντες καὶ οἱ μή. Καὶ οἱ μὲν ἂν δόξωσι μέσως βεβιωκέναι, πορευθέντες ἐπὶ τὸν Ἀχέροντα, κτλ. ».

demeurent dans une parfaite autonomie, aucune tentative de détermination d'une géographie infernale ne paraît se dessiner dans les épigrammes d'Asie Mineure. Les inscriptions sont les suivantes :

- II-4.3.15. : πε|δίων τέρμονες ἠλυσίων (v. 2) ;
- II-8.1.1. : κατέβη δ[όμ]ον εἰς Ἀχέροντος (v. 3) ;
- II-1.1.1. : εἰς Ἀχέροντα μόλεν (v. 4).

Corps et âme

Les conceptions eschatologiques des populations d'Asie Mineure ne paraissent que très peu dans les épigrammes funéraires. La seule conception eschatologique véritablement présente dans les épigrammes d'Asie Mineure est le dualisme, à travers notamment les oppositions entre l'âme immortelle et le corps de chair qui repose sous la tombe, mais aussi les oppositions entre monde des vivants et monde des morts :

- II-4.11.1. : à [σ]ῶμα ̣πυρὶ φλ̣έξ̣ας au vers 2 s'opposent les vers 6-7 ψυχῆν μνησ[α]|μένη, ἥν μοι Ζεὺς […] / τεύξας ἀθά̣να|τον καὶ ἀχήραον ;
- II-7.2.6. : à ἐν φθιμένοις κα|λὸς ἔτ' εἰμὶ νέκυς (v. 4) s'oppose le monde des vivants ἐν ζωοῖσι (v. 5) ;
- II-7.5.7. : le corps du défunt σάρκας ἐμὰς (v. 1) qui a péri dans sa chute du haut d'une falaise s'oppose à son âme ψυχὴ δὲ (v. 3) qui est immortelle.

À l'exception de ces occurrences qui témoignent de la foi de certains individus en un dualisme à travers lequel l'âme s'oppose au corps matériel par son immortalité, les épigrammes funéraires d'Asie Mineure ne livrent que bien peu de renseignements concernant les croyances eschatologiques.

4.4.4. Hapax et mots rares

Les épigrammes d'Asie Mineure présentent un grand nombre de mots rares voire d'hapax. Elles présentent aussi des mots traduisant des réalités non hellènes, notamment latines. Ainsi l'inscription II-4.1.2. présente deux substantifs transcrivant des noms latins :

- II-4.1.2. : ῥητιαριν et δεύτερον πᾶλον (v. 2).

Parmi les noms qui désignent le monument funéraire se trouvent quelques mots rares :

- II-1.3.3. : δί|σωμον (l. 19-20).
- II-7.14.3. : κενέωμα τάφου (v. 5) ;
- II-8.10.15. : τυμβίτας πέτρος (v. 2) ;

Le premier substantif δίσωμος est très rare. Il désigne un tombeau pouvant recevoir deux défunts. ce substantif n'est attesté que dans l'inscription II-1.3.3. et dans une autre inscription funéraire de Sarde, *Sardis Gr. Inscr.*, 163.

Le substantif κενέωμα dans l'inscription II-7.14.3. est également très rare. *LSJ* n'en donne pas d'autre attestation. Joint à τάφου, l'expression est l'équivalent du substantif κενοτάφιον, du moins pour le sens, car sous le rapport de la métrique, le substantif κενοτάφιον

s'adapte mal à la métrique dactylique de cette inscription. Ce sont peut-être les contraintes métriques qui ont conduit l'auteur de l'épigramme à avoir recours à ce néologisme.

Enfin, l'expression τυμβίτας πέτρος, elle aussi, ne connaît pas d'autre attestation. Nous pouvons toutefois la rapprocher d'une expression employée par Léonidas de Tarente, dans une épigramme funéraire, cf. *Anth. Pal.*, VII, 198, v. 2 : λᾶας ὁ τυμβίτας.

Certains mots rares attestés dans les épigrammes d'Asie Mineure témoignent d'une recherche et d'une connaissance littéraire de la part de l'auteur de l'épigramme :

- II-4.3.12. : le verbe ὑπεκπροφυ[γ]εῖ[ν] (v. 6) n'est attesté que dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode, au moins dans les textes conservés.

- II-8.5.1. : le composé κατετύψατο (v. 2) ne connaît qu'une autre attestation, dans un fragment de Sappho, fr. 107 (Diehl) : « καττύπεσθε, κόραι κτλ ».

III. Sud de la Méditerranée

Inscriptions par cité :

1. Alexandrie

III.1.1. Nikô de Crète
III.1.2. Agathokléa d'Héraclée
III.1.3. Mennéas
III.1.4. Le fils d'Éirénaïos
III.1.5. Philoxénos
III.1.6. Halinè
III.1.7. Nikolaos, originaire de Milet
III.1.8. Thermis
III.1.9. Kanôbos

2. Le Caire

III.2.1. Ménélaos
III.2.2. Télésion

3. Cyrène

III.3.1. Bérénika
III.3.2. Plauta

4. Fayoum

III.4.1. Hédéia

5. Gaza

III.5.1. Charmadas, officier des Ptolémée

6. Hassaia

III.6.1. Un anonyme
III.6.2. Aphrodisia, épouse de Ptolémaïos
III.6.3. Apollônios, fils de Ptolémaïos
III.6.4. Apollônios l'Évergète
III.6.5. Un soldat dans l'armée ptolémaïque
III.6.6. L'épigramme d'une mère

7. Karanis

III.7.1. Lysandrè

8. Koptos

III.8.1. Ptolémaïos et son fils Ménodôros

9. Léontopolis

III.9.1. Démas
III.9.2. Épigramme d'une jeune fille
III.9.3. Arsinoè
III.9.4. Arsinoa
III.9.5. Hôraïa et sa famille
III.9.6. Jésus
III.9.7. Rachélis
III.9.8. Pappiôn
III.9.9. Un enfant de cinq ans

10. Memphis

III.10.1. Hédulè
III.10.2. Un cobra assassiné

11. Naucratis

III.11.1. Un homme originaire de Téos
III.11.2. Philônidès
III.11.3. Apollôs

12. Ptolémaïs

III.12.1. Arata

13. Saqqarah

III.13.1. Héras

14. Schédia

III.14.1. Dôsithéa

15. Sidon

III.15.1. Dionysios

16. Térénouthis

III.16.1. Diazelmis

17. Tocra

III.17.1. Theupropos

18. Indéterminé

III.18.1. Sôsibios

Carte du sud :

Cyrène
Tocra
Sidon
Gaza
Alexandrie
Schédia
Naucratis
Léontopolis
Térénouthis
Le Caire
Saqqarah
Memphis
Karanis
Fayoum
Ptolémaïs
Apollonis Magna
Koptos

III.1.1.

Musée d'Alexandrie, inv. 26015.

Nikô de Crète

Stèle de marbre retrouvée dans la nécropole d'Hadra. W. Peek, qui est le premier éditeur du texte, ne donne pas les dimensions du monument.

Le monument date du IIIe siècle av. J.-Chr. selon W. Peek.

Édit : d'après une photographie d'A. Adriani, *GVI* 866 d'où *Grabgedichte* 139 (É. Bernand, *IMEG*, n. 28 avec photographie de la pierre Pl. V).

1-2	vers 1	Ἄρχωνος Νικὼ νομίμη δάμαρ· | ἀλλὰ κομίζει
2-3	vers 2	Ἅιδης, οὐ κακίην | οὐδ' ἀρετὴν ἐτάσας·
3-4	vers 3	τὴν πινυτὴν | δ' αὐτὸς καὶ ἀμεμφέα τεῖδε θανοῦσαν |
5	vers 4	εὐνέτιν οἰκείαις χερσὶν ἔθηκε πόσις, |
6-7	vers 5	Κρῆσσαν Ἀριστοκράτους κούρην· | τὸ δὲ διπλόον ἄλγος, |
8-9	vers 6	πρὶν τέκνα τὴν ὁσίην ἐσθλὰ | γυναῖκα τεκεῖν.
9-10	vers 7	Ἀλλ' ἐπὶ λώιονι μὲν | μοίρηι νύμφην τις ἄγοιτο, |
11	vers 8	τοιαύτην δὲ σαοῦν οἶκον ἐπισταμένην.

Comm. épigr. :

L. 11 : τοιαύτην δὲ Peek : τοιαύτηνδε Bernand.

Traduction :

Nikô, épouse légtime d'Archôn. Voilà que l'emporte Hadès, sans tenir compte de ses vices, ni de son mérite. Crétoise fille d'Aristokratès, sage et irréprochable épouse, c'est son époux qui, à sa mort, l'a placée ici de ses mains familières, son malheur est double, car c'est avant que cette pieuse femme ne donne le jour à de beaux enfants. Eh bien sous des destins plus favorables, puisse-t-on épouser une telle femme, qui saurait être le salut de son foyer.

L'épigramme se compose de quatre distiques élégiaques dont la scansion est tout à fait régulière.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. Nous constatons tout d'abord la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences suivantes : νομίμη (v. 1) ; Ἅιδης, κακίην, ἀρετὴν (v. 2) ; τὴν, πινυτὴν (v. 3) ; κούρην (v. 5) ; τὴν, ὁσίην (v. 6) ; νύμφην (v. 7) ; τοιαύτηνδε, ἐπισταμένην (v. 8). Dans l'accusatif du thème sigmatique ἀμεμφέα (v. 3), nous observons le maintien de l'hiatus /ea/, consécutif à la chute de sigma intervocalique, de même constatons-nous le maintien de l'hiatus /oo/ dans l'adjectif διπλόον dans le cinquième vers. Toutefois, le texte présente également de nombreuses contractions de voyelles en hiatus : les voyelles /eo/ sont contractées dans le génitif de l'anthroponyme Ἀριστοκράτους (v. 5), est les voyelles /oe/ le sont aussi dans l'infinitif σαοῦν

(v. 8), mais dans cette dernière, les voyelles /aɔ:/, en hiatus suite à la chute de digamma en position intervocalique, ne sont pas contractées. Tous ces traitements sont opérés sous la contrainte métrique. L'auteur met à profit tous les artifices que lui offre la poésie dactylique afin d'assurer la correction métrique de son poème.

Dans le troisième vers de l'inscription, τεῖδε, forme adverbiale du démonstratif, peut représenter la forme dorienne, attestée par exemple chez Théocrite, *Βουκολιασταί*, 39-40 : « […] κἢν τι Μενάλκας / τεῖδ' ἀγάγῃ, χαίρων ἄφθονα πάντα νέμοι ». Ce dorisme au milieu de formes ioniennes, inspirées par la κοινή homérique, témoigne de la recherche poétique à laquelle l'auteur s'est livré pour la composition de l'épigramme.

Au même titre que l'emploi de τεῖδε, l'emploi du substantif δάμαρ dans le premier vers est un poétisme, tout comme la forme rare de l'infinitif du verbe σαόω, variante poétique de σώζω, σαοῦν, qui ne semble pas être ailleurs attesté.

Hadès est un juge aveugle, qui a emporté Nikô sans avoir pris soin d'estimer sa valeur : οὐ κακίην οὐδ' ἀρετὴν ἐτάσας (v. 2). Cet aspect du dieu de l'empire des morts trouve un parallèle dans l'inscription de Cyzique, datant du Ier siècle avant J.-Chr. II-4.3.9., 1 : « Ὁ πᾶσι θνητοῖς ἄκριτος βίου βραβεύς ».

L'éloge de Nikô est un éloge classique pour une femme mariée. On loue son comportement sage et sans reproche. Cependant, l'emploi de l'adjectif πινυτός « sage, intelligent », est rarement employé pour des défunts n'exerçant pas d'activité intellectuelle, en particulier lorsqu'il s'agit d'une femme. Par exemple, dans l'inscription II-4.10.1., retrouvée à Pergame et datant du Ier ou IIe siècle de notre ère, l'adjectif πινυτός est employé pour décrire l'intelligence de Panthéia. Toutefois cette dernière pratiquait avec talent la médecine, tout comme son époux auquel elle est comparée. C'est donc en lien avec son activité intellectuelle que Panthéia est dite πινυτή. Il ne semble pas que Nikô ait pratiqué une activité intellectuelle particulière, le sens de πινυτήν doit, semble-t-il, être ici rappoché de celui de σωφροσύνη, ce dernier adjectif étant quant à lui extrêmement fréquent dans les épigrammes dédiées à des femmes.

III.1.2.

Musée d'Alexandrie, inv. 25770.

Agathokléa d'Héraclée

Stèle de calcaire. Dimensions : h. 0,18 m ; l. 0,315 m ; ép. 0,05 m.

Le monument date du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après l'écriture.

Édit : A. Adriani, *Annuaire du Musée gréco-romain*, vol. 3 1940-1950 (1952), avec photographie Pl. V, 5 (J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1953, n. 232 ; P. M. Fraser, *The Journal of Egyptian Archaeology*, vol. 40 (1954), p. 126, n. 11 ; *GVI* 1353 d'où *Grabgedichte* 180 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 30).

1-2 vers 1 Πάτρην Ἡράκλειαν, ὁδοιπόροι, | ἥν τις ἵκηται,

2-3	vers 2	εἰπεῖν· ὠδῖνες παῖ|δα Πολυκράτεος
3-5	vers 3	ἤγαγον εἰς Ἀΐ|δην Ἀγαθοκλέαν· οὐ γὰρ ἐλα|φραὶ
5-6	vers 4	ἤντησαν τέκνου | πρὸς φάος ἐρχομένου.

Traduction :

Si quelqu'un se rend dans ma patrie Héraclée, passants, qu'il dise : ce sont les douleurs de l'enfantement qui ont conduit la fille de Polycratès, Agathokléa, chez Hadès ; elles n'ont pas été légères, les douleurs qu'elle a affrontées lorsque son enfant venait au monde.

L'épigramme se compose de deux distiques élégiaques. La scansion des vers est tout à fait régulière.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. Nous constatons tout d'abord la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences : Πάτρην (v. 1) et Ἀΐ|δην (v. 3). On peut également remarquer le maintien de l'hiatus /eo/ dans le génitif de l'anthroponyme Πολυκράτεος (v. 2), ainsi que l'emprunt à la poésie homérique du nom de la lumière, φάος (v. 4), où l'hiatus /ao/, consécutif à la chute de digamma en position intervocalique, est maintenu.

Comme dans l'épigramme de Smyrne datant du Ier siècle avant J.-Chr. II-7.14.14., le locuteur de l'épigramme demande au passant de relayer un message dans la patrie du défunt : ἤν τις ἵκηται / εἰπεῖν.

Les circonstances de la mort d'Agathokléa sont mises en valeur par la structure métrique de l'épigramme. En effet, « les douleurs de l'enfantement » qui ont perdu Agathokléa sont évoquées après la coupe bucolique du vers 3, « οὐ γὰρ ἐλαφραὶ », sous-entendu ὠδῖνες, sujet du verbe ἤντησαν au vers suivant. Cet exemple témoigne de la maîtrise littéraire de l'auteur de l'épigramme, qui a su mettre à profit la structure métrique de son poème pour accentuer le caractère pathétique de la mort d'Agathokléa.

III.1.3.

Musée d'Alexandrie, inv. 19044, cat. 279.

Mennéas

Stèle en calcaire, découverte dans la nécropole de Chatby, avec fronton supporté par deux colonnes et, entre ces colonnes, une représentation du défunt nu, se tenant debout, donnant à manger à un chien qui se dresse sur ses deux pattes arrière, à sa gauche, et portant sous son bras gauche une oie. Dimensions : h. 0,21 m ; l. 0,30 m ; ép. 0,035 m ; h. des lettres entre 0,005 m et 0,008 m.

Le monument date du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques et le relief funéraire (les représentations d'enfants avec leurs animaux familiers sont fréquentes dans l'art alexandrin).

Édit : E. Breccia, *Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie*, vol. XII (1910), p. 92, n. 5 et *Inscrizioni Greche e Latine*, n. 279 et enfin *La necropoli di Sciatbi*, n. 8 avec photographie Pl. XX,24 ; W. Peek, *Hermes*, vol. LVI (1931), p. 322-323, n. 6 avec de nouvelles lectures d'où *GVI* 112 (É. Bernand, *IMEG*, n. 92 avec photographie Pl. IV).

1 Μεννέου εἰμὶ τάφος, τὸν ὑ[πὸ] χθόνα τυτθὸν ἐ[όντα]
2 δέξατο Νικαίου παῖδα κό̣[νις] φθίμενον.

Comm. épigr. :

L. 1 : comme le signale É. Bernand, la restitution τυτθὸν ἐ[όντα] est assurée pas des parallèles chez Homère, par exemple *Odyssée*, I, 435 : « δμῳάων φιλέεσκε, καὶ ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα » ou encore *Odyssée*, 23, 325 : « μητέρα θ', ἥ μιν ἔτικτε καὶ ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα ».

L. 2 : κ[όνι]ς Peek^{Hermes} et κό[νις] : κα̣[κῶ]ς Breccia.

Traduction :

Je suis le tombeau de Mennéas que sous terre, alors qu'il était tout petit, lui le fils de Nikaios, la poussière a accueilli.

L'épigramme se compose d'un unique distique élégiaque. La scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, marqué par l'influence de la κοινή homérique. On constate en effet l'emploi de la forme ionienne du participe présent du verbe εἰμί, qui présente le degré *e* : ἐ[όντα] (v. 1). L'influence homérique du texte s'observe à travers l'emploi d'une forme d'aoriste non augmentée : δέξατο (v. 2), mais aussi à travers l'emploi de l'article τὸν (v. 1) en fonction de pronom relatif auquel se rapportent les deux participes, ἐ[όντα] (v. 1) et φθίμενον (v. 2).

À propos de τυτθὸν, É. Bernand signale les attestations de l'adjectif dans les poèmes homériques. Τυτθός signifie « tout petit » voire « tout jeune » ajoute Chantraine[340]. Ce seul adjectif permet de classer le défunt dans la catégorie des ἄωροι.

III.1.4.

Musée d'Alexandrie, inv. 291 ; cat. 320.

Le fils d'Éirénaïos

Stèle de calcaire rectangulaire. La description de la pierre nous est donnée par E. Bernand : à gauche, la marge est indiquée par un trait vertical, à droite par un double trait. La

[340] *DELG*, s. v. τυτθός.

pierre est brisée dans l'angle inférieur gauche. Le début des deux dernières lignes a disparu. Dimensions : h. 0,245 m ; l. 0,515 m ; ép. 0,06 m ; h. des lettres 0,012 m.

Le monument date du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : T. D. Néroutsos, *Bulletin de l'institut égyptien*, p. 118-119 ; E. Miller, *CRAI*, vol. XVII n. 3 (1873), p. 330-333 avec des remarques sur la forme νεκράπωγον lisible sur la pierre (C. Bursian, *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. XXIX (1874), p. 352-353 ; Kaibel 258 ; E. Breccia, *Iscrizioni Greche e Latine*, n. 320 avec photographie, Pl. LI, 124 ; d'après la photographie publiée par Breccia, W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 323-325, n. 8 et *GVI* 1620 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 63).

Comm. : conjecture pour le vers 9, cf. W. Peek, *Hermes*, vol. LXVII (1932), p. 131, n. 5 d'où *SEG*, vol. VIII, n. 368, qui reprend également les conjectures de W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 323-325, n. 8.

1 Ὁ τύμβος οὐκ ἄσαμος, ἁ δέ τοι πέτρος
2 τὸν κατθανόντα σημανεῖ τίς καὶ τίνος
3 ἐς Ἀΐδαν βέβακεν· ἀλλά μοι σχάσας
4 τὸ νεκρα⟨γ⟩ωγόν, ὦ φίλ', ἐν πέδωι γόνυ
5 κολαπτὸν ἄθρει γράμμα διπτύχοις κόραις·
6 πατὴρ μὲν Εἰρηναῖος, ἁ δέ τοι πατρὶς
7 Μέμφις, τὸ δ' οὔνομ' ἀγορεύετ' ἐκ βρέφους
8 [˘ ¯]ΙΛΟΣ̣, ὧ̣ι τ̣ὸ̣ φαῦλον οὐ συνείπετο
9 [˘ ¯ ˘ ¯] τὰν μοῖραν, ὡς ἐπέδραμε.

Comm. épigr. :

L. 4 : νεκρα⟨γ⟩ωγόν la pierre porte ΝΕΚΡΑΠΩΓΟΝ, corrigé en νεκραγωγόν par Néroutsos, Kaibel, Geffcken : νεκράπωγον Miller : νεκρα(ρ)ωγόν Bursian.

L. 8 : le début de ce vers a disparu. [Εὔη]ν̣ος, ὧ̣ι τὸ φαῦλον οὐ συνείπετο Peek.

Traduction :

Le tombeau insigne et la pierre t'indiqueront qui est le défunt, qui est le père de celui qui est parti chez Hadès. Mais fléchis je te prie, ô ami, ton genou au sol qui te rapprochera du mort et regarde de tes deux yeux l'inscription gravée. Son père était Éirénaïos, sa patrie Memphis, le nom qu'il portait dès sa plus tendre enfance était [nom du défunt] *lui que la méchanceté n'accompagnait pas […] la destinée, quand elle se jeta sur lui.*

L'épigramme se compose de neuf trimètres iambiques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue présentant de nombreux dorismes. On le constate notamment à travers les occurrences où est maintenu le vocalisme /a:/ ancien : ἄσαμος, ἁ (v. 1) ;

Ἀίδαν (v. 3) ; ἁ (v. 6) ; τὰν (v. 9). On observe également l'absence de l'allongement compensatoire dans le substantif κόραις (v. 5).

La tombe est appelée ὁ τύμβος (v. 1), la pierre portant l'inscription ἁ πέτρος (au masculin à l'origine, sauf dans la poésie tardive). On peut également remarquer le jeu étymologique avec la succession des termes οὐκ ἄσαμος (v. 1) / σημανεῖ (v. 2).

À propos de νεκρα⟨γ⟩ωγόν (v. 3), *LSJ* enregistre chez Lucien un verbe νεκραγωγέω appliqué à Hermès qui signifie « conduire les morts ». En revanche, le sens de νεκρα⟨γ⟩ωγόν est légèrement dévié : « se rapprocher du mort ». Kaibel rapporte dans les *addenda* une tentative d'explication de νεκρα⟨γ⟩ωγόν de Wilamowitz d'après un vers de l'*Hécube* d'Euripide : « Ad explicandum mirum illud νεγραγωγὸν γόνυ indicavit mihi Wilamowitz Euripidis versus *Hecub.* 535 sq., ubi Neoptolemus Polyxenam Achili inmolaturus precatur δέξαι χοάς μου κηλητηρίους, νεκρῶν ἀγωγούς· ἐλθὲ δ' ὡς πίῃς μέλαν κόρης ἀκραιφνὲς αἷμα κτλ. Itaque quidquid sacrorum quis facit ad sepulcrum, eo pertinent ut defunctus advocetur ; advocatur autem ita, ut qui vocat terram pulset, quam ad rem necesse est ut genu flectat. Invitat igitur Alexandrinus ille poeta quaesitius quam clarius locutus ut qui praetereat genu flectat versusque legat eoque tamquam sacris oblatis mortuum ad se advocet adducatque ». Plier le genou serait alors un geste de piété capable d'invoquer le défunt mais aussi, si l'on en croit Euripide, de lui apporter une consolation. W. Peek interprète quant à lui νεκρα⟨γ⟩ωγόν de manière concrète. Selon lui, νεκραγωγός signifie « qui rapproche du mort » : « Der Wanderer soll sein Knie « fallen lassen » damit es ihn « zum Toten führe », d. h. zu seiner Inschrift. » Les deux explications ne s'excluent pas. On peut admettre le sens concret que Peek affecte à νεκραγωγός et suggérer avec Wilamowitz et Kaibel que ce geste est un geste de piété à l'égard du défunt.

III.1.5.

Musée d'Alexandrie, inv. 140 ; cat. 317.

Philoxénos

Stèle rectangulaire de marbre blanc trouvée dans la nécropole de Gabbary, à l'ouest d'Alexandrie, d'après G. Botti. Dimensions : h. 0,41 m ; l. 0,12 m ; ép. 0,045 ; h. des lettres entre 0,005 et 0,01 m.

Le monument date du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr. d'après Wilamowitz.

Édit : G. Botti, *Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie*, vol. II (1902), p. 88, n. 42, texte amendé et commenté par U. von Wilamowitz-Moellendorff ; d'après la pierre Th. Reinach, *REG*, vol. XVI (1903), p. 181-182 ; E. Breccia, *Guide de la ville et du musée d'Alexandrie* (1907), p. 88, n. 126 d'où *Inscrizioni Greche e Latine*, n. 317 avec photographie de la pierre, enfin *Alexandrea ad Aegyptum : guide de la ville ancienne et moderne et du Musée gréco-romain*, p. 158, n. 317 ; d'après une photographie de la pierre et un estampage, *GVI* 1827 d'où *Grabgedichte* 192.

1 Οὐκέτι δὴ μάτηρ σε, Φιλόξενε, δέξατο χερσίν,
2 σὰν ἐρατὰν χρονίως ἀμφιβαλοῦσα δέρην,

3 οὐδὲ μετ’ ἀϊθέων ἀν’ ἀγακλυτὸν ἤλυθες ἄστυ,
4 γυμνασίου σκιερῶι γηθόσυνος δαπέδωι.
5 Ἀλλά σου ὀστέα πηγὰ πατὴρ θέτο τεῖδε κομίσσας,
6 Καῦνος ἐπεὶ μαλερῶι σάρκας ἔδ⟨α⟩υσε πυρί.

Comm. épigr. :

L. 2 : ἀμφιβαλλοῦσα Botti.

L. 3 : ἤλυθες Botti.

L. 4 : σκιερῶι Wilamowitz, suivi par Breccia, Peek, Bernand : σιερωι Botti : συνετῶι Reinach.

L. 6 : la pierre porte ΕΔΕΥΣΕ et tous les éditeurs retranscrivent ἔδευσε, à l’exception de Bernand, attentif au commentaire de Wilamowitz qui voit une erreur du lapicide. Wilamowitz suppose qu’il s’agit du verbe ἔδαισε, sous la forme ἔδαυσε ainsi que dans Simonide, 30 : μηρίων δεδαυμένων.

Traduction :

Plus jamais ta mère, Philoxénos, ne t’a pris dans ses bras, embrassant sans fin ton cou chéri, et tu n’es pas revenu avec tes jeunes compagnons dans l’illustre cité, toi qui aimais l’enceinte ombragée du gymnase. Ton père a fait revenir tes ossements blanchis et les a placés là, après que Kaunos eut consumé tes chairs dans un feu impétueux.

L’épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d’irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte dorien, où l’on observe aussi l’influence de la κοινή homérique. On constate le maintien généralisé du vocalisme /a:/ ancien. Les occurrences présentant ce vocalisme sont les suivantes : μάτηρ (v. 1) ; σὰν, ἐρατὰν (v. 2). Nous pouvons également signaler l’emploi, comme dans l’inscription III.1.1., de la forme dorienne du démonstratif τεῖδε (v. 5).

La pratique des allongements compensatoires et le caractère facultatif de l’augment dans les formes verbales à l’aoriste illustrent quant à eux l’influence de la κοινή homérique sur la langue de l’auteur de l’épigramme. En effet, on observe l’absence de l’allongement compensatoire de troisième vague dans l’anthroponyme Φιλόξενε (v. 1). Quant à l’absence de l’augment, elle est illustrée par les occurrences δάξατο (v. 1) et θέτο (v. 5). Aux côtés de ces deux occurrences, nous pouvons cependant signaler l’aoriste ἔδαυσε (v. 8), qui, quant à lui, est augmenté. En lien aussi avec les usages de la κοινή homérique, l’allongement métrique par gémination de sigma dans le participe aoriste κομίσσας (v. 5). Tous ces éléments constituent des artifices métriques que l’auteur de l’épigramme a mis à profit afin d’assurer la correction de la scansion de ses vers.

L’adverbe χρονίως (v. 2) est rare. *LSJ* signale que le sens de cet adverbe est « long-continued ».

Le défunt n'a pas trouvé la mort à Alexandrie, sa patrie, mais à Caunos, cité qui se trouve en Carie, en Asie Mineure. Comme souvent pour des défunts morts à l'étrangers, ce ne sont que ses ossements calcinés qui ont été rapatriés et inhumés[341].

III.1.6.

Musée d'Alexandrie, inv. 24023.

Halinè

Stèle de calcaire sans nul ornement, taillée grossièrement. L'espace où est gravée l'épigramme est circonscrit par un carré et sous chaque ligne de l'épigramme est tracée une ligne horizontale. Dimensions : h. 0,21 m ; l. 0,21 m ; ép. 0,065 m ; h. des lettres entre 0,005 m et 0,006 m.

Le monument date du IIe siècle av. J.-Chr. d'après Segre, suivi par Peek. É. Bernand indique seulement « basse époque hellénistique ».

Édit : M. Segre, *Bulletin de la société d'archéologie d'Alexandrie*, vol. XXXIV (1941), p. 27-29 (*GVI* 1312 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 34 avec photoraphie de la pierre Pl. X).

1-2	vers 1	Εἰ καὶ βουκόλοι ἄνδρες | ὁδὸν διαμείβετε τήνδε, |
3-4	vers 2	καὶ ποίμνας οἴων | φέρβετε μηλονόμοι, |
5-6	vers 3	ἀλλὰ σύ, Μουσείοις καμ[άτο]ις | τεθραμμέν' ὁδῖτα, |
7-8	vers 4	ἴσχε καὶ αὐδήσας | « σῆμ' Ἁλίνης » ἄπιθι |
9-10	vers 5	« χαῖρ' » εἰπὼν· δὶς [δ' α]ὐτὸς | ἔχοις τόδε· τέκνα δὲ λείπω |
11-12	vers 6	τρίζυγα καὶ ποθέοντα | ἄνδρα λέλοιπα δόμοις.

Comm. épigr. :

L. 5 : καμ[άτο]ις Segre.

L. 9 : [δ' α]ὐτὸς Peek, qui modifie pour la correction métrique la lecture de Segre [α]ὐτός.

Traduction :

Que vous soyez bouviers, vous qui empruntez ce chemin, ou bergers qui faites paître vos troupeaux de brebis, eh bien ! toi, passant rompu aux travaux des Muses, retiens tes pas et après avoir dit à haute voix « tombeau d'Halinè, salut », éloigne-toi. Puisse le salut t'être doublement rendu. Je laisse un groupe de trois enfants et j'ai laissé à la maison mon époux plein de regret.

---

[341] Ainsi, par exemple, le défunt à qui est dédiée l'inscription de Lydie II-7.6.3. ou encore, Iopès dans une autre inscription de Lydie, l'épigramme II-7.15.5.

L'épigramme se compose de trois distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. On le remarque à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ telles que τήνδε (v. 1) σῆμ' et Ἀλίνης (v. 4). On constate également le maintien de l'hiatus /eo/ dans le verbe dénominatif au participe présent ποθέοντα (v. 6).

L'auteur emprunte également à Homère, et à la poésie inspirée d'Homère, son lexique. Ainsi l'expression βουκόλοι ἄνδρες dans le premier vers peut être une réminiscence d'Homère, *Iliade*, XIII, 570-572 :

[…] ὃ δ' ἑσπόμενος περὶ δουρὶ
ἥσπαιρ' ὡς ὅτε βοῦς τόν τ' οὔρεσι βουκόλοι ἄνδρες
ἰλλάσιν οὐκ ἐθέλοντα βίῃ δήσαντες ἄγουσιν.

De même, dans le vers suivant, l'adjectif μηλονόμοι est rare. Il est attesté par exemple chez Euripide, *Cyclope*, 660 :

τὸν Αἴτνας μηλονόμον

On peut voir dans les trois premiers vers une opposition entre les bouviers, βουκόλοι ἄνδρες, et les bergers, μηλονόμοι, « qui passent indifférents devant la tombe », comme le dit É. Bernand, et le passant qui est, quant à lui, rompu dans les travaux des Muses, c'est-à-dire, qui est en mesure d'aimer et de comprendre la poésie d'une épigramme funéraire.

On remarque dans l'épigramme des échanges entre indicatif présent et indicatif parfait : τέκνα λείπω (v. 5) ; ποθέοντα ἄνδρα | λέλοιπα (v. 6). É. Bernand, qui remarque ce changement de temps, le justifie par les exigences métriques.

III.1.7.

Musée d'Alexandrie, inv. 156, cat. 315.

Nikolaos, originaire de Milet

Stèle de marbre, opisthographe. Sur le *recto*, la stèle est surmontée d'un fronton avec acrotères supporté par deux pilastres. Entre les pilastres on distingue une femme couchée de côté sur un lit, soutenant sa tête de sa main gauche. Sur le *verso* de la pierre est gravée l'inscription. Dimensions : h. 0,40 m ; l. 0,255 m ; ép. 0,08 m ; h. des lettres 0,015 m.

Le monument date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : Th. Reinach, *REG*, vol. IV (1891), p. 392, n. 2 retranscription en majuscules et bref commentaire des diverses fautes d'orthographes et métriques du texte ; E. Breccia, *Iscrizioni greche e latine*, n. 315 ; *GVI* 557 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 65 avec photographie Pl. XIII.

1-2 vers 1 Πατρίδος ἐγ Μιλήτου ἐσθλὸν | γόνον ὧδε τὸ Σώσου

2-3	vers 2	γῆ ἱερὰ | Λιβύης τόνδε Νικόλαον ἔχει, |
4-5	vers 3	ὃς πᾶσιν θνητοῖς ἦεν φίλος | ἐδὲ θεοῖσιν.
5-6	vers 4	Ἀλλὰ τὸ τῆς | κοινῆς ἦλθε τύχης μόριμον. |
7		Νικόλαε χρηστέ, χαῖρε.

Comm. épigr. :

L. 1 : TO la pierre. Th. Reinach considère qu'il s'agit là de l'article neutre reprenant le substantif γόνον dont le rédacteur, qui « n'était pas ferré ni sur l'orthographe ni sur la quantité », a fait un substantif neutre. On peut suggérer une autre hypothèse : τὸ peut être ici une faute d'orthographe pour τοῦ. Le lapicide aurait confondu /ọ̆/ avec /ọ̄/, comme il a confondu quelques lignes au-dessous /ē/ avec /ẹ̆/.

L. 3 : τόνδε Peek, Bernand : τὸν ⟨δε⟩ Th. Reinach, Breccia. La métrique est en effet faussée par -δε qui est de trop ici. L'emploi de τόνδε après ὧδε « n'est pas sans maladresse » comme le dit Bernand, l'expression formant en quelque sorte une tautologie. Ajoutons que le nom du défunt a pu également gêner la correction de la métrique.

L. 4 : ἦεν la pierre porte EEN. Th. Reinach corrige par (ἦ)εν, suivi par les autres éditeurs à l'exception d'É. Bernand.

L. 5 : ἐδὲ la pierre porte EΔE. Comme à la ligne précédente Th. Reinach corrige par ἠδὲ. De nouveau É. Bernand est le seul éditeur à retranscrire ce que porte effectivement la pierre.

Traduction :

La sainte terre de Libye retient ici Nikolaos, originaire de Milet, noble rejeton de Sôsos, lui qui avait l'amitié de tous les mortels ainsi que de tous les dieux. Mais vint la fatalité de notre universelle destinée.

Noble Nikolaos, salut.

L'épigramme se compose de deux distiques élégiaques. Le deuxième vers comporte une irrégularité, puisqu'il compte une syllabe de trop. Après la longue isolée, la syllabe finale de Λιβύης, le démonstratif τόνδε fausse la scansion car la particule -δε ajoute un syllabe brève surnuméraire.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On observe la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences γῆ, Λιβύης (v. 2) ; θνητοῖς (v. 3) ; τῆς (v. 4) ; κοινῆς, τύχης (v. 5). On peut également observer l'inspiration homérique de la langue de l'auteur, qui emprunte à Homère la désinence de datif pluriel -οισι dans le substantif θεοῖσιν (v. 3).

Dans le troisième vers, par deux fois la voyelle /ε:/ est notée au moyen de la graphie E. Les occurrences concernées sont ἐδὲ et ἦεν. La diektasis dans ce dernier exemple est une autre illustration de l'influence de la κοινή homérique sur la langue de l'auteur.

La mort de Nikolaos est désignée par l'adjectif substantivé τὸ μόριμον (v. 4). C'est le seul exemple de l'emploi de cet adjectif pour désigner la mort d'un défunt dans le présent

corpus. L'adjectif est emprunté à la poésie homérique. Il est attesté chez Homère, *Iliade*, XX, 302 : « […] μόριμον δὲ οἳ ἐστ' ἀλέασθαι », mais aussi chez Pindare, *Olympique*, II, 38 : « ἐξ οὗπερ ἔκτεινε Λᾷον μόριμος υἱός », et chez Eschyle, *Choéphore*, 360-361 : « Βασιλεύς γὰρ ἦσθ', ὄφρ' ἔζης, μόριμον λάχος πιπλάντων ».

Les qualités du défunt sont suggérées à travers l'amitié que lui portaient les hommes, mais aussi les dieux : ὃς πᾶσιν θνητοῖς ἦεν φίλος | ἐδὲ θεοῖσιν. La mort prématurée des hommes aimés des dieux est un τόπος de l'épigraphie funéraire. Toutes les qualités du défunt qui lui ont valu cette amitié sont synthétisées par le seul adjectif χρηστέ (l. 7).

III.1.8.

Thermis.

Stèle de calcaire qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, Département des médailles et des antiques, Collection Froehner (É. Bernand). Dimensions : h. 0,385 m ; l. 0,29 m ; ép. 0,06 m ; h. des lettres 0,007 m.

Le monument date de l'époque impériale d'après L. Robert, compte tenu de la datation par année de règne présente dans l'inscription sous l'épigramme (l. 32). Pour Froehner, l'inscription date du Ier siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : W. Froehner, *Catalogue H. Hoffmann. Antiquités* (1899), p. 148-150, n. 626 ; L. Robert, *Collection Froehner. 1, Inscriptions grecques* (1936), n. 77 d'où *Hellenica*, vol. II (1946), p. 121-122 (*Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. V (1950), n. 8960 ; *GVI* 1875 d'où *Grabgedichte* 439 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 46).

1		Θέρμιν χρηστὴ χαῖρε
2	vers 1	Χθονίων ἔνερθε δαιμόνων ἀνάκτορες
3	vers 2	σ̣εμνή τε Φερσ̣έφασσα, Δήμητρος κόρη,
4	vers 3	δέχεσθε τὴν ναυαγὸν ἀθλίαν ξένην,
5	vers 4	πατρὸς γεγῶσαν Λυσανί̣ου, Θέρμιν ἐμέ,
6	vers 5	ἐσθλὴν δ' ἄκοιτιν Σιμάλου ξυνάορον.
7	vers 6	— Εἴ τις δ' ἐμοῖς σπλάνχνοισιν ἢ βίῳ ποτὲ
8	vers 7	οἰκτρὰς Ἐρινῦς φαρμάκων ἐπήγαγεν,
9	vers 8	μὴ πώποτ' ἄλλην μοῖραν, ἄφθιτοι θεοί,
10	vers 9	πέμψηθ' ὁμοίαν θ' ἣν ἐγὼ κεκτημένη.
11	vers 10	Ἔνερθε ναίω, τριπτύχους μῆνας φθίσι
12	vers 11	βιότου λιποῦσα καρπὸν ὃν γῆ πανκράτ̣ωρ
13	vers 12	βροτοῖς δίδωσι, τοῦδ' ἀπεστερημέ[ν]η
14	vers 13	τέκνων τε, ἄνακτες, κἀνδρὸς οὗ ψυχὴ [μ]ία
15	vers 14	ὑπῆρχέ μοι σὺν ἀνδρὶ καὶ βίος γλυκύς.
16	vers 15	Τούτων ἁπάντων ἀθλία λελησμένη
17	vers 16	ἀρὰς τίθημι, τοῖα ἔχουσα πήματα,

18	vers 17	αὐτοῖσι καὶ τέκεσι παρρίζους μολῖν
19	vers 18	Ἅδου μέγαν κευ[θ]μῶνα καὶ σκ{τ}ότου πύλας,
20	vers 19	τέκνων δ' ἐμῶν ἄθραυστον ὄλβιον βίον
21	vers 20	πάντων ἱκέσθαι κἀνδρὸς ἰς γήρως χρόνον,
22	vers 21	εἴ γ' ἐστ' ἐν Ἅδου βαιὸς εὐχωλῆς λόγος,
23	vers 22	ἀρὰς τελήας οἷς ἐπεύχομαι τελῖν.
24	vers 23	— Μουσῶν ἀοιδὴν συνβιώσεως σέθεν
25	vers 24	τερπνήν τε καὶ λυπηρὸν ἔνπαλιν διδούς,
26	vers 25	Θέρμιν, ἐμὴ ξύνευνε, τοῖαδ' ἐννέπω·
27	vers 26	θρέψω δ' ὅσους ἔφυσας ἐξ ἐμοῦ γόνους
28	vers 27	τῆς πρός σε φιλίας ἀξίως, ξυνάορε.
29	vers 28	Λυσᾶν τε τὸν πρὶν τοῖς ἐμοῖς ὁμόρροπον
30	vers 29	παισὶν συνέξω, σὴν χάριν ταύτην τιθίς,
31	vers 30	ἄμενπτον ἐν βίῳ γὰρ ἔσχηκας τρόπον.
32		(Ἔτους) ζ΄, Παϋνὶ κς΄.

Traduction :

Noble Thermis, salut.

— Seigneurs des divinités souterraines infernales, et toi vénérable Perséphone, fille de Déméter, recevez la malheureuse naufragée étrangère dont le père est Lusanios, moi Thermis, excellente épouse et compagne de Simalos. Si jamais quelqu'un a dirigé contre mes entrailles ou contre ma vie les misérables Érinyes des poisons, ne lui envoyez pas un sort différent, dieux immortels, mais un sort semblable au mien. J'habite sous terre, après trois mois de consomption, j'ai quitté le fruit de l'existence que la terre toute-puissante donne aux mortels, privée de cela ainsi que de mes enfants, seigneurs, et de mon époux dont le cœur ne faisait qu'un avec le mien, et avec qui j'ai mené une existence agréable. Maintenant dépossédée de tous ces biens, malheureuse que je suis, j'adresse des malédictions, si grandes sont mes souffrances, contre ces êtres et leurs descendants : que toute leur souche aille vers l'immense gouffre d'Hadès et les portes des ténèbres, mais que la vie de tous mes enfants et de mon époux, dans un bonheur inaltérable, arrive jusqu'à l'âge de la vieillesse ; même si, chez Hadès, la prière n'a que peu de valeur, que mes imprécations contre ceux que j'évoque trouvent leur plein accomplissement.

— En un chant inspiré des Muses à propos de notre vie commune, modulant la joie et la tristesse tour à tour, Thermis, mon épouse, voici les paroles que je t'adresse : j'élèverai les enfants que tu as eus de moi avec le même amour que je te portais, ma compagne. Et Lysas, l'enfant que tu as eu auparavant, je l'entourerai des mêmes soins que mes enfants, en guise de reconnaissance, car durant ta vie tu as eu un comportement irréprochable.

L'épigramme se compose de trente trimètres iambiques. Malgré la longueur du texte, la scansion ne comporte guère qu'une anomalie, exception faite des substitutions de longueur, qui sont fréquentes dans les trimètres des épigrammes funéraires. Dans le vers 17, le troisième pied est formé par un spondée constitué des deux premières syllabes de τέκεσι, qui se trouvent être

naturellement brèves. Le graveur aurait-il omis de graver un sigma dans la désinence de datif pluriel afin d'allonger la syllabe -κε- ?

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique. On le constate notamment à travers le traitement du vocalisme /a:/. Ce dernier se ferme en /ε:/ dans les occurrences χρηστὴ (l. 1) ; ϛεμνή, Δήμητρος, κόρη (v. 2) ; τὴν, ξένην (v. 3) ; ἐσθλὴν (v. 5) ; ἄλλην (v. 8) ; ἣν, κεκτημένη (v. 9) ; γῆ (v. 10) ; ἀπεστερημέ[ν]η̣ (v. 12) ; ψυχὴ (v. 13) ; λεληισμένη (v. 15) ; εὐχωλῆς (v. 21) ; ἀοιδὴν (v. 23) ; τερπνήν (v. 24) ; ἐμὴ (v. 25) ; τῆς (v. 27) ; σὴν, ταύτην (v. 29). Toutefois, derrière la voyelle /i/, le vocalisme /a:/ ancien est maintenu : ἀθλίαν (v. 3) ; ἀθλία (v. 15) ; φιλίας (v. 27). Ce dernier traitement de /a:/ ancien représente l'un des cas de limitation caractéristique du dialecte attique. En revanche, derrière la liquide rho, autre cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, la fermeture en /ε:/ est attestée dans l'épigramme à travers l'occurrence κόρη (v. 2).

Les allongements compensatoires de troisième vague ne sont pas appliqués dans les occurrences κόρη (v. 2) et ξένην (v. 3), traitement qui est celui du dialecte attique.

À travers le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans συνϐιώσεως (v. 23) et l'emploi de la désinence de datif pluriel -οισι dans le substantif σπλανχνοῖσιν (v. 6) et le pronom αὐτοῖσι (v. 17), nous pouvons observer l'influence de la κοινή homérique sur la langue de l'auteur de l'épigramme.

Dans trois occurrences, le vocalisme /e:/ est noté au moyen de la graphie I, illustration de l'influence croissante de l'iotacisme. Les occurrences concernées sont : μολῖν (v. 17), ἷς (v. 20) et τελῖν (v. 22).

Thermis, à qui la parole est donnée au début de l'épigramme, commence par invoquer des divinités souterraines, qui sont dites « δαιμόνων ἀνάκτορες », expression sans parallèle dans le présent corpus pour désigner les dieux infernaux. L'expression est assez vague, d'autant que Thermis ne précise pas qui sont exactement ces ἀνάκτορες, à l'exception de Perséphone (Φερϛέφασσα), citée dans le deuxième vers. On peut supposer, avec la mention de Perséphone, que ces divinités qualfiées de ἀνάκτορες sont Hadès, accompagné du cortège de dieux (Charon, Hermès psychopompe) et demi-dieux (Minôs, Éaque, Rhadamanthe par exemple), sous l'empire desquels sont soumises les régions infernales. L'invocation initiale de la défunte annonce l'imprécation qu'elle s'apprête à lancer quelques vers plus bas.

La mention du naufrage ναυαγὸν (v. 3) n'est qu'une métaphore de la mort de la défunte. En effet, Thermis n'a pas péri en mer, mais a succombé à la consomption (φθίσις). Dès le vers 6, Thermis soupçonne d'avoir été empoisonnée.

L'imprécation de Thermis commence dès le vers 6 jusqu'au vers 9, à l'évocation du soupçon d'empoisonnement :

7	vers 6	— Εἴ τις δ' ἐμοῖς σπλάνχνοισιν ἢ βίῳ ποτὲ
8	vers 7	οἰκτρὰς Ἐρινῦς φαρμάκων ἐπήγαγεν,
9	vers 8	μὴ πώποτ' ἄλλην μοῖραν, ἄφθιτοι θεοί,
10	vers 9	πέμψηθ' ὁμοίαν θ' ἣν ἐγὼ κεκτημένη.

La malédiction de Thermis à l'encontre de ses assassins hypothétiques est répétée plus loin, introduite cette fois par la locution ἀρὰς τίθημι (v. 16) qui régit les infinitifs μολῖν (v. 17)

et ἱκέσθαι (v. 20). Cette malédiction est suivie par un vœu de bonheur pour ses enfants. La conjonction oppositive δέ permet de séparer la malédiction du souhait de bonheur de Thermis pour ses proches.

Dans le vers 17, l'adjectif, rare, παρρίζους (v. 17) est d'après Peek l'équivalent de πάνριζος signifiant « with all its roots » d'après *LSJ*.

Dès le vers 23, on observe un changement de locuteur : c'est l'époux de Thermis, toujours en vie, qui prend la parole[342]. Au souhait de Thermis de voir ses enfants et son époux vivre dans « un bonheur inaltérable », ce dernier répond par la promesse de mettre tout son soin à l'éducation de leurs propres enfants, mais aussi de l'enfant que Thermis eut d'un précédent mariage.

III.1.9.

Musée d'Alexandir, inv. 142, cat. 318.

Kanôbos

Stèle de marbre blanc de forme rectangulaire dont les angles sont brisés à gauche. Dimensions : h. 0,24 m ; l. 0,46 m ; ép. 0,04 m ; h. des lettres 0,01 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr., peut-être du IIe siècle ap. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : G. Botti, *Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie*, vol. IV (1902), p. 87, n. XLI, (É. Bernand signale que la retranscription en minuscules ne comporte pas d'accent et que le texte est disposé en distiques) ; E. Breccia, *Iscrizioni grece e latine* (1911), n. 318 (*Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. I (1915), n. 4313 ; *GVI* 1015 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 19 avec photographie de la pierre Pl. I).

1 Πατρὶς Ἀλεξάνδρεια Μακηδονὶς Αἰγύπτοιο,
2 κοσμοτρόφον δάπεδον μεγάλου Πλουτῆος ἄνακτος
3 ἡ δὲ τέχνη χρυσοῖο καὶ ἀργύρου ἠδὲ μετάλλων.
4 Δὶς δέκα ἓξ ζήσας ἔτεσιν καὶ μηνὶ δὲ πέμπτῳ
5 λαμπρὸν ἀπ' ὀφθαλμῶν ἔλιπον φάος ἠελίοιο·
6 κεῖμαι δ' Εἰταλίδος γαίης νέκυς, ἐν δέκα μησὶν
7 ξείνῃ ἐν ἀλλοδαπῇ χειρσὶ ποριζόμενος.
8 Οὔνομα δὴ γενετῆρες ἐμοὶ θήκαντο Κάνωβον.
9 Ἐνθάδε ἐμοῦ φάσεως καθαρὸν τόδε σῆμα πρόκειται,
10 φροντίδι ἐμῆς ἀλόχου, παραμυθία συνζοίης,
11 στοργῆς μοι τριετοῦς εὐσεβίην θεμένης.
12 Στῆσον ἴχνος, παροδεῖτα, καὶ ἄφθονον ἐνθάδε δάκρυ

---

[342] Il est d'autres exemples d'inscriptions à plusieurs voix. Par exemple l'inscription I.13.18. où les quatre premiers vers sont prononcés par la défunte Théophilè et le reste de l'inscription par la stèle qui retrace la vie de la défunte puis fait son éloge.

13 σπείσας ἐκ βλεφάρων κλαῖε τὸν ἐν φθιμένοις
14 Αὐσονίων χώρῃ κείμενον ὠκύμορον.

Comm. épigr. :

La gravure est de très bonne qualité et nous pouvons aisément lire l'épigramme sur la photographie éditée par É. Bernand.

Traduction :

Ma patrie est Alexandrie d'Égypte, la Macédonienne, terre nourricière de l'univers du grand seigneur Plouteus. Mon métier est celui de l'or, de l'argent et des métaux. Alors que j'avais vécu deux fois dix et six années et cinq mois, j'ai fermé les yeux à l'éclatante lumière du soleil. Ma dépouille repose dans la terre italienne ; en dix mois, en terre étrangère, de mes mains je gagnais ma vie. Mes parents m'ont donné le nom de Kanôbos. Ici, mon apparence apparaît sur ce monument sans tache, grâce à la prévenance de mon épouse, comme une consolation pour celle qui partagea ma vie et qui m'a témoigné durant trois ans sa pieuse affection. Arrête tes pas, passant, et ici, versant de tes yeux des larmes abondantes, pleure celui qui, parmi les morts, repose en terre d'Ausonie, frappé d'une prompte mort.

L'épigramme est composée d'une alternance de schémas métriques entre hexamètres dactyliques et distiques élégiaques : tout d'abord cinq hexamètres dactyliques, puis un distique élégiaque, puis deux hexamètres dactyliques suivis de deux distiques élégiaques, enfin le dernier vers est un pentamètre dactylique.

Le texte est rédigé dans une langue marquée par l'influence de la κοινή homérique. Nous pouvons l'observer à travers la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences : ἡ, τέκνη (v. 3) ; ἠελίοιο (v. 5) ; γαίης (v. 6) ; ξείνῃ, ἀλλοδαπῇ (v. 7) ; σῆμα (v. 9) ; ἐμῆς, συνζοίης (v. 10) ; στοργῆς, εὐσεβίην, θεμένης (v. 11) ; Στῆσον (v. 12).

Le génitif du théonyme, thème en -εύς Πλουτεύς, apparaît sans métathèse de quantité et d'aperture : Πλουτῆος (v. 2).

Le nom de la lumière avec le maintien de l'hiatus /ao/ consécutif à la chute de digamma en position intervocalique, φάος (v. 5), et le nom du soleil, où se trouve maintenu l'hiatus /ε:e/ ἠελίοιο (v. 5), illustrent l'inspiration homérique

D'un point de vue morphologique nous constatons d'autres emprunts à Homère : celui de la désinence de génitif singulier -οιο dans le toponyme Αἰγύπτοιο (v. 1) et le substantif ἠελίοιο (v. 5).

La forme verbale d'aoriste moyen θήκαντο (v. 8), du verbe athématique τίθημι, avec l'absence de l'augment et l'extension du suffixe -κ-, est inspirée d'Homère[343].

[343] Une forme semblable mais à la troisième personne du singulier est attestée dans Homère, *Iliade*, X, 31 : « **θήκατο** χαλκείην, δόρυ δ' εἵλετο χειρὶ παχείῃ ».

Le défunt prenant la parole dans l'épigramme commence par préciser son origine : c'est d'Alexandrie d'Égypte que Kanôbos est originaire. L'adjectif Μακηδονίς et la précision Αἰγύπτοιο permettent d'ôter toute ambiguïté quant à l'identification de la cité d'origine du défunt. Le vers suivant est une louange d'Alexandrie. L'adjectif rare κοσμοτρόφον[344], dans le groupe nominal κοσμοτρόφον δάπεδον, se rapporte d'une part à la fertilité du territoire égyptien, grenier à blé du bassin Méditerranéen et signale d'autre part l'influence de la cité d'Alexandrie.

À la suite de la mention de son origine, Kanôbos précise le métier qu'il exerçait durant son existence : il travaillait les métaux. En citant en premier lieu l'or et l'argent, Kanôbos nous suggère qu'il exerçait une activité d'orfèvre plutôt que de simple forgeron.

L'expression nous renseignant sur l'âge du défunt, Δὶς δέκα ἕξ (v. 4), est ambiguë. Elle peut être traduite « deux fois dix et six années » mais aussi « deux fois seize années ».

La mort est nommée par euphémisme ἔλιπον φάος ἠελίοιο (v. 5). L'expression λαμπρὸν […] φάος ἠελίοιο est une réminiscence d'Homère[345].

Dans le septième vers, Kanôbos nous apprend qu'il a voyagé jusqu'en Italie pour pratiquer son métier d'orfèvre. Même en terre étrangère, son talent lui valut de pourvoir largement à son existence, et en peu de temps. Remarquons la place de ἐν δέκα μησὶν, après la coupe bucolique du vers 6, signalant la rapidité avec laquelle Kanôbos est parvenu à vivre de son métier.

Dans le neuvième vers, le substantif φάσεως, nominatif φάσις, présente une certaine ambiguïté. Nous pouvons interpréter φάσεως, comme un dérivé du verbe φημί, auquel cas Kanôbos désignerait par φάσις l'inscription qui porte ses dernières paroles. Une autre interprétation est possible : φάσις peut être un dérivé du verbe φαίνω. Dans ces conditions, φάσεως pourrait être une référence à un relief funéraire représentant le portrait du défunt, le défunt signalerait donc que la dernière image de lui que ses proches peuvent contempler se trouve gravée sur son cénotaphe. Dans l'inscription II-7.14.1., retrouvée à Smyrne et datant du IIIe siècle avant notre ère, gravée elle aussi sur un cénotaphe, la stèle déclare montrer l'image du défunt Lysinos, qui a péri dans la région du Tmôlos.

L'expression φροντίδι ἐμῆς ἀλόχου (v. 10) signale que c'est l'épouse de Kanôbos qui a fait bâtir le monument funéraire du défunt. Un emploi analogue de φροντίδι est attesté dans l'épigramme d'Hassaia, III.6.4., 20 : « [φρ]οντίδι χρυσείηι σῇ κατεκτ̣ἑ̣[ρ]ισ[ας] ».

Les derniers vers sont un appel au passant à pleurer sur les malheurs du défunt et à le prendre en pitié. D'autres épigrammes présentent ce même appel à la commisération du passant à l'égard du défunt[346].

---

[344] *LSJ* signale une autre attestation de l'adjectif κοσμοτρόφος, cette fois appliqué à la cité de Rome, dans *IG*, XIV, 1108c, l. 19.

[345] Homère, *Iliade*, I, 605 : « αὐτὰρ ἐπεὶ κατέδυ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο ».

[346] Par exemple le premier vers de l'inscription II-1.4.3. : « Σπεῖσον ἐμοὶ δακρύων | ὀλίγον, ξένε, καί μ' ἐλέησον ».

III.2.1.

British Museum, inv. 1926, 4-30-3.

Ménélaos

Stèle rectangulaire de calcaire achetée au Caire à M. Nahman (P. M. Fraser et P. Maas). Dimensions : h. 0,23 m ; l. 0,27 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres entre 0,005 m et 0,01 m.

Le monument date du IIIe siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : P. M. Fraser, P. Maas, *The Journal of Egyptian Archeology*, vol. XLI (1955), p. 116-117, n. 2 avec photographie Pl. XXIII, n. 2 et sur l'expression διπλόα ταῦτα λάχοις Addendum p. 118 (*Grabgedichte* 145 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 1 avec photographie Pl. LXII).

1-2	vers 1	Οὔνομά μοι Μενέλαος, | ὀδοιπόρε, πατρὶ δὲ Δῶρος· |
3-4	vers 2	ναυτικὸς εὐγήρως δὲ | εἰς Ἀΐδην ἔμολον.
4-6	vers 3	Ἐκτέ|ρισαν δὲ τέκνων με φίλαι | χέρες, ὧν χάριν ἔσχον
6-8	vers 4	Ἠ{ι}|ελίῳ, γλυκερὰς τάσδε λα|βὼν χάριτας.
8-10	vers 5	Ἀλλὰ τὸν | ἐν πᾶσιν λόγον, ὦ ξένε, | καί με προσείπας
11-12	vers 6	« χαί|ρειν τὸν κατὰ γ[ῆ]ς », διπλ⟨ό⟩α | ταῦτα λάχοις.

Comm. épigr. :

L. 6-7 : Ἠι\|ελίῳ Bernand. La pierre porte en effet ΗΙΕΛΙΩ. Ἠ⟨ι⟩ελίῳ Fraser-Maas : Ἠελίῳ Peek.

L. 10-11: χαί\|ρειν τὸν κατὰ γ[ῆ]ς l'êta de γῆς est totalement effacé, mais la restitution, qui est obvie, est assurée par des parallèles, par exemple dans une épigramme funéraire de Délos, *BCH*, vol. LXXXVI (1962), p. 18-23, vers 9-10 : « ἀλλὰ τὸ χαίρειν / [τοὺς] κατὰ γης κτλ. ».

L. 11 : διπλ⟨ό⟩α lap pierre porte ΔΙΠΛΑ.

Traduction :

Mon nom est Ménélaos, passant, celui de mon père Dôros. Moi qui étais marin, c'est dans une heureuse vieillesse que je suis parti chez Hadès. Les mains chéries de mes enfants m'ont enseveli, je suis reconnaissant au Soleil d'avoir obtenu ces agréables marques de reconnaissance. Mais allons, étranger, après m'avoir dit la formule usuelle pour tous : « salut à celui qui est sous terre », puisses-tu obtenir le double de ces souhaits.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion de ces vers ne présente aucune irrégularité.

La langue du texte présente des caractéristiques illustrant l'influence de la κοινή homérique. Par exemple, la forme du nom du soleil, Ἠ{ι}\|ελίῳ (v. 4), est empruntée à Homère.

De même, l'absence de contraction des voyelles /oa/ dans l'adjectif διπλ⟨ό⟩α (v. 6) est un traitement qui est en accord avec les usages de la κοινή homérique.

En revanche, le participe aoriste προσείπας (v. 5), présentant la désinence -ας, analogique des aoristes sigmatiques illustre l'influence de la κοινή sur la langue de l'auteur.

L'âge avancé du défunt est signalé par l'adjectif εὐγήρως (v. 2). Mis en valeur par sa place dans le vers, juste avant la coupe penthémimère ; É. Bernand indique à juste titre que la juxtaposition des deux adjectifs ναυτικὸς εὐγήρως relève de l'oxymore, compte tenu des dangers que comportait la vie de marin.

III.2.2.

Télésion

Stèle de granit avec fronton surmonté d'acrotères. S. de Ricci est le dernier à avoir vu la pierre, qui se trouvait au Musée de Moscou en 1912 (É. Bernand). Dimensions : h. 0,64 m ; l. 0,36 m ; h. des lettres entre 0,01 m et 0,025 m.

Le monument date du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : E. Pridik, *Journal du Ministère de l'Instruction Publique*, vol. 375 (1908), p. 8-9, n. 8 (É. Bernand, *IMEG*, n. 36 ; *SEG*, vol. XXXII (1985), n. 1596).

1-2	vers 1	Κεῖμαι Τελέσιον, ξεῖνοι, | τάφῳ, οὐχὶ γεραιά,
2-4	vers 2	ἀλλὰ | νέα· μεγάλῃ τε ἰσχύϊ | κεκλιμένη, ἣν
4-6	vers 3	καὶ ἐν ἀ|κμῇ ὅτ' Ἄτη Μοῖραί τ' Ἀΐδηι | παρέδωκαν.
6–8	vers 4	Ματρὶ δὲ πικρὸν | ἄχος τελέθει καὶ πατρίδι | γαίηι
8-10	vers 5	κεῖμ' ἀκρίτως δυστη|νοτάτηι. Θρηνεῖτέ με πάν|τες,
10-12	vers 6	θυμὸν ἢ ὄλλυμ' ἐγώ, δεσ|μὸν ἐμῆς φιλίης
12-13	vers 7	ἄνδρα λι|ποῦσ' Ἀπολλῶν.

Comm. épigr. :

L. 8-9 : faut-il, comme É. Bernand, considérer l'iota final de δυστη|νοτάτηι comme un iota parasite, et ainsi retranscrire δυστη|νοτάτη{ι} ? L'adjectif peut tout à fait être un datif et se rapporter à Ματρὶ ou πατρίδι γαίηι ou au deux, au vers précédent.

Traduction :

Moi Télésion, je repose, étrangers, sous ce tombeau, je n'étais pas âgée mais jeune. Par une intense force brutale j'ai succombé, dans la force de l'âge, quand Atè et les Moires me livrèrent à Hadès. Un chagrin amer retient ma mère, la plus malheureuse des femmes, et je gis de manière inattendue dans ma patrie. Chantez tous pour moi des chants funèbres, moi qui perds la vie, en abandonnant mon époux à qui s'attachait mon amour, Apollôs.

L'épigramme est composée d'un mélange de mètres dactyliques : les deux premiers vers forment un distique élégiaque, les deux suivants sont des hexamètres dactyliques et enfin les deux derniers vers de l'épigramme forment un second distique élégiaque, dont le pentamètre n'est composé que de deux dactyles et d'une longue isolée, autrement dit le second hémistiche d'un pentamètre dactylique. La scansion des vers présentent quelques irrégularités, à commencer par le nom même de la défunte, Τελέσιον, qui, avec ces quatre syllabes brèves, est très mal adapté à un rythme dactylique. Le dernier pied du premier pentamètre ne peut être scandé que si l'on procède à l'élision de la voyelle longue /ε:/, finale du participe parfait κεκλιμένη.

L'épigramme est composée dans une langue présentant des faits appartenant à différents dialectes. Par exemple, aux côtés des formes présentant la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/, formes appartenant au dialecte ionien-attique, μεγάλῃ, κεκλιμένη (v. 2), ἀ|κμῇ, Ἄτη, Ἀΐδηι (v. 3)n γαίηι (v. 4)n δυστη|νοτάτηι (v. 5), ἣ, ἐμῆς, φιλίης (v. 6), le texte présente des occurrences où /a:/ ancien est maintenu : νέα (v. 2) ; Ματρὶ (v. 4). Si la première de ces deux occurrences peut être de l'ionien-attique, car /a:/ ancien se trouve précédé d'une voyelle de timbre *e*, cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien propre au dialecte attique, le substantif ματρί constitue pleinement un dorisme. Il est parfaitement isolé dans l'épigramme. La forme verbale παρέδωκαν (v. 3), avec l'extension du suffixe -κ- au pluriel de ce verbe athématique, illustre l'influence croissante de la κοινή.

Dans le premier vers, le verbe κεῖμαι régit le datif τάφῳ sans préposition. L'absence de préposition ἐν ou ὑπό est ici due aux contraintes métriques.

Dans le deuxième vers, l'expression μεγάλῃ τε ἰσχύϊ | κεκλιμένη (v. 2) est polysémique. En effet, l'expression désigne l'impérieuse nécessité de mourir, à laquelle tout mortel est soumis, mais elle est également une allusion aux circonstances, violentes, qui ont conduit à la mort de Télésion. De quoi Télésion est morte, l'épigramme ne nous renseigne pas sur cette question. Sa mort est exprimée dans le vers 6 uniquement à travers l'expression θυμὸν ἣ ὄλλυμ' ἐγώ, qui est un emprunt à Homère. En effet, cette expression est attestée à plusieurs reprises dans les épopées d'Homère, par exemple *Iliade*, I, v. 205 θυμὸν ὀλέσσῃ ; VIII, v. 90 et v. 270 θυμὸν ὄλεσσεν ; X, v. 452 : θυμὸν ὀλέσσῃς ; XI, v. 342 : ὤλεσε θυμόν. Compte tenu de la jeunesse de Télésion, on peut supposer qu'elle a péri de maladie.

Le sens de l'adverbe ἀκρίτως au vers 5 n'est pas sans faire difficulté. Cet adverbe peut signifier « d'une façon indécise », « sans un jugement », « sans discernement »[347]. En interprétant ἀκρίτως selon ces acceptions, l'adverbe paraît revêtir un sens proche d'un adverbe tel que ἀδίκως, désignant ainsi l'injustice de la mort prématurée de Télésion. Remarquons également que l'adjectif ἄκριτος, duquel est dérivé l'averbe ἀκρίτως, peut être employé en fonction d'épithète au nom du dieu Hadès. Tel est le cas dans l'inscription II-4.3.9., de Cyzique, datant du Ier siècle avant J.-Chr., dédiée à un jeune homme mort dans la fleur de l'âge. Le dieu des Enfers est désigné dans cette dernière inscription par la périphrase ἄκριτος βίου βραβεύς.

[347] *LSJ, s. v.* ἄκριτος.

On peut cependant assigner un autre sens à l'adverbe ἀκρίτως. Chez Homère, mais aussi dans un fragment d'Euripide, l'adjectif ἄκριτος peut signifier « continu, sans interruption »[348]. Dans ces conditions, κεῖμ' ἀκρίτως signifierait « je repose pour l'éternité ».

Dans le vers 7, É. Bernand retranscrit le nom de l'époux par Ἀπόλλων et commente ce nom en disant qu'il est « senti comme un indéclinable ». En effet, si l'on considère que le nom de l'époux veuf de Télésion est Ἀπόλλων, il s'agit alors d'un nominatif, alors que la syntaxe appelle l'accusatif. Cependant, il serait surprenant de rencontrer un homme ayant pour nom un théonyme et non pas un nom dérivé de théonyme. Ce serait le seul exemple dans le présent corpus. Nous suggérons donc de lire Ἀπολλῶν, accusatif du nom Ἀπολλῶς, bien attesté, même au sein du présent corpus, par exemple dans l'inscription III.11.3 :

1 Κούρη Νικομάχοιο Λέοντι μ' ἔτικτεν **Ἀπολλῶν**

Cette lecture permet à la fois de résoudre l'erreur de syntaxe à laquelle se heurtait É. Bernand, mais aussi d'éviter l'impiété d'attribuer à un mortel le nom d'un dieu.

III.3.1.

Bérénika

Dalle de marbre blanc dont le bord inférieur provenant du littoral de la Cyrénaïque (Froehner). Dimensions : h. 0,19 m ; l. 0,39 m.

Monument du IIIe ou du IIe siècle av. J.-Chr.

Édit : J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 5632b (Kaibel 260 ; W. Fröhner, *Catalogue des antiquités grecques et romaines du musée de Marseille*, p. 36-37, n. 107 ; *GVI* 1254).

1 Δέρκεο τὰν ἀρίσαμον, ὁδοιπόρε, τὰν Βερενίκας
2 εἰκόνα τᾶς μελέας, ἃν τάφος οὗτος ἔχει·
3 ἃ τὸ πρὶν ἐγ Χαλύβοις, νῦν δ'εἰς Ἀχέροντα μολοῦσα,
4 ἃ στερόμαν τῶν πρὶν νυμφιδίων θαλάμων,
5 πατρὶ γόους προλιποῦσα Φιλοξένωι, ὃς τόδ' ἔτευξεν
6 εἴδωλον νύμφας μναμόσυνον θέμενος.

Comm. épigr. :

L. 3 : ἐγ Χαλύβοις Froehner, qui signale que « le graveur avait écrit d'abord ΕΓl l, puis il a rectifié son erreur ; le X entre les deux hastes droites est très visibles ». Boeckh, suivi par Kaibel et Peek, préfère ἐγ ϟαλύβοις, rapprochant ce substantif d'une glose d'Hésychius d'après laquelle καλύβη· παστάς, θάλαμος.

---

[348] *LSJ, s. v.* ἄκριτος, pour donner un exemple de ἄκρτιος employé dans cette acception, cite Homère, *Odyssée*, XVIII, 174 : « πενθήμεναι ἄκριτον αἰεί ».

Traduction :

Admire, passant, le buste exposé à la vue de tous de l'infortunée Bérénika, que renferme le tombeau que voici. — « Moi qui jadis demeurais chez les Chalybes, maintenant je suis descendue vers l'Achéron, j'ai été emportée avant que d'entrer dans la chambre nuptiale, laissant ainsi des gémissements à mon père Philoxénos, qui a fait sculpter cette image de sa fille et l'a exposée in memoriam.

Trois distiques élégiaques forment l'épigramme funéraire de Bérénika. La scansion des vers ne présentent aucune irrégularité.

La langue de l'épigramme possède une couleur dialectale dorienne, notamment à travers le maintien généralisé du vocalisme /a:/ ancien dans de nombreuses occurrences : τὰν, ἀρίσαμον, τὰν, Βερενίκας (v. 1) ; τᾶς, μελέας, ἂν (v. 2) ; ἃ (v. 3) ; ἃ, στερόμαν (v. 4) ; νύμφας, μναμόσυνον (v. 6). Le maintien de /a:/ ancien est cependant le seul fait s'apparentant au dialecte dorien que nous puissions relever dans l'épigramme. Par d'autres aspects, la langue de l'épigramme paraît inspirée par la κοινή homérique. Ainsi, par exemple, constate-t-on le maintien de l'hiatus /eo/ dans la forme d'impératif présent δέρκεο dans le premier vers de l'inscription.

Les deux premiers vers de l'inscription sont une adresse au passant (ὁδοιπόρε), qui est invité à s'arrêter devant la tombe de Bénérinka afin de contempler (δέρκεο) le buste de l'infortunée jeune fille. Si, dès le troisième vers, nous pouvons déterminer avec certitude que le locuteur est Bérénika elle-même, d'après la présence du pronom relatif au nominatif féminin singulier, sujet du verbe à la première personne du singulier de l'aoriste στερόμαν, la situation d'énonciation des deux premiers vers est plus ambiguë. En effet, ces derniers peuvent être prononcés tout aussi bien par la défunte, que par la stèle. L'absence de marqueur personnel ne nous permet pas d'établir avec une pleine certitude les instances de la situation d'énonciation. Cependant, le contenu des vers 1 et 2, diffère nettement du reste de l'épigramme où Bérénika est clairement identifiée en tant que locutrice. Les deux premiers ne sont qu'une invitation destiné au passant, afin qu'il s'arrête devant la stèle. De la défunte, seul le nom lui est communiqué. La suite de l'épigramme est en revanche bien plus personnelle. À travers le balancement temporel τὸ πρὶν […] νῦν, mais aussi spatial avec l'opposition des prépositions ἐγ (ἐκ) et εἰς, Bérénika renseigne le passant sur son origine : elle venait du pays des Chalybes, c'est-à-dire du territoire de l'Arménie, mais se trouve désormais sur les rives de l'Achéron. Le vers suivant, avec la répétition de πρίν permet à la défunte d'évoquer son inexpérience du mariage, qui est désignée par métonymie à travers l'expression νυμφιδίων θαλάμων, donnant ainsi au passant une indication relative à sa jeunesse et au caractère prématuré de sa mort.

Le dernier vers l'épigramme évoque une nouvelle fois, avec un lexique différent, le tombeau de Bérénika et le relief qui s'y trouve gravé. En effet, deux noms différents sont employés pour désigner la gravure sur la stèle : εἰκόνα (v. 2) et εἴδωλον (v. 6), mais ce sont aussi deux noms différents qui sont employés pour désigner la tombe : τάφος (v.1) et μναμόσυνον (v. 6). Ainsi, deux couples émergent : εἰκόνα / τάφος et εἴδωλον / μναμόσυνον. Le premier ressortit essentiellement au domaine sensoriel, palpable. Ainsi εἰκόνα désigne-t-il la gravure et τάφος le monument en tant qu'éléments architecturaux. Le second couple ressortit,

quant à lui, à la dimension psychologique, abstraite : εἴδωλον correspondant à l'image reconnaissable de Bénérika à travers le buste gravé et μναμόσυνον désignant le tombeau dans sa fonction de préservation de la mémoire de la défunte.

III.3.2.

Plauta

Stèle de marbre avec relief représentant une couronne de fleurs d'où descendent deux bandelettes et au milieu de laquelle se trouve une trame de tissu et une quenouille, autant d'éléments qui sont évoqués dans l'épigramme. Sous cette couronne est gravée une rosace, puis l'âge de la défunte LK, ἐτῶν κ΄ c'est à dire vingt ans, et enfin l'épigramme. Dimensions : h. 1,06 m ; l. 0,355 m en haut et 0,415 en bas.

Le monument date de la basse époque hellénistique, voire du début de l'époque romaine d'après le nom de la défunte. Peek hésite entre le IIe et Ier siècle av. J.-Chr. (« II./I. Jh. ? » indique-t-il).

Édit : D. M. Robinson, *American Journal of Archeology*, vol. XVII, n. 2 (1913), p. 161-162, n. 11 avec photographie de la stèle p. 162, fig. 10 (F. Preisigke, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. I (1913), n. 5873 ; P. Roussel, *REG*, vol. XXVII (1914), p. 477, retranscrit uniquement les deux premiers vers et commente la lecture de Robinson du premier vers auquel il apporte une correction ; W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 317, n. 1, d'après l'édition de Preisigke, sans mentionner Robinson, ne retranscrit que les deux premiers vers et, sans mentionner Roussel, aboutit à la même lecture pour le premier vers ; *GVI* 758 d'où *Grabgedichte* 132 ; C. Breuer, *Reliefs und Epigramme griechischer Privatgrabmäler*, T27).

1-2	vers 1	Τὴν διτόκον μονόπαιδα θε|ῆις ἰκέλην ὅδε Πλαῦταν
2-4	vers 2	νού|σωι καὶ τοκετῶι τύμβος | ἔχει φθιμένην·
4-6	vers 3	ἀκλέα δ' ἐν | σκοτίηι πηνίσματα καὶ λά|λος αὔτως
6-8	vers 4	κερκὶς ὁ|μοῦ πινυτῆι κεῖται ἐπ' ἠ|λεκάτηι·
8-10	vers 5	καὶ τῆς μὲν βι|ότου κλέος ᾄδεται ὅσ|σον ἐκείνης
10-12	vers 6	τόσσον | καὶ μελέου πένθος ἀεὶ πόσι|ος.

Comm. épigr. :

L. 1 : ΘΕΗΙΣΙΚΕΛΗΝ la pierre : θεῇς ἴκελην Roussel : θε\|(ί)ῃ Σικελὴν Robinson. La lecture de Roussel est suivie par Peek[1], sans être mentionnée, à moins qu'il n'ait abouti au même résultat sans avoir eu connaissance du bref commentaire de Roussel. L'iota final n'est pas un iota parasite comme le croyait Robinson. La construction de l'adjectif ἴκελος dans l'expression θε\|ῆις ἰκέλην, « semblable aux déesses », assure la lecture θε\|ῆις. En effet, cet adjectif se construit toujours avec le datif et non avec le génitif. Il faut donc considérer θε\|ῆις comme un datif pluriel ionien.

Traduction :

Elle qui mit au monde deux enfants, mais n'en a gardé qu'un, femme semblable aux déesses, Plauta, ayant succombé à la maladie et à l'enfantement, la tombe que voici la renferme. Dans l'ombre reposent sa bobine anonyme, et aussi son tissu bruissant sur sa quenouille sûre. La renommée de son existence est chantée autant que l'est le deuil de son malheureux époux.

L'épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion de vers ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, présentant des traces d'inspiration homérique. On constate la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : Τὴν, ἰκέλην (v. 1) ; φθιμένην (v. 2) ; σκοτίηι (v. 3) ; πινυτῆι, ἠ|λεκάτηι (v. 4) ; τῆς, ἐκείνης (v. 5). Le groupe de consonnes*-ty- évolue vers la géminée -σσ- dans les corrélatifs ὅσσον (v. 5) et τόσσον (v. 6), traitement fréquent chez Homère. L'auteur emploie la désinence de datif pluriel -ῃς dans le thème en -a θεῆις (v. 1). Le substantif πόσις présente l'extension du thème en -i au génitif singulier : πόσιος (v. 6).

Si la phonétique et la morphologie présentent des faits en adéquation avec les usages de la κοινή homérique, le lexique s'en inspire également. Dans le premier vers de l'épigramme, l'expression θεῆις ἰκέλην est empruntée à la poésie homérique. Homère et Hésiode nous fournissent des parallèles : Homère, *Iliade*, III, 158 : αἰνῶς ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα ἔοικεν ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 62 : […] ἀθανάτῃς δὲ θεῇς εἰς ὦπα ἐίσκειν.

Comparer Paula aux déesses constituent un éloge signalant l'excellence de la vie qu'elle a menée. La comparaison d'une défunte avec un personnage de la mythologie, mortel ou divin, est chose fréquente. Cependant, le personnage mythologique auquel est comparée la défunte est le plus souvent, si ce n'est nommé, à tout le moins clairement identifiable. Que l'on songe à l'épigramme I.13.26. de Panticapée, datant du Ier siècle avant notre ère, dans laquelle la défunte Kléopatra est comparée à Pénélope, exemple par excellence de la parfaite épouse :

3 vers 2 [B]ιθυνὰν ἀρετᾶς ἵνεκα Πανελόπα[ν]

Ou encore à l'épigramme de II-7.15.3., de Téos, datant de l'époque hellénistique, dans laquelle l'auteur, en peignant la mort de Stratonéika comme une répétition du rapt de Perséphone, compare la défunte à la déesse infernale :

6 […] θανάτου δ' ὠκὺ δάμασσε βέλος
7 ἁγναῖς ἐν θαλίαις Δαμάτερος, αἷς ἔνι Κούραν
8 μάρψεν ὁ καὶ τὸ τεὸν κάλλος ἑλὼν Ἀΐδας.

Par ailleurs, la mention de la bobine et de la quenouille évoque l'activité de fileuse dans laquelle excellait Plauta. Cette activité peut être un écho à la figure de Pénélope, trompant ses prétendants dans l'attente du retour d'Ulysse en filant et défilant sans cesse le même ouvrage.

Dès les premiers mots de l'épigramme, l'auteur a mis en place un jeu littéraire fondé sur la relation antonymique qu'entretiennent les premiers éléments des adjectifs composés δίτοκον / μονόπαιδα (v. 1). La mort est ainsi suggérée dès les premiers mots de l'épigramme.

Par ailleurs, à travers l'expression Τὴν δίτοκον μονόπαιδα, et à travers le vers 2 qui expose les causes du décès, νού|σωι καὶ τοκετῶι τύμβος | ἔχει, on comprend que Plauta est morte en couche d'un enfant mort-né.

III.4.1.

Musée d'Alexandrie, inv. 20866.

Hédéia

Stèle rectangulaire brisée du haut. Selon Breccia, qui remarque des traces de peintures, la stèle était ornée d'un motif peint. Dimensions : h. 0,28 m ; l. 0,27 m ; ép. 0,035 m ; h. des lettres entre 0,008 m et 0,012 m.

Le monument date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. d'après les données paléographiques.

Édit : E. Breccia, *Bulletin de la société d'archéologie d'Alexandrie*, vol. XIX (1923), p 141, n. 30 d'où *SEG*, vol. II (1923), n. 874 ; *GVI* 757 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 39 avec photographie de la pierre Pl. XLIX.

1 Παῖδα Ῥοδίππωι, ξεῖνε, Λεόντιον ἣν τέκε μήτηρ
2 ἀστὴν Ἡδεῖαν τύμβος ἐπέσχεν ὅδε,
3 τέσσαρας εἰς μῆνας λεύσσειμ φάος ἧι θέμις ἦγ καὶ
4 ὀκτὼ ὑπ' ἠελίωι διπλόα πάντα θέρη,
5 ὧν ἐπὶ νυμφείην τρὶς πέντ' ἐτήων Διόφαντος,
6 εὖσαν σύλλεκτρον παρθένον ἠγάγετο·
7 ἀρτίγαμον δὲ θανοῦσαν ἐλαφρὴν τήνδ' ὑπὸ βῶλον
8 ταρχύσας Λιβύης θῆκε ποθεινοτάτην.

Comm. épigr. :

L. 1 : ἣν τέκε *SEG*. ἤντεκε Breccia.

L. 2 : ἀστὴν Ἡδεῖαν *SEG* (Ad. Wilhelm et W. Crönert).

L. 4 : ἠελίωι Peek et Bernand : Ἡλίῳ Breccia. La pierre porte bien ΗΕΛΙΩΙ.

Traduction :

La fille que pour Rhodippos, étranger, Léontion sa mère a mis au monde, la citadine Hédéia, le tombeau que voici la renferme. Il lui a été permis de voir la lumière durant quatre mois et deux fois huit étés entiers sous le soleil. Au cours de ces années, âgée de trois fois cinq ans, jeune vierge, Diophantos l'a prise pour épouse. À peine mariée, elle est morte et il l'a ensevelie sous ce léger monceau de terre libyenne, elle qui est l'objet de tous ses regrets.

Ce sont quatre distiques élégiaques qui composent l'épigramme funéraire d'Hédéia. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue mêlant des éléments issus de différents dialectes. Le dialecte le plus représenté est le dialecte ionien, d'inspiration homérique. Nous pouvons l'observer à travers les occurrences présentant la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ἣν, μήτηρ (v. 1) ; Ἡδεῖαν (v. 2) ; ἦι (v. 3) ; ἠελίωι (v. 4) ; νυμφείην (v. 5) ; ἐλαφρὴν, τήνδ' (v. 7) ; Λιβύης, ποθεινοτάτην (v. 8). Le nom du nombre quatre, τέσσαρας (v. 3), avec les traitements de τ- issu *-k^{w} et de la géminée -σσ- issue *-tw-, présente les traitements ioniens. Le nom de la lumière, φάος (v. 3), présente le maintien de l'hiatus /ao/, ce qui correspond à l'usage de la poésie homérique. De la même manière, le maintien de l'hiatus /ε:e/ dans le nom du soleil ἠελίωι (v. 4) et l'absence d'augment dans les formes verbales à l'imparfait et à l'aoriste, τέκε (v. 1) et θῆκε (v. 8), sont des faits inspirés de la poésie homérique. En revanche, la forme du participe présent de εἰμί, εὖσαν (v. 6), est une forme dorienne.

Dans le vers 5, le génitif pluriel ἐτήων, présente un êta fautif, d'une part car dans ce thème en *s*, /ε:/ n'est pas étymologique, d'autre part car la scansion nécessite ici une syllabe brève. La faute est due à l'analogie des thèmes en -ευς qui peuvent présenter une forme de génitif pluriel avec êta prédésinentiel.

Le monument funéraire est désigné par le substantif τύμβος (v. 2). Il est également désigné par métonymie à travers le substantif βῶλον (v. 7), « monceau de terre ». Le verbe ἐπέχω est employé plutôt que le plus usuel κατέχω pour signaler que la tombe contient le corps de la défunte.

La mort est exprimée à travers le participe aoriste θανοῦσαν (v. 7). À l'opposé, les expressions désignant l'existence de la défunte sont des périphrases : λεύσσειμ φάος (v. 3) ; ὑπ' ἠελίωι (v. 4). Ces expressions sont empruntées à la poésie homérique, tout comme θέμις ἦγ (v. 3). É. Bernand signale que, de la même manière, l'expression ἐλαφρὴν τήνδ' ὑπὸ βῶλον au vers 7, est sans doute un écho du vœu « que la terre te soit légère », dont la formulation originaire se trouve dans Euripide, *Alceste*, v. 462-463 : « […] κούφα σοι / χθὼν ἐπάνωθε πέσοι, γύναι, κτλ. ».

Hédéia est morte prématurément. L'auteur met donc l'accent sur l'âge de la défunte, qu'il évoque à plusieurs reprises. Tout d'abord dans les vers 3 et 4, où est précisée la durée totale de l'existence terrestre d'Hédéia :

3 τέσσαρας εἰς μῆνας λεύσσειμ φάος ἦι θέμις ἦγ καὶ
4 ὀκτὼ ὑπ' ἠελίωι διπλόα πάντα θέρη,

Ensuite, dans le vers 5, l'auteur précise l'âge à laquelle Hédéia à été donnée pour épouse à Diophantos :

5 ὧν ἐπὶ νυμφείην τρὶς πέντ' ἐτήων Διόφαντος

La rapidité de la mort d'Hédéia est accentuée davantage au vers 7 avec l'emploi de l'adjectif composé ἀρτίγαμον, où le premier terme du composé, ἀρτι-, signale le caractère précipité de la mort d'Hédéia.

III.5.1.

Charmadas, officier des Ptolémée

L'inscription doit être antérieure à l'année 201 av. J.-Chr. Avant cette date, la cité de Gaza était sous la domination des Ptolémées ; en 201 av. J.-Chr. Antiochos III s'empara de la Palestine et Gaza passa aux mains des souverains séleucides[349].

Édit : J. H. Iliffe, *Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, vol. 1 (1931-1932), p. 155-156 avec photographie Pl. 59 ; W. Peek, *AM*, vol. LVII (1932), p. 62-66, n. 12 avec photographie n. IX ; R. Mouterde, *Mélanges de l'Université orientale*, vol. XVI (1932), p. 98-100 ; P. Roussel, *Aegyptus*, vol. XIII (1933), p. 145-151 ; M. N. Tod, *Aegyptus*, vol. XIII (1933), p. 152-158 ; M. Schwabe, *Journal of the Palestine Oriental Society*, vol. XIII (1933), p. 84-89 ; L. H. Vincent, in *Mélanges Maspero. 2, Orient grec, romain et byzanti*, p. 41-52 avec photographie ; *SEG*, vol. VIII (1937), n. 269 ; *GVI* 1508 ; *SGOst*, vol. IV, 21/05/0 ;

1 Ἐξ εὐδαιμοσύνης πῦρ ἄγριον ἤλυθεν ὑμέων,
2 Χαρμάδα, ἔσφηλεν δ' ἐλπίδα τις Νέμεσις·
3 ὤλετο μὲν κοῦρος [συν]ο̣μώνυμος, εἴκοσι μούνας
4 δυσμὰς Ἀρκτούρο[υ ἑσπε]ρίας ἐσίδων,
5 ὤλετο δ' ἑπταέτις θυγατρὸς θυγάτηρ Κλεοδόξα
6 Ἀρχαγάθας, γονέων δ' ἔκλασεν εὐτεκνίην·
7 οἰκτρὸν δὲ Αἰτωλὸς κούρην κώκυσε Μάχαιος·
8 ἀλλὰ πλέον θνητοῖς οὐδὲν ὀδυρομένοις.
9 Ἦ μὴν ἀμφοτέρους γε πάλαι πλοῦτοι βασιλῆες
10 Αἰγύπτου χρυσέαις ἠγλάϊσαν χάρισιν·
11 ὡς δὲ πάτραν δμηθεῖσαν Ἀνώπολιν ἐγ δορὸς ἐχθρῶν
12 ὤρθωσας, Κρήτην μαρτυρέουσαν ἔχεις.
13 Μέμψασθαι δὲ θεοῖς ἀρκεῖ μόνον ἄνδρα γε θνητόν·
14 ὦ παῖ Τασκομένους, γήραος ὡς χαλεποῦ
15 ἤντησας, ψυχῆι δὲ τὰ μύρια πάντα πονήσας
16 ἵκεο τὴν κοινὴν ἀτραπὸν εἰς Ἀΐδεω.

Comm. épigr. :

L. 4 : Ἀρκτούρο[υ χειμε]ρίας Peek.

---

[349] Sur la conquête de la Cœlé-Syrie par Antiochos III, cf. Will (É.). *Histoire politique du monde hellénistique*, tome 2, p. 118-119.

Traduction :

De ton bonheur a jailli un feu cruel, Charmadas, et une divinité vengeresse a fait choir ton espérance : il a péri, le jeune homme qui portait ton nom, il n'a vu que vingt fois se coucher à l'occident la Grande Ours ; elle a péri également, la fille de ta fille Archagatha, Kléodoxa, âgée de sept ans, qui fit oublier à ses parents le bonheur d'avoir des enfants. Machaios d'Étolie gémit sur sa pauvre fille, mais il ne sert à rien aux mortels de se lamenter. Car certes, vous deux, les anciens rois opulents de l'Égypte vous ont parés des grâces de l'or : quand ta patrie d'Anopolis fut conquise, tu la sauvas de la lance des ennemis, la Crète en est témoin. Les dieux se plaisent à se jouer des mortels. Ô fils de Taskoménès, tu as affronté une pénible vieillesse, et après avoir souffert en ton cœur mille maux, tu as emprunté le chemin commun à tous qui mène chez Hadès.

L'épigramme est composée de huit distiques élégiaques ; la scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue largement inspirée de la κοινή homérique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : εὐδαιμοσύνης (v. 1) ; εὐτεκνίην (v. 6) ; κούρην (v. 7) ; θνητοῖς (v. 8) ; Κρήτην (v. 12) ; θνητόν (v. 13) ; ψυχῆι (v. 15) ; τὴν κοινὴν (v. 16). Seuls l'anthroponyme Ἀρχαγάθας (v. 6) et le substantif πάτραν (v. 11) conservent le vocalisme /a:/ ancien. Le maintien de /a:/ ancien dans le substantif πάτραν peut représenter l'un des cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien, caractéristique du dialecte attique. Quant à l'anthroponyme Ἀρχαγάθας, le maintien de /a:/ ancien est l'indication qu'Archagatha est issu d'une famille originaire d'une région non ionienne. En effet, l'épigramme nous apprend que Charmadas, grand-père d'Archagatha, dont le vocatif Χαρμάδα (v. 2) procède d'un nominatif Χαρμάδας, sauva sa patrie Anopolis par sa lance, ce dont toute la Crète a été témoin. Le dialecte crétois appartenant au groupe dorien, la présence de /a:/ ancien dans ces anthroponymes est ainsi justifiée.

Les hiatus entre les voyelles /ao/ et /eo/ sont maintenus dans plusieurs occurrences : pour /ao/, l'hiatus est maintenu dans γήραος (v. 14) ; quant à l'hiatus /eo/, il est maintenu dans les occurrences μαρτυρέουσαν (v. 12) et ἵκεο (v. 16).

L'auteur emploie selon les besoins du mètre des formes avec ou sans allongement compensatoire. Ainsi les substantifs κοῦρος (v. 3), κούρην (v. 7) et l'adjectif μούνας (v. 3) présentent-ils l'allongement compensatoire, tandis que δορὸς (v. 11) et μόνον (v. 13) en sont dépourvus.

L'accusatif pluriel du thème en -εύς, βασιλῆες (v. 9), apparaît sans la métathèse de quantité et d'aperture, forme qui est commune dans les poèmes homériques.

Les finales du génitif pluriel ὑμέων (v. 1) et du génitif singulier Ἀΐδεω (v. 16), sont monosyllabiques. Sur la synizèse, cf. I.11.2., note 139.

La déesse Némésis est évoquée dans le deuxième vers de l'épigramme. La présence de cette déesse n'est attestée que dans une seule autre épigramme du présent corpus, l'inscription I.10.2., d'Odessos, datant du Ier ou IIe siècle de notre ère, dédiée à un jeune homme orphelin mort à dix-huit ans. Tout comme dans l'inscription I.10.2., Némésis est présente dans l'épigramme funéraire de Charmadas, du fait de l'accumulation des malheurs de ce dernier. À

partir du vers 3, la corrélation de μέν avec les particules δέ dans les vers 5, 6 et 7 n'est pas ici une structure oppositive, mais une structure d'accumulation, faisant écho à la succession des malheurs survenus aux membres de la famille de Charmadas. Par ailleurs, s'agissant de sa mort, lui qui est mort de vieillesse comme l'indique l'expression γήραος ὡς χαλεποῦ / ἤντησας (v. 14-15), l'emploi de l'adjectif χαλεποῦ se justifie par le fait que Chamadas a vu mourir ses propres enfants.

III.6.1.

Musée d'Alexandrie, inv. 249, cat. 316.

Un anonyme

Stèle de calcaire rectangulaire, munie d'un socle avec lequel la stèle est solidaire, ce qui, comme le rapporte É. Bernand, est « particulier aux stèles d'Hassaia ». La première ligne de l'épigramme est définitivement perdue. Dimensions : h. 0, 27 m ; l. 0,395 m ; ép. 0,1 m ; h. des lettres 0,005 m. Dimensions du socle : h. 0,12 m ; l. 0,44 m ; ép. 0,175 m.

Le monument date du IIe siècle av. J.-Chr. d'après W. Peek. É. Bernand indique seulement « basse époque hellénistique ».

Édit : E. Miller, *BCH*, vol. IX (1885), p. 144-145, qui a réalisé un copie du texte et a laissé le soin à H. Weil de retranscrire le texte et d'y apporter des corrections ; E. Breccia, *Iscrizioni Greche e Latine* (1911), n. 316 avec photographie Pl. XXXI (B. Keil, *Hermes*, vol. L (1915), p. 464-468 reprend le texte de Breccia qu'il critique et amende ; F. Preisigke, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. I (1915), n. 5628 avec des restitutions proposées par U. Wilcken ; A. Vogliano, *Rendiconti istituto lombardo scienze lettere*, vol. XLVIII (1915), p. 685-688 ; *GVI* 1138 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 7 avec photographie Pl. LX).

Comm. : pour des restitutions des vers 2 et 3, cf. W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 331.

1 — — — — — — — — — —
2 [¯ ˘ ἄπ]ο̣ινα γονεῖ, ὡς θέμις, εὖ ἔνεμον,
3 ᾧ̣ [καλὸν ε]̣ις γενέτην θέμενοι χρέος, ὦ καλὰ θυμῶι·
4 μάρ̣τ̣[υς] ζωὸς ἐγὼ καὶ παρὰ Φερσεφόνηι·
5 θειόδοτον δῶρον καὶ ἄμεινον τῶι ὑπὸ π⟨αί⟩δων
6 ταρχυθέντι δόμους εἰς Ἀΐδα κατίναι.
7 Κα⟨ὶ σ⟩ύ, ⟨ὁ⟩δεῖθ', ἄ⟨μ⟩α χάριτας τοῖς τείσασι τοκῆι
8 ἐσθλὰ ἐπευξάμενος ἕρπε δι' ἀτραπιτοῦ.

Comm. épigr. :

L. 1 : Peek dans son apparat critique signale qu'il distingue des lettres et propose [τέ]κ̣ν̣α̣ δ̣' ἐσ̣---. Nul autre éditeur ne signale ces traces.

L. 2 : [--- ἄπ]ο̣ινα Keil, Vogliano, restitution adoptée par tous les éditeurs ultérieurs : PINAIONEI la copie de Miller, d'après laquelle Weil propose […… (?) σεμνὰ γ]ονεῖ.

L. 3 : ὦ̣ [καλὸν ε]ἰ̣ς γενέτην Wilcken et Vogliano, restitution adoptée par Peek et Bernand : Ω…. ЄΓЄNЄTHN la copie de Miller, que Weil retranscrit ὡ[ς ζωῆ]ς γενετῆ(ι) θέμενος χρέος. ὦ̣ καλὰ θυμῶι Keil, qui fait de ὦ̣ un possessif et accorde καλὰ à [--- ἄπ]ο̣ινα.

L. 4 : μάρ̣τ̣[υς] ζωὸς Keil, Vogliano, restitution suivie par Peek et Bernand : MAN (?)… CΩOC Miller, que Weil retranscrit [ἄλλ' ἄρα] σῶος ἐγώ.

L. 5 : TΩIYΠOΠHΔΩN la pierre d'après la copie de Miller : τῶι ὑπὸ παί̣δων É. Bernand. La confusion graphique H pour AI peut représenter un fait de prononciation.

L. 7 : KAKYΔEIΘAΓΓAXAPITAΣTOIΣTEIΣAΣITOKHI lu par Miller lors de son examen de la pierre : Κα[ὶ σ]ύ ⟨δ', ὁ⟩δεῖθ', ἀγ[ί]α⟨ς⟩ χάριτας (τοῖς) τείσασι Weil d'après la copie de Miller : Καὶ σύ, (ὁ)δεῖθ', proposition de Wilcken à la suite de quoi Preisigke ajoute pour la suite du vers ἅ(μ)α χάριτας (τοῖς) τείσασι τοκῆι, les deux corrections sont adoptées par Peek : Preisigke suggère de modifier la place de l'article τοῖς et propose ἅμα τοῖς χάριτας τείσασι, il est suivi par Bernand.

Traduction :

Ils ont bien payé, comme il est de coutume, la dette qu'ils devaient à leur père. Comme ils se sont bien acquittés envers celui qui leur a donné le jour, leur cœur a bien agi ! J'en fus le témoin de mon vivant et maintenant aussi que je suis chez Perséphone. C'est un don des dieux, et fort beau, que de rejoindre la demeure d'Hadès en étant enseveli par ses enfants. Et toi, passant, après avoir adressé tes vœux de bonheur à ceux qui ont honoré celui qui les a engendrés, poursuis ta route.

L'épigramme est composée de quatre distiques élégiaques. Le premier vers de l'épigramme a disparu. La scansion des vers est régulière, à l'exception du dernier hexamètre dactylique. En effet, la scansion du vers 7, à l'exception du premier pied pour lequel on peut reconnaître un dactyle, est entièrement bancale.

Le dialecte ionien domine dans l'épigramme. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les formes γενέτην (v. 2) et Φερσεφόνηι (v. 4). On remarque également le résultat ionien-attique de la contraction de /oo/, par exemple dans le génitif singulier du substantif thématique ἀτραπιτοῦ (v. 8). En revanche, la forme de génitif Ἀΐδα, avec -ᾱ final issu de la contraction de /ao/, constitue un dorisme.

La coordination est réduite à sa plus simple expression : seule le connecteur καί est employé, l'épigramme est asyndétique, sans que l'asyndète soit le signe d'une opposition entre les propositions. L'épigramme ne traite guère que d'un thème : la piété des enfants du défunt qui, en ensevelissant de leurs propres mains leur père (τῶι ὑπὸ παί̣δων / ταρχυθέντι (v. 5-6)), ont accompli leur devoir imposé par la divinité, comme l'indique la locution ὡς θέμις (v. 1) mais aussi le groupe nominal θειόδοτον δῶρον (v. 5). L'expression ὦ̣ καλὰ θυμῶι dans le deuxième vers signale elle aussi, malgré son extrême concision, le bon comportement des enfants du défunt. La piété de ses enfants est encore renforcée à la fin de l'épigramme par les vers : ἅ{μ}α τοῖς χάριτας τείσασι τοκῆι / ἐσθλὰ ἐπευξάμενος (v.7-8). Le thème de

l'ensevelissement du père par ses enfants est si récurrent dans cette épigramme que les qualités du défunt, son âge, sa vie ne sont pas même évoqués. L'épigramme est lacunaire, cela était peut-être mentionné dans les vers manquants. Par la récurrence du motif, cette épigramme montre à quel point la γηροκομία, et notamment remplir les derniers devoirs envers un membre de sa famille, était important, en particulier lorsqu'il s'agissait du père de famille.

III.6.2.

Musée de Caire, cat. 9206.

Aphrodisia, épouse de Ptolémaios

Stèle en grès rectangulaire munie d'un socle et surmontée d'un fronton au centre duquel est gravé un cercle. Dimensions : h. 0,74 m ; l. 0,44 m ; h. des lettres entre 0,009 m et 0,011 m.

Le monument est daté du IIe siècle av. J.-Chr. par Peek. É. Bernand indique seulement « basse époque hellénistique ».

Édit : P. Jouguet, *BCH*, vol. XX (1896), p. 191-193, n. 1, fait erreur sur la provenance de la pierre, mais corrige cette erreur dans le même volume p. 458, n. 1 ; U. von Wilamowitz-Moellendorf, *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*, vol. I (1900), p. 219-225, amende le texte de Jouguet et livre un commentaire fourni du texte (J. G. Milne, *Greek inscriptions* (1905), n. 9206 ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme* (1916), n. 222 ; *GVI* 1150 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 35 avec photographie Pl. LVII).

Comm. : W. Peek, *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, vol. XXVII (1932), publie une photo Pl. X.

1	vers 1	Εὐαγόρου κούρην συγγνούς, ξένε, τῶιδ' ὑπὸ τύμβῳ
2	vers 2	στεῖχε σὺν εὐτυχίηι τῆσδε δι' ἀτραπιτοῦ,
3	vers 3	Βάχθεος ἐν σκοπέλοισιν ὀρηάδος, ἧ με λαχοῦσα
4	vers 4	θάλπει Φερσεφόνης ἥ{ι}δ' ἱερὰ κλισία,
5	vers 5	καὶ κλέος ἀείμνηστον ἐπιχθονίοισιν ἔχουσαν
6	vers 6	γνωστὸν ὅσοι πάτραν τήνδ' ἐπέβησαν ἐμήν.
7	vers 7	Οὔνομά μοι 'στ', ὦ ξεῖν', Ἀφροδισία, ἣν Πτολεμαῖος
8	vers 8	γῆμεν, ὁ καὶ βουλᾶι καὶ δορὶ θαρσαλέος,
9	vers 9	καὶ στρατιᾶι Φοίβου δικνὺς σέλας αἰὲν ἄμωμον,
10	vers 10	συγγενικῆς τε φορῶν δόξαν ἰσουρανίαν.
11	vers 11	Ὧι γενόμην εὔνους βίοτον διάγουσ' ἅμα, κοινῆι
12	vers 12	καὶ γενέσει τέκνων, ἣν λίπον ἐν προκοπαῖς·
13	vers 13	ὧν μ' ἀπεχώρισ' ὁ πάντ' ἐφορῶν Χρόνος, ἠδὲ σὺν αὐτῷ
14	vers 14	Μοῖραι κλωστείρων νῆσαν ἀπ' ἀθανάτων·
15	vers 15	τοῦ χάριν ἡ τλήμων κατοδύρομαι εἰν Ἀΐδαο,
16	vers 16	παντοίων χαρίτων κάλλος ἐνεγκαμένη{ι}·
17	vers 17	καί με συνάορον οὖσαν ἐμὸς πόσις ἐκτερέϊξεν,
18	vers 18	προφρονέως δικνὺς εὔνοιαν, ἣν ἔχε μοι·

19	vers 19	ὦ καλὸν εἰς ἄλοχον θέμενος χρέος, ὦ καλὰ θυμῶι
20	vers 20	ῥ̣ε̣ξας καὶ ζώσηι κα⟨ὶ⟩ παρὰ Φερσεφόνηι.
21	vers 21	Ταῦτα μαθὼν χαίροντι νόωι παράμειβε κέλευθον,
22	vers 22	ξεῖνε, σὺν εὐτυχίηι πρός γ' ἔτι καὶ σὰ τέκνα·
23	vers 23	καὶ λέγ' ἐμὲ κτερίσασι· « μένοιτ' ἐπὶ γῆς ἀμάραντοι,
24	vers 24	ὅσσον ἐγὼ ναίω{ι} δώματα Φερσεφόνης ».
25		Ἀφροδισία χρηστή, χαῖρε.
26		Ἡρώδης ἔγραψεν.

Comm. épigr :

L. 3 : Βάχθεος Bernand : βλύ(σ)ε(ω)ς Jouguet : Βαύθεος Wilamowitz-Moellendorf, suivis par les autres éditeurs. On voit clairement sur la photographie que publie Bernand que la pierre porte ΒΑΧΘΕΟΣ

L. 13 : μ' ἀπ̣εχώρισ' : μ' ἀ{π}εχώρισ' Wilamowitz-Moellendorf. La pierre porte ΜΛΙΤΕΧΩΡΙΣ. ὁ πάν̣τ' : ὁ πά{ντ} Jouguet. La pierre porte ΟΠΛΛΠ.

L. 20 : ῥ̣{έ}ξας la pierre porte ΡΞΞΑΣ. κα⟨ὶ⟩ παρὰ la pierre porte ΚΑΠΑΡΑ.

Comme le signale Jouguet, les fautes sont « paléographiquement légères et pouvaient être facilement corrigées par la peinture de l'inscription ».

Traduction :

Après avoir appris que c'est la fille d'Évagoras, étranger, qui est sous ce tombeau, va par ce sentier traversant les rochers de la montagneuse Bachthis où m'a reçue et me réconforte cette couche sacrée de Perséphone, moi qui jouissais d'une gloire impérissable parmi les hommes et reconnue par tous ceux qui sont venus ici dans ma patrie. Mon nom, étranger, est Aphrodisia, que Ptolémaïos épousa, homme vaillant dans les conseils et avec la lance, qui dans l'armée de Phoibos a brillé toujours d'un pur éclat et qui a porté aux nues la gloire d'être parent du roi. Je lui fus dévouée tout le temps de ma vie, et par la naissance de nos enfants que j'ai quittés en plein succès. Mais loin d'eux m'a emportée Chronos qui épie toute chose et avec lui les Moires qui ont filé (*ce destin*) *sur leurs fuseaux immortels. C'est pourquoi, malheureuse que je suis, je me lamente chez Hadès, où j'ai emporté une beauté faite de grâces de toutes sortes. Moi qui étais sa compagne, mon époux m'a rendu les derniers honneurs, montrant volontiers l'affection qu'il me portait. Ô tu t'es bien acquitté envers ton épouse, ton cœur a bien agi et pendant sa vie et maintenant qu'elle est chez Perséphone. Maintenant que tu as appris cela, d'un cœur joyeux reprends ta route, étranger, avec bonheur et plus encore pour tes enfants. Va dire de ma part à ceux qui m'ont ensevelie : « puissiez-vous rester sur la terre éternellement, aussi longtemps que moi j'habiterai les demeures de Perséphone ».*

Noble Aphrodisia, salut.

Hérodès a composé (*ces vers*).

L'épigramme est composée uniquement de distiques élégiaques. À l'exception du vers 22, à la fin duquel la quantité de la première syllabe de τέκνα compte pour une brève malgré la nature de cette syllabe, la scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue « bricolée » mêlant divers éléments des dialectes ionien-attique et dorien, mais où l'influence homérique est très présente. Concernant les éléments ioniens, nous pouvons relever la fermeture de /a:/ en /ε:/ dans bon nombre d'occurrences, telles que κούρην (v. 1) ; εὐτυχίηι, τῆσδε (v. 2) ; ᾗ (v. 3) ; Φερσεφόνης, ἥιδ' (v. 4) ; ἀείμνηστον (v. 5) ; τήνδ', ἐπέβησαν, ἐμήν (v. 6) ; ἣν (v. 7) ; συγγενικῆς (v. 10) ; γενόμην, κοινῆι (v. 11) ; ἣν (v. 12) ; ἡ, τλήμων (v. 15) ; ἐνεγκαμένηι (v. 16) ; ἣν (v. 18) ; εὐτυχίηι (v. 22) ; γῆς (v. 23) ; Φερσεφόνης (v. 24). Quant aux dorismes, nous pouvons recenser notamment les occurrences qui cette fois présentent le maintien du vocalisme /a:/ ancien : πάτραν (v. 6) ; βουλᾶι (v. 8) ; στρατιᾶι (v. 9) ; Ἀΐδαο (v. 15). Comme dans de nombreuses épigrammes, la distinction entre formes doriennes et ioniennes s'opère par la différence de traitement du vocalisme /a:/ ancien.

Les autres faits de langue dans l'épigramme témoignent de l'influence de la poésie homérique sur la langue de l'auteur. Ces faits sont de diverses natures. Concernant la phonétique, nous pouvons noter le caractère facultatif des allongements compensatoires. Ainsi, les substantifs ξένε (v. 1) et δορὶ (v. 8), sont dépourvus de l'allongement compensatoire, tandis que κούρην (v. 1) et ξεῖν(ε) (v. 7 et 22) présentent l'allongement compensatoire. Nous pouvons également relever le maintien de certains hiatus : maintien de /ao/ dans Ἀΐδαο (v. 15) par exemple. Enfin, nous pouvons relever l'allongement métrique à l'initiale du substantif οὔνομα (v. 7). Tous ces faits sont mis à profit par l'auteur pour veiller à la correction métrique de ses vers.

Dans le vers 14, le digramme EI dans le substantif κλωτείρων est, d'après É. Bernand, un itacisme ; il ajoute qu'il ne s'agit pas là « d'une erreur du lapicide ». Cela se vérifie dans l'épigramme suivante, III.6.3., qui est l'œuvre du même auteur, où l'on peut lire le néologisme βιοκλώστειρα, avec la même graphie EI pour H. Cependant, dans l'inscription III.6.4. on lit bien κλωστήρων (v. 18). Ces faits illustrent l'influence croissante de la κοινή.

Au niveau morphologique, de la même manière que les allongements compensatoires, et visant aussi à assurer la correction métrique des vers, l'augment présente un caractère facultatif. En effet, qu'il s'agisse de formes verbales à l'aoriste ou à l'imparfait, l'augment peut être absent selon les contraintes métriques. Ainsi les verbes à l'aoriste, γῆμεν (v. 8), γενόμην (v. 11), λίπον (v. 12) et νῆσαν (v. 14) sont non augmentés, tout comme l'imparfait ἔχε (v. 18). En revanche, nous pouvons relever des occurrences de verbes à un temps secondaire qui présentent l'augment, tels ἐπέβησαν (v. 6) et ἀπεχώρισ(ε) (v. 13). On remarque cependant que les verbes augmentés sont des verbes composés, et notamment des composés où la présence ou l'absence de l'augment n'augmente pas le nombre de syllabes qui les constitue, ce qui n'a donc aucune incidence sur la métrique. Concernant la morphologie nominale, nous pouvons signaler l'emprunt à la langue homérique de la désinence de datif pluriel -οισι dans les adjectifs σκοπέλοισιν (v. 3) et ἐπιχθονίοισιν (v. 5).

Le lexique de l'épigramme présente des occurrences intéressantes, à commencer par l'expression ἥ{ι}δ' ἱερὰ κλισία (v. 4), qui désigne la tombe d'Aphrodisia de manière métaphorique. Le lieu où repose la défunte est un espace sacré placé sous la tutelle d'une divinité, en l'occurrence Perséphone. Pour Kubińska, le terme κλισία désigne la même réalité

que le substantif κλίνη, c'est-à-dire « le lieu de la sépulture en forme de lit ou de banquette »[350]. À la fin de l'épigramme, dans le vers 24, à l'expression Φερσεφόνης […] κλισία se substitue à l'expression δώματα Φερσεφόνης, plus usuelle dans l'épigraphie funéraire.

Pour le substantif προκοπαῖς (v. 12), É. Bernand signale que le terme signifie régulièrement dans la prose hellénistique « succès, plein accomplissement ». Il signale également le sens que lui donnait Wilamowitz : « in gutem Avancement »[351].

Dans le vers 13, l'évocation du « Chronos qui épie toute chose » (ὁ πάν̣τ' ἐφορῶν Χρόνος) permet à la défunte de donner les raisons de sa mort : Aphrodisia est morte de vieillesse. Le dieu Chronos est attesté dans cette seule épigramme du présent corpus.

Les vers 19 et 20 de l'épigramme d'Aphrodisia font songer au troisième et quatrième vers de l'épigramme précédente, l'inscription III.6.2., avec lesquels ils présentent de grandes similarités :

3 ὦ̣ [καλὸν ε]ι̣ς γενέτην θέμενοι χρέος, ὦ καλὰ θυμῶι·
4 μάρ̣τ̣[υς] ζωὸς ἐγὼ καὶ παρὰ Φερσεφόνηι·

À l'exception du substantif γενέτην et du pluriel θέμενοι, les deux vers sont identiques. De même pour le pentamètre, où le retrouve dans le second hémistiche la même expression « καὶ παρὰ Φερσεφόνηι ». Le poète Hérodès serait-il l'auteur de l'épigramme III.6.1. également, quoique, contrairement à l'épigramme funéraire d'Aphrodisia, mais aussi celles d'Apollônios (III .6.3.) et d'Apollônios l'Évergète (III.6.4.), il n'ait pas signé son poème ? Ou bien, si nous supposons que les deux épigrammes soient de deux auteurs différents, se sont-ils inspirés d'une source commune ? En ce qui concerne les deux inscriptions suivantes, les épigrammes III.6.3. et III.6.4., la question ne se pose pas car Hérodès a signé ces deux poèmes funéraires.

Malgré la longueur de l'épigramme, l'auteur ne dit rien des qualités morales dont Aphrodisia était pourvue durant son existence. De son apparence, sa beauté est louée, dans le vers 19 « παντοίων χαρίτων κάλλος ἐνεγκαμένη{ι} ». L'éloge de la beauté d'une femme est un τόπος dans les épigrammes funéraires dédiées à des femmes. L'épigramme est bien plus diserte sur l'excellence de son époux Ptolémaïos, « homme vaillant dans les conseils et avec la lance », et le dévouement qu'Aphrodisia lui a témoigné. Des qualités morales d'Aphrodisia, seul l'adjectif χρηστή, employé dans la dédicace à la ligne 25, résume la noblesse de cœur, l'excellence de la défunte.

---

[350] Kubińska (J.). *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*. p. 109

[351] Le substantif προκοπή est attesté également dans l'épigramme II-1.3.3., provenant d'Héraclée du Pont et datant du Ier ou du IIe siècle de notre ère, inscription dédiée au marchant itinérant Eutychos. Dans le contexte particulier de cette dernière épigramme, le substantif προκοπή s''entend alors au sens de « profit, bénéfice ».

III.6.3.

Musée du Caire, cat. 9205.

Apollônios, fils de Ptolémaios

Stèle en grès de forme rectangulaire munie d'un socle et d'un fronton surmonté d'un acrotère central. La stèle est du même style que la précédente et l'épigramme est du même auteur : Hérodès. Dimensions : h. 0,81 m ; l. 0,39 m ; h. des lettres entre 0,009 m et 0,01 m.

Le monument date du IIe siècle av. J.-Chr. selon Peek (« basse époque hellénistique » selon É. Bernand).

Édit : P. Jouguet, *BCH*, vol. XX (1896), p. 193-196, n. 2, suggestions de restitution par H. Weil ; U. von Wilamowitz-Moellendorf, *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*, vol. I (1900), p. 219-225 (J. G. Milne, *Greek inscriptions* (1905), n. 9205 ; J. Geffcken, *Griechische Epigramme* (1916), n. 222 ; *GVI* 1151 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 5, avec photographie Pl. LVI).

1	vers 1	[Πατρ]ίδ' ἐμὴν συγγνούς, καὶ τίς τίνος εἰμὶ προσελθώ[ν],
2	vers 2	[ξ]εῖνε, σὺν εὐτυχίηι στεῖχε δι' ἀτραπιτοῦ·
3	vers 3	εἰμὶ γὰρ εὐκλειοῦς Ἀπολλώνιος ὁ Πτολεμαίου
4	vers 4	κοῦρος, ὃν εὐέρκται μίτρᾳ ἐπηγλάϊσαν,
5	vers 5	συγγενικῆς δόξης ἱερὸν γέρας· εὔνοια γὰρ μιν
6	vers 6	βαῖνε καὶ εἴσω γᾶς ἄχρι καὶ ὠκεανόν.
7	vers 7	Τοὔνεκα κἀμὲ πατρὸς καλὸν κλέος εἰσορόωντα
8	vers 8	τῆς αὐτῆς ψαύειν θυμὸς ἔθηγ' ἀρετῆς,
9	vers 9	καὶ πατρίδος καλῆς τὸν ἐπάξιον ἑσμὸν ἑλέσθαι,
10	vers 10	αἰπ{υ}είας Φοίβου τῆσδ' ἱερᾶς πόλεως,
11	vers 11	πατρὸς ἐμοῦ γνωτοῖσι συνεκπλεύσαντα, φέριστε
12	vers 12	ξεῖνε, ὅτε σκάπτρων ἤλυθ' Ἄρης Συρίην.
13	vers 13	Καὶ γενόμην εὔνους, γλυκερὰν τηρῶν ἅμα πίστιν,
14	vers 14	καὶ δορὶ καὶ τόλμᾳ πάντας ἐνεγκάμενος.
15	vers 15	Ὡς δ' ἐμὲ Μοῖρ' ἐδάμασσε βιοκλώστειρα, τί σὲ χρὴ
16	vers 16	τοῦτο μαθεῖν, νόστου μνησάμενον γλυκεροῦ,
17	vers 17	ἡλικίης ἀκόρητον, ὅτ' οὐδὲ φίλων ἐνέπλησα
18	vers 18	θυμὸν ἐμῶν τέκνων, ὧν λίπον ἐν θαλάμοις ;
19	vers 19	Ταῦτα μαθών, ὦ ξεῖνε, λέγοις πατρὶ τῶι κτερίσαντι
20	vers 20	« σαυτὸν μὴ τρύχειν μνησάμενον βιότου »·
21	vers 21	καὶ σοὶ δ' εὐοδίης τρίβον ὄλβιον εὔχομαι εἶναι
22	vers 22	πρός γ' ἔτι καὶ τέκνοις σοῖσι φιλοφροσύνοις.
23		Ἀπολλώνιε χρηστέ, χαῖρε.
24		Ἡρώδου.

Comm. épigr. :

L. 1-2 : restitutions suggérées par Jouguet, admises par tous les éditeurs.

L. 10 : la pierre porte ΛΙΠΥΕΙΑΣ, qui selon Wilamowitz-Moellendorf est une faute d'orthographe pour αἰπείας.

Traduction :

Apprends quelle est ma patrie, qui je suis et quel est mon père après t'être approché, étranger, puis avec bonheur reprends ta route. Je suis Apollônios fils du glorieux Ptolémée, que des évergètes décorèrent du bandeau, apanage sacré de la gloire des parents du roi. Son dévouement l'a mené à l'intérieur des terres et jusqu'à l'océan. C'est pourquoi, moi qui contemplais la gloire de mon père, en moi s'est aiguisé le désir d'atteindre à la même valeur et de choisir le noble essaim de ma belle patrie, cette cité escarpée et sainte de Phoibos, en prenant le large avec les amis de mon père, excellent étranger, quand la guerre des sceptres vint en Syrie. Je fus un homme dévoué, je préservais une douce loyauté, par ma lance et mon audace je l'emportais sur tous. Mais la Moire qui file la trame de notre vie m'a dompté, — pourquoi faut-il que tu l'apprennes ? — quand je pensais au doux retour, sans être rassasié d'ans, quand je n'étais pas comblé de la vue de mes chers enfants que j'ai laissés chez moi. Maintenant que tu as appris cela, ô étranger, puisses-tu dire à mon père qui m'a enseveli : « ne te tourmente pas, souviens-toi de vivre ». Quant à toi, je souhaite que ta route soit heureuse et plus encore pour tes aimables enfants.

Noble Apollônios, salut.

Vers d'Hérodès.

L'épigramme est composée de onze distiques élégiaques. Leur scansion ne présente pas d'irrégularité.

Le texte est rédigé dans la même langue que l'inscription précédente : l'auteur y mêle des éléments ioniens, l'ionien d'Homère, à quelques dorismes. Les éléments ioniens s'observent à travers les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien : ἐμὴν (v. 1) ; εὐτυχίηι (v. 2) ; συγγενικῆς, δόξης (v. 5) ; τῆς, αὐτῆς, ἀρετῆς (v. 8) ; καλῆς (v. 9) ; τῆσδ' (v. 10) ; Συρίην (v. 12). On observe également le résultat ionien de la contraction de /oo/ à travers notamment les génitifs singuliers thématiques : ἀτραπιτοῦ (v. 2) ; Πτολεμαίου (v. 3) ; Φοίβου (v. 10) ; ἐμοῦ (v. 11) ; βιότου (v. 20) ; Ἡρώδου (l. 24). Les éléments afférents à la κοινή homérique se remarquent, comme dans l'inscription précédente, à travers le caractère facultatif des allongements compensatoires : δορὶ (v. 14) sans allongement, mais [ξ]εῖνε (v. 2 et 19) et le substantif κοῦρος (v. 4) présentent l'allongement compensatoire. De la même manière, l'augment n'est pas employé dans les formes verbales de temps secondaires : ainsi les aoristes γενόμην (v. 13) et λίπον (v. 18) ne sont pas augmentés. L'auteur emprunte à Homère la désinence -οισι de datif pluriel dans les occurrences γνωτοῖσι (v. 11) et σοῖσι (v. 22). Autres faits marquant l'inspiration homérique de l'auteur, la diektasis dans le participe présent εἰσορόωντα (v. 7), expédient permettant d'assurer la correction métrique du vers.

Quant aux dorismes, ce sont les occurrences présentant le maintien du vocalisme /a:/ ancien qui en forment le contingent. Ces occurrences sont ἱερᾶς (v. 10), γλυκερὰν (v. 13) et σκάπτρων (v. 12).

Enfin, le participe aoriste ἐνεγκάμενος (v. 14), normalement aoriste thématique, présente le suffixe -α caractéristique des aoristes sigmatiques, illustrant ainsi l'influence de la κοινή sur la langue de l'auteur.

Comme dans l'inscription précédente, les premiers vers de l'épigramme d'Apollônios sont une adresse directe au passant se présentant devant la stèle funéraire. Cette adresse permet de donner les informations essentielles permettant d'identifier le défunt : sa patrie, son nom et son patronyme sont ainsi portés dès le début de l'inscription à la connaissance du passant.

Au vers 4, le substantif εὐέρκται (v. 4) est une variante poétique de εὐεργέται. Selon É. Bernand, l'emploi de ce poétisme témoigne « d'une certaine préciosité de style » de la part de l'auteur. C'est sans doute aussi à cette préciosité qu'il faut songer pour justifier le mélange dialectal avec lequel Hérodès compose ses épigrammes.

À propos du substantif μίτρᾳ (v. 4), É. Bernand indique que cet élément « ajoute un détail intéressant à ce que l'on savait du costume des συγγενεῖς. […] La dignité de συγγενής n'était pas héréditaire, puisque le fils de Ptolémaios ne porte pas le titre de son père. C'était un titre honorifique décerné par le roi à de hauts fonctionnaires dont les fonctions peuvent être variées. »

Au vers 7, l'expression καλὸν κλέος εἰσορόωντα fait songer à la formule homérique σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα, plusieurs fois attestée dans les épopées d'Homère[352].

À la fin du vers 9, le substantif ἑσμὸν, qui signifie « l'essaim », notamment en parlant des abeilles, désigne métaphoriquement la foule des guerriers à la tête desquels se trouvait Apollônios.

Le vers 12, à travers l'expression ὅτε σκάπτρων ἤλυθ' Ἄρης Συρίην, suggère qu'Apollônios a pris part à une expédition menée par les Lagides lors de l'une des guerres pour la domination de la Syrie. Comme le signale É. Bernand, « la difficulté est de préciser l'allusion historique ». Il rapporte les hypothèses de P. Jouguet, qui supposait qu'il était ici question de l'une ou l'autre des deux premières guerres de Syrie. Il rapporte également l'hypothèse de Wilamowitz, qui estimait quant à lui que cette expédition correspondait à « l'intronisation d'Alexandre Zabinas en 129 ».

Les vers 13 et 14 dressent l'éloge d'Apollônios dans sa qualité de soldat : il était pourvu de toutes les qualités qui font un bon soldat de métier : il était dévoué (εὔνους), loyal (πίστιν), et supérieur à tous par sa sa lance et son courage (δορὶ καὶ τόλμᾳ πάντας ἐνεγκάμενος).

Le substantif βιοκλώστειρα (v. 15) est un hapax, une création de l'auteur. Comme pour le substantif κλωστείρων dans l'inscription précédente, le digramme EI est employé à la place de pour H comme dans l'épigramme précédente dans le mot κλωστείρων (v. 14). Le groupe verbal νόστου μνησάμενον γλυκεροῦ, au vers suivant fait songer au thème épique du νόστος impossible. La référence à l'épopée n'a rien pour surprendre dans une épigramme dédiée à un soldat. Les références à Homère sont fréquentes dans les épigrammes funéraires dédiées à un défunt appartenant à cette catégorie.

---

[352] Cette expression est attestée par exemple dan *Odyssée*, III, 123 ; IV, 75 ; VI, 161 ; VIII, 384).

La structure syntaxique du vers 18, dans lequel le défunt Apollônios évoque ses enfants, qu'il a laissés chez lui, ὧν λίπον ἐν θαλάμοις, est parallèle au vers 12 de l'épigramme précédente : ἣν λίπον ἐν προκοπαῖς. De la même manière, le vers 19 Ταῦτα μαθών, ὦ ξεῖνε, λ̣ε̣γοις πατρὶ τῶι κτερίσαντι, est une reprise de la formule employés dans l'inscription III.6.2., même si dans cette dernière elle s'étend sur trois lignes, du vers 21, jusqu'au premier hémistiche du vers 23 :

21	vers 21	Ταῦτα μαθὼν χαίροντι νόωι παράμειβε κέλευθον,
22	vers 22	ξεῖνε, σὺν εὐτυχίηι πρός γ' ἔτι καὶ σὰ τέκνα·
23	vers 23	καὶ λέγ' ἐμὲ κτερίσασι· κτλ.

On retrouve l'emploi du participe aoriste actif μαθὼν, dont le complément d'objet est ταῦτα, puis l'emploi du verbe λέγω, dans III.6.2. l'impératif présent et dans III.6.3. à l'optatif présent : quoique le destinataire des paroles que doit prononcer le passant soit différent dans les deux inscriptions, c'est-à-dire les enfants d'Aphrodisia ainsi que son époux Ptolémaïos dans III.6.2., mais seulement Ptolémaïos, père du défunt Apollônios dans l'épigramme III.6.3., le participe aoriste de κτερίζω est employé pour déterminer le rôle que ce destinataire a rempli à l'égard du défunt : l'ensevelissment du défunt.

L'exhortation qu'Apollônios adresse à son père dans le vers 20 pose des problèmes d'interprétation, et en particulier le groupe participial μνησάμενον β̣ιότου. L'intention de cette formule est claire cependant : il s'agit d'une exhortation à vivre, à ne pas sombrer dans un deuil trop long ni trop violent. Deux interprétations sont possibles :

a. Apollônios demande à son père de ne pas oublier de vivre ;

b. Apollônios demande à son père de cesser de se torturer en songeant à l'existence terrestre de son fils, il doit l'oublier pour cesser de se torturer à cette pensée.

Dans la dernière ligne de l'inscription, le seul génitif Ἡρώδου sert de signature, à la différence de l'inscription précédente où la signature de l'auteur se composait de son nom au nominatif et du verbe γράφω à l'aoriste : Ἡρώδης ἔγραψεν.

Dans l'ensemble, quoique les défunts soient très différents, l'épigramme funéraire d'Apollônios présente tant de similarités avec l'inscription précédente, que même si Hérodès n'avait pas signé son texte, il eût été possible de lui en attribuer la paternité.

III.6.4.

Musée du Caire, cat. 9203.

Apollônios l'Évergète

Stèle en grès de forme rectangulaire brisée en trois morceaux. Le début de l'épigramme est lacunaire, il manque une grande partie des douze premiers vers. Dimensions : h. 0,51 m ; l. 0,355 m.

Le monument date du IIe siècle av. J.-Chr. d'après W. Peek.

Édit : P. Jouguet, *BCH*, vol. X (1896), p. 462-464 ; J. G. Milne, *Greek inscriptions* (1905), n. 9203 (W. Peek, *Hermes*, vol. XXXI (1931), p. 327-331, n. 10 ; *SEG*, vol. VIII (1938),

n. 768, avec des suggestions de G. Crönert et d'Ad. Wilhelm ; *GVI* 1152, d'après la pierre, un estampage et une photographie, avec de menus changements pour les v. 2, 11, 12 et 21 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 6 avec photographie Pl. LVII).

Comm. : W. Peek, *Hermes*, vol. XXXII (1932), p. 131-132, n. 6, reprend ses lectures publiées dans le volume précédent de la même revue.

1	vers 1	— — — — — — — — — — — —
2	vers 2	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]Ν στέλλομαι εἰς Ἀΐδη[ν]
3	vers 3	[¯ ˘ ˘ ¯ Μοίρας δ]ὲ βιοκλωστείρας ἀείδων
4	vers 4	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ὥ]πασαν εἴς με τύχην
5	vers 5	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯] ΜΕΝΟΝ ἀλλά μ' ἄωρον
6	vers 6	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯] καί μ' ἀκρίτως θέμενον
7	vers 7	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ κ]ᾰκῶς πανεπόψιον ἄνδρᾰ
8	vers 8	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ¯] Α φίλην προτέρων
9	vers 9	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ πρ]ὸς ἀντιπάλους διένεγκ[α]
10	vers 10	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯ ¯ ˘ ἐνεγ]κᾰ́μενος.
11	vers 11	[*vac.* 2-3] [ἐ]ν μελᾰ́[θροις ?] Ν̣ ᾰ̣ῦτο καρήνου
12	vers 12	[κο]ύρους, οἱ Μ [*vac.* 12-14] U I I […]
13	vers 13	ᾰ̣λλ' οὔ μοι τόσον ἐστὶν ὀδύρεσθαι περὶ τέκνων·
14	vers 14	ἥλικ' ἀδελφειοῦ συντροφίην ἔλιπον,
15	vers 15	ὅν ποτέ γ' οὐκ εἴασκον ἐμεῦ ἀπονόσφι προϐῆν̣[αι]
16	vers 16	ἴχνος ἀεὶ δ' ὁμ̣ό̣νουν νεῦον ἐπισφυρίοις.
17	vers 17	Οἴμοι, σ̣ὴν φιλίην τίς ἐχώρισεν, ὦ φίλ' ἀδελφέ,
18	vers 18	ε̣ἰ μὴ κλωστήρων ἀκριτόφυλα γένη ;
19	vers 19	Ὅς μ' ἔτι καὶ ζώοντα περίσχεο καί γε θαν̣[όντα]
20	vers 20	[φρ]οντίδι χρυσείηι σῇ̣ με κατεκτ̣ᾰ̣[ρ]ισ[ας].
21	vers 21	Ἀ̣λλ' ἓν ἐγὼ λίτομαι, ψυχήν, σ̣[ὐνόμ]αιμ', ἔτι τὴν σή[ν]
22	vers 22	μὴ τρύχεσθ' ἐπ' ἐ̣μ̣οῖς ἄχθεσι πειθόμενον.
23	vers 23	Καὶ σὺ δὲ φωνήσας χωστῇ̣ χθονὶ κοῦφά με θάλπειν,
24	vers 24	ξεῖ[ν]ε, σ̣[ὺ]ν εὐτυχίηι β[αῖ]νε κατ' ἀτραπιτόν.
25	vers 25	Εἰμὶ γὰρ εὐέρκτης [Ἀπολ]λώνιος, ὃν βασιλῆ̣ε[ς]
26	vers 26	κρίναντες φιλί[αις αἷ̣σι κ]ατηγλάϊσαν.
27		[Ἡρ]ώδης ἔγραψεν.

Comm. épigr. :

Les lacunes des L. 1 à 12 sont insolubles compte tenu de leur étendue, les restitutions ne peuvent être qu'arbitraires. En revanche, les restitutions proposées pour les lignes suivantes sont assurées, à l'exception peut-être de la restitution de la ligne 26.

L. 1 : Bernand voyait en fin de ligne sur sa copie les vestiges de trois lettres LNN. Sur la photographie qu'il publie, nous ne distinguons rien de la première ligne de l'épigramme.

L. 2 : στέλλομαι εἰς Ἀίδη[ν] Jouguet, lecture adoptée par tous les éditeurs.

L. 3 : Μοίρας δ]ὲ βιοκλωστείρας ἀείδων Peek : βιοκλώστειρα σ' ἀείδων Jouguet, Milne.

L. 4 : [ὅ]πασαν Jouguet, suivi par tous les éditeurs.

L. 5 : avant MENON on ne parvient pas à déchiffrer la moindre lettre : IMENON Jouguet : ῃμένον Peek[2], mais ne pointe plus êta dans *GVI*.

L. 6 : καί μ' ἀκρίτως Milne, restitution suivie par tous les éditeurs.

L. 7 : [κ]ᾳκῶς πανεπόψιον Jouguet, suivi par tous les éditeurs.

L. 8 : On ne distingue rien avant A précédant φίλην.

L. 9 : [πρ]ὸς *SEG* Jouguet et Milne ne distinguait que le sigma. διένεγκ[α] Milne : διενεγκ[εῖν] Jouguet.

L. 10 : [ἐνεγ]κᾴμενος Jouguet suivi par tous les éditeurs.

L. 11 : Avant les premières lettres visibles ΝΜΕΛΛ, Jouguet semble discerner la partie inférieure d'un epsilon avant nu. [ἐ]ν μελᾴ[θροις δὲ μελήμασιν] Peek[1], mais renonce à restituter dans *GVI* et retranscrit εν μελλο ⏑–⏑ ⏑–⏑ον : μελᾴ[θροισι ?] Bernand. λῦτο καρήνου Wilhelm dans *SEG*, suivi par Bernand : αὐτοκαρήνου Milne, suivi par Peek.

L. 12 : [κο]ύρους *SEG*, suivi par les éditeurs ultérieurs.

L. 21 : σ[ὐνόμ]αιμ' Peek[3].

L. 26 : φιλί[αις αἷσι κ]ατηγλάισαν Wilhelm : φιλί[ηι πᾶσι] Jouguet, Milne et Peek[1].

Traduction :

[…] *Je suis envoyé chez Hadès*

[…] *chantant les Moires qui filent la trame de nos vies*

[…] *m'ont pourvu, quant à ma fortune*

[…] *mais avant l'heure*

[…] *sans discernement je fus placé*

[…] (*et non*) *pour de mauvaises raisons, homme fameux*

[…] *l'affection de ceux qui m'ont précédé*

[…] *je me suis distingué face aux ennemis*

[…] *ayant remporté*

[…] *dans les demeures* […] *j'ai perdu la vie*

[…] *des enfants*

[…] *Mais il ne m'était pas permis de tant gémir sur des enfants. J'ai quitté mon frère, le compagnon de mon âge, que jadis je ne laissais jamais s'avancer loin de moi, je le poussais toujours à ajuster ses pas à mes jambières. Hélas ! qui m'a privé de ton affection, ô cher frère, sinon l'engeance des fileuses, qui ne fait pas de distinction entre les hommes ? Toi qui me protégeais lorsque j'étais encore en vie, maintenant que je suis mort, avec ta précieuse sollicitude tu m'as rendu les honneurs funèbres. Quant à moi, je t'adresse une seule prière : ton âme, mon frère, ne la torture pas à cause de mes souffrances, écoute-moi. Et toi, après m'avoir dit de trouver du réconfort sous ce tertre léger, étranger, avec bonheur, poursuis ton chemin. Je suis l'évergète Apollônios, que les rois ont distingué en le parant de leur amitié.*

Hérodès a composé ces vers.

L'épigramme est, semble-t-il, composée entièrement de distiques élégiaques. Des vers 2 au vers 9, ne sont conservés que les seconds hémitiches de chaque vers, leur scansion

correspond bien à une alternance de pentamètres et d'hexamètres dactyliques. À partir du vers 13, les vers sont conservés dans leur totalité. La scansion de ces derniers ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, avec des éléments empruntés à la κοινή homérique. Du point de vue phonétique, on observe le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ ancien dans les occurrences : Ἀίδη[ν] (v. 2) ; τύχην (v. 4) ; φίλην (v. 8) ; ἥλικ', συντροφίην (v. 14) ; σὴν, φιλίην (v. 17) ; χρυσείηι, σῇ (v. 20) ; ψυχήν, τὴν, σή[ν] (v. 21) ; χωστῇ (v. 23) ; εὐτυχίηι (v. 24) ; εὐέρκτης (v. 25). Nous pouvons également relever le résultat par diphtongaison de l'hiatus /eo/ dans le génitif du pronom personnel de première personne ἐμεῦ au vers 15, traitement appartenant au dialecte ionien. En revanche, nous relevons le maintien de l'hiatus /eo/ dans l'impératif aoriste à la voix moyenne περίσχεο au vers 19. Ce dernier traitement est d'inspiration homérique. Enfin, on observe le traitement ionien, sans métathèse de quantité et d'aperture dans le nominatif pluriel du thème -εύς, βασιλῆε[ς] au vers 25.

Du point de vue morphologie, deux occurrences en particulier illustrent l'inspiration homérique de l'auteur. La première est la forme λῦτο, aoriste thématique non augmenté du verbe λύω, attesté uniquement chez Homère[353]. La seconde occurrence est également un emprunt à Homère, il s'agit de l'imparfait itératif en -σκω du verbe ἐάω, lui aussi non augmenté : εἴασκον[354].

Les dix premiers vers de l'épigramme sont lacunaires, mais ils permettent cependant de dégager d'importantes informations concernant Apollônios : il est mort jeune, puisqu'il signale que sa mort était prématurée par l'emploi de l'adjectif ἄωρον à la fin du vers 5. Il n'était en revanche pas un adolescent car, d'une part, il devait avoir au sein de sa cité un rôle prépondérant, si l'on en croit l'expression πανεπόψιον ἄνδρα au vers 7 qu'il utilise pour se décrire, mais aussi par la mention de la vaillance dont il a fait preuve lors de combats au cours desquels il s'est distingué : [… πρ]ὸς ἀντιπάλους διένεγκ[α] (v. 9).

Le vers 13 est difficle à interpréter compte tenu des lacunes qui précèdent. Il semble que le défunt Apollônios n'ait pas eu d'enfants, ce vers ne servant ainsi qu'à annoncer le lien étroit qui unissait le défunt à son frère, à l'égard duquel il témoigne une affection toute paternelle.

Au vers 18, on retrouve κλωστήρων, déjà employé par Hérodès dans l'épigramme III.6.2. sous la forme κλωστείρων. Par ailleurs, il emploie ici aussi l'adjectif βιοκλωστείρας (v. 3), mot forgé par Hérodès qu'il a déjà employé dans l'épigramme III.6.3. L'adjectif ἀκριτόφυλα qualifiant γένη, auquel se rapporte le génitif κλωστήρων, semble être également un hapax forgé par l'auteur. Quoiqu'il se répète d'une épigramme à l'autre, le lexique employé par Hérodès témoigne d'une certaine recherche poétique.

Dans le vers 22, l'expression de la défense est soutenue par μή suivi de l'infinitif moyen τρύχεσθ(αι), qui a pour complement τὴν σὴν ψύχην. Si l'on compare ce vers au vers 20 de III.6.3., on peut se demander le sens de la variation diathétique : pourquoi l'infinitif moyen ici

---

[353] Cette troisième personne de l'aoriste à la voix moyenne est attestée dans Homère, *Iliade*, XXIV, 214 : « λῦτο δ' ἀγών κτλ. ». La forme thématique de l'aoriste de λύω à la voix moyenne est également attestée à la première personne : Homère, *Iliade*, XXI, 80 : « νῦν δὲ λύμην τρὶς τόσσα πόρων κτλ. » et à la troisième personne du pluriel : Homère, *Iliade*, VII, 16 : « […] ὁ δ' ἐξ ἵππων χαμάδις πέσε, λῦντο δὲ γυῖα ».

[354] Cf. Homère, *Iliade*, V, 802 : « καί ῥ ὅτε πέρ μιν ἐγὼ πολεμίζειν οὐκ εἴασκον ».

et l'infinitif actif là ? L'implication du sujet dans III.6.3. est soutenue par l'emploi du pronom réfléchi σαυτόν, complément d'objet de l'infinitif actif τρύχειν, tandis que dans III.6.4., ce n'est pas l'individu tout entier qui se fait souffrir, mais une partie de lui, τὴν σὴν ψύχην.

Tout comme dans l'inscription précédente, le substantif εὐέρκτης (v. 25) est une variante poétique de εὐεργέτης

L'expression χθονὶ κοῦφά με θάλπειν (v. 23) est un écho au vœu « que la terre te soit légère » (cf. Euripide, *Alceste,* v. 463-464).

III.6.5.

Musée du Caire, cat. n° 9204.

Un soldat dans l'armée ptolémaïque.

Stèle de grès brisée diagonalement depuis l'angle supérieur droit jusqu'à l'angle inférieur gauche. La provenance de la pierre est une hypothèse émise par P. Jouguet qui se fonde sur les éléments paléographiques. Selon lui, les lettres, notamment oméga et pi, sont semblables à celles des autres inscriptions d'Hassaia. Cela constitue-t-il une raison suffisante pour admettre cette provenance ? Toujours est-il que les autres éditeurs adoptent cette hypothèse. Dimensions : h. 0,3 m ; l. 0,22 m ; h. des lettres entre 0,008 m et 0,01 m.

Le monument date du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : P. Jouguet, *BCH*, vol. XX (1896), p. 464-466 (J. G. Milne, *Greek inscriptions* (1905), p. 71, n. 9204, adopte l'hypothèse de P. Jouguet sur la provenance de la pierre) ; W. Peek, *Bulletin de la société d'archéologie d'Alexandrie*, vol. XXVII (1932), p. 60-61 b et *GVI* 1302 avec de nouvelles restitutions ; É. Bernand, *IMEG*, n. 8, une photographie de la pierre, Pl. LIX.

1 Εἰ καί μ' ἐν σκοπέλοις Σαμοθραϊκ[ίοις ˘ ˘ ¯ ˘]
2 μή με παρεκτροχάσῃς, ξεῖνε, [˘ ¯ ˘ ˘ ¯]
3 καὶ μάθε τοὔνομά μου καὶ [τίς τίνος ἐιμὶ προσελθών ?,]
4 κἤπειτ' ἀϐλαϐέως ἕρπε ᾳ[ι' ἀτραπιτοῦ ?].
5 Εἰμὶ γὰρ ἡγεμόνος ἀνδρῷ[ν ¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯]
6 ἶνις, ἀτὰρ δὲ πάσας, EC [---]
7 τῆς αὐτῆς ΑΡΤ [---]
8 πεζὸς [---]
9 μισθοφ[όρος ?---]
10 TIMI [---]
11 TPI [---]
12 OY [---]
13 ΣY [---]

Comm. épigr. :

À l'exception de quelques vers, notamment les vers 3 et 4, qui sont pour ainsi dire des vers formulaires de l'épigrammes funéraires, les lacunes sont ici impossibles à combler, toute tentative de restitution s'avérerait arbitraire.

L. 3 : [τίς τίνος ἐιμὶ προσελθών ?] on trouve un parallèle dans un autre inscription de Hassaia, cf. É. Bernand, *IMEG* (1969), n. 5, v. 1 : [Πατρ]ίδ' ἐμὴν συγνοὺς καὶ τίς τίνος εἰμὶ προσελθώ[ν].

L 4 : ἕρπε δ̣[ι' ἀτραπιτοῦ ?] comme à la L. 3, une autre inscription de même provenance porte cette expression, cf. É. Bernand, *IMEG* (1969), n. 7, v. 8 : « ἐσθλὰ ἐπευξάμενος ἕρπε δι' ἀτραπιτοῦ ».

Traduction :

Même si dans les promontoires de Samothrace […]*, ne me dépasse pas sans t'arrêter, étranger* […] *mais apprends en approchant quel est mon nom, qui je suis et qui est mon père. Ensuite, en toute sûreté, reprends ta route* […] *Je suis commandant* […] *fils* […].

Les lacunes sont trop importantes pour déterminer avec certitude le schéma métrique employé pour la composition de cette épigramme. Cependant, d'après les vestiges des quatre premiers vers, il semble que l'épigramme était composée de distiques élégiaques.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. Peu de faits de langues notables sont à signaler dans cette épigramme. On peut toutefois relever l'emploi du substantif ἶνις au vers 6, qui signifie « fille, fils », et qui est rare. Ce substantif est attesté notamment chez les poètes tragiques, par exemple Eschyle, *Suppliantes*, v. 42 :

40 Νῦν δ' ἐπικεκλομένα
41 Δῖον πόρτιν ὑπερ-
42 πόντιον τιμάορ', ἶνιν κτλ.

L'épigramme est très lacunaire. Peu de renseignements concernant le défunt nous sont livrés. Les quatre premiers vers sont adressés au passant. La mention de Samothrace peut être interprétée de deux manières : ou le défunt est originaire de Samothrace, et se serait engagé dans l'armée d'Égypte, ou il a trouvé la mort sur l'île de Samothrace. Les trois autres vers ne contiennent pas d'informations complémentaires à propos du défunt, mais ils annoncent ce que la suite de l'épigramme devait annoncer au passant lisant l'inscription.

Le verbe au subjonctif aoriste, παρεκτροχάσῃς (v. 2), est rare. Il ne semble pas être ailleurs attesté.

Que le défunt se soit engagé dans l'armée d'Égypte, c'est l'emploi du groupe nominal ἡγεμόνος ἀνδρῷ̣[ν] au vers 5 qui nous permet de le déterminer.

III.6.6.

L'épigramme d'une mère

Stèle de marbre. Une ligne horizontale tracée entre la deuxième ligne et la troisième indique le changement de locuteur : à partir de la troisième, c'est la défunte qui prend la parole. Dimensions : h. 0,25 m ; l. 0,29 m.

Le monument date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : G. Lefebvre, *BCH*, vol. XXVI (1902), p. 439-442, n. 1, avec commentaires et apparat critique (*GVI* 1990 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 38).

1 — Εὐμοίρωι ὅδε μητρὶ Μέλας ἐπέχευα τὸ σῆμα
2 ἥδ' ἱεροὺς χώρους οἴχεται εὐσεβέων.
3 — Ἐνθάδε μέν μοι τύμβον ἐπ' οὐλοὰ κωκύσαντες
4 ἡμέτερος γαμέτης καὶ πάϊς ἀμφέχ⟨ε⟩αν·
5 ξεῖνε, σὺ δ' ὃς παρὰ τόνδε φέρ⟨ε⟩ις πόδας ἠρέμα χῶρον
6 ἀμφ' ἔμεο κραδίην ⟨σ⟩τέλλεο γηθόσυνος
7 καὶ γὰρ ἐνὶ φθιμένοισι θ⟨ε⟩ουδείης γέρας ἔσχον
8 ἡμιθέων ἀλόχων κῦδος ἐνεγκαμένη·
9 πέμψαν δ' ἀθάνατοί με θεοὶ μακάρων ἐ⟨π⟩ὶ νήσους
10 εὐδέν[δρ]ου θ' ἱερὰς Ἠλυσίοιο γ[ύ]ας.

Comm. épigr. :

Toutes les erreurs de lecture montrent que les epsilons et les sigmas de l'inscription sont lunaires.

L. 4 : ἀμφέχ⟨ε⟩αν la pierre porte AΜΦΕΧΘΑΝ.

L. 5 : φέρ⟨ε⟩ις la pierre porte ΦΕΡΘΙΣ.

L. 6 : ⟨σ⟩τέλλεο la pierre porte ΟΤΕΛΛΕΟ.

L. 7 : θ⟨ε⟩ουδείης la pierre ΘΟΟΥΔΕΙΗΣ

L. 9 : ἐ⟨π⟩ὶ νήσους la pierre porte ΕΒΙΝΗΣΟΥΣ.

L. 10 : εὐδέν[δρ]ου la sixième et la septième lettre sont effacées. γ[ύ]ας, upsilon est effacé.

Traduction :

— Pour ma bienheureuse mère, moi Mélas, j'ai fait construire ce tombeau ; quant à elle, elle est partie pour les saintes contrées des hommes pieux.

— Ici, en poussant de funestes gémissements, mon époux et mon fils ont construit pour moi ce tombeau. Étranger, toi qui portes tes pas paisiblement vers ce lieu, approche-toi de moi la joie au cœur, car chez les morts, j'ai obtenu le prix de ma piété et j'ai acquis la gloire des

épouses des demi-dieux. Les dieux immortels m'ont envoyée vers l'île des Bienheureux et les saintes plaines boisées de l'Élysée.

L'épigramme se compose de cinq distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

La langue dans laquelle est rédigé le texte est d'inspiration homérique. Sur le plan phonétique, nous pouvons relever tout d'abord les occurrences présentant le vocalisme /ε:/ issu de /a:/ long ancien : μητρὶ, σῆμα (v. 1) ; ἥδ' (v. 2) ; ἡμέτερος, γαμέτης (v. 4) ; κραδίην (v. 6) ; θ⟨ε⟩ουδείης (v. 7) ; ἐνεγκαμένη (v. 8) ; νήσους (v. 9). On observe également le maintien de l'hiatus /eo/ dans l'impératif ⟨σ⟩τέλλεο (v. 6) et le génitif du pronom personnel de première personne ἔμεο (v. 6). L'hiatus /eɔ:/ est maintenu lui aussi dans le génitif pluriel du thème en *s* εὐσβέων (v. 2).

Au niveau morphologique, l'auteur emprunte à Homère la désinence de génitif singulier -οιο dans Ἠλυσίοιο (v. 10) mais aussi la désinence de datif pluriel -οισι dans le participe φθιμένοισι (v. 7). L'augment présente un caractère facultatif : l'auteur emploie l'augment dans les verbes composés ἐπέχευα (v. 1) et ἀμφέχ⟨ε⟩αν (v. 4) mais pas dans les verbe simples tel πέμψαν (v. 9). Ainsi, l'auteur emploie l'augment lorsque sa présence n'augmente pas le nombre de syllabes des verbes.

Les locuteurs alternent dans cette épigramme. Les deux premiers vers sont prononcés par le fils de la défunte. Il déclare être celui qui a fait dresser la stèle en l'honneur de sa mère, ἐπέχευα τὸ σῆμα (v. 1). Les huit vers restants sont prononcés par la défunte elle-même. La défunte commence par rappeler que ce sont son fils ainsi que son époux qui l'ont inhumée. On observe une variation lexicale intéressante à ce niveau. La stèle portant l'inscription funéraire et signalant l'emplacement du tombeau de la défunte est désignée par le fils par le substantif σῆμα (v. 1), complément du verbe ἐπέχευα. En revanche, lorsque la défunte évoque son inhumation, c'est le substantif τύμβον (v. 3) qui est employé, complément d'un autre composé de χέω à l'aoriste, ἀμφέχ⟨ε⟩αν (v. 4).

Au vers 3, dans l'expression ἐπ' οὐλοὰ κωκύσαντες, ἐπ(ί) est le préverbe du participe κωκύσαντες, et non une préposition régissant οὐλοὰ. Il s'agit donc d'une tmèse.

Dans le vers 4, afin d'assurer la correction métrique du vers, le substantif πάϊς est dissyllabique. Il s'agit d'une licence poétique attestée dans les poèmes homériques que l'auteur de l'épigramme a mise à profit.

Dans le vers 8, l'expression κῦδος ἐνεγκαμένη (v. 8) est une réminiscence de l'expression homérique κῦδος ἀρέσθαι[355].

De même que les noms désignant le monument funéraire, les expressions permettant d'identifer l'au-delà présentent une variation entre les paroles de Mélas, le fils de la défunte, et celles de la défunte elle-même. L'auteur de l'épigramme fait employer à Mélas l'expression ἱεροὺς χώρους (v. 2) pour désigner l'au-delà. La défunte, quant à elle, use de différents groupes

[355] Par exemple, Homère, *Iliade*, 406-407

406 […] οὐδ' ὅ γε πάμπαν

407 χάζετ', ἐπεί οἱ θυμὸν ἐέλπετο **κῦδος ἀρέσθαι**.

nominaux qui offrent une description bien plus précise de son lieu de séjour posthume. En effet, la défunte emploie les groupes nominaux μακάρων ἐ⟨π⟩ὶ νήσους (v. 9) et εὐδέν[δρ]ου θ' ἱερὰς Ἠλυσίοιο γ[ύ]ας (v. 10). La défunte mêle dans son tour de parole les représentations eschatologiques partagées par la tradition poétique grecque, notamment celles d'Homère[356] et Hésiode[357], le premier peignant l'au-delà comme les plaines Élyséennes, le second imaginant que l'île des Bienheureux était le lieu de destination des âmes nobles. Si les représentations eschatologiques sont toutes issues de la tradition poétique, la piété dont ces gens faisaient preuve n'était sans doute pas qu'un masque littéraire. En effet, dès le début du texte, la piété tient une place importante : le fils rendant les derniers honneurs à sa mère, l'emploi d'un lexique religieux (εὐσεβέων, μακάρων, θ⟨ε⟩ουδείης γέρας), la comparaison de la défunte avec les « épouses des demi-dieux » (ἡμιθέων ἀλόχων), l'intervention des dieux immortels, ἀθάνατοί θεοὶ (v. 9), pour orienter la défunte vers les plaines de L'Élysée et l'île des Bienheureux, tout concourt à illustrer la piété dont cette famille faisait preuve.

III.7.1.

Musée du Caire, n. d'inv. 47112.

Lysandrè

Stèle à fronton retrouvée dans le sebakh à Kôm Ouchim d'après G. Lefebvre. La pierre est brisée en haut à gauche. Dimensions : h. 0,60 m ; l. 0,38 m.

Le monument date du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr. d'après l'écriture.

Édit : G. Lefebvre, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXI (1921), p. 165-168 d'où *SEG*, vol. I, n. 567 avec des conjectures de Hiller von Gaertringen, G. Crönert (d'après la pierre et un estampage et adoptant les conjectures de G. Crönert, *GVI* 1680 d'où *Grabgedichte* 163 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 83 avec photographie de la pierre Pl. XLVI).

1	vers 1	Τί πλέον ἐστ' εἰς τέκνα πονεῖν, ἢ πρὸς τί προτιμᾶν,
2	vers 2	εἰ μὴ Ζῆνα κριτὴν ἕξομεν, ἀλλ' Ἀΐδην ;
3	vers 3	Δὶς δέκα γάρ μ' ἔκομησε πατὴρ ἔτη, οὐδ' ἐτέλεσσα
4	vers 4	νυμφιδίων θαλάμων εἰς ὑμέναια λέχη,

---

[356] Cf. Homère, *Odyssée*, IV, 561-564 :

561 σοι δ' οὐ θέσφατόν ἐστι, διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,
562 Ἄργει ἐν ἱπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
563 ἀλλὰ σ' ἐς **Ἠλύσιον πέδιον** καὶ πείρατα γαίης
564 ἀθάνατοι πέμψουσιν κτλ.

On remarque par ailleurs que l'épigramme III.6.6 emprunte à ce passage d'Homère une autre idée : l'accès aux plaines de l'Élysée est accordé par les dieux immortels, ce sont eux qui y envoient le défunt (ἀθάνατοι πέμψουσιν).

[357] Hésiode, *Travaux et jours*, 170-172

170 καὶ τοὶ μὲν ναίουσιν ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες
171 ἐν **μακάρων νήσοισι** παρ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην
172 ὄλβιοι ἥρωες κτλ.

5	vers 5	οὐδ’ ὑπὸ παστὸν ἐμὸν δέμας ἤλυθεν, οὐδ’ ἐκρότησαν
6	vers 6	πάννυχ’ ὁμηλικίη{ς} κεδροπαγεῖς σανίδας.
7	vers 7	Ὤλετο παρθενίη σειρὴν ἐμή· αἰαῖ ἐκείνην
8	vers 8	Μοῖραν, ἰή, ἥτις ἐμοὶ νήματα πικρ’ ἔβαλεν.
9	vers 9	Μαστοὶ μητρὸς ἐμῆς κενεὸν γάλα τοί με ἐκόμησαν,
10	vers 10	οἷς χάριν οὐ δυνάμην γηροτρόφον τελέσαι.
11	vers 11	Ὡς ὄφελον θνήισκουσα λιπεῖν πατρὶ τέκνον, ὅπως μὴ
12	vers 12	αἰῶνα μνήμης πένθος ἄλαστον ἔχηι.
13	vers 13	Κλαύσατε Λυσάνδρην, συνομήλικες, ἣν Φιλον[ί]κη
14	vers 14	καὶ Εὔδημος κούρην τὴν ἐτέκοντο μάτην.
15-16	vers 15	Τοῖσιν ἐμὸν στείχουσι τάφον | μέγ’ ἐνεύχομαι ὑμῖν, |
17-18	vers 16	κλαύσατ’ ἄωρον ἐμὴν | ἡλικίαν ἄγαμον.

Comm. épigr. :

L. 6 : ὁμηλικίη{ς} : ΟΜΗΛΙΚΙΗΣ la pierre, que G. Lefebvre corrige en ὁμηλικίη⟨ς⟩. Bernand suggère que l’ erreur est due à une contamination avec ὁμήλικες.

L. 14 : ΤΗΝ sur le fac-similé de Lefebvre, qui signale dans son apparat critique que κούρην τὴν ἐτέκοντο équivaut à κούρην τήνδ’ ἐτέκοντο. Il ne faut cependant pas, comme l’a fait Bernand, retranscrire τήν(δ’) dans l’inscription. Crönert suggérait de corriger τὴν par ⟨ζ⟩ῆν, ce qu’a fait Peek.

Traduction :

À quoi bon se donner de la peine pour des enfants ou s’occuper d’eux avant toute chose si ce n’est pas Zeus que nous devons avoir pour juge, mais Hadès ? Ainsi pendant deux décennies mon père a-t-il pris soin de moi, mais je ne suis pas arrivée jusqu’à la couche d’hyménée dans la chambre nuptiale, mon corps n’est pas allé sous le dais nuptial et mes compagnes n’ont pas frappé toute la nuit à ma porte en bois de cèdre. Mon charme virginal a péri. Hélas ! cette Moire, elle qui a jeté sur moi son fil odieux. Ma mère m’a donc nourrie du lait de ses seins en vain, je n’ai pas pu, en signe de gratitude, être pour le soutien de leur vieillesse. Que ne suis-je morte en laissant à mon père un enfant, pour qu’il ne supporte pas éternellement le deuil inlassable causé par mon souvenir. Pleurez Lysandrè, compagnes de mon âge, cette jeune fille à qui Philonikè et Eudémos ont donné le jour en vain. Vous qui passez devant ma tombe, je vous en conjure, pleurez ma jeunesse perdue prématurément avant le mariage.

L’épigramme est composée de huit distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d’irrégularité. Il faut cependant signaler quelques abrègements et élisions. Dans le vers 3, êta de ἔτη est abrégé devant la voyelle initiale de la négation οὐδ(ε), ainsi les syllabes -τὴρ ἔτη forment le dactyle du quatrième pied. Dans le vers 9, dans la séquence με ἐκόμησαν, l’un des deux epsilons doit s’élider, afin que les syllabes τοί με ἐκό- forment le cinquième pied en un

dactyle. Enfin, dans le vers 14, la diphtongue αι de la conjonction καί s'élide devant la diphtongue initiale de l'anthroponyme Εὔδημος.

Le texte est rédigé dans une langue qui s'apparente par de nombreuses caractéristiques à l'ionien épique. Nous pouvons relever la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences suivantes : κριτὴν, Ἀΐδην (v. 2) ; ὁμηλικίη{ς} (v. 6) ; παρθενίη, σειρὴν, ἐμή (v. 7) ; ἥτις (v. 8) ; μητρὸς, ἐμῆς (v. 9) ; δυνάμην (v. 10) ; θνήισκουσα (v. 11) ; μνήμης (v. 12) ; Λυσάνδρην, συνομήλικες, ἣν, Φιλον[ί]κη (v. 13) ; κούρην, τὴν, μάτην (v. 14) ; ἐμὴν, ἡλικίαν (v. 16). Dans la dernière occurrence relevée, le /a:/ conservé à la fin du thème de ἡλικίαν n'est sans doute pas un cas de limitation de la fermeture de /a:/ ancien que pratique le dialecte attique, sinon comment expliquer que, dans les mêmes conditions, ὁμηλικίη{ς} ne présente pas ce même traitement. Nous pouvons émettre l'hypothèse que la succession du vocalisme /a/ dans l'adjectif ἄγαμον, que précède ἡλικίαν, a influencé l'auteur du poème. À travers le choix de l'auteur d'employer ἡλικίαν, il apparaît que l'auteur donne la primeur à l'euphonie plutôt qu' à l'uniformité dialectale de sa composition.

Nous relevons également à travers la morphologie des emprunts à Homère, ou à tout le moins l'emprunt de formes poétiques. Ainsi l'aoriste ἤλυθεν (v. 5), à côté de l'attique ἦλθον, ou encore l'adjectif κενέον (v. 9) qui est, à quelques exceptions près, toujours la forme que revêt cet adjectif chez Homère. De la même manière, l'emploi de la géminée -σσ- dans l'aoriste ἐτέλεσσα (v. 3), ion.-att. ἐτέλεσα, est un emprunt à Homère. Dans le vers 11, G. Lefebvre signale que l'auteur emploie la forme ὄφελον, nécessaire ici pour la métrique, au lieu de la forme plus souvent employée ὤφελον. La forme avec omicron est toutefois fréquente chez Homère : *Iliade*, XI, 380-381 : « ὡς ὄφελόν τοι / νείατον ἐς κενεῶνα βαλὼν ἐκ θυμὸν ἑλέσθαι. » ; *Odyssée*, XIV, 274-275 : « ὡς ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν / αὐτοῦ ἐν Αἰγύπτῳ κτλ. » Enfin, l'emploi de l'article τὴν (v. 14) en fonction du démonstratif τήνδε, comme l'a signalé G. Lefebvre est en accord avec l'ancienne fonction des articles grecs, attestée dans les poèmes d'Homère[358].

Lysandrè, qui prend elle-même la parole dans l'épigramme, est morte à vingt ans environ (δὶς δέκα […] ἔτη), sans avoir connu le mariage. Sa jeunesse et son inexpérience du mariage font de Lysandrè une ἄωρος. La vanité de l'existence des ἄωροι est un thème récurrent dans l'épigramme funéraire de Lysandrè. Les deux premiers vers qu'elle prononce constituent une sentence gnomique, sous forme de question rhétorique, relevant le caractère vain et pathétique d'une existence si brève, tant pour le défunt que pour ses parents, condamnés à pleurer un enfant mort avant eux. La douleur des parents de ces enfants à la vie fugace est exprimée dans le premier vers, où par les expression τί πλέον ἐστ(ι), « à quoi bon » et πρὸς τί, « en vue de quoi » Lysandrè évoque non seulement la futilité de la sollicitude que les parents apportent à nourrir et élever leurs enfants (εἰς τέκνα πονεῖν), mais aussi l'absurdité de

[358] cf. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, vol. II, p. 20, b) : « Im ältesten Griechischen entspricht […] sind aber anderseits noch sehr demonstrativ. » Ou encore P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, §134 : « Le thème de l'article ὁ, ἡ (grec commun ἁ), τό est un ancien démonstratif comme il apparaît chez Homère et dans certaines expressions attiques comme ὁ μέν, ὁ δέ. » On peut citer des exemples d'articles employés en fonction de démonstratif dans Homère, *Odyssée*, IV, 655 : « ἀλλὰ τὸ θαυμάζω· ἴδον ἐνθάδε Μέντορα δῖον » ; *Iliade*, I, 348 : « ἣ δ' ἀέκουσ' ἅμα τοῖσι γυνὴ κίεν κτλ. ».

considérer cette sollicitude des parents à l'égard de leurs enfants comme un devoir impérieux passant tout autre. Le reste de l'épigramme illustre à de nombreuses reprises cette vanité de l'existence des ἄωροι, notamment à travers le vocabulaire, par exemple l'emploi en fonction adverbiale de l'adjectif κενεὸν (v. 9) ou encore l'emploi de l'adverbe μάτην (v. 14).

Le second vers révèle la raison de la vanité de la sollicitude des parents à l'égard de leurs enfants : ce n'est pas Zeus qui juge les mortels, mais Hadès. L'opposition entre les deux dieux est exprimée à la fois par leur place dans le vers, le dieu des enfers étant cité après la coupe hephthémimère, et par la corrélation entre μὴ et ἀλλὰ. Nous pouvons également signaler une opposition qui trouve sa source de la représentation du dieu Hadès que livrent bien souvent les épigrammes funéraires, notamment celles dédiées à des ἄωροι, faisant du dieu souterrain un dieu marqué du sceau de l'injustice. En effet, par opposition au jugement juste et équitable que l'on suppose volontiers à Zeus, Hadès est souvent qualifié de dieu jaloux, injuste. Ainsi par exemple dans l'inscription II-4.3.9., retrouvée à Cyzique et datant du Ier siècle avant notre ère, les deux premiers vers évoquent le caractère injuste du dieu infernal, juge injuste et jaloux des mortels :

3	vers 1	Ὁ πᾶσι θνητοῖς ἄκριτος βίου βραβεύς,
4	vers 2	ὁ πικρὸς Ἅδης, ὃς τὰ σεμνὰ βασκαίνει.

Des vers 3 à 9, Lysandrè exprime son regret de ne pas avoir connu le mariage, dont elle décrit plusieurs étapes de la cérémonie qu'elle n'a pas vécue. Chaque étape est précédée de la négation οὐδ(ε), signalant la frustration de la défunte de ne les avoir pas connues : l'entrée des époux dans la chambre nuptiale, οὐδ' ἐτέλεσσα / […] εἰς ὑμέναια λέχη ; l'entrée des époux dans le lit nuptial, lequel est surmonté d'un dais, οὐδ' ὑπὸ παστὸν[359] ἐμὸν δέμας ἤλυθεν ; enfin, alors que les époux se trouvent dans la chambre nuptiale, les compagnes de la fiancée, qui toute la nuit durant, frappent à la porte de leur chambre, οὐδ' ἐκρότησαν / πάννυχ' ὁμηλικίη{ς}. Pour l'accord du verbe dans le syntagme οὐδ' ἐκρότησαν / […] ὁμηλικίη{ς} (v. 5-6), la confusion avec le nominatif pluriel de ὁμῆλιξ, ὁμήλικες, que supposait É. Bernand, invite à considérer ὁμηλικίη{ς} comme une forme fautive de nominatif pluriel, justifiant ainsi la troisième personne du pluriel ἐκρότησαν. L'adjectif employé pour qualifier l'essence dont est faite la porte de la chambre nuptiale, κεδροπαγεῖς, ne semble pas être ailleurs attesté. Ce substantif est un composé, dont le premier terme est le nom du cèdre, κέδρος, et le second un dérivé du verbe πήγνυμι « fixer, rendre solide, coaguler ».

Les vers 7 et 8 portent plus explicitement encore le regret de Lysandrè de n'avoir pas connu le mariage. Dans le vers 7, le substantif σειρήν désigne métaphoriquement le charme, l'attrait de la jeune femme[360], charme qui a péri, ὤλετο. Par ailleurs, l'expression Ὤλετο παρθενίη σειρὴν ἐμή semble être une variante de l'expression « délier la ceinture virginale »[361], d'autant que σειρήν, par la paronomase et l'étymologie entretient un lien étroit avec le substantif σειρή « la corde, le lien, la ceinture ». Cette variation sur une expression qui peut faire figure de τόπος ajoute encore au caractère pathétique du destin de la défunte.

---

[359] Sur le sens de παστός, cf. I.10.3., note 133.

[360] *DELG*, *s. v.* Σειρήν : « « sirènes », génies mi-oiseaux mi-femmes qui dans l'*Od.* attirent par leurs chants les navigateurs et causent leur perte […] volontiers employé au figuré, dit d'une femme, de la Muse, de l'éloquence ».

[361] Cette expression est employée par exemple par Homère, *Odyssée*, XI, 245 : « λῦσε δὲ παρθενίην ζώνην ».

Ces vers où Lysandrè exprime son regret de ne pas avoir été mariée sont encadrés par l'évocation des parents de la défunte. Le père et la mère de Lysandrè sont mentionnés dans des termes presques identiques. Au vers 3, le père et les soins qu'il a apportés à sa fille sont mentionnés à travers la proposition μ' ἐκόμησε πατήρ, tandis qu'au vers 9, c'est la mère de Lysandrè qui est évoquée à travers l'expression μαστοὶ μητρὸς ἐμῆς […] με ἐκόμησαν. Cette position particulière des parents dans l'économie générale de l'épigramme de Lysandrè annonce le thème, plus important encore que celui du célibat contraint par la force des choses de la défunte, de la γηροκομία. Si les parents de Lysandrè sont à plaindre, c'est qu'en mourant, elle n'a pu s'acquitter de ce devoir de piété qu'elle leur devait. Cette idée est explicitement exprimée au vers 10 : οἷς χάριν οὐ δυνάμην γηροτρόφον τελέσαι.

Le vers 11 est également une complainte en lien avec la mort prématurée de Lysandrè et son inexpérience du mariage : elle n'a pas même laissé un enfant pour ses parents, qui soit une consolation pour ces derniers. La proposition finale est introduite par ὅπως μή + subjonctif présent : ὅπως μή / […] ἔχηι (v. 11-12). Or on attend d'ordinaire un optatif de subordination secondaire dans les subordonnées introduites par ὅπως se rattachant à une principale à un temps passé. Mais J. Humbert, *Syntaxe grecque*, §382, signale « qu'il suffit *pratiquement* qu'une considération de présent intervienne dans le passé pour que le subjonctif soit maintenu ». Il est bien question de l'état actuel du père de la défunte dans l'épigramme, ainsi se justifie l'emploi du subjonctif présent.

III.8.1.

Ptolémaïos et son fils Ménodôros

Stèle rectangulaire avec fronton surmonté d'un acrotère sur le faîte. L'épigramme est gravée perpendiculairement par rapport au fronton, à partir du côté droit. Les dimensions du monument nous sont inconnues.

Le monument date du IIe siècle av. J.-Chr. selon Peek ; É. Bernand indique seulement « basse époque hellénisitique ».

Édit : Ad. Wilhelm, *Aiguptiaka* (1946), p. 38-46, n. XI avec photographie Pl. 2 (*GVI* 1149 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 4 avec photographie Pl. LI).

Comm. : pour une nouvelle lecture du dernier vers, cf. J. Chamoux, *Mélanges offerts à Jean Vercoutter* (1985), p. 48-50 (d'où J. Bingen, *Bull. épigr.*, 1988, n. 973).

1 — Ἁγεμόνα Πτολεμαῖον, ὁδοιπόρε, τῆιδέ με κεύθει
2 τύμβος ἀνὰ κρατερὴν φυλόπιδα φθίμενον,
3 παῖδά τε Μηνοόδωρον ἐνὶ πτολέμοισιν ἀταρβῆ
4 καὶ θρασὺν αἰχμητὴν σημοφόρωι κάμακι,
5 εὖτ' ἐπὶ δυσμενέε{σ}σι Μακηδόνι σὺν στρατιώτηι,
6 τοῖο τόθ' ἁγεμονῶν, θούριον ἆγε Ἄρη·
7 δήϊα δ' ἐν προμάχοισι καὶ ἄσπετα φῦλα κανόντας

8 ἀμφοτέρους Ἀΐδας ὠμὸς ἐληΐσατο.
9 Κλεινὰ δ’ ὑπὲρ πάτρας θάνομεν θρεπτήρια δόντες,
10 γυμνασίαρχος ἐν ᾗι καὶ τὸ πάρος γενόμαν,
11 πολλάκι τ’ ἐμ πρυλέεσσιν ἀρήιος, ἔνθα δὲ βουλᾶς
12 χρῆμα, τὸν ἐκ πραπίδων αἶνον ἐνεγκάμενος.
13 — [Ἄλλ]ὰ σύ, καρτερέ, χαῖρε καὶ ἐμ φθιμένοις, Πτολεμαῖε·
14 — [τοὔνομα δ’] αὐδήσας υἱός, ὁδῖτ’, ἄπιθι.

Comm. épigr. :

L. 5 : δυσμενέε{σ}σι la métrique indique qu’un sigma a été omis par l’auteur ou le lapicide : ΔΥΣΜΕΝΕΣΙ la pierre et tous les éditeurs.

L. 13 : [Ἄλλ]ὰ σύ, la pierre est brisée à cet endroit, il ne reste que la partie supérieure du second alpha.

L. 14 : [τοὔνομα δ’] αὐδήσας υἱός Chamoux, qui fait de υἱός un génitif épique.

Traduction :

Ptolémaïos — *C’est moi, l’officier Ptolémaïos, passant, qu’ici cache cette tombe, après que j’ai trouvé la mort dans la mêlée furieuse, ainsi que mon fils Ménodôros, inébranlable dans les combats et vaillant guerrier avec sa lance porte-étendard, lorsque, contre des ennemis, avec mon bataillon de Macédoniens, dont j’étais alors le commandant, je menais l’impétueux Arès. Alors qu’au premier rang nous avions tué une foule innombrable d’ennemis, le cruel Hadès a fait son butin de nous deux. Nous sommes morts après avoir rendu d’illustres services à notre patrie, où j’ai été gymnasiarque auparavant, souvent valeureux parmi les soldats et là où il faut donner des conseils, j’ai remporté l’éloge qu’inspire la sagesse.*

Le passant — *Eh bien, vaillant Ptolémaïos, salut à toi même chez les morts.*

Ptolémaïos — *Après avoir prononcé le nom de mon fils, passant, éloigne-toi.*

L’épigramme est composée de sept distiques élégiaques. La scansion est parfaitement régulière, à l’exception du vers 5 où δυσμενέε{σ}σι devrait comporter une géminée, afin que les syllabes ε{σ}σι Μα- forment en un dactyle le troisième pied de cet hexamètre dactylique.

L’épigramme est rédigée dans une langue mêlant ionisme et dorisme. Le départ entre les formes doriennes et ioniennes s’opère à travers la différence de traitement dans ces deux dialectes du vocalisme /a:/ ancien. Les occurrences s’apparentant à des dorismes sont celles où est conservé /a:/ : Ἀγεμόνα (v. 1) ; ἀγεμόνων (v. 6) ; Ἀΐδας (v. 8) ; πάτρας (v. 9) ; ᾗι, γενόμαν (v. 10) ; βουλᾶς (v. 11). Les formes ioniennes sont celles où l’on observe la fermeture de /a:/ en /ε:/ : τῆιδέ (v. 1) ; κρατερὴν (v. 2) ; αἰχμητὴν (v. 4) ; στρατιώτηι (v. 5).

La langue de l’épigramme est également profondément marquée par l’influence de la κοινή homérique. La morphologie offre nombre d’exemples illustrant cette influence. Dans la morphologie verbale, nous observons l’absence de l’augment dans les formes verbales à l’aoriste telles que θάνομεν (v. 9) ou encore γενόμαν (v. 10). Quant à la morphologie nominale, l’auteur de l’épigramme a emprunté à la poésie homérique plusieurs désinences : la désinence

de génitif singulier -οιο dans τοῖο (v. 6) ; la désinence de datif pluriel -οισι(ν), employée dans le substantif πτολέμοισιν (v. 3) et l'adjectif προμάχοισι (v. 7) ; enfin la désinence de datif pluriel -εσσι dans πρυλέεσσιν (v. 11) mais aussi dans δυσμενέε{σ}σι (v. 5). L'auteur imite également quelques procédés homériques afin d'assurer la correction métrique de ses vers. Ainsi l'anthroponyme Μηνοόδωρον (v. 3) présente-t-il une sorte de *diektasis* -oó- afin d'adapter le nom à une métrique dactylique. Sans cette expédient, l'anthroponyme Μηνόδωρος ne peut être intégré ni à un hexamètre, ni à un pentamètre.

L'épigramme est dédiée à deux guerriers, morts au combat, qui sont en outre père et fils. C'est le père Ptolémaïos qui prend la parole des vers 1 à 12, puis à nouveau dans le dernier vers de l'épigramme, le vers 14. Les deux hommes ont combattu ensemble et ont trouvé la mort au cours de la même bataille. Ptolémaïos dit avoir été ἁγεμών : Ἁγεμόνα Πτολεμαῖον (v. 1) et τοῖο τόθ' ἁγεμονῶν (v. 6). Le substantif est trop imprécis pour déterminer avec précision quel grade, quelles fonctions Ptolémaïos occupaient au sein de l'armée.

Dans le vers 4, le défunt apprend au passant que son fils était σημοφόρωι (v. 4). Cette forme de ce substantif, signifiant « porte-étendard », n'est attestée que dans cette seule inscription[362]. C'est un composé en premier terme de σημεῖον, dérivé de σῆμα, « le signe, l'enseigne » et en deuxième terme d'un substantif dérivé du verbe φέρω désignant celui qui fait l'action de porter. É. Bernand signale que le σημοφόρος est « un officier subalterne qui sert sous les ordres d'un ἡγεμών dans une unité tactique ».

Dans le vers 2, l'expression κρατερὴν φυλόπιδα est une réminiscence d'Homère, qui utilise par deux fois ce même groupe nominal[363]. Il est fréquent d'observer ce genre de réminiscence épique dans les épigrammes de soldats tombés sur le champ de bataille. De même au vers 11, le substantif πρυλέεσσιν est un emprunt à Homère[364].

La position en première ligne que tenaient Ptolémaïos et Ménodôros durant les combats, ἐν προμάχοισι (v. 7) constitue un éloge de leur vaillance et du zèle qui les animait pour défendre leur patrie. Il s'agit là d'un τόπος dans les épigrammes funéraires de soldats[365]. Ce zèle dont il fait preuve est également exprimé par l'emploi métaphorique du substantif θρεπτήρια,

---

[362] *LSJ*, *s. v.* σημειοφόρος, indique plusieurs variantes de ce substantif : σημεαφόρος, σημηαφόρος, ou encore σημιαφόρος.

[363] cf. *Iliade*, XVIII, 241-242 :

ἠέλιος μὲν ἔδυ, παύσαντο δὲ διοῖ Ἀχαιοὶ
φυλόπιδος κρατερῆς καὶ ὁμοιΐου πολέμοιο

et *Odyssée*, XVI, 267-268 :

οὐ μέν τοι κείνω γε πολὺν χρόνον ἀμφὶς ἔσεσθον
φυλόπιδος κρατερῆς, κτλ.

[364] cf. *Iliade*, XXI, 90 :

ἤτοι τὸν πρώτοισι μετὰ **πρυλέσσι** δάμασσας.

[365] On retrouve ce même éloge du guerrier se battant en première ligne dans l'épigramme I.9.2., retrouvée à Messembria, datant du Ier siècle avant J.-Chr. :

1 Τὸ πρὶν μὲν πάτραι τε καὶ οἷς [ἑτάροι]σ̣ι̣ν̣ ἀ[ρήγων]
2 πο[λ]λάκις ἀντιπάλους κτείνας **ἐνὶ προμάχοις**

Même motif dans l'inscription I.3.1. de Chersonèse, datant du Ier avant J.-Chr., où le courage du défunt se battant en première ligne est exprimée par l'emploi du participe présente du verbe προμάχομαι :

8 vers 5 βάσκανος ὃν κατέπεφνεν Ἄρης πάτρῃ **προμαχεῦντα**.

d'ordinaire employé pour désigner les soins que des hommes ou des femmes ont apportés à des enfants qu'ils ont nourris et élevés.

Dans les vers 10 et 11, Ptolémaïos évoque les fonctions de gymniasarque qu'il occupait dans sa patrie, ainsi que la sagesse dont il faisait preuve dans les conseils. Toutes ces qualités font de Ptolémaïos un citoyen exemplaire[366].

Le vers 13 est une intervention du passant saluant le défunt avant que de reprendre sa route. Le vers suivant, Ptolémaïos reprendre la parole pour indiquer au passant de ne pas oublier de saluer également son fils Ménodôros, enseveli sous la même tombe que lui.

III.9.1.

Musée d'Alexandrie, inv. 21816.

Démas

Stèle de calcaire dont le côté droit est entamé. Il manque la fin de chaque vers à l'exception du dernier qui est complet. Des lignes 9 à 11, une épigramme pour un autre défunt est gravée en caractères beaucoup plus grands et semble nettement postérieure à la première. Dimensions : h. 0,45 m ; l. 0,25 m ; ép. 0,06 m ; h. des lettres 0,005 m ; h. des lettres de la seconde inscription 0,015 m.

Le monument est daté du 23 septembre 117 av. J.-Chr., date proposée par Edgar d'après les vestiges de deux lignes sous l'épigramme.

Édit : C. C. Edgar, *Annales des services des antiquités de l'Égypte*, vol. XIX (1920), p. 217, n. 1 (F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 6160 ; W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 319, n. 3 reproduit le texte d'Edgar et propose en commentaire des restitutions pour les vers 1, 4 et 5, restitutions qui ne se justifient en rien ; Ad. Wilhelm, *JÖAI*, vol. XXVII (1932), qui émet l'hypothèse d'après de nouvelles restitutions que le défunt était médecin ; *SEG*, vol. III (1937), n. 483 ; *GVI* 700, renonce à ses restitutions antérieures ; É. Bernand, *IMEG*, n. 14 avec photographie Pl. XIX).

Comm. : sur une restitution de la fin du vers 4, cf. W. Peek, *Hermes*, vol. LXVII (1932), p. 131, n. 2.

1	vers 1	Ὧδ' ὑπὸ τὸ σπιλάδος μέλαθρον, ξένε, κε̣[ῖται ˘ – ˘]
2	vers 2	Δημᾶς, γῆρας ἀφεὶς μητρὸς ἐλεινοτά[της]
3	vers 3	καὶ τέκνα νήπι' ἐλεινὰ καὶ αὐστηρὰν πα[ράκοιτιν],
4	vers 4	πολλῶν ἀνθρώπων βοιθὸς ἐὼν σο̣φ̣[ίαι]·

---

[366] Ce genre d'éloge mêlant aux valeurs guerrières les qualités de bon conseillér pour sa patrie se retrouve par exemple dans l'épigramme III.6.2., retrouvée à Hassaia et datant du IIe siècle avant J.-Chr. :

7	vers 7	Οὔνομά μοι 'στ', ὦ ξεῖν', Ἀφροδισία, ἣν Πτολεμαῖος
8	vers 8	γῆμεν, **ὁ καὶ βουλᾶι καὶ δορὶ θαρσαλέος**.

5	vers 5	κλαύσατε τὸν προλιπόντα τὸ σεμνότα[τον ˘ ˘ – ˘]
6	vers 6	καὶ πόλιν, ἀνθρώπων δ’ ἤθεα καὶ φιλίαν.
7		Δ̣[η]μ̣ᾷς ὡ̣[ς] (ἐτῶν) λη΄
8		(ἔτους) νδ΄, Ἀθ̣[ὺ]ρ γ΄.
9		Καὶ σ̣ὺ̣ Ἀλέξανδρε
10		πασίφιλε καὶ ἀνέγ-
11		-κ̣λ̣[η]τε, χρη[στ]ὲ χ[αῖρε].

Comm. épigr. :

L. 1 : κε̣[ῖται ---] Edgar : κε̣[ῖμαι ἰητρός ?] Ad. Wilhelm. La pierre porte KC

L. 2 : ἐλεινοτά[της] Edgar.

L. 3 : πα[ράκοιτιν] Edgar.

L. 4 : σο̣φ[ίαι] ou σο̣φ[ίαις] Ad. Wilhelm : συν[έσει] Crönert (*SEG*) suivi par Peek[3].

L. 5 : σεμνότα[τον ---] Edgar : σεμνότα[τον φάος ἤδη] Peek[1], mais renonce à restituer dans *GVI* : σεμνότα[τον πολίτευμα ?] Ad. Wilhelm : σεμνότα[τον ἕδος ἀρχῆς] Crönert.

L. 7-8 : Il ne reste que des vestiges de lettres sur ces deux lignes. Seuls les chiffres sont sûrs. Δ̣[η]μ̣ᾷς lecture suggérée par Peek d’après la retranscription d’Edgar : Ι̣Λ̣Α̣Ε̣ ὡ̣[ς] (ἐτῶν) λη΄ Edgar.

Traduction :

Ici, sous cette demeure de pierre, étranger, repose […] Dèmas, qui a quitté sa mère âgée digne de la plus grande pitié, ses enfants en bas âge, pitoyables, et sa compagne désolée. À de nombreux hommes il est venu en aide par sa [sagesse]. Pleurez celui qui a quitté la plus sainte […] et sa cité, le séjour des hommes et leur amitié.

Démas, âgé de 38 ans environ, la 54e année, le 3e jour du mois Hathyr.

À toi aussi, Alexandros, ami de tous et irréprochable, excellent homme, salut.

L’épigramme est composée de trois distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d’irrégularité, si ce n’est la quantité brève de la première syllabe de τέκνα au début du troisième vers. Dans le vers 4, la graphie OI dans βοιθός, normalement βοηθός, peut être une graphie illustrant la prononciation de plus en plus fermée de la voyelle que note êta, mais l’iota peut aussi être un expédient permettant d’indiquer le caractère monosyllabique de βοι-, car à cet endroit du vers, la scansion exige une seule syllabe longue.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans le génitif du nom de la mère μητρὸς (v. 2). Dans le substantif φιλίαν (v. 6), la conservation de /a:/ ancien après iota constitue peut-être un atticisme. Nous pouvons relever l’absence de contraction entre les voyelles /ea/, en hiatus après la chute de sigma intervocalique, dans le

substantif ἤθεα (v. 6). Enfin, le participe présent du verbe εἰμί a la forme ionienne, avec le degré *e* radical : ἐὼν (v. 4).

Dans le premier vers, la tombe de Démas est désignée par le groupe nominal τὸ σπιλάδος μέλαθρον (v. 1). C'est la seule attestation du substantif σπιλάς pour désigner la stèle funéraire dans le présent corpus.

C'est d'après le vers 3 en particulier qu'Ad. Wilhelm a supposé que Démas pratiquait l'art de la médecine. La σοφ[ίαι] évoquée en fin de vers, grâce à laquelle il venait en aide aux hommes (βοιθὸς ἐών), représenterait alors ses connaissances et ses compétences en tant que médecin.

III.9.2.

Musée du Caire, journ. prov. 10/11/(19)18/13

Épigramme d'une jeune fille

Stèle de calcaire de forme rectangulaire, brisée en deux horizontalement en son milieu. La stèle possède un fronton et une corniche denticulée. Des lignes manquent à l'inscription, mais il est impossible d'en déterminer le nombre exact. Nous ne possédons pas les dimensions de la pierre.

Le monument date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. d'après la date des autres monuments retrouvés à Léontopolis (Tell el-Yahoudiyeh).

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XIX (1920), p. 223-224, n. 19 (F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 6178 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 282, n. 19 ; W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 320-321, n. 4, propose des restitutions pour le v. 5 à partir desquels il déduit que la défunte est morte noyée ; du même auteur après un examen de la pierre, *Hermes*, vol. LXVII (1932), qui édite une épigramme complète ; Ad. Wilhelm, *Mélanges Maspero*, vol. II fascicule 2 (1937), p. 265-276, critique les restitutions de Peek[2], d'où *SEG*, vol. VIII (1938), n. 484 ; reprenant le texte d'Ad. Wilhelm en l'amendant tout de même sans justification, *GVI* 1238 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 84).

1-2	vers 1	Τὴν τὸ πρὶν ἐν̣ μ̣[εγά]λοισιν̣ ἀγαλλ|ομένην μελά[θ]ροισι
2-3	vers 2	παρθ[έ]νο|ν ἀκμαίην, ξεῖνε, δάκρυσον ἐμέ· |
4-5	vers 3	ν[υ]μφοκόμοις στολίδεσσι σύνοικος | [ἐ]ὸ[ν] γὰρ ἄωρος
5-6	vers 4	νυμ̣φ[ῶν]ο̣ς στυ|γερ[οῦ] τοῦδε λ[έ]λογχ̣[α] τ̣[άφ]ου.
6-8	vers 5	Ἡν|ίκα [δὴ] κώ[μ]ων πάταγο[ς πρ]ὸ̣ς ἐμὰ|ς δ[ονέεσκε]
8-9	vers 6	ἤ[με]λ̣λεν μέλπιν | πα̣[τ]ρὸ[ς] ἐ̣μοῦ [μ]έλαθρ̣[ον],
9-11	vers 7	ὡς ῥό|δ[ο]ν [ἐ]ν κήπωι [ν]οτίσιν δροσεραῖσι | τεθ[η]λ̣ὸ̣ς,
11-12	vers 8	[αἰ]φνιδίως με λαϐὼ|{ϐω}ν ᾤχετ̣' ἰ̣ὼν Ἀ̣ΐ̣δ̣η̣[ς].
12-13	vers 9	Ἴκο̣[σι, ξεῖ]|νε, δ' ἐγὼ ἐτ̣έ̣ω̣[ν κύκλους ἐτέλεσσα ?]

— — — — — — — — — — — — — — —

Comm. épigr. :

L. 1 : ἐν̣ μ̣[εγά]λοισιν̣ Edgar, suivi par Peek[1] et Peek[3] : ἐν [κ]λ[ει]τοῖσιν Peek[2] et ad. Wilhelm. μελά[θ]ροισι suivi par tous les éditeurs.

L. 2-5 : les restitutions, jusqu'à νυμ̣φ[ῶν]ο̣ς, sont celles d'Edgar, il est suivi par tous les éditeurs, sauf Peek[3], qui au lieu de σύνοικος retranscrit σὺν ε̣ὐκόσμοι̣ς. D'après Ad. Wilhelm [ἐ]ο[ν] est employé ici en lieu et place du participe féminin ἐοῦσα. νυμ̣φ[ῶν]ο̣ς Lietzmann et Wilhelm, lecture adoptée par Peek[3] : νυμφῴδ̣η̣ς Edgar, Peek[1-2].

L. 6 : restitutions d'Edgar, suivi par tous les éditeurs.

L. 7-8 : La retranscription adoptée ici est tirée des propositions de Peek[1] (il retranscrit toutefois le verbe final du v. 5 δονέεσ̣σ̣κ̣ε̣ quoiqu'il n'y ait pas trace de la moindre lettre à cet endroit de la pierre) et d'Ad. Wilhelm. κώ[μ]ων Peek[3], avant κ̣ρ̣η̣νῶν Peek[1] : κρ[οτάλ]ων Ad. Wilhelm. Edgar renonçait à restituer : ἤ[με]λ̣λεν μέλπιν Lietzmann et Peek[3], dans l'apparat critique : ἤ[γγει]λεν μέλπ̣ιν Edgar suivi par Wilhelm.

L. 9 : πα̣[τ]ρὸ̣[ς] ἐ̣μοῦ [μ]έλαθρ̣[ον] Peek[3], suivi par Bernand : πᾶ[σιν] ἐμὸ[ν θάν]α[τον] Wilhelm. Edgar renonçait à restituer.

L. 9-11 : restitutions de Peek[2-3], suivi par Wilhelm et les éditeurs ultérieurs. [π]οτίσω Edgar et Peek[1].

L. 11-12 : restitutions d'Ad. Wilhelm.

L. 12-13 : Edgar n'a rien retranscrit après Ἀ̣ί̣δ̣η̣[ς]. Ι̣Κ̣Ο̣ Peek[2], à partir de quoi il suggère de lire ἵκο[σι ξεῖ]νε, suivi par Ad. Wilhelm.

La fin de la ligne 13 n'est donnée qu'exempli gratia par Ad. Wilhelm, modifiant légèrement une restitution de Peek[2] : ἐ̣τ̣ε̣ῴ̣[ν κύκλους ἐβίωσα].

Il ne subsiste rien de l'inscription après la l. 13. Ad. Wilhelm donne toutefois un vers *exempli gratia* : [Εἰρήνη Μίκκου Δωσιθέας τε κόρη].

Traduction :

Moi qui auparavant étais heureuse dans de grandes demeures, jeune fille dans la fleur de l'âge, étranger, pleure-moi. Revêtue de ma robe de mariée, prématurément, au lieu d'une chambre nuptiale, j'ai obtenu ce sinistre tombeau. Lorsque le bruit de la fête en mon honneur ne cessait de retentir et s'apprêtait à faire trembler la demeure de mon père, comme une rose en un jardin que la moiteur de la rosée fait croître, soudainement, Hadès me saisit, et repartit. À vingt ans, étranger…

L'épigramme est composée de huit distiques élégiaques et d'un hexamtrè dactylique, qui était sans doute suivi d'un pentamètre dacylique avec lequel il formait un dernier distique élégiaque. La scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue profondément marquée par l'influence de la κοινή homérique. On observe tout d'abord la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences Τὴν (v. 1), ἀγαλλ|ομένην (v. 1), ἀκμαίην (v. 2) et Ἀ̣ί̣δ̣η̣[ς] (v. 8). Nous pouvons relever le maintien

de l'hiatus /eɔ:/ consécutif à la chute de sigma intervocalique dans le génitif pluriel ἐτέῳ[ν] (v. 9). L'auteur emprunte à la poésie homérique les désinences de datif pluriel -οισι(ν) dans μ[εγά]λοισιν et μελά[θ]ροισι (v. 1), mais aussi la désinence -αισι dans δροσεραῖσι (v. 7) et enfin la désinence -εσσι dans στολίδεσσι (v. 3). Autre emprunt à la poésie, la forme ἤ[με]λλεν, avec êta initial qui constitue un allongement métrique[367].

Quelques graphies ne correspondent pas à la κοινή homérique, mais illustrent l'évolution articulatoire de certains phonèmes, notamment l'évolution de la voyelle /e:/. En effet, à deux reprises dans le texte la voyelle /e:/ est transcrite par la lettre I, indiquant la fermeture progressive de /e:/. Les occurrences où ces graphies apparaissent sont l'infinitif présent μέλπιν (v. 6), normalement μέλπειν, et le nom du nombre vingt, dans le dernier vers de l'épigramme Ἴκο[σι], graphie usuelle εἴκοσι.

L'expression μ[εγά]λοισιν […] μελά[θ]ροισι du premier vers, « les grandes demeures », peut être une indication du statut social de la défunte. Toutefois, l'expression peut tout aussi bien n'être qu'un jeu littéraire, car à ces μ[εγά]λοισιν […] μελά[θ]ροισι répond le στυγεροῦ […] τάφου que la jeune défunte a obtenu pour lot à sa mort. Ce jeu d'écho permet de rehausser le caractère pathétique de la mort de la jeune femme.

La jeunesse de la défunte est exprimée à de nombreuses reprises dans l'épigramme. Tout d'abord dans le vers 2, à travers l'expression παρθ[έ]νο|ν ἀκμαίην, « jeune fille dans la fleur de l'âge ». Le vers suivant signale à nouveau sa jeunesse par l'emploi de l'adjectif ἄωρος. Enfin, dans le vers 7, la comparaison de la défunte à une rose fraîchement éclose, comparaison qui par sa structure rappelle les comparaisons homériques, reprend le motif fréquent dans les épigrammes dédiée aux ἄωροι de la fleur de l'âge fauchée par Hadès. Par ailleurs, le caractère suprenant et soudain de sa mort est clairement exprimé dans le dernier vers conservé de l'épigramme, d'une part à travers l'emploi de l'adverbe [αἰ]φνιδίως, mais aussi par la juxtaposition du verbe ὤχετ' et du participe ἰὼν.

Comme Lysandrè, la défunte à la mémoire de laquelle a été gravée l'inscription III.7.1., la jeune défunte anonyme de cette inscription est morte au moment même où elle devait faire l'expérience du mariage. Ce sont les vers 5 et 6 qui nous renseignent sur ce détail :

6-8	vers 5	Ἡν|ίκα [δὴ] κώ[μ]ων πάταγο[ς πρ]ὸς ἐμὰ|ς δ[ονέεσκε]
8-9	vers 6	ἤ[με]λλεν μέλπιν | πα[τ]ρὸ[ς] ἐμοῦ [μ]έλαθρ[ον].

On peut se demander si le « bruit […] qui s'apprêtait à faire trembler la demeure de [s]on père » dont parle la défunte n'est pas le même tapage que Lysandrè décrivait dans son épigramme funéraire, tapage qu'auraient dû orchestrer ses compagnes d'âge à la porte de la chambre nuptiale[368].

---

[367] Ce même imparfait du verbe μέλλω est attesté chez Hésiode, *Théogonie*, 897-898 :

αὐτὰρ ἔπειτ' ἄρα παῖδα θεῶν βασιλῆα καὶ ἀνδρῶν
ἤμελλεν τέξεσθαι, κτλ.

Il l'est aussi chez Aristophane, *Assemblée des femmes*, 596 :

τοῦτο γὰρ **ἤμελλον** ἐγὼ λέξειν.

[368] cf. III.7.1., 5-6 :

5	vers 5	[…], οὐδ' ἐκρότησαν
6	vers 6	πάννυχ' ὁμηλικίη{ς} κεδροπαγεῖς σανίδας.

Le dernier vers conservé de l'épigramme, adressé au passant, donne l'âge de la défunte. Il manque au moins un vers dans lequel elle dévoilait son nom au passant et lui demandait de reprendre sa route après lui avoir adressé le salut rituel.

III.9.3.

Musée du Caire, Journal d'entrée n. 47068

Arsinoè

Stèle de calcaire rectangulaire avec fronton surmonté d'acrotères. Dimensions : h. 0,675 m ; l. 0,3 m ; ép. 0,11 m ; h. des lettres *ca* 0,007 m.

Une date est inscrite à la suite de l'épigramme : κε΄, Μεχεὶρ β΄, c'est à dire l'an 25 (certainement du règne d'Auguste d'après la date des autres monuments de la nécropole de Léontopolis), le 2 du mois de Méchir (28 janvier).

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXII (1922), p. 9-10, n. 21 d'où *SEG*, vol. I (1923), n. 570 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 283, n. 21 ; *SEG*, vol. VIII (1937), n. 493 ; *GVI* 643 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 42, avec photographie Pl. XXVI et XXVII).

1-3	vers 1	Ἀρσινόης τάφος οὗτος, | ὁδοιπόρε· κλαῦσον ἐπιστὰ|ς
3-4	vers 2	τὴν κατὰ πάντα ἀτυχῆν, δ|ύσμορον, αἰνόμορον.
4-5	vers 3	Ὀρφανικὴ λεί|φθην γὰρ ἐγὼ{ι} μεικρά περ ἐοῦσα |
6-7	vers 4	μη{ι}τρός· ἐπεὶ δέ μ' ἀκμῆς ἄνθος ἐν|υμφοκόμει,
7-8	vers 5	ἔζευξέν με Φαβεῖτι πα|τήρ, ὠδεῖνι δὲ Μοῖρα
8-9	vers 6	πρωτοτόκου | με τέκνου πρὸς τέλος ἦγε βίου.
9-11	vers 7	Καὶ | μεικρὸν μὲν ἐγώι τ' ἔλαχον κύκ|λον, ἀλλὰ χάρις μοι
11-12	vers 8	πλείστηι ἐπέν|θη{ι}σεν καλλοσύνηι πραπίδων·
12-14	vers 9	κα|ὶ τάφος ἐν κόλποις κρύπτει τὸ | ἐμὸν δέμας οὗτος
14-15	vers 10	ἀγνοτρα|φές, ψυχὴ δ' εἰς ὁσίους ἔπετε.
15-16		Ἀρσινόης ἐπικήδειος· | (Ἔτους) κε΄, Μεχεὶρ β.

Comm. épigr. :

La pierre ne présente aucune lacune ni aucune erreur, si ce n'est quelques iotas parasites à la ligne 3 ἐγὼ{ι}, à la ligne 6 μη{ι}τρός et à la ligne 12 : ἐπέν\|θη{ι}σεν.

Traduction :

Voici le tombeau d'Arsinoè, passant ; arrête-toi et pleure celle qui fut parfaitement infortunée, qui connut un destin implacable et funeste. Orpheline dès ma tendre enfance, je fus privée de ma mère, puis, quand la fleur de l'âge me para pour le mariage, mon père me maria à

Phabis, et par les douleurs de l'enfantement de mon premier enfant, la Moire me conduisit au terme de ma vie. Certes, bref fut le cycle de ma vie, mais j'eus la grâce de briller par la suprême beauté de mon âme. Le tombeau que voici en son sein cache mon corps nourri dans la pureté, mais mon âme vole vers les hommes saints.

Épigramme funéraire d'Arsinoè. An 25, le 2 du mois de Méchir.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité. Il faut cependant signaler quelques élisions de voyelles brèves ou abréviations de voyelles longues. Dans le vers 2, alpha final de πάντα s'élide devant alpha initial de l'adjectif ἀτυχῆν. Ainsi, les syllabes πάντ(α) ἀτυ- forment en un dactyle le deuxième pied de ce pentamètre. Dans le vers 8, la syllabe longue finale de πλείστηι est abrégée devant epsilon initial du verbe ἐπέν|θη{ι}σεν : les syllabes πλείστηι ἐ- forment le dactyle au premier pied de ce pentamètre. Il nous faut également remarquer une particularité propre aux groupes de consonnes constitués d'une occlusive dorsale sourde suivie d'une nasale dentale ou bilabiale. En effet, dans ἀκμῆς (v. 4) tout comme dans τέκνου (v. 6), la première syllabe est brève malgré la position de chacune des deux voyelles brèves qui se trouve avant un groupe de consonne. Ainsi, les groupes de consonnes -κμ- et -κν-, fonctionnent prosodiquement comme les groupes de consonnes constitués d'une consonne suivie d'une liquide, séquence que l'on appelle *muta cum liquida*. Nous avons déjà rencontré une scansion de ce type pour le substantif τέκνα, dans l'inscription III.6.2., de Hassaia et datant du IIe siècle avant notre ère. Dernier détail à noter concernant la scansion de cette épigramme : si la ligne 16, contenant la date de la mort d'Arsinoè, n'est pas versifiée, la ligne quinze peut être scandée. En effet, Ἀρσινόης ἐπικήδειος est consitué de trois dactyles, il peut donc s'agir du premier hémistiche d'un hexamètre dactylique.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On observe la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : Ἀρσινόης (v. 1) ; τὴν (v. 2) ; Ὀρφανικὴ (v. 3) ; μηιτρός, ἀκμῆς (v. 4) ; πλείστηι, καλλοσύνηι (v. 8) ; ψυχὴ (v. 10). Nous remarquons également l'emploi de la forme ionienne du participe présent de εἰμί, qui présente le degré *e* radical : ἐοῦσα (v. 3). La forme verbale λεί|φθην (v. 3), de par l'absence de l'augment, illustre quant à elle l'inspiration homérique sur la langue de l'auteur.

La langue présente cependant quelques graphies illustrant l'évolution articulatoire de quelques phonèmes. Ainsi, dans le vers 10, la diphtongue /ai/ est transcrite au moyen de la graphie E, à la finale du verbe ἔπετε. Une telle graphie indique que la prononciation /e/ de la diphtongue AI est un fait accompli. De la même manière, la voyelle /i:/, ordinairement notée au moyen de la seule lettre I, est ici transcrite par le digramme EI. Trois occurrences présentent cette graphie : μεικρά dans le vers 3, ὠδεῖνι dans le vers 5 et μεικρὸν dans le vers 7. Cette graphie indique une confusion croissante due à l'iotacisme, affectant notamment les voyelles /e:/, /ε:/. Ainsi, une graphie EI pour la notation de /i:/ constitue une graphie inverse.

Arsinoè est morte jeune, elle a fait face durant son existence à une fortune contraire. D'où l'appel à la piété du passant, auquel Arsinoè demande de pleurer en s'arrêtant devant sa tombe : κλαύσατε ἐπιστάς.

Le vers 2 exprime le tragique de son existence par l'accumulation d'adjectif, tout d'abord ἀτυχῆν, qui se trouve modalisé par κατὰ πάντα, puis par la juxtaposition de deux adjectifs composés dont le second terme est le substantif μόρος « le destin, le sort », δύσμορον et αἰνόμορον.

Du vers 3 au vers 6, Arsinoè fait un bref récit des malheurs qu'elle a affrontés durant sa vie. Elle était orpheline de sa mère. On peut remarquer la place des subtantifs ὀρφανική et μητρός, tous deux en position initiale de vers, et tous deux placés à une césure : césure trihémimère pour ὀφανική et césure hémimère au premier pied pour μητρός. Par ailleurs, le rejet en fin de vers 3 du groupe participial μεικρά περ ἐοῦσα ajoute au caractère tragique de la perte de sa mère.

Dans le vers 4, le verbe ἐνυμφοκόμει est un poétisme. Ce verbe rare ne se semble être attesté dans la littérature que dans Euripide, *Médée*, 985 :

νερτέροις δ' ἤδη πάρα νυμφοκομήσει.

La qualité qui a prévalu dans la vie de cette jeune femme est la beauté de son âme : πλείστηι ἐπέν|θη{ι}σεν καλλοσύνηι πραπίδων (v. 8).

L'épigramme instaure une distinction nette entre le corps de la défunte : τὸ | ἐμὸν δέμας (v. 9) retenu dans la tombe et son âme qui elle s'est envolée pour rejoindre les hommes pieux, ψυχὴ δ' εἰς ὁσίους ἕπετε (v. 10). D'après É. Bernand, le caractère juif de l'épigramme s'exprime à travers l'emploi de l'adjectif ὁσίους, qui désigne les saints. En revanche, la conception dualiste n'est pas propre à la religion juive, de nombreuses épigrammes païennes font état de la même conception dualiste du corps et de l'âme[369].

III.9.4.

Musée d'Alexandrie, inv. 22562.[370]

Arsinoa

Stèle de calcaire de forme rectangulaire avec fronton. Dimensions : h. 0,73 m ; l. 0,31 m ; ép. 0,09 m ; h. des lettres 0,005 m.

---

[369] On retrouve ce dualisme dans plusieurs inscriptions :

I.13.26., 5-6 :

6	vers 5	[τὰν ἁπα]λὰν κεύθει μορφὰν τάφος, ἀλλ' ἀμά[ραντον]
7	vers 6	[πνεῦμ]α μένει κείνας ἐς φάος ἀθάνατ[ον].

Mais aussi dans II-4.10.1., 19-20 :

32-33	vers 19	ἀλλ' ἔτυμον ψυχὴ μένει ο[ὐρανί]|η Φιλαδέλφου,
33-34	vers 20	σῶμα δὲ [θνητὸν ἑ]|ὸν χθὼν ἱερὴ κατέχει.

Ou encore dans II-7.6.8., 1-2 :

1-3	vers 1	Σῶμα μὲν ἥδε χθὼ̣ν | κ̣ατέχει, Νικᾶς δ̣ὲ̣ | κέκληματ·
3-5	vers 2	ψυχὴ δ̣ὲ̣ | ἐγ μελέων ἐξεπτα|μένη πεπότηται.

[370] É. Bernand signale que la description donnée par l'inventaire du musée ne semble pas correspondre à cette pierre.

Si la date inscrite sous l'épigramme funéraire correspond au règne d'Auguste, le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr, plus exactement de l'an 14 ap. J.-Chr.

Édit : E. Breccia, *Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie*, vol. XXVI (1931), p. 243-246 (A. Momigliano, *Aegyptus. Rivista italiana egittologia e di papirologia*, vol. XII (1932), p. 171-172 ; *SEG*, vol. VIII (1937), n. 482 ; F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1938), n. 7781 ; *GVI* 1861 d'où *Grabgedichte* 429 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 43 avec photographie de la pierre Pl. XXVI).

1-2	vers 1	Στάλα μανύτειρα. — Τίς ἐν | κυαναυγέϊ τύμβωι |
3-4	vers 2	κεῖσαι ; καὶ πάτραν καὶ γενέ|την ἔνεπε. |
5-6	vers 3	— Ἀρσινόα, κούρα δ' Ἁλίνης | καὶ Θηδοσίοιο |
7-8	vers 4	φαμισθ' ἅδ' Ὀνίου γᾶ τρο|φὸς ἁμετέρα. |
9-10	vers 5	— Ποσσαέτης δ' ὤλισθας ὑ|πὸ σκοτόεν κλίμα Λάθας ; |
11-12	vers 6	— Ἰκοσέτης γοερὸν χῶρον | ἔβην νεκύων. |
13-15	vers 7	— Ζευγίσθης δὲ γάμους ; — {Ζ}εύ|χθην. — Κατελίνπανες αὐ|τῷ
15-16	vers 8	τέκνον ; — Ἄτεκνος ἔ|βαν εἰς Ἀΐδαο δόμους. |
17-18	vers 9	— Ἴη σοι κούφα χθὼν ἁ φθι|μένοιο φυλάκτωρ. |
19-20	vers 10	— Καὶ σοί, ξεῖνε, φέροι καρπὸν | ἀπὸ σταχύων.
20		(Ἔτους) ις΄, Παῦνι κα΄.

Comm. épigr. :

L. 7 : ΦΑΜΙΣΘΑ la pierre. Crönert (*SEG*, vol. VIII), propose de restituer φαμισθ' ἅδ, ce qui permettrait de rendre compte du thêta, s'il s'agit bien de l'adjectif φαμιστά.

Traduction :

La stèle témoigne. — Qui es-tu, toi qui reposes sous les ténèbres de ce tombeau ? quelle est ta patrie, qui est ton père ?
— Arsinoa, jeune fille d'Halinè et de Théodosios, ce fameux pays d'Onias nous a nourris.
— À quel âge es-tu tombée dans le gouffre ténébreux du Léthé ?
— À vingt ans, je suis allée dans la triste région des morts.
— As-tu été unie à un époux ?
— j'ai été mariée.
— As-tu laissé à ton époux un enfant ?
— C'est sans enfant que je suis allée dans les demeures d'Hadès.
— Que pour toi soit légère la terre, gardienne des défunts.
— Et qu'à toi, étranger, elle apporte le fruit de ses épis.
An 16, le 21 du mois de Pauni.

L'épigramme est composée de cinq distiques élégiaques, dont la scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans une langue mêlant dorismes et κοινή homérique. Les dorismes sont représentés par le trait le plus caractéristique de ce dialecte, à savoir le maintien de /a:/ ancien. Les occurrences illustrant ce traitement sont : Στάλα (v. 1) ; πάτραν (v. 2) ; Ἀρσινόα, κούρα (v. 3) ; φαμισθὰ, γᾶ, ἁμετέρα (v. 4) ; Λάθας (v. 5) ; Ἀΐδαο (v. 8) ; κούφα, ἁ (v. 9). Aux côtés de ces dorismes, d'autres occurrences présentent des traitements phonétiques qui sont conformes aux usages de la langue épique. Ainsi le maintien de l'hiatus /a:o/ dans le génitif du théonyme Ἀΐδαο (v. 8). De même, dans le premier vers, pour les besoins du mètre, l'auteur utilise la variante dissyllabique de la désinence de datif singulier -ει dans l'adjectif κυαναυγέϊ. L'auteur emprunte également à Homère la désinence de génitif singulier -οιο, employée dans les occurrences Θηδοσίοιο (v. 3) et φθιμένοιο (v. 9).

Nous pouvons relever dans le neuvième vers une graphie illustrant l'influence croissante de l'iotacisme. En effet, la forme ἴη, en position initiale du vers 9, représente l'optatif présent du verbe εἰμί, normalement graphié εἴη. Cette graphie I indique l'accomplissement de la fermeture de la voyelle /e:/ en /i/, pronociation qui est celle du grec moderne.

L'épigramme funéraire d'Arsinoa est un dialogue fictif entre un passant et la défunte. La mention Στάλα μανύτειρα qui commence l'épigramme est trompeuse. On pourrait supposer que c'est la stèle elle-même qui prend la parole dans l'épigramme pour révéler l'identité du défunt dont elle prolonge la mémoire. Mais nous avons l'assurance que ce n'est pas la stèle, mais un passant qui s'adresse à la défunte, comme l'indique l'emploi du vocatif ξεῖνε dans le vers 10. Nous pourrions aussi supposer que le groupe nominal στάλα μανύτειρα est un vocatif, intégré à la première question posée par le passant. Cependant, la deuxième personne κεῖσαι dans le vers 2 nous indique que le passant s'adresse non pas à la stèle, mais à Arsinoa. Ainsi, la mention στάλα μανύτειρα n'est que l'indication que la stèle conserve et divulgue le dialogue fictif entre Arsinoa et le ξεῖνος qui se présente devant sa tombe. C'est donc la fonction de conservation de la mémoire du défunt que représente le groupe nominal στάλα μανύτειρα.

La forme dialoguée de l'épigramme n'est pas inédite. Nous avons un autre exemple dans le présent corpus d'une inscription revêtant le même schéma énonciatif. En effet, l'inscription II-5.9.1. retrouvée à Philomélion en Phrygie et datant elle aussi du Ier siècle après J.-Chr. présente la même structure. Il est intéressant de constater qu'au-delà des différences phonétiques, morphologiques et lexicales de la langue de ces textes, les questions du passant s'enchaînent selon un ordre peu ou prou identique.

L'étranger commence par demander le nom et l'origine de la défunte :

1-2	vers 1	[…]	Τίς ἐν | κυαναυγέϊ τύμϐωι |
3-4	vers 2	κεῖσαι ; καὶ πάτραν καὶ γενέ|την ἔνεπε.	

Dans l'épigramme II-5.9.1., nous retrouvons la même question, si ce n'est que le passant demande également les causes de la mort de la défunte[371].

[371] cf. II-5.9.1., 1-2 :

5	vers 1	Φράζε, γύναι, γενεὴν, ὄνομα, χθόνα, πῶς δὲ θανοῦσα
6	vers 2	ἦλθες δειλαία δύσγαμος εἰς Ἀΐδαν.

Dans le vers 4, l'adjectif φαμισθ', *i. e.* φαμιστά, épithète détachée de γᾶ, est rare. *LSJ* dit pour φαμιστός : « Dor. for Φημιστός (which is not found) ». Autant dire qu'il s'agit d'un hapax… P. Chantraine, *DELG*, indique qu'à partir d'un verbe φημίζω découle l'adjectif verbal φᾱμιστός (dorien).

Dans ce même vers, l'expression Ὀνίου γᾶ désigne par métonymie la région de Léontopolis, car Onias avait reçu la bénédiction de Ptolémée Philométor pour y construire un temple. Cette expression est donc un élément confirmant l'appartenance à la religion juive d'Arsinoa.

Les deux questions que le passant pose ensuite à Arsinoa ne se trouvent pas dans l'épigramme II-5.9.1. Dans cette dernière inscription, Élatè, la défunte, est bien plus loquace qu'Arsinoa, et évoque, sans même que la question lui ait été posée, son époux. On retrouve en en revanche la question concernant les enfants :

13-15 vers 7 […] — Κατελίνπανες αὐ|τῷ
15-16 vers 8 τέκνον ; — Ἄτεκνος ἔ|βαν εἰς Ἀΐδαο δόμους.[372]

Les deux dernières répliques, à l'optatif, sont les vœux échangés par le passant et la défunte. Celui prononcé par le passant est une réminiscence d'Euripide, *Alceste*, v. 464-465 : « κούφα σοι χθὼν ἐπάνωθε πέσοι, γύναι ». Le nom d'agent φυλάκτωρ est une variante poétique du substantif φύλαξ[373].

L'au-delà est désigné par plusieurs périphrases tout au long de l'épigramme : σκοτόεν κλίμα Λάθας (v. 5) ; γοερὸν χῶρον | […] νεκύων (v. 6) ; Ἀΐδαο δόμους (v. 8). Il est intéressant de constater que même dans l'épigramme funéraire d'une femme juive, les référents employés pour désigner l'au-delà sont ceux que l'on retrouve habituellement dans la poésie grecque et dans les épigrammes funéraires païennes. Le motif est ici tout poétique, et non une marque de piété de la part d'Arsinoa.

III.9.5.

Musée d'Alexandrie, inv. 21822.

Hôraia et sa famille

Stèle de calcaire de forme rectangulaire avec fronton. Dimensions : h. 0,51 m ; l. 0,35 m ; ép. 0,08 m ; h. des lettres 0,01 m.

Le monument date de l'année 20 ap. J.-Chr. si la date inscrite sur la pierre correspond au règne d'Auguste.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXII (1922), p. 8-9, n. 20 (d'où *SEG*, vol. I (1924), n. 569 ; F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden*

---

[372] Dans l'inscription II-5.9.1., la question est bien plus courte, le passant se contentant de demander si la défunte est « sans enfant » : Ἦ καὶ ἄπαις ;

[373] Le substantif φυλάκτωρ est attesté par exemple chez Nonnos de Panopolis, Dionysiaques, II, 176 :
οὐρανὸν ἐφράξαντο **φυλάκτορες** αἰθέρος Ὧραι.

aus Ägypten, vol. III (1926), n. 6646 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 282, n. 20 ; D'après la pierre et un estampage, *GVI* 644 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 45 avec photographie de la pierre Pl. XXVIII et XXIX).

1-2	vers 1	Ὡραίας τάφος οὗτος, ὁδοιπόρε· δά|κρυα λε[ῖϐε]·
2-3	vers 2	[¯ ˘]Π̣ΛΑΟΥ [θυ]γάτηρ ἡ κα|τὰ πάντ[α ἀτυ]χ̣ής,
3-4	vers 3	τρεῖ[ς δεκ]ά̣δας | πλήσασ' ἐτ[έων· τρ]εῖς ὧδ[ε π]άρεσμεν, |
5-6	vers 4	ὁ ἀνὴρ καὶ [ἡ θυγά]τηρ καὶ ἧμ̣ [π]επύρωκαν | ἐγώ.
6-7	vers 5	[¯ ˘ ˘ ¯ ˘ ˘ ¯] ἐστὶν (τρίτῃ) | εἶτα δ[ὲ πέμπ]τῃ
7-8	vers 6	Εἰρήνη θυγάτηρ, | ᾗ γάμος οὐκ ἐδόθη,
8-9	vers 7	κ̣ἀγὼ δὴ ἡ ἄκληρος, | ἀνεύφραντος μετὰ τούτους
9-10	vers 8	ἑϐδόμῃ | τοῦ Χοίαχ ὧδ' ἐτέθην ὑπὸ γῆν.
10-12	vers 9	Ἀλλ' ἀπέ|χεις, ὦ ξεῖνε, σαφῶς τὰ ἅπαντα παρ' ἡ|μῶν
12-13	vers 10	ἀγγέλλειν πᾶσιν τοῦ θανάτου | τὸ τάχος.
13		(Ἔτους) ι΄, Χοίαχ ζ΄.

Comm. épigr. :

L. 1 : λε[ῖϐε] Edgar : λε[ίπει] Crönert (*SEG* vol. I) : λε[ῖψ]α̣ Peek, d'après la photographie publiée par Bernand, il n'y a pas trace d'un alpha sur la pierre.

L. 2 : [*ca* 3-4 lit.]Π̣ΛΑΟΥ Il s'agit très certainement du nom du père de Hôraia. [Κτ]η̣σ̣ιλάο[υ] Edgar : Ν̣[ι]κ̣ο̣λάου Peek. La restitution d'Edgar est donnée *exempli gratia*, lui-même la considérait comme douteuse (« Κτησιλάου is of course doubtful »), Peek en revanche ne remet pas en doute sa lecture. Or, d'après la photographie de Bernand, la lettre précédant lambda n'est certainement pas un omicron, car nous pouvons distinguer une haste verticale au sommet de laquelle on distingue le vestige d'une haste horizontale. S'il s'agit du patronyme de la défunte, seules les lettres iota et gamma peuvent convenir.

[θυ]γάτηρ Edgar suivi par tous les éditeurs.

L. 2-3 : πάντ[α ἀτυ]χ̣ής Edgar suivi par tous les éditeurs.

L. 3 : τρεῖ[ς δεκ]ά̣δας Edgar, suivi par tous les éditeurs.

L. 4 : ἐτ[έων· τρ]εῖς ὧδ[ε π]άρεσμεν Edgar, suivi par tous les éditeurs.

L. 5 : [ἡ θυγά]τηρ Edgar. ἧμ̣ Peek : ἧν Edgar. Comme le signale Bernand, la place sur la pierre nous fait préférer mu à nu.

L. 6 : entre ΕΓΩ et ECTIN, il ne reste plus trace de la moindre lettre sur la pierre. S'il s'agit d'un hexamètre dactylique, il manque deux dactyles et la première longue du troisième pied. Le chiffre Γ΄ après ECTIN doit se lire τρίτῃ.

L. 7 : εἶτα δ[ὲ πέμπ]τῃ Edgar.

Traduction :

Voici le tombeau de Hôraia passant, verse des larmes. Fille de […]laos, tout à fait infortunée, qui a rempli trois décennies. Nous sommes ici trois : mon époux, ma fille et moi,

qu'ils ont consumée de chagrin. […] le troisième jour et le cinquième ma fille Irénè à qui il ne fut pas donné de connaître le mariage, et moi misérable et sans joie après eux le septième jour de Choiach, j'ai été ici placée sous terre. Et bien éloigne-toi, étranger, va dire à tous clairement tous ces détails de notre part et la rapidité de la mort.

An 10, le 7 du mois de Choiach.

L'épigramme se compose de cinq distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité, si ce n'est le premier hémistiche du vers 8, où la date ἐβδόμῃ τοῦ Χοίαχ, et en particulier l'ordinal ἐβδόμῃ, est inadaptée à un mètre dactylique.

La langue s'apparente au dialecte ionien, à tavers le traitement de /a:/ ancien qui se ferme en /ε:/ dans toutes les occurrences : ἡ (v. 2) ; Εἰρήνη, ᾗ (v. 6) ; ἡ (v. 7) ; ἑβδόμη, γῆν (v. 8) ; ἡ|μῶν (v. 9).

Nous pouvons remarquer que la forme verbale au parfait [π]επύρωκαν (v. 4), présente la désinence secondaire de troisième personne du pluriel -αν. Est-ce l'indication de la déliquescence du parfait au profit de l'aoriste, avec lequel, de part la ressemblance des désinences, il finit par se confondre ?

Dans le deuxième vers, nous retrouvons l'expression ἡ κα|τὰ πάντ[α ἀτυ]χής, exprimant le haut degré de malheur qu'a connu la défunte durant son existence. Cette expression était déjà utilisée dans l'inscription III.9.3., dans le deuxième vers aussi, mais à une place différente du vers.

Dans le vers 4, É. Bernand signale la difficulté que pose l'expression ἧμ [π]επύρωκαν. Faut-il comprendre au sens propre le verbe πυρόω et ainsi admettre qu'Hôraia a été incinérée ? Ou faut-il prendre le verbe au sens figuré et comprendre « être consumée par le chagrin » ? Comme il remarque justement, il serait étonnant que la défunte évoque la crémation de son corps au vers 4, pour dire au vers 8 ἐτέθην ὑπὸ γῆν ; les deux expressions se contrediraient. Ainsi la lecture de la suite de l'inscription oriente-t-elle vers une interprétation au sens figuré du verbe πυρόω.

Dans les deux derniers vers, Hôraia s'adresse directement au passant. Elle le congédie en lui demandant de colporter son histoire et celle de sa famille, mais aussi de rappeler aux hommes la soudaineté de la mort, τοῦ θανάτου τὸ τάχος. Il est bien d'autres exemples de défunts, ou de pierres, chargeant le passant d'une telle mission. Par exemple, à la fin de l'inscription II-7.14.14., de Smyrne, datant du Ier siècle avant notre ère, la pierre demande au passant d'aller auprès du fils des défunts pour lui rappeler d'honorer la mémoire de ses parents :

4 […] τὺ δ' εἶπον ἀπταίστῳ [τέκνῳ]
5 « Περῖτα, χαίροις εἰς γονεῖς τοῖος γ[εγώς] ».

III.9.6.

Musée du Caire, journal d'entrée 47067.

Jésus

Stèle de calcaire de forme rectangulaire avec fronton surmonté d'acrotères, sous lequel est sculptée une corniche denticulée. Dimensions : h. 0,55 m ; l. 0,31 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques et la date des autres monument de la nécropole de Léontopolis.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXII (1922), p. 10-11, n. 22 (d'où *SEG*, vol. I (1924), n. 571 et Addenda, p. 140, restitution de M. N. Tod pour la fin de la ligne 10 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 283, n. 22 ; ignorant le précédent et reprenant le texte de C. C. Edgar, F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 6648 ; *GVI* 808 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 15 avec photographie de la pierre Pl. XXVII et XXVIII).

1-2	vers 1	Εἰμὶ ἐγὼ Ἰησοῦς, ὁ φῦς δὲ Φα|μεῖς, παροδεῖτα, |
3	vers 2	(ἑξήκοντα ἐτῶν) ἦλθον δ'εἰς Ἀείδαν· |
4-5	vers 3	Κλαύσατε δὴ ἅμα πάντας | τὸν ἐξαπίνης μεταβάντα |
6-7	vers 4	εἰς μυχὸν αἰώνων, ἐν σκοτίᾳ | διάγειν.
7-8	vers 5	Καὶ σὺ δέ, Δωσίθεε, κατάκλαέ με· σοὶ γὰρ ἀνάνκη |
9-10	vers 6	δάκρισι πικροτάτοις τύμβῳ | ἐμῷ προχέειν·
10-11	vers 7	τέκνον ἐμοὶ εἶ σ[ύ], | ἐγὼ γὰρ απῆλθον ἄτεκος· |
12-13	vers 8	κλαύσατε πάντες ὁμοῦ Ἰησὸν | δυσμενέα.

Comm. épigr. :

L. 3 : (ἑξήκοντα ἐτῶν) ΞΙ΄ sur la pierre.

L. 4 : πάντας La pierre porte bien ΠΑΝΤΑΣ. Edgar corrige πάντ(ε)ς, il est suivi par tous les éditeurs à l'exception de Lietzmann et de Bernand, qui conserve ce que la pierre porte. Est-ce un simple lapsus du lapicide, ou une erreur due à la présence de ἅμα senti comme une préposition devant se construire avec l'accusatif ? L'erreur n'est pas commise au dernier vers de l'épigramme, le lapicide a bien gravé κλαύσατε πάντες.

L. 10 : εἶ σ[ύ] Tod. La dernière lettre de la dixième ligne a disparu avec un éclat de la pierre. Edgar retranscrivait en majuscule EIC̣Ṇ et renonçait à restituer quoi que ce soit. Sur la photographie éditée par É. Bernand, on voit bien la lettre epsilon suivie d'une lettre arrondie qui a tout l'air d'un sigma lunaire et après ce sigma, quoique la pierre soit endommagée, il est peu probable que la suite ait porté plus d'une lettre compte tenu de l'espace restant en cette fin de ligne. ATEKOC la pierre : ἄτεκ(ν)ος Edgar.

Traduction :

Je suis Jésus, mon père est Phaméis, passant, à l'âge de soixante ans je suis parti chez Hadès. Pleurez donc tous ensemble celui qui s'en est soudainement allé vers le gouffre des âges pour vivre dans les ténèbres. Quant à toi Dôsithéos, pleure-moi, puisque c'est toi qui dois verser les larmes les plus amères sur mon tombeau. Tu es pour moi un fils, car je suis parti sans enfant (légitime ?). Pleurez tous de concert Jésus qui est sans vie.

L'épigramme se compose de quatre distiques élégiaques. La scansion est par endroit fort malmenée. La scansion du premier hexamètre est si troublée, non seulement par les anthroponymes Ἰήσους et Φαμεῖς, mais aussi par le choix des mots : le participe substantivé ὁ φῦς pour désigner, Phaméis, le père de Jésus, s'intègre fort mal à une métrique dactylique. Dans le cinquième vers, epsilon final de l'anthroponyme Δωσίθεε doit compter comme une syllabe longue afin de pouvoir scander correctement le vers. Enfin, le dernier hexamètre est amputé d'un pied.

Le texte est rédigé dans une langue où l'on peut observer l'influence de la langue d'Homère, notamment à travers l'adjectif δυσμενέα (v. 8) où se trouve maintenu l'hiatus /ea/, consécutif à la chute de sigma intervocalique.

Le fait de langue le plus remarquable dans cette épigramme, est la fréquence d'emploi de la graphie EI pour noter la voyelle /i/, brève ou longue, ou /ε:/, ce dernier vocalisme, de plus en plus fermé, étant déjà passé à une prononciation /i/. Cette graphie s'observe dans les occurrences suivantes : εἰμεὶ (v. 1) ; Φαμεῖς (v. 1), si comme l'indique É. Bernand, cet anthroponyme égyptien représente Παμῆς ; παροδεῖτα (v. 1) ; Ἀείδαν (v. 2).

On ne constate cependant pas de graphie inverse, la voyelle /e:/ étant toujours notée au moyen du digramme EI, par exemple εἰς (v. 2), ou encore les infinitifs présents διάγειν (v. 4) et προχέειν (v. 6).

L'adjectif ἄτεκος, sans le nu, est d'après É. Bernand « le résultat d'une prononciation vulgaire ».

Comme dans l'épigramme précédente, on constate que l'appartenance de Jésus à la religion juive n'interdit en rien l'emploi du motif poétique de l'Hadès, εἰς Ἀείδαν (v. 2). Deux vers plus loin, dans le vers 4, Jésus présentera l'Hadès d'une manière inédite dans le présent corpus. En effet, si dans les autres épigrammes, les enfers ne sont guère représentés par autre chose que la demeure d'Hadès ou les rives de l'Achéron, Jésus présente le séjour infernal comme « le gouffre des âges », μυχὸν αἰώνων. En revanche, la mention de l'ombre, σκοτίᾳ, qui recouvre les régions souterraines constituent un motif récurrent dans la représentation de l'au-delà, et ce même dans les inscriptions païennes. Ainsi, quoique l'auteur du poème nous offre une vision originale des enfers, il n'en conserve pas moins les points essentiels de la représentation hellène de l'au-delà.

Jésus demande à plusieurs reprises d'être pleuré. Par deux fois est utilisé l'impératif du verbe κλαίω, κλάω : un impératif aoriste κλαύσατε (v. 3 et 8), adressé à tous les hommes : ἅμα πάντας (v. 3) et πάντες (v. 10) ; un impératif présent κατάκλαε (v. 5), cette fois adressé au fils adoptif de Jésus. La variation des temps verbaux dépend donc des destinaires des impératifs. Les deux impératifs aoristes sont à l'adresse de tous les hommes, et notamment ceux qui se

présenteront devant la tombe de Jésus, qui n'auront à exprimer leur commisération que pendant le temps de lire l'épigramme funéraire de Jésus. En revanche, Dôsithéos, fils adoptif de Jésus, aura à pleurer son père défunt pour un temps bien plus long.

Le vers 7, malgré une métrique hasardeuse, présente un jeu d'écho intéressant pour déterminer la place qu'occupait Dôsithéos au sein de la famille de Jésus. Au substantif τέκνον, en position initiale du vers, attribut de σύ qui se rapporte à Dôsithéos, répond à la fin du même vers l'adjectif ἄτεκος. Par ce jeu d'écho nous comprenons donc que Dôsithéos était le fils adoptif ou le θρεπτός de Jésus.

Dans le dernier vers, l'adjectif δυσμενής n'a pas ici le sens qu'il a ordinairement, c'est-à-dire, « hostile, ennemi ». Pour comprendre le sens à donner à δυσμενής ici, il faut examiner l'étymologie du second terme du composé. Chantraine[374] signale que μένος « se dit de l'esprit qui anime le corps, mais toujours comme principe actif ». Ainsi, δυσμενής désigne ici, si l'on peut dire, la force vitale de Jésus qui s'est dérobée à lui, d'où notre traduction de δυσμενέα par le groupe prépositionnel « sans vie ».

III.9.7.

Musée du Caire, journ. d'entrée 47069.

Rachélis

Stèle de calcaire de forme rectangulaire avec fronton. Dimensions : h. 0,45 m ; l. 0,35 m ; ép. 0,05 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après la date des autres épigrammes de Tell el-Yahoudiyeh.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXII (1922), p. 12-13, n. 24 (d'où *SEG*, vol. I (1924), n. 573 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 284, n. 24 ; F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 6650 ; *GVI* 1239 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 44 avec photographie de la pierre Pl. XXIII).

1-2	vers 1	Ἀστεοὶ καὶ ξεῖνοι, κατακλαύ|σατε πάντες Ῥαχῆλιν
2-3	vers 2	σώ|φρονα, πασιφίλην, ὡς (τριάκοντα ἐτῶν).
4-5	vers 3	Μή με ματὴν πενθῖτε | κενά{ς}· εἰ δ' ὀ⟨λί⟩γον ζῆσα |
6-8	vers 4	χρόννον κε⟨κ⟩ριμένον, ἀλ|λὰ ἐλέους ἐλπίδα ἀγά|θην ἐγὼ
8-9	vers 5	προσδέχο|μαι καὶ Ἀγαθοκλῆς ὡς (τριάκοντα ἑπτὰ ἐτῶν).

Comm. épigr. :

L. 3 : (τριάκοντα ἐτῶν) la pierre porte le chiffre Λ.

---

[374] *DELG*, *s. v.* μέμονα.

L. 5 : κένα{ς} la pierre porte ΚΕΝΑΣ. ὀ⟨λί⟩γον la pierre porte ΟΓΟΝ. ζῆσα Peek, Bernand, qui ne font que reprendre la retranscription en majuscules de ce qu'Edgar a lu sur la pierre. Ce dernier amende la pierre en retranscrivant ζῆσα⟨ι⟩.

L. 6 : χρόννον Peek : χρόνον Edgar. Bernand qui signale que les deux nus « sont ligaturés ». κε⟨κ⟩ριμένον, la pierre porte ΚΕΡΙΜΕΝΟΝ.

L. 9 : (τριάκοντα ἑπτὰ ἐτῶν) la pierre porte L ΛΗ.

Traduction :

Citoyens et étrangers, pleurez tous Rachélis, honnête femme aimée de tous, âgée d'environ trente ans. Ne vous lamentez pas en vain, inutilement ; si j'ai peu vêcu, durant le temps qui m'était assigné, j'ai, moi, bon espoir de trouver miséricorde et aussi Agathoclès âgé d'environ trente-sept ans.

L'épigramme est composée d'un distique élégiaque, suivi de trois vers qui paraissent être des hexamètres dactyliques. Si la scansion du distique élégiaque est correcte, quoique dans l'hexamètre il y ait un flottement concenant la quantité de la diphtongue -οι, tantôt brève dans ἀστεοί, tantôt longue dans ξεῖνοι, la scansion des trois hexamètres suivants présente beaucoup d'erreurs et d'imprécisions. Ces trois vers sont composés d'éléments dactyliques, mais ils sont tous les trois bancals, en particulier les deux derniers vers pour lesquels on se demande même s'ils sont bien des tentatives de versification

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences ποσιφίλην (v. 2), ματὴν (v. 3) et ἀγάθην (v. 4). Nous pouvons également relever la contraction des voyelles /ao/, en hiatus à la suite de digamma intervocalique dans l'adjectif σώφρονα (v. 2).

La voyelle /e:/ issue de la contraction des voyelles /ee/ est notée au moyen de la graphie I dans la forme verbale πενθῖτε dans le troisième vers. Cette graphie illustre l'accomplissement de l'iotacisme affectant la voyelle /e:/.

Dans le premier vers de l'épigramme, l'appel de la défunte à être pleurée par tous les hommes, κατακλαύ|σατε πάντες, fait songer à l'épigramme précédente dédiée à Jésus, lequel exprimait la même requête. Rachélis insiste cependant sur le caractère universel de cet appel à la commisération en précisant en début de vers ἀστεοὶ καὶ ξεῖνοι.

Au vers 2, l'adjectif σώφρονα fait songer à l'éloge de la σωφροσύνη, l'honnêteté, si fréquent dans les épigrammes dédiées à des femmes[375].

À la suite de son appel à la commisération, Rachélis, dans les trois derniers vers de l'inscription, demande à ne pas être vainement pleurée, car elle a bon espoir de trouver « miséricorde » dans l'au-delà : ἐλέους ἐλπίδα ἀγάθην ἐγὼ / προσδέχομαι. La formule de consolation est sans équivalent dans le présent corpus. L'espérance que nourrissent les défunts n'est d'ordinaire pas de trouver « miséricorde », mais d'être admis, grâce à leur qualité, et

[375] L'éloge de la σωφροσύνη des défuntes se retrouve par exemple dans les inscriptions I.2.2., II-5.2.2. ou encore II-5.3.2.

notamment leur piété, au nombre des hommes pieux qui peuplent les champs élysées ou l'île des bienheureux. D'après É. Bernand, la formule ἐλπίδα ἀγάθην rappelle l'Ancien Testament.

Rachélis ne précise qui est Agathoklès, qu'elle nomme dans le dernier vers de l'épigramme. Compte tenu de son âge, « environ trente-sept ans », on peut supposer qu'il s'agissait de son époux. É. Bernand indique que « le nom grec Agathoklès était porté par des juifs ».

III.9.8.

Musée du Caire, référence de la pierre 12/6/1921/4.
Pappiôn

Stèle de forme rectangulaire avec une bordure ornementale selon C. C. Edgar. Dimensions : h. 0,3 m ; l. 0,21 m.

Le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr. d'après la date des autres épigrammes de Tell el-Yahoudiyeh.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXII (1922), p. 16, n. 33 (d'où *SEG*, vol. I (1924), n. 582 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 284, n. 33 ; F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 6659 ; *GVI* 1240 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 17).

1	vers 1	Παππίωνα μεικρὸν |
2	vers 2	κλαῦσον ἐπιστάς. |
3	vers 3	Κλᾶέ με μήτηρ,
3-4	vers 4	ἡ π[ε|πυ]ρωμένη
4-5	vers 5	εἰκ|[οσιε]πταέτην·
5-6	vers 6	κλαύ|[σατε] πάντες.

Comm. épigr. :

Les lacunes du texte ont été comblées dès l'édition de C. C. Edgar, et elles ont été suivies par tous les éditeurs.

Traduction :

Arrête-toi et pleure le petit Pappiôn. Pleure-moi, mère consumée par le chagrin, moi qui avais vingt-sept ans. Pleurez tous.

La métrique de l'épigramme est complexe. Elle repose sur l'alternance de trochées et de iambes. Nous trouvons tantôt une tripodie trochaïque, tantôt une tripodie trochaïque catalectique.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. On le constate notamment à travers la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences μήτηρ (v. 3), ἡ π[ε|πυ]ρωμένη (v. 4) et εἰκ|[οσιε]πταέτην (v. 5).

La graphie EI pour noter la voyelle /i:/ dans l'adjectif μεικρὸν dans le premier vers est un cas de graphie inverse.

On constate une nuance aspectuelle entre les impératifs aoristes κλαῦσον (v. 2) et κλαύ|[σατε] (v. 6) qui s'adressent aux passants et qui ne peuvent donc être que des ordres ponctuels (« pleure en t'arrêtant devant ma tombe ») et l'impératif présent Κλᾶέ με (v. 3) adressé à la mère du défunt. Cette dernière est condamnée à pleurer toujours son enfant. C'est la même nuance aspectuelle que l'on retrouve dans l'épigramme III.9.6., dédiée à Jésus, lequel employait l'impératif aoriste pour κλαύσατε lorsqu'il s'adressait à tous les hommes, mais l'impératif présent κατάκλαέ με pour s'adresser à son fils adoptif.

Dans le vers 4, l'expression ἡ π[ε|πυ]ρωμένη fait songer ἧμ̣ [π]επύρωκαν que l'on lit dans III.9.5.

On remarque à travers cette inscription, que les épigrammes funéraires de Léontopolis datant du Ier siècle de notre ère présentent toutes de nombreuses similitudes, notamment dans le lexique employé par les auteurs.

III.9.9.

Musée du Caire, journal d'entrée 47063.

Un enfant de cinq ans

Stèle de forme rectangulaire avec fronton surmonté d'acrotères. Dimensions : h. 0,468 m ; l. 0,38 m ; h. des lettres entre 0,008 m et 0,01 m.

D'après la datation dans l'épigramme, le monument date du Ier siècle ap. J.-Chr. et plus exactement de l'an 14, si toutefois la date prend pour point de départ le règne d'Auguste.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXII (1922), p. 11-12, n. 22 (d'où *SEG*, vol. I (1924), n. 572 ; H. Lietzmann, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, vol. XXII (1923), p. 283, n. 23 ; F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 6649 ; *GVI* 1270 ; J.-B. Frey, *Corpus inscriptiorum Iudaicarum*, vol. II, n. 1512 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 94 avec photographie de la pierre Pl. XXV ; *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ* 24).

1		Ἡτῶν δεκαήχς, Παῦνι ἠνάτῃ εἰκάδι, ἀϐηθάνη.
2-3	vers 1	Εἴσιδέ μου στήλην, παροδῖτα, κλαῦ|σον ἀθλήσας,
3-4	vers 2	σαῖς χερσὶν κόψαι | πεντάκι. (Πενταέτης)
4-5	vers 3	ἄρτι γὰρ οὐδὲ γάμου | μέτ⟨οχ⟩ος κῖμαι ἐν τύμϐωι,

5-6	vers 4	καὶ γονέ{σ}|ες πάσχουσ’ ἰκέλως ἐπὶ υἱὸν ἀρεστόν, |
7-8	vers 5	οἵ τε φίλοι ζητοῦσιν ὁμήλικα καὶ συν|έταιρον·
8-9	vers 6	σῶμα δ’ ἐμὸν κῖται χῶρον | ἰς {ἰς} εὐσεβέα·
9-10	vers 7	ḳ⟨λ⟩ạύσας ⟨εἶ⟩πε ἄωρε, | πανώδυ{δυ}ρε καὶ πανάριστε{α},
10-11	vers 8	ὃς πά|σης {ης} ἀρετῆς πάντοτε κυδαλίμω⟨ς⟩.

Comm. épigr. :

L. 4 : (πενταέτην) Edgar, la pierre porte ε L.

L. 5 : μέτ⟨οχ⟩ος la pierre porte MЄTOC. γονέ{σ}|ες, la pierre porte ΓONЄCЄC. Seul Edgar retranscrit γονέσες.

L. 9 : ἰς {ἰς}, la pierre porte ICIC. ḳ⟨λ⟩ạύσας ⟨εἶ⟩πε, la pierre porte ḲΛYΣAΣΠЄ.

L. 10 : πανώδυ{δυ}ρε, la pierre porte ΠANΩΔYΔYPЄ. πανάριστε{α}, la pierre porte ΠANAPICTЄA.

L. 10-11 : πά|σης {ης}, la pierre porte ΠACHCHC.

Traduction :

L’an seize, le vingt-neuf du mois de Pauni, il est mort.

Lève les yeux sur ma stèle, passant, pleure à cette vue, de tes mains frappe-toi cinq fois. En effet, à peine âgé de cinq ans, sans avoir eu part au mariage, je repose dans ce tombeau. Mes parents ressentent la même peine pour leur agréable fils et mes amis me cherchent, moi leur compagnon de leur âge et camarade. Mon corps repose dans la contrée des hommes pieux. Dis en pleurant : « il est mort prématurément, très infortuné et très vertueux, lui qui par ses qualités parfaites sera toujours illustre ».

L’épigramme se compose de divers schémas métriques. Le texte commence par un distique élégiaque, suivi de deux hexamètres dactyliques et enfin deux distiques élégiaques. La métrique témoigne d’une mauvaise maîtrise de la langue, comme l’atteste également par ailleurs les nombreuses dittographies dans le texte. Par exemple, le premier vers n’est juste que si l’on compte comme long l’alpha final de παροδῖτα, alpha qui est normalement bref.

Le texte est rédigé dans une langue comportant beaucoup d’erreurs, notamment des erreurs de graphies. Dans l’ensemble, le dialecte employé est ionien, avec quelques traces de l’influence de la poésie épique. On observe la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences στήλην (v. 1) ; πά|σης, ἀρετῆς (v. 8). On peut également relever l’absence d’allongement compensatoire dans le substantif χερσὶν (v. 3). Dans l’adjectif εὐσεβέα (v. 6), l’hiatus entre les voyelles /ea/, consécutif à la chute de sigma intervocalique est maintenu.

Concernant les nombreuses confusions graphiques, elles affectent aussi bien les voyelles que les consonnes. La graphie H est employée pour noter la voyelle /e/ dans : ᾽Ητῶν, δεκαήχς, ἠνάτη, ἀϐηθάνη (l. 1). La graphie I est employée quant à elle pour transcrire la voyelle /e:/ dans κῖμαι (v. 3) ; κῖται, ἰς (v. 6). La graphie O est employée pour transcrire la voyelle /ɔ:/ dans le génitif pluriel du substantive χῶρον (v. 6). Quant aux consonnes, on peut remarquer que la consonne double /ks/, normalement notée Ξ, est ici transcrite au moyne du groupe de

consonne ΧΣ. On remarque la confusion entre la sourde bilabiale /p/ et la sonore correspondante /b/ dans la forme verbale ἀϐηθάνη (l. 1). Nous pouvons également noter dans cette dernière occurrence la forme anormale de l'augment, qui devrait être un epsilon. Enfin, la liquide Λ est sans doute employée à la place de la liquide P dans le participe aoriste ἀθλήσας. En effet, le verbe ἀθλέω ne fait pas sens ici. En revanche, ἀθρέω « regarder, observer, considérer », convient mieux au sens du vers, d'autant que le défunt demande au passant, au début de ce même vers, de regarder sa stèle funéraire, εἴσιδε.

Dans le premier vers, comme dans les autres épigrammes de Léontopolis, le défunt demande au passant de pleurer sur son sort funeste. Cette demande s'exprime au moyen de l'impératif aoriste κλαῦσον. Nous pouvons remarquer l'importance du regard du passant dans ce début d'épigramme. Le défunt emploie deux verbes exprimant la vue, le premier à l'impératif aoriste, εἴσιδε et le participe aoriste ἀθλήσας (*i. e.* ἀθρήσας). C'est le regard du passant sur la stèle funéraire qui fait naître le sentiment de pitié à l'égard du jeune garçon, mort bien trop jeune.

Dans le vers suivant le défunt demande au passant de se frapper cinq fois de ses propres mains. J.-B Frey considère que se frapper cinq fois constitue un geste apotropaïque. Il peut aussi s'agir d'un geste exprimant la douleur, le deuil[376].

À la fin du vers 2 et dans le vers 3, le défunt exprime sa grande jeunesse par l'emploi de l'adverbe ἄρτι mais aussi par l'évocation du mariage qu'il n'a pas connu, οὐδὲ γάμου | μέτ⟨οχ⟩ος. Le motif du mariage que n'a pas connu le défunt mort prématurément est fréquent dans les épigrammes des ἄωροι.

Dans le vers 6, l'au-delà est désigné par χῶρον | ἰς {ἰς} εὐσεϐέα (v. 6). Il est intéressant de constater que contrairement à III.9.3., c'est le corps du défunt, σῶμα δ' ἐμὸν (v. 6), qui est destiné à vivre dans l'au-delà, et non son âme seule. L'auteur puise dans les représentations eschatologiques les plus répandues dans les épigrammes funéraires, sans développer les prémices d'une doctrine dualiste, comme à l'ordinaire. Cette mention est donc purement poétique et ne reflète en rien les croyances eschatologiques du défunt et de sa communauté.

Dans les deux derniers vers, le défunt réitère son appel à la commisération par l'emploi du participe aoriste κλαύσας. Pour rehausser le caractère pathétique de la mort de l'enfant, l'auteur fait prononcer au passant une formule de consolation où revient sous forme de litanie πάς, employé tel quel, πάσης (v. 8), ou bien placé en premier terme de composition d'adjectifs et d'adverbes : πανώδυ{δυ}ρε καὶ πανάριστε{α} (v. 7) et πάντοτε (v. 8).

---

[376] Le chœur de l'*Alceste* d'Euripide décrit les préparatifs et gestes rituels du deuil ; parmi ces gestes, le chœur évoque le geste rituel de se frapper la poitrine. cf. Euripide, *Alceste*, 98-104 :

πωλῶν πάροιθε δ' οὐχ ὁρῶ
πηγαῖον ὡς νομίζεται
χέρνιϐ' ἐπί φθιτῶν πύλαις,
χαίτα τ' οὔτις ἐπὶ προθύροις
τομαῖος, ὃ δὴ νεκύων
πένθει τρέπει, οὐδὲ νεολαία
δουπεῖ χεὶρ γυναικῶν.

III.10.1.

British Museum, inv. n. 1927, 4/13/1.

Hédulè

Stèle de calcaire rectangulaire. Fraser et Maas signalent qu'au revers de la pierre était gravé, par la même main que l'inscription, le mot ἔσχατον. D'après les deux auteurs, le lapicide aurait d'abord tenté de graver son texte sur ce côté de la pierre et aurait abandonné, la surface de ce côté du support ne convenant pas. Dimensions : h. 0,21 m ; l. 0,3 m ; ép. 0,035 m ; h. des lettres entre 0,005 m et 0,008 m.

Le monument date de la fin du IIIe siècle av. J.-Chr. selon Fraser et Maas qui se fondent sur les éléments paléographiques : « *pi* with curving hastae (particularly the right), very small *omicron* sometimes suspended sometimes central, *sigma* with roughly parallel hastae, *alpha* with horizontal cross-stroke, *lambda* with right hasta far longer than the left, and very long *rho*. »

Édit : P. M. Fraser, P. Maas, *Journal of Egyptian Archeology*, vol. 41 (1955) p. 115-116 avec une photographie de la pierre Pl. XXIII-I (*SEG*, vol. XV, n. 876 ; *Grabgedichte* 194 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 32 avec photographie Pl. XXXII).

1 Ἔσχατον ὠδίνων βάρος, Ἡδύλη, εἶδες ἐκεῖνο,
2 τὴν πικρὴν τέκνου κῆρ[α λο]χευσαμένη.
3 Ἅιδης γάρ σε ἄστοργος ἐχώρισε κα⟨ὶ⟩ ξυνομεύνου
4 καὶ μητρός, στυγνὴ δ' εἰς Ἀχέροντ' ἔμολες,
5 ἐν δεκάσιν τρισσαῖς ἐτέων καὶ πέντ' ἐνιαυτοῖς
6 τέρμα βίου μοίρηι στυγνὸν ἐνεγκαμένη·
7 πλὴν εἰ μή σε ταφᾳ̣ὶ πάτρης Π̣ι̣[σ]ί̣[δ]ισσαν ἔχουσι,
8 ἡ Δαναοῦ δ' ἱερὴ Μέμφις ἔκρυψε κόνει·
9 ἀλλ' οὖγ γ' εὐσ[ε]β̣έων ναίεις μέτα, πατρὶ σύνοικος
10 Διογένει, τὸν καὶ ζῶσα πάροιθ' ἐπόθεις.
11 Αἰακὲ καὶ Μίνως, τήνδ' εἰς πόσιν εὐνέτιν ἐσθλήν,
12 Κλειογένη, χὑμεῖς μώμου ἔχοιτε δίχα.

Comm. épigr. :

L. 3 : la pierre porte ΚΑΞ, on ne voit pas trace d'un iota.

L. 7 : la surface de la pierre étant endommagée à cet endroit, on ne parvient pas à lire sur la photographie de Fraser et Maas les lettres gravées après ΤΑ. Fraser-Maas transcrivent ταφᾳ̣ί, ils sont suivis par Bernand. Peek retranscrit τάφοι. Π̣ι̣[σ]ί̣[δ]ισσαν Bernand, qui signale qu'à l'époque hellénistique de nombreux Pisidiens se trouvaient en Égypte.

L. 9 : εὐσ[ε]β̣έων le second epsilon ne se voit pas sur la pierre.

Traduction :

L'ultime fardeau des douleurs de l'enfantement, Hédulè, tu l'as connu quand tu as donné naissance à ton enfant au sort cruel. L'impitoyable Hadès t'a éloignée de ton époux et de ta mère, malheureuse, tu es descendue vers l'Achéron, après trois décennies et cinq années, ton destin te porta au triste terme de ta vie. Mais si ce ne sont pas les tombeaux de ta patrie qui te renferment, toi qui es Pisidienne, la cité consacrée à Danaos, la sainte Memphis t'a recouverte de sa poussière. Ainsi habites-tu avec les êtres pieux, aux côtés de ton père Diogénès, objet de regret autrefois, quand tu étais vivante. Éaque et Minôs, de cette femme qui était une bonne épouse pour son mari Kléogénès, puissiez-vous écarter le blâme.

L'épigramme se compose de six distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. Il faut néanmons signaler quelques élisions de voyelles et abréviations de syllabes longues. Dans le vers 1, la syllabe finale de l'anthroponyme Ἡδύλη est abrégée devant la diphtongue initiale de εἶδες. Dans le vers 3, epsilon du pronom personnel σε s'élide devant alpha de l'adjectif ἄστοργος. Enfin, dans le dernier vers de l'épigramme, la syllabe finale de μώμου est abrégée devant epsilon initiale du verbe ἔχοιτε.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien, avec l'influence de la langue épique. Nous pouvons relever la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences : Ἡδύλη (v. 1) ; τὴν, πικρὴν (v. 2) ; Ἅιδης (v. 3) ; μητρός, στυγνὴ (v. 4) ; μοίρηι, ἐνεγκαμένη (v. 6) ; πάτρης (v. 7) ; ἡ, ἱερὴ (v. 8) ; τήνδ', ἐσθλήν (v. 11). Le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans le substantif ἐτέων (v. 5) et l'adjectif εὐσ[ε]ϐέων (v. 9) de même que l'emploi de l'article τὸν (v. 10) en fonction de pronom relatif, illustrent l'influence de la poésie homérique.

Dès les premiers mots de l'épigramme, les circonstances de la mort d'Hédulè nous sont données : elle est morte en couche (ἔσχατον ὠδίνων).

Dans le deuxième vers, l'hypallage dans l'expression τὴν πικρὴν τέκνου κῆρ[α λο]χευσαμένη témoigne de la recherche poétique à laquelle s'est livré l'auteur. Si Hédulè a trouvé la mort en donnant naissance, c'est Hadès lui-même qui est responsable de son trépas : Ἅιδης γάρ σε ἄστοργος ἐχώρισε (v. 3).

Dans le vers 6, l'auteur emploie l'expression τέρμα βίου pour désigner la mort de la jeune femme[377].

Dans les vers 7 et 8, nous apprenons qu'Hédulè n'était pas originaire de Memphis mais était Pisidienne. l'expression ἡ Δαναοῦ δ' ἱερὴ Μέμφις (v. 8) établit un lien entre Danos et la ville de Memphis. Danaos avait pour arrière-grand-père Epaphos, qui épousa Memphis, fille du Nil et fonda la ville éponyme en l'honneur de son épouse. É. Bernand indique que cette formule « n'implique nullement qu'on lui ait rendu un culte à Memphis ».

L'au-delà est représenté dans un premier temps par métonymie à travers la mention du seul fleuve infernal, l'Achéron εἰς Ἀχέροντ' ἔμολες (v. 4), puis précisé par la mention de ceux qui peuplent l'au-delà et que la défunte est partie rejoindre, les hommes pieux : εὐσ[ε]ϐέων ναίεις μέτα (v. 9).

---

[377] Sur l'emploi du substantif τέρμα dans les groupes nominaux tels que τέρμα τοῦ βίου ou τέρμα θανάτου, cf. I.1.1., commentaire.

L'auteur évoque deux des juges infernaux Αἰακὲ καὶ Μίνως (v. 11) pour qu'ils soient les gardiens tutélaires de la mémoire de la défunte et non, comme leur fonction l'exige normalement, de juger la défunte et lui assigner une place dans l'empire des morts. Ces deux personnages mythologiques n'apparaissent côté à côté que dans cette seule inscription du présent corpus.

III.10.2.

Musée de Berlin, antiquités égyptiennes, n.7974

Un cobra assassiné

Stèle de calcaire surmontée de trois acrotères et ornée d'un relief représentant d'un uraeus portant entre ses cornes le soleil. L'inscription occupe l'espace sous le relief. Dimensions : h. 0,52 m ; l. 0,32 m ; h. des lettres entre 0,006 m et 0,008 m.

L'inscription est datée de la basse époque hellénistique ou au début de l'époque romaine, le Ier siècle ap. J.-Chr. voire le IIe siècle ap. J.-Chr., d'après les éléments paléographiques.

Édit : O. Puchstein, *Epigrammata Graeca in Aegypto reperta* (1880), p. 76-68, n. XXXVIII avec fac-similé pl. II (J. Geffcken, *Griechische Epigramme* (1916), n. 223 ; *GVI* 1313, d'où *Gragedichte* 473 ; É. Bernand *IMEG*, n. 102 avec fac-similé et photographie pl. XXXIV et XXXV).

1-2	vers 1	Στῆθι λάον κατενῶπα τελώριον | ἐν τριόδοισι,
2-3	vers 2	ξεῖνε, καὶ εὐρήσεις γρ|άμματι ῥηγνύμενον·
3-4	vers 3	« ἠὺ δ' ὄπα προχέ|ων στενάχιζέ με τὴν προμολοῦσαν |
5	vers 4	εἰς ἐνέρους ὁσίην ἀσπίδα τηλέβιον |
6-7	vers 5	δυσμενέων ὑπὸ χερσί· τί σοι πλέον, αἰνό|τατ' ἀνδρῶν,
7-8	vers 6	ἐστίν, ὅτι ζωῆς τῆσδέ με | ἀπεστέρεσας ;
8-9	vers 7	Σοὶ γὰρ ὁμοῦ καὶ ἔρεσσι | κέλωρ' ἐμὰ θεσπέσι' ἔσται·
9-10	vers 8	οὐκ οἴημ ἐπὶ | γῆς ἔκτανες οὖσαν ἐμέ,
10-11	vers 9	ἀλλ' ὅσα περ | ψάμαθος παρὰ θῖν' ἁλὸς ἔσχεν ἀριθμά, |
12	vers 10	τόσσον ἐπιχθόνιοι θῆρες ἔχουσι γένος· |
13-14	vers 11	ἦ σὲ μὲν οὐκ ὕπατον, πύματον δ' Ἀΐδην | πελάσουσι,
124-15	vers 12	ὄμμασι δερκόμενον σῶν ἐ|ρέων θάνατον. »

Comm. épigr. :

L. 13 : Ἀΐδην. Ἀΐδη[ν] Puchstein.

Traduction :

Arrête-toi devant cette pierre imposante dressée sur un carrefour, étranger, tu découvriras qu'elle est marquée d'une inscription.

Le cobra *— À haute voix, pleure sur moi qui suis descendu chez les morts, moi le cobra sacré à la longue vie, sous des mains criminelles. Qu'as-tu gagné, toi le pire des hommes, à m'avoir ôté cette vie ? Pour toi tout comme pour tes descendants, mes enfants seront fatals. Car je ne suis pas seul sur terre, moi que tu as tué, mais autant il est de grains de sable sur la grève marine, autant il est de bêtes rampant sur la terre. Et certes, ce n'est pas en premier, mais en dernier qu'ils t'enverront chez Hadès, quand tu auras vu de tes yeux mourir tes descendants. »*

L'épigramme se compose de six distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité. Il faut toutefois signaler que dans le vers 2, la diphtongue -αι de la conjonction καί est abrégée devant la diphtongue initiale du verbe εὐρήσεις et que dans le vers 6, il faut pratiquer l'élision d'epsilon du pronom personnel με devant alpha initial du verbe ἀπεστέρεσας.

Le texte est rédigé dans une langue profondément marquée par l'influence de la κοινή homérique. On observe tout d'abord la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ : Στῆθι (v. 1) ; τὴν (v. 3) ; ὁσίην (v. 4) ; ζωῆς, τῆσδέ (v. 6) ; οἴημ, γῆς (v. 8) ; Ἀΐδηȩ (v. 11). Les allongements compensatoires présentent un caractère facultatif. Leur présence, ou leur absence, dépend des exigences métriques. Ainsi, le substantif χερσὶ (v. 5) ne présente pas l'allongement compensatoire, tandis que le susbtantif ξεῖνε (v. 2) en est pourvu.

Dans le troisième vers, l'auteur emploi la forme dissyllabique de l'adverbe εὖ, ἠὺ, forme fréquemment attestée dans la poésie homérique. Nous constatons également le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans l'adjectif δυσμενέων (v. 5).

Le traitement du groupe de consonne *ty aboutit tantôt à -σσ-, traitement qui est celui attesté dans les poèmes homériques, τόσσον (v. 10), tantôt à -σ-, tel que dans l'occurrence ὅσα (v. 9).

Dans le premier vers, le terme τελώριον (v. 1) est attesté chez Hésychius : « τελώριον· μέγας, πελώριον », mais il ne semble pas être attesté ailleurs que dans cette inscription.

Dans le deuxième vers, l'expression γράμματι ῥηγνύμενον (v. 2), désignant l'inscription, ne semble pas être attestée ailleurs.

Les termes ἔρεσσι (v. 7) et ἐρέων (v. 12) sont à rapprocher, d'après É. Bernand, des gloses d'Hésychius « ἐρέεσφι· τέκνοις » et « ἐρέας· τέκνα. Θεσσαλοί ». Le nominatif n'est pas connu. Il faut peut-être le rapprocher du nom ἄρσην, att. ἄρρην, Hérodote ἔρσην, qui peut désigner la lignée mâle.

Le terme κέλωρ' (v. 7) désignant le fils est rare. Il est attesté chez Euripide, *Andromaque*, v. 1033 : « Ἀγαμεμνόνιος κέλωρ ». Le substantif est masculin, mais l'auteur de l'épigramme en fait un neutre, comme l'indique l'accord du déterminant possessif ἐμά.

Cette épigramme est le seul exemple du présent corpus d'une inscription funéraire dédiée à un animal. Cette particularité représente un fait culturel, voire cultuel, propre aux

croyances des populations vivant sur le territoire égyptien, qui considéraient le serpent comme un animal sacré et lui vouaient un culte.

III.11.1.

Un homme originaire de Téôs

E. A. Gardner, premier éditeur du texte, ne décrit pas la pierre. Il ne nous livre que des renseignements généraux, tirés des notes de F. Ll. Griffith qui a réalisé une copie de l'inscription, concernant l'état de la gravure, « badly cut in soft limestone », ainsi que quelques indications paléographiques « letters rather small. The A's seemed to be without the cross-line, but generally the top corner of the A was chipped out. »

Le monument date du IIIe ou IIe siècle av. J.-chr. selon E. A. Gardner, suivi par Peek, d'après les éléments paléographiques.

Édit : E. A. Gardner, F. Ll. Griffith, *Naukratis. Part II*, p. 68-69, n. 20 d'après une copie de F. Ll. Griffith (*GVI* 552 ; E. Bernand, *IMEG*, n. 2).

1 ᾽Ενθάδε δ⟨ὴ⟩ ΜΕΛΙ[¯ ˘ ἔ]χει χθὼν πουλυβότειρα
2 Τήϊον, ὃς πάσης εὐσεβίας [μ]έτοχος
3 [ε]ἶ⟨λ⟩ε ἀρετῆς κλέος ἐσθ⟨λ⟩όν· ἀείμνηστον ⟨δ⟩ὲ τόδε αὐτῶι
4 μνημειὸν, φανερὸν τοῖς ἐπιγινομένοις.

Comm. épigr. :

L. 1 : ᾽Ενθάδε δ⟨ὴ⟩ la copie de Griffith porte ΕΝΘΑΔΕΔΝ. ΜΕΛΙ[¯ ˘ ἔ]χει Griffith indique que, d'après ses calculs, dans la lacune entre ΜΕΛΙ et ΧΕΙ quatre lettres devaient être gravées, d'où Μελί[αν κατέ]χει de Gardner, suivi par Peek. Rien n'assure que le nom du défunt soit Mélias et non un autre composé de Μελι-. Griffith évoquait d'ailleurs la possibilité de lire ce passage ἐνθάδε Δ(η)μέ(α)[ν κατέ]χει κτλ. Rien n'indique non plus que le verbe soit le composé κατέχω, même s'il est très fréquent dans les épigrammes funéraires, et non le verbe simple ἔχω.

L. 3 : [ε]ἶ⟨λ⟩ε la copie de Griffith porte ΙΔΕ : ε̣ἶ̣λ̣ε Peek, pointant les lettres alors qu'il retranscrit le texte à partir de la copie de Griffith : (ἡ)δέ Gardner. ἐσθ⟨λ⟩όν la copie de Griffith porte ΕΣΘΔΟΝ. ⟨δ⟩ὲ la copie de Griffith porte ΛΕ.

Traduction :

Ici la terre nourricière renferme Méli(as ?), de Téôs, qui avait en partage une parfaite piété et qui a acquis une gloire illustre de par sa valeur. Pour perpétuer sa mémoire il possède le monument que voici, à la vue de la postérité.

L'épigramme se compose de deux distiques élégiaques. La scansion ne présente pas d'irrégularité. Il faut pratiquer deux élisions dans le troisième vers : epsilon final du verbe [ε]ἶ⟨λ⟩ε s'élide devant alpha de ἀρετῆς et epsilon final de τόδε s'élide devant la diphtongue initiale de αὐτῶι.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique. On observe la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences πάσης (v. 2), ἀρετῆς et ἀείμνηστον (v. 3) et μνημεῖον (v. 4). en revanche, /a:/ ancien est maintenu dans l'adjectif εὐσεβίας (v. 2) ; se trouvant après la voyelle /i/, le maintien de /a:/ ancien dans cette dernière occurrence peut représenter un cas de limitation à la fermeture de ce vocalisme, traitement caractéristique du dialecte attique.

L'expression [ε]ἶ⟨λ⟩ε ἀρετῆς κλέος ἐσθλόν (v. 3) est une réminiscence d'Homère où le expression αἰρεῖν κλέος ἐσθλόν est formulaire, ainsi *Iliade*, V, 239 : « ἀροίμεθέ κε κλέος ἐσθλόν ».

La tombe est désignée par μνημειὸν (v. 4), fonction commémorative du monument funéraire, fonction renforcée par l'emploi de l'adjectif ἀείμνηστον, épithète détachée de μνημεῖον.

III.11.2.

Philônidès

Stèle de calcaire achetée à Alexandrie, mais trouvée à Naucratis selon le revendeur. Au-dessus de l'inscription, un relief représente un homme et une femme se serrant la main. Dimensions : h. 0,53 m ; l. 0,29 m ; ép. 0,10 m.

Le monument date du IIe ou Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : J. B. Wace, *Bulletin de la société d'archéologie d'Alexandrie*, vol. XXXVI (1943-1944), p. 26-32 avec photographie (J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1949, n. 226, brève remarque sur la provenance de la pierre ; *GVI* 944 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 66).

1 Ὁ πρὶν ἐνὶ πτολέμοι⟨σι⟩ φανεὶς φιλοδήϊος ἀνὴρ
2 στυγνά τ' ἐπ' ἀντιπάλοις δούρατ' ἐρεισάμενος,
3 κέκλιμαι εὐσεβέων λειμώνια νῦν ὑπὸ βένθη,
4 δάκρυα πικρὰ λιπὼν πατρὶ ποθεινοτάτῳ
5 ἠδέ γ' ὁμογνήτοι⟨σι⟩· Φιλωνίδου εἰμὶ δὲ κοῦρος,
6 οὔνομα ταὐτὸν ἔχων· ἁ δέ με γειναμένα
7 αὐτὰ καὶ δέχεται τόδ' ὑπ' ἠρίον· οὕνεχ', ὁδῖτα,
8 χαῖρε καὶ ἀκλαύτου τέρμαθ' ἵκοιο βίου.

Comm. épigr. :

L. 1 : πτολέμοι⟨σι⟩ la pierre porte ΠΤΟΛΕΜΟΙΟ, la correction est suggérée par J. et L. Robert.

L. 5 : ὁμογνήτοι⟨σι⟩ la pierre porte ΟΜΟΓΗΝΤΟΙΟ, comme précédemment la correction est suggérée par J. et L. Robert.

Traduction :

Moi qui jadis durant les guerres me montrais en homme aimant le combat, qui assaillais mes adversaires de ma lance terrible, je repose dans les prairies profondes des hommes pieux. J'ai laissé d'amères larmes à mon père plongé dans un très grand désarroi, ainsi qu'à mes frères ; je suis le fils de Philônidès, je porte le même nom. Celle-là même qui m'a donné le jour me reçoit sous ce tertre. Ainsi donc, passant, salut et puisses-tu parvenir au terme d'une vie exempte de tristesse.

L'épigramme se compose de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. Dans le vers 5, la syllabe finale de l'anthroponyme Φιλονίδου s'abrège devant la diphtongue initiale du verbe εἰμὶ. De la même manière, la diphtongue -αι de la conjonction καὶ s'abrège devant alpha initial de ἀκλαύτου.

La langue du texte présente un mélange de traits doriens et formes inspirées de la poésie homérique. Concernant les dorismes, c'est à travers les occurrences où est maintenu le vocalisme /a:/ ancien qu'ils apparaissent : ἁ, γειναμένα (v. 6) et αὐτὰ (v. 7).

L'influence de la langue d'Homère s'observe quant à elle à plusieurs niveaux. Nous pouvons tout d'abord relever le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans l'adjectif εὐσεβέων. Du point de vue morphologique, l'auteur emprunte à Homère la désinence de datif pluriel -οισι, employée dans les occurrences πτολέμοι⟨σι⟩ (v. 1) et ὁμογνήτοι⟨σι⟩ (v. 5).

Dans le premier vers, l'adverbe πρὶν précédé de l'article désigne le temps où le défunt était encore en vie. Ὁ πρὶν s'oppose à νῦν (v. 3). Ce type de construction se rencontre souvent dans les épigrammes funéraires[378].

Dans ce même premier vers, l'adjectif φιλοδήϊος (v. 1) semble être un néologisme. Le premier élément de cet adjectif composé est constitué par la base φιλο-, de l'adjectif φίλος, puis, le second élément est constitué par le substantif δήιος exprimant comme le dit P. Chantraine « la sauvagerie du combat »[379]. Si cet adjectif n'est pas ailleurs attesté, il fait songer par sa formation et son sens à l'adjectif φιλόμαχος, lui aussi terme poétique, attesté par exemple dans Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 128 : « σύ τ', ὦ Διογενὲς φιλόμαχον κράτος ».

Dans le vers 3, l'au-delà est décrit comme εὐσεβέων λειμώνια νῦν ὑπὸ βένθη (v. 3). L'inscription III.11.3. décrit elle aussi l'au-delà comme une prairie[380]. L'emploi de l'adjectif

---

[378] Par exemple dans l'épigramme III.3.1., 3 :

3 ἃ **τὸ πρὶν** ἐγ Χαλύβοις, **νῦν** δ'εἰς Ἀχέροντα μολοῦσα,

[379] *DELG*, *s. v.* δήιος

[380] cf. III.11.3., 6 :

6 χῶρος ἔχει **λειμών** θ' ἱερὸς εὐσεβέων.

βένθος pour qualifier le lieu de séjour des « hommes pieux » n'est attesté que dans cette seule inscription.

Sur le susbtantif ἠρίον (v. 7) pour désigner le monument funéraire, cf. II-2.1.1., note 99.

Sur l'emploi de τέρμα, τέρμαθ' (v. 8) et la métaphore sportive, cf. I.1.1., commentaire.

III.11.3.

Collection du Dr P. A. Puy-Haubert (É. Bernand).

Apollôs

Stèle de calcaire rectangulaire. Dans un encadrement, un relief est sculpté représentant Hermès vêtu d'une chlamyde et portant un caducée autour duquel sont lovés des serpents. Le dieu entraîne de sa main droite un jeune homme vêtu d'un himation. Le style de la stèle est à rapprocher de celui de la stèle du guerrier Philônidès, III.11.2. D'après J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1949, n. 226 : « les deux stèles sont du même atelier, et peut-être les deux épigrammes du même auteur ». Dimensions : h. 0,45 m ; l. 0,3 m ; ép. 0,1 m ; h. des lettres 0,01 m.

Le monument date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. d'après le style du relief et les éléments paléographiques.

Édit : P. Jouguet, *Bulletin de la société d'archéologie d'Alexandrie*, vol. XXXV (1942), p. 85-94 avec photographie de la pierre (J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1949, n. 225 ; *GVI* 1002 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 11 avec photographie Pl. XV).

1 Κούρη Νικομάχοιο Λέοντι μ' ἔτικτεν Ἀπολλῶν
2 Ποντία· ἐσβέσθην ἑπτακαιεικοσέτης
3 ἄκων τοῖς σπείρασι δ' ὁ δύσμορος ἀντὶ τροφείων
4 δάκρυα καὶ θρήνους ὥπασ' ἀποφθίμενος.
5 Τὸν δὲ γονεῖς τιμῶντα φίλοισί τε πᾶσι ποθεινὸν
6 χῶρος ἔχει λειμών θ' ἱερὸς εὐσεβέων.
7 Εἴπατε τοῖς στέργουσι γόων λύπης τε πεπαῦσθαι·
8 θνητῶν γὰρ θνητὸς φῦς Ἀΐδαν ἔμολον.

Comm. épigr. :

L. 1 : με τίκτεν Peek.

Traduction :

Pontia, la fille de Nikomachos, pour Léôn m'a donné naissance, à moi Apollôn ; je me suis éteint à dix-sept ans au désespoir de mes parents, malheureux que je suis, en retour de leurs soins je leur ai donné des larmes et des thrènes à ma mort. Moi qui honorais mes parents et qui suis l'objet des regrets de tous mes amis, la terre me retient ainsi que la sainte prairie des

hommes pieux. Allez dire à ceux qui m'aiment de cesser de gémir et de s'attrister : né mortel parmi les mortels, je suis parti chez Hadès.

L'épigramme se compose de quatre distiques élégiaques. La scansion ne présente aucune irrégularité. Dans le deuxième vers, la syllabe -και- du nom de nombre ἑπτακαιεικοσέτης est abrégée devant la diphtongue -ει-.

La langue dans laquelle est rédigé le texte est constituée d'éléments provenant de différents dialectes. On observe à travers les occurrences présentant la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ des éléments ioniens : Κούρη (v. 1) ; λύπης (v. 7) ; θνητῶν, θνητὸς (v. 8). Aux côtés de ces occurrences, nous pouvons relever un dorisme : Ἀΐδαν (v. 8). Cette forme est parfaitement isolée dans l'épigramme. Ce dorisme peut représenter un procédé d'emphase visant à mettre en lumière la responsabilité du dieu des enfers dans la mort de ce jeune adolescent, d'autant que l'occurrence apparaît dans le dernier vers de l'épigramme qui est une formule de consolation qui se présente sous la forme d'une sentence gnomique. Aux côtés des formes ioniennes et doriennes, beaucoup d'occurrences illustrent l'influence de la κοινή homérique sur la langue de l'auteur. Ainsi le maintien de l'hiatus /eɔ:/ dans l'adjectif εὐσεβέων (v. 6) ou encore l'emprunt de la désinence de génitif singulier -οιο dans l'anthroponyme Νικομάχοιο (v. 1) et de datif pluriel -οισι dans l'adjectif φίλοισι (v. 5), toutes deux désinences homériques.

Le défunt est mort dans la fleur de l'âge, il fait partie pleinement de la catégorie des ἄωρος. C'est la raison pour laquelle dès le deuxième vers, le défunt précise son âge, dix-sept ans, et évoque ensuite, dans les deux vers suivants, son impossibilité de payer sa dette envers ses parents. Ce dernier thème est à rapprocher du thème de la γηροκομία, si souvent évoquée dans les épigrammes dédiées à des ἄωροι.

Le nom du défunt Ἀπολλῶν, nominatif Ἀπολλῶς, est attesté également dans l'épigramme III.2.2.

Dans le vers 6, l'au-delà est désigné par le groupe nominal λειμών θ' ἱερὸς εὐσεβέων (v. 6), expression presque semblable à celle de III.11.2. Cette expression est une adaptation du plus usuel χῶρος εὐσεβέων, ou νῆσος εὐσεβέων.

Dans le vers 7, le défunt charge le passant d'aller porter consolation à ses proches qui pleurent son trépas. D'autres épigrammes funéraires présentent ce même genre d'appel du défunt au passant. Par exemple, dans l'épigramme III.6.2., la défunte Aphrodisia demande au passant de rapporter à ceux qui l'ont ensevelie ses vœux de bonheur pour le reste de leur existence[381].

[381] cf. III.6.2., 23-24 :

23	vers 23	καὶ λέγ' ἐμὲ κτερίσασι· « μένοιτ' ἐπὶ γῆς ἀμάραντοι,
24	vers 24	ὅσσον ἐγὼ ναίω {ι} δώματα Φερσεφόνης ».

III.12.1.

Arata

Stèle de pierre calcaire avec fronton. Les dimensions du monument nous sont inconnues. Le monument date du IVe siècle av. J.-Chr.

Édit : G. Oliverio, *Documenti antichi dell'Africa italiana. Vol. II, Cirenaica. Fascicolo II*, n. 537 avec photographie Pl. CVII-CVIII, fig. 102-102a (G. De Sanctis, *Rivista di Filologia*, vol. LXV (1937), p. 53-55 d'où *SEG*, vol. IX, n. 361 ; *GVI* 1912 d'où *Grabgedichte* 444 ; *CEG* II 680 avec quelques corrections).

1-2		Ἀράτα Καλλικράτε[ος] | Ἑσπερῖτις.
3	vers 1	[Π]ορθμίδος εὐσέλμου μεδέων γέρον ὃς διὰ πάν[τα] |
4	vers 2	νυκτὸς ὕπο σκιερᾶς πείρατα πλεῖς ποταμοῦ, |
5	vers 3	ἆρά τινα Ἀράτας ἄλλαν ἀρετὰν ἴδες, εἴγε |
6	vers 4	τάνδε ὑπὸ λυγαίαν ἄγαγες ἀϊόνα ; |
7	vers 5	[Ο]ὐκέτι τὰν ἁβρόπαιδα πάτραν σὰν Ἑσπερ[ίδ'] ὄψηι |
8	vers 6	οὐδὲ τὸν ἐστέρισ̣α̣ς σὸν πόσιν, οὐδὲ τέκνωι |
9	vers 7	στρώσεις νυμφιδίαν εὐνὰν τεῷ, ἦ μάλα δαίμων, |
10	vers 8	[Ἀ]ράτα, κρυερὰν σοί τιν' ἔδειξεν ἀράν.

Comm. épigr. :

L. 1 : Καλλικράτε[ος] : Καλλικράτε[υς] De Sanctis.

L. 7 : ἐστέρισ̣α̣ς Hansen : Ἑσπερίδος les éditeurs précédents.

Traduction :

Arata fille de Kallikratès, originaire d'Hespérie.

Vieux gardien du navire bien ponté, toi qui éternellement dans les ténèbres de la nuit franchis les limites du fleuve, as-tu vu une femme semblable à Arata, puisque c'est elle que tu as menée vers ce rivage obscur ?

Non, tu ne reverras plus ta patrie d'Hespérie aux enfants délicats, ni ton époux que tu as aimé et tu ne prépareras pas la couche nuptiale pour ton fils. Oui Arata, la divinité t'as fait connaître un sort bien cruel.

L'épigramme se compose de quatre distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. Il faut signaler des élisions ainsi que l'abréviation d'une syllabe longue. Concernant les élisions, elles sont au nombre de deux : dans le vers 3, alpha de l'indéfini τινα s'élide devant /a:/ initial de l'anthroponyme Ἀράτας ; dans le vers 4, epsilon final du démonstratif τάνδε s'élide devant upsilon de la préposition ὑπὸ. Quant à l'abréviation d'une syllabe longue, elle concerne la syllabe finale de τεῷ, qui s'abrège devant ἦ.

L'épigramme est rédigée dans le dialecte dorien. Comme bien souvent dans les épigrammes dont la langue présente de nombreux dorismes, ces derniers sont constitués essentiellement par les occurrences où se trouve maintenu le vocalisme /a:/ ancien : σκιερᾶς (v. 2) ; Ἀράτας, ἀρετὰν (v. 3) ; τάνδε, λυγαίαν, ἄγαγες (v. 4) ; τὰν, πάτραν, σὰν (v. 5) ; νυμφιδίαν, εὐνὰν (v. 6) ; [Ἀ]ράτα, κρυερὰν, ἀράν (v. 8).

D'autres faits de langue illustrent quant à eux l'influence de la κοινή homérique. Ainsi la forme τεῷ (v. 7) du pronom personnel de deuxième personne et l'aoriste sans augment ἴδες (v. 3). De la même manière, l'anastrophe dans le groupe prépositionnel νυκτὸς ὕπο σκιερᾶς (v. 2) constitue-t-il un poétisme.

Les quatre premiers vers de l'épigramme sont une adresse au nocher des enfers, Charôn Ce personnage mythologique n'apparaît que dans une autre épigramme du présent corpus, l'inscription II-7.11.2., inscription retrouvée à Notion et datant du Ier siècle de notre ère.

Les premiers mots du premier vers de l'épigramme font apparaître l'inspiration poétique de l'auteur à travers le vocabulaire employé : πορθμίς, εὔσελμος, μεδέων sont des termes poétiques. L'apostrophe à Charôn permet également de peindre implicitement le décor infernal, sur les rives de l'un des fleuves souterrains.

Dans toute l'épigramme, l'auteur multiplie les jeux sonores et étymologiques avec le nom de la défunte. Dans le troisième vers, d'une part le nom Arata est précédé des mots ἆρά τινα, ce qui constitue une paronomase, puis l'emploi du substantif ἀρετὰν rappelle, par leur étymologie commune, le nom de la défunt. De la même manière, à la fin de l'épigramme, au vers 8, pour désigner le sort de la défunte, l'auteur emploi le substantif ἀράν en fin de vers, qui répond lui aussi par paronomase au nom de la défunte [Ἀ]ράτα du début du vers.

III.13.1.

Musée du Caire, journal d'entrée 11/11/1932/1.

Héras

Stèle de calcaire de forme rectangulaire. Bernand signale « qu'une saillie ménagée dans la stèle, à la base de la pierre, servait à la fixer dans son support ». Dimensions : h. 0,48 m ; l. 0,46 m.

Le monument date du Ier ou IIe siècle ap. J.-Chr. d'après les éléments paléographiques.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. XXVII (1927), p. 31-32 avec photographie de la pierre (*SEG*, vol. VIII (1937), n. 530 ; F. Bilabel, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. III (1926), n. 7423 ; *GVI* 1843, d'où *Grabgedichte* 427 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 68 reproduit la photographie de la pierre de C. C. Edgar Pl. XXXII).

1 Στῆθι φίλον παρὰ τύμβον, ὁδοιπόρε. — Τίς με κελεύει ; —
2 Φρουρὸς ἐγώ σε λέων. — Αὐτὸς ὁ λαΐνεος ;
3 Αὐτὸς. — Φωνήεις πόθεν ἔπλεο ; — Δαίμονος αὐδῆι
4 ἀνδρὸς ὑποχθονίου. — Τίς γὰρ ὅδ' ἐστὶν ἀνὴρ
5 ἀθανάτοισι θεοῖσι τετιμένος, ὥστε δύνασθαι
6 καὶ φωνὴν τεύχειν ὧδε λίθωι βροτέην ; —
7 Ἡρᾶς Μεμφίτης οὗτος, φίλε, κύδιμος ἥρως,
8 ὁ σθεναρός, πολλοῖς ἔξοχος, εὐρυβίης,
9 γνώριμος ἐνδαπίοισι καὶ ἀνδράσι τηλεδαποῖσιν
10 εἵνεκ' ἐϋφροσύνης, εἵνεκεν ἀγλαΐης,
11 ὠκύμορος, τὸν ἔκλαυσε πόλις, τὸν ἔθαψαν ἑταῖροι·
12 ἦ γὰρ ἔην πάτρης ἄνθος ἐϋστεφάνου. —
13 Δακρύω μὰ σέ, δαῖμον, ἐπεὶ κλύον, ὅσσ' ἀγορεύει
14 θὴρ ὅδε. — Μὴ πηοῖς, ὦ ξένε, δακρυχέοις. —
15 Ἔλθοι ἐς αἰῶνα κλυτὸν οὔνομα. — Καὶ σὲ φυλάξει
16 δαίμων καὶ σώσει πάντα Τύχη βίοτον.

Traduction :

— Arrête-toi devant ma tombe, passant. — Qui me le demande ? — C'est moi, le lion gardien. — Le lion de pierre ? — Lui-même. — D'où te vient l'usage de la parole ? — C'est la voix d'une divinité, de l'homme qui est sous terre. — Qui est cet homme qui a les faveurs des dieux immortels, si bien qu'il peut donner à une pierre la voix d'un mortel ? — Héras de Memphis, ami, illustre héros, fort, éminent par ses nombreux talents, puissant, fameux parmi les gens de son pays et les hommes des pays lointains pour son alacrité, pour son affabilité, homme frappé d'une mort prompte, que la cité a pleuré et qu'ont enseveli ses compagnons. Il était la fleur de sa patrie entourée de solides murailles. — Je te pleure, esprit, maintenant que j'ai entendu tout ce qu'a dit l'animal que voici. — Puisses-tu ne pas verser de larmes, étranger, pour tes proches. — Puisse ton nom être célébré pour l'éternité. — Quant à toi, la divinité te protégera et la Fortune te préservera durant toute ton existence.

L'épigramme est composée de huit distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité. Il nous faut signaler une particularité : par deux fois, l'auteur emploi la forme dissyllabique de l'adverbe εὐ, une première dans le susbtantif εὐφροσύνης et une seconde fois dans l'adjectif ἐϋστεφάνου.

L'épigramme est rédigée dans le dialecte ionien, présentant des traces de l'influence homérique. Nous observons la fermeture généralisée du vocalisme /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences : Στῆθι (v. 1) ; αὐδῆι (v. 3) ; φωνὴν, βροτέην (v. 6) ; Μεμφίτης (v. 7) ; εὐρυβίης (v. 8) ; εὐφροσύνης, ἀγλαΐης (v. 10) ; πάτρης (v. 12) ; Τύχη (v. 16). Nous pouvons également relever le maintien de l'hiatus /eo/ dans la forme verbale ἔπλεο (v. 3). Par ailleurs, cette forme verbale est la forme syncopée du verbe πέλω, à l'imparfait, forme attestée notamment chez Homère. L'auteur emprunte à la κοινή homérique la désinence de datif pluriel -οισι, qu'ils emploient dans les occurrences ἀθανάτοισι, θεοῖσι (v. 5) et ἐνδαπίοισι, τηλεδαποῖσιν (v. 9).

L'épigramme funéraire d'Héras est un dialogue fictif entre la statue qui surmonte le monument funéraire du défunt et un passant. Nous avons déjà rencontré des épigrammes funéraires revêtant un tel schéma narratif, notamment l'inscription de Phrygie II-5.9.1., ou encore, dans cette même section, l'inscription III.9.4. Toutefois, l'épigramme funéraire d'Héras se singularise par rapport à ces deux dernières inscriptions. En effet, alors que dans les inscriptions II-5.9.1. et III.9.4. le dialogue met en scène le passant qui interroge le défunt, dans l'épigramme funéraire d'Héras le passant est interpellé par la statue de lion qui surmonte le monument funéraire du défunt. Les questions que posent alors le passant ne permettent pas de délivrer des informations concernant le défunt mais marquent sa surprise devant cet animal de pierre doué de la parole. Les trois questions que posent le passant Τίς με κελεύει ; (v. 1), Αὐτὸς ὁ λαΐνεος ; (v. 2) et Φωνήεις πόθεν ἔπλεο ; (v. 3) ne concernent en rien Héras, mais uniquement le prodige auquel assiste le passant. Ce n'est qu'à partir de sa quatrième question, qui s'étend à partir du second hémistiche du vers 4 jusqu'au vers 6, que le passant s'enquiert de l'identité du défunt sur lequel veille le lion de pierre. Cette question est la dernière que pose le passant.

Le lion de pierre dévoile l'identité du défunt et fait son éloge des vers 7 à 12. Le vers 7 contient les éléments essentiels permettant d'identifier le défunt : son nom et son ethnie : Ἡρᾶς Μεμφίτης. Nous pouvons relever dans ce même vers le jeu d'écho entre le nom du défunt Ἡρᾶς, placé en début de vers, et sa qualité de héros, ἥρως que lui octroie la statue.

Les vers 8 à 10 contiennent l'éloge du défunt, formulé à travers une accumulation d'ajectifs laudatifs, soit attributs de l'article ὁ, employé ici en fonction de pronom anaphorique, soit régimes de εἵνεκα. Les adjectifs qui qualifient le défunt sont : σθεναρός, ἔξοχος, εὐρυβίης, γνώριμος ainsi que les deux adjectifs au génitif singulier car régime de εἵνεκα : ἐϋφροσύνης et ἀγλαΐης.

Le vers 10 contient un dernier adjectif qui qualifie Héras : ὡκύμορος. Le rejet de cet adjectif qui place Héras dans la catégorie des ἄωροι rehausse le caractère tragique de la mort de ce jeune homme qui était doté de toutes les qualités pour faire de lui un citoyen idéal. Dans la suite du vers, l'article τὸν est employé en fonction de pronom relatif ; il a pour antécédent ὁ du vers 8.

Dans le vers 13, le passant identifie le défunt à un δαίμων, par l'emploi du vocatif δαῖμον. La confusion entre le défunt et un δαίμων avait déjà été opérée par la statue du lion dans l'une de ses réponses au passant : Δαίμονος αὐδῆι / ἀνδρὸς ὑποχθονίου (v. 3 et 4). C'est peut-être encore au défunt que la statue se réfère lorsqu'il mentionne le δαίμων au vers 16. Avec la qualification de ἥρως (v. 7) qu'il reçoit au vers 7, l'épigramme funéraire tisse un réseau sémantique qui signale le caractère sacré, divin du défunt. Héras est le seul défunt du présent corpus à être qualifié de δαίμων.

III.14.1.

Musée d'Alexandrie, inv. 121, cat. 323.

Dôsithéa

Stèle de calcaire blanchâtre rectangulaire. La partie droite de la pierre est manquante et la pierre est brisée en deux obliquement, en partant du début de la troisième ligne du texte

jusqu'à la fin septième ligne. Dimensions : h. 0,275 m ; l. 0,19 m ; ép. 0,07 m ; h. des lettres 0,005 m.

Le monument date de la basse époque hellénistique, Peek précise IIe ou Ier siècle av. J.-Chr.

Édit : G. Botti, *Bulletin de la société khédiviale de géographie*, vol. X (1901), p. 617, du même auteur, *Bulletin de la société d'archéologie d'Alexandrie*, vol. IV (1902), p. 48 ; E. Breccia, *Iscrizioni greche e latine* (1911), n. 323 ; F. Preisigke, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. I (1913), n. 4312 avec des restitutions de B. Keil ; A. Vogliano, *Rendiconti del reale istituto lombardo di scienze e lettere*, vol. XLVIII (1915) ; W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 321-322, n. 5 reproduit le texte de Preisigke, et *Hermes*, vol. LXVII (1932), p. 131, n. 4 ; *SEG*, vol. VIII, (1937), n. 469, apparat critique des éditions antérieures et ajout des restitutions proposées par Peek et Ad. Wilhelm ; *GVI* 1233 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 37 avec photographie de la pierre Pl. XIV.

1 Παῖδά με Δωσιθέαν τὴν οἰκ[τρὰν δάκρυσον, ὁδῖτα, ?]
2 λεύσσων εἰς ξεστῆς γράμ[ματα ταῦτα πέτρης].
3 Θαλλοῦς ἐμ μεγάροισι, ἔγημ[ε ˘ – ˘ ˘ – ˘]
4 Χαιρή[μ]ων, θνήσκω δ' ἄλγεσ[ι πικροτάτοις]
5 ὠδῖνας προφυγοῦσα, συναίμου [– ˘ ˘ – ˘]
6 πεντεκαιεικοσέτης πν̣ε̣[ῦμα λιποῦσα βίου]
7 [κ]αὶ νούσωι, τῆι πρόσθεν Ε[– ˘ ˘ – ˘ ˘ – ˘]
8 κεῖμαι δ' ἐν Σχεδίηι, σῆμα λ[αχοῦσα τόδε]
9 Ἀλλὰ παραστείχοντες ὁδ[οιπόροι εἴπατε πάντες]
10 « Δωσιθέα χρηστή, χαῖρε κ[αὶ ἐν φθιμένοις] ».

Comm. épigr. :

Le texte est extrêmement lacunaire car toute la partie droite de la pierre est perdue. Toutes les restitutions apportées par les différents éditeurs du texte ne sont à prendre qu'*exempli gratia* du fait de la souplesse du formulaire des épigrammes funéraires. É. Bernand fournit un apparat critique exhaustif. Nous nous contenterons de mentionner les lectures qui paraissent les plus probables et que nous avons intégrées dans la retranscription du texte.

L. 2 : γράμ[ματα ταῦτα πέτρης] lecture suggérée par Peek[1-3].

L. 3 : Θαλλοῦς Ad. Wilhelm, suivi par Bernand : θάλλουσ' Keil, suivi par Vogliano, Wilamowitz et Peek. La lecture de Keil pose des problèmes syntaxiques insolubles à cause de la lacune : comment expliquer le nominatif féminin θάλλουσ(α), puis le nominatif Χαιρήμων ? La solution proposée par Ad. Wilhelm résout cette difficulté. **L. 4** : ἄλγεσ[ι πικροτάτοις ?] Peek[3]. On attend effectivement à cet endroit un adjectif qualifiant ἄλγεσι.

L. 6 : πν̣ε̣[ῦμα λιποῦσα βίου ?] Peek[2-3], la restitution est fort probable du fait de nombreux parallèles : *IG* IX-1, 873, v. 2 : « ἑπτακαιεικοσετοῦς πνεῦμα λιπόντα βίου » ou encore *IG* XII-1, 143, v. 2 : « ἤμασι πέντε νόσωι πνεῦμα λιπόντα βίου ».

L. 8 : λ[αχοῦσα τόδε ?] Vogliano, Peek[3], comme la restitution de la L. 6, celle-ci s'appuie sur de nombreux parallèles.

L. 9 : ὁδ[οιπόροι εἴπατε πάντες ?] Peek[3] : ὁδ[ὸς τὴνδ' εἴπατε πάντες ?] Vogliano. Le vers suivant, où le passant est invité à prononcer le salut rituel à l'adresse du mort, suppose en effet que Dôsithéa s'adresse au passant, d'où l'emploi du verbe à l'impératif εἴπατε. Cependant, rien ne certifie que nous touchons au texte d'origine.

Traduction :

La malheureuse enfant que je suis, moi Dôsithéa, pleure-la, passant, tout en regardant l'inscription sur cette pierre polie. Dans la demeure de Thallès, m'a épousée […] Chairémôn, je meurs dans des souffrances [très vives], j'ai échappé aux douleurs de l'enfantement […] à vingt-cinq ans, laissant le souffle de vie, à cause d'une maladie qui auparavant […] je repose à Schédia, ce tombeau est [le lot qui m'est échu]. Allons, en vous approchant, passants, dites « noble Dôsithéa, salut, [même chez les morts] ».

Malgré les lacunes qui frappent chaque fin de vers, peu après le second hémistiche de chacun d'entre eux, ce qu'il reste du texte permet d'identifier des distiques élégiaques. Les vestiges des vers ne présentent pas d'irrégularité quant à leur scansion.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien-attique. Nous constatons la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ à travers les occurrences : τὴν (v. 1) ; ξεστῆς (v. 2) ; θνήσκω (v. 4) ; πεντεκαιεικοσέτης (v. 6) ; τῆι (v. 7) ; Σχεδίηι, σῆμα (v. 8) ; χρηστή (v. 10). En revanche, par deux fois l'anthroponyme de la défunte conserve le vocalisme /a:/ ancien : Δωσιθέαν (v. 1) et Δωσιθέα (v. 10). Ces deux dernières occurrences peuvent illustrer l'un des cas de limitation à la fermeture de /a:/, caractéristique du dialecte attique, la voyelle /a:/ étant précédée de /e/.

L'auteur du texte emprunte à Homère la désinence de datif pluriel -οισι dans le substantif μεγάροισι (v. 3).

Malgré les lacunes, le sens des vers se laissent entendre. Dans les deux premiers vers, Dôsithéa s'adresse au passant. Nous pouvons le supposer en nous fondant sur l'emploi du participe présent au nominatif singulier masculin du verbe λεύσσω. Dôsithéa demande ainsi au passant qui se présente devant sa tombe de jeter les yeux sur son monument funéraire et de pleurer sur son sort funeste. Cet appel à la commisération du passant est fréquent dans les épigrammes funéraires, notamment celles de cette section[382]. Notre proposition pose cependant un problème : si nous considérons que le second hémistiche de ce vers porte un impératif et un vocatif à destination du passant, alors le substantif παῖδα au début du vers ne peut plus être qu'une apposition à Dôsithéa, ce qui serait étonnant pour une femme de vingt-cinq ans, ayant par ailleurs connu le mariage. Néanmoins, compte tenu de la place restant dans le vers, aucun des anthroponymes cités plus bas ne conviendrait à la métrique.

Dans le vers 3, l'anthroponyme Θαλλοῦς que proposait de lire Ad. Wilhelm fait difficulté. Ad. Wilhelm suppose que Θαλλοῦς est le génitif de l'anthroponyme féminin

[382] Ce type de demande se retrouve surtout par exemple dans les épigrammes de Léontopolis : III.9.2., 2 : δάκρυσον ἐμέ ; III.9.3., 1 : κλαῦσον ἐπιστὰ|ς ; III.9.9., 1 : κλαῦ|σον ἀθ⟨ρ⟩ήσας.

Θαλλώ[383], le sens du vers étant alors : « dans la demeure de Thallô, m'épousa [nom de l'époux]. Si la solution proposée par Ad. Wilhelm est séduisante, car elle ôte toute ambiguïté syntaxique à ce vers, elle fait néanmoins naître une difficulté : pourquoi se référer à la mère de Dôsithéa plutôt qu'à son père ou son époux ? On s'attend en effet bien davantage à trouver à cet endroit un anthroponyme masculin. Or, Θαλλοῦς peut être le génitif de Θαλλῆς[384] et représenter soit le père de la defunte, auquel cas la traduction serait : « dans la demeure de Thallès, m'épousa […] » suivi du nom de l'époux, Chairémôn au vers suivant, à qui son père l'a donnée en mariage, soit son époux : « dans la demeure de Thallès, me donna en mariage […] » suivi d'un attribut du complément d'objet signalant par exemple que Dôsithéa était encore vierge pour son mariage. Selon cette dernière hypothèse, Chairémôn représenterait donc le nom du père de Dôsithéa.

Dans le vers 5 et 7, Dôsithéa évoque la cause de sa mort. Elle commence par évincer l'une des causes de mortalité les plus fréquentes chez les jeunes femmes : « les douleurs de l'enfantement ». Dôsithéa indique être morte avant même que de les connaître en employant le participe aoriste προφυγοῦσα. C'est une maladie qui a terrassée Dôsithéa : νούσωι. Nous n'avons pas davantage de détails concernant la maladie qui l'a frappée.

Les deux derniers vers concluent l'épigramme d'une manière des plus conventionnelles. Dôsithéa demande au passant, une fois lue l'épigramme funéraire, de lui adresser la formule d'adieu rituelle : χαῖρε.

III.15.1.

Saïda, collection du C^dt^ Capdegelle (Haussouiller, Ingolt).

Dionysios

L'inscription funéraire se trouve gravée sur le dessus d'un fragment d'une console en marbre. L'inscription est gravée sur sept lignes qui forment deux distiques élégiaques. Haussoullier et Ingolt signalent qu'à la fin de la ligne 5, correspondant à la fin du troisième vers, on peut voir une feuille qui comble un vide de même sous le dernier mot de l'épigramme. Dimensions : h. 0,20 m ; l. 0,256 m ; h. des lettres de 0,012 m à 0,016 m.

La date de cette inscription n'est pas déterminée.

Édit. : B. Haussoullier, H. Ingholt, *Syria. Archéologie, art et histoire*, vol. V (1924), p. 337, n. 9 ; *GVI* 558 d'où *Grabgedichte* 133 ; *SGOst*, vol. III, 20/14/04.

1-2	vers 1	Τὸν λιγυρὸν κόλποις Διονύσι|ον ἐνθάδ' ἔχο̣[υ]σ̣α
2-3	vers 2	γαῖα, τὸν | ἐν ζωοῖς ἤθεσι πραΰτατον, |
4-5	vers 3	δάκρυσον νεότητα καὶ εὐ|στομίην, [π]αροδεῖτα, |
6-7	vers 4	μεμψάμενος Μοιρῶν τὴν ἄδικον Λά[χ]εσιν.

---

[383] LGPN indique cinq attestations d'un anthroponyme féminin Θαλλώ.

[384] D'après *LGPN*, le nom masculin Θαλλῆς n'est attesté que dans une seule inscription, provenant d'Athènes et datant de l'époque hellénistique.

Comm. épigr. :

L. 1 : ἔχο̣[υ]σα Haussoullier-Ingholt. Ils remarquent justement que l'on s'attend à un indicatif présent plutôt qu'à un participe en cette fin de premier vers, mais le vers eût été bancal. Peek suggère ἔ⟨κ⟩ρ̣[υ]⟨ψ⟩α, il est suivi par Merkelbach. Haussoullier-Ingholt, qui ont travaillé à partir d'une « copie excellente », ont lu EX sans aucun doute. Je ne vois pas la raison de supposer une erreur du lapicide ici. Si l'on ponctue comme Peek d'un point à la fin du deuxième vers, il faut alors reconnaître que le participe est très surprenant, en revanche, si l'on ponctue d'une simple virgule et que l'on considère que le seul verbe de cette épigramme est l'impératif δάκρυσον, exhortation adressée par la pierre au passant, la syntaxe de l'épigramme n'est en rien fautive.

Traduction :

Parce qu'en son sein, la terre retient ici Dionysios à la douce voix, lui qui était parmi les vivants d'un naturel des plus agréables, pleure sur sa jeunesse et sur son éloquence, passant, et blâme parmi les Moires l'injuste Lachésis.

L'épigramme est composée de deux distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente aucune irrégularité.

La langue dans laquelle est rédigée l'inscription est le dialecte ionien. On peut observer la fermeture généralisée de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences εὐ|στομίην (v. 3) et τὴν (v. 4). En revanche, le nom de la terre γαῖα (v. 2) est emprunté à la sphère poétique.

Dans le premier vers, l'emploi de l'adjectif λιγυρὸν indique-t-il que Dionysios pratiquait le chant ou la poésie ? Le reste de l'inscription n'apporte pas davantage de précision, si ce n'est que Dionysios était éloquent, εὐστομίην (v. 3).

Dans le vers 2, nous avons l'unique exemple du présent corpus de l'emploi de l'adjectif superlatif πραΰτατον pour décrire le caractère d'un défunt.

Comme dans de nombreuses inscriptions funéraires, la responsabilité de la mort du défunt incombe aux Moires. Néanmoins, Dionysios va bien plus loin que dans les autres inscriptions funéraires en accusant l'une des trois Moires, Lachésis : τὴν ἄδκον Λά[χ]εσιν.

III.16.1.

Musée d'Alexandrie, inv. 20874.

Diazelmis

Bloc de calcaire rectangulaire. Dimensions : h. 0,26 m ; l. 0,48 m ; ép. 0,1 m ; h. des lettres 0,007 m.

Le monument date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. d'après le contenu du texte.

Édit : C. C. Edgar, *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, vol. II (1911), p. 1-2, sans restitution au vers 5, 9 et 11, publie un fac-similé Pl. fig. 2. (F. Preisigke, *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, vol. I (1915), n. 5829 ; J. Zingerle, *JÖAI*, vol. XXIII (1926), Beibl. 393-402, publie le fac-similé de C. C. Edgar et propose des restitutions pour les vers 5, 9 et 11 ; W. Peek, *Hermes*, vol. LXVI (1931), p. 317-319, n. 2 d'après le fac-similé de C. C. Edgar sans avoir connaissance de l'édition de J. Zingerle propose d'autres restitutions, mais *Hermes* vol. LXVII (1932), p. 130-131, n. 1, revient et amende les restitutions de J. Zingerle et vérifie ses propres restitutions par un examen de la pierre d'où *SEG*, vol. VII (1937), n. 497 où Ad. Wilhelm confirme les restitutions de Peek pour les v. 5 et 11 ; *GVI* 1153 restitue le texte publié dans *Hermes* vol. LXVI, mais avec moins de lacunes ; É. Bernand, *IMEG*, n. 10 avec photographie de la pierre et de l'estampage Pl. XVIII ; Th. Corsten, *IK*, vol. XXXII (1987), T. 42)

Comm. : sur le v. 11, *SEG*, vol. LI, n. 2088.

1 Ὁ πρὶν ἐγὼ κατὰ δῆριν ἐν[όπ]λιον ὄρχαμος ἀνδρῶν
2 φῦλα δαϊξάνδρωι χειρὶ τροπωσάμενος,
3 ἀσκηθὴς ἐν νευσὶ καὶ ἀστυφέλικτος ἐπ' αἴηι
4 πείθ[ων α]ἰμοχαρῆ{ι} κῷ[μ]ον Ἐνυαλίου
5 Ἀσίδ[ος] ἐν γυάλ̣[ο]ις ἦ[μος] [λ]ῃστῆρας ἀλαλκὼν
6 σκῦλα δοριδμή{ι}τ[ων ἔ]πρα̣θον ἐνδαπίων,
7 στείχων Αἰγύπ[του] κλ̣ειν̣ὴν σ̣ταχυμήτορα τύρσιν,
8 κοιρανίδαις ζαμ̣ενῆ π̣ίσ̣τ̣ιν̣ ἐ̣ν̣ε̣γκάμενος·
9 νῦν δὲ καθ' ὀγδο[ά]δη[ς δ]εκ[άδος] στείχοντα κέλευθον
10 Ἅ̣δας ὀρφ⟨ν⟩αίο⟨ι⟩ς ἐγγ[υ]ά̣λιξε μυ⟨χ⟩ο⟨ῖ⟩ς,
11 τέκνων οὐ κατ̣[ιδόντ'] α̣[ἰνὸν] μόρον, ἀλλὰ καὶ π̣αίδων
12 παῖδας ἐφ' ὑστατίωι τέρματι γηροκόμους.
13 Πάτρη γὰρ μ' ἐλόχευσεν Ἀπάμεα, γαῖα δ' ἔτρεψεν
14 Αἰγύπτου θνατο⟨ῖ⟩ς πᾶσι γεγῶτα φίλον,
15 Διάζελμιν, βασιλεῦσι τετειμένον· ὦ παροδῖτα,
16 « χαῖρε », λέγοις, « κούφη{ι} δ' ἀμφιπέλοιτο κόνις ».

Comm. épigr. :

L. 4 : πεί̣θ̣[. . α]ἰμοχαρῆ{ι} Edgar qui suggère de lire πείθων dans l'apparat, il est suivi par Zingerle et les autres éditeurs. Bernand signale que l'on distingue sur la pierre l'iota final et la partie gauche du thêta.

L. 5 : Ἀσίδ[ος] Edgar, la pierre porte ΑΣΙΔ. . ЄΝ. ἦ[μος] [λ]ῃστῆρας Peek[1], Edgar avait renoncé à restituer le texte. Bernand signale que « la pierre est très effacée après γυάλ̣[ο]ις et ne présente plus que des traces indistinctes. »

L. 6 : δοριδμήιτ[ων ἔ]πρα̣θον Edgar suivi par tous les éditeurs, ΔΟΡΙΔΜΗΙ . . . . Γ . ΑΘ̣Ο̣Ν̣.

L. 7 : Αἰγύπ[του] Zingerle : Αἴγυπτον Edgar.

L. 10 : ὀρφ⟨ν⟩αίο⟨ι⟩ς ἐγγ[υ]ᾰλιξε μυ⟨χ⟩ο⟨ῖ⟩ς Peek[1], la pierre porte ΑΔΑCΟΡΦΑΙΟΥC̣, Peek suppose donc une faute du lapicide qui aurait gravé Y pour I. Pour μυ⟨χ⟩ο⟨ῖ⟩ς, Peek[4] lit sur la pierre deux hastes verticales suivies de ΥΛΟC, il retranscrit donc μυ(χ)ο(ῖ)ς.

L. 11 : οὐ κατ̣[ιδόντ'] α̣[ἰνὸν] μόρον Peek[4] restitution inspirée par celle d'Ad. Wilhelm οὐ κατ̣[ιδὼν] λ̣[υγρ]ὸν μόρον.

L. 14 : θνατο⟨ῖ⟩ς la pierre porte ΘΝΑΤΟC̣. La restitution est assurée par le sens.

L. 16 : κούφη{ι} iota parasite.

Traduction :

Moi qui jadis dans la mêlée des armes conduisais des guerriers et qui de ma main meurtrière mettais des hordes d'ennemis en fuite, invulnérable sur les navires, inébranlable sur terre, me faisant obéir par la troupe sanguinaire d'Ényalos, quand je chassais des bandits dans les vallées de l'Asie et que je faisais du butin des indigènes vaincus par la lance, je me suis rendu dans l'illustre citadelle mère des épis de blé de l'Égypte et j'ai montré à ses princes une très grande fidélité. À présent, alors que je me dirigeais vers ma huitième décennie, Hadès m'a confié aux gouffres ténébreux, je n'ai pas vu mes enfants connaître la cruelle fatalité, mais j'ai vu les enfants de mes enfants prendre soin de ma vieillesse jusqu'au terme ultime. La patrie qui m'a donné le jour est Apamée, mais c'est la terre d'Égypte qui m'a nourri, j'avais l'amitié de tous les mortels, moi Diazelmis, honoré par les rois. Ô passant, puisses-tu me dire « salut, que la terre qui te recouvre sois légère ».

L'épigramme se compose de huit distiques élégiaques. La scansion des vers ne présente pas d'irrégularité.

La langue du texte présente un mélange de formes ioniennes et doriennes. Les formes doriennes se distinguent des autres formes par le maintien du vocalisme /a:/. Les occurrences constituant le contingent des dorismes dans cette épigrammes ne sont qu'au nombre de deux : Ἅ̣δας (v. 10) ; θνατο⟨ῖ⟩ς (v. 14). Les autres occurrences du texte présentent des traitements propres au dialecte ionien, par exemple la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ : ἀσκηθὴς (v. 3) ; α]ἰμοχαρῆι (v. 4) ; κλ̣ειν̣ὴν, σ̣ταχυμήτορα (v. 7) ; ὀγδο[ά]δη[ς (v. 9) ; Πάτρη (v. 13) ; κούφηι (v. 16).

Dans le premier vers, on retrouve la construction, fréquente dans les épigrammes funéraires, opposant Ὁ πρὶν, qui introduit le récit de l'existence terrestre du défunt à νῦν δὲ qui introduit quant à lui les circonstances de la mort du défunt.

L'épigramme funéraire de Diazelmis, qui était soldat, est profondément marquée par l'influence la traidtion homérique. Le vocabulaire employé par l'auteur emprunte très largement aux épopées et aux tragédies.

Dès le premier vers, l'expression ὅρχαμος ἀνδρῶν est une réminiscence d'Homère, *Iliade*, II, 837 :

τῶν αὖθ' Ὑτρακίδης ἦρχ' Ἄσιος ὅρχαμος ἀνδρῶν.

Cette indication concernant le rôle de Diazelmis au sein d'une armée ne permet pas de déterminer avec certitude son statut. É. Bernand signale que ce groupe nominal est « employé dans deux épigrammes d'Éphèse pour désigner le proconsul ».

Dans le vers 2, l'adjectif δαϊξάνδρωι est un poétisme fort rare[385].

Dans le vers 3, l'adjectif ἀσκηθὴς pour désigner la vigueur guerrière de Diazelmis est également une réminiscence homérique : cf. Homère, *Iliade*, 211-212 :

> Ταῦτά κε πάντα πύθοιτο, καὶ ἂψ εἰς ἡμέας ἔλθοι
> ἀσκηθής.

Dans le vers 5, l'expression Ἀσίδ[ος] ἐν γυάλ̣[ο]ις ne permet pas de déterminer avec précision dans quelle région Diazelmis chassait avec son armée les brigands. É. Bernand rapporte que L. Robert songeait à « l'Olympe qui domine Brousse », région qui « a de tout de temps été un repaire de brigands »[386].

L'expression σ̣ταχυμήτορα τύρσιν dans le vers 7 désigne sans doute la ville d'Alexandrie, en particulier la citadelle fortifiée de cette ville. La fertilité de la région d'Alexandrie est évoquée également dans l'épigramme III.1.9., au deuxième vers de laquelle le défunt signale qu'Alexandrie est κοσμοτρόφον δάπεδον, « la terre nourricière de l'univers ». Par ailleurs, Diazelmis étant venu en Égypte par la mer depuis Apamée, en Bithynie, il est vraisemblable qu'il soit arrivé en Égypte en accostant à Alexandrie.

Dans le vers 8, l'adjectif ζαμενῆ est un poétisme. L'adjectif est attesté dans Pindare, *Néméenne*, 63 :

> Πάλιν οἴκαδ' ἀνεψιὸς ζαμενὴς Ἑλένοιο Μέμνων μόλοι.

À partir du vers 9, Diazelmis mentionne son bonheur de n'avoir pas vu ses enfants mourir avant lui, τέκνων οὐ κατ̣[ιδόντ'] α̣[ἰνὸν] μόρον, mais bien au contraire d'avoir reçu les soins de ses petits enfants, qui ont rempli le pieux devoir de la γηροκομία à l'égard de leur grand-père : […] ἀλλὰ καὶ π̣αίδων / παῖδας ἐφ' ὑστατίωι τέρματι γηροκόμους (v. 11 et 12).

Le nom du défunt Διάζελμιν est attesté d'après *LGPN* dans une inscription de Thrace et une inscription de Thasos.

Le dernier vers de l'inscription est une adaptation d' Euripide, *Alceste*, 462-463 : « […] κούφα σοι / χθὼν ἐπάνωθε πέσοι κτλ. ».

III.17.1.

Encore à Tocra en 1913 (D. M. Robinson).

Theupropos

Nous ne disposons pas de description de la pierre.

---

[385] *LSJ*, signale une attestation : « Hymn.Is.45 ».

[386] L. Robert, *Études Anat.* (1937), 98.

Le monument date selon Peek du Ier siècle de notre ère, mais il ne donne aucune précision.

Édit : J. Franz, *CIG*, vol. III, n. 5298, transcription en majuscules et en minuscules du texte (Kaibel 419) ; D. M. Robinson, *American Journal of Archaeology*, vol. XVII (1913), p. 199, lit davantage de lettres que les éditeurs précédents (d'après une photographie *GVI* 361, reprend les restitutions de Robinson, mais semble lire davantage de lettres encore sur la pierre).

1 Θεύπρο̣π̣[ος] ἐνθάδε κεῖ[τ]αι, ὃς ἐν πρώτοισιν ἄριστος
2 ὀκ[τωκαιδεκ]έτης ἔπλετο [πά]ντα σοφός.

Comm. épigr. :

Sans voir la photographie à partir de laquelle Peek a établi son texte, il est impossible de confirmer s'il a bien vu davantage de texte que n'en avait vu Robinson.

L. 1 : ΘΕΥ . . . . . ΝΘΑΔΕΚΕ . . . . . CΕΝΠΡΩΤΟΙCιΝΑΡΙΣΤΟΣ Robinson : Peek parvient, semble-t-il, à lire pi après upsilon, puis à distinguer les vestiges de trois lettres qui seraient rho, omicron et pi. Quoi qu'il en soit leur restitution est identique à celle de Franz : le nom Θεύπροπος. Pour κεῖ[τ]αι, Robinson ne lisait que kappa et epsilon, quand Peek lit la forme entière, à l'exception de tau.

L. 2 : Peek et Robinson ont lu les mêmes lettres dans cette seconde ligne.

Traduction :

Theupropos repose ici, lui qui à dix-huit ans était le meilleur parmi les hommes de premier rang, il était avisé en toute circonstance.

L'épigramme se compose d'un unique distique élégiaque dont la scansion ne présente pas d'irrégularité.

La langue de l'épigramme présente l'influence de la langue d'Homère, notamment à travers l'emprunt de la désinence de datif pluriel -οισι dans l'adjectif πρώτοισιν (v. 1).

On observe également dans le nom du défunt le traitement ionien par différenciation de l'hiatus /eo/ : Θεύπρο̣π̣[ος].

Comme dans l'épigramme III.13.1., l'auteur emploie la forme syncopée de l'imparfait du verbe πέλω : ἔπλετο (v. 2).

L'épigramme correspond pleinement aux épigrammes funéraires purement « déictiques ». L'inscription livre les informations essentielles concernant le défunt, son nom, son âge, et fait brièvement son éloge : ἐν πρώτοισιν ἄριστος (v. 1) et ἔπλετο [πά]ντα σοφός (v. 2).

III.18.1.

Musée de Varsovie, n. 198803.

Sôsibios

Stèle de marbre avec fronton surmonté d'acrotères. Dimensions : h. 0,60 m ; l. 0,29 m ; ép. 0,07 m.

Le monument est daté du IIIe ou du IIe siècle av. J.-Chr. d'après l'écriture.

Édit : Th. Reinach, *REG*, vol. XVI (1903), p. 182 ; O. Rubenson, *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*, vol. V (1909), p. 164-165 (*GVI* 699 ; É. Bernand, *IMEG*, n. 3 avec photographie, Pl. LXI).

Comm. : pour une analyse du vers 4 et un commentaire de l'ethnique Μάγνης, cf. J. Chamoux, *Mélanges offerts à Jean Vercoutter* (1985), p. 48-50 (d'où J. Bingen, *Bull. épigr.* 1988, n. 909).

1 Τὸ πρὶν ἐγὼ ναίων Λιβύης πέδον ἐνθάδε κεῖμαι
2 Μάγνης τ' εἰμὶ γένος κοὔνομα Σωσίβιος·
3 Πλούτωνος τε δόμους καὶ Φερσεφόνης κυαναυγεῖς,
4 Μίνω σύνθωκος δ' εἰμὶ παρ' εὐσεβέσιν.
5 Ἀλλὰ σύ μοι, παροδῖτα, προσαυδήσας μέγα χαίρειν,
6 μηθὲν ταρβήσας ἀσφαλέως ἄπιθι.

Comm. épigr. :

L. 3 : κυαναυγεῖ Rubenson : [κα]τ' ἀναυ(γ)εῖς Reinach.

L. 4 : δ' εἰμὶ on peut distinguer sur la photographie de l'inscription la haste horizontale du delta. Il n'est pas de raison de suivre Chamoux qui lit γ' εἰμὶ.

Traduction :

Moi qui jadis habitais la plaine de Libye, je repose ici, Magnète d'origine, mon nom est Sôsibios. Dans les demeures ténébreuses de Ploutôn et Perséphone, je siège aux côtés de Minôs, chez les Bienheureux. Quant à toi, passant, après m'avoir dit à haute voix « salut », sans aucune crainte, en toute sûreté éloigne-toi.

L'épigramme se compose de trois distiques élégiaques dont la scansion ne présente aucune irrégularité.

Le texte est rédigé dans le dialecte ionien. Nous pouvons le remarquer notamment à travers la fermeture de /a:/ ancien en /ε:/ dans les occurrences Λιβύης (v. 1) et Φερσεφόνης (v. 3) mais aussi à travers la contraction de l'hiatus /ee/ consécutif à la chute de sigma intervocalique dans le thème sigmatique κυαναυγεῖς (v. 3).

L'épigramme commence par le syntagme τὸ πρὶν qui renvoie à l'existence terrestre du défunt. Cependant, à la différence de l'épigramme III.16.1., l'auteur n'a pas opposé τὸ πρὶν à νῦν δέ. Seul le temps verbal de ἐνθάδε κεῖμαι indique qu'après ναίων Λιβύης πέδον, le défunt se réfère au temps présent de la lecture de l'épigramme par le passant.

L'au-delà est identifié à la demeure d'Hadès et Perséphone : Πλούτωνος τε δόμους καὶ Φερσεφόνης κυαναυγεῖς (v. 3). L'auteur précise que ce lieu est celui des hommes pieux : παρ' εὐσεβέσιν (v. 4).

Le défunt occupe dans l'au-delà une place de choix puisqu'il siège aux côtés du juge des Enfers Minôs : Μίνω σύνθωκος (v. 4). Il est le seul du présent corpus à obtenir le privilège de siéger aux cotés du plus célèbre des trois juges infernaux.

III. Sud de la Méditerranée : Synthèse

Synthèse

1. Répartition chronologique des épigrammes

IVe siècle	1 (2,3 %)
IIIe siècle	6 (13,6 %)
IIIe siècle / IIe siècle	6 (13,6 %)
IIe siècle	9 (20,5 %)
IIe siècle / Ier siècle av.	9 (18,2 %)
Ier siècle ap.	9 (18,2 %)
Ier siècle / IIe siècle	3 (6,8 %)
Indéterminé	1 (2,3 %)
Total	44

Grâce au tableau ci-dessus, nous pouvons constater que le nombre de texte dans le sud de la Méditerranée augmente dès le IIIe siècle avant notre ère. Au IVe siècle avant J.-Chr., nous ne recensons qu'un seul texte, il s'agit de l'inscription III.12.1., retrouvée à Ptolémaïs, en Cyrénaïque. L'accroissement du nombre d'épigrammes funéraires durant le IIIe siècle avant notre ère est la conséquence de la conquête des territoires au sud de la Méditerranée par Alexandre dans le dernier tiers du IVe siècle, et par la suite l'instauration de la dynastie des Ptolémée, qui a permis la poursuite de l'hellénisation de ces territoires.

Entre le IIIe siècle avant notre ère et le Ier après J.-Chr., le nombre de textes dans chaque catégorie ne fluctue que très peu. Il est intéressant de remarquer que parmi les textes datés du Ier siècle ap. J.-Chr., six des huit épigrammes proviennent de la même nécropole de Léontopolis[387].

L'épigramme funéraire dont la date reste indéterminée est l'inscription III.15.1., retrouvée à Sidon et dédiée à un certain Dionysios. Aucun détail du texte ne permet de dater l'inscription et si B. Haussoullier et H. Ingolt ont pu retranscrire l'épigramme funéraire à partir d'une « excellente copie », qui leur avait été envoyée par le Docteur Deyrolle, aucune copie ou photographie de la pierre n'a jamais été éditée. Il est donc impossible d'émettre une hypothèse concernant la date de ce monument funéraire en se fondant sur les éléments paléographiques.

[387] Il s'agit des inscriptions III.9.3., jusqu'à l'inscription III.9.9. incluse.

2. Répartition des défunts

Hommes	17 (38,6 %)
Femmes	14 (31,8 %)
Enfant et jeunes adultes	10 (22,7 %)
Familles	2 (4,5 %)
Animaux	1 (2,3 %)

La répartition des défunts selon leur sexe, ou leur âge, nous indique que ce sont les hommes qui sont le plus représentés, suivis de très près par les femmes. La catégorie « enfants et jeunes adultes » tient la troisième position. Parmi les inscriptions qui la composent, trois seulement sont dédiées à des enfants en bas âge. Dans les inscriptions d'Alexandrie, III.1.3. et III.1.4., l'âge des défunts n'est pas donné explicitement mais se laisse deviner à travers le contenu des épigrammes[388]. Enfin l'inscription III.9.9. dans laquelle l'âge du défunt est renseigné, πενταέτης. Parmi les autres inscriptions composant cette catégorie, trois sont dédiées à de jeunes hommes et les quatre dernières sont dédiées à de jeunes femmes. Plusieurs inscriptions dans cette catégorie portent gravé l'âge des défunts. Pour les jeunes hommes, il s'agit des épigrammes III.11.3. (ἐσϐέσθην ἑπτακαιεικοσέτης), III.17.1. (ὀκ[τωκαιδεκ]έτης). La troisième inscription dédiée à une jeune femme ne renseigne pas l'âge du défunt mais sa classe d'âge à travers l'emploi de l'adjectif ἀϊθέων. Concernant les épigrammes funéraires dédiées aux jeunes femmes, trois inscriptions portent l'âge des défuntes. Il s'agit des inscriptions III.4.1. (τέσσαρας εἰς μῆνας λεύσσειμ φάος ἦι θέμις ἦγ καὶ / ὀκτὼ ὑπ' ἠελίωι διπλόα πάντα θέρη « il lui fut permis de voir la lumière durant quatre mois et deux fois huit étés révolus »), III.7.1. (Δὶς δέκα […] ἔτη) et III.9.2. (Ἴκο̣[σι] […] ἐτέ̣ω̣[ν]). La dernière inscription dédiée à une jeune femme, le numéro III.3.1., ne nous donne pas son âge mais nous apprend qu'elle n'avait pas connu le mariage (ἃ στερόμαν τῶν πρὶν νυμφιδίων θαλάμων).

Les inscriptions dédiées à plusieurs membres d'une même famille sont les inscriptions III.8.1., dédiée à un père et son fils, tous deux soldats tombés sur le champ de bataille, et l'inscription III.9.5. honorant la mémoire d'un couple et de leur fille.

L'épigramme funéraire dédiée à un animal représente une particularité dans notre corpus. Il s'agit de l'inscription III.10.2., dédiée à un cobra qu'un homme a tué sur le chemin au bord duquel la stèle a été dressée. L'inscription est la seule épigramme funéraire dédiée à un animal, en l'occurrence un animal sacré.

[388] Par exemple, dans l'inscription III.1.3., l'adjectif τυτθὸν se rapportant au défunt nous indique que ce dernier était un très jeune enfant.

3. Répartition métrique des épigrammes

Distique élégiaque	37 (84 %)
Système dactylique[389]	4 (9,1 %)
Trimètre iambique	2 (4,5 %)
Indéterminé	1 (2,3 %)

Le schéma métrique le plus représenté est le distique élégiaque. Plus encore que dans les deux autres régions du corpus, le distique élégiaque paraît le mètre privilégié de la poésie funéraire. Les textes où d'autres schémas métriques sont employés sont très rares dans cette région du sud de la Méditerranée. En outre, même les textes recensés sous la catégorie « système dactylique »[390], le distique élégiaque tient une place importance. Les quatre textes dans cette catégorie sont les inscriptions III.1.9., III.2.2., III.9.7. et enfin III.9.9. Dans ces épigrammes, l'hexamètre dactylique n'est jamais employé *kata stichon*, il alterne toujours avec le distique élégiaque. Dans l'inscription III.2.2., l'hexamètre dactylique n'est même qu'une transition entre deux distiques élégiaques.

Les deux seules épigrammes à être composées entièrement en trimètres iambiques proviennent toutes deux d'Alexandrie. Il s'agit des inscriptions III.1.4. et III.1.8. À la différence de ce que l'on a observé pour l'hexamètre dactylique, le trimètre iambique est employé dans deux ces épigrammes *kata stichon*.

Le texte dont la métrique est indéterminée est l'inscription de Léontopolis III.9.8. La scansion de l'épigramme fait apparaître des éléments essentiellement trochaïques et iambiques, mais les vers ne semblent pas correspondre à un schéma métrique que l'on peut déterminer avec certitude. En effet, dans cette épigramme, nous retrouvons des tripodies trochaïques mêlées à des tripodies trochaïques catalectiques.

[389] La catégorie « système dactylique » regroupe toutes les épigrammes composées d'hexamètres dactyliques, de pentamètres dactyliques ou de mélange d'hexamètres et de pentamètres, à la différence de la catégorie « distique élégiaque » sous laquelle ne sont comptabilisées que les épigrammes composées uniquement de distiques élégiaques.

[390] Ces épigrammes sont : III.1.9. ; III.2.2. ; III.9.7. ; III.9.9. L'hexamètre dactylique est plus représenté que le distique élégiaque seulement dans III.1.9. et III.9.7.

4. Synthèse linguistique

4.1. Phonétique

4.1.1. Les voyelles

Maintien de /a:/ et fermeture de /a:/ à /ε:/

Le maintien généralisé de /a:/ s'observe dans trois épigrammes : III.1.4., III.3.1. et III.12.1. Sur ces trois épigrammes, on peut justifier la conservation de /a:/ en supposant que le défunt était originaire d'une région peuplée de locuteurs doriens. C'est clairement le cas pour la défunte de III.12.1., Arata, pour laquelle l'inscription précise qu'elle était originaire d'Hespéride[391], en Cyrénaïque. Dans III.3.1., la défunte, à qui la parole est donnée dans l'épigramme, exprime elle aussi son origine étrangère en mentionnant les Chalybes : « ἃ τὸ πρὶν ἐγ Χαλύβοις » (v. 3). En revanche, pour la troisième inscription on ne peut imputer à l'origine du défunt le maintien de /a:/. L'épigramme nous renseigne quant à l'origine du fils d'Érénaïos, il vient de Memphis « ἁ δέ τοι πατρίς / Μέμφις » (v. 6-7). Or, les deux épigrammes funéraires de Memphis du présent corpus ne présentent pas la conservation de /a:/, elles présentent toutes deux le passage de /a:/ à /ε:/ généralisé. Le lieu où le défunt est mort et est enseveli, Alexandrie, ne permet pas non plus de justifier le maintien de /a:/. Si le maintien /a:/ ne trouve pas sa justification dans l'histoire personnelle du défunt, ce fait linguistique peut être un choix littéraire. En effet, à la différence des deux autres inscriptions, l'épigramme III.1.4. est composée en trimètre iambique, le mètre privilégié des chœurs tragiques.

Les épigrammes où le traitement par fermeture de /a:/ ancien est généralisé sont largement majoritaires. Sur les quarante-quatre textes constituant le corpus de la région sud, vingt-cinq textes présentent ce traitement de /a:/. Le reste des textes présentent tantôt le traitement par fermeture de /a:/ ancien, tantôt le maintien de /a:/ ancien. Pour les épigrammes où /a:/ ancien est conservé occasionnellement, ce traitement s'observe dans différents types d'occurrences. Tout d'abord dans des anthroponymes :

- III.14.1. : Δωσιθέα (v. 1, 10) ;
- III.3.2. : Πλαύταν (v. 1).

Dans trois épigrammes, c'est le nom du dieu Hadès qui présente le maintien de /a:/ :

- III.6.1. : Ἀΐδα (v. 6) ;
- III.9.6. : Ἀείδαν (v. 2) ;
- III.11.3. : Ἀΐδαν (v. 8).

D'autres occurrences présentent le maintien de /a:/ ancien dans des conditions qui correspondent aux cas de limitation de sa fermeture, traitement propre au dialecte attique, c'est-

[391] Hespéride, plus tard connue sous le nom de Bérénice, se situe en Cyrénaïque (cf. Strabon, XVII, 3, 20) est une fondation de Cyrène ; cette dernière fut fondée par des colons venus de Théra.

à-dire le maintien conditionné de /a:/ après la consonne liquide /r/ et après les voyelles de timbres /e/ et /i/ :

- III.11.1. : εὐσεβίας (v. 2) ;
- III.6.3. : ἱερὰς (v. 10) ; γλυκερὰν (v. 13) ;
- III.7.1. : ἡλικίαν (v. 16) ;
- III.9.1. : φιλίαν (v. 6).

Une dernière catégorie de texte présente une alternance entre forme avec /a:/ ancien maintenu et formes avec fermeture de /a:/ en /ε:/, sans que la différence de traitement semble motivée par quoi que ce soit :

- III.8.1. : /a:/ : Ἀγεμόνα (v. 1) ; πάτρας (v. 5) ;
  /ε:/ : τῆιδε (v. 1) ; κρατερὴν (v. 2).

- III.9.4. : /a:/ : Στάλα (v. 1) ; κούρα (v. 3) ; ἔϐαν (v. 8) ;
  /ε:/ : γενέ|την (v. 2) ; ἔϐην (v. 6).

- III.16.1. : /a:/ : Ἅδας (v. 10) ; θνατο⟨ῖ⟩ς (v. 14) ;
  /ε:/ : κλεινὴν (v. 7) ; κούφηι (v. 16).

Dans les quatre épigrammes précédentes, aucun détail du texte, aucune information relative aux défunts ou au lieu de découverte de la pierre ne permet de justifier les alternances de traitement de /a:/ ancien. Les variations dialectales dans ces inscriptions ne pouvant être justifiées par aucune donnée relative aux conditions de production du poème, nous pouvons supposer que ces variations sont le fruit d'un procédé littéraire mis en œuvre par les auteurs afin de donner un caractère solennel, emphatique à leurs compositions.

Traitements de /ao/

Le premier traitement observé est le maintien de l'hiatus /ao/. Le maintien de l'hiatus /ao/ s'observe notamment dans le nom de la lumière φάος :

- III.1.2. : φάος (v. 2) ;
- III.1.9. : φάος (v. 5) ;
- III.4.1. : φάος (v. 3).

Autre cas où le maintien de l'hiatus est observé, dans les génitifs singuliers de thèmes en *s*, notamment dans le nom du dieu Hadès :

- III.6.2. : Ἀΐδαο (v. 15) ;
- III.9.4. : Ἀΐδαο (v. 8) ;
- III.5.1. : γήραος (v. 14).

Le maintien du hiatus /ao/ dans ces occurrences s'explique par leur fréquence d'emploi dans les textes homériques. En effet, pour le cas du nom de la lumière, dans les textes d'inspiration homérique, c'est la forme φάος qui est utilisée de préférence à la forme contracte

φῶς. De même pour les génitifs en -αο ou -αος, Homère emploie fréquemment l'expression εἰν Ἀΐδαο ou εἰς Ἀΐδαο[392]. À travers le maintien de l'hiatus /ao/ paraît donc une indication de l'influence homérique sur les épigrammatistes.

Le second traitement de l'hiatus /ao/ est la contraction aboutissant à /ɔ:/, contraction en accord avec les règles du dialecte ionien-attique :

- III.9.7. : σώ|φρονα (v. 2) ;
- III.11.3. : τιμῶντα (v. 5).

Une unique occurrence dans le corpus des textes du sud de la Méditerranée présente un traitemant dorien par /a:/ de la contraction /a/ + /o/ :

- III.6.1. : Ἀΐδα (v. 7).

Ce sont les contraintes métriques qui peuvent justifier le traitement dorien de la contraction /a/ + /o/, puisque la syllabe -δα est la longue du dactyle du cinquième pied, avant la longue isolée, d'un pentamètre dactylique. Il aurait été impossible ici de conservé l'hiatus /ao/.

Traitements de /ea/

Le traitement le plus souvent attesté de /ea/ est le maintien de l'hiatus. On le rencontre dans plusieurs épigrammes :

- III.1.1. : ἀμεμφέα (v. 3) ;
- III.1.5. : ὀστέα (v. 5) ;
- III.9.1. : ἤθεα (v. 6) ;
- III.9.6. : δυσμενέα (v. 8).
- III.9.9. : εὐσεβέα (v. 6).

De manière tout à fait parallèle à ce que nous avons observé pour le maintien de l'hiatus /ao/, l'absence de contraction des voyelles /ea/ dans ces formes correspond pleinement à l'usage de la κοινή homérique. C'est aussi sous l'influence d'Homère et de la langue poétique que les épigrammatistes emploient de préférence des formes présentant le maintien de /ea/.

Le traitement de /ea/ par la contraction correspondant à l'usage du dialecte ionien-attique, c'est à dire, /e/ + /a/ > /ε:/ est également bien attesté :

- III.8.1. : ἀταρβῆ (v. 3) ;
- III.11.2. : βένθη (v. 3) ;
- III.16.1. : ζαμενῆ (v. 8).

Traitements de /ee/

Le maintien de l'hiatus /ee/ est attesté trois fois dans l'ensemble des inscriptions du sud, dans deux épigrammes :

[392] Cf. Homère, *Odyssée*, IV, 834 ; *Iliade*, XXI, 48 ; *Iliade*, XXII, 389

- III.8.1. : δυσμενέεσι (v. 5) ; πρυλέεσσιν (v. 11) ;
- III.9.6. : Δωσίθεε (v. 5).

Le maintien de l'hiatus dans III.9.6. est dû à la morphologie, Δωσίθεε étant le vocatif du nom Δωσίθεος ; dans III.8.1. en revanche, le maintien de l'hiatus est un artifice métrique employé par l'auteur de l'épigramme pour la correction des hexamètres dans lesquels ces formes se trouvent.

Le maintien le plus fréquent que l'on observe est /ε:e/, notamment dans le nom du soleil ἠέλιος. Cette forme homérique, commode pour les rythmes dactyliques, connaît une grande fortune dans les épigrammes funéraires. Elle est employée partout et à toutes époques :

- III.1.9. : ἠελίοιο (v. 5) ;
- III.2.1. : ᾽Η{ι}ελίῳ (v. 4) ;
- III.4.1. : ἠελίῳ (v. 4).

Pour l'occurrence du substantif dans l'inscription III.1.9., le nom du soleil comporte non seulement l'hiatus initial /ε:e/, mais aussi la désinence -οιο de génitif singulier. En outre, dans cette inscription, le substantif ἠελίοιο est le complément du nom φάος. Ainsi, l'expression est une véritable réminiscence homérique.

La contraction /ε/ + /ε/ > /e:/ est bien attestée dans les épigrammes du sud de la Méditerranée. Pour en donner quelques exemples :

- III.1.1. : τεκεῖν (v. 6) ;
- III.1.2. : εἰπεῖν (v. 2) ;
- III.7.1. : πονεῖν (v. 1).

Traitements de /eo/

Le maintien de l'hiatus /eo/ est un traitement fréquent, apparaissant dans des occurrences de différentes natures : génitif singulier de thème en *s* (notamment dans des anthroponymes), forme participiale de verbe dénominatif, impératif moyen à la deuxième personne du singulier. Voici la liste d'occurrences présentant le maintien de l'hiatus /eo/ :

- III.1.2. : Πολυκράτεος (v. 2) ;
- III.1.6. : ποθέοντα (v. 6) ;
- III.3.1. : Δέρκεο (v. 1) ;
- III.5.1. : ἵκεο (v.16) ;
- III.6.2. : Βάχθεος (v. 3) ;
- III.6.4. : περίσχεο (v. 19) ;
- III.6.6. : ἔμεο ; ⟨σ⟩τέλλεο (v. 6).

Le traitement /eo/ > /o:/ est également attesté. En revanche, le traitement par diphtongaison de l'hiatus /eo/ n'est attesté que dans une seule occurrence :

- III.1.1. : Ἀριστοκράτους (v. 5) ;
- III.1.4. : βρέφους (v. 7).
- III.6.4. : ἐμεῦ (v. 15).

Enfin, on recense également un traitement particulier de l'hiatus /eo/. Deux occurrences présentent un hiatus /eo:/, représentant une synthèse de deux traitements possibles de ce hiatus, le maintien et la contraction. Les deux occurrences sont les suivantes :

- III.1.3. : Μεννέου (v. 1) ;
- III.5.1. : μαρτυρέουσαν (v. 12).

Toutes ces formes témoignent, d'une part de l'inspiration homérique des épigrammatistes, mais aussi de leur capacité à adapter leur langue aux contraintes métriques des poèmes funéraires.

Altérations des voyelles de timbre /e/

Le corpus des inscriptions du sud de la Méditerranée présente quelques notations altérées des voyelles /e:/ et /ε:/. Pour bon nombre de ces notations, elles peuvent représenter un fait de langue qui prend son essor au cours de la période hellénistique : l'iotacisme[393]. Ces notations affectent toutes les voyelles longues de timbre /e:/ sans distinction d'aperture. Les occurrences où sont attestées ces graphies sont les suivantes :

- III.1.8. : μολῖν (v. 17) ; ἰς (v. 20) ; τελῖν (v. 22) ;
- III.9.1. : βοιθὸς (v. 4) ;
- III.9.7. : πενθῖτε (v. 3)
- III.9.9. : κῖμαι (v. 3).

Dans les occurrences ci-dessus, toutes les voyelles de timbre /i/ représentent une ancienne voyelle longue de timbre /e/, /e:/ pour les occurrences de III.1.8., III.9.7. et III.9.9. et /ε:/ pour l'occurrence de III.9.1.

Les confusions entraînées par l'iotacisme s'observent également dans les quelques graphies inverses de la voyelle de timbre /i/, notée par le digramme EI. L'aperture de la voyelle /e:/ que note le digramme EI commençant à se fermer, la prononciation devait se rapprocher peu à peu de la voyelle de timbre /i/. Ainsi constate-t-on des graphies inverses dans les épigrammes :

- III.9.3. : ὠδεῖνι (v. 5) et μεικρὸν (v. 7) ;
- III.9.6. : Εἰμεὶ (v. 1) ;
- III.9.8. : μεικρὸν (v. 1) ;
- III.16.1. : τετειμένον (v. 15).

On observe également un autre genre de confusion dans la notation des voyelles longue de timbre /e/ dans les épigrammes III.1.7. et III.9.9.

- III.1.7. : ἕεν, ἐδὲ (v. 3) ;
- III.9.9. : Ἠτῶν, δεκαήχς, ἠνάτῃ, ἀϐηθάνη (l.1).

---

[393] Sur l'iotacisme, cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §251 : « À l'époque hellénistique, les voyelles longues de timbre *e* se ferment et tendent vers le timbre *i* ; cette fermeture affecte aussi bien l'*e* ouvert (η) que l'*e* fermé (ει) de l'ionien-attique ; l'un et l'autre sont représentés par *i* en grec moderne. »

Dans l'épigramme III.1.7., par deux fois la voyelle /ε:/ est notée E. Il faut signaler qu'aux côtés de ces formes, dans le même vers, on lit la forme θνητοῖς où la graphie H est employée. Il peut s'agir soit d'une simple faute d'orthographe, soit d'un témoignage d'une tendance à la fermeture de la voyelle /ε:/. En revanche, pour III.9.9., il s'agit bien d'une faute d'orthographe due à une mauvaise maîtrise de la langue grecque, ce qui est confirmé par le reste de l'inscription qui contient de nombreuses fautes, commises soit par l'auteur de l'épigramme soit par le lapicide. Quoi qu'il en soit, même l'épigramme III.9.9., où la confusion peut être imputée à une mauvaise compétence linguistique des auteurs de l'inscription, ces notations témoignent du changement des habitudes articulatoires concernant les voyelles longues de timbre /e/.

Traitement de /oe/

L'épigramme III.1.1. contient la seule occurrence contenant l'illustration de l'hiatus /oe:/ :

- III.1.1. : σαοῦν (v. 8).

La forme σαοῦν est l'infinitif présent du verbe σαόω. Le traitement de l'hiatus /oe:/ > /o:/ correspond aux usages du dialecte ionien-attique[394].

Traitements de /oo/

Parmi les inscriptions du sud de la Méditerranée, seule une occurrence présente le maintien de l'hiatus /oo/ :

- III.1.1. : διπλόον (v. 5).

La forme usuelle en ionien-attique de l'adjectif est διπλοῦς (accusatif διπλοῦν). Le choix de maintenir l'hiatus est sans doute un effet des contraintes métriques. Remarquons par ailleurs que la forme διπλόον est d'un emploi commode pour un poète composant des vers dans un système dactylique, puisqu'elle forme à elle seule un dactyle.

L'autre traitement de l'hiatus /oo/, qui est le plus fréquent et qui correspond aux usages du dialecte ionien attique, est la contraction des deux voyelles dont le résultat est la voyelle longue /o:/ :

- III.1.2. : ἐρχομένου (v. 2) ;
- SAlex.7 : Μιλήτου (v. 1) ;
- III.3.2. : βιότου (v. 4) ; μελέου (v. 6).

[394] Sur l'absence d'iota souscrit dans la contraction o + ει des infinitifs présents actifs des verbes contractes, cf. P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, §329 : « Attique, contracte : φιλεῖν, τιμᾶν, μισθοῦν ; ces deux dernières formes qui ne présentent pas trace d'un iota indiquent que -ειν est un *e* long fermé, non une véritable diphtongue. »

Notations des voyelles de timbre /o/

Comme pour les voyelles longues /ε:/, l'épigramme III.9.9. présente le cas d'une confusion dans la notation d'une voyelle /ɔ:/ :

- III.9.9. : χôρον (v. 8).

La graphie χôρον pour χῶρον dans cette épigramme ne témoigne pas d'un fait de langue, mais bien encore une fois de la mauvaise maîtrise de la langue grecque de la part de l'auteur du texte ou du lapicide qui a gravé le texte.

La diphtongue AI

La diphtongue /ai/ n'est altérée que dans une épigramme du Ier siècle ap J.-Chr., III.9.3. L'altération touche la troisième personne du singulier à la voix moyenne d'un verbe au présent de l'indicatif :

- III.9.3. : ἔπετε (v. 10).

Cette notation de la diphtongue notée AI reflète l'évolution de la prononciation de la diphtongue, cette dernière s'étant réduite à une voyelle de timbre /e/, comme c'est toujours le cas aujourd'hui en grec moderne[395].

Allongements compensatoires

L'application ou l'absence d'application des allongements compensatoires est, à bien considérer les occurrences, un simple artifice métrique à la disposition des auteurs des épigrammes en vue de la correction métrique. En cela, les auteurs ne s'éloignent pas des usages d'Homère qui ne systématisent pas l'application des allongements compensatoires. Par exemple, dans *Iliade*, XI, v. 547 : « ἐντροπαλιζόμενος ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβων » ce seul vers présente, pour un même mot, une occurrence avec l'allongement compensatoire et l'autre sans l'allongement compensatoire. Les auteurs d'épigrammes funéraires ont largement profité du caractère facultatif des allongements compensatoires hérité de la poésie homérique. Certaines épigrammes présentent elles aussi des formes tantôt avec allongement compensatoire tantôt sans allongement compensatoire :

- III.5.1. : δορὸς (v. 11) ; μόνον (v. 13) ;
  κοῦρος (v. 3) ; κούρην (v. 7).

- III.6.2. : ξένε (v. 1) ; δορὶ (v. 8) ;
  : ξεῖνε (v. 7 et 22).

- III.6.3. : δορὶ (v. 14) ;
  : ξεῖνε (v. 2 et 19).

---

[395] Sur la réduction de la diphtongue αι, cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, §242 : « C'est seulement au milieu du IIe siècle qu'apparaissent en κοινή, dans les papyrus, les premiers flottements entre αι et ε, annonçant la réduction de la diphtongue. En grec moderne, αι note un *e* ouvert. »

Si appliquer ou ne pas appliquer les allongements compensatoires est à la discrétion des épigrammatistes, nous observons cependant que les formes avec allongements compensatoires sont plus fréquentes que les formes où ces allongements ne sont pas pratiqués.

Autres allongements

D'autres genres d'allongements sont pratiqués par les épigrammatistes pour assurer la correction métrique de leurs textes. L'allongement le plus fréquent après les allongements compensatoires (dont on a remarqué plus haut le caractère facultatif), est l'allongement métrique. Cet allongement est pratiqué régulièrement dans le nom ὄνομα. On recense cinq occurrences du nom ὄνομα avec allongement métrique, sous la forme donc οὔνομα :

- III.1.4. : οὔνομα (v. 7) ;
- III.1.9. : Οὔνομα (v. 8) ;
- III.2.1. : Οὔνομα (v. 1) ;
- III.6.2. : Οὔνομα (v. 7) ;
- III.13.1. : Οὔνομα (v. 15).

Il faut noter que sur ces cinq occurrences, quatre se placent en début de vers, du fait de la commodité de la forme avec allongement métrique, puisque le nom οὔνομα forme à lui seul un dactyle.

Dernier artifice métrique employé par les épigrammatistes, l'absence de contraction est régulièrement pratiquée par les épigrammatistes pour satisfaire aux contraintes métriques, ainsi que la *diektasis*, mais elle est beaucoup plus rare. On en recense des exemples dans six épigrammes :

- III.1.7. : ἓεν (v. 3) ;
- III.6.3. : εἰσορόωντα (v. 7) ;
- III.8.1. : Μηνοόδωρον (v. 3).

La dernière occurrence Μηνοόδωρον n'est pas à proprement parler une *diektasis*, même si le procédé d'allongement présente des similarités. Il s'agit pleinement d'un expédient métrique afin d'assurer la correction métrique. Le mètre exige un dactyle à cet endroit et l'auteur de l'épigramme a recours à ce type d'allongement pour pallier l'incommodité métrique de l'anthroponyme.

4.1.2. Les consonnes

Assimilations

Les consonnes ne présentent que peu de faits notables par rapport aux voyelles. Les altérations les plus fréquentes qui affectent les consonnes sont les assimilations. On observe tout d'abord les assimilations du mode articulatoire des consonnes :

- III.1.7. : ἐγ Μιλήτου (v. 1) ;
- III.3.1. : ἐγ Χαλύβοις (v. 3) ;

- III.5.1. : ἐγ δορὸς (v. 11).

On recense ensuite les assimilations de la région articulatoire des consonnes :
- III.4.1. : λεύσσειμ φάος (v. 3) ;
- III.8.1. : ἐμ φθιμένοις (v. 13) ;
- III.9.5. : ἧμ̣ [π]επύρωκαν (cet exemple n'est toutefois pas entièrement assuré compte tenu des difficultés de lecture inhérentes à l'état de la pierre) ;
- III.14.1. : ἐμ μεγάροισι (v. 3).

Ces assimilations correspondent à des habitudes articulatoires des locuteurs, à des adaptations conditionnées de la prononciation des consonnes.

Géminations

Quelques occurrences présentent des géminations de consonnes pour des raisons métriques. La gémination, au même titre que l'application des allongements compensatoires ou la *diektasis*, est un artifice métrique. On peut citer en exemple :
- III.1.5. : κομίσσας (v. 5).

La gémination de sigma n'a pas d'autre raison d'être que d'allonger la syllabe afin d'assurer la correction métrique.

Groupe initiale πτ-

Le sud de la Méditerranée est la seule région parmi celles de la présente étude à comporter des occurrences présentant le groupe de consonnes πτ- à l'initiale. On recense trois occurrences de ce type parmi les épigrammes :
- III.8.1. : Πτολεμαῖον (v. 1) ; Πτολεμαῖε (v. 13) ;
- III.11.2. : πτολέμοι⟨σι⟩ (v. 1).

Notations fautives de consonnes

L'épigramme III.9.9., déjà mentionnée dans les chapitres 4.1.1.2.4. et 4.1.1.3.3., contient également quelques notations fautives de consonnes :
- III.9.9. : δεκαήχς ; ἀϐηθάνη (l.1).

La première occurrence, δεκαήχς présente une notation analytique de la consonne complexe [ks]. La notation de Ξ par le digramme χς correspond à l'usage dans les inscriptions d'époque archaïque[396]. Cette notation correspond à une retranscription phonétique de ce que le lapicide ou l'auteur de l'épigramme entendait. C'est pleinement une faute d'orthographe. Le cas de la seconde occurrence est identique, mais la faute est plus grave : si δεκαήχς est une faute

[396] Sur la notation de la consonne Ξ, cf. M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec*, §61 : « dans les inscriptions alphabétiques archaïques, les groupes labiale + sifflante et « gutturale » + sifflante sont parfois notés par πς, κς […] plus souvent par φς, χς […] c'est la graphie d'occlusives sourdes *douces* ».

d'orthographe, la graphie se veut la parfaite retranscription phonétique du mot, or ἀϐηθάνη échoue à restituer phonétiquement le mot ἀπέθανε. On peut se demander si l'auteur de l'épigramme n'a pas été influencé par l'évolution de bêta, de /b/ à /v/ que l'on constate à travers les transcriptions du latin, ayant la conscience que B n'est plus ce qu'il était, mais sans savoir précisément ce qu'il est devenu.

4.2. Morphologie

4.2.1. Morphologie nominale et pronominale

Formes homériques et ioniennes

Tout comme ce que l'on a constaté pour la phonétique, la morphologie des épigrammes funéraires est fortement marquée par l'influence de la langue homérique. Ce sont tout d'abord les formes non contractes qui témoignent de l'influence de la κοινή homérique. Que ce soit à l'accusatif ou au génitif, les exemples sont nombreux :

- III.1.1. : ἀμεμφέα (v. 3) ;
- III.9.1. : ἤθεα (v. 6) ;
- III.9.6. : δυσμενέα (v. 8) ;
- III.9.9. : εὐσεϐέα (v. 6) ;
- III.1.2. : Πολυκράτεος (v. 2) ;
- III.4.1. : ἐτήων (v. 5), avec une faute de quantité pour la voyelle pré-désinentielle ;
- III.5.1. : γήραος (v. 14) ;
- III.6.6. : εὐσεϐέων (v. 2) ; ἔμεο (v. 6) ;
- III.9.2. : ἐτέων (v. 9) ;
- S. Léon.4 : Ἀΐδαο (v. 8) ;
- III.10.1. : ἐτέων (v. 5) ; εὐσ[ε]ϐέων ;
- III.10.2. : δυσμενέων (v. 5).

On recense également des formes sans métathèse de quantité et d'aperture qui donnent aux épigrammes une couleur homérique, épique. Si ces formes sont attestées, elles ne représentent cependant pas un contingent important. Les occurrences sont les suivantes :

- III.1.9. : Πλουτῆος (v. 2) ;
- III.5.1. : βασιλῆες (v. 9) ;
- III.6.4. : βασιλῆες (v. 25).

Si les procédés de formation ci-dessus témoignent bien de l'influence homérique, les épigrammatistes ont également recours aux désinences propres à Homère ou, à tout le moins, perçues comme telles. Ces désinences sont, pour la flexion des thématiques, la désinence de génitif singulier -οιο, la désinence de datif pluriel -οισι, par analogie la désinence -αισι pour les thèmes en *a* et enfin, pour les thèmes en *s*, la désinence de datif pluriel -εσσι. Les exemples sont fort nombreux, en voici quelques-uns :

Pour les génitifs en -οιο :

- III.1.9. : Αἰγύπτοιο (v. 1) ;
- III.8.1 : τοῖο (v. 6) ;
- III.9.4. : φθιμένοιο (v. 9) ;
- III.11.3. : Νικομάχοιο (v. 1).

Pour les génitifs en -οισι ou -αισι :
- III.6.2. : σκοπέλοισιν (v. 3) ;
- III.7.1. : τοῖσιν (v. 15) ;
- III.9.2. : δροσεραῖσιν (v. 7).

Pour les datifs pluriels en -εσσι :
- III.8.1. : πρυλέεσσιν (v. 11) ;
- III.9.2. : στολίδεσσι (v. 3) ;
- III.10.2. : ἔρεσσι (v.7).

Aux côtés de ces formes qui rappellent pleinement la poésie épique, on recense également des formes dont la morphologie correspond aux usages du dialecte ionien. Ce sont notamment des formes présentant une métathèse de quantité et d'aperture. Seuls les thèmes en *i* présentent ce traitement :
- III.1.8. : συνβιώσεως (v. 23) ;
- III.1.9. : φάσεως (v. 9) ;
- III.6.3. : πόλεως (v. 10).

On recense également une occurrence de génitif ionien en -εω du nom du dieu Hadès :
- III.5.1. : Ἀΐδεω (v. 16).

Autres formes

La morphologie nominale des épigrammes funéraires de sud de la Méditerranée ne présente que très peu d'occurrences qui manifestent une inspiration différente de la poésie homérique ou des éléments morphologiques appartenant à d'autres dialectes que l'ionien. Même les inscriptions où la phonétique ne s'apparente pas à celle des textes homériques (songeons aux trois épigrammes où /a:/ ancien est partout maintenu) la morphologie, le lexique est toujours celui de la poésie homérique. Seules deux formes dans des épigrammes datant l'une du IIIe siècle et l'autre du IIIe ou IIe siècle av. J.-Chr. pourraient être des dorismes :
- III.1.1. : τεῖδε (v. 3) ;
- III.1.5. : τεῖδε (v. 5).

LSJ donne à l'entrée τεῖδε les informations suivantes : « *here* (= ἐνθάδε, Hsch.) *Epich.99*, *Axiop.1.1*, v.1. in Theoc.5.32 ; =*hither*, Hes.Op.635 (Cretan for ἐνταῦθα acc. to. *Procl.*ad loc. (631)) ». La mention de la Crète résonne particulièrement bien à propos de III.1.1., car la défunte est originaire de cette île. L'emploi de la forme τεῖδε pourrait être un écho à l'origine de la défunte. Ce n'est pas le cas dans III.1.5., puisque le défunt est Alexandrin. Cependant, la mention de Théocrite dans l'article de *LSJ* peut indiquer une réminiscence

littéraire de la part de l'auteur de l'épigramme. Compte tenu de la correction de la langue de III.1.1. et III.1.5. il semble douteux de supposer ici une erreur de la part de l'auteur ou du lapicide, mais même si la probabilité d'une confusion entre τεῖδε et τῇδε est improbable, elle n'est pas impossible.

4.2.2. Morphologie verbale

Formes homériques et ioniennes

La morphologie verbale est elle aussi marquée par de nombreux homérismes et ionismes. La première marque de cette influence de la langue du poète épique dans les épigrammes funéraires est le caractère facultatif de l'augment pour les temps secondaires. Les exemples sont légion :

- III.1.3. : δέξατο (v. 2) ;
- III.3.1. : στερόμαν (v. 4) ;
- III.4.1. : τέκε (v. 1) ;
- III.6.2. : γῆμεν (v. 8) ; γενόμην (v. 11) ; λίπον (v. 12) ; νῆσαν (v. 14) ;
- III.8.1. : θάνομεν (v. 9) ; γενόμαν (v. 10) ;
- III.9.3. : λεί|φθην (v. 3) ;
- III.12.1. : ἴδες (v. 3).

L'inscription III.1.9. présente une forme intéressante de l'aoriste moyen du verbe athématique à redoublement τίθημι, qui semble être une réminiscence, ou à tout le moins une imitation, de la langue homérique :

- III.1.9. : θήκαντο (v. 8).

Cette forme de τίθημι est construite à partir du même thème de la troisième personne du singulier θήκατο, attesté chez Homère, *Iliade*, X, v. 31 : « θήκατο χαλκείην κτλ. », Hésiode, Bouclier, v. 128 : « θήκατο δ' ἀμφ' ὤμοισι κτλ. », *Anthologie Palatine*, VII, 364, v. 1 : « τόδε θήκατο σῆμα ». La forme θήκατο est bien attestée dans les poèmes homériques ou d'inspiration homérique, en revanche la troisième personne du pluriel θήκαντο est fort rare, même dans l'épigraphie funéraire[397].

---

[397] La forme θήκαντο n'est attestée que dans deux autres inscriptions, à notre connaissance. Dans une inscription de Phrygie (*MAMA*, VII, 57) :

1 Φρούγιος ϛ[ὺν τ]ῇ μη-
τρὶ Δόμνῃ ἀ[νέσ]τη-
σαν τόδε τ[ὸ σ]ῆμα
ὑκίυς πόν[υς] Ὀρέ[σ]-
5 τη καλλι[τέκ]νω
πατρὶ κύδους ἕνε-
κε μήμνην **θή[καν]το** ὑ-
κίων νεκύ[ων π]άν-
των ἠδ' ἁ[πά]σωϛ.

Et dans une inscription de Termessos, en Pisidie (*SEG*, XXV, 1406) :

1-2 vers 1 τῆλε θανόντα πάτρης με | χυτὴ κατὰ γαῖα κάλυψεν

Aux côtés des formes homériques on recense également des formes ioniennes, notamment dans le participe présent du verbe εἰμί :

- III.1.3. : ἐ[όντα] (v. 1) ;
- III.9.1. : ἐὼν (v. 4) ;
- III.9.3. : ἐοῦσα (v. 3).

Autres formes

Tout comme pour la morphologie nominale, la morphologie verbale semble imperméable aux autres influences autres que celle de la langue épique. La seule attestation qui témoigne d'une influence de la κοινή dans les épigrammes du sud de la Méditerranée est une forme de participe aoriste thématique présentant le suffixe -α- caractéristique des aoristes sigmatiques :

- III.2.1. : προσείπας (v. 5).

4.3. Syntaxe

4.3.1. Poétisme

L'article

Comme dans les deux régions précédentes, l'article peut assumer le rôle d'un pronom anaphorique, rôle en lien la valeur démonstrative de l'article grec attestée chez Homère. Les exemples suivants illustrent cet emploi de l'article :

- III.2.1. : χαί|ρειν τὸν κατὰ γ[ῆ]ς (v. 6) ;
- III.7.1. : τὴν ἐτέκοντο μάτην (v. 14) ;
- III.13.1. : τὸν ἔκλαυσε πόλις, τὸν ἔθαψαν ἑταῖροι (v. 11).

On recense également des emplois de l'article en fonction de pronom relatif :

- III.1.3. : τὸν […] τυτθὸν ἐ[όντα] (v. 1) ;
- III.10.1. : τὸν καὶ ζῶσα πάροιθ' ἐπόθεις (v. 10).

Tmèses

La tmèse est attestée dans le sud de la Méditerranée. Deux inscriptions d'Égypte, l'une d'Alexandrie et la seconde d'Hassaia, présentent une telle construction syntaxique :

- III.1.5. : ἀν' […] ἤλυθες (v. 3) ;
- III.6.6. : ἐπ' οὐλοὰ κωκύσαντες (v. 3).

3-4 vers 2 ἣν δ' ἐσορᾷς στήλην, **θηκά[ν]|το** φίλοι ποθέοντες

Anastrophes

L'anastophe n'est attestée que dans une unique inscription d'Égypte, à Ptolémaïs :
- III.12.1. : νυκτὸς ὕπο σκιερᾶς (v. 2).

4.3.2. Construction particulière

Constructions verbales anomales

Nous recensons des constructions verbales ne présentant pas de préposition pour introduire le complément, alors qu'elle est usuelle dans la prose. C'est notamment le cas du verbe κεῖμαι qui apparaît avec une construction de verbe transitif direct dans une inscription du Caire :
- III.2.2. : Κεῖμαι […] τάφῳ (v. 1).

Le complément du passif

Dans une inscription de Syrie, III.5.1., le complément d'un verbe passif est exprimé par la préposition ἐκ, sous la forme ἐγ dans l'épigramme, suivi du génitif. Ce type de construction pour exprimer l'agent d'un verbe passif est commenté par J. Humbert, *Syntaxe grecque*, § 172 : « il n'y a jamais eu *une seule construction constante* de l'agent après un verbe passif : on dit à juste titre que, dans ce cas, l'agent est introduit par ὑπὸ, ce qui oppose l'*agent* à l'*instrument* (datif sans préposition). Mais si ὑπὸ est le plus fréquemment usité, on peut toujours se servir de ἐκ, de πρὸς, de παρὰ, de διὰ, de ἀπὸ, sans parler de la construction du *datif d'intérêt*, spécialisée au parfait ». Ce que décrit J. Humbert est ce que nous constatons dans l'occurrence suivant :
- III.5.1. : ὡς δὲ πάτραν δμηθεῖσαν Ἀνώπολιν ἐγ δορὸς ἐχθρῶν (v. 11).

Le complément d'agent du participe δμηθεῖσαν est le groupe prépositionnel ἐγ δορὸς ἐχθρῶν.

L'asyndète

Plusieurs inscriptions du sud de la Méditerranée présentent une syntaxe asyndétique. C'est le cas notamment pour les inscriptions III.9.4. et III.13.1. qui se présentent sous la forme d'un dialogue entre le passant et le défunt. Le passant adresse une série de questions au défunt qui y répond brièvement. Dans ces inscriptions l'asyndète n'a pas la valeur oppositive qu'elle revêt dans la prose classique, elle est bien davantage une tentative d'imitation de la langue du dialogue quotidien, de l'oralité, par une syntaxe dépouillée des raffinements d'une prose élaborée.

L'asyndète est cependant également attestée dans des épigrammes qui ne se présentent pas sous une forme dialoguée. Elle est alors un procédé stylistique qui permet de mettre en valeur l'élément, le détail de l'inscription le plus important. Par exemple, dans l'inscription

III.1.3., dédiée à Mennéos, jeune homme décédé avant l'heure, l'asyndète est employée pour révéler le caractère tragique de son destin. L'inscription ne présente que deux propositions dont la première a pour sujet τάφος, qui est par ailleurs le locuteur dans l'épigramme, et la seconde a pour sujet κόνις. Rien ne coordonne les deux propositions, elles sont purement et simplement juxtaposées, et le caractère tragique du sort de Mennéos est alors traduit par cette vivacité de l'expression. Le vocabulaire ajoute également à la dimension tragique puisque la seconde proposition expose une situation paradoxale dès les premiers mots : τὸν ὑ[πὸ] χθόνα τυθτὸν ἐ[όντα].

L'asyndète peut donc assumer deux fonctions dans les épigrammes funéraires : elle peut représenter une tentative d'imitation de l'oralité lorsqu'elle est employée dans des épigrammes en forme de dialogue, mais elle peut aussi servir de procédé stylistique de mise en valeur de l'élément jugé le plus important, le plus remarquable de l'inscription.

4.3.3. Temps et modes verbaux

Impératif

Dans les inscriptions du sud de la Méditerranée, impératifs présents et aoristes sont bien attestés. L'impératif parfait, en revanche, n'y est pas attesté. La liste des occurrences, que nous donnerons ci-dessous, nous permet d'observer que les impératifs présents et aoristes sont employés peu ou prou dans les mêmes proportions : sur vingt et une occurrences, neuf sont des impératifs présents et douze sont des impératifs aoristes. À ces vingt et une occurrences, il nous faut également signaler l'emploi d'un infinitif présent à valeur d'impératif[398]. Voici la liste des occurrences d'impératifs, que nous avons regroupées selon le temps verbal de l'impératif :

Impératifs présents :
- III.1.6. : ἴσχε, ἄπιθι (v. 4) ;
- III.1.9. : κλαῖε (v. 13) ;
- III.9.5. : δά|κρυα λε[ῖϐε] (v. 1). L'infinitif ἀγγέλλειν (v. 10)
- III.9.6. : κατάκλαε (v. 5) ;
- III.9.7. : πενθῖτε (v. 3) ;
- III.9.8. : Κλᾶέ (v. 3) ;
- III.10.2. : Στῆθι (v. 1) ; στενάχιζέ (v. 3).

Impératifs aoristes :
- III.1.9. : Στῆσον (v. 12)
- III.9.2. : δάκρυσον (v. 2) ;
- III.9.6. : Κλαύσατε (v. 3 et 8) ;
- III.9.7. : κατακλαύ|σατε (v. 1) ;
- III.9.8. : κλαῦσον (v. 2) et κλαύ|[σατε] (v. 6) ;

[398] Sur l'infinitif à valeur d'impératif, cf. Humber (J.). Synatxe du grec, p. 125, § 210 : « L'infinitif (*sans article*) peut équivaloir à un impératif — 2e personne du singulier — qui se rapporte soit à un *être imaginaire*, soit à une *personne déterminée* ».

- III.9.9. : Εἴσιδε, κλαῦ|σον (v. 1) ; κόψαι (v. 2) ; ⟨εἶ⟩πε (v. 7) ;
- III.11.3. : Εἴπατε (v. 7) ;
- III.15.1. : δάκρυσον (v. 3).

Dans les deux listes d'occurrences ci-dessus, nous pouvons remarquons que dans quatre inscriptions sont employés et le présent et l'aoriste de l'impératif. C'est notamment dans ces quatre inscriptions que les valeurs et les conditions d'emploi de chacun des deux temps verbaux de l'impératif sont pleinement perceptibles. Si nous examinons les impératifs employés dans l'inscription III.1.9., la différence entre les valeurs aspectuelles du présent et de l'aoriste est claire. En effet, l'aoriste στῆσον représente un ordre ponctuel : « arrête-toi un instant », tandis que dans l'impératif κλαῖε, le présent sert à signaler le caractère duratif du procès exprimé par le verbe κλαίω.

Dans les trois autres inscriptions, nous pouvons observer les mêmes emplois de l'aoriste et du présent. Dans les inscriptions III.9.6. et III.9.8., nous observons que le choix des temps verbaux est guidé non seulement par leur valeur aspectuelle, mais ce choix est aussi guidé par l'identité du destinataire de l'impératif. Prenons l'exemple de l'inscription III.9.6., le défunt prenant la parole dans l'inscription emploie l'aoriste κλαύσατε par deux fois avec pour sujet πάντες[399], représentant soit l'ensemble des passants qui se présentent devant sa tombe, soit la totalité des hommes. En revanche, lorsque le défunt s'adresse à celui qu'il considère comme son fils, il emploie le présent κατάκλαε. Dans ces exemples, les différentes identités des destinataires guident aussi le choix des temps verbaux des impératifs. En effet, le procès représenté par le verbe n'est pas envisagé sous le même aspect selon que le défunt s'adresse à son fils ou aux passant. Le fils du défunt est condamné à pleurer son père bien davantage et bien plus longtemps que les inconnus qui composent la société des hommes ou les passants qui se présenteraient devant la tombe du défunt. Le présent sert ici à mettre en valeur l'aspect duratif de l'émotion du fils tandis que l'aoriste représente la douleur ressentie par ceux qui se présentent temporairement devant la tombe du défunt.

Subjonctif

Le mode subjonctif est fort rare dans les inscriptions du sud de la Méditerranée. On n'en recense que trois occurrences : deux dans des propositions subordonnées, dans les inscriptions III.1.2. et III.7.1., et une dernière occurrence dans une proposition indépendante, dans laquelle le subjonctif sert à l'expression de la défense, dans l'inscription III.6.5. Les occurrences sont les suivantes :

- III.1.2. : ἤν τις ἵκηται (v. 1), le subjonctif est accompagné de ἤν (ἐάν), il représente ici une condition se fondant sur l'éventualité ;
- III.6.5. : μή με παρεκτοχάσῃς (v. 2), μή suivi du subjonctif aoriste de deuxième personne du singulier est employé pour exprimer la défense ;
- III.7.1. : ὅπως μή / […] ἔχηι (v. 11-12), Le subjonctif ἔχῃ dans la subordonnée introduite par ὅπως exprime la finalité.

[399] πάντας par erreur dans le troisième vers de l'inscription

Optatif

Le mode optatif est employé avec plus de fréquence que le subjonctif. Il est cependant toujours en proposition indépendante, les épigrammes du sud de la Méditerranée ne présentent aucun optatif de subordination secondaire. Par conséquent, toutes les occurrences d'optatifs servent à exprimer le souhait. Les occurrences sont les suivants :

- III.2.1. : διπλ⟨ό⟩α | ταῦτα λάχοις (v. 6) ;
- III.6.3. : λέγοις (v. 19) ;
- III.9.4. : Ἴη (v. 9) et φέροι (v. 10) ;
- III.10.1. : ἔχοιτε (v. 12) ;
- III.11.2. : ἵκοιο (v. 8) ;
- III.13.1. : δακρυχέοις (v. 14) ;
- III.16.1. : λέγοις (v. 16) ;

4.4. Lexique

4.4.1. Le monument funéraire

Le monument funéraire est ici aussi désigné selon les différentes fonctions qu'il peut occuper. La fonction architecturale est la plus représentée dans le sud de la Méditerranée. Ce sont donc les substantifs τύμβος, τάφος qui connaissent le plus grand nombre d'occurrence. Le monument funéraire est rarement désigné dans sa capacité à préserver la mémoire du défunt. Il est également rarement comparé à l'ultime demeure du défunt qu'il recouvre.

Lorsque le monument n'est pas mentionné dans l'épigramme, c'est la terre qui recouvre le défunt que l'auteur nomme. C'est le cas pour l'inscription d'Alexandrie III.1.7. où l'on peut lire γῆ ἱερὰ Λιβύης (v. 2).

Les occurrences présentant le monument funéraire dans sa dimension architecturale sont les suivantes :

- III.1.4. : La tombe est appelée ὁ τύμβος (v. 1), la pierre portant l'inscription ἁ πέτρος (v. 1) ;
- III.2.2. : τάφῳ (v. 1) ;
- III.3.1. : τάφος (v. 2) ; l'épigramme fait également mention de l'ornement de la pierre à travers le substantif εἰκόνα (v. 2) ;
- III.3.2. : τύμβος (v. 2) ;
- III.4.1. : τύμβος (v. 2) ;
- III.7.1. : τάφον (v. 15) ;
- III.9.2. : στυ|γερ[οῦ] τοῦδε […] τ̣[άφ]ου (v. 4) ;
- III.9.3. : τάφος (v. 1) ;
- III.9.4. : κυαναυγέϊ τύμβωι (v. 1) ;
- III.9.5. : τάφος (v. 1) ;
- III.9.9. : τύμβωι (v. 3) ;
- III.13.1. : τύμβον (v. 1).

Parmi ces inscriptions, III.3.1. présente un détail intéressant dans sa manière de présenter le monument funéraire. On voit se constituer au fil de l'épigramme deux couples : à εἰκόνα correspond le substantif τάφος au vers 2, tandis qu'au vers 6 est formé le couple εἴδωλον et μναμόσυνον. Le premier couple met en valeur le lustre architectural du monument, il ressortit à la sphère matérielle du monument ; le second révèle en revanche l'importance psychologique que ces mêmes réalités revêtent à travers la fonction mémorielle que doit assumer un tel monument.

Les occurrences qui désigne le monument funéraire d'après sa fonction de préservation de la mémoire du défunt sont les suivantes :

- III.1.6. : σῆμ' (v. 4) ;
- III.1.9. : σῆμα (v. 9) ;
- III.11.1. : μνημειῶν (v. 4) ;
- III.14.1. : σῆμα (v. 8).

Enfin, la comparaison du monument avec la dernière demeure du défunt apparaît dans deux inscriptions :

- III.6.2. : ἥ{ι}δ' ἱερὰ κλισία (v. 4) ;
- III.9.1. : τὸ σπιλάδος μέλαθρον (v. 1). Le substantif σπιλάς est par ailleurs d'un emploi fort rare pour désigner un tombeau[400]. Dans le présent corpus, il n'est attesté que dans une seule autre épigramme, l'inscription d'Éphèse, en Lydie, II-7.5.7.

4.4.2. Dire la mort

La variété des expressions usitées dans le sud de la Méditerranée pour désigner la mort présente une étendue aussi vaste que dans les deux précédentes régions du présent corpus. La mort peut être désignée par un verbe ou un substantif seul :

- III.1.7. : τὸ μόριμον (v. 4). C'est la seule attestation du substantif μόριμον dans le présent corpus. Il est employé dans un vers où le défunt déclame une sentence gnomique. Le caractère solennel de la maxime a sans doute incité l'auteur à employer ce substantif attesté, dans la littérature, surtout dans les textes poétiques[401].
- III.1.8. : ναυαγὸν (v. 3). À travers ce substantif, la mort de la défunte est présentée métaphoriquement comme un naufrage, alors que la défunte est morte de maladie et même insinue, par la mention des « misérables Érinyes des poisons » (οἰκτρὰς Ἐρινῦς φαρμάκων), qu'elle a été empoisonnée. C'est ici la seule attestation d'une comparaison de la mort avec un naufrage.
- III.4.1. : La mort est exprimée à travers le participe aoriste θανοῦσαν (v. 7) ; à l'opposé les expressions désignant l'existence de la défunte sont des périphrases : λεύσσειμ φάος (v. 3) ; ὑπ' ἠελίωι (v. 4) ;

---

[400] *LSJ, s. v.* σπιλάς ne cite que l'occurrence de l'inscription III.9.1. pour illustrer l'acception « tombeau » de ce substantif.

[401] Nous avons signalé dans le commentaire sous l'inscription III.1.7. les attestations de τὸ μόριμον chez Homère, Pindare et Eschyle par exemple.

- III.5.1. : ὤλετο (v. 3 et 5) ;
- III.14.1. : θνῄσκω (v. 4).

La mort est également désignée au moyen de périphrases : « quitter la lumière du soleil », « être descendu chez Hadès », « aller vers les rives de l'Achéron » ou encore « atteindre le terme de sa vie », cette dernière périphrase reposant par ailleurs sur la métaphore sportive que nous avons déjà rencontrée dans les deux autres régions du corpus, sont autant de périphrases que les épigrammatistes emploient. Les exemples suivants illustrent ce procédé de désignation :

- III.1.9. : ἔλιπον φάος ἠελίοιο (v. 5) ;
- III.2.1. : εἰς Ἀίδην ἔμολον (v. 2) ;
- III.2.2. : μεγάλῃ τε ἰσχύϊ | κεκλιμένη (v. 2) puis θυμὸν ἢ ὄλλυμ' ἐγώ (v. 6) ;
- III.3.1. : δ'εἰς Ἀχέροντα μολοῦσα (v. 3) ;
- III.10.1. : τέρμα βίου (v. 6) ;
- III.11.3. : Ἀΐδαν ἔμολον (v. 8).

4.4.3. Les représentations eschatologiques

L'au-delà

La manière de nommer l'au-delà ne présente pas plus d'originalité que dans les autres régions du présent corpus. L'au-delà peut être assimilé à une région ou une demeure appartenant à une divinité, et notamment au dieu Hadès :

- III.6.1. : εἰς Ἀΐδα κατίναι (v. 6) ;
- III.9.4. : Ἀΐδαο δόμους (v. 8) ;
- III.9.6. : ἦλθον δ'εἰς Ἀείδαν (v. 2) ;
- III.18.1. : Πλούτωνος τε δόμους καὶ Φερσεφόνης κυαναυγεῖς (v. 3). Plus loin est mentionné également l'un des juges des enfers, à côté duquel le défunt est destiné à siéger : Μίνω σύνθωκος (v. 4). Enfin, le défunt est destiné à y vivre entouré des hommes pieux παρ' εὐσεβέσιν (v. 4).

La mention d'un fleuve infernal suffit aussi à désigner l'au-delà, sans que soient livrés davatange de détails pour préciser la géographie infernale :

- III.9.4. : σκοτόεν κλίμα Λάθας (v. 5) ;
- III.10.1. : εἰς Ἀχέροντ' ἔμολες (v. 4).

Enfin l'au-delà peut être présenté comme le lieu d'élection des âmes vertueuses :

- III.9.3. : ψυχὴ δ' εἰς ὁσίους ἕπετε (v. 10). La description de l'au-delà dans cette inscription, notamment à travers l'emploi de l'adjectif ὁσίους, est cependant particulière. En

effet, d'après É. Bernand, l'emploi de ὁσίους révèle ici l'appartenance à la communauté juive de la défunte[402].

- III.11.2. : εὐσεβέων λειμώνια νῦν ὑπὸ βένθη (v. 3) ;
- III.11.3. : λειμών θ' ἱερὸς εὐσεβέων (v. 6) ;
- III.6.6. : cette épigramme présente une identification progressive de l'au-delà tout d'abord décrit comme ἱεροὺς χώρους (v. 2), puis μακάρων ἐ⟨π⟩ὶ νήσους (v. 9) et enfin pleinement identifié aux plaines élyséennes : εὐδέν[δρ]ου θ' ἱερὰς Ἠλυσίοιο γ[ύ]ας (v. 10).

Corps et âme

Le dualisme, mentionné dans certaines épigrammes d'Asie Mineure et du nord de la Méditerranée, est ici beaucoup plus discret. On ne recense qu'une inscription qui fasse véritablement état de cette conception eschatologique qui oppose le destin du corps matériel du défunt à celui de son âme immortelle. L'occurrence se trouve dans une inscription de Léontopolis :

- III.9.3. : le corps du défunt est mentionné au vers 9 de l'épigramme : τὸ | ἐμὸν δέμας, et à son corps s'oppose au vers suivant le destin de son âme qui s'envole, ψυχὴ δ' εἰς ὁσίους ἔπετε (v. 10).

4.4.4. Hapax et mots rares

Les épigrammes du sud de la Méditerranée offrent quelques exemples de mots ou d'expressions rares, également quelques hapax. C'est l'épigramme III.10.2. qui offre le plus d'expressions et mots rares. Cette épigramme donne tout d'abord un hapax :

- III.10.2. : τελώριον (v. 1) mentionné par Hésychius, mais attesté seulement dans cette inscription ; ἔρεσσι (v. 7).

On recense ensuite une expression désignant l'inscription que ne connaît pas d'autre attestation :

- III.10.2. : εὐρήσεις γράμματι ῥηγνύμενον (v. 2), l'antécédent de ῥηγνύμενον est λάον (v. 1).

D'autres inscriptions présentent également des hapax :

- III.1.1. : σαοῦν (v. 8) ;
- III.1.4. : νεκρα⟨γ⟩ωγόν (v. 3) ;
- III.1.8. : παρρίζους (v. 7).

[402] É. Bernand signale que « la pensée juive s'exprime ici par le mot ὅσιος qui dans la Septante désigne non seulement les Patriarches qui sont au Paradis, mais aussi les saints. »

IV. Synthèse générale

Synthèse générale

1. Répartition des épigrammes

Les tableaux suivants proposent une vue synthétique de la répartition des épigrammes du corpus par date, par « type » de défunt (homme, femme, enfant et jeune adulte, famille, animal, indéterminé.) et par mètre employé (distique élégiaque, système dactylique, trimètre iambique, etc.). Le nombre et la proportion des épigrammes provenant du nord de la mer Noire, d'Asie mineure et du Sud de la Méditerranée sont indiqués.

1.1. Répartition chronologique

Les épigrammes du corpus se répartissent dans le temps selon le tableau statistique suivant. Il intègre les épigrammes dont la datation hésite entre deux siècles (ex : « IVe siècle / IIIe siècle ») et celles dont nous ne pouvons affirmer que l'époque (ex : « époque hellénistique). L'entrée « Indéterminé » indique le nombre et la proportion d'épigrammes qui ne peuvent être datées. Ce tableau présente également, dans la dernière ligne, le nombre total d'inscriptions qui constituent notre corpus

		Corpus par région		
	Corpus entier	Nord	Asie Mineure	Sud
VIe siècle av. / Ve siècle av.	1 (0,3 %)		1 (0,4 %)	
Ve siècle	6 (1,8 %)	5 (8,6 %)	1 (0,4 %)	
IVe siècle	22 (6,7 %)	6 (10,3 %)	15 (6,7 %)	1 (2,3 %)
IVe siècle av. / IIIe siècle av.	4 (1,2 %)	4 (6,9 %)		
IIIe siècle	28 (8,6 %)	2 (3,4 %)	20 (8,9 %)	6 (13,6 %)
IIIe siècle / IIe siècle	15 (4,6 %)	2 (3,4 %)	7 (3,1 %)	6 (13,6 %)
IIe siècle	32 (9,8 %)	3 (5,2 %)	20 (8,9 %)	9 (18,2 %)
IIe siècle / Ier siècle av.	27 (8,3 %)	3 (5,2 %)	15 (6,7 %)	9 (18,2 %)
Ier siècle av.	41 (12,6 %)	10 (17,2 %)	31 (13,8 %)	

Ier siècle av. / Ier siècle ap.	5 (1,5 %)	1 (1,7 %)	4 (1,8 %)	
Époque hellénistique	19 (5,8 %)		19 (8,5 %)	
Ier siècle ap.	58 (17,8 %)	10 (17,2 %)	39 (17,4 %)	9 (18,2 %)
Ier siècle ap. / IIe siècle ap.	63 (19,3 %)	12 (20,7 %)	48 (21,4 %)	3 (6,8 %)
Époque romaine	3 (0,9 %)		3 (1,3 %)	
Indéterminé	2 (0,6 %)		1 (0,4 %)	1 (2,3 %)
Total	326	58	224	44

Les épigrammes funéraires datant du Ier siècle ap. J-Chr. et celles dont la date balance entre le Ier et le IIe siècle ap. J.-Chr. sont les plus représentées dans le corpus. Si l'on réunit les épigrammes par époque plutôt que par siècle, l'époque hellénistique fournit bien davantage d'inscriptions que les époques archaïque et classique.

Le nombre d'épigrammes dont la date n'est pas définie est également très important. La souplesse du formulaire des épigrammes funéraires et les dommages que le temps ou la main de l'homme ont fait subir aux supports des inscriptions ne nous laissent parfois que peu de ressources pour déterminer avec fiabilité la date des inscriptions. Les inscriptions concernées sont vraisemblablement comprises dans les bornes chronologiques définies pour le présent travail, mais il n'est pas possible d'affirmer à quel siècle elles appartiennent.

Le tableau dessus-ci nous permet également d'observer des différences et similitudes entre les trois grandes zones géographiques délimitant les parties de notre corpus. Ainsi pouvons-nous observer que seule l'Asie Mineure a fourni une inscription antérieure au Ve siècle avant notre ère. À l'inverse, l'inscription la plus ancienne de la région du sud de la Méditerranée date du IVe siècle avant notre ère. La région du nord de la Méditerranée a fourni à notre corpus le plus grand nombre d'inscriptions d'époque archaïque. En effet, sur les sept inscriptions dont la date est comprise entre les VIe et Ve siècle avant J.-Chr., le nord de la Méditerranée compte cinq inscriptions.

Des trois régions du corpus, le sud de la Méditerranée est la région où la répartition des épigrammes selon leur date est la plus équilibrée. À l'exception du IVe siècle avant J.-Chr., qui ne compte pour cette région qu'une seule inscription, les autres époques sont représentées par un nombre d'épigramme peu ou prou équivalent. Ce n'est pas le cas des deux autres zones géographiques du présent corpus, où le nombre des inscriptions croît sans discontinuité au fur et à mesure que nous avançons dans le temps. Ainsi, entre le IIIe siècle et le Ier siècle avant notre ère, le nombre d'inscriptions est cinq fois plus important pour le nord de la Méditerranée et il est plus de quatre fois plus important pour l'Asie Mineure. Cet accroissement du nombre d'inscriptions au fil du temps est très net lorsque l'on observe la colonne rapportant les données à l'échelle du corpus entier : jusqu'à la borne chronologique supérieure du corpus, le nombre d'inscriptions va constamment croissant.

1.2. Répartition selon les défunts

Le tableau ci-dessous présente le nombre d'épigrammes funéraires d'hommes, de femmes, d'enfants et jeunes adultes mais aussi le nombre d'épigrammes dédiées à un animal ou à plusieurs membres d'une même famille, qu'il s'agisse d'un parent et ses enfants, d'un couple, d'une fratrie. La répartition est la suivante :

		Corpus par région		
	Corpus entier	Nord	Asie Mineure	Sud
Hommes	151 (46,3 %)	29 (50 %)	105 (46,9 %)	17 (38,6 %)
Femmes	58 (17,8 %)	9 (15,5 %)	35 (15,6 %)	14 (31,8 %)
Enfants et jeunes adultes	82 (25,2 %)	13 (22,4 %)	59 (26,3 %)	10 (22,7 %)
Familles	27 (8,3 %)	7 (12,1 %)	18 (8 %)	2 (4,5 %)
Polyandrion	1 (0,3 %)		1 (0,4 %)	
Animal	1 (0,3 %)			1 (2,2 %)
Indéterminé	5 (1,5 %)		5 (2,3 %)	
Sans défunt	1 (0,3 %)		1 (0,4 %)	

Quelle que soit la zone géographique que l'on observe, ce sont les épigrammes funéraires dédiées aux hommes qui sont les plus nombreuses.

En effet, elles représentent exactement la moitié des épigrammes dans le nord de la Méditerranée (29 textes sur les 58), un peu plus de la moitié de l'ensemble des inscriptions d'Asie Mineure et près de 40 % des inscriptions provenant du sud de la Méditerranée.

Après les inscriptions dédiées à des hommes, ce sont les inscriptions dédiées à des enfants ou à de jeunes adultes qui sont les plus représentées dans le nord de la Méditerranée et en Asie Mineure. Quant au sud de la Méditerranée, les inscriptions dédiées à des enfants ou à de jeunes adultes n'arrivent qu'en troisième position avec 22,7 % ; ce sont les inscriptions dédiées à des femmes qui dans cette région viennent après celles dédiées à des hommes.

Enfin, les inscriptions dédiées à plusieurs membres d'une même famille arrivent en quatrième position dans les trois zones géographiques de notre corpus. Ces quatre catégories selon lesquelles nous avons classé les épigrammes funéraires représentent les quatre types d'épigrammes les plus communes.

Restent alors huit inscriptions. Parmi ces inscriptions qui sortent du commun, cinq ne contiennent pas assez d'informations sur le défunt pour que nous en connaissions l'âge ou le sexe, soit en raison de lacunes soit à cause de l'ambiguïté de l'anthroponyme. Tel est le cas de

l'inscription II-10.5.1. où le nom du défunt Φιλτήι ne nous permet pas de savoir avec certitude s'il s'agit d'un homme dénommé Φίλτης ou d'une femme répondant au nom de Φίλτη.

L'Asie Mineure fournit la seule inscription gravée sur un monument honorant la mémoire des soldats qui se sont battus pour la défense de leur patrie. Il s'agit de l'inscription II-8.10.3 de Milet en Carie que nous avons classée dans la catégorie « Polyandrion ».

Les deux dernières inscriptions sont d'une nature plus particulière encore. L'unique inscription représentant la catégorie « Sans défunt », est l'épigramme II-6.1.3., d'Ancyre. Dans cette inscription, composée d'un distique élégiaque réparti sur 7 lignes, la ligne 4, où doit normalement contenir le nom du défunt est restée non gravée. Le contenu du reste de l'épigramme est suffisamment neutre pour servir aussi bien à un homme qu'à une femme. La seule contrainte étant dans cette épigramme le nom du défunt qui doit être adapté métriquement au vers, un hexamètre où il ne manque qu'un pied et demi. Le nom du défunt doit donc correspondre à une scansion ˘ – °.

La dernière inscription est celle d'un animal. Il s'agit de l'inscription III.10.2., dédiée à un cobra, retrouvée à Memphis en Égypte. Cette inscription est la seule à être dédiée à un animal. Cette inscription illustre une particularité culturelle propre à la population égyptienne chez qui certains animaux, dont le serpent et en particulier le cobra, étaient vénérés comme des êtres sacrés. C'est donc cette donnée culturelle propre à l'Égypte qui justifie que cette région soit la seule à fournir une épigramme funéraire dédiée à un animal.

1.3. Répartition des mètres employés

Le tableau ci-dessous présente la répartition des systèmes métriques employés dans les épigrammes funéraires du corpus :

		Corpus par région		
	Corpus entier	Nord	Asie Mineure	Sud
Distique élégiaque	241 (73,9 %)	47 (81 %)	157 (70 %)	37 (84,1 %)
Système dactylique	41 (12,6 %)	6 (10,3 %)	31 (13,8 %)	4 (9,1 %)
Trimètre iambique	24 (7,4 %)	3 (5,2 %)	19 (8,5 %)	2 (4,5 %)
Mélange métrique	9 (2,8 %)	1 (1,7 %)	8 (3,6 %)	
Autre	5 (1,5 %)		5 (2,2 %)	
Indéterminé	5 (1,5 %)	1 (1,7 %)	3 (1,3 %)	1 (2, 3 %)

Les statistiques permettent d'identifier trois schémas métriques pour les épigrammes funéraires : le distique élégiaque, l'hexamètre dactylique et le trimètre ïambique.

Le distique élégiaque est de loin la forme métrique privilégiée par les auteurs d'épigrammes funéraires. Rapporté au nombre total de textes qui composent notre corpus, le distique élégiaque est présent dans près des trois quarts des épigrammes funéraires. Cette préférence pour le distique élégiaque se constate dans toutes les zones géographiques du corpus. Dans le nord et le sud de la Méditerranée, le distique élégiaque est employé dans plus de 80 % des épigrammes funéraires. L'emploi du distique élégiaque en Asie Mineure est légèrement moins répandu, puisqu'en proportion, il représente 70 % des textes. Nous pouvons justifier cette légère diminution du nombre de distiques élégiaques par le fait que les textes provenant d'Asie présentent une plus grande variété métrique que dans les deux autres zones géographiques du corpus.

Après les textes composés de distiques élégiaques, viennent les quarante et une inscriptions dont le schéma métrique correspond à un système dactylique. Au sein même de cette catégorie, le distique élégiaque tient une place importance. En effet, de ces quarante et une inscriptions, seules cinq dans le nord de la Méditerranée et dix-huit inscriptions sur trente et une en Asie Mineure seulement sont composées uniquement d'hexamètres dactyliques. Dans la région du sud de la Méditerranée, aucune inscription n'est composée que d'hexamètre dactyliques. Dans toutes les autres inscriptions appartenant à cette catégorie, l'hexamètre dactylique alterne toujours avec le distique élégiaque, parfois même ne sert-il que de transition entre une série de distiques élégiaques, tel que dans l'épigramme du Caire, III.2.2. Ainsi, le statut de mètre privilégié de la poésie funéraire du distique élégiaque apparaît même dans cette catégorie de textes où apparaît l'hexamètre dactylique.

Le trimètre iambique est le troisième schéma métrique le plus représenté dans notre corpus, avec plus de 7 % des textes. En comparant la distribution des textes composés en trimètres iambiques selon leur région de provenance, on constate que le nord et le sud de la Méditerranée présentent à peu de chose près la même proportion de textes composés dans ce schéma métrique, avec plus ou moins 5 % d'inscriptions. L'Asie Mineure, où la variété métrique est plus importante que dans les deux autres régions, présente plus de 8 % de textes composés en trimètres iambiques.

La quatrième catégorie référence les textes dont le schéma métrique alterne en hexamètre dactylique ou distique élégiaque et trimètre iambique. Ces textes, au nombre de neuf dans l'ensemble du corpus proviennent pour l'essentiel d'Asie Mineure, et plus particulièrement de Phrygie. En effet, sur les huit inscriptions d'Asie Mineure présentant une alternance entre hexamètre dactylique et trimètre iambique, la moitié provient de Phrygie. Ce sont les inscriptions II-5.1.1., II-5.2.1., II-5.4.1. et II-5.6.1. qui présentent un tel schéma métrique. Par ailleurs, la Phrygie est l'unique région d'Asie Mineure où les textes appartenant aux catégories « Mélange métrique » et « Système dactylique » sont aussi nombreux, ou peu s'en faut, que les textes composés en distiques élégiaques. Sur seize inscriptions en Phrygie, neuf sont composées en distiques élégiaques, quatre appartiennent à la catégorie « mélange métrique » et trois à la catégorie « système dactylique ».

Une fois toutes les précédentes catégories comptabilisées, il reste dix textes, ce qui représente exactement 3 % du corpus. Sur ces dix textes, la moitié correspond à des textes ou

trop mutilés pour que l'on puisse déterminer avec certitude le schéma métrique employé pour leur composition, ou présentant une métrique trop irrégulière. Il ne reste donc plus que cinq textes (1,5 %) dont le schéma métrique diffère totalement de celui des autres inscriptions du corpus.

Les cinq textes concernés proviennent tous d'Asie Mineure. La première épigramme provient de Sinope (II-2.2.1.) et date du Ve siècle av. J.-Chr. Les deux suivantes proviennent de Mysie : l'une d'Antandros (II-4.2.1.) qui date de la fin de l'époque hellénistique voire du début de l'époque romaine, la seconde de Cyzique (II-4.3.7.) qui date du IIe ou du Ier siècle av. J.-Chr. La quatrième est une inscription de Tralles en Lydie (II-7.16.1.) du Ier siècle ap. J.-Chr. Enfin, la cinquième est une inscription retrouvée en Carie, dans la cité de Milet (II-8.10.12.), datant de l'époque hellénistique.

Sinope : II-2.2.1.

Le schéma métrique est difficile à établir avec certitude. Toujours est-il que par plusieurs aspects l'épigramme est singulière. Elle est gravée sur une pierre de forme pyramidale, possédant trois faces, chacune portant une inscription. L'une des inscriptions est en prose, les deux autres sont versifiées : elles sont quasiment identiques, si ce n'est le deuxième vers où θυγατρός alterne avec παρθενικῆς (ce qui suppose au passage une possibilité de résolution de quantité).

Antandros : II-4.2.1.

L'épigramme est composée de vers phaléciens. Le phalécien est composé de deux côla dont le premier est un vers glyconien : ° ° – ⏑ ⏑ –. Le second côlon, juxtaposé au premier, est une tripodie ïambique catalectique ⏑ – ⏑ – °. Appelé hendécasyllabe par les Romains, la particularité de ce schéma métrique est de présenter des vers isosyllabiques.

Ce schéma métrique se rencontre dans des fragments de Sappho, dans la lyrique chorale et les chœurs tragiques. Pourquoi faire le choix d'un tel mètre ? Il est délicat de trouver une source littéraire précise qui aurait inspiré l'épigrammatiste. En tous les cas, il semble que le choix du mètre va de pair avec le choix du dialecte. On observe dans l'épigramme la prédominance de formes doriennes, voire éoliennes, à travers plusieurs caractéristiques :

- la conservation des /a:/ : ἆμο[ς] ; νύμφαν ; Ἀφροδίτας ; Ἑρμᾶς ;
- l'emploi d'éléments syntaxiques d'origine dorienne ou éolienne : ὅττι (ou ὄττι) ; ὅκα ; ὅκκα ; τόκα. Les deux dernières occurrences sont les seules du présent corpus.

Le dialecte tout comme la métrique peuvent ici représenter une influence dorienne ou éolienne. Cette influence dorienne, voire éolienne, est sans doute liée aux données géographiques : Antandros se trouve en effet non loin de l'Éolide. La proximité de cette région explique en partie l'inspiration exceptionnelle de cette inscription.

Cyzique : II-4.3.7.

Le schéma métrique est formé de vers dits « asynartètes », c'est-à-dire un vers composé de deux types de mètres différents. Le vers commence par un mètre appelé parémiaque, qui

n'est autre que le second hémistiche d'un hexamètre dactylique à partir d'une coupe penthémimère : – ‿ ‿ ‿ – ‿ ‿ ‿ – –. Le second hémistiche de cet asynartète est représenté par un ithyphallique, c'est-à-dire une tripodie trochaïque catalectique : – ‿ – ‿ –.

La première partie de l'asynartète présente l'élément dactylique, le plus courant pour l'épigramme funéraire. En revanche, la métrique trochaïque qui compose la seconde partie du vers est sans parallèle dans le présent corpus. Ce type d'asynartète est employé fréquemment par le poète Archiloque. Le rapport entre le poète de Paros et une épigramme funéraire peut paraître bien ténu, mais si l'on compare les fragments d'Archiloque et le contenu de l'inscription de Cyzique, on trouve un point commun évident : le caractère guerrier. Nous pouvons par ailleurs trouver un jeu d'écho entre l'inscription de Cyzique et un vers d'Archiloque. En effet, dans le fragment 1 d'Archiloque, nous pouvons lire : εἰμὶ δ' ἐγὼ μὲν θεράπων Ἐνυαλίοιο ἄνακτος ; ce vers d'Archiloque n'est pas sans rapport avec le cinquième vers de l'épigramme de Cyzique, où il est indiqué que la statue surmontant le monument funéraire est une représentation du défunt « portant les armes d'Ényalios », Ἐνυαλίου κατ' ἔνοπλον σχῆμα.

La variation métrique peut également s'expliquer par la particularité de cette épigramme. Certes, elle répond à de nombreuses attentes du genre de l'épigramme funéraire. Le défunt est identifié par son nom, son patronyme (Théopéithès et son père Métrodôros), son âge (δὶς ἐννέα). Le ton est laudatif et le texte, ainsi que le monument sur lequel il se trouve gravé, assure une fonction mémorielle : le courage guerrier de Théopéithès (v. 6 : τὸν ἄρσενα θυμὸν) est rappelé et cette image du courage est destinée à servir d'*exemplum* pour les générations à venir (v. 6 : νέοισι […] ἐκκαλύπτων). Toutefois l'inscription soulève des difficultés de catégorisation générique : les deux premiers vers sont une dédicace à des dieux et l'inscription est gravée sur une base où reposait une statue. Ces éléments nous plongent dans l'embarras : comment définir l'inscription ? Elle n'est pas à proprement parler une épitaphe puisqu'elle n'est pas gravée sur une stèle, mais elle n'est pas non plus qu'une simple inscription dédicatoire, puisque, d'une part, le monument a été dressé par le père du défunt pour commémorer la mort de son fils, et d'autre part parce que le monument ainsi que l'inscription assument la fonction mémorielle et encomiastique de tout poème funéraire.

Tralles : II-7.16.1.

L'épigramme fait difficulté car elle est divisée en deux inscriptions distinctes. Une première partie est composée d'un distique élégiaque. Nous pourrions considérer que ce seul distique constitue l'épigramme funéraire du défunt : Εἰκὼν ἡ λίθος […] σῆμα πολυχρόνιον (v. 1-2). La seconde partie de l'inscription présente est d'une nature bien différente tant par sa forme, car la métrique, qui est difficile à identifier, n'a rien de commun avec ce que l'on trouve habituellement dans les épigrammes funéraires, que par son contenu qui lui aussi diffère radicalement des autres poèmes funéraires. L'examen de la gravure nous permet d'identifier avec plus de précision la nature du texte : surmontant les lettres, nous pouvons voir sur la pierre des indications musicales, relatives aux notes et au rythme. Ainsi, ces indications nous permettent de déterminer que ce texte est un chant. L'incongruité métrique de ce texte se trouve justifiée par sa nature générique particulière.

Milet : II-8.10.12.

Le schéma métrique de cette inscription est moins déroutant que les précédents exemples. En effet, l'inscription II-8.10.12. est composée de dimètres iambiques, c'est-à-dire un schéma métrique parfaitement parallèle au trimètre ïambique, mais amputé d'une syzygie. Ainsi, le schéma métrique de l'épigramme est : ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –. Si le dimètre iambique n'est pas ailleurs employé dans le présent corpus, ce schéma métrique ne constitue qu'une simple variation du trimètre iambique, qui connaît une certaine fortune même dans le genre de l'épigraphie funéraire.

Ainsi, pour justifier l'emploi de ces schémas métriques particuliers, il est possible de formuler des hypothèses de plusieurs sortes : une inspiration littéraire qui sort de l'ordinaire et qui se rapporte au sujet traité, tel que nous l'avons vu pour l'épigramme de Cyzique, mais peut-être aussi dans celle d'Antandros qui par le dialecte employé témoigne de références culturelles spécifiques à une ère dialectale autre que l'ionien-attique ; le genre particulier d'un texte : le chant de Séikilos ou encore l'épigramme de Cyzique, pour laquelle on balance entre inscription dédicatoire, votive, et épitaphe ; mais aussi la forme particulière du monument ainsi que l'inscription de Sinope II-2.2.1.

2. Phonétique

2.1. Les voyelles

2.1.1. Maintien de /a:/ ancien et fermeture de /a:/ ancien en /ε:/

		Corpus par région		
Traitement de /a:/ ancien	**Corpus entier**	**Nord**	**Asie Mineure**	**Sud**
Fermeture généralisée de /a:/ ancien	189 (58 %)	39 (67,2%)	134 (59,8 %)	16 (36,4 %)
Maintien généralisé de /a:/ ancien	34 (10,4 %)	3 (5,2 %)	28 (12,5 %)	3 (6,8 %)
Alternance de traitements de /a:/ ancien	89 (27,3 %)	16 (27,6 %)	48 (21, 4 %)	25 (56,8 %)
Traitement indéterminé[403]	14 (4,3 %)		14 (6,3 %)	

[403] Dans cette catégorie sont recensées les inscriptions ne présentant pas assez d'occurrences pour déterminer quel traitement de /a:/ ancien y est pratiqué.

Le tableau ci-dessus présente la répartition des différents traitements de /a:/ ancien dans les inscriptions région par région, mais aussi la proportion de chaque traitement dans le corpus entier. Ce tableau nous permet de faire plusieurs observations à propos du traitement de /a:/ ancien.

Les inscriptions qui présentent le traitement dorien, ou éolien, généralisé de /a:/ ancien sont les moins représentées dans le corpus. Seules 34 inscriptions sur 326 présentent ce type de traitement.

Au contraire, les inscriptions présentant le traitement ionien de /a:/, c'est-à-dire la fermeture en /ε:/, sont majoritaires dans le corpus. En effet, ce dernier est attesté dans 189 inscriptions sur un total de 326, soit 58 % des inscriptions. L'influence prépondérante qu'exerce la tradition épique ionienne sur la composition des épigrammes funéraires rend naturelle une telle répartition et justifie que le traitement ionien soit en proportion le plus attesté. Toutefois, nous devons remarquer sur ce point une différence entre les trois régions du corpus. En effet, si le traitement ionien est le plus attesté dans le nord de la Méditerranée et en Asie Mineure, le sud de la Méditerrané, en revanche, présente une situation différente. Dans cette dernière région, les inscriptions les plus nombreuses ne sont pas celles qui présentent le traitement ionien généralisé, mais celles où alternent le traitement ionien, fermeture en /ε:/, et le traitement dorien (ou éolien), à savoir la conservation de /a:/.

Ce dernier traitement de /a:/ ancien est bien attesté également dans les deux autres régions du corpus. Plus d'un quart des inscriptions présentent une alternance entre traitement ionien et traitement dorien. Le plus souvent, dans ces inscriptions, /a:/ ancien se trouve maintenu dans les anthroponymes. Ainsi, par exemple, l'épigramme d'Hérondas retrouvée à Héraclée du Pont (II-1.3.1.) présente la conservation /a:/ dans l'onomastique (Ἡρώνδας Ἀλκιάδα), mais /a:/ est passé à /ε:/ dans les autres formes telles que πλείστην ou encore dans le datif εὐφροσύνηι. Il faut signaler que le nom d'Hérondas se trouve sur une ligne non versifiée de l'inscription, tandis que les formes avec /ε:/ issu de /a:/ se trouvent dans l'épigramme. Le cas de l'épigramme dédiée à Hérondas n'est pas isolé : nous pouvons également citer l'épigramme dédiée à Ménécratès-Skollos (II-7.9.1.), dans laquelle seule l'onomastique présente la conservation de /a:/ ancien à travers les noms masculins Τατίας, Ἀμμίας et le génitif Ἀΐδα. Dans ces conditions, nous pouvons supposer que la conservation de /a:/ est un marqueur de l'origine du défunt ou de ses habitudes linguistiques, tandis que le passage de /a:/ à /ε:/ marque la volonté de l'auteur de l'épigramme de faire correspondre la langue de son poème à celle d'un modèle poétique préexistant, le modèle homérique.

L'alternance entre maintien et fermeture de /a:/ ancien peut aussi être l'occasion d'un jeu littéraire. Dans l'inscription II-4.3.14. de Cyzique en Mysie, datant Ier ou IIe siècle après J.-Chr., une seule forme présente le maintien de /a:/ ancien : le nominatif de l'article féminin. Le maintien du vocalisme /a:/ ancien n'est cependant pas ici le fruit du hasard. En effet, l'auteur a fait apparaître en acrostiche le nom du défunt, Apollinidès, l'article ἁ lui permet donc de commencer son poème par l'initiale du nom du défunt. Autre exemple : dans l'épigramme funéraire dédiée à Atthis retrouvée à Cnide (II-8.3.5.), construite comme un dialogue entre Atthis et son époux Théios, nous observons une majorité de formes où /a:/ ancien est conservé. Rien d'étonnant dans cette cité qui est de fondation dorienne. Toutefois, lorsque la défunte prend la parole, le nombre d'occurrences de /a:/ ancien diminue radicalement au profit de formes où apparaît le traitement ionien. Comment justifier cette alternance ? Compte tenu du

nom de la défunte, il est permis d'émettre l'hypothèse qu'Atthis n'était pas originaire de la cité de Cnide, mais de l'Attique ou d'une cité qui entretenait des relations avec le monde ionien-attique, une fondation ionienne par exemple. L'alternance serait donc ici un marqueur de l'origine de la défunte et également une marque de la volonté de l'auteur d'adapter le dialecte à son commanditaire. Autre exemple de jeu littéraire : dans l'inscription II-4.3.14., le nom du défunt, Apollônidès, est écrit en acrostiche. Le premier vers commence donc par l'article nominatif singulier féminin ἁ, qui se trouve être la seule forme présentant le maintien de /a:/ ancien. La variation dialectale dans de telles circonstances ne révèle rien de la langue pratiquée par le défunt ou par les habitants de la région où l'inscription a été retrouvée, elle n'est qu'un artifice littéraire qui témoigne de l'aptitude de l'auteur de l'épigramme à jouer sur les variations dialectales.

2.1.2. Hiatus et contractions

Dans les épigrammes funéraires des trois régions du corpus, les rencontres entre voyelles (qu'elles soient dues à la chute de digamma ou de sigma intervocalique) connaissent les deux traitements possibles des hiatus : le maintien ou la contraction. La fréquence de l'un ou l'autre traitement peut varier selon les timbres vocaliques, mais aussi selon la nature grammaticale du mot dans lequel l'hiatus se trouve. Ainsi, pour les hiatus /ao/, nous observons une fréquence plus grande du maintien de l'hiatus, notamment dans certains substantifs tels que φάος, tandis que les hiatus /ee/ connaissent le plus souvent un traitement par contraction, par exemple dans les formes d'infinitifs présents et infinitifs aoristes des verbes thématiques.

Traitements de /ao/

Pour l'hiatus /ao/, trois traitements sont possibles : le maintien de l'hiatus, la contraction ionienne /ao/ > /ɔ:/ et la contraction dorienne /ao/ > /a:/. Ce sont les deux premiers traitements de ce hiatus qui sont le plus fréquemment attestés dans les inscriptions du présent corpus.

Le maintien de l'hiatus /ao/ est un traitement bien attesté. Toutefois, les occurrences dans lesquelles il apparaît présentent peu de variété. En effet, l'hiatus /ao/ est conservé en particulier dans deux occurrences : le substantif φάος et l'adjectifs composé dont le premier terme est l'adjectif σάος, σαοφροσύνη. Sur seize attestations du substantif φάος, onze présentent le maintien de l'hiatus[404]. Quant à l'adjectif σαοφροσύνη, sur huit attestations, cinq présentent le maintien de l'hiatus. Le maintien de /ao/ est attesté également dans d'autres formes. Par exemple, à plusieurs reprises le génitif du nom Hadès apparaît sous la forme Ἀΐδαο[405], de même pour le génitif du substantif γῆρας qui apparaît souvent sous la forme γηράος[406]. Enfin, on recense également le maintien /ao/ dans des formes verbales d'aoriste à la

[404] Aux dix attestations de φάος dans les inscriptions I.13.26. ; I.17.1. ; II-2.3.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.12. ; II-7.12.2. ; II-7.14.25. ; III.1.2. ; III.1.9. ; III.4.1., nous ajoutons l'occurrence φάους dans l'inscription II-7.14.26.

[405] Ce génitif est attesté dans sept inscriptions : II-4.3.13. ; II-7.4.1. ; II-7.14.2. ; II-7.14.12. ; II-8.1.1. ; III.6.2. ; III.9.4.

[406] Le génitif γήραος est attesté dans les inscriptions : II-4.8.1. ; II-7.14.16. ; II-8.10.4. ; III.5.1.

voix moyenne telles que ἐγείναο[407] ou encore ἔσσαο[408], mais ce cas est moins représenté dans notre corpus.

Le traitement par maintien de l'hiatus dans ces occurrences illustre l'influence de la κοινή homérique sur la langue des épigrammatistes.

La contraction ionienne /ao/ > /ɔ:/ est également bien attestée. Ce traitement apparaît même dans les substantifs que nous avons cités dans le paragraphe précédent. En effet, aux côtés de φάος et σαοφροσύνη, les formes φώς[409] et σωφροσύνη sont également bien attestées. Nous pouvons également observer ce traitement dans les verbes dénominatifs en *-α* : νικῶντα : II-8.10.5. ; νικῶσα : II-1.4.1. ; τιμῶντα : III.11.3.

La contraction dorienne /ao/ > /a:/ est en revanche bien moins fréquente que les deux traitements précédents. Par ailleurs, cette contraction s'observe notamment dans les noms propres, anthroponymes ou noms de divinité. Les occurrences sont les suivantes :

- I.2.2. : Ἡρακλείδα (v. 1).
- II-7.4.1. : Πατροκλείδᾳ (v. 7) ; II-7.9.1. : Ἀΐδα (v. 8) ;
- II-12.4.1. : Νυμφᾶν (v. 5).
- III.6.1. : Ἀΐδα (v. 7).

Seule une occurrence dans le corpus présente le résultat dorien de la contraction de /ao/ dans un adjectif. Il s'agit d'une occurrence se trouvant dans une inscription de Laodicée du Lycos, en Phrygie :

- II-5.7.2. : εὐγενέτα (v. 8).

Traitements de /ea/

Pour les traitements de ce hiatus, l'Asie Mineure et le Sud de la Méditerranée connaissent deux traitements : le maintien et la contraction. Nous observons cependant que le maintien de l'hiatus est plus fréquemment attesté que le traitement par contraction dans l'une et l'autre de ces régions. Les exemples de maintien de l'hiatus sont nombreux :

- II-1.3.3. : ἄστεα (v. 2) ;
- II-3.1.2 : Ὀστέα (v. 5) ;
- II-4.3.3. : Ἄρεα (v. 6) ; II-4.3.8. : προσηνέα (v. 1) ; II-4.3.10. : υἱέα (v. 5), πένθεα (v. 8) ; II-4.3.13. : πένθεα (v. 16), πανάλγεα (v. 19) ; II-4.3.14. : θυμαλγέα (v. 3) ; II-4.4.1. : υἱέα (v. 3) ; II-4.10.1. : ἄνθεα (v. 13) ; II-4.10.3. : [ἐπιε]ικέα (v. 1) ; II-4.13.1. : Νει⟨ρ⟩έα (v. 2) ;
- II-5.10.1. : τοκέας (v. 4) ;
- II-7.2.2. : ἄλγεα (v. 9) ; II-7.2.3. : εὐφεγγέα (v. 7) ; II-7.4.1. : ἀριπρεπέα (v. 12) ; II-7.5.1. : ὁμηγενέα (v. 4), προσηνέας (v. 5) ; II-7.5.4. : νίκεα (v. 4) ; II-7.5.7. : Ὀστέα (v. 1) ; II-7.14.3. : [Ὀ]στέα (v. 1) ; II-7.14.8. : πάθεα (v. 4) ; II-7.14.9 : υἱέα (v. 7) ; II-7.14.20. : εὐσεβέα

[407] II-4.10.1., v. 5.
[408] II-8.13.2., v. 2.
[409] La forme φώς est attestée dans les inscriptions : II-7.2.6. ; II-7.5.3. ; [II-7.6.2.] ; II-7.15.5. En ce qui concerne σωφροσύνη, la forme avec contraction est attestée dans deux inscriptions : I.13.18. ; II-5.2.2.

(v. 1) ; II-7.15.3. : χρυσέα (v. 1) ; II-7.15.4. : ἐκπρεπέα (v. 4) ; II-7.15.5. : ὀστέα (v. 13) ; II-7.18.1. : πένθεα (v. 3) ;

- II-8.3.3. : γονέα (v. 7) ; II-8.5.5. : ἀλαμπέας (v. 1), υἱέα (v. 3) ; II-8.10.10 : Ἰατροκλέα (v. 3) ; II-8.10.14. : ἄλγεα (v. 7) ; II-8.12.2. : γονέας (v. 8) ;
- II-10.4.1. : τροφέα (l. 8) ;
- II-12.1.1. : δυσπενθέα (v. 1), ἀλαμπέας (v. 3) ;
- III.1.1. : ἀμεμφέα (v. 3) ; III.1.5. : ὀστέα (v. 5) ; III.9.1. : ἤθεα (v. 6) ; III.9.6. : δυσμενέα (v. 8) ; III.9.9. : εὐσεβέα (v. 6).

Les occurrences où les voyelles /ea/ sont contractées sont moins nombreux. Par ailleurs, nous constatons que les occurrences qui présentent ce traitement de /ea/ sont souvent des composés de ἔτος, ou ἔτος lui-même. En effet, sur vingt occurrences, neuf sont des adjectifs composés dont έτος est le second membre et deux sont des accusatifs pluriel ἔτη. Le substantif γένος et ses composés fournissent également trois occurrences. Ce sont sans doute les contraintes métriques qui ont incité les auteurs à employer de préférence la forme contracte. En effet, ἔτεα et γένεα, avec leurs trois syllabes brèves successives, sont incommodes pour la métrique dactylique que privilégient les épigrammatistes. Les occurrences sont les suivantes :

- II-1.2.1. : εὐγενῆ (v. 2) ; II-1.4.1. : εὐερκῆ (v. 2) ;
- II-4.3.6. : Λιμναγενῆ, προσφιλῆ (v. 4) ;
- II-5.2.3. : εἰκοσέτη (v. 4) ; II-5.2.6. : ἔτη (v. 8) ;
- II-7.6.2. : [Ὀκτ]ωκαιδεχέτη (v. 1) ; II-7.7.1. : ἡμιτελῆ (v. 7) ; II-7.11.2. : τριετῆ (v. 17) ; II-7.14.15. : ὀκτωκαιδεχέτη (v. 7) ; II-7.14.27. : διετῆ (v. 3) ;
- II-8.5.1. : ὀκτωκαιδεχέτη (v. 3), δωδεχέτη (v. 4) ; II-8.10.7. : [πεντ]ταέτη (v. 7) ;
- II-12.1.4. : ἀρτιφυῆ (v. 2), ἐννεέτη (v. 6) ; II-12.3.1. : θηλυγενῆ (v. 2) ;
- III.6.4. : γένη (v. 18) ; III.7.1. : ἔτη (v. 3) ; III.11.2. : βένθη (v. 3).

Il nous faut également signaler une inscription d'Asie Mineure qui présente le résultat attique de la contraction /ea/ > /a:/ dans l'accusatif pluriel du substantif ὀστέον. L'occurrence ὀστᾶ, la seule du présent corpus, se trouve dans l'inscription de Smyrne II-7.14.1.

Dans les inscriptions du nord de la Méditerranée, seul le maintien de l'hiatus est attesté. En effet, aucune occurrence ne présente le traitement par contraction de /ea/ dans cette région et ce même pour les noms ἔτος et γένος. L'accusatif singulier des adjectifs composés à second membre -έτης est, dans cette région, analogiques de la flexion en -ᾱ, par exemple dans l'inscription I.15.2. nous pouvons lire ὀκτωκαιδεκέτην (v. 2).

Traitements de /ee/

Le maintien de l'hiatus /ee/ est attesté dans les trois régions du corpus :

- I.13.18. : [γ]ονέες (v. 21) ;
- I.13.23. : τεκέεσσι (v. 1) ;
- II-4.3.11. : προσκηδέες (v. 5) ; II-4.3.15. : εὐσεβέες (v. 1) ; II-7.6.6. : υἱέες (v. 2) ; II-8.6.1. : γονέες (v. 5) ;

- III.8.1. : δυσμενέεσι (v. 5) ; πρυλέεσσιν (v. 11.

Le traitement le plus fréquent pour l'hiatus /ee/ est cependant la contraction /ee/ > /e:/, nous pouvons l'observer notamment à travers les infinitifs présents et infinitifs aoristes des verbes thématiques, mais aussi dans les formes personnelles des verbes dénominatifs en -ε. Par ailleurs, dans les inscriptions antérieures au IVe siècle, la voyelle /e:/ est parfois notée par la seule graphie E. Le sud de la Méditerranée ne comptant pas d'épigramme antérieure au IVe siècle, ce n'est que dans le nord de la Méditerranée et l'Asie Mineure que des exemples de telles graphies sont attestés :

- I.13.2. : πεντεκαιε̄|κοσέτης (v. 1) ;
- II-2.2.2. : θανε̂ν (v. 1) ; τελε̂ν (v. 2).

Traitements de /eo/

Le maintien de l'hiatus /eo/ est bien attesté dans les trois régions du corpus. Le maintien de ce hiatus apparaît dans trois types d'occurrences : des génitifs singuliers d'anthroponymes bâtis sur des thèmes en *s* ; des génitifs singuliers de pronoms personnels ; des impératifs présents moyens à la deuxième personne du singulier ou des indicatifs aoristes à la deuxième personne du singulier de la voix moyenne de verbes thématiques. Chacune de ces catégories est bien représentée dans les trois régions. En voici quelques exemples :

Pour le nord de la Méditerranée :

- I.10.1. : [Μύ]ρεο (v. 1) ;
- I.11.2. : Ἰσοκράτεος (v. 1) ;
- I.13.18. : σέο (v. 13) ;

Pour l'Asie Mineure :

- II-7.6.1. : πάρθεο (v. 8) ;
- II-8.14.1. : Ἄρεος (v. 11) ;
- II-8.3.5. : σέο (v. 19) ;

Pour le sud de la Méditerranée :

- III.6.2. : Βάχθεος (v. 3) ;
- III.6.4. : περίσχεο (v. 19) ;
- III.6.6. : ἔμεο ; ⟨σ⟩τέλλεο (v. 6).

Le traitement par contraction est également attesté dans les trois régions du corpus :

- I.6.3. : εὐξυνέτους (v. 3) ;
- II-7.2.2. : ἀρτιφυοῦς (v. 8) ;
- III.1.4. : βρέφους (v. 7).

En revanche, le traitement ionien par diphtongaison de /eo/ est attesté surtout dans les inscriptions du nord de la Méditerranée et en Asie Mineure. Nous ne recensons qu'une seule attestation de ce traitement dans les inscriptions du sud de la Méditerranée : - III.6.4. : ἐμεῦ

(v. 15). Dans les deux autres régions du corpus, ce traitement est attesté notamment dans les génitifs singuliers des pronoms personnels, mais aussi occasionnellement dans des formes verbales et dans les anthroponymes dont le premier terme est formé du nom de la divinité « θεό- ». Les exemples pour les deux premières régions du corpus sont les suivants :
Pour le nord de la Méditerranée :

- I.3.1. : προμαχεῦντα (v. 5) ;
- I.8.1. : φρονεῦντας (v. 1) ;
- I.13.10. : ἐμεῦ (v. 3) ;
- I.13.17. : δέρκευ (v. 1) ;
- I.13.18. : μευ (v. 3) ;
- I.13.20. : μευ (v. 6).

Pour l'Asie Mineure :

- II-4.3.1. : [μ]ευ (v. 1) ;
- II-7.6.3. : μευ (v. 3) ; II-7.13.3. : Τεῦ (v. 1) ; II-7.14.5. : Θεύδοτος (v. 6) ;
- II-8.5.4. : μεῦ (v. 1) ; II-8.8.1. : ἀπέρχευ (v. 6) ;
- II-5.9.1. : ἐμεῦ (v. 15) ;
- II-12.1.2. : ἐκτελεῦσι (v. 6).

Traitements de /oo/

Les trois régions présentent des traitements exactement parallèles pour l'hiatus entre les voyelles /oo/. Le maintien de l'hiatus est fort rare, il n'est pas même attesté dans les inscriptions du nord de la Méditerranée, et n'est attesté qu'une seule fois dans les inscriptions du sud de la Méditerranée (III.1.1. : διπλόον). Les textes provenant d'Asie Mineure fournissent quelques exemples :

- II-7.4.1. : νόον (v. 3) ;
- II-8.12.3. : νόον (v. 6) ;
- II-1.3.3. : νό|ον (v. 2) ;
- II-12.2.1. : πλόον (v. 5).

Ces exemples nous permettent de constater que l'hiatus /oo/ n'est maintenu que dans une série de substantifs très limitée, νόος et πλόον (auquel doit être rattaché le composé διπλόον attesté dans le sud de la Méditerranée.

Le traitement usuel pour l'hiatus /oo/ dans les trois régions du corps est le traitement par contraction /oo/ > /o:/. Tous les génitifs singuliers thématiques, quand les auteurs n'emploient par la désinence homérique -οιο, illustrent ce traitement. Par ailleurs, même les substantifs dans lesquels est maintenu l'hiatus apparaissent le plus souvent avec le traitement par contraction des deux voyelles.

Seule une inscription présente le résultat dorien /ɔ:/ de ce hiatus. En effet, seule une occurrence présente un traitement dorien, et c'est un nom propre. Il s'agit du génitif Διφίλω dans l'inscription II-4.2.1., où le dialecte dorien domine largement, et qui a en outre, comme nous l'avons vu plus haut, la particularité d'être composée en vers phaléciens.

2.1.3. Altération des voyelles

Quelle que soit la région, on observe des faits d'altération des timbres vocaliques, notamment des faits dus à l'itacisme qui touche toutes les voyelles de timbre /e/, qu'il s'agisse de /e/ fermé, bref ou long, ou /e/ long ouvert. Le substantif ὠδίς illustre bien ce genre d'altération. Dans ce substantif, la voyelle /i/ est le plus souvent notée EI, et ce dans les trois zones géographiques du corpus : ὠδείνων (I.3.1.) ; ὠδεῖνες (II-12.1.4.) ; ὠδεῖνι (III.9.3.). Ces faits s'observent dans les inscriptions du IIe siècle avant J.-Chr.

2.1.4. Altération des diphtongues

Quoique plus rarement altérées que les voyelles /i/ long ou bref et /e:/, les diphtongues n'échappent pas aux altérations, notamment la diphtongue AI retranscrite par la seule lettre E dans certaines inscriptions : dans l'inscription II-7.14.25. on lit κωφὲ, πέτρε, κὲ, où chaque epsilon final retranscrit la diphtongue AI.

Les autres diphtongues ne connaissent pas d'altération, si ce n'est la diphtongue OI, notée Y dans une inscription du Nord de la Méditerranée : I.9.3. : μυρῶν.

2.1.5. Allongements compensatoires

Dans les trois régions du corpus on observe la même tendance à se servir des allongements compensatoires pour veiller à la correction métrique des épigrammes. Nulle part les allongements compensatoires ne présentent un traitement régulier. Ils constituent partout un outil à la disposition des épigrammatistes qui permet de régler les éventuels défauts métriques de leur composition. Ainsi, par exemple, ξεῖνε et ξένε sont également représentés dans le présent corpus.

2.2. Les consonnes

2.2.1. Les faits d'assimilation

Les faits d'assimilation de consonnes se rencontrent dans toutes les régions du corpus. Ces assimilations peuvent être des sonorisations de consonnes sourdes au contact de consonnes sonores. Ce fait s'observe notamment avec la préposition ἐκ : III.1.7. : ἐγ Μιλήτου ; II-4.3.4. : ἔγδημος ; I.12.9. : ἐγ γονέων.

La sonorisation affecte par deux fois la sifflante dans le nord de la mer Noire. Elle apparaît alors sous la graphie Z et ΣΖ : I.5.1. : κόζμωι et I.12.12. : ἔσζβεσται. On ne trouve pas de tels exemples en Asie Mineure ni dans le sud de la Méditerranée.

On observe également des cas d'adaptation de la région articulatoire d'une consonne, par exemple la nasale N qui passe à la bilabiale M devant consonne occlusive bilabiale : III.4.1. : λεύσσειμ φάος ; II-1.1.1. : ἐμ πέμπτωι.

Ces phénomènes ne retranscrivent pas les évolutions phonétiques des consonnes, mais ils illustrent les adaptations articulatoires pratiquées habituellement par les locuteurs.

2.2.2. Les altérations de consonnes

On ne trouve que peu d'inscriptions qui présentent des altérations de consonnes qui attestent de l'évolution phonétique de ces dernières. On peut signaler l'inscription de Lydie, où une occurrence témoigne du relâchement de la dorsale sonore Γ : II-7.10.1. : ὀλίην.

Certaines occurrences sont de véritables fautes d'orthographe. C'est le cas d'une inscription d'Égypte, III.9.9., où la bilabiale sourde Π est retranscrite par la bilabiale sonore B dans la forme verbale ἀϐηθάνη.

3. Morphologie

3.1. La langue d'Homère

Si les épigrammes funéraires des trois régions du corpus présentent une phonétique s'apparentant à celle de la langue d'Homère, c'est également le cas pour la morphologie. Dans les trois régions, la morphologie emprunte un grand nombre d'éléments à la langue homérique.

3.1.1. Thèmes verbaux et nominaux empruntés à Homère

L'observation des thèmes verbaux montre que l'augment est tout à fait facultatif pour les temps secondaires de l'indicatif. Les exemples d'aoristes ou d'imparfaits qui ne présentent pas l'augment sont très nombreux dans les trois régions. Le caractère facultatif de l'augment est un trait caractéristique de la morphologie verbale de la langue homérique.

3.1.2. Désinences propres à Homère

Les désinences propres à la langue d'Homère occupent aussi une place importante dans les épigrammes funéraires du corpus. Dans les trois régions, on retrouve la désinence de génitif singulier -οιο, les désinences de datif pluriel -οισι, et par analogie -αισι, ainsi que la désinence de datif pluriel -εσσι.

3.2. L'influence des autres dialectes

Les autres dialectes sont également représentés dans la morphologie des épigrammes funéraires, mais bien moins que la langue d'Homère. Le dorien notamment apparaît dans certaines inscriptions à travers par exemple la forme τύ du pronom personnel de deuxième

personne ou encore à travers les génitifs en /a:/, par exemple le génitif Ἡρακλείδα dans l'inscription I.2.2.

On peut également observer l'influence de la κοινή dans certaines occurrences. Par exemple, on recense quelques formes d'aoristes thématiques présentant le suffixe α propre aux aoristes sigmatiques : II-4.9.2. : εἶπας ; III.2.1. : προσείπας. L'influence de la κοινή est cependant très discrète dans les épigrammes funéraires.

4. Syntaxe

Les épigrammes funéraires présentent des structures syntaxiques qui sont l'apanage des poèmes homériques et, de même, elles empruntent des éléments syntaxiques (particules, conjonctions etc.) qui sont propres à Homère.

4.1. Les poétismes à travers la syntaxe

Le poétisme le plus fréquent dans les épigrammes funéraires du corpus est l'emploi de l'article comme pronom anaphorique. En Asie Mineure, dans le nord et dans le sud de la Méditerranée, toutes les épigrammes funéraires utilisent cette capacité de l'article, déjà exploitée par Homère, à endosser le rôle d'un pronom anaphorique qui a la valeur démonstrative que possède primitivement l'article.

D'autres structures poétiques sont employées dans les épigrammes funéraires, notamment la tmèse et l'anastrophe. À la différence des emplois « poétiques » de l'article qui sont généralisés, tmèses et anastrophes ne sont que très rarement attestées. On ne recense que deux exemples de tmèses en Asie Mineure, deux dans le sud de la Méditerranée et un seul exemple dans le nord de la Méditerranée. Quant à l'anastrophe, l'Asie Mineure en compte quatre exemples, dont trois se trouvent dans la même inscription de Soloi (II-12.5.1.) et les régions du nord et du sud de la Méditerranée n'en comptent qu'un exemple chacune.

4.2. Particules et conjonctions empruntées à Homère

On recense également des particules ou conjonctions de subordination propres à Homère. Ces éléments sont représentés principalement par les conjonctions de coordination ὄφρα et la particule κε, une fois accompagnée de αἴ (II-4.10.1.). Toutefois, ces éléments qui deviennent très tôt des archaïsmes dans l'histoire de la langue grecque ne sont attestés qu'en Asie Mineure. De plus, les occurrences ne sont pas nombreuses en proportion du nombre total d'épigrammes funéraires qu'a fournies l'Asie Mineure. On trouve pour ὄφρα quatre occurrences, de même pour la particule κε.

4.3. Impératif, subjonctif et optatif

Si l'on observe de menues différences dans l'emploi des archaïsmes entre les trois régions du corpus, l'emploi des modes verbaux, notamment des modes subjonctif et optatif, connaît une certaine constance entre toutes les épigrammes.

Subjonctif et optatif sont employés le plus souvent dans des propositions indépendantes. Le subjonctif connaît cependant quelques emplois dans des subordonnées, notamment des subordonnées de but introduites par la conjonction de subordination ὅπως, ou plus rarement ὄφρα. On peut citer par exemple l'inscription II-7.9.2. avec la subordonnée « ὅπως […] βλέπωσι » ou encore l'inscription III.7.1. où l'on peut lire « ὅπως μή / […] ἔχηι ». On trouve également quelques attestations de subjonctif dans des subordonnées conditionnelles reposant sur l'éventualité, introduites par la particule ἤν (ἐάν), par exemple dans l'inscription d'Alexandrie III.1.2. où l'on trouve la subordonnée « ἤν τις ἵκηται ». C'est toutefois en proposition indépendante que le subjonctif est le plus fréquent, où il sert à exprimer la défense.

L'optatif est encore plus rare que le subjonctif en proposition subordonnée. L'optatif de subordination secondaire, aussi appelé optatif oblique, est presque hors d'usage dans les épigrammes funéraires du corpus. On relève trois occurrences d'un tel emploi de l'optatif, qui se trouvent en Asie Mineure : II-8.13.2. : ἵνα […] / τελέθοι ; II-10.4.1. : ἠρίον ὄφρα γένοιτο ; ἵν' ἀριφραδὲς ἠρίον εἴη. En dehors de ces trois optatifs, tous les autres sont employés en proposition indépendante pour exprimer le souhait.

Les modes verbaux sont donc employés dans leur expression la plus élémentaire. Ainsi le subjonctif est-il employé pour l'expression de l'exhortation ou de la défense et l'optatif pour l'expression du souhait.

Du fait de la fonction des épigrammes funéraires, qui est de rappeler ou de faire l'éloge d'un défunt auprès des proches de ce dernier ou de l'inconnu qui se présente devant le monument funéraire, mais aussi du fait de leur situation d'énonciation par laquelle est instauré un dialogue ou à tout le moins une situation de communication avec le lecteur de l'épigramme, le mode impératif est attesté plus fréquemment que les deux modes verbaux précédents. Nous observons que seuls l'impératif présent et l'impératif aoriste sont attestés ; le corpus ne compte aucun impératif parfait.

La répartition entre impératif présent et impératif aoriste s'opère notamment selon la valeur aspectuelle qu'assume chacun de ces deux temps verbaux. Par exemple, dans l'inscription d'Alexandrie III.1.9., nous pouvons percevoir la différence de valeur aspectuelle entre l'impératif aoriste Στῆσον (v. 12) qui marque un ordre ponctuel (« arrête-toi un instant ») et l'impératif présent κλαῖε (v. 3) dont la valeur durative est claire.

Dans les inscriptions du nord et du sud de la Méditerranée, nous avons également observé qu'à la répartition entre impératif aoriste et impératif présent correspondait des situations d'énonciation particulières.

Dans la région du nord de la Méditerranée, nous avons remarqué que les impératifs aoristes sont tous employés dans des inscriptions où le défunt était le locuteur[410], tandis que les

[410] Cela concerne les inscriptions : I.7.1. ; I.13.20 et I.14.4.

impératifs présents sont employés dans les inscriptions où le locuteur est la pierre, les proches du défunt ou enfin le passant.

Dans les inscriptions du sud de la Méditerranée, nous avons également remarqué que l'emploi du présent ou de l'aoriste dépend parfois du destinataire de l'ordre. Ainsi, dans l'inscription de Léontopolis III.9.6., le défunt, qui est le locuteur de l'épigramme, emploie l'impératif aoriste lorsqu'il s'adresse à l'ensemble indéterminé de la communauté des hommes : κλαύσατε en effet, est employé par deux fois à destination de tous les hommes. En revanche, c'est l'impératif présent qui est employé lorsqu'il s'adresse à son fils : κατάκλαε. Nous voyons donc à travers ces exemples que le choix entre aoriste et présent ne repose pas uniquement sur la valeur aspectuelle que représentent ces deux temps, mais aussi sur la situation d'énonciation des épigrammes funéraires.

5. Lexique

5.1. Le monument funéraire

Les synthèses régionales montrent que les épigrammatistes désignent le monument funéraire selon les différentes fonctions qu'il peut recouvrir : architecturale, mémorielle, sépulcrale. Les manières de désigner le monument selon ces réalités sont le plus souvent les mêmes dans les trois régions du corpus.

Lorsque le monument funéraire est désigné en référence à sa réalité architecturale, ou lorsqu'il s'agit d'indiquer la partie du monument où repose le défunt, ce sont, le plus souvent, les substantifs τύμϐος, τάφος ou encore στήλη qui sont employés. Certains substantifs désignant tout ou partie du monument funéraire sont propres à l'une des trois régions du corpus. Ainsi, le substantif κάλπις[411] n'est employé que dans deux inscriptions de Panticapée, les inscriptions I.13.10 et I.13.17. De même, le susbtantif θήκη n'est attesté que dans le nord de la Méditerranée, dans l'inscription I.16.2., et en Asie Mineure dans trois inscriptions : II-1.3.3. ; II-8.7.1. et II-8.10.4.

Les substantifs τύμϐος, τάφος et στήλη peuvent être déterminés soit par un pronom démonstratif, notamment ὅδε[412], ou possessif lorsque le défunt prend la parole dans l'inscription, ἐμός[413] soit par un adjectif. Les adjectifs qualifiant les monuments funéraires peuvent apporter des renseignements sur la nature physique des monuments en décrivant ou le matériau qui les compose ou leur taille ; ce sont alors des adjectifs tels que βραχύς[414] ou λάϊνος[415] qui sont employés. Les adjectifs peuvent aussi désigner les monuments selon la manière dont ils sont perçus par les passants ou par les défunts. Ainsi sont attestés les adjectifs

[411] Pour le sens de κάλπις, cf. I.13.10., commentaire.
[412] cf. III.9.2. : τοῦδε […] τ̣[άφ]ου (v. 4) ;
[413] cf. II-4.12.1. : ἐμὸν τύμϐον (v. 14).
[414] cf. II-8.10.12. : [ὁ τύμ]ϐος […] βραχύς (v. 2).
[415] cf. I.13.19. : στήλη λαΐνη (v. 3).

κωφός[416], πολύκλαυστος[417] ou encore ἀριπρεπής[418]. Ces derniers adjectifs nous renseignent davantage sur la perception du monument funéraire par les proches du défunt que sur le monument funéraire lui-même.

Lorsque c'est la fonction mémorielle du monument qui est mise en valeur, on relève σῆμα, et les substantifs issus de la racine **men*, μνῆμα et μνημεῖον, ainsi que μνήμη employé deux fois dans le nord de la Méditerranée. Dans les inscriptions du sud de la Méditerranée, le substantif μνῆμα n'est pas attesté ; seuls sont employés le substantif σῆμα et une fois le substantif μνημεῖον.

Enfin, lorsque le monument funéraire est envisagé comme l'ultime séjour du défunt, le monument est comparé à une demeure. Plusieurs substantifs sont alors employés pour désigner le monument : θάλαμος, δόμος et d'autres encore, plus rares que ces derniers, tels que μέλαθρον ou encore κλισία. Le plus souvent, ces substantifs sont accompagnés d'adjectifs qualificatifs qui signalent le caractère obscur, ténébreux de la dernière demeure des défunts. Ainsi les adjectifs σκιερός[419] ou encore δνοφερός[420] sont attestés pour désigner la nature de l'ultime demeure des défunts. Il est plus rare que l'un de ces substantifs soient accompagnés d'un adjectif identifiant le matériau avec lequel le monument est construit. Nous avons cependant une attestation dans l'inscription de Léontopolis qui désigne la dernière demeure du défunt comme une demeure faite de pierre : III.9.1. : τὸ σπιλάδος μέλαθρον (v. 1).

5.2. Dire la mort

Les moyens d'expression pour désigner la mort des défunts sont variés. Dans les trois régions les verbes θνῄσκω, ὄλλυμι et φθίνω sont les plus fréquemment employés. Nous remarquons cependant que des variations peuvent apparaître selon les circonstances de la mort des défunts. D'une manière générale, les circonstances de la mort des défunts sont rarement précisées dans l'épigramme funéraire, cependant, quelques inscriptions, par leur vocabulaire, permettent de connaître ces circonstances. Ainsi, dans l'inscription de Panticapée I.13.11., dédiée à Lysimachos qui a été assassiné par des nomades, l'auteur de l'épigramme a employé le verbe κτείνω, afin de rendre compte des circonstances de la mort de Lysimachos[421]. De la même manière, dans trois inscriptions d'Asie Mineure, les inscriptions II-2.3.1., II-4.4.1. et II-10.1.1., une forme de participe du verbe poétique δουπέω, « tomber dans le fracas des armes », est employée pour signaler que le défunt a trouvé la mort au combat. Il arrive également que l'emploi du substantif νόσος nous indique que le défunt a succombé à une maladie. Par exemple dans l'inscription de Panticapée, I.13.6., peut-on lire : ἁρπαλέη νοῦσός σε κατέφθισεν (v. 1). L'emploi du substantif νόσος est en revanche intéressant car bien souvent, concernant notamment des défunts morts avant l'heure, qu'il s'agisse pleinement de ceux que l'on appelle les ἄωροι ou d'hommes et de femmes morts dans la fleur de l'âge, le locuteur de l'épigramme

[416] cf. II-7.3.1. : ἐπὶ κωφούς / τύμβους (v. 7-8).
[417] cf. I.5.1. : πολυκλαύστωι ἐπὶ τύμβωι (v. 3).
[418] cf. II-7.4.1. : τύμβον […] ἀριπρεπέα (v. 12).
[419] cf. I.7.1. : ἐν σκιεροῖς θαλάμοις.
[420] cf. II-8.12.2. : δνοφερὸν δόμον.
[421] cf. .13.11. : ἔκταν[ε] (v. 2).

signale que ce n'est pas une maladie qui les a emportés. C'est par ailleurs l'usage le plus fréquent du substantif νόσος dans le présent corpus. Nous pouvons citer plusieurs exemples de ce procédé qui permet de relever le caractère inattendu et tragique de la mort. Dans l'épigramme retrouvée en Mysie, II-4.12., dédiée à un jeune garçon mort d'une chute, l'épigramme signale dans le cinquième vers : [θνήσκω] | δ' οὐχὶ νόσῳ βεβαρημένος ; de même dans l'inscription de Lydie II-7.10.2., dédiée à un pancratiaste mort durant un combat, le défunt précise que ce n'est pas une maladie qui l'a emporté : Οὐ γὰρ ἐμὲ στυ|γερὴ νόσος [ἔκ]τανεν (v. 5). Ce procédé littéraire pour désigner la mort du défunt est employé uniquement dans les épigrammes d'Asie Mineure, nous ne recensons pas d'exemple dans les deux autres régions du corpus.

On recense également des verbes ou des substantifs désignant la mort par métaphore ou par métonymie. La métaphore sportive, à travers laquelle la vie humaine est comparée à une course, est fréquente dans les épigrammes des trois régions du corpus. En effet, l'expression τέρμα τοῦ βίου est fréquemment employée par les épigrammatistes pour désigner la fin de l'existence humaine. D'autres métaphores sont toutefois employées, mais celles-ci sont beaucoup plus rares. Notons en particulier l'exemple que nous offre l'inscription d'Alexandrie, III.1.8. Dans cette dernière inscription, la défunte compare son décès à un naufrage : ναυαγόν (v. 3). Nous apprenons cependant que la défunte n'a pas péri en mer, mais de consomption. Cette métaphore présentant la mort comme un naufrage est le seul exemple du présent corpus.

On recense aussi une comparaison de la mort avec le sommeil dans trois inscriptions d'Asie Mineure et dans une inscription du nord de Méditerranée. En Asie Mineure : II-8.4.1. : ὕπ̣ν̣ος ἔπαυ̣σ̣ε βίου (v. 6) ; II-8.5.3. : Εὕδεις […] καὶ βαθὺν ὕπνον / εὕδεις (v. 1-2- ; II-10.5.2. : ὕπνον ἰαύει / αἰῶνος (v. 1-2). Pour le nord de la mer Noire : I.13.4. : κατεκοίμισεν Ἅδης (v. 9).

Les périphrases sont aussi largement employées pour désigner la mort. La périphrase « quitter la lumière du jour », λιπεῖν φάος ἡλίου (ou le plus souvent ἠλίοιο) est la plus fréquente lorsqu'il s'agit de désigner la mort. Cette périphrase est attestée dans les trois régions du corpus. Il faut signaler l'inscription II-4.3.12., dans laquelle l'épigrammatiste apporte une variation sur la périphrase habituelle en employant non pas le verbe λείπω, mais le verbe λύω : ἔλυσες […] | φάος (v. 5). C'est cependant en Asie Mineure que cette périphrase est employée le plus fréquemment. En outre, une autre inscription d'Asie Mineure présente une périphrase mêlant à la fois l'expression « quitter la lumière » et la métaphore sportive de la vie avec humaine. Cette périphrase se trouve dans l'inscription d'Aizanoi en Phrygie II-5.2.3. : φάους ἐκτελέσαντι | δρόμον (v. 4). L'expression « quitter la lumière du soleil » est non seulement un τόπος littéraire, déjà attesté chez Homère, mais aussi une représentation de la vie humaine communément admise par les Grecs. En effet, comme le signale C. Mugler, « pour les Grecs, qui n'ont reconnu qu'en partie l'importance de l'atmosphère pour la vie de l'homme et des animaux supérieurs, l'élément vital n'est pas l'air, mais la lumière. Mourir, ce n'était pas cesser de respirer, mais cesser de voir la lumière »[422]. Nous pouvons cependant trouver, malgré ce qu'affirme Charles Mugler, des inscriptions dans lesquelles la mort est désignée non pas comme la perte de la

[422] cf. Mugler (Ch.). « La lumière et la vision dans la poésie grecque », *Revue des études grecques*, tome LXXIII (1960), p. 40-72.

lumière, mais celle du souffle vital. Nous recensons quatre inscriptions dans lesquelles cette dernière périphrase est employée :

- I.13.12. λιπὼν{ν} ἀήταις πνεῦμα θουρίᾳ χερί (v. 2) ;
- II-7.14.23. : ἦ Η ῥ' οἴνη τοῦ παιδὸς ἀφεί|λετο πνεῦμα Σαραπᾶ (v. 1) ;
- II-8.3.5. : Ἀτθίς, ἐμοὶ ζήσασα καὶ εἰς ἐμὲ πνεῦμα λιποῦσα (v. 5) ;
- II-8.10.8. : ὡς ἄφνω πνεῦμ' ἔλιπες βιότου (v. 4).

Nous trouvons également d'autres périphrases pour désigner la mort des défunts, telles que par exemple les périphrases « descendre chez Hadès », « aller vers les rives de l'Achéron », qui, par ailleurs, nous renseignent également sur la destination de l'âme des défunts après leur mort.

5.3. L'au-delà

L'au-delà est représenté de trois manières différentes : c'est un lieu sous la domination d'une divinité infernale, Hadès le plus souvent, parfois Perséphone ; il se situe dans les parages d'un fleuve infernal, l'Achéron ou le Léthé ; il apparaît sous la forme d'une île ou d'une plaine réservée à des défunts qui se sont distingués durant leur existence terrestre par leurs qualités morales éminentes.

Lorsque l'au-delà est défini d'après le dieu qui y règne ce sont le plus souvent les expressions εἰς Ἀίδην, ou des variations telles que εἰς Ἄϊδος ou εἰς Ἀΐδαν qui l'expriment. Perséphone peut également être nommée : seule, comme dans l'inscription II-7.3.1. avec l'expression « Φερσεφ[όνης] | θαλάμους », ou aux côtés d'Hadès, comme dans l'inscription du sud de la Méditerranée III.18.1. : « Πλούτωνος τε δόμους καὶ Φερσεφόνης ».

Lorsque c'est un fleuve des Enfers qui représente l'au-delà, l'expression ne connaît pas de variation : le nom du dieu est remplacé par celui du fleuve infernal. Ainsi relève-t-on les expressions εἰς Ἀχέροντα, par exemple dans l'inscription III.10.1., ou ἕβης Ἀχέροντα, comme dans l'inscription I.9.1.

Enfin lorsque l'au-delà est représenté comme une île ou une plaine peuplée de défunts aux qualités exceptionnelles, ces derniers sont désignés par les substantifs ou adjectifs εὐσεβής, μάκαρ ou encore ἥρως, toujours au génitif pluriel.

On remarque que nulle part n'est ébauchée de géographie infernale dans les épigrammes funéraires. Seules les évocations d'un dieu, d'un lieu ou d'une catégorie de défunts permettent d'identifier l'au-delà, sans pour autant offrir de description, ni même de précision quant à sa localisation.

L'au-delà n'est pas toujours représenté dans les épigrammes funéraires. Dans les plus courtes d'entre elles, seul l'identité du défunt, son origine et quelquefois ses qualités sont livrées par les épigrammatistes. Les plus anciennes inscriptions du corpus, celles dont la date est comprise entre les VIe et le Ve siècle avant notre ère, qui sont bien souvent les plus courtes, entrent dans cette catégorie. En effet, l'inscription d'Apollonia I.1.1., datant du Ve siècle avant notre ère, ne délivre aucune information relative à l'au-delà :

1-2	vers 1	[Ἐνθάδ' Ἀ]ναξάνδρō Δε̣ινῆ[ς | δ]οκιμώτατος ἀστῶγ
2-4	vers 2	κε⟨ῖ⟩|[τ]αι ἀμώμητος̣ τ̣έρμα λα|[χ]ὼν θανάτō.

Seules sont renseignées les informations essentielles à l'identification précise du défunt : son nom, Δεινῆς, ainsi que son patronyme, le groupe nominal δοκιμώτατος ἀστῶγ nous apprenant d'une part que le défunt était citoyen de la cité Apollonia et d'autre part qu'il était estimé de ses concitoyens, enfin l'adjectif ἀμώμητος nous renseigne, discrètement, sur les qualités dont était pourvu Δεινῆς de son vivant. L'inscription II-7.13.1., de Sardes en Lydie et datant du VIe ou du Ve siècle avant J.-Chr. nous livre tout aussi peu d'informations concernant l'au-delà :

1-2	vers 1	[Μνημ'] Ὀξύλō τô [--- | --- πρὸ]ς τὴν [ὁδόν] |
3-4	vers 2	[Στράτ]ηγος Ἴ[λō(?) τῆιδ'] | εὐαυ[γὲς] εἵ[σατο]

Les informations livrées par l'épigramme ne permettent là aussi que d'identifier le défunt : son nom, son patronyme. Nul renseignement ne nous permet de déterminer si le défunt a rejoint une région précise du royaume souterrain.

Les épigrammes postérieures aux VIe et Ve siècles, plus longues que les précédentes et plus riches d'informations non seulement concernant les défunts mais aussi concernant leurs croyances et représentations relatives à la destination des âmes des êtres vivants après leur trépas, font en revanche souvent référence à l'au-delà, en tant que destination ultime des défunts.

Les représentations de l'au-delà peuvent être réparties en trois catégories. Tout d'abord, le royaume infernal est désigné par celui, ou ceux, qui y exercent l'autorité. Le maître des Enfers est, bien évidemment, le plus souvent Hadès, mais la déesse Perséphone n'est pas absente du corpus. De même recense-t-on quelques mentions de deux juges infernaux, Minôs et Éaque[423]. Notons cependant que le troisième juge des Enfers, Rhadamanthe, n'est pas attesté dans le corpus. Ensuite, l'au-delà peut être désigné par l'un des fleuves infernaux qui le traversent. Ce sont notamment deux fleuves qui sont nommés : en premier lieu l'Achéron, qui connaît le plus grand nombre d'attestations dans le présent corpus et en second lieu, le Léthé[424]. Enfin, l'au-delà nous est décrit sous la forme d'une île ou d'une plaine dont l'accès est réservé à des défunts qui se sont distingués durant leur existence terrestre par leurs qualités morales éminentes, en particulier par leur piété. Voilà les trois manières dont l'au-delà est représenté dans les épigrammes de notre corpus. Nous ne recensons pas d'épigramme qui ferait état d'une géographie des Enfers précise, l'au-delà n'est représenté que de manière allusive, soit à travers une divinité ou un personnage issu de la mythologie dont les fonctions se rapportent au royaume souterrain, soit à travers la mention d'un fleuve infernal ou d'un lieu dont la localisation n'est jamais déterminée avec précision.

[423] Le troisième juge des Enfers, d'après la légende rapportée par Platon dans le *Gorgias* 524a, Rhadamanthe, n'est pas une seule fois nommé dans le corpus.

[424] Nous recensons sept attestations de l'Achéron dans notre corpus et cinq attestations du fleuve Léthé.

L'au-delà peut donc être représenté à travers les divinités qui y exercent l'autorité. Hadès, en tant que roi du royaume souterrain, est le dieu le plus souvent cité pour représenter l'au-delà. Perséphone est également présente à ses côtés. En revanche, la déesse apparaît rarement seule. Minôs et Éaque n'apparaissent quant à que dans deux inscriptions chacun, dont une inscription où ils sont tous deux cités[425].

Lorsque le dieu Hadès représente l'au-delà, trois cas figures différents se présentent. Tout d'abord, l'épigramme révèle que le défunt est allé vers la demeure d'Hadès au moment d'atteindre le terme de son existence. Dans ces circonstances, la destination des défunts peut être désignée par les groupes prépositionnels εἰς Ἄϊδος ou εἰς Ἀίδην, suivis d'un verbe de mouvement tel que βλώσκω, de ἱκνέομαι ou de βαίνω[426]. Dans ces inscriptions, le départ du défunt chez Hadès est donc soit un effet de la nécessité, soit un départ volontaire du défunt vers le royaume d'Hadès.

Cependant, nous recensons également d'autres inscriptions dans lesquelles le défunt est attiré par le dieu des Enfers dans son royaume. En effet, le dieu Hadès intervient souvent pour entraîner les défunts vers son royaume. Dans les inscriptions où Hadès fait sa proie de la vie des hommes, les verbes ἀπονοσφίζω ou ἁρπάζω signalent le caractère prédateur du dieu[427].

La mention des dieux infernaux peut également être l'objet d'un jeu littéraire, notamment d'une répétition du rapt de Perséphone par Hadès. Trois inscriptions du corpus présentent une telle mise en scène : deux d'entre elles sont dédiées à des femmes, emportés par Hadès qui s'est épris de leur beauté et la troisième inscription est dédiée à un homme emporté par Perséphone pour les mêmes raisons. Les deux premières inscriptions sont les inscriptions I.13.18., dédiée à Théophilè et II-7.15.3., dédiée à une certaine Stratonika. La première de ces deux inscriptions est celle qui détaille le plus le rapt de la jeune femme par Hadès. Les vers 3 et 4 renseignent explicitement les motifs d'Hadès :

5	vers 3	ἔφθασε δ' ἁρπάξας Ἀΐδης, ἠράσσατο γάρ μευ,
6	vers 4	Φερσεφόνας ἐσιδὼν κρέσσονα Φερσεφόναν.

Plus loin dans l'inscription, à deux reprises, l'inscription nous indique la place qu'occupera Théophilè aux côtés d'Hadès et Perséphone : dans le vers 11, l'épigramme nous indique que Théophilè est destiné à devenir la concubine du dieu au même titre que Perséphone :

13	vers 11	[ἀ]λλὰ Κόρης σύλλεκτρος κτλ.

Plus loin encore dans l'inscription, l'épigramme joue sur l'identité du dieu Hadès qui, du fait de ses motifs qui l'ont conduit à emporter la défunte, n'est plus désigné par le nom qui lui est le plus souvent attribué dans les épigrammes funéraires Ἅδης, mais par le nom Πλούτων :

---

[425] Éaque est cité dans les inscriptions II-7.14.8. ; III.10.1. et Minôs est quant à lui cité dans les inscriptions III.10.1. et III.18.1.

[426] Par exemple, I.14.1., v. 13-14 : ἐς Ἅδην / ἔρχομαι ; II-4.3.14., v. 10 : ἥκω δ' εἰς Ἀΐδην III.1.4., v. 3 : ἐς Ἀΐδαν βέβακεν.

[427] Le dieu Hadès intervient ainsi dans les inscriptions suivantes : I.13.13., v. 1 : Μελλόγαμόν με κόρην ἀπενόσφισε βάσκανος Ἅδης ; II-8.5.2., v. 1-2 : Ἕρπασ[ε]ν / Ἅδης ; III.16.1., v. 10 : Ἅδας ὀρφ⟨ν⟩αίο⟨ι⟩ς ἐγγ[υ]ᾳ̣λιξε μυ⟨χ⟩ο⟨ῖ⟩ς.

20	vers 18	οὐκ Ἀΐδας ζοφεραῖς ἀμφέβαλεν παλάμαις,
21	vers 19	Πλούτων δ’ εἰς θαλάμους τὰ γαμήλια λαμπάδι φέγγη

Le roi des Enfers n’est donc plus Hadès, entouré de ténèbres, mais le dieu Ploutôn, faisant allumer dans sa demeure (θαλάμους) les torches d’hyménée pour sceller son union avec Théophilè.

L’inscription II-7.15.3. développe bien moins le rapt de Stratonika par Hadès. On retrouve cependant exprimé explicitement, dès le début de l’inscription, le motif de la mort de Stratonika : l’amour que lui a porté le dieu des Enfers :

1	Στέλλεο Περσεφόνας ζᾶλον, χρυσέα Στρατονίκ[α]
2	σὰν γὰρ ἄναξ ἐνέρων ἅρπασεν ἀγλαΐαν,

À la différence de l’épigramme dédiée à Théophilè, Stratonika n’est pas destinée à vivre aux côtés d’Hadès et de Perséphone dans une harmonie parfaite, puisque l’auteur met en garde la défunte contre la jalousie que pourrait ressentir l’épouse du dieu Hadès. La fin de l’inscription nous donne les raisons précises de la représentation de la défunte en nouvelle Perséphone : contrairement à Théophilè qui lui était comparée pour sa seule beauté, Stratonika a trouvé la mort durant des fêtes en l’honneur de Déméter. Ce sont donc les circonstances de sa mort qui rendent légitime la comparaison avec la déesse des Enfers :

7	ἁγναῖς ἐν θαλίαις Δαμάτερος, αἷς ἔνι Κούραν
8	μάρψεν ὁ καὶ τὸ τεὸν κάλλος ἑλὼν Ἀΐδας.

Ainsi, la présence du dieu Hadès nous renseigne sur le destin posthume des hommes et femmes honorés par les épigrammes funéraires, qu’ils se dirigent de leur plein gré vers les demeures infernales du dieu ou qu’ils y soient entraînés par lui. Quant à la présence des juges infernaux Éaque ou Minôs, ils ne sont jamais cités sans qu’apparaisse auparavant dans l’épigramme le nom du dieu Hadès. Leur présence ne sert qu’à signaler l’éminence des qualités morales des défunts, en plaçant ces derniers aux côtés de ces juges pour les assister dans leurs tâches tel que dans l’inscription III.18.1. :

4	Μίνω σύνθωκος δ’ εἰμὶ παρ’ εὐσεβέσιν.

ou à valider les qualités des défunts par la justesse de leur jugement et ainsi préserver l’honneur des défunts même dans l’au-delà. C’est ce que l’on peut constater dans l’inscription III.10.1. :

11	Αἰακὲ καὶ Μίνως, τήνδ’ εἰς πόσιν εὐνέτιν ἐσθλήν,
12	Κλειογένη, χὑμεῖς μώμου ἔχοιτε δίχα.

La deuxième manière de désigner l’au-delà est la mention d’un élément géographique du royaume infernal, auquel cas, seuls deux fleuves infernaux sont mentionnés : l’Achéron et le Léthé. Ces fleuves peuvent être mentionnés pour leur seule valeur géographique : se diriger vers l’un de ces fleuves, s’est se rendre vers le royaume des morts. Tel est ce que l’on peut observer dans plusieurs inscriptions. Par exemple, dans l’inscription de Léontopolis III.9.4., le

passant demande à la défunte Arsinoa à quel âge elle est descendue sur les rives ténébreuses du Léthé :

9-10 vers 5 — Ποσσαέτης δ' ὤλισθας ὑ|πὸ σκοτόεν κλίμα Λάθας ;

De même dans l'inscription de Panticapée I.13.4., le défunt signale que son âme réside désormais sur les rives de l'Achéron :

3 [ὃ ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο κτλ.

Cependant, ces deux fleuves infernaux sont aussi parfois cités d'après les fonctions qu'ils recouvrent traditionnellement. Cela est particulièrement vrai pour le Léthé, mentionné pour sa faculté à faire oublier aux âmes défuntes les souffrances de leur existence terrestre. L'inscription II-4.3.4. mentionne le fleuve Léthé pour cette fonction qu'il assume dans le royaume des morts :

11 vers 10 παυσιπόνῳ Λάθας λουσαμένα πόματι.

La défunte de l'inscription II-4.3.4. s'est plongée dans les eaux du Léthé, qualifiées ici de παισιπόνῳ, afin d'oublier les souffrances et malheurs de son existence terrestre. Dans une inscription de Carie, l'inscription II-8.3.5., nous observons que l'auteur de l'épigramme joue avec cette fonction traditionnelle du Léthé en faisant dire à la défunte qu'elle s'est refusée à boire l'eau du Léthé afin de conserver dans le royaume des morts le souvenir de ses proches, et en particulier celui de son époux, comme seule consolation :

11 Οὐκ ἔπιον Λήθης Ἀϊδωνίδος ἔσχατον ὕδωρ,
12 ὥς σε παρηγορίην κἀν φθιμένοισιν ἔχω,

Nous trouvons également une épigramme où la représentation de l'Achéron semble être un écho à la représentation de l'Achéron véhiculée par Platon à la fin de son *Phédon*[428]. Dans l'inscription d'Éphèse II-7.5.6., le défunt, un étudiant en rhétorique, déclare ne pas résider dans l'Achéron, mais « dans la demeure sacrée des morts héroïsés » :

7 Ναίω δ' ἡρώων ἱερὸν δόμον, οὐκ Ἀχέροντος·

À la fin du *Phédon*, Socrate décrit la géographie des Enfers, en commençant par énumérer les fleuves infernaux qui parcourent le royaume souterrain. Lorsqu'il évoque l'Achéron, Socrate déclare que seuls ceux qui ont mené une existence médiocre, c'est-à-dire ceux qui ne se sont rendus coupables de nul crime ou qui ne se sont pas distingués par leur excellence durant leur existence, sont tous conduits sur les rives de l'Achéron :

ἐπειδὰν ἀφίκωνται οἱ τετελευτηκότες εἰς τὸν τόπον οἷ ὁ δαίμων ἕκαστον κομίζει, πρῶτον μὲν διεδικάσαντο οἵ τε καλῶς καὶ ὁσίως βιώσαντες καὶ οἱ μή. Καὶ οἱ μὲν ἂν δόξωσι μέσως βεβιωκέναι, πορευθέντες ἐπὶ τὸν Ἀχέροντα.

[428] cf. Platon, *Phédon*, 113d

La distinction que l'étudiant en rhétorique de l'inscription II-7.5.6. opère entre les rives du fleuve Achéron et « les demeures sacrées des morts héroïsés » peut être un écho à la représentation de la géographie des Enfers que Platon transmet dans le *Phédon*. Ainsi, l'opposition entre l'Achéron et « les demeures sacrées des morts héroïsés » constitue à la fois une indication sur la destination de l'âme du défunt après le trépas, mais également un procédé encomiastique révélant l'excellence des qualités dont le défunt était pourvu durant son existence terrestre.

Enfin, nous observons une troisième manière de désigner l'au-delà dans les épigrammes du présent corpus. L'au-delà peut être présenté comme une île, une plaine, une demeure ou tout simplement une région caractérisée non pas par des données topographiques ou architecturales, mais par l'excellence des élus destinés à peupler ces lieux. Qu'il s'agisse d'une île, d'une plaine ou d'une demeure, l'accès à ce lieu d'élection est déterminé le plus souvent par la piété que les défunts ont montrée durant leur existence. Les exemples sont nombreux qui décrivent ces lieux comme étant réservés « aux êtres pieux », εὐσεβής. La piété comme condition d'accès à ces lieux est explicitement mentionnée dans l'inscription I.8.1., dédiée au couple formé par Xénô et son époux : la défunte qui prend la parole dans cette inscription signale que s'ils reposent désormais dans « la demeure des êtres pieux » c'est parce qu'ils se sont montrés pieux durant leur existence terrestre :

3 [ἣ μὲν ἐγὼ] Ξενώ εἰμι, ὁ δ' ἐμὸς πόσις ἐγγύθι ἐμεῖο
4 [δείκνυσι εὐσε]β[έ]ως [ὡ]ς βίον ἐπνέομεν.
5 [Νῦν δ' ὥσπερ ζ]ωοί, μακάρων τε μοῖραν ἔχοντες
6 [κείμεθα] καὶ εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις.

Nous pouvons par ailleurs observer que dans cette inscription, la piété de leur existence est la condition d'accès non seulement à « la demeure des êtres pieux », mais également à leur place parmi les « Bienheureux » : μακάρων τε μοῖραν ἔχοντες. Nous pouvons citer quelques exemples d'inscriptions dans lesquelles le défunt est destiné à vivre parmi les êtres pieux ou les Bienheureux :

- I.13.9. :
6-7 vers 3 […] οὐ γὰρ τάφον, εὐ|σεβέων δὲ |
8-9 vers 4 ⟨χ⟩ῶρον ἀίμναστον δεῖξε φίλοις | χάριτα. |

- II-7.1.1. :
3-4 vers 2 εὐσεβέων χῶρος δέξατο | πᾶσι φίλον·

- II-10.4.2. :
5-6 vers 3 ἠρίον ὄφρα γένοιτο· τόν, ὦ | Μαίας κλῦτε κοῦρε |
7-8 vers 4 Ἑρμείη, πένποις χῶρον | ἐπ' εὐσεβέων.

- III.6.6. :
9 πέμψαν δ' ἀθάνατοί με θεοὶ μακάρων ἐ⟨π⟩ὶ νήσους
10 εὐδέν[δρ]ου θ' ἱερὰς Ἠλυσίοιο γ[ύ]ας.

Ce dernier exemple a la particularité de désigner l'au-delà non seulement en décrivant la catégorie de défunts qui le peuplent, « les Bienheureux, μακάρων, mais aussi en relevant une caractéristique topographique propre au lieu : les saintes plaines de l'Élysée sont « boisées », εὐδένδρου. Ajoutons par ailleurs qu'il s'agit de l'une des deux seules mentions de l'Élysée du corpus[429].

L'accès « à la contrée des héros » peut lui aussi être accordé aux défunts du fait de leur piété. Ainsi, dans l'inscription I.5.1., le défunt est destiné à habiter la contrée des héros » car il était un homme « sain » durant son existence :

2 vers 1 Τειμόθεος ὁ πάτρας ὅσιος φώς, παῖς δὲ Δάσειος,
[…]
5 vers 4 [ν]ῦν δὲ σὺν ἡρώων χῶρον ἔχοις φθίμενος.

Quant au statut de héros, comme nous l'avons vu plus haut pour l'inscription de Lydie dédiée à un étudiant en rhétorique, il signale les qualités que le défunt montrait durant son existence terrestre, qualités qui le distinguent des autres en lui permettant l'accès à un lieu d'élection dans l'au-delà. Nous recensons également une inscription dans laquelle le statut de héros est attribué à un défunt non seulement pour ses qualités, mais aussi par un jeu littéraire. En effet, dans l'inscription III.13.1., le nom de ἥρως est employé pour qualifier le défunt Ἡρᾶς. L'anthroponyme et le substantif étant placés l'un et l'autre à l'une des extrémités du vers, nous pouvons supposer que le qualificatif de héros constitue un procédé encomiastique permettant de faire état de toutes les qualités dont Héras était pourvu, mais aussi un jeu littéraire sur le nom du défunt :

7 Ἡρᾶς Μεμφίτης οὗτος, φίλε, κύδιμος ἥρως,

Ainsi, les moyens d'évoquer l'au-delà dans les épigrammes funéraires sont variés : à travers un dieu, un élément traditionnel de la géographie des Enfers ou à travers les qualités des âmes qui peuplent un lieu, plaine, île ou contrée, dont l'emplacement ou le relief sont indéterminés. Cependant, quelle que soit la manière dont les épigrammatistes désignent l'au-delà, nous remarquons que les épigrammes de notre corpus ne présentent jamais de géographie infernale précise. La géographie des Enfers à peine ébauchée, ce sont surtout les conditions d'accès des défunts à l'au-delà qui importent pour les auteurs : enlevé par Hadès, destiné à vivre sur l'Achéron ou à boire l'eau du Léthé, accueilli au nombre des héros ou des hommes pieux, toutes les manières de dépeindre les Enfers servent davantage à faire l'éloge des défunts qu'à représenter les régions infernales.

5.4. L'eschatologie

De même que l'au-delà ne fait jamais l'objet d'une description précise dans les inscriptions du présent corpus, les données eschatologiques que nous livrent les inscriptions

[429] L'autre attestation du nom Élysée se trouve dans l'inscription II-4.3.15. La nature de l'Élysée n'est pas déterminée dans cette dernière inscription.

sont que très rarement détaillées. Les exemples que nous avons dans le chapitre précédent concernant l'au-delà nous indiquent à eux seuls que la croyance en la survie de l'âme après la mort était fort répandue.

Parmi les exemples d'inscriptions où paraît clairement cette survie, nous constatons que certaines font état d'une continuité entre l'existence terrestre et l'existence posthume des défunts. Cette continuité peut concerner une caractéristique physique du défunt. Par exemple, dans l'inscription Cymé II-7.2.6., le défunt déclare être toujours aussi beau alors même qu'il est mort :

5-6	vers 4	[…] καὶ ἐν φθιμένοις κα|λὸς ἔτ' εἰμὶ νέκυς·

Nous pouvons également trouver des épigrammes dans lesquelles sont les qualités morales des défunts qui perdurent même après leur mort. C'est ce que nous avons déjà constaté à travers l'exemple donné par l'inscription I.8.1. : les deux défunts déclarent avoir vécu pieusement, et c'est parmi les êtres pieux qu'ils se trouvent dans l'au-delà :

3	[ἢ μὲν ἐγὼ] Ξενώ εἰμι, ὁ δ' ἐμὸς πόσις ἐγγύθι ἐμεῖο
4	[δείκνυσι εὐσε]β[έ]ως [ὡ]ς βίον ἐπνέομεν.
5	[Νῦν δ' ὥσπερ ζ]ωοί, μακάρων τε μοῖραν ἔχοντες
6	[κείμεθα] καὶ εὐσεβέων ἐν σκιεροῖς θαλάμοις.

Dans les exemples précédents, si nous constatons une continuité des qualités physiques ou morales des défunts entre leur existence terrestre et leur existence posthume, d'autres inscriptions laissent entendre qu'il y aurait une continuité de l'activité dans l'au-delà des activités que pratiquaient les défunts de leur vivant. Ainsi, dans l'inscription de Cyrène III.3.2., le défunt dit reposer en ayant conservé à ses côtés tout ce qui est nécessaire pour filer : « sa bobine, son tissu et sa quenouille » :

4-6	vers 3	ἀκλέα δ' ἐν | σκοτίηι πηνίσματα καὶ λά|λος αὔτως
6-8	vers 4	κερκὶς ὁ|μοῦ πινυτῆι κεῖται ἐπ' ἠ|λεκάτηι

De même, le relief funéraire de l'inscription de Lycie II-10.1.1. représente toutes les pièces d'équipement militaire que les défunts portaient de leur vivant, étant tous deux des guerriers tombés au combat :

1	vers 1	Ἀσπίδα καὶ σιβύνην καὶ φάσγανον ἠδὲ κυνείην
2	vers 2	σημέ' ἀρήϊα ἐφέστα Οσσης Οσαβιμιος υἱὸς

Les exemples précédents montrent la croyance en une survie de l'âme après la mort. Cependant, le chemin de l'âme dans les exemples ci-dessus est à sens unique. En effet, il n'est pas de retour possible pour les âmes défuntes. Cependant, nous recensons deux inscriptions dans lesquelles la frontière entre monde des vivants et monde des morts n'est pas infranchissable. Dans l'inscription de Cyzique II-4.3.13., le défunt déclare apporter une consolation à sa mère en lui apparaissant dans des songes :

11 κουφίζω δὲ τάλαιναν, ὅσον χρόνον εἰς ὄναρ ἥκω{ι}
12 ἠὼς δ’ ἀντὶ χαρᾶς δάκρυα πορσύεται.

De même, dans l’inscription de Smyrne II-7.14.25., la mère de la défunte prie Perséphone de permettre à sa fille d’échapper du royaume des Enfers pour lui apparaître en songe :

9 οὔ σοι Φερσεφόνη τόδε μέμψεται οὐδέ τι σ’, Ἅδη,
10 ἢν τόσον ἀν⟨σ⟩τήσ⟨ῃ⟩ς παῖδα ἐμὴν κατ’ ὄναρ.

Ainsi, ces deux inscriptions font état non seulement de la survivance des âmes après le trépas, mais également de la possibilité d’une communication avec les âmes défuntes par la voie onirique. Cependant, cette conception eschatologique peut n’être qu’un τόπος littéraire hérité notamment de la tradition épique où les âmes des défunts peuvent apparaître en songe pour réclamer vengeance ou pour réclamer une sépulture, tel que Patrocle apparaissant à Achille en songe pour lui demander de le venger en tuant Hector[430].

La dernière catégorie d’épigrammes où des représentations eschatologiques sont décrites fait état de la croyance dans le dualisme. De nombreuses épigrammes décrivent très clairement la croyance en la différence de nature entre le corps périssable et l’âme immortelle. Dans quelques inscriptions, les épigrammatistes distinguent le corps des défunts, destiné à être enseveli, et leur âme qui, éternelle, s’envole des membres du défunt. C’est une telle description que présente l’inscription d’Érythrée en Lydie II-7.6.8. dans ces deux premiers vers :

1-3 vers 1 Σῶμα μὲν ἥδε χθὼν̣ | κ̣α̣τέχει, Νικᾶς δ̣ὲ̣ | κέκλημαι·
3-5 vers 2 ψυχὴ δ̣ὲ̣ | ἐγ μελέων ἐξεπτα|μένη πεπότηται

Exprimée en d’autres termes, nous observons la même distinction dans l’inscription de Panticapée I.13.26. :

6 vers 5 [τὰν ἁπα]λὰν κεύθει μορφὰν τάφος, ἀλλ’ ἀμά[ραντον]
7 vers 6 [πνεῦμ]α μένει κείνας ἐς φάος ἀθάνατ[ον].

Le corps de la défunte Kléopatra dans ce dernier exemple est caché par le tombeau, mais son « immortel souffle vital » (ἀμάραντον μνεῦμα) est destiné à lui survivre éternellement dans une lumière immortelle (ἐς φάος ἀθάνατον).

Cette conception dualiste de l’existence humaine peut elle aussi être l’occasion d’un jeu littéraire, en écho aux circonstances de la mort des défunts. Ainsi, dans l’inscription d’Éphèse II-7.5.7., le mouvement opposé entre le corps et l’âme du défunt anonyme est un parallèle aux circonstances de sa mort. En effet, ce dernier est décédé pour avoir été précipité du haut d’une falaise. Au mouvement descendant de son corps périssable durant sa chute fatale, répond le mouvement ascendant de son âme immortelle vers l’éther :

1 vers 1 Ὀστέα μὲν καὶ σάρκας ἐμὰς σπιλάδες διέχευαν
[…]

[430] Homère, *Iliade*, XXIII, 69-92.

2-3 vers 3 ψυχὴ δὲ αἰθέριον κατέχει πό|λον κτλ.

Ainsi, les inscriptions du présent corpus ne présentent pas avec force détails les conceptions eschatologiques des populations des confins. Cependant, quelques indices subtils permettent de déterminer quelques croyances fondamentales de ces populations, notamment la croyance en la survie de l'âme après la mort. La croyance en la survie de l'âme humaine après la mort suppose dans quelques inscriptions une continuité soit des caractéristiques physiques ou morales des défunts, tel que dans l'inscription de Cyzique II-7.2.6. où le défunt déclare être aussi beau parmi les morts que durant son existence terrestre, ou une continuité après la mort des activités que les défunts pratiquaient de leur vivant, tel que dans l'épigramme de Cyrène III.3.2. dans laquelle la défunte repose avec ses instruments qui lui permettaient de filer. Les épigrammatistes signalent cette croyance de plusieurs manières : d'une part, à travers les mentions des lieux de résidence des défunts après leur mort, d'autre part à travers la description d'une conception dualiste de la vie humaine, opposant le corps mortel et l'âme immortelle. Nous avons également observé que dans certaines inscriptions la frontière entre monde des vivants et monde des morts était perméable car les défunts pouvaient apparaître à leur proche en songe pour leur apporter une ultime consolation.

6. Conclusion

Les épigrammes funéraires de notre corpus présentent, quelle que soit leur provenance ou leur date, de grandes similarités à travers lesquelles se dessinent les contours d'un genre littéraire spécifique doté de ses propres conventions. Les diverses formes d'épigrammes (forme dialogique, épigrammes à la première personne, épigrammes où la parole est donnée à la pierre elle-même, etc.), la langue des épigrammes (qu'il s'agisse de la phonétique, du lexique employé ou de la syntaxe) et les sources d'inspiration des auteurs nous permettent de déceler un arrière-plan culturel commun à toutes ces populations des confins du monde grec, ou à tout le moins à tous les auteurs d'épigrammes funéraires. L'ombre d'Homère, mais aussi pourrait-on dire de tous les poètes épiques et tragiques qui s'inscrivent dans la lignée d'Homère, est omniprésente dans les épigrammes funéraires qui se dotent alors d'une homogénéité. Notons cependant que certaines particularités régionales se font jour sur des points précis de la langue ou de la technique littéraire des épigrammatistes. Par exemple, nous avons vu que le traitement par différenciation de l'hiatus /eo/ est attesté essentiellement dans les inscriptions du nord de la Méditerranée et d'Asie Mineure, mais que les inscriptions du sud de la Méditerranée ne présentent qu'une seule attestation d'un tel traitement. De même, nous avons vu que seule la région de l'Asie Mineure nous fournissait des exemples d'épigrammes funéraires qui ne sont pas composées dans l'un des trois schémas métriques les plus répandus dans les épigrammes funéraires, c'est-à-dire le distique élégiaque, l'hexamètre dactylique et le trimètre iambique. En outre, seule une inscription du sud de la Méditerranée fournit l'exemple d'une épigramme funéraire dédiée à un animal. C'est que dans cette région du monde, l'animal à qui est dédiée cette inscription, le cobra, est un animal sacré, ériger une stèle funéraire pour maudire celui qui

a tué ce cobra correspond donc à un acte de piété de la part de la population vivant dans cette région. Nous avons également pu remarquer que la pratique littéraire évoluait au cours des siècles. En effet, depuis le VIe siècle jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, nous pouvons constater une complexification des épigrammes funéraires, qui ne cessent d'être toujours plus longues et plus riches d'informations concernant les défunts qu'elles honorent. Nous constatons également une évolution touchant à la forme des épigrammes. Les plus anciennes d'entre elles ne sont que des textes purement déictiques, dont l'objectif se limite à montrer l'emplacement du monument funéraire et de donner l'identité de l'être que ce monument recouvre. Dès le IIIe siècle, voire dès le IVe siècle avant notre ère, nous avons pu constater que les épigrammes funéraires prennent des formes de plus en plus complexes, allant du récit jusqu'au dialogue à plusieurs voix, et que des variations de la situation d'énonciation sont de plus en plus fréquentes : ce n'est plus une voix indéterminée qui s'exprime, mais le passant, la pierre, le défunt ou encore les proches de ce derniers qui s'expriment dans les inscriptions.

Si les épigrammes funéraires présentent une grande homogénéité, celle-ci n'est toutefois pas un carcan entravant les auteurs d'épigrammes funéraires. La souplesse du formulaire leur confère toute latitude pour faire la démonstration de leur talent, de leur originalité. Ainsi peut-on trouver des textes qui, par leurs formes ou leurs sources d'inspiration, témoignent d'une recherche poétique de la part de leur auteur : une référence directe à Anacréon dans un texte funéraire (II-4.3.1.), un auteur donnant le nom du défunt à qui il dédie son poème en acrostiche (II-4.3.14.), une statue de lion arrêtant le passant et chantant les louanges du défunt depuis le sommet de la tombe de celui-ci (III.13.1.), ou encore une épigramme mêlant plusieurs voix pour rendre hommage à un défunt (I.12.18.). Toutefois, la maîtrise des codes de l'épigramme funéraire et les variations par rapport aux canons du genre s'observent plus fréquemment en Asie Mineure et dans le sud de la Méditerranée que dans le nord de la Méditerranée. L'ancienneté de la présence grecque, le rayonnement des grandes cités ioniennes sont sans doute responsables d'un enracinement plus profond de l'hellénisme que dans le nord de la Méditerranée, où l'on constate davantage de traits non grecs, ne serait-ce qu'à travers l'onomastique. Des noms tels que Μᾶν (I.12.9.) ou l'énigmatique Κπηεθύρη (I.14.2.) attestent de la rémanence de traits barbares et d'une hellénisation moins ancienne, ou moins profonde qu'en Asie Mineure où des dynastes se font appeler Apollônios et Hellaphilos afin de montrer leur philhellénisme.

Quant aux représentations du monde ou eschatologiques véhiculées dans les épigrammes funéraires, nous avons constaté là aussi que les épigrammes de notre corpus présentaient une grande homogénéité. La description des Enfers, à travers la mention d'un dieu, d'un élément de la géographie infernale ou de la qualité des âmes peuplant un lieu à la topographie indéfinie (les héros, les Bienheureux ou encore les pieux), présente elle aussi beaucoup de similarité, quelle que soit la région du corpus. Cela vaut également pour les croyances eschatologiques de ces populations. Si les épigrammes funéraires sont allusives quant à ces croyances, nous retrouvons partout le même arrière-plan culturel : l'âme des défunts survit après la mort. Certes, certaines inscriptions sont plus précises, qui livrent une conception explicitement dualiste de l'existence humaine en opposant le corps mort à l'âme immortelle.

V. Annexes

ἆ
ἆ : I.5.1. ; I.6.3. ; II-1.4.1. ; II-8.5.2. ; [II-8.10.7.]

ἀβόητος, ος, ον
ἀβόατος : II-7.2.5. ; II-7.14.28.

ἀβλαβέως
ἀβλαβέως : II-4.8.1. ; III.6.5.

ἀβλαβής, ής, ές
ἀβλαβές : II-7.14.9.

***ἁβρόπαις**
ἀβρόπαιδα : III.12.1.

ἁβρός, ά, όν
ἁβρᾶς : II-7.15.3.

ἀγαθός, ά, όν
ἀγαθὸς : II-8.5.5. — ἀγαθὸν : II-4.3.6. ; II-7.5.3. ; II-8.5.2. — ἀγαθὴν : III.9.7. — ἀγαθῆι : I.16.2. — ἀγαθῶν : I.10.2. ; I.10.3. ; II-7.8.1. ; II-8.12.4. ; II-10.4.1.

***ἀγαθοφροσύνη**
ἀγαθοφροσύνης : II-5.6.2.

***ἀγακλυτός, ός, όν**
ἀγακλυτὸν : III.1.5.

ἀγάλλω
ἀγάλλεται : II-8.5.2. — ἀγαλλομένην : III.9.2

ἄγαλμα
ἄγαλμα : 1.3.1. — ἄγαλμ' : II-4.1.1. — ἀγάλματι : II-7.7.1.

ἄγαμος, ος, ον
ἄγαμον : III.7.1.

ἄγαν
ἄγαν : II-3.1.1.

ἀγαπάω
ἠγάπα : 1.15.1.

ἀγγέλλω
ἀγγέλλω : II-6.2.1. — ἀγγέλλων : II-8.10.5. — ἀγγέλλειν : III.9.5.

ἀγέλη
ἀγέλας : II-7.14.19.

ἀγήρως, ως, ων
ἀγήραον : II-4.11.1.

ἀγκοίνη
ἀγκοίναι : II-8.4.1.

ἄγκυρα
ἄνκυραν : II-7.6.1.

ἀγλαία
ἀγλαίη : II-5.10.1. — ἀγλαΐαν : II-7.15.3. — ἀγλαΐης : III.13.1.

ἀγλαΐζω
ἠγλάϊσαν : III.5.1. — **ἀν**αγλαΐσας : II-7.7.1. — **ἐπ**ηγλάϊσαν : III.6.3. — **κατ**ηγλάϊσεν : II-7.13.5. — **κατ**ηγλάϊσαν : III.6.4.

ἀγλαός, ή, όν
ἀγλαὸς : II-7.2.5. ; II-9.2.1. — ἀγλαοῦ : II-9.2.1. — ἀγλαὰ : II-5.6.1. ; II-8.10.9.

ἁγνός, ή, όν
ἁγνὸν : II-4.2.1. ; II-7.14.19. ; II-8.3.3. — ἁγνῷ : II-6.1.1. — ἁγνά : II-8.3.5. — ἁγναῖς : II-7.15.3.

ἄγονος, ος, ον
ἄγονοι : II-7.13.3.

ἁγνοτραφής, ής, ές
ἁγνοτραφές : III.9.3.

ἀγορανόμος
ἀγορανόμος : II-5.1.1.

ἀγορεύω
ἀγορεύει : II-7.14.3. ; III.13.1. — ἀγορεύετ' : III.1.4.

ἀναγράφω
cf. γράφω.

ἀγρεύω
ἀγρεύσας : I.13.10. ; I.13.17.

ἄγριος, α, ον
ἄγριον : III.5.1. — ἀγροτέρας : II-8.10.6.

ἀγρός
ἀγροῖς : [II-8.9.2.]

ἀγχίαλος, ος, ον
ἀγχιάλου : II-1.7.1. — ἀγχιάλοις : II-7.14.3.

ἀγχόθι
ἀνχόθι : II-2.3.1.

ἄγω
ἦγε : III.9.3. — ἦγ' : II-4.3.13. — ἄγε : III.8.1. — ἤγαγον : II-7.14.10. ; III.1.2. — ἄγαγον : II-7.14.13. — ἄγαγες : III.12.1. — ἤγαγε : II-4.3.10. ; II-8.10.7. — ἤγαγεν : II-7.2.6. — ἤγαγ' : II-4.2.1. — ἄγαγεν : II-1.1.2. — ἠγάγετο : II-4.3.2. ; II-4.3.12. ; III.4.1. — ἀγάγετο : II-7.6.1. — ἄγοιτο : III.1.1. — ἄγε : I.14.1. — ἄγοντα : II-4.4.1. — **ἀπ**ῆγε : II-7.11.2. — ἀπήγαγεν : II-8.3.3. — ἀπηγάγετο : II-7.14.4. — **δι**άγειν : III.9.6. — διάγουσ' : III.6.2. — **ἐπ**ήγαγεν : III.1.8. — ἐπηγάγετο : II-3.3.1. —

Les astérisques signalent les formes homériques, poétiques ou rares.

κατήγαγεν : II-8.1.1. — **πάρ**αγε : I.14.3. — παράγων : I.17.2. — παράγοντες : II-5.9.1.

ἀγών, ἀγῶνος
ἀγῶσιν : II-4.5.1.

ἀδάκρυτος, ος, ον
*ἄδακρυς : II-12.1.2. — ἀδάκρυτος : I.2.1. ; II-7.14.26. ; II-7.15.2.

ἀδελφή
ἀδελφὴ : II-4.3.3. — ἀδελφὴν : II-7.4.1.

ἀδελφός
ἀδελφὸς : I.13.16. — ἀδελφέ : [II-12.1.3.] ; III.6.4. — *ἀδελφειὸς : II-5.6.2. — ἀδελφόν : II-7.3.1. ; II-7.8.1. ; II-7.17.1. — ἀδελφὸν : II-7.9.1. — ἀδελφειοῦ : III.6.4. — ἀδελφοὶ : II-7.7.1.

ἄδηλος, ος, ον
ἀδήλωι : II-8.13.1.

ἄδην
ἄδην : II-8.2.2.

ἀδίαυλος, ος, ον
ἀδίαυλος : I.13.18. — ἀδίαυλον : II-4.3.4.

ἀδικέω
ἀδικοῖ : II-4.12.1. — ἀδικήσῃ : II-10.2.1. — ἀδικηθείς : II-5.9.1.

ἄδικος, ος, ον
ἄδικον : III.15.1. — ἄδικομ : II-7.14.26. — ἀδίκου : I.14.4.

ἀδίκως
ἀδίκως : II-7.3.1. ; II-8.5.1.

ἀδινός, ή, όν
ἀδινὸν : II-8.10.2.

ἀδρός, ά, όν
ἀδρὸν : II-7.14.23.

ἀεί
ἀεὶ : I.13.15. ; II-4.7.1. ; II-7.7.1. ; II-7.14.25. ; II-8.5.8. ; II-10.3.1. ; III.3.2. ; III.6.4. — αἰεὶ : I.10.3. ; II-2.3.1. ; II-7.5.1. ; II-10.2.1. — αἰὲν : I.13.23. ; [II-7.13.5.] ; III.6.2.

ἀείδω
ᾄδεται : III.3.2. — ᾖσέ : II-7.14.10. — ἀείδων : III.6.4. — ἀείσας : II-7.14.9.

ἀείκλαυτος, ος, ον
ἀεικλαύτῳ : II-7.2.3.

ἀείρω
αἰείρω : [II-4.6.1.] — ἠρείρατο : II-7.14.26. — αἶρε — ἀειρόμενον : II-8.10.9. — ἄρας : II-4.6.1. — ἀειράμενος : [II-1.3.1.] ; II-6.2.1. — ἆραι : II-4.6.1.

ἀέκων
ἄκων : III.11.3. — ἀέκουσα : II-7.14.26.

ἀέναος, ος, ον
ἀένους : II-8.5.5. — ἀενάοιο : II-10.1.1. — αἰενάωι : I.13.26.

ἀείμνηστος, ος, ον
ἀείμνηστον : III.6.2. ; III.11.1. — ἀίμναστον : I.13.9.

ἀηδών
ἀηδών : II-8.10.7. — ἀηδόνα : II-1.4.1.

***ἀήτης, ἀήτου**
ἀήταις : I.13.12.

ἀθάνατος, ος, ον
ἀθάνατος : II-8.10.3. — ἀθάνατον : I.13.26. ; II-3.2.1. ; II-4.7.1. ; II-4.11.1. ; [II-7.6.4.] ; II-8.2.1. — ἀθανάτου : II-7.16.1. — ἀθάνατοι : II-8.10.5. ; III.6.6. — ἀθανάτοιο : II-4.10.1. — ἀθανάτων : I.13.18. ; III.6.2. — ἀθανάτοισι : II-7.14.15. ; II-8.3.3. ; III.13.1. — ἀθανάτη : II-8.10.8.

ἄθεος, ος, ον
ἀθέοις : II-8.10.15.

ἄθικτος, ος, ον
ἄθικτα : II-5.9.1.

ἀθλέω
ἀεθλῶν : II-4.1.2. — ἀθλήσας : III.9.9.

ἄθλιος, α, ον
ἄθλιος : II-10.6.1. — ἀθλία : III.1.8. — ἀθλίην : I.13.19.

ἆθλον
ἆθλα : II-4.1.2. — ἄεθλα : II-7.2.3. — ἄθλων : I.14.4. — ἄθλοις : I.14.4. — ἀέθλοις : II-7.10.2.

ἀθλοφόρος, ος, ον
ἀθλοφόρον : II-7.14.12. — ἀθλοφόρῳ : II-7.5.4.

ἀθρέω
ἄθρει : III.1.4. — ἄθρησον : I.13.20. ; II-7.9.1. —

ἀθρῆσαι : II-7.14.14. — ἐσαθρεῖς : II-5.7.2.

ἀί
ἀὶ : II-5.7.2. — αἴ : II-7.13.3. — ἀΐ : II-12.1.3.

αἴ
cf. εἰ.

αἶ
αἶ : II-7.14.24.

***αἶα**
αἴης : I.13.4. — αἴηι : III.16.1..

αἰάζω
αἰάζω : II-7.2.3. — αἰάζει : II-4.3.3. ; II-7.6.1. ; II-7.6.5. ; II-7.14.28. — αἰάξασα : I.9.1.

αἰαῖ
αἰαῖ : II-4.2.1. ; II-7.4.1. ; II-7.6.3. ; II-8.5.1. ; II-8.10.2. ; III.7.1.

αἰακτός, ή, όν
αἰακτὸν : II-7.14.7. ; II-7.14.15. ; II-7.18.1. — αἰακτῶι : II-7.5.1. — αἰακτὰν : II-8.5.4.

αἴδομαι
αἰδέσθητι : I.10.2. — ἐπαιδέσθητι : I.10.3.

ἀΐδηλος, ος, ον
ἀΐδαλος : II-7.14.28.

ἀίδιος, ος, ον
ἀϊδίου : II-8.10.8.

αἰθέριος, α, ον
αἰθέριον : II-7.5.7.

αἰθήρ
αἰθὴρ : [II-7.14.20.] — αἰθέρι : II-4.11.1.

αἷμα
αἵματος : II-4.3.14. — αἵματι : I.13.25.

***αἱμοχαρής, ής, ές**
αἱμοχαρῆ : III.16.1..

αἱμύλος, η, ον
αἱμύλα : II-7.14.27.

αἰνετός, ή, όν
αἰνετὸν : II-8.5.5.

***αἰνέω**
αἰνῶ : II-7.5.3. — ᾔναιον : II-3.2.1.

αἰνητός, ή, όν
αἰνητὸν : II-4.5.1.

αἰνόμορος, ος, ον
αἰνόμορον : III.9.3.

αἰνοπαθής, ής, ές
αἰνοπαθής : II-12.1.4.

***αἰνός, ή, όν**
αἰνὸν : I.13.16. ; III.16.1.. — ἀινὰ : II-8.10.7. — αἰνοτάτη : II-4.3.13.

αἰνός, ή, όν
αἰνότατ' : III.10.2.

***αἶνος**
αἶνος : II-4.3.14. — αἶνον : II-7.14.28. ; III.8.1.

αἰπύς, εῖα, ύ
αἰπυείας : III.6.3.

αἱρετίζω
ἡρέτισεν : I.13.10. — αἱρετίσας : I.13.17.

αἱρέω
εἷλε : III.11.1. — εἷλεν : II-7.14.27. — ἕλεν : II-8.9.2. — ἑλὼν : II-7.15.3. — ἑλέσθαι : III.6.3. — **ἀν**εῖλον : II-7.5.3. — **ἀφ**είλετο : II-7.14.23. — **ἐξ**είλετο : II-4.11.1.

αἶσα
αἶσαν : II-4.10.1. — αἴσης : II-4.10.1.

***ἀΐσθω**
ἀϊσθωθεὶς : II-8.13.1.

αἴτιος, α, ον
αἰτίη : II-7.6.1.

αἰφνιδίως
αἰφνιδίως : II-4.3.2. ; II-4.3.3. ; II-4.12.1. ; II-7.18.2. ; III.9.2.

αἰχμή
αἰχμῆι : II-8.11.1.

αἰχμητής
αἰχμητὴν : III.8.1.

αἰών
αἰὼν : I.13.24. ; II-8.10.3. — αἰῶνα : II-8.3.5. ; III.7.1. ; III.13.1. — ἀϊόνα : III.12.1. — *αἰῶ : II-7.14.28. — αἰῶνος : II-10.5.2. — αἰῶνας : I.7.1. — αἰώνων : III.9.6.

αἰώνιος, α, ον
αἰωνίου : II-5.9.1. ; II-10.2.1.

αἰωρέω
αἰωρεῖσθαι : II-4.6.1.

ἀκάματος, ος, ον
ἀκαμάτωι : II-7.14.4.

ἄκαρπος, ος, ον
ἄκαρπον : II-7.13.5.

ἄκλαυτος, ος, ον
ἄκλαυτον : I.9.1. — ἀκλαύτου : III.11.2.

ἀκλεής, ής, ές
ἀκλέα : III.3.2.

ἄκληρος, ος, ον
ἄκληρος : III.9.5.

ἀκμάζω
ἤκμασα : II-7.2.6.

ἀκμαῖος, α, ον
ἀκμαῖος : II-7.14.26. — ἀκμαίην : III.9.2.

ἀκμή
ἀκμάν : II-7.13.3. ; II-8.4.1. — ἀκμῆς : III.9.3. — ἀκμῇ : II-4.3.12. ; III.2.2.

ἄκοιτις
ἄκοιτις : II-5.6.1. — ἄκοιτιν : III.1.8.

ἀκόρεστος, ος, ον
ἀκόρεστος : II-.5.11.1.

ἀκόρητος, ος, ον
ἀκόρητε : I.10.2. — ἀκόρητον : III.6.3.

ἄκος
ἄκος : II-4.10.1. — ἄκη : II-8.5.3.

ἀκούω
ἀκούω : II-4.1.2. — ἤκουσε : II-7.11.2. — ἀκούοι : [II-7.14.26.] — ἀκοῦσαι : II-8.14.1. — ἐσακούω : II-7.15.5.

ἄκριτος, ος, ον
ἄκριτος : II-4.3.9. — ἄκριτε : II-8.3.5. — ἄκριτον : II-4.3.4.

***ἀκριτόφυλος, ος, ον**
ἀκριτόφυλα : III.6.4.

ἀκρίτως
ἀκρίτως : III.2.2. ; III.6.4.

ἄκρος, α, ον
ἄκρον : II-8.5.5. — ἄκρα : II-8.10.11. — ἄκρας : II-10.2.1. — ἀκροτάταν : II-6.2.1.

ἀκροστιχίς, ἀκροστιχίδος
ἀκροστιχίδος : II-4.3.14.

ἀκτή
ἀκτῆς : II-1.7.1. — ἀκταῖς : II-7.14.5.

ἄλαλκε
ἀλαλκὼν : III.16.1..

ἀλάμπετος, ον, ον
ἀλάμπετον : II-7.14.5.

ἀλαμπής, ής, ές
ἀλαμπέας : II-8.5.5. ; II-12.1.1.

ἄλαστος, ος, ον
ἄλαστον : II-4.10.1. ; III.7.1.

ἄλγος
ἄλγος : II-7.14.15. ; III.1.1. — ἄλγη : II-8.1.1. — ἄλγεα : I.13.6. ; II-7.2.2. ; II-8.10.4. — ἄλγεσιν : I.5.3.

ἀλγεινός, ή, όν
ἀλγεινὸν : [II-4.3.5.] ; II-6.1.2.

ἀλγύνω
ἀλγύνουσα : I.7.1.

ἀλέγω
ἀλέγοντες : II-8.10.3.

ἀληθοεπής, ής, ές
ἀληθοεπὴς : II-8.12.3.

ἀλίαστος, ος, ον
ἀλίαστον : II-2.3.1.

ἅλις
ἅλις : II-4.13.1.

ἁλιστέφανος, ος, ον
ἁλιστέφανος : I.13.15.

ἀλκή
ἀλκῆι : I.13.6.

ἄλκιμος, ος, ον
ἄλκιμον : II-8.10.12. ; II-8.14.1.

ἀλκυών
ἀλκυὼν : II-7.14.25.

ἀλκυονίς
ἀλκυονίς : II-8.5.4. — ἀλκυονὶς : II-7.14.5.

ἀλλά
ἀλλά : II-4.3.10. ; II-4.3.11. ; II-7.10.1. ; II-7.10.1. ; II-7.14.27. ; II-8.1.1. ; III.1.4. ; III.1.5. ; III.6.4. — ἀλλὰ : I.7.1. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.14.4. ; I.17.1. ; II-4.3.4. ; [II-4.3.5.] ; II-4.3.10. ; II-4.3.15. ; II-4.10.2. ; II-4.10.3. ; II-4.12.1. ; II-4.13.1. ; II-6.1.2. ; II-7.2.3. ; II-7.5.3. ; II-7.7.1. ; [II-7.14.4.] ; II-7.14.26. ; II-7.15.5. ; II-8.10.10. ; II-8.10.11. ; II-8.11.1. ; II-10.2.1. ; III.1.6. ; III.1.7. ;

III.2.1. ; III.2.2. ; III.5.1. ; III.8.1. ; III.9.3. ; III.9.7. ; III.14.1. ; III.16.1. ; III.18.1. — ἀλλ’ : [I.2.1.] ; I.9.2. ; I.13.12. ; I.13.18. ; I.13.26. ; I.14.1. ; I.17.2. ; II-1.1.1. ; II-2.3.1. ; II-3.1.1. ; II-4.3.2. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-5.2.1. ; II-5.7.2. ; II-6.2.1. ; II-7.2.5. ; II-7.2.6. ; II-7.4.1. ; II-7.6.2. ; II-7.10.2. ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.7. ; II-7.14.12. ; II-7.14.16. ; II-7.14.26. ; II-8.3.5. ; II-8.5.2. ; II-8.5.3. ; II-8.10.4. ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. ; II-10.3.1. ; II-12.4.2. ; III.1.1. ; III.6.4. ; III.7.1. ; III.9.5. ; III.10.1. ; III.10.2.

ἀλλοδαπός, ή, όν
ἀλλοδαπὰν : II-4.3.4. — ἀλλοδαπῇ : III.1.9. — ἀλλοδαποῖσι : I.6.3.

ἄλλος, α, ον
ἄλλος : [II-7.13.4.] — ἄλλον : I.16.2. ; II-11.1.1. — ἄλλου : II-5.7.2. — ἄλλοι : II-3.1.2. — ἄλλους : II-4.10.1. — ἄλλων : II-1.6.1. ; II-4.10.1. ; II-7.8.1. — ἄλλα : I.2.2. — ἄλλην : III.1.8. — ἄλλαν : III.12.1. — ἄλληι : II-7.7.1.— ἄλλα : II-5.1.1. ; II-12.4.2. — κἄλλου (καὶ ἄλλου) : II-5.7.1.

ἀλλόφυλος, ος, ον
ἀλλοφύλοις : I.13.19.

ἅλμα
ἅλμα : II-7.5.7.

ἀλογίστως
ἀλογίστως : II-7.14.21.

ἅλοχος
ἅλοχος : I.2.2. — ἅλοχον : II-4.1.1. ; II-4.10.1. ; II-7.8.1. ; II-7.12.2. ; II-8.1.1. ; III.6.2. — ἀλόχου : I.6.4. ; III.1.9. — ἀλόχοιο : [II-4.4.1.] ; II-8.12.3. — ἀλόχωι : [II-7.10.1.] — ἀλόχῳ : II-7.13.4. — ἀλόχων : III.6.6.

ἅλς
ἅλα : II-8.10.8. ; II-12.4.1. — ἁλός : II-8.13.2. ; III.10.2.

ἅλσος
ἅλσει : I.13.9.

ἀλυκτός, ός, όν
ἀλυκτὸν : II-8.4.1.

ἄλυπος, ος, ον
ἄλυπος : II-12.1.3. — ἄλυπον : II-8.8.1. — ἀλυπότατον : II-8.5.3.

ἅλφα
ἅλφα : II-7.13.3.

ἅμα
ἅμα : I.15.1. ; II-.5.11.1. ; II-6.1.1. ; II-7.7.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.9.6. — ἅμ’ : II-4.3.4.

ἀμάραντος, ος, ον
ἀμάραντον : [I.11.26.] — ἀμάραντοι : III.6.2.

ἁμαρτωλός, ος, ον
ἁμαρτωλὸς : II-10.1.1. ; II-10.2.1.

ἀμβρόσιος, α, ον
ἀμβροσιὴν : II-4.3.15.

ἀμείβω
ἀμείβων : II-7.14.19. — **δι**αμείβεο : II-4.10.2. — διαμείβετε : III.1.6. — **παρ**άμειβε : III.6.2.

ἀμείλιχος
ἀμίλιχον : I.7.1.

ἀμείνων, ων, ον
ἄμεινον : III.6.1.

ἀμέλγω
ἡμέλξατο : II-4.3.13.

ἄμεμπτος, ος, ον
ἄμεμπτος : I.10.3. — ἄμενπτον : III.1.8.

ἀμέμπτως
ἀμένπτως : II-5.6.1.

ἀμεμφής, ής, ές
ἀμεμφέα : [I.1.2.] ; I.3.1. ; III.1.1.

ἄμετρος, ος, ον
ἀμέτρων : I.7.1.

ἀμίαντος, ος, ον
ἀμιάντων : II-8.3.5.

***ἄμμας**
ἄμμας : II-7.14.24.

ἄμμα
ἄμματα : II-5.9.1.

***ἄμμορος, ος, ον**
ἄμμορος : [II-4.4.1.] — ἄμμορον : [II-8.10.7.]

ἄμουσος, ος, ον
ἄμουσος : II-4.5.1.

ἀμπέχω
cf. ἔχω.

ἀμύητος, ος, ον
ἀμύητος : I.10.2.

ἀμύμων, ων, ον
ἀμύνονι : [II-5.2.2.]

ἀμφί
ἀμφὶ : II-1.1.1. ; II-4.3.13. ; II-7.13.3. ; II-7.14.26. ; II-8.10.6. — ἀμφ' : II-8.8.1. ; II-8.11.1. ; III.6.6.

ἀμφιβαίνω
cf. βαίνω.

ἀμφιβάλλω
cf. βάλλω.

ἀμφικαλύπτω
cf. καλύπτω.

ἀμφίκυρτος, ος, ον
ἀμφίκυρτον : II-4.3.7.

ἀμφίλογος, ος, ον
ἀμφιλόγοις : I.9.1.

ἀμφιτανύω
cf. τανύω.

ἀμφιχέω
cf. χέω.

ἀμφότερος, α, ον
ἀμφοτέρους : III.5.1. ; III.8.1. — ἀμφοτέροις : I.7.1. ; II-8.3.5. — ἀμφοτέροισι : II-7.2.2.

ἄμφω
ἄμφω : II-12.2.1. — ἄνφω : II-2.3.1.

ἀμώμητος, ος, ον
ἀμώμητος : I.1.1. — ἀμώμητον : II-7.7.1. — ἀμωμήτοις : II-7.15.4.

ἄμωμος, ος, ον
ἄμωμον : II-8.4.1. ; III.6.2.

ἄν
ἂν : [I.5.1.]. ; II-4.10.3. ; II-8.4.1. ; II-8.12.3. ; II-10.1.1. ; II-10.2.1. — κἄν (καὶ ἄν) : II-1.3.3. — ἐὰν : II-8.10.9. — ἢν : II-4.5.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.25. ; III.1.2.

ἀνά
ἀνὰ : II-8.3.4. ; II-8.10.15. ; III.8.1. — ἀν' : II-7.2.4. ; II-7.15.2. ; III.1.5. — ἂν : II-8.12.5.

ἀναβαίνω
cf. βαίνω.

ἀναγιγνώσκω
cf. γιγνώσκω.

ἀνάγκη
ἀνάγκη : II-7.3.1. ; III.9.6. — ἀνάγκαι : II-8.3.5.

ἀναγλαΐζω
cf. ἀγλαΐζω.

ἀναιρέω
cf. αἱρέω.

ἀνακλαίω
cf. κλαίω.

ἀνάκτωρ
ἀνάκτορες : III.1.8.

ἄναξ
ἄναξ : II-7.15.3. — ἄνακτος : III.1.9. — ἄνακτες : III.1.8.

ἀνάπαυμα
ἀνάπαυμα : II-7.9.2.

ἀναπίμπλημι
cf. πίμπλημι.

ἀναρπάζω
cf. ἁρπάζω

ἀναστενάχω
cf. στενάχω.

ἀναστένω
cf. στένω.

ἀνατείνω
cf. τείνω.

ἀνατίθημι
cf. τίθημι.

ἀνατλάω
cf. τλάω.

ἀνατρέφω
cf. τρέφω.

ἄναυδος, ος, ον
ἄναυδοι : II-5.10.1.

ἀνδρολέτης
ἀνδρολέταν : ; II-4.3.3.

ἀνδρόω
ἤδρωσ' : II-4.3.13. — ἀνδρωθέντα : II-7.15.4.

ἀνδροφόνος, ος, ον
ἀνδροφονόις : I.9.2. — ἀνδροφόνοισιν : II-4.3.10.

ἀνέγκλυτος, ος, ον
ἀνέγκλυτε : III.9.1.

ἄνεμος
ἀνέμων : II-4.3.10.

ἀνεύφραντος, ος, ον
ἀνεύφραντος : III.9.5.

ἀνέχω
cf. ἔχω.

ἀνήρ
ἀνὴρ : I.13.1. ; 1.15.1. ; II-1.3.1. ; II-1.5.1. ; II-4.3.10. ; II-4.10.3. ; II-7.9.2. ; II-10.5.2. ; III.11.2. ; III.13.1. — ἄνδρα : [II-4.4.1.] ; II-5.8.1. ; II-5.10.1. ; II-7.8.1. ; II-8.10.15. ; III.1.6. ; III.2.2. ; III.5.1. ; III.9.5. — *ἀνέρα : I.9.2. ; II-4.3.10. ; II-5.5.1. ; II-7.2.5. ; II-7.14.9. — ἀνδρός : II-7.14.26. — ἀνδρὸς : I.17.1. ; II-2.2.4. ; II-4.3.3. ; II-4.3.4. ; II-5.3.2. ; II-6.2.1. ; II-7.2.1. ; II-7.2.2. ; II-8.3.5. ; II-8.4.1. ; II-8.14.1. ; III.13.1. — *ἀνέρος : I.13.11. ; II-4.3.15. ; II-4.10.1. — ἀνδρί : II-8.10.4. — ἀνδρὶ : II-3.1.3. ; II-4.3.4. ; III.1.8. — ἄνδρες : [II-1.6.1.] ; II-3.1.1. ; III.1.6. — ἄνδρας : II-8.12.2. — ἀνέρας : [II-4.10.3.] ; II-7.14.26. — ἀνδρῶν : II-8.13.2. ; II-8.14.1. ; III.6.5. ; III.10.2. ; III.16.1.. — ἀνδράσι : III.13.1. — ἀνδράσιν : II-10.1.1. — κἀνδρὸς (καὶ ἀνδρός) : III.1.8.

ἀνθέω
ἤνθησε : II-10.2.1.

ἄνθος
ἄνθος : II-2.2.1. ; II-7.2.3. ; II-7.12.2. ; II-7.13.3. ; II-8.3.1. ; III.9.3. ; III.13.1. — ἄνθεα : II-4.10.1. — ἄνθε' : [II-4.3.1.] — ἀνθέων : II-12.1.2.

ἄνθρωπος
ἄνθρωπος : II-8.12.3. — ἀνθρώπους : I.13.14. — ἀνθρώπων : II-1.3.3. ; II-7.5.7. ; [II-12.1.3.] ; III.9.1. — ἀνθρώποις : II-4.11.1. ; II-7.2.1. ; II-7.14.25. ; II-7.14.28. ; II-8.11.2. — ἀνθρώποισι : II-7.11.2. — ἀνθρώποισιν : II-5.2.3. ; II-7.2.6. — ὤνθρωπ' (ὦ ἄνθρωπε) : II-7.9.1.

ἀνία
ἀνειάων : I.6.3.

ἀνιαρός, ά, όν
ἀνειηρὸν : II-4.3.13.

ἀνίημι
cf. ἵημι.

ἄνισος, ος, ον
ἀνίσων : II-4.1.2.

ἀνίστημι
cf. ἵστημι.

ἄνοικτος, ος, ον
ἀνοίκτ̣ο̣υ̣ : 1.5.1.

ἄνουσος, ος, ον
ἄνουσος : II-4.8.1.

ἄντα
ἄντα : II-7.3.1.

ἀντάξιος, α, ον
ἀντάξια : I.13.25.

ἀνταπέχω
cf. ἔχω.

ἀντάω
ἤντησαν : III.1.2. — ἤντησας : III.5.1.

ἀντέχω
cf. ἔχω.

ἀντί
ἀντὶ : I.2.2. ; I.7.1. ; I.13.10. ; I.13.16. ; II-4.3.13. ; II-4.12.1. ; II-5.10.1. ; II-7.14.4. ; II-7.14.6. ; II-7.15.1. ; II-9.2.1. ; III.11.3. — ἀντ' : I.17.2. ; II-1.6.3. ; II-3.2.1. ; II-8.12.4. — ἀνθ' : II-1.1.2. ; II-4.3.4. ; II-4.12.1. ; II-7.15.4.

ἀντιάζω
ἠντίασεν : II-5.9.1. — ἀντίασεν : II-4.3.4. — ἀντιάσασα : II-5.10.1.

ἀντίμιμος, ος, ον
ἀντίμιμ : II-4.3.1.

ἀντίος, α, ον
ἀντία : II-11.2.1.

ἀντίπαλος, ος, ον
ἀντίπαλον : I.13.25. — ἀντιπάλους : I.9.2. ; III.6.4. — ἀντιπάλων : I.9.2. ; II-8.14.1. — ἀντιπάλοις : III.11.2.

ἀντιτάττω
cf. τάττω.

ἀντιτυγχάνω
cf. τυγχάνω.

ἀντίψυχος, ος, ον
ἀντίψυχον : II-8.10.8.

***ἄντομαι**
ἄντομ' : II-8.10.8.

ἄντρον
ἄντρωι : II-12.4.1.

ἀνύμφευτος, ος, ον
ἀνυμφεύτοις : I.13.16.

ἀνύω
ἄνυται : II-7.9.1. —ἤνυσας : I.13.22. — ἤνυσε : II-7.2.2. — ἄνυσ' : II-7.2.3. — **ἐξ** […] ἀνύσ̣α̣ντο I.1.2. — **ἐξ**ανύσαντος : II-8.10.15. — **καθ**ανύσαντο : II-1.1.1.

ἄνω
ἄνω : II-1.4.1.

ἄνωρος, ος, ον
ἄνωρος : I.11.2.

ἄξιος, α, ον
ἄξιος : 1.15.1. — ἄξιον : I.14.4. ; [II-4.10.1.] ; II-8.3.5. — ἄξια : II-8.11.1.

ἀξίως
ἀξίως : III.1.8.

ἀξύνετος, ος, ον
ἀξυνέτων : II-7.5.7.

ἀοιδοπόλος
ἀοιδοπόλων : II-7.11.1.

ἀπάγω
cf. ἄγω.

ἄπαις, ἄπαιδος
ἄπαις : II-4.3.13. ; II-5.9.1.

ἀπαιτέω
ἀπαιτεῖ : II-7.16.1.

ἀπαλείφω
ἀπαλείψῃ : II-10.2.1.

ἁπαλός, ή, όν
ἁπαλὰ : [I.11.26.]

ἀπατάω
ἐξαπατήσας : II-7.14.23.

ἀπαραίτητος, ος, ον
ἀπαραιτήτους : II-4.3.13.

ἀπάρκτιος, α, ον
ἀπαρκίεω : II-7.6.1.

ἅπας, ἅπασα, ἅπαν
ἅπασα : II-8.10.5. — ἅπαντα : III.9.5. — ἁπάντων : III.1.8. — ἅπασι : II-8.10.1. ; II-8.12.4. — ἅπασιν : II-7.8.1.

ἄπειμι
cf. εἶμι.

ἀπείργω
cf. εἴργω.

ἀπείριτος, ος, ον
ἀπείριτον : II-1.3.3.

ἄπειρος, ος, ον
ἄπειροι : II-8.10.8.

ἀπελεύθερος
ἀπελεύθερος : I.13.24.

ἀπερείδω
cf. ἐρείδω.

ἀπεχθής, ής, ές
ἀπεχθής : II-7.14.25.

ἀπηνής, ής, ές
ἀπηνῆ : II-8.3.5.

ἀπό
ἀπὸ : I.10.3. ; I.13.4. ; I.17.1. ; II-3.2.1. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.12.1. ; II-6.2.1. ; II-7.14.27. ; II-8.3.5. ; II-8.10.6. ; II-8.10.15. ; [II-12.4.1.] ; III.9.4. — ἀπ' : I.14.4. ; I.17.1. ; II-4.3.4. ; II-7.4.1. ; III.1.9. ; III.6.2. — ἀφ' : II-4.3.14. ; II-7.11.1. ; II-12.4.2. — κἀπὸ (καὶ ἀπό) : II-4.5.1.

ἀποδέχομαι
cf. δέχομαι.

ἀποθέω
cf. θέω.

ἀποθνήσκω
cf. θνήσκω

***ἀποθρῴσκω**
ἀποθρῴσκοντα : II-1.3.3.

ἀποικτείρω
cf. οἰκτείρω.

ἄποινα
ἄποινα : III.6.1.

ἀποίχομαι
cf. οἴχομαι.

ἀπόλαυσις
ἀπόλαυσιν : I.3.1.

ἀπολαύω
ἀπόλαυσεν : II-8.10.8.

ἀπολείπω
cf. λείπω.

ἀπολύω
cf. λύω.

ἀπονόσφι
ἀπονόσφι : III.6.4. — ἀπονόσφιν : II-7.2.2.

ἀπονοσφίζω
cf. νοσφίζω.

ἀποπαύω
cf. παύω.

ἀποπέτομαι
cf. πέτομαι.

ἀπορφανίζω
cf. ὀρφανίζω.

ἀποστέλλω
cf. στέλλω.

ἀποστερέω
cf. στερέω.

ἀποστέφω
cf. στέφω.

ἀποστρέφω
cf. στρέφω.

ἄπρακτος, ος, ον
ἀπρήκτους : II-7.14.26.

ἀπροδόκητος, ος, ον
ἀπροδόκητον : I.13.12.

***ἀπροϊδής, ής, ές**
ἀπροϊδὴς : II-12.1.1.

ἀποκλείω
cf. κλείω.

ἀποφθίνω
cf. φθίνω

ἀποχωρίζω
cf. χωρίζω.

ἄπταιστος, ος, ον
ἀπταίστῳ : II-7.14.14.

ἄπτωτος, ος, ον
ἀπτωτεὶ : [II-8.10.5.]

ἅπτω
ἧψε : II-7.14.10. — ἧψ' : II-7.5.3. — ἅψε : I.13.18. — ἁψάμενος : II-7.14.15. — ἀνάψαι : I.6.3.

ἀπωθέω
ἀπωσαμέναν : II-7.14.13.

ἀρά
ἀράν : III.12.1. — ἀρὰς : III.1.8.

ἄρα
ἄρα : II-7.6.3. — ἄρ' : II-2.3.1. ; II-4.10.1. ; II-7.14.21.

ἆρα
ἆρά : II-4.5.1. ; III.12.1.

ἀραρίσκω
ἄραρε : II-8.10.5. — ἄρμενος : II-1.3.1. — **συν**ήραρεν : II-8.10.3.

ἀργαλέος, α, ον
— ἀργαλέοισι : II-7.2.2. — ἀργαλέα : II-1.1.1. — ἀργαλέαισι : II-2.3.1.

ἀργύρεος, α, ον
ἀργύρεος : II-6.1.3.

ἄργυρος
ἀργύρου : III.1.9.

***ἀρείων, ων, ον**
ἀρήϊος : III.8.1. — ἀρήϊα : II-10.1.1.

ἀρεστός, ή, όν
ἀρεστόν : III.9.9.

ἀρετή
ἀρετὴν : I.6.3. ; I.14.4. ; II-5.3.2. ; II-7.14.6. ; III.1.1. — ἀρετὰν : II-5.7.2. ; II-7.5.3. ; II-8.10.3. ; II-8.12.2. ; II-8.12.4. ; III.12.1. — ἀρετῆς : I.6.2. ; I.13.12. ; II-7.5.2. ; II-7.8.1. ; II-7.14.2. ; II-8.10.3. ; III.6.3. ; III.9.9. ; III.11.1. — ἀρετᾶς : I.11.3. ; I.13.26. ; II-7.13.3. ; II-8.3.5. ; II-8.5.7. — ἀρετῆι : II-5.3.1.

ἀρίζηλος, ος, ον
ἀρίζηλον : I.13.26. — ἀρίζαλον : II-7.7.1.

ἀριθμέω
ἀριθμέων : II-7.14.6. — ἀριθμεῖσθαι : I.14.4.

ἀριθμός
ἀριθμὸν : II-7.14.19. ; II-8.10.15. — ἀριθμοὺς : II-4.3.7. — ἀριθμά : III.10.2.

ἀριπρεπής, ής, ές
ἀριπεπέα : II-7.4.1.

ἀρίσημος, ος, ον
ἀρίσαμον : III.3.1.

ἄριστος, η, ον
ἄριστος : III.17.1 — ἀρίστους : II-8.12.2.

ἀριστεία
ἀριστείας : II-8.10.3.

ἀριστεύω
ἀριστεύουσα : II-7.6.8.

ἀριφραδής, ής, ές
ἀριφραδὲς : II-2.3.1.

ἀρκέω
ἀρκεῖ : III.5.1. — ἄρκεο : II-1.4.2.

ἄρκτος
ἄρκους : II-3.1.3.

ἅρμα
ἅρματι : II-7.2.5.

ἁρμόζω
ἁρμόσας : II-8.12.5. — καθήρμοσα : II-7.6.1. — καθαρμόσσοντ' : II-7.14.15.

ἁρμονία
ἁρμονίην : [II-4.10.1.]

ἁρπάζω
ἥρπαξε : [II-7.6.2.] — ἥρπασε : I.14.4. ; II-3.1.2. ; II-5.2.1. ; II-7.3.1. ; II-7.6.7. ; II-7.11.2. ; II-12.2.2. — ἥρπασεν : II-7.18.2. ; II-8.5.2. ; II-10.6.1. — ἅρπασε : [I.11.26.] — ἅρπασεν : I.13.23. ; II-7.15.3. — ἁρπάξας : I.13.18. ; II-4.11.1. — **ἀν**αρπάσας : II-4.3.9. — **σύν**ηρπασε : II-12.1.1. — συνάρπασεν : I.13.14.

ἁρπαλέος, α, ον
ἁπαρλέη : I.13.6.

ἄρσην
ἄρσενα : II-4.3.7. ; II-8.12.2. — *ἐρέων : III.10.2. — *ἔρεσσι : III.10.2.

ἄρτι
ἄρτι : I.6.3. ; I.17.1. ; II-4.13.1. ; II-7.3.1. ; II-7.5.6. ; II-7.14.15. ; II-7.14.19. ; II-12.2.2. ; III.9.9.

ἀρτιγάλακτος, ος, ον
ἀρτιγάλακτον : II-8.5.4.

ἀρτίγαμος, ος, ον
ἀρτίγαμος : I.10.3. — ἀρτίγαμον : III.4.1.

ἀρτιγενής, ής, ές
ἀρτιγενεῖς : II-5.9.1.

ἀρτίγονος, ος, ον
ἀρτιγόνοιο : II-7.4.1.

ἀρτιθαλής, ής, ές
ἀρτιθαλὴς : [II-7.4.1.]

ἄρτιος, α, ον
ἀρτίων : II-8.10.15.

ἀρτιφυής, ής, ές
ἀρτιγυῆ : II-12.1.4. — ἀρτιφυοῦς : II-7.2.2.

ἀρτίχνους, ους, ουν
ἀρτίχνουν : II-7.6.1.

ἀρχαῖος, α, ον
ἀχαίων : II-7.14.26.

ἀρχή
ἀρχὰν : II-7.7.1. ; II-7.13.3. — ἀρχὰς : II-7.14.6.

ἀρχίατρος
ἀρχίατρος : II-1.2.1.

ἄρχω
καταρχόμενον : II-7.5.6. — **συν**άρχοντες : I.9.2.

ἄρχων, ἄρχοντος
ἄρχων : II-7.8.1.

ἀρωγός, ός, όν
ἀρωγὸν : II-8.5.3.

ἄσημος, ος, ον
ἄσαμος : III.1.4. — ἀσημότερος : II-4.10.1.

ἀσκέω
ἤσκησας : II-8.10.2. — ἀσκῶν : II-8.3.3. — ἀσκήσαντα : II-8.10.12. — ἠσκημένον : I.14.4.

ἀσκηθής, ής, ές
ἀσκηθὴς : III.16.1..

ἀπάζομαι
ἀσπάζεσθ' : II-7.1.1.

ἀσπαστός, ή, όν
ἀσπαστὴ : II-8.11.2.

ἀσπίς, ἀσπίδος
ἀσπίδα : II-10.1.1. ; III.10.2. — ἀσπίδος : II-8.14.1.

ἀπέρχομαι
cf. ἔρχομαι.

ἄσπετος, ος, ον
ἄσπετα : III.8.1.

ἄσπιλος
ἄσπιλ' : II-4.3.1.

ἄστατος, ος, ον
ἄστατ' : II-4.3.13.

ἀστεμφής, ής, ές
ἀτεμφὴς : II-7.14.27.

ἀστένακτος, ος, ον
ἀστένακτος : I.13.12.

ἀστερόεις, εσσα, εν
ἀστερόεντα : II-4.11.1.

ἀστήρ
ἀστέρα : I.3.1. ; II-7.14.12. — ἀστέρ' : II-7.7.1.

ἄστοργος, ος, ον
ἄστοργος : III.10.1.

ἀστός
ἀστὸς : I.17.2. — ἀστῶν : II-7.14.28. — ἀστῶγ : I.1.1. — ἀστοῖς : I.13.7. ; [II-1.3.1.] ; II-4.3.4. ; II-7.5.1. ; II-7.14.8. ; II-8.5.8. ; II-8.10.10. — ἀστέοις : III.9.7. — ἀστοῖσι : I.6.3. — ἀστοῖσιν : [I.11.5.] — ἀστὴν : III.4.1.

ἄστυ
ἄστυ : III.1.5. — ἄστεα : II-1.3.3.

ἀτυφέλικτος, ος, ον
ἀστυφέλικτος : III.16.1..

ἀσφαλέως
ἀσφαλέως : III.18.1.

ἀσφαλής, ής, ές
ἀσφαλὲς : II-7.14.28.

ἀταλός, ή, όν
ἀταλάς : II-7.4.1. — ἀταλαῖσι : II-7.14.21.

ἀτάρ
ἀτὰρ : III.6.5.

ἀτάραχος, ος, ον
ἀτάραχον : II-7.2.4.

ἀταρβήςν ής, ές
ἀταρβῆ : III.8.1.

ἀταρπός
ἀταρπὸν : II-4.3.3. ; II-7.14.9. — ἀτραπὸν : II-8.10.7. ; III.5.1. — ἀτραπιτόν : II-7.14.8. ; III.6.4. — ἀτραπιτοῦ : III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; [III.6.5.]

ἄτεκνος
ἄτεκνος : I.10.2. ; II-7.14.10. ; III.9.4.

ἄτεκος, ος, ον
ἄτεκος : III.9.6.

ἀτέλεστος, ος, ον
ἀτελέστους : I.13.18. — ἀτελέστοις : I-1.1.1.

ἄτερ
ἄτερ : II-8.10.8.

ἀτιτάλλω
ἀτίταλλε : II-2.3.1. — ἀτίταλλες : II-7.14.27.

ἀτυχής, ής, ές
ἀτυχής : III.9.5. — ἀτυχῆ : II-7.9.2. — ἀτυχῆν : III.9.3. — ἀτυχέστατος : II-7.8.1.

αὖ
αὖ : II-2.3.1. ; II-7.13.3. ; II-10.6.1.

αὐγή
αὐγῆς : II-7.14.21.

αὐδάω
αὔδα : I.13.15. — αὐδήσας : II-7.10.1. ; III.1.6. ; III.8.1. — αὐδήσαντες : II-8.5.4. — αὐδησάσης : II-2.3.1. — ποσαυδῶ : I.13.20. — προσαυδήσας : III.18.1.

αὐδή
αὐδῆι : III.13.1.

αὔθαιμος, ος, ον
αὐθαίμοιο : II-7.4.1.

αὐθήμερος, ος, ον
αὐθήμερον : II-4.3.12.

αὐλός
αὐλῶν : II-4.1.2.

αὐξάνω
αὔξοντες : II-8.10.1. — εὐξήσας : II-8.3.3. — αὐξήσοντά : I.6.3. — αὐξάμενος : I.14.2. — *ἀέξων : I.1.2.

αὐστηρός, ά, όν
αὐστηρὰν : III.9.1.

αὐτάρ
αὐτὰρ : II-1.1.2. ; II-3.2.1. ; II-7.11.2. ; II-8.10.5.

αὖτε
αὖτ’ : II-5.11.1.

αὐτεῖ
αὐτεῖ : II-7.14.18.

αὐτίκα
αὐτίκ’ : I.1.2.

αὐτόθεν
αὐτόθεν : I.13.23.

αὐτοκασίγνητος
αὐτοκασίγνητος : II-7.5.6. — αὐτοκασιγνάτωι : II-7.4.1.

αὐτός, αὐτή, αὐτό
αὐτός : II-8.7.1. — αὐτὸς : II-1.3.3. ; II-4.10.1. ; II-4.11.1. ; II-4.13.1. ; II-8.10.6. ; II-10.2.1. ; II-10.4.2. ; III.1.1. ; III.1.6. ; III.13.1. — αὐτὸν : 1.15.1. ; II-4.6.1. ; II-8.1.1. ; II-8.5.1. — αὐτοῦ : II-5.2.3. ; II-6.3.1. ; II-7.11.2. ; II-8.14.1. — αὐτῶι : II-4.3.4. ; II-8.10.1. ; [II-8.13.2.] ; III.11.1. — αὐτῷ : II-1.6.3. ; III.6.2. ; III.9.4. — αὐτοὺς : II-7.4.1. — αὐτῶν : I.14.4. ; II-7.7.1. — αὐτοῖσι : III.1.8. — αὐτή : II-4.10.1. — αὐτά : I.9.1. ; II-7.7.1. — αὐτὴ : II-4.10.1. — αὐτὰ : I.14.4. ; II-7.7.1. ; III.11.2. — αὐτὰν : II-5.9.1. ; II-8.5.4. — αὐτῆς : III.6.3. ; III.6.5. — καὐτὸν (καὶ αὐτόν) : I.14.4. — ταὐτὸν : II-5.2.3. ; II-7.10.1. ; II-7.14.15. ; III.11.2. — ταὐτὰ (τὰ αὐτά) : II-4.1.2. — ταὐτὸ (τὸ αὐτό) : II-4.3.11.

αὔτως
αὔτως : III.3.2.

αὐχέω
αὐχῶν : II-4.1.1. — αὐχείτω : I.13.6.

αὐχμηρός, ά, όν
αὐχμηροὺς : II-12.1.1. — αὐχμηρὰν : I.9.1.

***αὔω**
ἀΰσει : II-7.7.1.

ἀφαιρέω
cf. αἱρέω.

ἀφανίζω
ἀφανίσει : II-5.2.1.

ἀφειδής, ής, ές
ἀφειδής : II-7.6.2.

ἄφθιτος, ος, ον
ἄφθιτοι : III.1.8.

ἄφθογγος, ος, ον
ἀφθόγγωι : II-7.14.3.

ἄφθονος, ος, ον
ἄφθονον : III.1.9.

ἀφίημι
cf. ἵημι.

ἄφλεκτος, ος, ον
ἀφλέκτους : II-7.14.26.

ἄφνω
ἄφνω : II-8.10.8.

ἀφορίζω
ἀφώρισε : II-4.3.4.

ἀφρογενής, ής, ές
ἀφρογενὴς : II-8.10.8.

ἀφροδίσιος, α, ον
ἀφροδίσια : II-4.3.1.

ἄφνω
ἄφνω : II-7.6.7. — ἄφνως : I.13.6.

ἀχεύω
ἀκάχηνται : II-8.10.2.

ἀχέω
ἀχνύμενοι : II-2.3.1.

ἀχθεινός, ή, όν
ἀχθεινοῦ : II-7.14.16.

ἄχθομαι
ἄχθεται : II-8.8.1.

ἄχθος
ἄχθος : II-7.14.15. — ἄχθεσι : III.6.4.

ἄχος
ἄχος : I.6.3. ; I.13.5. ; I.13.16. ; II-4.3.12. ; II-7.18.2. ; III.2.2. — ἄχη : II-4.3.13. — ἀχέων : II-7.14.25.

ἄχρηστος, ος, ον
ἄχρηστον : II-7.3.1.

ἄχρι
ἄχρι : II-8.4.1. ; III.6.3.

ἄψαυστος, ος, ον
ἄψαυστοι : II-7.14.5.

ἄωρος, ος, ον
ἄωρος : [II-6.3.1.] ; II-7.14.10. ; II-8.5.8. ; III.9.2. — ἄωρε : III.9.9. — ἄωρον : II-4.9.1. ; III.6.4. — ἀώρῳ : II-7.12.1. ; III.7.1. — ἀώρων : II-5.2.1. — ἀώροις : II-8.5.2. — ἀώριαι : II-8.2.2.

βαθύς, εῖα, ύ
βαθεῖαν : II-12.4.1. — βαθὺν : II-8.5.3.

βαίνω
βαῖνε : III.6.3. ; III.6.4. — ἔβην : II-7.5.6. ; II-7.9.1. ; II-7.15.1. ; III.9.4. — ἔβαν : II-7.4.1. ; II-7.15.5. ; III.9.4. — ἔβης : I.10.1. ; II-8.10.4. — ἔβη : II-7.11.1. βέβακεν : III.1.4. — βαῖν' : II-7.14.10. — βαίνοντ' : II-8.10.15. — βάντα : II-4.3.13. — **ἀμφι**βέβακε : II-7.14.3. — **ἀνα**βὰς : II-9.1.1. — **ἐπ**έβην : II-7.14.26. — ἐπεβήσετε : II-7.6.3. — ἐπέβησαν : III.6.2. — ἐπιβᾶσα : II-12.4.2. — **κατ**έβη : II-3.1.3. ; II-8.1.1. — **μετα**βάντα : III.9.6. — **περι**βᾶσα : I.13.4. — **προ**βῆναι : III.6.4.

βαιός, ά, όν
βαιὸς : II-6.2.1. ; III.1.8. — βαιὸν : II-4.12.1. ; II-7.14.6.

βάλλω
ἔβαλεν : III.7.1. — βαλέει : II-5.9.1. — βέβληνται : II-8.10.9. — βάλε : II-8.10.4. — **ἀμφ**έβαλεν : I.13.18. — ἀμφιβαλοῦσα : III.1.5.

βάξις
βάξις : I.13.12.

βαρβαρικός, ή, όν
βαρβαρικῷ : I.13.25.

βάρβαρος, ος, ον
βαρβάρων : I.13.12. — βάρβαρ' : II-7.10.2.

βαρέω
βεβαρημένος : II-4.12.1.

βάρος
βάρος : III.10.1.

βαρυαλγής, ής, ές
βαρυαλγὴς : II-7.5.6.

βαρύς, εῖα, ύ
βαρὺς : I.13.10. ; I.13.17. ; II-1.6.2. ; II-7.14.19. — βαρύν : II-7.14.26.

βασιλεύς
βασιλῆος : [I.11.22.] — βασιλεῖ : II-5.7.2. — βασιλεῖς : I.1.2. — βασιλῆες : III.5.1. ; III.6.4. — βασιλεῦσι : I.13.7. ; III.16.1.

βασκαίνω
βασκαίνει : II-4.3.9.

βάσκανος, ος, ον
βάσκανος : I.3.1. ; I.13.13. ; II-8.12.5. ; II-12.2.2.

βέλος
βέλος : II-7.15.3.

βέλτιστος, η, ον
βελτίστα : II-8.2.2.

βένθος
βένθη : III.11.2.

βῆμα
βήματι : II-3.1.2.

βία
βίην : I.13.6. — βίᾳ : II-4.3.9.

βιάζω
βίασ' : II-8.4.1. — βιάσσατο : [II-4.10.1.]

βίαιος, α, ον
βίαιος : II-7.18.2. — βιαιότερον : II-7.18.1.

βιβλίον / βυβλίον
βιβλία : II-7.14.17.

βίβλος / βύβλος
βύβλος : II-7.13.3. — βίβλος : II-7.13.3. — βίβλων : I.13.24. — βύβλοις : II-7.14.17.

βιοκλώστειρα
βιοκλώστειρα : III.6.3. — βιοκλωστείρας : III.6.4.

βίος
βίος : III.1.8. — βίε : II-4.3.13. — βίον : I.8.1. ; I.9.1. ; I.11.3. ; II-4.3.11. ; II-5.6.1. ; II-6.3.1. ; II-7.4.1. ; II-7.14.26. ; II-8.4.1. ; II-8.12.4. ; II-10.3.1. ; III.1.8. ; III.13.1. — βίου : I.2.1. ; I.13.21. ; I.14.3. ; II-1.3.2. ; II-1.6.3. ; II-4.3.9. ; II-4.3.13. ; II-5.11.1. ; II-7.12.2. ; II-7.14.9. ; II-7.14.23. ; II-8.4.1. ; II-8.5.2. ; II-8.10.6. ; III.9.3. ; III.10.1. ; III.11.2. ; [III.14.1.] — βίῳ : III.1.8.

***βιοστερέτις**
βιοστερέτις : I.13.23.

βιοτή
βιοτὰν : II-7.6.4. — βιοτῆς : [II-4.3.8.] ; II-4.10.1. ; II-7.14.6. ; II-7.14.26. — βιοτᾶς : II-7.3.1. ; II-7.14.5. ; II-8.10.15. — βιοτᾶι : II-1.6.1. ; II-7.10.1. — βιοτᾷ : II-7.2.5.

βίοτος
βίοτος : II-4.8.1. — βίοτον : II-5.9.1. ; II-7.5.3. ; III.6.2. — βιότου : I.11.3. ; I.13.22. ; II-4.10.1. ; II-7.5.3. ; II-7.5.6. ; II-7.12.2. ; [II-8.4.1.] ; II-8.10.8. ; III.1.8. ; III.3.2. ; III.6.3. — βιότοιο : II-8.6.1. ; II-8.10.10. ; II-8.12.1.

βιόω
βιώσας : I.6.4.

βλαστός
βλαστὸν : II-6.2.1.

βλάπτω
βλάψηι : II-10.1.1.

βλέπω
βλέπωσι : II-7.9.2.

βλέφαρον
βλέφαρα : I.13.16. — βλεφάρων : II-7.13.5. ; III.1.9.

βλώσκω
ἔμολον : III.2.1. ; III.11.3. — ἔμολες : III.10.1. — μόλεν : II-1.1.1. — μολόντα : II-7.1.1. — μολοῦσα : I.11.3. ; III.3.1. — μολῖν : III.1.8. — πρόμολες : II-7.14.24. — προμολοῦσα : III.10.2.

βοάω
βοάσεται : II-7.14.28. — βοῶσα : II-7.14.25.

βοηθός, ός, όν
βοιθός : III.9.1.

βόρειος, α, ον
βόρειον : II-4.3.11.

βουκόλος
βουκόλοι : III.1.6.

βουλή
βουλᾶι : III.6.2. — βουλῆς : I.14.2. — βουλαῖς : II-7.5.7. ; III.8.1.

βούλομαι
ἐβέβουλε : II-4.2.1. — βουλομένων : II-5.3.2.

βραβεύς
βραβεύς : II-4.3.9.

βραχύς, εῖα, ύ
βραχύς : II-8.10.12.

βρέφος
βρέφος : I.17.1. ; II-7.14.27. — βρέφους : III.1.4.

βρότεος, α, ον
βροτέην : III.13.1.

βροτόεις, εσσα, εν
βροτόεντα : I.13.15.

***βροτός, ος, ον**
βροτός : I.13.14. ; II-4.11.1. — βροτὸς : II-4.7.1. — βροτοὶ : II-8.10.8. ; II-8.10.12. — βροτοῖς : II-5.8.1. ; II-7.2.4. ; II-7.14.15. ; II-8.12.4. ; III.1.8. — βροτοῖσιν : II-7.3.1.

βρύχιος, α, ον
βρυχίαν : II-8.10.8.

βυθίζω
βεβυθισμένον : II-7.11.2.

βῶλος
βῶλον : II-4.12.1. ; III.4.1.

βωμός
βωμός : II-6.1.1. ; II-11.1.1. — βωμὸς : II-6.1.3. — βωμὸν : 1.15.1. ; II-1.4.1. ; II-5.2.3. ; II-.5.11.1. ; II-10.4.2. — βωμῷ : II-7.12.2.

γαθέω
γεγαθότα : II-7.14.28.

γάλα
γάλα : III.7.1.

γαλακτόρυρος, ος, ον
γαλακτορύτου : II-8.10.7.

γαμβρός
γαμβρόν : II-7.8.1. — γαμβρὸν : II-7.4.1. — γαμβρῶι : II-6.2.1. — γαμβροὶ : II-12.1.2.

γαμετή
γαμετῆς : I.13.23. — γαμετῇ : II-11.1.1.

γαμέτης
γαμέτης : I.17.1. ; II-4.1.1. ; II-4.10.1. ; II-5.3.2. ; III.6.6. — γαμέτου : II-4.10.1.

γαμέτις
γαμέτιν : I.13.15. ; I.13.18.

γαμέω
ἐγάμησα : 1.15.1. — ἔγημε : III.14.1. — γῆμεν : III.6.2.

γαμήλιος, ος, ον
γαμήλια : I.13.18.

γάμιος, α, ον
γαμίου : I.13.10.

γάμος
γάμος : I.13.18. ; III.9.5. — γάμον : I.13.18. ; II-5.2.3. ; II-5.8.1. ; II-6.1.2. — γάμου : I.13.16. ; I.13.19. ; II-1.1.2. ; II-7.15.1. ; III.9.9. — γάμωι : I.13.18. — γάμῳ : I.13.18. — γάμους : III.9.4. — γάμων : [I.5.1.] ; II-7.14.26. ; II-8.3.5. ; II-12.4.2.

γάρ
γάρ : II-4.3.14. ; II-10.2.1. ; III.7.1. ; III.10.1. — γὰρ : I.6.3. ; I.7.1. ; I.10.1. ; [I.9.3.] ; I.13.6. ; I.13.9. ; I.13.12. ; I.13.15. ; I.13.18. ; I.13.23. ; I.13.25. ; I.14.4. ; I.17.1. ; II-1.1.2. ; II-1.4.2. ; II-1.6.1. ; II-4.1.1. ; II-4.1.1. ; II-4.2.1. ; II-4.3.2. ; [II-4.3.5.] ; II-4.3.11. ; II-4.3.12. ; II-4.3.14. ; II-4.5.1. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-4.12.1. ; II-5.7.2. ; II-5.9.1. ; II-5.10.1. ; II-7.3.1. ; II-7.5.2. ; II-7.5.3. ; II-7.5.6. ; [II-7.6.2.] ; II-7.6.4. ; II-7.10.2. ; II-7.11.2. ; II-7.12.2. ; II-7.14.15. ; II-7.14.19. ; II-7.15.1. ; II-7.15.2. ; II-7.15.3. ; II-7.15.5. ; II-8.3.5. ; II-8.5.8. ; II-8.10.2. ; II-8.10.3. ; II-8.10.8. ; II-8.12.5. ; II-12.4.2. ; III.1.2. ; III.1.8. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.6.6. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.9.6. ; III.9.9. ; III.10.2. ; III.11.3. ; III.13.1. ; III.16.1..

γαστήρ
γαστρὸς : II-7.14.13.

γε
γε : [II-4.3.5.] ; II-4.3.6. ; II-4.3.12. ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-4.10.2. ; II-4.10.3. ; II-4.12.1. ; II-6.1.2. ; II-7.11.2. ; II-7.14.2. ; II-7.14.26. ; II-8.10.6. ; III.5.1. ; III.6.4. — γ’ : II-1.1.2. ; II-4.5.1. ; [II-4.12.1.] ; II-8.1.1. ; II-8.14.1. ; III.1.8. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.10.1. ; III.11.2.

***γείνομαι**
ἐγείναο : II-4.10.1. — γείνατο : I.6.4. — γεινάμενος : II-7.9.1. — γειναμένη : [II-8.10.7.] — γειναμένα : III.11.2.

γείτων
γίτονα : II-8.1.1.

γέμω
γέμει : I.13.12.

γενεά
γενεὰ : II-10.2.1. — γενεὴ : II-4.3.14. ; II-5.9.1. — γενεὰν : II-7.4.1. ; II-8.12.2. — γενεήν : I.13.1. — γενεὴν : II-5.9.1. ; II-8.10.4. — γενεῆς : I.17.1. ; II-3.1.2. ; II-7.6.4. ; II-7.7.1.

γένεθλον
γενέθλων : II-7.14.15.

γενειάζω
γενειάζοντα : II-4.13.1. — γενειάζοντά : II-12.2.2.

γενειάς, γενειάδος
γενειάδων : II-8.12.5.

γένεσις
γενέσει : III.6.2.

γενέτειρα
γενέτειρ' : II-7.2.2.

γενετήρ
γενετῆρες : III.1.9.

γενέτης
γενέτης : I.13.23. — γενέτας : II-1.1.2. ; II-7.14.8. ; II-7.14.27. — γενέτην : III.6.1. ; III.9.4. — γενέτου : I.13.13. — γενέτει : II-9.2.1. — γενέτηι : II-1.4.2. — γενέται : II-12.1.4. — γενέτᾳ : II-7.5.3. ; II-7.6.1. — γενέταις : I.13.16. ; II-7.14.4. ; II-7.14.12. ; II-8.10.8. — γενέταισι : II-1.4.2. — γενέταισιν : II-8.5.8.

γενέτωρ
γενέτωρ : II-6.2.1. ; II-8.5.4.

γεννάω
γεννήσας : II-8.6.1. — γεννήσασα : II-7.8.1.

γένος
γένος : I.6.3. ; II-4.1.1. ; II-4.3.11. ; II-6.2.1. ; II-7.5.3. ; II-8.10.3. ; III.10.2. ; III.18.1. — γένει : II-8.13.2. — γένη : III.6.4.

γένυς
γένυν : II-7.6.3.

***γεραιός, ά, όν**
γεραιοὺς : II-10.1.1. — γεραιά : III.2.2.

γέρας
γέρας : I.3.1. ; II-4.3.15. ; II-7.6.6. ; II-8.3.5. ; II-8.10.10. ; II-10.1.1. ; III.6.3. ; III.6.6.

γερουσία
γερουσία : II-7.15.2.

γέρων
γέρων : II-5.6.2. — γέρον : II-5.10.1. ; III.12.1.

γεύω
γευσάμενος : II-8.10.11.

γεωργικός, ή, όν
γεωργικῆς : II-1.5.1.

γῆ
γῆ : I.6.3. ; [I.11.4.] ; I.13.17. ; II-1.3.2. ; II-5.5.1. ; II-8.5.2. ; III.1.7. ; III.1.8. — γᾶ : II-12.4.2. ; III.9.4. — γῆν : II-1.4.1. ; II-7.15.4. ; II-8.1.1. ; II-8.3.2. ; II-8.5.1. ; III.9.5. — γᾶν : II-8.4.1. — γῆς : I.10.2. ; II-6.1.1. ; II-8.5.6. ; III.2.1. ; III.6.2. ; III.10.2. — γᾶς : II-8.5.4. ; II-8.10.7. ; III.6.3. — γαίη : II-4.4.1. — γαῖα : I.15.2. ; II-3.2.1. ; II-4.3.8. ; II-4.13.1. ; II-6.1.3. ; II-7.5.5. ; II-8.5.5. ; II-8.9.1. ; II-8.10.15. ; III.15.1. ; III.16.1.. — γαῖ' : II-6.2.1. — γαῖαν : II-1.6.4. ; II-4.3.4. ; II-4.10.1. ; II-7.5.6. ; II-7.14.12. — γαίης : [I.11.10.] ; I.16.2. ; II-1.3.3. ; II-7.15.1. ; III.1.9. — γαίας : [II-12.4.1.] — γαίηι : I.11.3. ; III.2.2. — γαίῃ : II-5.2.1. — γᾶι : II-12.4.1.

γηθέω
γεγηθώς : II-5.10.1.

γηθόσυνος, η, ον
γηθόσυνος : II-4.3.13. ; III.6.6.

γηραιός, ά, όν
γηραιὸς : II-4.3.11. ; II-8.14.1. — γηραιὸμ : II-7.14.5. — γηραιὰ : [II-7.4.1.] — γηραιᾷ : II-8.10.4.

γηραλέος, α, ον
γηραλήου : II-7.14.9. — γηραλέους : II-5.6.2. — γηραλέης : II-5.2.1. ; II-7.6.3. — γηραλέων : [II-4.10.1.]

γῆρας
γῆρας : I.7.1. ; II-2.2.4. ; II-7.18.2. ; III.9.1. — γήραος : II-4.8.1. ; II-7.14.16. ; II-8.10.4. ; III.5.1. — γήραϊ : I.13.9. ; II-5.10.1. ; II-8.11.2. — γήρᾳ : II-7.14.7. — γήρως : II-4.3.13. ; II-7.1.1. ; II-7.14.2. ; II-7.14.18. ; III.1.8.

γηράσκω
γηράσαντα : II-1.6.3.

γηροκόμος
γηροκόμον : I.6.3. ; II-12.4.2. — γηροκόμους : I.17.2. ; III.16.1..

γηρότροφος, ος, ον
γηρότροφον : III.7.1. — γηροτρόφους : II-7.3.1.

γῆρυς
γῆρυν : II-7.14.27.

γίγνομαι
γενόμην : I.17.1. ; II-9.1.1. ; III.6.2. ; III.6.3. — γενόμαν : II-4.3.4. ; III.8.1. — ἐγένετ' : II-1.7.1. — γένετ' : II-5.7.2. — ἐγένονθ' : II-1.6.4. ; II-5.7.2. γένοντο : II-6.2.1. ; [II-7.6.4.] — γέγονας : [II-5.10.1.] — γέγονεν : I.13.10. — γένοιτο : II-10.4.2. — γενόμενος : II-7.14.10. — γεγομένῳ : II-6.1.1. — γεγώς : II-7.14.14. — γεγῶτα : III.16.1.. — γεγονότα : II-4.3.6. — γενῶσαν : III.1.8. — γεγενημένον : II-4.12.1. — γενέσθαι : II-2.2.2. — ἐπιγινομένοις : II-9.2.1. ; III.11.1.

γιγνώσκω
γείνωσκε : II-4.3.6. — ἔγνω : II-1.3.3. — γνώσει : II-7.14.14. — γεινώσκων : II-8.5.6. ; II-8.12.4. — γνῶναι : 1.15.1. — ἀναγνώωσιν : II-5.9.1. — ἀναγνούς : II-8.14.1. — συγγνούς : III.6.2. ; III.6.3.

***γλακτοπαγής, ής, ές**
γλακτοπαγεῖ : II-7.14.21.

γλυκερός, ά, όν
γλυκεροῦ : II-8.10.6. ; III.6.3. — γλυκερῷ : II-10.5.2. — γλυκεραν : III.6.3. — γλυκεραὰς : III.2.1.

γλυκύς, εῖα, ύ
γλυκύς : III.1.8. — γλυκὺς : I.17.1. ; II-12.4.1. — γλυκὺ : [II-7.6.2.] ; II-10.4.2. ; II-12.1.4. — γλύκιον : II-1.3.3. — γλυκυτάῳ : II-6.1.1.

γλυπτός, ή, όν
γλυπτὸν : II-7.13.3.

γνήσιος, α, ον
γνησίου : II-5.8.1.

γνώμη
γνώμην : II-5.1.1. — γνώμηι : I.13.5.

γνώριμος, ος, ον
γνώριμος : III.13.1. — γνώριμον : II-8.12.3.

γνωστός, ή, όν
γνωστὸν : III.6.2.

γνωτός, ή, όν
γνωτὸς : II-8.10.1. — γνωτούς : II-7.9.1. — γνωτῶν : I.13.13. — γνωτοῖσι : III.6.3. — γνωτή : II-7.5.1.

γοάω
γοᾶται : II-7.14.26. — γοόωντες : II-2.3.1. — γοησάμενοι : II-7.15.4.

γόμφος
γόμφων : II-4.10.1.

γονεύς
γονέα : II-8.3.3. — γονεῖ : III.6.1. — γονεῖς : I.13.10. ; I.13.21. ; II-7.13.3. ; II-7.14.14. ; II-8.6.1. ; III.11.3. — γονεῖες : I.6.3. — γονέες : I.13.18. ; II-8.6.1. ; III.9.9. — γονῆες : II-7.15.4. — γονῆς : II-10.6.1. — γονέας : II-8.12.2. — γονῆας : I.13.9. — γονέων : I.10.2. ; I.10.3. ; I.13.8. ; I.13.9. ; II-1.4.2. ; [II-4.3.5.] ; II-5.2.1. ; II-6.1.2. ; II-7.14.15. ; II-12.1.1. ; III.5.1. — γονεῦσι : I.3.1. ; II-4.3.9. ; II-7.14.10. ; II-7.18.1. — γονεῦσιν : II-2.3.1. ; II-7.3.1.

γονή
γοναῖς : I.13.15. ; II-4.3.12.

γόνος
γόνον : II-2.1.1. ; III.1.7. — γόνους : III.1.8.

γόνυ
γόνυ : III.1.4. — γόνατος : II-8.10.8. — γούνατα : II-7.11.2. — γούνασι : I.12.1. ; II-8.10.4.

γοερός, α, ον
γοερὸν : II-1.4.2. ; II-3.3.1. ; III.9.4. — γοερῶν : [1.12.1.] — γοεροῖς : II-7.14.5.

γόος
γόον : II-1.4.2. ; II-7.14.7. ; II-7.14.19. ; II-7.15.2. — γόοι : II-4.11.1. ; II-7.18.1. — γόους : II-4.3.2. ; II-4.3.12. ; III.3.1. — γόων : III.11.3. — γόοις : I.13.10. ; II-4.3.11. — γόοισι : II-7.14.10.

γράμμα
γράμμα : I.13.18. ; III.1.4. — γράμματος : I.13.23. — γράμματ' : III.10.2. — γράμματα : II-5.1.1. ; II-7.13.3. ; III.14.1. — γράμματ' : II-8.14.1.

γραφεύς
γραφῆ II-8.10.15.

γραφή
γραφὰν : II-8.8.1. — γραφῆς : II-8.10.1.

γράφω
ἔγραψεν : III.6.2. ; III.6.4. — γράψε : [II-4.12.1.] ; II-7.15.5. — γράψαμεν : II-2.3.1. — **ἀν**εγραφόμαν : II-8.5.4. — ἀναγράψας : II-7.14.17. — **προ**γέγραμμαι : II-2.3.1. — **συν**έφραψε : II-7.14.17.

γύαλος
γυάλων : I.10.1. — γυάλοις : III.16.1..

γύης
γύας : III.6.6.

γυῖον
γυίοις : II-4.8.1.

γυμνάς
γυμνάδος : II-7.14.19. ; II-8.10.9.

γυμνασίαρχος
γυμνασίαρχος : III.8.1.

γυμνάσιον
γυμνάσιον : I.13.17. — γυμνασίου : II-8.5.8. ; III.1.5. — γυμνασίων : I.14.4. ; II-8.5.5. — γυνμασίοις : I.14.4.

γυνή
γυνή : II-4.3.3. ; II-4.10.1. ; II-7.9.2. — γυνὴ : I.11.3. ; I.13.23. ; II-1.2.1. ; II-4.13.1. ; [II-7.2.5.] ; II-8.1.1. — γύναι : II-4.10.1. ; II-5.9.1. — γυναῖκα : III.1.1. — γυναικὸς : II-7.9.2. — γυναικὶ : I.16.1. ; II-5.9.1. — γυναικῶν : II-7.6.8.

δᾳδουχέω
ἐδᾳδουχήσατο : II-1.4.2.

δᾳδουχία
δαιδουχίας : I.13.18.

δαημοσύνη
δαημοσύνας : I.6.3.

δαήρ, δαέρος
δαέρος : II-5.8.1.

δαίδαλος, ος, ον
δαίδαλα : II-8.10.2.

δαΐζω
δαΐξας : I.13.15.

δαίμων
δαίμων : I.10.2. ; I.17.2. ; II-1.6.2. ; [II-4.3.2.] ; II-7.6.2. ; II-7.6.7. ; II-7.11.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.25. ; II-7.18.2. ; II-12.2.2. ; III.12.1. ; III.13.1. — δαῖμον : II-8.3.5. ; III.13.1. — δαίμονος : II-4.12.1. ; II-5.10.1. ; II-10.2.1. ; III.13.1. — δαίμονες : II-4.6.1. — δαίμονας : II-4.3.12. ; II-4.10.1. — δαιμόνων : III.1.8.

***δάιος**
δήϊα : III.8.1. — δηίων : I.13.25. ; II-4.3.7.

δαΐς, δαΐδος / δᾴς, δᾳδός
δᾷδας : I.6.3.

***δαίξανδρος, ος, ον**
δαϊξάνδρωι : III.16.1..

δαίω
ἐδάϊ' : I.9.2. — ἔδαυσε : III.1.5.

δάκρυ / δάκρυον
δάκρυ : I.6.1. ; I.9.1. ; II-1.2.1. ; II-7.14.7. ; II-7.14.25. ; III.1.9. — δάκρυον : I.13.12. ; II-4.13.1. ; II-5.2.1. — δάκρυα : I.13.20. ; I.13.24. ; II-4.3.3. ; II-4.3.8. ; II-4.3.13. ; II-7.9.2. ; II-7.10.1. ; II-7.13.3. ; II-8.1.1. ; II-8.5.8. ; II-8.10.4. ; II-8.10.8. ; III.9.5. ; III.11.2. ; III.11.3. — δακρύων : II-1.4.3. ; II-3.3.1. ; II-5.6.2. ; II-.5.11.1. ; II-8.3.5. — δάκρυσι : I.13.17. ; II-4.3.11. ; II-7.14.5. ; II-8.1.1. — δάκρισι : III.9.6. — δάκρυσιν : II-8.5.4. ; II-12.1.4. — δακρύεσσι : II-7.9.2. — δακρύοις : II-7.14.10. ; II-7.14.25.

δακρυόεις, εσσα, εν
δακρυόεντι : II-8.10.7. — δακρυόεσσα : II-5.10.1. — δακρυόεντα : II-8.10.4. ; II-12.1.1.

δακρυτός, ός, όν
δακρυτὸν : II-4.3.9.

***δακρυχαρής, ής, ές**
δακρυχαρεῖ : II-8.5.2.

δακρυχέω
δακρυχέοις : III.13.1.

***δακρυχοέω**
δακρυχοεῖτε : II-7.3.1.

δακρύω
δακρύω : III.13.1. — δακρύει : I.13.18. — δακρύσας : II-1.6.3. — δάκρυσον : I.7.1. ; III.9.2. ; III.15.1.

δάμαρ
δάμαρ : III.1.1.

δάμνημι
ἐδάμνα : II-7.5.6. — ἐδάμασσε : III.6.3. — δάμασσε : II-7.15.3. — ἐδαμάσσατο : II-7.1.1. — δμαθεὶς : II-4.3.11. — δμηθεῖσαν : III.5.1. — δμαθεῖσα : II-7.14.7. — δμηθέντα : I.1.2.

δάπεδον
δάπεδον : III.1.9. — δαπέδωι : III.1.5. — δαπέδῳ : II-4.10.1. — δαπέδοις : II-8.11.2.

δέ
δέ : I.13.14. ; I.13.19. ; I.14.1. ; I.17.1. ; II-2.2.4. ; II-4.3.3. ; II-4.3.14. ; II-4.10.3. ; II-5.2.1. ; II-5.9.1. ; II-7.6.1. ; II-7.6.3. ; II-7.8.1. ; II-7.9.2. ; II-7.14.21. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.17.1. ; II-8.3.3. ; II-8.5.4. ; II-8.5.5. ; [II-8.8.1.] ; II-8.10.9. ; II-8.10.13. ; II-9.2.1. ; II-11.1.1. ; III.9.3. ; III.9.6. ; III.11.2. — δὲ : I.5.1. ; I.6.3. ; I.6.4. ; I.7.1. ; I.9.1. ; I.10.3. ; I.13.4. ; I.13.5. ; I.13.8. ; I.13.9. ; I.13.10. ; I.13.12. ; I.13.15. ; I.13.17. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.13.20. ; I.13.21. ; I.13.23. ; I.13.26. ; I.16.2. ; 1.15.1. ; II-1.1.2. ; II-1.3.3. ; II-1.4.1. ; II-1.4.2. ; II-1.6.2. ; II-1.6.3. ; II-1.6.4. ; II-4.1.1. ; II-4.2.1. ; II-4.3.1. ; II-4.3.4. ; II-4.3.8. ; II-4.3.9. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.3.15. ; II-4.10.1. ; II-4.12.1. ; II-5.1.1. ; II-5.2.1. ; II-5.2.3. ; II-5.3.2. ; II-5.4.1. ; II-5.6.2. ; II-5.7.1. ; II-5.9.1. ; II-6.3.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.5. ; II-7.4.1. ; II-7.5.1. ; II-7.5.5. ; II-7.5.6. ; II-7.5.7. ; II-7.6.1. ; II-7.6.5. ; II-7.6.6. ; II-7.6.8. ; II-7.7.1. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.9.2. ; II-7.11.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.3. ; II-7.14.4. ; II-7.14.5. ; II-7.14.6. ; II-7.14.8. ; II-7.14.10. ; II-7.14.13. ; II-7.14.17. ; [II-7.14.20.] ; II-7.14.26. ; II-7.14.27. ; II-7.15.1. ; II-7.18.1. ; II-8.1.1. ; II-8.2.1. ; II-8.2.2. ; II-8.4.1. ; II-8.5.1. ; II-8.5.4. ; II-8.5.6. ; II-8.6.1. ; II-8.9.2. ; II-8.10.4. ; II-8.10.5. ; II-8.10.6. ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-8.10.11. ; II-8.12.2. ; II-8.14.1. ; II-9.2.1. ; II-10.2.1. ; II-10.6.1. ; [II-12.1.1.] ; II-12.4.1. ; II-12.4.2. ; III.1.1. ; III.1.4. ; III.1.6. ; III.1.9. ; III.2.1. ; III.2.2. ; III.4.1. ; III.5.1. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.8.1. ; III.9.3. ; III.9.4. ; III.9.5. ; III.9.6. ; III.11.1. ; III.11.2. ; III.11.3. ; III.16.1. — δ’ : I.3.1. ; I.6.3. ; I.8.1. ; I.9.2. ; I.10.3. ; I.11.1. ; I.11.1. ; I.13.6. ; I.13.9. ; I.13.12. ; I.13.15. ; I.13.18. ; I.13.20. ; I.13.23. ; I.13.24. ; I.13.25. ; I.15.1. ; II-1.4.3. ; II-1.6.2. ; II-1.6.4. ; II-2.3.1. ; II-3.1.2. ; II-4.1.1. ; II-4.1.2. ; II-4.3.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.10. ; II-4.3.11. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.3.14. ; II-4.4.1. ; II-4.5.1. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-4.11.1. ; II-4.12.1. ; II-5.1.1. ; II-5.3.1. ; II-5.3.2. ; II-5.5.1. ; II-5.7.2. ; II-5.10.1. ; II-5.11.1. ; II-6.1.3. ; II-6.2.1. ; II-7.2.3. ; II-7.2.5. ; II-7.4.1. ; II-7.5.3. ; II-7.5.4. ; II-7.6.1. ; II-7.6.2. ; II-7.6.4. ; II-7.6.5. ; II-7.7.1. ; II-7.10.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.7. ; II-7.14.9. ; II-7.14.14. ; II-7.14.15. ; II-7.14.16. ; II-7.14.19. ; II-7.14.20. ; II-7.14.24. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.15.1. ; II-7.15.3. ; II-7.17.1. ; II-8.1.1. ; II-8.5.2. ; II-8.5.4. ; II-8.5.5. ; II-8.6.1. ; II-8.8.1. ; II-8.9.1. ; II-8.9.2. ; II-8.10.1. ; II-8.10.2. ; II-8.10.3. ; II-8.10.5. ; II-8.10.6. ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-8.10.10. ; II-8.10.15. ; [II-8.11.1.] ; II-8.11.2. ; II-8.12.2. ; II-8.14.1. ; II-9.2.1. ; II-10.4.1. ; II-10.6.1. ; [II-12.1.3.] ; II-12.1.4. ; II-

12.4.1. ; II-12.4.2. ; III.1.1. ; III.1.4. ; III.1.6. ; III.1.8. ; III.1.9. ; III.3.1. ; III.3.2. ; III.5.1. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.6.6. ; III.8.1. ; III.9.1. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.9.4. ; III.9.6. ; III.9.7. ; III.9.9. ; III.10.1. ; III.10.2. ; III.11.3. ; III.14.1. ; III.16.1. ; III.18.1. — θ' : II-7.2.2. ; II-7.14.9. ; II-7.15.1.

δεῖγμα
δῖγμα : I.17.1.

δείκνυμι
δείκνυσι : [I.7.1.] ; II-7.13.3. — ἔδειξε : II-7.5.2. ; III.12.1. — δείξει : II-8.10.3. — δικνὺς : III.6.2. — δείξας : II-7.18.2. — δεικνύμενος : II-8.14.1. — δεικνυμένα : II-4.3.4. — δεῖξαι : ; II-7.8.1. — ἐπέδειξε : II-11.2.1. — κατέδειξε : II-7.14.15.

δείλαιος, α, ον
δειλαία : II-5.9.1. — δειλαίῃ : II-8.1.1.

δεινός, ή, όν
δεινὰ : I.9.2.

δειπνέω
δειπνήσας : II-7.11.2.

δέκα
δέκα : 1.15.1. ; II-4.12.1. ; II-7.14.19. ; III.1.9. ; III.7.1.

δεκαέξ
δεκαήχς : III.9.9.

δεκάς
δεκάδος : II-4.3.14. ; [III.16.1.] — δεκάδας : I.5.1. ; I.6.4. ; [I.8.1.] ; I.13.15. ; II-1.3.2. ; II-7.14.6. ; II-7.14.16. ; II-7.14.18. ; II-7.17.1. ; III.9.5. — δεκάδων : II-4.8.1. — δεκάσιν : III.10.1. — δεκάδεσσιν : II-4.3.8. ; II-7.14.28.

δέκατος, η, ον
δεκάτην : I.13.18. — δέκατον : II-9.1.1.

δέμας
δέμας : II-4.10.1. ; II-6.1.3. ; II-8.5.6. ; II-8.10.7. ; III.7.1. ; III.9.3.

δέμω
δείματο : II-8.10.6. — δείμαθ' : II-4.10.1.

δέρη
δέρην : III.1.5.

δέρκομαι
δέρκου : I.13.10. — δέρκευ : I.13.17. — δέρκεο : III.3.1. — ἔδρακεν : II-4.13.1. — δερκόμενον : II-8.12.2. ; III.10.2.

δεσμός
δεσμὸν : III.2.2.

δέσποινα
δέσποινα : II-7.7.1.

δεσπόσυνος
δεσποσύνωι : I.13.24.

δεύτερος, α, ον
δεύτερον : II-4.1.2. ; II-7.5.3.

δέχομαι
δέχεται : III.11.2. — δεῖξε : I.13.9. — δέξατο : II-7.1.1. ; [II-7.6.3.] ; II-7.9.2. ; III.1.3. ; III.1.5. — δέξατ' : II-3.1.1. — δέδεκται : II-8.10.15. — ἐδέδεκτο : II-5.10.1. — δέχεσθε : III.1.8. — δεξάμενος : I.13.23. ; [II-7.14.4.] — δεξάμενον : II-4.3.3. — δεξαμένα : [I.11.8.] ; I.13.18. ; II-8.5.5. — δέξαι : II-4.12.1. — **ἀπ**εκδέχεται : II-1.7.1. — **εἰσ**εδέξατο : II-8.5.6. — εἰσδεδεγμένη : I.13.12. — **προσ**δέχομαι : III.9.7. — **προτι**δεγμένος : II-2.3.1. — **ὑπ**έδεκτο : I.1.2. ὑποδεξάμεναι : II-7.5.7. — ὑπεδέξατο : I.13.4. ; II-7.14.9.

δέω
ἐνδέδεται : II-4.3.14.

δέω
δεῖ : II-7.8.1. ; II-7.14.10. — ἔδει : II-4.12.1. ; II-7.2.6.

δή
δὴ : II-1.2.1. ; II-4.3.14. ; II-4.10.1. ; II-5.1.1. ; II-7.11.2. ; II-8.3.4. ; II-8.5.1. ; III.1.5. ; III.1.9. ; [III.9.2.] ; III.9.5. ; III.9.6. ; III.11.1.

δῆμος
δῆμος : II-7.7.1. ; II-7.8.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.6. ; II-7.14.9. ; II-7.14.22. ; II-7.15.2. — δᾶμος : I.9.2. — δήμου : I.13.22. ; II-7.2.2. ; II-7.14.6. ; II-8.3.3.

***δῆρις**
δῆρις : II-7.10.2. — δῆριν : II-8.11.1. ; III.16.1.

δηρός, ά, όν
δηρὸς : II-4.10.1.

διά
διὰ : II-4.1.1. ; II-6.2.1. ; II-8.7.1. ; III.12.1. — δι' : I.3.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; [III.6.5.]

διάβροχος, ος, ον
διάβροχον : II-7.11.2.

διάγω
cf. ἄγω

διαδοχή
διαδοχὴ : II-7.14.17.

διαμείβω
cf. ἀμείβω.

διαμιμνήσκω
cf. μιμνήσκω.

διατίθημι
cf. τίθημι.

διαφέρω
cf. φέρω.

διαχέω
cf. χέω.

διδάσκω
ἐδὶδαξεν : I.13.5. — διδασκόμενον : II-7.5.6.

διδαχή
διδαχὴν : I.14.4.

δίδωμι
δίδωσι : III.1.8. — δίδωσιν : II-4.3.13. ; II-10.4.1. — ἔδωκεν : II-7.5.6. — δῶκε : II-7.7.1. — δῶκεν : [I.11.5.] ; II-2.3.1. ; II-10.5.1. — δῶκαν : II-7.5.3. — ἐδόθην : II-5.3.2. — ἐδόθη : III.9.5. — δώσει : II-11.1.1. — δοῖς : II-7.14.25. — διδούς : III.1.8. — δόντες : III.8.1. — διδεῖν : II-7.3.1. — ἀποδοῦναι : II-2.3.1. — παρέδωκε : II-7.11.2. — παρέδωκεν : II-7.12.2. — παρέδωκαν : III.2.2.

διετής, ής, ές
διετῆ : II-7.14.27.

δίζυξ
δίζυγες : II-7.6.6.

δίκαιος, α, ον
δίκαιον : I.13.5. ; II-8.10.12.

δικαίως
δικαίως : II-10.3.1.

δικαιοσύνη
δικαιοσύνης : II-7.2.1.

δίνη
δειναῖς : II-9.1.1.

διπλοῦς, ῆ, οῦν
διπλῶν : II-7.14.26 — διπλόον : III.1.1. — διπλᾶ : II-4.3.13. — διπλόα : III.2.1. ; III.4.1. — διπλοῖς : II-7.14.26.

διόλλυμι
cf. ὄλλυμι.

δῖος, δῖα, δῖον
δεία : I.6.4.

δίπτυχος, ος, ον
διπτύχοις : III.1.4.

δίς
δὶς : I.13.13. ; II-4.3.7. ; II-4.12.1. ; II-5.1.1. ; II-7.9.1. ; II-7.13.5. ; II-7.15.1. ; II-8.3.5. ; III.1.6. ; III.1.9. ; III.7.1. — δὴς : II-7.17.1.

δισδέκατος
δισδέκατον : II-4.1.1.

δισκοβολέω
δισκοβόλησε : II-4.1.1.

δισσάκις
δισσάκις : II-7.5.4.

***δίσωμος**
δίσωμον : II-1.3.3.

διτόκος, ος, ον
διτόκον : III.3.2.

διττός, ή, όν
δισσοὶ : II-7.14.5. — δισσὰς : II-7.13.5. ; II-8.12.2. — δισσὰ : II-5.3.2. ; II-7.10.1. ; II-7.14.8. ; II-8.1.1. ; II-8.11.1. — δισσῶν : I.13.10. ; II-1.4.2. ; II-7.2.3.

δίχα
δίχα : III.10.1.

διώκω
διώξας : II-4.12.1.

δή
δή : I.1.2.

δηνάριον
δηνάρια : II-11.1.1.

δνοφερός, ά, όν
δνοφερὸν : II-8.12.2. — δνοφερὴ : II-7.9.1.

δόγμα
δόγμασιν : II-4.3.4.

***δοιάκι**
δοιάκι : II-7.7.1.

δοιετής
δοιετεῖ : II-10.6.1.

δοιοί
δοιὸ : II-2.3.1. — δοιοὶ : II-2.3.1. — δοιὼ : II-10.1.1.

δόκιμος, ος, ον
δόκιμος : II-1.6.1. — [δ]οκιμώτατος : [I.1.1.]

δολιχός, ή, όν
δολιχὴ : II-7.9.1. — δολιχὴν : II-7.9.1.

δόμος
δόμον : I.13.15. ; II-4.3.4. ; II-4.3.13. ; II-7.2.3. ; II-7.5.6. ; II-7.14.18. ; II-8.1.1. ; II-8.3.3. ; II-8.6.1. ; II-8.12.2. ; II-12.1.1. — δόμωι : II-10.1.1.— δόμοι : [II-8.8.1.] — δόμους : II-4.3.13. ; II-7.14.26. ; III.6.1. ; III.9.4. ; III.18.1. — δόμων : II-4.3.9. — δόμοις : II-1.2.1. ; II-1.4.2. ; II-7.15.4. ; III.1.6. — δόμοισιν : II-7.14.2.

δονέω
δονέεσκε : [III.9.2.].

δόξη
δόξαν : II-1.3.1. ; II-7.7.1. ; III.6.2. — δόξης : I.5.1. ; II-7.5.4. ; II-8.10.3. ; III.6.3. — δόξαις : II-8.10.15.

δορίδμητος, ος, ον
δοριδμήτων : III.16.1.

δόρυ
δορὸς : II-8.11.1. ; III.5.1. — δούρατος : I.1.2. — δορὶ : III.6.2. ; III.6.3. — δοῦρα : II-8.14.1. — δούρατ' : III.11.2. — δουράτων : II-8.11.1.

δοῦλος
δοῦλοι : I.7.1.

δουλοσύνη
δουλοσύνης : II-1.6.3.

δουπέω
δουπήσαντες : II-10.1.1. — δεδουπότα : II-4.4.1. — δεδουπότος : II-2.3.1.

δουριτυπής, ής, ές
δουριτυπὴς : I.13.15.

δράκων
δράκοντα : II-8.14.1.

δράω
δρῶν : II-8.11.1.

δρέπω
δρέπον : II-4.3.1. — δρεψάμενον : II-7.11.1.

δρόμος
δρόμον : II-5.2.3.

δροσερός, ά, όν
δροσεραῖσι : III.9.2.

δρύπτω
δρυπτόμενοι : II-8.10.2.

δυηπαθής, ής, ές
δυηπαθέσιμ : II-7.14.26.

δύναμαι
δύναμαι : II-4.10.1. ; II-7.14.22. — δυνάμην : III.7.1. — δύνασθαι : III.13.1.

δύο
δύο : II-4.12.1. ; II-8.2.2. ; II-8.12.2. ; II-12.1.3. — δύω : I.17.1. ; II-5.8.1. — δυσὶ : I.13.16. ; II-11.1.1. — δυσίν : I.13.10. ; I.13.13. ; II-10.6.1. — δυσὶν : II-4.3.2. ; II-7.14.26.

δυοκαίδεκα
δυοκαίδεκα : II-4.1.2.

δύσβατος, ος, ον
δύσβατον : [II-8.10.7.]

δύσγαμος, ος, ον
δύσγαμος : II-5.9.1.

δυσμενής, ής, ές
δυσμενέα : III.9.6. — δυσμενέων : I.13.15. ; II-4.4.1. ; [II-8.11.1.] ; II-8.14.1. ; III.10.2. — δυσμενέσιν : II-8.14.1. — δυσμενέεσι : III.8.1.

δυσμή
δυσμὰς : III.5.1.

δύσμορος, ος, ον
δύσμορος : II-7.10.2. ; III.11.3. — δύσμορον : I.13.10. ; I.13.17. ; II-5.9.1. ; II-7.2.3. ; III.9.3. — δύσμοιρον : II-4.3.10.

δυσνίκητος, ος, ον
δυσνίκατος : I.9.2.

δυσπενθής, ής, ές
δυσπενθὴς : I.13.26. ; II-7.5.4. — δυσπενθέα : II-12.1.1.

δύστηνος, ος, ον
δύστηνος : II-7.14.5. — δύστηνε : II-8.3.5. — δύστηνον : II-7.11.2. ; II-7.15.4. — δυστήνου : I.13.18. ; [II-4.12.1.] — δύστανον : I.13.16. — δύστηνοι : I.13.10. — δυστήνοις : [II-5.2.3.] — δυστηνοτάτηι : III.2.2.

δυστυχής, ής, ές
δυστυχής : II-5.4.1.
δύω
ἔδυ : II-7.11.2. — ἔγδυνον : II-7.11.2. — κάτεδυ : [II-8.10.7.]

δώδεκα
δώδεκα : II-7.3.1.

δωδεκέτης
δωδεχέτη : II-8.5.1.

δῶμα
δῶμα : II-2.3.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.3. ; II-7.6.5. — δῶμ' : I.9.2. ; II-8.13.1.— δώματα : II-7.11.2. ; III.6.2. — δώμασιν : II-7.4.1.

***δώμημα**
δωμήματα : II-8.3.5.

δώρημα
δωρήματα : I.13.8.

δῶρον
δῶρον : II-6.2.1. ; III.6.1. — δώροις : I.14.2.

ἕ
οἷ : I.2.1. — οἱ : II-9.2.1.

ἐάν
cf. ἄν.

ἔαρ
ἔαρ : II-8.12.5.

ἑαυτόν, ήν, ό
ἑαυτόν : II-8.5.3. — ἑαυτὸν : II-10.4.1. — ἑαυτοῦ : [II-4.6.1.] ; II-5.9.1. ; II-8.5.7. — αὑτοῦ : II-7.15.4. — ἑαυτῷ : II-11.1.1. — *ἑατῶι : II-10.2.1. — αὑτῶι : II-8.14.1. — αὑτῷ : [II-10.2.1.] — ἑαυτοῖς : II-8.5.6.

ἐάω
εἴασκον : III.6.4. — ἤασε : II-7.3.1.

ἑβδομάς, ἑβδομάδος
ἑβδομάδας : II-8.10.8.

ἑβδομήκοντα
ἑβδομήκοντ' : II-7.14.17.

ἕβδομος, η, ον
ἕβδομον : II-7.7.1. — ἑβδόμη : III.9.5.

ἐγγυαλίζω
ἐγγυάλιξε : III.16.1.

***ἐγγύθι**
ἐγγύθι : I.8.1.

ἐγγύς
ἐνγὺς : I.14.4.

ἐγείρω
ἤγειρα : [II-8.11.1.] — ἐγείρετε : II-8.10.8. — ἐγειρόμενοι : I.13.10. — ἀνεγείρω : II-4.1.2.

***ἔγκυος, ος, ον**
ἔγκυον : II-7.14.13.

ἐγκύρω
cf. κύρω / κυρέω.

ἐγχθόνιος, ος, ον
ἐνχθόνιος :II-7.15.5.

ἔγχος
ἔγχος : I.13.12.

ἐγώ
ἐγώ : II-7.2.4. ; II-7.10.2. ; II-7.13.5. ; III.2.2. ; III.9.5. ; III.13.1. — ἐγὼ : I.3.1. ; I.7.1. ; [I.7.1.] ; I.9.2. ; I.17.1. ; II-2.3.1. ; II-2.3.1. ; II-4.1.2. ; [II-4.3.1.] ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. ; II-7.4.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; II-7.15.1. ; II-8.5.7. ; II-8.10.5. ; II-8.10.8. ; III.1.8. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.4. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.9.6. ; III.9.7. ; III.16.1. ; III.18.1. — 'γὼ : I.17.1. — ἔγωγε : II-2.3.1. ; II-4.10.1. — ἐμέ : III.1.8. ; III.9.2. ; III.10.2. — ἐμὲ : ; II-7.10.2. ; II-8.3.5. ; III.6.2. ; III.6.3. — με : I.13.13. ; I.13.15. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.14.4. ; I.17.1. ; II-1.6.2. ; II-2.2.4. ; II-3.2.1. ; II-3.3.1. ; II-4.1.1. ; II-4.1.2. ; II-4.3.1. ; II-4.3.6. ; II-4.3.10. ; II-4.3.11. ; II-4.3.13. ; II-5.2.1. ; II-5.4.1. ; II-5.9.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.5. ; II-7.2.6. ; II-7.3.1. ; [II-7.5.5.] ; II-7.5.6. ; II-7.6.3. ; II-7.6.6. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.10. ; II-7.14.12. ; II-7.14.16. ; II-7.14.21. ; II-7.14.26. ; II-7.16.1. ; II-8.6.1. ; II-8.9.2. ; II-8.10.8. ; II-9.1.1. ; II-10.6.1. ; II-12.1.1. ; II-12.2.2. ; III.2.1. ; III.2.2. ; III.6.2. ; III.6.4. ; III.6.6. ; III.7.1. ; III.8.1. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.9.6. ; III.9.7. ; III.9.8. ; III.10.2. ; III.11.2. ; III.13.1. ; III.14.1. — μ' (με) : II-1.4.3. ; II-2.2.2. ; II-2.3.1. ; II-4.12.1. ; [II-7.6.2.] ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; II-8.10.8. ; [II-8.11.1.] ; III.6.2. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.7.1. ; III.9.3. ; III.11.3. ; III.16.1. — μου : 1.15.1. ; II-4.1.1. ; II-4.12.1. ; II-5.3.2. ; III.6.5. ; III.9.9. — μευ : I.13.18. ; I.13.20. ; I.14.3. ; II-4.3.1. ;

II-7.6.3. ; II-8.5.4. — ἐμοῦ : II-7.5.3. ; II-7.10.1. ; III.1.8. ; III.1.9. ; III.6.3. ; III.9.2. — ἐμέθεν : I.17.2. ; II-3.2.1. ; II-4.3.2. — ἐμοί : II-7.2.6. — ἐμοὶ : I.13.16. ; I.17.1. ; II-1.4.3. ; II-4.3.2. ; II-4.9.2. ; II-5.3.2. ; II-5.9.1. ; II-7.5.3. ; II-7.10.2. ; II-7.14.6. ; II-7.15.5. ; II-8.3.5. ; II-8.8.1. ; II-8.10.8. ; III.1.9. ; III.7.1. ; III.9.6. — μοί : II-7.17.1. — μοι : I.7.1. ; I.13.20. ; I.14.1. ; I.14.2. ; I.14.4. ; I.15.1. ; I.17.1. ; [II-1.7.1.] ; II-4.1.1. ; II-4.3.4. ; II-4.3.8. ; II-4.3.14. ; II-4.5.1. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-4.11.1. ; II-5.3.1. ; II-5.9.1. ; II-7.2.5. ; II-7.4.1. ; II-7.5.4. ; II-7.6.1. ; II-7.6.6. ; II-7.9.1. ; II-7.10.1. ; II-7.13.2. ; II-7.14.21. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.15.5. ; II-8.10.8. ; III.1.4. ; III.1.8. ; III.1.9. ; III.2.1. ; III.6.2. ; III.6.4. ; III.6.6. ; III.9.3. — μ’ (μοι) : I.16.1. — ἡμᾶς : II-1.7.1. ; II-4.3.14. ; II-7.13.4. — ἡμῶν : 1.15.1. ; III.9.5. — ἡμῖν : II-8.3.5. — ἡμεῖν : I.13.10. ; I.13.14. — *νωΐτερον : II-4.3.14. — κἀγὼ (καὶ ἐγώ) : II-7.14.5. ; III.9.5.

ἕζομαι
*ἔσσαο : II-8.13.2. — εἵσατο : II-7.13.1. ; II-8.14.1. ; II-10.4.2. — ἥσθησαν : II-12.1.3. — εἰσάμενοι : II-8.10.3. — συνεζόμενον : II-3.1.2.

εἰ
εἰ : I.3.1. ; I.13.12. ; I.13.14. ; 1.15.1. ; II-4.3.1. ; II-4.10.3. ; II-7.7.1. ; II-7.9.1. ; II-8.10.13. ; II-10.2.1. ; II-10.4.1. ; II-11.1.1. ; III.1.6. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.7.1. ; III.9.7. ; III.10.1. — εἴ : I.13.9. ; II-8.14.1. ; III.1.8. — αἴ : II-4.10.1. ; II-7.2.6.

εἶδος
εἶδος : II-4.10.1.

***εἴδω**
εἰδοίης : II-7.14.16.

εἴδωλον
εἴδωλον : III.3.1.

εἰκαῖος, α, ον
εἰκαῖα : II-7.14.21.

εἰκάς, εἰκάδος
εἰκάδι : III.9.9.

εἰκοσέτης
εἰκοσέτης : I.17.2. ; II-5.2.3. — ἰκοσέτης : III.9.4. — εἰκοσέτιν : II-4.3.4.

εἴκοσι
εἴκοσι : II-7.14.10. ; II-12.1.1. ; III.5.1. — ἴκοσι : III.9.2.

εἰκοσιπενταέτης, ης, ες
εἰκοσιπενταέτεις : II-7.2.2. — εἰκοσιεπταέτην : III.9.8.

εἰκοσιεννεαετής, ής, ές
ἐοκοσιεννεαετοῦ : II-7.6.7.

εἰκοστός, ή, όν
εἰκοστὸν : II-7.10.2. — εἰκοστοῦ : II-7.12.2. — εἰκοστῶι : I.9.1. ; II-1.1.1.

εἰκών
εἰκὼν : II-7.16.1. — *εἰκὼ : II-1.4.1. ; II-4.12.1. — εἰκόνα : II-3.3.1. ; II-4.5.1. ; II-8.10.1. ; [II-12.4.1.] ; III.3.1. — εἰκόνος : II-4.3.7. — εἰκόνι : II-7.7.1.

εἰμί
εἰμί : 1.15.1. ; II-7.9.1. ; II-7.16.1. — εἰμὶ : II-4.1.1. ; II-4.3.11. ; II-5.9.1. ; II-7.2.4. ; II-7.2.6. ; II-8.13.1. ; III.1.3. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.11.2. ; III.18.1. — εἰμεὶ : III.9.6. — εἰμι : I.8.1. ; [I.9.3.] ; II-7.8.1. — εἰμ’ : II-7.15.1. — εἶ : III.9.6. — ἐστί : I.11.1. ; II-4.3.1. — ἐστὶ : I.17.1. ; II-4.10.3. ; II-5.3.2. ; II-5.9.1. ; II-8.10.10. — ἐστίν : II-7.14.2. ; II-7.16.1. ; III.10.2. — ἐστὶν : II-3.2.1. ; II-7.2.6. ; II-7.6.2. ; III.6.4. ; III.9.5. ; III.13.1. — ἐστίμ : II-5.3.1. — ἐστι : II-1.4.3. ; II-4.3.14. ; II-4.10.1. ; II-5.1.1. ; II-7.2.1. ; II-7.10.1. ; II-7.17.1. ; II-12.2.1. — ἐστιν : II-1.6.2. ; II-7.5.3. — ἔστι : I.13.14. ; I.17.1. — ἔστιν : [II-4.1.1.] — ἐστ’ : II-7.14.18. ; II-8.9.2. ; III.7.1. — ἐσθ’ : II-7.14.15. ; II-7.14.21. — ’στ’ : III.6.2. — ἐντί : II-7.13.3. — εἰσί : I.13.9. — εἰσι : I.13.23. — ἔασιν : II-4.3.14. — ἤμην : I.16.2. ; II-4.11.1. ; II-7.8.1. — ἦν : I.13.12. ; I.14.1. ; II-1.3.1. ; II-4.10.3. ; II-5.1.1. ; II-7.5.2. ; II-7.14.8. ; II-8.3.3. ; II-8.12.3. ; II-9.1.1. ; III.2.2. — ἦγ : III.4.1. — ἔην : I.13.5. ; II-4.10.3. ; III.13.1. — ἦεν : II-5.5.1. — ἔεν : III.1.7. — ἦα : II-5.7.1.

— ἦσθα : I.13.15. — ἔσομαι : II-1.6.2. — ἔσει : II-12.1.3. — ἔσται : II-10.1.1. ; III.10.2. — ἔσθω : II-10.2.1. — εἴη : II-2.3.1. ; II-7.9.1. ; II-7.15.2. — ἴη : III.9.4. — εἴης : II-7.14.28. — εἶεν : II-5.9.1. — ᾖ — ὤν : II-7.14.22. — ὢν : II-4.10.1. ; II-9.2.1. — ἐών : II-4.8.1. ; II-8.5.8. — ἐὼν ; I.11.2. ; I.11.1. ; I.13.20. ; II-3.1.2. ; II-7.14.15. ; II-10.2.1. ; III.9.1. — ὄντα : I.13.4. ; II-7.8.1. ; II-8.11.1. — ἐόντα : I.13.14. ; II-5.3.1. ; [III.1.3.] — ὄντι : II-7.14.2. — οὖσαν : III.6.2. ; III.10.2. — ἐοῦσα : II-4.10.1. ; III.9.3. — εὖσαν : III.4.1. — ἐὸν : III.9.2. — ἐσσόμενος : II-6.1.2. — ἐσσομένων : II-8.13.2. — εἶναι : II-10.1.1. ; III.6.3. — *ἔμεν : II-8.14.1. — ἔνεστι : II-4.3.11. ; II-7.14.13. — ἔνεστιν : II-1.6.4. — ἐπῆν : II-8.10.2. — ἐπόν : II-7.14.6. — ἐπεσσομένοις : II-8.10.3. — μετόντα : II-4.13.1. — πάρεσμεν : III.9.5.

εἶμι
εἶμμι : I.16.2. — ἴθι : II-10.3.1. — ἰὼν : III.9.2. — ἰοῦσα : [II-8.8.1.] — ἀπιόντος : II-7.8.1. — ἀπιούσῃ : II-7.9.2. — ἄπιθι : III.1.6. ; III.8.1. ; III.18.1. — κάτιμι : I.7.1. — κατίναι : III.6.1. — παρίοις : II-7.13.5. — πάριθι : II-4.10.2. ; II-7.10.1. — παρίτω : I.2.1. — πάριτε : II-3.1.1. — παριοῦσιν : II-8.5.7. — παριὼν : II-2.2.1. ; II-8.14.1.

εἴργω
ἔργουσιν : II-7.15.2. — ἄπειργε : II-1.4.2.

εἰς / ἐς
εἰς : I.2.2. ; I.6.3. ; [I.5.1.] ; I.13.13. ; I.13.18. ; I.14.4. ; II-1.1.1. ; II-1.1.2. ; II-1.4.1. ; II-4.2.1. ; II-4.3.7. ; II-4.3.9. ; II-4.3.11. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.3.14. ; II-4.11.1. ; II-5.3.2. ; II-5.9.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.3. ; II-7.2.6. ; II-7.5.2. ; II-7.5.3. ; II-7.6.1. ; II-7.6.3. ; II-7.7.1. ; II-7.9.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; [II-7.14.4.] ; II-7.14.6. ; II-7.14.12. ; II-7.14.13. ; II-7.14.14. ; II-7.14.18. ; II-7.14.26. ; II-7.18.2. ; II-8.1.1. ; II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.4.1. ; II-8.5.3. ; II-8.5.6. ; II-8.7.1. ; II-8.10.7. ; II-8.10.9. ; II-8.11.1. ; II-8.12.4. ; II-8.13.2. ; II-10.2.1. ; II-12.2.2. ; III.1.2. ; III.2.1. ; III.4.1. ; III.5.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.4. ; III.7.1. ; III.9.3. ; III.9.4. ; III.9.6. ; III.10.1. ; III.10.2. ; III.14.1. — ἐς : I.13.25. ; I.13.26. ; I.14.4. ; II-4.3.2. ; II-4.3.4. ; II-4.3.10. ; II-6.2.1. ; II-7.3.1. ; II-7.5.6. ; II-7.6.1. ; II-7.6.4. ; II-7.13.5. ; II-7.14.9. ; II-7.14.20. ; II-7.14.28. ; II-7.15.2. ; II-8.3.5. ; II-8.10.8. ; II-9.1.1. ; II-12.1.1. ; [II-12.2.1.] ; III.1.4. ; III.13.1. — ἷς : II-7.14.25. ; II-8.10.9. ; II-11.1.1. ; III.1.8. ; III.9.9.

εἷς, μία, ἕν
εἷς : I.13.10. ; II-1.7.1. — ἑνά : [II-12.2.1.] ; II-12.4.2. — ἑνὸς : II-8.4.1. — μία : I.13.10. ; II-6.2.1. ; III.1.8. — μίαν : II-7.13.2. ; II-7.14.26. — ἕν : II-7.13.3. — ἓν : II-7.6.4. ; II-7.15.1. ; III.6.4.

εἰσδέχομαι
cf. δέχομαι.

εἰσέρχομαι
cf. ἔρχομαι.

εἶτα
εἶτα : III.9.5. — εἶτ' : 1.15.1.

ἐκ / ἐξ
ἐκ : I.10.1. ; I.10.2. ; I.10.3. ; I.13.5. ; I.13.9. ; [I.11.10.] ; I.13.22. ; I.13.23. ; I.13.24. ; I.14.3. ; II-4.1.2. ; II-4.5.1. ; II-4.10.1. ; II-5.3.2. ; II-5.4.1. ; II-5.9.1. ; II-7.6.1. ; [II-7.14.4.] ; II-7.14.6. ; II-8.12.5. ; III.1.4. ; III.8.1. — ἐξ : I.1.2. ; I.13.9. ; II-1.3.3. ; II-4.3.10. ; II-7.5.3. ; II-7.7.1. ; II-7.14.4. ; II-7.14.6. ; II-7.14.19. ; II-7.14.26. ; II-7.18.2. ; II-8.4.1. ; II-8.5.2. ; II-8.5.6. ; II-8.10.15. ; II-8.12.2. ; III.1.8. ; III.1.9. — ἐγ : I.13.17. ; II-4.3.2. ; II-4.3.9. ; II-7.2.5. ; II-7.6.3. ; II-7.6.8. ; II-7.14.6. ; II-8.10.8. ; III.1.7. ; III.3.1. ; III.5.1.

ἕκαστος, η, ον
ἑκάστου : II-1.1.2.

ἐκγλύφω
ἔκγλυφεν : I.13.18.

ἔκγονος, ος, ον
ἔγγονον : I.15.2. — ἐκγόνοις : II-8.5.6.

ἔκδημος, ος, ον
ἔγδεμος : II-4.3.4.

ἐκδύω
cf. δύω.

ἐκεῖθεν
κεῖθέν : II-7.6.3.

ἐκεῖνος, η, ο
κείνου : I.2.2. — κείνων : II-8.10.3. — ἐκείνην : III.7.1.— ἐκείνης : III.3.2. — κείνας : I.13.26. ; II-7.15.2. ; II-8.3.4. — ἐκεῖνο : III.10.1. — κεῖνο : II-12.1.4.

ἕκητι
ἕκατι : II-5.6.2.

ἐκκαιδεκέτης
ἐκκαιδεκέτους : II-7.6.4.

ἐκκαλύπτω
cf. καλύπτω.

ἔκκριτος, ος, ον
ἔκκριτον : II-7.14.4.

ἐκλείπω
cf. λείπω.

ἐκπάγλως
ἐκπάγλως : II-7.18.2.

ἐκπέτομαι
cf. πέτομαι.

ἐκπρεπής, ής, ές
ἐκπρεπέα : II-7.15.4.

ἐκσώζω
cf. σώζω.

ἐκτείνω
cf. τείνω.

ἐκτελέω
cf. τελέω

ἐκτός
ἐκτὸς : II-7.14.6.

ἐκυρός
ἐκυρεῖ : II-12.1.2.

ἐκφέρω
cf. φέρω.

ἐκφεύγω
cf. φεύγω.

ἐκχέω
cf. χέω.

ἑκών, ἑκοῦσα, ον
ἑκὼν : II-4.10.2.

ἐλαύνω
*ἐλώμενος : II-7.6.1.

ἐλαφρός, ά, όν
ἐλαφρὰ : II-6.2.1. ; II-8.5.2. — ἐλαφρὴν : III.4.1. — ἐλαφραὶ : III.1.2.

ἐλεαίρω
ἐλεαίρει : I.13.10.

ἐλεγεῖον
ἐλγεῖον : II-8.3.2.

ἐλεινός, ή, όν
ἐλεεινὸν : I.13.11. — ἐλεινὰ : III.9.1. — ἐλεινοτάτης : III.9.1. — ἐλεεινοτάτη : II-3.3.1.

ἐλεέω
ἐλέησον : II-1.4.3.

ἔλεος
ἐλέου : I.13.16. — ἐλέους : III.9.7.

ἕλκω
καθελκόμενον : II-7.2.2.

ἐλπίζω
ἠλπισάμην : I.6.3.

ἐλπίς
ἐλπὶς : I.6.3. — ἐλπίδα : [I.5.1.] ; I.6.1. ; I.14.4. ; III.5.1. ; III.9.7. — ἐλπίδαν : II-7.11.2. — ἐλπίδος : II-5.2.1. — ἐλπίδες : II-8.3.5. ; II-8.10.9. — ἐλπίδας : I.7.1. ; I.13.18. ; II-4.3.13. — ἐλπίδων : II-1.4.1. — ἐλπίσι : II-7.14.24. ; II-7.15.4. ; II-8.6.1.

ἐμαυτόν, ήν
ἐμαυτὸν : II-7.11.2.

ἔμπαλιν
ἔνπαλιν : III.1.8. — τοὔνπαλιν (τὸ ἔμπαλιν) : II-8.10.8.

ἐμπηδάω
cf. πηδάω.

ἐμπίπτω
cf. πίπτω.

ἔμπνους, ους, ουν
ἔμπνουν : II-7.14.26.

ἐμός, ή, όν
ἐμὸς : I.8.1. ; II-5.3.2. ; II-5.9.1. ; II-10.4.1. ; III.6.2. — ἐμὸν : I.11.3. ; II-2.3.1. ; II-4.3.13. ; II-4.12.1. ; II-7.14.26. ; III.7.1— ἐμοῦ : II-2.2.4. — ἐμέο : III.6.6. — ἐμεῖο : I.8.1. ; II-4.3.10.— ἐμεῦ : I.13.10. ; II-5.9.1. ; III.6.4. — ἐμῷ : III.9.6. — ἐμοὺς : I.7.1. — ἐμῶν : I.17.1. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; III.1.8. — ἐμοῖς :

II-4.3.2. ; II-5.7.1. ; II-8.10.14. ; III.1.8. ; III.6.4. — ἐμή : II-12.2.2. ; III.7.1. — ἐμὴ : II-4.5.1. ; II-7.14.26. ; III.1.8. — ἐμὴν : I.7.1. ; II-3.2.1. ; II-5.1.1. ; II-7.14.10. ; II-7.14.25. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.7.1. — ἐμάν : II-8.10.8. — ἐμῆς : I.13.13. ; II-4.10.1. ; II-7.14.6. ; II-9.1.1. ; III.1.9. ; III.2.2. ; III.7.1. — ἐμᾶς : II-7.4.1. — ἐμῆι : [II-4.12.1.] — ἐμὰς : II-7.5.7. ; III.9.2. — ἐμὸν : II-7.6.2. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; III.9.3. ; III.9.9. — ἐμὰ : III.10.2. — ἐμῶν : III.6.3. — κἀμὸν (καὶ ἐμόν) : II-4.1.1. — τοὐμὸν (τὸ ἐμόν) : II-2.2.4. ; II-7.15.5. — τοὐμοῦ (τοῦ ἐμοῦ) : II-4.12.1.

***ἐμπείραμος, ος, ον**
ἐμπείραμον : I.14.4.

ἔμπειρος, ος, ον
ἔνπιρος : II-1.5.1. — ἐμπείροις : II-8.3.2

ἐμπίμπλημι
cf. πίμπλημι.

ἔμπορος
ἔμπορον : I.13.19. — ἔνπορον : II-8.7.1.

ἔμπροσθε
ἔμπροσθ’ : II-11.1.1.

ἔμφρων, ων, ον
ἔμφρων : II-1.4.2.

ἐν
ἐν : I.1.2. ; I.3.1. ; I.6.3. ; I.7.1. ; I.8.1. ; I.9.2. ; I.10.1. ; I.10.3. ; I.13.5. ; I.13.15. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.13.25. ; [I.12.2.] ; II-1.1.1. ; II-1.2.1. ; II-1.4.1. ; II-1.4.3. ; II-1.5.1. ; [II-2.3.1.] ; II-3.1.2. ; II-3.1.3. ; II-4.1.2. ; II-4.3.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.4. ; II-4.3.9. ; II-4.3.12. ; II-4.3.15. ; II-4.4.1. ; II-4.5.1. ; II-4.7.1. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-4.12.1. ; II-4.13.1. ; II-5.1.1. ; II-5.2.1. ; II-5.9.1. ; II-.5.11.1. ; II-6.2.1. ; II-7.2.1. ; II-7.2.4. ; II-7.2.6. ; II-7.4.1. ; II-7.5.2. ; II-7.5.6. ; II-7.6.6. ; II-7.7.1. ; II-7.8.1. ; II-7.9.2. ; II-7.10.1. ; II-7.10.2. ; II-7.11.1. ; II-7.11.2. ; II-7.12.2. ; II-7.13.2. ; II-7.13.4. ; II-7.14.7. ; II-7.14.8. ; II-7.14.10. ; II-7.14.16. ; II-7.14.21. ; II-7.14.22. ; II-7.14.26. ; II-7.14.28. ; II-7.15.3. ; II-8.1.1. ; II-8.3.3. ; II-8.4.1. ; II-8.5.8. ; II-8.6.1. ; [II-8.9.2.] ; II-8.10.3. ; II-8.10.9. ; II-8.11.1. ; II-8.11.2. ; II-8.12.3. ; II-8.14.1. ; II-9.2.1. ; II-10.5.2. ; II-12.1.3. ; II-12.2.1. ; II-12.4.2. ; III.1.4. ; III.1.8. ; III.1.9. ; III.2.1. ; III.2.2. ; III.3.2. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.5. ; III.8.1. ; III.9.2. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.9.4. ; III.9.6. ; III.9.9. ; III.10.1. ; III.10.2. ; III.14.1. ; III.15.1. ; III.16.1.. ; III.17.1 — ἐγ : I.13.5. — ἐνὶ : I.6.4. ; I.9.2. ; I.13.18. ; I.13.23. ; II-3.1.2. ; II-4.3.13. ; II-4.8.1. ; II-7.2.5. ; II-7.14.8. ; II-7.14.15. ; II-7.14.28. ; II-8.4.1. ; II-8.5.5. ; II-8.10.10. ; II-8.12.2. ; II-10.1.1. ; III.6.6. ; III.8.1. ; III.11.2. — ἔνι : II-7.5.6. ; II-7.15.3. ; II-12.4.1. — εἰν : I.13.16. ; II-7.13.5. ; II-7.14.2. ; III.6.2. — ἐμ : II-1.1.1. ; II-5.3.1. ; II-7.2.5. ; II-7.14.7. ; II-7.15.5. ; III.8.1. ; III.14.1. — κἀν (καὶ ἐν) : I.13.20. ; II-8.3.5. — τἀν (τὰ ἐν) : II-7.2.4.

ἐνάλιος, α, ον
εἰναλία : II-8.5.4.

ἐναλλάσσω
ἐνηλλάξαντο : I.7.1.

ἐναντιός, ά, όν
ἐναντιός : II-8.5.3. — ἐναντί’ : I.9.2.

***ἔναρα**
ἔναρα : I.13.15.

ἐναρίθμιος, ος, ον
ἐναρίθμιε : I.13.24.

ἐνάς, ἐνάδος
εἰνάδας : II-7.9.1.

ἔνατος, η, ον
ἠνάτῃ : III.9.9.

ἐναύλιος, α, ον
ἐναύλια : II-7.6.3.

ἐνδάπιος, α, ον
ἐνδαπίων : III.16.1. — ἐνδαπίοισι : III.13.1.

ἔνδοθεν
ἔνδοθεν : II-12.4.2.

ἔνδοθι
ἔνδοθι : II-4.3.13.

ἔνδοξος, ος, ον
ἐνδόξου : II-7.7.1.

ἔνδον
ἔνδον : II-3.1.2.

ἐνδύω
cf. δύω

ἔνειμι
cf. εἰμί.

ἕνεκα
ἕνεκεν : I.6.2. ; I.13.23. ; II-3.3.1. ; II-4.9.2. ; II-5.2.2. ; II-6.1.2. ; II-7.4.1. ; II-7.8.1. ; II-7.13.3. ; II-8.5.7. — εἵνεκα : II-5.7.2. — εἵνεκε : II-8.1.1.— εἵνεκεν : I.13.8. ; II-7.11.1. ; II-8.10.13. ; III.13.1. — εἵνεκ' : III.13.1. — ἵνεκε : II-12.1.3.— ἵνεκα : I.13.26. ; II-7.5.4. — οὕνεκα : I.14.1. ; II-7.14.26. — οὕνεκεν : [I.2.1.] ; II-4.3.4. ; II-7.5.2. — οὕνεχ' : II-4.3.4. ; III.11.2. — τοὔνεκα : II-8.5.4. ; III.6.3. — τοὔνεκά (τοῦ ἕνεκα) : II-4.10.1. — τοὔνεκ' : II-7.4.1.

***ἐνέπω**
ἐννέπω : II-6.3.1. ; III.1.8. — ἔννεπε : II-8.1.1. — ἔνεπε : III.9.4. — ἐννέπων : II-4.3.1.

ἐνερεύθω
cf. ἐρεύθω.

ἔνερθε
ἔνερθε : III.1.8. — ἔνερθεν : II-7.15.5. — νέρθε : II-4.13.1. ; II-12.4.2.

ἔνεροι
ἐνέρους : III.10.2. — ἐνέρων : II-7.15.3. ; II-8.5.5.

ἔνθα
ἔνθα : II-3.1.2. ; II-3.3.1. ; II-4.4.1. ; II-4.10.1. ; II-4.11.1. ; II-5.3.2. ; II-5.4.1. ; II-6.1.1. ; II-7.4.1. ; II-7.5.4. ; [II-7.6.3.] ; II-7.14.24. ; II-7.16.1. ; II-9.1.1. ; II-10.5.2. ; III.8.1. — ἐνθάδε : I.11.3. ; I.17.1. ; II-1.6.3. ; II-5.5.1. ; II-7.6.6. ; II-8.5.7. ; III.1.9. ; III.6.6. ; III.11.1. ; III.17.1. ; III.18.1. — ἐνθάδ' : [I.1.1.] ; II-1.6.4. ; II-7.14.10. ; [II-8.10.7.] ; II-8.12.3. ; III.15.1. — ἐνθαῦτα : II-1.5.1. — ἐνταῦθα : II-5.6.2. ; II-8.12.5. — οὐνθάδε (ὁ ἐνθάδε) : II-7.14.10.

ἐνιαυτός
ἐνιαυτοῦ : II-7.14.8. — ἐνιαυτούς : II-7.12.2. — ἐνιαυτοῖς : III.10.1.

ἐνκατατίθημι
cf. τίθημι.

ἐννέα
ἐννέα : II-4.3.7. ; II-4.8.1. ; II-7.9.1. ; II-12.1.4.

ἐννεαέτης
ἐννεέτης : II-7.18.2. — ἐννεέτη : II-12.1.4.

ἐννεακαιδέκατος, ος, ον
ἐννεακαιδεκάτῳ : II-7.2.6.

ἐννεακαιδεκέτης
ἐννεακαιδεχέτης : [II-7.14.12.] — ἐννεακαιδεκέτας : II-12.4.1. — ἐννεακαιδεχέτις : II-8.5.4.

ἐννεάς
ἐνννεάσιν : II-4.3.2.

ἐνόδιος, α, ον
εἰνοδίην : II-4.3.13.

ἐνόπλιος, ος, ον
ἐνόπλιον : III.16.1.

ἔνοπλος, ος, ον
ἔνοπλον : II-4.3.7.

ἔντερον
ἔντερα : [I.11.25.]

ἐντός
ἐντὸς : II-4.3.14. ; II-10.2.1.

***ἐντροπαλίζομαι**
ἐντροπαλιζομένοιο : [II-8.11.1.]

ἔντροφος, ος, ον
ἔντροφε : II-8.5.5. — ἔντροφον : I.14.4.

ἔξ
ἓξ : I.11.15. — ἓξ : II-7.14.19. ; II-10.6.1. ; III.1.9.

ἐξαέτης
ἐξαέτης : I.2.1.

ἐξαιρέω
cf. αἱρέω.

ἐξανύω
cf. ἀνύω

ἐξαπατάω
cf. ἀπατάω.

ἐξαπίνης
ἐξαπίνης : III.9.6.

ἑξήκοντα
ἑξήκοντα : [III.9.6.]

ἐξισόω
ἐξισώσας : II-7.2.4.

ἔξοχος, ος, ον
ἔξοχος : II-4.10.1. ; III.13.1. — ἔξοχ' : II-4.10.1. — ἔξοχον : II-1.3.2. ; II-1.6.1. ; II-7.14.9. — ἔξοχα : II-4.5.1. ; II-8.12.4.

ἑός, ή, όν
— ἑὸν : [II-4.10.1.] — ἑῆς : [II-4.10.1.] — ἧς : II-7.14.26. — ἑῇσι : I.7.1.

ἐπάγω
cf. ἄγω.

ἔπαινος
ἔπαινον : II-7.6.8.

ἐπαγλαΐζω
cf. ἀγλαΐζω.

ἐπαίδομαι
cf. αἴδομαι.

ἐπάξιος, ος, ον
ἐπάξιον : III.6.3.

ἐπεί
ἐπεί : II-10.2.1. — ἐπεὶ : II-2.3.1. ; II-4.3.5. ; [II-6.1.2.] ; II-7.2.5. ; II-7.14.2. ; III.1.5. ; III.9.3. ; III.13.1. — ἐπὶ : II-3.2.1.

ἐπείγω
ἐπειγόμενον : II-4.3.11.

ἔπειμι
cf. εἰμί.

ἔπειτα
κἤπειτ' (καὶ ἔπειτα) : III.6.5.

ἐπέρχομαι
cf. ἔρχομαι.

ἐπεύχομαι
cf. εὔχομαι.

***ἔπεφνον**
κατέπεφνεν : I.3.1.

ἐπέχω
cf. ἔχω.

ἐπήρατος, ος, ον
ἐπηράτου : II-2.3.1.

ἐπί
ἐπί : II-7.9.1. — ἐπὶ : I.2.1. ; I.5.1. ; I.6.3. ; I.9.1. ; I.11.3. ; I.12.1. ; I.13.6. ; I.13.16. ; II-2.3.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.13. ; II-4.3.14. ; II-5.10.1. ; II-5.11.1. ; II-6.2.1. ; II-7.1.1. ; II-7.3.1. ; II-7.14.8. ; II-7.14.10. ; II-7.14.17. ; II-7.14.19. ; II-8.3.3. ; II-8.10.2. ; II-8.10.3. ; II-8.10.3. ; II-8.10.5. ; II-8.14.1. ; II-10.2.1. ; II-12.1.4. ; III.1.1. ; III.4.1. ; III.6.2. ; III.6.6. ; III.8.1. ; III.9.9. ; III.10.2. — ἐπ' : I.13.23. ; II-1.4.1. ; II-2.2.4. ; II-2.3.1. ; II-4.3.2. ; II-5.2.1. ; II-7.5.3. ; II-7.5.6. ; II-7.12.2. ; II-7.14.3. ; II-7.14.6. ; II-7.15.4. ; II-7.15.5. ; II-8.10.6. ; II-8.10.8. ; II-8.14.1. ; II-10.4.2. ; III.3.2. ; III.6.4. ; III.6.6. ; III.11.2. ; III.16.1. — ἔπι : I.5.1. ; I.13.11. ; II-7.14.21. ; II-8.10.3. — ἐφ' : II-8.14.1. ; III.16.1. — κἀφ' (καὶ ἐφ') : II-4.1.1.

ἐπιβαίνω
cf. βαίνω.

ἐπιδείκνυμι
cf. δείκνυμι.

ἐπιεικής, ής, ές
ἐπιεικέα : II-4.10.3.

ἐπικλώθω
cf. κλώθω.

ἐπιλείβω
cf. λείβω.

ἐπιμόχθητος, ος, ον
ἐπιμόχθητον : II-5.6.1.

ἐπιπορφύρεος, η, ον
ἐπιπορφυρέη : II-8.10.4.

ἐπίσημα
ἐπίσημα : II-7.13.2.

ἐπίσημος, ος, ον
ἐπίσαμον : II-10.2.1.

ἐπισκεδάννυμι
cf. σκεδάννυμι.

ἐπίσταμαι
ἐπισταμένους : II-7.5.1. — ἐπισταμένην : III.1.1.

ἐπιστεναχέω
cf. στεναχέω.

ἐπισφύριος, ος, ον
ἐπισφυρίοις : III.6.4.

ἐπιτάφιος
ἐπιτάφιος : II-5.2.1.

ἐπιτίθημι
cf. τίθημι.

ἐπιτροχάζω
cf. τροχάζω.

ἐπιτρέχω
cf. τρέχω.

ἐπιτύμβιος, ος, ον
ἐπιτύμβιον : II-10.1.1. — κἠπιτυμβίοις (καὶ ἐπιτυμβίοις) : I-12.1.2.

ἐπιφθίνω
cf. φθίνω.

ἐπιχέω
cf. χέω.

***ἐπιχθόνιος, ος, ον**
ἐπιχθνόνιοι : III.10.2. — ἐπιχθονίοις : II-7.6.2. — ἐπιχθονίοισιν : III.6.2.

ἐποπτεύω
ἐποπτεύσασα : I.7.1.

ἔπος
ἔπος : II-4.3.11. ; II-4.11.1.

ἑπτά
ἑπτά : II-7.14.6. — ἑπτὰ : I.6.4. ; II-1.3.2. ; II-7.14.17. ; II-7.14.18. ; [II-7.15.1.] ; II-9.2.1. ; [III.9.7.]

ἑπταέτης, ης, ες,
ἑπταέτην : II-1.4.2.

ἑπταετιζομένα
ἑπταετιζομένα : I.11.3.

ἑπταέτις
ἑπταέτις : III.5.1.

ἑπτακαιεικοσέτης
ἑπτακαιεικοσέτης : III.11.3.

ἕπω
ἕπετε : III.9.3. — μεθέποντα : I.6.3. — συνείπετο : III.1.4. — συνέσπετο : [II-1.4.2.]

ἐπώνυμος, ος, ον
ἐπώνυμος : II-1.6.1. ; II-9.1.1.

ἔραμαι
ἠράσσατο : I.13.18. — ἔρως : II-6.1.2. — ἐρασσομένη : II-8.1.1.

ἐραστός, ή, όν
ἐραστὸν : II-7.15.1.

ἐρατεινός, ή, όν
ἐρατεινὴ : II-7.14.7. — ἐρατεινὴν : II-4.3.2. — ἐρατεινῆς : II-7.8.1.

ἐρατός, ή, όν
ἐρατήν : I.13.24. — ἐρατὴν : II-7.18.2. — ἐρατὰν : II-7.14.19. ; III.1.5. ; ἐρατᾶς : I.13.17.

ἐργάζομαι
ἠργασάμην : II-10.3.1. — ἠργάσατο : II-7.5.3.

ἐργασία
ἐργασίηι : II-7.5.2.

ἐργατίς, ἐργατίδος
ἐργατίδος : II-7.14.11.

ἔργον
ἔργου : [II-8.5.5.] — ἔργα : I.14.4. ; II-7.5.6. ; II-8.10.2. ; II-8.14.1. — ἔργ' : I.1.2. — ἔργων : II-8.12.4. — ἔργοις : II-8.10.3.

ἐρείδω
ἐρειδόμενος : II-8.14.1. — ἐρεισάμενος : III.11.2. — **ἀπ**ερεισάμενον : II-4.3.8.

ἐρείπω
ἠρείφθη : II-7.6.4.

ἐρεύθω
ἐνερεύθεται : II-4.10.1.

ἐρημαῖος, α, ον
ἐρημαίη : II-5.10.1. — ἐρημαία : II-1.1.1. — ἐρημαῖον : II-7.6.5. ; II-7.14.7.

***ἐρέφω**
ἔρεψε : I.9.2.

ἔρημος, ος, ον
ἔρημον : II-8.10.4.

ἐρημόω
ἐρημώσασα : II-8.3.5. — ἐρημώσασ' : II-12.2.1. — ἐρημωθεῖσα : II-7.14.5.

ἔρκος
ἔρκος : II-8.1.1.

ἑρμηνεύω
ἑρμηνεύουσα : II-4.11.1.

ἔρνος
ἔρνος : II-9.1.1.

ἔρομαι
εἴρῃ : II-4.5.1.

ἕρπω
ἕρπε : III.6.1. ; III.6.5. — **πάρ**ερπε : I.13.23.

ἐρύω
εἴρυσεν : II-7.14.19

ἔρρω
ἔρρε : II-4.3.3.

ἔρχομαι
ἔρχομαι : I.14.4. — ἦλθον : II-4.3.4. ; II-5.2.1. ; II-7.6.1. ; II-7.11.2. ; II-8.3.5. ; III.9.6. — ἤλυθον : II-4.3.2. ; II-4.3.11. ; II-4.8.1. ; II-4.11.1. ; II-5.3.2. ; II-7.14.12. ; II-7.14.26. — ἦλθα : [II-7.3.1.] — ἦλθες :

II-5.9.1. — ἤλυθες : II-7.14.28. ; III.1.5. — ἦλθε : I.2.2. ; I.9.2. ; II-7.14.2. ; III.1.7. — ἤλυθε : II-4.3.4. ; II-4.4.1. ; II-4.10.1. — ἤλυθεν : II-7.18.2. ; III.5.1. ; III.7.1. — ἤλυθ' : III.6.3. — ἔλθοι : III.13.1. — ἐρχόμενοι : II-7.3.1. ; II-7.9.2. — ἐρχομένου : III.1.2. — ἐλθών : II-8.10.8. — ἐλθόντα : II-8.11.1. — ἐλευσόμενον : I.6.3. — ἐλθεῖν : II-7.14.25. — **ἀπ**ῆλθον : III.9.6. — ἀπέρχευ : II-8.8.1. — **ἐπ**ερχόμενος : II-7.5.1. — **ἐσ**ερχόμενος : II-4.3.8. — **παρ**έλθης : [I.12.3.] — **προσ**ελθών : III.6.3. ; [III.6.5.]

ἔρως
ἔρως : [II-12.4.1.]

ἐσαθρέω
cf. ἀθρέω.

ἄθραυστος, ος, ον
ἄθραυστον : III.1.8.

ἐσθίω
ἐσθίων : II-10.3.1.

ἐσθλός, ή, όν
ἐσθλὸς : [II-4.10.3.] — ἐσθλόν : III.11.1. — ἐσθλὸν : I.13.7. ; I.13.22. ; II-8.12.4. ; III.1.7. — ἐσθλοῦ : II-5.8.1. ; II-8.12.3. — ἐσθλοί : I.9.2. — ἐσθλοῖσι : II-8.12.5. — ἐσθλά : II-7.4.1. — ἐσθλήν : III.10.1. — ἐσθλὴν : III.1.8. — ἐσθλὰς : II-7.3.1. — ἐσθλὰ : II-7.5.1. ; III.1.1. ; III.6.1. — ἐσθλοτάταν : II-8.10.15.

ἐσμός
ἐσμὸν : III.6.3.

ἐσοράω / εἰσοράω
cf. ὁράω.

ἐσπέριος, α, ον
ἐσπερίας : III.5.1.

εἴσω / ἔσω
εἴσω : III.6.3. — ἔσω : II-4.13.1.

ἔσχατος, η, ον
ἔσχατον : II-8.3.5. ; III.10.1. — ἐσχατίοιο : II-8.10.3.

ἐτάζω
ἐτάσας : III.1.1

ἑταῖρος
ἑταῖρος : [II-4.10.1.] — ἑταῖροι : II-7.14.3. ; III.13.1. — ἑτάροισιν : I.6.3.

***ἐτέολβος, ος, ον**
ἐτεόλβοις : II-10.1.1.

ἐτεός, ά, όν
ἐτεὸν : II-10.4.1.

***ἔτης**
ἔταις : I.13.6.

ἐτήσιος, ος, ον
ἐτησίων : II-12.1.2.

ἐτήτυμος, ος, ον
ἐτήτυμος : II-8.12.3.

ἔτι
ἔτι : I.2.2. ; [I.9.3.] ; I.13.20. ; II-2.3.1. ; II-3.1.2. ; II-4.2.1. ; II-8.5.5. ; II-8.10.8. ; II-8.10.10. ; II-10.4.2. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. — ἔτ' : I.13.6. ; II-7.2.6. ; II-7.11.2. — κοὐκέτι : II-7.5.6.

ἔτος
ἔτος : II-1.4.3. ; II-4.1.1. ; II-9.1.1. — ἔτους : II-1.6.2. ; II-7.8.1. ; II-7.9.2. ; II-8.7.1. ; II-10.5.1. ; III.1.8. ; [III.9.1.] ; [III.9.3.] ; III.9.5. — ἔτη : II-5.6.2. ; II-7.9.2. ; II-7.14.10. ; II-12.1.1. ; III.7.1. — ἔτει : II-7.2.6. — ἔτεϊ : I.9.1. — ἐτῶν : I.6.4. ; 1.15.1. ; II-2.1.1. ; II-4.3.7. ; II-4.12.1. ; II-6.3.1. ; II-7.14.18. ; II-7.14.19. ; II-8.10.15. ; II-10.6.1. ; III.9.1. ; [III.9.6.] ; [III.9.7.] — ἐτέων : I.5.1. ; I.7.1. ; I.10.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.8. ; II-4.5.1. ; II-7.2.3. ; II-7.3.1. ; II-7.14.6. ; II-7.14.16. ; II-7.15.1. ; II-7.17.1. ; III.9.2. ; III.9.5. ; III.10.1. — ἐτήων : III.4.1. — ἠτῶν : III.9.9. — ἔτεσιν : I.13.17. ; II-7.14.17. ; III.1.9.

ἔτυμος, η, ον
ἔτυμον : II-4.10.1.

ἐτύμως
ἐτύμως : II-7.5.3. ; II-8.12.3. ; II-8.14.1.

εὖ
εὖ : II-4.10.1. ; [II-8.10.1.] ; III.6.1. — ἠὺ : III.10.2.

εὐαυγής, ής, ές
εὐαγέων : II-7.14.8. — εὐαυγὲς : [II-7.13.1.]

εὐδαιμοσύνη
εὐδαιμοσύνης : III.5.1.

εὐδαίμων, ων, ον
εὐδαίμονας : II-4.10.1.

εὔδενδρος, ος, ον
εὐδένδρου : III.6.6. — εὐδένδρωι : II-7.5.6.

εὔδιος, ος, ον
εὔδιον : II-5.9.1.

εὐδόκιμος, ος, ον
εὐδοκίμοις : II-5.3.1.

εὐδοκίμως
εὐδοκίμως : II-11.2.1.

εὔδοξος, ος, ον
εὔδοξος : II-7.4.1.

εὕδω
εὕδεις : II-8.5.3.

εὐγενέτης
εὐγενέτης : II-7.14.5. — εὐγενέτα : II-5.7.2.

εὐγενής, ής, ές
εὐγενῆ : II-1.2.1.

εὐγήρως, ως, ων
εὐγήρως : II-4.7.1. ; III.2.1.

εὔδηλος, ος, ον
εὔδηλον : II-3.3.1.

εὐεργεσία
εὐεργεσίης : II-9.2.1.

εὐεργέτης
εὐέρκτης : III.6.4. — εὐέρκται : III.6.3.

εὐερκής, ής, ές
εὐερκῆ : II-1.4.1.

εὔθυνα
εὐθύνης : II-7.14.6.

εὐθύνομος, ος, ον
εὐθυνόμοισιν : II-8.10.5.

εὐθύνω
εὐθύνοι : II-5.9.1. — **καθ**ευθύνεσκες : II-4.10.1.

εὐθύς, εῖα, ύ
εὐθύς : II-7.11.2. — ἰθὺ : II-4.11.1. — κεὐθύς (καὶ εὐθύς) : II-7.11.2.

εὔιππος, ος, ον
εὐίπποις : II-5.3.1.

εὐκλεής, ής, ές
εὐκλειής : [I.11.7.] — εὐκλειοῦς : III.6.3. — εὐκλέεσιν : II-10.1.1.

εὐκλείζω
εὐκλέϊσαν : II-8.10.3.

εὔκλωστος, ος, ον
εὐκλώστοις : II-8.5.5.

***εὐκτιμένως**
ἐϋκτιμένως : II-9.2.1.

εὐλίμενος, ος, ον
εὐλιμένου : ; II-10.2.1.

εὐλογέω
ἐυλογέων : II-7.13.5.

***εὔμητις**
εὔμητιν : II-8.12.2.

εὔμοιρος, ος, ον
εὐμοίρωι : III.6.6.

εὔμοχθος, ος, ον
εὐμόχθου : II-7.14.19.

εὐναῖος, α, ον
εὐναίους : I.2.2.

εὐναίω
cf. ναίω.

εὐνέτις
εὐνέτιν : III.1.1. ; III.10.1. — εὐνέτιδι : II-7.14.9.

εὐνή
εὐνήν : II-7.14.26. — εὐνὰν : III.12.1. — εὐνῆς : II-4.3.4. ; II-4.10.1. — εὐνάς : II-12.1.1.

εὔνοια
εὔνοια : III.6.3. — εὔνοιαν : III.6.2.

εὔνους, ους, ουν
εὔνους : III.6.2. ; III.6.3.

εὔξοος, ος, ον
εὔξοον : II-7.4.1.

εὐξύνετος
εὐξυνέτους : I.6.3. — εὐσυνέτου : II-7.14.18.

εὐοδία
εὐοδίης : III.6.3.

εὐπρεπής, ής, ές
εὐπρεπέης : II-4.10.3.

εὑρίσκω
εὗρε : II-8.10.9. — εὗρεν : II-7.11.2. — εὑρήσεις : II-4.3.14. ; II-7.14.6. ; III.10.2.

εὐρυβία
εὐρυβίης : III.13.1.

εὐρυμενής, ής, ές
εὐρυμενὴς : II-4.4.1.

εὐρύς, εῖα, ύ
εὐρὺν : II-4.2.1.

***εὐρώεις, εσσα, ες**
εὐρώεντα : II-7.14.4.

εὐσεβία / εὐσέβεια
εὐσέβεια : II-10.6.1. — εὐσεβίαν : II-8.3.3. — εὐσεβίην : III.1.9. — εὐσεβίας : III.11.1. — εὐσεβίης : I.13.8. ; II-4.9.2. ; II-7.11.1. — εὐσεβίᾳ : II-5.2.1.

εὐσεβής, ής, ές
εὐσεβέα : II-7.14.20. ; III.9.9. — εὐσεβέες : II-4.3.15. — εὐσεβέων : I.8.1. ; I.13.9. ; I.13.15. ; II-7.1.1. ; [II-7.2.3. ; II-7.5.1.] ; II-7.7.1. ; II-7.11.1. ; II-7.14.9. ; II-7.14.26. ; II-8.10.15. ; II-10.4.2. ; II-12.1.3. ; III.6.6. ; III.10.1. ; III.11.2. ; III.11.3. — εὐσεβέσιν : II-7.14.18. ; III.18.1. — εὐσεβέεσσι : II-4.3.15.

εὐσεβῶς
εὐσέβως : II-8.10.15. — εὐσεβέως : [I.7.1.] ; II-4.7.1. ; II-7.6.6.

εὔσελμος, ος, ον
εὐσέλμου : III.12.1.

εὐσήμως
εὐσήμως : II-7.10.1.

εὐστέφανος, ος, ον
εὐστεφάνου : III.13.1.

εὐστομία
εὐστομίην : III.15.1.

εὐσχήμων, ων, ον
εὐσχήμονα : II-1.2.1.

εὔτακτος, ος, ον
εὐτάκτου : II-7.13.3. ; II-7.14.11.

εὐτεκνία
εὐτεκνίην : III.5.1.

εὔτευκτος, ος, ον
εὐτεύκτωι : II-7.14.13.

εὔτοκος, ος, ον
εὔτοκον : II-7.6.4.

εὐτυχία
εὐτυχίας : II-6.2.1. — εὐτυχίαι : II-2.2.4. — εὐτυχίηι : III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. — εὐτυχίῃ : II-4.10.2.

εὖτε
εὖτε : II-2.2.2. ; [II-8.10.7.] — εὖτ' : III.8.1.

εὐφεγγής, ής, ές
εὐφεγγέα : II-7.2.3.

εὔφημος, ος, ον
εὔφημον : I.13.22.

εὐφροσύνη
ἐϋφροσύναν : II-7.5.3. — εὐφροσύνης : II-8.3.5. ; III.13.1. — εὐφροσύνηι : II-1.3.1. — εὐφροσύνῃ : II-2.3.1.

εὐχάρακτος, ος, ον
εὐχαρακτ' : II-4.3.1.

εὐχή
εὐχαὶ : I.13.9.

εὔχομαι
εὐξάσεμος : II-8.3.5. — ἐνεύχομαι : III.7.1. — ἐπεύχομαι : III.1.8. — ἐπευξάμενος : III.6.1.

εὐχωλή
εὐχωλῆς : III.1.8.

εὐώδης, ης, ες
εὐώδης : II-7.14.1.

εὐώδιν, εὐώδινος
εὐώδεινος : II-12.4.2.

ἐφηβία
ἐφηβείης : II-7.14.15. ; II-8.10.9.

ἔφηβος
ἐφήβου : II-7.14.19.

ἐφηβοσύνη
ἐφαβοσύνας : II-7.2.3.

ἐφίζω
cf. ἵζω.

ἐφίστημι
cf. ἵστημι.

ἐφοράω
cf. ὁράω.

ἔχθω
ἐχθομένοις : I.9.2.

ἐχθαίρω
ἐχθαίρων : II-7.14.26.

ἐχθρός, ά, όν
ἐχθροὺς : I.13.25. — ἐχθρῶν : II-8.11.1. ; III.5.1. — ἐχθροῖς : II-11.2.1.

ἔχω
ἔχω : I.11.3. ; II-4.10.1. ; II-7.11.2. ; II-8.3.5. ; II-8.5.7. — ἔχεις : I.6.3. ; [1.9.2.] ; II-4.10.1. ; II-7.2.6. ; III.5.1. — ἔχει : I.3.1. ; [I.7.1.] ; I.9.1. ; I.13.7. ; I.13.18. ; I.13.19. ; II-4.3.1. ; II-4.3.15. ; II-4.13.1. ; II-6.1.3. ; II-6.2.1. ; II-8.10.5. ; II-8.12.2. ; II-10.1.1. ; II-10.4.1. ; [II-12.4.1.] ; III.1.7. ; III.3.1. ;

III.3.2. ; III.11.1. ; III.11.3. — ἔχε : III.6.2. — ἔχομεν : II-7.14.5. — ἔχουσι : III.10.1. ; III.10.2. — ἔχουσιν : [II-12.2.1.] — εἶχον : I.7.1. ; II-7.11.2. ; II-8.4.1. ; II-10.3.1. — ἔχεσκον : II-2.3.1.— εἶχε : II-7.6.8. ; II-8.12.3. — εἶχεν : II-8.14.1. ; II-12.4.1. — ἔχεν : II-9.2.1. — ἔσχον : II-4.1.2. ; II-7.8.1. ; II-7.14.26. ; III.2.1. ; III.6.6. — ἔσχε : II-4.3.7. ; II-4.3.12. ; II-7.14.26. ; II-8.10.9. — ἔσχεν : II-7.2.1. ; II-7.12.2. ; II-7.14.20. ; III.10.2. — ἔσχομεν : II-1.7.1. — ἔσχηκας : III.1.8. — ἕξομεν : III.7.1. — ἕξουσι : I.13.12. — ἔχοι : II-1.6.1. — ἔχῃι : III.7.1. — ἔχῃ : II-7.14.28. — ἔχοις : I.5.1. ; II-8.5.2. ; III.1.6. — ἔχοιτε : III.10.1. — ἔχοιτο : II-4.6.1. — σχῶσι : II-.5.11.1. — ἔχων : I.10.3. ; I.13.16. ; [I.11.22.] ; II-7.10.1. ; II-7.14.9. ; II-7.14.15. ; II-8.3.1. ; II-12.1.1. ; III.11.2. — ἔχοντα : II-4.1.1. ; II-4.10.3. ; II-7.14.9. — ἔχοντες : I.8.1. ; II-8.10.8. — ἔχουσα : II-7.14.25. ; III.1.8. ; III.15.1. — ἔχουσαν : III.6.2. — ἔχον : II-4.3.6. — ἐσχηκότα : I.13.19. — ἔχειν : II-8.4.1. — **ἀμπ**έχει : II-8.10.12. — ἄμπεχε : II-7.14.4. — ἀμπέχουσ’ : II-8.8.1.— ἀμφιέχουσι : II-1.3.3. — **ἀν**εῖχε : II-7.14.26. — ἀνασχομένα : II-6.2.1. — **ἀντ**άχουσι : II-7.14.25. — ἀνταπέχω : II-7.13.5. — **ἀπ**έχεις : III.9.5. — ἀπέχοις : I.13.9. — ἐπέχεις : I.9.2. — **ἔπ**εσχεν : III.4.1. — **κατ**έχει : II-4.10.1. ; II-5.4.1. ; II-5.5.1. ; II-7.5.7. ; II-7.6.8. ; II-7.13.5. ; II-7.14.19. ; II-7.14.24. ; II-7.18.2. ; II-8.1.1. ; II-8.3.1. ; II-8.7.1. ; II-8.9.2. ; II-9.2.1. ; II-12.1.4. ; II-12.4.2. — κατέχουσιν : II-10.4.1. — κατέσχεν : II-5.2.1. — κατέχοντα : II-4.1.1. — κατέχοντι : II-4.2.1. — **παρ**έχω : II-5.1.1. — παρέχει : II-3.2.1. — πάρεχον : II-7.6.4. — **προ**ὔχοντα : II-3.1.2. — **συν**έξω : III.1.8.

ἕως
ἥως : II-4.3.13.

ζάθεος, α, ον
ζαθέων : II-8.5.5.

ζαμενής, ής, ές
ζαμενῆ : III.16.1.

ζευγίζω
ζευγίσθης : III.9.4.

ζεύγνυμι
ἔζευξέν : III.9.3. — ζεύχθην : III.9.4. — ζευχθεῖσα : II-7.14.26.

ζῆλος
ζῆλον : II-7.15.3. ; II-8.5.5.

ζηλωτός, ή, όν
ζηλωτὸς : I.6.3. — ζηλωτὸν : I.13.18.

ζητέω
ζητοῦσιν : III.9.9. — ἐζήτει :II-7.11.2.

ζοφερός, ά, όν
ζοφεροῖς : II-8.5.5. — ζοφεραῖς : I.13.18.

ζοφός
ζοφὸν : II-8.10.7.

ζύγιος, α, ον
ζυγίη : II-4.10.1.

ζῶ
ζώει : II-6.2.1. — ζῆς : II-7.16.1.— ζῇ : I.17.1. ; II-7.1.1. ; II-7.5.3. ; II-7.16.1. — ἔζη : II-4.2.1 ζῆσα : II-5.1.1. ; III.9.7. — ζῶν : I.13.15. ; II-1.6.2. ; II-5.6.2. ; II-10.3.1. — ζώων : II-8.12.4. — ζῶντι : II-4.3.14. — ζώοντα : II-7.14.8. ; III.6.4. — ζήσας : II-4.7.1. ; II-5.6.2. ; II-7.8.1. ; III.1.9. — ζήσαντα : II-8.10.15. — ζήσαντι : II-5.6.1. — ζήσασα : II-8.3.5. — ζῶσα : II-8.10.3. ; III.10.1. — ζώσηι : III.6.2. — ζῶσαν : I.6.3. ; II-7.5.3. — ζῆν : I.13.10. ; II-5.1.1. ; II-7.5.2. ; II-7.16.1. — ἐζηκότα : II-8.10.15. — ζώειν : II-4.10.3.

ζωή
ζωὴν : II-7.10.1. ; II-7.14.16. — ζωιὴν : [II-1.7.1.] — ζωῆς : II-1.4.3. ; II-4.10.1. ; II-7.2.2. ; II-7.11.2. ; II-7.14.15. ; II-7.14.26. ; III.10.2. — ζωᾶς : I.13.23. ; II-8.3.5. ; II-8.5.4. ; II-10.4.2. — ζωιᾷ : II-8.12.2.

ζῶμα
ζώματα : II-5.10.1.

ζώννυμι
ἐζωκότα : II-4.3.6.

ζωός, η, ον
ζωὸς : II-3.1.2. ; II-10.2.1. ; III.6.1. — ζωὸν : II-3.2.1. — ζωοί : [I.7.1.] ; II-3.2.1. — ζωῶν : II-7.18.2. — ζωοῖς : I.9.2. ; II-3.2.1. ; II-7.6.6. ; II-7.14.8. ; II-7.14.28. ; II-8.10.10. ; III.15.1. — ζωοῖσι : II-2.1.1. ; II-5.7.2. ; II-7.2.6. ; II-7.14.8. ; II-7.14.15. ; II-8.5.8. — ζωοῖσιν :II-8.5.3.— ζωιοῖς : II-5.7.2.

ἤ
ἤ : II-5.1.1. — ἢ : II-2.2.2. ; II-4.6.1. ; II-4.10.3. ; II-7.15.1. ; III.1.8. ; III.7.1. — ἠὲ : I.3.1.

ἦ
ἦ : II-4.3.13. ; II-5.9.1. ; II-7.14.23. ; II-8.10.2. ; II-12.1.2. ; III.5.1. ; III.10.2. ; III.12.1. ; III.13.1.

ἡβάω
ἡβήσας : II-7.14.12.

ἥβη
ἥβαν : I.9.1. ; II-7.14.5. — ἥβης : II-2.2.1. ; II-2.3.1. — ἥβας : II-8.3.4.

ἡγεμονέω
ἁγεμονῶν : III.8.1.

ἡγεμών
ἁγεμὼν : II-7.2.4. — ἁγεμόνα : III.8.1. — ἡγεμόνος : III.6.5. — ἁγεμόσι : II-7.7.1.

ἡγέομαι
ἡγήσατο : II-1.3.3.

ἡγήτωρ
ἡγήτορι : II-9.1.1.

ἠδέ
ἠδέ : II-8.13.2. ; III.11.2. — ἠδὲ : I.6.2. ; I.7.1. ; II-2.2.4. ; II-4.3.12. ; II-4.10.1. ; II-5.6.2. ; II-7.13.3. ; II-8.10.10. ; II-8.12.2. ; II-8.12.4. ; II-10.1.1. ; III.1.9. ; III.6.2. — ἠδ’ : II-1.2.1. ; II-1.6.4. — ἐδὲ : III.1.7.

ἤδη
ἤδη : I.14.4. ; II-4.10.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; II-8.1.1. ; II-8.10.8.

ἡδονικός, ή, όν
ἡδονικαῖς : II-8.10.15.

ἡδυγέλως, ως, ων
ἡδυγέλωτα : II-4.3.8.

ἡδύς, εῖα, ύ
ἡδύς : II-8.5.8. — ἡδύν : II-8.10.8. — ἡδὺν : II-10.3.1. — ἡδύτερος : II-1.7.1. — ἡδίσταις : II-6.2.1.

ἦθος
ἦθος : I.10.3. — ἤθεα : I.13.24. ; III.9.1. — ἤθεσι : III.15.1. — ἤθεσιν : I.13.7. ; II-7.15.4.

ἠΐθεος
ἠΐθεος : II-8.10.11. — ἠΐθεοι : I.13.18. — ἠϊθέων : I.3.1. ; II-8.10.11. — ἀϊθέων : II-7.14.12. ; II-7.14.19. ; III.1.5. — ἠϊθέοις : I.6.3.

***ἠιών, ἠιόνος**
ἀϊόσιν : II-7.14.3.

ἥκω
ἥκω : II-4.3.13. ; II-4.3.14.

ἠλακάτη
ἠλεκάτηι : III.3.2.

ἡλικία
ἡλικίαν : I.6.1. ; III.7.1. — ἡλικίην : I.13.10. ; I.13.11. ; I.13.17. ; II-5.9.1. ; II-7.10.2. — ἁλικίαν : II-4.3.4. ; II-7.14.19. — ἡλικίας : II-8.3.1. — ἡλικίης : II-2.2.2. ; II-5.2.3. ; II-6.1.2. ; II-7.8.1. ; II-8.3.5. ; II-9.1.1. ; III.6.3.

ἡλίκος, η, ον
ἁλίκα : I.9.2.

ἥλιξ, ἥλικος
ἥλικος : II-7.14.19. — ἥλικ’ : III.6.4. — ἥλικες : I.13.20.

ἥλιος
ἠέλιος : II-7.11.2. — ἥλιον : I.13.2. ; II-7.2.2. — ἠέλιον : II-7.14.25. ; II-8.3.5. ; II-12.1.1. — ἠελίου : II-4.6.1. — ἠελίοιο : I.17.1. ; II-2.3.1. ; III.1.9. — ἠελίωι : III.4.1. — ἠελίῳ : III.2.1. — ἀελίῳ : II-7.4.1.

ἧμαι
κάθηται : II-4.3.15.

ἧμαρ, ἤματος
ἧμαρ : II-7.6.4. — ἤματι : [II-7.14.16.] — ἤματα : II-4.11.1. ; II-12.1.4.

ἡμέρα
ἡμέραις : II-7.14.10.

ἡμέριος, ος, ον
ἁμερίοις : I.13.15.

ἥμερος, α, ον
ἥμερα : II-7.10.2.

ἡμέτερος, α, ον
ἡμέτερος : III.6.6. — ἡμετέρου : II-4.3.10. — ἁμετέρα : III.9.4. — ἡμετέρην : II-11.1.1. — ἡμετέρης : II-5.9.1. — ἁμετέρας : II-8.3.5.

***ἠμί**
ἠμί : II-2.2.1.

ἡμιθανής, ής, ές
ἡμιθανὴς : II-4.12.1.

ἡμίθεος, ος, ον
ἡμιθέων : III.6.6.

ἡμιτελής, ής, ές
ἡμιτελεῖ : II-7.12.2. — ἡμιτελῆ : II-7.7.1.

ἧμος
ἧμος : II-8.10.3. ; III.16.1. — ἆμος : II-4.2.1.

ἡνίκα
ἡνίκα : II-7.11.2. ; II-8.10.4. ; III.9.2.

ἡνιοχέω
ἡνιοχοῦντες : II-8.10.5.

***ἠνορέη**
ἠνόρεσίν : II-10.1.1.

ἤπειρος
ἠπείροιο : II-1.6.4.

ἤπιος, α, ον
ἤπιος : I.10.3.

ἠρέμα
ἠρέμα : II-4.3.13. ; III.6.6.

ἠρίον
ἠρίον : II-2.1.1. ; II-2.3.1. ; II-10.4.2. ; III.11.2. — ἠρία : II-7.15.2.

ἡρώιος, α, ον
ἡρώιον : I.9.1.

ἡρῷον
ἡρῴῳ : II-3.1.2.

ἥρως
ἥρως : I.10.2. ; I.16.2. ; II-4.3.13. ; II-5.2.3. — ἥρωα : II-7.1.1. ; III.13.1. — ἥρωϊ : II-5.2.3. — ἡρώων : I.5.1. ; I.10.2. ; I.13.12. ; I.14.4. ; II-7.5.6. ; [II-8.11.1.] — ἥρωσι : II-7.14.15. — ἡρώεσσι : II-4.13.1. ; II-7.5.1.

***ἦτορ**
ἦτορ : I.6.4. ; II-2.3.1. ; II-8.14.1.

ἠώς
ἠῶ : II-8.10.3.

***θαέομαι**
θάεο : [II-12.4.1.] — θάησαι : II-8.14.1.

θαλάμευμα
θαλαμεύμασι : I.6.3.

θάλαμος
θάλαμος : I.13.10. — θάλαμον : II-5.10.1. ; II-7.14.5. — θαλάμου : I.13.16. — θαλάμοιο : II-12.1.1. — θαλάμῳ : II-7.12.2. ; II-8.1.1. — θαλάμους : I.2.2. ; I.13.18. ; II-7.3.1. ; II-7.7.1. ; II-8.10.15. — θαλάμων : I.10.2. ; II-8.3.5. ; [II-8.10.7.] ; III.3.1. ; III.7.1. — θαλάμοις : I.8.1. ; I.10.3. ; II-1.1.1. ; II-7.10.1. ; III.6.3.

θάλαττα
θάλασσαν : II-7.6.1.

***θαλέθω**
θαλέθοντα : II-7.9.1.

θαλερός, ά, όν
θαλερὴν : I.13.11.

θαλία
θαλίαις : II-7.15.3.

θάλος
θάλος : II-7.14.27.

θάλλω
θάλλοντα : II-4.3.3. — τεθηλὸς : III.9.2.

θάλπω
θάλπει : III.6.2. — ἐθάλφθην : [II-4.12.1.] — θάλπειν : III.6.4.

θάνατος
θάνατος : II-8.10.3. — θάνατον : II-7.18.1. ; III.10.2. — θανάτου : II-4.3.12. ; II-4.10.1. ; II-7.5.7. ; [II-7.6.4.] ; II-7.15.3. ; III.9.5. — θανάτοιο : II-7.15.4. — θανάτωι : II-8.5.2. — θανάτῳ : II-4.1.1.

θάπτω
θάπτομαι : II-4.7.1. — θάψεν : II-1.2.1. ; II-1.4.3. — ἔθαψαν : III.13.1. — θάψαν : II-8.9.2. — ἐτάφην : II-5.2.1. — τέθαμμαι : I.17.2. ; II-2.2.4. — θάψασα : II-4.5.1. — ἐνταφήσεται : II-1.3.3. ; II-8.7.1. — **κατ**έθαψε : II-1.6.3. — κατέθαψεν : II-3.3.1.

θαρραλέος, α, ον
θαρσαλέος : III.6.2.

θαρρέω
θάρσει : II-7.12.1. — θαρρῶν : II-4.10.1.

θαυμάζω
ἐθαύμασε : II-1.5.2.

θεῖος, α, ον
θεῖος : II-1.5.2. — θεῖε : I.13.24. — θειοτέρην : II-4.10.1. — θειοτάταν : II-5.7.2.

θέλω / ἐθέλω
θέλις : 1.15.1. — ἐθέλεις : II-7.14.10. — ἐθέληις : II-8.14.1.

θέμις
θέμις : II-7.14.2. ; II-7.14.8. ; II-7.14.26. ; III.4.1. ; III.6.1.

θεόδοτος, ος, ον
θειόδοτον : III.6.1.

θεός
θεός : I.14.4. — θεὸς : II-1.4.2. θεοί : III.1.8. — θεοὶ : I.13.8. ; III.6.6. — θεῶν : II-4.10.3. — θεοῖς : II-8.3.3. ; II-10.1.1. ; II-10.2.1. ; III.5.1. — θεοῖσι : III.13.1. — θεοῖσιν : III.1.7. — θεῆις : III.3.2.

θεουδής, ής, ές
θεουδείης : III.6.6.

***θέραψ, θέραπος**
θέραπα : II-7.11.1.

θεράπων, θεράποντος
θεράπων : II-.5.11.1.

θερίζω
θρίσει : II-4.3.1.

θέρος
θέρη : III.4.1.

θέσμιος, ος, ον
θέσμια : II-12.1.2.
θεσμός
θεσμὸς : II-7.14.15.

θεσπέσιος, α, ον
θεσπέσι' : III.10.2.

θέω
θεύσας : II-7.2.4. — ἀπόθου : II-7.15.5.

θήγω
ἔθηγ' : III.6.3.

θήκη
θήκη : II-8.7.1. — θήκῃ : I.16.2. — θῆκαι : II-1.3.3. — θῆκας : II-8.10.4.

θηλυγενής, ής, ές
θηλυγενῆ : II-12.3.1.

θῆλυς, θήλεια, θῆλυ
θηλυτέρην : II-7.13.2. — θηλύτεραι : I.3.1. — θηλυτεράων : [II-12.4.1.]

θήρ, θηρός
θὴρ : III.13.1. — θῆρες : III.10.2.

θίασος
θιέσου : I.13.20.

***θίς, θινός**
θῖν' : III.10.2.

θνήσκω / θνῄσκω
θνήισκω : II-5.3.1. — θνήσκω : II-4.1.1. ; II-4.5.1. ; [II-4.12.1.] ; II-7.6.6. ; III.14.1. — θνάσκω : II-7.2.5. — θνήσκει : I.17.1. — θνήσκουσι : I.10.3. — ἔθνησκον : I.13.19. — ἔθνησκε : II-4.3.13. — ἔθανον : II-8.11.1. — ἔθανες : I.5.1. ; I.13.25. ; II-5.6.2. — ἔθανεν : II-7.12.2. ; II-8.3.1. θάνε : II-12.4.2. — θάνεν : II-4.10.1. — θάνομεν : III.8.1. — τέθνηκα : I.17.1. — θάνω : II-4.10.1. — θάνηι : II-10.2.1. — θνῄσκων : II-4.3.13. — θνήισκουσα : III.7.1. — θανὼν : II-5.2.1. ; II-7.14.10. ; II-8.14.1. ; II-10.3.1. — θανόντα : II-3.2.1. ; II-7.8.1. ; II-7.18.2. ; III.6.4. — θανόντος : I.13.10. ; II-7.14.1. — θανόντι : I.13.11. ; I.13.12. ; I.13.20. ; II-1.4.2. — θανοῦσι : II-8.10.3. — θανοῦσα : II-5.9.1. — θανοῦσαν : III.1.1. ; III.4.1. — θανούσῃ : II-7.13.3. — τεθνηκὼς : II-8.12.4. — τεθνηκότ' : II-6.3.1. — τεθνειῶτος : II-3.2.1. — θανεῖν : I.13.10. ; II-4.3.5. ; II-6.1.2. — θανὲν : II-2.2.2. — **ἀπο**θνήσκων : II-7.10.1. ἀϐηθάνη : III.9.9. — — **κάτ**θανον : II-8.10.11. — κάθανε : [II-7.14.20.] — κάθανεν : II-12.2.1. — κάθαν' : II-8.5.8. — κάθθανε : [II-5.5.1.] — κατθάνομεν : II-8.10.3. κατθανόντα : III.1.4. — κατθανόντι : II-6.3.1. — κατθανοῦνσαν : [II-4.2.1.] — κατθανεῖν : II-1.2.1.

***θνητός, ή, όν**
θνητὸς : II-4.10.3. ; III.11.3. — θνητόν : III.5.1. — θνητὸν : [II-4.10.1.] ; II-7.14.15. — θνητὴν : I.16.2. — θνητῷ : II-4.7.1. —

θνητῶν : [I.5.1.] ; II-4.3.13. ; III.11.3. — θνητοῖς : II-1.6.2. ; II-4.3.9. ; III.1.7. ; III.5.1. — θνητοῖσι : II-4.3.8. ; II-4.8.1. — θνατοῖς : II-8.5.5. ; III.16.1. — θνατοῖσι : I.13.18. — θνατοὺς : II-4.3.4.

θοός, ή, όν
θοαῖς : II-8.14.1.

θούριος, α, ον
θούριον : III.8.1. — θουρίᾳ : I.13.12.

θοῦρος, ος, ον
θοῦρος : I.1.2. ; I.13.11. — θοῦρον : II-8.14.1.

Θρᾷξ
Θρηϊκὸς : I.1.2.

θρασύς, εῖα, ύ
θρασὺν : II-4.1.2. ; III.8.1.

θρεπτήρ
θρεπτὴρ : II-9.1.1.

θρεπτηριος, ος, ον
θρεπτήρια : III.8.1.

θρεπτός, ή, όν
θρεπτοῦ : II-4.7.1.

θρέπτρα
θρέπτρα : II-2.3.1. — θρέπτρά : II-10.4.1.

θρηνέω
θρηνεῖ : I.17.1. ; II-4.3.3. — θρηνεῖτε : II-4.3.11. — θρηνεῖτέ : III.2.2.

θρῆνος
θρῆνον : I.13.10. ; II-4.11.1. ; II-8.10.8. — θρήνους : I.3.1. ; II-4.3.9. ; III.11.3. — θρήνων : I.10.2. ; I.13.18. ; II-7.15.5. ; II-8.10.8. ; II-12.2.2. — θρήνοις : II-1.4.1.

θρίξ, τριχός
τριχί : II-5.9.1.

θυγάτηρ
θυγάτηρ : I.6.1. ; I.13.13. ; I.13.23. ; I.15.1. ; I.17.1. ; II-1.1.2. ; II-4.13.1. ; II-7.9.2. ; II-7.14.7. ; II-8.2.2. ; II-8.10.8. ; III.5.1. ; III.9.5. — θύγατερ : I.2.2. — θύγατρα : I.13.18. ; II-8.5.4. — θυγατρὸς : II-2.2.1. ; III.5.1. — θυγατρὶ : I.7.1. ; I.16.1. — θύγατρας : I.17.1. — θυγατέρας : II-7.4.1. — θυγατέρων : II-5.8.1. — θυγατράσιν : I.17.2.

θυμαλγής, ής, ές
θυμαλγέα : II-4.3.14.

θυμδακής, ής, ές
θυμοδακεῖς : II-7.15.5.

θυμός
θυμὸς : III.6.3. — θυμόν : II-4.11.1. — θυμὸν : I.10.1. ; II-4.3.7. ; II-4.10.3. ; III.2.2. ; III.6.3. — θυμῶι : III.6.1. ; III.6.2.

θύνω
θῦνες : II-8.3.4.

θυσία
θυσίαισι : II-8.3.3. — θυσίαισιν : II-8.5.2.

θῶκος
θώκους : II-7.14.8.

ἰατήρ
ἰητῆρα : II-8.5.3.

ἰατορία
ἰητορίης : II-4.10.1.

ἰατρεία
ἰητρείην : II-7.14.17.

ἰατρικός, ή, όν
ἰατρικὰ : II-7.14.17.

ἰατρός
ἰητρόν : [II-1.3.2.] — ἰατροῦ : II-1.6.4. ; II-8.5.3. — ἰατρῶν : II-8.5.3. — ἰητρῶν : II-4.10.1. — ἰατρῶν : II-1.2.1.

***ἰαύω**
ἰαύεις : II-8.3.5. — ἰαύει : II-10.5.2.

ἰδέ
ἰδ’ : II-12.1.4.

ἴδιος, α, ον
ἰδίωι : I.13.24. — ἰδίῳ : II-3.1.3 ; II-5.7.1. ; II-6.1.2. ; II-12.2.2. — ἰδίᾳ : I.7.1. — ἰδίης : II-3.1.2. — ἰδίας : II-1.1.2. ; [II-1.7.1.] — ἰδίων : II-4.1.2. ; II-11.1.1.

ἵδρις
ἵδρις : II-7.5.3. — ἵδριν : II-4.3.1.

ἱδρύω
εἵδρυσεν : II-5.3.2. — ἱδρύσατο — **καθ**είδρυσεν : II-4.11.1.

ἱδρώς, ἱδρῶτος
ἱδρώτων : I.14.4.

ἱέρεια
ἱέρεια : II-2.2.4.

ἱερεύς
ἱερεὺς : II-8.1.1.

ἱερός, ά, όν
ἱερὸς : III.11.3. — ἱερὸν : I.13.15. ; II-7.5.3. ; III.6.3. — ἱεροὺς : II-8.10.15. ; III.6.6. — ἱερὴ : II-4.10.1. ; III.10.1. — ἱερὰ : III.1.7. ; III.6.2. — ἱερᾶς : III.6.3. — ἱερὰς : III.6.6.

***ἱζάνω**
*προκαθίζανον : II-7.11.2.

ἵζω
ἐνησεν : [II-5.9.1.] — ἐφεσσάμενος : II-4.10.1.

ἰή
ἰή : III.7.1.

ἵημι
ἧκεν : II-4.13.1. — ἱεῖσα : II-7.14.27. — **ἀν**ειεμένη : I.13.10. — **ἀφ**εὶς : III.9.1. — ἀφέντα : [II-4.3.8.] — ἀφεῖναι : II-7.8.1. — **μέθ**ες : II-7.14.25.

ἰθύνω
ἰθύνοι : II-10.2.1.

ἱκανός, ή, όν
ἱκανὸς : II-4.3.2.

ἵκελος, η, ον
ἰκέλην : III.3.2.

ἱκέλως
ἱκέλως : III.9.9.

ἱκνέομαι
ἱκόμην : II-8.6.1. — ἵκεο : II-8.5.5. ; III.5.1. — ἵκετο : II-7.14.18. — ἵκοιο : III.11.2. — ἵκηται : III.1.2. — ἱκέσθαι : II-2.3.1. ; II-7.3.1. ; III.1.8.

***ἵλημι**
ἵλαθι : II-4.10.1.

ἱμερτός, ή, όν
ἱμερτοῦ : I.13.16. — ἱμερτῶν : II-8.10.7. — ἱμερτὴν : II-7.5.6. — ἱμερτᾶς : II-7.2.3. — ἱμερτῶν : II-7.13.5.

ἵνα
ἵνα : II-8.13.2. — ἵν' : II-2.3.1.

***ἶνις**
ἶνις : II-9.2.1. ; III.6.5.

ἰός
ἰόν : II-7.14.15.

ἰότης, ἰότητος
ἰότητι : II-4.10.3.

ἵππος
ἵππον : II-4.12.1.

ἴσος, η, ον
ἴσος : II-7.14.15. — ἴσον : II-7.12.1. ; II-8.3.5. — ἴσου : II-5.7.2. — ἴσον : II-7.2.2. — ἶσον : II-6.2.1. — ἴσαις : II-7.14.17. — *εἶσα : II-8.12.4.

ἰσότεχνος, ος, ον
ἰσότεχνον : I.14.2.

ἰσουράνιος, α, ον
ἰσουρανίων : II-7.14.15. — ἰσουρανίαν : III.6.2.

ἵστημι
ἵσταto : II-7.11.2. — ἔστησεν : I.4.1. ; I.15.1. ; II-5.2.3. — ἔστησ' : I.16.1. — ἔστασ' : II-12.1.2. — στῆσεν : II-12.5.1. — ἕστηκα : [I.9.1.] ; II-8.10.1. — ἕστηκ' : II-8.10.3. — ἑστήκει : II-11.1.1. — στήσομαι : II-5.10.1. — στῆθι : II-2.2.1. ; III.10.2. ; III.13.1. — στῆσον : III.1.9. — στὰς : II-8.11.1. — στήσας : II-8.1.1. — ἑστῶσα : II-8.5.7.— **ἀν**έστησε : I.13.24. — ἀνστηήσῃς : II-7.14.25. — ἀναστήσας : II-4.11.1. — **ἐπ**έστησαν : II-8.10.1. — ἔφεστα : II-10.1.1. — ἐπιστάς : III.9.8. — ἐπιστὰς : III.9.3. — ἐπιστήσαντες : II-4.13.1. — **παρ**έστην : II-4.11.1. ; II-6.3.1. — παρεστῶσα : II-7.14.1.

ἱστορια
ἱστορίης : II-7.11.1.

ἱστορικός, ή, όν
ἱστορικὰ : II-7.14.17.

ἱστών, ἱστῶνος
ἱστῶνος : II-1.6.1.

ἰσχύς
ἰσχύϊ : III.2.2.

ἴσχω
ἴσχε : III.1.6. — περίσχεο : III.6.4.

ἴφθιμος, η, ον
ἰφθίμοισι : II-10.1.1.

ἴχνος
ἴχνος : II-7.14.9. ; III.1.9. ; III.6.4.

ἰχνεύω
ἰχνεύεις : II-7.15.1.

ἰώ
ἰὼ : II-7.14.5.

καθαίρω
καθαίρειν : II-4.2.1.

καθαρμόζω
cf. ἁρμόζω.

καθαρός, ά, όν
καθαρὸν : III.1.9.

καθέλκω
cf. ἕλκω.

καθηγημών
καθαγημόνα : II-8.10.9.

***καθηγητήρ**
καθαγητῆρα : II-8.10.9.

κάθημαι
cf. ἧμαι.

καθιδρύω
cf. ἱδρύω.

κάθοδος
κάθοδος : II-7.9.1.

καθοράω
cf. ὁράω.

καθύπερθε
καθύπερθε : II-7.14.3. ; II-8.10.1.

καί
καί : II-4.10.1. ; II-7.14.28. ; II-8.3.3. ; II-8.9.2. ; III.2.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.4. ; III.6.5. — καὶ : I.6.3. ; I.7.1. ; I.8.1. ; 1.8.1. ; I.9.2. ; I.11.2. ; I.11.3. ; I.13.6. ; I.13.7. ; I.13.9. ; I.13.10 ; I.13.11. ; I.13.12. ; I.13.13. ; I.13.15. ; I.13.16. ; I.13.18. ; I.13.20. ; I.13.21. ; I.13.22. ; I.13.23. ; I.13.25. ; I.14.1. ; I.14.4. ; I.16.2. ; 1.15.1. ; I.17.2. ; II-1.1.1. ; II-1.1.2. ; II-1.2.1. ; II-1.3.1. ; II-1.3.3. ; II-1.4.1. ; II-1.4.2. ; II-1.4.3. ; II-1.5.1. ; II-1.6.1. ; II-1.6.3. ; II-2.2.1. ; II-2.3.1. ; II-3.1.1. ; II-3.1.2. ; II-3.2.1. ; II-4.2.1. ; [II-4.3.5.] ; II-4.3.6. ; II-4.3.7. ; II-4.3.8. ; II-4.3.9. ; II-4.3.11. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.3.14. ; II-4.3.15. ; II-4.4.1. ; II-4.5.1. ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-4.11.1. ; II-4.12.1. ; II-4.13.1. ; II-5.1.1. ; II-5.2.3. ; II-5.2.3. ; II-5.3.2. ; II-5.6.1. ; II-5.6.2. ; II-5.7.1. ; II-5.8.1. ; II-5.9.1. ; II-5.10.1. ; II-.5.11.1. ; II-6.1.1. ; II-6.1.2. ; II-6.2.1. ; II-7.2.4. ; II-7.2.5. ; II-7.2.6. ; II-7.3.1. ; II-7.4.1. ; II-7.5.1. ; II-7.5.2. ; II-7.5.3. ; II-7.5.4. ; II-7.5.7. ; II-7.6.1. ; II-7.6.3. ; II-7.6.4. ; II-7.6.5. ; II-7.6.6. ; II-7.7.1. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.9.2. ; II-7.11.2. ; II-7.12.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.2. ; II-7.14.6. ; II-7.14.7. ; II-7.14.8. ; II-7.14.9. ; II-7.14.10. ; II-7.14.10. ; II-7.14.11. ; II-7.14.13. ; II-7.14.14. ; II-7.14.17. ; II-7.14.18. ; II-7.14.19. ; II-7.14.21. ; II-7.14.22. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.15.2. ; II-7.15.3. ; II-7.15.5. ; II-7.18.1. ; II-8.1.1. ; II-8.2.2. ; II-8.3.5. ; II-8.4.1. ; II-8.5.2. ; II-8.5.3. ; II-8.5.6. ; II-8.5.7. ; II-8.7.1. ; II-8.10.2. ; II-8.10.3. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-8.10.10. ; II-8.12.3. ; II-8.12.4. ; II-8.12.5. ; II-8.14.1. ; II-9.1.1. ; II-10.1.1. ; II-10.2.1. ; II-10.3.1. ; II-10.4.1. ; II-10.6.1. ; II-11.1.1. ; II-12.1.1. ; II-12.1.2. ; II-12.1.4. ; II-12.2.2. ; III.1.1. ; III.1.4. ; III.1.6. ; III.1.8. ; III.1.9. ; III.2.2. ; III.3.2. ; III.4.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.6.6. ; III.7.1. ; III.8.1. ; III.9.1. ; III.9.3. ; III.9.4. ; III.9.5. ; III.9.6. ; III.9.7. ; III.9.9. ; III.10.1. ; III.10.2. ; III.11.2. ; III.11.3. ; III.13.1. ; III.14.1. ; III.15.1. ; III.16.1. ; III.18.1. — κὲ : II-7.14.25. ; — κἀγὼ (καὶ ἐγώ) : II-7.14.5. ; III.9.5. — κἀμὲ (καὶ ἐμέ) : III.6.3. — κἀμὸν (καὶ ἐμόν) : II-4.1.1. — κἀν (καὶ ἐν : I.13.20. ; II-8.3.5. — κἄν (καὶ ἄν) : II-1.3.3. ; II-1.6.4. — κἀπὸ (καὶ ἀπό) : II-4.5.1. — καὐτὸν (καὶ αὐτόν) : I.14.4. — κἀφ (καὶ ἐφ’) : II-4.1.1. — κἢ (καὶ ἢ) : II-7.11.2. — κἤπειτ’ (καὶ ἔπειτα) : III.6.5. — κοὐκ (καὶ οὐκ) : II-7.11.2. ; II-8.10.15. — κοὔνομα (καὶ οὔνομα) : III.18.1. — χὑμεῖς (καὶ ὑμεῖς) : III.10.1. — χὡς (καὶ ὡς) : II-7.11.2.
— χὥτι (καὶ ὅτι) : II-7.9.1.

καίνυμαι
κεκασμένος : II-8.12.5.

***καίνω**
ἔκανον : II-4.10.3.

καίριος, α, ον
καίρια : II-4.3.7.

καιρός
καιρῶι : I.13.23.

καίω
ἔκαυσε : II-1.6.4. — ἔκαυσας : II-8.3.3. — ἐκάην : II-7.2.6.

κακία
κακία : II-7.5.3. — κακίαν : II-8.12.4. — κακίην : III.1.1.

κακός, ή, όν
κακὸν : II-5.2.1. — κακοῦ : II-5.10.1. — κακῶν : I.10.2. ; I.10.3. — κακή : II-7.11.2. — κακὰ : II-4.2.1. — κακόν : II-7.14.5. — κακῶν : II-8.10.11. — κακίστη : II-7.11.2.

κακῶς
κακῶς : III.6.4.

καλλίπεπλος
καλλιπέπλου : II-1.6.1.

καλλίροος, ος, ον
καλλιρόας : II-8.11.2.

κάλλος
κάλλος : I.13.12. ; I.13.18. ; II-4.1.1. ; II-4.3.4. ; II-7.15.3. ; II-12.1.4. ; III.6.2. — κάλλους : [II-7.4.1.] ; II-8.1.1. — κάλλει I.6.1.

καλλοσύνη
καλλοσύνης : I.3.1. — καλλοσύνηι : III.9.3.

καλέω
ἐκλήθην : II-7.15.1. — κέκληται : II-7.6.8.

καλός, ή, όν
καλὸς : II-7.2.6. — καλὸν : I.13.10. ; I.16.2. ; [II-3.1.1.] ; II-4.3.6. ; II-4.13.1. ; II-7.15.4. ; II-8.1.1. ; II-8.10.6. ; [III.6.1.] ; III.6.2. — καλοὶ : I.10.3. — καλὴ : II-5.5.1. — καλὰν : II-7.5.3. — καλῆς : III.6.3. — καλὸν : II-8.13.2. ; III.6.3. — καλὰ : ; II-12.1.3. ; III.6.1. ; III.6.2. — καλ' : [II-4.3.1.] — κάλλιστος : II-10.1.1. — καλλίστη : II-5.10.1.

κάλπις
κάλπις : I.13.10. — κάλπιν : I.13.17.

καλύπτω
καλύπτει : II-1.3.2. ; II-8.5.6. ; II-8.10.7. — καλύπτι : II-2.1.1. — ἐκάλυψεν : II-6.2.1. — κάλυψε : II-7.11.2. — κάλυψεν : II-7.5.5. — καλύψατο : II-5.2.1. — καλύπτοι : II-7.14.27. — ἀμφεκάλυψ' : II-4.4.1. — ἐκκαλύπτων : II-4.3.7. — ὑποκαλύπτει : II-12.3.1.

καλῶς
καλῶς : II-4.3.6.

κάμαξ
κάμακι : III.8.1.

κάματος
καμάτους : I.14.4. — καμάτων : II-5.4.1. — καμάτοις : III.1.6.

κάμνω
ἔκαμες : II-4.12.1. — κάμνετε : I.3.1. — καμὼν : II-7.5.6. — καμόντα : II-4.3.12. — κανόντας : III.8.1. — καμούσης : II-4.3.7.

κανθός
κανθὸν : II-8.1.1.

κανών, κανόνος
κανών : I.13.12.

καπνός
καπνὸν : II-1.3.3.

***κάρα**
κάρα : II-8.3.5.

καρδία
κραδίην : III.6.6. — καρδίας : [I.5.1.] — κραδίης : II-1.7.1. — κραδίηι : II-7.5.1.

κάρηνον
καρήνου : III.6.4.

καρπός
καρπὸν : II-4.7.1. ; III.1.8. ; III.9.4.

καρπότοκος, ος, ον
καρποτόκῳ : I.13.9.

κάρτα
κάρτα : II-4.3.15.

καρτερός, ά, όν
καρτερός : II-4.10.3. — κατερέ : III.8.1.

***κασίγνητος, η**
κασιγνήτωι : II-8.10.5. — κασίγνητοι : II-8.1.1. ; II-8.9.2. — κασιγνήτοιο : II-2.3.1. — κασιγνήτους : II-5.10.1. — κασιγνήτω : II-2.3.1. — κασιγνήτοις : II-8.12.4. — κασιγνήτης : II-12.5.1. — κασιγνήταισι : II-8.1.1.

κατά
κατὰ : I.10.2. ; I.15.2. ; II-2.2.2. ; II-2.3.1. ; II-4.10.1. ; II-6.1.1. ; II-7.5.5. ; II-7.6.5. ; II-7.13.5. ; II-

7.14.9. ; II-7.14.17. ; II-7.14.18. ; II-7.15.1. ; II-8.1.1. ; II-8.5.4. ; [II-8.10.7.] ; II-8.12.2. ; III.2.1. ; III.9.3. ; III.9.5. ; III.16.1. — κατ' : I.13.14. ; II-4.3.7. ; II-4.10.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.25. ; II-10.2.1. ; III.6.4. — καθ' : II-8.10.3. ; III.16.1.

καταβαίνω
cf. βαίνω.

καταγλαΐζω
cf. ἀγλαΐζω

κατάγραφος, ος, ον
κατάγραφον : I.13.19.

κατάγω
cf. ἄγω.

καταδείκνυμι
cf. δείκνυμι.

καταδύω
cf. δύω : II-8.10.7.

καταθάπτω
cf. θάπτω.

καταθνήσκω
cf. θνήσκω

κατακλαίω
cf. κλαίω.

κατακόπτω
cf. κόπτω.

κατακτερίζω
cf. κτερίζω.

καταλείβω
cf. λείβω.

καταλείπω / καλλείπω
cf. λείπω.

κατανύω
cf. ἀνύω.

καταπίπτω
cf. πίπτω.
κατάρχω
cf. ἄρχω.

κατασβέννυμι
cf. σβέννυμι.

κατασκευάζω
κατεσκευάσθησαν : II-1.3.3. — κατεσκευακώς : II-1.3.3.

κατασκιάζω
cf. σκιάζω.
καταστεναχέω
cf. στεναχέω.

κατατίθημι
cf. τίθημι.

κατατύφω
cf. τύφω.

καταφθίνω
cf. φθίνω.

***καταχθονίζω**
κατεχθόνισεν : I.13.18.

κάτειμι
cf. εἶμι.

***κατεναίρομαι**
κατενήρατο : II-8.14.1.

κατενῶπα
κατενῶπα : III.10.2.

***κατέπεφνον**
κατέπεφνεν : II-7.18.1.

κατευθυνέσκω
cf. εὐθύνω.

κατέχω
cf. ἔχω.

κατοικέω
cf. οἰκέω.

κάτω
κάτω : II-7.11.2. — κατώτατα : II-8.14.1.

καυχάομαι
καυχήσεται : II-8.11.1.

***κε**
κε : II-4.10.1. — κεν : II-4.10.3. ; II-10.2.1. — κ' : II-8.14.1.

κεδνός, ή, όν
κεδνὰ : I.13.24. — κεδνὴν : II-5.6.2. — κεδνῆι : II-7.14.9. — κεδνότατα : II-7.14.15.

κεδροπαγής, ής, ές
κεδροπαγεῖς : III.7.1.

κεῖμαι
κεῖμαι : I.13.15. ; I.15.1. ; II-2.3.1. ; II-3.3.1. ; II-4.10.3. ; II-6.1.2. ; II-7.17.1. ; II-8.10.11. ; II-8.11.2. ; II-10.3.1. ; II-12.1.1. ; III.1.9. ; III.2.2. ; III.14.1. ; III.18.1. — κεῖμ' : III.2.2. — κῖμαι : III.9.9. — κεῖσαι : II-2.3.1. ; III.9.4. — κεῖται : [I.1.1.] ; I.10.2. ; I.10.3. ; [I.9.1.] ; I.11.3. ; I.17.1. ; II-7.5.2. ; II-8.5.8. ; II-8.10.10. ; II-8.12.3. ; II-8.12.5. ; III.3.2. ; [III.9.1.] ; III.17.1. — κῖται : III.9.9. — κεῖτε : II-1.5.1. — κεῖτ' : II-7.14.6. — κείμεθα : [I.7.1.] ; II-7.14.5. — κεῖνται : II-3.1.2. ; II-8.2.2. — ἔκειτο : II-5.5.1. — κεῖσο : [II-4.10.1.] —

κείσομαι : II-4.10.1. — κείσομ' : II-4.3.13. — κείμενος : II-4.12.1. ; II-10.5.2. — κείμενε : II-4.3.13. — κείμενον : II-4.3.6. ; II-7.14.16. ; II-10.2.1. ; III.1.9. — κειμένη : II-7.15.5. — κεῖσθαι : II-7.8.1. — ἀνάκειμαι : I.17.1. — κατάκειται : II-8.2.1. — πρόκειται : III.1.9. — προκειμέναν : II-8.8.1. — ὑπόκειται : I.13.1.

κελαδέω
κελαδεῖ : II-8.10.7.

***κέλαδος**
κέλαδον : II-4.1.2.

κελαινός, ή, όν
κελαινὸς : I.13.12.

κέλευθος
κέλευθος : II-7.9.1. — κέλευθον : II-4.10.2. ; III.6.2. ; III.16.1. — κελεύθοις : II-2.3.1.

κελεύω
κελεύει : III.13.1.

***κέλωρ, κέλωρος**
κέλωρ' : III.10.2.

κενέωμα
κενέωμα : II-7.14.3.

κενός, ή, ον
κενός : II-5.2.1. — κενῶι : II-7.14.1. — κενεῷ : II-8.6.1. — κενὴν : II-1.4.1. — κεναῖς : II-8.10.15. — κενεαῖς : II-8.6.1. — κενεαῖσι : II-7.15.4. — κενόν : II-8.10.9. — κενεὸν : III.7.1. — κενὰ

κέρδος
κέρδους : II-1.3.3.

κερκίς, κερκίδος
κερκὶς : III.3.2.

κευθμών, κευθμῶνος
κευθμῶνα : III.1.8.

κεῦθος
κεύθεσι : II-7.4.1. ; II-8.5.5.

κεύθω
κεύθω : I.3.1. — κεύθει : I.13.26. ; II-4.10.1. ; II-6.1.3. ; III.8.1. — κέκευθα : II-7.14.14. ; II-8.5.1. — κέκευθε : [I.11.4.] ; II-1.1.1. ; II-4.13.1. ; [II-7.14.12.] ; II-7.15.4. — κέκευθεν : I.15.2. ; II-4.3.8. ; [II-4.4.1.] — κεύθοι : II-1.6.1.

κηδεμών
κηδεμόνας : II-8.10.4. ; II-12.4.2.

κήδω
κήδεο : II-4.10.1. — κηδομένη : II-7.14.26.

κῆπος
κήπωι : III.9.2.

***κῆρ**
κῆρ : II-2.3.1. — κέαρ : I.7.1. — κῆρα : III.10.1.

κηρύττω
καρύσσω : II-7.14.8. — κηρύξασα : II-4.3.10.

κίων, κίονος
κίων : II-8.10.5. — κείων : II-6.3.1.

κλάζω
ἔκλαγον : II-8.10.8. — ἔκλαγες : I.9.2.

κλαίω
κλαίει : I.17.1. — κλαίεις : II-1.6.2. ; II-8.3.5. — ἔκλαυσε : III.13.1. — ἔκλαυσαν : II-7.14.8. — κλαῖε : III.1.9. — κλᾶέ : III.9.8. — κλαῦσον : III.9.3. ; III.9.8. ; III.9.9. — κλαύσατε : III.9.1. ; III.9.6. ; III.9.8. — κλαύσατ' : III.7.1. — κλαύσας : II-7.14.10. ; III.9.9. — **ἀν**έκλαυσεν : II-8.5.1. — **κατ**άκλαέ : III.9.6. — κατακλαύσατε : III.9.7.

κλάω
ἔκλασεν : I.13.10. ; III.5.1. — ἔκλασθης : I.13.12.

κλεινός, ή, όν
κλεινὸν : II-5.3.1. ; II-8.10.10. — κλεινοῖο : II-6.1.3. ; II-8.10.15. — κλεινὴν : II-8.10.5. ; II-8.10.13. ; III.16.1. — κλεινὰ : III.8.1.

κλείω
ἀπέκλεισε : II-7.13.5.

κλέος
κλέος : I.13.22. ; II-4.10.1. ; II-7.2.5. ; II-7.5.2. ; II-7.14.2. ; II-8.10.3. ; III.3.2. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.11.1. — κλέους : II-7.5.3.

κλεψίγαμος, ος, ον
κλεψίγαμον : II-4.1.1.

κλῄζω
κλῃζομένην : II-1.4.3. — κλῄζειν : II-4.10.1. —

κλῆρος
κλήρῳ : I.14.4.

κλῆσις
κλήσει : I.16.2.

κλίμα
κλίμα : III.9.4.

κλίνω
κέκλιμαι : III.11.2. — κέκλιται : I.13.16. — κέκλιτε : II-7.14.21. — κεκλίμεθα : [I.7.1.] ; I.14.4. — κεκλιμένα : II-7.4.1. — κεκλιμένη : III.2.2. — **ὑπο**κεκλιμένον : I.13.20.

κλισία
κλισία : III.6.2. — κλισίην : II-7.14.9.

κλυτός, ή, όν
κλῦτε : II-10.4.2. —κλυτὴν : II-5.8.1. — κλυτὸν : II-7.14.24. ; [II-8.7.1.] ; III.13.1.

***κλύω**
κλύον : III.13.1. — κλῦτε : II-4.6.1.

κλώθω
κέκλωσται : II-7.3.1. — κλώσασαι : II-4.1.1. — **ἐπ**έκλωσε : II-4.3.5. ; II-7.14.23.

κλώστειρα
κλωστείρων : III.6.2.

κλωστήρ
κλωστὴρ : I.13.12. — κλωστῆρι : II-8.6.1. — κλωστήρων : III.6.4.

κνίζω
κνίσει : II-4.3.1.

κοιμίζω
κατεκοίμισεν : I.14.4.

***κοινοθανής, ής, ές**
κοινοθανεῖ : I.13.9.

κοινός, ή, όν
κοινὸς : II-1.7.1. ; II-7.9.2. — κοινήν : [II-1.7.1.] — κοινὴν : III.5.1. — κοινῆς : III.1.7. — κοινῆι : III.6.2. — κοινὸν : II-4.9.2. — κοιναῖσι : II-8.8.1.

κοινωνέω
ἐκοινώνησα : II-4.10.1.

κοιρανίδης
κοιρανίδαις : III.16.1.

κοίρανος
κοίρανε : II-4.3.7.

κοίτη
κοίτας : II-8.5.5.

κολαπτός, ή, όν
κολαπτὸν : III.1.4.

κολάπτω
ἐκόλαψε : II-3.1.2.

κόλπος
κόλπος : II-7.14.9. — κόλπων : II-7.14.27. — κόλποις : II-4.3.14. ; II-7.11.1. ; II-7.14.26. ; II-8.6.1. ; III.9.3. ; III.15.1.

κομέω
ἐκόμησαν : III.7.1.

κομίζω
κομίζει : III.1.1. — ἔκομισε : III.7.1.— ἐκόμισσ' : II-4.11.1. — κομίσσας : I.13.13. ; III.1.5. — κομίσασθαι : II-7.3.1.

κομψός, ή, όν
κομψὰν : II-7.13.3.

κόνις
κόνις I.1.2. ; II-1.1.1. ; II-3.1.1. ; II-5.2.1. ; II-5.4.1. ; II-7.11.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.3. ; II-7.14.19. ; II-7.14.20. ; II-7.14.27. ; II-7.18.2. ; II-9.1.1. ; II-12.4.2. ; III.1.3. ; III.16.1. — κόνιν : I.9.1. ; I.16.2. ; II-8.3.5. — κόνι : II-4.3.12. — κόνει : II-8.5.1. ; III.10.1.

κοπετός
κοπετῶν : II-12.2.2.

κόπτω
κόψαι : III.9.9. — **κατ**εκόψατο : II-7.14.24.

κόρα
κόρα : II-7.7.1. — κόρη : III.1.8. — κούρη : II-3.3.1. ; III.11.3. — κούρα : II-8.5.4. ; II-12.4.2. ; III.9.4. — κόρην : I.13.13. ; I.13.18. ; II-12.3.1. — κούρην : II-1.4.3. ; II-12.1.1. ; III.1.1. ; III.5.1. ; III.6.2. ; III.7.1. — κόρας : II-7.14.26. ; II-12.1.2. — κόρης : II-5.10.1. — κόρῃ : II-7.6.4. — κούρας : [I.11.26.] ; [II-8.10.7.] ; II-8.12.2. — κόραις : III.1.4.

κόρος
κοῦρος : III.6.3. ; III.11.2. — κοῦρε : I.13.6. ; II-10.4.2. — κοῦρον : I.13.14. ; II-7.2.2. ; II-7.5.1. ; II-8.1.1. — κούρους : III.6.4. — κόρων : II-7.14.8.

κορωνίζω
κεκορώνικε : I.13.15.

κοσμέω
κοσμῖται : I.13.12.

κόσμος
κόσμος : II-1.4.2. ; II-8.13.2. — κόσμον : II-1.3.3. ; II-8.10.2. ; II-8.10.9. ; II-12.1.1. — κόσμου : II-4.3.7. — κόζμωι : I.6.1.

***κοσμοτρόφος, ος, ον**
κοσμοτρόφον : III.1.9.

κότινος
κοτίνῳ : I.14.4.

κουρίδιος, α, ον
κουρίδιός : II-8.10.2. — κουριδίου : II-2.2.4. — κουριδίηι : II-7.10.1. — κουριδίων : II-7.14.5.

κουφίζω
κουφίζω : II-4.3.13.

κοῦφος, η, ον
κούφοις : II-7.2.3. — κούφη : [II-1.6.1.] ; [II-7.14.20.] ; II-7.14.27. ; II-8.10.15. ; III.16.1. — κούφα : II-7.13.3. ; III.9.4. — κούφην : II-7.14.4. — κοῦφά : III.6.4.

κόφινος
κοφίνῳ : II-7.11.2.

κράζω
κέκραγε : I.13.23.

κραιπνός, ή, όν
κραιπνοῖς : [II-4.3.11.]

κράς, κρατός
κρατί : II-4.3.7. — κρατὶ : II-7.13.3. ; II-8.3.3.

***κραταιός, ά, όν**
κραταιὴν : II-4.10.3.

κρατερός, ά, όν
κρατεροῦ : II-8.14.1. — κρατερὴν : III.8.1.

κρατύς
κράτιστος : II-4.10.1.

κρείττων, ων, ον
κρείτων : II-5.7.1. — κρέσσονα : I.13.18.

κρημνός
κρημνῶν : II-7.5.7.

κρίνον
κρίνον : II-7.13.3.

κρίνω
κέκριται : II-7.5.3. — κρίναντες : III.6.4. — κεκριμένον : III.9.7. — κεκριμένα : II-7.14.18. — **ὑπο**κρινάμενος : II-8.12.3.

κριτήριον
κριτήρια : II-7.14.21.

κριτής
κριτὴν : III.7.1.

κριτός, ή, όν
κριτός : II-7.7.1.

κρόταφος
κροτάφοισι : II-7.5.4.

κροτέω
ἐκρότησαν : III.7.1.

κρυερός, ά, όν
κρυερὸν : II-7.14.5. — κρυερὴν : II-7.15.4. — κρυεραὰν : III.12.1.

κρύπτω
κρύπτει : I.13.17. ; II-2.2.3. ; II-7.11.1. ; II-7.14.1. ; II-7.14.3. ; II-7.14.15. ; II-8.5.3. ; II-8.6.1. ; II-8.9.1. ; III.9.3. — κρύπτεται : I.13.26. — ἔκρυψε : III.10.1. — ἔκρυψεν : II-4.3.9. — κρυψε : II-4.3.12. — κρύψεν : II-8.5.5. — κρύψαν : II-7.14.2. — ἐκρύφθη : II-12.4.1. — κέκρυπται : II-7.14.23. — κέκρυφ' : II-8.10.15. — κρύπτοις : II-8.10.15. — κρυπτομένην : II-1.4.3. — κρύψας : II-1.4.1. — κρυφέντα : II-8.10.14. — κεκρυμμένον : II-7.10.1.

κτάομαι
κτάμενοι : [II-8.10.3.] — κεκτημένη : III.1.8.

***κτέαρ**
κτέαρ : II-4.13.1.

κτείνω
ἔκτανες : III.10.2. —ἔκτανε : I.13.11. ; II-4.3.10. ; II-4.3.11. — ἔκτανεν : II-7.10.2. — κτείνας : I.9.2. — κτίνας : II-5.7.2. — κτείναντες : I.13.21. — κτανθέντα : II-4.3.3.

***κτερίζω**
ἐκτερέϊξεν : III.6.2. — ἐκτέρισαν : II-2.2.4. ; II-4.4.1. ; II-7.6.6. ; II-9.2.1. ; II-12.1.4. ; III.2.1. — κτερίσας : II-8.5.5. — κτερέσαντι : III.6.3. — κτερίσασι : III.6.2. — κτερίσαι : II-10.2.1. — **κατ**εκτέρισας : III.6.4.

κτίζω
κτίσεν : II-4.3.4.

κτίσις
κτίσεων : II-7.14.17.

κυαναυγής, ής, ές
κυαναυγέϊ : III.9.4. — κυαναυγεῖς : III.18.1.

κυάνεος, α, ον
κυανέαν : II-8.10.4.

κυδαίνω
κύναδε : I.9.2.

κυδάλιμος, ος, ον
κυδαλίμας : II-7.2.5.

κυδαλίμως
κυδαλίμως : III.9.9.

κύδιμος, ος, ον
κύδιμος : III.13.1.

κῦδος
κῦδος : I.6.3. ; II-6.2.1. ; III.6.6.

κυδρός, ά, όν
κυδίστοιο : II-7.14.6. — κυδίστοις : II-7.7.1.

κυέω
ἐκύησα : 1.15.1.

κύκλος
κύκλον : II-7.2.3. ; III.9.3.

κυνέη
κυνείην : II-10.1.1.

κύρβις, κύρβεως
κύρβις : II-4.3.14.

κύρω / κυρέω
ἐκύρησε : I.2.1. — ἐκύρησεν : [I.5.1.] — κύρσασα : II-7.15.1. — ἐγκύρσαντες : II-7.14.5.

***κράντωρ**
κράντορι : [II-4.4.1.]

κρυόεις, εσσα, εν
κρυόεις : II-4.4.1.

κύκλος
κύκλους : [III.9.2.]

κωκύω
κωκύει : I.9.1. ; II-8.10.4. — κώκυσε : III.5.1. — κωκύσει : II-4.3.13. — κωκέσαντες : III.6.6. — κωκύσασα : II-4.3.13.

κῶμος
κῶμον : III.16.1. — κώμων : III.9.2.

κωτίλλω
κωτίλλουσα : II-7.14.27.

κωφός, ή, όν
κωφὸν : I.13.10. — κωφοὺς : II-7.3.1. — κωφοῖς : I.13.17. ; II-4.3.13. — κωφὰ : II-4.3.13. — κωφὴν : II-7.6.3. ; II-7.15.5. — κωφὲ : II-7.14.25.

λᾶας
λάον : III.10.2.

λάθριος, α, ον
λάθριος : II-4.1.1. — λαθρίου : II-4.3.3.

***λαῖλαψ, λαίλαπος**
λαίλαπες : II-4.3.10.

λάϊνος, η, ον
λάϊνος : II-6.3.1. — λαΐνεος : III.13.1.— λαΐνη : I.13.19. — λαϊνέην : II-8.12.3. — λάϊνον : II-8.1.1. — λάϊνα : II-8.3.5.

***λαϊνοουργής**
λαϊνοουργῶν : II-10.1.1.

***λαϊνυφής, ής, ές**
λαϊνυφὴς : II-12.3.1.

λάλος, ος, ον
λάλος : II-7.14.8. ; III.3.2.

λαμβάνω
ἔλλαβε : I.14.1. — ἔλαβες : II-7.9.2. — λαβὼν : III.2.1. ; III.9.2. — προλαβὼν : II-9.1.1.

λαμπάς, λαμπάδος
λαμπάδ’ : II-7.14.10. — λαμπάδι : I.13.18.

λαμπρός, ά, όν
λαμπρὸν : II-2.1.1. ; II-7.15.5. ; III.1.9.

λάμπω
λαμπόμενον : II-7.14.12. — λανπομέναν : I.9.1. — λάμψαντα : II-8.5.3.

λανθάνω
λέληθεν : I.13.17. — λάσομαι : II-7.4.1. — λάθου : II-1.6.2. — λελησμένη : III.1.8.

λαγχάνω
ἔλαχον : II-4.5.1. ; II-7.15.1. ; III.9.3. — ἔλαχεν : II-4.3.15. ; II-8.4.1. — λάχεν : I.6.3. — ἔλλαχες : II-4.10.1. — λέλογχα : III.9.2. — λελόγχει : II-7.14.15. — λάχοις : III.2.1. — λαχέτω : II-5.9.1. — λαχὼν : [I.1.1.] ; I.13.16. ; II-7.14.4. ; II-7.14.19. ; II-8.10.10. — λαχόντα : II-8.12.2. — λαχοῦσα : II-7.4.1. ; III.6.2. ;

[III.14.1.] — λαχοῦσαν : I.13.18.

λαός
λαῶν : II-4.3.14.

***λεγιών, λεγιῶνος**
λεγιώνος : II-.5.11.1.

λέγω
λέγω : I.11.1. ; [II-5.1.1.] ; II-7.14.14. — λέγει : II-8.7.1. — λέγεται : I.17.1. — ἔλεγον : II-5.6.2. — εἶπον : II-7.14.14. — εἶπε : II-7.5.3. — εἶπεν : [II-4.11.1.] — λέγοις : III.6.3. ; III.16.1. — λέγε : II-8.10.7. — λέγ' : III.6.2. — εἶπον : II-8.10.10. — εἶπε : [III.9.9.] — εἴπατε : III.11.3. ; [III.14.1.] — λέγων : [I.12.3.] — εἰπὼν : II-8.5.2. ; III.1.6. — εἶπας : II-4.9.2. — εἰπάντες : II-3.1.1. — εἰπεῖν : II-7.5.1. ; III.1.2. — **προσ**είπατε : II-4.3.11. — προσείπας : III.2.1.

λείβω
λίβουσι : II-7.14.7. — λεῖβε : III.9.5. — λείβεο : II-8.1.1. — λειβόμενοι : I.13.20. — **ἐπι**λείβων : II-1.2.1. — **κατά**λειψε : II-5.6.2.

λειμών
λειμών : III.11.3.

λειμώνιος, α, ον
λειμώνια : III.11.2.

λείπω
λείπω : I.7.1. ; II-7.4.1. ; II-7.10.1. ; II-8.10.8. ; III.1.6. — λίπω : I.13.15. ; II-12.1.1. — λείπεις : I.13.6 — λίπεις : I.13.15. — λείπει : II-4.3.8. ; II-7.2.2. — λείπετ' : II-7.4.1. — ἔλειπε : II-1.4.2. ; II-8.1.1. — ἔλειπεν : II-4.3.9.— ἔλιπον : I.17.1. ; II-2.3.1. ; II-4.3.11. ; II-7.4.1. ; II-7.13.2. ; III.1.9. ; III.6.4. — λίπον : II-4.3.2. ; II-7.13.2. ; III.6.2. ; III.6.3. — ἔλιπες : [II-4.3.12.] ; II-7.13.3. ; II-8.10.8. — λίπες : I.9.1. ; II-4.10.1. ; II-8.10.4. ; II-10.4.1. — λίπε : II-4.11.1. — λίπεν : II-7.2.2. ; II-12.4.2. — λείφθην : III.9.3. — λέλοιπα : II-5.9.1. ; II-7.2.5. ; III.1.6. — λέλοιπε : II-7.14.2. ; II-7.14.19. — λείπων : II-8.1.1. — λιπών : II-7.14.26. — λιπὼν : I.13.12. ; I.13.24. ; I.14.2. ; I.16.2. ; I.17.2. ; II-7.2.3. ; II-7.7.1. ; II-7.18.2. ; II-8.5.8. ; II-9.2.1. ; II-12.1.1. ; III.11.2. — λιπόντα : II-7.14.15. ; II-7.15.4. ; II-8.10.14. — λιπόντος : II-5.7.2. — λιποῦσα : II-5.3.2. ; II-5.10.1. ; II-7.9.2. ; II-7.12.2. ; II-8.3.5. ; II-8.5.4. ; III.1.8. ; [III.14.1.] — λιποῦσ' : III.2.2. — λείπομενος : I.14.4. — λειπόμενον : I.3.1. — λειπομένη : II-4.3.13. — λειπομένα : II-4.3.4. — λειφθεὶς : I.10.2. — λιφθείς : II-7.14.24. — λιπεῖν : III.7.1. — λιπέσθαι : II-7.5.3. — **ἀπο**λείπεο : II-4.10.1. — **ἐγ**λείπει : II-6.3.1. — ἐγλιπεῦσαν : II-4.2.1. — ἐκπρολιπὼν : II-4.3.3. — ἐξέλιπον : I.13.2. ; II-7.2.2. — **καλ**λείπω : II-7.9.1. — κατέλειπον : [II-7.14.16.] — κάλλιπον : I.6.4. — κάλλιπες : I.6.3. ; II-7.14.7. — *κατελίνπανες : III.9.4. — **προ**ὔλιπον : II-7.14.21. ; II-7.14.26. — προλέλοιπ' : II-7.10.1. — πολιπὼν : II-7.14.15. — προλιπόντα : III.9.1. — προλιπόνθ' : II-8.12.2. — προλιπῶσα : II-2.2.1. — προλιποῦσα : III.3.1. — προλιπεῖν : II-7.2.6. ; II-7.8.1.

λείψανον
λείψανα : II-6.1.3.

λέκτρον
λέκτρον : II-5.10.1. ; II-7.14.26. ; II-8.10.8. — λέκτρα : II-5.7.2. ; II-6.1.2. — λέκτρων : I.13.18. ; II-7.5.1. — λέκτροις : I.13.15. ; II-5.3.2.

λεύσσω
λεύσσεις : II-7.2.2. — λεύσσει : I.13.18. — λευσει : II-12.4.2. — λεύσσων : II-7.14.6. ; III.14.1. — λεύσσουσα : II-12.2.1. — λεύσσειμ : III.4.1.

λεπτός, ή, όν
λεπτά : I.17.1.

λέχος
λέχος : II-1.1.1. ; II-7.14.7. — λέχη : III.7.1. — λεχέων : II-7.14.26. — λλεχέων : II-4.10.1.

λέων
λέων : III.13.1.

λήγω
λήγουσι : I.13.10. — ληξατε : I.13.18. ; II-8.10.8. — λῆξον : II-12.2.2. — *μέτηλαξε : II-7.9.2.

λήθη
λήθη : II-8.10.4. — λάθας : I.9.2.

ληίζομαι
ἐληίσατο : II-7.13.3. ; II-12.1.4. ; III.8.1.

ληστήρ
ληστῆρας : III.16.1.

ληστής
ληιστοῦ : II-7.14.16. — λησταῖς : II-4.13.1.

λιβάς, λιβάδος
λιβάδος: II-8.10.7.

λιγυρός, ά, όν
λιγυρὸν : III.15.1.

***λίθαξ, λίθακος**
λίθακα : II-7.9.1.

λίθος
λίθος : II-5.10.1. ; II-7.16.1. — λίθον : I.13.20. ; II-4.3.13. ; II-4.6.1. ; II-4.12.1. ; II-5.9.1. — λίθου : I.13.17. — λίθωι : II-4.3.10. ; III.13.1. — λίθῳ : II-4.12.1.

λιμήν
λιμένα : II-7.6.1. — λιμένας : II-4.3.11.

λιπάδελφος, ος, ον
λιπάδελφος : II-7.14.5.

λιτή
λιτάς : II-7.14.26.

λίτομαι
λίτομαι : II-8.10.8. ; III.6.4.

λόγος
λόγος : III.1.8. — λόγον : II-4.12.1. ; III.2.1. — λόγῳ : II-7.2.4. — λόγων : I.13.16.

λοιγός
λοιγῷ : [II-7.14.16.]

λοιπός, ή, όν
λοιπὸν : II-7.14.10.

λοίσθιος, α, ον
λοίσθιον : II-7.5.4.

λοῖσθος
λοῖσθον : II-7.14.26.

λούω
λουσάμενος : II-4.3.4. — λοέσασθαι : [II-7.11.2.]

λοχεύω
ἐλόχευσεν : III.16.1. — λοχευσαμένη : III.10.1.

λυγαῖος, α, ον
λυγαίαν : III.12.1.

λυγρός, ά, όν
λυγρός : II-5.9.1. — λυγρὸς : II-4.3.10. — λυγρὸν : II-1.4.2. ; II-7.6.2. ; II-7.14.7. — λυγρῶι : I.13.24. — λυγρὰ : II-4.3.3. ; II-4.3.13. — λυγρὰν : II-7.8.1. — λυγρὴν : II-7.15.1.

λυκαβαντίς, λυκαβαντίδος
λυκαβαντίδας : II-4.8.1.

λυκάβας, λυκάβαντος
λυκάβαντος : II-7.5.6. ; II-7.6.7. — λυκάβαντι : II-1.1.1. — λυκάβαντας : I.13.15.

λυπέω
λυποῦ : II-7.16.1.

λύπη
λύπη : II-7.1.1. — λύπης : II-7.15.5. ; III.11.3. — λύπας : II-7.18.2.

λυπηρός, ά, όν
λυπηρὸν : II-7.18.1. ; III.1.8.

λυπρός, ά, όν
λυπρὲ : II-4.3.13. — λυπρὰ : II-5.2.3.

λύσις
λύσιν : II-8.4.1.

λύω
ἔλυσες : [II-4.10.1.] — λῦτο : III.6.4. — λύσας : II-4.6.1. ; II-5.9.1. ; II-5.10.1. — ἀπέλυσε : II-7.12.2.

λωίων, ων, ον
λώιονι : III.1.1. — λωΐτερος : II-4.3.14.

μά
μὰ : III.13.1.

***μαίομαι**
μαιόμενος : II-8.14.1.

μάκαρ
μακάρες : II-12.1.3. — μακάρων : I.8.1. ; II-4.10.1. ; II-7.6.6. ; II-7.14.18. ; II-7.15.2. ; II-7.15.5. ; II-8.5.6. ; II-10.1.1. ; II-10.4.1. ; III.6.6.

μακρός, ά, όν
μακρὸν : II-7.14.26. — μακρὴν : II-4.8.1. — μακρά : I.9.1. ; II-7.6.3.

μάλα
μάλα : II-7.5.6. ; II-8.10.15. ; III.12.1.

μαλερός, ά, όν
μαλερῶι : III.1.5.

μᾶλλον
μᾶλλον : II-7.14.10.

μάμμη
μάμμας : II-1.1.2.

μανθάνω
μάθε : III.6.5. — μαθών : III.6.3. — μαθὼν : I.13.23. ; II-6.2.1. ; III.6.2. — μαθεῖν : III.6.3.

μανύτειρα
μανύτειρα : III.9.4.

μαραίνω
ἐμάρανε : II-7.14.26. ; II-8.10.3. —μαρανεῖ : II-5.7.2. — μαραινόμενον : I.10.2. — μαραινομένην : II-7.13.5. — μαρανθείς : II-8.12.5.

μαρμάρινος, η, ον
μαρμαρίνῳ : ; II-7.7.1.

μάρναμαι
μαρνάμενον : [II-4.4.1.] — μαρνάμενοι : II-11.2.1.

μάρπτω
ἔμαρψε : I.13.14. — μάρψεν : II-7.15.3. — μάρψας : II-4.13.1.

μαρτυρέω
μαρτυρέουσαν : III.5.1.

μαρτύριον
μαρτύριον : II-5.1.1.

μάρτυς
μάρτυς : II-3.2.1. ; II-8.10.3. ; III.6.1. — μάρτυρα : [II-7.6.4.] — μάρτυρες : II-8.10.5.

μάστιξ
μάστιξιν : II-7.6.1.

μαστός
μαστοῦ : [II-7.4.1] — μαστῷ : II-7.14.21. — μαστοὶ : III.7.1. — μασθοὺς : II-7.14.24. — μαστῶν : II-6.2.1.

μάτην
μάτην : II-6.3.1. ; II-7.3.1. ; II-8.6.1. ; III.7.1. ; III.9.7. — μάταν : II-1.6.1. — μάτεως : II-7.15.5.

μάττω
μασσόμενοι : II-7.9.2.

μάχη
μάχῃ : II-4.10.3.

μάχομαι
προμαχεῦντα : I.3.1.

μεγαλόφρων, ων, ον
μεγαλόφρονα : II-7.11.1.

μέγαρον
μεγάροισι : II-7.14.7. ; III.14.1.

μέγας, μεγάλη, μέγα
μέγας : I.13.5. ; II-7.5.2. — μεγάλου : I.14.4. ; II-8.10.3. ; III.1.9. — μεγάλων : II-9.1.1. — μεγάλοισιν : III.9.2. — μεγάλης : II-1.6.4. — μεγάλῃ : III.2.2. — μεγάλας : I.2.2. — μεγάλαις : II-9.2.1. — μέγα : II-4.3.13. ; II-4.5.1. ; II-7.2.1. ; II-7.6.6. ; II-8.1.1. ; II-8.10.6. ; II-10.4.1. ; III.1.8. ; III.18.1. — μέγ' : II-3.2.1. ; II-8.5.2. ; III.7.1.

***μεδέων, μεδέοντος**
μεδέων : III.12.1.

μεθίημι
cf. ἵημι.

μείζων, ων, ον
μεῖζον : II-1.3.3. ; II-7.14.26.

μειλίσσω
μειλίσσετ' : II-12.1.2.

μείλιχος, ος, ον
μείλιχε : II-7.14.27.

μέλαθρον
μέλαθρον : III.9.1. ; III.9.2. — μέλαθρα : II-8.10.4. — μελάθροις : II-7.14.21. ; [III.6.4.] — μελάθροισι : III.9.2.

μέλας, μέλαινα, μέλαν
μέλας : II-7.14.9. — μελαινοτάτῃ : II-4.11.1.

μελέδημα
μελέδημ' : II-7.14.13.

μελεδωνός
μελεδωνὸν : II-7.11.1.

μέλεος, α, ον
μελέου : III.3.2. — μελέα : I.12.1. ; II-8.10.2. — μελέην : II-7.15.1. — μελέας : III.3.1. — μελέαι : I.13.10.

μέλι
μέλιτι : II-10.5.2.

μελίγλωσσος, ος, ον
μελιγλώσσων : II-7.5.3.

μελιφθόγγος, ος, ον
μελιφθόγγοισι : [II-8.10.7.]

μελλόγαμος, ος, ον
μελλόγαμος : I.13.13. — μελλογάμου : II-1.1.2.

μελλυμέναιος, ος, ον
μελλυμέναιος : I.13.16.

μελλόνυμφος, ος, ον
μελλόνυμφος : II-5.4.1. — μελλονύμφους : I.13.18.

μέλλω
ἔμελλον : II-2.3.1. — ἔμελλεν : II-7.11.2. — ἤμελλεν : III.9.2. — ἄμελλ' : II-4.2.1. — μέλλων : II-2.2.2. — μέλλοντα : I.14.4. ; II-7.3.1.

μέλος
μελέων : II-7.6.8.

μέλπω
μέλπιν : III.9.2.

μέλω
μέλοι : II-12.4.1. — μεμηλεμένος : II-4.5.1.

μέμφομαι
μέμφομαι : II-7.6.1. — μέμψατο : II-8.10.6. — μέμψεται : II-7.14.25. — μεμψάμενος : III.15.1. — μέμψασθαι : III.5.1.

μέν
μέν : II-7.14.2. ; III.6.6. — μὲν : I.6.4. ; I.8.1. ; I.9.2. ; I.13.12. ; I.13.16. ; I.13.18. ; I.13.21. ; I.13.23. ; II-1.3.3. ; II-1.6.4. ; II-2.3.1. ; II-3.2.1. ; II-4.2.1. ; II-4.3.9. ; II-4.3.10. ; II-4.3.14. ; II-4.4.1. ; II-4.9.2. ; II-4.10.3. ; II-5.1.1. ; II-5.6.1. ; II-5.7.2. ; II-5.9.1. ; II-6.1.3. ; II-6.2.1. ; II-7.5.1. ; II-7.5.7. ; II-7.6.4. ; II-7.6.8. ; II-7.11.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.3. ; II-7.14.7. ; II-7.14.8. ; II-7.14.10. ; II-7.14.17. ; II-7.18.1. ; II-8.2.2. ; II-8.3.3. ; II-8.5.4. ; II-8.6.1. ; II-8.10.11. ; II-8.12.2. ; II-8.12.4. ; II-10.6.1. ; II-12.2.1. ; II-12.4.2. ; III.1.1. ; III.1.4. ; III.3.2. ; III.5.1. ; III.9.3. ; III.10.2. — μέμ : II-7.13.2.

μένω
μένει : I.13.26. ; [II-1.2.1.] ; II-4.10.1. — μεῖνον : I.13.20. — μένοιτ' : III.6.2.

μερίς, μερίδος
μερίδα : II-7.11.2.

μέρος
μέρος : [II-7.4.1.] ; II-7.14.15.

μέροψ
μερόπων : I.13.6. ; II-8.5.3. — μερόπεσσιν : II-9.2.1.

μέσος, η, ον
μέσος : II-4.1.1. — μέσσον : II-7.6.5.

μετά
μετὰ : I.17.1. ; II-4.10.1. ; II-5.8.1. ; II-7.11.2. ; II-7.12.2. ; II-8.12.3. ; III.9.5. — μέτα : III.10.1. — μετ' : I.16.2. ; II-4.3.15. ; II-7.13.4. ; II-7.14.28. ; II-8.5.1. ; II-9.1.1. ; III.1.5. — μεθ' : II-8.4.1.

μεταβαίνω
cf. βαίνω.

μεταλήγω
cf. λήγω.

μέταλλον
μετάλλων : III.1.9.

μεταπρέπω
cf. πρέπω.

μεταφέρω
cf. φέρω

μέτειμι
cf. εἰμί.

μετέπειτα
μετέπειτα : II-7.9.1.

μέτοχος, ος, ον
μέτοχος : III.9.9. ; III.11.1.

μέτρον
μέτρον : II-2.3.1. ; II-7.9.2. — μέτρα : II-2.2.2.

μή
μή : I.2.1. ; I.13.6. ; [I.12.3.] ; I.17.1. ; II-10.2.1. ; III.6.5. ; III.9.7. ; III.10.1. — μὴ : II-2.2.2. ; II-4.3.11. ; II-7.14.8. ; III.1.8. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.7.1. ; III.13.1.

μηδέ
μηδὲ : II-2.2.2. ; II-10.2.1. — μηδὲν : II-7.16.1. — μηδ' : II-7.3.1. ; II-8.12.3.

μηδείς, μηδεμία, μηδέν
μηδεὶς : II-10.2.1. — μηδένα : II-8.12.3. — μηθὲν : III.18.1.

μηλονόμος
μηλονόμοι : III.1.6.

μηκέτι
μηκέτι : II-7.3.1.

μῆκος
μῆκος : II-7.14.6.

μῆλον
μήλων : II-4.10.1.

μήν
μὴν : III.5.1.

μείς, μηνός
μηνὸς : II-1.3.3. ; II-7.6.4. ; II-7.9.2. ; II-10.5.1. ; II-7.14.21. ; II-8.7.1. — μηνὶ : III.1.9. — μῆνας : I.7.1. ; II-5.11.1. ; III.1.8. ; III.4.1. — μηνσὶν : III.1.9.

μήνυμα
μάνυμα : II-7.13.3.

μηνύω
μηνύει : II-7.2.2. — μανύει : II-7.13.3. — μάνυε : I.11.3. — μανύσω : II-1.3.3.

μήπω
μήπω : II-4.3.13.

μηρία
μηρία : II-8.3.3.

μήτηρ
μήτηρ : I.13.8. ; I.13.21. ; I.17.1. ; II-1.4.1. ; [II-1.4.2.] ; II-2.3.1. ; II-4.3.13. ; II-5.2.3. ; II-.5.11.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.5. ; II-8.3.2. ; II-8.5.1. ; III.4.1. ; III.9.8. — μάτηρ : I.9.1. ; II-1.1.2. ; [II-4.2.1.] ; II-7.6.5. ; II-7.14.28. ; II-8.10.2. ; III.1.5. — μάταρ : II-7.7.1. — μῆτερ : I.7.1. ; I.14.1. ; II-4.11.1. ; II-7.15.5. ; II-8.10.8. ; II-12.2.2. — μητέρα : II-4.3.13. — ματέρα : I.13.16. — μητρός : II-12.5.1. ; III.9.3. — μητρὸς : I.13.13. ; II-4.3.12. ; II-4.12.1. ; II-6.3.1. ; II-7.2.2. ; II-7.6.3. ; II-7.15.1. ; III.7.1. ; III.9.1. ; III.10.1. — μητέρος : II-7.14.27. — ματρὸς : II-8.4.1. — μητρὶ : I.12.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.13. ; II-8.1.1. ; II-8.5.8. ; II-8.10.4. ; II-8.10.8. ; II-8.10.14. ; II-8.12.2. ; II-11.1.1. ; III.6.6. — ματρὶ : II-7.14.19. ; II-7.18.2. ; II-8.5.4. ; III.2.2. — μητέρι : II-4.11.1. — ματέρι : II-12.4.2.

μητρυιά
μητρυιῆς : II-8.12.3.

μήτρως
μήτρως : II-7.11.2. — μήτρω : II-7.11.2.

μιαρός, ά, όν
μιεράν : II-4.1.1.

μίγα
μίγα : II-8.7.1.

μίγνυμι
μεμειγμένος : II-7.2.6. — μιγῆναι : II-7.11.2.

μικρός, ά, όν
μικρόν : I.17.1. — μικρὸν : II-7.14.25. — μεικρὸν : III.9.3. ; III.9.8. — μεικρά : III.9.3.

μιμνήσκω
διαμίμνει : II-5.7.2. — μνάσθω : I.1.2. — μνησάμενον : III.6.3. — μνησαμένη : II-4.11.1. — μεμναμενός : II-7.4.1. — μνησθεὶς : II-7.13.5.

μίμνω
μίμνοι : II-2.2.4.

***μιν**
μιν : II-8.10.6. ; III.6.3.

μινυνθάδιος, α, ον
μινυνθαδίην : I.13.18.

μισθοφόρος, ος, ον
μισθοφόρος : III.6.5.

μίτρα
μίτραν : II-4.2.1. — μίτρην : II-7.12.2. — μίτρᾳ : III.6.3.

μνάομαι
ἐμνώοντο : I.13.18.

μνεία
μνείας : I.14.3. ; II-4.1.2. ; II-5.7.1.

μνῆμα
μνῆμα : [I.4.1.] ; I.11.2. ; II-4.3.4. ; II-4.6.1. ; II-7.2.1. ; II-7.8.1. ; II-7.14.9. ; II-8.3.3. ; II-8.5.3. ; II-8.5.6. ; II-8.10.3. ; II-8.12.1. ; II-10.2.1. ; II-10.3.1. — μνῆμ’ : [II-7.13.1.] — μνᾶμα : II-5.7.2. ; II-8.3.4. ; II-10.2.1. ; II-12.4.1.

μνημεῖον
μνημεῖον : I.11.2. ; II-7.5.3. ; II-8.10.5. ; II-8.10.9. ; II-12.5.1. ; III.11.1. — μναμεῖον : ; II-8.5.7. — μνημήιον : II-4.3.14. — μνημῆον : II-5.7.2. — μνημεῖα : II-8.10.5. — μνημείοις : II-7.13.5.

μνήμη
μνήμη : II-8.10.3. — μνήμην : I.15.1. ; I.16.1. ; II-4.7.1. ; II-8.10.5. ; II-9.2.1. — μνάμαν I.2.2. ; II-7.5.3. ; II-8.3.5. ; II-12.4.2. — μνήμης : I.7.1. ; I.13.24. ; II-3.1.2. ; II-3.1.3. ; II-5.3.2. ; II-5.9.1. ; II-6.1.1. ; II-6.1.2. ; II-7.16.1. ; II-8.10.1. ; II-12.1.3. ; II-

12.2.2. ; III.7.1. — μνάμας : II-10.2.1. — μνήμῃ : II-4.3.15. ; II-7.12.2. ; II-8.12.1.

μνημόσυνον
μναμόσυνον : II-12.4.1. ; III.3.1.

μογέω
μογέουσαν : II-7.14.26.

μοῖρα
μοῖρα : I.13.6. ; I.13.18. — μοῖραν : I.7.1. ; I.8.1. ; I.11.3. ; II-4.10.1. ; III.1.4. ; III.1.8. — μοῖράν : II-4.10.3. — μοίρης : II-4.3.13. — μοίρηι : II-8.13.1. ; III.1.1. ; III.10.1. — μοῖρων : I.13.9. — μοιρέων : I.13.12. — μυρῶν : I.10.3.

μοιρίδιος, α, ον
μοιριδίην : I.10.1.

μονογενής, ής, ές
μονογενής : II-2.2.1.

μονόγονος, ος, ον
μουνογόναν : II-7.13.3.

μονόπαις
μονόπαιδα : III.3.2.

μόνος, η, ον
μοῦνος : I.13.12. — μόνον : III.5.1. — μοῦνον : I.13.18. ; II-4.3.15. ; II-7.6.5. — μούνου : II-4.3.13. — μούνῳ : II-7.10.2. — μόνη : II-7.14.25. — μούνα : II-7.7.1. — μούνην : I.5.3. ; II-12.1.4. — μούνῃ : II-4.10.1. — μούνας : III.5.1.

μονόω
μουνώσας : I.10.1.

μόριμος, ος, ον
μόριμον : III.1.7.

μόρος
μόρον : I.11.3. ; I.13.15. ; II-1.4.2. ; II-5.9.1. ; II-7.14.13. ; II-7.14.26. ; III.16.1.

μορφή
μορφήν : II-7.14.20. — μορφὰν : I.13.18. ; I.13.26. — μορφῆς : II-8.1.1. — μορφᾶς : II-5.7.2. ; II-12.4.1.

***μουνοέτις**
μουνοέτιν : II-12.1.1.

μοῦσα
μοῦσα : II-1.4.2.

***μουσοεπής, ής, ές**
μουσοεπεῖ : I-7.14.8.

μουσοπόλος, ος, ον
μουσοπόλου : II-7.14.15.

***μουσόρρυτος, ος, ον**
μουσόρρυτος : II-10.5.2.

μοχθέω
ἐμόχθησ' : II-7.13.5. — μοχθήσας : II-1.5.1.

μόχθος
μόχθου : II-4.3.12. — μόχθους : II-4.3.8.

μῦθος
μῦθος : II-6.2.1. — μῦθον : II-1.1.2. — μύθοις : II-7.13.5. — μύθοισι : I.13.11.

μυρίος, α, ον
μυρίος : II-8.10.3. — μυρίον : II-7.14.28. — μυρία : I.13.24. ; II-7.2.3. ; III.5.1. — μυρί' : I.1.2. ; II-7.6.5.

***μύρομαι**
μύρεται : II-1.1.1. ; II-1.1.2. — μύρετ' : II-8.5.5. — μύρονται : I.5.3. ; II-8.6.1. — μύρατ' : I.7.1. — μύρεο : [I.8.1.] — μυρόμενον : I.13.17. — μυρομένα : II-7.14.5. ; II-7.14.28. ; II-8.10.7. — μυρομένην : II-4.3.13.

μυχός
μυχὸν : II-7.14.26. ; III.9.6. —μυχοῦ : II-4.13.1. — μυχοὺς : II-8.10.3. — μυχοῖς : III.16.1.

μῶμος
μῶμος : II-8.10.2. — μώμου : III.10.1.

μῶν (μὴ + οὖν)
μοῦν : I.13.12.

ναί
νὲ : II-7.14.21.

ναίω
ναίω : II-7.5.6. ; III.1.8. ; III.6.2. — ναίεις : II-4.10.1. ; III.10.1. — ναίει : II-7.14.18.— ναίοις : I.13.15. — ναίων : II-4.11.1. ; II-7.2.3. ; III.18.1. — **εὔ**νασεν : II-7.14.9. — **ὑπ**ένασσε : II-7.5.1.

νάννη
νάννη : II-7.11.2.

ναυαγός, ός, όν
ναυαγὸν : III.1.8.

ναυβάτης
ναυβάτα : II-10.2.1.

ναυτικός, ή, όν
ναυτικὸς : III.2.1.

ναῦς
ναῦς : [II-7.6.1.] — νηὸς : II-7.5.6. — ναῖ : II-12.4.1. — νηάς : II-7.6.1. — νειῶν : II-6.2.1. — ναυσὶ : II-8.14.1. — νευσὶ : III.16.1.

νεᾶνις
νεᾶνις : II-7.14.13.

νεαρός, ά, όν
νεαροὺς : II-8.10.4. — νεαρὰν : II-7.14.5.

νέατος, η, ον
νεάταισιν :II-7.14.3.

***νεκραγωγός, ός, όν**
νεκραγωγόν : III.1.4.

νεκρός, ά, όν
νεκρὰν : II-5.2.1.

***νεκυηγός**
νεκυηγὸς : II-4.2.1.

νέκυς
νέκυς : II-4.10.1. ; II-7.2.6. ; II-7.14.22. ; III.1.9. — νέκυν : I.7.1. ; I.9.2. ; II-4.1.2. ; II-8.10.10. — νέκυος : II-7.8.1. ; II-7.14.3. — νέκυας : II-3.1.3. — νεκύων : II-4.3.8. ; II-4.3.13. ; II-7.4.1. ; II-8.10.4. ; III.9.4. — νεκύεσσι : I.13.20. ; II-4.13.1.

νέμω
ἔνειμε : II-7.14.28. — ἔνεμον : III.6.1. — νέμειν : II-4.7.1. — ἀντινέμεσθε : II-8.5.4.

νεόνυμφος, ος, ον
νεόνυμφε : II-5.10.1.

νέος, α, ον
νέος : I.10.3. ; II-8.3.1. — νέον : I.13.14. ; I.13.17. ; II-4.1.1. ; II-5.5.1. ; [II-7.10.2.] — νέωι : II-1.4.2. — νέοι : II-7.15.2. — νέων : I.3.1. — νέοισι : II-4.3.7. — νέοισιν : II-4.3.1. — νέα : II-1.1.2. ; III.2.2. — νέη : II-4.3.15. — νέαν : II-7.4.1. — νεώτερον : II-7.8.1.

νεότης
νεότητα : III.15.1. — νεότητι : II-5.9.1.

νεύω
νεῦον : III.6.4. — νενευκότα : I.13.12.

νεφέλη
νεφέλη : II-8.10.4.

νέω
νῆσαν : III.6.2. — νήσατό : I.7.1.

νεώκορος
νεώκορον : II-7.14.6.

νεῶς
ναός : II-4.3.1.

νῆμα
νῆμα : I.14.4. — νήματος : II-8.10.8. — νήματα : III.7.1. — νήμασιν : II-8.5.5.

νηπίαχος, ος, ον
νηπίαχος : I.13.13. — νηπίαχον : II-1.4.3. ; II-12.1.1. — νηπιάχῳ : II-8.3.5. — νηπιάχοισι : II-7.14.26.

νήπιος, α, ον
νήπιος : II-7.14.21. — νήπιον : II-5.10.1. ; II-7.15.4. — νήπια : II-7.8.1. ; II-7.9.2. ; II-7.10.1. — νήπι' : III.9.1.

νῆσος
νῆσος : II-10.4.1. — νῆσσος : II-8.5.6. — νᾶσον : II-7.15.2. — νήσους : II-10.4.1. ; III.6.6. — νήσσων : II-7.14.17.

νικάω
νείκησα : I.14.2. — νικῶντα : II-8.10.5. — νικῶσα : II-1.4.1. — νικηθεὶς : II-3.1.3.

νίκη
νίκης : II-7.10.2. ; II-8.10.5. — νίκας : II-7.2.3. ; II-7.2.5. — νίκηι : II-4.2.1.

νῖκος
νίκεα : II-7.5.4.

νιν
νιν : II-4.13.1.

***νιφάς, νιφάδος**
νιφάσιν : [II-4.3.11.]

νοέω
νοήσεις : II-8.12.4.

νομάς, νομάδος
νομάδων : I.13.11.

νομίζω
νομισσάμενος I.2.1.

νομικός, ή, όν
νομικῇ : II-3.1.2.

νόμιμος, η, ον
νομίμη : III.1.1.

νόμος
νόμοι : II-5.1.1.

νοτίς, νοτίδος
νοτίσιν : III.9.2.

νοῦς
νοῦς : II-5.7.1. — νοῦν : II-8.10.12. — νόον : II-1.3.3. ; II-7.4.1. ; II-7.14.23. ; II-8.12.3. — νόωι : III.6.2. — νόῳ : II-7.11.1.

νόσος
νόσος : II-7.10.2. ; II-7.14.16. ; II-8.4.1. ; II-8.5.2. ; II-10.6.1. — νοῦσος : I.13.6. ; I.13.14. ; II-4.3.10. ; II-4.10.1. ; II-7.5.6. ; II-12.1.1. ; II-12.1.4. — νόσον : II-5.9.1. — νοῦσον : II-6.2.1. νούσου : II-7.4.1. — νόσωι : II-1.4.2. — νούσωι : III.3.2. ; III.14.1. — νούσῳ : II-4.3.11. ; II-4.12.1. — νόσων : II-4.10.1. — νούσων : II-7.15.3. ; II-8.5.3.

νόστος
νόστου : III.6.3.

νοσφίζω
νοσφισθεὶς : II-8.3.5. — ἐνοσφίσατο : II-7.5.4. — ἀπενόσφισε : I.13.13.

νυκτιμανής, ής, ές
νυκτιμανοῦς : II-7.6.1.

νυμφεῖος, α, ον
νυμφείην : III.4.1.

νυμφεύω
νυμφεύσας : II-8.10.8.

νύμφη
νύμφη : I.10.3. ; I.13.18. ; II-4.3.2. — νύμφα : I.2.2. — νύμφην : III.1.1. — νύμφαν : II-4.2.1. — νύμφης : I.13.16. — νύμφας : ; III.3.1.— νύμφῃσι : II-4.3.15.

νυμφίδιος, α, ον
νυμφίδιος : II-1.1.2. ; II-12.1.1. — νυμφιδίων : II-7.5.1. ; III.3.1. ; III.7.1. — νυμφιδίοις : I.6.3. — νυμφιδίαν : III.12.1.

νυμφικός, ή, όν
νυμφικήν : II-7.14.10.

νυμφίος, α, ον
νυμφίον : I.10.3. — νύμφιου : II-8.4.1. — νύμφια : II-6.1.2.

νυμφοκομέω
ἐνυμφοκόμει : III.9.3.

νυμφοκόμος, ος, ον
νυμφοκόμοις : III.9.2.

νυμφών
νυμφῶνος : I.13.10. ; III.9.2.

νῦν
νῦν : I.5.1. ; [I.7.1.] ; I.9.2. ; I.10.3. ; I.13.12. ; I.13.18. ; I.13.20. ; I.13.23. ; I.14.1. ; II-3.2.1. ; II-4.3.6. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. ; II-4.12.1. ; II-7.9.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.22. ; II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.14.1. ; II-12.1.4. ; III.3.1. ; III.11.2. ; III.16.1. — νυνὶ : I.13.19.

νύξ, νυκτός
νὺξ : II-7.14.26. — νυκτὸς : III.12.1. — νυκτὶ : II-4.11.1.

νύχιος, α, ον
νυχίοιο : II-7.14.9.

***νῶϊ, νῶϊν**
cf. ἐγώ

ξεινίζω
ξείνισεν : II-7.2.2.

ξείνιος, η, ον
ξενίοις : II-7.2.2. — ξεινίηι : II-4.4.1.

ξεῖνος, ξείνη
ξεῖνος : II-8.12.2. — ξένος : I.17.2. ; II-8.8.1. — ξένε : I.3.1. ; I.13.10. ; I.13.17. ; II-1.3.2. ; II-1.4.3. ; II-1.7.1. ; II-3.3.1. ; II-4.9.1. ; II-7.2.2. ; II-7.4.1. ; II-7.6.5. ; II-7.10.1. ; II-7.13.5. ; II-7.14.5. ; II-8.1.1. ; II-8.14.1. ; II-10.2.1. ; [II-12.4.1.] ; III.2.1. ; III.6.2. ; III.9.1. — ξεῖνε : I.13.23. ; II-1.1.1. ; II-4.3.14. ; II-5.9.1. ; II-6.2.1. ; II-7.14.9. ; II-7.14.16. ; II-7.15.1. ; II-8.10.7. ; III.4.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.6.5. ; III.6.6. ; III.9.2. ; III.9.5. ; III.10.2. — ξεῖν' : III.6.2. ; III.9.4. — ξεῖνον : II-12.2.1. — ξεῖνοι : III.2.2. — ξένοι : II-8.5.4. — ξείνοις : III.9.7. — ξείνοισι : II-7.5.1. ; II-7.14.28. — ξείνοισιν : II-1.3.1. — ξίνοις : I.13.11. — ξείνη : I.7.1. ; II-3.1.1. ; II-12.2.1. — ξένε : III.1.8. — ξείνα : II-6.2.1. ; II-8.5.5. — ξείνηι : II-8.5.1. — ξείνῃ : ; II-.5.11.1. ; III.1.9. — ξείναι : II-6.2.1.

ξεστός, ή, όν
ξεστὸς : II-8.10.5. — ξεστὸν : II-1.4.1. — ξεστὰ : II-7.14.3. — ξεστῆς : III.14.1.

ξυνήων
ξυνάοσι : II-7.14.26.

ξυνός, ή, όν
ξυνὸς : I.1.2. — ξυνὸν : I.3.1. ; II-4.10.1. — ξυνῶι : [I.7.1.] — ξυνὴν : II-4.10.1.

ξυστός
ξυστοίο : I.14.4.

ὁ, ἡ, τό
ὁ : I.5.1. ; I.6.2. ; I.9.2. ; I.13.16. ; I.8.1. ; I.11.1. ; I.13.5. ; I.13.12. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.13.25. ; I.17.1. ; I.17.2. ; II-1.1.2. ; II-1.2.1. ; II-1.6.2. ; II-2.3.1. ; II-3.1.2. ; II-4.1.1. ; II-4.3.1. ; II-4.3.9. ; II-4.3.13. ; II-4.5.1. ; II-4.12.1. ; II-5.6.2. ; II-5.7.2. ; II-5.9.1. ; II-5.10.1. ; II-6.2.1. ; II-7.2.4. ; II-7.2.5. ; II-7.5.3. ; II-7.5.4. ; II-7.7.1. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.10.2. ; II-7.11.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.6. ; II-7.14.9. ; II-7.14.14. ; [II-7.14.20.] ; II-7.14.22. ; II-7.14.26. ; II-7.15.2. ; II-7.15.3. ; II-7.16.1. ; II-7.18.2. ; II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.5.8. ; II-8.6.1. ; [II-8.7.1.] ; [II-8.10.12.] ; II-8.10.15. ; II-8.12.5. ; II-10.4.2. ; II-11.1.1. ; II-12.2.2. ; II-12.4.1. ; II-12.4.2. ; III.1.4. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.9.5. ; III.9.6. ; III.11.2. ; III.11.3. ; III.13.1. ; III.16.1. — ὅ : II-8.10.6. ; II-8.14.1. — τόν : II-7.11.2. ; II-10.4.2. — τὸν : I.3.1. ; I.9.2. ; I.11.3. ; I.13.10. ; I.13.14. ; I.13.17. ; I.13.20. ; II-1.1.1. ; II-1.3.3. ; II-2.1.1. ; II-2.2.3. ; II-4.1.2. ; II-4.3.1. ; II-4.3.7. ; II-4.3.8. ; II-4.3.10. ; II-4.4.1. ; II-5.6.1. ; II-5.8.1. ; II-6.1.1. ; II-6.3.1. ; II-7.1.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.3. ; II-7.3.1. ; II-7.4.1. ; II-7.5.5. ; II-7.6.1. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.10.1. ; II-7.10.2. ; II-7.11.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.3. ; II-7.14.4. ; II-7.14.9. ; II-7.14.10. ; II-7.14.12. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.14.28. ; II-7.17.1. ; II-8.3.1. ; II-8.3.5. ; II-8.5.2. ; II-8.5.3. ; II-8.5.5. ; II-8.6.1. ; II-8.10.9. ; II-8.10.15. ; II-8.12.2. ; II-9.2.1. ; II-10.1.1. ; II-10.2.1. ; II-10.4.1. ; II-10.6.1. ; II-12.2.1. ; III.1.3. ; III.1.4. ; III.1.8. ; III.1.9. ; III.2.1. ; III.3.1. ; III.6.3. ; III.8.1. ; III.9.1. ; III.9.6. ; III.10.1. ; III.11.3. ; III.12.1. ; III.13.1. ; III.15.1. — τόμ : II-7.13.5. — τὸγ : II-8.1.1. — τὸμ : I.13.5. ; II-7.14.26. ; II-8.5.1. — τὸ : II-2.2.1. ; II-7.13.1. — τοῦ : I.1.2. ; I.14.4. ; II-1.1.1. ; II-1.3.3. ; II-4.3.9. ; II-4.10.1. ; II-5.7.2. ; II-7.2.5. ; II-7.4.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.6. ; II-7.14.23. ; II-8.4.1. ; II-8.5.3. ; II-8.10.9. ; II-8.10.15. ; II-8.13.1. ; II-10.2.1. ; II-12.4.1. ; III.9.5. — τῶι : I.13.16. ; I.13.24. ; II-7.4.1. ; II-7.5.2. ; II-7.14.1. ; II-10.2.1. ; III.6.3. — τῷ : II-3.1.3. ; II-.5.11.1. ; II-7.5.4. ; II-8.12.3. ; II-9.1.1. ; II-12.4.1. — οἱ : I.13.10. ; I.13.16. ; [I.11.20.] ; I.13.21. ; 1.15.1. ; II-1.5.1. ; II-3.1.2. ; II-4.4.1. ; II-4.13.1. ; II-5.2.3. ; II-5.3.1. ; II-5.5.1. ; II-5.9.1. ; II-6.1.2. ; II-7.8.1. ; II-7.14.5. ; II-7.15.1. ; II-7.15.2. ; II-8.6.1. ; II-12.1.3. ; III.6.4. — τοὺς : I.8.1. ; I.13.10. ; II-8.1.1. ; II-8.5.1. ; II-8.10.15. ; II-10.1.1. ; II-10.6.1. — τῶν : I.10.3. ; I.14.3. ; II-4.1.1. ; II-4.1.2. ; II-4.10.1. ; II-7.3.1. ; II-7.8.1. ; II-7.13.2. ; II-8.3.5. ; II-8.12.4. ; II-9.1.1. ; III.3.1. — τοῖς : I.13.10. ; II-4.7.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.10. ; II-9.2.1. ; III.1.8. ; III.6.1. ; III.11.1. ; III.11.3. — τοῖσιν : III.7.1. — ἡ : I.7.1. ; I.10.3. ; I.13.12. ; I.14.4. ; II-1.3.3. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.5.1. ; II-4.11.1. ; II-5.4.1. ; II-6.1.1. ; II-7.2.2. ; II-7.6.5. ; II-7.9.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.5. ; II-7.14.26. ; II-7.15.1. ; II-7.15.2. ; II-7.16.1. ; II-8.7.1. ; II-8.11.2. ; II-10.5.1. ; II-10.6.1. ; III.1.9. ; III.6.2. ; III.9.5. ; III.9.8. ; III.10.1. — ἥ : II-7.11.2. — ἁ : II-4.3.14. ; II-6.2.1. ; II-7.5.3. ; II-7.6.1. ; II-7.14.8. ; II-7.14.13. ; II-8.2.2. ; II-8.4.1. ; II-12.4.1. ; II-12.4.2. ; III.1.4. ; III.9.4. ; III.11.2. — ἅ : II-7.14.26.— τήν : I.13.20. ; II-4.10.2. — τὴν : I.6.3. ; I.10.2. ; I.13.15. ; I.13.18. ; II-1.3.3. ; II-1.4.1. ; II-1.6.3. ; II-4.1.1. ; II-4.3.11. ; II-4.9.1. ; II-5.9.1. ; II-7.4.1. ; II-7.6.6. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.13.1. ; II-7.14.10. ; II-7.14.27. ; II-8.12.3. ; II-10.4.1. ; III.1.1. ; III.1.8. ; III.3.2. ; III.5.1. ; III.6.4. ; III.7.1. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.10.1. ; III.10.2. ;

III.14.1. ; III.15.1. — τὴμ : II-7.15.1. — τάν : II-4.2.1. ; II-8.10.3. — τὰν : I.13.16. ; I.13.23. ; I.13.24. ; [I.11.26.] ; II-4.2.1. ; II-4.3.3. ; II-5.7.2. ; II-5.9.1. ; II-6.2.1. ; II-7.2.4. ; II-7.13.3. ; II-7.14.28. ; II-8.4.1. ; II-8.5.4. ; II-8.8.1. ; III.1.4. ; III.3.1. — τῆς : I.13.12. ; I.14.4. ; II-3.1.2. ; II-4.3.7. ; II-4.10.1. ; II-6.3.1. ; II-7.4.1. ; II-7.6.4. ; II-7.8.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.17. ; II-7.14.18. ; II-7.15.5. ; II-8.3.5. ; II-8.7.1. ; II-8.10.15. ; II-12.4.1. ; III.1.7. ; III.1.8. ; III.3.2. ; III.6.3. ; III.6.5. — τᾶς : II-4.3.1. ; II-6.2.1. ; II-7.2.4. ; II-8.10.15. ; II-12.1.2. ; III.3.1. — τῆι : II-5.9.1. ; III.14.1. — τῇ : II-7.14.16. — ταῖ : [II-1.6.1.] — τᾷ : II-4.3.4. ; II-8.3.5. — αἱ : II-1.3.3. — τὰς : I.13.18. ; II-7.5.4. ; II-7.14.16. ; II-8.5.8. — ταῖς : [II-8.8.1.] ; II-8.10.15. — τὸ : I.2.1. ; I.6.4. ; I.9.2. ; I.13.5. ; I.13.10. ; I.13.26. ; I.14.3. ; I.17.1. ; II-4.3.4. ; II-4.3.5. ; II-4.3.6. ; II-4.3.11. ; II-4.3.13. ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-5.1.1. ; II-5.5.1. ; II-5.7.1. ; II-5.9.1. ; II-6.1.2. ; II-7.5.4. ; II-7.8.1. ; II-7.12.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.12. ; II-7.14.13. ; II-7.14.22. ; II-7.15.3. ; II-7.15.5. ; II-7.16.1. ; II-8.1.1. ; II-8.5.3. ; II-8.5.6. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-8.10.10. ; II-8.12.2. ; II-10.3.1. ; II-10.4.2. ; II-10.5.1. ; II-12.1.2. ; II-12.1.4. ; II-12.4.1. ; III.1.1. ; III.1.4. ; III.1.7. ; III.3.1. ; III.6.6. ; III.8.1. ; III.9.1. ; III.9.2. ; III.9.3. ; III.9.5. ; III.18.1. — τοῦ : II-11.1.1. ; III.6.2. — τὰ : I.13.18. ; I.13.25. ; I.14.4. ; [II-1.6.1.] ; II-1.6.4. ; II-4.3.1. ; II-4.3.9. ; II-5.1.1. ; II-5.6.1. ; II-5.7.2. ; II-7.10.2. ; II-7.14.8. ; II-8.4.1. ; II-8.14.1. ; II-12.1.2. ; III.5.1. ; III.9.5. — τῶν : II-7.13.5. ; II-10.1.1. ; III.6.1. — τοῖς : II-8.3.5. — κἠ (καὶ ἡ) : II-7.11.2. — τἀν (τὰ ἐν) : II-7.2.4.

ὄβριμος, ος, ον
ὄβριμος : II-8.10.3. — ὄβριμον : II-7.14.27.

ὀγδοάδης
ὀγδοάδης : III.16.1.

ὀγδόατος, η, ον
ὀγδοάτης : II-4.3.14.

ὀγδωκαιδεκέτης
ὀγδωκαιδεκέτης : II-12.2.2.

ὀγδοήκοντα
ὀγδοήκοντ' : II-8.10.15.

ὀγδοϊκονταέτης
ὀγδοϊκονταέτη : II-8.7.1.

ὀγδωκοντούτης
ὀγδωκοντούτης : I.14.2.

ὀγκωτός, ή, όν
ὀγκωτὰ : II-7.14.3.

ὅδε, ἥδε, τόδε
ὅδε : II-1.3.1. ; II-3.2.1. ; II-7.14.15. ; II-7.14.21. ; II-7.14.28. ; II-8.13.2. ; II-10.1.1. ; II-12.3.1. ; III.3.2. ; III.4.1. ; III.6.6. ; III.13.1. — ὅδ' : II-7.2.4. ; II-7.14.18. ; II-8.10.15. ; III.13.1. — ὅσδε : II-6.3.1. — τόνδε : I.7.1. ; I.13.4. ; [I.5.2.] ; II-5.2.3. ; II-7.14.5. ; II-8.10.15. ; II-8.14.1. ; III.1.7. ; III.6.6. — τόνδ' : II-8.5.7. ; II-10.4.2. — τοῦδε : II-7.5.7. ; II-8.10.1. ; II-8.10.2. ; II-8.14.1. ; III.9.2. — τούσδ': II-7.12.2. — τοῖσδε : II-6.2.1. ; II-7.13.5. — ἥδε : II-1.3.2. ; II-1.6.1. ; II-3.1.1. ; II-5.4.1. ; II-6.1.3. ; II-7.6.8. ; II-8.3.1. — ἥδ' : II-8.12.2. ; III.6.2. ; III.6.6. — ἅδε : II-1.1.1. ; [II-7.14.12.] ; II-7.18.2. ; II-8.5.3. — ἅδ' : I.1.2. ; II-7.14.19. ; III.9.4. — τήνδε : II-3.2.1. ; II-7.5.2. ; III.1.6. — τήνδ' : II-1.6.3. ; II-3.1.2. ; II-4.3.13. ; II-5.8.1. ; III.4.1. ; III.6.2. ; III.10.1. — τάνδε : III.12.1. — τῆσδε : III.6.2. — τῆσδέ : III.10.2. — τῆσδ' : III.6.3. — τᾶσδ' : II-12.4.1. — τῆιδε : II-2.2.4. ; II-8.5.1. ; II-8.10.6. ; III.8.1. — τᾶιδε : II-12.4.1. — τῆιδ' : [II-7.13.1.] — τῇδε : II-5.2.1. ; II-10.3.1. — τάσδ' : I.13.9. ; III.2.1. — τόδε : I.2.1. ; II-1.3.3. ; II-1.7.1. ; II-2.1.1. ; II-2.2.1. ; II-4.5.1. ; II-5.2.2. ; II-5.7.2. ; II-7.12.1. ; II-7.13.2. ; II-7.14.11. ; II-7.14.25. ; II-7.15.2. ; II-7.15.4. ; II-8.3.3. ; II-8.5.7. ; II-8.10.1. ; II-8.10.3. ; II-8.10.5. ; II-8.12.2. ; II-10.2.1. ; III.1.6. ; III.1.9. ; III.11.1. ; [III.14.1.] — τόδ' : I.4.1. ; II-5.5.1. ; II-7.2.1. ; II-7.15.1. ; [II-8.9.2.] ; II-8.12.1. ; II-9.2.1. ; III.3.1. ; III.11.2. — τοῦδ' : III.1.8. — τῶιδε : II-6.2.1. — τῶιδ' :

I.13.1. ; II-7.5.1. ; II-7.5.2. ; II-7.14.5. ; II-7.14.13. ; III.6.2. — τῷδε : I.17.2. ; II-11.1.1. — τῷδ’ : I.13.20. ; II-2.3.1. ; II-3.1.2. ; [II-7.17.1.] ; II-8.5.8. — τῶνδε : I.3.1. ; II-8.10.3. — τάδε : II-4.3.7. ; [II-5.1.1.] ; II-10.1.1. — τάδ’ : II-4.11.1. — τῶνδε : II-7.14.6. — τειδεί : II-8.2.1. — τεῖδε : III.1.1. ; III.1.5.

ὁδίτης
ὁδῖτα : [II-4.10.2.] ; II-7.14.14. ; II-8.10.10. ; II-9.2.1. ; III.1.6. ; III.11.2. — ὁδῖτ’ : III.8.1. — ὁδεῖτα : II-5.9.1. ; II-7.10.1. ; II-8.11.2. — ὁδεῖθ’ : III.6.1. — ὁδεῖται : II-5.9.1.

ὁδοιπορία
ὁδοιπορίην : II-8.1.1.

ὁδοίπορος
ὁδοιπόρε : I.13.19. ; II-1.1.2. ; II-8.1.1. ; II-8.12.4. ; III.2.1. ; III.3.1. ; III.7.1. ; III.9.3. ; III.9.5. ; III.13.1. — ὁδοιπόροι : III.1.2. ; [III.14.1.]

ὁδός
ὁδόν : II-8.8.1. ; II-8.10.15. — ὁδὸν : I.4.1. ; II-7.2.4. ; II-7.9.2. ; [II-7.13.1.] ; III.1.6. — ὁδοῦ : II-8.10.6.

ὀδύνη
ὀδύνας : I.17.2. ; II-7.15.5. — ὀδύναις : II-7.8.1.

ὀδυρμός
ὀδυρμῶν : I.13.18. ; II-12.2.2.

ὀδύρομαι
ὀδύρομαι : I.13.16. — ὀδύρεται : II-1.4.1. ; II-7.14.5. — ὀδύρετε : II-7.3.1. — ὀδυρόμενοι : II-2.3.1. ; II-7.14.7. — ὀδυρομένοις : III.5.1. — ὀδυρομένου : II-1.1.2. — ὀδυρομένη : II-7.14.25. — ὀδυρομένα : II-7.6.5. — ὀδύρεσθαι : III.6.4. — κατοδύρομαι : III.6.2.

οἴ
οἴ : II-4.3.13.

οἴαξ, οἴακος
οἴακα : II-4.10.1.

οἶδα
οἶδεν : I.17.1. ; II-5.1.1. ; II-5.3.2. — εἰδήσεις : II-8.14.1. — ἴσθι : II-1.3.3. ; II-4.3.14. ; II-7.2.2. ; II-12.1.3.

οἴκαδε
οἴκαδε : I.13.19.

οἰκεῖος, α, ον
οἰκείων : II-6.2.1. — οἰκείαις : III.1.1.

οἰκέω
κατοικεῖν : II-7.14.10.

οἰκονόμος
οἰκονόμον : II-1.6.3.

οἶκος
οἶκος : I.13.12. — οἶκον : II-1.4.1. ; II-8.10.4. ; II-10.2.1. ; II-12.2.1. ; III.1.1. — οἴκωι : II-7.13.2. — οἴκῳ : II-4.10.1. — οἴκους : II-5.3.2. — οἴκοις : II-1.4.1.

οἰκτείρω
οἰκτείρω : I.5.1. ; II-5.10.1. — οἰκτείρων : I.13.11. — ᾤκτειρε : II-4.3.10. — κ**ἀπο**ίκτιρον (καὶ ἀποίκτιρον) : ; II-2.2.1.

οἰκτίζω
οἰκτισάτω : [I.2.1.]

οἶκτος
οἶκτον: II-12.2.2.

οἰκτρός, ά, όν
οἰκτρὸς : II-7.14.10. — οἰκτρὸν : I.6.3. ; II-7.15.4. ; II-8.10.8. ; III.5.1. — οἰκτροῦ : II-1.4.1. — οἰκτρῶν : II-12.1.1. — οἰκτροῖς : I.13.23. — οἰκτρὰ : II-1.4.2. — οἰκτρὰν : ; II-7.7.1. — οἰκτρὰς : III.1.8. — οἰκτρὰ : I.4.1. ; I.13.23. ; II-1.1.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.26. ; II-7.15.3. ; II-8.10.4. — οἰκτροτάτῳ : II-4.1.1. — οἰκτροτάτην : II-5.9.1.

οἴμοι
οἴμοι : III.6.4.

οἶμος
οἶμον : II-4.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.14.28. ; II-7.15.1. ; II-8.10.13.

οἴνη
οἴνη : II-7.14.23.

οἷος, α, ον
οἴημ : III.10.2.

οἷος, α, ον
οἷος : II-5.7.2. — οἷον : II-4.10.1. ; II-4.13.1. — οἷά : II-7.14.5. ; II-8.5.4.

οἷς, οἱός
οἵων : II.1.6.

οἴχομαι
οἴχεται : III.6.6. — ᾤχετ' : III.9.2. — οἰχομένου : I.13.15. — οἰχομένοιο : I.13.25. — οἰχομένους : II-8.5.1. — **ἀπ**οιχομένην : I.7.1. — ἀποιχομένῃ : II-5.2.2.

ὅκα
cf. ὅτε.

ὅκε
cf. ὅτε

ὀκταέτης, ης, ες
ὀκταέτης : II-7.14.24. — ὀκταέτη : II-7.2.2.

ὀκτώ
ὀκτὼ : III.4.1.

ὀκτωκαιδέκατος, ος, ον
ὀκτωκαιδεκάτου : II-7.5.6.

ὀκτωκαιδεκέτης
ὀκτωκαιδεκέτης : I.10.2. ; [III.17.1.] — ὀκτωκαιδεκέτις : II-7.14.20. — ὀκτωκαιδεκέτην : I.15.2. — ὀκτωκαιδεχέτη : II-7.6.1. ; II-7.14.15. ; II-8.5.1. — ὀκτωκαιδεχέτης : I.13.16.

ὄλβιος, α, ον
ὄλβιος : [II-4.11.1.] — ὄλβιε : II-4.10.1. — ὄλβιον : II-4.3.13. ; II-7.14.2. ; III.1.8. ; III.6.3. — ὄλβιοι : II-9.2.1. — ὀλβίστηι : II-5.9.1.

ὀλετήρ
ὀλετῆρα : I.9.2.

ὀλίγος, η, ον
ὀλίγον : II-1.4.3. ; II-7.16.1. ; II-8.1.1. ; III.9.7. — ὀλίγη : II-4.3.13. — ὀλίην : II-7.10.1.

ὀλισθάνω
ὤλισθας : III.9.4.

ὄλλυμι
ὄλλυμ' : III.2.2. — ὤλεσα : II-9.1.1.— ὤλεσας : I.6.1. — ὤλεσε : II-1.4.2. ; II-4.10.3. ; II-5.9.1. ; II-7.10.2. ; II-8.14.1. — ὤλεσεν : II-7.14.19. — ὤλεσ' : II.1.1.2. — ὤλεσαν : II-10.6.1. — ὤλεο : I.13.24. ; II-5.10.1. — ὤλετο : II-1.4.2. ; II-2.2.1. ; II-4.4.1. ; II-4.10.3. ; II-7.6.3. ; II-7.14.26. ; III.5.1. ; III.7.1. — ὄλωλε : I.13.12. — ὀλέσει : II-4.1.1. — ὀλλυμένους : I.13.14. — ὀλωλότα : [II-4.4.1.] — **δι**ώλεσεν : [II-7.14.16.] — διώλετο : II-12.4.1.

ὁλοός, ή, όν
ὁλοοῦ : II-4.10.1. ὁλοὰ : II-1.1.2. — ὁλοὴν : II-4.3.11. — ὁλοῆι : II-8.10.6. — οὐλοὰ : III.6.6.

ὅλως
ὅλως : II-7.16.1.

***ὁμάδελφος**
ὁμαδέλφου : II-1.7.1.

ὅμαιμος, ος, ον
ὅμαιμοι : II-5.3.1.

ὁμαιμών
ὁμαιμόνες : II-12.1.3.

***ὁμευνέτις**
ὁμευνέτιν : II-7.6.6. ; II-7.7.1.

ὅμευνος
ὅμευνος : I.13.12. — ὁμεύνου : II-7.13.5.

ὁμηγενής, ής, ές
ὁμηγενέα : II-7.5.1.

ὁμηλικία
ὁμηλικίης : III.7.1.

ὁμῆλιξ, ὁμήλικος
ὁμήλικα : III.9.9. — ὁμηλίκων : II-4.3.9.

ὄμμα
ὄμματ' : II-8.12.5. — ὀμμάτων : II-1.4.1. — ὄμμασι : II-8.3.5. ; III.10.2.

ὁμόγνητος, ος, ον
ὁμογνήτοισι : III.11.2.

ὁμοζύξ
ὁμοζύγῳ : II-8.10.10.

ὅμοιος, α, ον
ὁμοίους : II-4.10.1. — ὁμοίαν : III.1.8. — ὁμωίοις : II-10.1.1.

ὁμοίως
ὁμοίως : I.13.21.
ὁμόλεκτρος, ος, ον
ὅμόλεκτρον : II-7.15.3.

ὁμόνους, ους, ουν
ὁμόνουν : III.6.4.

***ὁμόρροπος**
ὁμόρροπον : III.1.8.

ὁμοῦ
ὁμοῦ : II-8.3.5. ; III.3.2. ; III.9.6. ; III.10.2.

ὁμώνυμος, ος, ον
ὁμώνυμον : II-8.5.5.

ὅμως
ὅμως : II-4.10.3.

***ὄναρ**
ὄναρ : II-4.3.13. ; II-7.14.25.

ὄνησις
ὄνησιν : II-1.4.1. ; II-4.6.1.

ὀνίνημι
ὤνησε : II-10.6.1. — ὄναιντο : I.13.21. — ἀπόνητο : II-9.1.1.

ὄνομα
ὄνομα : I.13.16. ; II-5.9.1. ; II-6.3.1. — ὄνομ' : II-7.2.6. — οὔνομα : I.6.4. ; I.13.15. ; I.13.18. ; I.14.1. ; I.14.4. ; II-1.1.2. ; II-2.3.1. ; II-4.3.14. ; II-4.3.15. ; II-4.5.1. ; II-5.2.3. ; II-5.3.2. ; II-5.5.1. ; II-5.9.1. ; II-7.2.5. ; [II-7.4.1.] ; II-7.6.2. ; II-7.6.5. ; II-7.9.1. ; II-7.10.1. ; II-7.14.20. ; II-7.14.21. ; II-7.14.24. ; II-7.15.1. ; II-7.15.5. ; II-7.18.1. ; II-8.6.1. ; III.1.4. ; III.1.9. ; III.11.2. ; III.13.1. — οὔνομά : III.2.1. ; III.6.2. — τοὔνομα (τὸ ὄνομα) : I.11.1. ; II-1.4.3. ; II-4.1.1. ; II-4.3.11. ; II-4.12.1. ; II-5.3.1. ; II-7.8.1. ; II-8.9.1. ; II-8.14.1. ; [III.8.1.] — κοὔνομα (καὶ οὔνομα) : III.18.1. — τοὔνομά : III.6.5. — τοὔνομ' : II-7.13.2. ; II-7.13.4.

ὄντως
ὄντως : II-11.1.1.

ὀξύς, εῖα, ύ
ὀξεῖαι : II-7.5.7.

ὀπάζω
ὤπασε : I.17.2. ; II-7.5.4. — ὤπασεν : II-4.7.1. — ὤπασ' : III.11.3. — ὤπασαν : III.6.4. — ὄπαζε : II-4.10.1.

ὀπίσω
ὀπίσσω : II-8.13.2.

ὅπλον
ὅπλοις : II-8.11.1.

ὁπλότερος, α, ον
ὁπλοτέρῳ : II-7.14.26.

ὅπως
ὅπως : II-7.9.2. ; II-9.1.1. ; III.7.1. — ὅππως : II-5.9.1.

ὁράω
ὁρᾶις : [II-8.10.7.] ; [II-8.11.1.] — ὁρῶμαι : II-7.14.25. — εἶδον : I.10.2. — εἶδες : III.10.1. — εἶδε : I.13.23. ; II-8.10.8. — εἶδεν : II-7.11.2. — ἴδες : III.12.1. — ἴδεν : II-1.3.3. ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. — ἰδόμαν : II-7.2.5. — ὄψομαι : II-8.3.5. — ὄψηι : III.12.1. — ἰδὲ : II-8.14.1. — ὁρῶν : II-8.8.1. ; II-8.10.4. ; II-8.12.4. ; II-10.4.2. — ἰδών : II-6.1.2. ; II-7.11.2. — ἰδὼν : II-8.10.8. — ἰδόντι : II-5.2.3. — ἰδοῦσα : II-7.2.2. — ἰδεῖν : [II-4.10.3.] ; II-8.11.1. — εἴδειν : II-7.8.1. — ὁρᾶν : II-8.5.7. — ἰδέσθαι : II-1.3.3. — **ἐσ**ορῶ : II-7.6.2. — ἐσορόω : II-7.15.5. — ἐσορᾶς : I.6.4. ; II-4.1.2. — εἴσιδε : I.13.20. — εἴσιδέ : III.9.9. — εἰσορόωντα : III.6.3. — ἐσιδὼν : I.13.18. ; II-4.13.1. ; III.5.1. — εἰσιδέειν : II-7.14.25. — **ἐφ**εῖδε : II-7.14.5. — ἐφορῶν : III.6.2. — ἐφιδόντα : II-7.11.2. — **κατ**ίδοι : II-4.6.1. — κατιδόντ' : III.16.1. — κατιδόντος : II-1.6.4.

ὀρειάς, ὀρειάδος
ὀρηάδος : III.6.2.

ὅρκος
ὅρκον : II-5.1.1.

ὀρθός, α, ον
ὀρθὰ : I.8.1.

ὀρθόω
ὤρθωσας : III.5.1.

ὅρμος
ὅρμον : II-7.6.1. ; [II-10.2.1.]

ὄρχαμος
ὄρχαμος : III.16.1.

ὀρφανίζω
ὀρφανίσας : [II-1.1.1.] — ἀπορφανίσας : II-7.15.3.

ὀρφανία
ὀρφανίης : II-7.14.7. — ὀρφανίῃ : II-5.9.1.

ὀρφανικός, ή, όν
ὀρφανικὴ : III.9.3.

ὀρφανός, ή, όν
ὀρφανός : I.10.2. — ὀρφανὰ : II-7.14.26.

ὀρφναῖος, α, ον
ὀρφαναίοις : III.16.1.

ὅς, ἥ, ὅ
ὅς : [II-1.7.1.] ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-7.13.5. ; II-7.14.15. ; II-8.10.8. ; II-8.13.1. ; II-8.14.1. ; III.6.4.

— ὃς : I.13.5. ; I.13.13. ; II-1.3.3. ; II-3.2.1. ; II-4.3.9. ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. ; II-4.12.1. ; II-5.3.2. ; II-7.2.1. ; II-7.5.2. ; II-7.14.25. ; II-7.15.4. ; II-7.18.2. ; II-8.3.1. ; II-8.5.3. ; II-9.2.1. ; III.1.7. ; III.3.1. ; III.6.6. ; III.9.9. ; III.11.1. ; III.12.1. ; III.17.1 — ὅν : II-4.10.1. ; II-7.5.4. ; III.6.4. — ὃν : I.3.1. ; II-1.5.2. ; II-4.3.7. ; II-4.4.1. ; II-4.13.1. ; II-7.2.2. ; II-7.6.1. ; II-7.14.21. ; II-7.14.24. ; II-7.18.1. ; [II-8.10.7.] ; [II-8.10.12.] ; II-12.4.1. ; III.1.8. ; III.6.3. ; III.6.4. — ὃμ : II-7.14.19. ; II-7.14.26. ; II-8.14.1. — ὃμμ : II-5.3.1. — οὗ : I.10.2. ; [I.11.4.] ; I.13.17. ; II-5.7.2. ; III.1.8. — ὧι : II-1.4.2. ; II-7.10.2. ; II-7.13.2. ; II-7.14.10. ; II-9.2.1. ; III.1.4. — ᾧ : I.13.5. ; I.13.11. ; II-5.3.2. ; II-5.5.1. ; III.6.2. — οἵ : II-7.3.1. ; III.9.9. — οἳ : I.13.20. ; II-1.3.3. ; II-2.3.1. ; II-7.13.4. ; II-8.10.3. — οὓς : II-2.2.4. — ὧν : I.13.23. ; II-7.9.1. ; II-7.14.8. οἷς : II-7.14.24. ; II-7.14.26. ; III.1.8. ; III.7.1. — ἥ : II-4.5.1. ; II-8.10.6. — ἣ : I.6.1. ; [I.7.1.] ; II-1.4.3. ; II-2.2.1. ; II-7.6.8. ; II-7.9.1. ; II-12.2.1. ; III.2.2. — ἃ : I.13.16. ; II-4.3.1. ; II-8.4.1. ; II-8.10.7. ; III.3.1. — ἥν : ; II-4.11.1. — ἣν : I.6.3. ; I.9.1. ; II-3.3.1. ; II-4.1.1. ; II-4.3.14. ; II-7.6.3. ; II-8.7.1. ; II-8.11.2. ; II-12.1.4. ; III.1.8. ; III.4.1. ; III.6.2. ; III.7.1. — ἣμ : III.9.5. — ἂν : I.13.23. ; II-7.5.3. ; II-7.18.2. ; III.3.1. — ἄγ : II-1.1.2. — ἧς : I.13.18. ; I.13.23. ; I.14.4. ; [II-5.10.1.] ; II-7.12.2. ; II-8.12.2. ; II-12.1.4. — ἇς : I.2.2. — ἧι : II-7.14.8. ; III.4.1. — ᾗ : II-7.6.4. ; III.6.2. ; III.9.5. — ᾇ : II-7.18.2. — ἃς : I.17.2. — ὧν : II-1.3.3. — αἷς : II-7.15.3.— ὃ : II-2.3.1. — οὗ : II-7.14.10. ; II-9.1.1. — ὧν : II-3.3.1. ; II-4.3.1. ; II-4.3.4. ; II-4.12.1. ; II-7.8.1. ; II-7.13.5. ; III.2.1. ; III.4.1. ; III.6.2. ; III.6.3.

***ὅς, ἥ, ὅν**
οἷο : II-2.3.1. — ἧς : II-1.3.3. — αἷσι : [II-12.4.1.] ; [III.6.4.]

ὅσιος, α, ον
ὅσιος : I.5.1. — ὁσίου : II-7.14.26. — ὁσίῳ : II-4.6.1. — ὅσιους : III.9.3. — ὁσίων : II-4.8.1. — ὁσίη : I.13.18. — ὁσίαν : II-1.6.3. — ὁσίην : II-7.14.9. ; III.1.1. ; III.10.2. — ὁσίης : II-7.14.18.

ὁσίως
ὁσίως : II-4.7.1. ; II-8.10.15.

ὅσος, η, ον
ὅσον : I.7.1. ; II-4.3.13. ; II-7.16.1. ; II-8.10.3. — ὅσσον : II-4.10.1. ; III.3.2. ; III.6.2. — ὅσοι : II-3.1.1. ; III.6.2. — ὅσσοι : II-4.3.14. — ὅσους : III.1.8. — ὅσα : II-5.2.3. ; III.10.2. — ὅσσ' : III.13.1.— ὅσων : II-7.14.10.

ὅσπερ, ἥπερ, ὅπερ
οὗπερ : II-7.14.10. —ἥπερ : II-1.1.2.

***ὅσσε**
ὄσσων : II-7.14.7.

ὅστε, ἥτε, ὅτε
οἵτε : [II-8.10.3.]

ὅστις, ἥτις, ὅ τι
ὅστις : I.5.1. ; [II-4.6.1.] ; II-5.2.1. ; II-5.9.1. — οἵτινες : I.13.23. — ἥτις : II-6.3.1. ; III.7.1. — ἄντιν' : II-7.13.3.

ὀστοῦν
ὀστᾶ : II-7.14.1. — ὀστέα : II-1.6.4. ; II-3.1.2. ; II-7.5.7. ; II-7.14.3. ; II-7.15.5. ; III.1.5. — τὠστέα (τὰ ὀστᾶ) : II-1.6.1.

ὅταν
ὅταν : II-7.14.26.

ὅτε
ὅτε : II-7.14.26. ; III.6.3. — ὅτ' : II-7.2.5. ; II-7.2.6. ; II-8.14.1. ; III.2.2. ; III.6.3. — **ὅτε** : I.9.2. — **ὅκα** : II-4.2.1. — ὅκκα : II-4.2.1.

ὅτι
ὅτι : I.1.2. ; I.11.1. ; I.17.1. ; II-4.9.2. ; II-7.8.1. ; II-8.3.5. ; II-8.5.6. ; II-8.12.3. ; III.10.2. — ὅττι : II-4.2.1. ; II-7.6.6. — χὤτι (καὶ ὅτι) : ; II-7.9.1.

οὐ / οὐκ
οὐ : I.11.3. ; I.9.2. ; I.13.9. ; I.13.10. ; I.13.12. ; I.13.18. ; I.13.23. ; I.17.2. ; II-1.1.1. ; II-4.2.1. ; II-4.3.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.5. ; II-4.3.10. ; II-4.3.11. ; II-4.3.14. ; II-4.5.1. ; II-4.10.1. ; II-4.12.1. ; II-5.2.3. ; II-5.9.1. ; II-6.1.2. ; II-6.2.1. ; II-7.2.3. ; II-7.4.1. ; II-7.5.3. ;

II-7.6.1. ; II-7.6.2. ; II-7.10.2. ; II-7.13.4. ; II-7.14.5. ; II-7.14.7. ; II-7.14.10. ; II-8.4.1. ; II-8.5.2. ; II-8.10.8. ; II-8.12.4. ; II-10.2.1. ; III.1.1. ; III.1.2. ; III.1.4. ; III.7.1. ; III.16.1. — οὔ : [II-1.6.1.] ; II-7.14.25. ; III.6.4. — οὐκ : I.5.1. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.17.1. ; II-1.6.4. ; II-2.3.1. ; II-4.3.1. ; II-4.3.15. ; II-4.11.1. ; II-5.2.1. ; II-5.7.2. ; II-5.9.1. ; II-7.1.1. ; II-7.2.5. ; II-7.3.1. ; II-7.5.6. ; II-7.8.1. ; II-7.11.2. ; II-7.14.8. ; II-7.14.28. ; II-8.1.1. ; II-8.3.5. ; II-8.5.3. ; II-8.10.3. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-12.1.2. ; II-12.4.2. ; III.1.4. ; III.6.4. ; III.10.2. — οὐχ : I.13.18. ; II-1.4.2. ; II-5.2.3. ; II-6.1.2. ; II-7.2.5. ; II-7.14.10. ; II-8.10.8. ; III.9.5. — οὐχὶ : II-4.12.1. ; II-7.14.2. ; II-8.10.15. ; III.2.2. — κοὐκ (καὶ οὐκ) : II-7.11.2. ; II-8.10.15.

οὐκέτι
οὐκέτι : I.13.18. ; II-1.6.2. ; II-4.1.2. ; II-8.3.5. ; III.1.5. ; III.12.1. — κοὐκέτι : II-7.5.6.

οὐδαμόθι
οὐδαμόθι : II-1.6.4.

οὐδέ
οὐδέ : I.2.2. ; II-7.14.25. ; II-7.15.3. ; II-8.10.4. — οὐδὲ : I.9.1. ; I.13.17. ; II-1.3.3. ; II-2.3.1. ; II-4.3.10. ; II-7.6.1. ; II-7.14.26. ; II-8.3.5. ; II-12.4.2. ; III.1.5. ; III.6.3. ; III.12.1. — οὐδ’ : I.6.3. ; I.11.3. ; [II-4.1.2.] ; II-4.3.10. ; [II-4.3.11.] ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. ; [II-4.12.1.] ; II-5.7.2. ; II-7.4.1. ; II-7.11.2. ; II-7.13.5. ; II-8.10.11. ; II-9.1.1. ; III.1.1. ; III.7.1.

οὐδείς, οὐδεμία, οὐδέν
οὐδεὶς : II-5.1.1. ; [II-8.11.1.] ; [II-12.1.3.] — οὐθείς : II-7.14.10. — οὐδένα : II-12.4.2. — οὐδενὸς : II-8.10.11. — οὐδὲν : II-1.3.3. ; II-4.10.1. ; II-10.6.1. ; III.5.1. — οὐθὲν : II-7.14.28. — οὐδενὶ : I.14.4.

οὐδέποτε
οὐδέποτε : II-2.3.1.

οὐλόμενος, η, ον
οὐλομένη : II-7.5.5. — οὐλομέναισι : I.1.2. — οὐλομένου : II-8.10.4.

οὖν
οὖν : II-1.3.3. — οὖγ : III.10.1.

οὔποτε
οὔποτε : II-4.3.13. ; II-8.3.5. ; II-8.10.8. — οὔποτ’: II-4.10.3.

οὔπω
οὔπω : [II-7.5.1.] ; [II-7.14.16.]

οὐράνιος, α, ον
οὐρανίη : [II-4.10.1.]

οὐρανίωνες
οὐρανιώνων : II-4.3.14.

οὐρανός
οὐρανὸν : II-4.11.1. — *οὐρανόθεν : II-4.3.11.

οὔτε
οὔτε : II-4.3.10. ; II-4.12.1. ; II-5.7.2. ; II-7.9.2. ; II-7.14.16. ; II-7.15.5. ; II-8.8.1. — οὔτ’ : II-7.15.5. — οὔθ’ : II-5.7.2.

οὔτις, οὔτι
οὔτις : II-8.10.2.

οὔτοι
οὔτοι : II-4.10.3.

οὗτος, αὕτη, τοῦτο
οὗτος : [I.7.1.] ; II-2.2.3. ; II-5.9.1. ; II-7.5.4. ; II-8.7.1. ; II-11.1.1. ; III.3.1. ; III.9.3. ; III.9.5. ; III.13.1. — τοῦτον : II-3.1.1. ; II-5.11.1. ; II-7.13.4. ; II-7.15.5. ; II-8.1.1. ; II-8.10.8. ; II-8.10.9. ; II-8.12.4. — τούτου : II-10.1.1. ; II-11.1.1. — τούτους : I.7.1. ; III.9.5. — τούτοις : II-7.14.10. — αὕτη : II-7.3.1. — αὕτα : II-12.4.2. — αὗται : II-1.3.3. — ταύτην : II-4.1.1. ; III.1.8. — ταυτῆς : [I.15.1.] — ταύτηι : II-12.2.1. — ταύτῃ : II-7.14.16. — τοῦτο : I.2.1. ; I.7.1. ; [I.12.3.] ; II-4.2.1. ; II-4.3.15. ; II-4.9.2. ; II-7.12.2. ; II-7.14.3. ; II-7.14.9. ; II-8.1.1. ; II-8.3.5. ; II-8.12.2. ; II-9.2.1. ; II-10.5.1. ; II-12.1.2. ; III.6.3. — τοῦτ’ : II-7.5.3. ; II-7.6.6. ; [II-7.14.4.] ; II-10.2.1. — τούτωι : I.8.1. — τούτῳ : I.13.8. ; II-7.8.1. — ταῦτα : II-5.1.1. ; II-8.3.2. ; II-10.4.1. ; III.2.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; [III.14.1.] — τούτων : II-5.1.1. ; III.1.8.

οὕτως
οὕτως : I.6.1. ; II-4.11.1. ; II-5.2.1. — οὕτω : [I.12.3.] ; II-1.6.4.

ὄφελος
ὄφελος : II-1.6.2.

ὀφείλω / ὀφέλλω
ὄφελον : II-4.3.12. ; III.7.1. — ὤφελλα : I.17.1. — ὤφελον : II-2.2.2. — ὀφειλόμενος : II-4.3.14. — ὀφειλομέναν : II-7.14.28. — ὀφειλομένας : II-8.5.8. — ὀφειλόμενον : II-4.7.1.

ὀφθαλμός
ὀφθαλμῶν : III.1.9.

***ὄφρα**
ὄφρα : II-.5.11.1. ; II-10.4.2. — ὄφρ' : II-7.14.28.

ὀχέω
ὀχοῦσα : II-4.3.7.

ὄχθη
ὄχθαις : II-7.14.3.

ὄψ, ὀπός
ὄπα: II-3.2.1. ; III.10.2.

παγκράτιον
πανκρατίου : II-7.10.2. — πανκρατίων : II-7.5.4.

παγκράτωρ
πανκράτωρ : III.1.8.

πάθος
πάθος : I.2.1. — πάθη : I.13.23. — πάθεα : II-7.14.8.

παιδέρως
παιδέρωσιν : II-4.3.1.

παιδεύω
παίδευσαν : I.13.5.

παιδοκομέω
παιδοκομησαμένη : II-4.3.13.

παιδοκόμη
παιδοκόμην : II-12.1.4.

παιδοτρίβης
παιδοτρίβαν : I.13.17.

παίζω
παίζων : II-10.3.1.

παῖς
παῖς : I.5.1. ; I.10.2. ; I.11.2. ; I.11.3. ; I.15.1. ; 1.15.1. ; II-4.3.2. ; II-5.7.2. ; II-7.5.3. ; II-7.15.1. ; II-10.3.1. — *πάϊς : II-7.14.9. ; III.6.6. — παῖ : III.5.1. — παῖδα : [I.10.1.] ; I.14.4. ; I.16.2. ; II-1.2.1. ; II-2.3.1. ; II-4.9.1. ; II-5.2.1. ; II-7.2.5. ; II-7.5.3. ; II-7.14.24. ; II-7.15.4. ; II-8.5.1. ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. ; III.1.2. ; III.1.3. ; III.4.1. — παῖδά : II-7.14.12. ; III.8.1. ; III.14.1. — παῖδ' : I.13.19. ; II-5.7.2. — παῖδαν : II-7.14.25. — παιδὸς : [I.11.8.] ; II-1.4.1. ; II-2.2.4. ; II-7.14.23. ; II-7.15.3. ; II-7.18.2. ; II-8.9.2. ; [II-12.4.1.] — παιδὶ : II-4.3.13. ; II-5.2.3. — παῖδες : [II-5.2.2.] ; II-7.15.5. ; II-8.10.1. — παῖδας : II-4.10.1. ; II-5.9.1. ; II-7.5.1. ; II-7.13.2. ; II-7.14.25. ; II-8.10.4. ; II-8.10.5. ; II-8.12.2. ; II-9.2.1. ; II-12.3.1. ; III.16.1. — παίδων : I.13.23. ; II-7.14.2. ; II-8.5.2. ; II-8.12.2. ; II-12.1.2. ; III.6.1. ; III.16.1. — παισί : II-7.6.6. ; II-11.1.1. — παισὶν : III.1.8.

Παιώνιος, α, ον
Παιώνιος : I.1.2.

πάλαι
πάλαι : II-4.10.1. ; III.5.1.

παλαίστρα
παλαίστραν : II-7.11.2. — παλαίστρης : II-7.10.2. — παλαίστρᾳ : II-8.12.5.

παλαιστρίτης
παλαιστρίταν : II-8.5.5.

παλαιστροφύλαξ
παλαιστροφύλαξ : II-10.4.2.

παλάμη
παλάμαις : I.13.18. ; II-4.7.1.

πάλη
πάλην : II-8.10.5. — πάλης : II-8.10.11. — πάλας : II-4.5.1.

πάλιν
πάλιν : II-1.7.1. ; II-6.3.1. ; II-7.5.3. ; II-7.14.26.

πᾶλος
πᾶλον : II-4.1.2.

παναίδοιος, α, ον
παναιδοίη :II-7.5.1.

***πανάλγης, ης, ες**
πανάλγεα : II-4.3.13.

πανάριστος, ος, ον
πανάριστε : III.9.9.

πανέξοχος, ος, ον
πανέξοχον : II-4.13.1.

***πανεπόψιος, ος, ον**
πανεπόψιον : III.6.4.

πάνκλαυστος, ος, ον
πανκλαύστου : II-4.12.1.

πανέρημος, ος, ον
πανέρημον : I.13.23.

πανήγυρις
πανήγυριν : II-8.10.5.

πάννυχος
πάννυχε : II-7.3.1. — πάννυχ' : II.7.1.

πανόδυρτος, ος, ον
πανόδυρτος : II-7.6.5. — πανόδυρτε : II-4.3.3. — πανόδυρτον : I.13.20. ; II-4.3.3.

πανόψιος, ος, ον
πανόψιε : II-4.3.10.

παντάπασι
παντάπασιν : II-7.2.4.

παντοῖος, α, ον
παντοίων : III.6.2.

παντότε
παντότε : III.9.9.

πανύστατος, η, ον
πανύστατον : II-7.14.7.

πανώδυρος, ος, ον
πανώδυρε : III.9.9.

πανώλης, ης, ης
πανώλη : II-4.6.1.

πάππος
πάππῳ : II-4.12.1.

παρά
παρὰ : I.14.4. ; II-5.7.2. ; II-7.2.3. ; II-7.14.9. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.6. ; III.10.2. ; III.13.1. — παρ' : I.4.1. ; I.13.14. ; I.13.15. ; II-1.3.3. ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. ; II-5.2.3. ; II-5.7.1. ; II-7.5.4. ; II-7.10.1. ; II-7.14.8. ; III.9.5. ; III.18.1. — *πὰρ : II-7.6.6.

παράγω
cf. ἄγω.

παραδίδωμι
cf. δίδωμι.

παράκοιτις
παράκοιτιν : III.9.1.

παραμείβω
cf. ἀμείβω.

παραμύθιον
παραμύθιον : II-7.15.5. — παραμύθια : III.1.9.

παραστείχω
cf. στείχω.

παρατίθημι
cf. τίθημι

πάρειμι
cf. εἰμί.

πάρειμι
cf. εἶμι.

παρεκτροκάζω
cf. τροχάζω.

παρέρπω
cf. ἕρπω.

παρέρχομαι
cf. ἔρχομαι.

παρέχω
cf. ἔχω.

παρηγορία
παρηγορίαν : II-.5.11.1. — παρηγορίην : II-8.3.5.

***παρήιον**
παρήϊα : II-7.9.1.

παρθένιος, α, ον
παρθενίη : III.7.1. — παρθενίας : II-5.10.1. — παρθενίης : II-5.9.1.

παρθενικός, ή, όν
παρθενικόν : II-5.8.1.

παρθένος
παρθένος : II-7.15.1. — παρθένε : I.6.1. ; I.13.18. ; II-12.1.4. — παρθένον : I.13.18. ; II-4.2.1. ; II-7.12.2. ; III.4.1. ; III.9.2.

παρίστημι
cf. ἵστημι.

παροδεύω
παροδεύει : I.17.1. — παρόδευετε : II-3.1.1.

παροδίτης
παροδῖτα : I.7.1. ; II-3.1.1. ; II-5.7.2. ; II-7.14.15. ; II-7.14.22. ; III.9.9. ; III.16.1. ; III.18.1. — παροδεῖτα : I.10.2. ; I.10.3. ; I.13.16. ; I.13.20. ; II-1.3.3. ; II-4.1.1. ; II-4.1.2. ; II-4.3.12. ; II-4.9.2. ; II-7.2.6. ; II-7.5.5. ; II-7.8.1. ; III.1.9. ; III.9.6. ; III.15.1.

παροδοιπόρος
παροδηπόρε : 1.15.1. ; II-7.5.2.

πάροδος
πάροδε : II-7.14.10. ; II-8.5.2. — παρόδοις : [II-5.1.1.] ; II-8.7.1. — παρόδοισι : II-1.3.3.

πάροιθε
πάροιθε : II-8.10.2. — πάροιθεν : II-4.10.1. — πάροιθ' : III.10.1.

πάρος
πάρος : I.1.2. ; I.8.1. ; II-4.3.13. ; II-8.3.5. ; III.8.1.

***πάρριζος**
παρρίζους : III.1.8.

πᾶς, πᾶσα, πᾶν
πᾶς : I.13.11. — πάντα : II-5.9.1. ; III.13.1. — παντὸς : II-1.3.3. — πάντες : II-8.10.12. ; III.2.2. ; III.9.6. ; III.9.7. ; III.9.8. ; III.14.1. — πάντας : II-4.10.1. ; II-7.3.1. ; II-7.5.1. ; III.6.3. ; III.9.6. — πάντων : III.1.8. — πᾶσα : I.13.12. ; II-1.1.2. ; II-4.3.10. — πᾶσά : II-8.10.2. — πᾶσαν : I.7.1. ; II-1.4.1. ; [II-4.3.14.] ; II-8.10.3. — πάσης : II-7.8.1. ; II-7.11.1. ; III.9.9. ; III.11.1. — πάσας : II-3.1.3. ; II-7.14.26. ; III.6.5. — πάντι : [II-8.13.2.] — πάντα : I.13.12. ; I.13.16. ; II-1.6.4. ; II-4.11.1. ; II-7.14.9. ; II-8.10.9. ; II-8.12.5. ; III.4.1. ; III.5.1. ; III.9.3. ; [III.9.5.] ; III.12.1. ; III.17.1. — πάντ' : II-8.10.15. ; III.6.2. — πάνθ' : II-7.14.18. — πάντων : I.14.4. ; II-4.10.1. — πᾶσι : I.3.1. ; I.13.11. ; I.13.15. ; II-3.3.1. ; II-4.3.6. ; II-4.3.8. ; II-4.3.9. ; II-4.3.14. ; II-6.1.2. ; II-7.1.1. ; II-7.3.1. ; II-10.1.1. ; III.11.3. ; III.16.1. — πᾶσιν : I.6.3. ; [I.11.5.] ; II-4.8.1. ; II-4.11.1. ; II-5.1.1. ; II-7.2.1. ; II-7.5.2. ; II-7.7.1. ; II-7.8.1. ; II-7.12.1. ; II-7.14.25. ; II-8.5.7. ; II-8.10.3. ; II-8.10.5. ; II-8.11.2. ; III.1.7. ; III.2.1. ; III.9.5.

πασίφιλος, η, ον
πασίφιλε : III.9.1. — πασιφίλην : III.9.7.

παστός
παστόν : II-4.2.1. — παστὸν : II-7.14.10. ; III.7.1. — παστῶν : I.10.3.

πάσχω
πάσχουσ' : III.9.9. — πεπονθὼς : I.4.1.

πάταγος
πάταγος : III.9.2.

πατέω
ἐπάτησεν : II-4.3.15.

πατήρ
πατήρ : [II-4.12.1.] ; II-5.2.3. ; II-7.14.5. ; II-10.6.1. ; [II-12.4.1.] ; III.9.3. — πατὴρ : I.9.1. ; I.13.17. ; I.13.18. ; I.13.21. ; I.17.1. ; II-1.4.1. ; II-2.3.1. ; II-3.1.2. ; II-4.13.1. ; II-5.6.2. ; [II-5.10.1.] ; II-7.14.4. ; [II-7.14.20.] ; II-8.5.7. ; II-8.10.4. ; III.1.4. ; III.1.5. ; III.7.1. — πάτερ : I.7.1. ; I.17.2. ; II-1.6.2. ; II-5.10.1. ; II-7.3.1. — πατέρα : II-7.8.1. — πατέρ' : II-7.15.3. — πατρός : II-6.3.1. ; II-8.10.8. — πατρὸς : I.5.3. ; I.11.3. ; I.13.16. ; I.14.4. ; II-4.2.1. ; II-4.3.10. ; II-4.12.1. ; II-5.2.1. ; II-5.7.2. ; II-7.8.1. ; II-7.14.21. ; II-7.14.23. ; II-7.18.1. ; II-8.3.4. ; II-8.10.15. ; II-8.11.2. ; II-8.14.1. ; II-10.1.1. ; II-12.5.1. ; III.1.8. ; III.6.3. ; III.9.2. — πατέρος : I.14.4. — *πατρόθεν : II-2.2.1. — πατρί : II-8.2.1. ; II-8.12.2. ; II-8.13.2. — πατρὶ : I.3.1. ; I.13.24. ; I.17.2. ; II-5.2.3. ; II-7.2.2. ; II-7.14.28. ; II-8.5.5. ; II-8.10.1. ; II-8.10.4. ; II-10.1.1. ; III.2.1. ; III.3.1. ; III.6.3. ; III.7.1. ; III.10.1. ; III.11.2. — πατέρες : II-7.15.1. — πατέρων : II-8.10.3.

πάτρα
πάτρα : II-7.5.4. ; II-7.14.8. ; II-8.5.5. — πάτρη : III.16.1. — πάτραν : II-8.5.6. ; III.5.1. ; III.6.2. ; III.9.4. ; III.12.1. — πάτρην : I.1.15. ; II-3.1.2. ; III.1.2. — πάτρης : I.14.4. ; II-4.4.1. ; II-7.6.3. ; II-10.2.1. ; III.10.1. ; III.13.1. — πάτρας : I.5.1. ; I.13.25. ; II-4.3.2. ; II-4.3.7. ; [II-4.3.11.] ; II-7.6.5. ; II-7.7.1. ; II-8.14.1. ; II-12.4.2. ; III.8.1. — πάτρῃ : I.3.1. ; I.6.3. ; I.10.3. — πάτραι : I.9.2

πάτριος, α, ον
πατρίωι : II-12.4.1. — πατρίοισι : II-8.9.2. — πατρίη : [II-1.3.2.]

πατρίς
πατρίς : II-4.3.2. ; II-5.3.2. ; II-7.7.1. ; II-8.9.1. — πατρὶς : I.13.15. ; I.17.1. ; II-5.5.1. ; II-6.2.1. ; II-7.13.2. ; II-8.5.4. ; III.1.4. ; III.1.9. —

πατρίδα : II-4.3.4. ; II-8.3.2. ; II-8.10.3. — πατρίδ' : [III.6.3.] — πατρίδος : I.13.4. ; II-1.3.3. ; II-5.10.1. ; II-7.2.2. ; II-7.8.1. ; II-7.14.17. ; II-7.14.23. ; III.1.7. ; III.6.3. — πατρίδι : II-8.1.1. ; III.2.2.

παυσίπονος, ος, ον
παυσιπόνῳ : II-4.3.4.

παύω
ἔπαυσε : II-8.4.1. — παῦσε : [II-8.10.7.] — παῦε : II-4.11.1. — παύετ' : I.13.18. — παύεο : II-7.15.5. — παυσάμενον : II-7.12.2. — παυσαμένους : I.13.9. — πεπαῦσθαι : III.11.3. — **ἀπο**παύεο : II-12.2.2.

πέδιον
πεδίων : II-4.3.15. — πεδίοις : II-5.3.1.

πέδον
πέδον : II-9.2.1. ; III.18.1. — πέδωι : III.1.4.

πέζος, η, ον
πέζος : III.6.5.

πείθω
πείθω : II-1.1.2. — πείθων : III.16.1. — πειθόμενον : III.6.4.

πεῖραρ, πείρατος
πείρατα : III.12.1.

πεῖσμα
πεῖσμα : II-7.6.1.

πέλαγος
πελάγους : II-7.6.1.

πελάζω
πελάσουσι : III.10.2.

πέλας
πέλας : II-1.7.1. ; II-4.3.1. ; II-4.10.3.

πέλω
ἔπλεο : II-4.10.1. ; III.13.1. ; III.17.1. — πέλεν : II-5.2.3. — ἔπλετ' : II-8.5.4. — πέλοι : II-7.13.3. — ἀμφιπέλοιτο : III.16.1.

πέμπτος, η, ον
πένπτου : II-2.3.1. — πέμπτωι : II-1.1.1. — πέμπτῳ : III.1.9. — πέμπτῃ : [III.9.5.] — πέμπτᾳ : II-7.6.4. — πένπτον : II-9.1.1.

πέμπω
ἔπεμψεν : I.13.19. — πέμψαν : II-4.1.1. ; III.6.6. — πένποις : II-10.4.2. — πέμψηθ' : III.1.8. — ἐπιπέμπτη : II-4.3.12.

***πενθεριδεύς**
πενθεριδῆ : II-7.17.1. — πενθεριδεῖς : II-7.8.1.

πενθέω
πενθήσατε : I.14.4. — ἐπένθησεν : III.9.3. — πενθῖτε : III.9.7.

πένθιμος, ος, ον
πένθιμος : I.13.14. — πένθιμον : II-8.3.5. — πενθίμην : II-1.4.1.

πένθος
πένθος : I.1.2. ; I.10.2. ; I.10.3. ; I.13.10. ; I.13.12. ; II-1.1.2. ; II-1.4.2. ; II-4.10.1. ; II-7.3.1. ; II-7.5.6. ; II-7.6.2. ; II-7.14.12. ; II-7.14.23. ; II-7.14.25. ; II-8.1.1. ; II-8.2.1. ; II-8.10.8. ; II-8.12.2. ; III.3.2. ; III.7.1. — πένθει : II-4.3.13. ; II-7.14.4. ; II-7.14.21. — πένθη : II-5.9.1. — πένθεα : I.10.1. ; I.13.23. ; II-4.3.10. ; II-4.3.13. ; II-7.18.1. — πένθεσι : [II-5.10.1.] — πένθεσι : II-7.9.2. — πένθεσιν : II-4.3.13.

πενταέτης, ης, ες
πενταέτης : II-8.6.1. ; [III.9.9.] — πενταέτη : II-8.10.7. — πενταέτους : II-1.4.1.

πεντάκις
πεντάκι : III.9.9.

πέντε
πέντ' : II-5.11.1. ; II-7.9.1. ; III.4.1. ; III.10.1.

πεντεκαιεικοσέτης
πεντεκαιεικοσέτης : II-8.1.1. ; III.14.1. — πεντεκαιεκοσέτης : I.13.2.

πεντήκοντα
πεντήκοντα : II-5.11.1. — πεντήκονθ' : II-5.6.2.

πέπλος
πέπλον : II-7.13.5.

περ
περ : II-3.1.2. ; II-4.10.1. ; III.9.3. ; III.10.2.

πέρας
πέρας : II-8.4.1.

περάω
ἐπέρασε : II-8.13.1.

πέρθω
ἔπραθον : III.16.1.

περί
περὶ : II-4.1.1. ; [II-4.3.14.] ; II-7.5.4. ; II-7.8.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.17. ; II-7.14.27. ; II-7.18.2. ; II-10.1.1. ; III.6.4. — πέρι : II-6.2.1.

περιβαίνω
cf. βαίνω.

περίβλεπτος, ος, , ον
περίβλεπτον : II-12.1.4.

περικλυτός, ός, όν
περικλυτὸν : II-8.12.2.

περιπίπτω
cf. πίπτω.

***περιτέλλομαι**
περιτελλομένου : II-7.6.7.

περιττός, ή, όν
περισσὸν : II-7.14.13. — περισσὰ : II-5.1.1.

πέτομαι
ἔπτη : I.13.12. — πταμένη : II-4.10.1. — **ἀπο**πταμένας : II-7.15.2. — **ἐκ**πετάσασα : II-7.13.5. — ἐξεπταμένη : II-7.6.8.

πέτρα
πέτρα : II-7.14.3. — πέτρη : I.13.10. — πέτρην : II-3.1.2. — πέτρης : I.13.18. ; [III.14.1.] — πέτραι : I.13.18. — πέτρε : II-7.14.25.

πέτρινος, η, ον
πέτρινον : II-7.14.25.

πέτρος
πέτρος : II-6.2.1. ; II-7.13.3. ; II-7.14.28. ; II-8.10.15. ; III.1.4. — πέτρωι : II-12.4.1.

πεύκη
πεύκας : II-7.14.26. ; II-8.4.1.

πηγή
πηγάς : I.14.1.

πηγός, ή, όν
πηγὰ : III.1.5.

πηδάω
ἐνπηδᾷ : II-7.11.2.

πῆμα
πῆμα : II-8.1.1. — πήματα : II-8.14.1. ; III.1.8. — πήμασι : II-4.3.2.

πημαίνω
μημάνας : II-8.12.3.

πήνισμα
πηνίσματα : III.3.2.

***πηός**
πηοὶ : I.5.3. — πηῶν : II-7.14.20. — πηοῖς : III.13.1.

πικρός, ά, όν
πικρὸς : II-4.3.9. ; II-7.6.7. — πικρὰν : II-4.3.13. ; II-7.14.4. — πικρὴν : III.10.1. — πικρόν : II-7.6.2. ; III.2.2. — πικρὰ : II-4.3.13. ; III.11.2. — πικρ’ : III.7.1. — πικρότατον : II-8.12.2. — πικροτάτοις : [III.9.6.] ; III.14.1.

πίνω
ἔπιον : II-8.3.5. — πίνων : II-10.3.1.

πίμπλημι
πλήσθη : II-8.10.8. — πλήσας : II-7.3.1. ; II-7.9.1. ; II-7.14.10. ; II-7.17.1. — πλήσαντα : II-1.3.2. — πλήσασ’ : III.9.5. — πλησάμενος : II-7.14.16. — **ἀνα**πλήσαντα : II-7.15.4. — **ἐν**έπλησα : III.6.3. — ἐνέπλησε : II-7.2.5. ; II-7.14.5. — ἐνπλήσασα : II-7.9.2.

πίναξ
πίναξ : II-7.14.17.

πινυτός, ή, όν
πινυτὸς : II-4.10.3. — πινυτὸν : I.2.1. ; II-7.14.9. — πινυτοῦ : II-6.2.1. — πινυτοῖο : II-5.8.1. — πινυτὴν : II-4.10.1. ; II-7.2.2. ; III.1.1. — πινυτῆι : III.3.2. — πινυταῖς : II-8.10.15.

πίπτω
ἔπεσον : II-4.12.1. — πέσσεν : [II-4.3.14.] — πεσοῦσαν : II-8.4.1. — **ἔν**πεσον : II-7.14.16. — **κά**ππεσον : II-7.6.3. — **περι**πέσοιτο : II-5.2.1. — **πρόσ**πεσε : II-7.11.2.

πίστις
πίστιν : I.13.5. ; [II-7.13.5.] ; III.6.3. ; III.16.1.

πιστός, ή, όν
πιστὲ : II-10.4.1. — πιστὸν : II-1.6.3. ; II-7.13.5. — πιστότατος : II-1.6.1.

πλέος, α, ον
πλέον : I.3.1. ; II-1.1.2. ; II-5.1.1. ; II-7.6.3. ; II-7.14.12. ; II-7.14.26. ; II-8.3.5. ; III.5.1. ; III.7.1. ;

III.10.2. — πλεόνων : II-6.1.2. — πλείω : II-7.14.8. — πλεῖστ’ : II-11.2.1. — πλείστην : II-1.3.1. — πλείστηι : III.9.3.

πλέω
πλεῖς : III.12.1. — πλεύσας :II-8.10.8. — **συνεκ**πλεύσαντα : III.6.3.

πλῆθος
πλῆθος : II-4.12.1. — πλήθεϊ : I.13.25. — πλήθων : II-4.3.7.

πληθύς
πληθὺς : II-8.10.2.

πλήθω
πεπληθότα : II-7.5.1.

πλήν
πλὴν : II-1.7.1. ; III.10.1.

πληρόω
πληρούμενον : II-7.14.5. — πληρώσαντας : II-7.3.1.

πλησίον, α, ον
πλησίον : II-2.2.4. ; II-6.1.1.

πλόκαμος
πλόκαμον : II-5.2.1. ; II-12.1.4.

πλοῦς
πλόον : II-12.2.1.

πλοῦτος
πλοῖτοι : III.5.1.

πνεῦμα
πνεῦμα : I.13.12. ; [I.13.26.] ; II-4.3.11. ; II-7.14.16. ; II-7.14.23. ; II-8.3.5. ; III.14.1. — πνεῦμ’ : II-8.10.8.

πνέω
ἀπέπνεον : II-7.2.5. — ἐπνέομεν : I.8.1.

ποθεινός, ή, όν
ποθεινός : I.13.1. — ποθεινὸς : II-7.14.10. ; II-8.10.10. — ποθεινὸν : III.11.3. — ποθεινὴ : II-7.6.6. — ποθεινάν : II-8.10.7. — ποθεινῆς : [II-4.4.1.] — ποθεινῇ : II-7.13.4. — ποθεινότατος : I.13.15. — ποθεινοτάτῳ : III.11.2. — ποθεινοτάτα : II-8.2.2. — ποθεινοτάτην : I.13.18. ; III.4.1.

πόθεν
πόθεν : III.13.1.

ποθέω
ποθέεσκον : II-2.3.1. — ἐπόθεις : I.6.3. ; III.10.1. — ποθέων : II-8.10.8. — ποθέοντα : III.1.6. — ποθέοντες : II-7.14.3. — ποθέουσα : II-7.14.26. — ποθοῦσα : II-1.2.1. — πεποθημένος : I.10.3.

πόθος
πόθος : II-8.2.1. — πόθον : II-8.10.14. — πόθου : II-5.6.2. ; II-7.4.1. — πόθων : II-4.3.1.

ποιέω
ἐποίει : II-11.1.1. — ποίησεν : II-7.12.1. — ἐποίησεν : II-8.5.7. — ἐπόησεν : II-7.4.1. — ποιησάμενος : II-4.6.1.

ποιητής
ποιητὴς : II-11.1.1.

ποικίλος, η, ον
ποικίλᾳ : II-8.12.5.

ποίμνη
ποίμνας : III.1.6.

ποκα
cf. ποτε.

πολεμιστής
πολεμιστὰν : II-8.9.1.

***πολεμόκλονος, ος, ον**
πολεμόκλονος : II-4.3.10.

πόλεμος
πόλεμος : II-8.12.2. — πολέμου : II-8.10.3. — πολέμοις : II-7.14.22. — πτολέμοισι : III.11.2. — πτολέμοισιν : III.8.1.

πολιός, ά, όν
πολιὸν : II-5.2.1. ; II-7.18.2. — πολιῆι : II-5.9.1.

πόλις
πόλις : I.14.1. ; II-4.3.10. ; II-5.3.1. ; II-5.3.2. ; [II-8.8.1.] ; II-10.5.1. ; III.13.1. — πόλιν : II-7.6.1. ; II-11.1.1. ; III.9.1. — πτόλιν : II-8.10.15. ; II-8.12.2. — πόλεως : [I.9.1.] ; III.6.3. — πόλειος : II-7.14.6. — πόληας : II-8.10.3. — πολέων : II-8.10.9. — πολίεσι : I.14.2.

πολίτης
πολίταις : I.13.11. — πολείταις : I.3.1. — πολιῆτιν : I.13.26.

πολλάκις
πολλάκις : I.9.2. ; I.13.14. ; II-4.5.1. ; II-8.11.1. ; II-12.1.2. — πολλάκι : III.8.1.

πόλος
πόλον : II-7.5.7.

πολυαίνετος, ος, ον
πολυαίνετε : I.2.2. — πολυαινέτῳ : II-7.14.18.

πολύβιβλος, ος, ον
πολύβιβλον : II-7.11.1.

πολυβότειρα
πολυβότειρα : III.11.1.

***πολυγόητος, η, ον**
πολυγόητε : II-8.3.5.

πολύδακρυς
πολύδακρυ : I.6.1. — πολύδακρυν : II-6.2.1.

πολυήρατος, α, ον
πολυήρατον : I.9.1.

πολυθρήνητος, ος, ον
πολυθρήνητος : II-12.4.2.

πολύκλαυστος, ος, ον
πολύκλαυτον : II-7.10.2. — πολυκλαύστου : II-1.1.1. — πολυκλαύτου : II-7.15.4. — πολυκλαύστωι : I.5.1. — πολυκλαύτῳ : II-8.3.5.

πολύμητις
μολύμητιν : II-3.2.1.

***πολύοπλος, ος, ον**
πολύοπλον : II-7.7.1.

πολύπειρος, ος, ον
πολπειρότατε : II-8.5.3.

πολύς, πολλή, πολύ
πολὺν : II-7.6.8. — πολλοὺς : II-8.14.1. — πολλῶν : II-1.3.3. ; II-6.1.2. ; II-7.5.4. ; III.9.1. — πολλοῖς : II-5.3.1. ; III.13.1. — πολλοῖσι : I.13.1. — πολλοῖσιν : II-7.14.10. — πολλὴν : II-1.6.4.— πολλαῖς : [I.12.2.] ; II-7.8.1. — πουλύ : II-7.4.1. ; II-7.14.28. — πολλὰ : I.13.15. ; II-1.5.1. ; II-7.5.6. ; II-7.7.1. ; II-7.15.4. ; II-8.10.6. ; II-8.14.1. — πολλῶν : II-8.12.4.

πολύστονος, ος, ον
πολύστονος : II-7.14.26.

πολυχρόνιος, ος, ον
πολυχρόνιον : II-7.16.1.

πολυώδυνος, ος, ον
πολυώδυνος : II-7.14.24.

πόμα
πόματι : II-4.3.4.

πονέω
ἐπόνησα : II-1.7.1. — ἐποεῖτο : II-8.14.1. — πονούμενοι : II-12.1.3. — πονήσας : III.5.1. — πονησαμένου : I.14.4. — πονεῖν : III.7.1.

πόνος
πόνος : II-7.14.12. — πόνων : II-9.1.1.

πόντος
πόντος : II-7.6.5. — πόντου : II-4.3.10. ; [II-7.11.2.]

πορεύω
πορευθεὶς : II-4.8.1.

πορθμίς
πορθμίδ’ : II-8.10.4. — πορθμίδος : III.12.1.

πορθμός
πορθμὸν : II-7.4.1.

πορίζω
ποριζόμενον : III.1.9.

πόρος
πόρος : II-4.3.2.

πορσύνω
πορσύεται : II-4.3.13.

πόρω
πόρε : I.7.1. ; II-7.7.1. ; II-10.2.1. — πέπρωται : II-6.1.2.

ποσέτης
ποσέτης : I.13.15.

πόσις
πόσις : I.2.2. ; I.8.1. ; I.13.23. ; II-3.3.1. ; II-4.3.4. ; II-5.9.1. ; II-7.2.5. ; II-7.13.2. ; II-8.10.2. ; II-8.10.6. ; II-8.10.8. ; III.1.1. ; III.6.2. — πόσιν : II-7.13.5. ; II-7.14.26. ; III.10.1. ; III.12.1. — πόσιος : II-6.2.1. ; III.3.2. — πόσεϊ : II-7.6.6.

πόσος, η, ον
πόσων : II-4.5.1.

ποσσαέτης
ποσσαέτης : III.9.4.

πόστος, η, ον
πόστος : I.17.1.

ποταμός
ποταμός : II-8.11.2. — ποταμοῦ : III.12.1. — ποταμοῖο : II-9.1.1.

***ποτάομαι**
πεπότηται : II-7.6.8.

ποτε
ποτέ : III.6.4. — ποτὲ : III.1.8. — ποτε : I.3.1. ; II-1.7.1. ; II-7.5.4. ; II-8.13.1. — ποτ' : I.13.9. ; II-3.3.1. ; II-7.14.15. — ποκα : II-8.14.1.

ποτί
cf. πρός

πότμος
πότμον : I.13.25. ; II-2.3.1. ; II-3.3.1. ; [II-4.10.1.] ; II-7.14.7. ; II-7.14.26. ; II-7.18.1. ; II-8.10.8. — πότμωι : II-8.10.7.

πότνια
πότνια : II-2.3.1.

πότος
πότος : II-5.1.1.

που
που : I.14.4. ; II-5.6.2. ; II-7.14.6.

πούς, ποδός
πόδας : III.6.6. — ποσὶ : II-4.3.11. — ποσίν : II-7.2.3.

***πραιτωρεανός**
πραιτωρεανὸν : II-5.4.1.

πρᾶος, ος, ον
πραΰτατον : III.15.1. — πρηυτέρως : I.14.4.

πραπίς, πραπίδος
πραπίδας : II-4.10.3. — πραπίδων : III.8.1. ; III.9.3. — πραπίδεσσιν : II-8.4.1.

***πραύνω**
πρηΰναιτε : II-4.3.10.

πρέπω
πρέψας : II-8.10.11. — πρέπον : II-4.10.3. ; II-8.3.3. — μεταπρεφθεὶς : I.6.3.

πρεσβεύω
πρεσβεύων : II-7.2.5.

πρέσβυς
πρέσβυν : II-7.11.1. ; II-8.5.3.

πρίν
πρὶν : I.9.2. ; I.13.10. ; I.14.1. ; II-4.3.3. ; [II-4.3.5.] ; II-5.9.1. ; II-6.1.2. ; II-7.2.3. ; II-7.14.22. ; II-7.14.26. ; II-8.5.8. ; II-8.11.2. ; III.1.1. ; III.1.8. ; III.3.1. ; III.9.2. ; III.11.2. ; III.16.1..
; III.18.1. — πρὶγ : I.10.1.

πρό
πρὸ : I.6.1. ; I.10.3. ; I.13.19. ; II-4.3.13. ; II-5.2.3.

προβαίνω
cf. βαίνω.

προγένειος, ος, ον
προγένηον : II-7.6.1.

προγενής, ής, ές
προγενέστατοι : II-9.2.1.

προγέρων
προγέρων : II-8.3.5.

πρόγονος
πρόγονοι : II-3.1.2. — προγόνων : II-8.10.15. — προγόνοις : II-7.14.23.

προγράφω
cf. γράφω.

προκαθιζάνω
cf. ἱζάνω.

πρόκειμαι
cf. κεῖμαι.

προκοπή
προκοπῆς : II-1.3.3. — προκοπαῖς : III.6.2.

πρόκριτος, ος, ον
πρόκριτον : II-7.7.1.

προλαμβάνω
cf. λαμβάνω.

προλείπω
cf. λείπω

προμάχομαι
cf. μάχομαι.

πρόμαχος, ος, ον
προμάχοις : I.9.2. ; I.13.25. ; [II-4.4.1.] — προμάχοισι : III.8.1.

προμοίρως
προμοίρως : II-7.3.1.

πρόμος
πρόμον : II-1.2.1.

προπάροιθε
προπάροιθεν : II-8.10.3.

πρόπας, πρόπασα, πρόπαν
προπάντας : I.14.2.

προπάτωρ
προπάτωρ : II-3.1.2.

πρόπολος
πρόπολόν : II-7.5.5.

πρός
πρός : III.1.8. ; III.6.2. ; III.6.3. — πρὸς : I.13.12. ;

I.13.18. ; I.13.25. ; II-3.1.3. ; II-5.2.1. ; II-5.3.2. ; [II-7.4.1.] ; II-7.9.2. ; II-7.11.2. ; [II-7.13.1.] ; II-7.14.23. ; II-7.14.26. ; II-7.16.1. ; II-8.5.5. ; II-8.10.3. ; II-8.10.9. ; II-8.10.15. ; III.1.2. ; III.6.4. ; III.7.1. ; III.9.2. ; III.9.3. — ποτὶ : [II-4.2.1.] ; II-4.3.14. ; II-8.10.7. ; II-9.1.1.

προσδέχομαι
cf. δέχομαι.

προσέρχομαι
cf. ἔρχομαι.

προσημαίνω
cf. σημαίνω.

πρόσθε
πρόσθε : I.13.12. ; I.16.2. ; II-4.3.12. ; II-4.3.14. ; II-8.3.3. — πρόσθεν : III.14.1.

προσηνής, ής, ές
προσηνέα : I.13.11. ; II-4.3.8. — προσηνέας : II-7.5.1.

προσκηδής, ής, ές
προσκηδέες : II-4.3.11.

προσλέγω
cf. λέγω.

πρόσοψις
πρόσοψιν : II-5.2.1.

προσπίπτω
cf. πίπτω.

προστασία
προστασίηι : II-10.1.1.

προστάτης
προστάτα : II-1.6.1.

προσφιλής, ής, ές
προσφίλοις : II-4.3.6.

***προσψύχω**
προσψύχετε : II-8.6.1.

προτερέω
ἐπροτέρησεν : I.13.17.

πρότερος, α, ον
πρότερον : [II-4.3.5.] ; II-6.1.2. — προτέρων : III.6.4. — πρότέροις : I.13.24.

προτιδέχομαι
cf. δέχομαι.

προτιμάω
cf. τιμάω.

πρόφασις
πρόφασι : II-8.3.5.

προφρονέως
προφρονέως : III.6.2.

προφεύγω
cf. φεύγω.

προχέω
cf. χέω

προχοή
προχοαῖς : II-8.10.3.

πρόωρος, ος, ον
πρόωρον : II-5.11.1.

πρυλέες
πρυλέεσσιν : III.8.1.

πρύτανις
πρύτανιν : II-7.14.28.

πρωτεύς
πρωτῆα : II-5.7.2.

πρωτόγονος, ος, ον
πρωτογόνου : II-7.18.2.

πρῶτος, η, ον
πρῶτος : II-4.3.13. ; II-5.10.1. — πρώτοισιν : III.17.1 — πρώτην : II-7.6.3. — πρώτης : I.17.1. ; II-.5.11.1. — πρῶτον : I.17.1. ; II-7.8.1. ; II-8.5.1. — πρῶτα : II-3.1.2. — πρώτιστα : II-5.6.1.

πρωτότοκος, ος, ον
πρωτοτόκου : III.9.3.

πτηνός, ή, όν
πτηνῇ : II-4.3.13.

πυκνός, ή, όν
*πυκιναῖς : II-4.3.11. — πυκνῇσιν : II-7.6.1.

πυλαωρός
πυλαουρέ : II-7.14.8.

πύλη
πύλας : III.1.8.

πύματος, η, ον
πύματον : III.10.2. — πυμάταν : II-7.2.5.

πυνθάνομαι
πεύσεται : I.13.24. — πεύσῃ : II-7.15.1.

πῦρ
πῦρ : II-1.6.4. ; III.5.1. — πυρὸς : II-7.14.16. — πυρί : III.1.5. — πυρὶ : II-4.3.13. ; II-4.11.1. ; II-8.10.9.

πύργος
πύργον : II-7.14.22.

πυργόω
ἐπυργώσαντο : II-8.10.3.

πυρετός
πυρετοῦ : II-4.5.1. — πυρετοῖς : II-3.1.3.

πυρκαιά
πυρκαϊήn : II-7.14.16.

πυρόω
πεπύρωκαν : III.9.5. — πεπυρωμένη : III.9.8.

πω
πω : II-4.10.1.

πῶλος
πῶλον : II-4.9.1.

πώποτε
πώποτ’ : III.1.8.

πῶς
πῶς : II-5.9.1.

ῥα
ῥα : II-4.3.13. ; II-12.1.2. — ῥ’ : II-7.14.23. ; II-9.1.1.

ῥέζω
ῥέξας : III.6.2. — ῥέξαι : II-7.5.1.

***ῥέθος**
ῥεθέων : II-4.10.1.

ῥήγνυμι
ῥηγνύμενον : III.10.2.

***ῥητιάρις**
ῥητιάριν : II-4.1.2.

ῥητορικός, ή, όν
ῥητορικῆς : II-7.5.6.

ῥιζόθεν
ῥιζόθεν : I.13.5.

ῥόδον
ῥόδον : [II-7.2.6.] ; III.9.2.

ῥοή
ῥοὰς : II-1.6.4.

ῥόθιος, ος, ον
ῥόθιοις : II-4.3.14.

***ῥομβίζω**
ἐρόμβισεν : I.13.12.

ῥοπή
ῥοπῇ : II-5.9.1.

ῥύομαι
ῥυόμενοι : II-8.10.3.

σάκος
σάκος : II-8.11.1.

σαλεύω
ἐσάλευσεν : II-12.1.4.

σανίς, σανίδος
σανίδας : III.7.1.

σάλπιγξ
σάλπιγγος : II-4.1.2.

σαόω
*σαοῦν : III.1.1.

σάρξ, σαρκός
σαρκὰ : I.16.2. — σάρκας : II-1.6.4. ; II-7.5.7. ; II-8.14.1. ; III.1.5.

σάφα
σάφα : I.13.23.

σαφῶς
σαφῶς : II-1.3.3. ; [II-7.14.14.] ; III.9.5.

σβέννυμι
ἔσβεσας : II-4.3.3. ; II-8.3.5. — ἔσβεσε : I.13.6. — ἔσβεσεν : II-7.14.25. — ἔσζβεσται : I.13.12. — ἐσβέσθην : III.11.3. — **κατ**έσβεσε : II-12.1.4.

σεαυτοῦ, ῆς
σαυτὸν : III.6.3.

σέβω
σέβοντες : II-8.10.5.

σειρά
σειρήν : III.7.1.

σέλας
σέλας : III.6.2.

σελήνη
σελήνην : II-4.3.7.

σέλινον
σέλινα : II-7.5.4.

σελίς, σελίδος
σελίδα : II-7.11.1.

σεμνός, ή, όν
σεμνὸν : I.13.26. ; II-7.5.3. — σεμνή : III.1.8. — σεμνὴ : I.13.12. — σεμνὰ : II-4.3.9. — σεμνῇ : II-4.11.1. — σεμνοτάτην : II-7.12.2. — σεμνότατον : III.9.1.

σηκός
σηκὸν : II-10.2.1. — σηκοὶ : I.13.12.

σῆμα
σῆμα : I.13.5. ; I.16.1. ; II-1.3.3. ; II-2.2.1. ; II-4.3.14. ; II-4.10.3. ; II-4.11.1. ; II-5.6.2. ; II-5.9.1. ; II-7.5.4. ; II-7.12.1. ; II-7.14.4. ; II-7.14.11. ; II-7.15.1. ; II-7.15.4. ; II-7.16.1. ; [II-8.9.2.] ; II-8.10.1. ; II-8.12.2. ; II-9.2.1. ; II-10.5.1. ; III.1.9. ; III.6.6. ; III.14.1. — σῆμ’ : II-1.7.1. ;

II-4.5.1. ; II-11.1.1. ; III.1.6. — σᾶμα : I.2.1. ; I.13.17. ; II-5.2.2. ; [II-7.15.2.] ; II-8.13.2. ; II-12.1.2. — σᾶμ' : II-10.2.1. — σήματος : II-8.12.4. ; II-11.1.1. — σήματι : I.8.1. ; I.11.1. ; II-1.4.1. ; II-2.3.1. ; II-8.10.5. ; II-11.1.1. — σάματι : II-6.2.1. ; II-8.14.1. — σήματα : II-10.1.1.

σημαίνω
σημαίνω : II-6.3.1. — σημανεῖ : III.1.4. — σημήναις : II-7.14.8. — **προ**σημαίνω : II-8.5.7.

σημεῖον
σημε' : II-10.1.1.

σημόφορος
σημοφόρωι : III.8.1.

σθεναρός, ά, όν
σθεναρός : III.13.1.

***σιβύνη**
σιβύνην : II-10.1.1.

σιγηλός, ή, όν
σιγηλὸν : II-4.3.8.

***σίγνον**
σίγνον : [I.12.1.] — σίγνων : II-5.11.1.

σκεδάννυμι
ἐπισκεδάσαι : II-4.12.1.

σκέκτομαι
σκεπτομένη : II-7.11.2.

σκῆνος
σκᾶνος : [I.11.26.]

σκῆπτρον
σκάπτρων : III.6.3.

σκιάζω
ἐσκίασε : II-8.10.4. — κατασκιάσας : II-7.13.5.

σκιερός, ά, όν
σκιεροῖς : I.8.1. — σκιερούς : [II-8.3.4.] — σκιερᾶς : III.12.1. — σκιερᾷ : II-4.3.12. — σκιερῶι : III.1.5.

σκολιός, ά, όν
σκολιοῖς : II-4.3.4.

σκόπελος
σκοπέλοις : III.6.5. — σκοπέλοισιν : III.6.2.

σκοτία
σκοτίην : I.13.14. — σκοτίης : [II-7.14.4.] — σκοτίᾳ : III.9.6. — σκοτίηι : III.3.2.

σκότιος, α, ον
σκοτίους : II-4.3.12. — σκοτίοις : II-7.4.1.

σκοτόεις, εσσα, εν
σκοτόεν : III.9.4.

σκότος
σκότου : III.1.8.

σκῦλον
σκῦλα : III.16.1.

σορός
σορὸς : II-7.14.24.

σός, ή, όν
σὸς : II-8.3.3. ; II-8.10.8. — σὸν : I.13.25. ; II-5.9.1. ; III.12.1. — σοῦ : II-1.6.1. — σῶι : II-8.3.3. — σοῖσι : III.6.3. — σοῖσιν : I.13.6. — σή : II-4.10.1. ; II-7.14.8. — σὴ : I.13.12. — σὴν : I.13.6. ; I.13.24. ; II-4.10.1. ; II-10.4.1. ; III.1.8. ; III.6.4. — σὴγ : II-8.10.4. — σὰν : II-7.15.3. ; II-8.8.1. ; III.1.5. ; III.12.1. — σῆς : [II-4.10.1.] ; II-5.6.2. ; II-5.9.1. ; II-8.3.5. — σᾶς : II-8.5.7. — σῇ : III.6.4. — σαῖς : III.9.9. — σὰ : III.6.2. — σῶν : II-8.3.5. ; III.10.2. — σοῖσι : II-7.14.7. — τεόν : [II-12.1.3.] — τεὸν : I.13.12. ; I.13.15. — τεῷ : III.12.1. — τεοὺς : II-7.14.27. — τεὴν : I.13.15. — τεὰν : I.9.1. — τεῆς : II-7.14.2. — τεᾶς : II-12.1.2. — τεὸν : II-7.15.3.

σοφία
σοφίαμ : II-7.13.3. — σοφίη : II-1.4.2. — σοφίην : I.13.24. ; II-7.11.1. — σοφίης : [II-4.10.1.] ; II-7.14.15. ; II-8.10.13. — σοφίας : II-7.7.1. ; II-7.14.17. ; II-8.10.15. ; II-12.4.1. — σοφίαι : [III.9.1.]

σοφός, ή, όν
σοφός : II-1.5.1. ; III.17.1. — σοφ' : II-1.1.2. — σοφόν : I.3.1. — σοφὸν : II-8.12.3. — σοφοῖσιν : II-7.5.6. — σοφὴ : II-5.8.1.

σπάω
ἀπέσπασες : II-4.3.4. — ἐπεσπασάμην : II-7.18.1. — ἐπεσπάσατο : I.13.25.

σπλάγχνον
σπλάνχνοισιν : III.1.8.

σπείρω
ἔσπιρε : I.13.15. — σπείρας : I.13.18. ; II-7.2.5. — σπείρασι : III.11.3.

σπένδω
σπεῖσον : II-1.4.3. — σπείσας : III.1.9.

σπεύδω
σπεύσας : II-7.8.1.

***σπιλάς, σπιλάδος**
σπιλάδος : III.9.1. — σπιλάδες : II-7.5.7.

σποδιά
σποδιὴ : II-7.15.5. — σποδιήν : II-7.6.3. — σποδιὴν : I.6.3. ; I.13.13. ; II-3.3.1. ; II-7.6.1.

σπονδή
σπονδαῖσι : II-7.14.28.

σπουδαῖος, α, ον
σπουδαῖον : II-1.2.1.

σπουδή
σπουδῆς : II-4.12.1.

σταγών
σταγόνων : II-6.2.1.

σταδιασμός
σταδιασμῶν : II-7.14.17.

στάδιον
σταδίου : I.14.4. — σταδίοις : II-3.1.3. ; II-4.1.2. — σταδίοισιν : II-8.10.11.

σταχυμήτωρ
σταχμήτορα : III.16.1.

σταχύς
σταχύων : III.9.4.

στείχω
στείχεις : II-4.3.3. — ἔστιχον : II-12.2.2. — στεῖχε : III.6.2. ; III.6.3. — στείχοις : [II-6.2.1.] ; II-7.14.9. — στείχων : II-12.4.1. ; III.16.1. — στείχοντα : III.16.1. — στείχουσι : III.7.1. — **παρα**στείχοντες : III.14.1.

στέλλω
στέλλομαι : III.6.4. — στέλλεο : ; II-7.15.3. ; III.6.6. — στείλαντες : II-8.10.3. — **ἀπ**έστειλεν : II-4.3.9.

στέμμα
στέμμα : II-4.5.1. — στεμμάτεσσιν : II-12.1.2.

στεναχέω
στεναχεῖ : II-1.1.2. — **ἐπ**εστενάχησε : I.13.11. — **κατ**εστενάχησε : II-8.5.4.

***στεναχή**
στεναχάς : II-8.1.1.

στεναχίζω
στεναχίζει : II-8.10.2. — στενάχιζέ : III.10.2.

στενάχω
στενάχει : II-7.7.1. ; II-7.14.7. — στέναχων : II-8.10.6. — **ἀνα**στενάχει : I.13.23. —

στένω
ἀναστείνει : I.13.12.

στέργω
στέργων : II-7.14.26. — στέγουσι : III.11.3. — στεργομένην : I.13.15. — στέρξας : [II-1.7.1.] ; II-7.13.5. — στέρξαντα : II-7.11.1. — στέρξασαν : II-8.4.1.

στερέω
στέρεσεν : II-5.11.1. — ἐστέρισας : III.12.1. — ἐστερόμην : II-7.8.1. — ἐστερόμαν : II-8.5.4. — στερόμαν : III.3.1. — **ἀπ**εστέρεσας : III.10.2. — ἀπεστερημένη : III.1.8.

στέρνον
στέρνων : II-4.3.13. ; II-4.11.1. ; II-8.3.5. — στέρνοισι : II-7.14.15. ; II-8.10.14.

στέφανος
στέφανος : II-7.2.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.6. — στέφανον : II-8.3.3. — στεφάνῳ : II-7.7.1. — στεφάνοις : I.9.2. ; II-5.3.1.

στεφανόω
ἐστεφανῶσε : II-5.3.1. — στεφανοῦσθαι : II-4.12.1.

στέφω
ἔστεφον : [II-8.10.5.] — ἔστεφε : II-7.5.4. — στέψας : II-7.2.3. — ἀποστέφετε : I.10.2.

στήλη
στήλη : I.13.19. ; II-2.2.1. — στάλα : I.3.1. ; I.13.23. ; II-7.6.5. ; II-12.4.1. ; III.9.4. — στήλην : I.11.2. ; I.13.16. ; I.13.24. ; 1.15.1. ; II-5.8.1. ; II-8.12.3. ; III.9.9. — στήλαν : I.13.20. ; II-7.6.4. — στάλαν : I.13.10. ; I.13.17. ; II-7.4.1. — στήλλην : II-4.6.1. — στήλλαν : II-5.9.1. — στήλης : II-3.2.1. — στήλλης : II-8.7.1. — στήλῃ : I.6.2. ; II-2.3.1. ; II-8.12.1. — στάλᾳ : II-7.13.3.

— στήλαι : II-5.10.1. — στάλαι : I.13.26.

στηλῖτις, στηλίτιδος
στηλίτιδος : I.13.18.

στηρίζω
στήρικτο : I.13.5.

στολίς, στολίδος
στολίδεσσι : III.9.2.

στόμα
στόματος : II-7.14.27. — στόματι : II-7.14.3. ; II-7.14.8.

στοναχή
στοναχαί : II-7.6.3. — στοναχὰς : II-4.3.8. ; II-4.3.13. ; II-7.15.2.

στοργή
στοργῆς : III.1.9. — στοργᾶς : II-1.1.2. — στοργᾶι : I.13.10. ; I.13.17. ; II-8.5.4.

στρατήγημα
στρατηγημάτων : II-7.14.17.

στρατηγός
στρατηγός : II-7.7.1. — στρατηγὸν : II-7.7.1.

στρατία
στρατίης : II-9.1.1. — στρατίαι : III.6.2.

στρατιώτης
στρατιώτην : II-5.4.1. — στρατιώτηι : III.8.1.

στρέφω
ἀποστρέφεται : II-12.2.2. — ἀποστρέφετε : ; II-7.14.14. I.10.3. — ἐπιστράφητι : II-7.14.14.

στρωμνή
στρωμναῖς : II-12.1.4.

στρώννυμι
στρώσεις : III.12.1.

στυγερός, ά, όν
στυγερὸς : II-7.14.5. — στυγερὸν : II-4.3.4. ; II-7.4.1. ; II-7.14.19. ; II-7.18.2. ; II-8.10.8. — στυγεροῦ : III.9.2. — στυγεροὺς : II-7.3.1. — στυγερή : II-7.14.16. — στυγερὴ : II-7.10.2. — στυγερήν : [I.8.1.] — στυγεραὶ : II-4.3.10. — στυγερῷ : II-7.14.21.

στυγνός, ή, όν
στυγνὸν : I.13.14. ; III.10.1. — στυγνοῖς : II-8.3.5. — στυγνὴ : III.10.1. — στυγνά : III.11.2.

σύ
σύ : I.17.2. ; II-4.3.6. ; II-4.3.12. ; II-4.9.2. ; II-10.2.1. ; III.1.6. ; III.6.1. ; III.8.1. ; III.18.1. — σὺ : I.13.12. ; I.17.1. ; II-4.10.1. ; [II-5.10.1.] ; II-7.5.1. ; II-7.14.9. ; II-7.14.16. ; II-7.16.1. ; [II-8.8.1.] ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. ; II-8.10.15. ; II-10.4.1. ; III.6.4. ; III.9.1. ; III.9.6. — σὲ : I.6.3. ; I.7.1. ; I.13.12. ; I.13.18. ; II-7.14.8. ; III.6.3. ; III.10.2. ; III.13.1. — σε : I.5.1. ; I.6.3. ; I.13.6. ; I.13.14. ; I.15.2. ; I.13.22. ; II-1.6.1. ; II-4.3.3. ; II-4.3.12. ; II-4.10.1. ; II-5.10.1. ; II-7.7.1. ; II-7.9.2. ; II-7.14.2. ; II-7.14.24. ; II-7.14.25. ; II-7.14.27. ; II-7.14.28. ; II-7.15.3. ; II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.5.5. ; II-12.1.3. ; II-12.1.4. ; III.1.5. ; III.1.8. ; III.10.1. ; III.13.1. — σ’ : II-1.6.1. ; II-4.10.1. ; II-7.14.14. ; II-7.14.25. — σου : II-12.1.4. ; III.1.5. — σέο : I.13.18. ; II-8.3.5. — σεῖο : I.9.1. ; II-8.5.7. ; II-8.10.2. — σέθεν : II-7.14.27. ; III.1.8. — σοί : II-8.10.2. ; III.9.4. ; III.12.1. — σοὶ : I.2.2. ; I.6.1. ; I.7.1. ; I.13.12. ; II-5.6.2. ; II-7.14.2. ; II-8.3.5. ; [II-8.8.1.] ; II-8.10.4. ; II-12.1.4. ; III.6.3. ; III.9.6. ; III.10.2. — σοι : I.13.23. ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-7.7.1. ; II-7.14.7. ; II-7.14.10. ; II-7.14.25. ; II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.5.2. ; II-8.13.2. ; II-12.1.3. ; III.9.4. ; III.10.2. — τὺ : II-7.14.14. — τεῦ : II-7.13.3. — τοι : I.9.1. ; I.9.2. ; I.17.2. ; II-7.13.3. ; II-10.4.1. ; II-12.1.2. ; III.1.4. — τυννὴ : I.7.1. — ὑμέων : III.5.1. — ὑμῖν : II-4.3.7. ; III.7.1. — ὔμμιν : [II-8.10.8.] — χὑμεῖς (καὶ ὑμεῖς): III.10.1.

συγγενής, ής, ές
συνγενὴς : II-1.2.1. — συγγενέος : II-1.1.2. — συγγενέων : II-8.10.2.

συγγενικός, ή, όν
συγγενικῆς : III.6.2. ; III.6.3.

συγγιγνώσκω
cf. γιγνώσκω.

συγγράφω
cf. γράφω.

σύλλεκτρος, ος, ον
σύλλεκτρος : I.13.18. — σύλλεκτρον : II-6.2.1. ; III.4.1.

σύμβιος, ος, ον
συμβίῳ : II-6.1.1.

συμβίωσις
συμβιώσεως : III.1.8.

σύμβολον
σύμβολα : I.6.4. ; II-7.14.15.

συμπαθία
συμπαθίην : II-7.2.6.

σύμπας, ασα, αν
σύμπασα : [II-8.8.1.] — σύνπαν : II-4.12.1.

συμφορά
συμφόραν : [II-8.8.1.] — συμφορᾶς : I.13.12. — συμφοραῖς : II-5.2.1.

σύν
σὺν : I.5.1. ; I.13.16. ; I.13.23. ; II-1.4.2. ; II-4.3.11. ; II-4.4.1. ; II-4.13.1. ; II-7.14.9. ; [II-8.8.1.] ; II-8.11.1. ; III.1.8. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.8.1. — σὺμ : II-7.14.28.

σύναιμος, ος, ον
συναίμου : III.14.1. — συναίμων : II-1.4.2. — συναίμοις : II-1.4.2.

συνάορος, ος, ον
ξυνάορε : III.1.8. — συνάορον : III.6.2. — ξυνάορον : II-7.14.14. ; III.1.8.

συναραρίσκω
cf. ἀραρίσκω.

συναρμόζω
συνάρμοσεν : I.13.18.

συναρπάζω
cf. ἁρπάζω.

συνάρχω
cf. ἄρχω.

συνγιγνώσκω
cf. γιγνώσκω.

σύνεδρος, ος, ον
σύνεδρον : I.14.2.

συνέζομαι
cf. ἕζομαι.

συνεκπλέω
cf. πλέω.

συνέταιρος
συνέταιρον : III.9.9.

συνευνέτης
ξυνευνέτας : II-12.1.2.

σύνευνος
σύνευνε : III.1.8.

συνέφηβος
συνεφήβων : II-7.14.4.

συνέχω
cf. ἔχω.

συνζοίη
συνζοίης : III.1.9.

σύνθρονος, ος, ον
σύνθρονος : II-7.14.18. — σύνθρονον : II-7.7.1.

σύνθωκος, ος, ον
σύνθωκος : III.18.1.

σύνοδος
συνόδοις : [I.11.5.]

σύνοικος
σύνοικος : III.9.2. ; III.10.1.

συνόμαιμος, ος, ον
συνόμαιμος : I.13.10. — συνόμαιμ' : [III.6.4.] — συνόμαιμοι : II-7.14.5.

συνομαρτέω
συνομαρτῶν : II-8.10.13.

συνόμευνος
ξυνομεύνου : III.10.1. — συνομεύνῳ : II-8.7.1.

συνομῆλιξ
συνομήλικες : III.7.1.

συνομώνυμος, ος, ον
συνομώνυμος : III.5.1.

συντροφία
συντροφίην : III.6.4.

σύντροφος
συντρόφῳ : II-5.7.1.

συνώνυμος, ος, ον
συνώνυμον : II-5.2.1. — ξυνώνυμον : II-7.15.3.

σφάγιον
σφάγιον : II-4.13.1.

σφάζω
σφάξε : II-4.1.1.

σφάλλω
ἔσφηλεν : III.5.1.

σφαλερός, ά, όν
σφαλερὰ : II-4.12.1.

σφέτερος, α, ον
σφετέρην : II-8.10.3.

σφωΐτερος, α, ον
σφωϊτέροις : II-7.14.4.

σχάζω
σχάσας : III.1.4.

σχέδιος, α, ον
σχεδίῃ : II-4.10.3.

σχεδόν
σχεδὸν : II-4.3.13.

σχέτλιος, α, ον
σχετλίῳ : II-12.1.3.

σχῆμα
σχῆμα : II-4.3.7. ; II-7.2.1. ; II-7.14.19.

σχίζω
σχείζει : II-7.11.2.

σώζω
σώσει : III.13.1. — σώζουσα : II-7.14.26. — σωθέντα : II-5.4.1. **ἐκ**σώζων : II-7.5.3.

σῶμα
σῶμα : I.10.2. ; I.13.4. ; I.13.25. ; II-4.10.1. ; II-4.11.1. ; II-7.6.5. ; II-7.6.8. ; II-7.14.27. ; II-8.9.2. ; II-8.10.8. ; III.9.9. — σῶμ’ : II-4.3.8. — σώματος : I.13.6. ; II-4.3.15.

σωφροσύνη
σαοφροσύνην : II-4.10.1. — σαοφροσύναν : II-7.7.1. — σωφροσύνης : I.13.18. ; II-5.2.2. — σωφροσύνας : II-5.7.2. — σαοφροσύνης : II-4.3.15. — σαοφροσύνας : I.2.2. ; II-8.3.5.

σώφρων, ων, ον
σώφρων : I.10.3. ; [II-4.10.3.] — σώφρονα : I.3.1. ; II-8.10.2. ; III.9.7. — σώφροσιν : II-10.1.1.

***ταγός**
ταγὸν : II-7.7.1. — ταγοῖς : II-9.2.1.

ταλαιπώρως
ταλαιπώρως : II-1.6.4.

ταλαπενθής, ής, ές
ταλαπενθὴς : II-4.3.13.

τάλαρος
τάλαρος : II-7.13.3.

τάλας, τάλαινα, τάλαν
τάλας : II-7.8.1. — τάλαν : I.5.1. — τάλαινα : II-1.4.1. ; II-7.6.1. ; II-12.1.4. — τάλαιναν : II-4.3.13. — ταλαίνῃ : I.12.1.

τανύω
ἀμφιτάνυσσε : I.9.1.

ταρβέω
ταρβήσας : III.18.1.

***ταρχύω**
τάρχυσαν : II-9.2.1. — ταρχύσας : III.4.1. — ταρχυθέντι : III.6.1.

τάττω
ταγεὶς : II-7.8.1. — **ἀντι**τάξεται : [II-4.3.1.] — **ὑπο**τάξας : II-3.1.3.

ταῦρος
ταύρων : II-8.3.3.

ταφή
ταφῆι : II-12.2.1. — ταφαὶ : III.10.1.

τάφος
τάφος : I.13.10. ; I.13.26. ; II-2.2.3. ; II-4.3.13. ; II-4.3.15. ; [II-4.4.1.] ; II-5.2.1. ; II-8.10.1. ; II-8.13.1. ; II-12.4.2. ; III.1.3. ; III.3.1. ; III.9.3. ; III.9.5. — τάφε : II-7.14.25. — τάφον : I.7.1. ; I.13.9. ; I.13.16. ; II-1.4.1. ; II-4.6.1. ; II-6.1.1. ; II-7.2.3. ; II-7.6.4. ; II-10.1.1. ; III.7.1. — τάφου : II-7.14.3. ; II-8.10.2. ; II-8.12.1. ; III.9.2. — τάφωι : I.5.2. ; II-7.5.1. ; II-8.14.1. — τάφῳ : II-4.3.13. ; II-7.14.13. ; II-12.1.4. ; III.2.2. — τάφοισι : II-4.3.9. — τάφοισιν : II-4.3.13.

ταχέως
ταχέως : II-7.8.1.

τάχος
τάχος : III.9.5.

ταχύς, εῖα, ύ
ταχύ : [I.12.3.] — θᾶσσον : II-7.11.2.

ταχυτής
ταχυτᾶτι : II-7.14.12.

τε
τε : I.6.1. ; I.8.1. ; I.9.2. ; I.10.1. ; I.11.2. ; I.11.3. ; I.15.1. ; I.16.2. ; II-1.2.1. ; II-1.3.1. ; II-1.3.3. ; II-1.4.1. ; II-1.4.2. ; II-1.6.4. ; II-2.2.1. ; II-3.1.2. ; II-4.3.7. ; II-4.3.12. ; II-4.3.14. ; II-4.6.1. ; II-4.10.1. ; II-5.1.1. ; II-5.8.1. ; II-5.10.1. ; II-7.5.1. ; II-7.5.2. ; II-7.5.6. ; II-7.6.6. ; [II-7.7.1.] ; II-7.13.2. ; II-7.14.11. ; II-8.3.3. ; II-8.5.8. ; II-8.10.4. ; II-8.12.2. ; II-8.12.3. ; II-8.13.2. ; II-9.2.1. ; II-10.1.1. ; II-12.3.1. ; II-12.5.1. ; III.1.8. ; III.2.2. ; III.6.2. ; III.8.1. ; III.9.9. ; III.11.3. ; III.18.1. — τ’ : II-

1.6.4. ; II-5.2.3 ; II-5.6.2. ; II-7.14.16. ; II-8.10.2. ; II-8.10.3. ; II-8.10.8. ; III.2.2. ; III.8.1. ; III.9.3. ; III.11.2. ; III.18.1. — θ' : I.10.2. ; II-4.3.14. ; II-5.7.2. ; II-6.1.1. ; II-7.7.1. ; II-8.10.2. ; III.1.8. ; III.6.6. ; III.11.3.

τειδεί
cf. ὅδε, ἥδε, τόδε.

τείνω
ἔτεινα : II-7.14.26. — ἀνέτινα : II-7.6.3. — ἐκτίνας : II-7.14.21.

τείρω
τείρεται : II-7.14.4. — τειρόμενοι : II-8.6.1. — τειρομένους : II-5.10.1. — τειρομένα : II-7.14.18. ; II-8.11.2.

τέκνον
τέκνον : II-4.12.1. ; II-7.14.25. ; II-8.5.2. ; II-8.5.4. ; II-8.10.8. ; III.7.1. ; III.9.6. — τέκνου : II-1.4.1. ; II-4.3.7. ; II-4.3.13. ; II-5.2.1. ; II-7.5.3. ; II-12.4.1. ; III.1.2. ; III.9.3. ; III.9.4. ; III.10.1. — τέκνοιο : II-4.11.1. — τέκνωι : III.12.1. — τέκνῳ : II-4.3.3. ; II-4.3.13. ; II-.5.11.1. ; II-8.7.1. ; II-8.10.10. ; II-12.2.2. — τέκνα : I.13.15. ; 1.15.1. ; II-1.6.4. ; II-5.3.2. ; II-5.6.1. ; II-5.6.2. ; II-7.8.1. ; II-7.9.2. ; II-7.9.2. ; II-7.10.1. ; [II-7.14.14.] ; II-7.14.26. ; III.1.1. ; III.1.6. ; III.6.2. ; III.7.1. ; III.9.1. — τέκνων : I.6.3. ; I.13.10. ; II-2.2.4. ; II-7.13.5. ; II-7.14.5. ; II-7.14.26. ; II-8.5.8. ; II-11.1.1. ; III.1.8. ; III.2.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.16.1. — τέκνοις : I.13.16. ; II-8.5.6. ; II-10.2.1. ; III.6.3.

τεκνόω
ἐτέκνωσεν : II-7.14.21. — ἐτεκνώσατο : II-8.12.2. — ἐτεκνώσαντο : II-12.1.4.

τέκος
τέκος : II-8.10.7. — τεκέων : I.13.9. ; II-4.10.1. — τέκεσι : III.1.8. — τεκέεσσι : I.13.23.

τελέθω
τελέθει : III.2.2. — τελέθοι : II-8.13.2.

τέλειος, α, ον
τέλειαι : II-7.7.1. — τελήας : II-7.9.2. ; III.1.8. — τέλεον : II-4.5.1.

τελειόω
τελέωσε : II-7.12.2.

τελευτή
τελευτήν : I.13.19.

τελέω
ἐτέλεσσα : III.7.1. ; [III.9.2.] — ἐτέλεσσε : II-8.10.9. — ἐτέλεσσεν : II-7.14.8. — τέλεσαν : I.9.2. — τελέσας : II-4.1.2. —τελέσαντα : II-5.11.1. — τελέσανθ' : II-7.2.3. — τελὲν : II-2.2.2. — τελῖν : III.1.8. — τελέσαι : [I.12.1.] ; II-7.8.1. ; III.7.1. — τελέσσαι : II-4.1.2. — τετελέσθαι : II-1.6.4. — ἐκτελεῦσι : II-12.1.2. — ἐκτελέσας : II-7.10.1. — ἐκτελέσαντι : II-5.2.3.

τέλος
τέλος : I.13.22. ; I.13.25. ; I.14.3. ; II-4.1.2. ; II-6.2.1. ; II-7.12.1. ; II-7.14.2. ; II-7.16.1. ; II-8.6.1. ; III.9.3.

τελώριος, η, ον
τελώριον : III.10.2.

τέμενος
τέμενος : II-7.14.15.

τέρας, τέρατος
τέρατον : II-1.4.3.

τέρμα
τέρμα : I.1.1. ; I.2.1. ; I.11.3. ; II-4.3.13. ; II-7.1.1. ; II-7.5.6. ; II-7.14.5. ; II-7.14.26. ; II-8.5.2. ; III.10.1. — τέρματα : II-1.6.4. ; II-7.3.1. ; II-8.10.9. — τέρματ' : II-7.14.9. — τέρμθ' : III.11.2. — τέρματι : III.16.1.

τερματίζω
τερματίσας : I.5.1.

τέρμων
τέρμονες : II-4.3.15.

τερπικέραυνος, ος, ον
τερπικέραυνος : II-4.11.1.

τερπνός, ή, όν
τερπνὸς : II-7.14.19. — τερπνὸν : II-4.3.2. ; II-8.10.8. ; II-8.12.5. — τερπνὰ : II-4.3.13. ; II-5.2.3. — τερπνήν : III.1.8.

τέρπω
ἐτερπόμαν : II-4.3.1.

τέταρτος, η, ον
τέταρτον : I.17.1.

τετραέτης, ης, ες,
τετραέτης : II-2.3.1.

τέτρακις
τέτρακι : II-7.14.16.

τέτταρες, α
τέσσαρ' : II-12.1.1. — τέσσαρας : III.4.1.

τεύχω
ἔτευξα : II-8.3.5. — ἔτεοξα : II-8.10.5. — ἔτευξε : II-.5.11.1. ; II-6.1.1. ; II-7.10.2. ; II-7.13.4. ; II-9.2.1. ; II-10.1.1. — ἔτευξεν : II-4.5.1. ; II-12.1.3. ; III.3.1. — τεῦξε : II-4.10.1. ; II-5.6.2. ; II-7.14.9. ; II-10.2.1. — τεῦξ' : II-7.13.2. — τεῦξεν : II-7.4.1. — τεῦξαν : II-5.2.2. — τέτυκται : II-1.3.3. ; II-8.6.1. — τεύξας : II-3.3.1. ; II-4.11.1. — τευξάμενος : II-5.1.1. — τεύχειν : III.13.1.

τέφρα
τέφρηι : II-4.12.1. — τέφρῃ : II-4.3.13.

τέχνη
τέχνη : III.1.9. — τέχνην : II-8.10.5. — τέχνης : I.6.4. ; II-4.3.7. ; II-4.10.1. ; II-4.10.1. — τέχνας : II-6.2.1. — τέχνηι : ; II-10.1.1. — τέχνῃ : I.13.17. ; I.14.2. ; II-8.5.3. ; II-8.12.3. — τέχναι : II-1.6.1. — τέχναις : II-8.10.12.

τηκεδών
τακεδόνες : II-7.15.3.

τήκω
τηκόμεθα : [II-5.10.1.] — τάκων : II-8.12.5.

τῆλε
τῆλε : I.11.1. ; I.13.4. — τήλου : II-4.4.1.

τηλέβιος, ος, ον
τηλέβιον : III.10.2.

τηλεδαπός, ή, όν
τηλεδαποῖσιν : III.13.1.

τηλεφαής, ής, ές
τηλεφαής : II-7.14.3.

τηλίκος, η, ον
ταλίκα : I.9.2.

τηλόθεν
τηλόθεν : II-7.9.1.

τήλου
cf. τῆλε.

τηλύγετος, η, ον
τηλυγέτῳ : II-4.3.13.

τηρέω
τηρῶν : II-7.14.22. ; III.6.3. — τηρήσω : II-7.14.22.

τίθημι
τίθημι : III.1.8. — τίθησι : II-7.16.1. — ἔθηκα : I.11.3. — ἔθηκε : II-1.4.1. ; II-8.10.6. ; III.1.1. — ἔθηκεν : II-3.3.1. ; II-10.6.1. — θῆκε : II-8.10.6. ; III.4.1. — θῆκεν : I.4.1. ; I.13.16. — θῆκ' : II-7.14.26. — θῆκαν : I.13.20. — θέσαν : I.13.20. — ἐθέμην : II-7.14.6. — ἐθέμαν : II-8.3.5. — ἐθήκατο : II-4.3.13. — θήκατο : II-8.12.3. — θήκατό : II-7.15.5. — θήκατ' : II-7.7.1. — θήκαθ' : II-7.9.1. — θήκαντο : III.1.9. — θέτο : III.1.5. — ἔθεντο : II-8.1.1. — ἐτέθην : III.9.5. — τεθήσεται : II-7.13.4. — θέσθε : II-7.15.5. ; II-8.10.8. — τιθίς : III.1.8. — θέντα : II-7.13.5. — θέντες : I.13.21. — θέμενος : I.13.17. ; III.3.1. ; III.6.2. — θέμενον : III.6.4. — θεμένου : II-7.14.21. — θέμενοι : III.6.1. — θηκάμενος : II-7.2.3. — θεμένη : III.1.9. — θεμένα : II-4.3.4. — θεῖσα : II-7.18.1. ; II-8.3.5. — τεθημένη : I.13.12. — θέσθαι : I.12.1. — **ἀν**έθηκε : II-4.3.13. — ἀνέθηκεν : 1.15.1. — ἀνέθηκαν : II-7.15.4. — ἀναθεῖσα : II-5.8.1. — **δι**έθεντο : II-4.12.1. ; II-5.9.1. — **ἐν**θεμένη : II-4.3.13. — ἐνκαταθῆτ' : II-11.1.1. — **ἐπ**έθηκε : II-4.5.1. ; II-8.3.3. ; II-12.4.1. — ἐπιθεῖναι : II-4.6.1. — **κατ**έθηκ' : II-3.1.2. — κατθέμενοι : I.7.1. — **πάρ**θεο : II-7.6.1. — παρθεμένη : I.7.1. — **ὑπ**έθηκε : I.13.9.

τίκτω
ἔτικτε : II-2.2.2. — ἔτικτεν : III.11.3. — ἔτεκον : I.17.1. ; II-7.15.1. — τέκε : III.4.1. — ἐτέκοντο : III.7.1. — τεκόντες : II-7.3.1. — τεκοῦσα : I.7.1. ; II-4.3.12. ; II-7.14.8. ; II-7.17.1. — τεκούσῃ : II-5.2.2. — τεκεῖν : III.1.1. — τεκέσθαι : I.17.1.

τιμάω
ἐτίμησεν : II-7.7.1. — τίμησεν : II-7.9.2. — ἐτείμησεν : II-7.8.1. — τείμησε : II-5.8.1. — ἐτείμησαν : II-7.9.1. —

τιμῶν : II-8.3.3. — τιμῶντα : III.11.3. — τιμήσας : II-8.12.1. — τειμήσας : II-7.12.2. — προτιμᾶν : III.7.1.

τιμή
τιμὴν : I.13.22. ; II-8.10.1. ; II-9.2.1. — τιμᾶι : I.6.2. — τιμὰς : [II-7.5.4.] — τιμαῖς : II-9.2.1.

***τιμήεις**
τιμήεις : II-3.1.2.

τίμιος, α, ον
τίμιος : II-7.2.5. — τείμιον : 1.3.1. ; II-5.8.1. ; II-8.12.4. — τίμια : I.9.2.

τίπτε
τίπτε : I.3.1

τις, τι
τις : I.1.2. ; I.2.1. ; I.2.2. ; I.13.6. ; I.16.2. ; II-7.14.5. ; II-7.14.10. ; II-7.14.25. ; II-8.5.2. ; II-8.5.4. ; II-8.10.7. ; II-8.10.9. ; II-8.10.13. ; II-10.1.1. ; II-11.1.1. ; III.1.1. ; III.1.2. ; III.1.8. ; III.5.1. — τινα : II-11.1.1. ; III.12.1. — τιν’ : II-7.2.6. ; II-7.11.2. ; III.12.1. — τι : I.13.9. ; I.13.15. ; I.13.25. ; II-7.14.6. ; II-7.14.25. ; II-8.10.4. ; II-10.1.1.

τίς, τί
τίς : I.6.1. ; 1.15.1. ; II-4.3.4. ; II-4.5.1. ; II-6.3.1. ; II-7.6.3. ; II-7.10.2. ; II-7.13.3. ; II-7.14.21. ; II-7.14.26. ; II-7.15.1. ; II-7.15.5. ; II-12.1.4. ; III.1.4. ; III.6.3. ; III.6.4. ; [III.6.5.] ; III.9.4. ; III.13.1. — τίνος : 1.15.1. ; II-1.3.3. ; II-4.5.1. ; II-7.9.1. ; III.1.4. ; III.6.3. ; [III.6.5.] — τίνες : II-7.15.1. — τίνων : II-7.14.14. — τί : II-1.6.2. ; II-4.3.3. ; II-5.1.1. ; II-7.6.1. ; II-7.6.3. ; II-7.14.12. ; II-8.3.5. ; II-8.6.1. ; II-12.2.1. ; III.6.3. ; III.7.1. ; III.10.2.

***τίω**
τῖον : I.9.2. — τίων : II-4.3.1. — τείσασι : III.6.1. — τεισάμενοι : II-4.3.10. — τεισεμένοις : II-7.6.3. — τετιμένος : III.13.1. — τετιμένον : I.13.7. — τετειμένον : III.16.1. — τῖσαι : [II-8.5.8.] — ἀπέτεισε : II-1.6.3.

τλάω
τλῆτε : II-8.10.8. — ἔτλην : II-8.10.8. — ἀνέτλην : II-7.13.5.

τλήμων
τλήμων : II-4.12.1. ; III.6.2.

τοι
τοι : I.17.1. ; II-4.8.1. ; II-5.6.2. ; II-7.14.28. ; II-10.2.1. — τοί : III.7.1.

τοίγαρ
τοίγαρ : II-8.12.4.

τοιγάρτοι
τοιγάρτοι : II-7.14.2. ; II-10.2.1.

τοῖος, α, ον
τοῖος : II-4.8.1. ; II-4.10.1. ; II-7.14.14. ; II-8.3.4. — τοῖον : II-4.13.1. ; II-7.5.6. — τοῖόν : II-8.5.5. — τοίου : II-4.3.13. — τοίην : II-4.10.1. — τοῖο : III.8.1. — τοῖα : I.13.14. ; II-12.2.1. ; III.1.8. — τοῖά : II-7.14.25.

τοιόσδε, άδε, όνδε
τοιόνδε : II-4.11.1. — τοιοίδ’ : II-5.7.2. — τοιῇδε : II-7.13.3. — τοῖαδ’ : III.1.8.

τοιοῦτος, τοιαύτη, τοιοῦτο
τοιοῦτος : I.16.2. — τοιαύτην— τοιούτοις : II-5.10.1.

τόκα
cf. τότε.

τοκετός
τοκετός : II-5.9.1. — τοκετῶι : III.3.2. — τοκετῶν : II-7.14.25.

τοκεύς
τοκῆος : I.7.1. — τοκῆι : III.6.1. — τοκέες : [II-4.12.1.] — τοκεῖες : I.3.1. — τοκῆες : I.7.1. — τοκέας : II-5.10.1. — τοκέων : II-4.4.1. ; II-7.2.3. — τοκήων : II-1.3.3. — τοκεῦσι : II-7.5.6. ; II-7.14.7. — τοκεῦσιν : II-8.12.4. ; II-12.1.4.

τόλμα
τόλμᾳ : III.6.3.

τολμάω
τολμήσει : II-4.6.1.

τόπος
τόπον : II-7.14.4.

τόσος, η, ον
τόσον : II-7.14.25. — τόσσον : I.7.1. ; II-3.2.1. ; II-4.10.1. ; [II-7.13.5.] ; III.3.2. ; III.10.2. — τόσσους : I.14.4. — τόσαν : II-8.12.5.

τότε
τότε : II-4.12.1. ; II-11.2.1. — τόθ' : III.8.1. — τόκα : II-4.2.1.

***τουτεί**
τουτεὶ : II-8.5.6.

τραγικός, ή, όν
τραγικῇ : II-8.12.3.

τραγῳδία
τραγῳδίας : ; II-8.10.15.

τραυλός, ή, όν
τραυλήν : II-7.14.27.

τραχύς, εῖα, ύ
τρηχήαν : II-7.14.9.

τρεῖς
τρεῖς : II-7.4.1. ; II-7.12.2. ; II-7.13.2. ; III.9.5. — τρῖς : I.5.1. — τριῶν : 1.15.1. — τρειῶν : [II-6.3.1.] — τρεῖα : 1.15.1. — τρί' : II-7.14.10. — τρισὶ : II-7.14.10.

τρέπω
τετραμμένον : II-2.3.1.

τρέφω
ἔτρεφέν : II-7.14.24. — ἔθρεψε : II-8.12.2. — ἔθρεψεν : III.16.1. — θρέψεν : II-7.14.24. ; II-8.11.2. — θρέψω : III.1.8. — τραφέντα : II-8.6.1. — ἀνέθρεψεν : II-1.4.3. — τρέφουσα : II-1.2.1. — θρέψας : II-4.5.1. — θρέψασιν : II-4.7.1. — θρεψαμένοισι : II-7.6.2. — θρεψαμένα : II-7.6.1. — τραφεὶς : II-1.4.2. — τεθραμμέν' : III.1.6. — **ἀνα**θρεψαμένων : II-8.12.4. — ἀναθρεφθείς : II-8.12.3.

τρέχω
ἔτρεχε : II-7.11.2. — ἔτρεχεν : II-7.11.2. — ἔδραμες : I.13.12. ; II-7.7.1. — **ἐπ**έδραμε : III.1.4.

τριάκοντα
τριάκοντα : I.17.1. ; II-7.9.2. ; [III.9.7.]

τρίβος
τρίβον : III.6.3.

τριετής, ής, ές
τριετής : II-7.14.8. ; II-7.14.23. — τριετῆ : II-7.11.2. ; II-8.5.2. ; II-10.4.1. — τριετοῦς : III.1.9.

τρίζυγος, ος, ον
τρίζυγα : III.1.6.

τρίοδος
τριόδοισι : III.10.2.

τριπλοῦς, ῆ, οῦν
τριπλοῦν : II-4.3.12.

τρίπτυχος, ος, ον
τριπτύχους : III.1.8.

τρίς
τρὶς : I.10.1. ; II-1.4.2. ; II-10.6.1. ; III.4.1.

τρισκαίδεκα
τρισκαίδεκα : II-4.5.1.

τρισκαιδέκατος
τρισκαιδέκατον : II-4.1.2.

τρίπους
τριπόδων : II-7.11.1.

τρίτατος, η, ον
τριτάτῳ : II-7.14.16.

τρίτος, η, ον
τρίτον : I.7.1. ; II-7.7.1. — τρίτωι : II-7.14.26. — τρίτῃ : [III.9.5.]

τριττός, ή, όν
τρισσοὺς : II-5.9.1. ; II-12.4.2. — τρισσοῖς : I.13.23. — τρισσαῖς : II-4.3.8. ; II-7.14.28. ; III.10.1. — τρισσὰ : II-7.14.26.

τρόπαιον
τρόπαια : II-8.11.1.

τρόπος
τρόπον : III.1.8.

τροπόω
τροπωσάμενος : III.16.1.

τροφεῖον
τροφείων : III.11.3. — τροφήων : II-4.12.1. ; II-7.14.4.

τροφεύς
τροφέα : II-10.4.1. — τροφῆες : II-5.9.1. — τροφήων : II-4.3.13. — τροφέεσι : II-7.14.15.

τροφή
τροφὴ : II-5.1.1. — τροφῆς : II-4.3.12.

τρόφιμος, η, ον
τροφίμας : II-6.2.1.

τροφός
τροφός : II-4.5.1. — τροφὸς : III.9.4.

τροχάζω
ἐπετρόχασεν : II-7.18.2. — **παρεκ**τροχάσῃς : III.6.5.

***τρυχαλέος, ά, όν**
τρυχαλέην : II-8.1.1.

τρύχω
τρύχεσθ' : III.6.4. — τρύχειν : III.6.3.

τυγχάνω
ἔτυχον : II-7.5.7. — τύχον : I.14.4. — ἔτυχεν : I.13.18. — τύχε : II-8.12.4. — τύχοις : II-7.14.10. — τυχεῖν : II-7.18.1. — ἀντιτύχοισαν : I.13.21.

***τυμβίτης**
τυμβίτας : II-8.10.15.

τύμβος
τύμβος : I.8.1. ; I.13.4. ; I.13.7. ; II-1.7.1. ; II-4.3.1. ; II-7.14.14. ; II-7.14.15. ; II-7.14.18. ; II-8.6.1. ; [II-8.10.7.] ; II-8.10.12. ; II-8.10.15. ; II-10.1.1. ; II-12.3.1. ; III.1.4. ; III.3.2. ; III.4.1. ; III.8.1. — τύνβος : II-7.5.4. ; II-7.14.25. ; II-8.7.1. — τύμβον : II-1.5.2. ; II-4.6.1. ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-4.12.1. ; II-5.3.2. ; II-7.4.1. ; II-7.13.4. ; II-8.10.6. ; [II-12.1.3.] ; II-12.2.1. ; II-12.4.1. ; III.6.6. ; III.13.1. — τύμβογ : I.11.2. — τύμβου : II-3.3.1. — τύμβωι : I.5.1. ; I.13.17. ; II-5.10.1. ; II-7.5.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.1. ; II-7.14.5. ; II-8.10.10. ; III.9.4. — τύμβῳ : I.7.1. ; I.13.20. ; I.17.2. ; II-4.5.1. ; II-4.10.3. ; II-6.3.1. ; II-7.2.3. ; II-7.9.1. ; II-7.10.1. ; II-7.14.21. ; II-7.14.23. ; II-7.17.1. ; II-8.5.8. ; II-8.6.1. ; II-8.10.11. ; III.6.2. ; III.9.6. ; III.9.9. — τύμβους : II-7.3.1. — τύμβων : I.17.1. ; II-8.3.5.

τυπητός
τυπητόν : II-7.11.2.

τύπος
τύπωι : II-8.10.1. — τύπων : I.17.1. — τύποις : I.16.2.

τυπόω
τυπωσαμένοισιν : II-12.1.3.

τύπωμα
τύπωμα : II-4.3.7.

τύρσις
τύρσιν : III.16.1.

τυτθός, ή, όν
τυτθὸν : II-2.1.1. ; III.1.3.

τύφω
κατετύψατο : II-8.5.1.

τύχη
τύχη : II-7.10.2. — τύχην : II-7.14.10. ; III.6.4. — τύχης : III.1.7. — τύχῃ : I.16.2. ; II-4.3.13. — τύχαι : II-8.12.2.

ὑβριστής
ὑβριστὴς : II-4.3.15.

ὕδωρ
ὕδωρ : II-8.3.5.

υἱός
υἱός : I.6.2. ; I.17.1. ; II-3.1.2. ; III.8.1. — υἱὸς : II-7.14.10. ; II-7.14.21. ; II-8.3.3. ; II-8.3.4. ; II-8.12.3. ; II-10.1.1. ; II-10.4.1. ; II-12.5.1. — ὑὸς : II-1.2.1. ; II-8.5.8. — υἱέ : II-8.3.3. — υἱὲ : I.13.11. ; I.13.14. ; I.13.19. ; I.13.24. ; I.13.25. ; II-4.3.3. — υἱὸν : [I.2.1.] ; 1.15.1. ; II-3.1.1. ; II-7.3.1. ; II-7.8.1. ; II-7.9.1. ; II-7.14.1. ; II-8.3.1. ; II-8.5.7. ; II-9.2.1. ; III.9.9. — υἱέα : II-4.3.10. ; II-4.4.1. ; II-7.14.9. ; II-8.5.5. ; II-8.9.1. — υἷα : I.14.2. ; II-1.1.1. ; II-4.3.13. ; II-4.10.1. ; II-5.10.1. ; II-7.18.2. — υἱοῦ : II-4.12.1. — υἱῶι : II-5.2.3. — υἱῷ : II-6.1.2. ; II-12.4.1. — ὑῷ : II-11.1.1. — υἱεῖ : II-5.2.3. — υἱοί : II-2.2.4. — υἱοὶ : I.13.23. ; II-4.13.1. — υἷες : II-9.2.1. — υἱέες : II-7.6.6. — ὑοῖς : II-10.6.1.

ὑμενήιος
ὑμενήϊον : II-1.1.1. — ὑμέναιον : II-1.4.2. ; II-4.2.1. ; II-6.1.2. ; II-7.14.10 — ὑμεναίου : II-1.1.2. — ὑμέναια : III.7.1.

ὑμέτερος, α, ον
ὑμετέρωι : II-8.13.2. — ὑμετέρας : I.7.1.

ὑμνέω
ὑμνεῖ : I.16.2. — ὕμνησαν : II-8.10.12.

ὑπάρχω
ὑπῆρχέ : III.1.8.

ὕπατος, η, ον
ὕπατον : III.10.2.

***ὑπεκπροφεύγω**
cf. φεύγω.

ὑπέρ
ὑπὲρ : II-6.2.1. ; II-7.10.2. ; [II-8.10.8.] ; III.8.1. — ὕπερ : II-4.3.7. ; II-8.3.3. ; II-8.14.1.

ὕπερθε
ὕπερθε : I.13.20. ; II-8.13.2. — ὕπερθ’ : II-8.5.7.

ὑπέρθυμος, ος, ον
ὑπέρθυμον : II-8.9.1.

ὑπέρμαχος, ος, ον
ὑπέρμαχον : II-7.7.1.

ὑπηνέμιος, ος, ον
ὑπηνέμιον : I.6.3.

ὕπνος
ὕπνος : II-8.4.1. ; II-8.5.3. — ὕπνον : II-8.3.5. ; II-10.5.2.

ὑπνόω
ὑπνώων : II-4.10.1.

ὑπό
ὑπὸ : I.11.3. ; I.13.14. ; I.13.25. ; I.14.4. ; I.17.2. ; II-1.3.3. ; II-2.3.1. ; II-2.3.1. ; II-3.3.1. ; II-4.3.4. ; II-4.3.12. ; II-4.7.1. ; [II-4.12.1.] ; II-7.2.2. ; II-7.4.1. ; II-7.5.2. ; II-7.13.5. ; II-7.14.5. ; II-7.14.16. ; II-7.15.4. ; II-7.17.1. ; II-8.4.1. ; II-8.5.1. ; II-8.5.5. ; II-8.5.8. ; II-8.7.1. ; II-8.10.8. ; II-8.10.10. ; III.1.3. ; III.4.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.7.1. ; III.9.1. ; III.9.4. ; III.9.5. ; III.10.2. ; III.11.2. ; III.12.1. — ὕπο : II-12.4.1. ; III.12.1. — ὑπ’ : I.5.3. ; I.13.16. ; II-7.4.1. ; II-7.14.3. ; II-7.14.13. ; II-8.10.14. ; II-12.1.1. ; III.4.1. ; III.11.2.

ὑποβρύχιος, ος, ον
ὑποβρύχιον : II-7.6.5.

ὑπόδειγμα
ὑπόδειγμα : I.13.18.

ὑποδέχομαι
cf. δέχομαι.

ὑποκαλύπτω
cf. καλύπτω.

ὑποκλίνω
cf. κλίνω.

ὑποκρίνω
cf. κρίνω.

ὑπόμνημα
ὑπόμνημα : II-4.3.10.

ὑποναίω
cf. ναίω.

ὑποτάττω
cf. τάττω.

ὑποτίθημι
cf. τίθημι.

ὑποχθόνιος, ος, ον
ὑποχθόνιον : II-10.2.1. — ὑποχθονίου : III.13.1.

***ὑσμίνη**
ὑσμίναις : I.9.2. — ὑσμίναισιν : I.1.2.

ὑστάτιος, η, ον
ὑστατίωι : III.16.1.

ὑψηλός, ή, όν
ὑψηλὴ : II-4.3.13.

ὑψίζυγος, ος, ον
ὑψιζυγος : II-4.11.1.

ὑψίθρονος, ος, ον
ὑψίθρονε : II-4.3.7.

ὕψος
ὕψους : II-4.1.1.

ὑψόω
ὑψώσας : II-4.10.1.

φαίνω
φαίνου : II-7.16.1. — φαίνων : II-8.10.1. — φαινόμενον : II-8.14.1. — φανεὶς : III.11.2. — πεφηνὼς : I.6.3.

φάλαγξ
φάλαγγα : II-4.3.7.

φαμιστός, ά, όν
φαμισθ’ : III.9.4.

φανερός, ά, όν
φανερὸν : III.11.1.

φάος
φάος : I.13.26. ; I.17.1. ; II-2.3.1. ; II-4.3.2. ; II-4.3.12. ; II-7.12.2. ; II-7.14.25. ; III.1.2. ; III.1.9. ; III.4.1. — φῶς : II-7.2.6. ; II-7.5.3. ; [II-7.6.2.] ; II-7.15.5. — φάους : II-5.2.3. — φάει : II-7.14.26.

φαρέτρα
φαρέτραν : II-7.2.3.

***φαρετρηφόρος, ος, ον**
φαρετρηφόρον : II-7.14.15.

φάρμακον
φαρμάκων : III.1.8.

φάρος
φάρεσιν : II-8.10.4.

φάσγανον
φάσγανον : II-10.1.1.

φάσις
φάσεως : III.1.9.

φαῦλος, η, ον
φαῦλον : II-12.2.1. ; III.1.4.

φέγγος
φέγγος : II-4.2.1. ; II-7.14.26. ; II-12.1.4. — φένγος : II-4.6.1. ; II-10.4.2. — φέγγη : I.13.18.

φείδω
φείδεο : II-1.4.2. — φειδόμενος : II-7.14.26.

φέρβω
φέρβετε : III.1.6.

φέριστος, η, ον
φέριστε : III.6.3.

φέρω
φέρεις : III.6.6. — φέρομεν : II-8.10.3. — φέρεται : I.2.2. ; II-7.5.2. — ἔνεικε : II-8.10.3. — ἠνέγκατο : II-3.1.2. — φέροι : III.9.4. — οἴσω : II-8.3.5. — φέρ' : I.13.14. — φέρων : II-5.7.1. — ἐνεγκάμενος : III.6.3. ; [III.6.4.] ; III.8.1. ; III.16.1. — ἐνεγκάμενον : II-7.14.15. ; II-8.1.1. — ἐνεγκαμένη : III.6.2. ; III.6.6. ; III.10.1. — ἐνεχθεὶς : I.13.10. — φέρειν : II-7.5.6. — φέρεσθαι : II-2.3.1. — **δι**ένεγκα : III.6.4. — **ἐκ**φέρεται : II-8.5.5. — ἐξήνενκεν : II-7.11.2.— **μετ**ηνέχθης : II-8.5.6.

φερώνυμος, ος, ον
φερώνυμον : II-8.3.5.

φεῦ
φεῦ : II-7.14.21. ; [II-12.2.1.]

φεύγω
ἔφυγεν : II-4.10.3. ; II-5.7.2. — πέφευγα : I.17.1. — φυγὼν : II-5.7.2. — **ἔκ**φυγον : II-7.6.1. — **προ**φυγοῦσα : III.14.1. — ***ὑπεκπρο**φυγεῖν : II-4.3.11.

φημί
φάσιν : II-4.1.2.

φιλάδελφος, ος, ον
φιλάδελφε : II-12.1.3.

φίλαθλος, ος, ον
φιλάθλοις : I.14.4.

φίλανδρος, ος, ον
φίλανδρος : II-8.4.1.

φίλεργος, ος, ον (φιλόερφος)
φιλόεργον : II-9.2.1. — φίλεργον : II-4.3.4.

φιλέω
φείλαθ' : II-8.12.4. — φιλέοντα : II-7.14.26. — φειλάμενος : II-4.5.1.

***φιλοδήϊος**
φιλοδήϊος : III.11.2.

φιλοεργός, ός, όν
φιλοεργοῦ : ; II-1.6.3.

φιλόστοργος, ος, ον
φιλοστόργωι : II-12.2.1.

***φιλφρόσυνος, ος, ον**
φιλοφροσύνοις : III.6.3.

φιλία
φιλίαν : III.9.1. — φιλίην : III.6.4. — φιλίας : II-7.4.1. ; III.1.8. — φιλίης : III.2.2. — φιλίαις : [III.6.4.]

φίλιος, α, ον
φιλίου : II-10.2.1. — φιλίους : II-8.12.2.

φίλος, η, ον
φίλος : I.13.16. ; II-1.3.1. ; II-8.5.8. ; II-9.2.1. ; III.1.7. — φίλε : I.13.24. ; I.14.3. ; II-4.3.6. ; II-7.2.6. ; II-7.14.18. ; II-7.15.5. ; II-8.10.11. ; III.13.1. — φῖλε : II-7.5.3. — φίλ' : III.1.4. ; III.6.4. — φίλον : II-2.3.1. ; II-4.3.13. ; II-7.1.1. ; II-7.14.10. ; III.13.1. ; III.16.1. — φίλου : II-7.14.26. — φίλωι : II-8.10.4. — φίλῳ : II-7.2.2. — φίλοι : II-5.9.1. — φίλοις : I.13.9. ; II-1.4.2. ; II-2.3.1. ; II-7.14.26. ; II-8.2.1. ; II-8.5.8. — φίλοισί : III.11.3. — φίλην : III.6.4. — φίλης : I.6.4. ; I.13.4. — φίληι : II-8.12.2. — φίλῃ : II-4.3.13. ; II-7.12.1. — φίλαι : II-7.14.2. ; III.2.1. — φίλαισιν : II-8.1.1. — φίλων : III.6.3. — φίλτατοι : II-3.1.1. ; II-3.1.2. — φιλτάτῳ : II-6.1.1.

φιλοστοργία
φιλοστοργίας : II-5.9.1. ; II-7.4.1.

φιλόστοργος, ος, ον
φιλοστόργους : II-4.3.4.

φιλότεκνος, ος, ον
φιλότεκνε : II-8.5.3.

φλέγω
φλέξας : II-4.11.1.

φλόξ, φλογός
φλόγα : I.13.13. — φλογὶ : II-7.6.3. — φλόγες : II-10.6.1.

φθάνω
ἔφθασα : II-7.8.1. — ἔφθασαν : I.6.3. — ἔφθασε : I.13.18. — ἐφθάσθη : II-7.14.20.

φθέγγομαι
φθεγγόμενον : II-3.2.1. — φθεγγομένα : II-7.14.3.

φθίνω / φθίω
*φθινύθω : II-7.14.25. — ἔφθιμαι : [II-7.14.16.] — ἔφθιτο : II-4.10.3. ; II-9.2.1. — **ἐπ**έφθιτο : II-12.4.2. — φθίμενος : I.5.1. ; [I.11.5.] ; I.13.15. ; I.15.2. ; II-7.11.1. — φθίμενον : I.13.7. ; III.1.3. ; III.8.1. — φθιμένοιο : III.9.4. — φθιμένωι : I.9.1. ; I.9.2. — φθιμένους : II-7.14.24. ; II-8.10.9. — φθιμένων : II-8.10.3. — φθιμένοις : II-7.2.6. ; II-7.14.7. ; II-7.14.28. ; II-9.2.1. ; III.1.9. ; III.8.1. ; [III.14.1.] — φθιμένοισι : III.6.6. — φθιμενοίσιν : I.6.3. ; II-8.3.5. — φθιμένα : II-7.13.2. — φθιμένην : III.3.2. — φθιμέναν : [II-8.10.7.] — φθιμένης : I.13.13. ; I.13.18. — φθιμένας : II-6.2.1. — **ἀπο**φθίμενος : III.11.3. — ἀποφθίμενον : II-1.6.3. ; II-3.1.1. ; II-7.7.1. ; II-8.5.7. — ἀποφθιμένō : I.4.1. — ἀποφθιμένοιο : II-7.14.9. — ἀποφθιμένῳ : II-3.2.1. ; II-5.2.3. — ἀποφθιμένης : II-8.10.2. — ἀποφθιμένους : [II-1.7.1.] — ἀποφθιμένων : [I.10.1.] — ἀποφθιμένην : II-3.3.1. — ἀποφθιμένας : II-8.10.7. — **κατ**έφθισεν : I.13.6. — καταφθίμενον : II-8.5.1. — καταφθιμένου : I.9.1. — καταφθιμένοιο : II-7.5.3. — καταφθιμένων : II-12.4.2.

φθίσις
φθίσι : III.1.8.

φθονερός, ά, όν
φθονερὸς : I.14.4. ; I.17.2. — φθονερὴ : I.14.4. — φθονερὴν : I.10.2.

φιτύω
φιτύσασα : II-7.13.2.

φοίνιος, α, ον
φοίνια : II-8.14.1.

φονεύς
φονέος : II-4.3.10.

φορέω
φορῶν : III.6.2. — φορείων : II-8.3.3. — φορηθεὶς : II-7.13.3.

φράζω
φράζω : II-7.14.1. —φράζει : II-7.9.1. — φράζε : I.13.15. ; II-5.9.1. — ἔφρασαν : II-1.6.1.

φρέαρ
φρέαρ : II-7.11.2.

φρεατισμός
φρεατισμοῦ : II-7.11.2.

φρενήρης, ης, ες
φρενήρη : II-10.6.1.

φρήν, φρενός
φρένα : II-7.2.2. ; II-7.4.1. — φρενὶ : II-1.6.1. ; II-7.14.26. — φρεσὶ : II-7.15.5.

φρονέω
φρονέουσα : II-4.3.13. — φρονεῦντας : I.8.1.

φρόνημα
φρόνημα : II-5.7.1.

φρόνησις
φρόνησις : I.13.12.

φρονόεις, εσσα, εν
φρονόεσσαν : II-4.3.7.

φροντίς
φροντίδα : I.6.3. — φροντίδι : III.1.9. ; III.6.4. — φροντίσι : II-4.3.14.

φρουρέω
φρουρῶ : II-8.10.14.

φρουρός
φρουρὸς : III.13.1.

φυγή
φυγὴν : II-4.3.10.

φυλάκτωρ
φυλάκτωρ : III.9.4.

φύλαξ, φύλακος
φύλακα : II-8.14.1.

φυλάττω
φυλάσσω : II-4.9.1. — ἐφύλαξε : II-12.4.2. — φύλαξεν : II-8.5.3. — φυλάξει : III.13.1. — φυλάσσοις : II-7.5.1. — φυλάσσων : I.13.24. — φυλασσομένη : II-4.3.15. — φυλάξων : II-3.2.1.

φῦλον
φῦλα : III.8.1. ; III.16.1.

φύλοπις, φυλόπιδος
φυλόπιδα : III.8.1.

φύρω
φυρόμενα : I.13.25. — περφυρμένα : II-7.9.2.

φύσις
φύσιν : I.13.17. ; II-7.18.2. — φύσεως : I.13.5.

φύτον
φύτον : ; II-5.7.1.

φύω
ἔφυ : I.13.15. ; II-4.3.2. ; II-4.8.1. ; II-4.11.1. ; II-7.13.2. — ἔφυν : II-4.3.14. — ἔφυς : II-1.6.1. — φῦς : III.9.6. ; III.11.3. — ἔφυσας : III.1.8. — φύντα : I-1.4.2. ; II-8.10.15.

φωνήεις, εσσα, εν
φωνήεις : III.13.1.

φωνέω
φωνήσας : III.6.4.

φωνή
φωνὴν : II-4.1.2. ; III.13.1.

φώς
φώς : I.5.1. — φωτὸς : II-6.1.3. — φῶτες : II-4.4.1.

χαίρω
χαίρει : II-8.5.2. — χαῖρε : I.2.2. ; I.3.1. ; I.5.1. ; I.10.3. ; I.13.6. ; I.13.8. I.13.11. ; I.13.12. ; I.13.13. ; I.13.14. ; I.13.18. ; I.13.19. ; I.13.20. ; I.13.22. ; I.13.24. ; I.13.25. ; I.13.26. ; I.14.3. ; I.17.1. ; I.17.2. ; II-4.1.1. ; II-4.3.3. ; II-4.3.5. ; II-4.3.6. ; II-4.3.9. ; II-4.3.11. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; [II-4.4.1.] ; II-4.9.2. ; II-4.10.1. ; II-4.10.2. ; II-7.2.5. ; II-7.2.6. ; II-7.3.1. ; [II-7.5.5.] ; II-7.6.2. ; II-7.6.5. ; II-7.7.1. ; II-7.14.2. ; II-7.14.7. ; II-7.14.18. ; II-7.14.25. ; II-7.14.27. ; II-7.15.2. ; II-7.15.5. ; II-8.5.4. ; II-8.5.6. ; II-8.7.1. ; II-8.10.7. ; II-10.2.1. ; III.1.7. ; III.1.8. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.8.1. ; III.9.1. ; III.11.2. ; III.14.1. ; III.16.1. — χαῖρέ : II-4.3.8. — χαῖρ’ : III.1.6. — χαίρετε : I.13.7. ; I.13.10. ; I.13.16. ; I.13.21. ; I.13.23. ; II-1.5.1. ; II-3.1.1. ; II-7.4.1. — χαίροις : II-1.3.3. ; II-7.2.3. ; II-7.7.1. ; II-7.14.14. — χάροις : II-4.9.2. — χαίρων : [II-8.8.1.] ; II-9.1.1. ; II-10.3.1. — χαίροντι : III.6.2. — χαρεῖσ’ : II-1.1.1. — χαριζόμενος : II-8.3.5. — κεκαρμένος : II-7.14.28. — χαίρειν : I.13.20. ; II-3.1.1. ; II-4.9.2. ; II-7.10.1. ; II-7.14.9. ; II-8.1.1. ; II-8.5.4. ; [II-8.10.7.] ; II-8.10.10. ; III.2.1. ; III.18.1.

χαίτη
χαίτας : II-8.10.2.

χαλεπός, ή, όν
χαλεπὸν : II-7.14.15. — χαλεποῦ : III.5.1.

***χαλκέλατος, ος, ον**
χαλκελάτου : ; II-4.1.2.

χάλκεος, έα, εον
χαλκῆι : II-7.7.1.

χαλκός
χαλκὸν : II-4.3.7.

χανδάνω
χάδε : II-3.2.1.

χαρά
χαράν : II-1.4.1. — χαρᾶς : II-4.3.13.

χάραξ, χάρακος
χάρακι : II-7.14.23.

χαράττω
χαράξατο : II-1.4.1. — χαραθὲν : [II-4.3.14.]

χαρίεις, εσσα, εν
χαρίεσσα : II-7.13.3. — χαρίεντα : II-8.10.4.

χαρίζω
χάρισαι : II-7.2.6.

χάρις
χάρις : I.13.12. ; II-7.6.3. ; III.9.3. — χάριν : I.7.1. ; I.13.24. ; I.14.3. ; II-1.6.3. ; II-3.1.2. ; II-3.1.3. ; II-4.1.2. ; II-5.3.2. ; II-5.7.1. ; II-5.9.1. ; II-6.1.1. ; II-7.2.5. ; II-7.5.2. ; II-7.5.3. ; II-7.14.4. ; II-7.14.14. ; II-8.3.5. ; II-8.5.4. ; II-8.10.11. ; II-8.12.5. ; II-12.2.2. ; III.1.8. ; III.2.1. ; III.6.2. ; III.7.1. — χάριτα : I.13.9. ; II-7.15.5. — χάριτας : I.13.8. ; I.13.9. ; II-4.3.4. ; [II-7.3.1.] ; II-7.13.5. ; [II-8.5.8.] ; III.2.1. ; III.6.1. — χαρίτων : I.7.1. ; III.6.2. — χάρισιν : III.5.1.

χαρμοσύνη
χαρμοσύνην : II-9.1.1.

χαρτός, ή, όν
χαρτὸν : II-7.2.3.

χεῖλος
χείλεσι : I.6.4.

χειμέριος, α, ον
χειμέριος :II-12.4.1.

χείρ
χεῖρα : II-7.14.4. — χειρὶ : III.16.1. — χερί : I.13.12. — χέρες : II-7.14.2. ; III.2.1. — χεῖρας : II-4.6.1. — χῖρας : I.13.16. — χειρῶν : II-8.3.5. — χερσὶ : II-4.3.10. ; II-4.12.1. ; II-8.4.1. — χειρσὶ : III.1.9. — χειρσὶν : II-7.14.21. — χερσί : III.10.2. — χερσίν : III.1.5. — χερσὶν : I.7.1. ; II-6.2.1. ; II-8.5.7. ; III.1.1. ; III.9.9. — χείρεσσιν : II-4.4.1. — χεροῖν : II-8.10.2.

χείρων, ων ον
χείρων : II-8.10.11.

χερμάς, χερμάδος
χερμάδι : I.13.10.

χέρσος
χέρσωι : II-8.14.1.

χέω
ἔχευε : II-4.12.1. — χεῦαν : II-7.14.3. χέασα : I.9.1. — [χέοι] : I.6.1. — χευαμέναν : II-8.10.8. — χυθεῖσ' : II-8.10.15. — **ἀμφ**έχεαν : III.6.6. — **δι**έχευαν : II-7.5.7. — **ἐξ**έχεεν : I.13.13. —ἐξέχεαν : I.6.3. — **ἐπ**έχευα : III.6.6. — **προ**χέει : II-3.2.1. — προχέων : III.10.2. — προχέειν : III.9.6.

χηρεύω
χηρεύει : I.10.3.

χῆρος
χῆρον : I.11.3. ; II-5.10.1. — χῆρα : II-7.14.7.

χηροσύνη
χηροσύνην : II-8.3.5. — χηροσύνης : II-5.2.1.

χηρόω
χηρώσας : II-7.15.3.

χθόνιος, α, ον
χθονίῳ : II-7.2.3. — χθονίων : III.1.8. — χθονίοις : II-10.2.1.

χθών
χθὼν : II-1.6.1. ; II-4.3.2. ; II-4.10.1. ; II-5.5.1. ; II-7.6.8. ; II-8.3.1. ; II-8.5.3. ; II-8.12.2. ; III.9.4. ; III.11.1. — χθόνα : II-5.9.1. ; III.1.3. — χθόνος : II-4.3.7. ; II-4.3.14. — χθονί : II-6.2.1. — χθονὶ : I.13.15. ; II-1.4.3. ; III.6.4.

χιλιάριθμος, ος, ον
χειλιαρίθμου : II-9.1.1.

χίλιοι, αι, α
χείλια : II-11.1.1.

χιτών
χιτῶνα : II-7.11.2.

χλανίς, χλανίδος
χλανίδι : II-8.10.8.

χοή
χοιαῖς : II-12.1.2.

χόλος
χόλον : II-4.3.14.

χορός
χοροῦ : II-4.3.9. — χορῶν : [II-4.1.1.]

χόω
ἔχωσεν : II-8.12.1. — χῶσεν : II-1.4.1. — χωσθεὶς : I.13.10.

χρέος
χρέος : III.6.1. ; III.6.2.

χρή
χρὴ : III.6.3.

χρῆμα
χρῆμα : III.8.1.

χρηστός, ή, όν
χρηστὸς : II-5.6.1. ; II-7.8.1. — χρηστέ : ; II-5.2.3. ; III.1.7. ; III.6.3. — χρηστὲ : II-7.3.1. ; II-7.6.2. ; II-8.5.6. ; III.9.1. — χρηστή : II-8.5.4. ; III.6.2. ; III.14.1. — χρηστὴ : II-7.14.25. ; II-7.15.2. ; II-7.15.5. ; III.1.8. — χρηστὰ : II-8.12.4.

χρόνιος, α, ον
χρονίου : I.13.23. — χρονίαν : I.13.23.

χρονίως
χρονίως : III.1.5.

χρόνος
χρόνος : II-4.3.15. ; [II-4.10.1.] ; II-5.7.2. ; II-7.16.1. — χρόνον : II-4.3.13. ; II-7.2.2. ; II-7.3.1. ; II-7.14.10. ; III.1.8. — χρόννον : III.9.7. — χρόνου : II-4.3.14. — χρόνους : II-7.14.17.

χρύσεος, α, ον
χρύσεος : II-7.14.6. — χρυσέα : II-7.15.3. — χρυσείηι : III.6.4. — χρυσέαις : III.5.1.

χρυσός
χρυσοῖο : III.1.9. — χρυσῷ : II-7.7.1.

χυτός, ή, όν
χυτὴ : I.15.2. ; II-7.5.5.

χώρα
χώρας : II-8.5.7. — χώρῃ : III.1.9.

χωρίζω
ἐχώρισε : III.10.1. — ἐχώρισεν : III.6.4. — ἀπέχωρισ' : III.6.2.

χωρίς
χωρὶς : II-8.10.6.

χῶρος
χῶρος : I.13.18. ; II-4.12.1. ; II-7.1.1. ; III.11.3. — χῶρον : I.5.1. ; I.13.9. ; II-4.3.8. ; II-7.2.3. ; II-7.5.1. ; II-7.11.1. ; II-7.14.4. ; II-7.14.18. ; II-10.4.2. ; III.6.6. ; III.9.4. — χῶρον : III.9.9. — χώρωι : II-10.1.1. — χώρους : III.6.6.

χωστός, ή, όν
χωστῇ : III.6.4.

ψάμαθος
ψάμαθος : III.10.2.

ψαύω
ψαύοντα : II-2.3.1. — ψαύειν : III.6.3.

ψευδήγορος, ος, ον
ψευδήγορον : II-7.6.2.

ψεύδω
ψευσάμενος : I.14.4.

ψήφισμα
φηφίσματι : II-7.1.1.

ψηφοθέτης
ψηφοωέτας : I.14.2.

ψῆφος
ψήφῳ : II-1.5.1.

ψόφος
ψόφον : II-7.11.2.

ψυχή
ψυχὴ : II-4.10.1. ; II-7.5.7. ; II-7.6.8. ; III.1.8. ; III.9.3. — ψυχὰ : I.13.25. — ψυχήν : II-7.14.20. ; III.6.4. — ψυχὴν : I.13.4. ; II-4.3.15. ; II-8.5.6. ; II-8.9.2. — ψυχῆς : II-4.11.1. — ψυχῆι : III.5.1. — ψυχῇ : I.10.2. ; II-11.2.1. — ψυχαί : II-10.4.1. — ψυχὰς : II-7.15.2.

ὦ
ὦ : I.7.1. ; I.10.2. ; I.10.3. ; I.13.6. ; [I.11.18.] ; I.13.20. ; I.14.3. ; II-3.1.1. ; II-4.1.1. ; II-4.3.6. ; II-4.3.13. ; II-4.9.1. ; II-4.9.2. ; II-7.4.1. ; II-7.10.1. ; II-7.13.5. ; II-7.14.15. ; II-7.14.18. ; II-7.14.25. ; II-7.15.1. ; II-8.5.3. ; II-8.6.1. ; II-8.10.7. ; II-8.10.11. ; II-8.14.1. ; II-10.2.1. ; II-10.4.1. ; II-10.4.2. ; II-12.4.1. ; III.1.4. ; III.2.1. ; III.5.1. ; III.6.1. ; III.6.2. ; III.6.3. ; III.6.4. ; III.9.5. ; III.13.1. ; III.16.1.

***ὦβος**
ὤβῳ : II-7.17.1.

ὠγύγιος, α, ον
ὠγύγιον : II-7.15.2.

ὧδε
ὧδε : I.15.1. ; I.17.1. ; II-4.3.6. ; II-4.10.1. ; II-5.2.1. ; II-7.11.2. ; III.1.7. ; III.9.5. ; III.13.1. — ὧδ' : I.13.25. ; I.17.1. ; II-8.10.10. ; III.9.1. ; III.9.5. — ὧθ' : I.13.3. ; I.13.16.

ᾠδή
ἀοιδὴν : III.1.8. — ἀοιδᾶς : II-7.2.4.

ὠδίνω
ὠδείνεν : II-6.3.1.

ὠδίς, ὠδῖνος
ὠδεῖνι : III.9.3. — ὠδῖνες : II-7.14.13. ; III.1.2. — ὠδεῖνες : II-12.1.4. — ὠδῖνας : II-7.13.5. ; III.14.1. — ὠδίνων : III.10.1. — ὠδείνων : I.3.1. — ὠδίνεσσι : II-4.3.2. ; II-7.14.26.

ὠκεανός
ὠκεανὸς : II-4.3.14. — ὠκεανόν : III.6.3. — ὠκεανοῦ : II-1.6.4. — *ὠκεανοῖο : II-4.4.1.

ὠκύαλος, ος, ον
ὠκυάλου : II-7.5.6.

ὠκύμορος
ὠκύμορος : II-8.10.11. ; III.13.1. — ὠκύμορον : I.6.3. ; II-4.4.1. ; II-7.9.1. ; III.1.9. — ***ὠκυμοίρωι** : II-1.4.1. — ὠκυμόρῳ : II-5.2.3.

ὠκύς, εῖα, ύ
ὠκὺ : II-7.15.3.

ὠμός, ή, όν
ὠμὸς : III.8.1.

ὦμος
ὤμοις : II-7.14.15. — ὤμοισι : II-8.11.1.

ὥρα
ὥρη : II-7.6.3. — ὥραν : II-8.10.8. — ὥρας : I.11.3. ; II-4.3.3. ; II-4.8.1. ; II-7.2.3. ; II-8.13.2. — ὡράων : II-6.2.1.

ὡραῖος, α, ον
ὡραῖον : II-8.3.3. — ὡραίων : II-12.4.2. — ὡραίαν : I.13.18. — *ὥριον : II-7.12.2.

ὡς
ὡς : [I.7.1.] ; I.13.14. ; I.17.1. ; II-1.3.3. ; [II-4.3.8.] ; II-4.3.12. ; II-4.10.1. ; II-4.10.3. ; II-4.12.1. ; II-5.6.2. ; II-7.2.6. ; II-7.5.3. ; II-7.11.2. ; II-7.14.2. ; II-7.14.15. ; II-7.14.21. ; II-7.14.21. ; II-7.14.22. ; II-7.14.25. ; II-7.14.26. ; II-7.14.28. ; II-8.3.3. ; II-8.3.5. ; II-8.5.7. ; II-8.12.3. ; II-12.2.1. ; III.1.4. ; III.5.1. ; III.6.1. ; III.6.3. ; III.7.1. ; III.9.1. ; III.9.2. ; III.9.7. — ὥς : II-1.7.1. ; II-8.3.5. ; II-8.10.7. ; II-8.10.8. — ὧς : [II-7.5.1.] ; II-7.14.26. — χὡς (καὶ ὡς) : II-7.11.2.

ὥστε
ὥστε : I.13.23. ; III.13.1. — ὥστ’ : II-10.2.1.

ὥσπερ
ὥσπερ : [I.7.1.]

ὥστε
ὥστ’ : II-8.10.8.

Ἀγαθεῖνος
Ἀγαθεῖνος : II-7.1.1.

Ἀγαθίων
Ἀγαθίων : II-5.2.3.

Ἀγαθοκλέα
Ἀγαθοκλέαν : III.1.2.

Ἀγαθοκλῆς
Ἀγαθοκλῆς : III.9.7.

Ἀγάθων
Ἀγάθωνος : II-7.6.6.

Ἀγῆναξ
Ἀγήνακτος : II-8.2.1.

Ἀγλαοφῶν
Ἀγλαοφῶν : II-4.8.1.

Ἀγορᾶναξ
Ἀγοράνακτος : II-8.9.2.

Ἀγχίαλος
Ἀγχίαλος : I.13.10. — Ἀγχίαλε : I.13.10. — Ἀγχιάλου : I.13.10.

Ἀθαναῖος
Ἀθαναῖος : II-12.3.1.

Ἀθανόδωρος
Ἀθανόδωρος : II-12.3.1.

Ἀθανόδοτος
Ἀθανόδοτος : II-12.5.1.

Ἀθηναΐς
Ἀθηναῖς : II-8.10.13.

Ἀθηνίων
Ἀθηνίωνος : II-8.14.1.

Ἄνθιος
Ἀνθίου : [II-9.1.1.]

Αἴθαλος
Αἴθαλος : II-5.9.1.

***Αἰλία**
Αἰλία Καρπίμη : II-8.5.6.

Αἰνείας
Αἰνείου : I.13.8. — Αἰνέου : I.13.8.

Ἀθηναΐς
Ἀθηναΐδα : II-6.2.1.

Ἀθηνίων
Ἀθηνίωνι : II-6.1.1.

Ἀκαταμάχητος
Ἀκαταμχήτῳ : II-10.6.1.

***Ἀκεῖλος**
Ἀκεῖλον Θεόδωρον : II-1.2.1.

***Ἀκύλας**
Ἀκύλας : I.17.2. ; II-5.11.1. ; II-7.12.2. ; II-9.1.1.

***Ἀλβάνας**
Ἀλβάνα : II-4.7.1.

Ἀλεξαγόρας
Ἀλεξαγόρου : II-12.3.1.

Ἀλεξάνδρα
Ἀλεξάνδρᾳ : II-8.5.8.

Ἀλέξανδρος
Ἀλέξανδρος : II-6.1.2. — Ἀλέξανδρε : II-4.3.11. ; III.9.1. — Ἀλέξανδρον : II-7.5.1. — Ἀλεξάνδρου : I.13.13. ; II-5.8.1. ; II-7.13.5. ; II-7.17.1. — Ἀλεξάνδρῳ : II-7.11.2.

Ἁλίνη
Ἁλίνης : III.1.6. ; III.9.4.

Ἀλκιάδας
Ἀλκιάδα : II-1.3.1.

Ἀλκίμιλλα
Ἀλκίμιλλα : II-5.4.1.

Ἄλκιππος
Ἀλκίππου : II-7.14.4.

***Ἀμβιβία**
Ἀμβειβεία (Μυριάς) : II-7.15.2.

Ἀμμίας
Ἀμμίας : II-7.8.1. ; II-7.9.1.

Ἀμμώνιος
Ἀμμώνιος : II-10.4.2.

Ἀμφίλοχος
Ἀμφιλόχου : II-7.14.9.

***Ἀνακρέων**
Ἀνακρέοντα : II-4.3.1.

Ἀνάξανδρος
Ἀλέξανδρος : II-2.3.1. — Ἀναξάνδρō : I.1.1.

Ἄνασσα
Ἄνασσα : I.14.1.

Ἀνδρέας
Ἀνδρέου : II-5.7.2.

Ἀνδρόμαχος
Ἀνδρόμαχος : II-12.4.2.

Ἀνδρομένης
Ἀνδρομένης : II-7.13.2.

Ἀνδρόνικος
Ἀνδρόνεικος : II-5.7.1.

Ἄνδρων
Ἄνδρων : II-12.4.2.

Les astérisques signalent les noms rares ou non grecs.

Ἀνίκητος
Ἀνικήτου : II-5.2.1.
Ἄννώ
Ἀννώ : II-7.14.18. — Ἀννοῦς : II-7.14.18.

Ἀντάγορος
Ἀνταγόρῳ : I.16.1.

Ἀντήνωρ
Ἀντήνωρ : II-8.10.15.

Ἀντιγενίδας
Ἀντιγενείδα : II-8.11.2

Ἀντίγονος
Ἀντιγόνοιο : II-8.4.1.

Ἀντικράτης
Ἀντικράτης : I.16.1.

Ἀντιοχίς
Ἀντιοχίς : II-7.12.1.

Ἀντίοχος
Ἀντίοχος : II-8.5.5. — Ἀντίοχε : II-8.5.5. — Ἀντιόχου : II-8.5.5.

Ἀντίπατρος
Ἀντιπάτρου : II-8.10.8. — Ἀντιπάτρῳ : II-8.10.8.

Ἀντιφάνης
Ἀντιφάνης : II-8.10.15.

***Ἀντίωνος**
Ἀντίωνος : II-10.4.1.

Ἄντυλλος
Ἀντύλλου : II-5.8.1.

Ἀπατούριος
Ἀπατούριος : I.13.3. —— Ἀπατουρίου : I.13.3.

Ἀπελλᾶς
Ἀπελλᾶς : II-5.2.3. — Ἀπελλᾶ : II-5.2.3. — Ἀπελλᾷ : II-5.2.3.

Ἀπίων
Ἀπίων : II-7.14.10.

Ἀπολλᾶς
Ἀπολλᾶν : II-7.10.1.

Ἀπολλόδοτος
Ἀπολλόδοτος : II-8.2.1.

Ἀπολλόδωρος
Ἀπολλόδωρε : II-4.3.9. — Ἀπολλόδωρον : II-4.3.9.

Ἀπολλοδώρα
Ἀπολλοδώρης : I.12.1.

Ἀπόλλων
Ἀπόλλων : III.2.2.

Ἀπολλωνίδης
Ἀπολλονίδης : II-4.6.1. — Ἀπολλωνίδη : II-4.3.14. (en acrostiche).

Ἀπολλώνιος
Ἀπολλώνιος : I.13.12. ; II-1.1.2. ; II-8.14.1. ; II-10.3.1. ; III.6.3. ; III.6.4. — Ἀπολλώνιε : III.6.3. — Ἀπολλώνιον : II-7.13.5. — Ἀπολλωνίῳ : II-10.3.1. — Ἀπολλωνίου : I.13.12. ; I.13.15. ; II-1.1.2. ; II-8.3.4. — Ἀπολλωνίου Λόλου : II-7.14.21. — Ὠπολλώνιε (ὦ Ἀπολλώνιε) : I.13.12. ; II-12.1.2.

Ἀπολλῶς
Ἀπολλῶν : III.11.3.

Ἀπφία
Ἀπφία : II-4.5.1.

Ἀπφίας
Ἀπφίας : II-7.8.1.

Ἀράτα
Ἀράτα : III.12.1. — Ἀράτας : III.12.1.

***Ἀργόναις**
Ἀργόναϊν : I.13.9.

Ἀρεταγένης
Ἀρετάγενες : II-8.13.2.

Ἀρισταῖος
Ἀρισταίου : I.6.3.

Ἀρίσταρχος
Ἀριστάρχου : I.11.3.

Ἀριστοκλῆς
Ἀριστοκλῆς : I.10.2.

Ἀριστοκράτης
Ἀριστοκράτους : II-12.5.1. ; III.1.1.

Ἀριστονίκη
Ἀριστονείκη : II-6.3.1.

Ἀριστῶναξ
Ἀριστώνακτα : II-7.15.3.

Ἀρσινόα
Ἀρσινόα : III.9.4.

Ἀρσινόη
Ἀρσινόης : III.9.3.

Ἀρτεμῆς
Ἀρτεμεῖς : II-7.17.1.

Ἀρτεμίδωρος
Ἀρτεμίδωρος : II-11.1.1. — Ἀρτεμιδώρου : II-7.14.22. ; II-8.1.1.

Ἄρτεμις
Ἄρτεμις : II-7.9.2.

Ἀρτεμισία
cf. Καικιλία — Ἀρτεμεισίᾳ : II-7.13.4.

Ἀρτεμίσιος
Ἀρτεμείσιος : II-7.13.4.

Ἀρτέμων
Ἀρτέμωνος : II-7.2.1.

Ἀρχαγάθα
Ἀρχαγάθας : III.5.1.

Ἄρχων
Ἄρχωνος : III.1.1.

Ἀσιατικός
Ἀσιατικοῦ : I.13.19. — Ἀσιατικῷ : II-10.6.1.

Ἀκλᾶς
Ἀκλᾶν : II-4.13.1.

Ἀσκληπᾶς
Ἀσκληπᾶς : II-5.6.1.

Ἀσκληπιάδης
Ἀσκληπιάδης : II-4.3.13. ; II-7.4.1. — Ἀσκληπιάδην : II-7.4.1. — Ἀσκληπιάδου : II-4.3.13. ; II-7.2.5.

Ἀσκληπιόδοτος
Ἀσκληπιοδότου : II-4.3.5. — Ἀσκληπιοδότῳ : II-1.4.1.

Ἀσκληπιόδωρος
Ἀσκληπιόδωρος : II-4.13.1.

Ἀστράγαλος
Ἀστράγαλος : II-7.1.1.

Ἀτθίς
Ἀτθίς : II-8.3.5. — Ἀτθίδι : II-8.3.5.

Ἄτταλος
Ἀττάλου : II-7.4.1. — cf. Μᾶρκος

Ἄττας
Ἄτταν : II-9.2.1.

Ἀττικός
Ἀττικος : II-5.6.1. — Ἀττικῷ: II-5.6.1.

Ἄττις
Ἄττειος : II-2.2.2.

***Αὔδιος**
Αὔδιε (Μᾶρκε) : II-8.5.2.

***Αὐρήλιος**
cf. Μᾶρκος.

***Αὐφιδιος**
cf. Πόπλιος

Ἀφροδισία
Ἀφροδισία : III.6.2.

Ἀφροδίσιος
Ἀφροδείσιος : II-4.1.1.

Ἄφφη
Ἄφφη : II-5.6.1.

***Ἀχώ**
Ἀχὼ : II-1.1.1.

Βάκχιος
Βακχίου : II-4.3.4.

Βερενίκα
Βερενίκας : III.3.1.

Βίων
Βίωνος : II-7.14.10.

Βόηθος
Βόηθος : II-10.5.2.

Βοῦς
Βοῦν : II-4.9.1.

Γάϊος
Γάϊος : II-12.2.2.

Γάστεις
Γάστει : I.13.20.

Γεμίνιος
Γεμινίου : II-1.6.2.

Γέμινος
Γέμινος : II-1.6.2.

Γλαυκίων
Γλαυκίωνος : I.13.2.

Γλαῦκος
Γλαύκου : II-7.4.1.

Γλαφύρα
Γλαφύραν : II-8.12.1.

Γλυκέα
Γλυκέας : II-4.3.2.

Γλύκων
Γλύκων : II-4.10.1.

Γόργος
Γόργον : II-7.11.1.

Γοργώ
Γοργώ : II-8.4.1.

Δαμᾶς
Δαμᾶ : II-7.9.2. — Δαμᾶαν : II-8.12.2. — Δαμάντα : II-7.6.7. — Δαμᾷ : II-8.12.2.

Δαμοδίκα
Δαμοδίκα : II-7.2.5.

Δαμόνικος
Δαμόνεικος : II-12.1.2.

Δαμόφιλος
Δαμοφίλωι : II-8.13.2.

***Δάσεις**
Δάσειος : I.5.1

Δάφνος
Δάφνος : I.14.2.

Δείδας
Δείδας : II-4.7.1.

Δεινῆς
Δεινῆς : I.1.1.

***Δεχάς**
Δεχὰς : II-6.1.1.

Δημᾶς
Δημᾶς : III.9.1.

Δημητρία
Δημητρία : II-8.10.8.

Δημήτριος
Δημήτριος : II-5.3.1. ; II-7.8.1. ; II-7.14.8. — Δημήτριον : II-7.14.14. — Δημητρίου : II-7.14.8. ; II-7.18.1. ; II-8.5.3.

Δημοκλῆς
Δημοκλῆν : II-7.14.9. — Δημοκλέα : II-7.14.9. — Δημοκλέος : II-7.14.9. — Δημοκλήους : II-7.14.9.

***Διάζελμις**
Διάζελμιν : III.16.1.

Διογένης
Διογένους : II-8.12.3. — Διογένει : III.10.1.

Διοδώρα
Διοδώρα : II-12.1.4.

Διόδωρος
Διόδωρος : II-7.9.1. — Διοδώρου : I.13.6.

Διοκλεῖος
Διοκλεῖος : I.14.4.

Διοκλῆς
Διοκλῆς : II-12.4.1. — Διοκλέος : II-12.4.1. — Διοκλέους : II-12.4.1.

Διονύσιος
Διονύσιος : II-7.2.1. ; II-7.14.6. ; II-8.5.5. — Διονύσιον : II-7.14.6. ; II-7.14.12. ; II-7.14.15. ; III.15.1. — Διονυσίου : II-2.2.4. ; II-7.2.1. ; II-7.14.15. ; II-8.1.1. ; II-8.10.8.

Διονυσόδωρος
Διονυσόδωρε : II-4.3.6. — Διονυσοδώρου : II-4.3.6.

Διοσκουρίδης
Διοσκουρίδης : I.10.3.

Διοφάνης
Διοφάνης : II-4.13.1.

Διόφαντος
Διόφαντος : I.6.2. ; III.4.1. — Διόφαντον : I.6.2.

Δίφιλος
Δίφιλον : [II-7.5.1.] — Διφίλου : II-6.2.1. — Διφίλω : II-4.2.1.

Δίων
Δίωνα : II-7.8.1.

Δόξα
Δόξα : I.7.1. — Δόξῃ : I.7.1.

Δόμνα
Δόμνα : II-5.2.3.

Δωρᾶς
Δωρᾶς : I.14.4.

Δωσιθέα
Δωσιθέα : III.14.1. — Δωσιθέαν : III.14.1.

Δωσίθεος
Δωσίθεε : III.9.6.

Δώσιος
Δώσιον : II-8.3.1.

Ἐάρινος
Ἐαρίνοιο : II-7.6.7.

Εἰράνα
Εἰράναν : II-7.15.3.

Εἰρηναῖος
Εἰρηναῖος : III.1.4.

Εἰρήνη
Εἰρήνη : III.9.5.

Ἑκαταία
Ἑκαταίᾳ : II-8.12.2.

Ἑκαταῖος
Ἑκαταῖος : I.13.18. — Ἑκαταῖον : I.13.4. — Ἑκαταῖῳ : I.16.1. — Ἑκαταίου : I.13.18.

Ἐλάτη
Ἐλάτη : II-5.9.1. — Ἐλάτῃ : II-5.9.1.

Ἑλλάφιλος
Ἑλλαφίλου : II-10.3.1.

Ἕλλην
Ἕλληνος : I.10.2.

Ἐλπίς
Ἐλπὶς : II-7.13.5. — Ἐλπίδος : II-5.2.1.

***Ἐμμίς**
Ἐμμεῖ : I.13.8.

Ἐπίγονος
Ἐπίγονος : II-5.7.2. — Ἐπιγόνου : II-5.7.2.

***Ἐπίκουρος**
Ἐπικουρήοις : II-8.10.15.

Ἐπικράτης
Ὠπίπρατες (ὦ Ἐπίκρατες) : I.11.2.

Ἐπίκτησις
Ἐπίκτησιν : II-1.4.3.

Ἐπίκτητος
Ἐπικτήτου : II-5.3.2.

Ἐπίνικος
Ἐπίνεικος : II-12.1.4.

Ἑρμαῖος
Ἑρμαῖον : II-8.12.2. — Ἑρμαίου : II-8.12.2.

Ἑρμαγένης
Ἑρμαγένου : II-7.13.3.

Ἑρμίας
Ἑρμίου : II-7.14.3. — Ἑρμείου : II-8.10.9.

Ἑρμιόνη
Ἑρμιόνη : II-7.14.7. ; II-12.4.2. — Ἑρμιόνης : II-12.4.2.

Ἕρμιππος
Ἕρμιππος : II-7.9.1. ; II-7.14.5.

Ἑρμογένεια
Ἑρμογένει' : II-8.11.2

Ἑρμογένης
Ἑρμογένης : II-7.9.1. ; II-7.14.17. ; [II-8.12.1.] — Ἑρμόγενες : [II-7.5.1.] — Ἑρμογένου : II-7.2.5. ; II-7.9.1.

Ἑρμοκράτης
Ἑρμόκρατες : II-4.3.12. — Ἑρμοκράτη : II-4.3.12. — Ἑρμοκράτην : II-8.5.7.

Ἑστιαῖος
Ἑστιαῖον : II-8.10.15. — Ἑστιαίου : II-8.10.15.

Εὐαγόρας
Εὐαγόρου : III.6.2.

Εὐανδρίδας
Εὐανδρίδαν : II-8.10.15. — Εὐανδρίδου : II-8.10.15.

Εὔβουλος
Εὐβούλου : II-8.5.4.

Εὔδημος
Εὔδημος : III.7.1.

Εὐκλείδας
Εὐκλείδας : II-8.10.5.

Εὐκλείδης
Εὐκλείδης : II-2.2.2.

Εὔκλειτος
Εὔκλειτον : II-8.5.1.

Εὔκολος
Εὔκολον : II-7.5.5.

Εὔνομος
Εὔνομε : II-7.6.5. — Εὔνομον : II-7.6.5. — Εὐνόμου : II-7.6.5.

Εὔξενος
Εὐξένō : I.15.1.

Εὔοδος
Εὔοδε : II-8.8.1.

Εὐρυκράτης
Εὐρυκράτης : II-8.9.1.

Εὐτυχία
Εὐτυχία : II-7.14.24. —— Εὐτυχίαν : II-7.6.6.

Εὔτυχος
Εὔτυχος : II-1.3.3. — Εὐτύχου : II-1.3.3.

Εὐφήμη
Εὐφήμη : II-7.3.1.

Εὔφημος
Εὔφημος : II-7.3.1. — Εὐφήμῳ : II-11.1.1.

Εὐφραγόρα
Εὐφραγόρα : II-8.3.2.

Εὐχαρίων
Εὐχαρίονος : I.13.11.

Ἐχέπολις
Ἐχέπολις : I.4.1.

Ζηνόβιος
Ζηνόβιον : II-8.1.1.

Ζήνων
Ζήνων : II-8.1.1. ; II-10.4.1. — Ζήνωνος : I.13.3. ; I.13.24. ; II-8.1.1.

***Ζμερτομάρα**
Ζμερτομάραι : II-7.14.19.

Ζόη
Ζόη : II-4.1.2.

Ζώπυρος
Ζώπυρον : II-8.10.14.

Ζώσιμος
Ζώσιμον : II-7.6.1.

***Ἡδεῖα**
Ἡδέη : I.15.1. — Ἡδέα : [II-4.3.2.] — Ἡδεῖαν : III.4.1.

Ἡδίστη
Ἡδίστη : I.6.1.

Ἡδύλη
Ἡδύλη : III.10.1.

Ἡδύς
Ἡδύος : II-1.6.4.

Ἡλιόδωρος
Ἡλιόδωρος : I.13.16. — Ἡλιόδωρε : I.13.16. — Ἡλιοδώρου : I.13.16.

Ἡραΐς
Ἡραῖς : II-7.14.13.

Ἡραΐννη
Ἡραΐννῃ : I.16.1.

Ἡρακλείδας
Ἡρακλείδας : I.9.1. — Ἡρακλείδα : I.2.2. ; I.9.1. ; II-8.10.1.

Ἡρακλείδης
Ἡρακλείδην : II-7.14.19. — Ἡρακλείδου : I.10.3.

Ἡρακλειόδωρος
Ἡρακλειώδωρος : I.13.23.

Ἡρακλίων
Ἡρακλίωνος : II-8.9.1.

Ἡρᾶς
Ἡρᾶς : III.13.1.

Ἡρόδοτος
Ἡροδότου : II-7.14.23.

Ἡρώδης
Ἡρώδης : III.6.2. ; III.6.4. — Ἡρώδου : III.6.3.

Ἡρώνδας
Ἡδώνδας : II-1.3.1.

Θάλεια
Θάλεια : [II-8.10.7.] — Θαλείην : II-8.10.7.

Θαλλῆς / Θαλλώ ?
Θαλλοῦς : III.14.1.

Θάλλος
Θάλλος : II-4.1.2.

Θεῖος
Θεῖος : II-8.3.5. — Θεῖε : II-8.3.5. — Θεῖον : II-8.3.5.

Θεογένης
Θειογένης : II-8.5.8.

Θεοδόσιος
Θηδοσίοιο

Θεόδοτος
Θεόδοτος : II-1.5.1. — Θεοδότου : II-8.3.1.

Θεοδώρα
Θεοδώρα : I.17.1.

Θεόδωρος
Θεόδωρος : I.13.21. ; II-1.2.1. — Θεόδωρον : II-8.5.1. — cf. Ἀκεῖλος — Θεοδώρου : I.13.21. ; II-8.5.8.

Θεοπείθης
Θεοπείθους : II-4.3.7.

Θεοφάνης
Θεοφάνην : II-7.15.4.

Θεοφίλη
Θεοφίλη : I.13.18. — Θειοφίλη : I.13.18. — Θειοφίλα : I.13.18. — Θεοφίλην : I.13.18. — Θειοφίλην : I.13.18. — Θεοφίλης : II-5.8.1.

Θεόφρων
Θεόφρονος : I.2.1.

Θέρμις
Θέρμιν : III.1.8.

Θεύδοτος
Θεύδοτε : II-7.14.28. — Θεύδοτον : II-7.14.5.

Θεύπροπος
Θεύπροπος : III.17.1.

Θύρσος
Θύρσου : II-4.3.9.

Ἴαμβος
Ἴαμβος : II-8.3.2.

***Ἰάννα**
Ἰάννᾳ : II-6.1.2.

Ἴασις
Ἰάσιος : II-8.13.1.

Ἰάσων
Ἰάσων : II-8.5.4. — Ἰάσονα : II-8.5.4.

Ἰατροκλῆς
Ἰατροκλέα : II-8.10.10.

Ἱερωνίκη
Ἱερωνίκης : II-4.3.13.

Ἱερωνίς
Ἱερωνίς : I.17.1.

Ἰησοῦς
Ἰησοῦς : III.9.6.

Ἱκέσιος
Ἱκέσιος : II-7.14.5.

Ἵλαρος
Ἱλάρου : II-8.10.9.

Ἷλος
Ἵλῳ : [II-7.13.1.]

Ἰόπη
Ἰόπη : II-7.15.5.

***Ἰουλία**
Ἰουλία : II-12.2.1.

Ἱπποκράτης
Ἱπποκράτης : II-4.10.1. — Ἱπποκράτους : II-4.10.1.

Ἰσοκράτης
Ἰσοκράτεος : I.11.2.

Ἰταλός
Ἰταλὸν : II-1.6.3.

Ἰφικράτης
Εἰφικράτους : II-8.10.14.

Καβαθάξης
Καβαθάξεω : I.15.2.

***Καικιλία**
Καικιλία Ἀρτεμισία : I.17.1.

***Καικίλιος**
Καικίλιος Πρεῖσκος : I.17.1.

Κάλη
Κάλη : I.7.1.

Καλλικλῆς
Καλλικλῆς : II-11.2.1.

Καλλικράτης
Καλλίκρατες : II-8.3.4. — Καλλικράτεος : III.12.1.

Καλλίνικος
Καλλίνικος : II-8.12.5.

Καλλίστιον
Καλλίστιον : II-7.6.1.

Κάλλιστος
Κάλλιστον : II-8.10.12.

Καλλίστρατος
Καλλιστράτου : II-2.2.4.

Καλλιστώ
Καλλιστώ : II-5.3.2.

Καλοῦς
Καλοῦ : I.13.6.

Καμόλης
Καμόλη : II-4.3.13.

Κάνωβος
Κάνωβον : III.1.9.

Καπίτων
Καπίτωνα : II-5.8.1.

Κασσιόδωρος
Κασσιόδωρος : II-12.1.1

Καῦνος
Καῦνος : III.1.5.

***Κίντος**
Κίντωι : II-4.4.1.

Κλάδος
Κλάδος : II-4.5.1.

Κλαυδία
Κλαυδία : II-6.1.1.

Κλαύδιος
Κλαύδιον : II-10.4.1.

Κλεινίας
Κλεινίου : I.16.2. — Κλεινία : II-8.3.3.

Κλεογένης
Κλεογένη : III.10.1.

Κλεοδόξα
Κλεοδόξα : III.5.1.

Κλεόμβροτος
Κλεόμβροτον : II-3.1.2.

Κλεόνικος
Κλεόνικον : II-8.10.5.

Κλεοπάτρα
Κλεοπάτρα : I.13.26. ; II-12.2.2. — Κλεοπάτραν : I.13.25.

Κλεοπάτρη
Κλεοπάτρη : II-5.8.1.

Κλέων
Κλέων : II-7.8.1. — Κλέωνα : II-7.8.1.

Κομαλλίς
Κομαλλίς : II-8.10.2.

***Κπηεθύρη**
Κπηεθύρη : I.15.2.

Κράτης
Κράτης : II-7.2.5. — Κράτητος : [II-7.2.5.]

Κρίτιος
Κρίτιος : II-7.18.1.

Κρίτων
Κρίτων : II-7.14.2.

Κτησιφῶν
Κτησιφῶν : II-8.2.1.

Κυριακή
Κυριακῆς : II-5.8.1.

Κύριλλα
Κυρίλλῃ : II-5.2.2.

Λαγορῖνος
Λαγορείνου : I.3.1.

Λαδίκη
Λαδίκη : II-3.1.3.

Λαίλιος
Λαίλιος : II-7.1.1.

Λάκων
Λάκωνος : II-7.6.2.

Λεύκος
Λεύκος : II-7.1.1.

Λεόντιον
Λεόντιον : III.4.1.

Λεύκιος
Λεύκιος : I.13.23. — Λευκίου : I.13.25.

Λέων
Λέων : II-4.12.1. — Λέοντι : III.11.3.

***Λέωξος**
Λέωξος : I.11.1.

Ληναῖος
Ληναῖος : II-7.14.22. — Ληναί῱ : I.13.4.

Λολοῦς
Λολοῦς : II-7.14.21. — Ἀπολλωνίου Λολοῦ : II-7.14.21.

Λούκιλλα
Λούκιλλα : II-4.13.1.

Λούκιος
Λούκιος : II-2.3.1.

Λυσαγόρας
Λυσαγόραν : II-2.2.3. — Λυσαγόρου : II-2.2.3.

Λυσάνδρη
Λυσάνδρην : III.7.1.

Λυσάνιος
Λυσανίου : III.1.8.

Λυσᾶς
Λυσᾶν : III.1.8.

Λυσίμαχος
Λυσίμαχος : II-7.12.1. ; II-8.12.2. — Λυσίμαχε : I.13.11. — Λυσίμαχον : I.13.11. ; I.13.20. — Λυσιμάχου : II-8.12.2.

Λυσῖνος
Λυσίνου : II-7.14.1.

Μᾶ
Μᾶ : I.13.21.

Μαιανδρίη
Μαιανδρίη : II-4.3.4. — Μαιανδρίης : II-4.3.4.

Μαιφάτας
Μαιφάτου : II-3.1.1.

Μανία
Μανία : II-4.13.1.

Μανικῶν
Μανικῶν : II-4.13.1. — Μανικόων : II-4.13.1. — Μανικώντος : II-4.13.1.

***Μανοσσας**
Μανοσσαι : II-10.1.1.

***Μάριος**
Μάριος : II-5.10.1.

Μαρκία
Μαρκίας : II-7.5.3.

***Μᾶρκος**
Μᾶρκος : II-7.3.1. ; II-10.4.1. — cf. Αὔδιος — Μάρκου : II-8.5.2. — Μάρκου Αὐρηλίου Ἀττάλου Τατα : II-8.7.1.

Μάρων
Μάρωνος : I.14.3. — Μάρωνι : I.14.3.

Μάταρ
Μάταρ : II-7.17.1.

***Μᾶς**
Μᾶν : I.13.9.

Μαστοῦς
Μαστοῦν : I.13.7. — Μαστοῦ : I.13.7.

Ματις
Ματις : II-7.13.2.

Ματρέας
Ματρέας : II-7.14.8. — Ματρέα : II-7.14.8.

Ματρίχα
Ματρίχα : I.9.1.

Ματρόδωρος
Ματροδώρου : II-4.3.1.

Μάχαιος
Μάχαιος : III.5.1.

Μειδίας
Μειδία : I.6.3. — Μειδίου : II-4.3.3.

Μελάνθιος
Μελάνθιε : II-8.5.3. — Μελάνθιον : II-8.5.3. — Μελανθίου : II-8.5.3.

Μελάνιππος
Μελάνιππον : II-4.1.2. — Μελανίππῳ : II-4.1.2.

Μελάνωπος
Μελάνωπε : II-8.5.6. — Μελανώπου : II-8.5.6.

Μέλας
Μέλας : III.6.6.

Μέλητος
Μέλητον : II-8.11.1

Μελιτίνη
Μελιτίνη : II-4.3.13. ; II-4.11.1. ; II-7.9.1.

Μένανδρος
Μένανδρος : II-4.3.13. ; II-5.6.1. ; II-5.6.2. ; II-7.8.1. — Μένανδρε : II-4.3.3. ; II-4.3.13. — Μένανδρον : II-5.6.2. — Μενάνδρου : II-4.3.13. ; II-7.8.1. ; II-8.10.15.

Μενεκλῆς
Μενεκλέης : II-7.2.4.

Μενεκράτης
Μενεκράτην : II-4.3.1. ; II-7.9.1. — Μενεκράτου : II-7.18.2. — Μενεκράτεος : II-7.18.2.

Μενέλαος
Μενέλαος : III.2.1.

Μενεσθεύς
Μενεσθεὺς : II-9.2.1. — Μενεσθέος : II-9.2.1.

Μενέστρατος
Μενέστρατος : II-7.9.1.

Μένιππος
Μένιππε : II-4.3.5.

Μενίσκα
Μενίσκας : II-8.12.2.

Μενίσκος
Μενίσκος : II-4.13.1.

Μεννέας
Μεννέου : III.1.3.

Μέντωρ
Μέντορα : II-7.2.2.

Μηνάς
Μηνὰς : II-7.8.1.

Μηνιανός
Μηνιανὸν : II-5.11.1.

Μηνιάς
Μηνιάς : II-4.13.1.

Μήνιος
Μήνιος : II-1.1.1. — Μήνιον : II-1.1.1. ; II-1.3.2. — Μηνίου : II-1.1.1.

Μηνίσκος
Μηνίσκου : I.13.25.

Μηνίων
Μηνίων : II-4.13.1.

Μηνογένης
Μηνογένης : II-7.14.21.

Μηνόδωρος
Μηνεόδωρος : I.13.15. ; I.13.16. ; II-7.17.1. — Μηνόδωρε : I.13.15. ; I.13.16. — Μηνοόδωρον : III.8.1.

Μηνοφάνης
Μηνοφάνης : II-4.3.8. — Μηνοφάνην : II-4.3.8. — Μηνοφάνου : II-7.9.2.

Μηνόφαντος
Μηνοφάντου : II-4.3.10.

Μηνοφίλα
Μηνοφίλαν : II-7.13.3.

Μηνόφιλος
Μηνόφιλος : II-4.5.1. — Μηνοφίλου : I.13.18.

Μητρόδωρος
Μητρόδωρος : I.13.21. ; II-4.3.7. ; II-7.14.8.

Μίκκη
Μίκκης : II-4.3.14.

Μίλητος
Μίλητος : II-8.10.11.

Μόδεστα
Μόδεστα : II-5.10.1.

***Μοκᾶς**
Μοκᾶ : II-4.3.8.

Μολπαγόρης
Μολπαγόρεω : I.11.1.

Μόσχιον
Μόσχιον : II-4.3.3. ; II-4.3.13.

Μοσχίων
Μοσχίωνος : II-8.10.15.

Μόσχος
Μόσχου : II-8.5.7.

Μουσαῖος
Μουσαίου : II-10.1.1.

Μυριάς
Μυριάδος : II-7.15.2.

Μύρμηξ
Μύρμηξ : II-1.6.1. — Μύρμηκος : II-1.6.1.

Μύρτον
Μύρτον : II-8.5.4.

Μύση
Μύσης : II-4.9.1.

Μωγέτης
Μωγέτης : II-7.7.1. — Μώγετ' : II-7.7.1. — Μωγέτην : II-7.7.1. — Μωγέτου : II-7.7.1.

***Μώλας**
Μώλα : I.13.14.

***Νάδυς**
Νάδυος : II-2.2.1.

Νάννιον
Νάννιον : II-7.14.8.

Ναυσίστρατος
Ναυσίστρατος : I.9.1.

***Νεόνικος**
Νεόνικος : II-6.2.1.

Νέος
Νέος : II-8.10.6.

Νηρεύς
Νηρέως : II-2.1.1.

Νίκα
Νίκα : I.2.2.

Νίκαια
Νείκαια : II-12.1.4.

Νίκαιος
Νικαίου : III.1.3.

Νικάνωρ
Νεικάνωρ : II-7.17.1.

Νικᾶς
Νικᾶς : II-7.6.8.

Νικήτης
Νικήτης : I.6.2.

Νικίας
Νικία : I.13.10. — Νικίεω : I.13.10.

Νικοκράτης
Νικοκράτεα : II-7.14.16.

Νικόλαος
Νικόλαον : III.1.7. — Νικόλαε : III.1.7.

Νικόμαχος
Νικομάχοιο : III.11.3. – Νειχομάχωι : II-7.6.1.

Νικομήδης
Νικομήδεα : I.2.1.

Νικόπολις
Νικόπολις : I.13.3. — Νικόπολι : II-7.14.27.

Νικώ
Νικὼ : III.1.1.

Νόητος
Νόητος : II-1.4.1.

Νυμφόδωρος
Νυμφοδώρου : II-2.2.4.

Νῦσα
Νύσης : II-7.14.11.

Νώνιος
Νωνίῳ : II-12.2.2.

Ξανθίππη
Χανθίππην : II-7.12.2.

Ξάνθος
Ξάνθος : I.3.1. — Ξάνθον : I.3.1.

Ξενώ
Ξενώ : I.8.1.

Ὀγουλνία
Ὀγουλνία : II-7.1.1.

***Ὀδάτις**
Ὀδάτις : II-8.1.1.

Ὀλυμπιάς
Ὀλυμπιὰς : II-7.15.1. — Ὀλυμπιάδος : II-7.15.1.

Ὀλυμπιόδωρος
Ὀλυμπιόδωρος : II-2.3.1.

***Ὅμηρος**
Ὅμηρος : II-1.5.2. — Ὁμήρου : II-7.14.17.

Ὀνησίμη
Ὀνησίμη : II-7.14.20.

Ὀνίας
Ὀνίου : III.9.4.

Ὀξύλος
Ὀξύλō : II-7.13.1.

***Οσαβιμις**
Οσαβιμιος : II-10.1.1.

***Οσσης**
Οσσης : II-10.1.1. — Οσσηι : II-10.1.1.

***Οὐαλερία**
Οὐαλερία : II-5.11.1.

Οὐλιάδης
Οὐλιάδης : II-7.5.2.

Παίων
Παίων : II-10.1.1.

Παμφίλη
Παμφίλη : II-12.4.2.

Πάμφιλος
Πάμφιλος : II-12.4.2.

Πάνθεια
Πάνθεια : II-4.10.1.

Πάννυχος
Πάννυχος : II-7.3.1. — Πάννυχε : II-7.3.1.

Παπίας
Παπίας : II-5.5.1.

Παππίων
Παππίωνα : III.9.8.

Παρθενίς
Παρθενὶς : I.11.3.

Πασικράτης
Πασικράτους : II-5.5.1.

***Πατροεῖνος**
Πατροεῖνος : I.14.1.

Πατροκλείδης
Πατροκλείδης : II-7.4.1. — Πατροκλείδα : II-7.4.1.

Πατροκλῆς
Πατροκλείους : II-7.15.1.

***Παῦλα**
Παῦλα : II-7.14.25. — Παῦλαν : II-7.14.25.

Πέρινθος
Πέρινθος : I.17.1.

Περίτας
Περῖτα : II-7.14.14.

Πετρότιος
Πετροτίου : II-7.14.7.

Πευθῆς
Πευθῆς : II-1.1.2.

***Πλάτων**
Πλάτωνος : II-8.10.15.

***Πλαῦτα**
Πλαῦταν : III.3.2.

Πλούταρχος
Πλουτάρχου : II-7.14.12.

Πολέμαρχος
Πολέμαρχος : II-7.10.2.

Πολέμων
Πολέμονος : II-1.3.3.

Πολλιανός
Πολλιανὸς : II-5.1.1.

***Πολυδαμαντίς**
Πουλυδαμαντί : II-8.10.4.

Πολυκράτης
Πολικράτεος : III.1.2.

Πολυχρόνιος
Πολυχρόνιος : II-3.1.2.

Ποντία
Ποντία : III.11.3.

Πόντος
Πόντος : II-3.3.1.

***Πόπλιος**
Πόπλιος : II-7.1.1. — Πόπλιον Αὐφίδιον : II-7.1.1. — Πόπλιον : II-7.3.1. — Πόπλειν : II-7.3.1.

Ποσιδώνιος
Ποσιδώνιος : II-7.9.1. — Ποσειδώνιε : II-4.3.13. — Ποσιδώνιον : II-4.3.13. ; II-7.14.6. — Ποσειδωνίου : II-7.2.2. ; II-7.14.6.

***Πριμιγένη**
Πρειμιγένη : II-7.15.5.

***Πρίσκος**
Πρεῖσκος : I.17.1. — cf. Καικίλιος.

Πρόκλα
Πρόκλας : II-1.5.1.

***Πρόκλος**
Πρόκλος : II-5.7.1. — Πρόκλον : I.14.2.

Πρόσοδος
Προσόδωι : II-4.3.8.

Πρωτᾶς
Πρωτᾶν : [I.1.2.]

Πρωτόμαχος
Πρωτομάχου : II-4.3.10. — Πρωτομάχοιο : II-4.3.10.

Πτολεμαῖος
Πτολεμαῖος : III.6.2. — Πτολεμαῖε : III.8.1. — Πτολεμαῖον : II-8.6.1. ; III.8.1. — Πτολεμαίου : III.6.3.

Πυθέας
Πυθέου : II-4.3.6.

***Πύρρων**
Πυρρωνιαστὰς : II-7.2.4.

Ῥαχῆλις
Ῥαχῆλιν : III.9.7.

Ῥόδιππος
Ῥοδίππωι : III.4.1.

***Ῥοῦφος**
Ῥουφος : II-3.1.2.

***Σαΐττα**
Σαΐττα : II-2.2.4.

***Σάνων**
Σάνων : I.13.2.

Σαραπιάς
Σαραπιάδα : II-7.14.14.

Σαραπίων
Σαραπίων : II-7.14.23. — Σαραπίωνος : II-7.14.27. — Σαραπᾶ : II-7.14.23.

***Σατορνῖνος**
Σατορνῖνος : I.7.1.

Σάτυρος
Σάτυρος : I.15.1.

***Σεβῆρος**
Σεβῆρον : II-5.6.2.

***Σείκιλος**
Σείκιλος : II-7.16.1.

Σεῖος
Σίου : II-1.5.1.

Σέλευκος
Σέλευκος : II-8.6.1.

***Σέξτος**
Σέξτος : I.6.4.

***Σευῆρος**
Σευῆρον : II-3.2.1.

Σίμαλος
Σιμάλου : III.1.8.

Σιμίας
Σιμία : II-8.13.1.

Σίτος
Σῖτον : I.16.2.

Σκέψων
Σκέψονος : II-1.1.1.

Σκόλλος
Σκόλλον : II-7.9.1.

Στράτεια
Στράτεια : II-8.5.4.

Στράτηγος
Στράτηγος : [II-7.13.1.]

Στρατονίκα
Στατονίκα : II-1.1.2. ; II-7.4.1. ; II-7.15.3. — Στρατονίκας : II-1.1.2.

Στρατονίκη
Στρατονίκη : I.13.23. ; II-7.5.1. — Στρατονίκην : II-7.4.1.

Στρατόνικος
Στρατόνεικε : I.13.24. — Στρατονείκωι : I.13.24.

Στράτων
Στράτονος : I.4.1.

Σμῖκρος
Σμίκρου : I.13.5.

Σύμφορος
Συμφόρου : II-12.4.1. — Συμφόρῳ : II-12.4.1.

Σωκλῆς
Σωκλέος : I.6.2.

Σωκράτης
Σωκράτης : II-7.9.1. — Σωκράτεω : II-8.10.15.

Σωσθένης
Σωσθένηι : II-4.3.5.

Σωσίας
Σωσίας : I.13.24.

Σωσίβιος
Σωσίβιος : III.18.1.

Σῶσος
Σώσου : III.1.7.

Σώστρατος
Σώστρατος : II-7.14.28.

Σωσύλος
Σωσύλος : II-1.5.1.

Σωτᾶς
Σωτᾶς : II-4.4.1. — Σωτᾶν : II-4.4.1.

Τατα
cf. Μᾶρκος.

Τατάριον
Τατάριον : II-8.10.7.

Τατιάς
Τατιὰς : II-7.9.1.

Τασκομένης
Τασκομένους : III.5.1.

Τελέσιον
Τελέσιον : III.2.2.

***Τιβέριος**
Τιβέριον : II-10.4.1.

Τίμαιος
Τίμαιος : II-12.1.3.

Τιμόθεος
Τειμόθεος : I.5.1 — Τιμοθέου : II-4.13.1.

Τιμοκράτης
Τιμοκράτης : II-7.2.6.

Τίμων
Τίμων : II-10.2.1. ; II-12.1.3. — Τίμωνος : II-10.2.1.

Τμῶλος
Τμῶλος : II-7.18.2. — Τμῶλον : II-7.18.2.

***Τούγα**
Τούγα : II-3.1.1.

***Τρόπων**
Τρόπων : II-5.7.1.

Τροφιμᾶς
Τροφιμᾶς : II-7.14.24.

Τρόφιμος
Τρόφιμος : II-5.2.3.

Τρύφων
Τρύφωνα : II-7.14.24.

Τρυφωνίς
Τρυφωνὶς : I.13.23. — Τρυφωνίδα : I.13.23.

Τρωΐλος
Τρωΐλος : II-3.1.3.

Τύχων
Τύχονος : I.13.1.

***Φαβεῖς**
Φαβεῖτι : III.9.3.

***Φαμεῖς**
Φαμεῖς : III.9.6.

Φαίνιππος
Φαίνιππος : II-7.14.4.

Φαρνάκης
Φαρνάκη : I.13.17. — Φαρνάκου : I.13.17. — Φαρνάκεω : I.13.17.

Φιλάδελφος
Φιλάδελφε : II-4.10.1. — Φιλάδελφ' : II-4.10.1. — Φιλαδέλφου : II-4.10.1.

Φιλαινίς
Φιλαινίδα : II-8.10.6.

Φιλέταιρος
Φιλέταιρος : I.13.23. — Φιλεταίρου : I.13.23. ; [II-8.9.2.]

Φιλήμων
Φιλήμονος : II-6.3.1.

Φιλήρατος
Φιλήρατε : II-8.3.3.

Φίλητος
Φίλητον : II-5.4.1.

Φίλιος
Φιλίου : II-4.4.1.

Φιλιστιάς
Φιλιστιάς : II-8.10.8. — Φιλιστιάδι : II-8.10.8.

Φιλοκράτεια
Φιλοκράτει : II-1.2.1.

Φιλοκράτης
Φιλοκράτεα : II-8.10.8.

Φιλόμουσος
Φιλόμουσον : II-7.2.3.

Φιλονίκη
Φιλονίκη : III.7.1.

***Φιλονοίη**
Φιλονοίη : I.15.1.

Φιλόξενος
Φιλόξενε : III.1.5. — Φιλοξένωι : III.3.1.

Φιλόπαππος
Φιλόπαππος : II-10.4.1.

Φιλοπάτειρα
Φιλοπάτειρα : II-12.3.1.

Φιλουμενός
Φιλουμενέ : II-10.4.1. — Φιλουμενὸν : II-10.4.1.

Φίλτης / Φίλτη
Φιλτηι : II-10.5.1.

Φίλων
Φίλωνος : II-8.10.7.

Φιλωνίδης
Φιλωνίδου : III.11.2.

***Φίρμος**
Φίρμον : II-2.1.1.

***Φλαβία Θεοδώρα**
Φλαβία Θεοδώρα : I.17.1.

Φωτῖνος
Φωτῖνε : II-7.6.2. — Φωτῖνον : II-7.6.2. — Φωτείνου : II-5.1.1.

Χαιρήμων
Χαιρήμων : III.14.1.

Χαρίδημος
Χαριδήμου : II-7.14.17.

Χαρίξενος
Χαρίξενε : I.13.22. — Χαριξένου : I.13.21.

Χαρμάδας
Χαρμάδα : III.5.1.

Χελιδών
Χελιδὼν : I.7.1. ; II-3.3.1.

***Χηματίων**
Χηματίων : I.13.17.

Χῖα
Χίας : II-7.2.2.

Χίμαιρος
Χίμαιρος : II-8.5.6.

Χίονις
Χιόνιδος : II-8.10.15.

Χρήστη
Χρήστη : I.13.13. — Χρήστην : I.13.13.

Χρηστίων
Χρηστίων : I.13.19. — Χρηστίωνα : I.13.19.

Χρῆστος
Χρῆστος : II-1.6.3.

Χρόνιος
Χρόνιος : II-3.1.2.

Χρυσάωρ
Χρυσάωρ : II-8.12.4.

Χρυσιαρία
Χρυσιαρία : I.13.7.

Χρύσιον
Χρύσιον : II-1.4.2. ; [II-7.3.1.] — Χρυσεὶν : II-7.3.1.

Χρύσιππος
Χρυσίππου : II-8.12.1.

Ὡραία
Ὡραίας : III.9.5.

Ὠφέλιμος
Ὠφελίμωι : II-1.4.2.

Ἀθηνᾶ
Ἀθάνα : II-7.7.1.

Αἰακός
Αἰακέ : II-7.14.8. ; III.10.1.

Αἴας
Αἴαντι : II-10.1.1.

Ἅιδης
Ἅδης : I.13.13. ; I.13.17. ; I.14.4. ; II-4.3.9. ; II-4.3.12. ; II-8.5.2. — Ἅδας : I.13.14. ; II-7.7.1. ; III.16.1. — Ἅδη : II-7.14.25.— Ἅδην : I.13.12. ; I.14.4. ; II-4.2.1. ; II-4.3.9. ; II-7.6.1. — Ἅδαν : II-8.3.5. — Ἅδα : II-8.8.1. — Ἅδου : III.1.8. — Ἅιδης : II-4.13.1. ; [II-8.9.2.] ; III.1.1. ; III.10.1. — Ἅιδας : I.13.10. ; II-7.14.19. — Ἅιδηι : I.13.18. — Ἅιδηι : II-8.10.9. — Ἅιδαν : II-7.14.5. — Ἀΐδης : I.13.18. ; II-7.14.26. ; II-7.14.27. ; II-12.1.4. ; III.9.2. — Ἀΐδας : I.13.18. ; I.13.25. ; II-7.15.3. ; II-8.5.3. ; II-8.12.5. ; III.8.1. — Ἀΐδην : II-4.3.13. ; II-4.3.14. ; II-5.3.2. ; II-7.6.2. ; II-12.2.2. ; III.1.2. ; III.2.1. ; III.6.4. ; III.7.1. ; III.10.2. — Ἀΐδαν : II-1.1.2. ; II-5.9.1. ; II-7.2.3. ; II-7.2.6. ; II-7.14.13. ; II-8.4.1. ; II-8.10.7. ; III.1.4. ; III.11.3. — Ἀείδαν : III.9.6. — Ἀΐδου : II-7.5.2. — Ἄϊδος : I.13.9. ; II-4.3.10. ; II-7.2.2. ; II-8.6.1. ; II-10.1.1. ; II-12.1.1. — Ἀΐδαο : II-4.3.13. ; II-7.4.1. ; II-7.14.2. ; II-7.14.12. ; II-8.1.1. ; III.6.2. ; III.9.4. — Ἀΐδεω : II-7.14.4. ; II-7.14.8. ; II-7.14.9. ; II-7.14.18. ; III.5.1. — Ἀΐδα : II-7.9.1. ; II-7.18.2. ; II-8.13.1. ; III.6.1. — Ἄϊδα : II-7.3.1. — Ἀΐδηι : II-7.13.5. — Ἀΐδῃ : II-4.1.1. ; III.2.2. — Ἀΐδᾳ : II-7.9.2. — Ἄϊδι : I.7.1. — Ἀείδῃ : I.13.16.

Ἀϊδωνεύς
Ἀϊδωνίδος : II-8.3.5.

Ἄρης
Ἄρης : I.3.1. ; I.13.11. ; II-4.3.10. ; II-8.10.3. ; III.6.3. — Ἄρη : III.8.1. — Ἄρεα : II-4.3.3. — Ἄρεος : II-8.14.1. — Ἄρηος : I.1.2. — Ἄρῃ : II-4.3.3.

Ἄρτεμις
Ἀρτέμιδι : II-7.15.3.

Ἄτη
Ἄτη : III.2.2.

Ἀφροδίτη
Ἀφροδίτης : II-4.9.1. — Ἀφροδίτας : II-4.2.1. ; II-4.3.1.

Ἀχέρων
Ἀχέρων : I.13.4. — Ἀχέροντα : I.10.1. ; II-1.1.1. ; III.3.1. — Ἀχέροντ' : III.10.1. — Ἀχέροντος : II-7.5.6. ; II-8.1.1.

Ἀχιλλεύς
Ἀχιλλεὺς : II-5.7.2.

Βάκχος
Βάκχου : II-7.14.6.

Βρόμιος
Βρομίου : II-7.5.5.

Γαῖα
Γαῖα : II-4.13.1.

Δαναός
Δαναοῦ : III.10.1.

Δημήτηρ
Δήμητρος : III.1.8. — Δαμάτερος : II-7.15.3.

Δῶρος
Δῶρος : III.2.1.

Δίκη
Δίκη : II-4.3.10.

Ἕκτωρ
Ἕκτωρ : I.13.25. — Ἑκτώρεον : II-1.5.2. — Ἕκτορ' : II-5.7.2.

Ἐλείθυια
Ἐλείθυια : [II-7.6.4.] — Εἰλείθυια : II-7.14.13. ; II-7.14.26.

Ἐνυάλιος
Ἐνυάλιος : I.1.2. — Ἐνυαλίου : II-4.3.7. ; III.16.1. — Ἐνυθλίωι : II-8.10.13.

Ἔπαινος
Ἔπαινος : II-4.3.1.

Ἐρινύς
Ἐρινῦς : III.1.8.

Ἑρμῆς
Ἑρμῆς : I.13.19. — Ἑρμείη : II-10.4.2. — Ἑρμᾶς : II-4.2.1. — Ἑρμῆν : II-8.10.9. — Ἑρμάωνος : I.14.4. — Ἑρμείᾳ : II-4.5.1. ; II-7.2.3.

Ζεύς
Ζεὺς : II-4.1.1. — Ζεὺς Κρονίδης : II-4.11.1. — Ζεῦ : II-4.3.10. — Ζεῦ Ξένιε : I.13.21. — Ζῆνα : III.7.1. — Διὸς : II-8.10.8.

— Διὸς Γονέων : II-8.1.1. — Ζηνὶ : II-5.6.1. ; II-7.5.4.

Ἥλιος
Ἠελίωι : [II-4.6.1.] — Ἠελίῳ : III.2.1.

Ἠλύσιος
Ἠλυσίοιο : III.6.6. — Ἠλυσίων : II-4.3.15.

Ἥρα
Ἥρη : II-4.10.1.

Ἡρακλῆς
Ἡρακλέα : II-4.1.2. — Ἡρακλέους : I.14.4.

Ἠώς
Ἠώς : II-4.13.1.

Θάνατος
Θάνατος : II-7.9.2.

Θέτις
Θέτιδος : II-5.7.2.

Ἱππόλυτος
Ἱππόλυτος : II-5.7.2.

Ἶσις
Ἶσι : II-4.3.7.

Κεκροπίς, Κεκροπίδος
Κεκροπὶς : II-7.11.1

Κέκροψ
Κέκροπος : I.10.1.

Κόρα
Κούραν : II-7.15.3. — Κόρης : I.13.18.

Κυθέρεια
Κυθέρεια : II-8.10.8.

Κύπρις
Κύπρις : II-4.3.4. — Κύπριδος : II-8.10.7.

Λάχεσις
Λάχεσις : I.7.1. — Λάχεσιν : III.15.1.

Λευκοθέα
Λευκοθέας : II-2.2.4.

Λήθη
Λήθης : II-7.13.5. ; II-8.3.5. — Λάθας : II-4.3.4. ; II-4.3.11. ; III.9.4.

Λητοίδης
Λητοΐδεω : II-7.11.1.

Μαῖα
Μαῖα : II-7.6.4. — Μαίας : II-10.4.2. — Μαίης : I.13.19.

Μίνως
Μίνως : III.10.1. — Μίνω : III.18.1.

Μοῖρα
Μοῖρα : I.13.6. ; I.13.18. ; I.13.23. ; I.14.1. ; II-1.1.1. ; II-1.4.2. ; II-2.3.1. ; II-3.1.2. ; II-4.3.12. ; II-4.3.13. ; II-4.12.1. ; II-5.2.1. ; II-5.11.1. ; II-7.2.2. ; II-7.2.6. ; II-7.3.1. ; II-7.6.4. ; II-7.9.1. ; II-7.11.2. [II-7.14.13.] ; II-7.14.23. ; II-7.18.1. ; [II-8.10.7.] ; II-12.1.4. ; III.9.3. — Μοῖρ' : II-1.1.2. ; II-4.2.1. ; [II-4.3.5.] ; [II-7.14.4.] ; III.6.3. — Μοῖραν : II-4.3.11. ; II-5.7.2. ; II-5.9.1. ; II-7.15.4. ; III.7.1. — Μοίρας : II-4.3.2. : [III.6.4.] — Μοίρης : II-2.3.1. ; II-7.14.21. — Μοίρηι : II-8.10.6. — Μοῖραι : II-4.1.1. ; II-5.9.1. ; II-7.11.2. ; III.2.2. ; III.6.2. — Μοιρῶν : II-5.3.2. ; II-8.5.5. ; II-8.6.1. ; II-8.10.8. ; III.15.1. — Μοιρέων : I.13.12. ; II-7.14.20. — Μοίραις : II-7.14.24.

Μοῦσα
Μοῦσαι : I.13.5. — Μουσῶν : I.13.18. ; [II-5.1.1.] ; II-7.13.3. ; II-8.3.2. ; III.1.8. — Μουσάων : II-7.5.3. — Μοισάων : II-7.14.13. — Μούσαις : I.3.1. ; II-4.5.1. ; II-5.1.1.; II-8.12.5. — Μούσαισι : II-8.10.7.

Μούσειος, α, ον
Μουσείοις : III.1.6.

Μῶμος
Μῶμος : II-4.3.1.

Νέμεσις
Νέμεσις : III.5.1. — Νέμεσιν : I.10.2.

Νηλεΐδης
Νηλεΐδας : II-8.10.3.

Νηλεύς
Νειλέα : II-4.13.1.

Νηρεύς
Νηρέος : II-8.10.8.

Νιόβη
Νιόβη : II-7.14.25.

Νύμφη
Νύμφᾶν : II-12.4.1.

Παλλάς
Παλλάδος : I.14.2.

Περσεφόνη
Φερσεφόνη : II-7.9.2. ; II-7.14.25. — Φερσέφασσα : III.1.8.
— Φερσεφόνα : II-4.3.4. — Φερσεφόνεια : II-8.1.1. — Φερσεφόναν : I.13.18. — Φερσεφόνης : [II-7.3.1.] ; III.6.2. ; III.18.1. — Φερσεφόνηι : III.6.1. — Περσεφόνας : II-7.15.3. — Φερσεφόνας : I.13.18. ; II-4.3.4. ; II-7.7.1.

Πηνελόπη
Πανελόπαν : I.13.26. ; II-8.4.1.

Πιερίδες
Πιερίδων : II-7.5.3. ; II-8.5.8.

Πλουτεύς
Πλουτῆος : III.1.9.

Πλούτων
Πλούτων : I.3.1. ; I.13.18. — Πλούτωνος : II-8.3.3. ; III.18.1.

Πρίαμος
Πριάμου : II-5.7.2.

Σάραπις
Σάραπι : II-4.3.7.

Τελαμῶν
Τελαμῶνος : II-10.1.1.

Τύχη
Τύχη : II-4.3.3. ; II-4.3.4. ; II-5.9.1. ; II-7.13.5. — Τύχα : II-7.14.28. — Τύχης : I.14.4.

Ὑμέναιος
Ὑμέναιος : II-7.14.26.

Φήμη
Φάμα : II-7.14.8.

Φθόνος
Φθόν’ : I.10.3.

Φοῖβος
Φοίβου : III.6.2. ; III.6.3.

Χάρις
Χάριτα : I.13.18. — Χάριτες : II-7.15.2.

Χάρων
Χάρωνει : II-7.11.2.

Χρόνος
Χρόνος : III.6.2.

Αἴγυπτος
Αἰγύπτοιο : III.1.9. — Αἰγύπτου : III.5.1. ; III.16.1.

Αἰτωλός, ή
Αἰτωλὸς : III.5.1.

Ἀλεξάνδρεια
Ἀλεξάνδρεια : III.1.9.

Ἀλεξανδρεύς
Ἀλεξανδρεύς : II-4.1.1. ; II-4.3.11. — Ἀλεξανδρεῦ : II-4.3.11.

Ἀλφειός, η, ον
Ἀλφηῷ : II-7.5.4.

Ἀμισός
Ἀμισοῦ : I.13.25.

Ἀντιόχεια
Ἀντιόχεια : II-8.5.5.

Ἀνώπολις
Ἀνώπολιν : III.5.1.

Ἀπάμεια
Ἀπάμεα : III.16.1.

Ἀσία
Ἀσίας : II-1.6.4. ; II-7.14.17.

Ἀσίς, Ἀσίδος
Ἀσίδος : III.16.1. — Ἀσίδι : II-7.4.1.

Αὐσόνιος, α
Αὐσονίων : III.1.9.

Βάχθις
Βάχθεος : III.6.2.

Βιθυνικός, ή, όν
Βειθυνικῷ : II-3.1.2.

Βιθυνός, ή, όν
Βιθυνὰν : I.13.25.

***Βοσπορίς**
Βοσπορὶς : I.13.17. — Βοσπορίδι : I.13.15.

Δῆλος
Δήλῳ : II-12.4.2.

Δοκίμειον
Δοκίμοιο : II-5.5.1.

Δρυΐτης
Δρυΐτης : I.6.2.

Ἑλλάς
Ἑλλὰς : II-8.10.5. — Ἑλλάδα : II-7.2.4. ; II-8.10.3.

Ἕλλην
Ἕλλησι : [II-8.10.5.]

Ἑρμόπολις
Ἑρμουπόλεως : II-8.11.2

Ἑσπερίς, Ἑσπερίδος
Ἑσπερίδ' : III.12.1.

Ἑσπερῖτις, Ἑσπερίτιδος
Ἑσπεσρῖτι : III.12.1.

Εὐρώπη
Εὐρώπης : II-1.6.4. ; II-7.14.17.

Ἔφεσος
Ἐφέσου : II-7.5.6.

Ζμυρναῖος, α, ον
cf. Σμυρναῖος, α, ον

Ζμύρνη
cf. Σμύρνη.

Ἡράκλεια
Ἡράκλειαν : III.1.2.

Ἡρακλεώτης
Ἡρακλεώτας : II-1.3.1.

Θουρία
Θουρεία : II-8.5.1.

Θρᾳκιος, α, ον
Θρῃκίης : I.16.2.

Θρᾷξ, Θρᾳκός
Θρῃϊκὸς : I.1.2. — Θρῃϊκῆς

Θυάτειρα
Θυάτειρα : II-5.9.1.

***Θυβριάς**
Θυβριάς : [II-12.2.1.]

Ἰάς
Ἰάδων : II-8.4.1.

Ἱμέρα
Ἱμερας : II-7.5.3.

Ἰταλικός, ή, όν
Ἰταλικῆς : II-5.11.1.

Ἰταλίς, Ἰταλίδος
Εἰταλίδος : III.1.9.

Καλλατιανός, ή, όν
Καλλατιανὴ : II-4.3.2.

Καλχηδών
Καλχαδὼν : II-1.1.2.

Κάρ, Καρός
Καρὸς : II-2.2.1.

Καρδιανός
Καρδιανῶν : II-4.3.14.

Κελαιναί
Κελαιναί : II-7.13.2.

Κελτοί
Κελτῶν : II-4.4.1.

Κλαζομένιος, α, ον
Κλαζομενίων : II-7.15.2.

Κίσαμος
Κίσαμος : II-5.3.2.

Κλάριος, α, ον
Κλαρίου : II-7.11.1.

Κλάρος
Κλάροιο : II-7.6.3.

Κνίδιος, α, ον
Κνιδίων : II-8.3.3.

Κόρινθος
Κόρινθος : I.6.4.

Κρής, Κρῆσσα
Κρῆσσαν : III.1.1.

Κρήτη
Κρήτην : III.5.1. — Κρήτης : II-5.3.2.

Κύζικος
Κύζικον : II-4.3.2. — Κυζζίκου : I.6.3.

Λεβέδιος, α, ον
Λεβεδίων : II-7.15.2.

Λερναῖος, α, ον
Λερναῖα : II-7.5.4.

Λέσβος
Λέσβου : II-7.6.5. — Λέσβωι : II-7.5.6.

Λιβύη
Λιβύης : II-1.6.4. ; III.1.7. ; III.4.1. ; III.18.1.

Λυδός, ή, όν
Λυδῶν : II-5.9.1.

Λίμναι
Λιμναγενῆ : II-4.3.6.

Μάγνης, Μαγνητος
Μάγνης : III.18.1.

Μαιήτης
*Μαιήτη : II-3.3.1.

Μακεδών, Μακεδονίς
Μακεδονὶς : III.1.9. — Μακεδόνι : III.8.1.

Μεγαρεύς
Μεγαρεῦσι : II-8.10.3.

Μέμφις
Μέμφις : III.1.4. ; III.10.1.

Μεμφίτης
Μεμφίτης : III.13.1.

Μήλιος, α, ον
Μηλίου : II-7.5.3.

Μιλήσιος, α, ον
Μιλήσιος : II-8.10.11.

Μίλητος
Μιλήτου : III.1.7. — Μιλήτωι : II-8.4.1. ; II-8.10.3.

Μεσσήνιος, α, ον
Μεσσήνιον : II-8.11.1

Μύνδιος, α, ον
Μυνδία : II-8.5.4.

Μύνδος
Μύνδος : II-8.5.4.

Μυσός
Μυσὸς : II-7.4.1.

Ναύκρατις
Ναύκρατιν : II-8.10.3.

Νεῖλος
Νεῖλος : II-8.11.2 — Νείλου : II-8.10.3.

Νέμειος, η, ον
Νεμέῳ : II-7.5.4.

Ὀλυμπιάς
Ὀλυμπιάδα : II-8.10.5.

Παιώνιος
Παιώνιος : I.1.2.

Παταρεύς
Παταρέων : II-8.5.6.

Περγαῖος, α, ον
Περγαῖος : II-10.1.1.

Πῖσα
Πίσας : II-7.5.4.

Πόντος Εὔξενος
Εὐξείνου Πόντου : II-8.10.3.

Ῥόδος
Ῥόδου : II-12.4.2.

Ῥωμαῖος
Ῥωμαῖοι : II-7.15.2. — Ῥωμαίων : I.14.1. ; II-7.14.17. — Ῥωμαία : [II-7.15.2.]

Ῥώμη
Ῥώμας : II-7.7.1. — Ῥώμᾳ : II-7.2.5.

Σαμοθρᾴκιος, α, ον
Σαμοθραϊκίοις : III.6.5.

Σινώπη
Σινώπη : I.13.15. ; II-6.2.1. — Σινώπας : I.13.17.

Σινωπίς
Σινωπίδα : I.13.18.

***Σιρακός**
Σιρακοῖς : I.13.19.

Σκυθία
Σκυθία : I.13.4.

Σμύρνη
Σμύρνης : II-7.14.3. — Ζμύρνα : II-7.14.8. — Ζμύρνης : II-7.14.17.

Σμυρναῖος, α, ον
Ζμυρναία : II-5.2.1. — Ζμυρναίων : II-7.14.17.

Συρακόσιος, α, ον
Συρακοσίωι : II-8.10.1.

Σύριος, α, ον
Συρίην : III.6.3.

Σχεδία
Σχεδίηι : III.14.1.

Ταρσεύς
Ταρσέα : II-4.1.2.

Τήϊος, α, ον
Τήϊον : III.11.1.

Τμῶλος
Τμῶλος : II-7.14.1. ; II-7.14.3.

Τροία
Τροίας : I.13.25.

Φοινίκη
Φοινίκη : II-8.9.2.

Φρυγία
Φρυγίας : II-5.3.1.

Χαλκιδεύς
Χαλκιδέων : II-8.5.7.

Χάλυψ, Χάλυβος
Χαλύβοις : III.3.1.

Χῖος
Χῖον : II-7.2.2.

Table de concordance

	CIG	*GVI*	*CEG*	*SGOst*	*IMEG*	*SEG*
I.1.1.		326	172			
I.1.2.						
I.2.1.		1231				XLI, 1762 XLVII, 2263 XLIX, 1012
I.2.2.		1393				XLIX, 1012
I.3.1.		767				
I.4.1.			727			
I.5.1.	2127	1477				
I.6.1.						XXIV, 1141
I.6.2.			734			
I.6.3.		1519				II, 461
I.6.4.		1611				
I.7.1.		1237				
I.8.1.	2055b					
I.9.1						
I.9.2						
I.10.1.		1235				
I.10.2.		982				
I.10.3.		719				
I.11.1.		1172	173			III, 594
I.11.2.			734			XXVII, 444
I.11.3.						XXXVIII, 754
I.12.1.		838	729			
I.13.1.		325	175			III, 608
I.13.2.		928	176			
I.13.3.			735			
I.13.4.			737			
I.13.5.		101				II, 482
I.13.6.		1467				
I.13.7.		504				

I.13.8.		2079				
I.13.9.		679				XXX, 984
I.13.10.		1263				
I.13.11.		843				
I.13.12.		1471				
I.13.13.		949				XLIX, 1044
I.13.14.		1473				
I.13.15.		1869				
I.13.16.		710				
I.13.17.		1265				
I.13.18.		1989				
I.13.19.		979				
I.13.20.		1396				XXX, 985
I.13.21.		1362				
I.13.22.		1520				
I.13.23.		845				
I.13.24.		1475				
I.13.25.		1521				
I.13.26.		848				
I.14.1.		1096				
I.14.2.	2025	1020				
I.14.3.		1303				
I.14.4.		1969				
I.15.1.			738			
I.15.2.		1445	739			
I.16.1.			728			
I.16.2.		1108				
I.17.1.		1161				
I.17.2.		1813				
II-1.1.1.				09/07/10		
II-1.1.2.						
II-1.2.1.		686		09/09/03		
II-1.3.1.		905		09/14/04		
II-1.3.2.				09/11/05		XLIV, 1012 LIII, 2191

II-1.3.3.				02/13/03		
II-1.4.1.		661		09/01/03		XLIX, 2422
II-1.4.2.		950		09/01/04		XXX, 1426
II-1.4.3.	3741	1236				
II-1.5.1.		364		09/06/11		
II-1.5.2.	3790	1730		09/06/94		
II-1.6.1.		1407		09/05/11		XXX, 1429
II-1.6.2.		1195		09/05/33		
II-1.6.3.				09/05/13		
II-1.6.4.		1749		09/05/12		
II-1.7.1.		260		10/01/03		
II-2.1.1.		526		11/05/03		
II-2.2.1.		1960a	174			
II-2.2.2.				10/06/06		
II-2.2.3.				10/06/02		
II-2.2.4.				10/06/10		
II-2.3.1.		2022		10/02/05		XLIII, 910 XLIV, 1724 LIV, 1840
II-3.1.1.				11/07/14		
II-3.1.2.		2021		11/07/12		
II-3.1.3.		828		11/07/08		
II-3.2.1.		1628				
II-3.3.1.		713		11/12/01		
II-4.1.1.	3588	1098		07/05/04		
II-4.1.2.	3765	813		07/05/01		
II-4.2.1.		2046		07/01/01		
II-4.3.1.		1792		08/01/47		XIV, 769
II-4.3.2.				08/01/42		XXVIII, 956
II-4.3.3.		1552		08/01/46		
II-4.3.4.		1585		08/01/45		
II-4.3.5.	6996	1664		08/01/52		
II-4.3.6.	3684	1851		08/01/39		
II-4.3.7.				08/01/40		
II-4.3.8.		762		08/04/03		XXX, 1410

II-4.3.9.						
II-4.3.10.				08/01/48		
II-4.3.11.		1816		08/01/33		
II-4.3.12.		1683		08/01/43		IV, 710
II-4.3.13.		1923		08/01/51		
II-4.3.14.		1610		08/01/34		XXIX, 1257
II-4.3.15.		1764		08/01/50		
II-4.4.1.		754		06/01/01		
II-4.5.1.		1862		08/08/10		
II-4.6.1.						XLI, 1060
II-4.7.1.				08/05/06		XXVII, 804 XLIV, 1724
II-4.8.1.		999		05/04/02		
II-4.9.1.		1177		08/04/02		
II-4.9.2.		1854		08/04/06		
II-4.10.1.		2040		06/02/32		
II-4.10.2.		1215		06/02/33		
II-4.10.3.	3557	1700		06/02/30		
II-4.11.1.	3511	1993		04/05/07		
II-4.12.1.		1160		07/09/01		XXX, 1402
II-4.13.1.		1728		08/05/02		
II-5.1.1.		1956		16/03/03		
II-5.2.1.	3846 z^{60}	1960		16/23/05		
II-5.2.2.		1892		16/23/16		
II-5.2.3.	3846m	667		16/23/07		
II-5.3.1.				16/31/06		
II-5.3.2.		1082		16/31/16		
II-5.4.1.	3827cc	533		16/32/10		
II-5.5.1.	6861	532		16/53/07		
II-5.6.1.	3816	2048		16/34/21		
II-5.6.2.				16/34/31		
II-5.7.1.				02/14/10		
II-5.7.2.		1804		02/14/11		
II-5.8.1.		282		10/02/08		
II-5.9.1.	3982	1870		16/55/03		

II-5.10.1.		1476		16/51/05		
II-5.11.1.		849		16/08/03		
II-6.1.1.	4065	242		15/02/04		
II-6.1.2.	3847 *1*	1668				
II-6.1.3.	4079b	1750		15/02/09		
II-6.2.1.				15/02/11		XXX, 1459
II-6.3.1.		1181		09/12/07		
II-7.1.1.		531		03/02/60		
II-7.2.1.		85				
II-7.2.2.		1917		05/03/05		
II-7.2.3.				05/03/06		
II-7.2.4.		603		05/03/02		
II-7.2.5.		1095		05/03/03		
II-7.2.6.		1013		05/03/08		XV, 733
II-7.3.1.		969		04/08/02		
II-7.4.1.				04/13/01		XLI, 1037
II-7.5.1.		677		03/02/62		XXXVII, 900
II-7.5.2.		428		03/02/69		
II-7.5.3.		1645		03/02/58		
II-7.5.4.		49		03/02/70		XXXVII, 901
II-7.5.5.		508		03/02/74		
II-7.5.6.	3019	970		03/02/72		
II-7.5.7.	3026	1760		03/02/71		
II-7.6.1.		1129				
II-7.6.2.		948		03/07/16		
II-7.6.3.		1012		03/07/19		XXVI, 1284
II-7.6.4.		1269		03/07/18		XXVI, 1285
II-7.6.5.		1746		03/07/11		
II-7.6.6.		306		03/07/12		
II-7.6.7.				03/07/09		
II-7.6.8.		1758		03/07/14		
II-7.7.1.				04/19/01		XXVIII, 891
II-7.8.1.				04/10/03		
II-7.9.1.				04/22/07		XXXV, 1166
II-7.9.2.				04/22/02		

II-7.10.1.		1119		03/03/01		
II-7.10.2.		680		03/03/02		
II-7.11.1.		764				XLI, 1769 LV, 1758
II-7.11.2.		1159		03/05/04		IV, 573
II-7.12.1.		183				
II-7.12.2.	3435	685		04/24/14		
II-7.13.1.				04/02/12		
II-7.13.2.				04/02/10		
II-7.13.3.		1881		04/02/11		IV, 634
II-7.13.4.		186		04/02/08		
II-7.13.5.		1127		04/02/09		IV, 633 LII, 1919
II-7.14.1.		1175		05/01/48		
II-7.14.2.		1388		05/01/46		
II-7.14.3.		1735		05/01/42		
II-7.14.4.		635		05/01/29		
II-7.14.5.	3333	701		05/01/44		
II-7.14.6.		1000		05/01/38		
II-7.14.7.				05/01/43		
II-7.14.8.		1179		05/01/50		
II-7.14.9.				05/01/35		LVIII, 1354
II-7.14.10.		804		05/01/31		
II-7.14.11.		88				
II-7.14.12.		763		05/01/37		
II-7.14.13.		846		05/01/39		
II-7.14.14.		1315		05/01/34		
II-7.14.15.		768				
II-7.14.16.		1817		05/01/61		XXX, 1368
II-7.14.17.	3311	458		05/01/26		
II-7.14.18.		642		05/01/30		XXX, 1369
II-7.14.19.		771		05/01/40		
II-7.14.20.	3365	1761		05/01/54		
II-7.14.21.		1884		05/01/65		
II-7.14.22.		1710		05/01/47		
II-7.14.23.				05/01/58		

II-7.14.24.	3388	562		05/01/59		
II-7.14.25.		1545		05/01/55		XIV, 755
II-7.14.26.		1148				
II-7.14.27.		1512		05/01/52		
II-7.14.28.	3328	1539		08/01/53		
II-7.15.1.	3118	1330		03/06/05		
II-7.15.2.		1762				XXX, 1378
II-7.15.3.		1551		03/06/07		II, 615
II-7.15.4.		775		03/06/08		II, 616
II-7.15.5.	3111	2006		03/06/04		
II-7.16.1.		1955		02/02/07		
II-7.17.1.				04/07/04		
II-7.18.1.				04/25/03		
II-7.18.2.				04/25/05		
II-8.1.1.				02/09/33		XLIV, 865
II-8.2.1.		337	695	01/04/01		
II-8.2.2.		339	696	01/04/02		
II-8.3.1.			701	01/01/08		
II-8.3.2.		2069	700	01/01/97		
II-8.3.3.				01/01/10		
II-8.3.4.		222		01/01/96		
II-8.3.5.		1874		01/01/07		
II-8.4.1.				01/19/43		
II-8.5.1.		748	709	01/12/23		
II-8.5.2.				01/12/15		XLIV, 875
II-8.5.3.		1921		01/12/19		LIII, 2191
II-8.5.4.		1079		01/12/20		
II-8.5.5.		1469		01/12/14		
II-8.5.6.		1922		01/12/18		IV, 192 XVI, 670
II-8.5.7.		1425		01/12/17		
II-8.5.8.		714		01/12/22		
II-8.6.1.	2898	774		01/23/03		
II-8.7.1.		534		02/13/15		
II-8.8.1.		1644		02/05/01		

II-8.9.1.		497		01/03/02		
II-8.9.2.		1742				
II-8.10.1.				01/20/28		
II-8.10.2.			686	01/20/32		XVII, 501
II-8.10.3.				01/20/08		
II-8.10.4.		1536		01/20/38		XLVIII, 1411
II-8.10.5.						
II-8.10.6.		307		01/20/37		
II-8.10.7.		756		01/20/39		
II-8.10.8.				01/20/24		XVII, 502
II-8.10.9.		2081		01/20/42		
II-8.10.10.		427		01/20/30		
II-8.10.11.		432		01/20/36		
II-8.10.12.				01/20/43		
II-8.10.13.				01/20/88		
II-8.10.14.		1174	687	01/20/40		
II-8.10.15.		2018				
II-8.11.1.		799		03/01/05		XXX, 1363
II-8.11.2.		602		03/01/04		
II-8.12.1.		87		02/06/19		
II-8.12.2.						
II-8.12.3.				02/06/12		
II-8.12.4.				02/06/17		
II-8.12.5.				02/06/18		
II-8.13.1.		111	699			
II-8.13.2.			698			
II-8.14.1.		1260				
II-9.1.1.		1023		16/61/09		
II-9.2.1.				18/11/01		
II-10.1.1.				17/17/01		
II-10.2.1.		257				
II-10.3.1.				17/19/03		XLVIII, 1561
II-10.4.1.				17/09/05		
II-10.4.2.		258		17/09/02		
II-10.5.1.	4199	50		17/03/04		

II-10.5.2.		455		17/03/01		
II-10.6.1.		241		17/10/07		
II-11.1.1.		259		04/06/01		
II-11.2.1.		2071	740	18/15/12		
II-12.1.1.		704		20/03/05		
II-12.1.2.		1422				VII, 69
II-12.1.3.		1423				XVII, 754
II-12.1.4.		1554		20/03/06		
II-12.2.1.		712		20/05/99		
II-12.2.2.	3715	971		09/02/01		
II-12.3.1.		502		19/12/01		
II-12.4.1.		634		19/05/03		
II-12.4.2.				20/01/03		XXXVII, 1459
II-12.5.1.		741		19/11/01		
III.1.1.		866			28	
III.1.2.		1353			30	
III.1.3.		112			92	
III.1.4.		1620			63	VIII, 368
III.1.5.		1827				
III.1.6.		1312			34	
III.1.7.		557			65	
III.1.8.		1875			46	
III.1.9.		1015			19	
III.2.1.					1	
III.2.2.					36	XXXII, 1596
III.3.1.	5632b	1254				
III.3.2.		758				
III.4.1.		757			39	II, 874
III.5.1.		1508		21/05/01		VIII, 269
III.6.1.		1138			7	
III.6.2.		1150			35	
III.6.3.		1151			5	
III.6.4.		1152			6	VIII, 768
III.6.5.		1302			8	
III.6.6.		1990			38	

III.7.1.		1680			83	I, 567
III.8.1.		1149			4	
III.9.1.		700			14	III, 483
III.9.2.		1238			84	VIII, 484
III.9.3.		643			42	I, 570 VIII, 493
III.9.4.		1861			43	VIII, 482
III.9.5.		644			45	I, 569
III.9.6.		808			15	I, 571
III.9.7.		1239			44	I, 573
III.9.8.		1240			17	I, 582
III.9.9.		1270			94	I, 572
III.10.1.					32	XV, 876
III.10.2.		1313			102	
III.11.1.		552			2	
III.11.2.		944			66	
III.11.3.		1002			11	
III.12.1.		1912	680			IX, 361
III.13.1.		1843			68	VIII, 530
III.14.1.		1233			37	VIII, 469
III.15.1.		558		20/14/04		
III.16.1.		1153			10	VII, 497 LI, 2088
III.17.1.	5298	361				
III.18.1.		699			3	

Sources documentaires

Bakalakis (G.). *Προανασκαφικὲς ἔρευνες στὴ Θράκη*. Salonique, 1958.

Bechtel (F.). *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*. Göttingen, 1884-1915. 5 vol.

Bernand (É.). *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine : recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*. Paris, 1969.

Bingen (J.), Cambier (G.), Nachtergael (G.). *Le monde grec : pensée, littérature, histoire, documents : hommages à Claire Préaux*. Buxelles, 1975.

Bonada (F.M.). *Carmina ex antiquis lapidibus dissertationibus ac notis illustrata*. Rome, 1751-1753. 2 vol.

Bosch (E.). *Quellen zur Geschichte dez Stadt Ankara im Altertum*. Ankara, 1967.

Breccia (E.). *Guide de la ville et du musée d'Alexandrie*. Alexandrie, 1907.

Breccia (E.). *Inscrizioni Greche e Latine*. Le Caire, 1911.

Breccia (E.). *La necropoli di Sciatbi*. Le Caire, 1912.

Breccia (E). *Alexandrea ad Aegyptum : guide de la ville ancienne et moderne et du Musée gréco-romain*. Alexandrie, 1914.

Bresson (A.). *Recueil des inscriptions de la Pérée rhodienne*. Paris, 1991.

Breuer (C.). *Reliefs und Epigramme griechischer Privatgrabmäler : Zeugnisse bürgerlichen Selbstverständnisses vom 4. bis 2. Jahrhundert v. Chr*. Köln, 1995.

Buckler (W.H.), Robinson (D.M.). *Sardis. Vol. VII, part I. Greek and latin inscriptions*. Leiden, 1932.

Cagnat (R.), Toutain (J.), Jouguet (P.). *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*. Paris, 1902-1927. 3 vol.

Calder (W.), Buckler (W.H.). *Anatolian studies presented to Sir William Mitchell Ramsay*. Manchester, 1923.

Chandler (R.). *Inscriptiones antiquae, pleraeque nondum editae: in Asia Minori et Graecia, praesertim Athenis collectae*. Oxforf, 1774.

Clairmont (C.W.). *Gravestone and Epigram, Greek Memorials from the Archaic to the Classical Period*. Mayence, 1970.

Clarac (F.). *Musée de sculpture antique et moderne, ou, description historique et graphique du Louvre et de toutes ses parties, des statues, bustes, bas-reliefs et inscriptions du Musée royal des antiques et des Tuileries et de plus de 2500 statues antiques, dont 500 au moins sont inédites, tirées des principaux musées et des diverses collections de l'Europe, accompagnée d'une iconographie égyptienne, grecque et romaine et terminée par l'iconographie française du Louvre et des Tuileries*. Paris, 1826. 6 vol.

Chishull (E.). *Antiquitates Asiaticae christianam eram antecedentes ex primariis monumentis graecis*. London, 1728.

Conze (A.C.L.). *Königliche Museen zu Berlin. Beschreibung der antiken Skulpturen, mit Ausschluss der pergamenischen Fundstücke*. Berlin, 1891.

Corpus Inscriptionum Graecarum. Hildescheim. 1828-1877. 4 vol.
I et II : éd. Boeckh (A.). 1828-1843.
III : éd. Franz (J.). 1845-1853.
IV : éd. Curtius (E.), Kirchhoff (A.). 1856-1859 ; index des 4 vol. par H. Roehl. 1877.

Corpus Inscriptionum Regni Bosporani. Moscou, 1965.

Cremer (M.). *Hellenistisch-römische Grabstelen im nordwestlichen Kleinasien. 1, Mysien*. Bonn, 1991.

Dagron (G.), Feissel (D.). *Inscriptions de Cilicie*. Paris, 1987.

Dörner (F.K.). *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien.* Berlin, 1941.

Dubois (L.). *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*. Genève, 1996.

Dumont (A.), Homolle (Th.), Heuzey (L.). *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*. Paris, 1892.

Ebert (J.). *Griechische Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*. Berlin, 1972.

Ferandini Troisi (F.). *La donna nella società ellenistica. Testimonianze epigrafiche*. Bari, 2000.

Festschrift Theodor Gomperz, dargebracht zum 70. Geburtstag. Wien, 1902.

Festschrift zu Otto Hirschfelds : sechzigstem geburtstage. Berlin, 1903.

Francke (J.V.). *Griechische und lateinische Inschriften, gesammelt von Otto Friedrich von Richter, herausgegeben von Johann Valentin Francke*. Berlin, 1830.

Fränkel (M.). *Die Inschriften vos Pergamon*. Berlin, 1890-1895. 2 vol.

Fraser (P.M.), Bean (G.E.). *The Rhodian Peraea and islands*. London, 1954.

Fraser (P.M.). *Rhodian funerary monuments*. Oxford, 1977.

Friedländer (P.). *Epigrammata : Greek inscriptions from the beginnings to the Persian Wars*. Berkeley, 1948.

Fröhner (W.). *Catalogue des antiquités grecques et romaines du musée de Marseille*. Paris, 1897.

Gardner (E.A.), Griffith (F.Ll.). *Naukratis part II*. Chicago, 1992.

Geffcken (J.). *Griechische Epigramme*. Heidelberg, 1916.

Gori (A.F.), Salvini (A.M.*). Inscriptiones antiquae in Etruriae urbibus exstantes. Regiae celsitudini violantis Beatricis vindelicorum et etruriae magnae principis ac senarum guberntricis*. Florence, 1726-1743. 3 vol.

Gruter (J.). *Inscriptiones antiquæ totius orbis Romani*. Heidelberg, 1603.

Hammer (J.). *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in die Levante*. Wien, 1811.

Hanfmann (G.M.A.). *Sardis from Prehistoric to Roman times. Results of the Archaeological exploration of Sardis*. Cambridge, 1983.

Hansen (P.A.). *Carmina epigraphica Graeca*. Berlin, 1983-1989. 2 vol.

Hiller von Gaertringen (F.). *Inschriften von Priene.* Berlin, 1906.

Histria. Bucarest, 1954-2007. 13 vol.

Hoffmann (E.). *Sylloge epigrammatum graecorum quae ante medium saeculum a. Chr. N. tertium incisa ad nos pervenerunt*. Halle, 1892.

Hoffmann (O.). *Die griechischen Dialekte in ihrem historischen Zusammenhange mit den wichtigsten ihrer Quellen*. Göttingen, 1898. 3 t. 1 vol.

Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien. Bonn, 1972 —

Inscriptiones Scythiae Minoris graecae et latinae. Bucarest, 1983-2018. 6 vol.
I : éd. Pippidi (D.). 1983.
II : éd. Stoian (I.). 1987.
III : éd. Avram (A.). 2000.
IV : éd. Popescu (E.). 2015.
V : éd. Doruţiu-Boilă (E.). 1980
VI : éd. Avram (A.), Bărbulescu (M.), Buzoianu (L.). 2018.

Inscriptions grecques et latines de Syrie. Paris, 1 (1929) —

Jacobs (F.). *Anthologia graeca sive poetarum graecorum lusus*. Leipzig, 1794-1814. 13 vol.

Kaibel (G.). *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta*. Berlin, 1878.

Kalinka (E.). *Antike Denkmäler in Bulgarian*. Wien, 1906.

Keil (J.), Premerstein (A.R.). *Bericht über eine Reise in Lydien und der südlichen Aiolis*. Wien, 1908.

Keil (J.), Premerstein (A.R.). *Bericht über eine zweite Reise in Lydien*. Wien, 1911.

Kieseritzki (G.), Watzinger (C.). *Griechische Grabreliefs aus Südrussland*. Berlin, 1909.

Lanckoronski (Ch.). *Städte Pamphyliens und Pisidiens. I. Band, Pamphylien*. Wien, 1890.

Latyschev (B.). *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae*. Saint-Pétersbourg, 1885-1901. 4 vol.

Le Bas (Ph.). *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Paris, 1847-1870. III. *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, par Ph. Le Bas et W.H. Waddington. 1870. 2 vol.

Paul (L.). *Voyage du sieur Paul Lucas, fait par ordre du roy dans la Grece, l'Asie mineure, la Macedoine et l'Afrique*. Paris, 1712.

Marek (Ch.). *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nord-Galatia*. Tübingen, 1993.

Marek (Ch.). *Pontus et Bithynia : die römischen Provinzen im Norden Kleinasiens*. Mayence, 2003.

Mélanges Nicole. Recueil de mémoire de philologie classique et d'archéologie. Genève, 1905.

Merkelbach (R.), Stauber (J.). *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*. Stuttgart, 1988-2004. 5 vol.

Mihailov (G.). *Inscriptiones in Bulgaria repertae*. Sofia, 1958-1997. 5 t. en 6 vol.

Mihailov (G.). *Die griechische Epigramme aus bulgarischen Ländern*. Sofia, 1944.

Milne (J.G.). *Greek inscriptions*. Oxford, 1905.

Mitchell (S.), French (D.H.). *Regional Epigraphic Catalogues of Asia Minor II. The Ankara district*. Oxford, 1982.

Mitchell (S.), French (D.H.). *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara. Vol. I From Augustus to the end of the third century AD*. München, 2012.

Monumenta Asiae Minoris antiqua. London, 1928 —

Newton (Ch.T.). *A History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidae*. London. 1862-1863. 2 vol.

Oehler (J.). *Epigraphische Beiträge zur Geschichte des Ärztestandes*.

Oliverio (G.). *Documenti antichi dell'Africa italiana. Vol. II, Cirenaica. Fascicolo II*. Bergamo, 1936.

Pârvan (V.). *Histria. VII Inscriptii Găsite*. Academia Românâ, Memoriile Sectiunii Istorice, 1923.

Peek (W.). *Griechische Vers-Inschriften*. Berlin, 1955.

Peek (W.). *Griechische Grabgedichte*. Berlin, 1960.

Peek (W.). *Griechische Versinschriften aus Kleinasien*. Wien, 1980.

Perrot (G.), Guillaume (E.), Delbet (J.). *Exploration de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont*. Paris, 1872. 2 vol.

Heberdey (R.), Wilhelm (Ad.). *Reisen in Kilikien, ausgeführt 1891 und 1892 im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*. Wien, 1896.

Herrmann (P.). *Inschriften von Milet. Band VI*. Berlin, 1997-2006. 3t.

Pfohl (G.). *Griechische Inschriften : als Zeugnisse des privaten und öffentlichen Lebens*. München, 1966.

Pleket (H.W.). *The Greek Inscriptions in the « Rijksmuseum van Oudheden » at Leyden*. Leiden, 1958.

Pleket (H.W.). *Epigraphica*. Leiden, 1964-1969. 2 vol.

Pococke (R.). *Inscriptionum antiquarum Graecarum et Latinarum liber*. London, 1752.

Pöhlmann (E.). *Denkmäler altgriechische Musik. Sammlung, Übertragung und Erläuterung aller Fragmente und Fälschungen.* Nuremberg, 1970.

Pöhlmann (E.), West (M.L.). *Documents of Ancient Greek Music. The extant melodies and fragments*. Oxford, 2001.

Pottier (E.). *La nécropole de Myrina.* Paris, 1888.

Pfuhl (E.), Möbius (H.). *Die ostgriechischen Grabreliefs*. Mayence, 1977-1979. 2 vol.

Puchstein (O.). *Epigrammata Graeca in Aegypto reperta*. Strasbourg, 1880.

Raffeiner (H.). *Sklaven und Freigelassene. Eine soziologische Studie auf der Grundlage des griechischen Grabepigramms*. Innsbruck, 1977.

Ramsay (W.M.). *The cities and bishoprics of Phrygia. Being an essay of the local history of Phrygia from the earliest times to the Turkish conquest*. Oxford, 1895-1897. 2 t., 1 vol.

Rehm (A.). *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899. Band II,3, Die Stadtmauern*. Berlin, 1935.

Reinach (S.). *Chroniques d'Orient*. Paris, 1891-1896.

Reynolds (J.), Roueché (Ch.), Bodard (G.). *Inscriptions of Aphrodisias*. http://insaph.kcl.ac.uk/iaph2007/, 2007.

Robert (L.). *Collection Froehner. 1, Inscriptions grecques*. Paris, 1936.

Robert (L.). *Études anatoliennes : recherches sur les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*. Paris, 1937.

Robert (L.). *Études épigraphiques et philologiques*. Paris, 1938.

Robert (J.). *Noms indigènes dans l'Asie-mineure gréco-romaine*. Paris, 1963.

Robert (L.). *Hellenica : recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*. Paris, 1940-1965. 13 t. en 6 vol.

Robert (L.). *La Carie. Histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques*. Paris, 1954. 2 vol.

Robert (L.). *Les gladiateurs dans l'Orient grec*. Amsterdam, 1971.

Robert (L.). *Opera minora selecta*. Amsterdam, 1969-1990. 7 vol.

Röhl (H.). *Schedae epigraphicae*. Berlin, 1876.

Sachau (C.E.). *Reise in Syrien und Mesopotamien*. Francfurt am Main, 1995.

Samama (É.). *Les médecins dans le monde grec : sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*. Genève, 2003.

Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten. Heidelberg, 1 (1915) —

Sauciuc-Săveanu (Th.). *Callatis*. Bucarest, 1938.

Sayar (M.H.). *Perinthos-Herakleia (Marmara Ereglisi) und Umgebung. Geschichte, Testimonien, Griechische Und Lateinische Inschriften*. Wien, 1998.

Schmidt (S.). *Hellenistische Grabreliefs. Typologische und chronologische Beobachtungen*. Köln, 1991.

Schneider (A.M.). *Die römischen und byzantinischen Denkmäler von Iznik-Nicaea*. Berlin, 1943.

Schwertheim (E.)., Wagner (J.), Şahin (S.). *Studien zur Religion und Kultur Kleinasiens. Festschrift für Friedrich Karl Dörner zum 65. Geburtstag am 28. Februar 1976. Herausgegeben von Sencer Sahin, Elmar Schwertheim, Jörg Wagner*. Leiden, 1978. 2 vol.

Sève (M.). Schlosser (P.). (éds). *Cyzique, cité majeure et méconnue de la Propontide antique*. Nancy-Metz, 2014

Spon (J.). *Miscellanea eruditae antiquitatis*. Lyon, 1685.

Sterrett (J.R.S.). *An epigraphical journey in Asia Minor*. Hildesheim, 2007.

Strubbe (J.), Tybout (R.A.), Versnel (H.S.), *Energeia. Studies on Ancient History and Epigraphy presented to H. W. Pleket*

Studia Pontica. Bruxelles, 1903-1910. 3 vol.
I : éd. Anderson (J.G.C.). 1903.

II. éd. Cumont (F.), Cumont (E.). 1906.
III : éd. Cumont (F.), Anderson (J.G.C.), Henri (G.). 1910.
Texier (Ch.). *Description de l'Asie Mineure*. Paris, 1839-1849. 3 vol.

Tituli Asiae Minoris. Vindobonae, 1901 —

The Collection of ancient Greek Inscriptions in the British Museum. Oxford, 1874-1916.
I : Attique, ed. E.L. Hicks, 1874.
II : Mégare, Argolide, Laconie, Cythère, Arcadie, Béotie, Thessalie, Corcyre, Madédoine, Thrace, Bosphore cimmérien, îles de la mer Égée, Crète, Chypre, ed. Ch.T. Newton, 1883.
III, 1 : Priène et Iasos, ed. E.L. Hicks, 1883.
III, 2 : Éphèse, ed. E.L. Hicks, 1890.
IV, 1 : G. Hirschfeld, 1893.
IV, 2 : F.H. Marshall, 1916.

Van Heverden (H.). *Studia critica in epigrammata graeca. Adnotationes ad epigrammata in tertio volumine Anthologiae Palatinae editionis Didotianae, cum appendice epigrammatum nondum collectorum*. Leiden, 1891.

Vérilhac (A.-M.). *ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ. Poésie funéraire*. Athènes. 1978-1982. 2 vol.

Wiegand (Th.), Rehm (A.). *Didyma. Zweiter Teil, Die Inschriften*. Berlin, 1958.

Wilhelm (Ad.). *Aiguptiaka*. Wien, 1946.

Wilhelm (Ad.). *Griechische Epigramme aus Kreta*. Oslo, 1950.

Wilhelm (Ad.). *Griechische Epigramme*. Bonn, 1980.

Wilhelm (Ad.). *Abhandlungen und Beiträge zur griechischen Inschriften kunde*. Leipzig, 1984.

Wilhelm (Ad.). *Kleine Schriften*.
I. *Akademieschriften zur griechischen Inschriftenkunde*. Leipzig, 1974.
1. Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde. Attische Urkunden.
2. 1895-1937
3. 1939-1951

Wilamowitz-Moellendorf (U.). *Nordionische Steine*. Berlin, 1909.

Wood (J.T.). *Discoveries at Ephesus*. London, 1877.

Revues

Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse. Leipzig, 1 (1850) —

Aegyptus : rivista italiana di egittologia e di papirologia. Milan, 1 (1920) —

Altertümer von Pergamon. Berlin, 1 (1885) —

American Journal of Archaeology. New-York, 1 (1897) —

American Journal of Philology. Baltimore, 1 (1880) —

Annales du service des antiquités de l'Égypte. Le Caire, 1 (1900) —

Annali dell'Instituto di Corrispondenza Archeologica. Roma, 1829 — 1885.

Annuaire du musée gréco-romain. Alexandrie, 1 (1934) —

Annual of thhe British School at Athens. London 1 (1894-1895) —

Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente. Padova, 1 (1939) —

Antichthon. Cambridge, 1 (1967) —

Αρχαιολογιχή Εφημερίς. Athènes, 1837 —

Archäologischer Anzeiger. Berlin, 1 (1849) —

Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn. Wien, 1 (1877) — 20 (1897).

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete. Leipzig, 1 (1901) —

Arkeoloji Dergisi. Izmir, 1 (1991) —

Berliner philologische Wochenschrift. Leipzig, 1884-1920.

Bulletin de l'académie russe d'histoire de la culture matérielle. Moscou.

Bulletin de la commission impériale archéologique de Petersburg. Saint-Pétersbourg, 1 (1901) — 65 (1918).

Bulletin de correspondance hellénique. Paris, 1 (1877) —

Bulletin de la classe historico-philologique de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. Saint-Pétersbourg, 1 (1842) — 16 (1859).

Bulletin de l'institut Égyptien. Le Caire, 1 (1919) —

Bulletin de la société archéologique d'Alexandrie. Alexandrie, 1898-1925.

Bulletin de la société de géographie. Paris, 1822-1899.

Bulletin de la société khédiviale de géographie. Le Caire, 1875-1953.

České museum filologické. Prague, 1 (1895) — 9 (1903).

Chiron. Mitteilungen der Kommission für alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen archäologischen Instituts. München, 1 (1971) —

Classical Review. Oxford, 1 (1887) —

Classical Journal. London, 1810-1829.

Compte rendu de la commission impériale archéologique. Saint-Pétersbourg, 1859-1915.

Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1 (1857) —

Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne. Bucarest, 1 (1924) —

Monumenti antichi pubblicati per cura della Reale Accademia dei Lincei. Roma, 1889-1966.

Opuscula Atheniensia. Stockholm, 1 (1953) — 32 (2007).

Epigraphica Anatolica : Zeitschrift für Epigraphik und historische Geographie Anatoliens. Bonn, 1 (1983) —

Gnomon. Kritische Zeitschrift für die gesamte klassische Altertumswissenschaft. Berlin, 1 (1925) —

Hermes : Zeitschrift für klassische Philologie. Berlin, 1 (1866) —

Istanbuler Mitteilungen. Istanbul, 1 (1933) —

Jahreshefte des Österreichischen archäologischen Institutes in Wien. Wien, 1 (1898) —

Janus. Amsterdam, 1 (1896) — 73 (1990).

Journal of Egyptian Archaeology. London, 1 (1914) —

Journal of Hellenic Studies. London, 1 (1880) —

Journal of Roman Studies. London, 1 (1911) —

Journal of the Palestine Oriental Society. Jerusalem, 1920-1948.

Klio : Beiträge zur alten Geschichte. Berlin, 1 (1901) —

Litteris. An international critical review of the humanities 1924-1030.

Lykia Anadolu-Akdeniz Kültürleri. Antalya, 1 (1994) —

Mélanges de l'Université orientale. Beyrouth, 1906-1921.

Mélanges Maspero. 2, Orient grec, romain et byzanti. Le Caire, 1934-1950.

Mélanges offerts à Jean Vercoutter. Paris, 1985.

Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France. Paris 1 (1844) — 16 (1975).

Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung. 1 (1876) —

Μουσείον και βιβλιοθήκη της Ευαγγελικής Σχολής. Τεύχος πρώτον. Κωδήξ της εν Σμήρνης Ευαγγελικής Σχολής. Smyrne, 1875-1886.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Leipzig, 1831-1897.

Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν. Turquie, 1861- 1914.

The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine. London, 1931-1950.

Philologus : Zeitschrift für das Klassische Altertum. Berlin, 1 (1846) —

Rendiconti istituto lombardo scienze lettere. Milan, 1958 —

Revue archéologique. Paris, 1 (1844) —

Revue archéologique syrienne. Alep, 1 (1931) —

Revue biblique. Paris, 1 (1946) —

Revue des études anciennes. Bordeaux, 1 (1899) —

Revue des études grecques. Paris, 1 (1888) —

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. Paris, 1 (1845) —

Rheinisches Museum für Philologie. Frankfurt am Main, 1 (1832) —

Rivista di Filologia e di Istruzione Classica. Torino, 1 (1873) —

Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Berlin, 1 (1856) —
(*Monatsberichte der Königlichen Preussische Akademie des Wissenschaften zu Berlin* de 1856 à 1881.)
(*Sitzungsberichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* de 1882 à 1956)

Sitzungsberichte der Königlich Bayerischen Akademie der Wiessenschaften zu München. München, 1860-1870.

Studii clasice. Societatea de Studii Clasice din Republica Populară Romînă. Bucarest, 1 (1959) —

Supplementum Epigraphicum Graecum. Amsterdam, 1 (1923) —

Syria. Archéologie, art et histoire. Beyrouth, 1 (1920) —

Vestnik drevnej istorii. Moscou, 1 (1937) —

Wiener Studien. Zeitschrift für classische Philologie. Wien, 1 (1879) —

Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg. Halle, 1 (1951) — 41 (1992).

Wochenschrift für klassische Philologie. Berlin, 1 (1884) — 37 (1920).

Zeitschrift für die Österreichischen Gymnasien. Wien, 1850-1920.

Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche. Berlin, 1921 —

Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik. Bonn, 1 (1967) —

Études

Catling (R.W.V.), Marchand (F.) éds. *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names presented to Elaine Matthews*. Oxford, 2010.

Cumont (F.). *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*. Paris, 1942.

Cumont (F.). *Lux Perpetua*. Paris, 1949.

Dunand (F.). *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*. Leyden, 1973. 3 vol.

Friedländer (L.). *Roman life and manners under the early Empire*. London, 1965.

Kubińska (J.). *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*. Warszawa, 1968.

North (H.). Sophrosyne. Self-Knowledge and Self-Restraint in Greek Literature. Ithaca, New York, 1966.

Pache (C.O.). *Baby and Child Heroes in Ancient Greece*. Urbana, 2004.

Rudhart (J.). *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*. Paris, 1992.

Svenbro (J.). *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne.* Paris, 1988

Tsagalis (Ch.K.). *Inscribing sorrow. Fourth-century Attic funerary epigrams*. Berlin, New-York, 2008.

Wilamowitz-Moellendorf (U.). *Sappho und Simonides. Untersuchungen über griechische Lyrike*. Berlin, 1913.

Wilamowitz-Moellendorf (U.). *Griechische Verskunst*. Berlin, 1921.

Dictionnaires et usuels

A Lexicon of Greek Personal Names. Oxford, 1 (1987) —

Adrados (F.R.). *Diccionario Griego-Español*. Madrid, 1 (1980) —

Bechtel (F.). *Die historischen Personennamen des Grieschischen bis zur Kaiserzeit*. Halle, 1917.

Christ (W.). *Metrik der Griechien und Römer.* Leipzig, 1879.

Liddell (H.G.), Scott (R.), Jones (H.S.). *A Greek-English lexicon With a supplement*. Oxford, 1968.

Koster (W.J.W.). *Traité de métrique grecque. Suivi d'un précis de métrique latine*. Leyden, 1936

Chantraine (P.). *Grammaire Homérique. Tome I, Phonétique et morphologie*. Paris, 1948.

Chantraine (P.). *Grammaire Homérique. Tome II, Syntaxe*. Paris, 1963.

Chantraine (P.). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*. Paris 1968-1970.

Chantraine (P.). *Morphologie historique du grec*. Paris, 2002.

Lejeune (M.). *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris, 2004.

Humbert (J.). *Syntaxe grecque*. Paris, 1972.

Zgusta (L.). *Die Personennamen gieschiecher Städte der nördlichen Schwarmeerküste*. Nakladatelstvi Českolovenská Akademie Věd, 1955.

Table des matières

Remerciements 3

Résumé 5

Abstract 6

Sommaire 7

Liste des abréviations 8

Introduction 12
Carte représentant les zones géographiques concernées dans le présent corpus 13
1. Délimitation géographique et chronologique de l'étude 15
1.1. Délimitation géographique de l'étude 15
1.1.1. Le nord de la Méditerranée 15
1.1.2. L'Asie Mineure 16
1.1.2.1. La Bithynie 16
1.1.2.2. La Paphlagonie 17
1.1.2.3. La région du Pont 17
1.1.2.4. La Mysie 18
1.1.2.5. La Phrygie 19
1.1.2.6. La Galatie 20
1.1.2.7. La Lydie 20
1.1.2.8. La Carie 21
1.1.2.9. La Pisidie 23
1.1.2.10. La Lycie 23
1.1.2.11. La Pamphylie 23
1.1.2.12. La Cilicie 23
1.1.3. Le sud de la Méditerranée 24
1.2. Délimitation chronologique de l'étude 24
2. Les ressources bibliographiques pour l'épigraphie funéraire 26
2.1. L'abondance des ressources bibliographiques 26
2.2. Les ouvrages de référence 26
2.3. Les ressources bibliographiques plus récentes 28
2.4. Pourquoi un nouveau recueil ? 28
2.5. Méthode employée 29

I. Nord de la Méditerranée 31
Inscriptions par cité 32
Carte du nord de la Méditerranée 35

I.1.1. Déinès 36
I.1.2. Un guerrier tombé au combat..... 37
I.2.1. Nikomédès 40
1.2.2. Nika..... 42
1.3.1. Xanthos..... 44
1.4.1. Stratôn 47
I.5.1. Timothéos..... 48
I.6.1. Hédistè 49
I.6.2. Diophantos 51
I.6.3. Méidias..... 52
I.6.4. Sextus..... 55
I.7.1. Doxa..... 57
I.8.1. Xénô et son époux 59
I.9.1. Nausistratos 62
I.9.2. Aristôn 64
I.10.1. Fragment d'épigramme d'un anonyme..... 67
I.10.2. Aristoklès 68
I.10.3. Dioskouridès..... 71
I.11.1. Léôxos..... 73
I.11.2. Épikratès..... 75
I.11.3. Parthénis..... 77
I.12.1. Fragment de l'épigramme d'Apollodôra ?..... 78
I.13.1. Tychôn 79
I.13.2. Sanôn 80
I.13.3. Apathourios et son épouse Nikopolis 81
I.13.4. Hékataïos..... 82
I.13.5. Smikros 84
I.13.6. Kalous 85
I.13.7. Mastous et Chrysaria 88
I.13.8. Emmis 89
I.13.9. Argonaïs et Mas..... 90
I.13.10. Nikias et Anchialos..... 92
I.13.11. Lysimachos..... 95
I.13.12. Apollônios 97
I.13.13. Chrestè 99
I.13.14. Môlas..... 101
I.13.15. Ménodôros..... 102
I.13.16. Ménodôros et Héliodôros..... 105
I.13.17. Pharnakès 107
I.13.18. Théophilè..... 109
I.13.19. Chrestiôn 113
I.13.20. Lysimachos..... 115
I.13.21. Théodôros..... 117
I.13.22. Charixénos..... 118

I.13.23. Tryphônis et ses trois enfants Leukios, Hérakléiôdôros et Stratonikè .. 120
I.13.24. Stratonikos ... 123
I.13.25. Leukios (?) fils de Leukios ... 124
I.13.26. Kléopatra ... 126
I.14.1. Fragment de l'épigramme de Patronius Romulius ... 128
I.14.2. Épigramme d'un mosaïste ... 129
I.14.3. Marôn ... 131
I.14.4. Dôras ... 132
I.15.1. Hédéiè et Philonikè ... 135
I.15.2. Kpêéthyrè ... 136
I.16.1. Héraïnè ... 137
I.16.2. Sitos ... 138
I.17.1. Cæcilia Artémisia ... 139
I.17.2. Aquilas ... 142
I. Nord de la Méditerranée : Synthèse ... 144
1. Répartition chronologique des épigrammes ... 145
2. Répartition des défunts ... 146
3. Répartition métrique des épigrammes ... 147
4. Synthèse linguistique ... 148
4.1. Phonétique ... 148
4.1.1. Les voyelles ... 148
4.1.2. Les consonnes ... 155
4.2. Morphologie ... 156
4.2.1. Morphologie nominale et pronominale ... 156
4.2.2. Morphologie verbale ... 158
4.3. Syntaxe ... 159
4.3.1. Poétisme ... 159
4.3.2. Temps et modes verbaux ... 159
4.4. Lexique ... 161
4.4.1. Le monument funéraire ... 161
4.4.2. Dire la mort ... 162
4.4.3. Les représentations eschatologiques ... 163
4.4.4. Hapax et mots rares ... 164
4.5. Références littéraires ... 165
4.5.1. Vocabulaire et expressions poétiques ... 165

II. Asie Mineure ... 167
II-1. Bithynie ... 168
Inscriptions par cité ... 169
Carte de la Bithynie ... 170
II-1.1.1. Ménios ... 171
II-1.1.2. Stratonika ... 173
II-1.2.1. Le médecin Acilius Théodôros ... 175

II-1.3.1. Hérondas ... 177
II-1.3.2. Le médecin Ménios ... 178
II-1.3.3. Eutychos ... 180
II-1.4.1. Asclépiodotos ... 182
II-1.4.2. Un anonyme, fils d'Ôphélimos et Chrysion ... 185
II-1.4.3. Épictésis ... 188
II.1.5.1. Sôsylos et Théodotos ... 189
II-1.5.2. Fragment d'épigramme ... 190
II-1.6.1. Un maître tisserand répondant au surnom de Myrmex ... 191
II-1.6.2. Geminus ... 193
II-1.6.3. Italos ... 194
II-1.6.4. Le médecin Hédys ... 195
II-1.7.1. Épigramme d'un homme pour son frère ... 196
II-2. Paphlagonie ... 198
Inscriptions par cité ... 199
Carte de la Paphlagonie ... 200
II-2.1.1. Firmus ... 201
II-2.2.1. La fille d'un Carien du nom de Nadus ... 202
II-2.2.2. Eukléidès ... 204
II-2.2.3. Lysagoras ... 205
II-2.2.4. Saïtta, prêtresse de Leucothéa ... 206
II-2.3.1. Alexandros. Hiérôn ... 207
II-3. Pont ... 211
Inscriptions par cité ... 212
Carte du Pont ... 213
II-3.1.1. Touga ... 214
II-3.1.2. Un tombeau familial ... 215
II-3.1.3. Trôïlos ... 217
II-3.2.1. Sévérus ... 218
II-3.3.1. Chélidôn ... 220
II-4. Mysie ... 222
Inscriptions par cité ... 223
Carte de la Mysie ... 225
II-4.1.1. Aphrodisios ... 226
II-4.1.2. Mélanippos, rétiaire ... 227
II-4.2.1. Une jeune fille morte peu avant son mariage ... 230
II-4.3.1. Ménécratès ... 232
II-4.3.2. Hédéa, morte en couche ... 235
II-4.3.3. Ménandros ... 236
II-4.3.4. Maiandriè ... 238
II-4.3.5. Sôsthénès et Ménippos ... 240
II-4.3.6. Dionysodôros ... 241
II-4.3.7. Théopéithès ... 243
II-4.3.8. Ménophanès ... 245

II-4.3.9. Apollodôros 247
II-4.3.10. Ménophantos, tué par un homme qui lui jeta une pierre 249
II-4.3.11. Alexandros d'Alexandrie, qui périt en mer dans une tempête..... 251
II-4.3.12. Hermocratès, mort en bas âge 253
II-4.3.13. Tombeau familial de Ménandros et son fils Posidônios..... 255
II-4.3.14. Apollônidès 259
II-4.3.15. Mikkè..... 261
II-4.4.1. Sôtas 263
II-4.5.1. Klados..... 265
II-4.6.1. Apollônidès..... 266
II-4.7.1. Déidas..... 268
II-4.8.1. Aglaophôn 270
II-4.9.1. Bous..... 271
II-4.9.2. Fragment d'épigramme 272
II-4.10.1. Un couple de médecins : Philadelphos et Panthéia..... 273
II-4.10.2. Fragment d'épigramme d'un anonyme 277
II-4.10.3. Un anonyme tombé au combat 278
II-4.11.1. Une femme frappée par la foudre 280
II-4.12.1. Un enfant mort pour avoir pourchassé un cheval 282
II-4.13.1. Asklas 285
II-5. Phrygie..... 288
Inscriptions par cité 289
Carte de la Phrygie 291
II-5.1.1. Pollianos 292
II-5.2.1. Anikétos..... 294
II-5.2.2. Kyrilla..... 296
II-5.2.3. Apellas..... 297
II-5.3.1. Démétrios, mort au combat ?..... 299
II-5.3.2. Kallistô 300
II-5.4.1. Philétos, prétorien 301
II-5.5.1. Papias 302
II-5.6.1. Attikos 303
II-5.6.2. Un anonyme, fils de Ménandros 304
II-5.7.1. Andronéikos..... 305
II-5.7.2. Épigonos..... 307
II-5.8.1. Kapitôn 309
II-5.9.1. Élatè, originaire de Thyatire 310
II-5.10.1. Modesta 313
II-5.11.1. Ménianos, fils d'Aquilas, *signifer* de la Legio I Italica..... 315
II-6. Galatie..... 317
Inscriptions par cité 318
Carte de la Galatie 319
II-6.1.1. Athéniôn 320
II-6.1.2. Alexandros..... 321

II-6.1.3. Épigramme funéraire prête à l'emploi 322
II-6.2.1. Athénaïs et Diphilos 323
II-6.3.1. Le fils de Philémôn, mort à trois ans 325
II-7. Lydie 328
Inscriptions par cité 329
Carte de la Lydie 332
II-7.1.1. Publius Aufidius 333
II-7.2.1. Dionysios 334
II-7.2.2. Mentôr de Chios 335
II-7.2.3. L'éphèbe Philomousos 337
II-7.2.4. Le poète et philosophe pyrrhonien Ménéklès 339
II-7.2.5. Damodika 340
II-7.2.6. Timocratès 341
II-7.3.1. Poplios 344
II-7.4.1. Stratonikè 346
II-7.5.1. [Diphi]los et Alexandros 348
II-7.5.2. Ouliadès 350
II-7.5.3. Marcia, originaire de Mélos 351
II-7.5.4. Un vainqueur olympique anonyme 353
II-7.5.5. Eukolos, prêtre de Dionysos 354
II-7.5.6. Un étudiant de rhétorique 355
II-7.5.7. Un anonyme poussé du haut d'une falaise 357
II-7.6.1. Zôsimos 358
II-7.6.2. Phôtinos 360
II-7.6.3. Un anonyme 361
II-7.6.4. Une jeune femme morte en couche 362
II-7.6.5. Cénotaphe en l'honneur d'Eunomos 364
II-7.6.6. Eutychia 365
II-7.6.7. Damas ou l'épouse d'Éarinos ? 366
II-7.6.8. Nikas 367
II-7.7.1. Mogétès, stratège 368
II-7.8.1. Kléôn 371
II-7.9.1. Ménécratès-Skollos 373
II-7.9.2. Artémis 375
II-7.10.1. Apollâs 377
II-7.10.2. Polémarchos, pancratiaste mort durant une compétition 378
II-7.11.1. Gorgos 379
II-7.11.2. Un jeune garçon tombé dans un puits 380
II-7.12.1. Antiochis 383
II-7.12.2. Xanthippè 384
II-7.13.1. Oxylos 385
II-7.13.2. Matis 386
II-7.13.3. Ménophila 387
II-7.13.4. Artémisia 389

II-7.13.5. Elpis ... 390
II-7.14.1. Lysinos ... 392
II-7.14.2. Cirtôn ... 393
II-7.14.3. Hermias ... 394
II-7.14.4. [Alc]ippos ... 395
II-7.14.5. Hikésios et Hermippos ... 397
II-7.14.6. Dionysios ... 398
II-7.14.7. Hermionè ... 400
II-7.14.8. Métrodoros et Matréias ... 401
II-7.14.9. Démoklès ... 402
II-7.14.10. Apiôn ... 404
II-7.14.11. Nysa ... 405
II-7.14.12. Dionysios ... 406
II-7.14.13. Héraïs ... 407
II-7.14.14. Démétrios et Sarapias ... 408
II-7.14.15. L'éphèbe Dionysios ... 410
II-7.14.16. Nikokratès, mort dans un incendie ... 412
II-7.14.17. Le médecin Hermogénès et son œuvre ... 414
II-7.14.18. Annô ... 416
II-7.14.19. Hérakléidès ... 418
II-7.14.20. Onésimè ... 419
II-7.14.21. Ménogénès ... 420
II-7.14.22. Lénaios ... 423
II-7.14.23. Sarapiôn ... 424
II-7.14.24. Tryphôn, ἄωρος ... 425
II-7.14.25. Paula, une jeune enfant ... 427
II-7.14.26. Une femme morte en couche ... 429
II-7.14.27. Nikopolis, morte à deux ans ... 431
II-7.14.28. Théodotos, prytane ... 432
II-7.15.1. Olympias ... 433
II-7.15.2. Ambivia-Myrias ... 435
II-7.15.3. Stratonika ... 437
II-7.15.4. Théophanès ... 438
II-7.15.5. Épitaphe bilingue d'Iopè ... 439
II-7.16.1. Séikilos ... 442
II-7.17.1. Nikanôr ... 443
II-7.18.1. Critios ... 444
II-7.18.2. Tmôlos ... 445
II-8. Carie ... 447
Inscriptions par cité ... 448
Carte de la Carie ... 451
II-8.1.1. Zénobios ... 452
II-8.2.1. Apollodotos ... 453
II-8.2.2. Une mère et sa fille ... 454

II-8.3.1. Dôsios 455
II-8.3.2. Iambos ?..... 456
II-8.3.3. Le prêtre Philératos 457
II-8.3.4. Kallicratès, tombé au combat 459
II-8.3.5. Atthis 460
II-8.4.1. Gorgô..... 463
II-8.5.1. Deux jeunes garçons, Eucléitos et Théodôros 464
II-8.5.2. Marcus Audius, jeune garçon de trois ans..... 465
II-8.5.3. Le médecin Mélanthios 466
II-8.5.4. Myrton 468
II-8.5.5. Antiochos..... 469
II-8.5.6. Mélanôpos, originaire de Patara 471
II-8.5.7. Hermocratès..... 472
II-8.5.8. Théogénès..... 473
II-8.6.1. Ptolémaïos 475
II-8.7.1. Un illustre commerçant 476
II-8.8.1. Euodos ou l'un de ses proches..... 478
II-8.9.1. Hérakliôn 479
II-8.9.2. Agoranax 480
II-8.10.1. Hérakléidas de Syracuse..... 481
II-8.10.2. Komallis 482
II-8.10.3. Des Milésiens tombés au combat..... 383
II-8.10.4. Polydamantis..... 486
II-8.10.5. Kléonikos, vainqueur à Olympie 487
II-8.10.6. Philaïnis 488
II-8.10.7. Thaléia 489
II-8.10.8. Démétria 491
II-8.10.9. Hermia, mort avant la fin de son éphébie..... 493
II-8.10.10. Iatroklès 495
II-8.10.11. Milétos, lutteur milésien..... 496
II-8.10.12. Kallistos ? 497
II-8.10.13. Athénaïs..... 498
II-8.10.14. Zôpyros..... 498
II-8.10.15. Le dramaturge Évandridras et le philosophe Hestiaios 499
II-8.11.1. Mélétos, soldat messénien 502
II-8.11.2. Hermogénéia, originaire d'Hermopolis en Égypte 503
II-8.12.1. Glaphyra 504
II-8.12.2. Lysimachos, fils de Damas, et son épouse Méniska 506
II-8.12.3. L'acteur Diogénès 507
II-8.12.4. Chrysaôr 508
II-8.12.5. Kallinikos..... 509
II-8.13.1. Simias 510
II-8.13.2. Damophilos et son fils..... 511
II-8.14.1. Le soldat Apollônios 512

II-9. Pisidie 515
Inscriptions par cité 516
Carte de la Pisidie 517
II-9.1.1. Anthios ? 518
II-9.2.1. Attas 519
II-10. Lycie 522
Inscriptions par cité 523
Carte de la Lycie 524
II-10.1.1. Ossès et son père Manossas 525
II-10.2.1. Le marin Timôn 526
II-10.3.1. Le dynaste Apollônios 529
II-10.4.1. Tibérius Claudius Philoménos 530
II-10.4.2. Ammônios 532
II-10.5.1. Philtès ou Philtè 533
II-10.5.2. Boéthos 534
II-10.6.1. Un père pour ses deux enfants 535
II-11. Pamphylie 537
Inscriptions par cité 538
Carte de la Pamphylie 539
II-11.1.1. Le poète Artémidôros 540
II-11.2.1. Kalliclès 541
II-12. Cilicie 543
Inscriptions par cité 544
Carte de la Cilicie 545
II-12.1.1. Kassiodôros 546
II-12.1.2. Apollônios 547
II-12.1.3. Timôn 548
II-12.1.4. Nikaia 550
II-12.2.1. Fragment de l'épigramme de Julia 552
II-12.2.2. Nônios 553
II-12.3.1. Les enfants d'Alexagoras 554
II-12.4.1. Symphoros 555
II-12.4.2. Trois enfants 557
II-12.5.1. La famille d'Athanadotos 558
II. Asie Mineure : Synthèse 560
1. Répartition chronologique des épigrammes 561
2. Répartition des défunts 562
3. Répartition métrique des épigrammes 563
4. Synthèse linguistique 564
4.1. Phonétique 564
4.1.1. Les voyelles 564
4.1.2. Les consonnes 571
4.2. Morphologie 573
4.2.1. Morphologie nominale et pronominale 573

4.2.2. Morphologie verbale 575
4.3. Syntaxe 576
4.3.1. Poétisme 576
4.3.2. Temps et modes verbaux 578
4.4. Lexique 581
4.4.1. Le monument funéraire 581
4.4.2. Dire la mort 584
4.4.3. Les représentations eschatologiques 586
4.4.4. Hapax et mots rares 587

III. Sud de la Méditerranée 589
Inscriptions par cité 590
Carte du nord de la Méditerranée 593
III.1.1. Nikô de Crète 594
III.1.2. Agathokléa d'Héraclée 595
III.1.3. Mennéas 596
III.1.4. Le fils d'Éirénaïos 597
III.1.5. Philoxénos 599
III.1.6. Halinè 601
III.1.7. Nikolaos, originaire de Milet 602
III.1.8. Thermis 604
III.1.9. Kanôbos 607
III.2.1. Ménélaos 610
III.2.2. Télésion 611
III.3.1. Bérénika 613
III.3.2. Plauta 615
III.4.1. Hédéia 617
III.5.1. Charmadas, officier des Ptolémée 619
III.6.1. Un anonyme 621
III.6.2. Aphrodisia, épouse de Ptolémaios 623
III.6.3. Apollônios, fils de Ptolémaios 627
III.6.4. Apollônios l'Évergète 630
III.6.5. Un soldat dans l'armée Ptolémaïque 634
III.6.6. L'épigramme d'une mère 636
III.7.1. Lysandrè 638
III.8.1. Ptolémaïos et son fils Ménodôros 642
III.9.1. Démas 645
III.9.2. Épigramme d'une jeune fille 647
III.9.3. Arsinoè 650
III.9.4. Arsinoa 652
III.9.5. Hôraia et sa famille 655
III.9.6. Jésus 658
III.9.7. Rachélis 660
III.9.8. Pappiôn 662

III.9.9. Un enfant de cinq ans 663
III.10.1. Hédulè 666
III.10.2. Un cobra assassiné 668
III.11.1. Un homme originaire de Téos 670
III.11.2. Philônidès 671
III.11.3. Apollôs 673
III.12.1. Arata 675
III.13.1. Héras 676
III.14.1. Dôsithéa 679
III.15.1. Dionysios 681
III.16.1. Diazelmis 683
III.17.1. Theupropos 686
III.18.1. Sôsibios 687
III. Sud de la Méditerranée : Synthèse 689
1. Répartition chronologique des épigrammes 690
2. Répartition des défunts 691
3. Répartition métrique des épigrammes 692
4. Synthèse linguistique 693
4.1. Phonétique 693
4.1.1. Les voyelles 693
4.1.2. Les consonnes 700
4.2. Morphologie 702
4.2.1. Morphologie nominale et pronominale 702
4.2.2. Morphologie verbale 704
4.3. Syntaxe 705
4.3.1. Poétisme 705
4.3.2. Construction particulière 706
4.3.3. Temps et modes verbaux 707
4.4. Lexique 709
4.4.1. Le monument funéraire 709
4.4.2. Dire la mort 710
4.4.3. Les représentations eschatologiques 711
4.4.4. Hapax et mots rares 712

IV. Synthèse générale 713
1. Répartition des épigrammes 714
1.1. Répartition chronologique 714
1.2. Répartition selon les défunts 716
1.3. Répartition des mètres employés 717
2. Phonétique 721
2.1. Les voyelles 721
2.1.1. Maintien de /a:/ ancien et fermeture de /a:/ en /ε:/ 721
2.1.2. Hiatus et contractions 723
2.1.3. Altération des voyelles 728

2.1.4. Altération des diphtongues ... 728
2.1.5. Allongements compensatoires ... 728
2.2. Les consonnes ... 728
2.2.1. Les faits d'assimilation ... 728
2.2.2. Les altérations de consonnes ... 729
3. Morphologie ... 729
3.1. La langue d'Homère ... 729
3.1.1. Thèmes verbaux et nominaux empruntés à Homère ... 729
3.1.2. Désinences propres à Homère ... 729
3.2. L'influence des autres dialectes ... 729
4. Syntaxe ... 730
4.1. Les poétismes à travers la syntaxe ... 730
4.2. Particules et conjonctions empruntées à Homère ... 730
4.3. Impératif, subjonctif et optatif ... 731
5. Lexique ... 732
5.1. Le monument funéraire ... 732
5.2. Dire la mort ... 733
5.3. L'au-delà ... 735
5.4. L'eschatologie ... 741
6. Conclusion ... 744

V. Annexes ... 746
Index général ... 747
Index des anthroponymes ... 834
Index des noms divins et mythologiques ... 848
Index des noms de lieux et des ethniques ... 851
Table de concordance ... 854

Bibliographie ... 864

Table des matières ... 878